ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1884, n°1 à 51.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2008/DL2864764_1884_f.pdf

L'ART MODERNE

1884

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 1. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 JANVIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

OCTAVE PIRMEZ. Deuxième article. — ARCHITECTURE. *L'âme d'un monument.* — L'ART POPULAIRE. *Kerkadec.* — UNE CURIOSITÉ LITTÉRAIRE. *Les Félibres.* — DÉMISSION DE M. PORTAELS. — UN CAS DE LONGÉVITÉ EXTRAORDINAIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Contrefaçon. Photographies d'œuvres d'art achetées en noir. Mise en noir. Adaptation à des panneaux et autres objets.* — PETITE CHRONIQUE.

OCTAVE PIRMEZ

Deuxième article.

On reproche à Octave Pirmez d'être un romantique de l'école de Chateaubriand ; il aurait pris à cette source, du reste très large et très belle, son style et sa pensée-maîtresse. C'est une erreur. L'inspiration de Pirmez vient de plus loin. D'abord de la nature, au milieu de laquelle il a vécu d'une vie presque végétative, puis d'un sentiment religieux aussi naturel chez lui que la nature elle-même et qui n'a rien du christianisme factice de Chateaubriand. Il n'y a pas une page chez le romantique français où l'on ne devine la volonté préméditée de réagir contre la Révolution et de restaurer la société détruite. C'est ce qui donne à l'œuvre de Chateaubriand sa grande portée historique et lui assure une place importante dans l'évolution de la pensée moderne. Chateaubriand a devant les yeux un grand but politique et social, suranné sans doute, mais considérable, et il a pris part avec ses moyens, ses passions et son idéal, au combat intellectuel de notre époque. Son style et sa pensée sont partout pénétrés des âpres exigences de la lutte, et si impuissant qu'il soit à remonter le cours des temps, il a l'illusion de vouloir jeter son œuvre en travers du flot révolutionnaire pour lui barrer son passage au siècle nouveau, et cette illusion même donne à sa figure des proportions épiques. Le christianisme pour lui n'est qu'une base d'opérations, et tout ce qu'il a de génie ne lui sert qu'à évoluer autour de sa base pour de là porter des coups, qu'il croit décisifs, aux idées nouvelles.

Pirmez n'a aucune de ces visions supérieures : il voudrait au contraire s'accommoder au siècle, vivre d'accord avec ce qui l'entoure et paraître un homme de notre temps, débarrassé de toute attache à d'autres milieux, mais son fonds chrétien est le plus fort. Son immense tranquillité d'esprit, faite seulement pour refléchir le ciel, est comme un lac limpide à force de profondeur et immobile par son propre poids, que nos agitations modernes ne troublent un moment qu'à la surface mais qui reprend aussitôt son inutile mais superbe repos. Il ne faut pas le lire pour y rien apprendre, sinon ce calme et cette sérénité dont nous avons tant besoin.

Au fond des montagnes il y a de ces eaux qui ne conduisent à rien, qui ne sont bordées de toutes parts que par des rocs dénudés et des pins sauvages, et qu'il est impossible cependant de contempler sans une émotion due à leur majesté paisible. Elles n'ont pas d'histoire, elles ont à peine un nom; quelque inconnu les découvre et elles restent elles-mêmes inconnues à la foule, et c'est ce qui fait leur charme âpre et singulier. Pirmez est ainsi. On peut concevoir tout le mouvement littéraire de notre époque sans y assigner aucune place à Pirmez, tant il est en dehors de tout ce qui alimente et féconde les grands courants de l'idée collective, et pourtant une fois qu'on l'a lu, il est impossible de l'oublier et l'on retourne à lui comme à une source pure où l'on ne peut boire que dans le creux de la main mais qui donne en une gorgée l'apaisement des solitudes.

Jamais on n'a mieux réalisé l'image évangélique du lys qui ne fut point et qui pourtant est béni. Comment a-t-il poussé, comment a-t-il conservé cette blancheur immaculée que n'a ternie aucun souffle? Est-ce un tempérament maladif, est-ce une nature supérieure qui l'ont tenu éloigné de tout ce qui nous agite et nous trouble? Toujours est-il qu'on ne peut le rattacher à rien de ce qui forme école, secte ou parti parmi nous. Il a donné naïvement, chastement et simplement ce qui était en lui: il n'y a pas un mot dans son œuvre qui ne soit sincère et d'une sincérité qui n'a pas même besoin de s'avouer. On dirait un homme qui n'a écrit que pour lui-même et pour marquer d'un signe les plus secrets replis de sa pensée; il semble que jamais le lecteur ou le public n'ont été entiers dans la conception de ces livres, et que ces pages si délicates ne sont que le parfum léger d'une âme qui se dilate et s'ouvre à l'inconnu.

S'il est chrétien, c'est que sa nature était telle; s'il est résigné, c'est que son tempérament n'était pas autre; s'il jette sur le monde, comme il le dit, « un regard circulaire » mais qui ne l'émeut point, c'est que la profonde sérénité de son cœur ne peut pas même être effleurée. Mais quel trésor que de découvrir une pareille nature au milieu de nous, et quelle joie d'artiste que de pouvoir en notre temps retrouver de ces touches qui n'appartenaient qu'aux primitifs que personne ne lit plus, et qui écrivaient en un langage si étranger au nôtre!

Ce n'est pas que Pirmez soit ainsi d'un bout à l'autre de ses quatre volumes. J'essaie de donner son caractère principal, qui n'emprunte rien à personne et qui est aussi ingénu et aussi spontané que la fleur des forêts et l'oiseau des montagnes. Mais certes ce serait une merveille incompréhensible que ces pages fussent tombées toutes comme la neige des hauteurs, qui fond rien qu'au contact de la poussière terrestre. Tout ce que Pirmez a écrit n'est certes pas de cette pureté, mais depuis les *Feuillées* jusqu'à *Remo* elle se dégage de plus en plus, et c'est ce qui permet de le décrire tout entier sous cette indication générale. Nous verrons, dans un prochain article, quelle est la gradation de cette pensée qui se purifie à mesure qu'elle vit et qu'elle s'élève.

ARCHITECTURE

L'AME DU MONUMENT

Depuis bien des jours déjà, nous circulons dans le nouveau Palais de justice; le calme et gigantesque édifice demeure mystérieux. Tantôt loué, tantôt attaqué, il ne dégage que peu à peu ses influences obscures et pourtant irrésistibles. Muet, héroïque, il apparaît tantôt admirable, tantôt difforme, toujours écrasant. Ses qualités s'épanouissent, ses défauts imposent leur accoutumance, et devant sa majesté, la voix de la critique insensiblement faiblit et s'éteint. L'impression de l'ensemble dévient dominante et courbe tout sous sa souveraine grandeur. On l'admet désormais comme l'inévitable et le formidable, et l'on parcourt ses salles immenses, ses galeries indéfinies, ses portiques inutiles, ses perspectives sans but, ses avenues sans cause finale, avec le respect résigné des croyants pour les choses supra-sensibles.

Cet apparent gaspillage de l'espace et de la pierre n'est-il vraiment que la réalisation d'un rêve d'architecte affolé des proportions démesurées et des entassements comme en eussent fait les Titans? N'y a-t-il dans tout cela qu'une débauche du colossal? En sacrifiant à ce point l'homme qui, pour ses semblables et pour lui-même, n'y semble qu'une fourmi, en réduisant aux proportions de scènes infimes, relégués en quelques coins, les audiences et leurs œuvres judiciaires, l'artiste taciturne, énigmatique et bizarre qui a dressé dans l'atmosphère l'équilibre étonnant de cette pacifique citadelle, n'a-t-il suivi que les impulsions d'un caprice grossi aux proportions d'un cauchemar?

On le croyait, on le disait. Mais voici qu'insensiblement chez ceux qui chaque matin pénètrent dans le monument, et y vivant, subissent inconsciemment sa magie, surgissent des sentiments imprévus et s'éveillent des pensées qui font la lumière sur les secrètes aspirations de l'homme de génie à qui l'on doit ce monstrueux chef-d'œuvre.

Dans l'ancien Palais, l'enveloppe était tellement délabrée, piteuse, insignifiante, avec ses façades plates de caserne, ses pignons de hangar ou de magasin à fourrages, ses salles banales, ses corridors d'hospice bâtis économiquement, son strict nécessaire en toute chose, faisant de l'ensemble une sorte de baraquement provisoire, que l'être humain y avait pris une importance prépondérante; non seulement l'édifice ne comptait

plus, mais la Justice elle-même à laquelle il était consacré, n'apparaissant pas sous le symbole d'une construction superbe, s'était peu à peu effacée pour ne plus laisser visible que le groupe de ceux qui officiaient pour elle et dans lesquels peu à peu elle semblait s'être incarnée. Là où le milieu n'est rien, l'homme se croit aisément quelque chose, et, la vanité originelle aidant, un tel point de départ conduit vite à l'orgueil. C'était l'époque des personnages importants, traversant les cours ou les corridors d'un pas majestueux, tenant la tête comme un saint sacrement selon l'expression toujours vive de Camille Desmoulins. Combien étaient près de dire : la Justice, c'est moi. Telle fonction, avec son titre retentissant qui remplissait la bouche, semblait résumer le pouvoir judiciaire. Minerve, la calme et chaste déesse, était oubliée. De chacun des fragments de sa statue brisée était sortie une marionnette se croyant apte à représenter l'un des principes souverains qu'elle concentrait dans son unité puissante, et se boursouflant en conséquence. Ce n'était plus le règne de l'idée, mais celui des individus.

La foule aussi obéissait à cette tendance. C'était sous des formes concrètes qu'elle comprenait désormais et le Droit et la Loi. Une salle enpénombre, des magistrats en robe noire, la procédure déroulant ses complications monotones, des condamnations interposant leurs brutales solutions dans des audiences mornes, étaient devenus en sa mémoire l'image amoindrie de ces grandes forces sociales. Le juge et le gendarme en résumaient les symboles. Les dieux étaient tombés sur la terre, et comme au temps de leur lutte contre les géants, ils étaient cachés sous des figures diverses, prenant naïvement pour elles ce que la majesté de l'hôte qu'elles recélaient mettait de noblesse dans leur infirmité native.

Voici qu'un temple nouveau s'est ouvert, un vrai, cette fois, et, à peine installée, la Justice, délaissant les retraites débiles où on l'avait fait descendre, et déployant ses ailes, reprend ses proportions épiques et plane dans les hauteurs, emplissant l'édifice entier et lui donnant une âme. Ah! ce n'est pas trop pour qu'elle s'épanche et palpite à l'aise, de ces salles immenses, de ces galeries indéfinies, de ces portiques qui tantôt paraissaient inutiles, de ces perspectives sereines, de ces avenues dont la cause finale n'apparaissait pas, mais dont la majesté s'impose. Tout ce vide apparent, c'est elle qui l'occupe et si pour les œuvres humaines il n'est dans cet interminable dédale que peu d'espace et peu d'apparât, si les auditoires apparaissent comme des logettes et les hommes comme des nains, tant mieux : c'est le signe que chacun reprend son rôle et rentre dans ses proportions.

On se sent ridicule à faire l'important sous ces travées qui pourraient servir d'orangerie aux palmiers et aux cèdres. On ne rencontre plus des personnages traversant les salles d'un pas majestueux, tenant la tête comme un saint sacrement! Ou bien est-ce qu'on ne les aperçoit plus, perdus qu'ils sont dans l'immensité du décor? Les enflures se dégonflent, les prétentions s'évaporent, les orgueils s'humanisent, chacun redevient, avec une sincérité grave, un homme tout simplement, pensant au devoir et guéri de la préoccupation de poser devant ses semblables. Quand le matin on croise les ouvrières qui lavent les dalles, il ne vient à la pensée de personne que l'on serait d'une autre essence, et c'est fraternellement qu'on les regarde et qu'on leur dit bonjour. Qu'est-on de plus qu'elles entre ces murs, et surtout devant le Droit qu'ils symbolisent?

O transformation salutaire due toute entière à la magie de l'architecture! Voici qu'en moins de rien, sans discours et sans bruit, une nouvelle société judiciaire s'organise, plus simple en ses allures, plus cordiale en ses rapports, moins vulgaire en sa familiarité, plus sobre en ses attitudes, plus bienveillante sans rien perdre de son autorité, plus unie dans l'accomplissement de l'œuvre commune, laissant remonter sans regret vers la Justice qui la domine tout ce qu'elle lui avait emprunté pour essayer de s'en parer. Si, maintenant, on entend, au cours des affaires, une de ces voix amoureuses de l'enflure, qui s'imaginent que pédantiser fait gagner en dignité, le discord est si frappant qu'on sent que les donneurs de leçons seront bientôt corrigés par la seule action extérieure des choses. Pourquoi songer à se guinder, lorsque, même en grimpant sur les plus hautes échasses de la morgue, on reste encore à ras du sol? Modération, gravité, simplicité pour tous, telle est la règle qui se dégage de la majesté du monument et du principe qu'il symbolise.

C'est bien là l'effet que les civilisations conscientes de leur art et maîtresses de leurs impressions ont toujours cherché à faire rendre à l'architecture. Les temples de l'Égypte et de la Grèce avaient cette nudité sereine et imposante qui faisait pour la divinité invisible une demeure aussi libre que l'atmosphère. L'adorateur qui franchissait leurs portes, même le prêtre qui pontifiait, y apparaissaient et s'y sentaient réduits aux proportions humbles de l'humanité devant les forces sociales que la naïveté antique incarnaient en des déesses. Les idées y puisaient la grandeur qui les rendaient sacrées pour tous, et il ne venait à personne la pensée de confondre avec leur inaltérable et bienfaisante influence les erreurs, les abaissements ou les compromissions de ceux qui avaient la mission de les appliquer à la vie quotidienne. La cathédrale chrétienne dans sa forme romane, sobre et grave, et même dans sa forme gothique jusqu'à l'époque où elle dévia dans l'abondance stérile de l'ornementation flamboyante, eut ce même caractère de vacuité, bizarre pour quiconque

n'y voit pas la place souveraine réservée au convive divin appelé au banquet des âmes.

Est-ce là ce que Poelaert a voulu réaliser dans son œuvre merveilleuse? Arrivé à cette période de la vie où l'on s'élève aisément au dessus des contingences et où l'on pénètre les vastes généralités qui mènent la mêlée humaine, artiste et penseur, avait-il la claire notion de cette mission de l'architecture et en était-il arrivé à dédaigner la conception superficielle et vulgaire qui n'y voit qu'un moyen de procurer la plus haute dose possible de confortable? Dédaigneux et farouche durant les dernières années de sa vie, mort sans écrits, le doute plane sur ses méditations. Mais son œuvre parle pour lui et résout l'énigme. Il était entré dans la sphère supérieure où la postérité a réuni les noms des architectes les plus fameux. Il avait compris le secret de leur art puissant et en a fait une matérialisation nouvelle, d'une gloire impérissable, comme celle des œuvres sublimes, conçues d'après les mêmes principes, et qui l'ont précédée. Sans doute la balance eût pu être mieux maintenue entre ce qu'il fallait à l'idée et ce qu'il fallait aux hommes; mais cela est préférable à un édifice nourrissant une fois de plus les vanités qui fatalement aboutissent à confondre la Justice avec ses ministres. L'illustre artiste ne l'a pas voulu : malgré les clameurs, c'est la marque de son génie et la garantie de son immortalité.

L'ART POPULAIRE

KERKADEC (*)

Notre éminent ami Léon Cladel vient de faire paraître un nouveau livre. Titre : *Kerkadec*, garde-barrière. — Encore un va-nu-pieds.

Le romantisme, littérature de l'art pour l'art, rapporte à ses maîtres pensions, fonctions et honneurs — voire statues et avenues ; le naturalisme, littérature de l'art pour l'or — et par l'ordure — met en renom et enrichit ses disciples. Voilà de quoi attirer un homme de talent, à moins qu'il ne soit aussi profondément honnête que Léon Cladel.

Le grand artiste littéraire, lui, persiste de plus en plus dans la voie glorieuse, mais peu lucrative qui lui a valu la haine de la bourgeoisie.

Sa littérature n'est point celle de la décadence. Il en porte la peine.

Sous l'empire, il écrivait *Pierre Patient*, un roman régicide, dont le dernier mot était une terrible malédiction contre Napoléon III qu'il désignait au poignard vengeur de Brutus. Qu'advint-il ? L'œuvre fut supprimée à grand fracas et le maître écrivain se retrouva aux prises avec toutes les difficultés de l'existence. L'inflexible républicain se vit fermer toutes les portes. Désormais on eut peur de lui, de son nom et surtout de sa plume de tragédien révolutionnaire.

L'expérience le corrigea-t-elle ? Heureusement pour sa gloire, non. Il a mis en pratique le précepte de Jean-Jacques Rousseau : « Avant d'être un grand homme, il faut être honnête homme. » Récidiviste du droit, il ose écrire et imprimer *Revanche*, aussitôt après l'écrasement de la Commune, alors que la réaction versaillaise emprisonne, déporte et fusille avec fureur. En cela, il a accompli ce qu'il pense être son devoir et il attend tranquillement et fièrement les événements. Son cri sublime, justicier et vengeur a été entendu. Les assassins de Paris, les triomphateurs de Versailles sont d'abord restés stupéfaits de tant d'audace ; mais bientôt leur rage se manifeste... et ils font tant et si bien que Cladel se retrouve encore aussi pauvre et persécuté que les victimes qu'il a chantées et immortalisées dans son œuvre superbe : les *Va-nu-pieds*.

Et aujourd'hui, ce vaillant de génie, tout meurtri de ses dernières blessures, continue, avec plus de puissance, sa lutte implacable à l'erreur et à l'injustice.

Après avoir été régicide et communaliste, il renouvelle bien haut son socialisme dans *Kerkadec*. L'art, l'humanité et le principe, tout est dans ce livre que nous venons de lire avec une profonde admiration et qui est la condamnation sans appel de l'exploitation capitaliste.

Voilà comment nous comprenons et aimons le roman. La littérature doit, selon nous, devenir populaire après avoir été royale, aristocratique et bourgeoise. L'art doit devancer le souverain. C'est dans le peuple que réside la justice. A lui tous les hommages. Plus d'empereurs sur notre théâtre ni dans nos livres, si ce n'est pour les flétrir. Assez de douleurs princières ! Gardons notre pitié et nos larmes pour les Kerkadecs, pour ces prolétaires qui, doués d'un noble cœur et d'une mâle intelligence, se tordent dans la misère et le désespoir.

Peu importe les réputations surfaites et éphémères. L'art n'est durable qu'à la condition d'être vrai et juste. On se souviendra encore de Cladel alors que la plupart de nos célébrités contemporaines seront oubliées. A côté des hommes du jour, il y a les hommes des siècles. Au dessus de la renommée, il y a la postérité.

(*) Edité par DELILLE et VIGNERON.

UNE CURIOSITÉ LITTÉRAIRE (*)

Les Félibres. — *Per l'Alsacio-Lourreno* (Pour l'Alsace-Lorraine).

Tout le monde connaît les *Félibres*, ces vaillants poètes méridionaux, qui ont entrepris de ressusciter la vieille langue d'oc, la langue des troubadours d'autrefois, la belle langue dorée et chaude dont la musique, au temps jadis, charmait les cours d'amour. Sous la conduite de Mistral, cet admirable artiste qui a écrit *Mireille*, *Calendal* et *Lis Isclo d'oc*, toute une cohorte s'est levée, avec Roumanille, Aubanel, Félix Gras, Joseph Mathieu, Roumieux, Bonaparte-Wise, cent autres encore, tous fils de la Provence ou du Languedoc, d'Avignon, « la terro de promissioun », de Nîmes, de Béziers ou de Carcassonne. Ils ont fondé des académies, des sociétés, l'assemblée des *Félibres de la Mar*, celle des *Félibres de l'ar*, du *Tron de l'er*, de la *Grenade*, l'*Escolo doufinalo* de Valence, l'*Ecole de la montagne* de Gap, l'*Ecole du Var* de Draguignan, les *Jeux floraux* de Forcalquier, toute une puissante et originale floraison de poésie. Mistral, le poète

(*) Nous recevons de M. Charles Fuster, rédacteur en chef de la *Ballade* de Bordeaux, l'article ci-dessus. Il complète l'étude publiée dans notre dernier numéro sur *Mireille* et la littérature méridionale.

rude et sain, nous a donné sa *Mireille*, cette idylle paysanne et provençale, où le soleil flambe, où la Crau poudroie près des Alpilles bleues; il a ciselé finement ses *Isclo d'oc*, avec cette page superbe qui s'appelle *Le tambour d'Arcole*. Roumanille, « le père du Félibrige », a écrit des vers charmants, tout pénétrés d'une émotion forte et originale. Aubanel a semé, comme des perles qu'on jetterait sur toutes les routes, ses pièces délicates et tendres. Félix Gras a mis debout, énergique et rude, sa *Geste* de *Toloza;* Anselme Mathieu, spirituel et brillant, a fait tintinnabuler sa *Farandoulo*. A Nîmes, Roumieux et Bigot ont montré un talent personnel et sincère, — Bigot surtout, dont le *Psautier de ma mère-grand* est une page vraiment exquise. D'autres encore, Bourrelly, Geluy Astruc, Bonaparte-Wyse, ont contribué, et pour une large part, à l'œuvre hardie des *Félibres*, préférant la petite patrie à la grande, et mettant comme une charmante coquetterie à ressusciter leur vieille langue dédaignée.

Nous avons sous sous les yeux, en ce moment, un joli petit volume, vraie curiosité littéraire, où tous les *Félibres* ont mis un peu de leur cœur ou de leur esprit. C'est une grosse plaquette, d'une centaine de pages, qui a été faite pour venir en aide aux « *Minables de l'Alsacio-Lourreno* », aux malheureux inondés de l'Alsace-Lorraine.

C'est donc à la fois une œuvre littéraire et patriotique que viennent d'écrire les vaillants poètes du soleil.

Tous ont donné leur obole, et non seulement les rhapsodes provençaux ou languedociens, mais encore Aimé Giron, le Brizeux de l'Auvergne, Elie Fourès, le poète d'Agen, Chastanet, le paysan du pays de Périgord, J. Roux, qui cisèle de jolis vers en patois limousin. Ajoutez que le volume est précédé de vers français des deux *Félibres* alsaciens, Charles et Paul Léser, et d'une lettre du grand Mistral, « l'Homère de la Provence », comme on l'appelle assez pompeusement, « le Théocrite de la Provence », comme on ferait mieux de l'appeler. Il y a du Théocrite dans ce poète simple et chaud, qui aime la nature et qui la fait aimer, qui chante les paysans sans les affubler de houlettes aux rubans roses, et qui met, dans ses poèmes rudes, toute la gloire du soleil.

Mais revenons à nos moutons — et à notre livre.

Après l'introduction, nous trouvons, en tête du livre, *Le Tambour d'Arcole* de Mistral, traduit par M. Constant Hennion. *Le Tambour d'Arcole*, — dont, en 1870, les journaux allemands interdirent la reproduction en Lorraine, — est une page vraiment superbe, pleine de fougue et d'âme. Le cœur bat sous ces vers puissants, nerveux et simples.

Viennent ensuite plusieurs pièces d'Albert Arnavielle, de Louis Astruc, de Gabriel Azaïs, etc. Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire ici cette charmante chanson de Théodore Aubanel. C'est une vraie perle de poésie.

Palinello.	**Pâle.**
I	I
D'uno estranjo flamo, Au founs de la niue, Dis estello l'amo Aluvo lis iue ; Estello ni luno Noun fan tressali Coume de ma bruno Li grands iue pali.	D'une flamme étrange, Au fond de la nuit, Des étoiles l'âme Allume les yeux ; Etoiles ni lune Ne font tressaillir Comme de ma brune Les grands yeux pâlis.
Mar que rebumbello, Bos plen de rumour, Digas à la bello Moun langui d'amour.	Mer qui rebondis, Bois pleins de rumeur, Dites à la belle Mon tourment d'amour.
II	II
A pleni jitello Abrieù espandis, E dins la pradello Brodo un gai tapis; Tendramen m'agrado, Mies que toute flour, De moun adourado L'ardento palour.	A pleines tiges, Avril s'épanouit, Et, dans les prairies, Il brode un gai tapis; Tendrement me charme, Mieux que toute fleur, De mon adorée L'ardente pâleur.
Mar que reboumbello, Bos plen de rumour, Digas à la bello Moun langui d'amour.	Mer qui rebondis, Bois pleins de rumeur, Dites à la belle Mon tourment d'amour.

N'est-ce pas un chef-d'œuvre que cette ravissante chanson? Et quelle belle langue, sonore, musicale, idéalement berceuse, dont la musique vous charme et vous assoupit!

En poursuivant encore dans l'œuvre des *Félibres*, nous rencontrons plusieurs jolies pièces de Paul Chassary, de Chastanet, le paysan périgourdin, de Maurice Faure, de P. Fesquet, qui a, fort délicatement, traduit *l'Alsacienne*, de Louis Ratisbonne. Puis vient une charmante fantaisie, *la Pauvre vieille*, d'Elie Fourès, *Le récit de l'hirondelle*, de Paul Gaussen, *Le vieux Rhin*, de J.-B. Gaut, les *Sœurs de Noël*, d'Aimé Giron, une légende naïve, fraîche, où l'Auvergne a mis toute sa poésie primitive. Clovis Hugues nous donne quelques strophes après, *Ce que nous ferons*, Rémy Marcelin chante une chanson, *A l'Alsace-Lorraine*, enfin Auguste Fourès, Alphonse Tavan, Joseph Roux, Louis Roumieux, Achille Mir terminent le volume par de belles et d'ardentes poésies.

Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir à signaler cette curiosité littéraire, que la plaquette pour « *les Minables de l'Alsacio-Lorreno* » est à la fois une bonne action et une œuvre forte. Certes, il n'y a là ni les pâleurs raffinées de nos parnassiens ni les prétentions humanitaires de notre École du bon sens, — mais le soleil de la Provence a passé dans ces pages, clair et chaud, versant à flots sa lumière fauve. Rien d'intéressant comme de lire des vers pareils, ne fût-ce qu'au point de vue des contrastes. Mistral chante son *Tambour d'Arcole*, Aubanel murmure une barcarolle languissante, Félix Gras unit le sarcasme à la haine, Aimé Giron nous sert un *Noël* bien frais et bien naïf, Clovis Hugues rugit des strophes ardentes, la *Félibresse d'arène*, glorifie Jeanne d'Arc, tandis que Bourelly cisèle une fable patoise. Dans ce désordre charmant, il n'y a qu'une chose qui soit commune à tous nos *Félibres*, — cette chose, c'est la poésie. D'aucuns trouveront que c'est peu, — nous leurs dirons que c'est beaucoup.

Ce sera là, si vous le permettez, notre *mot de la fin*.

DÉMISSION DE M. PORTAELS

M. Jean Portaels a donné sa démission de directeur de l'Académie des Beaux-Arts, et sa décision fait du bruit dans le Landerneau artistique. Les circonstances qui ont amené l'éminent professeur à prendre sa retraite sont intéressantes à exposer.

Elles montrent que la guerre entre l'art académique et l'art indépendant n'est pas près de s'éteindre, que les vieilles inimitiés grondent toujours, prêtes à éclater, et que l'union prêchée par les timorés n'est qu'une utopie.

M. Portaels part dernièrement pour Nice afin d'y passer la mauvaise saison, son état de santé lui ordonnant un climat plus doux que le nôtre. Il charge son ancien élève, — aujourd'hui l'un des professeurs les plus distingués de l'Académie, M. Charles Van der Stappen, — de le remplacer pendant son absence et de surveiller la classe de peinture. Ce qui a lieu. Mais MM. Alexandre Robert, Joseph Stallaert et Van Severdonck, voyant avec mécontentement le jeune artiste investi des fonctions qu'ils considéraient comme devoir leur être attribuées, font remarquer, par lettre, à M. Portaels, que c'est à eux, les anciens, qu'incombe l'honneur de remplacer le directeur. Soit, dit Portaels, qui télégraphie à M. Vander Stappen de suspendre ses cours. Mais en même temps, le trio d'Archontes s'était adressé à l'autorité communale pour la prier d'intervenir. En apprenant ceci, M. Portaels trouve, avec quelque raison semble-t-il, qu'on oublie sa qualité de directeur et le droit qu'il a d'organiser, comme il l'entend, le service intérieur de l'Académie. Il envoie immédiatement sa démission, donnant en même temps des ordres pour que son déménagement s'effectue sans retard. En vain M. l'échevin Demot s'interpose-t-il : sa décision est prise; elle est irrévocable.

Nous donnons, sans commentaires, ce court exposé de faits de la nouvelle qui a, depuis quelques jours, défrayé les conversations.

UN CAS DE LONGÉVITÉ EXTRAORDINAIRE

Nous avons entendu raconter que, dans un des derniers numéros du *Journal des Beaux-Arts* (que nous lisons peu), M. Adolphe Siret énumère, avec l'apparente ingénuité de Sainte-N'y-Touche, les revues et journaux d'art *disparus depuis la fondation de son journal à lui.*

On voit d'ici le parallèle : Ma Revue est immortelle! Tandis que les autres...

Une petite question à ce sujet : M. Siret ne reçoit-il pas un subside de notre gouvernement? Récemment n'a-t-il pas été question de le supprimer? Sur les démarches de M. Siret n'a-t-il pas été maintenu partiellement? En un mot, M. Siret est-il ou n'est-il pas BUDGÉTIVORE? Pour quel chiffre???

Si la réponse devait être affirmative, la longévité du *Journal des Beaux-Arts* serait expliquée.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Contrefaçon. — Photographies d'œuvres d'art achetées en noir. — Mise en couleur. — Adaptation à des panneaux et autres objets.

Le tribunal de la Seine vient de rendre, à l'audience du 29 décembre, un jugement extrêmement intéressant en matière de propriété artistique. Il complète la série variée des décisions que rendent, en l'absence de loi sur la matière, les tribunaux français et dont nous enregistrons avec soin celles qui présentent pour les artistes un intérêt immédiat. Il s'agit du coloriage éhonté auquel se livrent certains industriels qui achètent des photographies et les revendent enluminées, travesties, et de nature à léser le droit des artistes.

Le tribunal décide que :

Le droit de l'auteur d'une œuvre artistique ou du propriétaire des œuvres de cet auteur s'étend à tous les modes de reproductions qui en sont faits.

En conséquence, celui qui achète en photographies noires les reproductions des tableaux dont un autre est propriétaire, commet le délit de contrefaçon, s'ils les colorie, les enlumine et les met en vente sous cette forme nouvelle.

Voici les considérants du jugement :

« Attendu que par procès-verbal du 20 avril 1882, M. le commissaire de police de Trouville a opéré la saisie chez Daireaux, marchand d'estampes, rue de Paris, à Trouville, de trente-six reproductions coloriées sur panneaux, palettes, coquilles, et d'après des tableaux dont Goupil se prétend propriétaire Tableaux : 1° de Cot, le *Printemps*; 2° de Detaille, *Vedette;* 3° de Lobrichon, *Bagage de Croquemitaine;* 4° de Rudaux, le *Péage, Déjà passé;* 5° de Kumerer, *Embuscade;* 6° de Kemerer, *Baptême sous le Directoire;* 7° du même, *Noce sous le Directoire;* 8° de Detaille, *Hussard*; 9° de Renouf, *Bon coup de main;* 10° de Lefebvre, la *Cigale;* 11° de Tofano, *Enfin! seuls;* 12° de Vely, le *Premier pas;* 13 de Lejeune, l'*Enterrement d'un oiseau;* 14° d'Hermann-Léon, *Bonne Histoire;* 15° de Loubée, *Voyage de Noces*; 16° de Neuville, *Départ du Bataillon;* 17° de Detaille. le *Billet de logement*, etc. (Suit l'énumération d'autres tableaux); reproductions coloriées qu'il a mises en vente et exposées dans son magasin sis à Trouville, rue de Paris, 31 ;

« Attendu que Goupil justifie soit par acte de cession, soit en vertu du dépôt légal, soit par acte d'autorisation préalable en exécution de l'art. 22 du décret du 25 février 1852, qu'il est propriétaire des trente-cinq toiles ci-dessus énumérées qui ne peuvent être reproduites à l'aide de la couleur par des tiers sans son autorisation préalable ;

« Mais qu'il ne fait pas la preuve qu'il est propriétaire du n° 36 ;

« Attendu que Daireaux a acheté chez Goupil des photographies ou estampes en noir, qu'il a ensuite coloriées par un procédé quelconque, puis livrées au commerce sous cette nouvelle forme ;

« Attendu qu'à la date du 3 octobre 1881, la maison Goupil a adressé une circulaire dont Daireaux a accusé réception, faisant connaître qu'il interdisait la mise en couleur des photographies vendues en noir par la maison Goupil à moins qu'on en demande l'autorisation ;

« Attendu que Goupil, propriétaire exclusif des tableaux dont s'agit, prétend que Daireaux en reproduisant sans aucun droit ni sans être muni d'une autorisation préalable les œuvres dont il s'agit et en revendant ses reproductions, s'est rendu coupable du délit de contrefaçon;

« Attendu que si Daireaux a acheté en photographie noire les reproductions des tableaux ci dessus énumérés dont Goupil est propriétaire, il n'avait aucunement le droit de les faire colorier ou enluminer ou de les mettre en vente sous cette forme nouvelle, que le droit de l'auteur d'une œuvre artistique s'étend à tous les modes de reproduction qui en sont faits;

« Que le procédé imputé au prévenu consiste à appliquer sur une planchette la photographie coloriée et à lui donner toutes les apparences d'un petit tableau;

« Que cette reproduction faite au mépris des lois et règlements relatifs à la propriété des auteurs est une contrefaçon ;

« Faisant application à Daireaux des art. 425 et 427 du Code pénal, et de l'art 463 ;

« Condamne Daireaux à 50 francs d'amende;

« Et statuant sur les conclusions de la partie civile à fin de dommages et intérêts;

« Condamne Daireaux à payer à Goupil la somme de 600 francs à titre de dommages et intérêts ;

« Condamne la partie civile aux dépens, sauf son recours contre la partie condamnée ;

« Ordonne la confiscation, etc. »

PETITE CHRONIQUE

La *Nouvelle Société de musique*, donnera mardi prochain, 8 courant, à 8 heures, au Palais des Beaux-Arts, sa première soirée musicale de la saison. Les invitations viennent d'être lancées pour cette séance.

L'Art moderne, on s'en souvient, a fait campagne pour obtenir du gouvernement qu'il se décide à fonder à Bruxelles une *Ecole des arts décoratifs*, dont la création s'impose comme une nécessité. Nous avons la satisfaction d'annoncer que M. le Ministre de l'intérieur vient d'arrêter le plan de cette école, qui sera annexée à l'Académie des Beaux-Arts. Les difficultés existant à l'égard de la fondation de cette excellente institution entre le gouvernement et la commission nommée par lui, pour en étudier l'organisation sont enfin aplanies. Cette heureuse solution est due surtout à l'initiative de M. Buls, qui a constamment mis au service de cette cause artistique qu'il vient de gagner, comme président de la commission d'abord, puis comme

bourgmestre de Bruxelles, l'activité la plus intelligente et la plus dévouée.

Dans un concert donné à Amsterdam par la Société *Kunst en Vriendschap*, le samedi 29 décembre dernier, notre compatriote Eugène Baudot, récemment nommé concert-meister au Palais de l'Industrie, a obtenu un vif succès, au dire des journaux locaux. L'éminent virtuose a exécuté un concerto pour violon, de Léonard, et la *fantaisie caprice*, de Vieuxtemps, de façon à mériter de chaleureux applaudissements du nombreux auditoire qui assistait au concert.

Une vente très intéressante de tableaux modernes, composant la collection de feu M. le docteur Court, aura lieu à Paris, le 21 courant, à l'Hôtel Drouot, sous la direction de M. Paul Chevallier, commissaire priseur. Expert : M. Georges Petit.

Le catalogue porte entre autres trois petits Corot, deux Daubigny, six Diaz, deux aquarelles d'Harpignies, datées de 1883, l'*Extase*, la *Rêverie* et une *Madeleine*, de Henner, des toiles d'Isabey, de Jacquet, des études militaires de De Neuville et de Pils, cinq toiles de Ribot, deux de Roybet, six natures mortes et un paysage de Vollon, etc.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DECORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 2 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 JANVIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SIGURD. Premier article. — LA DÉMISSION DE JEAN PORTAELS. — L'ESSOR. *VIII^e exposition annuelle.* — LIVRES NOUVEAUX. *Bruxelles rigole,* par H. Nizet. — KERKADEC. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

SIGURD

Premier article

La première représentation de *Sigurd* a mis en effervescence le monde artistique à Bruxelles, et le reflux de cette fermentation s'est fait sentir jusques à Paris. Il y a eu haute marée de comptes-rendus et rarement on a vu la critique donner avec plus d'ensemble. Il n'est pas de musicâtre qui ne se soit cru obligé à donner son avis. Comme si le coup-d'œil d'aigle était devenu l'apanage du moindre reporter, livret, musique, interprétation ont été toisés et qualifiés dès le premier soir. Ainsi le veut le public qui n'entend pas que sa mangeoire reste vide, et il a fallu pour le satisfaire que la presse entière, impuissante ou non, compétente ou non, la cervelle pleine ou vide, pondît, pondît, pondît. Elle a donné bonne ration, quant à la quantité au moins. Elle peut maintenant se refaire des fatigues qu'elle a dû supporter pour se livrer à cette opération. C'est bien ! Qu'elle respire !

Quand on examine le résultat de cette évacuation abondante, on est stupéfait de tout ce qui y a passé. La variété est étonnante, la variété contradictoire s'entend. D'anarchie pareille, on en voit peu. Les mêmes choses blâmées, louées, exaltées, diffamées. Le bien, le mal, le blanc, le noir. Ce que celui-ci proclame grand, l'autre le trouve petit. Où l'un découvre l'harmonie, l'autre n'a entendu qu'un charivari. Tantôt *Sigurd* est l'œuvre d'un grand homme, tantôt celle d'un affreux pasticheur saturé de réminiscences. Sans compter les critiques juste-milieux qui ne posent une quantité que pour l'abolir, qui sont doucement fielleux et fielleusement doux. Bref une cacophonie à regretter d'avoir des oreilles.

Le thème favori adopté par les forts en contre-point est naturellement la comparaison entre Reyer et Wagner, entre *Sigurd* et *Siegfried*, et l'on a disserté jusqu'à épuisement de salive sur la question de savoir dans quelle mesure le compositeur français était parvenu à se guinder à la taille gigantesque du colosse allemand. Ceux qui ont entrepris de le défendre ne le font qu'en essayant de démontrer que l'assimilation est complète. Ceux qui l'attaquent croient avoir réussi à le démolir en donnant le catalogue des différences. *Est-ce du*

Wagnérisme ou n'en est-ce pas? Voilà à quoi se réduit le débat. Reyer sera un grand homme ou un petit bonhomme selon que l'une ou l'autre solution devra être adoptée.

Quant à nous, qu'il nous soit permis de dire que le temps de mettre fin à ces partis-pris semble venu et nous nous décidons à déclarer, sans plus d'hésitation, que vouloir tout ramener à cette formule est une grossière erreur artistique. Si on n'y prend garde, elle corrompra l'art musical contemporain tout entier. Ceux qui, par un aveugle exclusivisme, ne le comprennent plus qu'avec les règles, les allures, les données établies par le génie du maître de Bayreuth, nous font l'effet de ces esprits étroits qui, si longtemps, ont conspué l'art gothique pour l'art grec, Rubens pour Raphaël, ou *vice-versa*, s'obstinant à ne voir le beau que sous une seule forme, et pareils à Mahomet rêvant d'imposer leur foi intolérante à tous les peuples de la terre.

Il importe de creuser à fond ce problème, et *Sigurd*, par la malheureuse imitation que Reyer y a faite d'un art contraire à celui de sa race, comme par les hautes qualités qu'il y a sans résultat sérieux gaspillées, en offre une occasion salutaire.

Il y a longtemps que les prédications des pédants entichés de la nouvelle école ont réussi à donner le change au public et à lui faire accroire cette chose contre nature que désormais il n'y avait plus qu'une musique possible, celle de Wagner, et que, dès lors, au nord, au sud, au ponant comme au levant, tout ce que pouvaient faire les générations nouvelles de compositeurs, était de l'imiter, et, à cet effet, de contorsionner leurs instincts et leurs traditions natives. Français, Anglais, Belges, Russes, Italiens, devaient se courber sous ce niveau commun et l'idéal serait atteint le jour où le wagnérisme triomphant aurait achevé la conquête du monde couvrant tout de l'impérial manteau où se drapait son illustre fondateur.

Sottise et aberration dont les effets corrupteurs se font déjà sentir dans une infinité d'imitations piteuses. Que dans l'immense multitude des auditeurs il y ait en grand nombre des âmes séduites par l'art héroïque qui sera une des gloires les plus extraordinaires de ce siècle, nous le comprenons. Que tous même en arrivent à dire que c'est le plus grand, le plus noble, le plus pathétique, nous le comprenons encore. Nos lecteurs savent par les polémiques ardentes parues dans ces colonnes que c'est là où vont nos préférences, que c'est là où sont les philtres qui nous troublent le plus profondément. Mais autre chose est un auditeur, autre chose un auteur. Ce dernier commet une faute impardonnable quand il sort de sa nature en s'efforçant d'imiter un art pour lequel il n'est pas fait, quelque admirable et supérieur que soit cet art; dans la lutte qu'il livrera pour tenter d'y réussir toujours il succombera.

Voilà ce qu'il faut comprendre, voilà ce qu'il faut prêcher.

La France, en musique, a des traditions d'une netteté frappante, en accord parfait avec les dons de la race qui l'habite. Quand on écarte de la généalogie de ses compositeurs les Germains comme Gluck, les Italiens comme Rossini, les sémites comme Meyerbeer, on voit un ensemble ininterrompu d'œuvres vives, claires, spirituelles, délicates, allant souvent jusqu'à la profondeur et l'émotion, mais sans s'y complaire et revenant bientôt à des préoccupations caressantes et simples, ennemies du tapage, cherchant l'élégance, la grâce, l'ingéniosité, l'entrain. C'est la musique française, bien définie, bien visible, laissant mille souvenirs charmants à quiconque l'a entendue, en juste concordance avec le caractère national, trouvant son expression la plus adéquate dans l'opéra-comique mélangé de drame. Parmi les œuvres les plus récentes, *Carmen* en est le type le meilleur : c'est en cela que réside le secret de sa gloire constamment grandissante, et non pas dans l'imitation de prétendus airs exotiques où les Espagnols ne reconnaissent du reste rien de ce qu'on chante ou joue chez eux.

Or, se figure-t-on un Français, né pour faire cette musique, l'ayant dans toutes ses fibres depuis sa naissance, s'avisant, parce que de savants monomanes font croisade en faveur du Wagnérisme, d'apprendre cet idiôme étranger contre lequel proteste tout ce qu'il a en lui, cœur et cerveau, nerfs et sang? C'est à peu près comme si M. de Bismarck apprenait le français pour faire ses discours, parce que Mirabeau a été le plus grand orateur contemporain. Ne sent-on pas que même avec ses plus heureuses dispositions, l'accent natif dominera toujours, qu'il percera dans les tournures, dans le phrasé, dans les conceptions. On ne ment pas à sa race ; elle vous tient, comme la peau sur les muscles. Tout ce que nous disions récemment, à propos de la littérature, sur l'*Art et la Langue*, s'applique à la musique. Elle n'est qu'un des modes par lesquels une nation exprime ce qu'elle sent ; avant que sa musique ne change, il faudrait qu'elle fût destituée d'elle-même et que, par un avatar irréalisable, dans chacun des individus qui la composent vînt se loger une âme étrangère envoyant dans les limbes l'âme originelle.

Reyer a fait la *Statue*. On se souvient de sa belle et correcte originalité. Elle ne faisait penser à aucun pastiche. D'une grâce émue, l'œuvre se déroulait simple, fière, pathétique comme une jeune fille noblement drapée de vêtements élégants et sévères. Il y a parlé français, bon français. Mordu par la folie d'imitation germaine qui ronge les compositeurs de notre temps, il a fait *Sigurd* : il y parle allemand, et mauvais allemand. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que ceux qui

connaissent bien la langue musicale d'Outre-Rhin trouvent la tentative risible, et que ceux-là seuls l'admirent qui, incapables de discerner les barbarismes, s'ébaubissent en entendant les résonnances qu'ils sont décidés à trouver toujours incomparables.

Pauvres gens ! Conseillers détestables !

Si c'est à la critique à diriger dans l'art ceux que n'entraîne pas une vocation tellement puissante qu'ils sont emportés sans que rien puisse les distraire du sillon fatal où ils vont droit devant eux, ce qu'il faut dire pour sortir du trouble où nous a jetés une fausse doctrine musicale apparaît sans peine. Qu'on admire le Wagnérisme, qu'on se laisse aller aux séductions de ses épopées, qu'on favorise sa diffusion dans les concerts et sur les théâtres. Qu'on emprunte à ses principes les règles qui sont d'une logique universelle, comme celle de la mélodie suivant l'action pas à pas, ou de l'orchestration abondante et touffue. Qu'on utilise même quelques-uns de ses procédés, d'un effet si émouvant quand on n'en abuse pas, tels que le retour des motifs caractéristiques. Mais qu'on se garde, oui, qu'on se garde, ailleurs qu'en pays tudesque, et particulièrement en pays gaulois, de se lancer à la stérile poursuite du reste. Ce serait lâcher la proie pour l'ombre : *Sigurd* en est un redoutable exemple.

Sans compter qu'à propos de Wagner on peut se poser cette inquiétante question justifiée par tant de faits historiques : Est-ce qu'un grand homme ne clôture pas une époque au lieu de l'inaugurer ? Est-ce qu'il ne résume pas l'art antérieur, en l'épuisant ? N'est-il pas la fleur et le fruit, après lesquels l'arbuste sèche et meurt ? Et, dès lors, au lieu de pousser à l'imiter les faibles rejetons qui viennent après lui, ne doit-on pas les en détourner comme d'une occasion de tomber en décadence ? La sagesse, en un mot, n'est-elle pas de se mettre alors à la recherche d'un art nouveau ?

L'opéra français, dans son évolution historique, n'a pas atteint son dernier terme. L'homme de génie qui doit définitivement l'incarner n'est pas encore venu. Peut-être eût-ce été Bizet si la mort ne l'avait prématurément abattu. C'est à ce développement définitif que les compositeurs nationaux qui lui ont survécu doivent viser. La manie wagnérienne qui infecte un grand nombre d'entre eux retardera cet épanouissement final. Il en est peu qui n'en subissent l'effet délétère. Tout un groupe tire plaisamment gloire de ces prédilections étranges. Reyer vient de montrer à quel point on peut se fourvoyer quand on a pareille toquade dans la tête. L'éclat de la première représentation, la mise en scène éblouissante, l'appoint décisif que l'admirable jeu de M^me^ Rose Caron a donné à l'interprétation, ont pu faire illusion aux naïfs. D'après nous, on peut prédire que *Sigurd* aura le sort du *Méphistophéles* de Boïto et de l'*Hérodiade* de Massenet ; quelques belles soirées au début, parfois une reprise, puis un classement bien net parmi les œuvres ordinaires malgré des pages très belles, mais insuffisantes pour soutenir le vol dans les hautes régions des succès durables.

Il y avait pour Reyer mieux à faire que de s'obstiner à faire représenter cette composition engendrée par les préoccupations d'un style étranger. Il fallait reprendre l'heureuse voie où il était entré par *la Statue*. Il ne nous aurait pas donné le spectacle regrettable d'un musicien de haut mérite s'essoufflant à gravir des pentes qui ne sont pas faites pour son pied. Exiger pour l'opéra français des poèmes raisonnables, correspondant aux légendes ou aux mœurs nationales, et dépouillés de sottes conventions ; accompagner l'action d'une musique constamment en rapport avec elle, purgée des mélodies à couplets et des fioritures destinées à faire valoir les chanteurs; appuyer cet ensemble d'une orchestration sérieuse et riche ; vouloir dans l'expression scénique des acteurs la vérité et l'émotion, — quel vaste et beau programme, et comme dans sa simplicité il est au dessus du malencontreux pastichage des épopées mystiques où triomphe superbement le géant qui nous a donné la tétralogie des *Nibelungen*, mais où ses imitateurs nous font trop penser à la grenouille voulant se faire aussi grosse que le bœuf.

Dans un prochain article, nous étudierons *Sigurd* au point de vue du livret, de la musique et de l'interprétation.

LA DÉMISSION DE JEAN PORTAELS

Jean Portaels a retiré sa démission de directeur de l'Académie des Beaux-Arts, démission que le Collège échevinal de Bruxelles avait refusé d'accepter, tenant ainsi compte des services que le sympathique artiste avait déjà rendus à l'institution et qu'il peut lui rendre encore.

Nous y applaudissons vivement.

Jean Portaels représente, en effet, pour tous ceux qui connaissent ses sentiments intimes, l'appui et l'encouragement donnés avec sincérité aux représentants de l'art nouveau. Il comprend que le mouvement artistique ne s'arrête jamais et qu'on s'expose à la décadence quand on cherche à le paralyser dans les idées d'une seule époque.

Nous souhaitons que l'incident qui vient de se clôturer lui soit une force nouvelle. Il témoigne de l'autorité qu'on lui reconnaît et de la confiance que l'on met en lui pour le combat journalier que l'on doit livrer à la routine. L'Académie doit être débarrassée de beaucoup de traditions surannées qui l'empêchent de rendre toute son utilité. La rentrée de Jean Portaels, marquera, on y compte, une modification décisive en ce sens.

L'Art moderne sera envoyé GRATUITEMENT pendant un mois, à titre d'essai, aux personnes qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées par nos abonnés. Elles recevront une quittance d'abonnement si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

L'Essor

VIIIe Exposition annuelle

L'*Essor*, c'est le vestibule dans lequel les talents jeunes attendent, non sans impatience, leur tour de célébrité. C'est l'antichambre des Salons, et l'on y coudoie les futures gloires, les éclatants débuts, les vocations nées, non moins que les malencontreux essais et les dispositions au « fruit sec. » Rien n'est plus intéressant pour la critique que de démêler, parmi ces toutes fraîches pousses de la flore à venir, quelles seront les bons plants, les tiges vigoureuses, et de les signaler à l'attention bienveillante du public. Rien n'est plus salutaire pour les apprentis peintres que cet assaut qu'ils se livrent entre eux, comme en une salle d'armes intime, en vue des duels futurs. L'œil s'exerce, les défauts apparaissent bruyamment, avec un relief que l'atelier ne met pas toujours en lumière.

Mais c'est aux jeunes surtout que ces expositions sont utiles, car pour les blasés de la rampe elles ne constituent qu'une occasion de se mettre en vue sans avoir à redouter de concurrence bien dangereuse. Et la critique, qui a d'autres occasions de rencontrer les anciens Essoriens devant lesquels s'ouvrent les portes des grandes expositions, peut négliger d'en parler.

Allons donc droit aux jeunes, et laissons volontairement de côté les noms déjà connus du public formant l'état major de cette armée de conscrits : Dillens, dont le bas-relief ne trahit plus les hésitations d'un débutant, Herbo, le peintre favori des bourgeois, Hoetterickx, l'anglomane impressionniste, Bellis, le poète des bourriches cancalaises.

Celui des jeunes dont l'avenir est sur le point de se dessiner, qui est arrivé à la limite extrême où les promesses doivent se réaliser, sous peine de demeurer stériles, est M. Léon Frédéric. Son art, dans lequel les tâtonnements n'ont pas encore pris fin, est un reflet singulier du génie des maîtres primitifs éclairant la conception la plus moderne de la peinture. Dédaigneux des scènes aristocratiques que l'école romantique a mises en honneur, plein de mépris pour les sentimentales illustrations de romances qui ont, pendant cinquante années (de paix et de prospérité) occupé la scène artistique, il s'attaque à la vie ouvrière, à la nature agreste, au travail des humbles et des méconnus, et son œuvre s'affirme hautainement comme un défi ou une *Marseillaise* populaire chantée à pleins poumons. Il peint des « femmes à loques », il peint des paysans, des bergers, des servantes, sans se soucier des clameurs que soulèveront ces apparitions hâves dans les cadres d'or habitués aux froissements de la soie, aux chairs alanguies, aux intérieurs somptueux. Et avec lui, toute une jeunesse pense que l'humanité est surtout belle dans son expression robuste et saine, dans ses luttes tragiques contre la misère, dans l'austère grandeur de sa pauvreté.

Mais son éducation artistique, se combinant avec ces grandes envolées vers un art sincère et neuf, le replonge dans des souvenirs classiques. Le gothique le hante, et dans ses fonds de paysage, dans ses alignements d'arbres, dans l'ordonance de ses toiles, les réminiscences se font jour. Il y a un défaut plus grave, de nature à compromettre le talent très sérieux du jeune artiste : c'est une coloration noirâtre, terne et triste qui assombrit ses dernières œuvres. Dans ses *Paysans dans la prairie*, les blancs de la chemise, du bonnet, les chairs des figures et des mains paraissent avoir passé par de la suie. Dans *les Femmes à loques*, l'œuvre capitale de l'exposition, le défaut s'accentue. Après la maladie du gris, qui a si longtemps affecté l'œil de nos peintres, aurions-nous maintenant la maladie du noir?

Quoi qu'il en soit, *les Femmes à loques* constituent un effort digne d'éloges et semblent indiquer au peintre la voie qu'il a désormais à suivre. C'est assurément, de toutes les œuvres qu'il expose, celle qui dénote le plus de sincérité, d'ampleur de vue, de sûreté de main et de pénétration.

Deux débuts brillants marquent cette exposition, et nous sommes heureux de saluer ces promesses d'avenir. L'un est celui de M. Toorop — retenez ce nom, il retentira quelque jour glorieusement — dont les études gauches, assez mal établies, mais d'une merveilleuse finesse de tons et d'une délicatesse singulière dénotent des aptitudes remarquables. Dans l'*Intérieur à Haeren*, dans l'*Ouvrier chez lui*, dans l'*Enterrement*, ce dernier traité dans des tons absolument fantaisistes et d'un japonisme des plus amusants, il y a des détails inoubliables. Comme patte, c'est extrêmement curieux. Sous une apparence de facture lâchée, le dessin est crânement indiqué et l'ont sent, dans l'ensemble, une nature d'artiste qui cherche sa voie et n'est guère loin de la trouver.

L'autre est celui de M. Dierickx, dont l'art est plus calme, plus réfléchi, et déjà plus fait. Son *Portrait* est grandement vu et largement peint. Dans sa *Triste veillée*, dont l'ensemble déplaît par un abus de tons bitumeux, la lutte du jour naissant contre la lumière mourante d'une lampe est heureusement exprimée. Le métier manque, mais l'œil est bon. Les *Trois Amies*, peintes par frotis, à la diable, a des parties vibrantes, bien attrapées, notamment dans les étoffes.

A côté de ces trois noms qui accrochent de prime abord l'attention gravite le vaillant bataillon des Essoriens, Van Gelder avec son amusante série de toiles humoristiques, Hamesse et ses mélancolies campinoises, Evrard, dont les efforts sincères le conduiront petit à petit vers un art vigoureux et bien assis, Halkett, qui expose une série de copies consciencieusement peintes au Louvre et quelques tableaux qui ne marquent pas de progrès sur ses précédents envois, Mlle Georgette Meunier avec des fleurs rappelant trop celles de Mlle Desbordes et des paysages insignifiants, feu Van de Kerckhove, le jeune artiste mort récemment en Hollande auquel *l'Art Moderne* a consacré une notice, Degreef, dont les désastreuses tendances au chic s'accentuent, Mayné, hanté par les souvenirs de William Stott, Marcette, dont la *Montagne d'Or à Anvers* a d'excellentes parties, et quelques autres.

La sculpture n'est représentée que par un seul envoi, celui de M. Lagae, élève de Lambeaux, dont le *Satyre* en bronze et le *Médaillon* font présager un avenir d'artiste.

Livres nouveaux

Bruxelles rigole. *Mœurs exotiques.* Henri Nizet. Bruxelles. Henry Kistemaeckers, éditeur.

Bruxelles assaini, embelli à outrance, Haussmanisé dans ce rêve municipal, brillant et démesuré, dont nous savourons

aujourd'hui encore l'amer déboire financier, a changé ses hommes autant que ses pierres. Avec la poussière des vieux quartiers démolis s'est envolée l'âme de la cité brabançonne. Une banalité vicieuse et grossière a remplacé la saveur naïve de ses mœurs traditionnelles. Sous la peau nationale, partout percée et crevassée, est apparue l'enveloppe bigarrée, châtoyante, des villes cosmopolites, offrant aux oisifs, aux jouisseurs, aux décavés de toute provenance et de tout poil, l'attrait de ses plaisirs à l'instar de Paris et, à mesure que s'accentue ce glissement vers le caravansérail, vers le cabaret international, un flot exotique, bruyant et mobile, est venu se juxtaposer, sans jamais se confondre avec elles, aux eaux endormies et stagnantes de la population autochthone. C'est ce monde polyglotte de Grecs, de Moldaves, de Brésiliens, monde incertain et équivoque, où sous l'étudiant, sous le réfugié politique, perce trop souvent le Rastaquouère, que M. Henri Nizet a entrepris de pénétrer et de décrire. La tentative était intéressante et M. Nizet l'a accomplie avec un certain bonheur. A côté de défauts très graves, l'œuvre présente d'incontestables qualités d'analyse, de composition et de style. L'action très mince et très restreinte n'est qu'un prétexte à production de documents et ne sert qu'à mettre en relief et à relier entre eux les types d'exotiques fort consciencieusement observés et dessinés d'un crayon spirituellement alerte par le jeune écrivain. Il y a un personnage de noceur spadassin et bravache que M. Nizet a détaillé de main de maître, à côté duquel pâlit et s'efface le véritable héros du roman, le grec Milostaki, subissant ainsi la loi de ce monde brutal où triomphent normalement l'audace et l'insolence.

Dans la crudité voulue de ses tableaux et de ses descriptions, l'auteur de *Bruxelles rigole* a trouvé l'occasion de montrer l'œil de l'artiste et l'imagination du poète; la mort du pauvre Gilostaki, les visions par lesquelles l'anéantissement successif de son être l'acheminent vers la suprême grimace, est une belle page qui appartient bien plus à la littérature d'imagination qu'à l'art documentaire.

Mais après avoir signalé les mérites du livre, mérites très dignes d'encouragement et de sympathie, nous en devons relever les défauts. Ils sont d'autant plus graves qu'ils existent au point de vue même où l'auteur s'est placé. Au point de vue analytique et documentaire l'œuvre est incomplète et superficielle, les personnages et l'action qui s'agite entre eux sont en l'air et donnent l'impression d'un spectacle de marionnettes. L'auteur a négligé de poser le décor et de déterminer le milieu où sa pièce se joue. *Bruxelles rigole* a le droit de nous montrer une *rigolade*, mais a en même temps le devoir de nous montrer cette *rigolade* dans son adaptation au monde bruxellois. C'est la combinaison de ces deux facteurs : Bruxelles et l'exotique rigolade, qui faisait l'intérêt du livre. De ces deux facteurs, le plus important a été laissé dans l'ombre. Du fond bruxellois il n'en est pas question, et Grecs, Moldaves et Brésiliens se meuvent dans une ville quelconque, dans un Eden quelconque, dans un cabaret quelconque. Dès lors l'attention se concentre nécessairement sur la minceur de l'action et sur la banalité des incidents d'une assez vulgaire histoire d'amour. Nous ne pouvons, d'autre part, nous accoutumer à cette manie de torturer la langue par des constructions barbares et par de prétentieux néologismes. Rien d'agaçant comme ce mélange de latinismes et d'expressions argotières qui semble séduire les très jeunes écrivains, désireux de se créer un langage qu'ils soient seuls à parler et à comprendre! Rien d'irritant comme cet abus de certains mots de prédilection, revenant sans cesse comme une obsession. Ce sont là d'ailleurs purs écarts de jeunesse que l'expérience et le goût, en se mûrissant, corrigeront.

M. Nizet, nous sommes heureux de le constater, tout en se dégageant fièrement de tout compagnonnage, fait partie des compagnies de marche de la littérature et pousse une pointe résolue contre ce cruel et intolérable art officiel, fumier pernicieux, qui a étouffé tant de germes vivaces, et corrompu tant de jeunes talents. Dans son épître dédicatoire à Kistemaeckers, il déploie crânement sa bannière de jeune, d'affranchi, d'insurgé.

« A vous, je dois, cher, de m'avoir fait comprendre ce qu'ils « appellent leur littérature : chose hybride faite de puffisme naïf, « de compérages maladroits, de potins venimeux, boutique de « détaillants, échoppe de Juif où l'on débite plus d'épiceries que « d'autres denrées, et que garde une meute de roquets aboyeurs « et débiles : coteries minuscules ambitieuses de placer l'art sous « une cloche afin d'en écarter quinconque : entas de petitesses, « de platitudes, de récompenses officielles décrochées qui sait « comme, et de prix misérables, disputés avec rage, toujours « indécernés. »

On ne saurait mieux dire, et ces sentiments *l'Art moderne* les a exprimés trop souvent lui-même pour n'y pas vigoureusement applaudir lorsqu'ils se rencontrent sous la plume d'un nouveau venu dans l'implacable combat contre la médiocrité triomphante et la cloche pneumatique des encouragements officiels.

Notre prochain numéro contiendra, entre autres, l'analyse de *Maison flamande*, par Mlle Marguerite Van de Wiele, et de *Naïs Micoulin*, le dernier volume d'Emile Zola.

Kerkadec

L'article sur *Kerkadec*, qui a paru dans notre dernier numéro, devait être précédé de la note suivante qui est restée en route, ce qui a du faire croire qu'il était de notre rédaction alors qu'il était emprunté à la *République démocratique et sociale* et émanait de M. Morphy, secrétaire de M. Tallandier, député au Corps législatif.

Nos lecteurs ont dû trouver cet article en plus d'un point en dehors de la polémique habituelle à *l'Art Moderne*. C'est à cet égard, autant que pour rendre à M. Morphy et au journal où il écrit ce qui leur revient, que nous rétablissons la note qu'on va lire sans laquelle l'article ne s'expliquait plus et était à tort enlevé à son légitime auteur :

Le nouveau roman de Léon Cladel, *Kerkadec*, soulève, comme la plupart des œuvres de l'auteur du *Bouscassié*, de l'*Homme de la croix aux bœufs*, d'*Ompdrailles* et des *Va-nu-pieds*, de violentes attaques et d'ardents panégyriques. En attendant que nous l'apprécions avec le respect dû à ce grand artiste, mais aussi avec l'impartialité que commande une critique sérieuse, nous reproduisons ci-dessous le compte-rendu qu'a publié, dans la *République démocratique et sociale*, M. Michel Morphy, secrétaire de M. Tallandier, député au Corps législatif. Il fixe avec netteté, moins les mérites littéraires du célèbre écrivain, que l'importance politique que le parti intransigeant donne

à ses écrits. Il est très curieux de constater cette faveur spéciale qui glisse sur le côté *art* pour s'attacher surtout au côté *social*. A ce titre il intéressera nos lecteurs. On sait que c'est là une des grandes controverses de la littérature contemporaine que nous avons examinée dans nos études sur le *Jeune mouvement littéraire en Belgique*. Nous avons alors essayé de démontrer comment ces deux faces de l'évolution artistique peuvent s'allier. Mais il est difficile d'espérer que soit les littérateurs, soit les critiques, presque toujours exclusifs dans leurs préférences ou dans leurs haines, admettent cette fusion dont de grandes œuvres attestent pourtant la possibilité et la légitimité.

MEMENTO MUSICAL

La *Nouvelle Société de musique* de Bruxelles a ouvert, le 8 janvier, la saison d'hiver par une intéressante soirée musicale offerte à ses membres, dans laquelle on a entendu Mlle Elly Warnots, revenue d'Angleterre où elle a obtenu beaucoup de succès. On a applaudi chaleureusement la jeune cantatrice après son air du *Pré-aux-Clercs*, que M. Hermann a accompagné du solo de violon obligé, et les *Variations* de Proch, le morceau à la mode des chanteuses « à roulades ».

Rebecca, de M. César Franck, et *Espoir*, de M. Ch. Lefebvre constituaient les pièces de résistance de cette artistique séance, que MM. Hermann, Coëlho, Van Hamme et Jacob ont complétée par l'exécution de deux fragments de quatuors.

***

Le 6 janvier *l'Essor*, avec ses excellents musiciens Kefer, Lerminiaux, Agniez, Van der Goten, Jacob et Danneels a donné une séance des plus intéressantes et consacrée toute entière à l'exécution des œuvres de Mendelssohn. On a très remarqué surtout l'adagio (*Nachtstück*) de la sonate en *ré majeur* (op 58) pour piano et violoncelle.

La deuxième séance, consacrée aux œuvres de Mozart, aura lieu demain, lundi, à 2 heures précises. L'*Union instrumentale* qui prend décidément rang parmi les meilleures associations musicales du pays, fera entendre le *quintette en mi b.* pour piano, hautbois, clarinette, cor et basson, le *trio en mi b.* pour piano, clarinette et alto et le *quintette en la majeur* pour clarinette et quatuor. Ces œuvres sont presque inconnues à Bruxelles et de nature à piquer vivement la curiosité des amateurs.

Nous apprenons que l'*Union instrumentale* a également traité avec le *Cercle des XX* pour deux concerts de musique moderne qui seront donnés pendant la durée de l'exposition de peinture organisée par la nouvelle association et qui s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, le 1er février au Palais des Beaux-Arts.

La seconde séance de quatuors de MM. Colyns, Hubay, J. Servais et Van Styvoort, aura lieu le 7 février dans la grande salle du Conservatoire.

Le baryton Heuschling donnera, le 31, un concert dans la salle Marugg, avec le concours du violoniste Jehin-Prume qui, depuis assez longtemps, ne s'est plus fait entendre à Bruxelles.

***

Aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2 au théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire de la saison. On y entendra pour la première fois en Belgique le violoniste tchèque Ondricek, dont la célébrité est déjà grande en Allemagne. Il exécutera le *Concerto en sol mineur* de Max Bruch, ainsi qu'une *Cavatine* de Raff et une *Polonaise* de Laub.

L'excellent orchestre des Concerts populaires fera entendre la musique, composée par Meyerbeer pour la tragédie *Struensée*, de Michel Beer (ouverture, entr'actes et mélodrames), ainsi que l'ouverture de *Ruy Blas*, de Mendelssohn.

Le plus grand intérêt de cette séance sera l'exécution d'une œuvre nouvelle d'Erasme Raway, l'auteur des *Scènes hindoues* qui viennent d'être jouées avec un très vif succès à Angers et dont nous avons fait dans ces colonnes une analyse. C'est un poème symphonique en trois parties, *Les Adieux*, dont on fait un grand éloge.

Au deuxième concert, M. d'Albert, dont nous avons annoncé l'engagement, exécutera un concerto de Rubinstein pour piano et orchestre.

***

C'est le 3 février qu'aura lieu, au Conservatoire, le concert dans lequel, pour la première fois, M. Gevaert fera entendre des œuvres de Wagner. Le programme primitivement arrêté a dû subir certaines modifications. On a substitué au chœur des *Messagers de la paix*, de *Rienzi*, le chœur des *Fileuses*, du *Vaisseau Faatôme*. Comme morceaux symphoniques, on entendra le prélude de *Lohengrin* et l'ouverture de *Faust*. Les *Adieux de Wotan* ont été abandonnés et remplacés par une œuvre d'Hector Berlioz, l'ouverture du *Carnaval romain*.

***

A propos du Wagnérisme et de sa diffusion, il est piquant de constater que Paris, où l'illustre compositeur a rencontré le plus d'opposition, est précisément la ville où son nom figure le plus souvent sur les affiches des grands concerts symphoniques. Dimanche dernier, au concert Lamoureux on jouait de lui : 1° le prélude de *Parsifal;* 2° la Marche funèbre de la *Götterdämmerung;* 3° l'ouverture du *Tannhaüser*. — Le même jour, le concert Colonne exécutait l'ouverture du *Tannhaüser* et des fragments de *la Walkyrie*, tandis qu'à la même heure M. Pasdeloup dirigeait l'exécution du prélude de *Lohengrin*.

***

Nous parlerons dimanche prochain des dernières publications musicales de la maison Breitkopf et Härtel.

PETITE CHRONIQUE

Nous apprenons que M. Georges Vanderstraeten, le sculpteur dont nous avons signalé souvent les charmantes productions, les pierrots spirituels et les petites femmes élégantes, vient d'aller se fixer à Paris. Bonne chance au jeune et vaillant artiste

Le théâtre du Parc a mis à l'étude le *Fond du sac*, qui succèdera à *Ma camarade*, l'un des meilleurs rôles de Mlle Sigall.

Le théâtre de l'Alcazar annonce les dernières représentations de *Fatinitza*, le grand succès de Suppé. Prochainement reprise des *Cent Vierges* de Ch. Lecocq.

Au théâtre Molière, la *Maîtresse légitime*, la passionnante comédie de Louis Davyl, tient l'affiche depuis hier. *Le Maître de Forges*, la nouvelle comédie de Georges Ohnet, est entrée en répétitions.

La commission directrice du *Cercle des Beaux-Arts* de Gand, rappelle aux artistes que son Exposition d'œuvres d'art modernes s'ouvrira le 27 janvier et sera clôturée le 17 février.

Les objets à exposer doivent être adressés à la Commission du *Cercle des Beaux-Arts*, place du Marais, 4, avant le 19 janvier et retirés le lendemain de la fermeture.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.*— 2. *La Forge Roussel.*— 3. *L'Amiral*). Un volume in-8o sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVFLLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.
Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 3. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 JANVIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SIGURD. Deuxième article. — LE PREMIER CONCERT POPULAIRE. *M. Ondricek. Erasme Raway.* — EXPOSITION DES ŒUVRES D'EDOUARD MANET A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. — CONFÉRENCES LITTÉRAIRES. — ESPIONNAGE GRINCHEUX. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

SIGURD

Deuxième article

Dans une première étude, envisageant l'œuvre nouvelle de Reyer à un point de vue général, nous avons mis les artistes en garde contre les dangers qu'ils courent en abandonnant la grande route que trace devant eux le génie de leur race, de leur pays, de leur temps, pour se lancer, par les chemins de traverse, à la poursuite d'un idéal atteint dans une nation voisine et auquel ils s'efforcent de hausser leur talent.

Ce que nous disions de l'ensemble de l'œuvre ressort davantage encore du poème de *Sigurd* et apparaît, dans l'adaptation qu'ont faite de la sombre épopée scandinave les librettistes français, avec une netteté de théorème.

Coupée sur le patron d'un opéra ordinaire et assaisonnée selon les exigences du public en vue duquel ils la transformaient, la légende des *Nibelungen* est devenue un drame bourgeois ; les passions héroïques sont éteintes, les grandes lignes architecturales ont fait place à l'ornementation mesquine de la décadence, les colosses ont été abattus et remplacés par des personnages à notre taille. Tout ce qu'il y avait dans le poème primitif de farouche grandeur, d'art héroïque, de mystérieuse séduction, a disparu, et dans le décor épique où devait éclater la bravoure de Sigurd, triomphe le ténor d'opéra.

Et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en voulant dramatiser davantage leurs personnages, en s'efforçant de les faire mouvoir par des sentiments capables de remuer dans le cœur des auditeurs des sensations correspondantes, les librettistes ont précisément atteint l'effet opposé. En regardant le poème primitif selon leur optique particulière, ils ont déformé et rapetissé les héros de l'Edda, et le public, loin de leur en savoir gré, discerne ce qu'il y a de faux et de choquant dans ce procédé.

En pouvait-il être autrement? Il n'y a d'art sérieux et complet que dans l'adéquate corrélation de l'expression et de l'objet auquel elle s'applique. La proportion est difficile à observer, le moindre écart la détruit, et certes les écrivains français ne pouvaient s'assimiler le génie d'une œuvre aussi radicalement opposée à leur tempérament, à leur éducation, à leur esthétique théâ-

trale pour en exprimer, dans leur langue et en conformité de leurs principes sur l'art dramatique, les secrètes et attachantes beautés. Ce n'est pas d'avoir mal interprété le poème qu'il faut faire un grief aux librettistes, c'est d'avoir eu l'idée d'entreprendre un travail impossible, d'où ne pouvait résulter qu'une œuvre hybride, en désharmonie avec les tendances de l'esprit français, en contradiction avec le caractère de la légende dans laquelle ils ont puisé leurs inspirations, et qui, somme toute, ne satisfait personne.

Le fait serait de peu d'importance s'il s'agissait d'un ouvrage de peu d'envergure, destiné, comme tant d'autres, à éclore, à récréer l'esprit et à rentrer dans l'ombre. Mais s'il est vrai que dans les batailles la moindre faute peut entraîner des désastres irréparables, il importe dans la lutte que soutient l'art français, de noter scrupuleusement les mouvements favorables ou défavorables au triomphe. L'avenir de l'école est sérieusement engagé, et Reyer, le vaillant et tenace soldat, le loyal chef de corps qui a livré avec énergie tant d'assauts à la routine, ne nous démentira pas si nous considérons *Sigurd* comme une œuvre de combat, grosse de conséquences pour les destinées de l'art, et si, comme telle, nous la passons au crible d'une appréciation plus sévère et plus minutieuse que n'exigerait un ouvrage de moindres visées.

Ce qui fait la gloire de la légende des *Nibelungen*, c'est précisément la nature héroïque, à l'emporte-pièce, pleine d'une naïve et magnifique simplicité de ses personnages. Sigurd est l'incarnation de la vaillance qui ne connaît pas le péril. Une réminiscence de la mythologie grecque se mêle, en ce qui le concerne, à la mythologie scandinave : comme Achille, il est invulnérable. Le sang du dragon qu'il a terrassé a remplacé pour lui l'eau du Styx : seule, une place de son corps, sur laquelle était tombée, durant son bain de sang, une feuille de chêne, pouvait livrer passage au fer ennemi. Cette invulnérabilité, Wagner l'a supprimée, sentant sans doute qu'un héros qui se sait aussi bien cuirassé contre les coups n'a guère de mérite à les provoquer. Son Siegfried a plus de bravoure encore et de grandeur que le légendaire vainqueur du dragon.

Mais voici que dans l'adaptation de MM. Du Locle et Blau, Sigurd devient un guerrier qui ne traverse les flammes que moyennant salaire, qui stipule expressément, avant l'entreprise (par convention verbale ; un peu plus, il demanderait un écrit!) quelle sera sa récompense, et qui a bien soin, sitôt « l'affaire » faite, de venir, à cheval, réclamer le règlement de son compte. Fi! monsieur, que le courage devient chose vile quand on en fait le trafic!

Ce mercenaire bravo n'a pas d'amour, si ce n'est celui que lui infuse le breuvage imaginé par la magie d'Uta, la nourrice un peu sorcière. Il reste donc insensible à la beauté de la Walkyrie qu'il va réveiller au milieu des flammes, et ainsi les librettistes perdent l'occasion d'une scène qui eût pu être le morceau capital de la partition. En présence de l'élan de tendresse auquel s'abandonne Brünehild en apercevant son sauveur, Sigurd fait une très sotte figure, et les librettistes s'empressent de mettre fin à une situation pénible pour les deux personnages en renvoyant la Walkyrie sur son lit de repos, sans qu'il soit possible de comprendre comment, après un si long sommeil, elle peut encore avoir envie de dormir.

Il serait puéril de demander au théâtre que tout fût expliqué ; la légende, qui prête si bien aux développements psychologiques et à l'imagination, devrait être en ce cas bannie de la scène. Mais au moins qu'on respecte la logique des personnages et des sentiments. Alexandre Dumas, qui lui aussi y est allé de sa petite légende des *Nibelungen* dans un livre peu connu où il raconte les aventures de *Lyderik, forestier de Flandre*, qui n'est autre que Sigurd ou Siegfried, a bâti son personnage en chair et en os, en a fait un héros qui n'a rien de l'auréole quasi divine dont Wagner a entouré son héros, mais qui du moins est un homme.

Ici, la figure est mal équilibrée, et, sauf au quatrième acte, où dégrisé de son amour pour Hilda par « la fleur de verveine et de sauge pourprée » que Brünehild effeuille au courant d'une fontaine, — ce qui a donné au musicien l'occasion d'écrire un duo très joli, — son rôle n'est pas ce qu'on eût pu en faire, même au seul point de vue de la scène française.

Sigurd est tué par Gunther. Il est tué dans la coulisse, ce qui supprime encore un élément dramatique. Mais soit, ne chicanons pas. Comme le grand artiste qui, las des Golgothas et des marches au supplice, peignit la mort du Christ en représentant, dans une chambre désolée, la consternation de Marie et des saintes femmes à la vue des aigles romaines défilant sous les fenêtres, les librettistes de *Sigurd* ont mis en scène, en ce solennel moment, Brünehild et Hilda, dont le malheur tue la rivalité : ils y ont joint une idée poétique, celle de la mort de l'amante en même temps que celle de l'amant, comme si le même fer eût simultanément frappé les deux cœurs épris l'un de l'autre.

Ce que nous condamnons, c'est la cause du meurtre, descendu, dans *Sigurd*, aux proportions mesquines d'une vengeance de mari trompé. Dans l'Edda, c'est Hagen qui frappe, dans une frénésie d'orgueil et de jalousie. Sous prétexte d'écarter les coups de l'endroit fatal où le héros était vulnérable, il avait obtenu de la naïveté de l'épousée qu'elle marquât cette place d'une croix rouge. Il le tua traîtreusement dans la mêlée.

Wagner modifia la légende. Le symbolisme qu'il affectionne lui fit passer au doigt de Siegfried l'anneau d'or qui donne la toute-puissance. Hagen l'assassine

pour lui ravir ce talisman. C'est une ambition démesurée qui guide sa main, et la figure sombre du meurtrier, à côté de la confiante valeur du héros et de la faiblesse lâche du roi Gunther, garde une étrange grandeur.

Mais dans *Sigurd*, Hagen n'est qu'un espion qui a surpris les amours du jeune guerrier et de la reine. Il le guette, le suit, informe le mari, et la tragédie s'écroule dans un fait-divers.

Il n'est pas jusqu'à la radieuse et superbe figure de la Walkyrie qui n'ait perdu sa couleur. Wagner avait déjà adouci le caractère de la déesse. On se souvient que la légende primitive la montre, le soir des noces, garottant son époux dont elle dédaigne les caresses et le suspendant, pour toute la nuit, à une panoplie. Dumas, dans son *Lyderik*, a conservé à la vierge guerrière sa nature fougueuse. Dans la tétralogie, Brünehild est la personnification la plus complète et la plus sublime de la femme. Elle est tour à tour passionnée, tendre, superbe, exquise de délicatesse, et trouve, quand la situation le commande, à la mort de Siegfried, la hautaine autorité qui dicte des ordres et commande à sa douleur.

MM. Du Locle et Blau n'on réussi à faire de leur héroïne qu'une amoureuse de seconde classe, éprise vaguement de Sigurd sans qu'elle ni le public sachent pourquoi — elle est censée ignorer absolument que c'est lui qui l'a délivrée — qui s'abandonne néanmoins à l'amour de Gunther, dont le caractère est peu défini, qui finit par s'apercevoir de son erreur, ne fait rien pour échapper à l'homme auquel elle n'est pas encore liée, et se contente de causer d'amour avec Sigurd à la clarté des étoiles. Le foyer de passion brûle avec des intermittences de veilleuse et l'adultère bourgeois, le fond du théâtre contemporain, reprend ses droits.

On le voit, tout cela est assez mince et rentre dans les données habituelles de l'opéra. Cela n'était guère fait pour donner au compositeur des inspirations de haut vol. Nous verrons, dans un dernier article, ce qui en est résulté au point de vue musical.

Le premier Concert populaire

M. Ondricek. — Erasme Raway.

L'attention s'est concentrée, à la séance inaugurale des concerts populaires, sur le violoniste tchèque Ondricek, un nouveau venu, et sur l'œuvre d'Erasme Raway, qui a soulevé quelques tempêtes. Le concert se complétait par une exhumation de la musique de Meyerbeer pour *Struensée*, le drame de son frère Michel, et par l'ouverture très connue de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn.

M. Ondricek est un violoniste de talent honnête, jouant juste, avec sentiment, abusant souvent des notes portées et se livrant, dans la mesure, à des écarts de fantaisie rappelant l'interprétation des tziganes. Il a un joli coup d'archet, mais le son assez mince, étouffé encore par la disposition malheureuse de l'estrade sur laquelle on avait placé orchestre et virtuose. Le *concerto* de Bruch et divers petits morceaux, terminés par le *Rêve d'enfant* de Schumann lui ont valu les applaudissements du public.

Erasme Raway, que les *Scènes indoues* ont mis en lumière, a participé à la malechance qui a frappé, au point de vue de la sonorité, les diverses œuvres exécutées à cette première matinée. Son orchestration a paru assourdie, et pourtant il est peu de compositeurs contemporains qui déploient dans les timbres plus d'éclat et de variété. Tous ceux qui ont entendu les *Adieux* à la répétition générale qui a eu lieu dans la salle de la Grande-Harmonie, ont été frappés de cette richesse extraordinaire et du souffle qui traverse, comme un vent d'orage, le poème du jeune artiste.

La progression des trois parties est sensible. La première expose les thèmes dans un mouvement lent, avec une sorte de solennité ; dans la deuxième, plus fouillée, plus touffue, les passions grondent, éclatent, tempêtent ; la troisième partie ramène le calme, mais avec une ampleur et une variété de moyens qui font de cette partie la meilleure des trois.

L'œuvre a été très discutée. Sans doute, elle renferme des gaucheries ; l'idée ne se dégage pas nettement et il est aisé de discerner les tâtonnements de l'inexpérience. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est la sincérité d'un ouvrage profondément senti d'un bout à l'autre et écrit avec une honnêteté, une absence de *trucs*, une conscience et un véritable respect artistique qui sont, pour le jeune compositeur, un gage certain d'avenir.

L'abondance des articles d'actualité nous oblige à renvoyer à dimanche prochain la chronique des livres nouveaux.

EXPOSITION DE L'ŒUVRE D'ÉDOUARD MANET

A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

(*Correspondance particulière de* L'Art Moderne)

Dès la mort de Manet, tous ses amis eurent l'idée de faire une exposition complète de son œuvre, comme c'est la coutume à Paris pour tous les peintres de valeur. On songea à l'école des Beaux-Arts, espérant faire rendre justice à celui qu'on avait toujours traité de *farceur* et de *loustic*. M. Antonin Proust réussit à obtenir pour son ancien camarade l'hospitalité de la salle Melpomène, et cela à la grande indignation d'une partie de l'Institut.

C'est donc dans ce sanctuaire qu'est aujourd'hui présenté le bagage presque complet du prétendu révolutionnaire. La foule s'y presse. Succès immense, enthousiasme, cris d'admiration poussés par les jeunes poitrines. Combien des gens croient assister à leur propre triomphe, s'imaginent qu'ils y participent directement et entrevoient le commencement de leur fortune ! Tous ceux qui se sont servis de Manet comme d'un chef d'école, qui en ont fait, au mépris de l'histoire, le premier impressionniste, tous les réalistes, naturalistes, hommes de lettres vagues qui ne savent pas et ne veulent pas apprendre, tous proclament que cette collection de toiles conspuées jadis, aujourd'hui en quelque sorte officiellement admises, est la consécration de leurs divers systèmes. C'est un dernier coup donné à l'académie ! disent les uns. Plus d'études à l'atelier ! Vive le plein air ! Vive la liberté ! crient les autres.

Quant à nous, nous voyons tout autre chose dans cette imposante

manifestation organisée par des admirateurs éclairés et des amis fidèles de Manet. Les noms des artistes qui faisaient partie du comité : MM. Fantin-Latour, Alfred Stevens, Roll, Gervex et de Nittis témoigneront des sentiments qu'on a apportés à cette tâche délicate. — Nous voyons là l'apothéose d'un peintre qui ne fut que *peintre*, dont les qualités natives étaient de premier ordre, qui travailla sans relâche, poursuivant un but unique, d'une absolue sincérité, aspirant au plus grand art, et, malgré ses insuccès, ne se laissant jamais abattre.

Quelques-uns disent ou répètent qu'il avait une éducation insuffisante. Cela n'est pas exact. Il eut l'éducation qui lui convenait. Après être resté un assez long temps chez Couture, il se mit seul à l'ouvrage, copiant les maîtres dans les musées étrangers et au Louvre, étudiant la nature dehors, chez lui, partout. Ce qu'il savait était tout ce qu'il pouvait connaître, et nous nous en contentons.

Dans sa jeunesse il s'inspira des Espagnols, fit des pastiches, si l'on veut, mais des pastiches de sujets et non de facture, dignes enfin d'un maître. Son exécution, à cette époque là, était superbe, large et forte; son dessin était simple et puissant. Plus tard, entouré de Claude Monet, de Pissaro, de Renoir, il changea de manière, fit du plein air et arriva à certaines exagérations dont nous ne pouvons pas le rendre responsable. Ses qualités de virtuose diminuèrent pendant que son œil devenait plus fin et plus sensible; mais il sut encore, dans ce dangereux courant où il s'était laissé aller, donner du caractère à ses *Canotiers* et à ses *Filles de Bar*. La mort vint l'enlever il y a quelques mois, à l'âge de 50 ans; sa trop courte carrière a suffi pour lui élever un monument impérissable.

L'exposition de Manet est très ingénieusement disposée par ordre chronologique. Bien qu'il ait été impossible de tout rassembler, elle montre des spécimens de toutes les phases qu'a traversées son talent. Chacune de ses œuvres a d'ailleurs fait sensation et porte un titre déjà célèbre destiné à le devenir encore davantage.

De 1859, nous voyons plusieurs copies d'après Filippo Lippi, du Titien, du Tintoret, et un petit tableau où l'on sent encore l'élève de Couture : *L'enfant aux cerises*, d'une couleur éclatante, et dans lequel on remarque surtout une main d'une pâte délicate. De 1860, plusieurs merveilles. D'abord, le *Portrait de M. et Mme Manet*, qui valut une mention honorable à leur fils; le *Gamin au chien*, d'un ton magnifique, la *Musique aux Tuileries*, amusante esquisse où l'on voit Baudelaire et plusieurs autres figures connues; enfin le *Chanteur espagnol*, dit *le Gaucher*, qui est un chef-d'œuvre du maître. C'est un musicien, assis sur un banc, qui chante en s'accompagnant de sa guitare. Il y a peu de tableaux dans l'école moderne qui surpassent ce morceau de peinture. Le dessin est d'une belle allure, la couleur sobre; quant au métier, il est prodigieux: le chapeau, l'étoffe blanche qui est au dessous, le banc d'un vert bleu, l'oignon, tout y est admirable. De 1861, nous retrouvons la *Chanteuse des rues* et le *Jeune homme en costume de Majo*, qui sont des pages capitales; la *Chanteuse* surtout est très remarquable et d'une majestueuse tenue. Nous recommandons la main qui tient le sac de cerises, avec son reflet de papier jaune. De 1862, *Mlle V.*, en costume d'Espada, l'étrange et piquante Lola de Valence, et une nature morte : *Les huitres*. De 1863, le *Déjeuner sur l'herbe*, qui nous semble si classique aujourd'hui, et si bien dans la tradition, avec son paysage vigoureux et sa blanche figure de femme; la *Posada*, esquisse appartenant à Alfred Stevens, une *Nature morte*, et enfin l'*Olympia* que nous avons toujours admirée, mais qui s'offre à nos yeux avec une fraîcheur et un éclat nouveaux. Cette jeune fille étendue sur un lit blanc, entourée d'étoffes de couleur tendre, dont le corps, cette fleur radieuse qui, au Salon, dut être protégée par des gardiens contre la foule menaçante, semble être de la famille des Vénus du Louvre. L'*Homme mort*, superbe toile inspirée de Velasquez, le *Moine en prière*, le *Buveur d'eau*, sont de 1864; *Les philosophes*, série de panneaux appartenant à Faure, et une *Nature morte* d'une rare qualité, de 1865

L'année 1866 est heureuse pour Manet. Il peint le *Matador saluant*, à M. Théodore Duret; *le Combat du Kearsage et de l'Alabama*, une de ses meilleures marines, qui fut, dès son apparition, incontestée, croyons-nous; le *Combat de taureaux*, étourdissante ébauche, enfin *le Fifre de la Garde* qui est une des œuvres-types du maître, absolument personnelle et encore dans sa plus belle manière. Le dessin du pantalon rouge est d'une noblesse comparable à celui du Duc d'Orléans, par Ingres. Signalons, de 1867, 1868 et 1869, la *Joueuse de guitare*, le *Portrait* bien connu d'E. Zola, les *Bulles de savon*, la *Lecture*, *Au Piano*, où l'influence austère de Degas est manifeste; le *Clair de lune* à Boulogne, l'une des pages les plus originales de l'exposition; le *Saumon*, la limpide *Jetée de Boulogne*, le *Balcon*, du Salon de 1869, d'une harmonie si agréable, et la *Nature morte* de la galerie Dolfus.

De 1870, trois perles : le gracieux *Portrait de Mlle Eva Gonzalès*, l'unique élève de Manet, le *Repos* (Mlle Berthe Morisot qui fut exposé au Salon de 1873, avec le *Bon bock*, et enfin le *Jardin* à M. de Nittis.

A partir de cette époque, les toiles vont devenir plus nombreuses, plus brillantes et moins soignées; beaucoup d'ébauches, de marines : *Partie de Crocket*, *Courses au Bois de Boulogne*, *Vue de Venise*, panneaux décoratifs, fleurs, fruits. De temps en temps, une œuvre très frappante, telle que la *Prune*, une jeune femme lourdement appuyée sur une table de café, séduisante harmonie de roses; *la Servante de bocks*, *Dans la Serre;* les mâles *Portraits de Rochefort* et d'*Antonin Proust; Jeanne;* la surprenante *Femme aux éventails* et encore des paysages et des vues ensoleillées de ce jardin où le maître traîna douloureusement ses derniers étés

C'est aux tableaux de Salon de cette époque (1871-1882), seuls connus de la toute jeune génération, que Manet a dû et ses plus grandes joies et ses plus nombreux partisans, auxquels il se sacrifia, sans s'en douter. Toute une troupe de révoltés quittaient l'école des Beaux-Arts, s'enthousiasmant de ce qui leur semblait le plus opposé aux préceptes de leurs professeurs; de plus, il faut bien en convenir, ces nouvelles productions devaient correspondre à un besoin du moment et faisaient partie d'un grand développement intellectuel dont les jeunes gens aspiraient à être les apôtres. Bref, à chaque retour du mois de mai se livrait une bataille où Manet était heureux d'occuper le premier rang, lui si actif et si plein d'entrain : il fut acclamé par tous ceux qui commençaient à percer. Il eut quantité d'imitateurs, il fut chef d'école. Les impressionnistes moins célèbres que lui, à la tête desquels l'histoire l'a mis et dont il n'était que le camarade, furent bien étonnés de le voir revêtu de ce pontificat. Nous constatons tout cela, sans nous en réjouir, et nous sommes bien éloigné de penser, comme tant de gens, que c'est là son plus grand titre de gloire, de même que nous ne passons pas sous silence, comme humiliante, l'époque où il était élève chez Couture. Ses tableaux de combat sont présents à la mémoire de tous; il suffira de rappeler, après le *Bon Bock* qui était encore sage et bien fait, le *Chemin de fer*, le *Bal masqué*, *Argenteuil*, *En bateau*, d'un ton merveilleux, le *Linge*, le *Père Lathuille*, le portrait de *Pertuiset* qui lui valut sa médaille, enfin le *Bar aux Folies-Bergère*, ce local que, dit-on, M. Gérôme aurait désigné comme devant servir à l'exposition posthume du cher artiste. Quelques-unes de ces œuvres, refusées par le jury, étaient exposées dans l'atelier de Manet où les curieux affluaient : tel le *Linge*, étonnant d'effet et de couleur, mais où l'exécution est, hélas! bien lâchée. On y trouve des qualités toutes nouvelles qui ont eu une immense influence sur les jeunes peintres de tous pays. Combien il est regrettable qu'il n'ait pu les imposer à ses contemporains, en y ajoutant le talent superbe de praticien qu'il avait auparavant et qui aurait peut-être vaincu les plus récalcitrants!

Il est mort, aujourd'hui, notre cher maître Manet, il ne peut jouir de son triomphe, car c'est un vrai triomphe! Mais il a l'admiration de tous ceux chez qui il aurait été heureux de la rencontrer.

Les pires ennemis de ses tendances et de son talent reconnaissent un véritable peintre: il ne désirait pas d'autre titre. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est encore et qu'il sera pendant longtemps incompris de la foule. Il ne s'adresse qu'aux hommes de sa profession; c'est à eux seuls qu'il apparaît tel qu'il est, en dehors de tout système, de toute théorie; c'est à eux seuls que sa vraie force se trahit. Le public n'est pas plus sensible à de la peinture bien faite et qui ne raconte pas d'histoire, qu'il ne l'est à une fugue savante; et il n'aperçoit pas le gout parfait que Manet a toujours eu : la simplicité de ses colorations et de son trait lui rappellent les images d'enfants, parce qu'il à l'œil gâté. Il n'y a donc plus, parmi ceux qui s'acharnent contre notre artiste, que le public sans éducation, des aveugles ou des timides. De ceux-ci, on souffrira toujours.

J. E. B.

L'Art moderne sera envoyé GRATUITEMENT pendant un mois, à titre d'essai, aux personnes qui nous en feront la demande ou qui nous seront désignées par nos abonnés. Elles recevront une quittance d'abonnement si, passé ce délai, elles continuent à accepter le journal.

CONFÉRENCES LITTÉRAIRES

Georges Rodenbach a fait mardi au Cercle artistique une conférence d'une fière allure, pleine de détails intéressants sur le jeune mouvement littéraire qui grandit et s'affirme en Belgique, semblable à la poussée des poètes qui, vers 1878, en France, sous le nom ironique et peu justifié d'ailleurs des *Hydropathes*, a fait jaillir de l'ombre toute une génération glorieuse : Paul Bourget, François Coppée, Emile Goudeau, Maurice Rollinat, Dierx, et d'autres.

Le poète des élégances mondaines a prouvé que la mièvrerie — dont il se targue — ne l'empêche pas de brandir à l'occasion une bonne épée de combat. Dans une critique de haut vol, il a passé en revue nos morts chers, Van Hasselt, Dubois, De Coster, Pirmez, flétrissant l'indifférence coupable du public qui ne les a pas compris, de la presse qui ne les a pas soutenus. Très châtiée et très littéraire dans la forme, la conférence de Georges Rodenbach a été, quant au fond, mordante et vigoureuse.

Dans la seconde partie, le chantre des *Tristesses* et de la *Mer élégante* a lu quelques fragments d'un volume nouveau qui paraîtra prochainement avec des illustrations de Jan Van Beers et qui forme la deuxième partie de la trilogie moderniste commencée par la *Mer élégante*. Titre : *Hiver mondain*.

Nous aurons l'occasion de parler de ces vers. En attendant, nos lecteurs jugeront du caractère et style du poème par la lecture du sonnet suivant, l'une des pièces dites au Cercle par l'auteur.

Femme en deuil

Très pâle, maladive et ses deux yeux creusés
Comme des trous de nuit où se meurt une étoile,
En grand deuil et cachant sa langueur sous un voile
Elle allait dans la neige avec des airs brisés.

Et la voyant passer je me me disais : mon Ame
Est en grand deuil aussi dans le blanc de l'hiver,
Mais avant d'oublier tous deux le mal souffert
Il suffirait d'avoir l'amour de cette femme.

Car rien qu'à nous presser les mains quelques moments
Nous ferions une joie avec nos deux tourments.
Et tandis que je songe elle est loin disparue.

Dans le balancement mélancolique et las
De sa robe, on croirait tout au bout de la rue
Entendre agoniser sa marche comme un glas.

ESPIONNAGE GRINCHEUX

Le *Journal des Beaux-Arts* de M. Siret se met en colère, parce que nous lui avons demandé s'il était ou n'était pas BUDGÉTIVORE.

IL L'EST !!!

IL L'EST MÊME DEUX FOIS !!!

Il a bien fallu qu'il s'explique, une question comme celle que nous lui faisions étant de celles auxquelles le coupable doit répondre sous peine d'être considéré comme en aveu.

Que celui à qui une telle confession s'impose, soit de très mauvaise humeur, on le comprend. M. Siret s'exhale par cette phrase où se révèle aussi la fureur que lui ont causé les *triolets épithalamesques* qu'un de nos collaborateurs lui a décochés lors de la campagne à jamais célèbre qu'il a menée avec M. Clément Lyon contre les Jeune Belgique, après la mort d'Octave Pirmez, et qui a abouti au Sedan que l'on sait :

« *Le cas de longévité* EXTRAORDINAIRE *du* JOURNAL DES BEAUX-
« ARTS *tient à d'autres causes que celles que soulève le misérable*
« *espionnage grincheux du journal de M. Picard.* »

Nous serions curieux de les connaître, ces causes ! Budgétivore, vous êtes, et misérable budgétivore pour ne pas laisser sans emploi les adjectifs auxquels votre sénilité sert d'abri. Il était opportun de vous coller cette étiquette sur le dos, à vous qui triomphiez hypocritement des revues courageuses qui ont essayé de voler sans ailes d'emprunt.

Et maintenant, analysons.

Doublement budgétivore, disons-nous. En effet, voici comment M. Siret s'explique sur l'un des deux rateliers où il mange l'avoine publique :

« Nous ne sommes pas subsidiés par le gouvernement. Celui-
« ci a souscrit, comme il le fait pour d'autres publications, à un
« certain nombre d'exemplaires pour les bibliothèques publiques
« et académies du royaume, où le *Journal des Beaux-Arts*
« trouve parfaitement sa place, à cause du caractère sérieux et
« scientifique de la plupart de ses articles ».

Adorable ! Pas subsidié ! Absolument comme en temps de polémique électorale le journal qui éreinte un candidat à la condition que l'adversaire lui achète quelques centaines d'exemplaires au prix fort, n'est pas payé pour son éreintement.

L'aimable vieillard de Saint-Nicolas explique ensuite que le second subside qu'il reçoit de l'Etat lui occasionne ce qu'il nomme *une perte sèche de* 2,200 *francs*. Pour un concours de gravure, dit-il !!

Généreuse nature ! Mais renoncez-y donc alors. Ou bien si vous voulez quand même maintenir ce funambulesque CONCOURS DE GRAVURE organisé par vous, ajoutez donc 1,600 francs au 2,200, pour échapper au reproche d'émarger.

Voyez-vous l'étonnant calcul ! M. Siret dit à l'Etat : Si vous ne me donnez pas 1,600 francs, je ne me fendrai pas d'un sou; mais si vous me donnez 1,600 francs, j'en dépenserai 2,200 de ma poche !

Nous posons maintenant une autre question aussi indiscrète que la première. Elle s'adresse au Ministre de l'intérieur : Est-ce

que tout journal qui institue un concours de gravure à l'instar du fameux concours de M. Siret a droit : 1° à un subside de 1,600 francs ; 2° à un certain nombre d'abonnements pris par l'Etat ? Est-ce que le Gouvernement surveille ce concours ? Quels résultats produit-il ? Est-ce que les Chambres en ont connaissance ? Est-ce que ce ne serait pas là un des reptiles qui se cachent sous les moëllons du budget et auxquels on ferait bien d'écraser la tête ?

Comme vous le voyez, cher confrère qui vous gaudissez aux funérailles des revues artistiques qui disparaissent, le journal de M. Picard (et de MM. Arnould, Octave Maus et Eugène Robert) va continuer son *grincheux espionnage* et vous n'êtes pas au bout de vos misères. Il est d'intérêt public que des farces comme l'encouragement de la gravure par M. Siret, en nom personnel avec les fonds des contribuables, prennent fin.

MEMENTO MUSICAL.

Le deuxième concert donné à l'exposition de l'*Essor* par l'*Union instrumentale* était consacré tout entier à Mozart. Pendant plus de deux heures, un auditoire d'élite a subi le charme de cette musique naïve et pure, qui, pour être déjà presqu'aussi archaïque que celle de Rameau, n'en reste pas moins captivante et belle. Quel repos, après les œuvres fiévreuses de Chopin, de Berlioz, émane pour nous de cette musique pleine de santé, de belle humeur, de tendresse ! C'est toute une évocation de vie douce, heureuse, naturelle. La mélodie s'épanche avec une richesse tranquille, pareille aux sentiments d'une âme qui se laisse bercer par la joie des choses. Des effluves de jeunesse et de fraîcheur s'exhalent de ces menuets et de ces *andante*, qui vous ravissent un instant aux irritations de la sensibilité moderne, pour évoquer l'esprit charmant des époques virginales et adolescentes.

L'exécution a été parfaite, et dans les détails, et dans l'ensemble. Chacun des artistes se tient à sa place, sans mauvais zèle, sans démangeaison de se tailler un succès personnel dans l'amoindrissement de l'œuvre. On ne saurait trop louer l'intelligence et le tact de ces musiciens, qui ont presque fait oublier qu'ils sont aussi des virtuoses.

***

Pour rappel, M. Henri Heuschling, baryton, donnera un concert à la salle Marugg, le jeudi 31 janvier, à 8 heures du soir, avec le concours de Mlle Victoire Verheyden cantatrice, prix de S. M. la reine ; de M. Jehin-Prume, violoniste (retour d'Amérique) et de M. Victor Massagé, pianiste accompagnateur.

***

M. Wilhelmy, le célèbre violoniste, donnera un concert à la Grande Harmonie, le vendredi 1er février à 8 heures du soir avec le le concours de M. Rudolphe Niemann, pianiste.

PETITE CHRONIQUE

Quelques nouvelles théâtrales inédites et à sensation : Mme Albani vient d'être engagée à la Monnaie pour une série de représentations qui commenceront à la fin du mois et comprendront la *Traviata*, *Lucie*, la *Somnambule*, *Rigoletto*, *Faust* et *Méphistophélès*.

M. Lasalle, — qui est le baryton dont nous avons déjà annoncé l'engagement, — chantera dans *Guillaume Tell* et *Hamlet*.

Au théâtre du Parc, Mlle Maria Legault, du Vaudeville, dont on se rappelle le succès à Bruxelles dans *Tête de Linotte*, est engagée pour une quinzaine. Elle jouera la *Princesse Georges*, le *Monde où l'on s'ennuie* et les *Affolés*, l'une de ses dernières créations.

Cercle des Beaux-Arts de Gand. — Ainsi que nous l'avons annoncé, la prochaine Exposition du Cercle des Beaux-Arts, établi à Gand, place du Marais, 4, s'ouvrira le 27 janvier et se clôturera le 17 février. Cette Exposition promet d'être très brillante : un grand nombre de nos meilleurs artistes ont déjà fait parvenir leur adhésion à la commission directrice. L'Exposition sera ouverte chaque jour de 10 à 4 heures : l'entrée est fixée à 50 centimes pour les personnes qui ne sont pas membres du Cercle des Beaux-Arts. Le tirage de la Tombola aura lieu le 17 février, à 4 heures ; on peut se procurer des billets au prix de 1 franc au local de l'Exposition.

Des matinées musicales seront données dans la salle de l'Exposition à 11 1/2 heures, les dimanches 3, 10 et 17 février, ces jours-là, l'entrée est fixée à 1 franc de 10 heures du matin à 1 heure pour les personnes qui ne sont pas membres du Cercle des Beaux-Arts.

Le doyen des architectes lyonnais, on pourrait dire français, M. Chenavard, vient de mourir, presque centenaire. Membre correspondant de l'Institut, professeur durant plus de trente années à l'Ecole des beaux-arts de Lyon, il a formé un grand nombre d'élèves dont quelques-uns sont devenus des maîtres. Parmi ses travaux, on cite surtout le grand théâtre de Lyon, dont il obtint la construction au concours. C'était un classique convaincu et l'on peut presque dire acharné. Cependant plusieurs des monuments qu'il a élevés, tels que la cathédrale de Belley, l'église de Saint-Vincent à Chalon-sur-Saône, celle de Saint-Etienne à Roanne, attestent l'effort qu'il fit pour s'assimiler les principes de l'art gothique. Outre ses travaux comme architecte, il a composé pour de grandes publications de nombreux et fort intéressants dessins. Un voyage en Istrie, en Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure et en Egypte, durant lequel il avait amassé de nombreux et riches documents, lui fournit la matière de plusieurs in-folio d'un précieux enseignement. M. Chenavard que son grand âge retenait depuis longtemps déjà en dehors du mouvement artistique et contemporain jouissait d'une haute considération.

(*Journal des Arts*).

On annonce pour le 15 avril prochain, à la salle Petit, une exposition des œuvres de choix de Meissonier. La galerie comprendra 150 toiles au moins. Il en viendra de Hollande, de Russie, d'Amérique. La reine d'Angleterre a promis d'envoyer à cette exposition un grand tableau du maître, *la Rixe*. Avec ces toiles figureront deux statuettes en cire modelées, par Meissonier, et représentant, l'une un mousquetaire, l'autre Polichinelle, Le peintre, qui compte actuellement comme œuvre total 420 toiles, vient d'en commencer une qui mesurera 3 mètres, et représentera, parmi un brillant concours de chevaliers, Bayard donnant l'accolade à François Ier.

ERRATUM. — Un *lapsus calami* nous a fait écrire dimanche dernier dans notre article sur l'*Essor*, *feu Van de Kerckhove* au lieu de : *feu Van den Broeck*.

Etude de Me VAN HALTEREN, notaire, à Bruxelles,
rue du Parchemin, 9.

Le notaire VAN HALTEREN vendra publiquement, le lundi 21 janvier 1884 et jours suivants, à 10 heures du matin, en l'hôtel sis à Bruxelles, avenue Louise, no 195,

LE BEAU MOBILIER

garnissant cet hôtel : *Piano* à queue, de Berden et partitions. — *Divers tableaux*, attribués à Jan Steen, Hobbema, Molenaar, etc., — aquarelles, gravures et lithographies. — *Belles Porcelaines* anglaises, de Saxe, de Chine et du Japon. — *Objets d'art* en bronze, terre cuite et biscuit. — Partie de vins divers et liqueurs.

VISITE : Les objets seront à voir le dimanche 20 courant, de 10 à 3 heures.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.*— 2. *La Forge Roussel.*— 3. *L'Amiral*). Un volume in-8o sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET RANGÈRES

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.
Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 4. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 JANVIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SIGURD. Troisième article. — LA SCULPTURE EN BRONZE. Premier article. — MEMENTO MUSICAL. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Gravures. Erreur sur la marchandise; Falsification de tableaux.* — LES THÉATRES. — EXPOSITIONS A VENIR. — PETITE CHRONIQUE.

SIGURD

Troisième article

La partition de *Sigurd*, laborieusement édifiée en vingt années, est faite de matériaux très divers, dont les uns portent l'estampille des chantiers romantiques, un peu délaissés aujourd'hui, dont les autres sont neufs, ou à peu près, et paraissent fraîchement sortis des magasins qui approvisionnent les ateliers les plus modernes, ceux d'au delà du Rhin comme ceux d'en deçà.

L'ensemble constitue donc un monument composite, ingénieusement agencé et d'un effet décoratif satisfaisant pour la foule, mais qui donne à ceux qui exigent davantage, qui analysent et creusent, une impression moins favorable.

La faute en est surtout au poème, qui a obligé le musicien très français de *la Statue* et de *Maître Wolfram* à endosser un vêtement qui ne semble pas avoir été taillé pour lui; c'est le point de vue auquel nous nous sommes placé dans notre premier article. Il faut aussi s'en prendre à l'époque de transition et de combats dans lequel Reyer a conçu et écrit son œuvre, subissant malgré lui, et peut-être inconsciemment, les influences diverses qui, dans un furieux tourbillon, ballottent depuis un quart de siècle l'art musical.

Jamais, à aucune époque de l'histoire, la lutte n'a été aussi vive qu'en ces dernières années. Tandis que s'éteignait le brillant feu d'artifice tiré par Meyerbeer et ses contemporains, qui, avec la complicité de M. Scribe, imaginèrent le théâtre faux, empli de clinquant, de tape-à-l'œil, de *bravoure* à l'italienne, fait d'un ensemble de conventions dans lesquelles un peu d'humanité eût tant de peine à se faire jour, en Allemagne Wagner implantait audacieusement sur la scène la vérité psychologique, culbutait les fantoches qui s'y pavanaient, balayait les recettes, sabrait à travers les traditions, changeait l'optique du théâtre, fouettait la routine malgré les récriminations du public, malgré le mauvais vouloir de l'orchestre, malgré la colère des chanteurs auxquels il enlevait leurs points d'orgue et leurs vocalises tant applaudies. A la même époque, en France, Gounod innovait un art différent, essentiellement national, qui séduisit immédiatement la foule et

* Voir *l'Art moderne* des 13 et 20 janvier 1884.

groupa autour de son auteur une partie de la jeune école. L'influence de Gounod persiste encore, et il est facile de la découvrir dans la plupart des productions françaises contemporaines.

Qu'adviendra-t-il de ce choc de principes divergents ? Quel bien ou quel mal en résultera-t-il pour la jeune génération musicale ? Quel sera le sort du drame lyrique, secoué et tiraillé en sens divers par des peuples qui ont introduit dans cette question d'art non une question de nationalité, ce qui serait logique, mais une question de patriotisme, ce qui est puéril? Nous n'avons pas à résoudre ces intéressants problèmes, dont l'avenir donnera la solution.

Ce que nous avons voulu signaler, c'est que, née dans la tourmente, la partition de Reyer en a nécessairement éprouvé les effets. La rafale l'a poussée vers le romantisme de Meyerbeer et surtout de Weber, — de Weber, le plus germanique des compositeurs allemands, — l'a ramenée aux clartés de la musique française pour la rejeter ensuite vers les formes wagnériennes. Le résultat est curieux pour un analyste. Il donne admirablement l'impression de cette période transitoire du drame lyrique qui, tôt ou tard, se fixera en France dans une forme déterminée comme il a, en Allemagne arrêté ses lignes et délimité son domaine. Il y a dans *Sigurd* un caractère chevaleresque, ce qu'autrefois on nommait une *allure noble*, mais c'est de l'héroïsme à la façon de Paul Delaroche et d'Ary Scheffer, une évocation de guerriers empanachés, casqués, cuirassés pour le tournoi plutôt que pour la bataille, dans une pensée de parade devant un balcon, oriflammes au vent. La dose d'humanité vraie est légère, et malgré de très consciencieux efforts, le côté théâtral domine, submergeant la très louable pensée de sacrifier les préjugés de la scène à la réalité objective.

L'ouverture, par exemple, retarde de vingt-cinq ans sur le quatrième acte, dans lequel le duo entre Brünehild et Sigurd est traité d'une façon très moderniste et en dehors des recettes. Très brillante, elle constitue un morceau à détacher, à faire entendre dans les concerts symphoniques, sans que son exécution comme prélude de *Sigurd* paraisse nécessaire. A part le très joli motif de l'amour de Sigurd pour Hilda, chanté par les hautbois — et qui n'a que le tort de rappeler la phrase de Vénus apparaissant dans les nuages au premier acte de *Tannhaüser*, — le thème de la *Walkyrie* et un motif tout imprégné des senteurs d'*Euryanthe* ou de *Freischütz*, servant ensuite d'entrée au roi Gunther, elle repose sur une sorte de tarentelle assez banale, traitée dans la forme habituelle, d'ailleurs honnêtement écrite. On a si peu reconnu la pertinence de cette page symphonique qu'on l'a supprimée et que désormais l'opéra commence à la sonnerie des cors, immédiatement avant le chœur des femmes.

Nous ne pouvons analyser en détail cette vaste partition. Notre cadre ne le comporterait pas, et d'ailleurs il n'est guère possible de donner, même approximativement, une impression musicale au moyen de vocables alignés. Bornons-nous donc à quelques réflexions générales.

Rompant avec la tradition, Reyer a abandonné la formule des opéras à compartiments, découpés en airs, duos, trios, cavatines, romances avec ritournelles, etc., — pour aborder franchement la forme moderne du drame lyrique, non la *mélodie continue*, mais la *musique continue*, c'est-à-dire la pensée musicale suivant pas à pas l'action du poème, la soulignant, la mettant en relief, s'enchâssant dans les tableaux scéniques. Ce procédé, aujourd'hui presque universellement adopté, est d'autant plus méritoire dans l'œuvre de Reyer qu'à l'époque où *Sigurd* a été écrit, ou tout au moins commencé, il constituait une audace, presque une témérité.

Mais, détail caractéristique et qui montre combien il est difficile de s'abstraire complètement des idées reçues, si le système des airs à ritournelles n'existe pas dans la partition, il en est resté une trace qu'en vain le compositeur s'évertue à effacer, et qui reparaît comme la fatale tache de sang sur la clef de la chambre des sept femmes de Barbe-Bleue. Presque toutes les phrases mélodiques, il les répète deux fois de suite : ce n'est plus la romance en deux couplets, c'est le *bis repetita placent* appliqué à l'opéra, et cela fait songer à la nourrice de Shakespeare, qui, dans *Roméo*, énonce toujours deux fois sa pensée pour se faire mieux comprendre.

Ainsi, dans l'ouverture, le motif amoureux dont nous avons parlé plus haut revient deux fois de suite, présenté d'une façon presque identique ; il en est de même du thème de l'entrée du roi, de la phrase chantée par Uta au premier acte, de l'air du grand prêtre au deuxième, du thème amoureux déjà cité, dit cette fois par Sigurd au moment de s'élancer au combat, de la berçante mélodie de la *Walkyrie* à son réveil, et ainsi de suite jusqu'à la fin du quatrième acte.

Nous parlons, bien entendu, de la répétition immédiate du motif et non de la reprise à de longs intervalles des thèmes qui forment la charpente de l'œuvre, — car il y a dans *Sigurd* comme dans les œuvres de Wagner, quelques phrases typiques, symbolisant une idée ou un personnage, et qui reparaissent quand l'exige le sens du poème et la marche du drame.

Ce procédé est assurément favorable à la compréhension du sujet. Il fait pénétrer dans l'action et présente pour une oreille musicale un très grand attrait. Mais ce qui le rend monotone dans *Sigurd*, alors qu'il est dans *Tristan*, dans la *Tétralogie*, dans *Parsifal* d'une si puissante séduction, c'est que les phrases-types

sont ramenées d'une façon uniforme et sont présentées sous la même couleur, avec la même livrée pourrait-on dire, quelles que soient les circonstances dans lesquelles se trouvent les personnages qu'elles symbolisent. C'est, de plus, que jamais l'auteur ne s'en sert comme base d'un développement symphonique : ses chœurs, ses ensembles, ses pages orchestrales, n'ont avec les thèmes en question aucun rapport, de telle sorte qu'au lieu de former la contexture même de la musique, le squelette sur lequel viendront se placer les muscles, la chair et la peau, ces mélodies symboliques font l'effet d'un ornement surabondant, ajouté après coup aux compositions dont se constitue l'ouvrage et pouvant en être détachées, comme on enlève une fleur de sa boutonnière, sans qu'il en résulte aucun désordre dans l'ordonnance générale de la toilette.

Ce qui subsiste dans la partition, quand on supprime ces quelques mélodies bien tournées d'ailleurs, c'est une succession de morceaux, dans lesquels les anciens rythmes et même, hélas! les airs de bravoure italiens — témoin l'air trivial de Hagen — se retrouvent en grand nombre, des chœurs habilement écrits mais de facture assez vieille, — le chœur d'entrée en est un exemple, — des airs de ballet extrêmement minces d'inspiration et dans lesquels les réminiscences ne sont pas épargnées; l'un est basé sur une banale progression chromatique, un autre, celui des guerriers, semble emprunté au répertoire habituel des ballets et semble assez déplacé dans une œuvre de ce genre; bref, un ensemble ni vieux ni jeune, honnêtement fait, consciencieux et travaillé avec soin. De ci, de là, quelques passages heureux : nous signalons particulièrement l'entrée de Sigurd, le premier tableau du deuxième acte, auquel la tierce mineure des basses, obstinément répétée, donne assez de caractère, la scène de Sigurd précédant sa lutte contre les Kobolds et autres génies malfaisants, enfin une partie du quatrième acte.

Le tout est orchestré avec beaucoup de recherche, et, souvent, avec éclat, mais un peu lourdement; les excès de sonorité sont mal répartis et en se répétant, finissent par fatiguer l'attention.

Cela suffit-il pour donner à *Sigurd* la portée d'une œuvre acquise définitivement au répertoire moderne? Nous ne le pensons pas, et nous croyons, comme nous l'avons dit en commençant ces études, que l'ouvrage de Reyer, comme *Hérodiade*, comme *Méphistophélès*, n'aura qu'une existence éphémère quand la curiosité, excitée par les premières représentations, aura été épuisée.

Ces considérations sur la partition nous ont entraîné au delà de nos prévisions. Nous ne traiterons donc que dimanche prochain de l'interprétation et de la mise en scène.

LA SCULPTURE EN BRONZE

Premier article

Depuis quelque temps la sculpture en bronze a pris en Belgique un développement remarquable. Le Gouvernement a fait des commandes importantes : les statuettes de la place du Petit Sablon à Bruxelles, les groupes, les bustes, les figures du nouveau palais des Beaux-Arts. Dans les expositions, les portraits sont nombreux. Le mouvement est général et s'accélère.

C'est pourquoi nous jugeons utile de résumer, sur ce sujet, des renseignements intéressants et des conseils excellents qui furent produits, il y a quelques années, par M. Eugène Guillaume, membre de l'Institut, dans une conférence donnée à Paris. Ils éclaireront en plus d'un point cette branche peu connue de l'art et compléteront ce que nous en disions, dans notre numéro du 29 janvier 1882, à propos de la fonte à la cire perdue.

On range sous la dénomination de bronze, une série d'alliages dans lesquels le cuivre, dominant dans une proportion très forte, se trouve uni soit à de l'étain, soit à du zinc. Il y a des bronzes qui contiennent de l'argent, de l'antimoine et du fer.

Les combinaisons qui peuvent résulter du mélange sont nombreuses. Leur densité est supérieure à celle du cuivre; elles sont plus dures, plus tenaces et cependant plus fusibles. Refroidies, elles offrent plus de résistance et leur grain serré les rend susceptibles de recevoir un fini plus parfait.

La composition du bronze a une grande importance. Il faut que le métal pénètre dans toutes les parties du moule, en épouse tous les replis ; qu'il reçoive, sans se briser, le travail du marteau, sans se déchirer celui du ciseau ou du burin, sans s'érailler ou s'empâter celui de la lime ; il doit avoir la ténacité qui, en assurant la solidité des ouvrages, permet à l'artiste de leur donner le caractère et l'effet; de plus il est nécessaire que la fonte ait une belle couleur, qu'elle puisse bien prendre la *patine*.

La patine est la coloration que le bronze contracte par une légère oxydation de la surface. Suivant que la patine a l'apparence d'un émail brillant ou d'un sédiment terreux, elle devient pour le métal une marque de noblesse ou un signe d'infériorité. Aussi s'est-on beaucoup occupé de déterminer, pour l'obtenir de belle qualité, les proportions de l'alliage.

Dans les bronzes antiques, l'étain se trouve seul associé avec le cuivre. De nos jours le zinc est préféré à l'étain.

Le métal ainsi obtenu offre des qualités qui varient selon le dosage; il en est de même de la couleur. Si l'on considère que l'échelle des colorations comprend une double série qui va, d'une part, du rouge au gris rose, et, de l'autre, du jaune foncé au jaune clair en passant par toutes les nuances de l'or; si l'on observe de plus que le cuivre et l'antimoine donnent un ton violet, on reconnaîtra que nous avons dans le bronze un métal qui peut répondre à une infinité de cas déterminés, et met à notre disposition une véritable palette.

L'influence exercée par le bronze sur les ouvrages qu'il sert à former est profonde ; ce métal constitue dans les arts un monde particulier qui a sa physionomie, son expression, sa raison d'être et ses lois.

Chez les Grecs, les armes, les trépieds, les vases étaient travaillés au marteau. Ce genre de fabrication, qui n'a jamais cessé d'être en usage, permet de rendre les ouvrages très légers. Ils

étaient faits de morceaux séparés que l'on assemblait ensuite à l'aide de clous et de rivets. Le battage produisait cette dureté que nous obtenons sur le fer au moyen de la trempe et qui était indispensable aux armes que l'on portait alors. Les artistes en bronze, de cette époque, nous apparaissent comme des forgerons habiles.

A la suite des statuaires-forgerons, parurent des fondeurs. On coula d'abord des objets pleins, et bientôt on trouva le moyen de couler autour d'un noyau avec une faible épaisseur. Ces nouveaux moyens firent naître des écoles qui furent longtemps célèbres. Les artistes qui s'y succédèrent se montrèrent des praticiens incomparables. Des meubles, des vases, des candélabres, des statues de proportions naturelles, des colosses, des ouvrages infiniment petits, merveilles de goût et de fini, sortaient des mêmes mains pour orner les temples et les enceintes sacrées.

Le bronze fut même affecté au revêtement et à la décoration des édifices. Il constitua des éléments considérables d'architecture et parfois des monuments de toutes pièces : témoin ce temple dédié dans Lacédémone à Minerve, surnommée pour cette raison *Minerve à la demeure de bronze*.

Le bronze, par la légèreté qu'il permet de donner aux supports, par la couleur comme par le travail, se prête d'une manière parfaite à rendre les animaux avec leurs vives allures, et à exprimer leur épiderme et leur poil tantôt rude et tantôt soyeux, mais généralement fin et serré.

Dans toute sculpture la composition s'établit matériellement d'après des règles qui sont celles de la construction. Les conditions d'équilibre et de solidité sont les premières que l'artiste doit rechercher ; lorsqu'elles se trouvent observées elles sont l'une des causes de la jouissance paisible et de cette intime sécurité que nous goûtons dans la contemplation des œuvres parfaites.

Pour réaliser cet objet, le bronze a des qualités qui sont différentes de celles qui résident dans la pierre ou dans le marbre. Sa ténacité offre cet avantage que le sculpteur peut rendre dans son ouvrage les points d'appui plus délicats. Ainsi dans la statuaire du bronze on n'est pas obligé de recourir à ces parties pleines, d'un aspect souvent fâcheux, aux troncs d'arbres, aux rochers, aux tenons.

En outre, du mélange du cuivre avec son alliage il résulte une contraction moléculaire qui rend la densité du bronze supérieure à celle des métaux qui le composent, et donne une extrême finesse à son grain. Il n'est guère de matière calcaire qui, sous ce rapport, puisse lutter avec lui.

Mais à côté de la ténacité et de la finesse, il faut considérer dans le bronze les conditions qui proviennent de sa couleur et de son éclat. Cette couleur, généralement obscure, grâce à laquelle les œuvres s'accusent par la silhouette, procure une grande énergie et une valeur dominante au dessin. Mais le modelé a-t-il pour s'exprimer les mêmes ressources que le marbre? On ne saurait l'affirmer. S'il s'agit d'une statue nue, par exemple, le clair-obscur sur le marbre peut s'accuser, comme sur la chair même, par des nuances douces. Dans le bronze l'effet procède par brusques ressauts qui vont du brillant au noir profond ; un ton neutre et opaque enveloppe l'ensemble, et tandis que le marbre semble retenir et absorber la lumière, le bronze la répercute et la réfléchit.

On l'a dit avec justesse, l'art du statuaire en bronze réside surtout dans les lignes, le modelé dans l'exactitude des contours.

Pour contraster avec des formes ainsi élargies, certaines parties complémentaires, telles que les cheveux et la barbe, seront poussées jusqu'aux dernières limites que l'exécution comporte.

Ces observations s'étendent à tous les objets qui peuvent être exécutés en bronze ; partout se dégagent la légèreté des formes, la pureté des contours, des lignes, la largeur des surfaces, et la finesse extrême des travaux, pour en faire ressortir la ferme simplicité.

Dans les statues comme dans les bustes en bronze de l'antiquité, les yeux sont souvent rapportés. Ces yeux rendent le regard bien plus qu'ils ne représentent l'organe lui-même. L'usage d'appliquer sur le bronze des métaux plus précieux, comme l'or et l'argent remonte très loin.

Un genre de travail aimé des anciens et que nous ne pratiquons guère, consiste dans des dessins gravés en creux à la pointe et dits *graffito*. Les anciens aimaient à voir sur les objets à leur usage cette fine écriture de l'art.

En résumé dans les bronzes la ténacité du métal permet de donner plus d'activité et d'indépendance à l'objet représenté ; la densité appelle une grande finesse ; la couleur commande les évidements et fait prédominer les contours ; dans l'exécution rien de vague et rien d'exubérant, rien qui sente l'abandon ou seulement la mollesse. Sur les beaux ouvrages des anciens, la ciselure a fait partout sa tâche ; les traces de la fonte ont disparu pour laisser voir la diligente attention, l'action énergique d'un artiste scrupuleux, infatigable dans le soin de purger son œuvre aussi bien des accidents du moulage que des défaillances qui auraient pu se glisser dans le modèle sorti de ses mains. A la faveur de ce travail, l'œil perçoit rapidement les formes ; enfin, la patine se produit égale et fine sur le métal débarrassé de la croûte qui se forme par le contact de la fonte avec le sable du moule dans lequel elle a coulé.

Sommes-nous restés fidèles à ces principes conformes à la raison, à la tradition et aux lois intimes du métal? Il est certain que dans l'antiquité les statuaires non seulement modelaient leurs statues, mais encore qu'ils les fondaient et leur donnaient, en les ciselant eux-mêmes, la dernière main. Les artistes du moyen-âge et ceux de la renaissance continuèrent ces errements. Quelques-uns même, et des plus illustres, se livraient par plaisir à des travaux que nous délaissons ; car nous savons que Brunelleschi, le grand architecte florentin, qui était aussi un grand sculpteur, dans ses loisirs, aidait Ghiberti à ciseler les portes du Baptistère. Si l'admiration qu'excitent les beaux bronzes était raisonnée, les sculpteurs modernes essaieraient de suivre l'exemple de leurs devanciers. Mais aujourd'hui tout conspire à les détourner de ces pratiques salutaires.

Dans un second article, nous examinerons de plus près et spécialement chacun des trois termes dans lesquels se décompose la sculpture en bronze et qui sont de notre temps confiés chacun à une catégorie différente d'artistes : le modelage, la fonte, la ciselure.

MEMENTO MUSICAL

Enfin l'*Union instrumentale* a pu se faire entendre par le public du Cercle artistique habitué à un répertoire trop exclusivement classique.

Ce groupe de jeunes artistes, imprégnés d'idées modernes, veut secouer la torpeur habituelle des auditions musicales, leur infuser le sang des compositeurs contemporains méconnus. L'exécution de ces

Jeunes est conséquemment très vivante : ils ne sacrifient pas le corps de l'œuvre au puéril amusement d'un détail fignolé : tout est bien à son plan.

Le programme se composait de trois œuvres : d'abord une *Sérénade* de Neumann, œuvre assez banale dont la dernière partie est réellement médiocre ; ensuite les *Märchenerzählungen*, de Schumann, composition admirable et jouée exquisement par MM. Kefer, Poncelet et Agniez ; enfin le *Septuor de la Trompette* de C. Saint-Saëns, que l'*Union instrumentale* a fait connaître en Belgique.

Voilà donc les Jeunes au Cercle : ils y auront bientôt la place qu'ils méritent.

Chronique judiciaire des arts

Gravures. Erreur sur la marchandise.

La 5e chambre du tribunal civil de la Seine va être appelée à se prononcer sur un procès qui intéresse au plus haut degré les amateurs de gravures.

MM. A. Bourdois et Ce, marchands d'estampes à Moscou, ont vendu à M. A. Waltner, le graveur parisien bien connu, une épreuve de la célèbre eau-forte de Rembrandt : *Jésus guérissant les malades*, qui est généralement désignée sous le nom de *Pièce aux cent florins*. Cette épreuve a été présentée comme étant en premier état, et le prix en a été fixé à 3,000 francs.

Vérification faite, M. Waltner s'est aperçu que l'épreuve était seulement du second état. Il a immédiatement offert de la rendre à MM. Bourdois et Ce, mais ceux-ci persistent à en réclamer le prix.

Il s'agit donc de savoir si, une gravure de « second état » peut être vendue par un marchand comme étant de « premier état » et si, dans ce cas, la vente doit être maintenue par le tribunal.

Falsification de tableaux.

La falsification des œuvres d'art prend de jour en jour un développement plus considérable. C'est surtout pour les tableaux que la fraude a lieu en grand.

Il existe une fabrique de Courbet en Suisse ; une fabrique de Fromentin à Lyon, et une fabrique de Teniers à Bruxelles (?).

Nous devons nous hâter d'ajouter que la fraude n'existe pas seulement en matière de tableaux. En Italie, il existe de véritables fabriques de camées anciens. En Egypte, un grand nombre d'ouvriers sont occupés à la confection d'amulettes ayant le cachet des amulettes de l'époque des Pharaons. Un peu partout enfin, on falsifie les objets d'art.

Naturellement les tribunaux sont souvent saisis des doléances des acquéreurs d'objets artistiques falsifiés. Voici à cet égard la jurisprudence en vigueur :

« En matière d'art, l'attestation d'une origine mensongère peut donner ouverture à une action en nullité de la vente, lorsqu'il est démontré que l'acquéreur n'avait en vue que l'authenticité de l'œuvre achetée.

Spécialement en ce qui concerne les tableaux, « la signature du peintre constitue un certificat d'origine qui engage directement la responsabilité du vendeur, à défaut de réserves certaines. Le seul silence du vendeur engage sa responsabilité sans qu'il soit besoin d'établir son dol ».

Un *cas* vient de se présenter devant la cour de Douai.

En décembre 1881, M. Leroy achetait à M. Robeau, commissaire-priseur, moyennant le prix de 1,500 francs, trois tableaux signés Bouguereau, Heilbuth et Courbet. Plus tard il fut reconnu que les trois tableaux n'étaient pas l'œuvre des peintres dont ils portaient la signature. M. Leroy demanda la résiliation de la vente, le remboursement du prix et des dommages-intérêts. Subsidiairement il concluait à une enquête tendant à établir que Robeau, par diverses manœuvres, aurait fait supposer que les œuvres étaient authentiques.

M. Robeau prétendait qu'il n'avait aucunement garanti cette authenticité ; que d'ailleurs l'erreur sur le nom de l'artiste ne constitue pas l'erreur sur la substance de nature à vicier la vente.

La demande de M. Leroy fut admise par un jugement du tribunal civil d'Hazebrouck contre lequel M. Robeau interjeta appel.

La cour de Douai vient de confirmer la décision du tribunal d'Hazebrouck. (*Moniteur des arts.*)

Les Théâtres

Théâtre de la Monnaie. — La reprise de la *Traviata* s'est faite sans grand éclat. Il s'agissait moins, tout le monde le sentait, d'une première représentation que d'une répétition générale, à bureaux ouverts, destinée à exercer les choristes, les rôles secondaires et les figurants, en vue de l'arrivée de Mme Albani. A la veille d'une exposition, on redore les cadres et on les retape à neuf.

Mlle Arnaud, pas très flattée de « faire le jeu » de Mme Albani, a chanté avec peu de conviction le rôle de Violetta, qui exige des qualités de comédienne et de chanteuse qui manquent à l'actrice. Agréable à entendre dans les passages caressants, qu'elle chante à mi-voix fort joliment, et dans les vocalises qu'elle lance avec légèreté, Mlle Arnaud n'est pas apte à traduire les sentiments dramatiques et sa voix se perd dans les ensembles.

Le 4e acte, — le triomphe de la Patti — n'a fait aucun effet. C'est que dans cette mort émouvante de l'héroïne du drame, l'art de la comédienne seul peut sauver le vide de la musique et donner encore quelque illusion à notre génération blasée. Mlle Arnaud n'est pas poitrinaire du tout, oh ! non, et nous l'en félicitons. Mais cette robuste santé jure si étrangement avec les quintes de toux auxquelles elle se livre, avec ses yeux cernés de noir, ses joues blanchies et ses regards désolés, que la scène devient plus comique que touchante.

Les autres interprètes sont : MM. Rodier, Soulacroix, Schmidt, Goffoel, Chappuis et Mlles Legault et Magari. Ils sont tous suffisamment connus du public pour que nous puissions nous dispenser de parler d'eux.

Les répétitions de *Manon*, interrompues par cette reprise de la *Traviata*, ont recommencées cette semaine. L'ouvrage nouveau de M. Massenet, passera vers le milieu de février.

Théâtre de l'Alcazar. — Reprise des *Cent Vierges*, mardi dernier, avec quelque solennité. En présence des efforts sérieux tentés par la direction pour rendre à l'Alcazar le rang qu'il occupait jadis, on ne peut se montrer sévère. Tant de bonne volonté désarme la critique. La présence de quelques bons acteurs, connus et aimés du public, tels que Mario Widmer, Gresini, Castelain, dont la bonne humeur et la verve comique sont intarissables, sauve d'ailleurs la situation et fait passer sur les imperfections de détail.

Le public a revu avec plaisir cette spirituelle et très scabreuse bouffonnerie de Lecocq, qui tiendra l'affiche en attendant la première représentation de *Frétillon*, la nouvelle opérette (inédite), que prépare avec beaucoup de soin Mme Olga Léaut.

Théâtre des Galeries. — *François-les-Bas-bleus*, l'opérette nouvelle de MM. Dubreuil, Humbert et Burani, musique de MM. Bernicat et Messager, a été bien accueillie. A huitaine le compte-rendu.

Théâtre Molière. — C'est mercredi prochain que passera le *Maître des Forges* de Georges Ohnet, monté avec beaucoup de luxe par M. Bouffard. En attendant, reprise de la *Maîtresse légitime*.

Expositions a venir

Bruxelles. *Exposition des XX.* Ouverture : samedi 2 février.

Gand. *Cercle des Beaux-Arts.* Du 27 janvier au 17 février.

Paris. *Salon de* 1884. Du 1er mai au 20 juin. Dépôt des ouvrages : Peinture, du 5 au 15 mars. Sculpture et gravure, du 21 mars au 10 avril. Architecture et lithographie, du 2 au 5 avril.

Exposition de l'Union des femmes peintres et sculpteurs. Du 25 février au 15 mars.

Exposition de dessins des maîtres modernes (1780-1883) à l'école des Beaux-Arts. Ouverture, 1er février.

Exposition des Arts décoratifs (pierre, bois, terre, verre). Du 1er avril au 21 novembre.

Bordeaux. *Exposition de la Société des amis des arts.* Ouverture, 1er mars.

Tours. *Exposition des Arts décoratifs.* Du 12 avril au 1er juin.

Glasgow. *Exposition de peinture.* Du 1er février au 30 avril.

Petite chronique

A peine l'*Essor* aura-t-il fermé ses portes que les *Vingtistes* ouvriront, également au Palais des Beaux-Arts, leur première exposition de peinture et de sculpture. Ainsi que nous l'avons dit, l'exposition sera internationale. La Belgique, la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède-Norwège et les Etats-Unis seront représentés par quelques œuvres de choix, appartenant à la fraction la plus indépendante de l'art, parmi lesquelles des toiles de peintres n'ayant jamais exposé à Bruxelles, tels que Whistler, le Manet, anglais, Stott, John Sargent, Bergh, William Chase, etc. L'exposition des *XX* aura donc un attrait exceptionnel

Les invitations seront lancées dans quelques jours pour l'ouverture, fixée au samedi 2 février, à 2 heures.

La première des séances organisées par M. Alphonse Mailly aura lieu samedi prochain, 26 janvier, à deux heures et demie très précises. M. Wiegand fera entendre des œuvres de J.-S. Bach, Mendelssohn, Alphonse Mailly et Guilmant.

Le prix d'entrée reste fixé à un franc le samedi.

Jeudi prochain aura lieu au Grand Théâtre d'Anvers, la première de *Pedro de Zalamea*, poëme de MM. Léonce Détroyat et Armand Silvestre, musique de Benjamin Godard.

Voici les noms des interprêtes : Don Pedro, alcade de Zalemea : M Auguez (baryton) ; don Alvar, capitaine aux hallebardiers du roi : M. Warot (ténor) ; don Ricardo, voisin et ami de don Pedro : M. Guillabert (basse) ; le roi Philippe II : M. Durat (basse) ; Isabelle, fille de don Pedro : Mlle Mounier (contralto) ; Astofio, page du capitaine don Alvar : Mlle Dupouy (soprano).

De plus, il y aura 60 choristes, hommes et femmes, et 24 danseuses. C'est Benjamin Godard qui conduira l'orchestre pendant les cinq premières représentations. Les presses parisienne et belge sont convoquées à cette solennité musicale.

Sous ce titre : *Tablettes du musicien*, la maison Schott frères vient de publier un petit annuaire qui s'adresse à la fois aux musiciens de profession et aux amateurs de musique. Il contient un calendrier-éphémérides donnant pour chaque jour de l'année les événements artistiques qui y correspondent, date de naissance au jour mortuaire des artistes célèbres, première représentation d'ouvrages de maîtres ; intéressant répertoire où chacun peut aisément puiser des renseignements utiles. Ce calendrier-éphémérides est suivi de notes et renseignements sur les institutions musicales du pays et de l'étranger avec un grand nombre d'adresses de musiciens en Belgique, en France et en Allemagne. Enfin, il contient le nécrologe musical de l'année, une notice biographique sur R. Wagner et sa famille, et un petit dictionnaire des locutions étrangères les plus usitées en musique. Cette compilation (un joli volume de 250 pages, d'un format commode), ornée d'un bon portrait de R. Wagner, remplit une lacune dans la série des annuaires spéciaux. Prix : fr. 2.25.

A propos de *Sigurd*, le *Guide musical* tranche définitivement la question d'antériorité qui s'est élevée à propos du livret :

Les journaux de Bruxelles ont à l'envi déclaré que le poème de *Sigurd* était antérieur à celui des *Nibelungen* de R. Wagner. Cette affirmation est fausse. Le poème des *Nibelungen* de Wagner était terminé et *imprimé* dès 1853, ainsi que tout le monde peut s'en convaincre en ouvrant les écrits de R. Wagner.

On ne s'occupait guère à cette époque de poèmes scandinaves en France. Ce n'est que vers 1863 que l'on commence à parler du *Sigurd* de M. Reyer. Le musicien revenait alors d'Allemagne, où il avait vu Wagner, qui dans l'intervalle avait fréquemment visité Paris. Or, en 1862 avait paru à Vienne la seconde édition du poème wagnérien des *Nibelungen*. Il nous semble que ces dates sont précises et ne permettent aucune contestation.

Les éditeurs Breitkopf et Härtel viennent de mettre en vente un *Nocturne* pour piano de Joseph Wieniawski, formant l'œuvre 37e du compositeur-virtuose. Très bien écrite au point de vue des effets de sonorité du piano, d'une tournure mélodique qui a des affinités avec les mélancolies rêveuses de Chopin, la composition nouvelle de M. Wieniawski sera jouée et plaira.

Chez les mêmes éditeurs vient de paraître une *Messe solennelle* à quatre voix, soli et chœurs, avec accompagnement d'orgue ou d'orchestre, par Ferdinand-Quentin Dulcken, connu par un grand nombre de compositions analogues. On sent, en parcourant cette partition bien ordonnée et qui ne s'écarte jamais de la voie suivie, un musicien connaissant son métier, habile à manier les voix, à leur faire donner leur plein épanouissement, à les soutenir par des accompagnements nourris sans excès et sans recherche. Ce n'est ni très neuf ni très personnel. C'est sage, mesuré, classique, et, au jubé, doit faire bon effet dans l'élancement des piliers d'une cathédrale, avec la pompe du culte et les sonorités grondantes de l'orgue.

Le célèbre violoncelliste Franchomme vient de mourir Voici l'appréciation que donne de lui l'*Indépendance :*

Remarquable exécutant, compositeur de mérite, Franchomme fut un professeur de premier ordre jusqu'à ses derniers jours. Il avait été l'ami intime de Chopin, avec qui il s'était lié dès l'arrivée de l'illustre pianiste à Paris. Il est resté de leur collaboration un duo célèbre, pour piano et violoncelle, composé sur des motifs de *Robert le Diable*, il y a un demi-siècle.

Après avoir été un brillant virtuose, Franchomme était devenu un maître incomparable pour l'exécution de la musique classique par la sûreté du goût et la pureté du style. Il laisse de nombreux élèves.

M. Franchomme, né en 1808, avait remporté le premier prix de violoncelle au Conservatoire de Paris, en 1825. Il était un des rares fondateurs survivants de la Société des concerts. Il avait de plus fondé, avec M. Allard, la première de ces sociétés de musique de chambre qui ont donné en France un si grand essor à la musique classique. Il était professeur au Conservatoire depuis près de quarante ans.

Petite statistique des théâtres européens :

348 en Italie, 337 en France, 194 en Allemagne, 160 en Espagne, 150 en Angleterre, 132 en Autriche, 44 en Russie, 34 en Belgique, 22 en Hollande, 20 en Suisse, 16 en Portugal, 10 en Suède, 10 en Danemark, 9 en Norwège, 4 en Turquie, 4 en Grèce, 3 en Roumanie et 1 en Serbie.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, avocat à la Cour de cassation

L'**Amiral** forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.*— 2. *La Forge Roussel.*— 3. *L'Amiral*). Un volume in-8° sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET RANGÈRES

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DECORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.
Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l', par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 5. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 3 FÉVRIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PEDRO DE ZALAMEA. — EMILE GOUDEAU. *Poèmes ironiques*. — LIVRES NOUVEAUX. *Naïs Micoulin*, par Emile Zola ; *Maison flamande*, par Marguerite Van de Wiele. — PÉRICLÈS PANTAZIS. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

PEDRO DE ZALAMEA

opéra en quatre actes, par MM. L. DÉTROYAT et A. SILVESTRE, musique de BENJAMIN GODARD.

Du coup, Benjamin Godard s'est haussé au premier rang de la jeune école française. Je le dis sans arrière-pensée : depuis *Carmen* on n'a rien fait à Paris d'aussi personnel, d'aussi neuf, d'aussi franchement national. Ce nouveau venu, dont quelques compositions de petite envergure avaient fait pressentir les mérites, vient d'affirmer un véritable tempérament de symphoniste. Si l'instinct de la scène n'est pas encore entièrement développé chez le très jeune compositeur, si certaines parties de son œuvre semblent plutôt faites en vue d'une audition dans une salle de concerts que pour être enchâssées dans un drame lyrique, si, en un mot, l'optique du théâtre n'est pas définitivement acquise, en revanche, la partition, depuis l'introduction jusqu'à la chute du rideau sur le quatrième acte, est merveilleusement conduite, d'une irréprochable distinction de lignes, d'une finesse d'instrumentation qui en rend, pour des oreilles délicates, l'audition des plus intéressantes, même dans les conditions imparfaites où elle a été interprétée par le théâtre d'Anvers.

Ce que j'aime dans Benjamin Godard, c'est qu'il ne cherche jamais a sortir de sa nature, à emprunter à autrui des effets incompatibles avec le génie de sa race. Sa partition est française, bien française, dans sa coupe, dans l'allure primesautière et pimpante de ses morceaux, dans ses phrases mélodiques, dans son essence. La fantaisie des librettistes a voulu que la scène se passât en Espagne, sous Philippe II. Comprenant fort bien que cette mince intrigue, simple prétexte à romances, eût pu tout aussi bien se passer ailleurs et sous un autre règne, le musicien n'a guère cherché à exprimer la « couleur locale » à la mode ; ce récit espagnol, c'est un français qui le débite, en y mêlant sa verve et ses saillies. L'Espagne, c'est affaire au décorateur et au costumier, lesquels ne se sont guères distingués, hélas! à Anvers. Pauvre Godard! Sa fine partition méritait un cadre frais. Le compositeur n'a donc pris du pays où se passe l'action que tout juste ce qu'il en fallait pour donner un peu de pittoresque à son œuvre. Pour le reste, il s'en est rapporté à son inspiration de français, et a composé, sur le livret insignifiant

de MM. Détroyat et Silvestre, une succession de choses charmantes.

Est-ce un tort ? On pourrait lui en faire un grief s'il s'agissait d'un drame de grande allure, étroitement lié, dans l'histoire ou dans la légende, au sol sur lequel il s'est déroulé et n'en pouvant être détaché dans l'esprit des auditeurs. Mais alors il conviendrait d'examiner si un auteur est apte à exprimer d'autres sujets que ceux qu'il emprunte à sa propre patrie, et s'il serait possible, par exemple, à un Français, de traiter musicalement un drame anglais, ou allemand, ou italien. C'est un point que *l'Art moderne* a déjà effleuré et sur lequel il aura, tôt ou tard, à revenir. En ce qui concerne *Pedro de Zalamea,* il n'en est certes pas ainsi, et l'ouvrage, qui a les allures d'un opéra-comique plutôt que d'un opéra, malgré les récitatifs qui remplacent les *parlé*, ne comporte guère les exigences d'une critique de ce genre. Qu'elle soit gracieuse, nouvelle, mélodique, bien écrite, l'œuvre plaira, et le but sera atteint.

Est-il d'ailleurs bien espagnol, ce livret, et n'est-ce pas tout simplement une paraphrase de la pantomine italienne, la seule, la toujours vraie, la comique et spirituelle représentation de l'humanité amoureuse, qui, depuis des siècles, défraie le théâtre et le roman ?

Qu'on en juge. Sous les velours des pourpoints, les galons et les dentelles on retrouvera sans peine la blouse enfarinée de Pierrot, les losanges d'Arlequin, les jupes courtes de Colombine et la tunique de Cassandre.

Don Alvar, capitaine aux hallebardiers du roi, a rencontré Isabelle dans la chapelle d'un couvent et s'en est follement épris. Il lui a donné une fleur. L'enfant l'a acceptée, a disparu ensuite, et ce n'est que deux ans après qu'il la retrouve, chez son père, l'alcade de Zalamea, où l'envoient les hasards de la vie des camps. Duo d'amour, naturellement, suivi d'un enlèvement, à la barbe du père et du fiancé, Ricardo, une sorte de fantoche. Colère des deux personnages susdits, qui se mettent à la poursuite des fugitifs et les rattrapent, mais bien tard. Il y a un moyen de tout réparer : c'est le mariage. Mais don Alvar, à la stupéfaction de la pauvre fille, s'écrie fièrement : Apprenez ma maison et ma race. Je suis Alvar de Nuz, comte d'Alcantara, fils d'Alvar, grand d'Espagne et prince de Sierra...

Bref, il refuse la main de la belle Isabelle. C'est ici que la comédie change de caractère et tourne tout à coup au drame. L'alcade a le droit de vie et de mort dans sa circonscription. Son arrêt est terrible. Alvar l'a outragé : il périra. Déjà les apprêts de l'exécution se font : des moines conduisent le condamné à l'église pour y faire ses dernières oraisons, lorsqu'apparaît le roi Philippe II, qui vient disputer au redoutable justicier la vie de son officier. L'alcade s'y oppose. Alvar doit mourir. Mais alors Philippe II, — qui avait décidément le cœur plus sensible qu'on ne pourrait le croire, — a une inspiration. Puisque le mariage est impossible entre un grand d'Espagne et une roturière, il élèvera Isabelle et son père à la noblesse, et désormais toute inégalité aura disparu. La toile tombe sur cette réconfortante pensée qu'Alvar et Isabelle seront heureux et auront beaucoup de petits Alvar et de petites Isabelle.

Je n'insiste pas sur la valeur de ce livret, qu'on s'étonne de voir signé par deux hommes dont l'un est un poète de talent et l'autre un écrivain qui a l'expérience du théâtre. Je constate simplement qu'il s'efface en présence de la partition et qu'elle seule suffit à donner de l'intérêt à l'opéra.

Ancré dans les traditions, mais à ce seul point de vue seulement, fort heureusement, Benjamin Godard a tout simplement écrit sur ce texte des romances, des duos, des trios, reliés entre eux par des parties symphoniques délicatement ciselées et par des récitatifs. Cela paraît étrange de la part d'un jeune, alors que nos contemporains ont généralement adopté une autre forme. Et néanmoins, c'est fort agréable à entendre. Dans chacun de ces airs, de ces duos, de ces trios, il y a un déploiement de talent, d'inspiration vraie et une ampleur de style remarquable Par moments, l'auteur s'élève jusqu'au pathétique et montre qu'il aurait assez de souffle pour écrire, sur un livret vraiment dramatique, une œuvre de grande allure. Le quatrième acte, notamment, dans lequel le grand air chanté avec autorité par M^lle^ Poissenot et tout le rôle du roi, écrit pour une voix de basse, sont tout à fait bien venus, prouve que Benjamin Godard possède plus que ce qu'il faut pour enjoliver de quelques broderies mélodiques un livret d'opéra-comique. A d'autres moments, il descend aux finesses spirituelles, aux détails piquants, sans jamais sacrifier aux banalités qui remuent les bourgeois, aux effets décoratifs dont le but est de faire trépigner la foule à la fin d'un acte. Benjamin Godard a trop le respect de son art pour se laisser aller à ces complaisances. C'est un sincère et un convaincu, et, de plus, un modeste. Cela se sent, cela s'entend à l'audition de son œuvre, qui ne cherche pas à s'imposer par des effets bruyants ou par d'excessives audaces, mais qui, sûrement, pénètre jusqu'au cœur par la tournure exquise de ses mélodies et les trouvailles vraiment heureuses de la partie symphonique.

La sérénade du deuxième acte, par exemple, depuis la lecture de la lettre, sur l'accompagnement repris ensuite, dans un autre mouvement, pour servir de base à la romance d'Alvar, est pétillante d'esprit, rythmée de façon originale et d'un effet curieux. Le deuxième acte tout entier, qui se rapproche davantage de l'opéra comique, est peut-être le meilleur des quatre. Tout y est à son plan ; le comique y a sa place, à côté du sérieux ; le duo d'amour, qui débute par une

modulation magnifique, et se poursuit avec une superbe progression de chaleur et de vie, d'ailleurs bien chanté par Mlle Poissenot et par M. Warot, est assurément une chose excellente, qui seule suffirait à donner à Benjamin Godard la notoriété.

Voilà, rapidement exprimée, l'impression que m'a faite cette première audition. Puissent les espérances que fait concevoir ce talent jeune se réaliser! Après un pareil début, il semble que le compositeur puisse atteindre aux plus hautes destinées.

Nous renvoyons à la semaine prochaine, faute d'espace, le compte-rendu de *François les Bas-bleus* et du *Maître de forges*, qui ont, l'un au théâtre des Galeries, l'autre au théâtre Molière, reçu du public un accueil très favorable.

Nous parlerons également dimanche de la reprise de *Galathée* au théâtre de la Monnaie et de l'interprétation de la *Princesse Georges* par Mlle Maria Legault, au théâtre du Parc.

Emile Goudeau

Poèmes ironiques. Paris, Ollendorf, 1884.

Emile Goudeau?

Un poète, un vrai, d'une originalité réelle, mais dévoyé, mais empoisonné, mais pourri par son milieu.

Au demeurant, bel homme : teint basané, moustache en croc, front bien bâti, beaux yeux quoique jaunis au gaz dans les noces parisiennes. L'ensemble du personnage? Un Méphistho en habit boulevardier, sortant badine en main, en chapeau de haute forme, une large cravate servant de fond à la barbiche en pointe.

Il fut, aux jours d'antan, chef militant des *hydropathes*. Je le vis, un soir, maniant et haranguant une chambrée d'artistes. Il était superbe, gouailleur, entraînant; il trouvait des mots électriques; il avait le geste des grands parleurs; il lançait des phrases en coups de fouet, des phrases qui lèvent l'enthousiasme et font se dresser les foules debout, les mains battantes, les yeux aimantés. Malheureusement il s'est vite usé à ce rôle. Maître-ès-harangues, il montait sans cesse sur les tréteaux. Sa popularité au quartier latin le flattait; il était connu de tous, aimé, suivi; il marchait jeune encore dans l'acclamation des jeunes, dans une petite célébrité boulevardière qui peut-être l'a grisé au point qu'il a perdu la passion de la grande. Aujourd'hui, le voici rédacteur en chef du *Chat Noir*. Comme le premier chroniqueur venu, il beurre, à point nommé, sa tartine politique et la colle, — pain noir ou pain blanc, qu'importe? — à la première colonne de son journal hebdomadaire.

Les *Poèmes ironiques*, depuis longtemps annoncés, ont enfin paru. Goudeau est resté cinq ans à les faire, péniblement, pièce par pièce, lentement, vers par vers. C'est que, à cette heure, on ne travaille pas d'arrache-pied, dans les mansardes du Boul'Mich'. D'abord on n'y fait plus de la grande, de la vibrante, de la large poésie. Sous prétexte de modernisme, on va glanant de ci, de là, par les brasseries, les squares, les galetas. On s'entraîne à coups de bocks, on scande des huitains au cliquetis des chopes, on écrit des rondeaux sur le zinc, on rigolle avec Quicherat dans sa poche. La pêche aux rimes se fait dans des bols et des saladiers. Le papier sur lequel on écrit est gluant de bière et de limonade. On fume, on crache, on huche le garçon, on baise Chavirette dans le cou, on donne une poignée de main à droite, une à gauche, on reboit, on esquisse une carambole au billard, le tout entre deux strophes, entre deux vers, comme on tire une bouffée entre deux gorgées d'absinthe.

De là le côté blagueur, factice, superficiel de cette littérature, toute en art, mais en art fait de chic, fait de pose, fait sous la jambe, en art article de Paris.

Dame! on se gaudit bien des romantiques qui se retiraient dans une tour d'ivoire avec « la Muse », des Parnassiens qui officiaient en habits sacerdotaux devant les grands dieux de marbre et d'or vêtus. L'atmosphère a changé. Plus d'encens; du tabac. C'est plus grisant, et c'est quand même du bleu.

Et l'on bafoue en gavroche papa Hugo, on lui tire la barbe, on lui fait ce jeu de parodier son large style épique dont les phrases luisent comme une mêlée d'épées. Les choses se rapetissent, on regarde tout, lorgnette renversée, tout : la nature, la femme, le ciel et le diable; on versifie *Aller et retour*, specimen en rimes riches d'une scie de café-concert :

Le soleil avec des rayons tentants
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le *nommé Printemps*
Aux Champs-Élysées.
Les femmes étaient toutes déguisées
En roses rosées,
Et les amoureux avaient tous vingt ans.

. . . . . .

Or j'ai vu passer en victoria
La petite reine,
La reine des cœurs que j'aime il y a
Plus d'une semaine...

. . . . . .

Et je m'en revins tristement avec
Le nommé Marasme.
Car l'Amour au cœur est un cataplasme,
Comme dit Erasme,
Ce fameux docteur qui parlait grec.

Voilà jusque dans quel cul-de-sac littéraire a été poussé Goudeau. Et pour qui lit les vers que publient *Lutèce* et le *Chat Noir*, il a réussi à réaliser dans cette pièce tout un idéal d'abracadabrantisme fort en vogue dans son milieu. J'en jurerais : la chosette a dû avoir son petit succès, elle aura passé de mémoire en mémoire, de bouche en bouche, de Niniche à Nichette, et d'Anatole à Taupin. D'ailleurs, même dans les plus belles poésies du volume, une pointe d'abracadabrantisme de rime, de rythme ou de pensée se rencontre. Cela est voulu, cherché. Goudeau prend plaisir à maquiller ses vers de mots bêtes, plats, stupides : rouge « canaille » sur un blanc visage pur. On passe ces détonations de termes dans les *Odes funambulesques* où l'effet comique est un but, mais non pas quand on écrit au frontispice de son livre ce fier et grand vocable : Ironie.

A côté de ces taches, voici des splendeurs; de belles œuvres à marquer à la pierre blanche. Elles poussent en bon terreau lyrique, hautainement, comme de vigoureux dahlias blancs, pourpres et jaunes, parmi la mauvaise herbe d'un parc négligé. En première ligne : *Revanche des bêtes*. Je cite la fin : L'homme après, sa vie durant, avoir martyrisé les bêtes, est dévoré par elles

dans le tombeau, mais l'œuvre de néant accompli, les fleurs pour lesquelles il fut bon, lui envoient le pardon. Telle est l'idée de la pièce.

Mais quand l'accomplisseur de l'œuvre de vengeance
Aura dit : Fini le Géant!
La Nature, avec sa maternelle indulgence,
Clôra la gueule du néant.
Car tu fus quelquefois bon et plein de tendresse,
O triste Roi des Animaux,
Lorsqu'au pays d'Amour, tu menais sa maîtresse,
Cueillir les printaniers rameaux.
T'en souvient-il? tu mis parfois à sa ceinture
Un bouquet doux comme un ami,
Et les lilas, avec un odorant murmure,
Sur sa gorge aimée ont dormi.
Pauvre mort, délaissé par ta maîtresse veuve,
Dans la tombe, rappelle-toi
Le pot de résédas, la violette neuve,
Sur la fenêtre, au bord du toit;
Comme tu les aimais, les chères campagnardes
Fraîches sous leurs chapeaux rosés!
Comme elles t'envoyaient de leurs lèvres mignardes
Des parfums chargés de baisers!
Tu fus bon pour les fleurs. — Elles suivront ta cendre
Jusqu'à la région des morts;
Leurs racines iront, sous la terre, reprendre
Les particules de ton corps;
Elles se changeront, les douces envoyées,
En alambics mystérieux,
Elles distilleront tes chairs pétrifiées
Pour en faire un charme des yeux.
Si ta veuve s'en vient vers cette sépulture,
— Ce qui ne paraît pas bien sûr! —
Elles auront voilé l'abjecte pourriture
Sous un linceul d'or et d'azur;
Et, plus tard, quand ton corps, cette chose innommée
Que tenait le Néant-Sommeil,
Aura, grâces aux fleurs, dans la vie animée,
Repris une place au soleil,
Par les airs, un beau soir d'été, plein de chimère,
De chants d'Amour, et de splendeur,
Voleront, délégués par la Nature-Mère,
Les Papillons ambassadeurs :
Sur la tombe ils viendront, en costumes de fêtes,
Porter le baiser ingénu,
Le baiser de pardon envoyé par les Bêtes,
Quand tu seras Fleur devenu.

Cela est neuf, ferme et beau.

De plus, il y a chez Goudeau une préoccupation philosophique très grande. Son esprit peuple de points d'interrogations les *au delà* de la vie; les doctrines positivistes et modernes le hantent, lui serrent l'âme de leurs problèmes, lui trouent la raison, comme une cible, de projections lumineuses.

A ces heures de réflexions tristes, son vers grandit, se condense et, tout en frisant le didactisme, surgit plein, sonnant, large. A preuve la *Bible de Méphisto*.

Une remarque pour finir.

Les *Poèmes ironiques* sont demeurées trop longtemps sur le métier. Il en est résulté un grave défaut de cohésion dans l'ensemble. Certaines poésies apparaissent comme des bouche-trous, d'autres répètent à l'envie des idées traitées ailleurs. Elles sont là pour faire nombre, pour grossir d'une page le recueil. Et voilà pourquoi il ne restera de ce volume que deux ou trois pièces comme il ne reste d'une vieille bâtisse que deux ou trois débris curieux.

Livres nouveaux

Naïs Micoulin, par Emile Zola. — Paris, G. Charpentier, édit.

Ce recueil de contes n'ajoutera rien à la gloire bruyante de M. Emile Zola. Le nom de cet écrivain évoque invinciblement la terrible série des Rougon-Macquart. A côté de ces œuvres puissantes, les *Contes à Ninon*, ceux dont nous nous occupons aujourd'hui, paraissent fades et il semble qu'en les écrivant l'auteur n'ait voulu que distraire quelque peu son esprit du sombre labeur auquel il s'est voué et laisser reposer les ressorts de son réquisitoire contre les corruptions bourgeoises.

Essayons de nous dégager de la comparaison et de juger l'œuvre en elle-même : elle se recommande d'abord par la sobre simplicité du style. Point de ces étonnantes et parfois fatigantes descriptions qui éclatent dans les grands romans de Zola et qui révèlent chez lui la préoccupation excessive de l'influence du milieu sur l'être humain. Deux ou trois de ces contes, *les Coquillages de M. Châbre*, *Madame Neigeon* sont d'amusantes et originales fantaisies. D'autres semblent n'être que l'esquisse ou la maquette des types ou des situations utilisées dans des œuvres plus complètes. *Nautas*, à part l'amour qui le poétise, n'est autre chose que les types d'Eugène Rougon et d'Aristide Saccard, fondus et combinés dans une même figure. *Naïs Micoulin* a quelque chose d'Albine dans *la Faute de l'abbé Mouret*. Mais là, nous rencontrons le drame, le drame passionné, émouvant et terrible. La *Fille du Midi*, aimante et farouche, emportée par un courant de passion sensuelle jusqu'au parricide, il y a là la matière d'une des plus émouvantes actions que l'on puisse produire au théâtre.

Espérons toutefois que ce drame, M. Zola ne s'avisera pas de l'écrire. S'il y a quelque chose au monde de péremptoirement prouvé, c'est son absolue inaptitude aux choses de la scène. Rien de plus misérable que *Thérèse Raquin*, que *Bouton de rose*, que les *Héritiers Rabourdin*. Et c'est vraiment une chose étrange que de voir ce puissant et passionné génie, cet analyste profond, ce peintre incomparable révéler, au point de vue dramatique, une impuissance aussi profonde. Il y a dans ses romans la matière de cent drames, il est incapable d'en extraire un seul qui puisse supporter la rampe.

L'œuvre la plus remarquable du volume, c'est *Jacques d'Amour*. Pauvre diable de communard exilé à la Nouvelle-Calédonie, évadé, retenu pendant dix ans loin de Paris par les péripéties de sa misère, rentrant enfin, à l'amnistie, dans cette ville d'où une réaction impitoyable l'avait chassé et retrouvant sa femme remariée et sa fille cocotte. Cette histoire vraie et vécue est racontée par M. Zola dans sa douloureuse réalité, avec un art suprême et dans des proportions exquises. L'homme qui a eu cependant son heure d'héroïsme, n'est pas enflé, grossi. C'est bien l'homme du peuple, généreux et dévoué par instinct et sans pose, mais par élans et par saccades et glissant facilement, par faiblesse et inconscience, à des transactions que l'austère hypocrisie bourgeoise condamne, mais que pardonne le juge équitable, indulgent à l'infirmité humaine et faisant la part du malheur et de la fatalité sociale.

Maison flamande, par Marguerite Van de Wiele. Paris. Charpentier et Ce, éditeurs.

Mlle Marguerite Van de Wiele s'est, sans peine, conquis une place dans les lettres belges par de jolis contes naïvement pensés, vivement écrits, un peu enfantins. A-t-elle été heureusement inspirée en délaissant ce genre modeste et charmant où son gracieux talent était à l'aise, pour se hausser jusqu'au roman? C'est ce que la lecture de *Maison flamande* doit nous apprendre. Car c'est un roman, un gros roman de trois cent cinquante pages, avec — dans l'intérieur — tout ce qu'il faut pour constituer un roman sentimental et *mouchoireux;* la jeune fille, belle et sensible, poursuivie dans l'existence par la fatalité d'une tache originelle, un amour contrarié par les événements et par le préjugé, un enlèvement, une maternité, une trahison. Enfin l'éternelle histoire amoureuse, touchante et banale, relevée cependant par une pointe légère de modernité. Malgré toute la sympathie que nous inspirent les tentatives de notre compatriote, nous ne considérons pas l'épreuve comme suffisante pour affirmer les aptitudes de Mlle Van de Wiele à ce genre si difficile du roman. Le champ littéraire est chaque jour envahi par une véritable marée de productions de ce genre, mais le flot vient d'en briser contre le roc de l'indifférence publique. Notre époque blasée réclame du romancier autre chose que des baisers, des tendresses et des larmes. Ces choses n'ont plus aucune action sur sa fibre endurcie, il lui faut de l'observation, de l'analyse, de la réalité. La littérature naturaliste a ployé et façonné ainsi le goût public et, quelle que soit l'opinion que l'on ait des tendances de cette école, on peut dire d'elle ce qu'un critique disait de la musique de Wagner : je n'aime pas les opéras de Wagner, mais ils me dégoûtent de tous les autres opéras. Ne peut-on dire des œuvres naturalistes : je n'en suis pas fou, seulement je ne puis plus lire autre chose? Le palais saturé de piment et de poivre n'est plus en état d'apprécier le mérite de l'orgeat et de l'eau de fleur d'oranger. Les naturalistes ont eu, dans tous les cas, le mérite d'ouvrir à l'art des voies nouvelles qui trop longtemps avaient été dédaignées. Ils s'y sont rués avec un entrain, une furie qui n'ont pas tardé à dégénérer en exagération, en bravades. Une certaine réaction s'est prononcée contre ces tendances, mais cette réaction ne sera pas durable; l'expérience et la réflexion modéreront la fougue et épureront le goût des romanciers réalistes, le document s'étalera avec moins de brutalité, mais le document restera et l'observation de l'être humain s'emparera du domaine trop longtemps occupé par l'imagination. Rien de plus pauvre, en vérité, que l'imagination. Ses crayons n'ont que quelques contours, sa palette est monotone, sa lyre monocorde. Elle se redit, se rumine, se recommence sans cesse et, pour en tirer des effets nouveaux, il faut une rare et exceptionnelle puissance.

Nous ne voulons pas dire que l'œuvre de Mlle Van de Wiele soit sans mérites; mais ces mérites sont ternes et sans relief. Le livre est honnête, voilà tout, passablement bourgeois d'allures et de style, dépourvu de pénétration et de profondeur, pas original du tout. L'action a Bruges pour théâtre, Bruges ne se fait pas sentir. La même action pourrait être transportée sans inconvénient dans n'importe quelle petite ville wallonne ou française; la trame est banale et les personnages sont de convention. On aperçoit dans *Maison flamande* une préoccupation de Daudet, une certaine étude de Balzac. Mlle Van de Wiele est en formation. Dans le milieu parisien où elle s'est transportée, son talent en germe se développera peut-être. Espérons-le!

***

Margot la Balafrée, le nouveau roman de F. du Boisgobey, est une œuvre originale par le fond et par la forme. Sur un récit dramatique plein de péripéties imprévues se détachent en relief des caractères vigoureusement dessinés. Les personnages vivent. C'est à croire qu'on les a connus, et que ce sont des portraits d'après nature.

Le succès de ce tableau de mœurs contemporaines sera certainement très vif.

Périclès Pantazis

Encore une tombe fermée sur un avenir d'artiste. L'exposition universelle de 1878 avait mis en relief la physionomie de Pantazis, ce sincère qui osa placer sa conscience de peintre au dessus de la faveur du public et qui mourut comme meurent ceux à qui la destinée ne donne pas le temps de s'imposer, pauvre, incompris, n'emportant sous le gazon que l'affection et l'admiration des artistes.

Les douze toiles qu'il envoya à Paris, et qui comprenaient trois tableaux de figures, une nature morte, trois marines, cinq paysages, il les exposa avec les Grecs, ses compatriotes. Déjà cependant il était nôtre, à cette époque; il s'était, son éducation terminée à Paris, à l'école de Courbet et de Chintreuil, fixé à Bruxelles, et à part de rapides excursions dans le midi de la France, dont la lumière lui rappelait les clartés du sol natal, c'est le Brabant et la Flandre dont il affectionnait les sites. La forêt de Soignes, les plages de la mer du Nord, lui fournirent des inspirations qu'il traduisit en impressions fines et vibrantes. Souvent on le voyait, coiffé de son petit chapeau de melon, sa boîte à peindre à la main, promener dans la neige sa stature d'athlète et s'installer dans un fourré, sans souci du gel, pour arracher à la nature le secret de ses mystérieux accords. Comme sa figure cordiale, qu'encadrait une barbe noire crespelée, s'animait d'un bon sourire, quand il arrivait à jeter sur la toile l'émotion qu'il ressentait! Combien, au contraire, ses yeux se voilaient de mélancolie, quand, découragé par cette sans cesse renaissante lutte, il revenait, impuissant à rendre l'éclat de la nature, les splendeurs blanches de ses hivers ou les gloires fauves de ses automnes!

C'était un artiste, sentant, souffrant, travaillant, et appelé à prendre dans l'école jeune une place prépondérante.

La mort lui arrache la palette des mains à 34 ans. Dimanche dernier, ses amis — nombreux — le conduisaient au cimetière. Dans l'atelier où, sur deux chaises, reposait la bière, couverte de couronnes, au moment de la levée du corps, Octave Maus, pour les *XX*, prononça les paroles d'adieu que nous reproduisons ici comme un dernier hommage à la mémoire du peintre regretté :

Messieurs,

Nous perdons en Pantazis un des vaillants soldats de l'art indépendant. Nous perdons un peintre dans la plus vraie et la plus fière acception du terme. Nous perdons un ami.

Son nom vient s'ajouter à la longue liste de nos chers morts, et cette nouvelle catastrophe ramène douloureusement nos pensées sur toutes celles qui marquent de croix noires la route que suit l'Ecole jeune.

Degroux, Dubois, Boulenger, Dewinne, Chabry, Sacré, nos meilleurs, nos plus vigoureux combattants, sont morts avant le temps, comme si une implacable fatalité s'attachait au groupe qui poursuit glorieusement l'affranchissement de l'art. Comme eux, Pantazis est mort les armes à la main, en pleine lutte, en pleine jeunesse, aux

lèvres le dédain des choses officielles et banales, au cœur l'amour du beau, dans l'esprit une radieuse vision du vrai.

Tous, ses camarades, nous nous souvenons des toiles dans lesquelles il exprima avec une si éclatante intensité les clartés du midi, le soleil de la Provence, l'azur de la Méditerranée et jusqu'aux tableaux qu'il peignit à Bruxelles. On eût dit qu'il avait conservé dans l'œil la lumière blonde de son pays natal et que ce jour éclairait pour lui la nature même dans sa patrie d'adoption.

Car la Belgique était pour lui une seconde patrie. Il était des nôtres, il habitait depuis des années parmi nous, il prenait part à toutes nos batailles artistiques, où il était sur le point de prendre le premier rang.

Il tombe au moment où il allait définitivement conquérir sa place. Dans huit jours doit s'ouvrir l'exposition en vue de laquelle il avait fait un suprême effort. Son œuvre sera présent, sous sa couronne de deuil, prolongeant la vie qui s'est éteinte. Mais lui, l'excellent camarade, l'ami à qui ses compagnons d'armes, les *XX*, les membres de l'*Essor*, de l'*Union des Arts*, de la *Chrysalide*, des *Aquarellistes belges*, tous les militants, eussent été heureux, en ce jour de fête, de donner une fraternelle accolade, manquera à l'appel.

Son souvenir sera parmi nous, enveloppant cette bonne et cordiale physionomie d'artiste de la grâce touchante que donne la mort.

Aujourd'hui, réunis pour célébrer ses funérailles, montrons, comme l'a dit, en une autre circonstance douloureuse, un des nôtres, montrons que nos cœurs, malgré tant d'atteintes dont les meurtrit la méchanceté humaine, savent s'émouvoir et que nos yeux peuvent pleurer.

MEMENTO MUSICAL

Jeudi soir, à la Salle Marugg concert de M. Heuschling avec le concours de Mlle Verheyden, prix de S. M. la Reine et de M. Jehin-Prume, violoniste. Mlle Verheyden a laissé deviner une voix fraîche, paralysée par l'émotion, dans l'air absolument démodé des *Diamants de la Couronne* et dans celui des *Noces de Figaro*.

Dans *Mélancolie* mélodie avec variations, très bien écrite pour l'instrument, M. Jehin-Prume a pu faire valoir d'incontestables qualités, un très beau son et beaucoup de brio ; nous aimerions cependant moins de tours de force et un peu plus de sentiment.

La voix chaude et sympathique de M. Heuschling, sa diction élégante et la perfection de son style ont été appréciées par un auditoire connaisseur et attentif. Dans le *Rêve du Prisonnier* de Rubinstein puis *les Enfants* de Massenet, c'est le chanteur plein de sentiment, qui nous a charmés. M. Heuschling a chanté ensuite *la Coupe du Roi de Thulé* de Diaz, morceau dans lequel il a pu faire valoir toute l'étendue et le pouvoir de sa belle voix que nous espérons bien vivement entendre quelque jour sur une plus vaste scène.

Le rôle ingrat d'accompagnateur a été rempli par M. Massagé ; c'est dire que le public et les artistes ont été satisfaits.

***

Le premier concert donné à Louvain par l'École de musique, dirigée par M. Émile Mathieu, a brillamment réussi, d'après ce qu'on nous rapporte. Mlle Kufferath a eu les honneurs de la soirée dans *les Saisons* de Haydu, dont le programme portait d'importants fragments ; dans *Loreley*, la ballade de Liszt et dans deux mélodies d'Emile Mathieu. M. Alex. Cornélis a exécuté avec beaucoup de brio un fragment du 4e concerto de Léonard et deux compositions de Vieuxtemps. Pour finir, l'orchestre a joué la marche hongroise de la *Damnation de Faust*.

***

Le deuxième Concert populaire aura lieu le 10 février. Le programme comprendra comme œuvres importantes, la symphonie en *ré* majeur (no 2), de Beethoven ; une *Sérénade* pour instruments à cordes, d'Anton Dvòrak Ce dernier morceau comprend cinq numéros qui lui donnent l'aspect d'une suite d'orchestre. Ce genre peu connu chez nous, est très goûté en Allemagne. Il a été fort cultivé par tous les maîtres de l'école moderne, par Brahms notamment et par son disciple Dvòrak.

D'Albert, jouera le quatrième concerto en *ré* mineur de Rubinstein, et quatre pièces de Chopin.

Pour terminer le concert, on jouera la *Rhapsodie espagnole* d'Emmanuel Chabrier, qui vient de remporter un grand succès aux concerts Lamoureux, à Paris.

***

Le 12 février Brahms dirigera à Cologne l'exécution de sa nouvelle symphonie encore inédite.

Un de nos amis est en instances auprès du directeur du théâtre, pour que celui-ci fasse coincider avec cette solennité une représentation des *Maîtres Chanteurs*. L'ouvrage est, paraît-il, fort bien monté.

Le 13, jour anniversaire de la mort de Richard Wagner, on jouera la *Götterdämmerung*.

Voilà des éléments suffisants pour décider nos compatriotes à passer la frontière pour deux ou trois jours. Plusieurs d'entre eux se disposent à assister à ces soirées de choix.

***

Les journaux d'Aix-la-Chapelle constatent le succès remporté par une jeune pianiste de nos compatriotes, Mlle Emma Kesteloot, élève de M. Auguste Dupont, qui s'est fait entendre le 10 janvier à l'*Instrumental Verein*. Le morceau choisi par l'artiste était le concerto en *ré mineur* de Mendelssohn, qu'elle a joué avec un grand style, un toucher gracieux et une remarquable observation des détails.

On a fait un excellent accueil à Mlle Kesteloot après l'exécution du concerto et de quatre autres morceaux (solo) : *Gavotte* d'Aug. Dupont, *Noclurne* en *fa mineur* de Chopin, *Valse* de Moszkowski et *Valse posthume* de Chopin, cette dernière ajoutée au programme.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition des *XX* s'est ouverte hier, au milieu d'une foule très nombreuse, sympathique au jeune mouvement et en dehors de tout monde officiel. Nous en donnerons dimanche le compte-rendu. Disons, dès à présent, que le succès de cette première journée a été très vif, les exposants membres du Cercle partageant avec les artistes invités — parmi lesquels il en est quelques-uns des plus remarquables — les honneurs du Salon. On a beaucoup apprécié la disposition des toiles, placées toutes à la rampe, sur un rang, ce qui permet de les examiner sans fatigue. Tableaux, dessins, pastels, marbres et bronzes, sont admirablement éclairés, et marquent dans l'ensemble, un pas en avant de la jeune école qui fera date.

La seconde des séances organisées par M. Alphonse Mailly aura lieu au Palais des Beaux-Arts, *samedi prochain*, à 2 1/2 heures très précises. Elle sera consacrée à l'école belge. M. Louis Maes, organiste de l'Opéra, fera entendre sa *Sonate en mi bémol*, ses *variations de Concert*, différentes pièces de Lemmens, et une *méditation inédite* d'Alphonse Mailly.

Le Comité de l'*Exposition d'Arts Industriels* vient d'obtenir le concours des musiques militaires des quatre régiments de la garnison de Bruxelles pour organiser des concerts tous les jeudis après-midi, au Palais des Beaux-Arts. Le premier concert aura lieu jeudi prochain, 7 février.

L'excellente musique du 1er régiment de guides, sous l'habile direction de M. Staps, fera entendre entr'autres trois morceaux qui n'ont pas encore été exécutés à Bruxelles : *Trauer Marsch*, de Siegfried de Wagner ; *Rhapsodie Slave*, de Dvoräk ; *Rhapsodie hongroise*, no 1, de Liszt.

Le prix d'entrée de l'Exposition reste fixé à 50 centimes pendant les concerts.

Un artiste très estimé, M. Louis Leloir, est mort lundi à Paris.

M. Louis Leloir, qui obtint ses premiers succès avec des tableaux qui figurèrent aux Salons de 1863 et de 1865, devait trouver dans l'aquarelle sa véritable voie. Dans ce genre, il est l'auteur d'une foule de productions charmantes dont le coloris délicat fait excuser l'exécution trop minutieuse.

Louis Leloir était le fils du peintre d'histoire et le frère de Maurice. Il avait vu grandir son nom depuis 1870. Un tableau, *le Baptême*, l'avait placé au premier plan.

Cette année, il envoyait aux Aquarellistes trois tableaux, l'un intitulé : *une Promenade dans les nuages*, acheté par M. Coquelin ; l'autre, *un Charmeur d'oiseaux*, et enfin, un éventail.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

En vente :

A la librairie du Journal des Tribunaux et des Pandectes Belges
chez F. LARCIER, 10, rue des Minimes, Bruxelles

L'AMIRAL

par EDMOND PICARD, *avocat à la Cour de cassation*

L'Amiral forme la 3me partie des **Scènes de la vie judiciaire.** (1. *Le Paradoxe sur l'Avocat.*— 2. *La Forge Roussel.*— 3. *L'Amiral*). Un volume in-8° sur grand papier de Hollande. — Prix : **4** fr.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET RANGÈRES

Maison PNE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS,

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & Ce, Successeurs

89, rue du Marché aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.
Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.
Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.
Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.
Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.
Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 6. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 FÉVRIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'EXPOSITION DES *XX*. *L'art jeune*. Premier article. — LE MAITRE DE FORGES. — THÉATRES. — AU CONSERVATOIRE. *Deuxième concert. Deuxième séance de quatuor.* — LIVRES NOUVEAUX. *Bibliographie générale et raisonnée de numismatique belge*, par G. Cumont. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION DES XX

L'ART JEUNE

Premier article.

Si le mouvement qui a amené la fondation du *Cercle des XX* n'avait été, comme on l'a dit, qu'une scission fractionnant l'*Essor*, nous n'en eussions pas été les partisans. Mais il apparaît comme une affirmation d'indépendance, comme une protestation contre la routine académique : avec ce caractère, il a toutes nos sympathies.

Les cercles artistiques et littéraires de tous genres, ces paisibles officines dans lesquelles on conserve les fossiles de l'art, sont suffisamment nombreux ; leurs tendances sont d'autant mieux connues qu'elles sont toujours les mêmes. Une bonne situation matérielle ne leur fait jamais défaut, car les badauds, les amis de la tranquillité, les esclaves de l'habitude sont toujours en majorité.

Ce qui est plus rare, ce sont les associations libres, audacieuses dans leurs visées, intransigeantes dans leurs opinions. Elles n'ont la plupart du temps qu'une existence souffrante et éphémère. Ceux qui les composent sont des indociles qui, par leurs allures, remettent en mémoire la fable du *Loup et du chien*. Il est en effet des natures qui répugnent à toute servitude, fût-ce une servitude d'école et qui sans cesse marmottent le cri du fabuliste : *Attaché ! Vous ne courez donc pas toujours où vous voulez ? De tous vos repas je ne veux en aucune sorte, et ne voudrais pas même à ce prix un trésor !* Les *Vingtistes* se sont décidés pour le sort du loup, mais ils affirment qu'ils sauront engraisser sans passer le cou dans le collier.

Lorsqu'on examine de qui se compose ce petit corps d'armée, on constate sans peine qu'il a été recruté parmi les plus audacieux et les plus indomptés des néo-peintres, soit comme art, soit comme caractère. Aussi, dès le début, les a-t-on vus répudier ouvertement toute aide officielle ; ils se sont présentés en affirmant le néologisme dans les procédés techniques et la contemporanéité dans le choix des sujets.

Devant cette levée de piques, l'attitude du milieu ambiant a été curieuse.

D'abord, le monde gouvernemental s'est mis à l'écart avec des attitudes inquiètes. L'école artistique conservatrice, après avoir fait la moue, passa au dédain, et bientôt à l'irritation. Parmi les jeunes, les uns eurent peur et refusèrent de s'affilier. Ceux à qui il ne fut fait aucune ouverture, affectèrent de voir une œuvre de coterie et de présomption dans ce qui était en réalité une œuvre d'oubli de soi-même et de combat. La presse, dont on ne rechercha pas l'appui, se fit l'écho de tous ces éléments. Elle parla peu, goguenarda ou effraya quelques-uns de ceux qui, au début, étaient prêts à payer de leur personne : aussi en vit-on se retirer

inopinément. Quant au public, pâte molle, toujours disposé à suivre les bavardages ou à s'en fier au reportage, il fut sceptique et peu disposé à la bienveillance.

Si nous entrons dans ces détails, c'est que l'exposition des *XX* nous paraît être autre chose qu'une simple réunion de productions artistiques remarquables. En dehors du charme qui en résulte, il y a une manifestation qui aboutira, on y peut compter, à une modification sensible dans les préoccupations, les allures et le progrès de notre monde artistique.

L'organisation de cette première bataille, les œuvres qu'on a rassemblées pour la livrer, composent un des choix les plus heureux que l'on ait vus depuis nombre d'années. L'effort a été énergique et le résultat en est surprenant. Les alliés étrangers auxquels on s'est adressé avec une juvénile audace, sont vaillamment venus à la rescousse et ont donné avec enthousiasme; ils ont compris qu'une telle lutte était internationale; qu'il ne s'agissait pas uniquement de savoir si quelques-uns de nos jeunes artistes les plus sympathiques allaient former une escadrille d'élite marchant en tête du mouvement, mais si les tendances nouvelles ne gagneraient pas en force en s'unissant, et si la trouée qu'il s'agit de faire au travers des préjugés ne serait pas plus promptement accomplie.

Le résultat est visible au Palais des Beaux-Arts; il s'impose aux plus incrédules. La conspiration du silence a été impossible. L'ouverture s'est faite avec un éclat retentissant; elle est à la fois une date et une victoire. Et quand on songe comme tout a été improvisé par des novices en l'art d'être habiles, on peut affirmer que les expositions prochaines seront plus brillantes encore.

Historiquement ce mouvement s'indiquait. Ceux qui comprennent notre évolution artistique depuis le commencement du siècle, pouvaient presque prédire ce qui allait arriver. En ces temps lointains nous étions, en effet, sans art national pratiqué. Nous vivions de souvenirs glorieux. C'est alors que David, exilé, vint s'installer chez nous et eut, sur ceux qui l'environnaient, une influence prépondérante. On sait que cette grande personnalité présentait ce phénomène, peu commun, d'un art double : l'académique, dont une des expressions les plus connues se trouve dans l'*Enlèvement des Sabines;* le réaliste, dont *Marat assassiné dans son bain* est l'exemple le plus connu.

De ces deux manières du maître, l'une fut adoptée par Navez et sa suite, l'autre fut préférée par Wappers et la légion des peintres romantiques.

Sous le régime néerlandais, conservateur et froid, c'était Navez qui triomphait. Après la révolution de 1830, Wappers et son école eurent le dessus et on assista à ce spectacle, très rare, d'un art libre et novateur soutenu par le gouvernement. C'est que le gouvernement lui-même était à ce moment révolutionnaire.

Si l'art de Wappers, en tant qu'il bousculait les Grecs et les Romains, put être considéré comme un progrès, il n'en était pas moins au fond d'une fausseté aujourd'hui indiscutable; la nature était oubliée, l'histoire que l'on faisait avec prédilection, était de fantaisie; quant au coloris, on sait quelle sauce ce fut.

Il régna en maître jusque 1848. Alors obscurément commencèrent à se produire ceux qui, entendant les lointains échos des maîtres français contemporains, osèrent affirmer qu'il n'y a d'art vrai et touchant que celui qui a la réalité pour inspiratrice; dédaignant les règles pompeuses de l'école théâtrale qui occupait toutes les issues, ils engagèrent une lutte dont le public d'alors se doutait à peine, mais qui devait aboutir à ce qu'on voit aujourd'hui.

La tentative était écrasante pour ceux qui l'essayaient. Les traditions de Wappers s'étaient infiltrées dans toutes les forces officielles et réglaient sans conteste le goût du public. Les adeptes de l'art nouveau vécurent dans le dédain, dans la misère, dans l'oppression, et ceux même qui parvinrent à se dégager plus ou moins de cette étreinte et de cet étouffement, en emportèrent des impressions qui les détruisirent presque tous prématurément. Il suffit de citer, pour réveiller ces souvenirs douloureux, Louis Dubois, Charles Degroux, Hippolyte Boulenger, mais ils disparurent sans jamais avoir rien concédé de leur foi.

Après eux s'est levée une nouvelle moisson qui continue leur œuvre; elle est plus heureuse, car elle est désormais soutenue. Il ne s'agit plus de quelques artistes isolés végétant dans un coin, presque inconnus, ou si leur nom prenait quelque notoriété, considérés comme des excentriques ou des anarchistes. Désormais les individualités se sont agrégées et marchent, par petits groupes peut-être, mais en se sentant les coudes.

Les *XX* continuent ces initiateurs, et de même leur association est la fille de sociétés tombées vite après leur naissance, qui se nommaient entre autres *l'Art libre* et *la Chrysalide*.

Au point de vue des rapports de l'art avec l'organisation officielle, le mouvement auquel nous assistons était nécessaire. Un gouvernement appuie toujours une des formes de l'art à son époque, car il ne peut se désintéresser de ce besoin social que l'on a, à si juste titre, nommé un superflu indispensable. Mais quelle forme préfère-t-il? La réponse est facile : Toujours celle qui domine. Quant à savoir à laquelle est dévolu ce privilège, les événements montrent que c'est très variable. Tantôt c'est le vrai grand art, comme à l'époque de la Renaissance ou au siècle de Rubens; tantôt un art révolutionnaire : par exemple, ainsi que nous le disions tantôt, le romantisme après 1830. Mais le plus souvent c'est un art arriéré, celui du plus grand nombre, celui des imitateurs, celui des vieux; et cela s'explique quand on réfléchit que ce sont les vieux qui presque toujours occupent les situations politiques.

C'est le cas en Belgique. L'art officiel n'est que la continuation, après épuisement complet, de l'école qui s'était levée, après notre indépendance, qui croyait être en possession de la vérité et qui, au fond, n'était qu'une expression de l'artificiel. C'est lui qui maintenant encore inspire l'enseignement académique, qui obtient les encouragements, les récompenses; c'est lui qu'aime et soutient le monde des gens arrivés; c'est lui qu'admire et achète la cohue bourgeoise. Quand on parle de grands hommes, c'est parmi ses adeptes qu'on va les prendre; lorsque l'un d'eux est parvenu à réaliser une de ces œuvres vides et conventionnelles qui provoquaient l'enthousiasme il y a quarante ans, il se fait autour d'elle un remuement qui rappelle, de loin, il est vrai, les grandes agitations d'alors.

Si cela eût dû continuer, ce serait l'arrêt de l'évolution artistique. Il importait donc de se lever contre cette paralysie et cette momification. Il fallait rendre à l'art la circulation de sa sève et le pousser plus avant dans les voies nouvelles. L'instinct des *XX* les a bien servis à cet égard et, inconsciemment ou non, ils piétinent la routine et jettent une clameur qui va donner du cœur aux plus hésitants.

Nous entendons, autour de nous, objecter le caractère révolutionnaire et d'intransigeance qui accompagne cette démonstra-

tion. On oublie que tout novateur fut en son temps un révolutionnaire. On ne pénètre dans la gloire que par escalade et effraction. Elle est aussi difficile à conquérir que le royaume des cieux. Ceux qui n'ont pas révolutionné l'art, n'ont jamais survécu. En continuant les traditions établies avant eux, ils ont peut-être charmé les bourgeois de leur temps, mais ils ont disparu dans l'oubli. Le génie dérange toujours les habitudes et son propre est de scandaliser ceux à qui il apparaît pour la première fois. Il faut entrer dans les préjugés comme un boulet. Il y a dans le domaine artistique comme ailleurs, *l'ancien régime* que regrettent les vieillards, et là aussi on peut parler *des abus d'un autre âge* qu'il est bon de balayer. Il importe que l'on s'occupe davantage du présent et surtout de l'avenir, et qu'on parle moins de ce qui fut que de ce qui est et de ce qui sera. On nous fatigue en exaltant sans cesse ce qui fut bon jadis. Qu'on nous laisse en paix avec ces fantômes. Il ne faut pas que les morts tuent les vivants tant que ça.

LE MAITRE DE FORGES

On appelait le théâtre Molière, il n'y a pas longtemps encore, le théâtre des familles. En effet, c'était là que les bourgeois aisés d'Ixelles allaient, le soir, faire leur petite sieste littéraire et siroter trois ou quatre actes de drame ou de comédie pour ne pas s'endormir avant onze heures. Ce jeu-là valait bien le bezigue, mais le plaisir que prenaient les bons Ixellois, ils ne le prenaient qu'entre eux et le grand public restait presque exclu du théâtre Molière. De temps en temps, sans doute, quelque Bruxellois ou quelque habitant de faubourgs éloignés gravissait les hauteurs et, poussé par la nostalgie des choses inconnues, pénétrait au théâtre Molière; mais toutes les familles enfouies dans des loges un peu noires ou assoupies aux fauteuils d'orchestre, dans le profond silence de la digestion, laissaient à l'intrus une telle impression de tristesse, qu'il se jurait bien de ne plus jamais troubler le repos des Ixellois. En effet, les artistes, dans la lumière crue de la rampe, se livraient en vain sur la scène à toutes les horreurs des drames les plus terribles, ou faisaient éclater le rire sonore des comédies classiques, on était à se demander pourquoi ces malheureux se démenaient ainsi, au risque de déranger tant de familles honorables, qui, au grand complet, avaient choisi ce lieu de retraite. Le théâtre Molière, dans ce temps-là, était à peine un théâtre, et son silence, son atmosphère lourde, son lustre à moitié éteint, sa salle petite et pourtant obscure, avec les longs rideaux des loges pendant symétriquement tout autour, en faisaient presqu'un dortoir : un dortoir où l'on jouait la comédie, voilà tout.

Aujourd'hui combien tout cela est changé. Le théâtre Molière a des premières où court tout Bruxelles, bien entendu tout ce qui de Bruxelles sait tenir dans cette charmante petite salle. Le théâtre Molière donne la nouveauté; il a des succès, il fait venir de Paris non pas quelque artiste isolé en représentation, mais des compagnies entières d'artistes; c'est lui qui tend à devenir notre principale scène littéraire, depuis que les Galeries ne jouent plus que l'opérette et que le Parc ne tient plus que le vaudeville, — avec des intermittences. Il a suffi d'un directeur intelligent, habile et courageux pour opérer cette révolution.

Le succès actuel du théâtre Molière s'appelle le *Maître de forges*. C'est une comédie dont la donnée est intéressante, la construction hardie et vigoureuse et la langue nerveuse et correcte Ce n'est pas un chef-d'œuvre et ce n'est pas non plus une œuvre médiocre. Il y a des parties manquées, mais il y a des scènes trouvées, puis il y a le souffle et à la scène, comme partout, c'est la qualité maîtresse.

Le sujet est simple. Une jeune fille, d'un caractère fier et de sang noble, se voit abandonnée par son fiancé, un jeune duc, qui court épouser une dot bourgeoise. Par dépit et par vengeance elle accepte le nom d'un roturier maître de forges, homme de cœur et de talent; mais elle ne l'aime pas et lui fait brutalement sentir, la nuit même des noces, ses répugnances et presque ses dédains. Le mari, belle et forte nature, jure de briser cet orgueil et il y parvient par le seul ascendant du caractère et de la volonté. Naturellement, une fois le mariage accompli, le jeune duc essaie de reconquérir celle qui jadis l'avait aimé, tandis que sa femme s'éprend de son côté du maître de forges, et c'est entre ces quatre personnages que le drame est noué. Mais le jeune duc est repoussé avec mépris, sa femme n'a servi qu'un moment d'instrument au maître de forges pour faire éclater la jalousie au cœur qui l'avait méconnu et finalement le roturier triomphe et se fait aimer éperdument par celle qui, jusque-là, n'était restée que sa *camarade* ou plutôt son ennemie.

La donnée, comme on le voit, est assez banale; ces rivalités entre nobles et bourgeois sont bien démodées, et le public de nos théâtres, entièrement composé de bourgeois, et qui sent sa force contre laquelle aucune noblesse du monde ne peut plus rien, reste fort indifférent à ces sortes de luttes. Il y a trente ans encore du temps du *Gendre de M. Poirier*, les loges étaient composées autrement que le parterre et les fauteuils, et ces rivalités de classes qui se déroulaient sur la scène, avaient leur contre-coup et leur écho dans la salle et soutenaient l'intérêt. Aujourd'hui le niveau de l'argent a passé sur ces distinctions anciennes, et quel que soit le nom que porte un personnage au théâtre, il n'est plus qu'un homme, et si vous voulez un homme du monde, — mais d'un monde ouvert à tout ce qui sait porter un habit. La comédie de notre temps est dans cette confusion de toutes les classes et de tous les mondes mêlés

en un inénarrable gâchis et plus du tout dans des distinctions sociales qui ont disparu. Voilà donc un premier et grand écueil qu'avait à affronter le *Maître de forges*. Le fond même de l'intrigue n'éveille plus d'intérêt.

Eh bien, malgré cela la comédie a réussi, grâce à deux ou trois scènes où la situation est vraie, le sentiment juste et la langue serrée et ferme. Le premier acte est d'une exposition trop rapide, trop brutale et ouvre mal ce drame intime. Mais au second acte la scène de la nuit de noces, qui est capitale et qui était difficile à faire, est excellente. Elle a du reste été admirablement dite et jouée, surtout par Achard Si sa partenaire, était un peu moins déclamatoire, elle ferait beaucoup plus d'effet. C'est cette scène-là qui sauve la pièce et la fait réussir. En effet, le troisième acte n'est pas heureux. La scène de rupture avec le jeune duc est banale et la scène de jalousie entre les deux femmes est beaucoup trop violente; l'exécution de la femme du duc à la fin du troisième acte est absolument outrée et impossible. Il n'y a plus que le monde de l'*Assommoir* où les gêneurs sont flanqués à la porte de cette façon sommaire. Le quatrième acte n'est pas meilleur. Le maître de forges et le duc vont se battre et c'est le moment où l'amour de la femme orgueilleuse doit éclater dans toute sa force, et où le drame doit se dénouer par l'exaltation du bourgeois triomphant. Il y avait là quelque chose à trouver. Eh bien, cet acte est un véritable escamotage. Le coup de feu qui blesse l'héroïne et qui la jette dans les bras enfin ouverts de son mari, n'est qu'un truc. Et cependant malgré toutes ces imperfections, et disons-le, malgré cette absence d'une véritable conception dramatique, la pièce est applaudie et avec raison. Pourquoi? Parce qu'elle a une qualité qui tient lieu de beaucoup d'autres et sans laquelle les autres ne sont rien : elle est sincère. C'est cette sincérité, cette jeunesse qu'on y sent d'un bout à l'autre qui la font écouter, et comme elle est en outre parfaitement jouée, qui la font applaudir.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine notre second article sur la *Sculpture en bronze*.

Théatres

Théatre des Galeries. — **François les Bas-Bleus.**

Fantaisie aimable, pas méchante ni très neuve. Le livret a nécessité la collaboration de trois écrivains, ce qui étonne un peu. La musique a occupé deux compositeurs. Total, cinq auteurs pour une pièce d'allures très modestes, un simple fait-divers enjolivé de couplets. C'est beaucoup!

Passe encore pour la partition. M. Bernicat étant mort avant de l'avoir achevée, il a fallu quelqu'un pour la mettre au point, et très intelligemment M. Messager, en excellent musicien qu'il est, a tiré parti des inspirations de son ami, y a ajouté quelques compositions d'une grande finesse, a étoffé le tout, l'a assaisonné d'une instrumentation dans laquelle l'artiste de race montre tout le temps le bout de l'oreille.

Cela suffit-il pour assurer le succès? Peut-être, puisque depuis plus de quinze jours on joue *François les Bas-Bleus* aux Galeries, et que tous les soirs le public applaudit les chansons de Mlle Thèves, les grimaces de M. Pottier, les bouffonneries de Mme Bernardi et la voix de M. Maris.

MM. Du Breuil, Humbert, Burani et Messager jubilent et M. Carion se frotte les mains. Il est vrai que ce dernier a aussi collaboré, et dans une large mesure, en plaçant la pièce dans des décors charmants, d'une éblouissante fraîcheur, et en y apportant le luxe d'une série de costumes neufs.

Théatre de l'Alcazar. — Mme Olga Léaut prépare avec beaucoup de soins *Frétillon*, un nouvel opéra comique. Il y aura quatre décors neufs de MM. Lynen et Devis, un ballet, etc.

Théatre du Parc. — Mlle Maria Legault a remporté avant-hier un très grand succès dans le rôle d'*Eva* des *Affolés*.

Au Conservatoire

Deuxième concert — Deuxième séance de quatuors.

Le Conservatoire a donné cette semaine deux auditions remarquables. Nous qui avons été sévère pour ses programmes monotones et pour ses exécutions molles, ne lui ménageons pas l'expression de notre satisfaction, quand un événement comme celui qui s'est passé dimanche épure d'un coup les affiches et donne à l'orchestre et à son directeur de la vigueur, de la jeunesse, de l'entrain, de la vie.

Wagner et Berlioz, les deux promoteurs des idées modernes, les deux génies qui, l'un en Allemagne, l'autre en France, ont montré aux jeunes la voie à suivre et ont dégagé l'art musical de l'ornière où il était embourbé, sont entrés de pair au Conservatoire dont M. Gevaert avait jusqu'à ce jour tenu rigoureusement les portes fermées devant eux. Devant le premier, tout au moins, car en ce qui concerne l'innocente scène de la *Mort d'Ophélie*, qui n'a rien de révolutionnaire, elle avait été exécutée déjà, à la distribution des prix; le *Carnaval romain*, cette amusante fantaisie qui sent son romantisme d'une lieue, avait également été entendue jadis au Palais Ducal, — aujourd'hui officiellement académique.

Mais de Wagner, rien n'avait été joué, et l'intromission de l'auteur des *Maitres chanteurs* dans le musée des antiques de la rue de la Régence aura sans doute fait dresser quelques perruques sur les vénérables bustes des maîtres d'autrefois.

Pour éviter des désastres, M. Gevaert avait d'ailleurs choisi, dans l'œuvre gigantesque de Wagner, des choses douces, à la portée du public qui fréquente ses auditions, et le moins rouges possible. Il a fait chanter le chœur des fileuses du *Vaisseau Fantôme*, le prélude de *Lohengrin* et l'ouverture de *Faust*. Cette dernière œuvre, quoique remontant déjà assez loin dans le passé, appartient, il est vrai, à la série des conceptions intransigeantes. Aussi l'a-t-on discutée avec véhémence. Pour compléter ce programme moderniste, le directeur du Conservatoire y avait porté la meilleure des symphonies de Raff, un mort moins illustre que les deux autres, mais qui n'en a pas moins eu sa grande part d'influence sur la jeune école d'Outre-Rhin. *Im Walde*, la dramatique et très sonore composition, imprégnée de senteurs forestières et fort habilement orchestrée, a

été fort bien rendue. On le voit, le concert de dimanche, après les austérités somnolentes du concert précédent, a été un glorieux éveil. Par ses applaudissements et le témoignage non équivoque de son contentement, le public a manifesté le plaisir que lui causait cette innovation assez inattendue. Espérons qu'en présence du succès de ce concert moderne, M. Gevart ne s'en tiendra pas là. Espérons-le, mais n'y comptons pas trop.

***

La deuxième séance de quatuor a eu lieu jeudi; elle a été, dans l'ensemble, fort bonne. Le quatuor en *la* de Schumann, un quatuor en *sol* de Haydn et l'un des grands quatuors de Beethoven, le 13e, en *si b*, constituaient le programme. Le premier, d'une exécution ardue, a particulièrement plu. MM. Colyns — qui occupait cette fois le pupitre du premier violon — Van Styvoort, Hubay et Servais, ont triomphé des difficultés épineuses de l'œuvre et ont donné à la poétique et superbe composition du maître allemand une interprétation sinon parfaite du moins de nature à en exprimer les secrètes beautés. Plus à l'aise dans le quatuor de Haydn, ils ont apporté aux rythmes vieillots et aux dessins mélodiques d'un archaïsme qui fait quelque peu sourire aujourd'hui, toute la finesse de détails nécessaires. Dans le quatuor de Beethoven, le plus sévère des trois, ils ont eu, particulièrement dans les deux dernières parties, des moments remarquables qui ont arraché les bravos à l'assistance.

Livres nouveaux

Bibliographie générale et raisonnée de numismatique belge, par G. Cumont. — Bruxelles, Fr. Gobbaerts, 1883.

Lorsqu'on veut étudier n'importe quelle partie d'une science qui consiste en faits, il faut avant tout savoir ce qui a été écrit sur cette matière, d'abord parce que, comme le dit Fontenelle : « Nous ne pouvons voir d'un peu loin sans monter sur les épaules les uns des autres » ; puis aussi parce que, dans l'ignorance des précédents, on risque de présenter au public comme terres vierges des terrains qui ont déjà été défrichés et qui sont depuis longtemps acquis à la science.

La patiente érudition allemande abonde en inventaires bibliographiques in-folio qui contiennent seulement les titres des livres publiés sur la théologie, la philosophie, le droit, la médecine, l'histoire, etc. C'est ce que la docte Germanie appelle « la littérature » de chacune de ces sciences.

Jusqu'à présent la « Littérature de la numismatique » nous faisait défaut tout à fait. Désormais cette lacune est comblée : un jeune membre du barreau de Bruxelles, M. G. Cumont, qui est en même temps secrétaire de la Société royale de numismatique de Belgique, vient de publier la *Bibliographie générale et raisonnée de la numismatique belge*. Une telle nomenclature, pour être réellement utile, doit être aussi complète que possible avec une bonne classification. A cet égard, M. Cumont a apporté à son œuvre un soin minutieux et toute l'ardeur d'un véritable bibliophile.

Tout ce qui a été imprimé sur la science des médailles concernant la Belgique : livres ou plaquettes, placards, tarifs et ordonnances monétaires, catalogues les plus intéressants de ventes de médailles et monnaies, publications périodiques belges et étrangères, tirés à part, etc., tout est dûment indiqué à sa place dans cette bibliographie, et diverses tables rendent les recherches aussi promptes que faciles. Il est de la nature même d'un travail de ce genre de ne pouvoir être rigoureusement complet. Aussi l'auteur se tient-il prêt à combler au besoin dans un supplément les omissions qui pourraient être signalées. On n'en est pas moins surpris de voir que la Bibliographie numismatique belge comporte tout un volume in-8° de 474 pages !

Nous félicitons M. Cumont du sujet inexploré qu'il a choisi et de la manière dont il s'est acquitté de sa tâche d'érudit. Sa Bibliographie, nous n'en doutons point, recevra de nos numismates l'accueil qui est réservé à tout livre utile et bien fait.

MEMENTO MUSICAL

Le pianiste Franz Rummel, le plus brillant des élèves de Brassin, aujourd'hui établi à Berlin, s'est fait entendre à Anvers, dimanche dernier, avec un très grand succès, après avoir donné en Allemagne des concerts qui ont eu du retentissement. Nous avons sous les yeux les journaux de Wiesbaden et de Hambourg, qui montent le ton de leur enthousiasme à un degré peu accoutumé.

« M. Rummel, dit l'un d'eux, est un pianiste hors ligne, qui a conquis toutes les sympathies de l'auditoire. Son jeu, remarquablement correct et clair, s'inspire d'un véritable génie artistique... En un mot, M. Rummel est un artiste dans la véritable acception du terme. »

M. Rummel a joué à Anvers le *Concerto de Schumann* et la *Fantaisie hongroise* de Liszt. Peu d'artistes ont plus de fougue, de brio, de coloris, joints à une délicate observation des nuances. Nous sommes heureux des éloges décernés au jeune pianiste, qui est un peu des nôtres puisqu'il a fait à Bruxelles toute son éducation musicale.

***

M. Chiaromonte, l'excellent professeur de chant, qui est aussi, paraît-il, compositeur, ce qu'on ignore généralement à Bruxelles, donnera, en avril prochain, une audition d'un drame biblique intitulé *Job*.

La partition vient de paraître chez Breitkopf et Härtel. Cette audition aura lieu au Palais des Académies, au bénéfice de la caisse de retraite de l'Association des artistes musiciens. L'exécution sera remarquable si l'on en juge par le mérite des artistes appelés à y concourir : d'une part, Mlles Duvivier et Dyna Beumer ; de l'autre, les jeunes filles du Conservatoire et les chœurs de l'*Orphéon*, sous la direction de M. Bauwens. M. Chiaromonte est l'auteur de *Felicia*, jouée à Naples par Tamberlick ; de *Catherine de Clèves*, représentée en 1850 et de *Il gondoliere*, exécuté à Gênes quelques années plus tard.

***

M. Bourgault-Ducoudray nous adresse la partition d'un petit drame musical en deux parties pour chœur de femmes, solis et chestre, intitulé : *la Conjuration des fleurs*. L'œuvre est élégante et distinguée, sans grandes visées, mais écrite par une main exercée à manier les voix.

La Conjuration des fleurs a été exécutée jeudi, avec succès à ce qu'on nous rapporte, au Marché Saint-Josse, à la distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de cette commune. Cette audition ayant coïncidé avec la séance du quatuor au Conservatoire, nous n'avons malheureusement pas pu y assister.

***

Le premier concert du Conservatoire de Liège a eu un grand succès. Le programme se composait de la *Symphonie pastorale* de Beethoven, de fragments de *Manfred* de Schumann, de l'ouverture de *Fidelio* et de l'audition de deux solistes de mérite, MM. Ysaye et Heuschling.

A propos de *Manfred*, que les Concerts populaires de Bruxelles feront probablement entendre à leur prochaine séance, voici quelques détails intéressants que donne M. Jules Ghymers dans un journal liégeois :

On sait que c'est en 1816, aux bords du lac de Genève que Byron composa *Manfred*, frère jumeau d'un des plus grands poèmes du siècle, le *Faust* de Gœthe. « Lord Byron m'a pris mon *Faust*, disait Gœthe, et l'a fait sien. Il en a employé les ressorts moteurs à sa façon, pour son but propre, de sorte qu'aucun d'eux ne reste le même, et c'est pour cette raison surtout que je ne saurais trop admirer son génie. » En effet, l'œuvre était originale. « Je n'ai jamais lu le *Faust* de Gœthe, écrivait Byron, car je ne sais pas l'allemand ; mais Matthew Monk Lewis, en 1816, à Coligny, m'en traduisit la plus grande partie de vive voix, et naturellement j'en fus très frappé. Néanmoins, c'est le Steinbach et le Jungfrau et quelque chose d'autre encore bien plus que *Faust*, qui m'ont fait écrire *Manfred* » — L'œuvre est si entièrement renouvelée, ajoutait Gœthe, que ce serait une tâche intéressante pour un critique de montrer non seulement les altérations, mais leurs degrés.

Dans la petite notice placée en vedette du programme du concert, nous lisons que *Manfred* « n'est pas un opéra, mais un drame où la musique intervient d'une manière assez discrète pour en souligner les grandes situations ou les épisodes pittoresques. » Dans ses lettres au libraire Murray, Byron s'exprime dans ce sens ; il appelle *Manfred* un poème : c'est en effet un poème dialogué, peu fait pour la représentation. Jusqu'à présent un seul théâtre, dit J. Von Wasielewski, le biographe de Schumann, « a tenté la représentation scénique de *Manfred*, celui de Weimar. On le donna plusieurs fois sur la demande de Liszt, au commencement de 1852. Le poème fut corrigé, abrégé et divisé en trois parties. Mais cet ouvrage ne put obtenir par cette voie un rapide succès ; il offre aux masses trop peu d'attrait. On n'y trouve pas d'hommes de chair et de sang, et par conséquent on ne saurait y prendre un intérêt humain. Ce monde d'esprits invisibles, flottant entre ciel et terre, peut bien intéresser quelque temps, mais il est impuissant à donner une satisfaction vraie et durable. »

***

M. Colonne fait exécuter aujourd'hui, dimanche, en entier, le second tableau du premier acte de *Parsifal*, pour chœurs et orchestre.

Petite chronique

M. Edmond Picard a ouvert hier, devant un nombreux auditoire, la série des conférences organisées par les *XX* — ou les *Vingtistes* — ou les *Vingtards* — au local de leur exposition, au Palais des Beaux-Arts.

L'article que nous publions en tête de notre numéro est le résumé de la première partie de cette conférence. Nous en donnerons la suite dans notre prochain numéro.

La deuxième conférence aura lieu samedi prochain, 16 courant, à 3 heures précises. Elle sera faite par M. Georges Rodenbach, qui parlera du jeune mouvement littéraire en Belgique.

Rappelons que ces conférences sont publiques. Le prix d'entrée à l'exposition, qui est de 2 francs le samedi, n'est pas augmenté.

Les *XX* donneront le jeudi à 3 heures d'attrayantes séances de musique. La première est fixée à jeudi prochain, 13 février. L'*Union instrumentale* présidée par M. Kefer, qui vient de remporter un grand succès au Cercle artistique, s'y fera entendre.

Le programme porte une *Sérénade* (Nonetto) de Naumann, les *Contes de Fée* de Schumann et le *Quintette des Truites* de Schubert. — Le prix d'entrée est de 2 francs On peut se procurer des billets chez les marchands de musique et au Palais des Beaux-Arts, au local de l'exposition. Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur cette exécution d'œuvres choisies faite par des musiciens d'un sérieux mérite dans un milieu essentiellement artistique

---

L'Ecole belge vient d'être cruellement éprouvée dans la personne du peintre Gustave De Jonghe.

Une attaque d'apoplexie, que les médecins déclarent incurable, prive notre compatriote de ses facultés et laisse sans secours sa jeune famille.

Les artistes belges, mus par un généreux élan de confraternité, ont résolu de parer de leur mieux à ce désastre.

Une première assemblée, dont MM. Gallait, Vervoort, président du *Cercle artistique*, et Louis Robbe ont accepté la présidence d'honneur, s'est tenue au *Cercle artistique et littéraire*. Elle se trouvait composée de MM. De Schampheleer, Dell'Acqua, G. De Saint-Cyr, De Vigne, Hannon, Lagye, Lambrichs, J.-B. et C. Meunier, Raymaeckers, Roelofs, Serrure, Slingeneyer, Smits, Stallaert, Arthur Stevens, Stroobant, Van Camp, Jan Verhas.

Il a été décidé d'une exposition-vente à laquelle participeraient les artistes belges et parisiens.

Des comités se formeront en province et à Paris, où Gustave De Jonghe avait élu domicile et où il ne comptait que des sympathies.

L'assemblée, en se séparant, a désigné son comité exécutif de Bruxelles, qui s'est immédiatement constitué. Il se compose de MM. Slingeneyer, président, Dell'Acqua, De Schampheleer, De Saint-Cyr, De Vigne, Lambrichs, Raymaeckers, Serrure, Arthur Stevens, Van Camp, membres actifs, et MM. Hannon et Lagye, secrétaires.

Le statuaire Auguste Dumont, de l'Institut, l'un des plus anciens professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts, et le plus vieux des survivants de la génération romantique à Paris, est mort le 28 janvier, au palais de l'Institut. Voici les détails biographiques que donne sur lui l'*Indépendance* : Né à Paris en 1801, il avait remporté le prix de Rome en 1823, il envoya, pour remplir ses obligations de pensionnaire, le groupe en marbre de *Leucothée et Bacchus* qui figure au musée du Luxembourg. Chargé depuis son retour à Paris des travaux les plus nombreux et les plus importants, on lui doit, pour ne citer que ses ouvrages les plus populaires, la statue du *Génie de la Liberté* sur la colonne de la place de la Bastille et celle de *Napoléon Ier* sur la colonne de la place Vendôme.

Nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1838, il était le doyen de sa compagnie et il avait eu la rare satisfaction de compter parmi ses confrères trois de ses élèves, MM. Perraud, mort depuis quelques années, Bonassieux et Jules Thomas.

Il était professeur à l'École des Beaux-Arts depuis 1852 et commandeur de la Légion d'honneur.

En lui s'éteignent la race artistique des Dumont qui a fourni quatre générations de sculpteurs et celle des Coypel.

Voici les prix atteints par les principales œuvres d'Edouard Manet, à la vente des 4 et 5 février, qui a eu lieu à l'Hôtel Drouot, et dont le produit monte à fr. 117,000 :

Pastels : La *Viennoise*, 700 fr.; *Femme voilée*, 510; *Jeune femme accoudée*, 700; *Femme au bord de la mer*, 1,500; *Georges Moore*, 1,800; *Sur le blanc*, 1,250; *Tête de jeune fille*, 620; L'*Homme au chapeau rond*, 1,050.

Aquarelles : *Les Petits Cavaliers*, 300 fr.; *Fleurs*, 290.

Dessins : *Annabell Sée*, 105 fr.; *Odalisque*, 85; *Le Chat*, 100.

Lithographies : *Rendez-vous de Chats*, 200 fr.; *Polichinelle*, 265.

Les grands tableaux n'ont été qu'à peine abordés. *Hamlet* a été donné pour 3,500 fr. Le *Bar aux Folies-Bergère* a produit 7,850 fr. La *Leçon de musique*, 4,410 fr.; *Olympia*, 10,000 fr.; *le Balcon*, 3,000 fr.; *Chez le père Lathuille*, 5,000 fr.; *la Servante de bocks* 2,500 fr.; *Nana*, 3,000; *le Singe*, 8,000 fr.; *Argenteuil*, a obtenu le plus gros prix : 12,500 fr.

Sommaire de la *Jeune Belgique* du 20 janvier, n° 2.

Sensations, Maurice Sulzberger — Hiver (Sonnet), Emile Van Arenbergh. — Au pays wallon, Jules Destrée. — Sonnet d'automne, Jules Gilson. — Le « zut » de Blanchette, Carl Maubray. — La seconde à l'*Office de publicité*, Tête de mort. — Chronique littéraire, Jacques Arnoux ; Emile Verhaeren. — Chronique artistique : I. Exposition de *l'Essor* ; II. Exposition de M. Cassiers, Emile Verhaeren ; III. Exposition de M. Cluysenaar ; IV. L'atelier Van Alphen, A. M. — Chronique musicale ; Memento musical, Henry Maubel. — Chronique théâtrale. — Memento, Nemo.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

ON DEMANDE A ACHETER D'OCCASION un chevalet et une boite à couleurs d'atelier, 80, Montagne de la Cour.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 7. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 FÉVRIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'EXPOSITION DES *XX*. *L'art jeune*. Second article. — LIVRES NOUVEAUX. *Kerkadec, garde-barrière*, par Léon Cladel, préface de Clovis Hugues. — LA SCULPTURE EN BRONZE. Deuxième article. — CONFÉRENCES LITTÉRAIRES. *Conférence au Cercle des XX*, par Georges Rodenbach : *Les jeunes Belgique*. — THÉATRES. Théâtre de la Monnaie. *Mme Albani*. Théâtre de l'Alcazar. *Frétillon*. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION DES XX

L'ART JEUNE

Second article.

Les tendances nouvelles que nous avons indiquées comme étant la caractéristique du mouvement inauguré par les *XX*, sont-elles un progrès ou une décadence?

Ce n'est, certes, pas nous qui posons la question, ce sont les adversaires de l'association nouvelle. Il importe, pour faire disparaître l'incertitude plaisante qu'on soulève ainsi, d'analyser ces tendances et de les définir. Elles se résument en des principes désormais parfaitement clairs et que, seuls, essaient d'obscurcir ceux qui y ont intérêt.

La jeune école proclame comme sa formule artistique : *l'étude et l'interprétation directe de la réalité contemporaine par l'artiste se laissant aller librement à son tempérament, et maître d'une technique approfondie.*

Reprenons chacun de ses termes :

D'abord, *l'étude et l'interprétation de la réalité contemporaine.* Cette règle, les adeptes du mouvement l'appliquent dans tous les éléments de l'art.

Dans le choix du sujet : Donc plus de conceptions de pure imagination, plus de scènes historiques de convention. Ils veulent le paysage tel qu'il est là partout autour de nous dans le pays où nous vivons et que nous connaissons. L'homme et la femme tels que nous les voyons vivre et s'agiter. Les scènes de notre existence sociale luxueuse ou pauvre avec l'intérêt constant qu'elles présentent. Si quelques-uns d'entre eux composent quelque sujet en dehors de ce qu'ils peuvent voir par eux-mêmes, encore veulent-ils que tous les éléments soient pris dans la réalité, que celle-ci seule fournisse les modèles.

Nous savons que les académiques objecteront que de grands artistes ont peint des chefs-d'œuvre qui ne correspondaient point aux réalités de leur époque. Ils pourront citer Rubens et ses scènes mythologiques; les grands Italiens et leurs scènes bibliques. Mais quand il s'agit de l'Art considéré dans son ensemble, au point de vue des artistes qui ne sont point des phénomènes résumant toute une école, c'est une erreur que de citer les exceptions et d'en vouloir faire une règle générale. Au génie tout est permis, car il trouve toujours moyen de se tirer d'affaire. Et encore peut-on se demander si Rubens lui-même, peignant les scènes de son temps, n'eût pas été plus émouvant qu'avec ses conceptions imaginatives.

Dans le dessin, ce que cherchent les nouveaux venus, ce sont les corps modernes, avec leurs allures nerveuses, avec leurs vêtements qui les masquent, avec leurs contours équivoques et brisés. Certes, il ne faut pas dédaigner le nu, il offre toujours dans ses

lignes délicates, dans le nuançage de ses tons, un charme qui séduit. Mais il n'est plus dans nos mœurs de montrer la statue humaine dépouillée de toute enveloppe extérieure comme le faisait l'antiquité ; nos yeux sont habitués au travestissement des costumes de nos jours. L'individualité ne se voit plus que sous des enveloppes qui, du reste, dans leurs plis, dans leur désordre, offrent un intérêt indiscutable. Ce que l'artiste a à faire désormais, c'est de prendre dans les conditions où elles se présentent, toutes ces formes sans y changer quoi que ce soit, et, plus il les montrera telles que nous les connaissons, telles qu'elles circulent autour de nous, plus il nous impressionnera.

Le coloris qu'il faut peindre c'est celui qu'on voit, comme il se présente, absolument sincère dans ses masses, ses nuances et les délicatesses infinies de ses tons. On répugne à ce ragoût, objet des prédilections de l'école romantique, qui monotonisait tous les tableaux dans une sauce où le brun, sous prétexte de chaleur, avait le dessus. Ce n'est pas ainsi que la couleur se montre dans la nature. Elle est d'une variété extraordinaire, elle change à chaque instant et le devoir est de l'exprimer dans ses transformations.

La lumière aussi est comprise comme elle ne l'est point dans nos académies : la vraie pénombre des appartements ou la vraie crudité du plein air. Tout le reste est considéré comme convention. Quand il s'agit d'éclairer un objet il faut voir comment il l'est dans la réalité et suivre strictement le jeu des clartés quelque bizarrerie qu'il offre, quelques criailleries qu'il soulève chez ceux qui ne sont pas encore parvenus à voir ce qui est visible autour d'eux, et confondent les impressions que leur ont données des préjugés sans nombre, avec la vérité qui leur crève les yeux.

L'artiste, dit ensuite la nouvelle école, doit *se laisser aller à son tempérament*. Donc, plus de servitudes d'académie : l'éveil constant de la sensibilité personnelle. Et ils appliquent cette règle même aux souvenirs des écoles éteintes. Ils sont près de répéter avec Courbet qu'il serait bon, peut-être, de fermer les musées pendant cinquante ans, pas aux curieux, mais aux peintres. Ils considèrent comme une atteinte à leur originalité toute pensée d'imitation. Quelques-uns poussent si loin ces scrupules qu'ils prétendent ne voyager que lorsqu'ils sont maîtres d'eux-mêmes, lorsqu'ils sont imprégnés à jamais de leur âme propre et de leur milieu national, et alors ils se risquent à aller ailleurs sans craindre de subir des impressions en désaccord avec leurs instincts héréditaires.

Cette théorie radicale est en somme la condition même de la santé intellectuelle chez l'artiste. On ne parvient à émouvoir que lorsqu'on consulte son propre cœur et qu'on est en possession d'une main capable d'en exprimer les sensations. Une copie est toujours une chose fade et il en est de même de toute imitation. On ne parvient à donner à une œuvre une expression qui puisse éveiller l'émotion chez le spectateur qu'à la condition d'être entraîné par ses impulsions intimes.

Enfin, ce qu'il faut aussi, c'est *une technique approfondie*, côté négligé mais auquel on revient.

On désertait les ateliers pour ne rien perdre de ses instincts personnels. Cette défiance a eu pour résultat d'amoindrir chez ceux qui ainsi volontairement s'isolaient, la connaissance du métier. C'est un grand mal. Il faut être un bon ouvrier. Quand la main n'est pas en possession de toutes les habiletés, en vain la pensée est féconde, on ne parvient pas à la traduire. Il faut aboutir à une virtuosité presque inconsciente et qui permet à l'artiste de traduire ses sensations sur le coup, sans effort.

Sous ce rapport les anciens étaient très au dessus de nous et il y a lieu de revenir à leurs pratiques. Il faut étudier le côté matériel de l'Art, les couleurs et leurs triturations, les brosses et les couteaux, les toiles et leur préparation, les installations d'atelier, les traditions, les ficelles si l'on veut, du métier, les lois de la lumière, de la perspective et des oppositions colorantes.

Tout cela est aujourd'hui étonnamment perfectionné grâce aux progrès de l'industrie et de la science, mais l'artiste s'en tient trop éloigné. Il n'en est pas un qui, de notre temps, puisse se considérer comme ayant l'étonnante facilité des maîtres d'autrefois. C'est que ceux-ci, s'instruisant dans les ateliers où les traditions se transmettaient sans interruption, apprenaient souvent, dès les premières semaines, des habiletés que nous n'apprenons plus que lorsque nous sommes sur le retour.

Les règles que nous venons d'esquisser paraissent évidentes en elles-mêmes parce qu'elles sont d'une logique naturelle qui s'impose, et elles répondent triomphalement à ceux qui voient dans l'Art jeune une décadence. Comme résultat elles ont produit des œuvres d'une variété merveilleuse, une originalité vraiment étonnante, une sincérité qui émeut ; leur légitimité se confirme par leur accord avec les belles époques artistiques. Ce sont elles qui inspiraient l'art hollandais, l'art des petits flamands, la vieille école espagnole. Oui, c'étaient les mêmes principes s'appliquant à une autre civilisation.

Le mouvement dont nous parlons, qui prend sa base et sa force dans une évolution historique, qui se présente avec l'autorité d'un programme clairement défini, réussira. Il marche et se développe, et pourtant on sent qu'il peut, soit en lui-même, soit ailleurs, rencontrer des obstacles ou des ennemis.

Au dehors, c'est d'abord la résistance de l'école antérieure en possession de tout ce qui fait la puissance et le prestige. Elle luttera, on le sent, elle fera des efforts désespérés pour empêcher le triomphe d'idées destinées à l'anéantir. Dans ce combat, elle apportera tout ce que lui donne la longue possession qu'elle a eue de la faveur publique et les préjugés sans nombre qu'elle est parvenue à développer ; il faudra du courage et de l'opiniâtreté pour en avoir raison ; quoique vieille et flétrie elle est encore redoutable.

C'est ensuite l'action de la critique sans science et sans fond qui se déchaîne en Belgique et qui ne s'inspire que de l'esprit de coterie. C'est cette critique qui fait la fortune scandaleuse d'œuvres médiocres, c'est elle qui pratique le silence voulu sur des œuvres de mérite, c'est elle qui a pour procédé la goguenardise et qui répand le goût de la vulgarité. Bavardage, reportage, débinage, telle est la formule qui résume ce qu'elle est et ce qu'elle vaut. Il ne faut point que l'artiste en tienne compte. Elle est impuissante à décerner un éloge qui vaille la peine qu'on le remarque et à frapper d'un blâme qui puisse sérieusement nuire. Le public commence à s'en rendre compte et montre son mépris pour ces pratiques misérables.

En eux-mêmes, ceux qui forment le mouvement nouveau rencontrent aussi des périls ; il ne faut pas qu'ils se contentent de plaire à l'amateur, il ne faut pas qu'ils deviennent des amuseurs. La plupart du temps l'amateur, au dessous de ses prétentions, ne fait qu'un bibelotage sans portée ; l'habitude qu'il a de raffiner ses sensations lui fait perdre de vue les grands côtés de l'art ; il s'attarde à des questions puériles et, en cherchant à le satisfaire,

l'artiste tombe rapidement. L'admiration ne doit pas être implorée, elle doit être imposée.

Il ne faut pas non plus que l'Art se confine trop dans les préoccupations de petits groupes. On a pu dire qu'il n'était destiné qu'aux élus et aux lettrés et que pour peu qu'on eût une douzaine d'amateurs sincères et intelligents, cela devait suffire à la gloire.

Rien n'est plus inexact. Un art ainsi limité n'est que le début d'une évolution. Ce à quoi il faut viser surtout, c'est à obtenir une influence sur la généralité du public. Que l'artiste tâche de saisir l'art de son siècle et de le traduire dans une forme vivante. De là vient la vraie grandeur. Sans devoir dédaigner les expressions secondaires de l'art, car l'art est multiforme, le seul qui mérite le premier rang, est l'art social.

Ce qui est aussi à craindre de la part des soldats qui entrent en campagne, ce sont les hésitations et les faiblesses. On éveille si aisément chez eux des craintes pour leur avenir. Ils seront l'objet des sollicitations de leurs adversaires; ceux-ci essaieront, en les caressant, de les ramener vers eux. Aussi faudra-t-il que les *XX* soignent leur recrutement et que pour remplir les vides, ils choisissent non seulement des hommes de talent, mais surtout des hommes de caractère, résolus à aller jusqu'au bout et dédaigneux de leur conservation personnelle.

Enfin, l'artiste n'a pas, de notre temps, assez d'instruction personnelle en dehors de l'art spécial auquel il se consacre. Son âme n'est pas assez élevée ni assez résolue aux sacrifices; il s'occupe trop encore des futilités de la vie, il est trop l'esclave de l'ambition, du désir de jouir, des jalousies et des rivalités. Qu'il devienne assez magnanime pour se mettre au dessus de toutes ces misères et que, par la prédilection pour les grandes pensées, il se dégage des puérilités de l'existence.

Les *XX* disposent du reste de forces réelles pour l'attaque et pour la résistance. Ils sont réunis là où leurs précurseurs étaient isolés; leur mouvement coïncide avec des poussées analogues partout où l'art existe; ils sont portés par un progrès historique et social.

On peut dire que si tous mouraient ou, pire que cela, si tous désertaient, ils seraient immédiatement remplacés par une phalange nouvelle qui reprendrait la mission qu'ils auraient abandonnée. Ils sont ardemment soutenus en Belgique et à l'étranger; aussi feront-ils ailleurs des expositions semblables à celle qu'ils viennent d'ouvrir; l'art belge qui a été systématiquement discrédité par les marchands, reprendra ainsi son rang et sa dignité.

En somme c'est un beau rôle que ce qui vient d'être si vaillamment tenté. Que nos *XX* persévèrent énergiquement, mais qu'ils ne perdent pas de vue que c'est d'eux-mêmes que dépend surtout le succès. Il ne suffit pas de crier qu'on est le plus fort, il faut le prouver. Les artistes accusent souvent le destin et les hommes, ils ne s'accusent pas assez eux-mêmes.

Comme on vient de le voir en rendant compte de cette exposition, nous ne nous sommes guère occupés des œuvres particulières; elles sont là qui parlent assez haut. Nous avons cru qu'il était plus utile de faire le commentaire des idées. Ce sont celles-ci en effet qui donnent au mouvement sa grandeur et qui inspirent une inébranlable confiance dans sa réussite finale.

LIVRES NOUVEAUX

Kerkadec, garde-barrière, par LÉON CLADEL, préface de CLOVIS HUGUES. — Paris, DELILLE et VIGNERON, éditeurs.

En Léon Cladel il y a un artiste et un caractère : l'un n'efface pas l'autre : ils marchent ensemble, du même pas viril et ferme. Préoccupé du mal social, souffrant de toutes les souffrances, ému de toutes les injustices, l'écrivain dit aux pauvres, aux humbles, aux exploités : Je n'ai à votre service qu'une plume, mais elle est à vous, rien qu'à vous. L'art et ses séductions profondes, la gloire et la faveur qui s'attachent aux œuvres qui flattent l'égoïsme et la frivolité de cet âge, tout cela n'est rien pour moi, au prix de la justice. C'est elle qui m'inspire et m'éclaire, c'est son amour qui me console de l'ingratitude du sort et de l'indifférence des hommes : mes livres sont des projectiles, chaque ligne que je trace est un coup de pioche porté au mur de l'iniquité et je mourrai heureux si, après une vie laborieuse et solitaire, j'en ai pu arracher quelques pierres.

Rien de plus noble qu'un pareil rêve, si c'est un rêve. Rien de plus respectable que cette erreur, si c'est une erreur et s'il est vrai que l'art puisse vivre en dehors du juste et du vrai, ces éléments obligatoires du beau.

Un sentiment intime et puissant nous attire vers cette conception hautaine de l'art, qui est celle de Cladel, et il nous a paru souvent que si l'idéal religieux, après avoir longtemps suffi à l'humanité, tend aujourd'hui à s'effacer des âmes, la place qu'il laisse vide doit appartenir à un autre idéal, plus humain et plus fécond. Cette mission sociale de consolation, de réparation, de perfectionnement que la religion est impuissante à remplir, c'est l'art qui doit la continuer : c'est à lui qu'il appartient de combler ce vide des cœurs et d'éclairer de ses resplendissantes aurores les sentiers amers de la science. L'art ne peut avoir pour unique but de procurer à l'homme d'égoïstes jouissances, il doit prendre sa place au combat de la vie, revêtir de chairs, de formes et de beauté le dur squelette de la vérité. L'utile n'est pas le contraire du grand et du beau. Contribuer au bien général, faire œuvre de justice, ce n'est certes pas déchoir. C'est, au contraire, placer l'art sur les sommets dignes de son vol.

Ainsi l'a compris Cladel : ce style âpre, éloquent et populaire à la fois, sauvagement poétique dont il peignit, dans le *Bouscassié*, l'amour tout imprégné des senteurs de la terre et des bois d'un enfant de la nature, dans l'*Homme de la croix aux bœufs*, la laine patiente et farouche et dans *Ompdrailles*, la brutalité de la force, il l'a fait descendre à l'expression de ces drames intimes et poignants qui se jouent, à ras du sol, dans la vulgarité de la vie de chaque jour et dans le cœur des petits, des obscurs, des va-nu-pieds, — des meurt-de-faim.

Ainsi *Crête-rouge*, *Pierre Patient*, les superbes *Va-nu-pieds*, et enfin *Kerkade* nous montrent le peuple dans son héroïsme naïf, dans sa vertu abrupte, dans son existence sévère, dans ses souffrances, dans ses enthousiasmes, dans ses passions. *Kerkadec*, la plus récente de ses œuvres, échappe à l'analyse. Cette belle vie, cette belle mort, cette belle âme d'un pauvre diable de garde barrière, ennoblis par un dévouement de toutes les heures, la plus humble des professions, mourant pour le devoir, sans emphase, sans pose, ce livre fruste et sévère, nous l'avons lu avec émotion, mais nous ne pouvons l'analyser. Tout

a été dit sur l'art de Léon Cladel et notre tache est remplie si nous avons fait comprendre la pensée qui l'inspire et montre le souffle qui le fait vivre et palpiter.

Nous remettons à la semaine prochaine, faute de place, le compte rendu du deuxième concert populaire et du *Panache blanc*, de M. Flon, joué vendredi à la Monnaie.

LA SCULPTURE EN BRONZE

Deuxième article.

Puisque dans la sculpture en bronze il y a maintenant trois termes nécessaires, le modelage, la fonte, la ciselure, et que le modelage constitue l'art proprement dit du sculpteur, soumis à une technique spéciale trop longue à développer ici, voyons, avant de parler de la ciselure, quelle est la situation de la fonte ou reproduction en métal.

En France, cet art et les industries qui s'y rattachent ont toujours obéi aux mêmes principes. Cette harmonie n'a cessé de se manifester; tandis que dans d'autres branches un regrettable esprit d'aristocratie a séparé l'art proprement dit des professions qui relèvent de lui, ici une solidarité véritable a continué à unir les sculpteurs à tous les degrés. L'enseignement n'y admet pas de ces points de vue divers qui semblent impliquer la contradiction et qui provoquent la lutte des écoles.

Sans doute, dans l'enseignement de l'art il faut proscrire tout ce qui est mécanique. De même que l'on exerce l'élève à la sculpture monumentale en lui demandant d'exécuter une composition en vue d'une frise, d'un fronton, de même il faut, par des exercices spéciaux, l'obliger à se rendre compte des conditions de la sculpture en bronze. Mais les besoins croissants des industries d'art pourront conduire à créer dans nos écoles, à côté des ateliers consacrés à l'étude de l'art, des ateliers accessoires dans lesquels ceux des élèves qui le voudraient seraient exercés à travailler le marbre et les métaux. Quant à la reproduction de son œuvre en métal, les soins de la fonte peuvent-ils être distraits du labeur de celui qui crée le modèle? Un grand artiste, Barye, pensait autrement. Il ne se remettait à personne du soin de fondre ses ouvrages : il ne les quittait qu'achevés ; il était dans le vrai.

Les procédés de la cire perdue ne sont point tombés dans l'oubli; les admirables ressources qu'offre cette fonte restent à notre disposition. Nous les avons développés ici même, le 29 janvier 1882; nous en avons exposé les curieux détails : nous avons signalé que c'était surtout à deux de nos jeunes sculpteurs les plus remarqués, MM. De Vigne et Vander Stappen, et au concours intelligent de la Compagnie des bronzes que la résurrection de ce procédé était due en Belgique. Nous n'avons rien à ajouter à notre étude d'alors.

D'un autre côté, quels avantages sont offerts par la galvanoplastie et l'électro-métallurgie! L'ingénieur Bouilhet a exposé l'ensemble des découvertes qui assignent un rang si distingué à cette application de la science à l'industrie. La plus importante de ces découvertes, c'est la constatation des modifications qu'apporte au métal l'introduction de la gélatine dans les bains : sa présence donne au cuivre une densité qui approche de celle du cuivre battu et du bronze, tandis qu'à raison de sa pureté il est d'autant moins oxydable. La galvanoplastie évite en partie la retouche et la ciselure.

Le repoussé, de son côté, donne à toutes les échelles de beaux résultats d'ensemble. Ses procédés sont sûrs, assez rapides et de prix raisonnable.

Parlons maintenant de la ciselure.

Si bien réussie que soit la reproduction en métal, la plupart du temps le bronze a besoin, pour être véritablement achevé, d'un travail définitif très serré, qui donne à l'exécution sa finesse, son caractère et partant toute sa valeur. Le genre de travail auquel on fait appel est celui de la ciselure Certes, il est des cas où dans le repoussé, par exemple, le marteau, en laissant sa trace sur les œuvres, y imprime une énergie incomparable; il est d'autres cas où la touche de l'artiste sur la cire ou sur la glaise est intéressante à retrouver sur l'épreuve fondue. Mais l'imperfection relative de l'exécution que la terre comporte comparée à celle où le bronze peut atteindre, le retrait inégal que subit la fonte en se refroidissant, le brillant des corps métalliques qui donne du relief aux moindres aspérités, les scories vitreuses qui s'attachent aux surfaces si le sable du moule n'est pas assez réfractaire, tout cela fait que la ciselure est généralement indispensable.

On comprend difficilement comment un artiste, après avoir conçu une œuvre et l'avoir vue dans son imagination révêtue d'une certaine perfection, peut s'en remettre du soin de réaliser ce qu'il y a de plus délicat, de plus insaisissable dans cette perfection, à un homme qui lui est étranger et qui peut n'être pas sous sa dépendance. Cela ne pourrait se concevoir qu'à la condition que celui qui mettrait la dernière main à l'œuvre aurait, par ses études, acquis des connaissances et une habileté sinon supérieures, du moins égales.

Jusqu'à ces derniers temps, on n'avait pas songé assez sérieusement à mettre les jeunes ciseleurs à même d'acquérir des notions qui leur sont indispensables. A ce propos, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi une profession aussi intéressante se trouve, dans le monde de l'art, frappée de défaveur; pourquoi les artistes eux-mêmes, qu'un faux sentiment de leur dignité éloigne des travaux matériels, s'abstiennent particulièrement de ceux du métal. Tandis que, dans le marbre, une erreur de mise au point est souvent irréparable, dans le bronze, à un défaut résultant du moulage ou de la fonte on peut toujours remédier. Les morceaux défectueux peuvent s'arracher et se rapporter sans laisser de traces sensibles; les rivets remplissent les petites soufflures; on relève les endroits qui pourraient être faiblement déprimés.

Puisque les sculpteurs n'embrassent pas la profession de ciseleur, il faut donner aux ciseleurs l'éducation du sculpteur dans ce qu'elle a de plus formel : ils doivent dessiner et modeler.

Nous analyserons ces deux derniers points dans un troisième article.

CONFÉRENCES ARTISTIQUES

Conférence au Cercle des XX, par Georges Rodenbach. — Les Jeunes-Belgique. — La deuxième conférence organisée par le *Cercle des XX* a réuni hier, au Palais des Beaux-Arts, un public nombreux. Après avoir rappelé les noms de Van Hasselt et de De Coster, les fondateurs des lettres belges, Georges Rodenbach a raconté les débuts du mouvement littéraire actuel; débuts peu tapageurs et presqu'igno-

rés qui coïncidèrent avec ceux de la jeune école de peinture. Cela date de quelques années; tandis que Eekhoud publiait ses premiers vers, que Lemonnier forçait l'attention publique à coups de volumes, un groupe d'amis fondait à Louvain un journal universitaire, *la Semaine*, une des premières publications périodiques n'ayant d'autre souci que l'art. On bataillait déjà ferme et l'on secouait dès lors de vieilles réputations sur leurs socles académiques.

L'*Essor* de son côté commençait à faire parler de lui, et tous ces débutants étaient en butte à l'hostilité systématique de la grande et de la petite presse.

Un peu plus tard, leurs études terminées, les rédacteurs de *la Semaine* se retrouvaient à Bruxelles; un journal d'allures indépendantes leur faisait accueil; entre tous les jeunes se formait un lien de bonne camaraderie, il ne leur manquait plus qu'un journal à eux, un journal où ils fussent les maitres de crier bien haut ce qu'ils pensaient, ce qu'ils voulaient, ce qu'ils faisaient. La *Jeune Belgique* fut ce journal; par obstination, par entêtement, par audace, elle fit sa trouée et conquit sa place au soleil; place ouverte à tous ceux qu'agitait l'ambition d'écrire, où tous ceux qui voulaient trouver pour l'art des formules nouvelles trouvaient des alliés et des défenseurs.

Depuis, le mouvement « Jeune Belgique » s'est affirmé non seulement en littérature, mais en peinture, mais en sculpture, mais en musique. G. Rodenbach a rappelé le souvenir, présent à tous, des polémiques entre les représentants de l'art jeune et ceux de la tradition, la manifestation en l'honneur de Camille Lemonnier, toutes les batailles, toutes les victoires remportées depuis deux ans. Fréquemment interrompu par des applaudissements, il termine sa conférence par une chaude, une vibrante, une belliqueuse paraphrase de la devise inscrite au drapeau des jeunes : *Ne Crains.*

Nous faisons au conférencier nos compliments les plus cordiaux. Il sait que nous sommes de ceux qui avons fait aux Jeunes-Belgique, dès leur apparition, un accueil fraternel et qui voyons en eux l'espoir de notre littérature. Qu'il nous permette une remarque au sujet du passage de sa conférence où il a rappelé notre polémique au sujet de la formule du romantisme, *l'art pour l'art*, reprise par les jeunes. Il nous a prêté une théorie que nous n'avons jamais émise, nous faisant dire *qu'il n'y a que l'art social*, nous faisant condamner l'art de pur charme, notamment, a-t-dit, Tibulle et Catulle. Il a bien mal lu nos études. La formule des Jeunes-Belgique est non seulement : *Le beau se suffit à soi-même*, mais : *Il est anti-artistique et dangereux d'y introduire une préoccupation sociale.* La nôtre est la suivante : Il est divers degrés dans le beau; l'art destiné à charmer y tient son rang; mais l'art le plus grand est celui qui a pour objet l'humanité, l'art social. Nous aimons certes Catulle et Tibulle, mais nous préférons Eschyle, Shakespeare, Victor Hugo. Les amuseurs et les charmeurs sont des artistes, mais les penseurs sont des artistes plus grands. Seulement leur art n'est pas à la portée de tout le monde.

THÉATRES

Théatre de la Monnaie **Mme Albani.** — Il y a tout juste trois ans, nous rendions compte de l'interprétation du rôle de Gilda par Mme Albani. La représentation était donnée au bénéfice des inondés, et à l'admiration qui montait vers l'artiste se mêlait une part de reconnaissance pour le généreux abandon qu'elle faisait de son cachet en faveur des victimes.

Les trois années qui se sont écoulées n'ont rien enlevé à la gracieuse artiste de la fraîcheur de son chant. Aujourd'hui comme alors, nous pouvons écrire : Sa supériorité s'affirme dans trois dons qui font la renommée de l'admirable artiste : la pureté, la puissance et la virtuosité du registre élevé de sa voix; l'émotion pénétrante de son chant; le dramatique et la vérité de ses jeux de scène, qui tranchent sur la vulgarité usuelle des gestes de conservatoire qu'apportent au théâtre la plupart des chanteuses. Il en résulte un ensemble d'une grande distinction qui la maintient au premier rang, malgré l'insuffisance de son chant dans le medium et dans le bas, insuffisance telle que parfois on ne l'entend plus.

Pourtant, la représentation de mercredi a été plus froide que celle d'il y a trois ans, sans qu'il soit possible de donner à cet abaissement manifeste du thermomètre de l'enthousiasme bruxellois une cause péremptoire. *Rigoletto*, qui décidément a vieilli au point de n'inspirer qu'un intérêt archéologique, en est-il le principal motif? Le public qui a, depuis lors, eu l'occasion d'entendre des artistes réunissant certaines des qualités de Mme Albani et qui ont poussé plus loin qu'elle la vérité dans l'accent dramatique et la justesse du geste, est-il moins sensible qu'il ne l'était au jeu de Gilda? Nous nous bornons à constater le fait, sans l'expliquer. Attendons la cantatrice, pour l'apprécier plus complètement, dans ses autres rôles : Marguerite et Hélène de *Méphistophélès*, Marguerite de *Faust* et Lucie.

Théatre de l'Alcazar. **Frétillon**, *opéra-comique inedit en 3 actes et 4 tableaux.* — La pièce s'appelait, à Paris, *La Clairon*, et n'eut que six représentations. Est-ce cet insuccès qui engagea les auteurs à essayer d'un autre titre, ou la modification a-t-elle des causes profondes et mystérieuses? Quoi qu'il en soit, la rime par à peu près, qui suffit à une opérette, a permis aux librettistes, malgré le changement de titre, de ne pas trop bouleverser leur poème. Ils ont ajouté quelques scènes, créé même deux personnages nouveaux, le compositeur a écrit quelques morceaux neufs, et *Frétillon* est apparu tout brillant, tout frais, tout joyeux, dans un cadre luxueux de décors artistiques et de costumes taillés par une main prodigue dans les velours et les soies. Il y a des défilés de musiciens tziganes, qui, non contents de leurs violons, ont emprunté à leurs collègues du Midi l'habitude de se servir de tambourins; il y a des hussards rouge et or, des hussards bleu et argent, des impératrices — de vraies et de fausses — superbement vêtues, des danseuses qui exécutent un « divertissement », des Hongrois à moustaches et des hongroises. Tout ce monde va, vient, s'agite dans l'hôtellerie des « armes de Hongrie », dans les jardins de la dite hôtellerie, dans les appartements du prince Cornikoff — ce nom est, comme d'habitude, symbolique — et sur la place de Presbourg Il s'y rencontre une comedienne, la Clairon ou plutôt Frétillon, qu'on prend pour Marie-Thérèse, une bande de cabotins qui se font passer pour ses ministres, un bourgmestre qui leur fait donner des aubades et leur envoie, selon la très jolie coutume locale, une députation de jeunes filles avec des bouquets, un peintre français, amoureux de la comédienne, cela va sans dire, la grande Catherine de Russie et, enfin, une foule de personnages de moindre importance.

Cela manque un peu de czardas, comme musique, et l'on s'attend toujours à un rythme qui ne vient pas. Mais c'est gai, et au deuxième acte, il y a un quatuor bouffe qu'on a bissé.

En resumé, succès estimable pour M. Jacobi, le musicien, pour MM. Philippe et Marot, les librettistes.

MEMENTO MUSICAL

Les *XX* ont inauguré leurs matinées musicales par une séance donnée par l'*Union instrumentale*, cette vaillante association de jeunes groupée, présidée et intelligemment conduite au succès par Gustave Kefer Le programme portait la *Sérénade* de Naumann, une *Sonate* pour piano et violoncelle de Mendelssohn et le *Quintett* de Schubert auquel l'*andante*, écrit sur le thème d'une des mélodies les plus populaires du maître, a donné la désignation de *Quintett des Truites*

Malgré la concurrence du concert des guides aux *Arts industriels* dont les échos arrivaient, dans les silences, jusqu'aux auditeurs de l'*Union instrumentale*, dans la salle sonore de l'exposition,

l'assistance était nombreuse et a chaleureusement applaudi les instrumentistes.

Jamais l'orchestre en miniature n'a joué avec plus de verve, de justesse, d'ensemble et de sentiment. Il y a là un groupe méritant et sérieux, qui s'élève rapidement à la maîtrise et s'est créé déjà dans l'art une place qu'il serait difficile de lui disputer.

***

La première séance de musique de chambre donnée par MM. A. Cornélis, Ed. Jacobs et E. Agniez, avec le concours de M. A. De Greef, pianiste, aura lieu le lundi 18 courant, à 8 heures du soir, dans la petite salle du Conservatoire, rue de la Régence.

On y exécutera : 1° Quatuor op. 16, piano et cordes, Beethoven;

2° Sonate op. 36, piano et violoncelle, Ed. Grieg (première exécution à Bruxelles);

3° Trio en sol, op. 112, Joachim Raff.

***

Alexandre Siloti, élève de Liszt, jouera au Cercle musical de Gand, le samedi 1er mars 1884, les œuvres suivantes :

1. *Zigeuner Weisen,* (C. Tausig); *Sérénade,* (Rubinstein); *Polonaise,* (Chopin). — 2. *Fugue, pastorale,* (Bach); *Sonata appassionnata,* (Beethoven). — 3. *Ballade,* (Chopin); *Consolation* et *Pester carneval,* (Liszt).

PETITE CHRONIQUE

Conférences et concerts se suivent à *l'Exposition des XX,* qui devient la grande attraction artistique du moment. Après les conférences d'Edmond Picard et de Georges Rodenbach, on annonce pour samedi prochain, 23 fevrier, à 3 heures, une conférence d'Albert Giraud qui aura pour sujet : *La petite presse en Belgique.*

Le lundi 25, à 3 heures, les *XX* donneront leur deuxième matinée musicale. Elle sera, cette fois, vocale et instrumentale. On y entendra deux jeunes chanteurs de mérite, MM. Alphonse Agniez et Vander Stappen, le frère du sculpteur. Les instrumentistes seront MM. Degreef, pianiste, et Emile Agniez, violoniste. Nous publierons dimanche prochain le programme de cette intéressante séance.

Voici le relevé des entrées au salon des *XX,* pendant les deux premières semaines : Entrées à 50 cent. : 2616. — Entrées à 2 fr. : 151. — Dans cette statistique n'est pas compris le relevé des entrées à la séance de musique de l'*Union instrumentale,* celles-ci faisant l'objet d'une comptabilité spéciale.

On nous écrit de La Haye pour nous informer du succès que viennent d'y remporter deux de nos compatriotes, Mlle Dyna Beumer et le violoniste Thomson, à la cour du roi de Hollande. Celui-ci s'est montré admirateur enthousiaste du talent de nos artistes et leur a fait un accueil d'une bienveillance toute particulière.

Le catalogue de l'Exposition des Arts industriels, publié depuis quelques jours, ne se borne pas à donner une liste de noms de personnes ou d'objets ayant quelque rapport avec l'Exposition. Il abonde en renseignements intéressants et utiles. Il contient des articles dont la réunion forme une véritable histoire de l'Art industriel en Belgique.

Le volume s'ouvre par une introduction écrite par M. Paul Davreux et faisant l'historique des expositions nationales du genre de celle qu'on admire en ce moment au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles. Puis, vient la reproduction de tous les documents relatifs à l'organisation de cette importante exhibition. Suivent des articles sur les broderies, les dentelles et les guipures anciennes, par M. le chanoine Reusens; sur les éventails anciens, par M. G. Vermeersch; sur les dentelles et les broderies modernes, par M. P. Davreux; sur les eventails et les fleurs artificielles modernes, par MM. P. Platteau et A. Dassonville; sur les passementeries et boutons, par M. O. Charlet.

Nos artistes à Paris. Voici comment *le Ménestrel* apprécie deux de nos chanteurs, qui ont interprété au concert Lamoureux *la Damnation de Faust :*

Le jeune ténor, M. Van Dyck, que nous avions déjà entendu dans *le Défi de Phœbus* et *la Symphonie avec chœurs,* a pleinement réussi dans le personnage de Faust. M. Van Dyck possède de très sérieuses qualités de diction, auxquelles il joint un feu et une chaleur qui ont mis en lumière les nombreuses beautés de son rôle, et lui ont attiré la sympathie générale. Nous ne sommes pas aussi satisfaits de M. Blauwaert dont la puissante voix de basse est un peu lourde dans le personnage de Méphistophélès; il n'en a pas moins eu un grand succès avec *la Sérénade* que le public, fidèle à la tradition, lui a redemandée.

M. Hans de Bulow est nommé directeur honoraire du Conservatoire Raff de Francfort; il devient aussi le professeur titulaire de la classe de perfectionnement du piano.

On annonce de Vienne la mort de Joséphine Gallmeyer, la rivale de Schneider et de Thérésa. Pendant près de vingt ans, elle a été l'idole du public viennois, mais bien que sa vogue lui ait rapporté des sommes considérables, elle est morte en ne laissant aucune fortune.

Sommaire du numéro du 1er février 1884 de la *Revue libérale :*

H. Gomot, député, Marilhat et son œuvre. — Charles Lancelin, la Femme d'un autre. — Georges Bernard, la Mer intérieure du commandant Roudaire. — Albert Le Roy, la Critique contemporaine; M. Edmond Schérer. — Auguste Lacaussade, Mme Ernst et ses Lectures. — A. de l'Estoille, le Livre de Jean; la Légende de saint Hervé. — E. Lorrain, de Quelques points faibles dans la Critique naturaliste. — Henri Valentino, Théâtres et Concerts. — Dr Camille Grollet, Courrier politique. — Mode. — Revue financiere. — Union des Compositeurs.

La livraison de février de la remarquable revue du monde littéraire *le Livre,* publiée par la maison Quantin, est particulièrement intéressante. Dans la partie historique et littéraire nous remarquons une longue causerie de M. Chantelauze sur une lettre de Jean-Jacques Rousseau, pleine de passion et jusqu'alors inédite. D'autre part, M. de Saint-Heraye nous montre les debuts d'un historien en nous présentant un Henri Martin romantique, chevelu, farouche, plus sombre qu'un Ponson du Terrail. Un troisième article de M. Adolphe Racot sera très remarqué sous ce titre : *les Étapes de la Revue des Deux-Mondes*; l'auteur y suit pas à pas Buloz père depuis ses modestes débuts jusqu'à sa glorieuse réussite : anecdotes curieuses, détails absolument inédits, rien ne manque à cette attrayante étude. A signaler également un travail de M. H. Mola sur les critiques italiens de Jacques Casanova, dont *le Livre* donne un portrait superbe et jusqu'alors inconnu, d'après un buste du célèbre aventurier qu'on vient de découvrir en Allemagne.

La partie moderne critique de cette même revue, si importante et si nourrie de faits, ne le cède en rien à celle que nous venons de parcourir. Le rédacteur en chef, M. Octave Uzanne, y inaugure une série de notes familières et variées sur tous les faits du jour et sous la rubrique *Vieux airs et jeunes paroles.* Cette causerie, d'allure vive et qui sera continuée chaque mois, méritera l'attention des curieux et des bibliophiles. M. Edouard Drumont, le critique de la *Liberté,* consacre à la suite de M. Uzanne toute une chronique très judicieuse, spirituelle et mordante sur le *Mouvement littéraire* du mois. Enfin apparaissent les comptes-rendus critiques sur tous les ouvrages publiés récemment : romans, œuvres historiques, géographiques, scientifiques, philologiques, etc., ainsi que les correspondances étrangères et les nouvelles diverses sur la littérature du monde entier, qui ne comprennent pas moins de trente-deux colonnes de petit-texte.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.

Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.

Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.

Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines a décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er prix. — Sidney, seul 1^er et 2^e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4^o anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'apres les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 8. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 FÉVRIER 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA DÉCLAMATION LYRIQUE. — LA SCULPTURE EN BRONZE. Troisième article. — LE COSTUME AU THÉATRE. — LIVRES NOUVEAUX. *Missel de l'amour sentimental,* par Georges Barral. — CONCERTS POPULAIRES D'ANVERS. — LA GUERRE DES *XX*. — CONFÉRENCES DES *XX*. — LE VINGTISME EN PROVINCE. — MEMENTO MUSICAL. — THÉATRES. — PETITE CHRONIQUE.

LA DÉCLAMATION LYRIQUE

Il a suffi de la présence d'une artiste de grande race dans la troupe du théâtre de la Monnaie, pour que l'attention de la critique et du public se reportât vivement sur un des points les plus négligés de l'art scénique contemporain : *la déclamation lyrique*, ainsi que nous le nommions dans un précédent article, entendant par là tout ce que le geste, l'attitude, l'accent, le jeu de la physionomie, les allures, l'exacte intelligence du rôle, la vérité historique dans le costume, ajoutent de puissance et d'émotion au chant proprement dit, seule préoccupation des natures médiocres.

Dès les premières représentations de cette année, le phénomène s'est accusé avec une intensité imprévue, et, chose curieuse, presque inconsciemment chez l'artiste qui le suscitait, car elle n'était jamais montée sur une scène et nous donnait, avec sa remarquable originalité, la virginité de son talent. D'abord dans la Marguerite de *Faust*, puis successivement dans la Salomé d'*Hérodiade*, la Valentine des *Huguenots*, et enfin, avec une autorité superbe, dans la Brunehild de *Sigurd*, on l'a vue à la fois tragédienne et cantatrice, dédaigneuse des conventions théâtrales, dépouillée des banalités de conservatoire, demandant ses plus beaux effets à son âme, comprenant d'instinct que la plus haute qualité d'une voix est l'émotion, se laissant entraîner à la passion de sa nature nerveuse, étant bravement elle-même, femme avant tout, dans les héroïnes qu'elle interprétait, et faisant passer dans la salle, sans autre adresse, sans autre magie, ce trouble divin qui est le propre de la vraie sensation artistique.

Très peu accoutumé à ces impressions à la fois ardentes et troublantes, notre public ne s'est pas rendu compte de prime abord des causes de ce succès qui s'imposait à lui de vive force. Il cherchait pourquoi cette grande figure féminine, mêlée d'une vague masculinité, ce visage étrange répondant si peu à la formule des beautés régulières, ces mouvements harmonieux mais d'une grâce farouche, exerçaient une séduction plus entraînante que la correction en laquelle il résumait la perfection scénique. Il se sentait en quelque sorte violenté par ces nouveautés détonnant

au milieu des conventions habituelles, et, chose curieuse, quand il arrivait à la cantatrice elle-même, soit par timidité, soit par l'effet d'un prudent conseil, de revenir à quelque routine, il en était choqué, ayant le sentiment mal défini d'une faiblesse, d'une concession discordante dans cette originalité.

Rarement impression artistique fut plus prompte et plus salutaire. On sait comment, depuis, le succès s'est presque exclusivement concentré sur l'artiste dont nous parlons. Quoique faisant partie du personnel permanent de notre théâtre, elle est passée au rang d'étoile, ce qui, de mémoire d'abonné, ne s'était plus vu. Elle fait salle comble à tout coup, et quand récemment l'Albani a été engagée pour quelques représentations, on a compris que ce serait un intéressant spectacle que la comparaison entre ces deux femmes, et on a fait à l'artiste à peine sortie des débuts, l'insigne honneur de la croire digne d'entrer en parallèle avec l'artiste illustre.

Et dans l'involontaire tournoi qui s'est ainsi engagé, les passes se sont déroulées avec un intérêt croissant, qu'augmentera encore la représentation prochainement annoncée de *Faust*, où Mme Rose Caron, reprenant à sa manière le rôle de Marguerite, permettra de décider ce qu'il vaut mieux, pour son interprétation, des grâces italiennes scrupuleusement conservées par l'Albani, ou de la passion allemande si bien comprise par la femme qui, vraisemblablement, fût devenue une des amazones que Wagner recrutait pour livrer ses batailles, si le grand musicien eût pu poursuivre lui-même son apostolat musical.

Autour de cette personnalité qui, sans rien sacrifier du chant, l'enveloppe des éléments divers qui le font remonter au niveau du grand art, chacun a compris qu'il fallait, sous peine de déchéance, et peut-être d'effacement, suivre le mouvement rénovateur, et l'on assiste à une transformation plus ou moins réussie de la troupe entière. Partout s'éveillent des émules qui jusqu'ici ne s'étaient occupés que de leur voix et qui cherchent à devenir des acteurs. Puisque cela réussit si bien à une autre, on essaie d'en faire autant. Malheureusement c'est un art difficile, pour lequel il faut beaucoup d'instinct et de hardiesse, qui ne s'obtient pas rien qu'en remuant les bras, en s'agitant plus qu'à l'ordinaire, en contractant les traits. Il faut surtout comprendre exactement le personnage à exprimer, l'époque où il vivait, les passions humaines qui s'incarnent en lui. Et pour ceci il faut, ou bien un instinct admirable ou bien des études approfondies, dont le préliminaire obligé est l'oubli des abominables conventions dont l'enseignement académique de nos conservatoires infecte les néophytes.

N'importe, applaudissons à ces tentatives. L'élan est donné et un grand pas est fait par cela seul que les préoccupations se tournent de ce côté. La déclamation lyrique est désormais comprise, et on l'exigera chaque jour davantage. Les simples virtuoses du chant seront mis aux rangs secondaires. Sous l'instrument on voudra de plus en plus sentir l'âme : il ne sera bientôt plus que le moyen d'exprimer celle-ci, et l'on préférera une voix âpre, rendant la passion dans son trouble tragique, aux roucoulades qui n'amuseront plus que les insensibles ou les impuissants.

Ce n'est pas que nous voulions dire que, dès à présent, Mme Rose Caron soit en possession de tout ce qu'on peut souhaiter dans ce brillant domaine. Certes, c'est beaucoup de l'avoir ouvert à Bruxelles et d'exercer dès à présent une influence prépondérante sur le goût du public et sur les tendances de la troupe. Elle a pris une place spéciale et elle y domine avec une maëstria d'autant plus captivante qu'elle est absolument primesautière. Mais si c'est là un admirable commencement, ce n'est qu'un commencement, nous tenons à le dire à une artiste qui, si elle sait accepter les nécessités, les fatigues et les études d'un développement normal, peut espérer compter parmi les premières de son temps : nous le disions avec confiance dès les premiers jours où nous l'avons entendue.

On surprend, en effet, chez elle certaines concessions à la routine, certaines hésitations qui la rattachent encore par des liens, frêles assurément, mais visibles, à l'école du convenu dont elle est si superbement sortie. Pour citer rapidement quelques détails, on la voit, plus souvent qu'il ne faudrait, se croiser les mains sur le sein, les doigts recourbés, par ce geste de défense familier aux femmes, que Mlle Blanche Deschamps a étourdiment transporté dans son travesti de Pygmalion lors de la reprise de *Galathée* : Vous êtes homme, dans ce rôle, Mademoiselle, et quand il s'agit pour nous de ce que vous protégez ainsi, c'est..... en avant que nous portons les mains.

Parfois aussi Mme Caron se laisse aller à ce mouvement banal d'élan vers le public, où l'on ploie légèrement le genou en élevant vers le ciel le bras du même côté. Puis dans des moments d'oubli, elle s'adresse aux loges. Tout cela c'est le vieux jeu. Il faut se débarrasser de ces derniers filaments. Les attitudes et les gestes sont commandés par les sentiments et les situations. L'intelligente artiste le comprend avec une rare perfection dans la plupart des cas. Elle n'a qu'à s'abandonner aux témérités qui lui poussent : plus elle sera elle-même, plus elle sera digne d'être admirée.

Qu'elle creuse les personnages, dont elle rappelle la silhouette tragique, sous un plus grand module qu'elle doit rendre : c'était le souci constant de Rachel Un bon commentaire de la façon dont Meyerbeer avait conçu sa Valentine, vaut mille leçons de Conservatoire sur la déclamation. En lisant Gœthe on se prépare à

jouer Marguerite dans sa touchante et naïve réalité; on la dénature, au contraire, outrageusement, en écoutant les banales traditions scéniques. Dès qu'on se croit vraiment Brunehild et qu'on sait comment la légende populaire l'a faite, on l'exprime avec puissance; on accepte ce qu'il y a, dans ce type de guerrière, de sauvagerie à côté de la tendresse, et quand on sort de scène, dévorée de jalousie, ce n'est pas avec le geste distingué d'une princesse élevée dans le décorum, mais en montrant le poing à sa rivale et la bouche se gonflant pour vomir les injures.

LA SCULPTURE EN BRONZE

Troisième article

Lorsqu'on parle de dessin, il faut distinguer entre le dessin et le crayon. Nous n'avons plus aujourd'hui le sens droit des artistes de la Renaissance qui se servaient du crayon d'une manière souverainement sommaire, pour jeter sur le papier des compositions, des croquis pris sur le vif, pour arrêter de grandes dispositions architecturales ou les contours et l'effet d'un carton, mais qui n'avaient aucun souci de faire des dessins dans lesquels l'exécution et les ressources particulières que l'on peut tirer du crayon lui-même fussent comptées pour quelque chose. Or, depuis longtemps, le crayon est un despote qui nous pousse. Nous lui demandons, outre les artifices qu'il peut tirer de ses qualités propres, tous ceux qu'une imitation puérile peut faire emprunter à la gravure : hachures ou grainé. Ces pratiques et ces préoccupations auxquelles l'art est étranger nous énervent, et les exercices qui devraient être un hommage au principe du dessin ne servent qu'à rendre manifeste l'asservissement du dessinateur à un instrument subalterne.

Tel est le premier point sur lequel il faut bien se fixer : à savoir que les jeunes ciseleurs doivent par des contours nets, fermes, exacts, représenter les figures et les ornements; qu'ils doivent le faire avec une précision et une finesse dignes du burin, s'initiant par le crayon, et mieux encore par la plume, au travail sévère de l'outil. Autrement ils seraient conduits à reporter dans la ciselure le système des travaux empruntés à la gravure en taille douce. Mais il y a encore une autre raison. On rencontre souvent de jeunes sculpteurs qui font, d'après la bosse et d'après nature, de jolis dessins : puis, quand ils ont la terre entre les mains, et qu'il faut exécuter une figure, un ornement, on n'y retrouve plus aucune des qualités dont ils avaient fait preuve sur le papier, leurs ouvrages ne sont pas dessinés. C'est qu'ils ont travaillé en peintres; c'est qu'ils ont contracté l'habitude de dessiner sur place : *le sculpteur doit se mouvoir continuellement autour de son modèle et autour de ce qu'il fait.*

Le plus mince bas-relief offre à l'étude une foule d'aspects et de lignes. Elles sont partout : mille contours successifs se présentent, se vérifiant, se contrôlant les uns les autres, et constituant en définitive par leur rapprochement le réseau et l'enveloppe de la forme palpable. Tranchons le mot : le dessin poussé à l'effet, à la couleur, n'est propre qu'à rendre le sculpteur indolent.

Mais le jeune ciseleur devra consacrer un temps plus considérable à modeler; il modèlera en terre et surtout en cire. Il y aurait avantage à ce que les cires qu'il emploiera fussent colorées : par là elles donneraient mieux que l'argile l'aspect du métal. En copiant un plâtre moulé sur le bronze, avec une cire ayant le ton d'une patine antique, on est étonné de voir la copie prendre une importance supérieure au modèle, et arriver à une véritable restauration du monument original.

C'est une grande question dans notre temps de savoir ce que c'est que de copier. Quelques personnes continuent à penser que pour bien copier il est nécessaire de ne pas comprendre la raison d'être de ce que l'on imite; que la naïveté ou plutôt l'exactitude ingénue est incompatible avec une compréhension méthodique et précise du modèle; en un mot que la sincérité ne peut être obtenue qu'au prix de l'ignorance.

La vérité est que, si l'artiste est obligé de savoir, celui qui sera son interprète a besoin de ne pas ignorer. C'est pour le ciseleur une tâche très délicate d'enlever les coutures et de faire de simples raccords. C'en est une plus grave de réparer et de donner le dernier fini. Le dessin général des formes, la direction des muscles, leur point de départ et leur point d'arrivée, la nature des os et des tendons, ainsi que les places où ils apparaissent, doivent être très bien compris des ciseleurs. Il est à désirer qu'ils étudient l'anatomie : ils excelleront à faire ce qu'ils comprendront bien. Les plis, eux aussi, ont leur construction, et une sorte d'anatomie qu'il importerait de bien faire connaître. De belles étoffes, neuves, pures de tout froissement, moins encore ajustées que posées devant eux, seraient de nature à bien faire comprendre les plans des plis, comment ces plans passent du large à l'étroit et de l'étroit au large, et surtout la manière dont les plis se cassent. Cette cassure, qui forme ce que l'on appelle l'*œil*, est une des parties les plus essentielles de la draperie : elle indique le caractère de l'étoffe, elle en dénote l'épaisseur ou la finesse; elle donne le style, elle est une marque d'art certaine et le signe d'un temps.

Le dessin et le modelage offrent les plus incontestables avantages; mais en même temps ne faut-il pas diriger le travail professionnel, et peut-on abandonner au hasard de l'apprentissage cette initiation? Il faut s'en préoccuper comme du couronnement des ciseleurs. Chaque instrument n'a-t-il pas sa note, ses ressources, ne porte-t-il pas avec lui une sorte d'inspiration qu'il ne communique, à un moment donné, qu'à ceux qui ont vécu avec lui dans un commerce prolongé. Le bon praticien tire continuellement de chacun d'eux, indépendamment des effets indiqués par leur nature, des effets improvisés et de pure inspiration. Le ciseau et le traçoir comportent des accents, la lime, une expression qui ne sont qu'à eux : on arrive à compter sur eux comme sur des amis éprouvés, et celui là seul les comprend, entend leur appel et sait les faire parler, qui s'en fait une intimité.

Il est inutile d'entrer dans plus de détails. Ce que l'on doit en résumé se demander devant un bronze, c'est si la ciselure a été propre à accroître la valeur de l'œuvre, ou si elle n'a cherché qu'à se mettre en évidence elle-même en faisant parade de son habileté.

Telles sont les idées que fait naître l'état actuel de la sculpture en bronze; tels sont les moyens qui semblent les meilleurs pour mettre les jeunes ciseleurs à la hauteur de la tâche qu'ils ont à remplir : l'art et l'industrie ont beaucoup à leur demander.

Ces principes semblent devoir être la règle de toutes les associations qui pourront se produire dans les industries qui relèvent de l'art. En vain le peintre d'histoire voudra s'isoler du décora-

teur, l'architecte du constructeur, le sculpteur du ciseleur, le statuaire de l'ornemaniste : la nature des choses proteste contre de pareilles divisions. Tous ceux qui contribuent à une œuvre de sculpture sont solidaires. Les difficultés que nous rencontrons n'ont pas toujours existé. On eût fort étonné un maître de Sicyone et les grands maîtres florentins en leur parlant de l'art et de l'industrie comme deux choses séparées. Puisque le malheur de l'art et l'esprit du temps ont voulu que nous ne soyons tous que des portions d'artiste, ayons le courage de le reconnaître et la sagesse de reconstituer, en nous unissant, ce faisceau rompu d'énergies qui fait l'homme ; relevons, par une éducation libérale et bien entendue, nos coopérateurs indispensables, et rendons à nos créations, par une entente sincère, l'unité, le caractère et l'autorité qui les feront durer.

LE COSTUME AU THÉATRE

Malgré la perfection relative à laquelle on a su, depuis quelques années, élever l'art de la décoration scénique, il subsiste mainte vieille routine, maint anachronisme auxquels on n'ose porter la main. Et à une époque d'un réalisme parfois outré on assiste au spectacle réellement bizarre d'un théâtre encore encombré de coutumes surannées.

Les observations qu'on peut faire à ce sujet sont innombrables. Nous nous bornerons aujourd'hui à deux parties du costume : La chaussure — le corset.

Et quant à la chaussure, limitons encore et ne parlons que des talons.

On ne commence à employer les talons que vers l'extrême fin du XVI^e^ siècle. Pourtant que de personnages moyen-âge, voire même antiques, viennent arpenter la scène juchés sur des escarpins aux formes insensées.

Un des opéras les plus joués c'est *Faust*. Le scenario nous expose des faits se passant au plus tard vers le milieu du XV^e^ siècle. Quels étaient alors les souliers en usage ? De 1340 à 1440 on ne portait que des poulaines énormes. Vers 1420 leur longueur était telle que la pointe était soutenue soit par une chaînette d'argent rattachée à la jarretière ou à la patte antérieure du soulier, soit par un fil d'archal à l'intérieur. A partir de 1470 leur vogue baisse et l'on arrive aux escarpins camus, en façon de pelle, fort à la mode sous François I.

Dans *Faust* ces deux formes de chaussures sont donc possibles. La poulaine, conservée plus longtemps par les femmes, portée alors étroite, assez découverte sur le cou-de-pied et ornée d'une pointe d'environ huit à dix centimètres, irait parfaitement à Marguerite. Pourquoi ne pas l'adopter ?

Dans *Sigurd* les héros chevelus, farouches, bardés de fer, déambulent toute la soirée, les sandales soutenues par des talons ! Ces braves Germains, presque préhistoriques, avec des bottes à talons ! Pourquoi pas des gants quand ils parlent aux dames? Brunehild, elle, arrive chaussée de souliers de bal en satin blanc ! Pourquoi ne pas avoir le courage de porter la merveilleuse sandale vellédique à lacs minuscules?

Occupons-nous maintenant du corset que les actrices, même les plus intelligentes, s'obstinent à conserver, aussi bien sous la tunique et le peplum grecs, que sous la cotte médiœvale et le justaucorps de la Renaissance. Pourtant, dans ces rôles historiques, quoi de plus baroque que de voir se dessiner à travers l'étoffe les roides lignes des baleines, qui écrasent le thorax et la taille?

Pour sauver de la proscription ces instruments de torture, on se sert de raisons toutes mauvaises, on va le voir, malgré la formule célèbre qui prétend justifier le corset en disant : *Il soutient les faibles, contient les forts, ramène les égarés, remplace les absents.*

Quelle était la coutume des femmes de l'antiquité qui, pas plus que celles de la Renaissance, ne portaient ces étouffoirs. Elles avaient trouvé tout ce qui leur fallait dans le port de trois ceintures, larges, minces et très simples. L'une soutenait la gorge, l'autre serrait la taille, la troisième comprimait le ventre. Le corps parfaitement maintenu conservait toute sa grâce. Un vêtement plus répandu était une camisole à goussets, serrée par des lacets, suivant toutes les formes et les faisant valoir. La liberté restait complète, et rien ne se voyait de l'extérieur, l'étoffe, se moulant sur le corps.

Même de notre temps il y a des femmes qui se contentent d'une sorte de gilet de peau se plaquant sur les muscles, qui n'est que la copie de cette camisole, et dont l'effet est très séduisant.

Tout cela est assez puéril, dira-t-on. Non. Ces détails tenant à l'exactitude scénique, concourent à l'illusion. Si on la néglige pourquoi rester si rigoureux pour les autres parties du costume ? Pourquoi même porter ces costumes, pourquoi des décors, pourquoi des jeux de scène? Contentons-nous de concerts en habit et robe de soie, où l'on se borne à chanter les rôles.

Puisque sur ces points les costumiers et les régisseurs comprennent imparfaitement leur mission ou n'ont pas la science nécessaire, c'est aux artistes d'exiger qu'on ne fournisse pas des accessoires sans le moindre rapport avec leurs costumes, et aux femmes, d'avoir, quand il le faut, le courage de remplacer le corset par quelque chose de plus souple et de moins visible. Les grands artistes ont toujours su imposer leur volonté à cet égard et ils en ont été récompensés par le caractère vraiment noble qui en résultait pour leur rôle. Immédiatement la banalité s'évanouissait et les héros tragiques en prenaient une grandeur singulière.

LIVRES NOUVEAUX

Missel de l'amour sentimental, par M. GEORGES BARRAL. Paris, MARPON et FLAMMARION, 1884.

Il importe de ne pas confondre ce petit volume avec les nombreux ouvrages galants connus sous l'épithète de « livres belges » qui garnissent les vitrines de certains libraires. Lorsque M. Barral édita, il y a un an environ, le *Bréviaire de l'amour expérimental* du docteur Guyot, un critique anonyme fit cette juste remarque :

« Le D^r^ Jules Guyot ne s'est occupé que ce qui le concernait en tant que médecin ; et il a bien fait. Mais le médecin n'est pas le seul qui puisse rendre raison de l'amour.

« Pensez-vous que l'harmonie conjugale ne se compose que de complaisances physiques et que les orages domestiques naissent seulement de quelques mécomptes d'épiderme? »

Le *Bréviaire de l'amour expérimental*, spécialement destiné aux maris, demandait un pendant. M. Barral l'a créé en étudiant

la théologie amoureuse envisagée spécialement du « côté femmes. »

Sujet périlleux, ce douzain de méditations sur la recherche de l'amour sentimental, sur le choix de l'époux, sur la coquetterie morale, la coquetterie physique, les enfants, les amis du mari et de la femme, sur l'amour dans le mariage! Pour éviter la polissonnerie, — et la niaiserie, cet autre écueil, — il fallait un art infini, fait d'assurance et de tact, de réserve et d'audaces. M. Barral en a trouvé la formule; son style mystique, emparadisé, presque sacerdotal, lui permet de tout dire en se faisant comprendre, sans heurter aucune délicatesse.

Ces pages trop courtes, d'une lecture charmante, ont revêtu, grâce aux soins des éditeurs Marpon et Flammarion une exquise parure typographique, en tout point digne des mains féminines par lesquelles elles sont appelées à être feuilletées.

CONCERTS POPULAIRES D'ANVERS

On nous écrit d'Anvers :

Le premier concert populaire anversois se donnait dimanche dernier au Cirque de la rue de Jésus. Cette séance était exclusivement consacrée à des auditions d'œuvres françaises.

La première partie se composait d'une symphonie de Gounod (hommage au fondateur de l'association) qui date de 1851, alors que Gounod était encore au Séminaire, et se ressent beaucoup des influences de Haydn et de Mozart. C'est dire que les idées mélodiques sont claires, mais qu'elles paraissent étranglées et ne sortent guère des souvenirs. Elles s'imprégnent déjà un peu, cependant, de ce charme mystique et pénétrant qui est la caractérisque de la première manière de Gounod.

Peu d'orchestres sont aussi disciplinés et aussi « en main » que celui de Peter Benoît, qui parvient à en obtenir des effets surprenants, surtout dans l'entente des nuances. Il a une délicatesse de son, une finesse d'expression d'une homogénéité parfaite.

Le *Menuet* pour instruments à cordes, de Flégier, qui ouvrait la seconde partie, a paru bien écrit quoique peu original. La *Vilanelle*, qui ressemble à un morceau de concours, a permis de faire entendre un hautboïste d'une justesse et d'une pureté de son remarquables. Tout le monde connaît *le Cor*, du même Flégier; nous espérions que l'accompagnement d'orchestre relèverait quelque peu ce chant d'une allure et d'un genre démodés, mais il n'en est rien.

M. Fontaine, bien en voix, a tiré tout le parti possible de ce « poème pittoresque. »

L'*Andante symphonique* de Léon Husson est d'une facture plus moderne; les idées mélodiques y abondent, bien orchestrées; mais pourquoi ces éclats de trombone intempestifs qui semblent accompagner un anathème ?

L'*Air de ballet*, du même compositeur, qui terminait cette très intéressante séance, a de l'allure, mais il nous a moins plu. Il est vrai que beaucoup d'effets ne sont point sortis. L'auteur, qui dirigeait pour la première fois, croyons-nous, semblait nerveux et agité, et l'interprétation s'en est ressentie.

Nous allions oublier M. Hageman, un pianiste hollandais qui a joué d'une façon fort décousue le 4e Concerto de Saint-Saëns. Cette œuvre, qui est d'un artiste sincère et méritant, semble plutôt écrite pour orchestre avec accompagnement de piano, et le pianiste n'a rien fait — au contraire — pour nous dissuader de cette manière de voir.

Ce début d'une entreprise nouvelle destinée à propager à Anvers le goût de la musique comme les *Concerts populaires* l'ont développé et épuré à Bruxelles a été vraiment heureux et il est à souhaiter que le public comprenne l'utilité qu'il y a pour lui à s'intéresser à cette œuvre de propagande artistique, à en suivre assidument les solennités, à s'efforcer de mettre le comité qui s'est formé sous la présidence de M Chaudoir et la direction dévouée et toute artistique de Peter Benoît à même de multiplier les séances. La plupart des compositions symphoniques des maîtres modernes sont inconnues à Anvers. On a, malgré le pavillon flamand sous lequel est lancé le bâtiment, pris à bord un premier chargement exclusivement français. Cette *Antwerpsche Toonkunstenaars Vereeniging* jouant, dans une séance d'ouverture, de la musique de Gounod, de Flégier, de Saint-Saëns et de Husson, cela a paru curieux. On ne dira pas, tout au moins qu'un étroit esprit de clocher a présidé à l'entreprise. A l'œuvre donc, et que les concerts populaires d'Anvers, avec ceux de Bruxelles et de Liège, produisent en Belgique les résultats artistiques qu'on est en droit d'en attendre.

LA GUERRE DES XX

Les principes artistiques proclamés par les *XX*, leur fière indépendance, leur dédain absolu pour les petits moyens auxquels on a d'ordinaire recours pour cuisiner en Belgique les renommées, ont déchaîné la fureur, d'une part, de tous les asservis, d'autre part de tous les dispensateurs de réclame qui étaient accoutumés à voir les artistes venir faire des génuflexions devant leur arrogante insolence.

L'Art moderne, qui a défendu cette bonne cause, reçoit une part de cette rafale aussi plaisante qu'impuissante. L'anonyme s'en donne naturellement à cœur joie. Voici un de ces échantillons dont nous dirons simplement *telum imbelle;* traduction libre : *Le trait d'un imbécile :*

« ... Nous ne nous sommes guère occupés des œuvres particu-
« lières : elles sont là qui parlent assez haut. Nous avons cru qu'il
« était plus utile de faire le commentaire des idées. »

Et puis, c'est bien plus commode!

Il est facile, en effet, de pontifier doctoralement et d'affirmer des principes... quelconques.

Il serait plus difficile de justifier son opinion par l'examen des œuvres, de prouver qu'elles sont conformes aux doctrines qu'on enseigne, et qu'elles sont — étant conformes — des œuvres d'art; qu'elles sont inspirées par le sentiment et le culte du *beau* qui est le but supérieur de l'art.

Qui l'était du moins, au temps où on faisait moins d'esthétique prétentieuse et où on peignait des chefs-d'œuvre.

Les temps ont changé, berger!

CONFÉRENCES DES XX

Albert Giraud a, hier, dans une causerie aux phrases cinglantes qui a provoqué les bravos et les battements de mains, flagellé la petite presse belge à laquelle l'ignorance et la mauvaise foi, le dépit et la jalousie, inspirent quotidiennement de basses et méprisables attaques contre les artistes de la plume et du pinceau. Il a rappelé sa naissance, au lendemain de la création des petits journaux qui poursuivent en France avec autant de déloyauté — mais avec plus d'esprit — la même guerre pitoyable. Il a signalé le danger qu'il y a pour les artistes et pour le goût du public de la laisser se propager et de lui accorder l'importance qu'elle s'attribue. Appuyé de l'autorité des maîtres de l'Art, d'Hugo, de Flaubert, des Goncourt, de Théodore de Banville, il a, de sa voix tranchante comme une lame, montré

sa pernicieuse influence. Dans une partie épisodique très goûtée, l'orateur a donné lecture de quelques échantillons, désormais célèbres, de certaines critiques. Rires et applaudissements se sont succédés durant cette intéressante, spirituelle et très littéraire conférence, qui avait réuni à l'Exposition des *XX* un nombreux auditoire.

LE VINGTISME EN PROVINCE

On nous écrit d'Anvers :

C'est dimanche dernier qu'a eu lieu, à Anvers, la sortie de l'*Union artistique des jeunes*, sortie pleine d'enthousiasme et de fougue contre les dieux bourgeois des traditions académiques et de l'école du conventionnel.

Cette tentative, qu'a couronnée la réussite, est des plus méritoires dans une ville où l'on s'est endormi au contact brutal des gros sous, portés à pleins paniers aux guichets des banques, et où toute manifestation primesautière et personnelle vient infailliblement se briser sur les palettes cinquantenaires.

Parmi cette poignée de jeunes et de vaillants, il en est quelques-uns dont les noms se sont imposés dès la première heure à l'attention du public : MM. Brunin, Rosier et Vandevelde sont de ceux-là. Leurs toiles, tant par l'originalité et la vérité des sujets que par la force et la sûreté du rendu, mettent ces artistes à la tête de la jeune phalange.

MM. Rul, pour les paysages, Chappel, pour la nature morte et Mertens, ont droit à une part d'éloges avec MM. Luyten, représenté à la salle Verlat par une grande toile de genre, et Castel Ebert, un délicat et un poète.

Citons les noms de MM. Boland, De Wit, Van Snick, Hanno, Timmermans.

En somme une brillante promesse est accrochée aux murs de la salle Verlat; puissent les jeunes tenir les engagements qu'ils prennent envers le public.

MEMENTO MUSICAL

Nos artistes a l'étranger. — Mlle Antonia Kufferath vient de terminer une tournée artistique en Allemagne où elle a remporté un grand succès. Elle a chanté notamment à Barmen, dans un grand concert consacré aux œuvres de Brahms, le *Requiem* et plusieurs *lieder* du célèbre compositeur, de façon à mériter les éloges les plus chaleureux de la presse.

Après avoir fait un voyage en Suisse et en Allemagne, M. Joseph Wieniawski a donné quatre concerts à Amsterdam et un à La Haye, à l'Opéra. Ses programmes, très variés, portaient un choix d'œuvres allant du classicisme de Bach, de Beethoven, de Hændel, de Haydn, au romantisme de Chopin et de Liszt. Les journaux, que nous avons sous les yeux, notamment le *Nieuwe Amsterdamsche Courant* et l'*Amsterdammer Dagblad* vantent à l'envi la sûreté, le mécanisme et le sentiment du virtuose, qui a reçu du public un accueil des plus flatteurs.

***

Le premier concert du *petit* quatuor du Conservatoire, composé de MM. Alex. Cornélis, Em. Agniez, Gangler et Ed. Jacobs a été excellent. M. De Greef a prêté à cet heureux début son concours et a joué avec un art réel la partie de piano du *Quatuor* (op. 16) de Beethoven, de la *Sonate* pour piano et violoncelle de Grieg, — une œuvre charmante, exécutée pour la première fois à Bruxelles, — et du *trio* en sol de Raff.

Ces Messieurs nous ont paru avoir réalisé un progrès sérieux. Comme sonorité, ensemble, finesse des nuances, cette exécution a été de beaucoup supérieure à celles de l'an passé. Elle classe définitivement le *petit* quatuor à son rang.

***

Deux séances musicales des plus intéressantes seront données cette semaine à l'Exposition des *XX*. La première, demain lundi, à 3 heures, par l'*Union instrumentale* présidée par M. Kefer. En voici le programme :

1° *Quintett* (op. 145) de F. Lachner.
2° *Sérénade* (op. 25) de Beethoven, pour flûte, violon et alto.
3° *Quatuor* (op. 25) de Brahms.

La seconde est fixée à jeudi prochain, 28 courant à 3 heures précises. On y entendra MM. Em. et Alph. Agniez, Degreef et Stappen.

***

J. Brahms se propose de se rendre sous peu à Londres pour y diriger sa nouvelle symphonie.

***

Il est question d'une exécution de *l'Escaut* de Peter Benoît, lors du passage à Bruxelles, du roi et de la reine de Hollande.

***

La maison Breitkopf et Härtel vient de faire paraître le 1er numéro d'un catalogue semi-annuel de toutes les nouveautés musicales de valeur, publiées en Allemagne, en Angleterre, en France, en Belgique, en Italie, etc. Ce catalogue est adressé gratuitement à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

THÉATRES

Théatre de la Monnaie. — La Direction de la Monnaie est décidée à faire représenter dans le courant de la prochaine campagne les *Maitres chanteurs de Nuremberg*. La traduction est faite par Victor Wilder, la gravure de la partition est confiée à la maison Schott. Mme Caron remplira tout naturellement le rôle d'Eva, M. Jourdain celui de Walter. M. Seguin, le nouveau baryton, qui a, dit-on, une fort belle voix, serait chargé du personnage de Hans Sachs, l'une des figures principales du merveilleux opéra de Wagner. Mlle Legault ferait un très gentil David.

Nous sommes heureux de cette nouvelle. Ce serait, pour la Direction, terminer par un coup de maître leur exploitation dont le souvenir restera et qui compte déjà à son actif un grand nombre de succès.

Une représentation extraordinaire sera donnée jeudi prochain, 28 février, au bénéfice de l'Œuvre du Vêtement. Le spectacle se composera du *Barbier de Séville*, avec Mlle Arnaud et MM. Rodier, Soulacroix et Gresse dans les rôles principaux.

Théatre Molière. — *Le Maître de forges* continue à remplir tous les soirs la salle ixelloise. On donnait hier, avec le succès habituel, la 25e représentation.

Théatre de l'Alcazar. — Tous les soirs : *Frétillon*.

PETITE CHRONIQUE

Nous souhaitons très cordialement la bienvenue à notre nouveau confrère quotidien le journal *la Réforme*, qui, bien que politique, ne négligera pas les intérêts de l'art et de la littérature et défendra avec nous la cause de l'art indépendant contre l'art à visière et à palmes vertes. Ce qui nous en donne la certitude, c'est que dans sa rédaction figure l'un des nôtres, Eugène Robert, et deux *Jeunes-Belgique*, Max Waller et Albert Giraud. *La Réforme* paraît depuis le 17 courant.

Un nouveau journal wagnérien vient d'être fondé à Vienne. Son premier numéro a paru le 13 février, jour anniversaire de la mort de Richard Wagner. Titre : *Parsifal*. Ce journal, qui est bi-mensuel, est destiné à la glorification de l'idéal artistique de Wagner. Il contient des articles de fond sur le style du maître, des nouvelles diverses du mouvement wagnérien, des correspondances sur les représentations théâtrales et concerts dans lesquels ont été exécutées des œuvres de Wagner, une revue des journaux qui les apprécient, etc. On jugera de l'extension qu'a pris l'art du maître de Bayreuth d'après la seule statistique, publiée dans *Parsifal*, des ouvrages sur Wagner pendant l'année 1883. Il s'y trouve trente-huit monographies qui ont paru !

Le Ministre de l'intérieur ayant accordé aux *XX* la prolongation qu'ils demandaient, l'exposition restera ouverte jusqu'au dimanche 2 mars inclusivement.

Exposition d'Arts industriels. (Palais des Beaux-Arts) — Une causerie sur *la Broderie* sera faite lundi prochain, 25 février, à 2 1/2 heures, par M. De Taye, inspecteur de l'enseignement du dsesin, devant les objets exposés.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.

Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.

Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.

Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os^ 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

Maison P^NE^ MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES.

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles-d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN.

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er^ prix. — Sidney, seul 1^er^ et 2^e^ prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie^ A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e^, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4^o^ anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 9. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 MARS 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

CATULLE MENDÈS. — DOCUMENT A CONSERVER. — LA GUERRE DES *XX*. *Lettre à M. Gustave Lagye*. — AU CONSERVATOIRE. — LES ROMAINS DE LA RENAISSANCE. — THÉATRES. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE.

CATULLE MENDÈS

Lorsqu'il proposa au secrétaire des *XX* de faire une conférence au local de l'Exposition, le poète lui dit : « Je serai heureux de montrer que des affinités étroites unissent au vôtre le groupe d'hommes de lettres et d'artistes dont je fais partie ».

Bonne et fraternelle parole, la plus réconfortante qui pût être prononcée pour venger des lazzis et des plaisanteries mesquines que leur décochent les jaloux le bataillon enthousiaste dont la passion pour l'art, les courageux efforts et l'opiniâtreté dans la lutte sont salués par tous les hommes de cœur.

Venant de haut, l'exemple sera salutaire. Il raffermira toute cette jeunesse remuante et ardente dans la pensée qu'elle n'est point l'expression isolée d'un mouvement né d'un concours fortuit de circonstances, mais qu'elle puise son principe de vie dans des causes plus profondes ; que des lois mystérieuses règlent son éclosion, son épanouissement et sa fin, l'Art évoluant avec une implacable logique, en dépit des personnalités, au mépris des résistances et des hostilités intéressées ; que les idées qu'elle entend propager, les principes qu'elle proclame, le drapeau qu'elle défend avec énergie ont en pays étranger leurs apôtres, leurs hérauts d'armes, leurs soldats. Et tandis qu'en Belgique on est encore en pleine mêlée, là-bas, en France, on sonne la victoire et on magnifie les vainqueurs.

Fidèle à sa promesse, Catulle Mendès est venu parler aux *XX* de Richard Wagner, clôturant ainsi par l'exposé d'une théorie musicale moderne un cycle de conférences qui a embrassé les diverses manifestations intellectuelles : la peinture, la littérature, le journalisme, la musique.

Il l'a fait avec l'autorité qui s'attache à l'un des premiers et des plus ardents défenseurs du maître en France, et dont seule la question politique l'a tenu éloigné à la suite des événements de 1870, tuant son amitié pour l'homme sans éteindre son admiration pour l'artiste.

Avec sa phrase merveilleusement cadencée, aux envolées superbes dont le rythme est berçant comme une mélodie, avec sa voix tantôt caressante et blanche, tantôt puissante et éclatant en des sonorités de fanfare, Catulle Mendès a esquissé un admirable portrait

de Richard Wagner, le plaçant dans le milieu qu'il affectionnait, parmi les tentures de soie, les étoffes somptueuses, les brocarts et les orfrois, sous ses vêtement semés de perles, et vivant de cette vie intense et nerveuse qui s'épanouissait en fiévreuses allées et venues, en perpétuelles agitations, en travaux d'arrache-pied, en causeries intarissables et étincelantes, piquées de calembours, illuminées de traits de génie.

Il a ensuite, passant à l'œuvre gigantesque du maître, typé en quelques phrases incisives sa théorie artistique et rappelé spirituellement, d'après Wagner lui-même dont il a interprêté magnifiquement la pensée, les trois écoles rivales qui se disputaient le théâtre : la musique italienne, gracieuse, dangereuse en ses séductions, parfois femme du monde, — toujours courtisane; la musique française, bonne enfant, mouche aux lèvres, chapeau sur l'oreille, grisette en joyeuse humeur, roulant d'amant en amant et devenant, après avoir été la *Dame blanche*, la *Fille de Madame Angot;* la musique allemande enfin, vierge héroïque et austère, sévère d'accueil, s'abandonnant rarement, vertu que Bach, Mozart, Haydn, Beethoven et Weber n'avaient qu'ébrêchée et que Wagner a domptée.

Abordant l'analyse des œuvres, Catulle Mendès a choisi deux de celles qui sont les moins connues en Belgique : le *Vaisseau-fantôme,* qui n'a eu au théâtre de la Monnaie que quelques représentations, dans des conditions défectueuses, et *Tristan et Iseult*, qui n'a jamais été mis en scène à Bruxelles. Avec un art exquis, il a fait de ces deux drames émouvants une paraphrase littéraire de grande allure qui a soulevé les bravos de toute la salle.

On jugera, au surplus, du style du conférencier par les fragments qui suivent et que l'auteur a bien voulu nous autoriser à publier. Ils résument son impression de poète sur trois des plus magnifiques compositions symphoniques de Wagner : les préludes du *Vaisseau-fantôme,* de *Tristan* et de *Tannhaüser.*

LE VAISSEAU-FANTOME

Tout d'abord, l'orchestre éclate avec fureur. Le vent, l'éclair, la mer combattent dans la nuit noire. Les vagues se hérissent, des tourbillons se creusent. Mêlée par instants aux bruits de la tempête, s'exhale une clameur puissante et triste, une clameur qui est à la fois un sanglot et un appel. Oh! de quelle douleur, de quelle espérance cent fois déçue, ce cri est-il la plainte? Tout ce prodigieux fracas de l'Océan ne peut couvrir la voix qui gémit et qui désire. Quelquefois l'orage s'apaise avec des rumeurs sourdes; un chant s'élève, comme la courbe sereine d'un arc-en-ciel. Est-ce une réponse à l'appel désespéré qui monta de l'abîme? Il est clément et pur, avec des langueurs féminines. Sans cesser de planer, il descend vers l'âme qui se désole dans les profondeurs. Alors la bourrasque se déchaîne de nouveau; le vent déchire les voiles, brise les mâts, saccage la coque du navire. L'appel retentit, encore plus amer. Il ressemble maintenant à un défi; on dirait que celui qui appelle provoque au combat toutes les puissances du gouffre. Mais qu'est-ce donc que cette chanson joyeuse qui nargue la triste clameur et rit de l'ouragan? Sont-ce les matelots qui chantent dans le danger? Leur voix est absorbée dans l'immense tumulte. On n'entendrait plus que le bruit furieux du ciel et de la mer, traversé par le douloureux appel, si le chant consolateur qui s'éleva naguère ne luttait, seul, contre toute la tempête. Et c'est comme la lutte d'un séraphin contre un enfer. L'ombre et la lumière s'entre-choquent. La victoire reste longtemps douteuse. Mais voici qu'enfin triomphe le chant angélique; il s'étale, il se prolonge sur le diabolique orage, et, comme sous le talon de Michel, les mille couleuvres de la mer se tordent dans la clarté définitive de la mélodie.

TRISTAN ET ISEULT

Une douloureuse tension de tous les sens vers un bonheur qui épouvante à force d'être surhumain; un désir qui se dévore soi-même dans le désespoir de sa vanité: des efforts cent fois trompés; des recrudescences d'amer espoir, des bras affamés d'embrassements, et qui retombent rompus de lassitude; des élans qui rebondissent en arrière comme une balle contre un mur; des bonds vers de sublimes hauteurs, rejetés dans des abîmes; des commencements de chants, qui se torsionnent en cris; en un mot, tout le vouloir de la passion humaine, déshérité de pouvoir, voilà ce qu'exprime, dans son déroulement qui se hausse avec angoisse et s'abaisse avec une pénible lenteur pour se relever encore, et encore, et toujours, le prélude sanglotant de TRISTAN ET ISEULT.

TANNHAUSER

Comme celle du *Vaisseau-Fantôme,* comme celle des *Maîtres-Chanteurs,* l'ouverture de *Tannhaüser* est une ouverture-argument. Nous voulons direqu'elle donne d'avance un résumé de toute l'action. Ceux qui connaissent le sujet du drame reconnaissent; ceux qui l'ignorent pressentent.

D'abord émane des profondeurs de l'orchestre un chant religieux et grave. Il s'efforce, il désire, il monte, il a parfois la langueur d'une plainte et parfois l'ardeur d'une extase. Il s'enfle, il s'élève de plus en plus vers le ciel pacifique et glorieux. Le *De profondis* s'achève en *Hosannah.* Vainement les sonorités obstinées des violons l'enveloppent, éveillant l'idée d'un brouillard crépusculaire plein d'apparitions haineuses; il triomphe des pièges, domine les ténèbres et, le jour étant venu, se développe dans une immense plénitude. Mais

lentement il s'éloigne, s'atténue, s'évanouit dans la clarté diffuse, et voici soudainement un cri étrange, furtif, amer, qui perce et déchire. Il est clair et jaillit d'une ombre frissonnante; des échos souterrains le répètent. Il s'y mêle des appels inquiétants, pleins d'insistances langoureuses, et qui nous entraînent vers un monde inconnu, lointain, diabolique, peut-être, surnaturel à coup sûr. Puis, parmi des cris de joie, après des soupirs d'extase poignants comme des râles d'agonie, et qui rappellent ce vers cruel

Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer...

Parmi des rythmes onduleux comme des formes féminines, et enlaçantes comme des bras, éclatent avec une farouche vigueur ce chant forcené que Charles Baudelaire appelait « le cri du damné exultant dans la damnation! » Nous sommes bien dans l'enfer, en effet, dans un enfer étrange, où l'homme est supplicié par l'excès de la volupté. Il voudrait en sortir, s'enfuir vers la vie, dût-il en souffrir, dût-il en mourir. Mais les caresses infinies de l'amour se resserrent autour de lui, plus douces et plus fortes. Il y a en ce moment dans l'orchestre des phrases mélodiques qui s'enroulent comme des liens; les râles de la joie redoublent, les formes apparues dans les rythmes se font plus onduleuses, les bras sont plus enlaçants; le captif ne sera point délivré! Cependant la crépitation crépusculaire des violons s'étend sur l'enfer. Un chant grave et religieux écarte les ténèbres, repousse les enchantements épars de la nuit. Il s'efforce, il désire, il a parfois la langueur d'une plainte, et parfois l'ardeur d'une extase. Il s'enfle et s'élève de plus en plus vers le ciel pacifique et glorieux. Mais cette fois on sent que dans son triomphe il emporte avec lui toutes les âmes, avec toutes leurs ivresses et tous leurs désespoirs, que les enfers pardonnés le suivent et l'adorent; et cette mélodie sublime, profonde et pure, n'a plus de bornes et se répand universellement sur l'homme et sur le monde, pareille à un déluge paisible et salutaire.

DOCUMENT A CONSERVER

Dans un tribunal criminel de Venise où l'on avait condamné un boulanger innocent, on fit inscrire cette devise pour servir de leçon aux juges : *Souvenez-vous du pauvre boulanger.*

La lettre ci-dessous, de Maxime Du Camp à Flaubert, au sujet de *Madame Bovary*, est de celles qu'un critique devrait toujours avoir sous les yeux et qu'il importe de conserver. Elle justifie cette boutade d'un critique prudent : « Il faut avoir la plus haute considération pour un opéra sifflé; il est bon de montrer un grand respect pour un tableau refusé; un livre éreinté appelle la vénération. On est tout étonné, après dix ans, de voir tout le monde proclamer que ce sont des chefs-d'œuvre. »

CHER VIEUX,

Laurent Pichat a lu ton roman et il m'en envoie l'appréciation, que je t'adresse. Tu verras en la lisant combien je dois la partager, puisqu'elle reproduit presque toutes les observations que je t'avais faites avant ton départ. J'ai remis ton livre à Laurent sans faire autre chose que le lui recommander chaudement; nous ne nous sommes donc nullement entendus pour te scier avec la même scie.

Le conseil qu'il te donne est bon, et je dirai même qu'il est le seul que tu doives suivre. Laisse-nous *maîtres* de ton roman pour le publier dans la *Revue;* nous y ferons faire les coupures que nous jugerons indispensables; tu le publieras ensuite en volume comme tu l'entendras, cela te regarde. Ma pensée très intime est que, si tu ne fais pas cela, tu te compromets absolument et tu débutes par une œuvre embrouillée à laquelle le style ne suffit pas pour donner de l'intérêt. Sois courageux, ferme les yeux pendant l'opération, et fie-t-en, sinon à notre talent, du moins à notre expérience acquise de ces sortes de choses, et aussi à notre affection pour toi.

Tu as enfoui ton roman sous un tas de choses bien faites, mais inutiles : on ne le voit pas assez. Il s'agit de le dégager, c'est un travail facile. Nous le ferons faire sous nos yeux par une personne exercée et habile; on n'ajoutera pas un mot à ta copie; on ne fera qu'élaguer. Ça te coûtera une centaine de francs qu'on réservera sur tes droits, et tu auras publié une chose vraiment bonne, au lieu d'une œuvre incomplète et trop rembourrée. Tu dois me maudire de toutes tes forces, mais songe bien que, dans tout ceci, je n'ai en vue que ton seul intérêt.

Adieu, cher vieux; réponds-moi et sache-moi bien

Tout à toi,

MAXIME DU CAMP.

En marge de cette lettre Flaubert n'avait écrit qu'un mot : GIGANTESQUE !!!

LA GUERRE DES XX

A Monsieur GUSTAVE LAGYE, *un des directeurs de la* FÉDÉRATION ARTISTIQUE.

L'article, tout hérissé de personnalités à mon adresse, que vous avez publié dimanche dernier dans la *Fédération artistique*, est une invitation trop acerbe à lier partie avec vous, pour que je me prive de ce plaisir. Vous demandez bataille, Monsieur, bataille il y aura. Rien ne m'est plus agréable. J'y vais, comme à une kermesse.

Décidément il marche bien, ce mouvement des *XX*, et dépasse toutes les espérances. La conspiration du silence a encore une fois manqué de persévérance; en quel vacarme, grâce aux vôtres et, maintenant à vous, la voici transformée!

Vous avez pourtant, vous, tenu bon longtemps, et ce n'est que le 23 février que vous fîtes tardivement votre entrée dans la nuit de Walpurgis où déjà nombre de fantômes et de fantoches, de spectres et de revenants, de gnômes et d'incubes menaient le sabbat autour de l'audacieuse et courageuse démonstration des intransigeants de l'art. De prime-saut, en arlequin habitué aux entrechats et au cliquetis de la batte, vous avez sauté en plein milieu et commencé vos exercices.

Qui eût pu supposer, Monsieur, il y a quelque quinze ans, quand d'aventure je vous rencontrai pour la première fois à Munich, où, déjà wagnérien, avant beaucoup d'autres, j'étais allé avec mon ami Karel Buls pour entendre la première représentation du *Rheingold*, qui eût pu supposer que le commis-voyageur, placier en imageries religieuses, que vous étiez alors, se serait un jour juché à la dignité de critique, avec la prétention de faire la pluie et le beau temps dans notre horizon artistique? Vous aviez un portefeuille gonflé de chromolithographies orthodoxes; pour

De fait, la tentative était hasardeuse. Grande est la prévention contre ceux qui débitent des vers, fussent-ils supérieurs à ceux de Coppée et lus avec le talent du méritant professeur.

M. Monrose a été tour à tour tendre, redoutable, passionné, majestueux : toujours intéressant. Mieux eût valu peut-être, au lieu de lire le drame tout d'une pièce et de le commenter, en extraire les scènes principales. C'est bien long cinq actes d'alexandrins, quand on n'a pas, pour autoriser certaines digressions du sujet, le prestige de la scène, les contrastes des voix, le mouvement des personnages. Somme toute, dans l'espèce, succès pour le lecteur et pour le poète.

LES ROMAINS DE LA RENAISSANCE

Voici une circulaire que nous recevons sous enveloppe ; l'adresse est d'une fine écriture de femme, — car les femmes soutiennent l'art jeune, et aussi les jeunes artistes. Nos lecteurs apprécieront l'esprit de douce complaisance de ce document. Quelle tendre camaraderie ! Mais qu'eût-on dit, si la Jeune Belgique se fût permis un appel aussi peu déguisé aux admirations de coterie, aux applaudissements de commande et au succès..... biseauté !

MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

M. Léon Dubois, membre de l'*Essor*, vient de composer une partition charmante sur une joyeuse et spirituelle petite pièce de notre sympathique ami M. Lucien Solvay, intitulée : *Son Excellence ma Femme.*

La première représentation a lieu, au théâtre de la Renaissance, rue de Brabant, jeudi prochain, 28 février, vers 8 heures du soir.

(Pour toute sûreté, consulter les journaux qui annonceraient un changement éventuel.)

Nous vous prions instamment d'assister à cette représentation, où les membres de l'*Essor* se réuniront en groupe (Stalles). Ce sera le moyen de passer, à peu de frais, une soirée très agréable, tout en remplissant ses devoirs d'amitié et de bonne confraternité.

POUR LA COMMISSION :

Le Secrétaire, — EUG. VAN GELDER, 92, rue Ducale.

Le Président, — E. HOETERICKX.

Si après cela M. Lucien Solvay se permet de critiquer les œuvres d'amis aussi..... zélés, ceux-ci auront quelque droit de s'en plaindre. Son impartialité de critique va être mise à une bien rude épreuve !

THÉATRES

THÉATRE DE LA MONNAIE. — On a joué récemment un petit acte de M. Flon, directeur des chœurs à la Monnaie et aux Concerts populaires, un jeune et méritant artiste que ne rebutent pas les difficultés qu'éprouvent les auteurs belges à se faire représenter en Belgique. *Le Panache blanc* — tel est le titre de l'opéra-comique en question — a malheureusement le tort de manquer de personnalité. M. Flon a trop de mémoire. C'est un défaut dont on se corrige, mais à la condition de se surveiller de très près. Le compositeur a eu, de plus, la malechance de rencontrer un livret d'une insignifiance qui devait arrêter net tout élan.

On a abusé du bon roi Henri au théâtre, dans le roman et dans le journal. Le sujet rebattu de ses aventures amoureuses pourrait, sans inconvénient, être remisé dans les combles. L'histoire de ces conspirateurs italiens qui tentent d'enlever le roi pendant une fête — et qui, trompés par le panache, enlèvent un des leurs — ne parviendra certes pas à lui donner une nouvelle jeunesse

L'œuvre, au point de vue musical, n'est pas sans mérites. On sent dans cette partition qui a des visées quelque peu ambitieuses, de la facilité et du goût. Mais cela ne suffit pas à suppléer à l'inspiration, qui n'est guère venue, et à l'originalité, qui reste à acquérir.

THÉATRE MOLIÈRE. — M. Bouffard annonce irrévocablement du 1er au 10 mars, les dix dernières représentations du *Maître de forges*, des engagements rappelant à Paris les principaux interprètes.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — *Frétillon* continue à tenir l'affiche avec succès.

MEMENTO MUSICAL

Les Concerts populaires exécuteront, à leur troisième matinée, le 16 mars, le *Kermisdag* de Jan Blockx, un jeune compositeur anversois dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, notamment lors de l'exécution à Anvers de son oratorio : *Un rêve du paradis.*

Le *Kermisdag* est un poème symphonique en trois parties dont on dit beaucoup de bien. Il est dédié à Georges Eekhoud.

Au même concert, on exécutera deux grandes œuvres chorales : *Le Déluge*, de Saint-Saëns, et le 3e acte des *Troyens à Carthage*, de Berlioz.

Les solistes engagés sont : Mlles Anna Soubre et de Saint-Moulin, MM. Heuschling et Goffoel.

C'est également M. Heuschling qui chantera au Conservatoire, le 9 mars, avec Mme Marie Battu, *Iphigénie en Aulide. Orphée* ne tardera pas, pensons-nous, à reparaître. Quant à la *Cantate de Noël*, de Bach, abonnés pressés, force vous est d'attendre le mois de décembre.

Résignez-vous.

La symphonie en *ré* de Haydn, complètera le programme du 9.

Quant au dernier concert, c'est la *symphonie avec chœurs*, de Beethoven, qui en fera les frais On prête à M Gevaert le projet original d'y joindre, à la même matinée, la *Symphonie héroïque*. Ceci à seule fin, sans doute, de ne pas laisser le public se déshabituer, de l'institution des continuelles *reprises*, qui sont la caractéristique du Conservatoire de Bruxelles.

***

Mlle Léontine Depature, cantatrice, donnera un concert, au local de la Grande Harmonie, jeudi 6 mars, à 8 heures du soir, avec le concours de MM. Welcker, pianiste, Lerminiaux, violoniste, et la société *La Réunion Lyrique* de Saint-Gilles, sous la direction de M. J. Fischer.

PETITE CHRONIQUE

La musique du corps des Sapeurs-Pompiers de la ville de Bruxelles, sous la direction de M. Vanden Kerckhoven, se fera entendre aujourd'hui, 2 mars, à 2 1/2 heures, au local de l'Exposition d'Arts industriels, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles.

Le prix d'entrée reste fixé à 50 centimes.

Les représentations de *Parsifal* à Bayreuth sont fixées aux 21, 23, 25, 27, 29, 31 juillet, 2, 4, 6 et 8 août, soit en tout dix représentations. Les interprètes seront les mêmes que l'année dernière.

Voici la liste des numéros gagnants de la tombola organisée par le *Cercle des Beaux-Arts* de Gand :

1738, 1847, 2327, 1205, 1630, 934, 1770, 2412, 1020, 941, 513.

Les œuvres suivantes, exposées au Salon du Cercle, ont trouvé acquéreur :

Van Damme (F.), *Moulin dans les Flandres.* — Wytsman (R.), *Aquarelle.* — Hauman, *Ferme au Broeck* (aquarelle). — Temple, *Vieux carme* (aquarelle). — Vander Heyden, *Etang à Weert.* — Depré, *Vue à Dinant.* — Van Melle, *Pêcheurs en Flandre.* — Bellis, *Framboises.* — Van Severdonck, *L'averse.* — Van der Wee, *Fleurs et accessoires.*— Gérard Théod., *Ressemblance, douteuse.* — Peeters (Mlle M.), *Vue à Nukerke.* — Mattelé (G), *Confidence.* — Baes (L.), *Soudard* et *Porte drapeau.* — Pernot, *Clown* (terre cuite) et *Clown* (terre cuite . — Laumans (Mme Fanny), *Ennui et patience.* — Geens (L.), *Cavaliers belges* et *Cavaliers français.*— Namur (Em.), *Cendrillon* (terre cuite). — Namur (Fr), *Chapeau neuf.* — Lybaert (Th.), *Bosniaque.* — Vander Meulen, *Bons amis.* — Dubrucq (J), *Chanteur flamand* (terre cuite). — Permeke, *Docks au pétrole à Anvers.*

C'est à ce titre qu'on a pu dire, en commentant ses tendances : La jeune école proclame, comme sa formule artistique, *l'étude et l'interprétation directe de la réalité contemporaine*, — *par l'artiste se laissant aller librement à son tempérament*, — *et maître d'une technique approfondie.*

Cette règle, les adeptes du mouvement l'appliquent dans tous les éléments de l'art.

Dans le choix du sujet : Donc plus de conceptions de pure imagination, plus de scènes historiques de convention. Ils veulent le paysage tel qu'il est là partout autour de nous dans le pays où nous vivons et que nous connaissons. L'homme et la femme tels que nous les voyons vivre et s'agiter. Les scènes de notre existence sociale luxueuse ou pauvre avec l'intérêt constant qu'elles présentent. Si quelques-uns d'entre eux composent quelque sujet en dehors de ce qu'ils peuvent voir par eux-mêmes, encore faut-il que tous les éléments soient pris dans la réalité, que celle-ci seule fournisse les modèles.

Dans le dessin, ce que cherchent les nouveaux venus, ce sont les corps modernes, avec leurs allures nerveuses, avec leurs vêtements qui les masquent, avec leurs contours équivoques et brisés. Certes, ils ne dédaignent pas le nu, il offre toujours dans ses lignes délicates, dans le nuançage de ses tons, un charme qui séduit. Mais il n'est plus dans nos mœurs de montrer la stature humaine dépouillée de toute enveloppe extérieure comme le faisait l'antiquité ; nos yeux sont habitués au travestissement des costumes de nos jours. L'individualité ne se voit plus que sous des enveloppes qui, du reste, dans leurs plis, dans leur désordre, offrent un intérêt indiscutable. Ce que ces artistes veulent désormais, c'est prendre dans les conditions où elles se présentent, toutes ces formes sans y changer quoi que ce soit, et, plus ils les montrent telles que nous les connaissons, telles qu'elles circulent autour de nous, plus ils nous impressionnent.

Le coloris qu'ils cherchent c'est celui qu'on voit, comme il se présente, absolument sincère dans ses masses, ses nuances et les délicatesses infinies de ses tons. Ils répugnent à ce ragoût, objet des prédilections de l'école romantique, qui monotonisait tous les tableaux dans une sauce où le brun, sous prétexte de chaleur, avait le dessus. Ce n'est pas ainsi que la couleur se montre dans la nature. Elle est d'une variété extraordinaire, elle change à chaque instant et le devoir est de l'exprimer dans ses transformations. *La lumière* aussi est comprise comme elle ne l'est point dans nos académies : la vraie pénombre des appartements ou la vraie crudité du plein air. Tout le reste est considéré comme convention. Quand il s'agit d'éclairer un objet on veut le voir comme il est dans la réalité et suivre strictement le jeu des clartés quelque bizarrerie qu'il offre, quelques criailleries qu'il soulève chez ceux qui ne sont pas encore parvenus à voir ce qui est visible autour d'eux et confondent les impressions que leur ont données des préjugés sans nombre, avec la vérité qui leur crève les yeux.

L'artiste, dit ensuite la nouvelle école, doit *se laisser aller à son tempérament.* Donc, plus de servitudes d'académie : l'éveil constant de la sensibilité personnelle. Et ils appliquent cette règle même aux souvenirs des écoles éteintes. Ils sont près de répéter avec Courbet qu'il serait bon, peut-être, de fermer les musées pendant cinquante ans, pas aux curieux, mais aux peintres. Ils considèrent comme une atteinte à leur originalité toute pensée d'imitation.

Enfin, ce qu'ils se décident aussi à rechercher et à atteindre, c'est *une technique approfondie.* Ils attaquent le côté matériel de l'Art, les couleurs et leurs triturations, les brosses et les couteaux, les toiles et leur préparation, les installations d'atelier, les traditions, *les ficelles* du métier, si l'on veut, les lois de la lumière, de la perspective et des oppositions colorantes.

Voilà le programme de ceux que vous nommez insolemment *une poignée de jeunes gens se posant avec outrecuidance au dessus de l'*ÉCOLE *tout entière, et reniant en quelque sorte avec elle toute solidarité ; qui, après s'être scindés arbitrairement et avoir limité leur* COTERIE, *se donnent le ridicule d'inviter leurs maîtres et leurs aînés à venir faire garniture à leur maigre appoint ; qui récusent le public comme ignare et incompétent et la presse comme une vieille portière qui ne sait pas ce qu'elle dit.*

Voyez ce plaisantin, vexé de l'aide puissante donnée par des artistes célèbres à ces jeunes qui vont au combat. Cela l'impatiente qu'on n'ait pas les malveillances et les terreurs qui lui donnent la fièvre. Qu'il sache qu'il est des cœurs que le péril attire et qui, entendant qu'on se cogne, frappent à la porte en disant : On se bat ici ; ouvrez, j'en suis. Catulle Mendès vient de montrer comment on se comporte en pareille aventure. Dédaignant les avances de la séquelle semi-officielle, semi-mondaine qui prétend monopoliser toute notabilité débarquant chez nous, il l'a, du coup, plantée là et est venu s'installer parmi les jeunes. Appelez-les donc, ces maîtres, à participer à votre besogne, pour voir, s'ils répondront encore à vos agaceries.

Ah! vous méritez bien qu'on vous donne les verges et qu'on vous colle au dos comme un inoubliable écriteau le ragoût que vous cuisinez. Vous rendez tant de services dans cet ordre de choses que vous n'êtes vraiment pas assez récompensé dans votre groupe et qu'il sied d'attirer l'attention de qui de droit sur la convenance qu'il y aurait à reconnaître tant de constance et de soumission. Il faut que vous ayez bien des tares pour que l'on tarde autant à vous faire le sort que vous méritez. Persévérez ; aboyez plus fort, mordez plus âprement, démenez-vous, voyez bien d'où vient le vent, tendez-y votre voile et ne désespérez pas. Efforcez-vous d'effrayer les timides, de décourager les vaillants, d'écœurer les hésitants. Il y en aura sans doute qui fléchiront devant vos passes et subiront l'hypnotisme de vos gesticulations et de vos clameurs. Tant pis pour eux ; qui vous suit, sombre dans le gouffre de la servilité. Encore quelques trimestres de cette galère et vous toucherez les arrérages. Vous avez raison de dire que vos contradicteurs ne mâchent pas leurs aménités. Ils tiennent à vous mettre au pied du mur... C'est du reste votre place. A la guerre comme à la guerre et gare à vous, monsieur le colporteur converti d'enluminures dévotes.

Vous m'avez publiquement, et en cinq colonnes, attaqué dans votre journal. Vous voudrez bien faire paraître cette réponse dans votre prochain numéro.

Je vous présente, Monsieur, mes salutations empressées.

EDMOND PICARD.

AU CONSERVATOIRE

Dimanche dernier, M. Monrose a commencé, dans la salle d'orgue, ses conférences littéraires par l'analyse et la lecture dramatique de *Severo Torelli.* La température, le gaz aidant, s'était empressée d'atteindre des hauteurs invraisemblables. Public choisi, nombreux, légèrement mis en défiance par la nouveauté de l'entreprise.

De fait, la tentative était hasardeuse. Grande est la prévention contre ceux qui débitent des vers, fussent-ils supérieurs à ceux de Coppée et lus avec le talent du méritant professeur.

M. Monrose a été tour à tour tendre, redoutable, passionné, majestueux : toujours intéressant. Mieux eût valu peut-être, au lieu de lire le drame tout d'une pièce et de le commenter, en extraire les scènes principales. C'est bien long cinq actes d'alexandrins, quand on n'a pas, pour autoriser certaines digressions du sujet, le prestige de la scène, les contrastes des voix, le mouvement des personnages. Somme toute, dans l'espèce, succès pour le lecteur et pour le poète.

LES ROMAINS DE LA RENAISSANCE

Voici une circulaire que nous recevons sous enveloppe ; l'adresse est d'une fine écriture de femme, — car les femmes soutiennent l'art jeune, et aussi les jeunes artistes. Nos lecteurs apprécieront l'esprit de douce complaisance de ce document. Quelle tendre camaraderie ! Mais qu'eût-on dit, si la Jeune Belgique se fût permis un appel aussi peu déguisé aux admirations de coterie, aux applaudissements de commande et au succès..... biseauté !

MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

M. Léon Dubois, membre de l'*Essor*, vient de composer une partition charmante sur une joyeuse et spirituelle petite pièce de notre sympathique ami M. Lucien Solvay, intitulée : *Son Excellence ma Femme.*

La première représentation a lieu, au théâtre de la Renaissance, rue de Brabant, jeudi prochain, 28 février, vers 8 heures du soir.

(Pour toute sûreté, consulter les journaux qui annonceraient un changement éventuel.)

Nous vous prions instamment d'assister à cette représentation, où les membres de l'*Essor* se réuniront en groupe (Stalles). Ce sera le moyen de passer, à peu de frais, une soirée très agréable, tout en remplissant ses devoirs d'amitié et de bonne confraternité.

POUR LA COMMISSION :

Le Secrétaire, — EUG. VAN GELDER, 92, rue Ducale.

Le Président, — E. HOETERICKX.

Si après cela M. Lucien Solvay se permet de critiquer les œuvres d'amis aussi..... zélés, ceux-ci auront quelque droit de s'en plaindre. Son impartialité de critique va être mise à une bien rude épreuve !

THÉATRES

THÉATRE DE LA MONNAIE. — On a joué récemment un petit acte de M. Flon, directeur des chœurs à la Monnaie et aux Concerts populaires, un jeune et méritant artiste que ne rebutent pas les difficultés qu'éprouvent les auteurs belges à se faire représenter en Belgique. *Le Panache blanc* — tel est le titre de l'opéra-comique en question — a malheureusement le tort de manquer de personnalité. M. Flon a trop de mémoire. C'est un défaut dont on se corrige, mais à la condition de se surveiller de très près. Le compositeur a eu, de plus, la malechance de rencontrer un livret d'une insignifiance qui devait arrêter net tout élan.

On a abusé du bon roi Henri au théâtre, dans le roman et dans le journal. Le sujet rebattu de ses aventures amoureuses pourrait, sans inconvénient, être remisé dans les combles. L'histoire de ces conspirateurs italiens qui tentent d'enlever le roi pendant une fête — et qui, trompés par le panache, enlèvent un des leurs — ne parviendra certes pas à lui donner une nouvelle jeunesse

L'œuvre, au point de vue musical, n'est pas sans mérites. On sent dans cette partition qui a des visées quelque peu ambitieuses, de la facilité et du goût. Mais cela ne suffit pas à suppléer à l'inspiration, qui n'est guère venue, et à l'originalité, qui reste à acquérir.

THÉATRE MOLIÈRE. — M. Bouffard annonce irrévocablement du 1er au 10 mars, les dix dernières représentations du *Maître de forges*, des engagements rappelant à Paris les principaux interprètes.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — *Frétillon* continue à tenir l'affiche avec succès.

MEMENTO MUSICAL

Les Concerts populaires exécuteront, à leur troisième matinée, le 16 mars, le *Kermisdag* de Jan Blockx, un jeune compositeur anversois dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, notamment lors de l'exécution à Anvers de son oratorio : *Un rêve du paradis.*

Le *Kermisdag* est un poème symphonique en trois parties dont on dit beaucoup de bien. Il est dédié à Georges Eekhoud.

Au même concert, on exécutera deux grandes œuvres chorales : *Le Déluge*, de Saint-Saëns, et le 3e acte des *Troyens à Carthage*, de Berlioz.

Les solistes engagés sont : Mlles Anna Soubre et de Saint-Moulin, MM. Heuschling et Goffoel.

C'est également M. Heuschling qui chantera au Conservatoire, le 9 mars, avec Mme Marie Battu, *Iphigénie en Aulide. Orphée* ne tardera pas, pensons-nous, à reparaître. Quant à la *Cantate de Noël*, de Bach, abonnés pressés, force vous est d'attendre le mois de décembre.

Résignez-vous.

La symphonie en *ré* de Haydn, complètera le programme du 9.

Quant au dernier concert, c'est la *symphonie avec chœurs*, de Beethoven, qui en fera les frais On prête à M Gevaert le projet original d'y joindre, à la même matinée, la *Symphonie héroïque*. Ceci à seule fin, sans doute, de ne pas laisser le public se déshabituer, de l'institution des continuelles *reprises*, qui sont la caractéristique du Conservatoire de Bruxelles.

***

Mlle Léontine Depature, cantatrice, donnera un concert, au local de la Grande Harmonie, jeudi 6 mars, à 8 heures du soir, avec le concours de MM. Welcker, pianiste, Lerminiaux, violoniste, et la société *La Réunion Lyrique* de Saint-Gilles, sous la direction de M. J. Fischer.

PETITE CHRONIQUE

La musique du corps des Sapeurs-Pompiers de la ville de Bruxelles, sous la direction de M. Vanden Kerckhoven, se fera entendre aujourd'hui, 2 mars, à 2 1/2 heures, au local de l'Exposition d'Arts industriels, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles.

Le prix d'entrée reste fixé à 50 centimes.

Les représentations de *Parsifal* à Bayreuth sont fixées aux 21, 23, 25, 27, 29, 31 juillet, 2, 4, 6 et 8 août, soit en tout dix représentations. Les interprètes seront les mêmes que l'année dernière.

Voici la liste des numéros gagnants de la tombola organisée par le *Cercle des Beaux-Arts* de Gand :

1738, 1847, 2327, 1205, 1630, 934, 1770, 2412, 1020, 941, 513.

Les œuvres suivantes, exposées au Salon du Cercle, ont trouvé acquéreur :

Van Damme (F.), *Moulin dans les Flandres.* — Wytsman (R.), *Aquarelle.* — Hauman, *Ferme au Broeck* (aquarelle). — Temple, *Vieux carme* (aquarelle). — Vander Heyden, *Etang à Weert.* — Depré, *Vue à Dinant.* — Van Melle, *Pêcheurs en Flandre.* — Bellis, *Framboises.* — Van Severdonck, *L'averse.* — Van der Wee, *Fleurs et accessoires.*— Gérard Théod., *Ressemblance, douteuse.* — Peeters (Mlle M.), *Vue à Nukerke.* — Mattelé (G), *Confidence.* — Baes (L.), *Soudard* et *Porte drapeau.* — Pernot, *Clown* (terre cuite) et *Clown* (terre cuite . — Laumans (Mme Fanny), *Ennui et patience.* — Geens (L.), *Cavaliers belges* et *Cavaliers français.*— Namur (Em.), *Cendrillon* (terre cuite). — Namur (Fr), *Chapeau neuf.* — Lybaert (Th.), *Bosniaque.* — Vander Meulen, *Bons amis.* — Dubrucq (J), *Chanteur flamand* (terre cuite). — Permeke, *Docks au pétrole à Anvers.*

EXCELLENT ATELIER DE PEINTURE à louer, rue de la Croix-Blanche, 16, près la Montagne de la Cour.

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.
Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.
Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.
Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er prix. — Sidney, seul 1^er et 2^e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4^o anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.
Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.
Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.
Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.
Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.
Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 10. LE NUMÉRO AVEC SUPPLÉMENT : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 MARS 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Un supplément de quatre pages sera joint à notre prochain numéro. Il contiendra le texte complet des œuvres lyriques qui seront exécutées au Concert populaire du 16 mars : *LE DÉLUGE*, de Camille Saint-Saëns ; le 3e acte des *TROYENS A CARTHAGE*, d'Hector Berlioz, et le final de *ROMÉO ET JULIETTE*, du même auteur.
Ce supplément doit être vendu avec l'ART MODERNE sans majoration de prix.

SOMMAIRE

L'ART JEUNE. — POÉSIES NOUVELLES. *Les chants de la lyre*, poésies par Jules Fadeux. — LES ROMAINS DE LA RENAISSANCE. Deuxième tableau. — EXPOSITION HEYMANS ET GABRIEL AU CERCLE ARTISTIQUE. — MEMENTO MUSICAL. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE. — LA RÉPONSE DE M. GUSTAVE LAGYE, DONNANT LA BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR, SON PROGRAMME ARTISTIQUE, ET DE CURIEUX DÉTAILS SUR SES HABITUDES INTIMES.

L'ART JEUNE

Dans une société comme la nôtre, qui tend à l'égalité sociale, l'art devrait subir une transformation, afin de parler une langue plus compréhensible à tous.

Nous vivons certainement à une époque de transition, dans une société bouleversée, qui a en face d'elle les plus grands et les plus terribles problèmes à résoudre, et qui vit au jour le jour, sans boussole ; dans une société qui prend de plus en plus *l'utile* pour *le beau*, qui semble faire bon marché de *l'idéal*, dont cependant l'humanité ne peut se passer sans courir le risque de descendre au rang de la brute.

Quel langage faut-il donc parler à la masse pour l'empêcher de s'engourdir dans le matérialisme et lui révéler qu'elle a une âme? Je ne compte pas plus, je vous l'avoue, sur la société *Saint-Vincent-de-Paul* que sur la société des *Libres-Penseurs* pour opérer cemiracle...

L'art a plus que jamais, de nos jours, la mission de fortifier l'homme, de l'agrandir par l'*émotion* en le rendant meilleur. Il faudrait donc, me semble-t-il, que l'art devînt plus compréhensible à ceux qui ne sont pas encore corrompus par l'art factice, enfiévré, mélo-dramatique en un mot, par l'*art appris par cœur*.

Entendons-nous : je ne veux pas que l'art arrive à parler *patois* afin d'avoir le plus d'auditeurs possible ; non, je veux, au contraire, qu'il conserve religieusement la *pureté de la langue*, mais que, par la naïveté, la simplicité et l'intensité de l'expression, il attire à lui ce que j'appellerai les déshérités. Des générations successives n'ont-elles pas été émues et touchées profondément par la simplicité, la naïveté et le *manque d'artifice* des contes et des chansons populaires?

Vous êtes-vous imaginé quelquefois à quelle puissance d'expression arriverait un paysan ou un marin qui saurait peindre? Vivant de par la terre et de par la mer, elles doivent révéler aux paysans et aux marins

des beautés mystérieuses, a eux seuls connues. Evidemment ils sont poètes sans s'en douter, ils *sentent* d'une façon inconsciente, sans se rendre compte de leurs impressions, sans se les formuler puisqu'ils n'ont pas appris la faculté d'*exprimer*.

Aussi voudrais-je que l'artiste vécût constamment avec ses *sujets*, afin de les pénétrer, d'en découvrir les beautés secrètes et d'en traduire l'âme invisible. Il doit vivre avec eux, croire en eux, et les aimer fortement pour les exprimer grandement La contemplation perpétuelle des choses peut seule faire monter au cœur de l'artiste la sève qu'elles contiennent.

Nous créerons alors un art de nature, primitif, sans affectation d'aucune sorte; un art s'éloignant du pastiche et de la décadence; un art compréhensible au plus grand nombre, me semble-t-il.

Cherchons donc nos émotions dans la nature même, et délaissons un peu les musées, si ce n'est pour nous nourrir du *savoir* des maîtres, sans chercher à les imiter. Qui niera que des générations de peintres flamands et espagnols ont été fourvoyés par ces dieux : Rubens et Velasquez? En un mot, répétons-le sans cesse, créons un art moderne.

Depuis longtemps déjà, mon esprit est troublé par cette idée, qu'insensiblement les artistes se retirent et se désintéressent du milieu social où ils vivent. J'ai la crainte qu'ils ne soient pris un jour, par la société, pour un clan d'êtres inutiles, n'ayant plus de contact avec elle, parlant une langue compréhensible d'eux seuls, se renfermant dans une espèce de religion, allant, s'effaçant chaque jour et ne faisant plus que peu de prosélytes. J'aime à croire que mes craintes sont exagérées, mais, convenez avec moi, que ce qui n'est encore qu'une crainte pourrait devenir une réalité.

Quelques artistes de nos jours, ont compris ce que j'indique plus haut. Ils ont cherché l'expression d'un sentiment vrai par la force seule de l'expression, et par les procédés qui paraissent les plus simples, parce qu'ils sont le résultat d'une science suprême. — On ne la découvre que lorsqu'on la cherche.

Je voudrais bien qu'on ne se méprît pas sur ce que j'entends par naïveté et simplicité dans l'art.

Celui qui, avec un œil bien ouvert sur la nature et une main ferme peindrait à la lettre ce qu'il voit, celui-là assemblerait des *couleurs* et ne ferait pas de *coloration*. Il ne ferait pas *œuvre de peintre*, puisque ne traduisant pas, ne démontrant pas, il serait impuissant à raconter les beautés secrètes de la nature. — Un grand écrivain a dit avec justesse : « La nature est la preuve de la démonstration artistique ».

L'œil juste, la main ferme, voire l'instinct supérieur, ne font pas un artiste complet. Il est une loi divine et une loi de nature qui dit à l'homme : *rien sans effort de volonté*.

Quant à moi, je classe les artistes en deux catégories : ceux qui sont *occupés*, c'est-à-dire qui entrent dans leur atelier au jour pour n'en sortir qu'à la nuit, et qui en sortent sans fatigue, parce que la main seule travaille à refaire toujours le même tableau — le tableau connu et appris — et ceux qui chaque jour, en entrant dans l'atelier, cherchent à exprimer dans une formule nouvelle leur idéal. Ceux-là seuls *travaillent*.

Aussi les *maîtres* se reconnaissent en ceci, que lorsqu'on les a compris, lorsqu'on les a pénétrés, lorsqu'on les aime enfin, on est fatalement porté à désirer posséder leur *œuvre entière*, parce que chaque tableau est un effort nouveau.

En effet, en quoi l'artiste qui nous montre perpétuellement le même tableau, peut-il nous intéresser longtemps? Je prends celui du meilleur faiseur, si vous le voulez. La formule est splendide mais elle est connue, elle sent bien plus l'atelier que la nature. C'est le travail de la machine à coudre. Ce n'est plus le travail du cerveau humain.

Et les artistes chez lesquels la main est la très humble servante du cerveau, savent cependant, que si leur œuvre n'a pas de valeur qu'autant que l'homme y ajoute de son âme, ils ne peuvent faire bon marché de l'*ouvrier* dans l'artiste. — Quelle connaissance du métier, quelle science ne faut-il pas à l'artiste pour exprimer fortement, sans faire montre d'habileté, d'adresse et même de science, pour faire disparaître toute trace matérielle des *moyens*, afin d'en arriver à faire oublier l'exécution, le dessin, la coloration, l'huile et la toile, et ne laisser de place qu'à l'admiration que procure la vue d'une œuvre vivante.

Faire vivre! Dans ces deux mots se résume l'art tout entier.

— Ainsi parlait, il y a treize ans, *l'Art Libre*, en conviant les artistes belges au mouvement de scission et d'indépendance que viennent de renouveler les *XX* avec le succès que l'on sait. Il disait comme eux : « Notre idée dominante, c'est celle d'affranchissement. Nous représentons l'art nouveau, avec sa liberté absolue d'allures et de tendances, avec ses caractères de modernité. Nos idées sont de celles qui triomphent fatalement et qui s'imposent tôt ou tard, MALGRÉ LES RÉACTIONS COALISÉES. Ce que nous voulons, c'est lutter avec énergie contre tout ce qui arrête, détourne ou ralentit. Nous voulons l'art libre, c'est pourquoi nous combattrons à outrance ceux qui le veulent esclave. » Et il ajoutait :

« Nous pouvons mourir demain, ou faiblir à la tâche; notre association peut se dissoudre, notre journal s'en aller, après une existence des plus éphémères, dans les limbes spéciaux destinés aux feuilles qui tombent, feuilles de laurier ou feuilles de chou. Qu'importe? L'idée restera : d'autres la reprendront et la

mèneront où nous aurons été incapables de la mener nous-mêmes. Quoi qu'il arrive, nous pourrons toujours revendiquer l'honneur d'avoir arboré les premiers, en ce pays, le drapeau de la liberté artistique. »

Dix mois après, *l'Art Libre* était écrasé. Aujourd'hui les *XX* ont repris la tâche dans laquelle il a succombé. Il sont l'objet des mêmes furieux assauts. On verra s'ils tomberont aussi. Leur récente et éclatante victoire démontre que nous ne sommes plus au temps où ces principes vouaient à la mort.

Poésies nouvelles

Les chants de la lyre, poésies de Jules Fadeux. Bruxelles, Van Buggenhoudt, éditeur.

L'état civil est cruel parfois. On est poète, on a des ailes partout, on jette au vent les *Chants de la lyre;* devrait-on s'appeler Jules Fadeux?

Mais bah! Qu'est-ce qu'un nom? Corneille, Racine étaient-ils des noms si poétiques? Nous avons connu un poète breton qui répondait à l'appellation bizarre de La Morvauné. Ce nom inquiétant ne l'empêchait nullement d'y aller lui aussi des *Chants de la lyre*. Un nom n'est rien. Il faut voir ce que l'on met dessous. Voyons ce qu'il y a dans l'intérieur de M. Fadeux.

M. Fadeux appartient à cette pléïade poétique dont M. Louis Hymans est le Ronsard. On entend dans ses vers sonner les clairons, tonner les canons, tinter les beffrois et vibrer le bronze des tours de nos vieilles cathédrales. On n'a encore trouvé rien de mieux que cela. M. Fadeux aurait eu le plus grand tort de s'écarter du sentier tracé par les maîtres et de tourmenter les cordes de sa lyre honnête et modérée pour leur faire exhaler d'autres accents que ceux dont le mérite a été maintes fois consacré par les palmes officielles.

Ne pas croire cependant que M. Fadeux soit étranger à ces transports sauvages et sublimes qui emportent sur les sommets inaccessibles les âmes prédestinées, ne pas s'imaginer qu'il soit exempt de ces douleurs mystérieuses, de ces âpres aspirations vers l'infini, vers l'idéal qui habitèrent les cœurs des Lamartine, des Musset; non, ces transports il les connaît, ces douleurs il les ressent, ces ardeurs sont les siennes : seulement il ne leur permet pas de prendre l'air, il les bride dans son sein et les y tient captifs pendant dix années entières. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est M. Fadeux lui-même.

J'ai dix ans, dans mon sein, ô lyre,
Bridé l'harmonieux délire.
Dix ans, je l'ai tenu captif,
Dix ans comme l'ancre l'esquif.

Il ne nous dit pas pourquoi il a cru devoir soumettre son harmonieux délire au régime de la prison cellulaire pendant un temps si long. Mais il veut bien nous apprendre ce qui l'a décidé enfin à lever l'écrou du prisonnier.

Mais aujourd'hui brûle en mes veines
Le feu de l'immortalité,
Et je lui rends la liberté!

Et maintenant prends ton vol, aigle, et tâche de te dédommager de tes dix ans de réclusion!

Eh bien, il ne vole pas, l'aigle, il se contente de marcher et encore M. Fadeux n'est-il pas rassuré sur la certitude de ses pas :

Tes premiers pas dans la carrière,
Ainsi qu'à l'enfant sans lisière,
Seront, je le crains, des faux pas.

Pourquoi vous imaginer cela, M. Fadeux? Cette pensée est affligeante.

Va, cependant, ne bronche pas.

Excellent conseil qui corrige ce qu'avait de triste le pronostic exprimé dans le vers précédent.

Et si ton pied heurte dans l'ombre
L'envie à l'œil farouche et sombre... .

C'est la critique, sans doute. Cela ne peut être que la critique dont l'âme profonde de M. Fadeux a prévu les envieuses fureurs.

Rappelle-toi que, sans effort,
Le lâche meurt où vit le fort.

Un lâche qui meurt sans effort. C'est une image nouvelle et quelque peu audacieuse.

La grande voix de la patrie,
Trop longtemps muette et flétrie,
Sous le bâillon persécuteur,
Entonne un chant triomphateur.

Nous avouons n'avoir pas vu le bâillon persécuteur, ni entendu le chant triomphateur.

Mais elle chante, ô ma lyre,
Chante, et que ce dieu qui l'inspire

Fichtre!

Fasse en toi vibrer tour à tour
La corde d'airain et d'amour.

Voici la corde d'airain :

Déjà le quart d'un siècle appartient à l'histoire
Depuis ce jour fameux où Léopold Premier,
Le plus haut de ces rois qui dorment dans la gloire,
Tête haute, admirait, lui, *l'illustre infirmier*,
Entouré de sa cour, de prélats, de ministres.
Ce peuple rajeuni par vingt-cinq ans de paix,
Succédant à trois jours de batailles sinistres,
Qu'à cette heure acclamaient le chaume et le palais.

Voici la corde d'amour :

De sa main Jehova, d'où la rose au printemps
Tombe sur les cœurs purs, de lauriers le couronne,
Et prenant son archet dans le ciel qui frissonne,
L'âme du grand vieux temps
A la gloire de Dieu sa mélodie entonne.

Maintenant, ô lecteurs, je suppose que vous en avez assez. Eh bien, vous en aurez encore :

Si cette histoire vous emb...nuie
Je m'en vais la recommencer.

M. Fadeux n'a pas débridé son harmonieux délire pour le roi de Prusse. Il nous annonce pour paraître successivement :

Fleurs des champs, poésies; *Flammes et fumées*, poésies; *Aube et Crépuscule*, poésies; *Campanillas et Castanetas*, poésies; *Mignardises* (choix de nouvelles); *Théâtre* (comédies, opéras).

Voilà ce que c'est que de faire des économies pendant dix ans. Si, après un pareil effort poétique, M. Fadeux n'est pas bombardé de décorations et de prix quinquennaux, c'est qu'il n'y aura plus de justice au sein des académies et que la voix de la patrie est de nouveau muette et flétrie sous le bâillon persécuteur.

LES ROMAINS DE LA RENAISSANCE

Deuxième tableau.

Ci-dessous une lettre des signataires de la flamboyante circulaire que nous avons publiée dans notre dernier numéro et à laquelle il faudrait donner une place d'honneur parmi les DOCUMENTS A CONSERVER.

Le pavé que ces Messieurs ont jeté à la tête de leur « sympathique ami » M. Lucien Solvay, en conviant tous les camarades à venir applaudir « en groupe » sa « joyeuse et spirituelle petite pièce », ils s'efforcent de le sculpter pour le rendre moins lourd.

Mais une pierre taillée n'en reste pas moins une pierre, et celle-ci a été de poids respectable.

M. Solvay doit singulièrement regretter que le succès « présumé » de sa pièce lui ait valu cette lourde maladresse, jugée par le public comme elle devait l'être, et que ses auteurs essaient en vain d'atténuer.

Ces Messieurs nous promettent de nous envoyer dorénavant ce qu'ils appellent leur correspondance « de ménage » et que nous pourrions qualifier d'un autre nom.

S'il leur arrivait de commettre un nouvel impair, ils nous obligeraient, nous et nos lecteurs, en nous en informant.

Nous supposons toutefois que cette seule leçon les rendra désormais plus prudents.

Un vieux proverbe dit qu'un âne ne se butte pas deux fois à la même pierre.

Ce que nous tenons à constater, c'est que si les *XX*, ou les *Jeunes Belgique*, ou n'importe quel groupe avancé se fût permis pareille incartade, on n'eût pas trouvé, dans toute la forêt de Soignes, assez de coterets pour en confectionner des verges à leur usage.

Cela dit, voici la lettre, et même la circulaire, que nous nous faisons un vrai plaisir, à la demande de ses signataires, de remettre sous les yeux de nos lecteurs. Peut-être en est il parmi eux à qui elle avait échappé dans notre dernier numéro.

Ces Messieurs ajoutent qu'ils n'ont pas jugé utile de convoquer l'*Essor* pour délibérer en commun la lettre qu'ils nous adressent.

C'est pour la confection de la circulaire qu'ils eussent peut-être bien fait de se réunir. Ils eussent évité un ridicule, et ils n'y eussent rien perdu.

Bruxelles, le 6 mars 1884.

A Monsieur l'éditeur de *l'Art moderne*,

MONSIEUR,

Le dernier numéro de votre journal contient un article intitulé : *les Romains de la Renaissance*, et reproduisant, avec des commentaires... gracieux, un fragment d'une récente circulaire de l'*Essor*. Votre rédacteur aurait pu ne pas tronquer le « document ». Il eût été correct d'indiquer, par des points de suspension, que ce n'était pas tout, que la circulaire n'était pas faite exprès pour convoquer les membres à la représentation en question; il eût été aimable de reproduire le deuxième paragraphe, concernant feu Pantazis, et montrant que notre « tendre camaraderie » s'étend au besoin à toute la famille artistique.

Quant au passage que vous incriminez, nous n'avons pas à rougir du sentiment qui l'a inspiré. Nous recommencerons, à chaque occasion qui se présentera, d'assister au succès — présumé — de l'un des nôtres. La convocation était lancée à l'intention (et à l'insu) du musicien, M. Dubois, *membre de l'Essor*. Il fallait naturellement accoler à son nom celui du librettiste. Or, il s'est trouvé qu'au lieu d'être M. X. ou M. Z., c'était M. L. Solvay, critique d'art. D'où les charitables insinuations de votre excellente feuille.

Croyez, Monsieur, que l'importance que nous attachons à l'opinion d'un critique, même sérieux et impartial, ne va pas jusqu'à nous faire solliciter bassement ses faveurs, ni nous transformer en chefs de claque à l'occasion. Ces petits moyens ne réussiraient pas, du reste, auprès de M. Solvay, qui a su prouver, récemment, qu'il a de la dignité, et qu'il sait garantir « son impartialité de critique ». Celle-ci sortira intacte, soyez-en sûr, de la « rude épreuve » dont vous parlez.

En tout cas, c'était bien à vous à lever ce lièvre?

Nous vous prions, Monsieur, d'insérer, dans votre prochain numéro, notre lettre et la circulaire y annexée. Nous nous ferons un plaisir, si cela peut vous être agréable, de vous envoyer dorénavant toute notre correspondance de ménage. Vous serez servi plus vite que par l'entremise de la « femme qui aime les jeunes ».

Agréez nos salutations parfaites.

E. VAN GELDER. EMILE HOETERICKX.

P. S. Cette lettre nous est personnelle. Nous vous écrivons, sous notre responsabilité, comme cités nominativement dans votre article. A notre avis, il n'y a pas lieu de convoquer l'*Essor* pour si peu.

L'ESSOR
GRAND' PLACE, 19

MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

M. Léon Dubois, membre de l'*Essor*, vient de composer une partition charmante sur une joyeuse et spirituelle petite pièce de notre sympathique ami M. Lucien Solvay, intitulée : *Son Excellence ma Femme*.

La première représentation a lieu, au théâtre de la Renaissance, rue de Brabant, jeudi prochain, 28 février, vers 8 heures du soir.

(Pour toute sûreté, consulter les journaux qui annonceraient un changement éventuel.)

Nous vous prions instamment d'assister à cette représentation, où les membres de l'*Essor* se réuniront en groupe (Stalles). Ce sera le moyen de passer, à peu de frais, une soirée très agréable, tout en remplissant ses devoirs d'amitié et de bonne confraternité.

***

M. Vandermeulen, rue de la Buanderie, 15, organisateur d'une tombola artistique en faveur de la famille de feu Pantazis, sollicite votre généreux concours.

Prière d'envoyer le plus tôt possible, au local, un lot quelconque, tableau, dessin ou aquarelle, encadré ou non.

***

Dans le courant de mars, grande soirée de notre Directeur des fêtes, M. Lynen.

Conférences de M. Wallner.

***

L'Essor organisera probablement pour le 1er mai, une exposition d'œuvres d'art à Anvers. Sous peu, décision définitive. Se préparer dès à présent.

Agréez nos salutations cordiales.

POUR LA COMMISSION :

Le Secrétaire, EUG. VAN GELDER, 93, rue Ducale.

Le Président, E. HOETERICKX.

EXPOSITION HEYMANS ET GABRIEL

au Cercle Artistique.

MM. Heymans et Gabriel, deux de nos meilleurs paysagistes, qui interprètent avec une poésie tranquille les eaux claires reflétant les

nuées blanches, les mélancolies de la Campine anversoise et les éclatantes sonorités des sites hollandais où les toitures rouges forment avec la verdure de brillants accords, ont exposé cette semaine, au *Cercle Artistique*, une intéressante collection de leurs œuvres : tableaux et études.

Nous avons, à diverses reprises, dit de ces deux artistes le bien que nous pensons. Tous deux arrivent, par des moyens différents et en gardant une personnalité bien marquée, à faire chanter dans les cœurs l'harmonieuse musique qui s'échappe des grands horizons plats, des canaux sommeillants où se meuvent des barques, des pâturages que marbrent de roux et de blanc les troupeaux.

Avec les consciencieuses aquarelles de Cassiers, avec les études de choix d'Henri Staquet, avec les tableaux de Roelofs, les tableaux et études de MM. Heymans et Gabriel ont complété une série d'expositions intimes dont l'impression est excellente.

MEMENTO MUSICAL

Une matinée musicale fort intéressante a clôturé samedi la série des concerts organisés par les *XX* dans les salles de leur Exposition. On y a entendu le violoniste Emile Agniez, qui a exécuté avec beaucoup de pureté et de sentiment diverses compositions, notamment une *Mazurka* de M. Arthur de Greef, œuvre élégante, d'un dessin mélodique nettement arrêté et dans laquelle un accompagnement très soigné soutient le chant avec art, sans l'écraser. On a fait ovation à l'exécutant et à l'auteur, qui tenait le piano. Il en a été de même pour la *Petite suite* de M. Emile Agniez, qui se compose de cinq morceaux, courts, bien écrits pour le violon. Une petite *Sérénade*, qui forme la 3e partie de cette œuvre, a particulièrement plu. La *Valse* qui la précède est voilée d'une réminiscence : son motif principal est presque identique au thème de Schubert dont Liszt a fait sa première *Soirée de Vienne*.

M. De Greef a été très applaudi après une brillante exécution de la *Valse de Concert* de Moszkowski.

Enfin, un jeune chanteur, Alphonse Agniez, frère du violoniste, a fait valoir, pour la première fois en public croyons-nous, les charmes d'une voix de baryton d'une sonorité agréable et d'un joli timbre, assourdie malheureusement par l'émotion.

***

Le deuxième concert donné par l'*Association des Artistes musiciens*, à la Grande-Harmonie, a été extrêmement brillant. La direction avait profité du séjour à Bruxelles de M. Massenet pour le prier de diriger plusieurs de ses œuvres, parmi lesquelles l'ouverture de *Phèdre*, les *Scènes alsaciennes* et des airs de ballet d'*Hérodiade*, — et de Mme Albani pour lui demander d'égrener quelques perles de son écrin vocal. Mme Albani a chanté en italien et en français, ce qui a surpris agréablement les auditeurs, et elle a chanté en grande artiste, ce qui les a enthousiasmés. Mlle Bertha Marx, une jeune pianiste connue à Paris des habitués des concerts Lamoureux, a complété ce programme exceptionnel. Son jeu, dans lequel le mécanisme prend malheureusement un rôle prépondérant, au détriment du sentiment, manque de personnalité. C'est ce qu'a très énergiquement exprimé un membre de la Grande-Harmonie, à la sortie, dans la débandade du vestiaire. « Très-forte, hein, la pianiste? lui disait son compagnon en endossant sa pelisse. Elle joue à la Planté. — Oui, répondit-il froidement, à la planter.... là! »

Plusieurs vitres de la porte d'entrée ont volé en éclats.

***

Mlle Léontine Depature avait organisé jeudi un concert dans lequel on a entendu, outre la jeune cantatrice, dont la voix quelque peu voilée n'a pas paru donner toute sa puissance, la *Réunion lyrique de Saint-Gilles*, une société de chœurs dirigée par M. Fischer qui chante avec ensemble et justesse des compositions *ad hoc*; puis M. Lerminiaux dont le coup d'archet sûr a été très applaudi, et un pianiste, M. Welcker, qui joue avec sincérité et en bon musicien.

***

Nous sommes heureux d'apprendre que Jenö Hubay, l'éminent violoniste, a remporté dimanche dernier à Paris, au concert Pasdeloup, un très-grand succès. Rappelé après une superbe exécution du deuxième Concerto de Vieuxtemps, il a ajouté au programme des variations de sa composition sur un thème hongrois.

M. Jenö Hubay a également reçu un chaleureux accueil à Bordeaux. Il entreprendra sous peu une deuxième excursion artistique en France, où l'appellent de nouveaux engagements.

***

Le 25 mars prochain, il y aura cent ans que naquit à Mons François-Joseph Fétis, le célèbre compositeur et musicologue qui dirigea pendant de longues années le Conservatoire de Bruxelles On projette à cette occasion diverses solennités musicales. Il y aura, au Conservatoire, une matinée dans laquelle M. Gevaert prononcera l'éloge de son prédécesseur, après quoi il fera exécuter quelques-unes des œuvres de ce dernier.

De son côté, M. Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, organise un grand concert à la mémoire de Fétis. Les compositions qu'il fera entendre, — toutes de Fétis, — seront probablement classées par ordre chronologique, ce qui ajoutera un intérêt historique à la séance. De plus, M. Van den Eeden espère pouvoir réunir pour ce concert tous les artistes qui ont professé sous la direction de Fétis au Conservatoire de Bruxelles, ainsi que ses anciens élèves.

***

Nous avons annoncé autrefois que le gouvernement belge, dans le but de glorifier les plus illustres de nos compositeurs, avait résolu de publier une collection choisie de leurs œuvres. Grétry, le plus populaire, le plus célèbre, qui passe, non sans raison, pour le créateur de l'opéra-comique français, fut désigné pour figurer le premier dans cette intéressante galerie. Une commission fut nommée pour veiller à la bonne exécution du travail, qui fut confié à la maison Breitkopf et Härtel. La première livraison de ce recueil, qui embrassera, pour Grétry seul, trente-trois partitions, vient d'être mise en vente. La commission se propose d'en faire paraître trois par an, ce qui portera à onze années la durée totale de la publication.

C'est *Richard-Cœur-de-Lion*, le plus célèbre des opéras du maître, qui ouvre la série. Malgré les difficultés de l'entreprise, résultant de l'absence de documents exacts et des divergences nombreuses qui existent dans les différents textes que la commission a pu réunir, cette première livraison est fort belle et promet une collection soignée, d'une exécution matérielle irréprochable.

En tête figure une phototypie du magnifique portrait de Grétry gravé en 1786 par Cathelin d'après Le Brun. Le rapport de la commission, une notice sur *Richard* par M. Victor Wilder, le texte de l'opéra et un commentaire critique de M. Adolphe Samuel viennent ensuite, précédant la table des morceaux.

Quant à la partition elle-même, gravée en 261 pages in-folio, elle est d'une grande netteté et d'apparences extérieures très coquettes. Au bas de la partition d'orchestre est gravée la réduction au piano, afin de rendre la lecture de l'ouvrage accessible à tous les musiciens. On a placé entre crochets les passages, les notes ou les signes qui, dans les textes anciens, ont semblé une erreur évidente ou une inadvertance manifeste de l'auteur.

Bref, début brillant, d'heureux augure.

***

On lit dans le *Ménestrel* :

La quatrième audition de *la Damnation de Faust* a reçu le même accueil enthousiaste que les trois dimanches précédents : Mmes Brunet-Lafleur, MM. Van Dyck et Blauwaert ont été longuement applaudis, ainsi que les excellents symphonistes si vaillamment dirigés

par M. Lamoureux. On a redemandé la sérénade de Méphisto et l'on a voulu entendre deux fois la marche hongroise.

***

Mardi 18 mars 1884, à 8 heures du soir, à la Grande Harmonie, concert donné par Mlles Louise et Jeanne Douste, pianistes, avec le concours de M. Ed. Jacobs, violoncelliste, professeur au Conservatoire de Bruxelles, et d'une cantatrice.

***

Outre les morceaux composant le programme du prochain concert populaire que nous avons publié, M. Heuschling chantera une scène de Reyer intitulée : *La Madeleine au désert* et le final de *Roméo et Juliette*, de Berlioz, avec accompagnement de chœurs.

***

M. Edouard Samuel organise une séance musicale, qui aura lieu au Palais des Beaux-Arts, mercredi 19 mars. Cette séance, à laquelle Mlle A. Soubre, cantatrice, MM. A. Cornélis, violoniste et Ed. Jacobs, violoncelliste, prêteront leur concours, sera consacrée à l'audition d'œuvres vocales et instrumentales de MM. Ed. Samuel et L. Soubre (prix de Rome).

Chronique judiciaire des arts.

M. Godchau, le tailleur que tout le monde connaît, est propriétaire d'un petit journal illustré, la *Chronique parisienne*, où la confection tient au moins autant de place que l'art. Dernièrement, on pouvait voir simultanément dans cette publication de beaux messieurs « en complet », et des reproductions de deux des dernières œuvres les plus célèbres de M. de Neuville, peintre militaire, le *Bourget* et la *Reconnaissance*. (M. Godchau venait d'acheter au *Petit Journal* les clichés de ces reproductions, moyennant le prix modique de 140 fr.)

Mais la maison Goupil ne s'est pas accommodée de pareille chose. Propriétaire des œuvres de M. de Neuville, en vertu d'un traité intervenu entre elle et l'artiste, elle y a vu une atteinte à son droit exclusif de reproduction.

En conséquence, elle a assigné M. Godchau devant le tribunal civil pour lui faire interdire de se servir des clichés en question et le faire, en outre, condamner à lui payer des dommages-intérêts.

M. Godchau a aussitôt appelé en garantie le *Petit Journal*, qui lui-même a mis en cause MM. Tolmer et Ce, imprimeurs, de qui il tenait les clichés.

L'affaire a été plaidée devant la première chambre civile. M. le substitut Rau a conclu à l'admission de la demande de M. Goupil ; mais il estime que les recours en garantie ne sont pas recevables :

« Il s'agit ici, a-t-il dit, de la mise en vente d'objets contrefaits, et alors même que la bonne foi est indiscutable, le principes généraux du droit ne permettent pas d'établir, en cette matière, de distinction entre le délit et le quasi-délit. Or, on sait qu'en police correctionnelle les demandes en garantie contre un délit ne sont pas admissibles. »

Le tribunal a remis à huitaine son jugement.

(*Journal des Artistes*).

Petite chronique

Un journal prend la peine d'annoncer — après avoir reconnu s'être mis le doigt dans l'œil en confondant l'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, avec l'*Iphigénie en Tauride*, du même auteur — que la première de ces deux œuvres n'a jamais été jouée à Bruxelles.

C'est exact. Toutefois l'ouverture et les airs de ballet pourront ne point paraître des primeurs. Pendant la seule période quinquennale de 1872 à 1877 on a entendu cinq fois l'une, sept fois les autres. Voici les dates :

Ouverture.	1re	Exécution,	11 février 1872.
	2e	»	14 avril 1872.
	3e	»	3 mai 1874.
	4e	»	24 juillet 1874.
	5e	»	18 novembre 1877.
Airs de ballet.	1re	Exécution,	14 avril 1872.
	2e	»	1er août 1872.
	3e	»	27 avril 1873.
	4e	»	3 mai 1875.
	5e	»	2 août 1875.
	6e	»	11 février 1877.
	7e	»	23 décembre 1877.

Est-il nécessaire de dire que nous avons pour les opéras de Gluck une profonde admiration? Les études que nous avons publiées, à diverses reprises, sont là pour l'établir. Mais le public commence à trouver qu'il existe d'autres œuvres à faire entendre que les compositions de Gluck. La reprise d'*Orphée*, dont nous avons annoncé pour la saison prochaine la réapparition, pourrait bien impatienter décidément l'auditoire du Conservatoire, d'ordinaire accommodant et docile.

Petit échantillon de l'aménité de certains journaux dits « de bon ton » qui ont à rendre compte de manifestations artistiques organisées par ceux qui ne partagent pas leurs idées. Il s'agit de la conférence de Catulle Mendès à l'exposition des *XX* :

« La tribune des *XX* n'avait été ouverte jusqu'à ce jour qu'à l'infatuation niaise, à l'impolitesse qui s'affiche, à l'incapacité envieuse ou bien à l'ambition cherchant partout un piédestal qui se dérobe. Il était temps d'y mettre le holà dans l'intérêt du nouveau Cercle. Pour effacer le mauvais effet des trois premières conférences, on a réclamé le concours du véritable talent, on a fait appel à Catulle Mendès. »

Le *Cercle des Aquarellistes et Aquafortistes* ouvrira sa seconde exposition annuelle le 15 mars prochain, au Palais des Beaux-Arts.

Le Wagnérisme en France. — Le premier acte de *Tristan et Iseult*, joué dimanche au concert Lamoureux, a été un triomphe. Les journaux les moins favorables au maître allemand reconnaissent le succès unanime remporté par l'œuvre la plus intransigeante de Wagner.

Lohengrin sera représenté sous peu à l'Opéra-Comique. M. Carvalho vient de signer le contrat avec M. Brandt, le machiniste de Darmstadt qui a doté le théâtre de Bayreuth de sa merveilleuse machination, agissant au nom des héritiers de Wagner.

On parle aussi de monter l'hiver prochain *Tanhaüser* à l'Opéra Italien.

M. Vachot, l'ancien directeur de la Monnaie, sous la direction duquel a été monté *Lohengrin*, avec Mmes Sternberg et Von Edelsberg et M. Blum, vient de mourir à Paris. Ses obsèques ont été célébrées samedi, à Notre-Dame-de-Lorette, au milieu d'un grand concours d'amis.

Les directeurs du théâtre de Covent-Garden de Londres viennent de publier le programme de la saison, qui doit s'ouvrir le 29 avril. Parmi les artistes engagés, figurent : Mmes Patti, Sembrich, Lucca, Albani, Maria Durand, Scalchi et Tremelli, puis Mmes Reggiani, Hélène Grosmond et Miss Griswold, qui sont de nouvelles venues pour Covent-Garden ; le personnel masculin est resté à peu près le même que celui de la saison dernière. Les nouveautés annoncées sont : *Colomba* de Mackenzie et *Sigurd* d'Ernest Reyer.

Les éditeurs E. Plon, Nourrit et Cie mettent en vente un nouveau roman : *Feu Robert-Bey*, par Armand Lapointe. C'est un livre plein d'intérêt, de situations dramatiques, de surprises et d'imprévus, et que tout le monde peut lire, ce qui n'est pas un mince mérite. L'auteur des *Rivalités* et du *Cousin César* affirme, dans ce nouvel ouvrage, la flexibilité de son talent de conteur.

Le 61e festival rhénan aura lieu cette année à Düsseldorf, pendant les fêtes de la Pentecôte : dimanche 1er, lundi 2 et mardi 3 juin, sous la direction de M. Julius Tausch et de Johannes Brahms Ce maître conduira sa 3e symphonie en *fa* majeur et son *Chant des Parques*. Le premier jour sera consacré au *Messie* de Hændel. Au programme de la deuxième journée figurent, indépendamment de la symphonie de Brahms, le *Magnificat* de Bach, ouverture, scherzo et finale de Schumann et une cantate de J. Rheinberger. Le programme de la troisième journée, celle des solistes, n'est pas encore complètement arrêté ; mais dès à présent on annonce l'introduction du *Parsifal* de Richard Wagner, l'*Ave verum* de Mozart et la symphonie pastorale de Beethoven.

EXCELLENT ATELIER DE PEINTURE à louer, rue de la Croix-Blanche, 16, près la Montagne de la Cour.

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.

Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.

Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.

Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os^ 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

L'EXCURSION, journal de voyages. 109 Boulevard Anspach, Bruxelles. 6 fr. par an.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

Maison P^NE^ MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er^ prix. — Sidney, seul 1^er^ et 2^e^ prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie^ A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e^, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

Ce Supplément doit être vendu avec le N° SANS MAJORATION DE PRIX.

LA RÉPONSE

DE

M. GUSTAVE LAGYE

donnant la biographie de l'auteur,
son programme artistique, et de curieux détails sur ses habitudes intimes.

Autant pour faire honneur à l'éminent critique anversois, que par obligeance pour ceux de nos lecteurs qui croiraient devoir donner à sa brève et éloquente épître une place spéciale, en dehors de leur collection, nous en faisons la matière d'un tiré à part.

Bruxelles, 5 mars 1884.

A Monsieur EDMOND PICARD, l'un des directeurs
de *l'Art moderne*,

Vous m'avez consacré dans votre journal une lettre que j'insère intégralement cette semaine. J'attends de vous le même procédé. Ne soyez point étonné si je dépars (1) de la mesure avec laquelle je vous ai traité jusqu'à ce jour, me bornant à vous prendre à partie sur le seul terrain artistique. Vous m'en avez donné l'exemple et ne sauriez vous refuser à accueillir ma réponse sans être sévèrement jugé par le public (2).

Voici cette réponse qui n'atteint pas même les dimensions *de la vôtre :* (3)

FLEURS DE RHÉTORIQUE (4)

Maître Picard, en réponse à mon premier article sur le *Cercle des XX*, m'a envoyé, sous pli recommandé, la lettre qu'on lira plus bas. Le caractère injurieux de cette épître, les insultes dont elle fourmille, les insinuations outrageantes sous lesquelles son délicat auteur a la prétention bouffonne de m'accabler, me donnaient amplement le droit de la jeter au panier (5). Mais je n'aurais garde de priver mes lecteurs de ce morceau de choix, donnant la caractéristique de la *manière* à maître Picard. Certaines attaques se détruisent par leur indignité même. Et puis, la bave ressemble tellement ici à de la mousse, que ce n'est presque pas la peine de s'essuyer (6).

Dès la semaine dernière, pourtant, j'aurais volontiers commenté ce gentil factum, composé à l'avance pour *l'Art moderne*. Mais maître Picard, désireux de tenir seul le crachoir (7), ne me l'a envoyé que le matin même du jour où la *Fédération* devait paraître. Autre et involontaire coïncidence : maître Picard qui sait parfaitement que j'habite Bruxelles, — pour m'y avoir envoyé force lettres, sans préjudice de son moniteur artistique, — avait expédié sa missive *à Anvers*, où M. Dupont n'a pu la retirer que sur dépêche lancée par moi au Directeur des Postes. Naturellement, cela a pris du temps. Avant d'être en possession de la lettre même de maître Picard, — représentée par une épreuve typographique, — mon associé la savourait, imprimée tout au long, dans *l'Art moderne*. Le loyal maître Picard a pu gagner ainsi une semaine :

Mais en tout, même en amour,
C'est beaucoup d'avoir un jour.

Ne lui envions point son facile triomphe (8). Loin de m'autoriser de son exemple, c'est bien à temps que je lui porte, moi, ma réponse, avec invitation de l'insérer à son tour, dans son premier numéro. Nous verrons s'il s'exécute (9). Mais place à la lettre de maître Picard :

(Suit cette lettre, déjà parue dans *l'Art moderne*.)

Si j'ai pris à partie maître Picard, c'est qu'il s'est mis de lui-même en évidence là où il n'avait que faire et, par son attitude agressive, ses provocations à l'égard de la presse, traitée avec un mépris réjouissant, m'a donné barre sur lui. Mes lecteurs me rendront cette justice que je n'ai pas fait dégénérer cette polémique, serrée, peut-être, mais parfaitement légitime, en engueulements populaciers. Mais c'était déjà trop que d'oser toucher discrètement à une personnalité remuante, vantarde, orgueilleuse, vindicative et brouillonne (10) qui ruinerait, en les prenant sous son dangereux patronage, les causes les plus sympathiques. Il plaît à maître Picard de répondre à mes plaisanteries par de haineuses personnalités. Je ne le suivrai pas sur ce terrain (11) qui pourrait nous mener l'un et l'autre plus loin que nous ne voudrions aller (12). La violence est un traquenard dans lequel je ne commettrai point la maladresse de tomber. J'entends conserver ma parfaite égalité d'humeur (13). M'offenser des gentillesses de maître Picard, ce serait avouer qu'elles m'atteignent. Il me suffira d'en relever quelques-unes, et des plus aristocratiques, pour me croire suffisamment vengé.

***

Il y a dans les *Contes de Perault* une jolie fille qui ne peut ouvrir la bouche sans qu'il n'en tombe une fleur, une perle ou un diamant. Maître Picard opère à contre pied. Qu'il parle ou qu'il

(1) Qu'est-ce que c'est que ça !
(2) Mais comment donc, c'est de la manne. Aussi tout un supplément pour vous seul.
(3) Petit farceur, va ! Le double, le double.
(4) Pas modeste, ce titre. Mais vous allez voir ces fleurs.
(5) Quelle chance d'avoir échappé à cette mesure sévère, mais juste.
(6) Ainsi quand c'est de la mousse, vous ne vous essuiez pas. On s'en doutait.
(7) Le crachoir ??..... Ah oui, je comprends, votre écritoire.
(8) Triomphe? Je ne vous l'ai pas fait dire.
(9) Comment donc ! Mais avec volupté.
(10) Et allez-y ! Et ne vous gênez pas! Seulement pas de trop près, mon garçon.
(11) On va pouvoir en juger. Brave cœur, va.
(12) Aussi loin qu'il vous plaira, cher Monsieur.
(13) C'est très hygiénique, ça, et excessivement prudent, maître Renard.

écrive, on est certain d'essuyer une averse de gros mots et de quolibets. Il appelle ça lier partie. Comme on le voit, la levée de piques s'est transformée en assaut d'escrime. Seulement, gare aux bottes secrètes. Maître Picard est un terrible prévôt. Au fleuret moucheté, il oppose sans scrupule le tranchelard du tripier d'Aristophane, — celui qui tirait gloire d'avoir fait sa rhétorique au marché.

Trahit sua quemque...

On le disait homme du monde et homme d'esprit, — maître Picard s'entend. — C'est un bruit qui mérite confirmation (14). J'ignore quelle convenance et quel sel il peut y avoir à traiter un contradicteur d'*Arlequin?* Que dirait-il si je lui répondais par le mot de PAILLASSE? (15) Que je suis un grossier personnage? Cependant les deux expressions n'ont rien à se reprocher et sont parfaitement en situation par ces temps de carnaval.

***

Du désaccord qui existe entre le programme de maître Picard et l'Exposition des *XX*; de la participation de ses pupilles aux médailles, aux commandes et aux subsides officiels, superbement repoussés en paroles, pas un traître mot. Tous mes arguments, tous les faits cités par moi sont restés debout. Maître Picard ne daigne pas même expliquer comment il concilie son ancienne candidature à la vice présidence du *Cercle artistique* de Bruxelles (16), avec son dédain actuel de toute association fossile. Il préfère me traiter de sycophante et d'homme taré : « Ch'est peut être un peu chale, mais cha prend de la plache »... et ça compte ou à peu près pour une réponse.

Ce dilettante en démocratie me reproche d'avoir voyagé, il y a quinze ans, avec un ouvrage ayant trait au concile œcuménique. Le fait est exact (17). Il m'a été reproché naguères par les *Nouvelles du jour* auxquelles j'ai donné leurs pleins apaisements. Seulement, maître Picard le travestit quelque peu. Je m'en vais lui rafraîchir la mémoire (18).

Ledit ouvrage, d'une valeur de 600 francs, édité par la maison Abel Pilon, — où l'on peut se procurer également les œuvres de Voltaire et de Diderot (19), — ledit ouvrage, dis-je, devait revêtir un caractère hautement artistique. Il ne contenait pas seulement que le portrait de Pie IX, *superbe chromo*, à 21 tirages, mais ceux de tous les cardinaux, archevêques et évêques participants, gravés sur bois, sur cuivre ou à l'eau forte, par les premiers artistes de Paris, plus les monuments de la Rome antique et moderne en planches entières. Quant au texte — auquel je n'ai pas besoin de me dire totalement étranger (20), — il devait se composer des biographies des prélats et des discussions mêmes du concile, en latin et en français.

Mon rôle se bornait à présenter cet important volume à la signature des monarques, des princes, des ministres et des évêques de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Bavière, de la Saxe, etc. (21), dont les armes se trouvaient gravées par prévision, en tête de listes spéciales. Le Sultan d'alors, la reine d'Angleterre, l'Empereur de Russie et un grand nombre d'autres princes, musulmans, grecs ou réformés, avaient déjà souscrit à ce monument artistique, historique et théologique, en voie de préparation, lorsque l'affaire me fut proposée par un mien ami, ancien refugié de Décembre, qui y était directement intéressé. Peut-être qu'en possession d'un diplôme d'avocat (22), la défense, grassement payée, de la veuve et de l'orphelin, m'eût semblé préférable au rôle de simple commis-voyageur en librairie. Mais je n'avais pas le choix. Revenu de France, après une longue cure dans le midi, je me trouvais sans position. Or, j'ai toujours mis un stupide orgueil à vivre de mon travail. Plutôt que de retomber à la charge de mon père, qui n'est guères riche, non plus, quoique musicien et grand partisan de Wagner, — je préférai faire une tournée commerciale dans les Cours Etrangères et les Evêchés de l'Allemagne !! (23) — Oh ! J'oubliais de dire que je refusai énergiquement la croix de Saint-Grégoire-le-Grand, dont mon éditeur prétendait me faire bombarder pour faciliter les choses (24). Mais j'ai eu par la suite, bien d'autres croix à porter, grâce à mon servilisme gouvernemental, ma lâche souplesse, mes intrigues et ma vénalité.

***

Ce fut dans le premier hôtel de Munich, où M. Buls et maître Picard me trouvèrent installé comme courtier..., mettons de chromolithographies. La connaissance fût bientôt faite et ces Messieurs se montrèrent charmés de rencontrer un compatriote, bien que je ne leur eusse pas un seul instant caché ma passagère mais dégradante profession. Nous fîmes ensembles de longues promenades, des visites aux musées, etc. etc., et, je dois le dire, le mépris de maître Picard se dissimula constamment sous les apparences « de la plus franche cordialité ». Oui, vraiment ! Il daigna serrer la main d'un homme de lettres comptant déjà plusieurs années de presse et de *critique d'art*, mais réduit à gagner démocratiquement (25) sa vie comme voyageur de commerce. A cette époque j'avoue que je n'aurais pas vu une différence sensible entre moi, plaçant en désespoir de cause une marchandise non prohibée et M. Buls, par exemple, à qui il a du arriver quelquefois de vendre de l'orfévrerie sacrée. Notre bourgmestre actuel, que j'estime infiniment pour son désintéressement en fait de distinctions officielles, ne s'est pas fait scrupule d'en fabriquer tant et plus, sans y croire ses opinions engagées. Reste à savoir si, avocats et libres de choisir nos causes, nous eussions accepté, moyennant finances, de plaider pour une cause catholique contre un journal libéral. Je réponds hardiment non et pour M. Buls et pour moi (26). Or, c'est pourtant ce qu'a fait maître Picard. L'*Opinion* d'Anvers est là pour l'attester.

***

Maître Picard affecte de m'avoir oublié. Une circonstance presque récente devait cependant me rappeler quelque peu à ses souvenirs. Je veux parler du procès au sujet de ma traduction française du *Boccace*, mise en coupe réglée par MM. Chivot et Duru. Ma première pensée fut d'aller trouver le magnanime direc-

(14) Nous prendrons des experts, vous par exemple.
(15) Je répondrais : *Vous-même*, tiens.
(16) Mais non..... C'était bel et bien la présidence. Cela m'a été assuré par les quelques amis qui ont eu la fantaisie de voter pour moi, car je n'y étais pas et ne m'en suis guère occupé. Président du cercle ! Ah ! quel honneur !
(17) ! ! ! ! !
(18) C'est trop juste, puisqu'on vous a lavé la tête.
(19) Assez. Pas de réclame !
(20) Je m'en étais toujours douté.
(21) Qu'est-ce que vous nous disiez donc tantôt que c'était une occupation démocratique.

(22) Confrère, alors ! Dans mes bras, Lagye, dans mes bras.
(23) Tournée commerciale ! Dans les Cours et les Evêchés ! Sublime.
(24) Et pourquoi donc, maître Renard, puisque vous engagez les jeunes à courir les croix en étant bien sages et bien soumis ?
(25) Dans les Cours et les Evêchés, chez les monarques et les princes.
(26) *Ne sutor ultra crepitam*, Monsieur le montreur d'images. Vous êtes bien ingrat pour vos anciens souscripteurs cléricaux à 600 francs l'exemplaire.

teur de *l'Art moderne*, pensant m'entendre beaucoup plus aisément avec un confrère. Il me reconnut fort bien et nous reparlâmes même des bonnes journées passées à Munich. Maître Picard prit chaudement à cœur mes intérêts, et ma dignité encore plus. A une offre de transaction qui ne se montait pas à moins de 2,500 francs, — somme considérable, pour un gueux de mon espèce, — je répondis par un refus catégorique, préférant tout perdre plutôt que de renier la paternité de mon travail. Maître Picard m'encouragea chaudement dans cette attitude virile, comme sa correspondance est là pour le prouver. Grâce à son incontestable talent... et à l'incontestable justice de ma cause, je gagnai le procès (27), mais ce fut une victoire à la Pyrrhus. J'obtins 5,000 francs pour tout potage (28). Maître Picard, en qualité de confrère, ne m'en prit que la moitié. Je lui sais gré de sa modération, mais c'est égal, je préfère encore ses attaques d'aujourd'hui à sa défense d'alors. C'est moins cher (29). Pour un voyageur en chromolithographies, qui ne roule pas précisément en carosse, malgré ses attaches ministérielles, la saignée était un peu raide. Je frémis à la pensée de ce que j'aurais payé si Maître Picard m'eut traité moins confraternellement.

***

Chacun, me dira-t-on, a son tarif particulier, et la démocratie la plus pure n'a rien à démêler avec les affaires courantes où il s'agit de papier Joseph. D'accord. Ainsi, moi, misérable scribe aux gages du pouvoir, je me contente de moins. Le gouvernement belge, désireux de reconnaître le servilisme avec lequel je me suis occupé du Musée ancien de Bruxelles, de la répartition du budget des Beux-Arts, de l'intervention officielle dans les travaux de décoration monumentale, etc., etc., m'alloue sur ses fonds secrets la modeste pension de fr. 17-50 par trimestre. Il nous prend encore, je crois, vingt-cinq abonnements pour ses bibliothèques (30). Mais grâce aux déjeuners que je raccroche par ci par là aux artistes, j'arrive tout doucement à boulotter avec ma petite famille! Ah dame! faut pas être fier!

***

Dans ces conditions on comprendra que je ne réponde point à l'aimable invitation de Maître Picard, qui me défie de provoquer un *mouvement* analogue au sien. Ce genre d'exercices ne cadre point avec mes moyens actuels, car je suppose que l'exposition des *XX*, où l'on n'a rien vendu, n'a pas laissé que de coûter un joli sou (31). Et puis, le métier de Barnum ne m'irait pas. Commis-voyageur, passe. Et encore! Il y a les mortes saisons! Mais faire le boniment comme à la foire, déprécier la loge du voisin, vanter sa propre barraque, — qui n'est pas au coin du quai et ne sera jamais sur aucun coin, — jongler avec des poids creux, remplacer les merveilles de l'affiche par un monologue vif et animé, merci bien (32). C'est œuvre de banquiste et pour laquelle il faut être taillé sur un patron particulier.

Pourquoi restreindrai-je, d'ailleurs, ma bienveillance à une coterie quelconque? Car je suis bienveillant, moi, c'est dans ma nature (33). Partout je rencontre nature à études intéressantes. Partout je vais félicitant ceux qui marquent ou qui s'annoncent dans le mouvement artistique de mon pays et de mon temps. Oui, même les jeunes de Maître Picard, lorsqu'ils ne se posent pas en tranche-montagnes. Non seulement, je n'aspire point à présider des Cercles artistiques, mais je ne suis affilié à aucun d'eux. Je m'en tiens à ma boutique à quinze sous et n'entends point la tronquer contre un reposoir de paroisse.

***

Mais je comprends parfaitement que Maître Picard, désappointé de ne pouvoir vice-présider (34) le *Cercle artistique* de Bruxelles, se soit retourné d'un autre côté. C'est l'homme à çà (35). Il lui fallait un siège et une nouvelle base d'opération pour le jeu compliqué qu'il joue avec une lucidité césarienne. Les *XX* sont venus innocemment lui offrir l'un et l'autre. Il y a joint, de son autorité privée, ses Jeunes-Belgique, intrépides à la sape, comme tous les débutants. En cas de succès, un nouveau Cercle se fondait, faisant concurrence à celui présidé par ses insolents rivaux. Passez muscade! On n'y aurait vu que du feu. Ce qui devenait ses pions dans la bataille lui importait peu. Les grands capitaines ne regardent point à quelque brigade. Aux premiers *XX*, mis à l'index par la famille artistique belge, auraient succédé des troupes fraîches, leurrées par les mêmes appeaux (36). Il y a comme çà des tarets qui forent un navire pour se faire un trou. Tout coule. Mais qu'importe, ils ont donné leur coup de dent.

***

Maître Picard me reproche assez à l'étourdie d'avoir longtemps tenu bon dans la conspiration du silence. Quoique la vie active qu'il mène et qui le surmène (37) ne doit guères lui laisser le loisir de lire autre chose que ses propres journaux, je le prierai de feuilleter rapidement les derniers numéros de la *Fédération artistique* (38). Il y verra combien cette feuille besogneuse et subsidiée s'est vue encombrée de matières... grassement payées par le gouvernement. En effet, je n'ai malheureusement pas eu qu'à m'occuper des *XX*. Les articles, concernant ces Messieurs, ont dû être souvent remis. Mais *l'Art moderne* se pique-t-il de plus d'empressement, lui qui ne daignait s'occuper du Salon de Gand, ouvert pendant deux mois... qu'au lendemain de sa clôture? On sait, d'ailleurs, que, pour l'organe artistique de Maître Picard, les choses de la peinture et de la statuaire ne sont que purement accessoires. Un article tous les mois suffit. Il ne faut pas gâter les gens. Mais quand il s'y met, par exemple, gare dessous! Témoin le spirituel et galant article consacré par lui à cer-

(27) Les procès, bon apôtre; il y en avait deux, l'un contre le directeur du Théâtre des Galeries, l'autre contre l'éditeur Herz.

(28) Cinq mille francs pour tout potage! Non, convive oublieux, tout un dîner: la reconnaissance de votre droit de propriété littéraire, votre honneur d'écrivain vengé, l'obligation pour MM. Chivot et Duru de mettre votre nom en vedette sur l'affiche et les partitions. C'était alors pour vous les biens les plus précieux....., à ce que vous disiez. Et voici que maintenant il ne s'agit plus que de l'appoint de 5000 francs qui est venu s'ajouter à tout cela, comme pénalité. Tartuffe, va.

(29) Et ça vous permet l'indépendance du cœur, mon cher client. Une autre fois plaidez donc vous-même, pour voir.

(30) Bah! Encore un! Tous budgétivores! Comme Siret! C'est-à-dire bêtement, en ne donnant que de la camelotte pour ce qu'ils vendent à l'Etat.

(31) Un joli bénéfice, au contraire, grâce au destin et aux éreintements de votre séquelle.

(32) Quelle énumération savante. Comme vous vous connaissez en œuvres de saltimbanque. C'est merveille.

(33) Acte vous en est donné, maître Renard. Oui, vous êtes bienveillant, vous. Oh! oui!

(34) Présider, présider, vous dis-je

(35) Un ambitieux, quoi. C'est entendu. Lisez toutes les gazettes doctrinaires.

(36) Quel Machiavel je suis, sans m'en douter.

(37) Toujours à rien faire, cher monsieur, toujours. Mes nuits sont bonnes, je digère bien, je fais beaucoup de gymnastique, pas mal d'escrime. Merci pour vos inquiétudes sur ma santé. Ça va pas mal. Et vous?

(38) Je m'en vais faire çà tout de suite, comptez-y.

tain portrait de M. Wauters. Artiste et modèle, tout ensemble, y étaient mis en salade (39). C'est ce que Maître Picard entend probablement par critique savante et sérieuse. Au fait, pour qui se pâme devant les *Pochards* et les *Masques* de M. Ensor, l'art de Wauters doit sembler lettre morte (40) !

Sitôt que je l'ai pu, je me suis permis de mettre le directeur des *XX* en contradiction flagrante avec les œuvres mêmes exposées par les matadors de son escadrille; mais je ne me suis pas élevé contre les principes mêmes qu'il formule (41) et ce, sans grand effort, car son programme est emprunté tout entier à un livre de M. Camille Lemonnier, analysé à peu près dans les mêmes conditions dans l'*Art moderne*. Certes, les tendances actuelles sont dignes de toute l'attention de la critique et, pour ma part, je n'ai jamais hésité à saluer les véritables novateurs. L'intransigeance en fait d'art est chose permise, voire désirable (42). Mais il y a une légère nuance entre un maître et un écolier, comme entre un tribun et un marchand de vulnéraire. Mon tort aux yeux de maître Picard est de l'avoir saisie. De là sa fureur homérique. Ai-je besoin de lui apprendre que les jeunes, mêmes, dont il se prétend le porte-voix, se disent compromis par ses allures d'énergumène? Que l'ancien noyau de l'*Art libre* est indigné de la jactance avec laquelle il fait de l'équilibrisme avec un drapeau depuis longtemps sur le chemin de la victoire? Qu'au lieu de mettre en lumière son escadrille, comme il l'appelle, il l'a couverte de ridicule et entraînée dans la plus fâcheuse impasse (43).

***

Je le répète, on n'en peut vouloir à une poignée d'étourneaux, transformés du jour au lendemain en crocheteurs de succès. Les seuls coupables, dans cette algarade, ce sont maître Picard et ses séides (44), qui, sans consulter personne, ont pris sur eux d'engager l'avenir de leurs imprévoyantes recrues.

Enrégimentés arbitrairement en corps d'amateurs de jeunes artistes dont quelques uns sont déjà en possession d'une certaine notoriété, consacrée par des médailles et des commandes officielles; dont presque tous ont pu briguer et accepter sans scrupule les subsides nécessaires de l'Etat, — et, je le répète, qu'on ne me défie plus, ou je produirai la liste, — c'est pis qu'une imprudence. C'est une mauvaise action (45).

Que répondrez vous à ces malheureux lorsque mis par votre programme en dehors de toute sollicitude officielle (46), sevrés des nobles travaux pour lesquels s'afferment les tempéraments virils, ils se tourneront contre vous, demandant compte de leur carrière brisée? Leur donnerez-vous du pain, seulement? Vous leur répondrez peut-être par les grands mots d'héroïsme et de renoncement, en continuant à faire vos petites affaires, car l'art pour vous n'est qu'une amusette. Si vous êtes des modèles de désintéressement pour compte d'autrui, il n'y a pas de danger qu'on vous voie jamais cracher sur la vendange.

***

Ma devise, à laquelle je resterai fidèle, n'en déplaise à Maître Picard, est *Fédération* (47). La sienne est *Désunion*. Son but est de faire le plus de bruit possible sur le dos des artistes, qu'il a soi-disant mission de soutenir et qui, aujourd'hui le désavouent (48). Le mien est de rallier les éléments sains et vivaces de notre école, et je me fais gloire de pratiquer la modération et l'indulgence. Il peut m'arriver d'avoir parfois la main un peu rude, mais ce n'est jamais qu'à l'égard des farceurs, des présomptueux et des monteurs de coups. Pour Maître Picard, il n'y a d'honnête et de méritant que ce qui gravite autour de son pâle soleil. Tout le reste, il le couvre de boue et le traîne à la voirie. Qu'il traite mon journal de boutique à quinze sous, mes comptes-rendus de distributions scolaires et moi-même de raccommodeur de vaisselle et de vendu: qu'il me colle sur le dos l'*écriteau de mes ragoûts;* qu'il m'accuse de servilisme, de palinodie, d'ambition et de vénalité, je n'en ferai que rire (49). On sait ce qu'en vaut l'aune, de ses diatribes de faiseur. Ces gentillesses, plus ou moins attiques, ne m'empêcheront point de trouver grotesque à tous les chefs sa prétention d'être seul juge en matière d'art et d'ériger en victoires, ses tentatives ratées.

Quant à me mettre au pied du mur, c'est une autre affaire. Si je m'y accroupis jamais, je saurai faire bon usage de la lettre de Maître Picard (50).

GUSTAVE LAGYE,
Directeur de la *Fédération artistique*,
88, rue Verboeckhaven, Scharbeek.

P. S. — A ceux de mes lecteurs que fatiguerait un débat devenu tout personnel, je puis promettre que cette réponse sera la dernière... pour ce qui me concerne du moins. Désormais Maître Picard m'accuserait d'avoir tué père et mère, je me contenterai de hausser les épaules (51).

AVIS AUX ABONNÉS DE L'ART MODERNE

Quelques exemplaires, sur papier pelure d'oignon, de cette remarquable apo-*lagye* sont à la disposition des amateurs de curiosité, au prix de quinze sous.

(39) Bing! L'affaire Somzée, maintenant. Quelle ratatouille. Passez chez Lagye, abonnés de l'*Art moderne*. Il est là qui crie sur le seuil de sa boutique : « *N'allez pas chez le charlatan d'en face!* »

(40) Perfide comme l'onde, ce Fontanarose. Tu cherches à me brouiller avec Wauters, n'est-ce pas, bienveillante nature? Maître Renard, tu finiras mal.

(41) D'accord alors. Nous sommes d'accord! Embrassons-nous — mais il faut d'abord essuyer la mousse, tu sais.

(42) Saluez, les *XX*. Un ban pour Lagye.

(43) Est-ce que vous vous renseigneriez chez un docteur de ma connaissance, qui voit tout, qui sait tout, entend tout, est partout, et qui parcourt les groupes depuis quelques jours en déblatérant? Gare là dessous.

(44) *Séïdes*, est d'un grand style, et remplace heureusement *stagiaires*.

(45) Une mauvaise action! Et vous hésitez?

(46) Allons donc, mauvais plaisant. Il s'agit non pas de supprimer l'intervention de l'Etat dans l'art, mais de faire comprendre aux jeunes que pour être choisi sans déchoir, il faut commencer par l'indépendance et le dédain de la protection, qui est actuellement la récompense des plus serviles. On ne sollicite pas ces choses, on les impose par son talent.

(47) Non : C'est *Fédération artistique*. Vous l'aimez sans doute parce que c'est là qu'on fait des rations.

(48) Est-ce encore le docteur qui dit ça?

(49) Rire. Vous semblez diantrement en colère, mon petit, pour un homme qui rit C'est le cas de dire que vous riez à en crever.

(50) Gare à vous, il y a des pointes.

(51) Et bien, ça y est. On lit dans les journaux: M. Gustave Lagye, l'éminent critique, dont *la bienveillante nature* était connue de ..... lui-même, vient de tuer son père et sa mère. L'arme meurtrière dont il s'est servi est un article revolver de la *Fédération artistique*, qu'il leur a déchargé dans l'estomac.

Quant à nous, nous obligerons maître Renard à publier dans le numéro de dimanche prochain de sa feuille l'étude sur les *XX* parue dans l'*Art moderne* et qui a servi de prétexte à ce méchant et venimeux personnage pour nous faire la querelle dont il sort en compote. Ses lecteurs, en voyant ce que fut l'exposé consciencieux qui a servi de prétexte aux rancunes odoriférantes qu'il a évacuées, pourront juger de sa bonne foi et de son animosité.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 11. LE NUMÉRO AVEC SUPPLÉMENT : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 MARS 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Au présent numéro est joint un supplément de quatre pages qui doit être vendu avec le journal sans majoration de prix.

SOMMAIRE

MANON. — L'ART OFFICIEL. — AU CERCLE ARTISTIQUE. *Exposition Vogels-Ensor-Storm de Gravesande ; Exposition Vanden Bussche-Ringel.* — DOCUMENTS A CONSERVER. — CATULLE MENDÈS. — MEMENTO MUSICAL. — BIBLIOGRAPHIE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Cession de tableaux. — Droit de reproduction photographique. — La photographie et la photogravure.* — CI-GIT LA-GYE. — PETITE CHRONIQUE.

MANON

Notre compte-rendu de *Manon* paraîtra dimanche prochain. Nous préférons ne pas nous rapporter aux impressions, souvent fragiles, de la répétition générale et ne donner sur l'œuvre nouvelle de M. Massenet qu'une opinion mûrement réfléchie.

L'ART OFFICIEL

L'attitude récente d'une partie de la jeune école, organisant une exposition qui a eu un retentissement sans précédent en Belgique, et affichant avec audace sa résolution de ne plus rien sacrifier au système de courbettes et de courtisaneries que la faiblesse et la pusillanimité d'artistes, en général impuissants, a introduit dans ses mœurs, remet à l'ordre du jour la protection gouvernementale. Quelle est sa mission, dans quelles limites faut-il qu'elle s'exerce, quelle doit être la nature de son intervention, comment surtout convient-il que l'artiste se conduise dans ses rapports avec elle ?

La multitude des médiocres, qui s'est sentie atteinte par la fière attitude des intransigeants, comme on l'est quand se sentant amoindri par des pratiques sans noblesse, on voit, en la personne d'autrui, sa conscience passer devant soi, s'est efforcée de créer une légende (elle aime les légendes qui la servent en dénaturant les faits) d'où il résulterait que la devise du nouveau groupe serait : De l'art officiel ? N'en faut plus.

Et l'on entendrait, par cette devise, l'abstention absolue de l'Etat.

Le beau thème à déclamations ! Aussi s'en est-on donné à cœur joie, non seulement en signalant ceux des jeunes qui ont déjà obtenu des distinctions et des encouragements, mais en citant toutes les protections historiques qui ont soutenu de grands artistes et favorisé l'épanouissement de belles œuvres.

Très adroite cette tactique (on est souvent adroit quand on n'est pas fort), mais très fausse. Il ne s'agit

pas de cela, mais de purger la génération contemporaine, au moins dans ses éléments vitaux, car les autres sont incurables comme tout ce qui est foncièrement vicié, de la basse coutume de compter, surtout pour réussir, sur l'aide officielle et de se résoudre pour l'obtenir aux obséquiosités qui déshonorent la vie artistique.

Un préjugé, très assis aujourd'hui, c'est que pour compter sur les appuis gouvernementaux, il est indispensable d'être bien soumis et bien sage, de ne se permettre aucune incartade, de faire un art tranquille et doux, conforme *aux saines traditions académiques*, breveté par les ganaches qui représentent les routines, admiré par le monde distingué qui a l'horreur des écarts et l'amour des ornières. Et en fait, cette belle doctrine a si bien fait son chemin, grâce à la lâcheté des uns et aux grotesques présomptions des autres, qu'elle infecte les régions officielles et que chez nous le pouvoir est, avant tout, le protecteur et le prôneur des infirmes, des invalides, des quémandeurs et des courtisans.

Voilà ce qui est déplorable, voilà la situation contre laquelle il importe de réagir avec une énergie qui met en rage, on ne s'en étonnera pas, tous les ratés qui en profitent, mais rendra peut-être la santé au milieu dégénéré où pullulent tant d'espèces rampantes. A la seule annonce de cette résolution virile, les sifflements et les coassements ont rempli l'atmosphère. Assainir le marécage où nous croupissons, jamais. Les articles putrides où ces limaces ont promené leurs glutineuses traînées sont encore dans les souvenirs de tous.

De cette manière d'arriver au biberon officiel, les jeunes ne veulent plus. Nous l'avons dit ailleurs, pour l'artiste, le choix qu'on fait de lui s'impose et ne se sollicite pas. L'art doit être libre, et il ne le reste pas chez qui se laisse descendre à ces avilissantes préoccupations de plaire. Un animal en cage est toujours énervé. Ce n'est pas en dansant sur les pattes de derrière, devant les puissances, qu'on manifeste la force ou la souplesse de sa nature. Il faut être soi-même d'abord, ne rien concéder, ne connaître d'autre loi que son originalité, dédaigner toute concession. C'est le seul chemin qui mène aux belles œuvres. Toute autre voie n'aboutit qu'aux impasses où renaclent les épuisés.

Au véritable artiste, la gloire et l'encouragement ne manquent que si l'organisation officielle déviant de sa mission par les honteuses bassesses auxquelles on l'a accoutumée, devient la protectrice du faux et du convenu. C'est à quoi elle est en train d'arriver chez nous, et c'est pourquoi l'on s'insurge. Les jeunes ne dédaignent pas de travailler pour leur pays, ils savent que les grandes œuvres d'art se font pour le public et ils y aspirent. Mais cette noble mission, ils veulent l'obtenir sans bassesse. Ecœurés par la cohue des solliciteurs qui ne rêvent que d'antichambres ministérielles, ils ont poussé un cri de révolte, et leur règle sera d'attendre, dans la liberté de leur art, qu'on leur demande leur concours et leurs œuvres. Ils n'entendent pas, pour plaire, s'émasculer, et pour réussir, mendier.

Ce sera, du reste, le meilleur moyen d'obtenir, en même temps que le seul honorable.

Au Cercle artistique

Exposition Vogels-Ensor-Storm de Gravesande

James Ensor et Guillaume Vogels, deux des *Vingtistes* les plus intransigeants, ont exposé au Cercle, la semaine dernière, une poignée d'études audacieusement brossées, en la sincérité de leur conscience d'artiste, dans l'air frais des plages, dans les brumes lamées d'or pâle des matins maritimes, sur les berges touffues des rivières, dans la solitude austère des dunes.

Leur crânerie et leur dédain des conventions ont fait scandale, comme avait fait scandale, dans ce même milieu, la conférence *Jeune-Belgique* de Georges Rodenbach.

Qu'ils persévèrent dans la voie neuve et hardie qu'ils tracent, à grands coups de pioche, devant eux, et qu'ils ne redoutent pas les pierres qu'on y jette. Un jour viendra où de ces pierres on fera le piédestal de leur renommée. Et ce piédestal sera plus solide que les trônes de carton sur lesquels on hisse les gloires frelatées et que la première pluie d'orage met en bouillie.

Pour tout artiste sérieux, pour tout critique exempt de parti-pris, il y a dans la manière d'Ensor et de Vogels, — ces deux noms qu'une affinité de vision, sinon de procédé, rapproche l'un de l'autre, — une exquise délicatesse de peintre exprimée en des harmonies dont la séduction attire, pénètre, poursuit de souvenirs obsédants.

Ce qui, dans la pensée, subsiste de cet art subtil, fait de nuances, exclusif de toute dureté, charmant dans ses négligences même et qui exprime à miracle les châtoiements de la lumière, les clartés blondes du jour, les pâleurs crépusculaires, le scintillement du soleil sur les eaux, c'est une impression réconfortante d'air sain dont la fraîcheur surprend et ravit.

Il n'est guère de peintres qui aient, jusqu'à ce jour, avec autant de bonheur, placé les objets ou les figures dans l'air qui les baigne, sous le jour qui, logiquement, doit les éclairer. Ce problème ardu, à la solution duquel Manet s'est acharné, et que l'école qui a subi à Paris son influence a mené plus loin que le maître, Vogels et Ensor s'efforcent de le résoudre. Dans une certaine mesure, ils y arrivent. Qu'on crie et qu'on bave, qu'on les taxe d'insensés ou d'ignorants que leur importe? N'est pas un ignorant celui dont la main a brossé le *Clair de lune*, cette merveilleuse esquisse du tableau tant admiré jadis à l'une des expositions du Cercle et au Salon de Paris. N'est pas un insensé le peintre qui donne à son *Chou* cette savoureuse et truculente et superbe facture.

Comme un parfum qui laisse dans l'air du soir sa traînée odorante et qui brusquement éveille dans l'âme le souvenir de choses disparues, les esquisses de Vogels et d'Ensor, dans leur ondoyante indécision, évoquent la mémoire de sites entrevus, de fleurs admirées, d'étoffes contemplées avec amour. Ce n'est pas la réalité, avec sa forme rigoureuse, ses détails nets, son

impérieux souci de la ligne; c'est plutôt la rêverie de la nature, quelque chose comme une description paresseuse de faits lointains, comme une musique doucement berçante dont les harmonies se combinent, vagues et indécises, voluptueusement.

Avec plus de souci de la forme, restant dans les données d'un art moins novateur, s'attachant à exprimer comme il les comprend les paysages paisibles de la Hollande, Storm de Gravesande est un artiste convaincu et consciencieux. A côté des impressions d'Ensor et de Vogels, ses études ont paru assez dures. En revanche, ses eaux-fortes, pour lesquelles l'artiste a des aptitudes spéciales, ont plu davantage.

A titre de curiosité, et pour faire suite à nos *Documents à conserver*, nous publions, à propos de cette exposition de combat, l'observation suivante de M. Alexandre Francia, consignée dans un registre *ad hoc* déposé au Cercle. Elle montre quel degré d'âpreté a atteint la lutte pour l'art. A demi désarçonnés, les paladins de la routine crient à l'aide et demandent qu'on écarte les vilains qui les culbutent. Mais ils auront beau faire. On les laisse se débattre et leurs récriminations restent sans écho.

Voici cette pièce. Elle est d'ailleurs trop curieuse pour que nous en privions nos lecteurs.

« Je crois qu'il serait indispensable de revoir le règlement qui autorise à exposer au Cercle sans contrôle de la Commission des œuvres comme celles qui *ornent* actuellement la salle des expositions. Un artiste étranger de passage à Bruxelles porterait un singulier jugement sur l'Art belge contemporain et une médiocre appréciation sur le jugement d'une commission qui tolèrerait l'admission de SEMBLABLES TURPITUDES. »

ALEX. FRANCIA.

8 mars 1884.

Semblables turpitudes! Ah! Monsieur Francia, venant de vous, que cette protestation est amusante!

C'est lorsque vous ornez de vos œuvres la salle des expositions du Cercle que les artistes étrangers de passage à Bruxelles ont une idée juste de l'art contemporain en Belgique!

Jamais MM. Ensor, Vogels et Storm de Gravesande ne se consoleront de votre appréciation!

Exposition Van den Bussche-Ringel.

Pour effacer le souvenir du scandale provoqué dans les camps académiques par l'exposition dont nous venons de parler, — comme on met du cold-cream sur une brûlure — on s'est empressé d'ouvrir une exposition composée d'œuvres de M. Van den Bussche.

M. Alexandre Francia doit être satisfait. A la bonne heure! Voilà qui va donner de la commission aux étrangers de passage à Bruxelles une excellente opinion!

On saura gré, dans tous les cas, à cette commission, d'avoir trouvé un remède aussi énergique, aussi rapide, aussi décisif contre le spleen.

Il n'est point, croyons-nous, d'hypocondrie, fût-elle quintescenciée, qui résistât à une simple excursion à la présente exposition du Cercle.

Le remède a déjà été employé, depuis hier, avec un succès sans précédent, par plusieurs médecins des hôpitaux.

Nous recommandons spécialement aux malades une toile dont l'allégorisme est poussé à l'état aigu et qui représente, d'un côté, dans un paysage vert, un peintre en veston de velours, orné de ses attributs, enlaçant une jeune femme en rose et gravant de son couteau, sur l'écorce d'un arbre, un cœur surmonté du mot : *Toujours!* lequel se trouve déjà inscrit sur le dit arbre, en plusieurs langues : *Immer! Sempre!* etc., ce qui donne une haute idée des connaissances polyglottes de l'auteur, — de l'autre, une femme en deuil s'acheminant vers le cimetière que domine le clocher du village, sous les regards éplorés d'un épagneul.

C'est touchant, sentimental, symbolique et neuf. Aucun paravent ne soutiendrait la comparaison.

M. Van den Bussche cultive aussi le genre héroïque. Il y a, vis-à-vis, un Monténégrin armé de sa carabine, les yeux au ciel, la moustache fièrement relevée, sa Monténégrine pressée sur son cœur. A cette vue, mue par une force irrésistible, une dame s'est mise à chanter, le jour de l'ouverture, au milieu d'un cercle d'auditeurs respectueux :

Chrétienne aux longs yeux bleus dont mon âme est éprise,
Il faut donc te quitter! Bientôt je dois partir!
En te disant adieu, mon pauvre cœur se brise!
Dans le premier combat que je voudrais mourir!
Il faut partir, hélas! Mahomet le commande . . . .

Cette ballade, dite avec émotion devant l'illustration de M. Van den Bussche, a fait couler bien des larmes.

Un cadre dans lequel se trouvait jadis, au dessus d'une image, une petite horloge, a été très ingénieusement arrangé par l'artiste.

Il a adroitement substitué à la petite horloge la représentation d'une danseuse de corde faisant de la voltige, et après avoir enlevé l'image, il en a mis une autre figurant un prêtre apportant l'extrême onction dans une voiture de saltimbanque qui renferme, probablement, la pauvre danseuse de corde sur le point de trépasser.

Cette antithèse, qui peint si bien les hauts et les bas de la vie, — même matériellement, la gloire de la danseuse étant superposée à sa chute, — est très goûtée.

M. Francia a fait, dit-on, à l'artiste des propositions d'achat pour ce tableau.

On nous assure que M. Van den Bussche est professeur à l'Académie d'Anvers. Nous ne le croyons pas, mais nous espérons que le Gouvernement se hâtera d'attacher à cet important établissement d'instruction un artiste aussi remarquable. Sa nomination pourrait paraître en même temps que celle du professeur d'esthétique dont il est question ci-après.

Nous demandons même qu'il soit décoré, — s'il ne l'est pas encore.

***

M. Ringel, par ses toiles dans lesquelles des aspirations modernes se font sentir d'une manière déplorable, dépare singulièrement le Salon Van den Bussche. Allons, M. Francia, il faudra éviter à l'avenir que le bon effet produit par les romances à l'huile du premier soit, même partiellement, détruit par de la vraie peinture.

Ce n'est pas que tout soit parfait dans les tableaux de M. Ringel. On sent que l'artiste cherche sa voie. Il y a des tendances diverses, et parmi ces tableaux, quelques-uns sont — non pas aussi remarquables que ceux de M. Van den Bussche, — on n'atteint pas du coup la perfection — mais dans ses données.

En général, on constate de la sincérité et des promesses.

L'abondance des matières nous oblige à retarder de huit jours le compte-rendu du deuxième concert du Conservatoire.

DOCUMENTS A CONSERVER

La *Fédération artistique* vient de donner une fois de plus la mesure du sens critique suraigu de ceux qui la dirigent. Elle a inséré gravement, comme chose digne d'être pri e en sérieuse considération, la mystification qu'on va lire.

Et dire que ce sont les mêmes pénétrants esprits qui s'érigent en critiques faisant autorité. C'est à croire que Calino et Guibollard se cachent sous le doux nom de Lagye.

La dite *Fédération artistique* avait reçu une lettre dans laquelle on lisait entre autres choses notables :

Monsieur Lagye,

Je ne suis pas connu de vous et n'ai pas l'avantage de vous connaître personnellement; je suis abonné à la *Fédération artistique*.

. . . . . .

Je ne suis qu'un simple et modeste amateur bourgeois, éprouvant le besoin d'admirer une parcelle du beau, entre deux avis médicaux; cela vous change et vous réconforte, cela vous réjouit à la suite des désenchantements que vous amène la vue de tant de misères physiques que toute notre science est impuissante à conjurer...

Eh bien! franchement, comme vous, j'en ai assez de certains grands mots dont se repaissent beaucoup de nos jeunes ....

Car aujourd'hui on arrive à ceci : plus d'instruction, plus de technique serrée, plus d'éducation élevée dans le grand sens du mot. A quinze ans..... on se campe une boîte à couleurs sur le dos, et on va bravement brosser une ébauche mal équilibrée devant un coin de paysage, en grillant de temps en temps une aimable pipette.

Et là encore tout est convention; arrière ces chauds et truculents flamands si robustes, si vigoureux, si coloristes. Non, passez-moi l'expression, nous n'avons plus que des à peu-près-istes et des *mangeurs de blanc*..... Oh! Rubens, oh! Jordaens, Frans Hals, oh! Rembrandt surtout, qui n'avez jamais quitté votre patrie, qu'est devenue votre robuste, saine, vigoureuse influence! Oh! Ruysdael, oh! Teniers et tant d'autres qui poussiez comme de splendides champignons tous à la fois sur un riche fumier!

Oui, monsieur Lagye, assez de plâtrages, de labourag s, de tuellages! Qu'on nous donne des ciels fluides avec de beaux nuages flottants, qu'on nous donne des eaux limpides et transparentes, qu'on nous peigne des terrains solides et mouvementés, qu'on nous figure des arbres agités par la brise,..... etc., etc.

Pardonnez à un amateur bourgeois mais convaincu de vous a voir importuné si longtemps et croyez-moi votre dévoué

Jules Lequime fils,
7, rue Traversière, Bruxelles.

P. S Pour l'orthographe et le français *excuseert,* s'il y a lieu, les fautes *van den* auteur!

Ce morceau étrange mais convaincu donna à un farceur l'idée d'envoyer au journal anversois l'épître suivante qu'il a avalée comme une autruche aurait fait d'un caillou.

Bruxelles, le 29 février 1884.

Monsieur le Directeur,

Je crois être en communion d'idées avec la plupart de vos lecteurs en vous accusant réception de la joie sans mélange que vous avez provoquée en publiant la lettre de M. Jules Lequime. Votre journal a toujours été une tribune ouverte à la libre discussion des principes les plus opposés, et tous les amis de la lumière vous en rendent grâces. Car la lumière a l'habitude de se produire par le choc des raisonnements, et parfois même des déraisonnements. (Hâtons-nous de dire que ce n'est pas le cas de M. Lequime.)

Le docteur Mécène a dit vrai et a touché juste, mais pourquoi ses visées sont-elles si modestes? En se donnant pour un simple « *amateur bourgeois* », il semble ignorer que le bourgeoisisme n'est nullement incompatible avec le grand art d'aujourd'hui. Pour qui a compris et vécu son siècle, il est hors de doute qu'il faut en finir avec les pancartes classiques de la Renaissance. Le romantisme aussi a fait son temps. Le réalisme extravagant n'est point fait non plus pour orner nos collections modernes. Où donc sera l'objectif de nos efforts!

Nous en sommes, il faut savoir l'avouer, à l'art bourgeois et à cet art il faut des Mécènes bourgeois

Honneur donc à M. Lequime qui ne croyait pas si bien dire, et qui, tout en s'excusant d'être bourgeois, donne la vraie note du moment et atteint du coup le desideratum de la question artistique.

Oui, arrière l'art aristocratique protégé par des papes, des rois, des Médicis, etc..... Arrière l'art déclamatoire! Arrière le réalisme brutal! — A nous l'art agréable et les « *jolis ciels avec des jolis nuages.* » Je m'arrête ici Monsieur le directeur, pour vous poser une question à vous et à ceux qui vous lisent :

Aujourd'hui qu'il est question d'une réorganisation radicale et moderne de l'Académie d'Anvers, n'y aurait-il pas lieu de renoncer une bonne fois à l'enseignement d'une esthétique transcendante, bagage incommode que l'élève jette par dessus les moulins au premier jour de liberté? Ne serait-il pas de bonne réforme de donner franchement un cours de bonne esthétique raisonnable, bourgeoise, puérile, et honnête? On a déjà désigné les professeurs de peinture, etc ; souffrez que je vous désigne de ma faible autorité le professeur d'esthétique de cette académie modèle. ... Vous l'avez deviné sans doute, c'est M. Lequime.

Laissant reposer ses malades, il donnerait « *une leçon entre deux consultations* ». Nous connaissons son éclectisme et sa modération en matière d'art; quant au style de ses conférences, la lettre que vous reproduisez est un gage de ce qu'il sera : clair net, simple et gai. Sans grandes périodes ronflantes, sans détonations d'adjectifs fulgurants mais à petit bruit, la phrase même ne vise que l'idée logique et atteint le but avec une précision et une force rares. C'est du reste là du style Flobert comme le fit remarquer un artiste qui venait de lire l'article en question.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et plublier la présente si vous le jugez convenable.

J. Fernole.

Comment supposer, après ça, que la *Fédération artistique* et M. Lagye en particulier, qui ont gobé cette bourde grosse comme un potiron primé, ne sont pas les plus ingénieux critiques de Flandre et de Wallonie? Heureux les Cercles qu'ils prennent sous leur protection et les artistes qui s'appuient sur leurs robustes épaules de gogos.

CATULLE MENDÈS

Tous ceux qui ont applaudi, au Salon des *XX* et au *Cercle*, l'éminent écrivain, apprendront avec plaisir que M. Catulle Mendès, actuellement à Paris, est rétabli de l'indisposition qui l'avait retenu à Bruxelles. Dans une lettre que nous venons de recevoir il nous remercie de l'article que nous lui avons consacré et donne sur notre jeune mouvement artistique et littéraire une appréciation que nous croyons intéressante de publier. Voici un extrait de cette lettre:

. . . . . .

Je ne saurais vous dire à quel point j'ai été touché, combien je suis fier du cordial accueil que vous avez bien voulu me faire à Bruxelles. J'ai lu les lignes charmantes que m'a consacrées l'*Art moderne* et je vous remercie d'avoir proclamé que je tenais à honneur d'être l'un des soldats de votre combat. Je remporte en effet, de mon séjour auprès de vous et auprès de vos amis, cette conviction, qui est la vôtre, qu'il n'y a rien d'arbitraire ni d'artificiel dans le mouvement poétique et artistique de la nouvelle Belgique, dans ce groupement d'ardentes intelligences, mais qu'au contraire il s'y manifeste un élan très sincère, primesautier, indépendant des circonstances qui ont pu le favoriser mais n'auraient pu ni le faire naître, ni l'entraver.

Quelques journées de lecture ne m'ont pas permis d'asseoir d'une façon précise — parmi tant d'œuvres qui m'étaient nouvelles — mon opinion sur chacune des personnalités de la *Jeune Belgique;* je n'y vois pas encore très clair, je mêle les originalités et les inspirations; mais j'ai l'impression très nette d'une grande somme de talent répandue, et je suis persuadé que si, tout en s'assimilant par un travail continu toutes les conquêtes de l'art moderne, tout son bel amour de la forme et de la perfection, ils ont le bon esprit de demander leurs inspirations à la spécialité de leur race et de leur pays, de demeurer, en un mot, des poètes belges, tout en étant des écrivains français; je suis persuadé que vos artistes récents feront une œuvre d'une valeur réelle, une œuvre charmante, puissante et originale.

MEMENTO MUSICAL

Mlle Antonia Kufferath a chanté au *Cercle artistique*, vendredi dernier, d'une voix fraîche et avec un art exquis des *lieder* de Brahms et diverses compositions de choix, parmi lesquelles la *Loreley*, de Liszt, a été particulièrement applaudie. La jeune cantatrice a réalisé, depuis sa dernière audition à Bruxelles, de grands progrès, d'ailleurs consacrés en Allemagne et en Hollande, où elle est très connue et aimée. Le public lui a prouvé qu'il savait l'apprécier.

M. Siloti, un pianiste dont le mécanisme est très développé mais qui manque de charme, a fait applaudir l'expression d'une virtuosité que nul ne lui contestera. Il a exécuté avec un très grand talent l'une des compositions les plus ardues de Tausig, le terrible paraphraseur des valses de Strauss, *Zigeuner weisen*, dans laquelle des motifs hongrois traversent de leur rythme pittoresque la tourmente des arpèges, des gammes et des trilles.

Enfin M. Popper, connu à Bruxelles comme l'auteur de diverses petites pièces, jouées fréquemment par nos violoncellistes, par Servais et Jacobs notamment, a exécuté avec un joli sentiment et une sonorité délicate plusieurs compositions très applaudies.

***

Jenö Hubay vient de faire paraître chez Schott frères une *Suite pour violon et orchestre* composée d'une gavotte, d'une idylle, d'un intermède et d'un final.

L'œuvre, qui a pour objectif principal le soliste-virtuose et qui accumule en quelques pages les accords, les doubles notes, les casse-cous les plus audacieux, est néanmoins fort intéressante au point de vue musical. Les thèmes sont choisis avec soin; ils pénètrent discrètement dans la contexture de l'accompagnement, qui est écrit avec talent. Par une progression habile, l'auteur soutient l'attention jusqu'au bout, en augmentant l'intérêt à mesure que se déroulent ses quatre compositions.

Chez les mêmes éditeurs vient d'être gravé l'arrangement à quatre mains des *Airs de ballet* de M. Adolphe Wouters, dont nous avons déjà parlé.

***

A Anvers, l'activité musicale persiste, grâce à l'énergie de la jeune école groupée autour de Peter Benoit. L'éditeur Henri Posson a mis en vente trois compositions de Jan Blockx : Une valse extraite de son poème symphonique : *Un Rêve du Paradis*, que nous avons longuement analysé, transcrite pour piano à quatre mains par l'auteur; sa *Marche à la gloire de Conscience*, pour piano à deux mains; enfin un *Album de mélodies* avec texte flamand, allemand et français. Dans ce *Liederalbum* (op. 25) Jan Blockx — dont les Concerts populaires exécutent aujourd'hui même un poème symphonique — a réuni, en une édition coquette, cinq mélodies d'un joli caractère doux et naïf, et d'un dessin nettement arrêté. C'est ce qui fait ressembler les airs de Blockx — comme beaucoup de productions de la musique flamande — à des chants populaires. *Dans la prairie*, *Baisers* et *Berceuse* sont particulièrement empreints de ce charme captivant, de cette mélancolie aimable. Il y a en Jan Blockx une sérieuse espérance d'avenir.

***

Le premier concert annuel du Conservatoire de Mons est fixé au mardi 8 avril. Le programme, très intéressant, porte, à côté d'œuvres classiques, quelques compositions essentiellement modernes. Après la *Symphonie en ut*, de Beethoven, on entendra la *Marche solennelle*, de Tchaïkowski, écrite pour l'avènement d'Alexandre III (1re exécution), trois des *Danses hongroises* nos 19, 20, 21 de Brahms, orchestrées par Dvorak (1re exécution), le concerto en *la mineur* de Goltermann pour violoncelle, exécuté par M. J Cockx, la gavotte du *Temple de la gloire*, de Rameau, et la *Rhapsodie slave*, de Dvorak.

Nous constatons avec plaisir que le mouvement artistique créé dans le Hainaut par M. Van den Eeden depuis le grand festival national de 1879 produit ses résultats et qu'on peut aujourd'hui compter sur Mons comme sur une des citadelles de l'art musical en Belgique.

***

Concerts de la semaine. — Mardi 18, à 8 heures. (*Grande Harmonie*) concert Louise et Jeanne Douste, avec le concours de Mme Cornélis-Servais et de MM. E. Huysmans et Ed. Jacobs.

— Mercredi 19, à 8 heures (*Palais des Beaux-arts*) concert Ed. Samuel et L. Soubre, avec le concours de MMlles A. Soubre et C. Botte, et de MM. Alex. Cornélis. Ed. Jacobs, V. Massagé.

— Vendredi 21, à 8 heures (*Grande salle du Conservatoire*) Séance de quatuors, MM. Hubay, Colyns, Van Styvoort et Servais.

BIBLIOGRAPHIE

Henry Gréville vient de publier à la librairie Plon, Nourrit et Ce une étude des mœurs parisiennes et provinciales, prises sur le vif : *Folle avoine*. Le sujet de ce joli roman donnera lieu à bien des controverses.

Faut-il, pour être heureux en ménage, avoir, comme dit le proverbe anglais, *semé la folle avoine?* La question ne saurait se poser pour les jeunes filles; mais elle mérite d'être discutée pour les jeunes gens.

Au point de vue anecdotique, aussi bien qu'au point de vue sentimental et philosophique, le nouveau livre offre beaucoup d'intérêt. Les caractères des personnages mis en scène sont vrais. L'intrigue se déroule, avec un art parfait, au milieu de situations émouvantes.

Chronique judiciaire des arts.

Cession de tableaux. — Droit de reproduction photographique. — La photographie et la photogravure.

M. Ryan de Vezel, propriétaire de deux tableaux de M. Henri Picou, peintre bien connu, a autorisé M. Lecadre, éditeur, à se les faire remettre au Salon pour en exécuter des photographies et les publier. C'étaient : *l'Amour plus léger que le papillon* et *Voilà le plaisir, mesdames!* Puis, les deux tableaux furent vendus à M. Barboza « avec droit de reproduction ». Il est stipulé que M. Barboza n'ignorait pas que M. Lecadre, photographe à Paris, rue Larochefoucault, eût le droit de publication d'épreuves en noir (photographiques), et le prix fixé à 3,000 francs comptant.

Un sieur Dreyfus ayant fait paraître des photographies sur panneaux coloriés, des deux tableaux en question, M. Barboza les fit saisir, et M. Dreyfus, qui avait acquis ces photographies de Lecadre, appela celui-ci en garantie. Lecadre, de son côté, sachant que M. Barboza faisait executer des photographies chez MM. Goupil, en opérait également la saisie. — Puis, Barboza et Lecadre firent reproduire les mêmes tableaux par la photogravure et firent mutuellement saisir leurs planches.

Les questions à resoudre sont donc les suivantes :

1° L'autorisation de reproduire un tableau par la photographie, interdit-elle de céder ensuite le même droit de reproduction à une autre personne ;

2° La même autorisation comprend-elle, pour la première personne autorisée, le droit de faire des photographies peintes ;

3° La photographie et la photogravure sont-elles un même procédé de reproduction ?

Sur cette dernière question, on produit aux débats des attestations de personnes compétentes, qui jugent en sens contraire.

Les certificats des peintres considèrent qu'en donnant le droit de photographier on concède le droit de photogravure ; cette opinion est celle de MM. Perrault, Loustanneau, Boulanger, Gérôme, Elie Delaunay, Baudry. Les éditeurs, au contraire, et notamment MM. Goupil, pensent que la photogravure est un moyen de reproduction different de la photographie.

Le tribunal a remis l'affaire à huitaine.

(*Monit. des arts*).

CI-GIT LA-GYE.

Nous faisons mille excuses à nos lecteurs de les entretenir de nouveau de ce pauvret. Il avait annoncé qu'il ne nous répondrait pas. C'était prudent, mais présomptueux. Cinglé jusqu'au sang, le personnage hurle de fureur, et nous envoie quatre pages en ce style que Basoef pratiquait dans *les Pieds de Philomène*, et qui lui avait déjà servi, à faire l'éloge des pères du concile œcuménique quand il était confit en dévotion. Cette incontinence fait craindre que les événements émotionnants de ces derniers jours ne lui aient donné ce qu'on peut nommer une dyssenterie littéraire.

Malgré nos justes répugnances, nous aurions publié le produit de cette indisposition, si cet infortuné n'avait terminé en ces termes :

« Vous menacez de me mettre en demeure de reproduire votre conférence sur *l'Art jeune*, prétexte, selon vous, de mon *animosité* présente. Je vous ferai remarquer qu'avant la jolie lettre que j'ai publiée dans le corps de mon journal, lettre servant *déjà* de réponse à mes premiers articles et contenant un résumé complet de la dite conférence, je me suis strictement tenu dans les limites d'une discussion de tendances, motivée par la façon blessante avec laquelle vous vous êtes permis de traiter vos confrères en critique d'art.

« Je suis d'autant moins obligé d'accueillir aujourd'hui ce morceau rétrospectif que *l'Art moderne* a jugé bon de reléguer ma réponse à moi dans un supplément macaronique et de la couper de renvois, sans préjudice des notables erreurs qui en altèrent la portée. Cela au mépris des usages et de la jurisprudence réglant la matière. Commencez par vous exécuter loyalement, publiez ma lettre intégralement et à sa vraie place, et si ça peut vous faire plaisir je donnerai alors, par tranches, jusques des chapitres entiers du livre de M. Camille Lemonnier. »

Comme on le voit, le vomito-negro dont le malheureux est atteint influe sur sa jugeotte. Il bat la breloque de façon inquiétante. Il se plaint d'avoir eu les honneurs d'un supplément pour lui tout seul.

Puisqu'il juge à propos de ne pas insérer l'étude qui démontre la vilenie de ses attaques, nous laisserons au vestiaire son épître que les curieux et les amis de la gaieté pourront, au surplus, aller examiner dans son journal.

Mais c'est assez plaisanter. Voici la lettre que nous lui avions adressée :

« A la direction de la *Fédération artistique*.

« Un de vos collaborateurs, se faisant l'instrument d'une coterie rancunière qui n'a vu dans la proclamation d'indépendance de la fraction la plus ardente de notre jeune monde artistique, qu'une critique de son attitude servile, s'est attaqué à moi en prenant pour prétexte le commentaire que j'ai fait de ce mouvement si désintéressé et si riche d'avenir.

« J'ai répondu par la moquerie à cet exécuteur de basses œuvres. Il a reçu bonne ration au dire des plus difficiles.

« Maintenant que cet amusement a assez duré, il n'est pas inutile de mettre sous les yeux de vos lecteurs l'étude parue dans l'*Art moderne* qui a été son point de départ. Par ses allures, par son ton, par les principes artistiques qu'elle développe, elle fera apprécier s'il s'y trouvait quoi que ce fût qui put justifier la sortie haineuse de ce personnage. Ceci achèvera la leçon qu'il méritait et que j'ai tenu à lui infliger avant de lui tourner définitivement le dos.

« Vous voudrez bien, en conséquence, publier la présente lettre avec les deux articles qui forment cette étude et que je vous adresse ci-joints, dans votre prochain numéro, en réponse aux attaques parues dans la *Fédération artistique* des deux derniers dimanches.

« Edmond Picard. »

Petite chronique

Le Wagnerisme en France. — Une bien jolie phrase trouvée dans le *Menestrel* : « La musique de Wagner est de celles qui renversent tout sans rien fonder. »

Il est vrai qu'à la page suivante le même journal dit, en parlant de la première audition de *Tristan et Iseult* : « En conscience, nous devons dire que *Tristan* est une œuvre magistrale, debordant de passion, où la vie circule, où le génie éclate à chaque page, et nous exprimons à M. Lamoureux notre reconnaissance d'avoir préparé et mené à si bonne fin une manifestation artistique qui ne peut manquer, à quelque point de vue qu'on se place, d'exercer une influence sérieuse sur les institutions musicales de notre pays. »

Ce journal ajoute que MM. Van Dyck et Blauwaert ont été superbes.

Depuis quelques semaines l'Exposition d'arts industriels est visitée journellement par les élèves des écoles de la ville et des faubourgs.

Plus de 5,000 enfants ont visité l'Exposition pendant le mois de février et les demandes d'admission arrivent tous les jours plus nombreuses.

Le comité a décidé d'accorder l'entrée gratuite de l'Exposition à toutes les écoles. Nous engageons vivement les directeurs et directrices à profiter de cette faveur. Il suffit d'en faire la demande quelques jours à l'avance.

Voici une idée originale, racontée par le *Ménestrel* : « C'est celle d'un kapellmeister allemand qui, pour mieux faire comprendre les sentiments de deuil qui se manifestent dans la marche funèbre de la symphonie héroïque, a pris le parti de la diriger avec une cravate et

des gants noirs, après avoir conduit le morceau précédent en cravate blanche et en gants beurre frais. Il y a là tout un avenir, ajoute notre confrère, sur lequel nous appelons l'attention de M. Pasdeloup, grand amateur d'innovations piquantes. C'est ainsi par exemple qu'il pourrait conduire la pastorale en pantalon de coutil et en chapeau de paille. Pour la symphonie italienne de Mendelssohn, il se mettrait naturellement en pêcheur napolitain, et pour la symphonie écossaise il pourrait se coiffer de la toque à plumes, se revêtir du plaid multicolore et supprimer le vêtement que les Anglais désignent par le nom d'inexpressible. Il y aurait certes là un grand effet de curiosité.

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.

Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.

Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.

Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DECORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Biblioth·que nationale.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er prix. — Sidney, seul 1^er et 2^e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

Supplément à L'ART MODERNE

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE

CONCERTS POPULAIRES

DE MUSIQUE CLASSIQUE

SOUS LA DIRECTION DE M. **JOSEPH DUPONT**

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TROISIÈME CONCERT

DIMANCHE, 16 MARS, A 1 1/2 HEURE PRÉCISE DE RELEVÉE

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

1. **LE DÉLUGE** (1re exécution), poème biblique en 3 parties de L. GALLAIT . . . C. SAINT-SAËNS.
   Solistes : Mlles ANNA SOUBRE; DE SAINT-MOULIN; MM. HEUSCHLING; GOFFOEL.

DEUXIÈME PARTIE

2. **KERMISDAG** . . . . . JAN BLOCKX.
   1re partie : *L'Aube.* — 2e partie : *L'Eglise.* — 3e partie : *Kermesse*, a. *Départ;* b. *Chanson à boire;* c. *Valse :* air populaire flamand.
3. **LA MADELEINE AU DÉSERT** (1re exécution) . . . . . E. REYER.
   Scène chantée par M. HEUSCHLING.
4. Troisième acte de **LES TROYENS A CARTHAGE** (1re exécution), poème lyrique paroles et musique de . . . . . H. BERLIOZ.

Didon	Mlles SOUBRE.	Enée	MM. GOFFOEL.
Anna, sœur de Didon.	DE SAINT-MOULIN.	Narbal . . .	HEUSCHLING.
Ascagne	LECERF	Iopas	TYCKAERT.
		Panthée . . .	GALESLOOT.

5. Scène finale de **ROMÉO ET JULIETTE** . . . . . H. BERLIOZ
   a. Récitatif et air chanté par M. HEUSCHLING.
   b. Serment de réconciliation, chœur avec solo.

DIRECTEUR DES CHŒURS : M. **Ph. FLON.**

LE DÉLUGE

poème biblique en trois parties, de GALLET (Louis), musique de SAINT-SAËNS (Camille).

PREMIÈRE PARTIE

CORRUPTION DE L'HOMME. — COLÈRE DE DIEU. — ALLIANCE AVEC NOÉ.

En ce temps-là, les Fils de l'Homme étaient nombreux.

Au pays du soleil, sur les chemins poudreux,
Leurs tentes abritaient de robustes familles;
Les anges enviaient la beauté de leurs Filles;
Les Fils de Dieu venaient s'asseoir au milieux d'eux.

Or, ceux-ci, dédaigneux de leur splendeur première,
Désirèrent l'amour des Vierges de la Terre
Et de cette union sortirent des géants.

L'homme dégénéra dans les âges suivants.

Bientôt, le mal grandit comme une lèpre immonde :
Par ses iniquités, l'homme outragea le ciel
Et Dieu se repentit d'avoir créé le monde!
. . . . . .

Et voici ce que dit la voix de l'Éternel :

« J'exterminerai cette race
Car ces hommes que je maudis
Se sont détournés de ma face
Et m'outragent de leurs défis.
Toute justice est méprisée,
Toute union sainte est brisée,
Tous les crimes sont triomphants;
Comme la chair l'âme est impure
Et le vice a mis sa souillure
Jusque sur le front des enfants! »

Noé, cependant, trouva grâce
Devant le Seigneur irrité.

C'était un homme juste et plein d'intégrité.

Dieu lui dit : « Ma clémence est lasse
Et le temps est venu de ma sévérité.

Fais une arche de bois, haute, large et profonde.
Que ta femme, tes fils, les femmes de tes fils
Et des couples choisis,
Entre tous les êtres du monde
Dans cette arche soient réunis.

Avec les tiens et toi, je veux faire alliance.
Hâtez-vous, car il faut que mon œuvre commence
Et que les méchants soient punis! »

DEUXIÈME PARTIE

L'ARCHE. — LE DÉLUGE.

Noé fit ce que Dieu lui commandait de faire,

Et les eaux du Déluge envahirent la terre,
Et dans les profondeurs de l'abîme et des cieux
Avec un choc terrible, au milieu des ténèbres,
Se heurtèrent les flots et les vents furieux.
Le soleil s'éteignit sous des voiles funèbres,
Comme si l'ombre immense allait durer toujours,
Et l'eau du Ciel tomba durant quarante jours.
Et les flots s'élevaient au dessus des ruines ;
Et devant le fléau, désertant leurs cités,
Les hommes éperdus fuyaient vers les collines,
Et les aigles planaient sur les champs dévastés.

L'onde lente montait, sûre de ses victimes,
Et sourde à leurs cris de terreur.

Elle couvrit les monts et leurs plus hautes cimes.
Et les rugissements des monstres en fureur,
Et les clameurs de l'homme et les bruits de l'espace
S'apaisèrent alors comme un souffle qui passe

Car tout ce qui vivait sur terre fut détruit.

L'arche close flottait sur cet Océan morne,
Au hasard, elle allait vers l'horizon sans borne
Au milieu de l'horreur d'une éternelle nuit.

TROISIÈME PARTIE

LA COLOMBE. — SORTIE DE L'ARCHE. — BÉNÉDICTION DE DIEU.

Or, Dieu, se rappela cependant sa promesse.
Un souffle s'éleva, doux comme une caresse,
Présageant que le deuil du monde allait finir.

Et Noé put ouvrir la fenêtre de l'arche.
Le corbeau s'envola des mains du Patriarche
Pour ne plus revenir.

Puis, il donna l'essor à la colombe frêle

Ne trouvant point d'abri pour reposer son aile
Cette première fois, elle revint le soir.

Après sept jours, partit encor la messagère.

Elle allait, moins timide, à travers le ciel noir.
Sur l'onde frissonnante une senteur légère,
Dans l'espace un reflet des rayons printaniers,
Tout disait que la Terre émue et rajeunie
Palpitait des ardeurs d'une nouvelle vie,
Et que ces jours d'épreuve étaient bien les derniers!

Cette deuxième fois, elle revint joyeuse :
Elle apportait dans l'arche un brin d'olivier vert,

On connut que le sol était à découvert.

Après sept autres jours, la blanche voyageuse
S'envola de nouveau vers les monts entrevus.

Cette troisième fois, elle ne revint plus!

Et Noé, regardant alors, vit que la Terre
Renaissante, montait dans des flots de lumière.

Il sortit donc de l'arche et bâtit un autel.
Des victimes sans nombre y furent immolées;
Un arc resplendissant parut dans les nuées
Et voici ce que dit encore l'Éternel :

« Je ne maudirai plus la terre.
Vous et moi nous sommes liés,
Et votre alliance m'est chère.
Croissez donc et multipliez!
Quand vous verrez cet arc briller sur le nuage,
Hommes, souvenez-vous qu'il doit être à jamais
Le signe rassurant, le symbole et le gage
De la paix que je vous promets. »

LES TROYENS A CARTHAGE

Les débris des Troyens, sous la conduite d'Enée, ont abordé à Carthage. Ils sont accueillis par la reine Didon, qui ordonne des fêtes en leur honneur.

ACTE III.

Les jardins de Didon sur le bord de la mer.

1. — Entr'acte.

DIDON, ANNA, ENÉE, NARBAL, IOPAS, PANTHÉE, ASCAGNE. TROYENS ET CARTHAGINOIS.

2. — Ballet.

a. Lento quasi adagio.
b. Pas d'esclaves nubiennes.

Ha! ha!
Ama loué
Midonaé
Faicaraimé
Deiberaimbé
Ha! ha!

3. — Scène.

DIDON.

. . . . . Assez, ma sœur,
Je ne souffre qu'à peine cette fête importune.

ENÉE.

Chère Didon!

DIDON.

Enée, ah! daignez achever
Le récit commencé de votre long voyage
Et des malheurs de Troie. Apprenez-moi le sort
De la belle Andromaque. Hélas! en esclavage
Réduite par Pyrrhus, elle implorait la mort,
Mais l'amour obstiné de ce prince pour elle
Sut enfin la rendre infidèle
Aux plus chers souvenirs. Après de longs refus
Elle épousa Pyrrhus.

DIDON

Quoi la veuve d'Hector!

ÉNÉE.

Sur le trône d'Epire
Elle est ainsi montée.

DIDON.

O pudeur! tout conspire
A vaincre mes remords, et mon cœur est absous.

4. — Quintette.

DIDON.

Andromaque épouser l'assassin de son père,
Le fils du meurtrier de son illustre époux!

ÉNÉE.

Elle aime son vainqueur, l'assassin de son père,
Le fils du meurtrier de son illustre époux!

ANNA ET IOPAS.

Voyez, Narbal, la main légère
De cet enfant semblable à Cupidon
Ravir doucement à Didon
L'anneau qu'elle révère.
. . . . . .

ÉNÉE.

Mais bannissons ces tristes souvenirs...
Nuit splendide et charmante!
Venez, chère Didon, respirer les soupirs
De cette brise caressante.

5. — Septuor avec chœur.

CHŒUR.

Tout n'est que paix et charme autour de nous,
La nuit étend ses voiles, et la mer endormie
Murmure en sommeillant ses accords les plus doux...

Tous les personnages, excepté Didon et Enée. se retirent vers le fond du jardin et disparaissent.

6. — Duo.

DIDON ET ÉNEE.

Nuit d'ivresse et d'extase infinie!
Blonde Phœbé, grands astres de sa cour,
Versez sur nous votre lueur bénie,
Fleurs des cieux, souriez à l'immortel amour!

DIDON.

Par une telle nuit, le front ceint de cytise,
Votre mère Vénus suivit le bel Anchise
Aux bosquets de l'Ida.

ÉNÉE.

Par une telle nuit, fou d'amour et de joie,
Troilus vint attendre aux pieds des murs de Troie
La belle Cressida.

DIDON ET ÉNÉE.

Nuit d'ivresse et d'extase infinie!
Blonde Phœbé, grands astres de sa cour,
Versez sur nous votre lueur bénie,
Fleurs des cieux, souriez à l'immortel amour.

ÉNÉE.

Par une telle nuit, la pudique Diane
Laissa tomber enfin son voile diaphane
Aux yeux d'Endymion.

DIDON.

Par une telle nuit, le fils de Cythérée
Accueillit froidement la tendresse enivrée
De la reine Didon.

ÉNÉE.

Et dans la même nuit, hélas! l'injuste reine
Accusant son amant, obtint de lui sans peine
Le plus tendre pardon.

DIDON ET ÉNÉE.

Nuit d'ivresse et d'extase infinie!
Blonde Phœbé, grands astres de sa cour,
Versez sur nous votre lueur bénie,
Fleurs des cieux, souriez à l'immortel amour!...

SCÈNE FINALE
DE
ROMÉO ET JULIETTE

La foule accourt au cimetière.

LES CAPULETS ET LES MONTAGUS.

Ciel! morts tous les deux!
Et leur sang fume encore,
Ah! quel mystère affreux!

LE PÈRE LAURENCE.

Je vais dévoiler ce mystère : ce cadavre, c'était l'époux de Juliette! Voyez-vous, ce corps étendu sur la terre? C'était la femme, hélas! de Roméo! C'est moi qui les ai mariés! Oui, je dois l'avouer j'y voyais le gage salutaire d'une amitié future entre vos deux maisons.

LE CHŒUR.

Amis des Montagus ! / Capulets ! Nous! nous les maudissons!

LE PÈRE LAURENCE.

Mais vous avez repris la guerre de famille!
Pour fuir un autre hymen la malheureuse fille
Au désespoir vint me trouver.
Vous seul, s'écria-t-elle, auriez pu me sauver!
Je n'ai plus qu'à mourir! Dans ce péril extrême
Je lui fis prendre, afin de conjurer le sort
Un breuvage qui le soir même
Lui prêta la paleur et le froid de la mort,
Et je venais sans crainte
Ici la secourir.
Mais Roméo trompé, dans la funèbre enceinte
M'avait devancé pour mourir
Sur le corps de sa bien-aimée,
Et presque à son réveil, Juliette informée
De cette mort qu'il porte en son sein dévasté
Du fer de Roméo s'était contre elle armée
Et passait dans l'éternité
Quand j'ai paru. Voilà toute la vérité!

Pauvres enfants, que je pleure,
Tombés ensemble avant l'heure,
Sur votre sombre demeure
Viendra pleurer l'avenir!
Grande par vous dans l'histoire
Vérone un jour, sans y croire,
Aura sa peine et sa gloire
Dans votre seul souvenir!

Où sont-ils maintenant, ces ennemis farouches?
Capulets! Montagus : Venez, voyez, touchez!
La haine dans vos cœurs, l'injure dans vos bouches,
De ces pâles amants, barbares, approchez!
Dieu vous punit dans vos tendresses!
Ses châtiments, ses foudres vengeresses
Ont le secret de nos terreurs!
Entendez-vous sa voix qui tonne :
Pour que là-haut ma vengeance pardonne,
Oubliez vos propres fureurs!

. . . . . .

SERMENT DE RÉCONCILIATION

Jurez donc par l'auguste symbole,
Sur le corps de la fille et sur le corps du fils,
Par ce bois douloureux qui console;
Jurez tous, par le saint crucifix
De former entre nous une chaîne éternelle
De tendre charité, d'amitié fraternelle,
Et Dieu, qui tient en main le futur jugement
Au livre du pardon inscrira ce serment!

Bruxelles. — Maison Félix CALLEWAERT père, imp. typo-lithographique, rue de l'Industrie, 26.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 12. LE NUMÉRO AVEC SUPPLÉMENT : **25** CENTIMES. DIMANCHE 23 MARS 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

MANON. — A PROPOS DE MANON. — CONCERTS POPULAIRES. *Deuxième et troisième matinées.* — NOS ENNEMIS. — LIVRES NOUVEAUX. *L'art de la diction*, par Eugène Monrose. — MEMENTO MUSICAL. — PETITE CHRONIQUE. — ERRATUM.

MANON

Manon, cette grisette en rupture d'atelier qui ne jette son bonnet par dessus les moulins que pour aller tout aussitôt le reprendre et le replacer triomphalement par dessus les falbalas de sa perruque poudrée? Desgrieux, ce troubadour de pendule à qui il ne manque qu'une mandoline pour accompagner la sentimentalité mièvre de ses cavatines? Lescaut, ce cousin bon enfant, joyeux compagnon, ivrogne à peine, tricheur modéré et presque honnête homme?

Ah! Monsieur Massenet, que vous avez pris de peine à transfigurer les caractères de personnages devenus des symboles, connus de tous, désormais légendaires, et que d'adoucissements vous avez cru devoir apporter, de complicité avec vos librettistes, à la prostitution raffinée de la courtisane, à la débauche de son chevalier, aux appétits mercantiles de son frère!

Ce miroir des vices d'une époque disparue, vous l'avez si bien terni que l'image qu'il reflète est trouble et sans contours. Vous avez, de parti pris, fait de *Manon Lescaut*, cette vibrante peinture de mœurs, une aquarelle dans les tons neutres, diminuant ainsi et rapetissant et apâlissant une œuvre dont le mérite littéraire a peut-être été exagéré mais qui demeure un roman aux allures vives, aux physionomies nettement silhouettées dont il n'appartient à personne de dénaturer les traits.

On objecte les nécessités de la scène, la crainte de blesser les susceptibilités pudiques du public par l'étalage de certaines situations que le roman tolère, que le théâtre rejette. Pourquoi? Faut-il que l'opéra, dans le grand mouvement de l'art, fasse bande à part et tourne dans le cercle restreint des roucoulements de ténors et des vocalises de *prima donna*, alors que la vérité s'implante si bien dans le drame et dans la comédie que tout retour aux concessions de jadis fait sourire les moins avancés? Quel est ce préjugé? Et, sans sortir de France, est-ce que Bizet n'a pas imposé sa *Carmen* telle que l'avait conçue Mérimée, dans sa haute saveur de fleur de vice, dans son audacieuse impudeur, dans sa tendresse lascive, toute en gestes et en clins d'œil? La jolie Carmen qu'eût imaginée M. Massenet, s'il eût infligé à cette belle vicieuse la chlorose qu'il a communiquée à Manon!

Ce n'est point que l'œuvre, telle qu'elle a été com-

prise par le musicien, manque de mérite. Il y a une dépense considérable de talent dans ces quatre actes délicatement écrits, en une langue féminine aux phrases caressantes et voluptueuses, mais d'une volupté superficielle qui s'arrête à fleur de peau et ne pénètre jamais jusqu'au cœur.

M. Massenet excelle à peindre en de petits pastels aux couleurs tendres, les intimités platoniques, les affections chastes, les aspirations mystiques. Il l'a prouvé dans le cycle charmant de ses compositions de début, qui restent ses meilleures. Quand il s'agit de faire gronder la tempête des passions, d'allumer les sens et d'exprimer en termes enflammés des ardeurs amoureuses, il est moins heureux. Les petites scènes de Manon, qui, détachées de l'opéra, pourraient former un volume à ajouter aux nombreux recueils de *Mélodies* qu'il a publiés et qui en ont toute la grâce délicate et l'exquise distinction, sont les mieux venues. Dès la première représentation, le public a accroché la somme d'enthousiasme dont il disposait aux *Adieux à la petite table*, dits avec émotion par Manon au moment de sa première — et de sa seule escapade, au *Rêve* chanté par Desgrieux, ainsi qu'à la lecture de la lettre qui ouvre le deuxième acte.

Car il y a nécessairement une lettre. Ce n'est pas celle qu'écrit, dans le roman, Manon à son chevalier :

« ..... Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain? La faim me causerait quelque méprise fatale; je rendrais quelque jour le dernier soupir, en croyant en pousser un d'amour..... »

Offenbach a musicalement interprété ce mélancolique adieu dans *la Périchole*, et c'est là sans doute pourquoi Massenet a préféré choisir un autre texte, celui d'une lettre adressée par Desgrieux à son père.

Ce n'est point toutefois la crainte exagérée de donner à son œuvre une apparence d'opérette qui doit l'avoir décidé à agir ainsi. Fréquemment des bouffées de musique ultra-légère s'échappent, en capiteux parfums, de l'atmosphère assoupie de l'ensemble.

Nous citerons par exemple le *brindisi* de tournure assez triviale, chanté par Manon sur le devant de la scène, verre de champagne en main, le triangle scandant le rythme, à l'acte de l'*Hôtel de Transylvanie*. Nous citerons aussi les couplets peu compréhensibles chantés au Cours-la-Reine par Guillot de Morfontaine. Tout cela, interprété par Judic et Dupuis, ne serait pas déplacé aux Variétés. Cela cadre-t-il avec la grâce mignarde de la partition, avec l'archaïsme voulu des ballets et de la musique de scène, avec la prétention du style, si recherché, si raffiné, que chaque phrase, presque chaque mesure, comme le faisait observer un musicien, renferme une catastrophe? On peut en douter.

La prétendue innovation, dont on a fait grand bruit, qui consiste à poursuivre, d'un bout à l'autre de la partition, la musique orchestrale, tandis que parlent les acteurs, n'est, au fond, qu'une formule systématique de l'ancien *Mélo*, qui, survenant avec discrétion aux moments pathétiques, arrachait des larmes aux troisièmes loges et faisait passer des frissons dans le parterre. Cela ne peut donc être précisément considéré comme une invention nouvelle. C'est la généralisation d'une recette connue. Le résultat est-il favorable? Il n'est certes pas déplaisant. Une partition coupée de dialogues a toujours un caractère désagréable qui nuit à l'unité d'impression. D'autre part, l'abus du tremolo d'orchestre, même lorsqu'il se transforme comme dans *Manon* en dessins mélodiques, détruit, par sa continuité même, l'effet qu'il produirait s'il n'était employé que dans certaines circonstances, pour en souligner en quelque sorte la solennité. Autant vaut alors noter musicalement le dialogue, et, au lieu d'une déclamation parlée, en faire une déclamation lyrique, avec les ressources qu'ajoute au langage les accents tragiques ou tendres, passionnés ou railleurs, graves ou légers de l'art musical.

Dans tous les cas, la tentative ne provoquera pas de révolution.

Habilement écrite par un homme qui connaît à fond les secrets de son art, ingénieuse en ses détails, pleine d'intérêt pour les musiciens et d'une finesse d'instrumentation des plus remarquables, *Manon* n'aura, malgré ces qualités, qu'une existence éphémère. C'est qu'à la réalité émue est substituée la conception d'une imagination maladive. C'est que la simplicité qui fait les grandes œuvres est remplacée par une recherche constante d'effets, de tournures ou de timbres rares. C'est qu'on n'y sent pas la sincérité, sans laquelle il n'y a point d'art.

A PROPOS DE MANON

A propos de *Manon*, *l'Indépendance*, dans un de ses derniers feuilletons, fait l'historique des divers ouvrages tirés du célèbre roman de l'abbé Prévost.

On a été longtemps sans songer à mettre à la scène l'histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, ou plutôt l'histoire de Manon Lescaut, pour parler suivant les idées du jour. Si nous ne nous trompons pas, ce fut Scribe qui en eut le premier l'idée, lorsqu'il fit pour Halévy le scénario d'un ballet pantomime qui fut représenté à l'Opéra le 4 mai 1830.

Ce fut ensuite le Gymnase qui s'empara du sujet de *Manon Lescaut*. Le 12 mars 1851 eut lieu à ce théâtre la première représentation d'un drame en cinq actes, mêlé de chant, par Théodore Barrière et Marc Fournier, dans lequel Mme Rose Chéri jouait le rôle de Manon et M. Bressant, celui du chevalier des Grieux. Les auteurs avaient découpé leur pièce dans le roman en suivant celui-ci dans ses combinaisons essentielles, et en habillant d'un style moderne les idées de l'abbé Prévost. Les interprètes des deux principaux rôles contribuèrent beaucoup au succès du drame de Barrière et Marc Fournier.

Cinq ans après, Scribe fit pour Auber une nouvelle *Manon*, dans

laquelle les caractères étaient singulièrement intervertis Dans cette fantaisie paradoxale, Manon était vertueuse, ou à peu près. L'idée était étrange, baroque ; mais il paraît qu'elle ne trouva pas le public rebelle, car l'opéra de *Manon Lescaut*, représenté le 23 février 1856, obtint un plein succès Ce n'était pas pour ses désordres que Manon était envoyée aux colonies, c'était sous l'accusation injuste d'avoir dérobé un écrin que son cousin Lescaut s'était approprié. Et si des Grieux prenait le même chemin, c'était pour éviter les poursuites auxquelles l'exposait un duel avec un grand seigneur qui s'était permis de tendre un piège à la vertu de Manon! On ne rentrait dans le roman que pour le dénouement où la scène de la mort de l'héroïne était exactement reproduite.

On trouve la confirmation du succès de *Manon Lescaut* dans ce fait significatif que deux mois après l'apparition de cet opéra on en donnait aux Variétés une parodie sous ce titre : *Madelon Lescaut, cri du cœur en trois actes, sans entr'actes, par M. Lambert Thiboust*, où les rôles de Madelon et de Gueugueux étaient remplis par Mlle Scriwaneck et Lassagne.

Voici enfin quelques détails qui intéresseront les bibliophiles : On a vendu 1,500 francs l'édition de 1753 avec les figures de Gravelot et 2,000 francs un exemplaire de cette même édition auquel on avait ajouté les charmantes vignettes de Lefebvre. A la vente Double, un exemplaire de l'édition de 1797, avec les dessins originaux de Lefebvre et les eaux-fortes, fut payé 1,000 francs. Ce ne sont pas là des prix à effrayer les financiers ; mais on peut être grand ami des livres sans avoir les moyens de satisfaire ses goûts à de telles conditions. Dans ce cas, on se rabattra sur l'édition de Jules Janin avec des illustrations de Tony Johannot, ou celle de M. Arsène Houssaye avec six eaux-fortes d'Hédouin, ou celle de M. Alexandre Dumas fils avec des figures de Léopold Flameng, ou celle de M. de Lescure avec des eaux-fortes de Lalauze. On n'a que l'embarras du choix, et un bel exemplaire de l'une de ces éditions peut s'obtenir à un prix raisonnable. Mettez 100 francs : si vous trouvez que c'est trop cher, ne vous mêlez pas d'être bibliophile.

Concerts populaires

Deuxième et troisième matinées.

L'une mit en lumière la virtuosité triomphante, la victoire de l'artiste sur l'instrument dompté et assoupli ; elle montra de quel poids pèse sur les foules, pour en faire jaillir de longs jets d'enthousiasme, le prestige d'une exécution vertigineuse.

L'autre, consacrée exclusivement à l'interprétation de quelques maîtres français et d'un jeune auteur belge, dut son principal attrait au choix du programme. Loin de chercher à se faire personnellement valoir, les artistes auxquels furent confiés les soli du *Déluge*, des *Troyens* et de *Roméo* respectèrent avec une scrupuleuse exactitude les intentions des compositeurs.

Eugène d'Albert, ce prodigieux virtuose qui, à vingt ans, possède le mécanisme des grands pianistes de l'époque, a bruyamment traversé l'horizon des concerts populaires. Avec sa taille de nain, sa tête enfoncée dans les épaules, se chevelure en crinière de lion auréolant une figure d'enfant, indécise en ses traits mal définis, il est apparu comme le Génie du piano. Tantôt martelant sans merci le clavier de son Erard, il tire des profondeurs de l'instrument des sonorités retentissantes, tantôt l'effleurant d'une caresse, il en fait bondir avec une merveilleuse habileté des arpèges délicats comme des broderies, des gammes et des trilles en gazouillements d'oiseaux.

Le public a fait fête au jeune virtuose. Pourtant on a déploré, dans ce jeu prestigieux, une tendance à l'exagération des mouvements et des nuances, une recherche excessive, un désir visible d'éblouir le public. Il serait malheureux qu'un artiste aussi bien doué glissât sur cette pente dangereuse et sacrifiât l'art vrai aux parades et aux dislocations dont quelques artistes ont le triste monopole.

Une *Sérénade* pour instruments à cordes, de Dvorak, complétait le programme, qui portait, comme œuvre principale, la deuxième symphonie de Beethoven. L'œuvre n'a pas eu le succès qu'on en attendait. La sonorité des cordes a paru maigre dans cette salle où l'on est accoutumé d'entendre gronder la voix puissante de l'orchestre. La *Sérénade* renferme néanmoins de jolis détails. Les phrases sont d'une tournure mélodique élégante, écrites avec beaucoup d'art, sans pédantisme et sans recherche.

***

C'est le *Déluge*, de Camille Saint-Saëns, qui ouvrait le deuxième concert. OEuvre considérable, effort notable d'un musicien consciencieux et méritant, le *Déluge* atteint en certaines parties une hauteur d'inspiration et une richesse d'expression vraiment remarquables. La deuxième partie notamment, qui, dans un crescendo gigantesque, décrit l'envahissement de la terre par les eaux et le bouleversement complet du globe très heureusement peint en de furieux déchaînements d'orchestre, s'élève aux plus hautes cîmes de l'art musical. Le public l'a compris et a beaucoup applaudi cette superbe page symphonique, à laquelle les chœurs, au point culminant, ajoutent une grandeur tragique.

La dernière partie, toute de détails finement instrumentés, pleine de bruits d'ailes et de chants de paix, offre avec la précédente un contraste très bien amené. La griffe du musicien y est. Malgré quelques longueurs, l'œuvre est bonne, développée avec talent, supérieurement orchestrée et d'une remarquable fraîcheur.

Le final seul, qui se compose d'une fugue dont les allures pédantes tranchent singulièrement sur le caractère moderne du reste de l'ouvrage a semblé déplacé. M. Camille Saint-Saëns a voulu prouver sans doute qu'il se souvenait de son cours de contre-point. Mais personne n'en doutait, et sa démonstration a jeté un froid. Aicard n'eût pas été plus maladroit en introduisant dans *Smilis*, à la fin du dernier acte, l'ombre de Périclès venant réclamer son arrière petite-nièce.

Une œuvre symphonique de notre compatriote Jan Blockx a succédé à l'oratorio de Saint-Saëns. Le titre, *Kermisdag*, avait alléché le public par l'espoir de descriptions orchestrales truculentes, hautes en couleur, débordantes de gaîté, à la façon de Teniers et d'Ostade, ou des *Flamandes* d'Emile Verhaeren. L'attente a été quelque peu déçue, car il s'agit, dans ce *Kermisdag*, d'une sereine et calme et lente peinture d'un jour de fête, depuis le lever du soleil jusqu'aux innocentes gaîtés de la chanson à boire du couchant, sanctifié par l'atmosphère lourde d'encens de l'église.

De kermesse proprement dite, il n'est guère question, si ce n'est dans un fragment de l'œuvre et dans une valse attaquée par tous les archets à l'unisson, sur la quatrième corde, effet dont la sonorité a brusquement ranimé l'auditoire que les longueurs précédentes paraissaient avoir engourdi.

M. Blockx manque de concision. Il délaie et allonge sa phrase mélodique, la répète sous des formes diverses sans la développer et lasse l'attention par d'inutiles reprises. Nous lui disons franchement notre pensée : il sait que nous avons de lui fort bonne

opinion et que si nous ne lui mâchons pas la vérité, c'est que nous espérons le voir arriver au rang que son labeur consciencieux, sa science précoce des effets et la tournure poétique de son inspiration lui donnent le droit de conquérir.

Le 3e acte des *Troyens*, qui n'avait jamais été joué à Bruxelles, une excellente reprise du final de *Roméo et Juliette*, qui a donné à M. Heuschling l'occasion de déployer les ressources de sa magnifique voix de baryton et une scène de Reyer intitulée *Madeleine au désert*, — qu'on a, dès les premières mesures, baptisée *Brunehild au désert*, tant cette composition rappelle *Sigurd*, — dite par M. Heuschling, déjà nommé, ont complété ce programme, un peu chargé peut-être, mais d'un puissant attrait.

Le troisième acte des *Troyens*, avec son admirable septuor l'une des plus belles pages qui aient été écrites pour le théâtre, avec ses phrases d'un dessin incisif, avec ses sonorités piquantes, produit la meilleure impression.

Les solistes chargés de l'interprétation de ces diverses œuvres ont été à la hauteur de leur tâche. Outre M. Heuschling, qui accumule cette année les succès, on a entendu M. Goffoel, qui a suffisamment fait comprendre la pensée de l'auteur; Mlle Anna Soubre, une jeune cantatrice belge actuellement fixée à Paris, dont l'excellente diction et la voix pure, posée, d'un petit volume mais d'une remarquable fraîcheur, ont été très remarquées; enfin Mlle de Saint-Moulin, dont nous avons fait l'éloge à plusieurs reprises. Mlle Lecerf, MM. Tyckaert et Galesloot étaient, dans les *Troyens*, chargés des rôles accessoires.

NOS ENNEMIS

Quelle est donc la gazette qui, dernièrement, à propos du mouvement des *XX*, alléguait que les représentants encore vivants de l'*Art libre* le désavouaient?

L'*Art libre*, on le sait, est un journal paru il y a quelque quinze ans, qui, dans le domaine artistique, a eu le même sort que *La Liberté*, sa contemporaine, dans le domaine politique, et qu'aujourd'hui on cite presque aussi souvent qu'elle lorsqu'on veut réveiller des souvenirs d'intransigeance et de fierté.

Après ça, on trouverait parmi les révoltés d'alors quelques-uns des satisfaits d'aujourd'hui, qu'il ne faudrait pas plus s'en étonner d'un côté qu'on ne s'en est étonné de l'autre. Le défaut de mémoire et la palinodie fleurissent partout quand ils favorisent l'intérêt.

Mais ce qu'il importe, c'est de montrer combien le mouvement actuel est d'accord avec le mouvement d'alors, sauf que, venant en des jours plus propices, il est mieux assuré du succès.

Voici comment l'*Art libre* du 15 janvier 1872 traitait à sa manière la phalange contre laquelle les *XX* sont entrés en campagne. Même énergie, on va le voir, même dédain, mêmes attaques, même résolution de ne ménager aucune convention :

« Depuis quelque vingt ans, il s'est fait beaucoup de bruit dans le monde artistique à propos du mot *réalisme*.

« Ce terme étant admis, et servant à désigner une école à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, il importe, bien que toute discussion à ce sujet paraisse inutile aujourd'hui, il importe, dis-je, de définir nettement une chose que la mauvaise foi s'est ingéniée à dénaturer.

« Les réalistes n'ont pas seulement été attaqués dans leurs œuvres; on n'a pas reculé devant la calomnie pour les combattre.

« Lorsque le *réalisme* appuyé sur le culte exclusif de la nature fit son apparition dans le monde, plusieurs principes étaient en lutte : les faux classiques voulaient régénérer un art qui leur était inconnu; les romantiques sacrifiaient la vérité au pittoresque, et les idéalistes ne savaient ce qu'ils voulaient.

« Le réalisme éclata au beau milieu de ce chaos et vint retentir aux oreilles des hommes de 1830, comme la trompette du jugement dernier.

« Plus de grecs, plus de romains; vendez vos chlamydes, vos casques, vos boucliers, toute votre ferraille. Assez de pourpoints tailladés, de toquets emplumés, de huguenots, de ligueurs et d'espagnols de carton; assez de vieilleries, assez de carnaval; assez de nous importuner par votre mysticisme hystérique et votre archéologie de fer blanc. Il nous faut un *art vrai*; d'où la convention soit bannie; il nous faut des sentiments sincères, des passions humaines, des choses fouillées au plus profond des cœurs qui palpitent; il nous faut la vie enfin. A bas les masques et vive la nature !

« Je vois d'ici tous ces *faux* classiques, ces romantiques endurcis et ces prétendus idéalistes lever au ciel de longs regards voilés, s'agiter, se remuer, se consulter et finalement se liguer contre l'ennemi commun; on les attaquait en face, ils se défendirent dans l'ombre. Ils s'appelaient légion, et, comme ils encombraient de leurs prétentieuses personnes les académies, les corps savants, tout ce qui compte dans l'Etat et dans la société, il ne leur fut pas difficile de convaincre le public que le réalisme était l'aberration du goût, que les peintres de cette école abominable prétendaient imiter la nature, prétention absurde! que le but de l'art était de poétiser la nature et non pas de l'imiter, qu'il fallait *idéaliser*.....

« Pauvres sires ! que la terre leur soit légère. Idéaliser la nature!... Mais la nature n'est-elle pas l'idéalisme même? En dehors des sensations naturelles, trouvez-vous un sentiment qui émeuve? En dehors de la vérité trouvez-vous le charme et ne croyez-vous pas qu'il y a plus de poésie dans un rayon de soleil que dans toutes les niaises conceptions de ces chapons artistiques?

« Les réalistes furent vaincus et conspués, bannis des expositions, et montrés au doigt comme des êtres malfaisants. Mais ayant conscience de la vérité qu'ils défendaient, ils se reformèrent plus nombreux et plus ardents que jamais. Les derniers faux classiques disparurent et grâce au ciel la race en est presque éteinte à l'heure qu'il est. Les romantiques se sont démodés et les vieux idéalistes ne parviennent plus à s'émouvoir eux-mêmes.

« Mais sur toutes ces races détruites s'est élevée une engeance malsaine, une catégorie encore innommée, parasites de l'art, n'ayant aucune conviction, ni principe, ni but d'aucune sorte, si ce n'est le succès facile et le gain pécuniaire. Ils acceptent la nature, incidemment afin de la mettre à portée des vulgaires aspirations; ils ne tiennent compte que du mauvais goût. « Les ciels bleus se vendent, faisons des ciels bleus. Le public aime les sujets gais, faisons-le rire ». Véritables cordonniers de l'art, ils font des tableaux sur mesure et des sentiments de commande; les couleurs favorites du public vulgaire triomphent dans leurs œuvres. Et ils appellent cela peindre avec intelligence.

« Voilà nos ennemis! Ce sont les triomphateurs du jour qui essaient de nous dicter des lois; leurs productions malsaines envahissent les salons, les musées et corrompent le goût public. Bien des gens pensent cela, mais peu ont le courage de le dire ».

LIVRES NOUVEAUX

L'art de la diction, par EUGÈNE MONROSE. Bruxelles, LEBÈGUE ET Ce, 1884.

M. Monrose est un érudit et un chercheur. Son deuxième volume de « l'Art de la Diction » en fait foi. Semblable aux collectionneurs qui patiemment réunissent des minerais ou des fossiles, l'éminent professeur de déclamation au Conservatoire royal de Bruxelles a recueilli pieusement tout ce qu'il a, pendant une longue carrière dramatique, rencontré qui intéressât à quelque titre l'art de la parole. Il a rassemblé le résultat de ses fouilles et de ses remarques en une série d'études et de conférences. L'ouvrage, arrangé avec une méthode parfois trop méticuleuse, écrit dans un style sobre, froid, correct, manque de pittoresque et de personnalité. C'est un traité de rhétorique composé sur le plan de la géométrie. Nous avouons que la matière se prête peu à un exposé didactique ; aussi M. Monrose a-t-il quelque mérite de l'avoir essayé. Y a-t-il réussi? Nous ne le pensons pas, quelque incontestable que soit son talent de professeur.

L'auteur, dans ses citations, semble vouloir fort mal à propos corriger les textes invoqués. Qu'on en juge par ces fragments de *l'Art poétique :*

> La rime est une esclave et ne *fait* qu'obéir.
> . . . . . .
> *Distingue* l'hémistiche, en marque le repos...

Ensuite, est-ce bien Voltaire qui a dit : *L'ennui naquit un jour de l'uniformité.*

Il nous semble que Boileau avait avant lui fait la même réflexion.

MEMENTO MUSICAL

Une jeune artiste bruxelloise, Mlle Eva Dell'Acqua, fille du peintre bien connu, dispute énergiquement à Augusta Holmès les palmes de la composition musicale. Chaque année elle fait exécuter devant un auditoire intime, sur un minuscule théâtre coquettement monté et dans un cadre frais de costumes et de décors, un ouvrage dont elle a écrit la partition. Il y a dans *Quentin Metsys* et dans *le Trésor de l'Emir*, deux opéras-comiques en un acte représentés cette semaine par une vaillante petite troupe d'amateurs à la tête de laquelle se trouvait la jeune musicienne, de jolies inspirations mélodiques, écrites avec élégance, dans une langue claire, très française, et que l'on écoute avec un réel intérêt.

Cette première à bureaux fermés de *Quentin Metsys* correspond à la première d'un autre *Quentin Metsys*, également inédit, représenté récemment au théâtre d'Anvers et dû à la plume d'un musicien belge, M. Jacquet. Dans la pièce de ce dernier, la jeune fille dont Quentin devient amoureux et qui détermine sa vocation de peintre, s'appelle Régine Luckers. M. Stanislaus, qui a écrit le libretto assez naïf sur lequel Mlle Eva Dell'Acqua a composé sa partition la nomme Jocelyne, fille du peintre Floris, dont le célèbre forgeron devient l'élève.

Quentin Metsys étant mort en 1530, il paraît assez difficile de lui donner comme maître l'un des deux Floris d'Anvers, dont l'un, Jean-Baptiste, est né en 1617, et dont l'autre vivait vers 1600. Il est vrai que cette époque de l'art est si obscure que l'imagination des poètes peut se donner carrière. La jeune fille qui inspira Quentin ne s'appelait-elle pas, en réalité, Alyt Van Tuylt? Nous laissons aux érudits le soin de résoudre ce problème.

Le *Trésor de l'Émir* marque sur les compositions précédentes de Mlle Dell'Acqua un progrès sensible. La phrase s'affermit, le style s'affine. Un petit chœur de femmes arabes, fort bien chanté, a particulièrement plu et a été bissé. Du côté masculin, un élève du Conservatoire doué d'une fort belle voix, M. Van Heekeren de Martapoera, un jeune peintre et le plus joyeux des chroniqueurs bruxellois se sont partagé les applaudissements.

***

Le concert organisé par MM. Samuel et Soubre dans l'une des salles du Palais des Beaux-Arts a mis en évidence quelques talents jeunes, dont un auditoire nombreux a chaleureusement accueilli les débuts. Mlle Anna Soubre, de la jolie voix fraîche qu'on lui connaît depuis son apparition aux Concerts populaires, a chanté avec charme des mélodies de son frère, prix de Rome, organiste de mérite. Diverses compositions de M. Edouard Samuel, notamment des *Esquisses* à quatre mains, un trio et une série de petites scènes pimpantes, délicates et fort bien écrites pour le piano, ont été très-applaudies. M. Samuel a une grande facilité de composition, — une facilité trop grande peut-être et qui pourrait l'entraîner à un style lâché. M. Jacobs a ajouté à ce petit concert intime le charme de son magistral coup d'archet et M. Cornélis s'est acquitté avec talent de son rôle de premier violon.

***

Le concert de Mlles Louise et Jeanne Douste a obtenu un grand succès. Le jeu élégant, correct, plein de sûreté et de charme de deux jeunes virtuoses, a été très apprécié. M. Huysmans et Mlle Poirson, chargés de la partie vocale, cette dernière remplaçant Mme Cornélis-Servais, ont reçu de l'auditoire un accueil favorable.

***

M. Léon Van Cromphout, notre compatriote, organise pour le 28 mars prochain, à la Salle Marugg, une séance dont le programme est composé exclusivement de ses œuvres. On entendra entr'autres la partition d'un opéra-comique inédit qui aurait déjà depuis longtemps dû être représenté. Les amis du musicien, impatients, ont voulu le jouer eux-mêmes : ils ont recruté des chœurs et des solistes, et aujourd'hui les répétitions vont bon train. On dit l'œuvre charmante : tant mieux. Nous attendons l'audition pour nous prononcer.

***

Le 3 avril aura lieu, au théâtre de Bériot, à Louvain, le concert de l'école de musique de M. Emile Mathieu.

On y entendra, pour la première fois, *De Schelde*, de Pierre Benoît et Hiel ; Mme Cornélis-Servais, MM. Henry Fontaine et Lucien Tonnelier, ainsi que le Cercle choral des anciens élèves de l'école de musique y prêteront leur concours.

***

C'est le 19 avril que la *Société de musique* donnera son grand concert annuel. Elle fera exécuter le *Requiem* de Verdi.

***

La quatrième et dernière matinée des Concerts populaires, auxquels l'intelligente et dévouée direction de M. Joseph Dupont a donné, malgré de continuelles difficultés, une si bonne impulsion, aura lieu le 20 avril. Elle promet d'avoir un intérêt exceptionnel. Le programme, consacré exclusivement aux œuvres de Richard Wagner, se composera, sauf modifications éventuelles, de la plus grande partie du troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, y compris le célèbre quintuor, qui est inconnu à Bruxelles. On entendra en outre le final du premier acte de *Parsifal*, le prélude de *Tristan et Iseult*, le récit du troisième acte de *Lohengrin*, dit par M. Van Dyck, des Concerts Lamoureux ; enfin, d'une scène des *Nibelungen*, dont le choix n'est pas encore arrêté,

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'il est sérieusement question d'un concert supplémentaire, abonnement suspendu, qui serait donné dimanche prochain avec le concours du célèbre violoniste Sarasate.

Petite chronique

La deuxième audition du 1er acte de *Tristan* a confirmé le succès de la première « Le triomphe a été aussi éclatant que la première fois, dit le *Ménestrel*. Les chanteurs, habilement stylés par leur chef, ont rendu cette musique hérissée de difficultés toutes nouvelles pour eux avec une conviction, une chaleur, une passion dignes des plus grands éloges. Quant à l'orchestre, il a marché avec une solidité et un aplomb incomparables.

On sait que les interprètes sont Mme Montalba (Yseult), Mme Boidin-Puisais (Brangäne), M. Van Dyck (Tristan), M. Blauwaert (Kurwenal) et M. Mauquière (un matelot).

L'exposition-vente qui s'organise en faveur du peintre Gustave De Jonghe aura lieu le 15 mai prochain. La plupart des célèbres artistes de France et de Belgique ont promis leur concours à cette généreuse manifestation.

L'œuvre Pantazis, à laquelle M. Lambert-de Rothschild, consul de Grèce à Bruxelles, a bien voulu accorder son patronage, a également rencontré partout les plus vives sympathies. Parmi les adhésions recueillies jusqu'à ce jour, citons celles de MM. Hermans, Cluysenaar, Mellery, Roelofs, Gabriel, Pierre et David Oyens, Bouvier, Staquet, Heymans, Baron, Hannon, Meunier, V. Fontaine, Storm de Gravesande, Verhaeren, De la Hoese, baron Goethals, Uyterschaut, Schlobach, Frédéric, Van Rysselberghe, Vande Vyver, Emile et Ch Charlet, Ch. Goethals, Dario de Regoyos, Van Aise, Verstraeten, Van Strydonck, Jef Lambeaux, Delvin, Khnopff, Hoetterickx, Armand Lynen, Coosemans, Montigny, Asselberghs, Artan; de Mlle A. Boch, etc.

Les adhésions doivent être envoyées à M. Vander Meulen, 15, rue de la Buanderie, à Bruxelles.

L'exposition d'Arts industriels touche à sa fin; la clôture est fixée irrévocablement au jeudi 27 mars. Le Comité vient de décider qu'à partir du dimanche 23 mars, le prix d'entrée serait réduit à 20 centimes. Avis aux retardataires. Rappelons que les écoles sont admises gratuitement.

Depuis la mort de Wiertz, en 1865, la ville de Dinant où est né le peintre du *Patrocle* et où repose son cœur, désire ardemment posséder une production monumentale d'une de ses œuvres sculpturales, le *Triomphe de la Lumière*.

Parmi les moyens mis en œuvre par le comité local qui poursuit l'accomplissement de cette idée avec un zèle qui n'a d'égale que sa confiance dans l'issue favorable de son entreprise, l'organisation d'une loterie-exposition peut compter comme un des plus heureux et des plus productifs.

Le comité a d'abord fait appel au monde des arts, toujours empressé de seconder toutes les initiations généreuses. La pensée de consacrer à la gloire de Wiertz, un monument grandiose, a reçu la preuve fructueuse des sympathies de bon nombre d'artistes de premier ordre.

L'industrie a voulu seconder ce mouvement national et se joindre au comité dans une entreprise honorée déjà du précieux concours de tant d'hommes d'intelligence et de cœur.

C'est assez dire que l'exposition tombola Wiertz, ouverte dans l'ancien tribunal de Dinant où elle doit rester permanente jusqu'à la fin de cette année, est des plus intéressantes.

On y remarque, outre un grand nombre de tableaux offerts par les meilleurs artistes belges, plusieurs œuvres d'Antoine Wiertz, d'une haute valeur artistique :

Esquisses : Etude d'après nature exécutée à Rome dans la chambre ardente de la mère de Napoléon, Mme Lætitia. *Le lion terrassant l'aigle*. Première esquisse du tableau : *Waterloo*. Etude pour la grande composition : *Ulysse et le cyclope Polyphème*.

Croquis : Cadre renfermant six croquis au pastel.

Id. douze petites esquisses au crayon et au pastel.

Souvenirs : *Lettre autographe* de Wiertz : Refus opposé par l'artiste à une invitation que la direction de l'académie de Gand lui adressait de faire partie du jury pour l'exposition des Beaux-Arts.

Page d'écriture de Wiertz, écolier à Ciney.

On peut se procurer des billets en s'adressant au trésorier de l'œuvre, M. G. Nicaise, receveur communal, à Dinant et au bureau des principaux journaux de Bruxelles et de la province.

Sous le titre *Un scandale à Berlin*, le *Guide musical* raconte l'anecdote suivante :

La semaine dernière M. de Bulow se faisait entendre et bruyamment applaudir avec son orchestre de Meiningen dans un concert auquel assistait l'élite de la société berlinoise. Un de ses morceaux fut spécialement bissé. Au lieu d'en donner une seconde audition, le célèbre artiste répondit à l'appel du public en exécutant la « Marche du couronnement » du *Prophète* D'unanimes appludissements avaient accueilli cette improvisation, lorsque M. de Bulow, se tournant vers le public, prononça la petite allocution que voici : « Messieurs et mesdames, il y a quelques jours j'ai entendu *massacrer* cette marche au *Cirque Hulsen*, d'une façon si pitoyable, que j'ai cru devoir vous fournir l'occasion de l'entendre convenablement exécutée. »

On devine la stupéfaction que causa cette sortie. Ce que M. Hans de Bulow venait d'appeler si dédaigneusement le *Cirque* Hulsen n'est autre que l'Opéra de Berlin, dirigé par M. de Hulsen, intendant général des théâtres royaux subventionnés.

Bien que le public fût très favorablement disposé envers M. de Bulow, ce petit speech fut salué d'applaudissements par les uns, de sifflets par les autres. Le lendemain, l'émotion fut encore plus vive à la Cour — où M. de Hulzen est *persona grata* — quand on apprit l'incident. On ne parlait de rien moins que d'un procès qui serait intenté à M. de Bulow pour offense envers un fonctionnaire de l'État.

Après réflexion, on s'aperçut que ce procès achèverait de couvrir M. de Hulsen de ridicule, d'autant plus que son issue favorable ne semblait nullement certaine, le tribunal pouvant se trouver fort embarrassé de déclarer si l'assimilation à un directeur de cirque constitue ou non une injure. M. de Hulsen cependant n'a pu se soustraire complètement aux fâcheuses inspirations qui semblent être l'un des apanages des directeurs d'établissements officiels en général et de l'intendant berlinois en particulier.

Il a eu la malencontreuse idée d'écrire une lettre aux artistes de l'Opéra pour les prier de ne pas attacher d'importance à l'incartade de M. de Bulow, ce qui leur sera d'autant plus facile que la sortie visait exclusivement l'intendance et la direction des théâtres royaux dont les procédés routiniers sont depuis longtemps l'objet de critiques justifiées ; M. de Hulsen va jusqu'à menacer, dans sa lettre, de faire destituer M. de Bulow de sa place d'intendant général de la musique du grand-duc de Meiningen. Seulement comme M. de Hulsen n'a rien à dire à Meiningen, il faudrait que l'affaire fût menée diplomatiquement. Un vrai comble ! A Berlin comme à Bruxelles il n'est pas permis, on le voit, de s'attaquer aux personnages officiellement chargés de la direction de la musique.

Rappelons à ce propos une anecdote qui se rapporte indirectement à cette affaire et qui prouve que ce n'est pas la première fois que l'Opéra de Berlin est comparé à un cirque. On raconte que M. Renz, directeur du cirque bien connu, ayant demandé à Wagner l'autorisation de représenter *en pantomime*, la tétralogie de l'*Anneau du Nibelung*, le maître lui aurait répondu à peu près en ces termes : « Je ne suis pas éloigné de faire droit à votre demande, car je suis persuadé que vous vous en tireriez mieux que M. de Hulsen. » Heureusement pour lui, Wagner etait mort quand cette histoire fit le tour de la presse. Sans cela!

EXPOSITIONS INTERNATIONALES A VENIR

Paris, 1er mai. Fermeture, 20 juin. Délais d'envoi : *peinture*, expiré; *sculpture et gravure*, 10 avril; *architecture*, 5 avril.
Londres, 15 avril. Fermeture, 15 octobre.
Copenhague, 1er avril. Fermeture, 31 mai.
La Haye, 15 mai Fermeture, 29 juin. Délai d'envoi : 30 avril.
Prague, 15 avril. Fermeture, 15 juin. Délai d'envoi : 1er avril.

ERRATUM

Une lettre anonyme (aimable à l'envers, comme toutes ses pareilles) nous injurie à propos d'une faute typographique de notre dernier numéro, où l'on a imprimé **Pédération artistique** au lieu de *Fédération artistique* en parlant du journal de l'ineffable Lagye.

Nous en sommes bien marris. Cette coquille bivalve est singulière et mal placée. Inutile de dire que rien ne se cachait derrière et que la colère de l'anonyme correspondant manque de fondement. Nous nous empressons de lui en donner acte.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.

Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.

Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.

Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (BRUXELLES).

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVFLLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts
Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Biblioth·que nationale.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er prix. — Sidney, seul 1^er et 2^e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 13. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 MARS 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

EMILE ZOLA. *La joie de vivre.* — L'ENSEIGNEMENT ACADÉMIQUE.— CERCLE DES AQUARELLISTES ET DES AQUA-FORTISTES. *Deuxième exposition annuelle.* — AU CONSERVATOIRE. *Anniversaire Fétis. Iphigénie en Aulide.* — LIVRES NOUVEAUX. — MEMENTO MUSICAL. — CONCERTS ANNONCÉS. — THÉATRES. — PETITE CHRONIQUE.

ÉMILE ZOLA

La joie de vivre

Le caractère nouveau des romans de M. Zola, c'est qu'il n'en est plus un seul qui, avant d'être un récit ou une étude, ne soit une conception. En chacun d'eux il n'y a plus seulement une histoire, il y a une idée. Ce réaliste bourru et positif, que les spiritualistes ont en horreur comme l'ennemi né de toutes les « choses élevées », devient un idéaliste de la trempe la plus solide. Il n'a plus, au fond, rien de commun avec le naturalisme qu'il proclame encore et qui se contenterait de noter des faits — des documents — comme pour dresser une statistique impartiale de la vie moderne. M. Zola dans ses livres de critique se trompe sur sa propre nature, et nulle erreur plus explicable. On sait ce qu'on veut, on ne sait pas ce qu'on est ; on sait où l'on tend, on ne sait pas où l'on va. M. Zola va à l'idéalisme et à l'idéalisme le plus pur. Et ce faisant il reste fidèle à lui-même et à la source de son talent, qui est dans la raison et dans l'imagination et non dans les yeux. J'en ai fait la remarque à propos du *Bonheur des dames ;* elle se confirme pour la *Joie de vivre.* Chaque livre nouveau est une étape vers une compréhension plus large des conditions humaines, mais aussi chaque livre nouveau est une conquête de l'esprit de système sur la faculté d'observation directe. Nous voyions dans le *Bonheur des dames* apparaître déjà une sorte de symbolisme ; la *Joie de vivre* est d'une conception plus virile et plus proche de la réalité ; il n'en s'agit pas moins encore une fois d'une démonstration, d'une combinaison de l'esprit qui a sa « morale » et sa conclusion, au lieu de cette analyse purement scientifique et objective que l'on nous annonce toujours et dont on s'écarte de plus en plus.

Que M. Zola ne s'en étonne pas. Flaubert a suivi la même évolution, Proudhon également. Ce sont les deux hommes avec lesquels M. Zola a le plus de rapports et qu'il estime, je crois, au dessus de tous les autres. On n'est pas impunément un Français du dix-neuvième siècle, — ou disons mieux, un Français. Depuis Rabelais, la France elle-même suit une évolution idéaliste qui se reproduit inconsciemment en chacun de ses enfants.

Je n'entends pas dire, quand je parle de système, qu'un roman serait possible sans un arrangement prémédité, ni que la vie elle-même qu'il s'agit de reproduire ne présente pas une certaine combinaison et un certain ordre. Les phénomènes de la vie ne roulent pas comme un sable sans cohésion sous le flux et le reflux des événements hasardeux. La vie est construite avec une implacable logique par les événements, les passions et les caractères, qui réagissent les uns sur les autres et se combinent ou s'entrecombattent, suivant leurs affinités et leurs répulsions naturelles. C'est une chimie supérieure et d'une complication infinie. Car chaque événement, chaque fait particulier si petit qu'il soit, quand il éclate, est le précipité et l'explosion d'une longue élaboration antérieure où sont entrés non pas des éléments insensibles, mais des organismes pensants et vibrants tout entiers, avec leurs espérances et leurs colères, leurs joies et leurs larmes et le clavier innombrable des sensations et des idées. Chaque passion, chaque instinct ne va qu'à son assouvissement particulier et ne cherche qu'à dégager son maximum de puissance, comme un grain de poudre, qui, s'il éclatait dans le vide, remplirait les espaces. Mais nul appétit aussi qui ne rencontre des coalitions de forces contraires dans l'âme même de l'homme où dans les cercles extérieurs où il arrive en contact avec d'autres hommes ou même avec le milieu ambiant tout entier. Luttes internes ou externes d'une diversité infinie.

Cependant tout cela n'est pas si diversifié, que dans cet océan d'actions et de réactions il ne se forme comme des faisceaux, comme des grappes d'êtres et d'événements qui, au milieu de la vie universelle, poursuivent une destinée particulière. L'art et la science du romancier est de choisir l'un ou l'autre de ces ensembles et de ces groupes pour les analyser, les décrire et les mettre en mouvement, avec la couleur, le caractère et la logique qui leur sont propres et qui en font une formation particulière et intéressante. Car chacun de ces groupes a une manière à lui de vivre et de se manifester. Un ouragan d'ambitions qui s'entredévorent obéit à d'autres lois et met en jeu d'autres forces que ne font une rivalité d'amour, une compétition d'intérêts ou la lutte d'une âme supérieure contre les misères et les amertumes de la vie. Le choix d'un de ces groupes s'impose : il n'y a pas d'œuvre d'art sans l'unité de sujet. Il n'y a pas davantage esprit de système à coordonner les éléments divers, à les mettre chacun à leur plan, à élaguer les détails inutiles et les accessoires parasites, à baigner l'œuvre entier dans le sentiment général qui en sera, suivant la matière, le resplendissement éthéré ou la lueur sinistre. Les vagues légères qui se brisent et s'égrènent en perles de lumière sous un ciel pur, et les noirs flots phosphorescents des nuits d'orage appartiennent au même océan : leur transparence reflète et rend la joie ou l'horreur qui les domine. Ainsi l'âme de l'artiste rayonne à travers les personnages et les faits qu'il met en mouvement, et la couleur de son génie s'y mêle en reflets argentés ou en stries de sang.

L'esprit de système apparaît lorsque l'artiste, au lieu de se subordonner à son sujet, d'en rechercher les ressorts vrais, les éléments vitaux et la palpitation naturelle, pour lui assurer, pour ainsi dire, de vivre par lui-même, — comme un monde échappé aux mains de son auteur et d'autant plus admirable qu'on n'y sentirait plus la main du maître — lorsque l'artiste, au lieu de se faire, comme disait le plus personnel d'entre eux, Michel-Ange, le serviteur de son œuvre, emploie sa force et son inspiration à réaliser, à l'aide de son sujet, quelqu'idée préconçue et ne fait plus servir l'appareil artistique qu'à la démonstration d'une opinion fausse ou vraie. C'est là la pente où glisse M. Zola avec une rapidité croissante. *Pot-Bouille* était un rabaissement systématique de la vie bourgeoise en l'honneur d'un idéal social plus ou moins clairement entrevu ; le *Bonheur des Dames* était l'exposé de cette thèse qu'il est nécessaire d'humaniser l'industrialisme ; la *Joie de vivre* est l'exposé en action de la philosophie de Schopenhauer qui ne voit dans l'existence qu'une ironie, dans l'humanité un néant, et dans nos efforts et nos espérances que la poursuite vaine de buts sans résultats et sans issues. Tout cela peut-être vrai, mais ce n'est plus de l'art réaliste et naturaliste, ce sont des conjectures philosophiques et sociales ; c'est de l'idéalisme pessimiste, si l'on veut, qui creuse à la manière noire et à l'eau-forte, au lieu de travailler en relief et en lumière, mais c'est de l'idéalisme. Notez que la personnalité de M. Zola ne me paraît pas moins intéressante pour cela ni moins vigoureuse, mais j'y vois la prédominance croissante des facultés logiques sur les facultés vraiment artistiques, et l'observation, tant vantée, redevenue la vassale de l'abstraction.

V. A.

(La fin au prochain numéro).

L'Enseignement académique

Aujourd'hui que renaît, aussi vive qu'autrefois, la querelle relative à l'influence déplorable que peut avoir sur le mouvedes arts l'enseignement des académies, il est bon de rappeler ce qu'en disait déjà, au siècle dernier, l'un des maîtres de la critique, Diderot. On verra, en lisant un passage que nous extrayons de ses *Essais sur la peinture*, que les principes que nous proclamons avaient déjà, il y a près de cent ans, leurs apôtres. Les idées marchent lentement. Le siècle est presque révolu depuis que Diderot a exprimé les siennes, et il y a, même aujourd'hui, des gens qui n'en comprennent pas encore la vérité.

Parlant des académies, Diderot écrit :

Et ces sept ans employés à l'académie à dessiner d'après le modèle, les croyez-vous bien employés, et voulez-vous savoir ce que j'en pense? C'est que c'est là et pendant ces sept pénibles et cruelles années qu'on prend la manière dans le dessin. Toutes ces positions académiques, contraintes, apprêtées, arrangées; toutes ces actions froidement et gauchement exprimées par un pauvre diable, et toujours par le même pauvre diable, gagé pour venir trois fois la semaine se déshabiller et se faire mannequiner par un professeur, qu'ont-elles de commun avec les positions et les actions de la nature?

Qu'ont de commun l'homme qui tire de l'eau dans le puits de votre cour, et celui qui, n'ayant pas le même fardeau à tirer, simule gauchement cette action, avec ses deux bras en haut, sur l'estrade de l'école? Qu'a de commun celui qui fait semblant de mourir là, avec celui qui expire dans son lit, ou qu'on assomme dans la rue? Qu'a de commun ce lutteur d'école avec celui de mon carrefour? Cet homme qui implore, qui prie, qui dort, qui réfléchit, qui s'évanouit à discrétion, qu'a-t-il de commun avec le paysan étendu de fatigue sur la terre, avec le philosophe qui médite au coin de son feu, avec l'homme étouffé qui s'évanouit dans la foule? Rien; mon ami, rien.

J'aimerais autant qu'au sortir de là, pour compléter l'absurdité, on envoyât les élèves apprendre la grâce chez Vestris ou Gardel, ou tel autre maître à danser qu'on voudra. Cependant, la vérité de nature s'oublie, l'imagination se remplit d'actions, de positions et de figures fausses, apprêtées, ridicules et froides. Elles y sont emmagasinées, et elles en sortiront pour s'attacher sur la toile. Toutes les fois que l'artiste prendra ses crayons ou son pinceau, ces maussades fantômes se réveilleront, se présenteront à lui; il ne pourra s'en distraire, et ce sera un prodige s'il réussit à les exorciser pour les chasser de sa tête.

J'ai connu un jeune homme plein de goût qui, avant de jeter le moindre trait sur sa toile, se mettait à genoux et disait : Mon Dieu, délivrez-moi du modèle. S'il est si rare aujourd'hui de voir un tableau composé d'un certain nombre de figures, sans y retrouver par ci par là, quelques unes de ces figures, positions, actions, attitudes académiques qui déplaisent à la mort à un homme de goût, et qui ne peuvent en imposer qu'à ceux à qui la vérité est étrangère, accusez-en l'éternelle étude du modèle de l'école.

Ce n'est pas dans l'école qu'on apprend la conspiration générale des mouvements; conspiration qui se sent, qui se voit, qui s'étend et serpente de la tête aux pieds. Qu'une femme laisse tomber sa tête en rêvant, tous ses membres obéissent à ce poids; qu'elle la relève et la tienne droite, même obéissance du reste de la machine.

Oui, vraiment, c'est un art, et un grand art que de poser le modèle; il faut voir comme M. le professeur en est fier. Et ne craignez pas qu'il s'avise de dire au pauvre diable gagé : mon ami, pose-toi toi-même; fais ce que tu voudras. Il aime bien mieux lui donner quelqu'attitude singulière, que de lui en laisser prendre une simple et naturelle; cependant il faut en passer par là.

Cent fois j'ai été tenté de dire aux jeunes élèves que je trouvais sur le chemin du Louvre, avec leurs portefeuilles sous le bras : Mes amis, combien y a-t-il que vous dessinez-là? Deux ans? Eh bien, c'est plus qu'il ne faut. Laissez-moi cette boutique de manière. Allez vous-en aux Chartreux, et vous y verrez la véritable attitude de la piété et de la componction. C'est aujourd'hui veille de grande fête : allez à la paroisse; rodez autour des confessionnaux, et vous y verrez la véritable attitude du recueillement et du repentir. Demain, allez à la guinguette, et vous verrez l'action vraie de l'homme en colère. Cherchez les scènes publiques ; soyez observateurs dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons, et vous y prendrez des idées justes du vrai mouvement dans les actions de la vie. Tenez, regardez vos deux camarades qui disputent; voyez comme c'est la dispute même qui dispose à leur insu de la position de leurs membres. Examinez-les bien, et vous aurez pitié de la leçon de votre insipide professeur et de l'imitation de votre insipide modèle.

Il n'y aurait point de manière, ni dans le dessin, ni dans la couleur, si l'on imitait scrupuleusement la nature. La manière vient du maître, de l'académie, de l'école et de l'antique.

CERCLE DES AQUARELLISTES ET DES AQUA-FORTISTES

Deuxième exposition annuelle

Monsieur Francia n'a pas donné son avis au sujet des aquarelles actuellement exposées au Palais des Beaux-Arts.

Il a eu tort. Quand on exprime publiquement son opinion, — et l'on sait de quel poids est celle de Monsieur Francia, — il est juste de ne pas se borner à la donner quand elle est défavorable. Il faut, lorsque l'occasion s'en présente, savoir louer, même ses rivaux. Et dans l'occurrence, Monsieur Francia ne doit avoir à décerner aux membres de l'association nouvelle que des éloges.

Tous, ou presque tous, lui disputent son insuffisance notoire : même ignorance absolue des règles du dessin; même absence de vérité, d'harmonie, de goût dans le coloris.

Si Monsieur Francia n'a pas donné son avis, c'est qu'il y a un motif. Et ce motif, nous l'avons découvert. Monsieur Francia est lui-même l'auteur de la presque totalité des aquarelles qui figurent à l'exposition. A la suite de l'esclandre provoqué par sa protestation au Cercle, il a eu peur que la presse, toujours si indulgente pour lui, lui fût défavorable. Il a préféré signer ses œuvres de quelques pseudonymes modestes.

Il a choisi des noms variés, sans prétention : Van Mossevelde, Vos, Petitot, Cautaers, Coomans, Bayart, puis quelques-uns plus élégants : Ardrighetti, Maltby, Perrignon de Frenoy. Mais nobles ou roturiers, ces noms cachent indistinctement celui de Monsieur Francia.

Ce qui nous en donne la conviction de plus en plus arrêtée, c'est que le nom de Monsieur Francia ne figure pas à l'exposition. Sa place était cependant tout naturellement indiquée entre Van Hammée, l'illustrateur des héros de 1830, tombé cette fois dans des barbouillages d'enfant, et Numans, qui oublie que les *optiques*, qui faisaient jadis la joie des familles, ne sont plus de mode et qu'il ne trouvera pas de débouché pour ses images.

La malice de Monsieur Francia l'a perdu. S'il eût exposé ne fût-ce qu'une ou deux aquarelles portant son vrai nom, on eût pu douter. Mais en n'exposant systématiquement aucune œuvre franchement signée Francia, le doute n'est plus possible.

Il a d'ailleurs cultivé les genres les plus variés. Nous recommandons aux gens tristes — l'exposition Van den Bussche étant malheureusement fermée — un cadre de Francia-Vos. Cela a évidemment une portée philosophique et sociale. Qu'on en juge. Trois têtes de vieillards alignées. Au bas, sous chacune, le nom de son propriétaire, avec la mention : 1° *Ex-balayeur de rues.* 2° *Ex-maçon.* 3° *Ex-tailleur.*

L'ex-balayeur se tient assez bien. L'ex-maçon est plus cassé. Quant

à l'ex-tailleur, il a des lunettes bleues. Moralité : on se détruit la vue à faire des culottes, ou encore : balayer les rues conserve la santé.

Nous ne reproduisons pas les noms, pour ne pas faire de peine à ces braves gens.

Van Hammée, jaloux sans doute des succès de M. Van den Bussche, introduit une note allégorique dans ses œuvres. *Deux philosophes* représentent un âne et un jeune voyou qui paraissent liés d'une amitié tendre.

C'est, au point de vue de la composition, de la couleur et du dessin, irrésistiblement comique. Cela rappelle — avec l'art en moins — les découpages de cuir collés sur les buvards, avec la devise malicieuse : *Nous sommes trois,* tandis que le spectateur naïf n'aperçoit devant lui que deux baudets.

« Il n'y a pas de mal, disait Marignan, qu'on mette un peu d'esprit dans la peinture ».

C'est sans doute ce qui a inspiré à M. Van Hammée l'idée de peindre, à Middelkerke, deux gendarmes à cheval au bord de la mer, sous un résidu d'encrier figurant le ciel. Les idées qu'éveille cette œuvre sont tout naturellement : que l'homme est bien petit quand on le contemple — non pas du haut de la mer de glace — mais du sommet des dunes ; que la justice humaine n'est qu'un atôme en présence de l'infinie étendue de l'océan, etc.

Simple, profond, et neuf

Nous cherchons, dans cette exposition bizarre, quelques œuvres dont nous ayions un peu de bien à dire. Elles sont rares. Tout au plus peut-on se rabattre sur un bon portrait à l'eau forte signé Félix Jasinski, sur un cadre d'A. de Mol, sur des fleurs de Tourteaux, assez lestement lavées.

M. Eugène Lünd a une vision claire des sites qu'il choisit. Son *Moulin Puttaert* n'est pas sans mérite. Mais le ton est creux, et l'on ne sent dans le coup de pinceau ni émotion ni chaleur. M. Themon a du sentiment et peint dans une jolie gamme grise. M. Titz a de l'habileté et de l'acquit. Ses deux petites femmes, l'une dans un paysage printanier, l'autre dans un froid décor de décembre, sont joliment dessinées, à la pointe du pinceau. Mais combien cela sent son journal de modes, et qu'on voudrait renvoyer cet art là à Mme Emmeline Raymond !

La sculpture est représentée par MM. Elias et Godefroid Van de Kerckhove.

On se demande, en sortant, à quoi peuvent servir ces expositions d'amateurs et de peintres médiocres, à moins qu'elles n'aient pour utilité — comme les ilotes de Sparte, — d'engager les jeunes gens à faire le contraire de ce qu'ils ont sous les yeux.

Tout au plus, en voyant les croquis de MM. Roelofs et Gabriel, pourront-ils apprendre comment on crayonne sur une page d'album.

Pour atteindre ce résultat, une exposition aussi considérable ne serait peut-être pas nécessaire.

Au Conservatoire

Anniversaire Fétis

On célébrait mardi dernier au Conservatoire le 100e anniversaire de la naissance, à Mons, de F.-J. Fétis. Beaucoup de monde, naturellement, mais d'un enthousiasme fort peu expansif. La cérémonie s'est passée dans un calme religieux. Elle consistait principalement en la lecture, faite par M. Gevaert, d'un éloge adressé à son prédécesseur, dont voici le résumé :

Fétis, fils d'organiste et organiste lui-même, est une personnalité multiple. Il fut élève de Chérubini, pour lequel les jeunes ont malheureusement un mépris par trop accentué. (Applaudissements). — Fétis, pour commencer son premier traité de musique, n'a pas trouvé de collaborateurs. Il en est résulté pour son livre une plus grande unité de doctrine. Sa vie peut se partager en trois périodes : il fut musicien, publiciste et fondateur-directeur du Conservatoire de la capitale. *L'Histoire universelle des musiciens* forme le plus brillant titre de gloire de l'éminent musicographe. D'après le mémoire présenté par Fétis lors de la création, après 1830, du Conservatoire de Bruxelles, il faudrait que celui-ci dominât en quelque sorte les succursales de province.

La musique avait besoin, lorsque survint Fétis, d'être fortement organisée. A cette époque, les gens du monde seuls s'en occupaient ; c'est grâce à la munificence du premier de nos rois qu'on a compris enfin le rôle que doit jouer la musique dans l'œuvre de la civilisation. M. Gevaert s'est proclamé prêt à continuer la mission que s'était imposée son devancier et il a terminé en rappelant la devise de celui-ci : Foi et travail.

Quant au concert, que dirigèrent successivement le directeur actuel et les anciens élèves de Fétis qui font partie du corps professoral, MM. Dupont, Warnots, Colyns, etc., il se composait exclusivement d'œuvres du jubilaire : 1. une *Ouverture* en *la* mineur ; 2. un *Andante sostenuto,* exécuté par tous les archets de la classe d'ensemble instrumental, dont quelques-uns maniés par de jeunes dames fort aimables ; 3. une *Fantaisie symphonique,* se terminant par un dialogue pour orgue et orchestre ; 4. un *Quintette* remarquablement chanté par Mlles De Geneffe et Laurent, MM. Demesmaecker, Goffoel et Simons ; 5. un *Andante* et *Intermezzo ;* 6. pour finir le *Domine salvum fac regem,* l'une des compositions les plus connues de Fétis.

L'impression produite par ce programme peut se résumer dans une phrase : « Trop de science technique, pas assez d'inspiration ». Le mot est de M. Gevaert, qui pourrait bien avoir raison. Fétis, ajoutait-il, travaillait trop pour réussir toujours avec un égal succès. Il n'y a guère que le *Quintette des Sœurs Jumelles* qui ait agréablement surpris l'auditoire. Aussi l'a-t-on bissé avec ferveur.

Iphigénie en Aulide.

Pour mémoire, rappelons que le Conservatoire, dans son dernier grand concert, a fait entendre l'*Iphigénie en Aulide,* de Gluck, clôturant ainsi le cycle complet des œuvres du maître, embrassant *Orphée, Alceste, Armide* et les deux *Iphigénie.*

L'interprétation a été remarquable en ce qui concerne M. Heuschling, chargé du rôle d'Agamemnon, médiocre en ce qui concerne les autres solistes, Mme Battu, qui n'a plus de voix, se donnant une peine louable pour la remplacer par des prodiges d'habileté, de style, d'expression, etc., et M. Goffoel n'ayant pour figurer les Achille, ni la voix nécessaire, ni le physique voulu. Mlle Verheyden a fait une petite Iphigénie très sage et très gentille, et les chœurs et l'orchestre, conduits par M. Gevaert, ont joué et chanté très exactement les trois actes de la partition qui se termine par un superbe épilogue de Richard Wagner, éclatant tout à coup avec de prodigieux effets de sonorité. Ce concert devait se terminer par la symphonie en *ré* de Haydn. Trouvant, avec quelque raison, qu'il était suffisamment long, M. Gevaert a prudemment retiré la symphonie, ou plutôt il l'a mise de côté pour la produire au prochain concert.

LIVRES NOUVEAUX

Viennent de paraître : chez Kistemaeckers : *L'hiver mondain* de Georges Rodenbach, avec des illustrations de Jan Van Beers.

Chez Fink : les *Contes de minuit*, par Emile Verhaeren (collection de la *Jeune Belgique*).

Chez Brancart : *Ni chair ni poisson*, par Camille Lemonnier. Nous rendrons compte dimanche prochain de ces ouvrages.

A Paris, M. Armand Lapointe vient de publier chez Plon *Feu Robert-Bey*.

A la même librairie, M. Charles Lomon, l'auteur applaudi de Jean Dacier, a fait paraître sous le titre *La Regina* l'histoire d'une grande artiste avec des péripéties diverses se déroulant en France, en Amérique, en Espagne. M. Lomon s'efforce de mettre en lumière des types, puise des modèles d'études dans les mondes les plus divers, ne craint pas de faire apparaître, sous des voiles transparents, quelques personnalités en vue, bref intéresse et attire l'attention.

Nous parlerons aussi prochainement d'un intéressant volume de voyages *Autour du monde*, publié par M. Georges Kohn chez Calmann-Lévy.

MEMENTO MUSICAL

MM. Alex. Cornélis, Ed. Jacobs, Em. Agniez et A. de Greef, ont donné mercredi, dans la petite salle du Conservatoire, une excellente audition de quatuors. Le programme se composait d'un trio de Rufer (op. 34), inconnu à Bruxelles, œuvre écrite avec talent mais assez banale d'inspiration, de la sonate (op. 13) pour piano et violon, de Grieg, — celle qu'on nomme la *grande*, pour la distinguer de la sonate en *fa*, qui a été jouée plus souvent — enfin du quatuor de Schumann, dans lequel les quatre exécutants ont apporté beaucoup de justesse et d'ensemble, mais aussi quelque sécheresse.

La sonate de Grieg, avec ses harmonies heurtées, ses phrases coupées, reprises, abandonnées, développées tout à coup avec fougue, avec sa couleur exotique et son extrême originalité, a d'abord quelque peu dérouté l'auditoire, habitué aux formes classiques. Le romantisme séduisant du compositeur norwégien a néanmoins bientôt exercé son attrait, et l'on a battu des mains aux deux virtuoses qui en avaient fort bien exprimé le sens, sinon toute la pensée.

***

On nous écrit d'Anvers que le concert donné par Peter Benoit et son école de musique au théâtre flamand — dont l'acoustique est excellente — a eu lieu devant une très belle salle.

L'ouverture de la *Flûte enchantée* a été jouée avec beaucoup d'ensemble et de délicatesse dans les détails. Benoit s'entend d'ailleurs admirablement à diriger un orchestre. Tout au plus pourrait-on lui reprocher, dans le concert dont nous parlons, une tendance à ralentir certains mouvements, par exemple, ceux de la 8e symphonie de Beethoven, qui constituait la deuxième partie du concert. Comme ensemble, l'interprétation a été fort bonne et l'*Allegretto* a été bissé.

La valse de l'*Hymne à la Beauté* a été irréprochablement jouée. Enfin, un pianiste dont le nom nous échappe, professeur à l'Ecole de musique, a joué avec beaucoup de mécanisme, mais sans parvenir à s'imposer avec l'autorité d'un maître, le *Rondo* de Mendelssohn pour piano et orchestre.

***

L'*Union des Arts*, suivant l'exemple donné par ses aînés l'*Essor* et les *XX*, a donné la semaine dernière, en son local de la Grand'Place, un petit concert dans lequel se sont fait entendre, avec beaucoup de succès, MM. A. de Greef, Jacob, Emile et Alphonse Agniez.

Ces Messieurs ont, entre autres, donné une deuxième audition des œuvres de leur composition qu'ils avaient exécutées au dernier concert des *XX* : la *Petite suite*, d'Agniez, la *Mazurka* et le *Nocturne*, d'A. de Greef.

***

Nous apprenons avec plaisir que notre compatriote Ysaye a obtenu le plus vif succès au dernier concert Colonne.

Il a joué d'abord le 2e concerto de Wieniawski. Dès les premières mesures il a conquis les plus difficiles, et le morceau s'est achevé au milieu d'unanimes applaudissements. Puis il a fait apprécier, dans une fugue de Bach pour violon seul, ses qualités de virtuose : légèreté et vigueur d'archet, ampleur de son, justesse qui jamais ne se dément. Enfin, il a exécuté d'une façon vraiment merveilleuse le *rondo* de Saint-Saëns. Son succès a pris alors les proportions d'un triomphe et il a dû, à trois reprises différentes, venir saluer le public.

***

Suivant une feuille néerlandaise, le roi des Pays-Bas a résolu de donner l'hiver prochain six grandes soirées musicales où se feront entendre les artistes les plus en renom.

On cite comme cantatrices Mmes Patti, Roux, Brunet-Lafleur, Van Zandt, Dyna Beumer, Emma Nevada et Mauvernay. Les pianistes seront Mme Sophie Menter et MM. Planté, Eugène d'Albert et Louis Coenen; les violonistes, Térésina Tua, Wilhemj, Isaye, Hollænder, Wolff, Schnitzler, Willem Kes, Sauret et Sarasate; les violoncellistes, MM. Hollman, Hekking, Jules De Swert. Enfin, il est question de Faure, du harpiste Hasselmans et du flûtiste De Jong.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, matinée extraordinaire donnée à la Monnaie par la direction des Concerts populaires, avec le concours de M. Pablo de Sarasate.

La répétition qui a eu lieu hier a été très animée; le brillant violoniste espagnol s'est surpassé et tout fait présager un succès artistique considérable.

Nous ne saurions assez engager les fidèles des Concerts populaires à ne pas manquer l'occasion d'applaudir le grand virtuose.

Programme : 1. L'*Arlésienne*, suite d'orchestre (G. Bizet); 2. Fantaisie sur les thèmes écossais. (Max. Bruch), exécutée par M. Sarasate, 1re exécution; 3. *Les Hebrides*, ouverture (F. Mendelssohn); 4. Suite pour violon et orchestre (Joachim Raff), exécutée par M. Sarasate; 5. Airs de ballet de l'opéra *Feramors* (Ant. Rubinstein); 6. Caprice pour violon et orchestre, 1re exécution (Ernest Guiraud); exécuté par M. Sarasate; 7. Ouverture d'*Euryanthe* (C. M. von Weber.)

***

La Société royale des *Artisans réunis*, sous la direction de MM. Blauwaert et Huysmans, donnera son concert annuel le lundi 31 mars, à la Grande Harmonie, avec le bienveillant concours de Mlle Nancy Wilkinson, pianiste, Mme Fery, cantatrice, M. Riva, 1er ténor du théâtre de La Haye et M. Merckx, professeur de cor au Conservatoire royal de Bruxelles.

***

Mlle Mélanie Bouré, une jeune cantatrice dont nous avons déjà parlé, donnera le samedi 5 avril, à 8 heures, à la Grande Harmonie, un concert pour lequel elle s'est assuré le concours de la Société *les Mélomanes*, dirigée par M. Huysmans, de MM. Poncelet, flûtiste, G. Liégeois, violoncelliste et Agniez, baryton.

Théatres

Théatre de la Monnaie. — On prépare une reprise de *Joconde*, de Nicolo, qui, représenté pour la première fois en 1814, n'a plus été joué à Bruxelles depuis dix-sept ans. *Joconde* passera dans une quinzaine de jours, au bénéfice du régisseur, M. Lapissida. Les interprètes désignés sont : Mlles Legault, Bosman, Deschamps et MM. Goffoel, Soulacroix, Delaquerrière, Guérin et Chappuis.

Théatre des Galeries. — On a repris hier, avec Mme Lucy Abel dans le rôle principal, la *Grande duchesse de Gerolstein*. Que devient l'*Etudiant pauvre* de Millöcker qu'on avait promis pour le mois de février ?

Théatre Molière. — Après une fructueuse semaine remplie par le *Demi-monde*, le théâtre Molière a donné une série de représentations de la très spirituelle comédie de Sardou *la Papillonne*. Ce soir *Jean Baudry* qui sera joué toute la semaine. Demain, par exception, *le Bossu*.

Théatre du Parc. — Après *Diane de Lys*, qui tient l'affiche du Parc, Coquelin viendra jouer *Ruy-Blas* et quelques-unes des comédies de son répertoire, les *Précieuses*, *Gringoire*, etc. La *Flamboyante* viendra immédiatement après.

Théatre de l'Alcazar. — L'Alcazar poursuit vaillamment le cours des représentations de *La fille de Mme Angot*, qui fit, jadis, la fortune de ce théâtre en clôturant sa première ère, — l'ère du café-chantant par laquelle débutèrent bien des scènes importantes. Grâce à M Mario Widmer et à Mmes Tassilly et Dorigny, la pièce, joyeusement menée, est applaudie chaque soir.

Petite chronique

Nous avons raconté dans notre dernier numéro l'incident de Bulow-de Hulsen qui a tant égayé Berlin. Le directeur de l'opéra ayant fort maladroitement menacé d'une destitution M. Hans de Bulow, celui-ci s'en vengé en publiant dans les journaux sous le titre *Palinodie*, imprimé en gros caractères, une lettre dans laquelle il s'excuse . . . . . d'avoir pu involontairement blesser MM. les directeurs de cirque, ses amis, en comparant à leur établissements l'opéra de Berlin!

Voici cette lettre ironique et sanglante

« J'apprends avec le plus profond chagrin que des personnes ayant toute mon estime à cause de la parfaite connaissance qu'elles ont de leur métier, M. le grand écuyer Herzog, MM. Renz et Salomonsky et d'autres, ont été blessées par la déclaration publique que j'ai faite à la Philharmonie, le 4 mars dernier. Comme ces messieurs ont eu le tact de ne pas porter plainte contre moi auprès des autorités (je comprends sous ce vocable les valets salariés d'une certaine presse), je m'empresse de leur faire publiquement amende honorable et de les prier d'agréer toutes mes excuses.

« Qu'on me permette d'invoquer mes sentiments de loyauté bien connus comme circonstance atténuante du *lapsus linguæ* qui m'est échappé dernièrement. Pour désigner le lieu où l'on souille la tombe et où l'on procède à la vivisection des compositeurs célèbres, je devais avant tout chercher un autre mot que celui qui sert d'ordinaire à le désigner et qui, de fait, est devenu tout à fait méprisable. Je déclare donc par le présent écrit, aussi solennellement que le lecteur le voudra, que je retire l'expression « romaine » dont je me suis servi, et je prie humblement ceux de mes auditeurs du 4 mars qui liront ces lignes de vouloir substituer au mot dont je me suis servi, une appellation peut-être moins mordante, telle, par exemple, que « anti-walhalla » ou « fausse walhalla ».

» Dresde, 9 mars 1884.

» H. de Bulow. »

On dit que M. de Hulsen, à la suite de cet incident, a été promu à la dignité de conseiller intime. M. de Bulow, d'autre part, aurait donné sa démission de maître de chapelle à Meiningen.

L'impresario Hermann Franke organise à Londres, du 4 juin au 11 juillet, une campagne théâtrale de musique allemande. Les représentations, qui seront données le mercredi et le vendredi à Covent-Garden, comprendront : *Le Vaisseau fantôme*, *Lohengrin*, *Tannhaüser*, *les Maîtres Chanteurs*, *Tristan et Iseult*, *Elisabeth* de Liszt, *le Freischutz*, *Euryanthe*, *Fidelio* et un opéra de Villiers Stanford : *Savonarola*. Hans Richter conduira l'orchestre. Mmes Albani et Pauline Lucca sont engagées comme premiers sujets.

Salon de Paris. — C'est M. Bouguereau qui préside le jury d'admission au Salon de Paris. Cet honneur eût dû, semble-t-il, échoir plus naturellement à M. Henner, qui a réuni le plus grand nombre de suffrages de tous les membres du jury tandis que M. Bouguereau n'a été nommé que le 10e, avec 200 voix de moins.

Les vice-présidents sont MM. Cabanel (11e), Bonnat (3e) et Busson (13e).

Trois peintres ont refusé de faire partie du jury : ce sont MM. Paul Baudry, de Neuville et Jules Breton, respectivement nommés 31e, 36e et 39e sur 40 jurés.

Ils ont été remplacés par MM. Renouf, Bastien-Lepage et Van Marcke, les trois premiers des jurés supplémentaires.

Il y a 600 envois de plus que l'année dernière.

Pour faire suite aux réjouissants programmes du théâtre de Verviers. C'est l'affiche — absolument authentique — du dimanche 2 mars :

La Traviata, grand opéra en 4 actes, musique de Verdi. — *Mademoiselle De la Faille ou la morte vivante*, drame en 7 actes. — *Les Diables Roses*, comédie en 5 actes, mêlée de chant, par MM. Eug. Grangé et Lambert Thiboust.

Et qu'on ne dise pas que cette représentation soit exceptionnelle. Voici celle du lendemain, lundi 3 mars :

La princesse des Canaries, opéra-bouffe nouveau en 3 actes et 4 tableaux. — *La princesse Georges*, comédie en 3 actes, par A. Dumas fils. — *Cadet-Roussel*, folie-vaudeville en 3 actes, par MM. Clairville et J. Cordier.

Total pour les deux soirées : 25 actes. Nous supplions nos confrères de Verviers de vouloir bien nous donner des nouvelles de la santé des abonnés.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

PAR SUITE DE DÉCÈS

Les notaires KIPS et DELPORTE à Bruxelles, vendront publiquement, le lundi 7 avril 1884, à une heure précise, en la Salle Marugg, rue du Treurenberg, 8, à Bruxelles, environ 77 tableaux, études et aquarelles (fruits et fleurs), peints par feu John Robinson, avec une collection de tableaux de maîtres : Ch. De Groux, H. Boulanger, A. Dillens, Fourmois, Herbo, Wiertz, Starck, Breughel, Teniers, etc.

Exposition : Dimanche 6 avril de 1 à 5 heures. — Le catalogue se distribue, rue du Congrès, 20.

FÊTES DE PAQUES.

Deux magnifiques voyages à Rome, à Naples et à Venise sont organisés par le journal l'*Excursion* dont les voyages du carnaval à Nice, à Rome et à Naples, viennent d'obtenir un grand et légitime succès.

Pour les détails, demander le programme complet qui se distribue gratuitement au journal l'*Excursion*, *109, boulevard Anspach, à Bruxelles.*

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.

Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.

Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.

Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

ANCIENNE MAISON GOUPIL ET C^ie A BRUXELLES

V. SCHMIDT & C^e, Successeurs

89, rue du Marché-aux-Herbes

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

publiée sous le haut patronage de la direction des Beaux-Arts

Honorée d'un prix Monthyon, à l'Académie française.

Chaque volume, de format in-4^o anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient de 400 à 500 pages illustrées de 100 à 150 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Chaque vol. broché, 3 fr. — Avec cartonnage artistique en toile reliure, 4 fr.

VOLUMES PUBLIÉS

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Gravure (la), par M. le Vte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des Estampes.

Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er prix. — Sidney, seul 1^er et 2^e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BURGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 14. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 6 AVRIL 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Nous publierons la semaine prochaine, en supplément, le texte complet des compositions qui seront exécutées le 20 avril au CONCERT WAGNER.

SOMMAIRE

TOMBOLA PANTAZIS. — EMILE ZOLA. *La joie de vivre* (Suite et fin). — L'HIVER MONDAIN, par Georges Rodenbach — AU CERCLE ARTISTIQUE. *Exposition Impens-Weber.* — CONCERTS POPULAIRES. *Audition Sarasate.* — THÉATRES — MEMENTO MUSICAL. — BIBLIOGRAPHIE. *Célébrités musicales.* — PETITE CHRONIQUE.

TOMBOLA PANTAZIS

Quand dans la famille artistique naît une grande infortune, il faut que tous les membres s'unissent pour la conjurer. La charité n'est pas une obligation facultative : elle s'impose comme un impérieux devoir.

Pantazis, mort il y a deux mois, en pleine bataille, laisse une femme et un fils dans la misère.

On sait ce que fut Pantazis, l'idéal qu'il entrevit, les principes d'art, dont jamais, en aucune circonstance, il ne se départit, gardant jusqu'à la mort cette superbe intransigeance qui l'enveloppe aujourd'hui d'une glorieuse auréole.

Son entrée dans l'association artistique des XX *marque la tendance de son art et son caractère. Il mourut sur le seuil de l'exposition où il devait, avec sa fière indépendance et ses aspirations jeunes, trouver sa vraie place.*

Quelques amis dévoués ont organisé en faveur de la veuve et du fils une exposition-tombola, ouverte en ce moment au Cercle artistique.

Le premier appel a fait affluer les dons. Il y a là un ensemble remarquable d'œuvres d'art Les frères de lutte de l'artiste sont au premier rang : Ensor, Vogels, Khnopff, Finch, Van Strydonck, Wytsman, Schlobach, Delvin, de Regoyos, Goethals, Chainaye, Dubois, *et les autres.*

Peintres, sculpteurs, aquarellistes, aquafortistes, jeunes et vieux, avancés et rétrogrades, impressionnistes et classiques ont généreusement donné. Les anciens même n'ont pas boudé : toutes les écoles, toutes les tendances sont représentées dans cette confraternelle exposition.

A nos lecteurs, au public à faire le reste.

ÉMILE ZOLA

La joie de vivre

(Suite et fin)

Pour décrire les ironies et les tristesses de la vie, M. Zola a choisi un coin perdu, dans un pays sauvage, au bord de la mer. Un hameau de quelques masures de pêcheurs est là, incrusté aux falaises, et un petit nombre d'êtres sordides, méchants et avilis en forme toute

la population. Sur une hauteur cependant, et dominant cette poignée de loqueteux, s'élève une maison bourgeoise où se passera tout le drame de la vie. Là habite une famille de trois personnes, un père goutteux et brisé par la maladie; une mère ambitieuse, avare, suffoquant dans le cercle étroit auquel les circonstances l'ont réduite; un fils gâté, nourri de rêves, incapable de travail soutenu et de volonté virile, faible envers les autres et envers lui-même. Dans ce triste milieu tombe un matin une orpheline, petite Parisienne intelligente, courageuse et fine, et avec elle toute sa fortune consistant en valeurs, et dont la mère s'empare comme tutrice de l'enfant. Tout semble devoir s'arranger à souhait. Voilà de l'argent, une femme toute trouvée et bien trouvée pour le fils, pour Lazare, et du bonheur en perspective à bouche que veux-tu. Notez que la fillette est charmante, qu'elle est bonne, qu'elle est douce et dévouée, qu'elle ne songe qu'à donner à tous tout ce qu'elle a de cœur et de bien, et que par dessus elle aime bientôt Lazare d'un amour sincère et clairvoyant. Elle comprend Lazare, elle est faite pour le sauver de ses indécisions, pour diriger ses efforts, pour assurer enfin un but à cette existence inutile et lâche. Mais la vie est ainsi faite que toutes les qualités de la pauvre enfant, toutes ses vertus et sa fortune même tournent contre elle et contre ceux qui l'entourent. L'argent excite la rapacité de la mère qui le vole sou à sou, le mange, et finit par mourir de remords et de haine contre celle qui, involontairement, a été la cause de sa vilenie. Le père gavé de soins et de caresses, n'en profite que pour s'enfoncer de plus en plus dans son égoïsme féroce d'infirme. Lazare, qui possède enfin les moyens de réaliser ses rêves, entasse projet sur projet, folie sur folie, et se consume en vaines et ruineuses tentatives. L'orpheline veut soulager les misères des pauvres gens du hameau; elle ne recueille qu'ingratitude et méchanceté. Mais elle se console de tout à force d'aimer. Ici le dernier sacrifice arrive. Une étrangère, une insignifiante petite personne, sans cœur, sans esprit et sans beauté, n'ayant pour elle que les séductions félines de l'élégance, de la souplesse et de l'indolence, par légèreté, presque par inadvertance, englue Lazare, qui finit par l'épouser.

Ainsi tout le mal est fait et personne n'a eu la volonté de nuire; la destinée de tous s'accomplit par la fatalité des circonstances sans qu'au cours entier du roman intervienne pour ainsi dire une seule fois un acte de volonté réfléchie. C'est le malheur, naturel, inévitable, dans l'irresponsabilité absolue des hommes et des choses. Et M. Zola, pour assombrir encore cet accablant tableau de la vanité et du néant de la vie, plaque par ci par là quelque description atroce de maladie ou de douleur physique, pendant que la mer, dans ses soubresauts et ses fureurs périodiques, accompagne comme d'une basse mugissante et lugubre cet énervant concert de soupirs humains.

L'invention dans ce roman n'est pas neuve. C'est une combinaison de l'*Education sentimentale* et de *Bouvard et Pécuchet*. Ce caractère indécis et vide, jeté sans boussole et sans but au milieu des hasards de l'existence et stérilisant tout autour de lui, inutile à lui-même comme aux autres; tant de dévouement, d'amour et d'idéal flottant au dessus de ces fronts stupides et se dissipant comme un brouillard matinal sans avoir déposé sur aucun d'eux sa fraîcheur vivifiante, le ridicule de ces projets sans nombre entassés et croulants, Flaubert a décrit tout cela et dans un milieu bien autrement complexe, vrai et mouvementé. Flaubert prenait la vie bourgeoise, vulgaire, là où nous y sommes tous mêlés, dans nos villes, et il montrait la cendre qu'il y a au fond. Par une analyse savante et précise il mettait à nu les ressorts les plus secrets de ce que nous pensons être nos actes, alors que nous ne sommes que le jouet inconscient de nos intérêts, de nos passions et de nos instincts. C'était irréfutable et désespérant par l'application même de l'impitoyable méthode à tout ce qui fait le tissu ordinaire de la vie. M. Zola a repris la thèse de Flaubert en mode romantique. Il a voulu des lieux déserts, des existences dévoyées et oubliées, un océan menaçant et terrible, des maladies et des souffrances physiques, toutes les forces de la nature coalisées, mais en réunissant tant d'éléments de tristesse et d'horreur, il a forcé la note et manqué l'effet.

Sa pensée, certes, était de creuser et d'agrandir le sujet, en y mêlant la voix éternelle et profonde de la nature et son indifférence à nos douleurs et à nos misères; et ce qui devait mettre le comble à l'effroi du livre, c'était le sentiment du néant que Lazare porte en lui et qui fait monter à ses lèvres la nausée et les affres de la mort, au milieu même des courtes joies de ses voluptés et de ses enchantements d'un jour. Il y avait là une idée qui, traitée avec une poésie large, pouvait mettre à nu la source même de l'épouvante et du désespoir terrestres. Mais ce sentiment du néant qui alimente toutes les religions et qui fait le fond de tant de philosophies, y compris celle de Schopenhauer qui a inspiré M. Zola, ce sentiment indicible et presque surhumain, M. Zola ne le comprend pas et n'a pas su le rendre. Il voit trop la vie extérieure, ses complications, ses rouages, ses apparences et ses trivialités pour avoir pu descendre jusque-là. Cette profonde mélancolie des choses, cet océan infini et noir, qui borde tout, et sur lequel de temps en temps quelque aile de poète vole isolée, nous rapportant de ses profondeurs des larmes jusqu'alors inconnues, cet horrible néant qui nous regarde d'au delà les astres et nous attend dans son abîme froid et silencieux, ce désespoir réel et sans

bornes, M. Zola n'y a pas atteint et je l'en félicite. Son livre est une peinture sombre, mais il reste comme ses autres livres d'une peinture bourgeoise et moyenne. M. Zola est pour moi le Hogarth des lettres françaises. Il aurait tort de vouloir prendre l'envergure d'un Byron, et il a eu tort de mêler à son roman le nom de Schopenhauer. Les Français et les Méridionaux n'entendent rien — pour leur bonheur — à de pareils philosophes.

V. A.

L'Hiver mondain

par **Georges Rodenbach.** Bruxelles, Henry Kistemaeckers, éditeur, 1884.

On peut ne pas aimer un genre de littérature, mais il faut n'en exclure aucun. Pour charmer, la variété est toujours puissante. Comment ne pas lui faire bon accueil alors que tant d'esprits différents cherchent dans le parterre artistique la fleur de leur goût?

Nous avons entendu critiquer la manière que Georges Rodenbach avait une première fois réalisée dans la *Mer élégante* et qu'on retrouve dans le recueil de poésies dont nous nous occupons ici. « Tout cela est artificiel, disait-on, les choses comme les sentiments. Ce qui domine, c'est une grande affectation, une volonté constante de défigurer la réalité en la déteignant, en l'amincissant, en la rendant subtile et mignarde. Cela plaît au premier moment, comme un travestissement, un grimage non sans adresse, non sans harmonie. Mais finalement on s'impatiente à cet allanguissement perpétuel, à cette pâleur interminable. L'œil devient malade à regarder tant de pastels, le goût s'écœure à grignoter tant de sucreries. »

Assurément il faudra que notre jeune poète prenne garde de ne pas prolonger outre mesure les variations sur la corde délicate qu'il pince. Ses deux derniers recueils épuisent peut-être ce que la faveur du public acceptera. Il ne faut pas abuser des genres d'exception, à moins d'y mettre cette virtuosité du génie qui fait tout admettre.

Mais ce serait être injuste que de considérer l'*Hiver mondain* comme doublant sans aucun propos *la Mer élégante*. Une seconde expression de ces tendances *très* discrètes, *très* raffinées, *très* efféminées, pour employer un adverbe que l'auteur affectionne trop, n'était pas à dédaigner. Nous avons écouté avec plaisir la symphonie de ces romances *très* tendres, *très* sentimentales, *très* finement agencées, et leurs caressants accords nous ont agréablement bercé pendant une heure.

Nous félicitons d'autant plus volontiers le poète que, dans notre littérature, il a été seul à traiter ce genre. Alors que d'ordinaire les jeunes gens imitent, il a, par un effort qui sent peut-être le parti pris, voulu faire original. Il a réussi, et ses deux volumes se détachent comme deux aquarelles délicates dans la galerie de nos peintres littéraires.

Les titres de la plupart des pièces caractérisent bien l'œuvre : *Mièvreries*, *En sourdine*, *Caprices mignards*, *Fêtes galantes*, *Strophes blondes*, *Lit de dentelle*, *Idylle de sopha*, *Chapeau rose*, *Souliers mordorés*, *Teintes fanées*. Tout cela fleure le jasmin et la rose, et vous renseigne, lecteur. Si vous aimez vous perdre en rêveries molles et parfumées, achetez le livre et savourez-le dans ce réduit décrit par l'auteur :

Un très petit boudoir,
Un boudoir dans le goût des marquises anciennes,
Dont vous aurez pris soin de fermer les persiennes
Pour qu'il soit plein d'un jour sombre comme le soir.

En tête du volume, on trouve comme épigraphe cette phrase de De Goncourt : « *Le Réalisme* n'a pas l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant; il est venu au monde aussi, lui, pour définir dans de l'écriture artiste *ce qui est joli, et encore pour donner les aspects et les profils des êtres raffinés et des choses riches.* »

Georges Rodenbach croit donc faire du réalisme, ce qui est douteux, à moins de comprendre, dans ce mot, même la description des imaginations de l'auteur, très réelles dans leur intensité de rêves. Presque tout ce qu'il dépeint est conventionnel. Il se monte la tête pour concevoir des milieux inexistants, qu'il agence comme des décors ingénieux et séduisants. On l'y suit volontiers, on l'écoute pendant qu'il y remplit son rôle de cicérone, mais on sent que tout vient d'être préparé pour une exhibition de gracieux détails.

Malgré l'épigraphe, lui-même l'avoue dès la première pièce où il donne en ces termes le signalement de sa muse :

Elle est sentimentale et mièvre;
Son charme est artificiel;
Si ses yeux sont d'un bleu de ciel,
Elle met du rouge à sa lèvre.

Sa chanson n'est qu'un cri d'oiseau;
Poudrerizée, elle est fluette;
Et c'est comme une statuette
Qu'a taillée un faible ciseau.

Nous ne saurions voir dans ces Saxes et ces Biscuits qu'un amusement, marquant un état transitoire de l'écrivain, quelque chose comme les sorbets qu'on passe au milieu d'un banquet pour reposer et rafraîchir les estomacs. Ce sont jeux d'esprit et bagatelles, ne répondant ni à un besoin du lecteur, ni surtout, chose plus grave, au tempérament de l'auteur qui s'était révélé sincère et mélancolique dans sa première œuvre : *Les tristesses*. Il s'est avisé, tout à coup, on ne sait par quel accident, de se consacrer à l'élégance et d'en devenir le chantre. C'était fort difficile et exigeait des.... études préalables qui semblent lui manquer, car, sans qu'il s'en doute, sa façon de concevoir les raffinements mondains est souvent toute départementale et d'une naïveté qui fera sourire les élus du paradis artificiel dont il voudrait être le Baedeker. Témoin les chevaux blancs et les gants à dix boutons auxquels il attache de mystérieuses propriétés de dandysme dont assurément on s'étonnera.

La langue de Georges Rodenbach n'est pas abondante, mais gracieuse et caressante. Les mêmes vocables empruntés aux jardins, aux cieux, aux couleurs, reviennent à trop courte distance. La versification est molle, relâchée, albumineuse, en un temps où on la veut nerveuse. Comme correction, mécanisme, netteté, il y a beaucoup à conquérir. Mais l'écrivain ingénieux et ému se révèle fréquemment. Il a nombre de comparaisons imprévues, charmantes, dénotant un esprit subtil, très adroit en l'art des broderies, allant pourtant parfois jusqu'à l'abus comme en cette strophe :

Quand je te vois en peignoir bleu
Comme une miss frêle et rosée,
Tes mèches ressemblent un peu
A de la lumière frisée.

Puis ce distique :

Et tu m'improvisas très longtemps, dans le noir,
En prenant les rayons de lune pour guitare.

Pourquoi tant rechercher ce qui est contorsionné? Plus de simplicité, ami écrivain. Ce doit vous être facile. En vous rien n'est blasé. On le devine à des naïvetés qu'on accepte, en les trouvant drôles, parce qu'elles attestent la virginité de votre talent et donnent ainsi la garantie qu'il est pour vous temps encore de revenir au grand chemin, où marchent toutes les banalités, nous le savons, mais que fréquentent aussi les vrais tempéraments. On aime ces deux vers tragi-comiques qui résonnent de l'or non dépensé de votre nature :

Car ma postérité captive au fond de moi
Me tourmente sans cesse et me demande à naître.

Aussi longtemps que vous croirez pouvoir laisser imprimer cela, sans penser à mal, on verra en vous un écrivain en formation, autorisant toutes les espérances.

Et, en effet, tout artiste vous croira capable d'œuvres touchantes et vraies, débarrassées enfin du cliquetis de sequins qui maintenant vous fait sautiller, en lisant, entre autres : *En sourdine.*

Qui saisira le charme triste
Le charme subtil et dolent
D'un vieux parfum d'ylang-ylang
Dans un fin mouchoir de batiste?

Qui transcrira le bruit charmeur
Des musiques atténuées
S'évaporant vers les nuées,
Douces, dans un accord mineur?

Oh ! combien les choses lointaines
Troublent les sens extasiés !
Éloignons-nous des blancs rosiers
Et du jet montant des fontaines,

Car leurs odeurs, car leurs bruits d'eau
Auront ce charme, dans la brise,
D'une confidence surprise
Derrière les plis d'un rideau.

Oh ! combien les teintes pâlies,
Les mauves, les bleus et les blonds
Font palpiter dans les salons
D'amoureuses mélancolies.

C'est bien la grâce du pastel,
Ce rêve du tableau, poussière
Où quelque mondaine princière
Sourit d'un sourire immortel.

Les nuances molles, éteintes,
Ont l'exquisité des pâleurs ;
C'est la sourdine des couleurs
Et la perspective des teintes.

On aime l'effacement doux
Des mâts, sur la mer, et des voiles,
Et si l'on s'attache aux étoiles,
C'est qu'elles sont si loin de nous !

Bravo ! Voilà qui est tout-à-fait bien. C'est sincère et tendre, c'est simple et ému; moins élégant, direz-vous, mais humain, et c'est assez.

L'*Hiver mondain* a été édité par Henry Kistemaeckers, mais pas avec le même bonheur que d'autres productions typographiques. La couverture, où une habituée des *Folies-Bergère* pointe du pied et pousse de la croupe, jure abominablement avec les prétentions à la distinction qu'affecte la poésie. Assurément ceux qui achèteront le livre sur la foi de cette illustration légère seront volés. Au dos sont des annonces vulgairement encadrées. Les culs de lampe, les lettrines et les en-tête de pages sont du bourgeoisisme le plus authentique. Quant aux deux croquis de Jan Van Beers, le *Marquis* est ridicule, la *Danseuse* n'est pas mal; mais en quoi ces vignettes commentent-elles l'œuvre? Nous nous étonnons fort que l'auteur ait laissé commettre de pareils coq-à-l'âne ou que Kistemaeckers ne l'ait pas mieux guidé.

Au Cercle artistique

Exposition Impens-Weber.

M. Josse Impens est une figure originale de l'école belge. Il ne prend point de part à la grande lutte qui passionne le pays artiste. Il ne s'est pas enrôlé dans les jeunes milices et n'a pas endossé l'uniforme un peu défraîchi de la vieille garde. Il semble que dédaigneux des batailles, il se complaît à promener par les villages où règne la paix les caprices de sa fantaisie insouciante. Sa technique, ses procédés, les harmonies généralement sombres de sa palette sont d'un peintre d'autrefois. Par son amour du vrai, par le choix qu'il fait de ses modèles, pris en pleine réalité, autour de lui, dans les milieux modestes qu'il affectionne, il se rapproche des jeunes. On pourrait croire qu'il cherche à se tenir à égale distance des uns et des autres, ne voulant ni de l'intransigeance des modernes, ni des recettes des anciens. Sans placer son idéal plus haut que la reproduction fidèle de vieilles gens dans de vieux meubles, d'intérieurs tristes égayés d'un sourire d'enfant, d'étables enténébrées dans lesquels un filet de soleil fait danser des poussières d'or, M. Impens est arrivé, par un consciencieux labeur et une vision attendrie des choses, à créer pour son art un peu démodé une place respectée. Une âme de vieux peintre semble présider par moments à ses élaborations, a dit Camille Lemonnier, et leur donner une apparence d'anciens tableaux.

Cet archaïsme — voulu ou inconscient — donne à l'œuvre de M. Impens une saveur singulière. On applaudit à ses rusticités intimes, enfermées dans des cadres minuscules et peintes avec une patience de joaillier. En les revoyant au Cercle, la semaine passée, dans l'éclat que leur a donné la patine du temps, coulant sur la toile son émail, on s'est repris à examiner un à un, avec plaisir, ces coins de vie modeste exhumés des masures lézardées; on a assisté, l'âme doucement émue, à ce défilé de personnages simples et doux, allant et venant dans de vieilles chambres emplies du tic-tac de l'horloge et des ronronnements du chat ; cette peinture exacte de la vie des humbles, calme, sereine, laborieuse, a produit une bonne et réconfortante impression.

Avec M. Impens, M. Weber, un méritant graveur sur bois, allemand d'origine, devenu nôtre par un séjour prolongé en Belgique, a exposé une série de cadres reproduisant, avec une extrême souplesse de touche, des peintures belges, espagnoles et allemandes.

Peu de xylographes arrivent à rendre plus exactement et avec plus de variété, de finesse et de delicatesse dans les hachures, les tableaux qu'ils entreprennent de graver.

Concerts populaires

Audition Sarasate

Le concert avait été improvisé pour le virtuose ainsi que dans les familles on se hâte de préparer un festin et d'y convier ses amis quand on reçoit le présent d'un gibier de choix.

Sarasate joue du violon comme peu d'artistes en jouent. Il tire de la caisse sonore des soupirs de hautbois, des pizzicati de harpe, des murmures de vent dans les feuillées, de lointaines et éteintes plaintes d'orgue, toutes choses douces, tristes, mélodiques. Son trille rapide, incisif, nerveux, est un rire qui brusquement déchire cette atmosphère de mélancolie. On dirait qu'il a pris en horreur les dislocations, les déhanchements, l'acrobatisme des virtuoses à la mode, nés de Paganini, tant il met de soin à éviter jusqu'à l'apparence du charlatanisme. Il y a presque une affectation de simplicité dans son coup d'archet correct, toujours égal, irréprochablement pur, ne s'écartant jamais de la suprême sérénité qui est la marque de son individualité.

Ah! le charmant et séduisant artiste, et qu'on se plaît, en l'écoutant, à reconnaître la supériorité du virtuose qui s'efface derrière l'œuvre interprétée, qui respecte la pensée du maître, qui s'efforce d'atteindre à l'idéal qu'il a rêvé, qui met sa conscience de musicien au dessus de l'éblouissement de son mécanisme!

Le public, lassé des tours de prestidigitation qui, tout un temps, l'ont émerveillé, apprécie comme il convient la sincérité artistique. Il a fait fête à Sarasate. Il l'a acclamé. Il l'a rappelé par trois fois après chaque morceau. Après avoir écouté la *Fantaisie* de Max Bruch sur des airs écossais, après la *Suite* de Raff, après le *Caprice* d'Ernest Guiraud, il a voulu entendre encore le merveilleux violoniste, qui a complaisamment ajouté au programme quelques-unes de ses *Danses espagnoles*. Il l'a bissé encore, et l'artiste a joué la *Mazurka* de Zarzycki, dont les dernières mesures se sont perdues dans le brouhaha des applaudissements.

Deux ouvertures : les *Hébrides* et *Euryanthe* — celle-ci toujours jeune et d'une incomparable richesse de coloris — les airs de ballet de *Feramors*, déjà entendus, et la première suite d'orchestre tirée de l'*Arlésienne*, ont complété cette excellente audition.

On ne peut se défendre d'un poignant regret et d'un sentiment de colère à la pensée de l'indifférence qui a accueilli, à Paris, les débuts de Bizet.

Quand on entend l'*Arlésienne*, que l'inspiration avive d'un bout à l'autre, qui demeure, comme conception et comme instrumentation, le plus salutaire exemple qui puisse être donné aux jeunes compositeurs, on se convainct que son auteur mérite d'occuper la première place dans l'école française contemporaine. Si même Bizet n'avait pas écrit *Carmen*, l'*Arlésienne* suffirait à lui assurer la gloire.

Théâtres

Théâtre de la Monnaie. — Nous avons annoncé la reprise de *Joconde*, dont la première sera donnée au bénéfice du régisseur. Complétons ce renseignement par une nouvelle assez piquante. Les artistes de grand opéra, Mme Caron, MM. Jourdain et Gresse, s'est saieront, le même soir, dans l'opéra-comique. Ils joueront le *Châlet*. L'interprétation de cette aimable fantaisie d'Adam par les héros de *Sigurd* sera intéressante à plus d'un titre.

Théâtre du Parc. — Coquelin et Febvre joueront *Ruy-Blas* le 10 et le 12 avril. En attendant, *la Boule* et *le Ménage d'Ernest*, un petit acte d'un débutant, M. Coninck, qui a remporté un très joli succès.

Théâtre Molière. — On a repris le *Maître de Forges*, qui fait de nouveau salle comble et n'aura que six représentations.

Théâtre des Galeries. — *La Grande Duchesse.* Rien de neuf à l'horizon.

Théâtre de l'Alcazar. — A *la Fille de Mme Angot* succèdent *les Cent Vierges*. Lecocq ne quitte pas l'affiche.

Memento musical

C'est, comme nous l'avons annoncé déjà, le 20 avril qu'aura lieu le concert consacré aux œuvres de Richard Wagner, qui terminera la série des Concerts populaires. De même que chaque année, cette audition exceptionnelle sera le grand intérêt musical de la saison. M. Joseph Dupont a, cette fois, puisé dans les *Maîtres chanteurs* le principal attrait du programme en ajoutant aux fragments entendus l'an dernier, et qui ont eu grand succès, deux des scènes les plus importantes de l'ouvrage. Notre confrère Maurice Kufferath, très compétent en la matière, a été chargé d'en écrire la traduction française. Ce sont *la Méditation de Sachs* et la scène qui précède le concours, terminée par le célèbre *Quintette* chanté par Sachs, Walter, David, Eva et Magdalena. Les grands rôles sont confiés à M. Heuschling, qui s'est acquis une réputation bien assise, à M. Van Dyck, le *Tristan* des concerts Lamoureux, et à Mme Van Ryswick-Biemans, la créatrice des grandes œuvres de Benoit à Anvers.

Voici du reste le programme complet de cette intéressante séance :

1. Introduction et scène finale de *Tristan et Iseult*, chantée par Mme Van Ryswick-Biemans.
2. Cérémonie du Graal (final du 1er acte) de *Parsifal*.
3. Scène finale du 3e acte de *Lohengrin*, chantée par MM. Van Dyck, Heuschling et les chœurs.
4. Marche funèbre de *Siegfried*.
5. Fragments du 3e acte des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*. A. Introduction. — B. Méditation de Sachs. — C. Scène dans l'atelier de Sachs. Quintette. — D. Défilé des métiers. — E. *Preislied*. — F Final.

La *Société de musique* disposant le 19 de la salle pour son concert, il n'y aura pas de répétition générale du Concert Wagner.

***

La société royale des *Artisans-Réunis* sous la direction de MM. Blauwaert et Huysmans a donné, à la Grande Harmonie, lundi dernier, son concert annuel, avec le concours de Mlle Nancy Wilkinson, pianiste; Mme Fery, cantatrice; M. Riva, chanteur et M. Gentzich, corniste.

Public singulier : mi *pschutt*-officiel, mi Grande-Harmonie, parsemé de communiants et de communiantes — applaudissant tout le concert en bloc.

Mlle Wilkinson a joué assez exactement la Polonaise en *mi majeur* de Liszt et le Nocturne en *ré bémol maj.* de Chopin.

Mme Fery a une belle voix; un peu troublée par l'émotion, elle a chanté avec goût un air d'*Alceste* — un peu lourd pour elle — et le grand air d'*Obéron*.

M. Riva, ténor de l'opéra de La Haye, n'évite pas toujours le cri. Ce défaut a surtout été sensible dans son premier morceau : l'air de *la Reine de Saba*.

M. Gentzich s'est fait applaudir par l'excellente exécution d'un très banal Nocturne pour cor, de Lorenz.

Les *Artisans-Réunis*, alternativement dirigés par M. Blauwaert et M. Huysmans ont exécuté trois chœurs nouvellement inscrits dans leur répertoire, et aussi le chœur des pèlerins de *Tannhaüser*, déjà entendu.

Les Emigrants gaulois, de F. Van Duyse, est très mal écrit et d'une complète banalité.

La Chanson des vagues de Riga débute largement, pour retomber aussitôt et aboutir à un final à effet, qui soulève son public, soit, mais est en dehors de l'art.

Quant au troisième chœur — salade italienne — par R. Genée, ce n'est qu'une plaisanterie de mauvais goût qu'il serait utile de rayer du répertoire.

Tous ces chœurs ont été bien chantés : nous avons remarqué que, dans les chœurs répétés par M. Huysmans, l'articulation est sensiblement meilleure ; avis à M. Blauwaert.

BIBLIOGRAPHIE

Célébrités musicales

Un éditeur de Dresde, Wilhelm Streit, a publié un album de planches phototypiques représentant, classés par ordre chronologique et par spécialité, les musiciens des écoles allemande, italienne et anglaise. Il y a joint, pour chaque artiste, une courte notice biographique résumant sa vie et signalant les œuvres par lesquelles il s'est illustré, etc. Cet ouvrage, très coquet, obtint tant de succès qu'on en dut faire paraître trois éditions successives.

M. Streit vient de faire paraître une édition française de ses *Célébrités musicales*. Il a complété les planches contenues dans les éditions antérieures par l'adjonction des portaits photographiques des musiciens français, belges, russes, suisses, etc., ce qui porte à près de 400 le nombre total des médaillons contenus dans son album. Des renseignements biographiques succincts, mais exacts, accompagnent chaque planche.

Cet ouvrage, élégamment cartonné, est mis en vente chez MM. Breitkopf et Härtel, qui en ont le dépôt à Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

Nous attirons l'attention de M. le ministre de l'intérieur, toujours favorablement disposé à l'égard des artistes, sur l'installation défectueuse du mobilier du Palais des Beaux-Arts. Quand il s'agit d'organiser un concert, on a beaucoup de peine à trouver une estrade convenable, et, lorsqu'on est parvenu à en improviser une, c'est toute une affaire que d'obtenir un tapis pour la recouvrir. Généralement les artistes sont contraints d'en louer un à leur frais.

Il en est de même, pour les conférences, de la petite table, qu'il faut emprunter au café voisin.

Pour les sculptures destinées aux expositions, il y a des socles, mais ceux ci sont en mauvais état et ont besoin de restaurations urgentes.

Enfin, le budget des expositions se trouve grevé de certains faux frais qu'il serait, semble-t-il, facile d'éviter. C'est ainsi qu'à chaque installation nouvelle, on enlève les portières pour les replacer le lendemain, aux frais du cercle qui entre dans les locaux délaissés par son prédécesseur.

On se demande quelle est l'utilité de cette mesure, qui ne paraît pas avoir d'autre but que de donner de l'ouvrage au tapissier officiellement attaché à la maison.

Nous avons sous les yeux une facture de ce tapissier. Pour avoir déplacé et remis en magasin les quatre portières qui ornent les salles *XI* et *XII* du Palais des Beaux-Arts, lors d'une exposition récente, il compte *soixante-deux heures* d'ouvriers.

Cette dépense ne pourait-elle être évitée aux artistes ?

On annonce pour le 17 avril, à la salle de la Grande-Harmonie, une soirée dramatique et littéraire qui promet d'être intéressante. Elle est organisée par plusieurs artistes de Bruxelles et de Paris, qui ont imaginé de faire apprécier, au théâtre, la valeur des écoles classique et moderne, en donnant tour à tour des scènes empruntées à l'un et à l'autre répertoire. A Molière succèdera Alfred de Musset, V. Hugo à Corneille, F. Coppée à Racine Cette nouvelle méthode de démonstration pourrait être instructive et pleine d'attrait.

Ce qui ajoute un élément d'intérêt tout spécial à cette séance, c'est le concours annoncé des élèves du cours de déclamation de notre Conservatoire, qui ont promis de donner les répliques aux principaux interprètes.

L'exécution des œuvres de M. Van Cromphout à la salle Marugg a eu, nous dit-on, beaucoup de succès. Empêchés d'assister à ce concert, nous rapportons, sans pouvoir la contrôler, l'appréciation d'un journal bruxellois :

« La caractéristique de l'artiste, c'est la distinction, l'élégance; ses idées sont caressantes, « berçantes », jamais vulgaires; c'est beaucoup déjà. L'artiste excelle dans la demi-teinte; il sait donner à sa pensée un charme mystérieux, un tour élégiaque et plein de poésie; sa *Mélodie* pour cor, avec des sonorités voilées, évoque le souvenir des grands bois sombres assoupis dans les calmes nocturnes.

« L'originalité de l'artiste tend donc à s'affirmer dans cette voie; bientôt sans doute, M. Van Cromphout aura complètement dégagé sa personnalité; à l'heure présente, il est encore préoccupé par des influences qui l'absorbent parfois; notamment celle de Chopin, très sensible dans la jolie *ballade* pour piano et cordes; — et celle de l'école française : Gounod, Massenet ».

Parsifal sera donné à Munich le 24 avril, pour le roi Louis seul, avec Mlle Malten dans le rôle de Kundry, le ténor Gudhaus dans celui de Parsifal, MM. Siehr et Fuchs dans ceux d'Amfortas et de Gurnemanz. L'orchestre sera placé naturellement sous la direction de son éminent chef Herman Lévy.

Hambourg vient d'avoir la primeur d'un nouvel opéra : *les Étudiants espagnols*, musique du compositeur danois Lange-Muller.

La *Revue Générale* ouvre un concours public :

1° Pour une nouvelle ou un roman, d'une étendue d'environ huit feuilles d'impression au moins, soit 128 pages du format de la *Revue*. 2° Pour un recueil de poésie.

Les auteurs ont la liberté absolue du choix de leurs sujets, pourvu qu'ils respectent la religion, la morale et les bienséances

Les prix ne seront attribués que si les œuvres envoyées sont passables, au dessus du médiocre.

Il y aura : 1° Pour le concours de nouvelles, 3 prix : le 1er de 500 francs, le 2me de 200 francs, le 3me de 100 francs. 2° Pour le concours de poésie, 3 prix : le 1er de 250 francs, le 2me de 100 francs, le 3me de 50 francs. Tous payables le 25 janvier 1885.

La *Revue Générale* se réserve, en principe, le droit de propriété sur toutes les œuvres primées.

Tous les manuscrits doivent être très lisiblement écrits, sur le *recto* seulement des pages, porter une devise de concours, reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les manuscrits doivent être adressés avant le 1er août 1884 à la direction de la *Revue*, 153, rue de la Loi, à Bruxelles.

Les manuscrits non primés seront restitués à leurs auteurs, sur leur demande.

Un correspondant du *Guide musical* écrit à ce journal.

« Je sors de la quatrième et dernière audition de *Tristan et Iseult* qui a clos aujourd'hui la série des concerts d'abonnement de la société dirigée par M. Charles Lamoureux. Je n'ai jamais vu pareille ovation. On aurait dit que la salle allait crouler. L'exécution est merveilleuse dans son ensemble et produit une irrésistible et profonde impression. Cet orchestre de Lamoureux commence à être tout à fait supérieur. Lamoureux l'a dans la main comme une orange que l'on peut presser plus ou moins, et selon qu'il faut un piano, un pianissimo, un mezzo forte, un forte ou un fortissimo, la pression est sensiblement celle qu'il faut. La musique de Wagner n'est pas rendue à Munich ni à Bayreuth avec plus de précision, de nuances plus fines, une plus claire intelligence du drame, et surtout avec une perfection plus soutenue. Mais aussi quel fabuleux succès pour les artistes ! Les gens du monde eux-mêmes se mêlent d'être enthousiasmés. Il est déjà de très bon ton d'être wagnérien. Bien mieux. Il n'est question dans nos théâtres lyriques que de monter les œuvres de Wagner. Il n'y a pas jusqu'à M. Maurel, m'assure-t-on, qui n'ait l'intention de faire de son théâtre italien un *théâtre international* où le répertoire de Wagner formerait le principal fonds d'exploitation. Voilà, je crois, qui serait assez piquant. »

Le même journal relève les meilleurs articles parus, à Paris, au sujet des auditions de *Tristan et Iseult* aux concerts Lamoureux.

Parmi ces articles, il faut noter l'analyse fort intelligente, d'une forme littéraire habile et très bien appropriée, dans laquelle M. Catulle Mendès interprète et traduit en *poète* la donnée *poétique* de l'œuvre (*Gil Blas* du vendredi 7 mars). — Dans un genre tout différent et purement amusant, il faut lire l'article désespéré paru dans le *Siècle* et reproduit par le *Ménestrel*, où M. Oscar Comettant raconte qu'il a été malade de l'effort fait par lui pour écouter *impartialement* cet acte, dont il trouve *bestiale* la scène importante, et dont les héros lui paraissent *accomplir une fonction physiologique furieuse et malpropre* (*Le Ménestrel* a dû remplacer un passage de cet article par des lignes de points). M. Oscar Comettant ajoute que l'audition des deux autres actes l'eût *tué;* à Dieu ne plaise! Ce martyr de sa pudeur eût fait pâlir la douce mémoire de la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre. Il faut ranger cette âme d'hermine dans la catégorie touchante et pure à laquelle appartient cette dame connue, qui, au milieu du deuxième acte du même *Tristan*, faisait signe à son fils, un grand garçon de 16 ans, de quitter la salle du théâtre. Enfin il convient de citer les articles importants et intéressants de MM. Jullien et Fourcaud, du *Français* et du *Gaulois*.

Signalons aussi un bon article signé Amédée Boutarel dans la *Jeune France*.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.
Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.
Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.
Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. Nos 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAELT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 15. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 13 AVRIL 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Le supplément contenant le texte complet des œuvres de Wagner qui seront exécutées le 20 avril par l'orchestre et les chœurs des Concerts populaires paraîtra Dimanche prochain, jour du Concert.

SOMMAIRE

LA MUSIQUE EN PROVINCE. — LÉON CLADEL. *Etude biographique et littéraire.* — LIVRES NOUVEAUX. *Chrétienne*, par M. Ch. Flor O' Squarr. *Poésies naturalistes. Les Nuits parisiennes*, par Ernest d'Orlanges. — COMÉDIES NOUVELLES. *Le Ménage d'Ernest*, par Laurent De Coninck. — NOTES DE MUSIQUE. *Concert de M^lle Bouré.* — CONCERTS ANNONCÉS. — THÉATRES — PETITE CHRONIQUE

LA MUSIQUE EN PROVINCE

Il n'y a pas longtemps que Bruxelles connaît la musique. Les Concerts populaires, qui ont dans la plus large mesure contribué à en propager le goût, datent de vingt ans, tout au plus, et le Conservatoire n'était avant le 13 février 1832, qu'une très modeste école de musique. Fondé en 1813, il ne fut même, pendant treize ans, qu'une obscure école de chant où l'on enseignait uniquement le solfège et la vocalisation. Le professeur de la classe de solfège, M. Van Helmont, touchait 600 francs d'appointements par année, et l'établissement ne possédait qu'un seul piano, — loué 150 francs !

Cela paraît singulier aujourd'hui que les auditions se multiplient, que des solennités artistiques nombreuses ont fait apprécier la plupart des compositions classiques et modernes, que tout le monde se pique de pouvoir juger une symphonie, et que, de fait, il y a pas mal de gens qui ont des notions musicales assez développées.

Notre tempérament aidant, nous avons subi aisément l'initiation. Venu tardivement, le mouvement musical a dépassé peut-être, dans le renouveau artistique belge, la poussée en avant des arts plastiques et de la littérature. De tous les arts, l'art musical est celui qu'on semble comprendre le mieux chez nous : c'est, dans tous les cas, celui qui paraît faire l'objet des prédilections de la foule.

Si nous rappelons la fortune rapide qu'a faite à Bruxelles la musique, c'est qu'il est là bas, dans ces nécropoles qu'on nomme les petites villes, de braves garçons qui enragent, de toute la rage de leur conscience d'artiste indignée, de voir l'indifférence avec laquelle le milieu dans lequel les a placés leur naissance ou les hasards de la vie accueille leurs efforts.

Implacable en ses dédains et son égoïsme, toute entière à la mesquine querelle des deux partis qui se disputent un siège au Conseil communal ou le droit d'envoyer un député au Parlement, la petite ville traite

la musique de coûteuse inutilité. L'artiste est pour elle un bohême compromettant. Il marche par les rues silencieuses et mornes entouré du nimbe que font rayonner autour de son front les légendes bourgeoises d'il y a cinquante ans. Des fenêtres qui espionnent, leurs rideaux à demi-clos, on se le montre. C'est un monsieur qui connaît des actrices. C'est un monsieur qui ne va pas à *la Société*. C'est un monsieur qui ne parle pas politique. Homme de mauvaises mœurs, horloge détraquée, illuminé va! Et désespérément le moucheron se débat dans ces tenaces fils d'araignée. S'il n'est pas doué d'une foi robuste et d'une volonté d'acier, l'artiste sent le découragement naître, grandir en lui et l'étouffer. La méchanceté des hommes paralyse sa pensée, tue son inspiration et lui arrache des mains le bâton de commandement.

Pauvre garçon! L'exemple de Bruxelles, ville de province au point de vue musical il y a cinquante ans, aujourd'hui capitale, est de nature à ranimer son courage, et c'est à son intention que nous écrivons ces lignes. Quelle plus belle récompense pour un artiste que de voir s'épanouir l'art auquel il a consacré sa vie, quel plus glorieux couronnement d'une carrière que le triomphe des principes qu'il a défendus? Le terrain est plus rebelle en province? Qu'importe! Il s'agit de le remuer davantage, d'y promener en tous sens la charrue, sans craindre les pierres et les racines. La bonne graine y germera quelque jour et la moisson viendra.

Déjà sont victorieux plusieurs énergiques lutteurs. Qui ne connaît l'influence qu'exerce à Anvers avec sa poignée de musiciens, devenue petit à petit une armée redoutable, le maître Peter Benoit? Il a de ses robustes épaules porté, à lui seul, durant des années, le poids des hostilités, des rancunes, des rivalités provinciales. Son art intransigeant s'est imposé. Sans jamais faire de concessions, car dans ces luttes corps à corps avec la sottise et le préjugé toute concession est mortelle, il a audacieusement implanté ses principes, sa compréhension large, son esthétique idéaliste. Le public, vaincu, s'est incliné devant lui et l'a proclamé un maître.

Emile Mathieu est arrivé en 1881 à Louvain. Il s'est mis à la tête d'une école de musique embryonnaire, où tout était à organiser. Dès 1882, il donnait deux grands concerts où il affirmait le travail opiniâtre de l'École. La semaine dernière, il faisait jouer *l'Escaut*, l'un des grands oratorios de Benoit, qui présente pour les chœurs et pour l'orchestre, des difficultés techniques considérables, et Louvain acclamait l'œuvre et ses interprètes.

Ce que Benoit a réalisé à Anvers, ce que Mathieu s'efforce d'atteindre à Louvain, Jean Van den Eeden le poursuit courageusement à Mons, et l'on ne saurait assez louer la persévérance qu'il met dans cette œuvre de propagande. Il y a quatre ans, — il venait d'être placé à la tête de l'école de musique, — Van den Eeden organisait un festival qui mettait toute la ville en émoi et réunissait dans la vaste salle du Manège un auditoire immense.

Depuis lors, l'Ecole de musique est devenue Conservatoire. Les classes ont été organisées, les professeurs sont venus et chaque année les concerts que donne le Conservatoire marquent un pas en avant.

L'audition à laquelle nous avons assisté lundi dernier a été sensiblement meilleure que celle dont nous rendîmes compte il y a deux ans. L'orchestre a gagné en éclat, en puissance. Son chef ne craint pas de lui confier l'interprétation des maîtres modernes les moins classiques : on jouait, lundi, du Tschaïkowski, du Dvorak, du Brahms, toutes compositions nouvelles pour la Belgique, sans préjudice de deux œuvres anciennes : la première symphonie de Beethoven et une gavotte du *Temple de la gloire* de Rameau. Deux solistes, M. Cockx, violoncelliste, professeur au Conservatoire et M^lle^ Mahieux, cantatrice, prêtaient leur concours à l'audition, qui a été excellente et digne d'une grande ville.

Assurément, dans ces milieux ignorants et attardés, il serait facile d'avoir de retentissants succès en exécutant des compositions à la portée du public. Une fantaisie sur *la Favorite* ou la valse de *Faust* plairait plus que la *Rhapsodie slave* et les *Danses hongroises*. Et de son côté, l'orchestre s'assimilerait plus aisément les rythmes uniformes de ces œuvres que les mouvements contrariés, coupés de ralentissements, des pittoresques inspirations de Brahms et de Dvorak. La presse locale ne se servirait pas des expressions dédaigneuses qu'elle emploie à l'égard d'œuvres qu'elle n'est pas à même de comprendre.

Mais ces audacieuses et loyales tentatives d'intronisation de l'art contemporain en plein pays ennemi sont l'honneur de ceux qui les font. Tôt ou tard, ils en seront récompensés. L'art rembourse toujours en renommée les dettes qu'on contracte pour lui. C'est un débiteur parfois lent, mais qui jamais ne manque à sa parole.

Léon Cladel

Étude biographique et littéraire.

Je n'avais jamais vu Léon Cladel. J'avais beaucoup lu ses livres. L'*Homme de la Croix aux Bœufs*, acheté à la gare du Midi, un soir d'été, au moment de quitter Bruxelles pour Virginal où ma maisonnée était en villégiature, m'avait laissé la résonnance d'une émotion poignante, et son drame se déroulant dans le paysage quercynois hantait ma mémoire comme le résidu d'un rêve violent. Le *Bouscassié* et son idylle avaient, depuis, mis un adoucissement à cet âpre souvenir. Mais *Ompdrailles* et *la*

Fête votive de Saint-Bartholomé Porte-Glaive, successivement recherchés et dévorés avec une passion de curiosité obsédante, m'avaient rendu l'impression première de brutalité épique, tendre pourtant à certaines pages. J'avais construit l'auteur d'après mes sensations; je me le figurais robuste, ramassé, solide sur ses jambes de bon piéton rustique, la main rude, le col court, le teint broyé dans le rouge et la sépia, les cheveux noirs, crépus et durs; bref celui qui avait groupé sous le titre *Mes Paysans* quelques-unes de ses œuvres intenses, devait être un paysan; celui qui avait sculpté Ompdrailles, le lutteur triomphant, devait avoir quelque chose de la musculature de son héros.

Un jour je reçus de lui une courte lettre. Il avait lu *la Forge Roussel*. Il me disait : C'est bien. L'écriture était déhanchée, active; la signature, où les majuscules et les minuscules se mêlaient en désordre, me sembla un croquis confirmant la figuration que je m'étais faite du personnage.

J'étais sous l'influence de ces impressions, et le Cladel de mon imagination, jamais contredit dans ses contours, prenait peu à peu la fixité des profils de médaille, quand, il y a un an, Camille Lemonnier, au banquet que notre jeune école artistique organisa comme une émeute pour venger des dédains officiels lui, le vivant, et Octave Pirmez, le mort, dont la chaise vide, couronnée de roses, et le couvert sans convive, lui faisaient face, me dit, après l'apaisement des toasts et des acclamations : Je vais me marier; tu seras mon témoin, hein? — Je répondis : Oui. — Il ajouta : Tu le seras avec Léon Cladel.

A quelques semaines de là, le jour fut fixé. Lemonnier préparait son gîte dans la banlieue, à La Hulpe, à la sortie de la forêt de Soignes, presque au bord du grand étang. En arrivant le matin à la ville pour les derniers soins, il entrait au vieux Palais de Justice, où j'étais pour plaider, me tenait cinq minutes dans un couloir, braquant sur moi, derrière son binocle, ses bons yeux bleus, ouverts dans sa face un peu rougeaude sous son front, diminué par les boucles rousses qui s'y abattent, et m'expliquait de son ton saccadé, entrecoupé de *hein!* quelque détail de ménage ou quelque projet littéraire.

L'avant-veille de la cérémonie il m'aborda en disant : Cladel arrive demain. — Chez toi? — Non, impossible, ma maison n'est qu'une cabine. — Où alors? — A l'Hôtel de Hollande. Je l'y ai annoncé. — A l'Hôtel de Hollande! Rue de la Putterie! Mais c'est un cimetière dans un bas-fond. — Eh! que veux-tu? c'est un homme simple, cénobitique, ennemi du faste. — Très bien, mais l'ennui, la solitude froide, le marasme des lieux sans soleil! Il est du Midi, n'est-ce pas? C'est un Montalbanais? — Oui, mais les grandes auberges luxueuses l'horripileraient et toutes les autres se ressemblent. — S'il logeait chez moi? — Il n'y faut pas penser : c'est un malade, un sauvage, un fauve, tu ne peux pas recevoir en appartement un sanglier. — Mais c'est aussi un grand écrivain, un admirable artiste; il faut qu'il y ait toujours place pour ceux-là; qu'importent le confortable et l'étiquette? — Soit. Tu ne m'en voudras pas, si tu as quelques misères? — Je n'en aurai pas, car je ne les verrai pas. Un souverain de la littérature descend chez moi, voilà tout ce que je sais. L'honneur est pour moi et pour ma demeure. Seul je serai l'obligé.

Le lendemain, empêché par des devoirs professionnels d'aller moi-même à la gare, je recrutai deux Jeune-Belgique, Octave Maus et Max Waller, qui acceptèrent d'être les aides-de-camp de mon futur hôte pendant son séjour en Belgique. Ils le reçurent à la descente du wagon et joyeusement l'amenèrent en voiture découverte. Nous étions en juillet. Quand le landau s'arrêta dans l'allée cochère, je vis pour la première fois ce natif du Quercy, que je croyais pareil aux arbres bien plantés des pentes qui, de la Méditerranée à l'Océan, achèvent les Pyrénées en les rattachant aux plaines dont Toulouse est la reine.

Il était assis sur la banquette du fond à côté de Max Waller l'imberbe, ayant en vis-à-vis Octave Maus, le blond. Il avait l'aspect souffreteux. Il était maigre. Il me regardait avec de petits yeux vifs scintillant dans un visage de Christ émacié. Sous un chapeau de haute-forme défraîchi, posé bizarrement, sans doute pour la facilité du voyage, sur un chapeau bas, en feutre, descendaient des cheveux châtain-foncé qui rejoignaient une barbe longue. Le teint était terreux, la physionomie maladive et inoubliable. Il me regardait, inquiet, eût-on dit, et étonné.

J'étais stupéfait! Stupéfait, oui, mais ému, troublé, devant cette silhouette touchante, doucement triste et résignée, me semblait-il, qui se substituait tout-à-coup, avec une poésie pénétrante, au personnage massif et dantonnesque qui jusqu'alors pour moi correspondait au nom de Cladel, et venait de s'évanouir comme un fantôme au premier chant du coq.

Les deux jeunes introducteurs sautèrent de la voiture. Et lui, non sans effort, descendit.

« Soyez le bienvenu chez moi, lui dis-je. Je suis heureux de recevoir à mon foyer un artiste et un maître. — Je vous remercie de me donner l'hospitalité, répondit-il; c'est le meilleur moyen de nous connaître, ce que je souhaite de bon cœur. »

Nous le menâmes à l'appartement qui lui était destiné. C'étaient, au deuxième étage, une chambre à coucher et un salon, largement éclairés sur le boulevard de Waterloo dont les six rangées d'ormes, serrés et feuillus, formaient, par leurs cîmes, un amoncellement de verdure derrière lequel se développait l'immense perspective du nouveau Palais de Justice, dressant son dôme, pareil à un aérostat, dans un horizon fermé à l'Occident par les côteaux brabançons de la vallée de la Senne. Deux fenêtres étaient ouvertes sur le balcon par lequel entrait l'air frais du plateau d'Uccle.

Il marcha droit à ce grand soupirail et à cette vue admirable : il regarda, paraissant nous oublier. A gauche, dans un lointain vaporeux, au pied des collines sur lesquelles la ville s'étage, dans les prairies, un train, petit comme un jouet à cette distance, fuyait sans bruit, déroulant sa vapeur. « Où va ce train? dit-il. — A Paris, reprit l'un de nous. » Il resta pensif.

Puis rentrant dans la chambre et regardant tout ce qui avait été disposé, avec beaucoup de soin et quelque luxe, pour lui faire le séjou ragréable : « C'est fort beau, dit-il. — Et avec hésitation : Je ne suis pas habitué à cela. N'auriez-vous pas une mansarde..... avec rien dedans? »

Il nous vint à tous un sourire. « Pas pour le moment, répondis-je. Mais je puis en faire dégarnir une. »

A ce moment survint une mienne cousine, parente de ma femme, arrivée de Toulouse deux ans auparavant pour passer chez nous *une huitaine*, et qui depuis (l'excellente fille) ne nous avait plus quittés. Est-ce son éloge ou le nôtre qu'elle faisait par cette fidélité confiante et naïve? Petite, noire, étonnamment vivace, toujours joyeuse, grassouillette comme le deviennent à trente ans les espagnoles y compris celles dont les ancêtres, débordant l'arête montagneuse de l'isthme, ont peuplé les rives de la Garonne, elle

avait exulté à l'annonce de la prochaine arrivée d'un compatriote. Parlait-il le patois natal, ce méridional parisianisé? Quand elle l'aperçut, en sa mince et petite stature, avec son visage jaune envahi par le poil, ses luisants regards, décharné et nerveux, portant sans doute en ses veines le sang sarrasin de quelque compagnon de l'émir Abder-Aman vaincu par Charles-Martel, elle n'en douta plus sans doute, car elle lui dit, sans attendre la présentation : « Eh! tu, de Muntalba, souy de Toulouso; le memo soulel nous a cramat quand eren pitchous. Te saludi (*).

Un Natchez entendant résonner boulevard de la Madeleine l'idiôme des grands lacs n'aurait pas été plus ébahi que notre voyageur au bruit caressant de cette langue lointaine. Comme un coup de lumière, une expression ravie éclaira son visage. Il fit brusquement un pas vers elle, et, lui serrant le bras à deux mains, exclama : Uno païso! Bondious! Uno païso! Pas poussiplé! Le cor me mounto sur la bouqueto; me cal l'embrassa! (**) — Et l'enveloppant, il lui déposa, à travers les longs fils de sa barbe, un affectueux et bruyant baiser à chaque coin de la bouche. « A la bounhouro! Sios un beritaple païs (***), dit gaîment la cousine. — Et elle ajouta : On s'embrasso pas atal aïci. Soun de cadenos de pouts (****) ».

Se tournant alors vers moi : Je demande qu'on me confie Monsieur Cladel. Je veux être sa ménagère. Oui, votre servante, lui dit-elle. Quand vous aurez besoin de n'importe quoi, appelez. Je me nomme Elisa.

Il reprit : Elisa? allons donc! Nous dirons Lisette ou Lisou. Par Saint-Carnus de l'Ursinade, je retrouve ici ma grande patrie, la France, et ma petite, le Quercy.

Il s'installa, et dès le soir, après un repas cordial qu'il trouva un peu long, car, bien qu'arrosé de Barsac et de Frontignan, des vins de sa province, il fut servi à la flamande, il était acclimaté.

(*La suite prochainement.*)

LIVRES NOUVEAUX

Chrétienne, par CH.-M. FLOR O'SQUARR. Bruxelles, HENRY KISTEMAECKERS, éditeur.

M. Ch. Flor O'Squarr a fait preuve, dans cette étude, de talent et de puissance. L'œuvre est bien composée, vivante, présentant un intérêt dramatique qui se poursuit jusqu'à la dernière page; le style en est éloquent dans sa simplicité. Mais, dans le roman moderne, on a le droit d'espérer trouver autre chose qu'un récit proprement charpenté, convenablement écrit. C'est le côté psychologique, l'anatomie morale des personnages mis en œuvre qui surtout doivent préoccuper le critique. Considérée à ce point de vue, l'œuvre se détraque et se disloque. Cette chrétienne n'est après tout qu'une hystérique; seulement, son hystérie est double, amoureuse et dévote alternativement. Aujourd'hui, c'est le désir qui la mord, ardent, farouche, insatiable; c'est Messaline, à la fois saoûle et assoiffée de volupté, *lassata sed non satiata*. Demain c'est Dieu qui la ressaisira et qui la jettera haletante, extatique au pied de la croix.

Celui que Thérèse (joli nom d'hystérique) aime par les sens est odieux à son âme. C'est un mécréant, un athée, un communard. Dès qu'une circonstance quelconque la distrait du mâle, le monstre reparaît. Ce sont ces transformations continuelles de l'amant en diable, de la courtisane en fanatique, qui remplissent le roman et en font l'intérêt. Thérèse finit par étrangler son amant, malade et sans forces, pour faire sa paix avec Dieu.

Cet effroyable dénouement d'un drame d'amour est disproportionné et suppose un fanatisme constant, farouche, implacable, que l'on cherche vainement dans cette faible et nerveuse créature, dans cette Manon esclave de son caprice alternatif, qu'un baiser, qu'une caresse arrache à l'amour divin sans plus d'efforts qu'il n'en faut pour cueillir une fleur et que la vue d'une madone, le son d'une cloche, un parfum d'encens, l'aspect d'une soutane, suffit pour ramener à Dieu, au mépris de l'amour juré.

Ce n'est pas le fanatisme religieux dans sa sombre grandeur que M. Flor O'Squarr nous montre, c'est l'inconstante et maladive énergie d'un système nerveux exaspéré. Va donc pour la névrose, puisque sauf la névrose, de nos jours, il n'est plus de roman. Subissons comme Thérèse elle-même la fatalité des nerfs. Mais si les nerfs ont leur fatalité, ils ont aussi leur logique et c'est cette logique que nous reprochons à M. Flor O'Squarr d'avoir souvent méconnue. Peut-on admettre, par exemple, qu'il suffise à l'hystérique, chaude encore des caresses de son amant, d'apercevoir un crucifix au milieu de ses nippes pour immédiatement, sans transition et par coup de foudre, prendre cet amant en haine, ses caresses en horreur et pour se jeter éperdument entre les maigres bras du supplicié? Ce n'est pas l'alternance de la piété et de l'amour, c'est leur combinaison, leur confusion, leur pénétration réciproque qu'il eût été intéressant de décrire. Ainsi comprise, l'étude psychologique eût été autrement réelle et puissante qu'elle ne l'est dans cette piété à cascades et dans cette sensualité intermittente.

Poésies naturalistes. — Les Nuits parisiennes, par ERNEST D'ORLANGES. Paris, HURTAN, Galerie de l'Odéon.

Les Nuits parisiennes sont, l'auteur le déclare dans une courte préface, les procès-verbaux rimés de ses déambulations nocturnes à travers les théâtres, les cafés et les filles de Paris. Ce genre a été mis en honneur par Jean Richepin dans sa *Chanson des Gueux*. Faut-il ouvrir à ce genre faisandé les portes de la littérature et accueillir dans le langage des dieux l'argot des brasseries et des lupanars? Ma foi, oui, la poésie a perdu le droit de se montrer bégueule, les académiciens l'ont tant embêtée et, pour se distraire, elle a pressé sur son sein de marbre tant d'affreux voyous qu'elle est devenue fille publique et que la police des mœurs, plus vigilante, devrait l'inscrire sur son contrôle. Cela entendu, étant bien établi qu'il n'y a plus à Paris d'autre atmosphère que celle des bouges, d'autre gaîté que celle des ivrognes, d'autre parfum que celui de l'ail, d'autres femmes que des catins, d'autre muse que la muse plastique, constatons que les vers de M. Ernest d'Orlanges révèlent une intelligence très exacte du rythme, un sens très vif du pittoresque, et en même temps une grande sincérité. Ce poète là a réellement vécu ce qu'il chante; il n'y a pas toujours lieu de l'en féliciter, mais enfin c'est quelque chose que de rencontrer en poésie du vin qui a été bu, des femmes qui ont été *aimées*, des baisers qui ont retenti sur des joues fraîches ou peintes, alors que trop souvent les poètes ne nous servent que le vin qu'ils voudraient boire, que les beautés

(*) Montalbanais, je suis de Toulouse, le même soleil nous a brûlés quand nous étions petits. Je te salue!

(**) Une payse! Bon dieu! Une payse! Est-ce possible! Le cœur me monte aux lèvres, il faut que je l'embrasse.

(***) A la bonne heure! C'est un vrai compatriote.

(****) On n'embrasse pas comme ça ici. Ce sont des glaçons.

qu'ils n'ont entrevues que dans la fumée de leur pipe et que les spasmes d'amour qu'ils rêvent en humant leur lait de poule ou en mettant leur bonnet de coton. Vive la réalité, à bas l'affectation et la pose !

M. E. d'Orlanges avoue qu'il a écrit son livre « pour embêter les bourgeois et les moralistes ». Je frémis de constater que je ne suis ni bourgeois ni moraliste, moi qui fais tout au monde pour atteindre cet idéal, car les *Nuits parisiennes* m'ont beaucoup amusé.

Comédies nouvelles

Le Ménage d'Ernest, comédie en un acte, par Laurent De Coninck.

Le théâtre de la rue de la Loi, de préférence à l'époque où son voisin le Parc revêt sa robe printanière, a l'habitude de nous présenter une piécette du terroir, œuvre de quelque débutant timide sans doute, mais suffisamment audacieux pour croire à l'avenir de l'art dramatique national.

L'hostie gouvernementale aidant, cette sorte de première communion se passe comme une vraie fête de famille, le plus gaiement du monde. Le nom de l'auteur est proclamé au milieu des applaudissements des amis dévoués et des quelques spectateurs qui sont venus bien avant le lever du rideau. La formule d'usage prononcée, la toile tombe une seconde fois, tandis que les loges s'ouvrent brusquement et que les sièges des stalles s'agitent avec fracas.

Jusqu'à ce jour, c'était généralement la presse qui fournissait les aspirants dramaturges. Georges Dubosch, qui semble rentré dans la coulisse ; Maurice Kufferath, qui a suspendu sur nos têtes les *Potiches de Damoclès ;* Adolphe Leclercq qui, lui aussi, a voulu avoir sa « *Part du feu* ». Cette fois, c'est le Barreau qui a envoyé la victime expiatoire. On accuse les avocats de faire tant de choses ; il est tout naturel qu'ils fassent aussi du théâtre.

Le coupable d'aujourd'hui, un jeune, un très jeune, M. Laurent De Coninck, possède, pensons-nous, un casier littéraire vierge de tout délit et de toute contravention. Son acte de courage et de dévouement mérite d'autant plus de félicitations.

Le Ménage d'Ernest, c'est l'éternelle histoire des querelles qui fatalement éclatent entre les jeunes époux, une fois que la satiété est venue, et que leur voix est fatiguée de roucouler sans cesse le même duo d'amour. Histoire vieille comme le monde, plus vieille que le théâtre, traitée cent fois, mais toujours vraie, toujours actuelle. Monsieur a des velléités de reprendre son train-train d'autrefois ; il rentre tard au logis ; Madame, lasse d'attendre, a dîné seule. L'époux reçoit un accueil aussi froid que les reliefs du repas.

La tempête gronde ; on échange des mots aigres-doux, et voilà la guerre allumée !

Ces duels conjugaux n'offrent guère d'attraits, ne captivent l'attention que par la souplesse du jeu ou l'adresse que les adversaires déploient en parant les coups. Les passes doivent être habiles, les ripostes doivent être vives.

Exiger d'un Bruxellois la verve étincelante de Meilhac ou de Pailleron, ou la finesse du dialogue de Musset serait montrer une rigueur excessive.

Bornons-nous à dire que les personnages de sa pièce se chamaillent gentiment, en bon français, dans une langue qui a le mérite d'être à la portée de tout le monde.

Quand les infortunés se sont bien débattus, émiettant leurs théories sur leurs devoirs et obligations réciproques, l'usage veut qu'un *Deus ex machina* quelconque intervienne à point nommé pour empêcher une catastrophe.

Ici, c'est la belle-mère qui arrive — comme par hasard — et qui, en stratégiste habile, parvient à opérer un rapprochement entre les deux parties. La belle-mère ! eh ! mon Dieu, oui ! Nous avons changé tout cela ! La classique belle-mère, acariâtre, haineuse, s'en est allée rejoindre au magasin des accessoires les Anglaises ridicules et les notaires gâteux. Maintenant elle n'est plus le démon de la discorde ; désormais elle sera l'ange de la conciliation.

Nous regrettons pour M. De Coninck qu'il n'ait pas été le premier apôtre de l'idée nouvelle. Il a dû certes se souvenir d'une certaine pièce jouée au Parc l'an dernier, *l'Alouette*, où l'auteur, Albert Wolff, essayait également de réhabiliter la belle-mère.

Du mouvement, beaucoup de mouvement, une assez grande entente de la scène, des mots — un peu triviaux parfois — mais qui font rire, des époux qui se réconcilient, une belle-mère qui prêche l'union et l'amour conjugal, il n'en a pas fallu davantage pour satisfaire le public. Nous ne nous montrerons pas plus difficile que lui.

Que M. De Coninck suive l'exemple de son héros : qu'il fasse bon... ménage avec la compagne qu'il s'est choisie, la Muse dramatique, et que, sous les auspices de Belle-mère Critique, il travaille en époux consciencieux à la propagation de l'espèce.

Notes de musique

Concert de Mademoiselle Bouré.

Il y a trois ans que nous n'avions entendu Mlle Bouré. C'était au Grand Hôtel, en avril, à une intéressante séance à laquelle ce qui fut l'embryon de l'*Union instrumentale* — on le nommait le quatuor A. L. B. K. — prêtait son concours.

Elle chantait ce soir là ce même *Arioso* du *Prophète* qu'elle a fait entendre à la Grande Harmonie samedi. Elle le chantait d'une voix agréable, harmonieuse, et en musicienne.

Sa voix est restée ce qu'elle était et l'artiste s'est développée. Elle a chanté très convenablement avec M. Agniez le duo de la *Favorite* — nous eussions préféré autre chose — et, seule, la *Chanson espagnole* de Jouret et un air de Haendel, fort bien dans sa voix.

M. Agniez — déjà nommé — est un baryton dont la voix n'est pas encore posée et qui a besoin d'études, mais il a du « creux », le timbre est sonore, et l'on peut fonder sur lui un espoir d'avenir.

Enfin MM. Poncelet et Liégeois, deux excellents artistes bien connus, ont tiré l'un de son saxophone, l'autre de son Stradivarius, des sons qui ont paru enchanter le nombreux auditoire qui assistait à cette intéressante audition.

Concerts annoncés

Dimanche 20 Avril, à 1 1/2 heure, au théâtre de la Monnaie. Dernier concert populaire de la saison, consacré exclusivement aux œuvres de Richard Wagner. Répétition générale : le 19, à 2 1/2 heures, à la Grande Harmonie.

Mardi 22. — Le concert de la *Société de musique de Bruxelles*, qui devait avoir lieu au Palais des Beaux-Arts le 19 avril est remis au 22. Le programme porte le *Requiem*, de Verdi ; le quatuor

de *Rigoletto;* l'hymne et la marche des *Troyens à Carthage*, de Berlioz.

Solistes : Mmes Adler-Devries et G. Tremelli, de l'opéra italien de Paris, MM. Vergnet et Foli, ce dernier du théâtre de Covent-Garden.

Par suite de ce changement de date, le motif qui empêchait la *Société des Concerts populaires* de donner une répétition générale du concert annoncé pour le 20 n'existe plus. Cette répétition aura lieu le 19, à 2 h. 1/2, à la Grande Harmonie comme d'habitude.

Samedi 26, à 8 heures, à la Grande Harmonie. Dernier concert des *Artistes musiciens*, avec le concours de Mme Caron et de M. Gresse.

Dimanche 4 Mai, à la Grande Harmonie. 1re exécution de *Job*, oratorio de M. Chiaromonte. Solistes : Mmes Duvivier et Dyna Beumer ; MM. Heuschling et Delaquerrière.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à dimanche prochain le compte-rendu des concerts des conservatoires de Bruxelles et de Liège, de l'Ecole de musique de Louvain et de l'académie de Namur.

Théâtres

Théâtre de la monnaie. — On a renoncé à l'idée de faire jouer le *Châlet* par les artistes du grand opéra. C'est le ballet-pantomime de M. Steveniers, livret de M. Berlier, primé au dernier concours, qui sera joué avec *Joconde*. Titre : *le Poète et l'Etoile*.

Les répétitions de l'œuvre de Nicolo sont activement poussées. Rappelons, à ce sujet, que *Joconde* n'a plus été joué à Bruxelles depuis douze ans. Une reprise en fut donnée le 27 mars 1872 avec Arsandeau dans le rôle de Joconde et Mlle Nordet dans celui de Jeannette.

On jouera jeudi *Galathée*.

Théâtre des Galeries. — *La Grande-Duchesse*, très convenablement interprétée et mise en scène avec beaucoup de luxe, continue à attirer la foule.

Théâtre du Parc. — Ce soir, dernière représentation de MM. Coquelin et Febvre. *L'Aventurière* et *les Précieuses ridicules*. Prochainement, reprise de l'*Ami Fritz* et première de *la Flamboyante*.

Théâtre Molière. — Dernière représentation de l'étonnant succès du *Maître de Forges*.

Théâtre de l'Alcazar. — *Les Cent Vierges*, de Ch. Lecocq

Petite chronique

Le *Journal des Beaux-Arts* de Saint-Nicolas, rendant compte de l'exposition du Cercle des Aquarellistes et Aquafortistes, dit qu'après « l'explosion de dynamite des *Vingtistes* » cette exposition fait l'effet d'une « douche d'eau fraîche sur des ruines encore fumantes. »

Une douche est bien le mot qui convient. Le *Journal des Beaux-arts* deviendrait-il malicieux ?

Le même journal signale parmi les exposants, qu'il nomme, on ne sait pourquoi, « des buveurs d'eau » *le spirituel Félicien Rops, dont les œuvres arriveront hélas ! trop tard pour l'ouverture et pour la visite de leurs Altesses Royales, mais assez en temps pour prouver que les disputes d'école le laissent froid,* » etc.

Oh ! oui, très froid. C'est pour prouver son tempérament de glace qu'il exposait aux *XX* son *Saint-Antoine* et que le cercle *Als ik kan* attend sous l'orme.

Puisqu'il est question de Rops, il n'est pas inutile de faire connaître dans quels termes cet homme *au tempérament froid* acceptait l'invitation des *XX* et le sens qu'il attachait à l'exposition de combat qui allait s'ouvrir.

Voici sa lettre :

Messieurs,

Je suis à la fois très flatté et très touché de l'honneur que vous avez bien voulu me faire en me demandant de participer à votre première exposition et en choisissant mon nom presqu'inconnu au milieu de tant de noms d'artistes célèbres, « arrivés », reconnus, affirmés, officiels et dignes de l'être.

Quoique, par parti pris, n'exposant jamais, je tiens à vous montrer mon bon vouloir dans le bon combat que vous livrez et à prendre mon rang de simple soldat derrière les chefs que vous appelez.

Je vous enverrai donc quelques œuvres, peu dignes, certainement, de la distinction que vous faites en ma faveur ; mais elles seront là pour vous prouver toute la sympathie que m'inspire un groupe d'artistes dont les allures ont une fierté et une liberté propres à lui rallier tous ceux pour lesquels, en art, l'indépendance est la meilleure des écoles et le meilleur des gouvernements.

Acceptez, messieurs, l'expression de mes meilleurs sentiments de confraternité. Félicien Rops.

Gustave De Jonghe. — Un des premiers nous avons entretenu le public de l'infortune qui frappe le sympathique artiste et laisse sans ressource aucune une jeune femme et deux enfants.

Le comité dont nous avions annoncé la formation est constitué et se propose de faire une vente d'objets d'art, au bénéfice de la famille du peintre.

Cette idée, est-il besoin de le dire, a rencontré partout les plus vives sympathies, et la commission fait un nouvel et chaleureux appel à la charité et à la solidarité que toujours affirme, plus que toute autre, la grande famille artistique.

La vente reste fixée au 15 mai, et les œuvres destinées à la vente doivent être envoyées avant le 1er, soit aux comités respectifs des différentes villes, que la presse fera connaître bientôt, soit à M. Louis Lampe, expert des musées royaux, rue Traversière, 82, Saint-Josse-ten-Noode.

Certain organe de la petite presse, qui s'est signalé par les malveillantes attaques contre la récente exposition des *XX*, prend texte d'une observation que nous avons faite, dans l'intérêt général des artistes, relativement à certains impôts dont on grève les budgets des expositions du Palais des Beaux-arts, — pour insinuer que la susdite exposition des *XX* avait, financièrement, fait un fiasco.

Ne pouvant contester le retentissant succès artistique de l'exposition, on essaie de nier tout au moins le succès matériel.

Donnons-nous, une fois de plus, le plaisir de constater que le journal en question a perdu l'occasion de ne rien dire. Le compte dressé par le trésorier de la société naissante s'établit, pour cette première exposition, comme suit :

Crédit : fr. 3516.17. Débit : 2935.84. Solde créditeur : fr. 580.33.

Nous souhaitons à toutes les associations artistiques — et autres — des déficits de ce genre.

Toujours réjouissants, les spectacles du théâtre de Verviers. On jouait le dimanche 6 avril :

1° *La Princesse des Canaries*, opéra-bouffe en 3 actes et 4 tableaux ;
2° *Serge Panine*, pièce en 5 actes ;
3° *La tache du nom*, comédie en 3 actes.

Et le lendemain, pour la clôture définitive :

1° *Mam'zelle Nitouche*, comédie-opérette en 3 actes et 4 tableaux ;
2° *Une cause célèbre*, grand drame en 6 actes ;
3° *La Rose de Saint-Flour*, opérette en 1 acte.

Total pour les deux soirées : **21** actes. Il y a progrès. Nous comptions vingt-cinq actes au dernier dénombrement. C'est égal, si après cela les abonnés se plaignent qu'on les vole, c'est qu'ils sont difficiles !

On annonce de Paris que la partition des *Deux pigeons*, le nouveau ballet de M. Régnier, qui sera joué à l'Opéra, vient d'être confié à M. Messager, un jeune musicien bien connu à Bruxelles où il a conduit, pendant une saison, l'orchestre de l'Eden. C'est lui qui a « mis au point » et achevé la musique de *François-les-Bas-Bleus*, joué avec succès aux Galeries.

Les restes de Beethoven et de Schubert seront prochainement exhumés pour être transportés au cimetière central de Vienne. Toutes les sociétés de la ville prendront part à la solennité dont cette translation sera l'occasion

Rubinstein a quitté Paris, lundi dernier, avec son secrétaire, M. Hermann Wolff ; il s'est rendu directement à Copenhague.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

Étude de Me VAN HALTEREN, notaire à Bruxelles, rue du Parchemin 9.

Le notaire Van Halteren vendra publiquement le lundi 28 avril 1884 et jour suivant, à 10 heures du matin, en la *Galerie Saint-Luc, rue des Finances* no 12, à Bruxelles, et sous la direction de M. l'expert SLAES :

LES OBJETS D'ART,

dépendant des successions de M. Jules Vander Stichelen et de Mme Vander Stichelen, décédée, épouse de M. le comte Siméon, — comprenant meubles anciens, porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, tableaux anciens et modernes, bronzes, argenteries, etc.

La vente aura lieu au comptant, avec augmentation de 10 %.
Exposition publique : le dimanche 27 avril, de 10 à 4 heures.

Vente aux enchères d'œuvres d'art n° 32
DE H. G. GUTEKUNST

STUTTGART, **PENSION SIGLE**, NECKARSTRASSE, 18.

Le 1er mai 1884 et jours suivants aura lieu l'adjudication de *l'excellente collection de gravures au burin et sur bois, eaux-fortes*, etc., de toutes les écoles (entre autres aussi de *beaux ornements*), ayant appartenu à M. le Dr FREUND à Berlin et comprenant 3,336 numéros. Prix du catalogue, port compris, 1 mark (en timbres-poste).

H. G. GUTEKUNST, magasin d'œuvres d'art, *Olgastr.* 1b.

Maison PNE MOMMEN
26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

J. SCHAVYE, Relieur
46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884
Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.
PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.
Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.
Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.
Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N°s 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

MUSIQUE.

R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE
28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 16. LE NUMÉRO AVEC SUPPLÉMENT : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 AVRIL 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Un supplément de seize pages in-8° est joint au présent numéro. Ce supplément doit être vendu avec l'ART NODERNE sans augmentation de prix.

SOMMAIRE

VICTOR FONTAINE. — LÉON CLADEL. *Etude biographique et littéraire* Suite). — RIMES DE JOIE, par Théodore Hannon. Edition définitive. — NOTES DE MUSIQUE. *Conservatoire de Bruxelles; Conservatoire de Liège, 3e concert annuel; École de musique de Louvain; Académie de musique de Namur.* — CONCERTS ANNONCÉS. — PETITE CHRONIQUE

VICTOR FONTAINE

Ils s'éclaircissent, les rangs de ceux qui, les premiers en Belgique, rompirent avec les traditions académiques et jetèrent au vent le cri de guerre de l'Art libre. Une implacable fatalité frappe un à un ces jeunes hommes. Les catastrophes se suivent, comme si le superbe groupe d'artistes qui fonda notre école contemporaine eût, dans un pacte cruel, acheté au prix du sang la gloire de renouveler l'art belge.

Tous tombent avant l'âge. Quelques-uns sont morts dans la jeunesse ; d'autres ont à peine atteint la maturité. Victor Fontaine, le dernier à inscrire sur la liste funèbre, succombe à quarante-sept ans, dans l'épanouissement de la vie, à l'instant où son laborieux et consciencieux travail allait recevoir sa récompense.

Bon et cordial garçon ! Jamais ses amis n'oublieront cette intelligente et joyeuse figure d'artiste. Toujours actif, remuant, d'humeur égale, d'une serviabilité parfaite, il s'animait jusqu'à la passion dans les discussions artistiques qu'à propos de tout il provoquait. Le traditionnel coup de pouce zig-zaguant dans l'air soulignait ou terminait fréquemment ses phrases, lancées d'une voix où il mettait parfois — lui, le doux garçon, — une singulière âpreté. De spirituelles fusées, des traits incisifs, frappant juste, de mordantes railleries donnaient à son discours de l'originalité et de l'éclat. Aux prises avec un adversaire, il ne le lâchait pas, le criblait d'arguments, de comparaisons, de saillies détonnant comme des pétards. Le gamin de Paris s'unissait en lui au critique solide en selle. Le samedi, chez Maurice Kufferath, à la table hospitalièrement dressée chaque semaine aux camarades et où fidèlement il venait s'asseoir, dans la bonne et réconfortante atmosphère de l'amitié, c'étaient d'interminables discussions sur l'Art que sa verve soutenait sans jamais se lasser. Aux champs, dans la pittoresque auberge d'Anseremme, le gamin reprenait le dessus. Écolier en vacances, il remplissait la vallée de la Meuse du retentissement de ses exploits ; ses accoutrements

faisaient sensation ; sa gaîté communicative sonnait des fanfares de joie qui animaient les berges, depuis Dinant jusqu'à Hastières.

Puis, dans la gloire des soirées d'été, quand le soleil rouge faisait flamber la rivière, brusquement il amarrait son canot ou jetait sa canne à pêche. La palette au poing, il exprimait en de fines impressions les intimités de la vallée, et ses études harmonieuses, d'une grande sincérité en leur gamme un peu assourdie, s'en sont allées presque toutes, généreusement distribuées aux camarades, piquer aux murs de cinquante ateliers le souvenir de l'excellent compagnon qui n'est plus.

Au retour, il s'acharnait à la besogne. A chaque exposition, on voyait de lui des portraits, consciencieux et vrais, des fleurs, des accessoires, ingénieusement groupés, peints avec un réel talent, dans la tonalité apâlie qu'affectionnait l'artiste. Ses envois au *Cercle artistique* furent tous remarqués. Aux expositions triennales, dans la cohue de toiles aux vibrations éclatantes, ses tableaux avec leurs colorations tranquilles, étaient un peu effacés. Les artistes savaient les découvrir, toutefois, et la critique les proclamait œuvres de maître.

Il nous souvient d'un article de Jean Rousseau qui mit en vive lumière les délicates inspirations de Victor Fontaine. — Camille Lemonnier disait, en 1871, à propos de son exposition au Cercle : « Fontaine peint dans des japons, sur un fond gris très léger, des pivoines blanches au cœur rose. La touche, transparente et claire, caresse de finesses réussies la pâle porcelaine et les tendres nuances des pivoines. C'est savoureux et frais. Son *Portrait,* une grosse bonne figure rougeaude, allumée de reflets gais, bien campée, avec aisance et crânerie, les mains à la pomme de la canne, les jambes allongées, est tout à fait bonhomme. Un modelé gris, touché consciencieusement, fond les plis savants de la bonne tête. C'est très bien vu. Je suis sûr que la ressemblance est frappante, et par ressemblance j'entends surtout l'âme, l'esprit, les habitudes. Fontaine a l'amour du modèle.

« J'aime son inexpérience un peu naïve encore. Pensez donc! Ils reviennent tous de si loin. Un beau jour, après avoir dormi cent ans, comme dans la *Belle au Bois*, ils s'éveillent et se frottent les yeux. Dieu! que ça sent le moisi! Quelles sont ces friperies? Et après avoir dormi cent ans, dans les écoles et les académies où des professeurs, vieux comme Saturne, les tiennent enfermés à deux millions de lieues — et plus — de la nature, ils refont le grand trajet, seuls, un bâton à la main, regardant, s'éblouissant, sentant la jeunesse reverdir dans leurs veines, perdus et retrouvés dans ta splendeur divine, ô nature, — notre seule école! »

La nature! Faire chanter sur la toile ses mystérieux accords de tons, faire palpiter la vie qui l'anime, fixer le rayonnement de la lumière qui l'éclaire, exprimer les sensations intimes qu'elle fait naître et qui ont leur résonnance dans notre cœur, Victor Fontaine s'usa à la recherche de ce problème. L'a-t-il résolu? A-t-il approché de la solution? Dans quelle mesure s'est-il élevé vers elle?

Que ses œuvres répondent. Elles sont de celles qui imposent le respect, parce qu'elles sont sincères. Elles ont une vérité, une simplicité de moyens, une honnêteté artistique qui placent le peintre très haut dans l'estime. Sans doute l'exécution n'a pas toujours été adéquate à la pensée de l'artiste, et parfois sa main a trahi son inspiration. Ses toiles n'en constituent pas moins un faisceau sur lequel solidement s'appuie la renommée de l'artiste.

Fontaine, faut-il le dire? est mort pauvre. Son art n'était pas celui auquel vont les commandes et qui trouve un débit facile chez les marchands. Que ceux qui ont aimé l'artiste songent aux devoirs qui leur reste à remplir. Que ceux qui ont passé, indifférents, à côté de ce travailleur modeste, reviennent sur leurs pas et se rappellent qu'il n'est pas trop tard pour adoucir des regrets et soulager une infortune.

Léon Cladel

Étude biographique et littéraire.

(*Suite*) (*).

Le lendemain nous étions à La Hulpe, par un de ces temps à gros nuages, humides et froids même en été, qui donnent de si vives couleurs au verdoyant paysage de la banlieue bruxelloise. Le vent du sud-ouest, arrivant à grand souffle de l'Atlantique, rasant jusques à trente lieues des côtes la zone maritime et unie des Flandres, balayait de ses rafales les premiers ourlets montagneux du Brabant, et fesait résonner en une longue et sourde clameur, les cimes chevelues qui, sur les quatre mille cinq cents hectares de la forêt de Soignes, un des lambeaux extrêmes de la Sylve ardennaise, noircissent la ligne de faîte qui sépare le bassin de la Senne du bassin de la Dyle.

Lemonnier fut marié sans faste dans la salle, nue comme un parloir de couvent, de la maison communale, par un bourgmestre rustique, imprégnant fortement de l'accent du terroir la lecture qu'il fit aux futurs des articles du code Napoléon sur les droits et les devoirs des époux. Quand le secrétaire débita, en la forme sèchement légale, l'acte de la cérémonie, j'appris que Cladel était né en 1835. Il avait donc quarante-huit ans, mais les lancinantes influences de la vie l'avaient vieilli plus que ce laps. Mélancolique, silencieux et grave, il assistait au déroulement des formalités juridiques, comme un homme qui sait, hélas! qu'en ce monde il y a plus d'heures moroses que d'heures joyeuses, et qui ne doute plus que même là où rayonne, pour tout illuminer passagèrement, la beauté d'une jeune femme, la destinée prépare des germes pour les douleurs futures.

(*) Voir l'*Art moderne* du 13 avril.

Un repas familier nous assembla autour de la table modeste de l'auteur du *Mâle* et du *Mort*. Constantin Meunier, le peintre des épisodes navrants de la vie sociale, le commentateur des misères ouvrières, était là. Dans l'ordonnance de la table, son visage affligé et timide, répondait au visage souffrant et rêveur de Cladel. Tous deux exprimaient, en des types différents, le symbole du crucifié qu'avait fait ressortir sur la plaque de mon imagination le premier aspect de mon nouvel ami, Meunier avec douceur, Cladel avec énergie.

La fête s'achevant dans la sérénité des haltes que font les laborieux sur le route du travail, sans le bruit et sans les frivolités que le vulgaire imagine être la naturelle floraison des réunions d'artistes, et qui sont si peu d'accord avec leur dure existence de connus méconnus.

Cladel séjourna sous mon toit cinq semaines. Le mariage de Lemonnier n'avait pas été le seul but de son voyage. Atteint depuis longtemps de ce mal bizarre qui transforme un homme en..... fabrique de sucre, voyant ses forces faiblir, sa longue crinière grisonner, ses dents s'éclaircir, tourmenté par l'âpre besoin de santé qui est le souci des ouvriers de l'esprit plus peut être que des ouvriers du corps, il venait essayer chez nous d'un nouveau traitement après avoir épuisé ceux de la science parisienne. Lemonnier lui avait parlé de cures accomplies par un sien ami. Il avait pris d'autant plus aisément confiance qu'il en était à la période où l'on désespère de trouver un secours efficace dans ses entours immédiats. Il arrivait à Bruxelles, comme d'autres à Cannes ou à San-Remo.

Depuis, guéri, ou tout au moins singulièrement soulagé par l'observance d'un régime monastique, il a décrit, dans un article du *Gil Blas*, sous le titre *Un Brabançon*, la curieuse personnalité de son médecin belge, un rustique comme lui, athlétique, modeste et bon, qui lui dit un jour que, se levant de table après avoir fêté un Chambertin de 1865, il se heurtait la face, voulant passer, à une glace sans tain dressée derrière lui : Cela n'arrive qu'à des paysans, comme nous.

La présence de Cladel à Bruxelles avait fait événement parmi les Jeune-Belgique qui en étaient encore à la lune de miel de leur bruyant hymen avec l'indépendance littéraire, téméraires ainsi qu'on l'est quand on ne se doute pas encore du péril qu'il y a à braver les forces officielles, galopant comme des poulains à travers les conventions de notre milieu doctrinaire, huant, invectivant, cassant les vitres et les nez, mettant tout en rumeur et soulevant une poussière effroyable d'où on les voyait sortir, compacts et joyeux, pour charger sans relâche le vieux troupeau des ruminants de la littérature. Emile Verhaeren, l'auteur des *Flamandes*, seul, l'avait déjà vu, chez lui à Sèvres. Cherchant la maison, rue Brongniart, il s'était adressé, pour demander l'adresse, à un personnage hirsute qui promenait deux grands chiens. C'était le maître lui-même. Il l'introduisit dans la demeure étrange que je devais connaître plus tard, et, presque incontinent le chargea de conduire Mme Cladel à un dîner que l'éditeur Lalouette donnait à Paris comme préliminaire à la première représentation du *Nouveau-Monde* de Villiers de l'Isle-Adam, que le malheureux libraire avait monté en y engageant tout son avoir et qui devait, le soir même, sombrer corps et biens. Verhaeren nous avait raconté les péripéties de ce repas fantastique auquel était venue une cohue bourdonnante de gens de lettres et de gens de théâtre dans laquelle il s'était trouvé pris et emporté comme une feuille sèche dans les tourbillons d'un torrent.

Dès qu'il sut Cladel arrivé, il accourut, et avec lui toute la bande, ou plutôt la phalange, Albert Giraud, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Georges Rodenbach, Emile Van Arenberg, Arthur James et les autres.

C'était tous les matins, vers dix heures, réception dans le salon dont Cladel, qui ne pensait plus à la mansarde *avec rien dedans*, s'était si bien accommodé qu'il avait demandé qu'on y entretint un feu clair de bûches. O puissance de l'imagination chez les grands metteurs en scène, il ne cessait de dire, quoique la canicule fût venue : Fait-il froid chez vous! Comme on sent que c'est un pays du Nord.

Dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, à proximité d'une table encombrée en peu de jours de journaux arrivés de Paris et de paperasses noircies de son écriture, paisible, content, mal peigné, vêtu d'une vareuse de couleur indécise, celle dont se culottent aux champs les vêtements des garçons de labour par la mystérieuse harmonie qui donne aux lièvres la teinte des sillons, ses jambes fluettes marquant leur ossature à travers un pantalon de forme légendaire, il parlait avec la dignité simple et l'autorité tranquille d'un maître, tantôt anecdotisant sur le mouvement littéraire de Paris, tantôt dissertant sur les œuvres de ses jeunes interlocuteurs. Et sans relâche, il roulait des cigarettes, prenant le papier dans une poche de son veston, et le tabac dans l'autre, réussissant mal à former le mince cylindre, hors duquel bavaient les filaments mal arrimés, frottant alors des allumettes, dont invariablement une douzaine s'éteignaient avant qu'il eut trouvé, dans ses discours, l'hiatus opportun pour mettre le bout aux lèvres et aspirer les premières bouffées.

Rodenbach le trouvait inélégant. La cravate, nouée en corde, du rude fils de *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas*, et le superbe papillon de soie noire dont les ailes s'étalaient au col du poète de l'*Hiver mondain*, faisaient, en effet, vis-à-vis comme chien et chat et certes se seraient sauté à la figure s'ils avaient été vivants. Gilkin déclarait Cladel admirablement excentrique. Verhaeren et Eekhoud, les terriens, se délectaient à sa grandiose ignorance des raffinements de la convenance bourgeoise. Giraud semblait ne voir que l'âme. James, muet quoique fringant en son attitude éveillée de petit coq anglais, se contentait de lui faire craquer les doigts, au départ, par sa poignée de mains, déchaînée comme un brusque coup de sonnette. Quant à Lemonnier, lié à lui de longue date, et plus mûr, il l'approchait avec les bonnes et rondes allures d'un cheval d'attelage pour un compagnon de travail et de ratelier.

Il y eut aussi là, après quelques jours, un assistant qui n'avait au sujet du maître qu'une opinion : qu'il fallait lui lécher les mains et le visage. C'était un terrier d'écurie, blanc avec une étrange tache fauve noyant son œil gauche, court et musclé comme la cuisse d'un gymnaste, remuant et infatigable, ayant flairé, eut-on cru, dans l'écrivain cette tendresse pour l'animal qui, si souvent au cours de ses récits, adoucit les rudes assauts contre l'homme, et par la droiture de la bête apaise la rancœur que donnent les misères sociales. Il était monté un matin, comme s'il avait empaumé une piste, et avait gratté à la porte qui lui fut tout de suite ouverte. Cladel griffonnait alors les derniers feuillets de sa *Kyrielle de chiens*. Tippo se présentait comme s'il posait sa candidature à ce cénacle. Et certes il avait des titres sérieux. Entré chez nous par hasard, à la campagne, il avait trouvé l'auberge si bonne qu'il refusa de suivre son maître, un fermier du voisinage, qui venait le réclamer, et dont-il déchira le pantalon

quand il lui mit une ficelle au cou pour l'emmener de force. Devant une si belle preuve de préférence, nous l'achetâmes. Il avait aussi été cause, dans une promenade publique, de la chute d'un auguste personnage dont le cortège chamarré avait exaspéré ses instincts démocratiques. Cladel lui parut selon son cœur et il s'installa entre ses pantouffles. Je vois encore celui-ci le baisant sur le museau, humide et frais, au moment de quitter Bruxelles et faisant des adieux de frère au quadrupède qui, paraissant comprendre, grognonnait et gémissait à petit bruit.

(*La suite prochainement*).

RIMES DE JOIE

par **Théodore Hannon**, édition définitive, augmentée de douze pièces originales; eau-forte par un artiste en renom. — Bruxelles, chez HENRY KISTEMAECKERS.

En 1881, quand parut la première édition des *Rimes de Joie*, nous en avons longuement rendu compte (*). Nous disions alors entre autres choses :

« Voici un livre dont il y a beaucoup de bien à dire et beaucoup de mal, mais dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui s'intéressent à notre littérature nationale. Nous ne croyons pas que depuis 1830 elle ait produit rien d'aussi original. Cette originalité est, il est vrai, le prix d'une extrême recherche dans les sujets, les situations, les idées et les mots. Mais elle dénonce un travail littéraire considérable et le désir ardent d'échapper à la banalité. Elle porte la marque d'une personnalité vivace, d'un tempérament énergique, d'une imagination ingénieuse et brillante. Toutes ces qualités sont, sans doute, poussées jusqu'à l'abus et versent souvent dans le dérèglement. Mais telle est la séduction de tout ce qui sort des chemins battus qu'on n'achève point le livre sans admirer le jeune poète et sans sourire à ses audaces et à ses turbulences plutôt que d'en être choqué . . . . . .

« La vérité est qu'il n'y a absolument rien de naturel dans les poésies de Théodore Hannon. Le convenu, le forcé, l'extraordinaire, dans leur application aux voluptés étranges, choquantes et malsaines en font tous les frais. C'est d'un romantisme sensuel, échevelé et plusieurs des effets comme des scènes qu'il décrit seraient qualifiés par un bon physiologiste de satyriasis pour le côté des hommes, et d'hystérie pour le côté des dames. Appliqués à un poète bien portant et bien élevé, ce sont des rêves dans lesquels voltigent les cantharides, et c'est ce qu'a malicieusement et très nettement exprimé ce dessinateur d'expérience et d'esprit qui a nom Félicien Rops, dans quelques-unes des eaux-fortes si lestement et si radicalement déshabillées dont il a illustré le recueil dont nous parlons.

« Mais répétons-le, étant admis le genre, l'œuvre est réussie, très réussie, et montre qu'on a affaire à un véritable artiste. Nous serions désolé qu'on vît dans ce que nous venons de dire quoi que ce soit qui fût de nature à diminuer les légitimes et brillantes espérances qu'on est en droit de fonder sur de pareils débuts. Quand Théodore Hannon consentira à délaisser cette recherche d'originalité à outrance, quand il saura se décider à écrire et à chanter pour les hommes en général et non plus pour le petit coin des libertins et des débauchés occupés à renifler l'*odor feminata*, il peut espérer un triomphe. Nous ne pouvons nous résoudre à penser qu'il n'aurait d'aptitude que pour cette poésie intéressante, mais malpropre, à laquelle ont sacrifié, nous le savons, les plus merveilleux artistes, mais toujours rarement, par accident ou fantaisie passagère.

« Une telle littérature ne prend le haut de la chaussée que dans les époques de décadence. C'est par elle que finit un mouvement artistique. Jamais on ne la trouve à l'aurore et au réveil, mais seulement au déclin et à l'heure de l'épuisement. Or, faut-il y courir déjà en Belgique, alors que nous faisons à peine que de commencer, et que nous réclamons l'attention de la foule pour aider à l'éclosion de notre littérature? Franchement, ce tour vicieux, cette impudeur insolente et délibérée, ces descriptions de la nature qui semblent n'avoir pour but que de ramener brusquement la pensée vers une scène lascive dont le rideau est tiré au moment où l'on ne songe plus qu'au charme d'un paysage, sont à réparer et à masquer par une œuvre plus haute et vraiment humaine. Pour se faire lire, il faut se faire aimer, il faut inspirer la confiance, il faut grandir le lecteur au lieu de l'avilir. Un des plus grands plaisirs de ceux à qui l'art s'adresse est d'être respectés dans leur délicatesse. Un livre dont il ne se dégage pas une impression morale est une œuvre qui ne peut longtemps attacher. L'homme ne vit pas uniquement pour le *contact coûteux de deux épidermes*, et il y a autre chose qui l'émeut que de penser :

Qu'il rêve aux tétins d'or pâle des Japonaises.

« Ou encore

De vouloir promener ses ongles et ses lèvres
Sur des corps aux maigreurs de vierge et de puceau.

« Qu'on n'aille pas croire cependant que nous voulions nous faire l'apôtre de la pruderie universelle et obligatoire. Autant que d'autres nous savons rire des gauloiseries et c'est ce qui nous a fait trouver du charme aux *Rimes de Joie*. C'est contre la production systématique de morceaux de ce genre que nous mettons Théodore Hannon en garde, en lui disant que son talent est digne d'un plus noble emploi. Nous l'avertissons aussi qu'il ne faut pas beaucoup de rimes grivoises pour être définitivement classé dans la catégorie des chantres de la gaudriole et qu'une fois qu'on y est, le public ne consent plus à vous en laisser sortir. Il y a des exemples fort attristants de cette mise en quarantaine qui désespère et annihile le talent. De même que, dans la science, il est de solides démonstrations par l'absurde, il faut craindre d'en faire d'analogues dans l'art par l'impudeur, et de se trouver condamné par l'excès même du talent qu'on a dépensé dans une production lubrique. »

Théodore Hannon est, depuis, resté engagé dans le genre d'où nous souhaitions le voir sortir. Il a publié *Au pays de Manneken-Pis*, dont nous avons parlé l'an dernier (*). Nous signalions alors un fléchissement. Il s'est aussi beaucoup occupé de journalisme quotidien, notamment sous le pseudonyme de *Mœcenas*, mais sans éclat. Tout cela est loin de son œuvre primitive et nous attendons un réveil qui, assurément, se fait trop attendre. L'épuisement serait-il venu?

La nouvelle édition des *Rimes de Joie* contient quatorze pièces nouvelles en plus, et deux pièces anciennes en moins : donc augmentation de douze.

(*) L'*Art moderne*, 1881, p. 258.

(*) L'*Art moderne*, 1883, p. 152.

Les deux supprimées sont : *Encens de foire* et *En vendanges*. Voici les quatorze ajoutées. Rien dans le volume ne les indique spécialement, c'est pourquoi nous ne jugeons pas inutile d'en donner le relevé.

1. *Corde sensible.* — 8. *La gloire des lâches.* — 19. *Renoncement.* — 20. *Couleurs et parfums.* — 21. *Jaloux.* — 22. *Géographie.* — 23. *Bas de soie.* — 30. *Encens féminins.* — 33. *Sœurs hospitalières.* — 34. *Fleurs artificielles.* — 38. *Sonnets sincères.* — 41. *Hystérie.* — 42. *La mer enrhumée.* — 46. *Sous bois.*

Quelques mots de l'édition. Le volume rappelle la disposition adoptée, pour les poètes, par Poulet-Malassis, avec moins de préoccupation pourtant de faire bien. Elle ne vaut assurément pas la première édition des *Rimes de joie*, publiée chez Gay et Doucé, en 1881, qui restera un livre de choix et est devenue rare C'est celle-ci apparemment qui, aux chances de durer qui résultent des mérites littéraires, ajoutera celles, parfois plus efficaces, que suscite la qualité bibliophilique du tirage. C'est elle qui sera la véritable édition définitive. Au point de vue des illustrations, la devancière est aussi très supérieure; on ne peut faire de comparaison entre les quatre belles eaux-fortes de Félicien Rops qui l'ornent, et la planche à l'état de gâchis qui sert de frontispice à l'autre.

A propos de cette planche, nous ne pouvons passer sous silence la rumeur qu'elle a faite dans le monde artistique. Elle représente un forgeron pendu dans sa forge, le col violemment déjeté, les mains crispées ; au dessous, cette légende : *Il avait lu Charlot s'amuse*. Dans le titre du volume on lit : Avec une eau-forte *par un artiste en renom*. Or, tous les amateurs y ont reconnu une des interprétations au burin qui ornent les *Six morceaux de littérature* (*eaux-fortes à la plume*), de Léon Cladel, édités en 1880 par Kistemaeckers avec un soin extrême et beaucoup de succès. Elle était incontestablement la meilleure des six illustrations et l'éditeur la désignait nominativement comme étant de Félicien Rops. Elle n'avait d'autre légende que celle du titre du morceau littéraire de Léon Cladel qu'elle accompagnait : *Un forgeron se pend dans son atelier*. L'écrivain l'avait magnifiquement développée par une description tragique. Il ne s'y trouvait pas la moindre allusion à l'érotisme. L'œuvre écrite et l'œuvre burinée se complétaient dans leur grandeur, leur sévérité et leur dignité. Ce forgeron était devenu célèbre parmi les lettrés et parmi les dilettanti.

Or voici que tout à coup il devient le commentaire dessiné d'une pièce de vers grossièrement pornocratique, ou plutôt, comme l'eau-forte est ancienne, c'est la pièce de vers qui la commente à sa manière, en la destituant de la place que lui avait donnée Cladel, et en la déshonorant. La prostitution de l'œuvre est flagrante, et l'on semble si bien avoir senti la gravité du procédé, que le nom du graveur a disparu pour faire place à une mention banale et ridicule.

Qui est l'auteur de ce fait? C'est une question qui s'impose, à raison du bruit qui se fait sur cet incident et qu'il importe d'éclaircir, car nous avons entendu les soupçons se porter successivement sur l'écrivain, sur l'éditeur et sur le graveur. Il est à désirer que tous trois s'expliquent pour l'honneur de l'art et pour leur considération personnelle.

Nous parlerons dimanche prochain de l'Exposition de la *Société royale des Aquarellistes*, ouverte en ce moment au Palais des Beaux Arts.

NOTES DE MUSIQUE

Conservatoire de Bruxelles.

Dans son dernier concert M. Gevaert a fait une petite récapitulation des principales œuvres exécutées dans le courant de la saison.

On a réentendu la symphonie *Im Walde* de Raff, jouée au deuxième concert, les airs de ballet d'*Iphigénie en Aulide*, qui forment le répertoire courant de la maison, le quintette des *Sœurs Jumelles*, chanté au centenaire de Fétis.

Nous avons rendu compte de chacune de ces œuvres et n'avons plus à y revenir.

Il y avait une surprise annoncée. La surprise, ç'a été la symphonie en *ré* de Haydn, qui avait apparue un instant au programme de l'avant-dernier concert et qui en avait tout aussitôt été biffée.

L'orchestre l'a jouée avec sa précision habituelle.

Conservatoire de Liège.

3e *Concert annuel.*

Le dernier concert du Conservatoire de Liège a eu lieu le 5 avril, et les journaux de la ville nous en apportent les échos en des comptes-rendus élogieux Le programme portait notamment des fragments du *Manfred* de Schumann et la *Symphonie fantastique* de Berlioz. « Jamais, dit M. Jules Ghymers, cette dernière œuvre n'avait été exécutée avec autant d'entrain, de précision et d'ensemble... Le public a acclamé de ses plus vifs applaudissements surtout la *Scène aux champs* et la *Marche au supplice*, qui ont été mises en valeur par une interprétation idéale digne du grand symphoniste français. »

La *Conjuration des fleurs*, exécutée récemment à Bruxelles, au Marché Saint-Josse, a reçu un accueil flatteur. Les solis ont été chantés par Mmes Fick-Véry et Davreux.

Ces deux excellents artistes, secondés par Mlle Coune et par M. Lang, ont fait entendre ensuite, pour la première fois à Liège, le quatuor d'*Henri VIII*.

Enfin Mlle Dyna Beumer a chanté de la jolie voix qu'on lui connaît un air de *Don Juan*, une *Idylle* de Haydn et le *Bolero* du *Béarnais*, du savant directeur du Conservatoire, M. Th. Radoux. Ce morceau a été bissé.

La marche en *ré majeur* (op. 108) de Mendelssohn servait de couronnement à cet intéressant concert.

École de musique de Louvain.

On nous écrit de Louvain :

L'exécution des deux premières parties du *Schelde*, de Benoît, par l'École de musique de Louvain, a été un véritable triomphe pour l'auteur, pour les exécutants et pour E. Mathieu. Nous avons rarement entendu des chœurs mieux disciplinés et plus souples que cette phalange chorale d'élèves et d'anciens élèves de l'École de musique.

L'orchestre s'est montré remarquable dans l'exécution de ces superbes pages musicales, si sincères et par cela même si empoignantes.

M Van Leeuw, bien que fatigué, s'est tiré fort bien du rôle du jeune homme et a chanté avec un sentiment remarquable le duo de la première partie.

M. Fontaine chante toujours de plus en plus de la gorge, ce qui a quelque peu gâté l'effet de sa superbe strophe (l'esprit de Van Artevelde). A la fin de la seconde partie, qui se termine par le *Chant des gueux*, d'une brillante sonorité, la salle entière, transportée d'enthousiasme, a acclamé Benoît et Hiel, tandis que Mme Cornélis-Servais venait leur offrir de superbes couronnes.

La seconde partie du programme debutait par l'entr'acte et la valse de *Charlotte Corday*, ce bijou qu'on a pris l'habitude de bisser. Puis M. Fontaine a chanté trois *lieder* de Benoît d'une grande fraîcheur et fort originales.

Mme Cornélis-Servais a éprouvé le besoin de chanter « le grand air de la *Reine de Saba*, » ce qui a quelque peu détonné dans ce concert.

M. Mathieu nous promet pour l'an prochain, les trois parties du *Schelde*.

Académie de musique de Namur.

Le succès du second concert de l'Académie de Namur a été, nous dit-on, pour M. Vivien, qui a exécuté avec talent trois œuvres de

style différent : un allegro de Bach, un menuet de Mozart et le *Rêve*, de Goltermann.

Les gazettes locales font un vif éloge du jeune professeur.

Mlle Gouvion, pianiste, prêtait son concours à cette audition, ainsi que le quatuor de l'Académie.

Concerts annoncés

Aujourd'hui, 20 avril. — Dernier concert populaire de la saison, à 1 1/2 heure, au théâtre de la Monnaie. (*Voir pour le programme détaillé notre supplément de ce jour*).

Mardi 22 avril, à 8 heures, au Palais des Beaux-Arts (entrée par la rue de la Régence) concert annuel de la *Nouvelle Société de musique*. Nous en avons publié précédemment le programme.

Samedi 26 avril, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, dernier concert des *Artistes-musiciens*. Ainsi que nous l'avons annoncé, Mme Caron et M. Gresse prêteront leur concours à ce concert. Ils chanteront, entre autres, avec M. Jourdain le trio de *Jérusalem*.

L'orchestre fera entendre une composition symphonique de M. Auguste Deppe qui a été exécutée cet été au Waux-Hall, avec succès.

Cette œuvre porte pour titre : *Ouverture dramatique* (chant du guerrier). L'auteur la divise comme suit : appels et marche au combat — Sentiments qui animent le cœur du guerrier; la prière; le devoir; un souvenir d'amour. — Mêlée. — Chant de victoire.

Lundi 28 avril, à 8 heures, dans la salle de la Grande-Harmonie, concert de Mlle Nora Bergh, une des meilleures élèves de Brassin, avec le concours de Mlle Laure Lemaire, cantatrice, professeur à Bruxelles et de MM. Alexandre Cornélis et Jacobs, professeurs au Conservatoire. Mlle Nora Bergh se fera entendre dans le trio en *fa majeur* de Schumann, dans celui en *sol mineur* de Rubinstein et dans divers morceaux de Chopin et de Liszt.

Petite chronique

On nous prie d'annoncer que la première Exposition d'œuvres d'art du jeune Cercle *les Amis des Arts* sous la devise « Oefening baart kunst », est ouvert à Anvers, Galerie Dupont, place de Meir, 23 (ancien hôtel David) de 10 à 4 heures de relevée.

— M. Edouard Dentu, le grand libraire du Palais-Royal, est mort dimanche, dans son petit hôtel de Passy, des complications d'une maladie de foie, qui ne laissait plus d'espoir depuis quelques jours. M. Dentu avait pris, dès l'âge de 19 ans, la direction de la maison de librairie, fondée par son grand père en 1794, et qui avait pour spécialité la vente des brochures politiques et des livres d'actualité. La question italienne et toutes les questions religieuses et politiques qui s'y rattachèrent depuis 1855, firent éclore des nuées de brochures qu'il édita presque toutes; de même qu'une foule du publications d'actualités semi-officielles, telles que *l'Empereur Napoléon III et l'Italie, le Pape et le Congrès*, etc., et divers autres écrits retentissants, tels que la fameuse lettre du duc d'Aumale au prince Napoléon.

Propriétaire et directeur de la *Revue européenne* et libraire en titre de la Société des gens de lettres, M. Dentu lança également quantité de romans et créa en 1877 une *Bibliothèque choisie* à un franc le volume qui fut, par le bon marché et la relative élégance typographique, une véritable innovation. M. Dentu encourageait avec beaucoup d'affabilité les jeunes auteurs, ce qui ne l'empêche pas de laisser derrière lui une grande fortune. Il était âgé de cinquante-quatre ans.

L'œuvre en faveur de la famille de l'infortuné Gustave De Jonghe rencontre décidément la sympathie générale. Non seulement l'école belge s'inscrit *tout entière*, pour coopérer à la vente du 15 mai prochain, mais les adhésions arrivent en foule de l'étranger. Parmi ces dernières nous nous contenterons de citer :

France : J. Breton, Bonnat, Cormon, Toulmouche, Roll, Adrien Moreau, Léon Richet, Otto von Thoren, Richter, Hacquette, Schmith-Hald, etc , etc.

Pays-Bas : Mesdag, Israëls, etc., etc.

Angleterre : Alma Tadema, Edwin et Dick Toovey, etc.

Allemagne : Max Liebermann, L. Spangenberg, Fr. Skarbina, Mlles Anna et Pétronille Peters, etc., etc.

Italie : Vertunni, Pio Joris, Cipriani, Cabianca, Franz Roesler, Coleman, De Dominici, etc., etc.

Le nombre des adhésions recueillies s'élève présentement à près de trois cents.

M. J.-J. Gaspard Starck, vient de mourir à Bruxelles à l'âge de 70 ans. Ses tableaux les plus connus sont : *La prestation du serment de Léopold II* et l'*Entrée de Léopold II à Bruxelles par la porte de Laeken*.

Un peintre allemand, bien connu à Paris, où il a étudié pendant de longues années, M. Gustave Richter, vient de mourir à Berlin, à l'âge de 60 ans M. Gustave Richter, élève de Léon Cogniet, était un portraitiste de talent : ses derniers envois au Salon de Paris, 1881, étaient un grand portrait de femme et des portraits d'enfants. M. G. Richter avait obtenu une 2e médaille à l'exposition universelle de 1855 et deux rappels de médaille en 1857 et en 1859.

Le journal l'*Emulation* met au concours entre tous les architectes belges le projet de frontispice pour l'année 1884 (IXe année). Il laisse toute liberté aux concurrents; il croit cependant devoir leur communiquer, sans la leur imposer, cette idée émise par un des membres de son comité de rédaction :

La neuvième annee du journal serait dédiée à la mémoire de Poelaert, et le frontispice rappellerait ses principales œuvres : l'église Ste-Catherine, la colonne du Congrès, l'église de Laeken, le château de M. Boch à La Louvière, le Palais de Justice, etc. Le monument édifié à sa mémoire dans le cimetière de Laeken pourrait aussi y trouver place.

Les projets, suffisamment dessinés pour être reproduits par l'autographie ou la photolithographie, devront être adressés à M. le directeur-gérant V. Dumortier, boulevard du Hainaut, 139, avant le 1er août prochain.

L'auteur du projet qui sera trouvé le meilleur recevra gratuitement l'*Émulation* pendant deux ans à partir de la publication de son œuvre.

Le théâtre de Leipzig vient d'avoir une première à sensation, celle d'*Hélianthus*, grand opéra en 3 actes du jeune compositeur viennois Adalbert de Goldschmidt. M Goldschmidt déjà favorablement connu par un oratorio très remarquable intitulé : *Les sept péchés capitaux*, est fortement imbu des théories de Wagner, dont il est un des adeptes les plus déterminés; c'est assez dire que son œuvre a été le signal des plus ardentes controverses. Parmi les journaux spéciaux qui nous arrivent d'Allemagne, les uns vilipendent l'œuvre nouvelle, les autres l'exaltent. Il semble d'ailleurs qu'à la première ces opinions diverses se sont manifestées avec la même vivacité et la même intolérance. De quel côté est la vérité? Le temps le décidera. Constatons toutefois qu'il n'est pas donné au premier venu de soulever ces colères et ces enthousiasmes.

Gilbert Randon, le caricaturiste, vient de mourir à Paris, âgé de soixante-treize ans. Voici la notice biographique que lui consacre le *Journal des Arts :*

Né à Lyon le 8 octobre 1814, il fut tour à tour clerc d'avoué, apprenti verrier, commis libraire, puis apprenti lithographe; il s'engagea à seize ans dans un régiment de cavalerie, où il devint maréchal des logis. Quand il le quitta il se fit dessinateur de vignettes, cultiva la photographie à Lyon, de 1842 à 1848, et vint, en 1850, à Paris, où l'appelait son cousin Nadar. Randon entra dans la rédaction du *Journal pour rire*, dirigé par Philipon; il devint ensuite et resta le collaborateur du *Journal amusant* et de presque tous les journaux illustrés, où, pendant plus de trente années, il a prodigué sa verve comique dans des croquis rappelant les scènes de la vie militaire. Frappé, il y a six ans, d'une attaque de paralysie qui l'obligeait à ne plus travailler, il a été soutenu jusqu'au dernier moment par la sympathie de ses amis, qui organisèrent une vente de tableaux à son bénéfice. Il était soigné depuis plusieurs années à la maison Dubois, grâce au bienveillant concours du ministère des Beaux-Arts et de M. Th. Lecerf, directeur du *Journal amusant*.

Correspondance. — Nous avons reçu la lettre et les pensées ingénieuses que nous a adressées une aimable correspondante. Nous regrettons de ne pouvoir les publier, notre journal n'admettant que ce qui a trait aux arts et une seule de ces pensées ayant ce caractère.

Étude de Me VAN HALTEREN, notaire à Bruxelles,
rue du Parchemin 9.

Le notaire Van Halteren vendra publiquement le lundi 28 avril 1884 et jour suivant, à 10 heures du matin, en la *Galerie Saint-Luc, rue des Finances* no 12, à Bruxelles, et sous la direction de M. l'expert SLAES :

LES OBJETS D'ART,

dépendant des successions de M. Jules Vander Stichelen et de Mme Vander Stichelen, décédée, épouse de M. le comte Siméon, — comprenant meubles anciens, porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, tableaux anciens et modernes, bronzes, argenteries, etc.

La vente aura lieu au comptant, avec augmentation de 10 %.
Exposition publique : le dimanche 27 avril, de 10 à 4 heures.

Vente aux enchères d'œuvres d'art n° 32
DE H. G. GUTEKUNST

STUTTGART, **PENSION SIGLE**, NECKARSTRASSE, 18.

Le 1er mai 1884 et jours suivants aura lieu l'adjudication de *l'excellente collection de gravures au burin et sur bois, eaux-fortes*, etc., de toutes les écoles (entre autres aussi de *beaux ornements*), ayant appartenu à M. le Dr FREUND à Berlin et comprenant 3,336 numéros. Prix du catalogue, port compris, 1 mark (en timbres-poste).

H. G. GUTEKUNST, magasin d'œuvres d'art, *Olgastr.* 1b.

Maison PNE MOMMEN
26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

J. SCHAVYE, Relieur
46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884
Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.
PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.
Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.
Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.
Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. Nos 1 à 12 séparément.

SCHOTT FRÈRES, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.
SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE
28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNEE. — N° 17. LE NUMERO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 AVRIL 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES. (Premier article) — LÉON CLADEL. *Etude biographique et littéraire* (Suite). — JOCONDE. — CONCERTS POPULAIRES. *Audition Wagner; Concert de la Société de musique.* — A LA GRANDE HARMONIE. — CONCERTS ANNONCÉS.

L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES

(*Premier article*)

Autrefois, quand les exhibitions d'œuvres d'art étaient choses rares et d'importance, le Salon des Aquarellistes que depuis vingt-quatre ans ramènent périodiquement les premières pousses d'Avril préoccupait vivement le public et la presse.

C'était le terrain sur lequel s'engageaient les querelles. L'un vantait les Italiens et leur dextérité; un autre tenait pour l'art plus sérieux, plus robuste, plus mâle des Hollandais; la peinture anglaise avait ses apôtres ; les chauvins ne juraient que par l'école belge, et dans un cliquetis de phrases et d'articles on disputait, on discutait, on discourait à perte de vue.

Aujourd'hui le champ de bataille est déplacé. D'autres cercles sont nés, qui ont à leur tour provoqué des croisements de fer et soulevé des bagarres. Au lieu d'une seule association de peintres, exposant tous les ans, au retour du printemps, chaque saison en fait jaillir de nouvelles, qui presque toutes sonnent la fanfare de l'Art jeune et montent à l'assaut, drapeau déployé.

L'ouverture du Salon des Aquarellistes a donc passé un peu inaperçue. D'année en année se fixe la réputation de ceux qui composent la Société. Chacun des quarante s'est assis commodément et sans doute définitivement dans le fauteuil où l'a hissé l'opinion. Les membres honoraires, de leur côté, ont trouvé des escabeaux à leur taille, et à chaque exposition les visiteurs reviennent saluer d'anciennes connaissances, les unes aimables, d'autres déplaisantes. Parfois un visage nouveau apparaît dans cette compagnie devenue familière au public. La présentation faite, le nouveau venu s'installe dans le groupe qui lui est le plus sympathique. Il est bientôt de la maison.

Aux luttes de jadis a succédé un grand apaisement. Tout s'est tassé, classé, principes sur la peinture à l'eau, théories, arguments, idées. On sait désormais que les Italiens, avec une incomparable virtuosité de pinceau, réalisent d'éblouissants tours de prestidigitation, mais que jamais à leur art désespérément habile ne vient s'ajouter l'intime et subtile sensation de la nature, l'émotion, cette chose indéfinissable, — et incompréhensive pour les non artistes, — qui met un abîme

entre l'œuvre d'art et l'image. De Tommasi, Simoni, Cipriani sont, comme d'habitude, les représentants les plus remarquables de cette peinture qui approche tant de la perfection si on la considère au point de vue de la technique, et qui en est si éloignée si on cherche en elle autre chose que le seul mérite de l'exécution. Brugnoli, dans ses vues de ville, atteint aux prodiges que ses collègues exécutent en traitant des soies châtoyantes, des draps écarlates ou des tentures multicolores. D'un pinceau qui fouille impitoyablement les coins d'ombre, auquel n'échappe ni un clapotement d'eau contre la quille d'une gondole, ni un fleuron forgé dans les entrelacs d'un grillage, il stupéfie par la finesse et la pénétration de sa vue, habile à saisir les plus minuscules détails et à les mettre spirituellement en relief. Mais que la Venise miniaturée qu'il évoque est au dessous de la vision que fait naître la mélancolique, et captivante, et superbe cité endormie dans le silence de ses canaux et dont le sommeil est traversé par le rêve de sa splendeur écroulée !

On est tombé d'accord aussi pour reconnaître que les Hollandais possèdent, dans l'art délicat de la peinture à l'eau, une supériorité marquée. Ils ont les qualités diamétralement opposées à celles des Italiens : leur exécution est souvent lourde, elle a des gaucheries, mais chacune des œuvres qu'exposent ces artistes révèle, à des degrés divers, une sincère et profonde impression de la nature. Ils sont nombreux, cette année, et quelques-uns donnent aux sites qu'ils représentent un caractère tragique de grande allure. Citons notamment J. Maris, dont le *Port de ville* est l'une des belles œuvres du Salon. Il partage l'attention, dans le groupe des Hollandais, avec Mesdag — dont nous prisons surtout la grande marine *Dans les brisants de la mer du Nord*, — avec Mauve, l'artiste aux harmonies douces, aux tons éteints, qui a l'air de jouer sur une flûte quelques-uns des motifs de la grande symphonie de la nature.

Il y a, marchant en rangs serrés à la suite de ces maîtres qui ont révolutionné l'Art dans leur pays, toute une pléïade ardente de paysagistes, d'animaliers, de peintres de figures. On a remarqué cette année, chose fâcheuse et qui pourrait, si elle se perpétuait, entraîner une brusque décadence de ce groupe intéressant, une dangereuse tendance à l'imitation. C'est à croire qu'on vend aux peintres, par delà le Moerdyck, des lunettes spéciales qui leur donnent à tous la même vision. Ils sont, cette année, une demi-douzaine qui ont audacieusement regardé à travers le binocle de J. Maris : Weissembruch, Bastert, Wijsmuller, Poggenbeek, Wolkenburg, M^me^ Bilders Van Bosse. Chez quelques-uns le pastiche n'est que vague et peu défini, l'artiste ayant en lui la personnalité qui transparaît malgré l'attirance produite sur lui par le rayonnement de l'art du maître. Chez d'autres, la chose est plus grave et tourne au pastiche servile. Craignons d'assister un jour aux débats de quelque procès Trouillebert plaidé à la Haye ! Le péril est sérieux. Il convient de mettre en garde ceux qui s'y exposent.

Ce qui complète l'air de famille qu'ont la plupart des productions hollandaises, c'est l'identité de procédé qu'on constate en elles. Les aquarellistes néerlandais ont adopté depuis peu une matière grasse, onctueuse, en mélangeant de la gouache à la goutte d'eau colorée. L'aquarelle se transforme petit à petit et inaugure un état intermédiaire entre la peinture à l'eau, consciencieusement étendue sur le whatman, et la peinture à l'huile. La recette est séduisante. Elle donne à l'œuvre du velouté. Elle permet les retouches. Elle donne des tons profonds, harmoniques. Mais c'est une recette, et l'abus fatigue.

Ne quittons pas l'école hollandaise sans signaler l'envoi d'un peintre peu connu, qui avait attiré notre attention à l'Exposition d'Amsterdam, M. Kever. Il y a dans son *Enfant malade* d'évidentes erreurs de dessin. Le bras de la jeune mère est trop long et mal attaché. Mais on sent, dans diverses parties, surtout dans la superbe exécution de la couverture de laine jaune, striée de bandes rouges, et du rideau de serge verte qui abrite le rustique berceau, un véritable tempérament de peintre. M. Zilcken a également quelques œuvres estimables : celle qu'il intitule *A Dordrecht* donne bien la physionomie des maisons hollandaises qui mirent dans les eaux du canal voisin leur toiture vermillonnée.

Enfin M. Rochussen peint, dans une gamme de fantaisie, la *Légende du vieux chevalier* qui nous ramène d'un coup aux illustrations d'il y a cinquante ans, avec, en plus, une grande science du dessin et une poignante grandeur d'impression.

Des Anglais, il n'y a que peu de chose à dire. On a donné une place d'honneur à un grand cadre, incolore et déplaisant, de Toovey, surmonté d'une étonnante image empruntée par M. Whatley à un conte de Tennyson et qui ne s'écarte guère d'une médiocre chromolithographie.

Il est une artiste dont nous sommes heureux, chaque année, de saluer le nom et qui, cette fois encore, soutient, seule, et avec gloire, le prestige de l'Angleterre, qui passe, on ne sait trop pourquoi, pour être de première force dans la peinture *in water colours*. A côté de Toovey qui décline, de Whatley et de James Fahey dont les enluminures détonnent dans l'ensemble de l'exposition, les cinq cadres de M^lle^ Clara Montalba font resplendir le riche écrin de leurs colorations chaudes et merveilleusement harmoniques. L'an dernier, c'était Venise qui avait exclusivement attiré l'artiste. Cette année, c'est à Venise qu'elle revient encore, avec une tendresse qu'elle fait passer dans les deux pages d'album

qu'elle lui consacre : *Malamocco* et un *Effet du matin*. Mais elle mêle à ses affections d'artiste le souvenir de la terre natale dans deux études peintes sur les bords de la Tamise et complète son envoi par une *Vue de Salzbourg* magnifiquement traitée.

Par delà le cours de la Salzach, d'un amoncellement de verdures émergent les coupoles, les tours, les clochers effilés de la cité de Mozart. Ils détachent leur silhouette sur la masse imposante de la colline où s'élèvent, bizarres, les constructions du château bâti par les princes-évêques. L'horizon est fermé par les montagnes dont la croupe ondule à l'infini, sous un ciel d'une exquise douceur. L'œuvre donne avec une pénétrante intensité l'impression de cet inoubliable panorama.

Dans un autre cadre, la Tamise roule ses eaux sous l'arche d'un pont, dans la lumière jaunâtre qui éclaire si fréquemment le paysage londonien. A droite s'élève un amoncellement confus de grues, de mâts avec leurs agrès, de pals, s'enlevant sur un fond de voiles rousses. A gauche, un steamer noircit le ciel de son épaisse fumée. Dans ce milieu affairé, bruyant, empli du retentissement des machines et du grincement des poulies, une nichée d'enfants nus prennent joyeusement leurs ébats dans la rivière. Leurs chairs roses éclairent ce coin de ville que l'activité ouvrière dévore. C'est charmant, et c'est impressionnant.

Le talent souple, tantôt gracieux, tantôt dramatique et austère de l'artiste se présente, dans ces deux œuvres, sous des aspects si différents que nous avons cru devoir le faire remarquer.

La France continue à bouder la Société. Trois artistes parisiens seulement, MM. De Wylie et De Cuvillon et Mme N. de Rothschild, la représentent.

L'Allemagne a Skarbina, qui a renoncé aux pétards qu'il tirait jadis, sans doute pour annoncer sa venue, et qui pourrait se confondre aujourd'hui avec les Italiens. Menzel n'expose plus. M. Seel se donne une peine infinie pour exprimer les dentelles de pierre de l'Alhambra et n'arrive qu'à faire œuvre sèche et morte.

De son côté Llovera, qui avait brillamment représenté l'école espagnole, ne reparaît plus. Des cent et un exposants, les Hollandais ont, après les Belges, la majorité : ils sont trente-six. Les Italiens occupent la deuxième place, avec dix-sept artistes. L'Allemagne et l'Autriche n'en ont ensemble que cinq ; l'Angleterre, trois.

Notre prochaine étude sera consacrée aux aquarellistes belges.

Léon Cladel

Étude biographique et littéraire.

(*Suite*) (*).

Lorsque le personnel de cette réception du matin s'était dispersé, Cladel se mettait au travail, écrivant d'abord à celle qu'il nommait sa *chère mienne*, restée à Sèvres, maternelle bergère d'un troupeau gracieux de quatre petites filles et d'un garçonnet, le dernier né, encore aux bras de sa nourrice. Puis, quand il était revenu de cette envolée intellectuelle vers le nid familial, il s'occupait de la rédaction de quelque article destiné au *Gil-Blas*, qu'il devait quitter bientôt pour l'*Événement*. Enfin, son grand souci pour lors, était la transformation en drame de son roman d'*Ompdrailles, le Tombeau-des-lutteurs*. Avec des patiences, et aussi des impatiences brutales de sculpteur, il s'acharnait à ce bloc de granit pour l'adapter aux proportions du théâtre, mécontent, irrité quand il le croyait irréductible, joyeux et expansif quand il avait dégagé une scène nouvelle qui lui plaisait.

Il sortait peu, ce voyant dont les yeux semblaient constamment renversés vers la vie intérieure et qui, certes, de tous les hommes que j'ai rencontrés est celui qui m'est apparu le plus dégagé des préoccupations matérielles enveloppantes, marchant avec des allures de somnambule, en proie aux grands rêves de ses conceptions littéraires, toujours préoccupé d'élargir les événements aux proportions héroïques, empruntant à ce remuement de choses épiques résonnant sans trêve en son âme, des allures de pasteur de peuple et de roi Lear déguisé sous des vêtements achetés chez un fripier, creusant ses discours d'un profond labour, ou s'enlevant à grands coups d'ailes. Dans notre existence belge, si départementale même à Bruxelles, si mesquine en ses soucis, fidèle écho du journalisme cancanier et plat dont chacun de nous prend pour un sou quotidiennement, comme un ivrogne prend un verre de genièvre, c'était comme la résonnance d'un diapason nouveau et fortement sonore avec lequel essayaient de se mettre d'accord ceux qui vivaient dans son intimité.

A six heures et demie nous dînions. Il avait la place d'honneur, à côté de la cousine, sa payse, ma femme étant déjà aux champs, en Hesbaye, où bientôt je conduisis notre hôte : cette excursion sera racontée plus loin. La table était dressée dans une pièce très claire, sorte de verandah, dominant le jardin dont la mosaïque de fleurs vives s'ouvrait en préau entre les arcades de la cour. Presque toujours quelques amis, datant des années de jeunesse, dépliaient la serviette avec nous, se réjouissant de passer quelques heures cordiales avec l'écrivain qui, sous tant de rapports, réalisait pour nous, démocrates et gens de travail, un des types les plus caractéristiques d'un grand cœur simple, convaincu, ami des humbles, altéré de justice. Car dans l'artiste, nous cherchions l'homme, résolus, sans dédaigner ceux qui amusent, à ne donner notre admiration la plus haute qu'à ceux qui élèvent.

Cladel flairait vite leur sympathie. La niaise comédie qui suit d'ordinaire les présentations mondaines, où chacun affecte, aussi longtemps que cela peut durer, un rôle de convention et de prétentions, ne commençait jamais. Chacun se livrait tout de suite tel qu'il était, vaille que vaille, et la causerie, allant son train, n'était qu'une expansion de pensées sincères, s'attendrissant, quand cela

(*) Voir l'*Art moderne* des 13 et 20 avril.

venait, sous la caresse de sentiments vrais. On y vit Hector Denis, l'économiste, mettant dans ce concert intime et dans ce tableau, la note chagrine de sa misanthropie, son hésitante et profonde vue des phénomènes sociaux, son profil aquilin, son œil enfoncé, sa voix en sourdine, ses grands discours où, devant la contradiction, se hérissait une légère impatience. On y vit Eugène Robert, ce Parisien né à Gand par accident, développant au dessus de sa petite taille la calvitie de son vaste front. Cladel l'écoutant disait : « Quelle lame ployante, et piquante, et coupante! mais elle est dans un endroit humide : il y a dessus un peu de rouille belge ». Et Robert de répondre : « Il en faudrait davantage pour les bons concitoyens qui m'entourent; ils n'aiment pas les couteaux bien affilés ; à s'en servir ici on blesse et soi-même et les autres ». On y vit Victor Arnould, rendant mal par la parole les admirables choses qu'il sait écrire, à qui, l'onde sanguine montant trop aisément au visage donne, dès qu'il s'anime, l'apparence trompeuse d'un rougissant embarras.

Quand ceux-là y étaient, l'entretien sortait vite des plates-bandes purement littéraires entre lesquelles se promenaient les Jeune-Belgique. Traînés tous déjà, par la main brutale du temps, au sommet du versant de la maturité, et commençant la descente sur l'autre pente, sachant des hommes tout ce qu'apprend la longue pratique du Barreau, mêlés à la politique active avec de courtes retraites marquant à peine une interruption, démocrates s'atténuant parfois pour le public, mais incurables dans l'intimité, ils en étaient à cette période de l'évolution individuelle où derrière toute forme artistique on met une idée et on en cherche chez les autres. Cladel, dédaigneux solitaire de la plume, avait moins qu'eux peut-être le sens scientifique du mouvement qui lentement soulève l'écorce sociale pour faire émerger les misérables à la lumière et à l'équité. Mais en raison même de cette inconscience, il avait plus les ardeurs de l'instinct. Celui qu'avait sacré révolutionnaire le livre poignant : *les Va nu-pieds*, se montrait alors dans son sauvage enthousiasme. Il confirmait les théories qu'exposait Hector Denis en les colorant à la palette de ses brûlantes espérances. Aux réformes pratiques que développait Arnould, il ajoutait la *Marseillaise* de ses images héroïques. Parfois peu d'instants après, repris par la réalité décourageante, tournant la tête vers ce passé qu'il avait traversé, l'Empire, la guerre, le siège, la Commune, la république opportuniste dégénérant en orléanisme préparé par la corruption financière, il retombait de son spasme démocratique dans un abandon navré, et disait : « Plus de jeune équipe pour remplacer la nôtre ; d'intelligents freluquets, par nuées; des hommes, point! Voyez le glissement : nos aïeux ont fait la Révolution; nos pères, qui en tenaient d'eux le récit, la racontaient; nous la lisions; nos fils n'en parlent même plus ».

Et si c'était au dessert que l'entretien arrivait à ce tournant où s'assombrissaient les perspectives, il apostrophait tout à coup mon premier né qui, silencieux, assistait à ces rites où il officiait en grand prêtre : Va me chercher les *Va-nu-pieds*, s'écriait-il.

A cet ordre, âprement commandé, l'adolescent se dressait brusquement et sortait ; on l'entendait grimper les escaliers à longues enjambées, et il rapportait le livre. Cladel écartait un peu sa chaise, feuilletait pendant que nous rêvions, dans l'attente. Puis, sans autre préambule, d'une voix au début faible et embrouillant les paroles à travers sa denture démantelée comme les créneaux d'une muraille ruinée, il commençait, sans nous regarder, se laissant saisir par les filaments de son œuvre, subissant la douce et émotionnante séduction de la revivre en l'animant de cette éloquence spéciale de la lecture faite par l'écrivain, qui manipule, réchauffe, dégourdit ses pensées gelées sur la page C'était les *Aurientys*, *l'Enterrement d'un ilote*, *la Citoyenne Isidore*, *Revanche*. Il allait grossissant la voix, redressant peu à peu son attitude cassée, comme si cette gymnastique des cordes vocales assouplissait ses muscles; du bras qui ne tenait pas le volume, il faisait des gestes qui, insensiblement, s'élargissaient ; les sourcils contractés, les yeux fixes, les cheveux pendant le long de sa face penchée, aux vibrations de ses solennelles paroles les sites se déroulaient, les personnages se levaient, le drame s'agitait, et nous pensions à Amphion mouvant les pierres aux sons magiques des mélodies primitives.

Souvent aussi le petit horizon de cette intimité restait plus paisible. Des amis qui n'avaient jamais mis le pied sur la dangereuse et résorbante surface du marais politique, arrivaient. Des peintres, comme Fernand Khnopff, ce gothique têtu, traitant la figure au dix-neuvième siècle avec la manière des Van Eyck ou d'Holbein ; des sculpteurs comme Charles Van der Stappen, court, lourd, massif comme un bloc de marbre, qui méditait de faire en groupe Arribial apportant Ompdrailles mort aux spectateurs des arènes; des acteurs, comme Gil Naza, à la veille de s'embarquer sur *le Poitou* pour le fameux voyage organisé par Ivan de Woestyne, qui devait prendre fin avant de commencer, le créateur de Coupeau au théâtre, oubliant de manger pour mimer, la serviette à la main, d'inénarrables anecdotes, et, inconsciemment, sous forme de causerie, jouant, d'une verve surprenante, les incidents les plus ordinaires de la vie, transformés en saynètes imprévues; des musiciens, comme Jean Van den Eeden, autrefois Eden, pour les dames, ce mélodiste à production lente, gardant intacte sa franche nature flamande sous le masque de sa physionomie italienne, lointain reflet de quelque marchand de Venise ou de Gênes venu à Bruges au temps des merveilles du moyen-âge.

Parfois enfin c'était simplement un mortel ordinaire, toujours un vieux camarade, il est vrai, car pour les indifférents il y avait consigne rigoureuse. Tel fut un mien compagnon d'enfance, capitaine aux lanciers, que Cladel mit sur le propos des manœuvres de l'armée belge, à la frontière, après Sedan. Notre officier racontait le soir de la bataille, les fugitifs courant les halliers dans le bois des Amerois et dans la forêt de Muno, harassés, se jetant sur le sol dès qu'ils avaient dépassé les perches où on avait hissé le drapeau national. Il écoutait, mais peu à peu s'irritait, à cette chronique des malheurs de sa patrie. « J'étais là le revolver au poing, dit le capitaine, quand je vis arriver sur la route de Pouru un général et une demi-douzaine de cavaliers : Arrêtez, criai-je, et bas les armes! Rendez-vous! — Vous avez dit à ces Français : Rendez-vous? interrompit Cladel, en se penchant sur la table et en regardant opiniâtrement le conteur. Et en quelle langue, s'il vous plaît? — Mais, en français, reprit l'autre, interloqué. — Ainsi c'est en français que vous attaquez les Français? — et il haussa les épaules avec colère. — C'est drôle, ajouta-t-il, après une pause ; moi qui suis si peu chauvin à Paris, je le deviens à l'étranger. »

Oh! oui, il le devenait. Je m'avisai un jour de lui parler d'un de nos poètes, précurseur, il y a vingt-cinq ans, de nos jeunes d'aujourd'hui, ignoré de tous, et d'eux-mêmes, Franz Stevens. — « Lisez m'en donc quelque chose, dit-il. — Non, il vous vexerait : c'était un germanisant. — Qu'est-ce que cela fait? J'ai bien

entendu du Wagner sans broncher. (Ce rustique mêlait encore Wagner et Bismarck, le bruit du *Tannhaüser* avec le bruit du canon de l'envahisseur.) — Des vers, dis-je, c'est plus directement désagréable que de la musique. — Oui, mais moi qui ai vu les casques à pointes, je puis bien écouter des sonnets cuirassés. — On est toujours moins fort qu'on ne croit. — Laissez-donc. — Vous le voulez? — Oui, oui.

J'allai chercher l'exemplaire archi-rare aujourd'hui, portant une dédicace manuscrite du poète à mon père, et forçant tout de suite l'aventure, je me mis à lire la pièce intitulée : *Au lion de Waterloo.*

Lion as-tu rugi? Sens-tu passer dans l'air
Un vent précurseur des batailles?
Sens-tu donc tressaillir sous ton ongle de fer
Ton piédestal de funérailles?
Sur ce tertre sanglant les peuples t'ont placé
Comme une active sentinelle,
Pour voir à l'horizon trop longtemps menacé
Si l'aigle agite encore son aile.
L'aigle..... tu sais, la vieille ennemie, ô Lion;
Qu'apportent de Rome ou de Gaule,
Ces veneurs couronnés, César, Napoléon,
Comme un faucon sur leur épaule.

Je m'arrêtai, regardant en dessous. Il faisait bonne contenance, un peu plus grave pourtant. Je continuai :

Tu l'as tenue ici, Lion de Waterloo,
Sous ta griffe puissante et fière,
Après trois jours de lutte. Alors le sombre oiseau
Râlait mourant dans la poussière.

A ce moment, Cladel toussa. Mais incontinent il dit : « Ce n'est rien. Continuez....., continuez donc. »

Je continuai :

Sous ton ongle imprimée en son cœur frémissant,
Elle rêvait encore ses fêtes
Et l hymne du carnage et la vapeur du sang,
Et le canon et ses tempêtes!
Elle rêvait encore ses cruelles amours!
Et toi, son vainqueur débonnaire,
Au lieu de l'écraser, l'infâme...

« Sacrebleu! clama-t-il, éclatant comme une grenade, et se levant furieux, taisez-vous. Sacre!..... Non, c'est trop fort. Quel polisson! Quelle brute! Quelle canaille! » Ouvrant la bouche comme pour mordre, râlant au fond de la gorge un grognement de fauve, que je lui avais entendu quand il voulait exprimer un dégoût doublé de colère, plissant les yeux et les narines, renaclant comme un chat qui souffle : *Hâhâhâhâhâ*, fit-il sauvagement. Et revenant à l'idée dont il avait coiffé mon ami le capitaine comme d'une casserolle, il ajouta : « Dire que c'est en français que ce bâtard d'un bouc allemand s'est permis d'écrire ces turpitudes! »

(*La suite prochainement*).

JOCONDE

Joconde a été repris lundi dernier à la Monnaie. Ce charmant opéra-comique n'a plus été représenté à Bruxelles depuis une vingtaine d'années. Cependant comme tout le monde le connaît, au moins par les principaux de ses airs qui sont restés populaires, nous ne songeons pas à en faire l'analyse ni dramatique ni musicale. Il nous a paru intéressant de reproduire le compte rendu que consacrait à *Joconde* le *Journal officiel de l'Empire français* de jeudi 10 mars 1814, après la première qui venait d'avoir lieu à l'Opéra-Comique de Paris.

C'était au beau milieu des Cent-Jours. Napoléon livrait bataille chaque matin, et l'horizon était sombre. On s'occupait déjà de pourvoir à la défense de Paris. Le combat de Craonne venait d'être livré, l'empereur était à Soissons. On eût dit que tous les esprits dussent être aux plus noires préoccupations. A ce moment même l'Opéra-Comique donnait *Joconde*, et le *Journal officiel* du 10 mars était consacré en majeure partie à l'examen de la pièce dans le style aimable de l'époque. Voici l'article du *Journal officiel :*

Opéra-Comique impérial. Joconde ou les Coureurs d'aventures, — Joconde est une vieille histoire, on la retrouve dans les recueils des Arabes où elle est déjà fort plaisamment racontée. Après les Arabes, elle passa aux Espagnols, qui lui donnèrent, selon leur usage, une forme plus sérieuse. Arioste la reçut des Espagnols ou des Arabes, s'il ne l'inventa pas après eux, car il ne faut jurer de rien. La Fontaine la prit d'Arioste et la traduisit comme on voit. C'est le premier et peut-être le meilleur de ses contes : aussi eut-il l'honneur d'être défendu contre le Joconde de Bouillon par le sévère Boileau, qui n'était pas embarrassé de prouver qu'il valait mieux que ce dernier et même que celui d'Arioste. Il résulte de là que cet ouvrage est toujours allé en s'améliorant jusqu'à la nouvelle comédie inclusivement : c'est l'opposé de ce qui arrive d'ordinaire.

Le conte de La Fontaine est fort joli, mais il a quelques défauts que La Fontaine doit à son modèle, et que Boileau lui-même a remarqués. Il y en a un que Boileau ne remarque pas et qui est très grave, c'est que les dames ne le lisent point ou ne conviennent point qu'elles le lisent. Il y en a un enfin qui est beaucoup plus inexcusable que celui-là, même aux yeux des dames, c'est qu'elles y sont fort maltraitées. Voilà bien des raisons pour les prévenir contre *Joconde*, contre les *Mille et une nuits* et contre l'Opera-Comique. Heureusement, l'opéra comique ne partage point les torts des conteurs qui l'ont précédés; il les répare même avec infiniment de grâce; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'en devenant plus aimable et beaucoup plus aimable qu'eux, il n'a pas cessé d'être piquant, il a conservé leur gaîté en évitant leur cynisme; il a rencontré la galanterie sans tomber dans la fadeur. On voit bien que *Joconde* est une nouveauté dans toute l'acception de ce mot.

Le nom du roi Astolphe était peu propre à être chanté Il s'appelle Robert dans la pièce nouvelle, et s'il perd quelque chose à ce changement, l'auteur lui a fait d'amples compensations. D'abord, il n'est pas marié, mais seulement près d'épouser la comtesse Mathilde. Ensuite, il n'est pas trompé, quoiqu'il ait de bonnes raisons de croire qu'on le trompe. Avec un petit subterfuge très innocent, on a sauvé l'honneur des dames, et on peut conclure du nouveau *Jocomde* qu'il ne faut pas se fier aux apparences qui amusent le beau sexe, conséquence beaucoup plus jolie que celui d'Arioste :

Se pin che crini havesse occhi il marito,
Non patria far che non fosse tradito.

Robert et Joconde, habitués à trouver toutes les femmes sensibles, redoutent singulièrement un affront qu'ils ont fait à nombre de maris. Ils ne veulent pas s'engager dans un lien qu'ils ont trop peu respectés, sans avoir épousé leurs maîtresses, et ils conviennent de se rendre le service réciproque. De leur côté, ces dames, alarmées de l'inconstance de leurs amants, piquées de leur jalousie, et informées par un courtisan affidé de l'épreuve qu'ils vont tenter, saisissent avec empressement l'occasion de les punir Robert croit triompher du cœur d'Edile, et un riche médaillon est le gage de son triomphe. Mathilde feint de céder à la tendresse de Joconde et lui accorde une écharpe qu'elle avait brodée pour le prince. Les deux amis, désespérés d'être heureux, échangent tristement leurs confidences, et

après avoir conclu de la double perfidie dont ils sont victimes que toutes les femmes sont infidèles, ils ne pensent plus qu'à se venger du sexe féminin à force de succès et de cruautés. Ils se jurent l'un à l'autre de ne pas épargner la vertu même, et nos deux paladins se mettent en voyage avec un tout autre dessein que celui *de redresser les torts*, c'est-à-dire avec le dessein d'en avoir autant que possible auprès des dames.

(*A suivre.*)

Concerts populaires

Audition Wagner.

A l'entrée du désert, le Sphinx de granit qui dresse dans les sables sa colossale stature était jadis un objet d'épouvante. Aujourd'hui les caravanes se rafraîchissent à son ombre, et familièrement s'installent à ses pieds les voyageurs, tandis que s'abat autour de son front le vol des ibis.

Ainsi en est-il de l'art de Wagner, désormais populaire, universellement admiré et aimé, acclamé même à Paris, où les résistances semblaient insurmontables. Ainsi en sera-t-il éternellement de tout génie dont le public ne peut, d'un coup d'œil, embrasser les proportions épiques et qui a l'orgueil de ne regarder que dans son rêve de poète.

Wagner mort, son nom est monté dans la gloire. Aujourd'hui, apothéose admirable, son œuvre retombe en rosée dulcifiante : elle émeut, réconforte, élève les foules, qui accourent, empressées, et subissent son empire ; elle épure et vivifie l'Art, d'où sortiront, sous cette bienfaisante influence, de nouvelles pousses, vigoureuses et touffues.

> Le jour où je mourrai, sans regret et sans haine,
> Ayant conquis mon droit à l'éternel sommeil,
> Vous tournerez mon front du côté du soleil,
> Vous qui m'aurez connu dans la bataille humaine,
> Et je m'allongerai sous mon caveau de plomb
> Dans la sérénité des saintes choses faites . .

Ainsi qu'elle en a depuis quelques années pris l'habitude, incitée par le succès qu'a rencontré sa tentative, la direction des Concerts populaires a couronné par une audition de fragments détachés de l'œuvre grandiose du maître la série de ses matinées.

Le programme portait d'abord le prélude de *Tristan* et la mort d'Iseult, — ce prélude incomparable dont Catulle Mendès a dit : « Une douloureuse tension de tous les sens vers un bonheur qui épouvante à force d'être surhumain ; un désir qui se dévore soi-même dans le désespoir de sa vanité ; des efforts cent fois trompés ; des recrudescences d'amer espoir, des bras affamés d'embrassements, et qui retombent rompus de lassitude ; des élans qui rebondissent en arrière comme une balle contre un mur ; des bonds vers de sublimes hauteurs, rejetés dans des abîmes ; des commencements de chants, qui se torsionnent en cris ; en un mot, tout le vouloir de la passion humaine, déshérité de pouvoir, voilà ce qu'exprime, dans son déroulement qui se hausse avec angoisse et s'abaisse avec une pénible lenteur pour se relever encore, et encore, et toujours, le prélude sanglotant de *Tristan et Iseult*..... »

Le final du premier acte de *Parsifal* venait ensuite, puis la dernière scène de *Lohengrin*, avec ses claironnements de fanfare et le magistral récit du héros. La *Marche funèbre* de *Siegfried* ouvrait une seconde partie, que remplissait le troisième acte, presque entier, des *Maîtres-Chanteurs*.

Admirable programme, synthétisant les diverses phases que traversa le génie de Wagner depuis l'époque, où, maître de sa main et de sa pensée, il abandonna définitivement les formules des écoles précédentes et créa un art nouveau.

Ces œuvres, si difficiles d'exécution, ont été entendues dans de bonnes conditions. Mme Van Ryswyck-Biemans n'a malheureusement pas répondu à l'attente, et la façon dont Mme Caron avait chanté, l'an dernier, la tragique invocation d'Iseult a été loin d'être égalée. En revanche on a beaucoup applaudi M. Heuschling qui a mis dans le personnage de Sachs beaucoup de goût, de style, et un excellent accent dramatique. M. Van Dyck, après avoir chanté avec trop de fougue et d'éclat les *Adieux de Lohengrin*, cette inspiration délicate qui ne doit être que murmurée, a reconquis toutes les sympathies dans le rôle de Walter, auquel sa superbe voix a donné un très grand charme.

Concert de la Société de Musique

Réunion très mondaine, mardi soir, dans la vaste salle du Palais des Beaux-Arts où l'on exécutait, avec des solistes de choix, des chœurs bien disciplinés par M. Warnots et l'orchestre de l'opéra, la messe de Requiem composée par Verdi en commémoration de la mort de Manzoni.

A part l'incident de la *Brabançonne* coupant « patriotiquement » en deux le *Requiem*, cette soirée musicale a été fort belle et met désormais en vue la Société, de formation récente, qui en a pris l'initiative.

Mmes Fidès Devries et Tremelli ont remporté un succès justifié pour l'une par le style avec lequel elle a chanté la partie de soprano, pour l'autre par la qualité remarquable de sa voix. Dès les premières notes, le public a été sous le charme de cet organe puissant, d'un volume et d'une étendue remarquables, qui atteint sans difficulté les notes élevées de mezzo-soprano pour descendre avec aisance aux sonorités du contralto.

M. Vergnet, le ténor connu du public bruxellois, et M. Foli, une basse qui chante très singulièrement, complétaient l'interprétation.

Le quatuor de *Rigoletto*, ajouté à la messe de Requiem pour en corriger sans doute, dans l'esprit de l'auditoire aristocratique qui remplissait la salle, les austérités, a été naturellement bissé.

Pour finir, la Société a fait entendre l'hymne et la marche des *Troyens à Carthage*, de Berlioz.

A la Grande Harmonie

Vif succès pour la représentation donnée avec le concours des élèves du Conservatoire. Le rapprochement au théâtre des écoles classique et contemporaine a beaucoup intéressé. Ont droit surtout à l'éloge Mlle Mahieu et M. Crommelynck, qui forment avec M. Comis et Mlle Miette un quatuor de débutants remplis de bonne volonté et de promesses.

La foule a surtout applaudi l'admirable dialogue de Musset, la *Nuit d'octobre*. Mlle Miette avait abrité sous une perruque blond d'or ses adorables cheveux noirs, symbolisant dans la pénombre de la chambre et en dehors du cercle lumineux projeté par la lampe du poète, cette Muse rêveuse et plaintive qui dicta ses vers les plus touchants à l'auteur de *Rolla*.

Certes, à nos élèves manquent l'expérience et l'aplomb de la scène. Leur jeu s'inspire trop manifestement des leçons du professeur. A ce point de vue l'entreprise de M. Touzé, organisateur de la séance, est hautement recommandable ; il a permis aux jeunes d'affronter les feux de la rampe. Il est question de persévérer dans cette voie en abordant des essais publics : c'est une idée des plus heureuses.

Après le *Bal d'enfants*, de Georges Rodenbach, et *89 ! Entrée dans Metz*, récit assez inopportun de M. Paër, la fête s'est terminée fort congrûment par le *Malade imaginaire*, en parallele avec *Un jeune homme pressé*, de Labiche.

Le programme, un peu long, était agrémenté d'un petit boniment très joyeux, mais absolument inutile.

Concerts annoncés

Lundi 28 avril, à 8 heures du soir, à la Grande Harmonie, Concert de Mlle Nora Bergh, avec le concours de Mlle Lemaire, de MM. A. Cornelis et E. Jacobs.

Jeudi 1er mai, à 8 heures du soir. Quatuor de MM. Colyns, Hubay, Van Stryvoort et J. Servais, dans la grande salle du Conservatoire.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

11 TABLEAUX REMARQUABLES

PEINTS PAR ANTOINE WATTEAU

ayant servi dans l'ancien hôtel de Robiano, à Malines, dans une salle style Louis XV, seront vendus publiquement le vendredi 9 mai 1884, à 2 heures précises de relevée, en la salle de ventes de F. De Blauw, Bailles de fer, contre la vieille boucherie, à Malines, par le ministère de l'huissier H. Driesque.

On peut se procurer gratuitement les circulaires en la salle de ventes susdite.

EXCURSION A LONDRES

5e ANNÉE

Organisée à l'occasion des courses du Derby d'Epsom. Départ, 22 mai. Retour, 29 mai.

Visite à Londres, de ses monuments et curiosités. — Visite à l'Exposition internationale d'Hygiène et à l'Exposition artistique et industrielle. — Excursions à Hampton-Court, à Kew, à Greenwich, etc. — Prix du voyage 250 francs.

Les prospectus se délivrent gratuitement, 109, Boulevard Anspach, à Bruxelles.

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.

Prix : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.
Bremer, Deux romances à une voix, fr. 1-35.
Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.
Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. Nos 1 à 12 séparément.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE Deswarte

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 18 LE NUMÉRO AVEC SUPPLÉMENT : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 MAI 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

L'ART MODERNE de ce jour contient, un supplément, un article sur BRUGES de Camille Lemonnier. Ce supplément doit être vendu avec le journal sans majoration de prix.

SOMMAIRE

L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES. (Second article) — LÉON CLADEL. *Etude biographique et littéraire* Suite).— JOCONDE. (Fin). ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS. (Quatrième concert). — AU CERCLE ARTISTIQUE. — CONCERTS ANNONCÉS. — URBANITÉ. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES

(Second article)

Dans sa régularité géométrique, son impeccabilité de contours, son austère rigueur de formes, Mellery, le gothique moderniste, apparaît dans le groupe des aquarellistes belges, où l'impressionisme domine, comme le légataire de quelques-unes des traditions d'autrefois. L'art sévère de Hubert et de Jean Van Eyck, de Roger Van der Weyden, de Hans Memling, de Quentin Metsys s'est transmis, semble-t-il, comme un héritage pieux, avec ses côtés hiératiques et solennels, à ce profond et sincère artiste. Il voit les scènes contemporaines à travers une vision de choses passées, comme si, coupé par le couteau à palette des naturistes, le fil mystérieux qui rattache à l'école contemporaine les secrets de la peinture primitive se fût renoué sous sa main habile.

Le prodigieux décor de l'île de Marken, ce navire d'herbages amarré en pleine eau et toujours près d'être englouti, devait nécessairement tenter Mellery. Le recueillement et le silence qui donnent à ses trois bourgs en planches une si étrange grandeur, les costumes de ses habitants, découpés, sans concession aux modes nouvelles, sur des patrons séculaires, l'architecture singulière de ses cabanes sur pilotis, sans cesse ébranlées par le vent tandis qu'aux abords gronde la mer en longs mugissements de convoitise, ont exercé leur empire sur cette nature apte à saisir le caractère grave des choses.

L'an dernier, Mellery rapportait de l'île de Marken, avec une série de dessins d'une stupéfiante précision, la *Ronde d'enfants*, qui fut le succès de l'exposition. Aujourd'hui, c'est, dans une lumière bizarre, qui n'est ni le jour, ni la nuit, une scène paisible, aiguisée d'une pointe de sentiment. Un gars aux braies démesurément bouffantes, adossé à une balustrade, la longue pipe de terre aux lèvres, contemple deux jeunes filles qui descendent, dans leur éclatant accoutrement, les degrés d'un escalier en bois, serrant contre leur corsage écar-

late le livre de prières en cuir noir à fermoirs d'argent. Deux autres jeunes filles regardent la mer, dont les petites vagues clapotent sous le croissant pâle de la lune.

On ne pourrait pousser plus loin la perfection du dessin et la profondeur du sentiment.

Ce n'est pas juste de tons, disent ceux qui réduisent tout art dans une seule forme, — certes admirable, — l'expression vraie de la nature. Qu'importe, si au lieu de la réalité objective, l'artiste nous émeut par la réalisation de l'idéal qu'il poursuit? Sachons-nous abstraire des principes d'école, et admirer ou blâmer sans parti-pris.

Le *Tisserand*, du même artiste, un rigide et froid intérieur d'ouvrier où l'horloge, en battant son tic-tac au dessus du portrait de l'enfant mort, encadré de deuil, une branche de buis passée dans l'oreillette, ne marque que des heures de labeur et de peine, a les mêmes qualités.

Mellery représente seul en Belgique cet art abstrait, où la couleur joue un rôle secondaire sans qu'on se plaigne de son insignifiance tant l'œuvre parle, et attire, et séduit, et impressionne par les seules ressources du dessin. C'est pourquoi nous avons tenu, au début de cet article, à lui consacrer une étude spéciale.

Constantin Meunier, qui, depuis quelques années, voit consacrer le succès artistique auquel lui donnent droit ses consciencieux travaux, a, comme Mellery, une vision un peu assombrie. Il est plus peintre que lui, dans la spécialisation de ce terme, et exprime d'un pinceau plus libre les sujets auxquels il s'attaque. *Les Émigrants*, inspirée d'une effroyable scène décrite par Edmond Picard dans l'*Amiral*, est une magistrale esquisse, transposant en quelques groupes ébauchés les douloureux mystères de l'entrepont. « Cet entrepont, abri de la cargaison humaine qui a fait donner aux navires à émigrants le nom de « négriers blancs », n'était qu'une vaste tanière où le nombre, la promiscuité, l'absence de lumière, la rareté de l'air avaient promptement transformé les passagers en pourceaux. Quand on entrait dans cet enfer on était suffoqué par une chaleur de four et une puanteur composée de tant de puanteurs différentes que nulle habileté scientifique ou nulle ingéniosité littéraire n'eût pu en inventorier l'infecte et violente symphonie. Arrivé au bas de l'escalier boueux et glissant, au premier moment on se serait cru seul dans une cave, tant paraissait épaisse l'obscurité qui se substituait pour les yeux à l'éclatante lumière de l'horizon maritime sans ombre sous un ciel toujours libre. Mais bientôt le noir devenait transparent, et aux plans que chaque minute d'attention multipliait dans ces profondeurs, on apercevait, assis sur les coffres, des hommes, des femmes, des enfants, se livrant aux soins de leur existence de gueux..... »

Une fantaisie espagnole, *Estudiantina*, qui évoque l'image joyeuse de l'ami Dario, le peintre-guitariste devenu populaire à Bruxelles, un autre souvenir de son voyage à Séville : *Danse dans une ferme*, un portrait de Camille Lemonnier, rapidement fixé en quelques touches, et *Dans les dunes*, une étude un peu terne d'enfant en plein air, complètent l'exposition, fort intéressante, du peintre des *Mineurs*.

Le mauvais système de placement en usage aux Aquarellistes a semé aux quatre coins des salles ces œuvres intimes, sincères et fortes, qui, groupées, classeraient leur auteur parmi les meilleurs exposants.

Camille Van Camp, longtemps attardé dans les tâtonnements d'une patiente recherche, a trouvé une voie nouvelle qui pourrait bien, s'il y marche résolument, le conduire au but rêvé. Ils sont exquis d'attitude, de couleur, de vérité, ses enfants zélandais perchés sur la crête des dunes, comme une nichée de pierrots au bord d'une corniche. Les cous bruns hâlent sous les tignasses blondes ; les petits bonnets blancs découpent sur le ciel des silhouettes éclatantes. Le bleu des tabliers lutte d'intensité avec l'azur de l'air, sous un clair rayon de soleil, tandis que s'enfonce en d'infinies perspectives les plans mouvants de la mer.

C'est frais, gai, ferme de coloration et de facture. La bonne et saine impression, et qu'on respire, en l'intimité de ce décor de sables et d'oyats, la réconfortante brise des plages!

Les frères Oyens ont droit, cette année, à un éloge spécial. Leurs aquarelles, dégagées des lourdeurs qui déparaient leurs premiers essais, ont d'extrêmes séductions. Eux, les empâteurs par excellence, arrivent à laver le whatman avec la plus exquise délicatesse. Des coins de chambre, une lampe posée sur une cheminée, un bateau sommeillant dans un canal, une fenêtre ouverte, des verres anciens où le soleil sertit des rubis et des émeraudes, tout devient, sous la caresse de leur pinceau magique, prétexte à tableaux. Leur œuvre scintillante réjouit, amuse et captive.

Avec Emile Claus, dont le *Commissionnaire de confiance*, assez trivial et lourd de facture, indique cependant un tempérament, avec Cluysenaar, dont nous avons cité avec éloge, lors de son exposition particulière, les Arabes, nègres et gitanes croqués en Afrique, avec Smits, qui expose deux fines études de femmes, avec Delpérée, dont la tonalité criarde est loin d'être heureuse, avec les frères De Vriendt, qui s'immobilisent dans un art guindé et faux, touchant à l'imagerie, nous épuisons la liste des peintres de figures.

Le paysage et les vues de villes ont absorbé le restant de nos maîtres ès peinture à l'eau. Quelques-uns se tirent d'affaire, en cette matière, avec un réel bonheur. D'autres cherchent leur voie. Parmi les bons, il

convient de citer Stacquet, Pecquereau, Uytterschaut, Binjé, qui prend décidément rang. Enfin le capitaine Hubert a rapporté du Maroc une quantité de petits croquis auxquels fait tort un encadrement de papier blanc qui tue les clartés du soleil. Il se rattrape, il est vrai, dans ses *Manœuvres de 1883* dont le *Piquet de lanciers* nous plaît surtout.

Léon Cladel

Étude biographique et littéraire.

(*Suite*) (*).

Avec les Jeune-Belgique le thème préféré était *la Forme*. Le soir, quand l'atmosphère était tiède, le maître allait et venait lentement le long du jardinet, sous la galerie à arcades pareille à l'aile d'un cloître; à ses côtés, devant, derrière, marchaient les jeunes disciples, emboîtant le pas, et il professait sans relâche. L'ombre lentement s'insinuait, et la petite patrouille n'était éclairée que par la lumière diffuse qui tombait du firmament, sauf quand, approchant de la baie largement ouverte sur l'allée cochère, elle recevait en plein la projection de la grande lanterne au gaz qui y brûlait. — « Asseyons-nous », disait parfois Cladel, et alors autour d'une table en fer maillé, on s'installait près du gazon, éparpillant les chaises, ayant au dos la muraille garnie de lierre, dont l'entablement portait des pots de capucines répandant l'âpre parfum de leurs fleurs papillonacées aux tons d'abricot mûr. Et la leçon recommençait, compliquée maintenant de la manœuvre des cigarettes et des allumettes pétillant et brûlant dans l'obscurité comme des lucioles. Souvent la rumeur de la causerie était bercée par les vibrations en sourdine d'une guitare : c'était Dario de Regoyos, le peintre moresque, arrivé d'Espagne comme un oiseau exotique emporté par un orage, qui, dans un coin, gémissait, en s'accompagnant, les airs mélancoliques qu'on chantait sans doute à Grenade au temps des Abencerages.

Ami des habitudes régulières, à minuit je battais en retraite vers mon lit. Vers deux ou trois heures du matin, j'entendais, dans un demi-sommeil, le piétinement et les propos bruyants du départ.

— « *La Forme!* Il y a un âge où on ne voit que ça, » me disait le lendemain Cladel, « comme il y en a un où on ne voit que l'amour. J'aime ainsi ces jeunes. Ingénieux hasard de la formation des individualités artistiques, ils vont devenir d'habiles ouvriers avec leur manie de mots, de verbes, de phrases, de rythmes. S'ils pensaient pour le moment à autre chose, il faudrait le leur défendre. Et voici, que d'eux-mêmes, par l'effet de leur toquade présente, ils se gardent de tout autre souci. Cette nuit encore, je leur ai parlé de Baudelaire..., dans les trois dimensions. C'est leur prototype, vous savez. Albert Giraud, entre autres, y croit comme un nègre du Sénégal à son manitou. Il me plaît, ce Giraud : c'est un Saint-Just avec un filet de vinaigre, maigre et opiniâtre, tranchant, sans bruit. C'est fort beau, ces vers qu'il nous a dits. » — Et tâtonnant dans sa mémoire, il y rattrapait morceau par morceau et ajustait comme on fait d'une porcelaine brisée, l'une ou l'autre pièce, par exemple ce sonnet que quelques mois après Catulle Mendès, le raffiné, notre hôte à son tour, admira autant que l'avait fait ce fils des sillons :

> Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
> Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
> Poussaient dans l'infini des vierges Atlantiques
> Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.
>
> Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux,
> Où le ciel enflammé de rougeurs prophétiques
> Verse royalement ses richesses mystiques
> Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.
>
> Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,
> Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,
> Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil;
>
> Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
> Se rappelaient encor le spendide mirage
> De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

Et il déclamait ces vers reconstitués, enflant la voix et la faisant plus profonde. Il répétait, en les scandant avec solennité, ceux qui lui semblaient les mieux martelés :

> Vers les archipels d'or des lointains fabuleux!

Reprenant : — « *Dux*, vous savez? Dux, le personnage d'une de mes nouvelles, ce chercheur acharné du mot propre, du mot ingénieux, du mot sonnant, du mot qui remplit l'idée comme une cartouche bien alésée remplit le canon d'un pistolet, c'est Baudelaire. J'ai travaillé sous lui. Il m'a, par contagion, communiqué cette manie, ou cette trouvaille, qu'il tenait lui-même de Théophile Gautier. Vos jeunes sont gagnés par cette épidémie. Qu'on les laisse faire. L'heure viendra pour eux, comme elle est venue pour nous, où l'on comprend que dans la hiérarchie des œuvres, celles de pure forme et de pure distraction sont aux rangs inférieurs, et que le vrai beau est celui qui sert une grande cause. »

Il expliquait alors sa théorie littéraire, comme un homme de guerre son art de faire la guerre, et agrippé par les innombrables souvenirs de sa vie d'écrivain dans ce milieu parisien, le plus compliqué et le plus changeant qui soit au monde, par une sorte de grande et pathétique confession, il racontait ses œuvres, la poursuite des conceptions qu'il y avait réalisées, ses luttes avec l'idée pour en prendre possession, ses patientes recherches, les méditations obsédantes, les incantations, les efforts intimes du penseur pour triompher des fantômes qui lui échappent. C'était comme le récit d'amours divers, l'histoire de maîtresses désirées, obtenues ou perdues, les unes opiniâtres en leurs refus, les autres commodes, celles-ci se livrant bientôt, celles-là s'amusant aux longs préliminaires, celles-là encore brusquées, violées.

Et toujours il signalait la dualité de ses prédilections, à toute œuvre purement littéraire sortie de son cerveau montrant comme écho une œuvre sociale, l'artiste ne parvenant jamais à faire taire le démocrate. A ses débuts, lointains hélas! *les Martyrs ridicules*, *l'Amour romantique*, *le Deuxième Mystère de l'Incarnation*, ont à peine paru, qu'il écrit d'une main ardente une épopée révolutionnaire, vibrante de jeunesse et désordonnée, *Pierre Patient*. Préparé par ces livres de son adolescence, il publie *le Bouscassié*, admirable paysannerie héroïque, qui convertit son père, le meunier du Quercy, jusqu'alors réfractaire à la foi dans l'avenir de son fils, *le Bouscassié* que le vieillard voulut qu'on enfermât avec lui dans son cercueil, sur son cœur, sous le suaire.

(*) Voir l'*Art moderne* des 13, 20 et 27 avril.

Puis *la Fête votive de Saint-Bartholomé-Porte-Glaive*, la terrible histoire de *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, la légende homérique d'*Ompdrailles*, *le Tombeau-des-Lutteurs* jaillissent comme de nouvelles irruptions de la lave qui alors bouillonnait en lui, à l'époque assurément la plus éclatante de sa vie littéraire. Mais du même cratère sort presque en même temps cette gerbe de nouvelles éblouissantes, les *Va-nu-Pieds*, émouvantes, et toutes républicaines, toutes sociales, dont l'étoile la plus éclatante est cet impérissable épisode biblique qui a nom les *Aurientys*. Comme s'il eut été non pas épuisé, mais un peu lassé par cet engendrement prodigieux d'œuvres de premier ordre, venues coup sur coup, il se repose en se distrayant par les *Petits cahiers*, par les *Six morceaux de littérature*, par les *Bonshommes* auxquels s'ajoute *Par devant notaire*. Mais revenant avec une opiniâtre énergie aux instincts qui lui faisaient dire un jour, à un excellent ami belge, le comte d'Aspremont-Lynden : « Vous datez des croisades, moi je date de quatre-vingt-treize », il fait *Crête rouge*, *N'a-qu'un-Œil* et enfin *Kerkadec garde-barrière*, sa dernière œuvre parue.

Ainsi, comme un puissant pendule, à peine, dans ses oscillations, avait-il remonté du côté de la pure littérature, qu'entraîné par son propre poids, il redescendait vers le côté révolutionnaire.

Difficile, désespérant problème que celui de cette alliance de l'art et de l'utilité sociale! Sphinx impitoyable qui dévore quiconque le tente sans être un OEdipe!

Pierre Patient, *Crête rouge*, *N'a-qu'un-OEil*, *Kerkadec*, cette tétralogie, n'ont pas résolu l'énigme. Ils en ont plutôt mis les mystères en plus saillant relief, ils ont montré de quelle masse pèse sur l'attrait artistique d'une œuvre la préoccupation de justifier une thèse, surtout une thèse politique. Ces javelots vigoureusement lancés n'ont pas frappé en plein milieu la cible. D'autre part, il est vrai, quelques flèches plus légères réunies en carquois dans les *Va-nu-Pieds* ont été mieux dardées et donnent le pressentiment que le problème n'est pas insoluble. Ces *Aurientys*, que nous citons pour la troisième fois, s'attaquant à la servitude militaire et à la servitude ecclésiastique, avec leur noble et forte simplicité, en encastrant cette double protestation dans un incomparable apologue champêtre, émeuvent l'observateur comme s'il voyait se soulever, prête à se fendre, l'écorce qui cache encore, pour ce genre redoutable et souverain, l'expression définitive.

— « Cette expression définitive, je la cherche, disait-il avec la force concentrée et rageuse de l'artiste qui lutte contre la chimère, comme Jacob contre l'Ange. Je la cherche, répétait-il, et je la trouverai. Ma carrière littéraire n'est point finie. Je veux vaincre. J'achève *Urbains et Ruraux*. C'est ma dernière étape avant d'arriver à *Paris en travail* : ceci emportera la place où elle est inexpugnable. Oui, c'est alors que je saurai définitivement si pour moi, si pour d'autres, dans le roman contemporain, l'union de la forme artistique et de la thèse sociale, sinon ouvertement exprimée, au moins sortant de l'œuvre par une irrésistible expansion, est possible sans rien enlever à la puissance du beau. »

Et s'adoucissant, il ajoutait : « Pour respirer et me désaltérer pendant ce suprême combat, je décrirai encore une fois mes bêtes ! Ce sera la *Kyrielle de chiens*. Je décrirai encore une fois mes champs. Ce sera *Mi-Diable*. »

Ah ! va, travaille et pense, simple et vaillant héros, épris des humbles et peignant leurs souffrances en ton style enflammé; travaille pour donner à eux-mêmes et à leurs vengeurs une conscience plus poignante des iniquités dont on les écrase. Emploies-y ce style aux intenses couleurs, ce verbe puissant en ses brutalités, cette vue amplifiante des choses, cette sobriété qui dégage sans effort la musculature, toutes ces qualités qui font de toi un guerrier où la farouche audace du sauvage s'allie à l'audace cadencée du soldat grec : ta simplicité robuste est faite de leur double nudité. Tu descends à la fois des Argonautes et des Vickings. Je le pensais en écoutant tes rudes pensées, ô romancier du Danube, en me laissant bercer par l'harmonie de tes phrases, ô étrange Tzigane de la langue, dans ce cabinet d'études, dans ce jardinet qui gardent, sois en certain, ton souvenir et où voltigent encore tes paroles ailées.

(*La suite prochainement*).

JOCONDE

(Fin)

Voici la fin de l'appréciation de *Joconde* parue en 1814, dans le *Journal officiel de l'Empire français*, lors de la première représentation de l'ouvrage :

Dans le conte arabe, la première rencontre que font les deux aventuriers, est celle d'une espèce de princesse de très mauvaise vie qui court le monde avec un géant difforme, brutal et jaloux, qu'elle a pour amant et qui ne la quitte jamais. Elle ne peut lui être infidèle que pendant son sommeil; mais elle met fort bien ce temps à profit, et les tours qu'elle fait au bonhomme sont marqués par autant d'anneaux passés dans un thyrse à la suite les uns des autres, comme à la lance d'un jeu de bagues. Les Romains n'en laissèrent guères plus à la bataille de Cannes. Dans le conte italien, la première conquête d'Astolphe et de Joconde est une servante d'auberge : on sait comment elle les trompe. Il n'y a rien de plus ridicule que de désespérer de la vertu d'un sexe parce qu'on a triomphé d'une dame de la cour et surtout d'une fille de cabaret. L'auteur de l'opéra-comique suppose à la place de la fiammetta d'Arioste une jeune paysanne qui prétend à la rose, parce que la rose donne le droit de se choisir un mari et qui espère la rose parce que le bailli est bien avec sa mère On voit que cela est tout autrement piquant, et qu'on ne peut pas mettre plus heureusement en action la satire d'une institution niaise et ridiculement sentimentale, qui, comme toutes celles de ce genre, a fait éclore cinquante fausses vertus pour une. Jeanneton, dirigée par les conseils des deux Bohémiennes, ou plutôt de Mathilde et de son amie, qui ont pris ce déguisement, obtient facilement l'écharpe de Robert et le médaillon de Joconde et laisse espérer en retour un rendez-vous auquel elle ne doit se trouver ni pour Joconde ni pour Robert. C'est à Lucas qu'elle se promet d'avouer son amour, s'il vient lui apprendre quelle a obtenu la rose : et comme dès lors, elle est libre d'obtenir l'amant quelle a choisi, comme elle ne flatte les deux séducteurs que d'une espérance équivoque et que le spectateur s'attend très bien à voir déjouer, il lui reste tout ce qu'il faut pour être rosière à la comédie. Dieu sait même si on ne le fut jamais au village à meilleur marché. Robert et Joconde conviennent de ne point s'interrompre, comme dans le conte, ils prennent tous deux patience en enrageant, comme dans le conte, et, comme dans le conte, c'est un tiers qu'ils n'attendaient pas, qui fait pour eux les frais de la conversation. Quant à la conversation, elle n'est pas ce qu'elle est dans le conte, mais ceux qui connaissent le conte se la rappellent et ceux qui ne le connaissent pas la devinent.

C'est encore une idée fort heureuse que d'avoir supprimé l'aveu forcé de la jeune fille. Robert et Joconde la surprennent d'une manière fort naturelle dans un second entretien de Jeanneton et de

BRUGES

HANS MEMLING — JEAN VAN EYCK

Camille Lemonnier met la dernière main à un ouvrage considérable dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, une description pittoresque de la Belgique dans laquelle les villes et les paysages apparaissent dans la vive lumière dont les enveloppe l'auteur. L'ouvrage paraît en livraisons dans le Tour du Monde, *édité par la maison Hachette. Il sera publié ensuite en un volume de grand luxe, illustré par nos principaux artistes.*

Bientôt paraîtront les livraisons consacrées à Bruges, à son musée, à ses monuments. Récemment, dans une soirée intime, Camille Lemonnier a donné lecture de quelques fragments de cette partie, l'une des plus curieuses, des plus importantes et des plus finement ciselées du livre. Cette œuvre a été si appréciée de l'auditoire littéraire qui assistait à cette séance, que nous croyons être agréable à nos lecteurs en en reproduisant un chapitre. C'est une superbe transposition des tableaux de Hans Memling et de Jean Van Eyck.

A un pas du pignon fleuri, il existe une large porte voûtée en forme de cintre ; franchissez cette porte, vous trouverez devant vous une cour dont une partie a été transformée en jardin : l'été, le parfum des roses s'y mêle à la senteur des vieux murs humides et, sur la couleur sombre des bâtiments, les allées font une tache claire où passent comme des ombres pâles de lentes figures de convalescents. Vous êtes dans l'ancien hôpital Saint-Jean.

D'interminables corridors se succèdent à l'intérieur, bordées de petites pièces semblables à des cellules. On passe ensuite dans la chapelle, sanctuaire de paix et de prière que ne troublent jamais les bruits du dehors et qui, dans la molle clarté de la lampe éternelle, s'épanouit, tout petit, à l'ombre des piliers massifs. A de certaines heures du jour, des religieuses en coiffe blanche viennent s'y agenouiller : le silence est alors interrompu par le glissement de leurs pas sur les dalles; mais l'instant d'après, tout bruit a cessé, hormis peut-être un chuchotement de bouche qui prie où le soupir d'une poitrine oppressée.

Aucun endroit ne porte plus à la rêverie : l'esprit s'emplit de conjectures à cette paix de solitude ; les religieuses elles-mêmes ressemblent plutôt à des fantômes qu'à des vivantes, et comme au foyer d'une lanterne magique, le passé, avec ses doux éblouissements de vitraux gothiques, finit peu à peu par se substituer au présent. Il semble que les douces filles dont la robe, en frôlant les murs, fait entendre un soyeux bruit d'ailes, viennent de relayer les religieux qui furent les gardiens du peintre Hans Memling ; et machinalement, on tourne la tête du côté de la porte, comme si, en glissant sur ses gonds, elle allait livrer passage à un homme mélancolique et pâle, portant une lueur de gloire sur son front.

Gagnez la cour, pénétrez dans le petit bâtiment qui est au fond. C'est là que se trouve cette admirable *Châsse de sainte Ursule*, merveille de grâce, de sentiment et de délicatesse. Elle est construite sur le modèle d'un édifice gothique, avec une légère toiture dentelée à sa crête d'une galerie finement maillée et arrêtée à ses angles par quatre pinacles à crochets, qui, pareils à des lys, prolongent eux-mêmes les pignons évidés en niches et guillochés de dais de cette miraculeuse petite architecture. Chaque face latérale est divisée en trois compartiments séparés par des colonnettes; aux deux extrémités, une bordure d'ogive encadre les panneaux, et la toiture s'orne de six médaillons répartis également sur les deux pans. Un paradis de couleurs émaillées et tendres y charme les yeux, comme l'élyséenne vision d'une contrée qui ne serait plus la terre et où continuerait cependant à se mouvoir, avec une grâce ailée et déjà détachée de la brutalité du geste, la créature humaine. Il semble que le massacre des onze mille Vierges lui-même, cette boucherie de chairs roses et neigeuses, qui, sous le pinceau, prend ici l'air d'une apothéose de fleurs, s'accomplisse dans la clarté du plein ciel, et le sang qui à longs jets ruisselle sur les divines pâleurs du tremblant troupeau ressemble à des pétales doucement pourprés, échappés aux palmes que les anges agitent par dessus le riant martyre.

Quand Rubens, deux siècles plus tard, dans la merveilleuse petite esquisse du musée de Bruxelles, jonchera à son tour des tendres floraisons d'une gerbe écroulée l'aire sanglante où s'entassent en monceau les campagnes de sainte Ursule, il ne trouvera, pour glorifier la virginité sans tache des pieuses filles, ni plus de tendresse, ni plus d'onction ; mais, tandis que les fluides argents et les vermillons éteints de sa nonpareille palette de virtuose chanteront surtout la splendeur matérielle du massacre, à travers un étalage d'épaules et de gorges nues, le vieux peintre, demeuré mystique dans son rêve de belles filles vêtues de brillantes étoffes, peint la cessation de la vie sous l'image sensible d'un songe brusquement interrompu. Chez lui, une candeur ingénue, une inexprimable chasteté préside à l'hécatombe, atténuant jusqu'à la barbarie des bourreaux, comme si, dans l'ardeur de la foi qui, mourantes, les transporte au ciel, les vierges avaient cessé de ressentir la douleur et, par avance confondues aux sources des éternelles délices, ne goûtaient plus que la volupté de la présence de Dieu. La main des soldats ne les déshabille pas, comme dans l'œuvre du peintre cruel; celui-ci, on le sent, se complaît aux abominations du meurtre par délectation du cynabre fluant avec le sang et des vertes joailleries épanchées des entrailles ouvertes : mais dans l'œuvre du maître brugelin, c'est à peine si les plis des tuniques sont dérangés; et la blessure qui perce les flancs s'égoutte en larmes secrètes comme le sang d'une rose cachée.

En les faisant tomber sans violence, d'une mort qui n'imprime pas au corps la flétrissure des agonies lentes, Memling semble avoir voulu exprimer la souffrance des âmes pendant le temps qu'elles sont encore loin du ciel, plutôt que les affres de la décomposition terrestre. Et, de tableau en tableau, sa peinture déroule les épisodes de la légende catholique à travers des allégresses extasiées de martyre que la douceur souriante des visages, l'éclat chamarré des vêtements, le cuivre et l'airain scintillant aux cuirasses et aux casques des victimaires, les transparences azurines de l'air, les sérénités du décor manifestent extérieurement, comme un accompagnement à une musique soupirante et voilée. Aucune miniature de missel ne réunit,

d'ailleurs, à un même degré le charme naïf du dessin, le feu aimable du coloris, l'idéale perfection de l'exécution : dans le panneau qui représente la Réception à Rome, le scrupule va jusqu'à réfléter dans l'acier poli des armures, comme aux facettes d'un miroir, le relief et la coloration des objets environnants.

De même que Memling revit dans une immortalité de grâce candide et fine à l'antique hôpital, Jean Van Eyck trône au musée dans la solennité de sa gloire solide comme le bronze. A l'angle de la place où s'élève la statue de ce dieu de l'art, en qui l'esprit entrevoit une sorte de Père Éternel de la peinture flamande, un pignon délabré décore extérieurement cette maison sacrée par le génie. Aucune des poésies qui entourent le peintre de la *Châsse* dans son mélancolique et souffrant asile n'accompagne ici la royale splendeur du peintre du *Saint-Georges :* c'est à peine si, dans la pénombre de l'obscure petite salle, on peut se rendre exactement compte de ses impérissables magnificences; mais celui-là n'a pas besoin d'un décor pour que l'admiration des hommes, sentant la présence d'un maître souverain, prenne devant son œuvre hautaine l'attitude du donateur qu'il a peint, aux côtés de saint Georges, prosterné devant la vierge. Loin des torrents de lumière qui conviendraient à un pareil chef-d'œuvre et ne ruisselleraient jamais assez pour éclairer le prodige de son exécution niellée et ciselée, le céleste groupe s'allume de si éblouissantes réverbérations aux rutilantes magies du manteau de Marie, aux gemmes dont est partout emperlée la chasuble de saint Donatien et aux aciers étoilés d'or de l'armure de saint Georges, que l'ombre elle-même se réchauffe à cet ardent foyer. C'est le miracle de cet art incomparable de s'imprimer sur la rétine en une traînée de feu jusque dans l'impardonnable misère du cadre qui l'entoure.

Quand, après s'être délecté aux musiques paradisiennes de ce joueur de luth qui s'appelle Memling, on est tout à coup transporté devant la peinture de Jean Van Eyck, on croit pénétrer dans la cour d'un vieux roi sévère chez lequel les divertissements et les rires font place à un cérémonial intransgressible. Au lieu des harmonies légères et molles échappées aux instruments de fête, des accords graves et prolongés semblent éterniser dans l'esprit l'écho des pensées austères. Nulle gaieté pour les yeux, mais une indicible majesté visible qui laisse après elle l'impression d'un large fleuve coulant à pleins bords dans un lit de marbre. On n'a point quitté les parvis du ciel, mais une pompe impériale et terrestre, étalée en sombres rougeurs de pourpre aux manteaux et aux tapis parmi des architectures de palais, s'y est substituée à l'idéale douceur des idylles séraphiques.

Derrière ce paradis plus solennel, un Jehovah farouche, animé des passions grondantes du xv^e^ siècle, règne dans son omnipotence inattendrie; même la Vierge, symbole des pitiés et des tendresses, n'a point le regard humide et amoureux des Maries compatissantes. Une grandeur sombre prête ici à toute chose le reflet d'un catholicisme presque immisericordieux et qui se ressent de l'âpreté des théologies. Saint Donatien et saint Georges, immobiles au côtés du trône virginal, avec leurs yeux perdus devant eux sans regard, ont l'air de deux piliers supportant le poids de l'Eglise. Le Dogme, l'irrémissibilité de la Vérité révélée est la pierre sur laquelle est bâti cet art magnifique et lui-même pétrifié. Pas une prunelle ne bouge dans la pesante atmosphère dont s'entourent les personnages, graves comme des personnifications des Vertus théologales, et les prières n'y volent pas d'une aile délicée comme chez les mystiques féminisés, mais y demeurent suspendues par l'air, comme si elles se sentaient impuissantes à ébranler l'inflexibilité du Très-Haut.

Regardez de plus près cet étonnant monument d'une pratique devant laquelle pâlissent les subtilités les plus raffinées de la virtuosité des autres siècles : tout y semble sculpté dans le marbre, ciselé dans le métal, rattaché avec du ciment indestructible; les attitudes, figées et dures, donnent l'idée d'une humanité concentrée dans le songe et l'attente d'une vie superterrestre; les mains et les visages ont l'inaltérabilité des matières sur lesquelles le temps n'a pas de prise. La couleur elle-même, solide, égale, aux tons pleins et forts, semble avoir été broyée avec les pierreries qui constellent les manteaux : elle ne coule pas, comme chez Memling, en molles demi-teintes et en fluides estompes, mais s'étale sur des surfaces marmorisées, comme une lave refroidie. C'est la peinture d'un esprit sérieux, positif, obstiné, qui apporte dans son art la religion et l'austérité d'un mage et n'est pas distrait de l'observation attentive des choses par des visées chimériques. Jean Van Eyck a poussé aux dernières limites du scrupule le rendu de la nature qui s'immobilise devant le chevalet et il l'a exprimée à travers la rigidité de l'immutabilité du symbole. Mais tandis que l'école germanique s'attardait encore aux gaucheries bysantines, le merveilleux instinct flamand s'inclinait à peindre dans leur intégrité la structure extérieure et les apparences sensibles de la vie, sans parvenir toutefois à fixer la circulation rapide du sang, le souffle et la vibration intimes de l'âme. Tel qu'il est, il apparaît bien comme la souche et le point de départ de cet art septentrional, amoureux des réalités et les reflétant dans leur vérité immédiate.

Redescendu des hauteurs du *Saint-Georges*, il est bien difficile de prendre encore attention aux autres toiles de musée; et pourtant, telle est l'incomparable séduction des œuvres de Memling que, même devant cette merveille du génie humain, le *Saint-Christophe* garde sa douce magie de coloris et de composition. Puis, cette fleur de poésie va se noyant aux barbaries de Gérard David, le peintre du *Jugement* et du *Supplice de Cambyse*, une rouge échappée d'abattoir où, pareillement à une bête, le malheureux Cambyse est découpé vivant par des monstres à face humaine, tandis qu'un des bourreaux tire à deux mains la peau de la jambe, comme une peau d'anguille, un autre fend, de la pointe d'un couteau, les ligaments du bras, un troisième écorche la poitrine et un quatrième se met en mesure d'épiauter le bras gauche. Toute cette meute travaille avec un calme froid, une attention soutenue de chirurgien pratiquant une opération sur un patient qui, les dents déchaussées, livide, râlant, fait une grimace effroyable. Aucun cauchemar n'approche de cette boucherie que l'insensible artiste, avec une indifférence qui n'a d'égale que celle des tortionnaires, a lustrée de ses caressants pinceaux, comme si, à la place du sang ruisselant à gros bouillons et des affres abominables du plus odieux supplice, il eût peint simplement le dépècement d'une viande morte, dans la pourpre d'un charnier.

CAMILLE LEMONNIER.

Lucas, sur lequel ils ne peuvent plus se méprendre. Le premier mouvement de Joconde le porte à renoncer à toutes les femmes. Robert lui fait observer que toutes les femmes ne sont pas des *rosières*, et le mot piquant, est d'un goût exquis parce qu'il est parfaitement en situation. Enfin, après quelques contrariétés nouvelles, suscitées par les malignes Bohémiennes et qui soutiennent encore le comique à l'intérêt quand ils ne peuvent plus croître, les jaloux, éclairés sur la tromperie qu'on leur a faite, sont ravis, comme on peut croire, d'en être quittes pour la peur. Ils retournent à leurs maîtresses, fort heureux de n'avoir rien à leur pardonner et ils retrouvent avec leur écharpe et leur médaillon qui ont appartenu à bien du monde, le cœur d'Edile qui n'appartient qu'à Joconde, le cœur de Mathilde qui n'appartient qu'à Robert. La fâcheuse épreuve du prince est terminée par le couronnement de Jeanneton, à qui il adresse ces paroles en lui décernant le prix de la vertu :

Puisque vous êtes la plus sage,
Que sur les filles du village
C'est vous qui l'avez emporté,
De ma main recevez ce gage,
Personne ne sait davantage
Combien vous l'avez mérité.

Ce n'est pas ce qu'il y a de moins gai et de moins original dans cette production d'ailleurs si franchement gaie et si spirituellement originale, que d'avoir donné pour dénoûment à un conte de La Fontaine le triomphe d'une rosière. Je ne doute pas que La Fontaine lui-même ne se fût emparé de cette pensée, si elle eût pu se présenter à lui, mais du temps de La Fontaine on avait des vertus sincères, des vices naïfs, une grande bonne foi de mœurs, une candeur, qu'on ne trouve plus; la pudeur était sans ambition, l'innocence était sans cabale, et la philosophie n'était pas encore parvenue à faire une spéculation de la sagesse. Il n'y avait point de rosières.

Il est très avantageux pour un bon musicien d'avoir à traiter un bon poème, surtout à l'opéra-comique où les bons poèmes ont cessé d'être communs. M. Nicolo a, lui, habilement profité de cette rencontre : la musique est jolie et spirituelle, car elle est bien appliquée aux paroles. Tout le monde a applaudi la charmante romance dialoguée : *Amour pour amour* et l'excellent quatuor du second acte. Le reste de la composition, sans être de cette force, est au moins très agréable. Il ne manque aux ouvrages de M. Nicolo qu'une espèce de charme qu'il est très capable de leur donner, sans attendre que des études plus longues aient mûri son talent, et c'est pourquoi je me crois obligé d'en faire la remarque en passant. Le charme dont je parle consiste dans le ton général, dans ce qu'on est convenu d'appeler, par une allusion très heureuse et très juste, la couleur de la musique. Indépendamment de l'expression particulière des sentiments, du caractère de chaque situation prise à part, il y a effectivement une teinte commune à tous les sentiments et à toutes les situations, qui appartient à l'époque, aux lieux, aux personnages, et qui se répand vers eux avec égalité. Il en résulte entre les idées musicales une harmonie qui satisfait l'esprit, parce que l'esprit, qui s'ennuie de l'uniformité, qui se révolte contre la monotonie, aime l'ordre dans toutes les productions des arts et cherche partout l'unité qui est la première condition de l'intérêt. Le vague, l'incohérence, le defaut d'accord dans les parties, d'ensemble dans le tout, lui sont insupportables. Je suis loin de dire que M. Nicolo tombe dans ce défaut; mais il n'a peut-être pas la perfection opposée au degré ou il peut l'obtenir, et il a donné au public le droit d'exiger de lui des perfections qu'il n'a pas.

Joconde ne doit rien au prestige de l'exécution, mais il est joué avec infiniment de soin. Gavaudan remplit le rôle du prince avec beaucoup de grâce et Mme Boulanger est charmante dans Edile. Mme Gavaudan est très naturelle et très gaie dans son joli rôle de rosière. Lesage est assez plaisant dans celui d'un bailli important, qui serait plus plaisant encore si Lesage aspirait moins à l'être. *La bêtise qu'on veut avoir gâte celle qu'on a.*

Martin chante Joconde à ravir et il le dit fort bien. Le musicien doit, lui, avoir quelque obligation de vouloir bien respecter son chant, ou plutôt de ne le broder jusqu'ici que de quelques ornements qui n'en cachent pas encore le fonds. Martin n'a qu'un défaut, c'est de savoir un rôle qui est charmant et qu'il met à toutes les paroles du monde. Les habiles artistes qui composent de la musique pour son théâtre, ont presque toujours le droit de lui dire ce que lui dit le roi Robert : *Martin est bien aise de placer son mot.* Quelqu'un demandait dernièrement comment Martin avait chanté un air en faveur : *Comme il chante tout*, répondit un enthousiaste de bonne foi. — Eh ! mon Dieu, oui; *comme il chante tout*, c'est précisément de cela qu'on se plaint.

L'auteur de *Joconde* avait voulu garder l'anonyme, on ne sait pourquoi : *Joconde* se fait remarquer parmi toutes les pièces qui ont paru depuis vingt ans au théâtre de l'opéra-comique, par le bon ton du dialogue, par la gaieté originale des situations, par la finesse d'une foule de traits qui appartiennent au style de la meilleure comédie. Cet ouvrage lui-même est une comédie, une fort jolie comédie; et quand l'affiche a nommé M. Etienne, elle n'a rien appris à personne.

ASSOCIATION DES ARTISTES-MUSICIENS

Quatrième concert.

L'*Association* a brillamment clôturé la saison. Elle avait engagé, pour couronner la série de ses concerts, Mme Caron, M. Delaquerrière et M. De Greef; de son côté, l'orchestre avait mis à l'étude, outre l'ouverture d'*Obéron* et la *Danse macabre* de Saint-Saëns, l'*Ouverture dramatique* de M. Auguste Deppe qui fut exécutée au Waux-Hall, cet été, et qui a retrouvé, à la Grande-Harmonie, le succès que mérite cette page de bonne et vibrante musique, d'une inspiration chevaleresque et d'une excellente allure dramatique.

Mme Caron a déployé dans l'air du *Freischütz* ses magnifiques qualités de chanteuse et de tragédienne. Il serait difficile de mieux dire et de mieux chanter la phrase passionnée que Weber met dans la bouche de son héroïne. Elle a été également acclamée avec enthousiasme après l'*Ave Maria* écrit par Gounod sur le premier prélude de Bach.

M. De Greef, un pianiste de bonne école dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, a interprété avec beaucoup de brio la *fantaisie hongroise* de Liszt. Il a mis de la délicatesse et du sentiment dans une étude de Chopin et une Tarentelle de Moszkowski.

M. Delaquerrière, l'élégant ténor d'opéra-comique qu'on sait, a été moins heureux dans la cavatine de *Don Juan* et dans deux romances, l'une de L. Jehin, l'autre de Gounod, dans lesquelles l'affectation a pris le dessus sur le style, le maniérisme sur le sentiment.

***

On nous rapporte que le concert de Mlle Nora Bergh, donné lundi à la Grande-Harmonie, a eu beaucoup de succès et que le public a fait un excellent accueil à l'artiste, ainsi qu'à ses partenaires, Mlle Lemaire, MM. Cornelis et Jacobs.

Nous avons eu le regret d'être empêchés d'assister à cette audition.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Une série de peintures de Roffaen, magnifiques porcelaines, minutieuses, luisantes, criardes, rapetissant les grands paysages de montagnes aux procédés du maquillage; un portrait, un sous-bois, un chemin au long duquel décampe une escouade de villageois, par Verheyden; quelques tableaux de Van Landuyt, parfois noirâtres et secs, justes dans l'attitude des personnages; enfin une série remarquable de natures mortes par Mlle Anna Boch, tel est le lot actuel qu'on peut voir dans le petit salon du Cercle.

Les toiles de Mle Boch méritent une mention particulière. Fac-

ture large, virile, franchement rustique. Recherche loyale de la réalité. Coloris un peu terne et fumeux. Des défaillances de métier. Certaine réminiscence de Louis Dubois. Mais des tendances excellentes, un progrès énergique, une maîtrise naissante, une vive satisfaction donnée à qui se réjouit de voir un sérieux talent qui se dégage.

Le grand tableau du milieu résume avec netteté cette évolution d'une artiste dont les œuvres jusqu'ici révélaient trop l'amateur. C'est un intérieur de paysan; grande table oblongue, lourde, chargée de choux rouges et d'oignons, éparpillés autour d'une cruche en grès; à côté une chaise en bois sur le dossier de laquelle perche une pie; au fond un bahut orné d'une lampe en cuivre, de tasses, de plats. L'ensemble est bien enveloppé, robuste, hardiment campé. Mais les tons sont sourds et de ci, de là spongieux. Il y a encore une étape à franchir. Courage, mademoiselle et bravo pour votre audace à vous dépouiller des conventions.

Concerts annoncés

Tous les soirs — Concerts du Waux-Hall, dirigés par MM. Jehin et Herrmann. — Orchestre complet du théâtre de la Monnaie.

Aujourd'hui dimanche, a 2 heures, au Théatre royal de la Monnaie. — Première exécution de *Job*, drame lyrique en trois parties, poème de M. J. Guilliaume, musique de M. Chiaromonte. Les soli seront interprétés par M. Heuschling (Job), Mmes Duvivier (la femme de Job) et Dinah Beumer (l'ange); MM. Delaquerrière (Eliphaz,, Van Ruyskensvelde (Bildad) et Moyaerts Sophar). Les chœurs seront chantés par les demoiselles élèves du Conservatoire et la Société royale l'*Orphéon*, sous la direction de M. Ed. Bauwens; les artistes de l'Association, sous la direction de M. L. Jehin, formeront l'orchestre.

Lundi 5 mai, à 8 heures, dans la petite salle du Conservatoire, troisième seance de musique de chambre, donnée par MM. A. De Greef, A. Cornélis, E. Jacobs et E. Agniez.

On y exécutera: 1° Trio en *ré maj.* op. 70, Beethoven; 2° (*a*) Morceau caractéristique, Rubinstein, *b* Contes de Fées, Schumann, pour piano et alto; 3° Fragments de la sonate en *ré*, Rubinstein, pour piano et violoncelle; 4° Quatuor op. 25 par Joh. Brahms, pour piano et cordes.

Jeudi 8 mai, à 8 heures, dans la grande salle du Conservatoire, dernière séance de quatuors donnée par MM. Jenö Hubay, Colyns, Van Styvoort et Servais.

Urbanité

On n'est pas plus aimable. Voici la lettre exquise d'un Monsieur qui a reçu l'*Art moderne* à l'essai pendant un mois et à qui une quittance d'abonnement a été présentée, selon l'usage, par l'éditeur :

Anvers, le 26 avril 1884.

Monsieur le Directeur de l'*Art moderne*,

On s'est permis de venir toucher aujourd'hui, pendant mon absence, fr. 10 10 pour abonnement à votre journal, somme que ma servante a eu le tort de payer.

Or, comme je ne suis pas abonné à votre journal et que je n'ai nulle intention de l'être, je trouve votre procédé fort cavalier et je vous prie de me renvoyer immédiatement cette somme par mandat-poste, faute de quoi je me verrai forcé de signaler vos procédés à qui de droit.

Agréez, Monsieur, mes sincères salutations.

Alfred Mostert.

Les fr. 10-10 sont à votre disposition à la Caisse du journal, cher Monsieur, et votre lettre figurera dans les *Documents à conserver*, avec d'autres échantillons curieux.

Petite chronique

La première exposition annuelle des *Hydrophiles* s'est ouverte mardi dernier, au Palais des Beaux-Arts (entrée par la rue de la Régence). Elle comprend des aquarelles, des dessins, des eaux-fortes et des sculptures. Quelques-unes de ses œuvres sont remarquables et assurent le succes à la nouvelle association artistique. Nous publierons dimanche prochain un compte-rendu que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

L'*Essor* ouvrira au commencement du mois de mai une exposition à Anvers.

Un journal qui par ses ruades saugrenues à l'adresse des *XX* fait incontestablement à ceux-ci beaucoup de bien, — mais à la façon de M. Jourdain, sans le savoir, et surtout sans le vouloir, les traits qu'il décoche maladroitement en l'air lui retombant en grêle sur la tête, est d'avis que le criterium du succès d'une exposition réside dans le nombre des toiles vendues.

Cela ne donne pas des idées artistiques du dit journal une bien haute idée.

Il est vrai que son rédacteur artistique a affirmé récemment : « Au début, on fait de l'art pour l'art. Apres dix ans, on fait de l'Art pour de l'argent. »

Cela explique tout.

C'est égal, s'il faut admettre qu'une œuvre n'a de mérite qu'à condition de trouver acquéreur, le journal en question est dur pour le tableau d'un de ses collaborateurs, qui a traîné des années dans sa salle de dépêches, malgré les réclames qu'il n'a cessé de lui tailler.

Le même journal a avancé *qu'il ne s'était pas vendu un seul tableau* à l'exposition des *XX*.

MM. Verstraete, Schlobach, Van Rysselberghe, Wytsman, Van Strydonck, Chainaye, qui ont vendu plusieurs de leurs œuvres et M. Khnopff, à qui l'exposition a valu nombre de commandes de portraits, ont dû bien rire de cette nouvelle gaffe d'un chroniqueur qui n'en est plus à les compter.

Contrairement à ce qui a été annoncé par certains journaux, il y aura à Bruxelles prochainement, au *Cercle artistique*, une exposition des lots offerts à la tombola Gustave De Jonghe, comme cela s'est fait pour la tombola Pantazis.

La générosité avec laquelle tous les artistes contribuent à cette œuvre charitable font espérer une brillante réussite.

Le *Menestrel* nous apporte les échos d'un concert donné à Lille dans lequel se sont fait entendre Mme Caron et M. Marsick : La dernière séance donnée par la Société des Concerts populaires dirigée par M. Martin, a été des plus intéressantes. Grand succès pour le virtuose Marsick, qui a interprété le quatrième concerto de Vieuxtemps avec une maîtrise admirable. Très vif succès pour Mme Caron, la remarquable cantatrice de la Monnaie de Bruxelles, qui a fait bisser la prière d'Elisabeth du *Tannhaüser* et s'est fait entendre avec le ténor Dupuy et le baryton Giraud, dans *Gallia* et dans la première partie d'*Ève*.

Un nouveau groupe artistique est en formation à Paris. Il se propose d'organiser, sous le titre *les Artistes indépendants de Paris*, une grande exposition libre de peinture, sculpture, etc.

Le siège de la Société nouvelle est à la salle Montesquieu, 5, rue et passage Montesquieu, où sont reçues les adhésions.

Le comité exécutif fait des démarches pour obtenir soit du gouvernement, soit de la municipalité, la disposition d'un local destiné à l'exposition.

Le *Crucifiement*, toile colossale de Munkacsy, vient d'être transporté à l'hôtel Sedelmeyer.

Dès jeudi prochain, le public sera admis à le visiter.

On se souvient qu'un comité a été institué pour élever un monument à la mémoire de Berlioz.

L'administration vient d'autoriser ce comité à placer la statue en bronze de l'auteur de la *Damnation de Faust*, au centre du square Vintimille.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

---

11 TABLEAUX REMARQUABLES

PEINTS PAR ANTOINE WATTEAU

ayant servi dans l'ancien hôtel de Robiano, à Malines, dans une salle style Louis XV, seront vendus publiquement le vendredi 9 mai 1884, à 2 heures précises de relevée, en la salle de ventes de F. De Blauw, Bailles de fer, *contre* la vieille boucherie, à Malines, par le ministère de l'huissier H. Driesque.

On peut se procurer gratuitement les circulaires en la salle de ventes susdite.

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DECORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, *SUR SOIE* ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE,
D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier,
Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.
Prix : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.
Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.
Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.
Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. N^os 1 à 12 séparément.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er prix. — Sidney, seul 1^er et 2^e prix
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE
ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 19. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 MAI 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES HYDROPHILES. — LÉON CLADEL. *Etude biographique et littéraire* (Suite).— LIVRES NOUVEAUX. *Belle maman*, drame de famille, par Lucien Solvay. — NOTES DE MUSIQUE. *Au Conservatoire.* I. Quatrième séance de quatuors ; II. Troisième séance de musique de chambre ; *Job.* — CONCERTS ANNONCÉS. — THÉATRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Contrefaçon de publications artistiques.* — PETITE CHRONIQUE.

LES HYDROPHILES

Jadis, à Paris, les *Hydropathes*, un groupe d'écrivains. Aujourd'hui, à Bruxelles, les *Hydrophiles*, une poignée de peintres. De part et d'autre, malgré ces désignations forgées des éclats de la langue de Périclès, même amour du Beau moderne, même indépendance farouche, même soif d'art libre, de grand air, de soleil.

A voir ces milices qui, sans crainte de la mitraille, s'alignent pour la lutte, rangs serrés, drapeau au vent, le cœur se ranime. De tant d'efforts, d'un si persévérant labeur doit sortir l'art vigoureux, avivé de sèves, sincère et neuf auquel tendent avec une volonté obstinée tous les artistes qui représentent le mouvement avancé.

Dans toutes les manifestations de l'Art, les groupements se font. Arrière les timorés qui redoutent le combat ou qui cherchent à se ménager des influences en n'arborant pas franchement leurs couleurs !

Le mouvement littéraire existe. Il affirme sa vitalité. Il publie des volumes, prose et vers. Il a ses journaux, ses revues. Ses hommes commencent à dompter l'indifférence et le mauvais vouloir. Leurs noms se répandent. Le public s'habitue à leurs audaces ; il connaît leurs œuvres et les aime.

En peinture, les *XX* ont concentré en un bataillon solidement équipé les forces éparses de l'Art jeune et sont bravement partis en guerre. On se rappelle leur bataille, les furieux assauts qu'ils eurent à soutenir ; on sait aussi leur victoire.

Les *Hydrophiles* sont les Vingtistes de la couleur à l'eau. Sur eux tomberont à bras raccourcis tous les adeptes de l'art palmé de vert, tous les empêcheurs de danser en rond, tous les rétrogrades, tous les Francia, tous les Van den Bussche. Pensez donc ! Vogels en est et y occupe l'une des premières places ! Schlobach en est ! Et Goethals ! Et Chainaye ! Et Toorop !

Quelqu'un qui va se trouver embarrassé de ne pouvoir entamer contre le jeune cercle la guerre à coups d'épingles qu'il avait entreprise contre les *XX*, c'est M. Théodore Hannon. Membre de la société nouvelle, il faudra bien qu'il la laisse en repos, au risque, en salissant le nid qui l'abrite, de passer pour un vilain oiseau.

Les œuvres qu'il expose aux *Hydrophiles* y font d'ailleurs, il faut en convenir, piètre effet. Ses figures de femmes sont d'une trivialité que ne rachètent ni ses paysages, ni sa vue de ville, lourdement peinte, en des tons criards, ni ses sites du Borinage. A moins qu'on y trouve le rêve de l'aquarelle moderniste, il n'y a là, soyons de bon compte, qu'un ensemble de choses médiocres. M. Hannon-critique, jugeant impartialement M. Hannon-peintre, serait, croyons-nous, de notre avis.

En revanche, les *Hydrophiles* comptent parmi eux Vogels,

dont les *Roses* ont un éclat, une vigueur, une fraîcheur vraiment extraordinaires. C'est la plus belle œuvre de ce petit Salon jeune. Tout à côté s'alignent des marines et des paysages du même artiste, d'une extrême vérité d'impression, peints par larges coups de pinceau, avec une ampleur superbe. Nous prisons surtout la vue des environs de Heyst, traversée par un train de chemin de fer qui déroule tragiquement par dessus les dunes son panache de fumée.

Tout à côté, Mundeleer, un doux, qui s'imprègne des intimités de De Braekeleer. Plus loin, Heins et ses fines eaux-fortes. Puis Maurice Hagemans, dont les progrès sont notables. Il avait fait fausse route, il s'était perdu dans les sentiers où l'on cueille le *chic* aux branches de la fantaisie. Il revient en arrière, et, petit à petit, se remet à l'étude consciencieuse de la vérité. Ses *Proues de navire* surtout sont d'une clarté et d'une force magnifiques. M. Hagemans paraît avoir des aptitudes spéciales pour peindre le bateau. Mieux que ses paysages, où les verts n'ont pas toujours la sonorité que donnent aux feuillages et aux prés les flambées du soleil, ses études de bâtiments à quai, dressant orgueilleusement leurs agrés, ont une très belle allure. Le coloris est parfois un peu sec. Les voiles blanches se découpent avec quelque dureté sur l'azur du ciel. Les mâts, les huniers, les cordages, pourraient être plus enveloppés d'air. Mais tant de qualités compensent ce défaut qu'on l'oublie vite, et l'on applaudit aux efforts du jeune peintre que sa sincérité artistique et son consciencieux travail mèneront loin.

Puis Toorop, le japonisant javanais. Ses délicates aquarelles, où la gouache, le pastel, l'eau, la couleur s'unissent en un mélange savoureux, doivent être aussi incomprises que l'ont été, de certaines gens, les paysages de Fernand Khnopff. Il y a entre ces deux artistes raffinés certaines affinités. Mais la prunelle de l'un scrute les plus minutieux détails et arrête avec obstination ses lignes tandis que l'autre voit la nature dans le papillottement d'un perpétuel clignement d'œil. L'impression est-elle vivement attrapée, Toorop s'arrête, alors que Khnopff commence son travail.

La plus jolie des fantaisies du tout jeune artiste, qui a déjà de très grandes et peut-être inquiétantes habiletés de métier, c'est celle qu'il intitule : *Toen ik nog een kind was*. Dans la fraîcheur des bois que les sèves printanières commencent à verdir, parmi les gazons constellés d'étoiles d'or pâle, sous les ramures poudrées de floraisons blanches, deux enfants cueillent des fleurs, dos à dos, perdus dans le grand silence de la nature. Un petit chemin fuit dans le fourré, menant au village. C'est exquis de coloris, de naïveté et de sentiment.

Les idylles rustiques, les travaux champêtres, les intérieurs campagnards où lentement s'écoule dans la paix la vie calme — la vraie vie — fournissent à Jean Toorop ses inspirations. Ici, sur l'iradiante flamme du couchant, un homme de labour découpe sa silhouette. Là, une servante fait reluire dans la sérénité d'une chambre de village le cuivre d'une lampe. Plus loin le canal, tout raide entre ses berges tracées au cordeau, reflèchit dans ses eaux de moire les opales, les topazes et les rubis du soleil à l'agonie. Ou encore, dans les vapeurs grises de l'aube, au bord d'un champ d'où la vue porte sur le village qui s'éveille, un homme est au travail, remuant, ensemençant, tassant la glèbe tandis que sa petite fille le contemple.

Dans la seconde salle, une petite tête de M. Van Acker, un profil fort pur, sous un bonnet à barbes dont les cassures sont délicatement dessinées, tranche sur les autres envois de l'artiste, qui ne dépassent pas la médiocrité. N'était la signature F. V. apposée à l'angle, on serait tenté de croire à une erreur du catalogue et d'attribuer le n° 131 à tout autre qu'à son signataire.

Tout à côté se développe la série des plages, des paysages et des figures de M. Cassiers. L'exposition de celui-ci est assez inégale. Il s'y rencontre, à côté de lavis d'un très grand charme, des aquarelles de valeur secondaire, minutieusement et petitement traitées. Nous citerons par exemple le n° 5, d'un coloris peu harmonieux et d'une exécution sèche. En revanche, quelques-unes de ses œuvres sont bien observées, senties et agréables à l'œil. La meilleure est le n° 2, une fidèle et charmante impression de dimanche aux champs.

C'est à Knocke, par delà les dunes d'où émergent l'église, les moulins, quelques fantômes d'arbres. Dans la campagne toute mouillée de la dernière ondée, hommes et femmes reviennent de l'office, pataugeant dans les flaques d'eau. Les grandes et solennelles capes noires abritent les villageoises. La plaine est vide. On observe le repos dominical. Le ciel, lourd de pluie, est tendu de gris, d'un gris bleuté d'une extrême finesse. Il semble que dans l'air s'égoutte le carillon mélancolique des sonneries de cloches.

M. Gilleman est beaucoup moins observateur que M. Cassiers. S'appliquant au même genre, il reste bien au dessous de son collègue et par la finesse du ton et par la sûreté du dessin. La mer qu'il montre roulant des vagues chocolat sous un ciel citron semé de nuées lie de vin, n'a jamais été la mer, et des bateaux imparfaitement construits se briseraient sous la première lame.

A citer encore : Combaz, Hermanus, Schlobach. Ce dernier a deux grandes aquarelles d'une impression juste, mais un peu lourdes de facture.

Quelques sculptures complètent le Salon des *Hydrophiles*. Il n'y a à mentionner qu'une charmante petite tête d'enfant d'Achille Chainaye, datée de 1879, vraiment délicieuse d'expression naïve et de simplicité.

Léon Cladel

Étude biographique et littéraire.

(*Suite*) (*).

« Vous ne tenez pas à visiter Bruxelles? » lui disais-je. Il relevait sa tête admirable de *Bon Dieu de Pitié*, comme eussent dit nos villageois, et à laquelle on eût pu appliquer cette phrase d'une de ses œuvres : « Sa chevelure et sa barbe absaloniennes s'allongeaient et pendaient tristement sur son corps émacié semblables aux ramures affaissées et plaintives d'un saule-pleureur, avec ce sourire mélancolique et désillusionné qui tremblotte sur les lèvres violettes des vieillards » : « Ah ?... oui, parbleu...eu... eu », exclamait-il, donnant à la syllabe finale le prolongement ondulatoire et sonore d'un timbre d'horloge.

Et il semblait reprendre ses esprits, les concentrer sur cette idée nouvelle, car, lorsque le décor qui l'entourait ne se rapportait pas directement à l'une des conceptions qui fermentaient dans le laboratoire de son cerveau, et qu'il ne pouvait y prendre

(*) Voir l'*Art moderne* des 13, 20, 27 avril et 4 mai.

des condiments pour en relever la saveur ou l'arôme, il y était indifférent.

Nous sortions le dimanche; toute la semaine je subissais l'étroite servitude des occupations professionnelles. Nous commencions par regarder les monuments, comme de vulgaires touristes. Cela l'ennuyait bientôt. Il n'aimait pas non plus la cohue citadine, les robes, les pardessus, ce qu'il nommait la livrée de messieurs les tailleurs. — « Allons où l'on est seul, » disait-il. Et il ajoutait : « Allons où l'on voit loin. »

Nous gagnions l'extrémité des faubourgs. Il recherchait la zone neutre qui est, autour des villes, comme un halo autour de la lune, là où la terre de culture, devenue terrain à bâtir, est en friche, là où les constructions rares voisinent avec les fours à briques, où la cité meurt, où la campagne commence, cette zone d'interpénétration de l'organisme urbain et de l'organisme rural.

Il aimait, à Saint-Josse-ten-Noode, la hauteur sur laquelle grimpe la rue de la Consolation en sortant du fond qui fut autrefois la Vallée de Josaphat avec ses ombrages d'émeraude et sa Fontaine d'amour. Nous gravissions la pente, où nous croisaient, revenant du Tir national, des gardes civiques dont le chapeau tyrolien à plumes de coq et l'uniforme couleur de suie, lui faisaient pousser son rauque et dégoûté *hâ-hâ-hâ-hâ!*

En haut, nous nous retournions et alors, contemplatif et ému, il commençait une longue rêverie parlée au hasard des sensations qu'éveillait dans sa nature nerveuse et impressionnable, le beau spectacle qui se déroulait depuis les flèches jumelles de Saint-Joseph au Quartier-Léopold, jusqu'aux lointains coteaux de Laeken, par delà la coupole et les minarets tronqués de Sainte-Marie. Les maisons amoncelées sur le terrain accidenté de la ville, devant un rideau de nues qui défilaient lentement comme la toile d'un panorama, figuraient la marche d'une armée colossale, arrivant sans interruption du nord et s'enfonçant dans le midi, charriant les tours des églises, les vaisseaux des monuments, les pignons des maisons les plus hautes, comme des trophées de guerre. Son imagination répondait à ces excitations des yeux comme une substance à l'action d'un réactif, chatouillant, mordant, corrodant avec l'effervescence des combinaisons chimiques. Tel qu'un grand paysagiste il brossait, attentif spectateur, une esquisse en grands tons, vifs, bien plaqués, comme eût fait Courbet; car toutes ces fortes natures d'artistes indomptés ont les mêmes aptitudes et les mêmes puissances.

Quand il était rassasié, il voulait descendre à travers les terrains vagues. Nous montions et descendions les tranchées d'or pâle des sables bruxelliens, couronnés à la crête d'un gazon maigre. Il s'arrêtait aux masures de paysans abandonnées qui autrefois étaient là en plein champ mais où la ville avait fait la ruine et le vide en s'élargissant. Nous arrivions à l'étang, maintenant à demi comblé où tant de joyeux patineurs se noyèrent ; il me faisait raconter ces épisodes funèbres. Puis nous revenions lentement par le vallon de la Maelbeek, trainant désormais dans les obscurités d'un égoût les eaux qui rapides et limpides couraient à travers les prairies au temps de mon enfance. Nous passions sous les quatre viaducs qui unissent les versants de cette profonde plissure ; je lui montrais à mi-côte, sur la gauche, au bout de la rue du Trône, la maison solitaire qu'habita Jean-Baptiste Rousseau, et remontant la rue Lesbroussart nous rentrions chez nous par l'Avenue de la Cambre, noire de promeneurs comme elle l'est le dimanche après midi par les beaux jours.

Nous allâmes aussi de l'autre côté de la vallée principale sur les hauteurs de Scheut, entre Anderlecht et Berchem-Sainte-Agathe, près de la chapelle miraculeuse, là où le maréchal de Villeroy établit les batteries qui bombardèrent Bruxelles ; assis au bord d'un champ relevé en terrasse, les jambes pendantes, il regarda longtemps la cité en amphithéâtre dominée par la masse monstrueuse du nouveau Palais de Justice se dressant comme une acropole ou comme la Kasbah d'une ville turque. Le soleil se couchait derrière nous. Un paysan qui passa le dévisagea en sa rustique attitude, le prit sans doute pour un congénère car il lui dit : *Goeden avond, pachter.* Comme son regard, circulant d'un pôle à l'autre, rencontra le cimetière de Molenbeek Saint-Jean qui se montrait en perspective au bord de la chaussée flamande dont les serpentantes rangées d'arbres fuyaient vers Termonde et Gand, remué par la paix enveloppante de ce coin où les tombes ponctuaient en blanc les arbustes et les gazons, un souvenir des *Va-nu-pieds* lui remonta aux lèvres : « Il y a là un bouquet d'amandiers. Ces arbres sont les premiers qui fleurissent au printemps. C'est là que je veux être enterré. » Et moi continuant la réminiscence, j'ajoutai : « La nature est pour les cœurs si nerveux et paisibles une mère tutélaire qui les ravive du lait pur de ses mamelles et les embrase, incomparable fée, du feu souverain de ses rayons. »

A parcourir les quartiers déserts, il avait fini par discerner ce qu'il y a chez nous d'indestructible nationalité. Quand au cours de nos promenades il voyait sur les enseignes quelqu'un des noms baroques de la petite bourgeoisie flamande, Godelieve Knudde par exemple, surtout s'il était accouplé à un nom français, clair symbole du mélange des races qui se réalise à Bruxelles en sa plus intime mixture, Van Mollekot-Lelong, Petit-Van Muysewinkel, ou bien encore Dumoulin-Pielstikker, Lefranc-Sistermans, il ne goguenardait pas suivant la coutume, mais s'arrêtait étonné, épelant les syllabes, étrangères pour lui comme s'il s'était agi de russe ou d'arabe, inquiet à l'aspect de ces premières vagues germaniques venant battre le rivage gaulois, sentant sans doute, à ces échos imprévus d'un idiôme ennemi, les vieilles meurtrissures de l'invasion s'endolorir.

Et pourtant l'accent que ces détails mettaient dans notre existence le charmait par l'âcreté de leur saveur locale. « Pourquoi ne fait-on donc ici que des romans français disait-il? Ce qui est autour de vous ne serait-il pas visible pour vous? C'est très curieux votre pays, ... savez-vous? Au lieu de tâcher de nous peindre, ce que nous ferons toujours mieux, c'est certain, racontez ce que vous faites ici et décrivez-nous cette ville. Comme c'est bête de n'y pas penser ».

Certes, c'est bête, mais que c'est difficile. L'art suprême n'est-il pas de tirer de la vie ordinaire, si vulgaire et si vide, ces quelques éléments essentiels et saisissants qui sont la substance même de l'intérêt et de l'émotion ; ces traits que seul le génie discerne et du plus plat incident, du plus fade personnage, font un épisode poignant, une silhouette inoubliable?

Oui, souhaitons, souhaitons, écrivains belges, que la réalité ambiante devienne visible pour nous comme elle l'était pour ce pèlerin, et qu'elle nous poigne comme elle le poignait.

(*La suite prochainement*).

Livres nouveaux

Belle-maman ! Drame de famille, suivi de : **Les Merveilles de la science**, par Lucien Solvay, avec des dessins intentionnistes et symboliques de Fernand Khnopff. — Bruxelles, Henry Kistemaeckers, éditeur.

Le critique se montre généralement assez avare des produits de son imagination. Condamné à juger, toujours juger, ce Juif-Errant de la presse moderne n'a guère le loisir de ciseler des œuvres d'art pour son propre compte. Comme une digue opposée à ses tentatives de débordements littéraires, une montagne de livres à couverture bleue, rose ou jaune se dresse perpétuellement à ses yeux. Et puis, nul mieux que lui ne sait combien ingrate est la tâche et minime la récompense !

Ce reproche — si reproche il y a — ne peut s'adresser à M. Lucien Solvay. Il paie bravement de sa personne, se dévouant pour ses confrères stériles et s'expose à son tour aux coups des grincheux et des mécontents. C'est le Mucius Scévola de la critique ; nous ne voulons pas dire cependant qu'il se soit jamais brûlé les doigts, même au feu... de la rampe, et nous nous plaisons à rendre hommage à sa bonne volonté.

A-t-il un beau matin déployé vis-à-vis d'un auteur dramatique une rigueur qui paraît excessive, bientôt on le verra lui-même pétrir une pièce de sa façon, et, se campant sur la scène, il s'écriera : Voilà comment on fait du théâtre ! S'agit-il de romans, poésies, nouvelles ! Au son de la fanfare, voire de celle du cœur, il chevauchera gaiement dans les plaines de la Fantaisie, toujours, sans doute, pour indiquer la manière dont il faut s'y prendre pour ne pas se casser le cou.

Gaiement, disons-nous ! Trop gaiement même. A force d'user de la pointe égrillarde, il finira par l'émousser. Il se délecte dans le récit des gauloiseries, des gauloiseries mises à la sauce flamande. Après tout, il est beaucoup de gens qui aiment le piment ! Il ne vise pas à la prétention ; il laisse courir sa plume la bride sur le cou, et son style prend des allures bon enfant, ne cherchant qu'à faire rire ; y réussit-il toujours ?

Et *Belle-maman* ? il semble que nous la négligeons ! Ce n'est pas qu'elle nous déplaise, malgré ses trente-six ans. Elle est encore si bien en chair et puis elle s'habille à ravir ! Oh ! l'exquise toilette que vous portez, Madame ! l'adorable robe que vous a faite là le couturier à la mode, Henry Kistemaeckers, ce Wörth des éditions élégantes, robe que vient rehausser davantage encore l'éclat des coquets bijoux que vous a sertis l'habile joaillier Fernand Khnopff !

Mais combien je vous plains, Madame, d'avoir été jetée dans un monde aussi étrange que celui où vous vivez. Ce n'est pas que ce soit le monde où l'on s'ennuie, c'est vrai ; on a l'air de s'y amuser même, mais on y chante des couplets, un peu... bizarres pour une compagnie aussi bien choisie.

Je conçois qu'il se soit produit un vrai tumulte, à la fin. Les chansons épithalamesques ont beau invoquer l'excuse des circonstances ; il y a des limites. Et ce pauvre conseiller de faubourg, qui aimait tant de porter des toasts solennels, que sa gravité a dû souffrir !

Combien je vous plains, Madame, d'avoir un gendre tel que M. Oscar. Pensez-vous qu'il rendra votre fille heureuse, inconstant, indécis comme il l'est ? C'est un homme dont les sentiments ressemblent un peu à des volants qui voltigent sur la raquette matrimoniale.

Et puis, songez que vous avez été la rivale inconsciente de votre Eudoxie. A votre place, je me tiendrais sur mes gardes. Ses accès peuvent lui reprendre, à ce cher M. Oscar !

Enfin, Madame, je vous plains d'avoir un gendre qui pousse l'amour du terroir jusqu'à dire à M. Paul, en désignant sa femme : *Marie-la !* croyant sans doute se trouver encore devant l'officier de l'état-civil.

Il est vrai qu'il prononce ces paroles dans un moment d'extrême exaltation, et l'on doit beaucoup pardonner, même l'oubli des rigueurs de la langue française, à ceux qui ont beaucoup aimé.

La couleur locale a permis à M. Solvay de nous faire une charmante description de l'Hôtel-de-ville, un jour de mariage. Les potins des commères, les détails de la cérémonie, tout cela est observé, peu exagéré, presque naturel.

Ce chapitre a de plus le mérite d'avoir inspiré à M. Khnopff un de ses dessins *symboliques* et *intentionnistes* les plus réussis.

A la suite de *Belle-maman*, nous rencontrons les *Merveilles de la science*, une autre novelette assez drôle, très rapidement écrite.

Le dernier livre de M. Solvay pourra être rangé à côté des productions si nombreuses que nous voyons éclore aux rayons du soleil de la fantaisie. On ne peut pas toujours faire des œuvres sérieuses.

D'ailleurs, l'auteur nous annonce la naissance prochaine de plusieurs rejetons — des solides ceux-là, à ce qu'il paraît, et qui nous conduiront, espérons-le, dans un autre monde que celui des fantoches et des grotesques.

Notes de musique

Au Conservatoire.

I. — *Quatrième séance de quatuors.*

Les doctrines wagnériennes envahissent l'enceinte sacro-sainte dont M. Gevaert, en grand prêtre scrupuleux des rites et dépositaire des traditions pieuses, surveille avec tant de vigilance les issues. Jeudi, on donnait un concert dans les ténèbres, tout comme à Bayreuth. Seule, l'estrade où avaient pris place MM. Colyns, Van Styvoort, Jenö Hubay et Servais, était éclairée par la lueur vacillante des cierges.

Dans ce rembranesque éclairage, la musique a paru symbolique. Les auditeurs ont pris le parti d'écouter les musiciens sans contempler les auditrices, et celles-ci se sont consolées avec bonne grâce de ne pouvoir s'exhiber aux premiers.

On s'est rattrapé en applaudissant beaucoup les quartettistes après l'exécution d'une œuvre de Mozart, d'une composition romantique de Raff, assez pauvre d'idées, dont on a bissé un morceau, et du splendide quatuor de Beethoven que les artistes avaient fait entendre à leur séance inaugurale et dans laquelle ils ont mis toute leur science de musiciens consommés.

On assure que la machine électrique chargée d'allumer les sept Sun-Burners qui éclairent la salle a refusé de fonctionner. Nous sommes convaincus, au contraire, que c'est un essai de concerts d'un nouveau genre. La tentative ayant réussi, nous espérons que dorénavant toutes les séances du Conservatoire se donneront dans ces conditions.

II. — *Troisième séance de musique de chambre.*

La troisième séance de musique de chambre donnée par MM. De Greef, Cornélis, Jacobs et Agniez a eu lieu lundi, dans la petite salle de la classe d'orgue. — Quand se décidera-t-on à changer de local? L'acoustique y est mauvaise, on y entend plus les sifflements du gaz que les musiciens, la chaleur nuit autant aux instruments qu'aux auditeurs.

Le programme était bien choisi : le trio op. 70 n° 1 de Beethoven; le n° 5 des si beaux contes de fées de Schumann; deux fragments de la sonate en *ré*, de Rubinstein; le quatuor op. 25 (en *sol mineur*) de Brahms, avec son final à la hongroise. De plus un « morceau caractéristique » et, naturellement, vulgaire, de Rubinstein.

Malheureusement l'exécution, bien que dénotant des études très consciencieuses, a été insuffisante : sécheresse, manque de nerf, peu de compréhension de l'œuvre — tels sont les défauts dont ces Messieurs (et que ces critiques sincères leur indiquent notre sympathie) ont à se corriger.

Job.

Dimanche dernier a eu lieu, au théâtre de la Monnaie, l'exécution de *Job*, drame biblique en trois parties, poème de Jules Guilliaume, musique de Francesco Chiaromonte.

M. Jules Guilliaume est déjà célèbre par ses « prunes orgueilleuses », insérées dans un de ses poèmes. Son nouveau poème n'ajoutera rien à cette célébrité ; il semble même que son inspiration ait baissé. Pour échafauder le superbe drame biblique *Job*, des vers mirlitonesques, les plus plats, les plus vulgaires qu'on puisse rêver. De temps en temps, sans qu'on sache pourquoi, des rimes — le poète transparaît ; parfois une réelle singularité d'images. Nous serons indulgents : nous ne citerons pas de vers.

Job, « de la plante des pieds au sommet de la tête — le corps couvert d'un ulcère rongeur, rempli d'ignominies », et son épouse, « femme imprudente et revêche » — tel est le couple que M. Francesco Chiaromonte s'est chargé d'envoyer au ciel sur les ailes de sa musique.

Cette musique a des ailes en carton peint. Et, le soleil en faisant dégoutter la colle, vainement elles essaient de battre l'air.

M. Chiaromonte a beaucoup composé déjà ; ses œuvres, dit-on, forment une liste d'une certaine longueur... Il débuta par la prison : ses idées étaient très avancées, autrefois. Plaise au ciel qu'on ne songe pas, par compensation, à l'emprisonner aujourd'hui pour ses idées retardataires !

Car il retarde, c'est sa seule originalité.

L'exécution a été au dessus de l'œuvre; l'orchestre et les chœurs, corrects; les chanteuses : Mme Duvivier et Mlle Dynah Beumer, manquant parfois de justesse; les trois très amusants camarades et consolateurs de l'ulcéreux : MM. Delaquerrière, Van Ruyskensvelde et Moyaerts, convenables; Job... Nous adressons nos chaleureux éloges à M. Heuschling, qui a essayé de donner un certain caractère à ce personnage.

Voici un chanteur dont on n'apprécie pas suffisamment le mérite : voix superbe, méthode excellente, diction nette, goût parfait. Il n'est pas de ces colporteurs de romances, ne recherchant que des applaudissements banals. Puisse-t-il n'avoir à chanter que de belles œuvres! Nous le lui souhaitons sincèrement.

Concerts annoncés

Lundi 12 mai, à 8 heures du soir, au théâtre de la Monnaie, concert annuel de l'*Orphéon*.

Ce concert aura lieu avec le gracieux concours de Mlle Blanche Deschamps du théâtre royal de la Monnaie, de MM. Arthur De Greef, pianiste, Agniez, violoniste et L. Moyaerts, basse.

La Société exécutera les chœurs couronnés au concours d'Aix-la-Chapelle, et la *Chanson populaire*, chœur inédit dédié à l'*Orphéon* par l'auteur M. Th. Radoux, directeur du Conservatoire royal de Liége.

***

M. Jean Vanden Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, prépare pour le 26 juin prochain un grand concert à la mémoire de Fétis, dont le Conservatoire de Bruxelles vient de célébrer le centenaire. Mons est, comme on le sait, la ville natale de Fétis. Mme Caron et M. Heuschling prêteront leur concours à ce concert, qui aura un éclat exceptionnel.

***

Tous les soirs, à 8 heures, concert, au Waux-Hall. (Orchestre complet du théâtre de la Monnaie). Le jeudi, concert extraordinaire.

Le programme du concert d'aujourd'hui, 11 mai, comprend, entre autres morceaux : *Fantaisie caprice*, solo de violon, de Vieuxtemps; *Prière de Robin des Bois*, de Weber; *Valse de la Reine de Saba*, de Gounod; *Hamlet*, ouverture, de Stadtfeld; *les Huguenots*, fantaisie, Hanssens.

Théatres

Théatre de la Monnaie. — La Monnaie a fermé ses portes la semaine passée, et son orchestre guette les beaux soirs pour égrener, dans le kiosque moresque du Waux-Hall, le rosaire de ses fantaisies, de ses transcriptions, de ses ouvertures et de ses berçantes valses.

Les dernières représentations ont été consacrées à fêter les artistes, à les couronner, à les fleurir. Jamais le public bruxellois n'avait mis autant d'expansion dans l'expression de sa sympathie admirative ou de ses regrets. Il est vrai que la saison avait été exceptionnellement brillante. On a tenu à donner à Mme Caron, la remarquable artiste dont la flamme tragique a échauffé, ravivé, illuminé tout le répertoire, un souvenir de son année de début, qui a été pour elle une triomphale entrée dans la carrière.

M. Reyer, qui conduisait l'orchestre à la dernière représentation de *Sigurd*, lui a remis le bracelet que lui offraient les abonnés et habitués du théâtre.

Peut-être la liste des souscripteurs présentera-t-elle quelque intérêt pour nos lecteurs. La voici :

Alt de Rohlandstein; André, échevin; E. Anoul; E. Anspach; M. Anspach; Cte d'Aspremont-Lynden; Baernstein; Chevalier de Bauër; L. Bérardi; Mlle E. Bénard; A. Blaton; Bollinckx; E. Brugman; G.Brugman; Buls, bourgmestre; H. Cantineau; Mme Cassel; L. Cassel; Champion de Villeneuve; E. Coppyn; R. Cumont; O. Crabbe; B. Crombez; Cuvelier; A. Dansaert; C. Dansaert; Mme De Backer; Ph. De Buck; G. De Cock; Mme De Diest; E. De Gand; C. De Halloy; P. De Hoffmann; D'Hoffschmidt; A. De Laveleye; G. De Laveleye; Mme De Laveleye; De Thuin; F. Delhase; J. Delhaye; J. Descamps; V. Drion; Edm. Drugman; Dujardin-Dansaert; E. Elkan; Mlle Esselin; Flanneau; J. Finet; E. Funck; Gauthier; Gernaert; Gevaert; E. Godin; J. Goffin; Mme Gratry; L. Grosjean; L. Guisgaand; H. Hoogen; J. Keyn; L. Lambert; L. Lecerf; Lelorrain; E. Lyon; Dr Max; Marx; C. Martens; F. Maskens; Octave Maus; J. Meyer; Mme Montefiore; Mme J. Maul; Cte de Montebello; Moreau; Mosselman de Francquen; Georges Parmentier; Maurice Parmentier; Pauwels-Allard; H. Peemans; Pennart; H. Peltzer; Edmond Picard; J. Pierret; J. Polet; G. Poelman; G. Poncelet; Mme X. Olin; P. Olin; Mme L'Olivier; L. Orban; M. Orban; M. Orloff; Cte Adh. d'Oultremont; E. Reisse; E. Rigano; E. Robert; L. Somzée; Mme Speyer; L. Stas; Mme Tournay; R. T'Schaggeny; Mme Van Cutsem; Gus. Vander Biesen; Ed. Vandenbroeck; Em. Vandenbrouck; Vander Maesen de Sombreffe; J. Vanden Eynde; A Van Dionant; A. Van Overbeke; J. Van Emelryck; Mme Van Hoorde; C. Van Wambeke; S. Verboekhove; Cte de Villeneuve; Mme Visschers; A Visschers; Mme A. Warocqué; M. et Mme G. Warocqué; Mme L. Waedemon; Edm. Wiener; Ed. Wiener; Léop. Wiener; E. Willems.

On a fleuri et couronné l'artiste, au milieu des acclamations. On a, de même, fleuri et couronné les autres interprètes de *Sigurd :* MM. Jourdain, Devries, Gresse et Mme Bosman. La veille, on avait fêté les interprètes de *Manon :* Mlle Arnaud, MM. Rodier, Soulacroix, Guérin, Schmidt.

Mlle Angèle Legault avait eu ,à la représentation précédente, dans *Guillaume Tell*, sa part de corbeilles, de bouquets et de bravos, ainsi que M. Massart, engagé à Lyon pour la prochaine saison.

Pour Mlle Hamaeckers, que tout Bruxellesa pplaudie et qui a été l'une des plus charmantes chanteuses légères de grand opéra qui aient été engagées à la Monnaie, sa soirée d'adieux a été d'autant plus touchante que l'artiste quitte définitivement le théâtre. Les regrets qu'occasionnent sa décision ont été unanimes et lui adouciront la retraite.

Terminons ce rapide résumé des dernières soirées par la statistique des ouvrages représentés dans le courant de la saison. Vingt compositeurs ont figuré sur l'affiche, avec trente-deux ouvrages. En voici le détail :

Adam, *Si j'étais Roi*, *Giralda*, *la Poupée de Nuremberg*. — Bizet, *Carmen*. — Boieldieu, *La Dame blanche*. — Boïto, *Méphistophélès*. — Delibes, *Coppelia* (Ballet). — Donnizetti, *La Favorite*, *Lucie de Lammermoor*, *la Fille du Régiment*. — Flon, *Le Panache blanc*. — Flotow, *Martha*. — Gounod, *Mireille*, *Faust*. — Halévy, *L'Éclair*. — Maillart, *Les Dragons de Villars*. — Massé, *Galathée*. — Massenet, *Hérodiade*, *Manon*. — Meyerbeer, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Pardon de Ploërmel*. — Nicolo, *Joconde*. — Paër, *Le Maître de chapelle*. — Reyer, *Sigurd*. — Rossini, *Le Barbier de Séville*, *Guillaume Tell*. — Steveniers, *Le poète et l'étoile* (Ballet). — O. Stoumon, *Les Sorrentines* (Ballet). — Verdi, *Rigoletto*, *la Traviata*.

Voici enfin les projets pour la campagne prochaine. On prépare *Obéron* qui sera vraisemblablement la première reprise. Les rôles sont déjà distribués. Puis viendra une reprise de *Norma* et d'*Orphée* de Gluck, dont Mlle Deschamps jouera le rôle principal. La pièce de résistance sera *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*. M. Victor Wilder, chargé de la traduction française, a promis de livrer son manuscrit le 15 septembre. On espère donc être prêt pour le courant de la saison.

Mlle Hamaeckers sera remplacée par Mlle Hamman, de l'opéra de Paris. Tous les autres artistes sont réengagés, à l'exception de M. Devries, remplacé par M. Seguin, de MM. Massart, Soulacroix et Goffoel, dont les successeurs ne sont pas encore désignés.

Théatre Molière. — Le théâtre de M. Bouffard a eu cette semaine quatre représentations retentissantes de la *Dame aux Camélias* et de *Frou-Frou*, données par Mlle Sarah Bernhardt, M. Marais et une partie de la troupe du théâtre de la Porte St-Martin. On a encaissé tous les soirs le maximum des recettes et la grande artiste a obtenu un éclatant succès. Voilà la jolie scène ixelloise, grâce aux efforts d'une intelligente direction, définitivement classée à son rang.

A la demande générale, Mlle Sarah Bernhardt, donnera ce soir, dimanche, une dernière représentation de la *Dame aux Camélias*.

Chronique judiciaire des arts

Contrefaçon de publications musicales.

La cour d'appel de Bruxelles (chambre des mises en accusation) a rendu dernièrement un arrêt qui intéresse tous les auteurs et éditeurs de compositions musicales.

Aux termes de cet arrêt, il faudra désormais, pour sauvegarder leurs droits à la propriété artistique des partitions et morceaux qu'ils publient, que les éditeurs mentionnent, sur le titre, la date de la publication.

On sait que cette mention n'est usitée qu'en librairie et que jamais ou presque jamais elle ne figure sur les compositions musicales. Il en est ainsi en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, etc., aussi bien qu'en Belgique.

Voici les *faits* qui ont amené ce procès, minime par lui-même mais dont les conséquences sont fort importantes au point de vue de la propriété littéraire. M. A. Cranz, éditeur de musique, avait, l'an dernier, mis en vente une chansonnette intitulée : *Attends, je viens !* et en avait opéré le dépôt régulier. Cette *fantaisie* ultra-légère se vendait un franc, et les exemplaires s'enlevaient rapidement.

Quelque temps après, M. Cranz apprit qu'on débitait dans les rues, à Bruxelles, en province et même en France, au mépris de ses droits, une contrefaçon de la chansonnette en question. Tirée sur du papier à chandelles, la chanson était vendue dix centimes. Un colporteur affirma qu'on en avait placé dix mille exemplaires. L'éditeur fit une plainte au parquet et se porta partie civile. Une instruction judiciaire s'ensuivit, une saisie des clichés fut opérée et l'affaire allait être renvoyée devant le tribunal correctionnel, lorsque intervint une ordonnance de la chambre du Conseil décidant que, malgré le dépôt légal, l'éditeur n'avait pas conservé la propriété exclusive de l'ouvrage contrefait. La loi du 25 janvier 1817, modifiée par celle du 1er avril 1870, impose, en effet, à l'auteur ou à l'éditeur qui veut réclamer le droit de copie, certaines obligations parmi lesquelles celle d'imprimer sur le titre ou, à défaut du titre, à l'endroit le plus convenable, l'indication de l'époque de la publication de l'œuvre. Pareille mention n'existant pas sur la chansonnette *Attends, je viens!* l'éditeur était déclaré non recevable à se porter partie civile.

Devant la Cour, Me Octave Maus, conseil de l'éditeur, soutint que la date résultait à suffisance de droit du procès-verbal constatant le dépôt légal ; il fit observer qu'il est d'usage général et constant de ne pas imprimer sur les compositions musicales l'année de leur publication ; qu'en exigeant cette mention, on met les éditeurs, qui se croyaient protégés par la loi, à la merci des contrefacteurs. Il fit ressortir l'anomalie résultant de ce que les éditeurs français seront désormais protégés en Belgique, — la convention du 1er mai 1861 stipulant la réciprocité de droits pour les deux pays, et la loi française n'exigeant pas la formalité en question, — tandis que les Belges ne le seront pas sur leur propre territoire.

Néanmoins la Cour a jugé la mention de la date indispensable, et, tout en renvoyant les inculpés devant le tribunal correctionnel pour avoir vendu des imprimés sur lesquels ne se trouvait pas de nom d'imprimeur, elle confirma l'ordonnance de non-lieu du tribunal quant à la question de propriété.

Petite chronique

La deuxième exposition trimestrielle de l'*Union artistique des Jeunes*, sous la devise : ALS IK KAN, s'ouvrira aujourd'hui, à la salle Verlat à Anvers. Cette exposition restera ouverte tous les jours de 10 à 5 heures, jusqu'au 15 inclusivement.

Le comité De Jonghe prie MM. les artistes ou artistes industriels, de vouloir bien lui faire connaître dès à présent le sujet, la matière et les dimensions exacts de leurs envois, destinés à figurer au *Catalogue de vente*. (Comité exécutif de l'œuvre : 82, rue Traversière, Saint-Josse-ten-Noode.

Le comité rendra publiques, dans quelques jours, les nouvelles et précieuses adhésions recueillies à Paris par les soins de M. Stevens. Il y a là des noms qui, à eux seuls, constitueront un succès. Parmi les attractions de la vente annoncée, figurera le contingent de *tous les élèves* d'Alfred Stevens.

Les personnes de Bruxelles possédant de beaux tableaux de Gustave De Jonghe et qui consentiraient à les laisser photographier au bénéfice de l'œuvre, sont priées de se faire connaître au comité.

Revue des Arts décoratifs, livraison d'Avril 1884. — Paris, A. Quantin, 7, rue Saint-Benoit.

Texte. — Les meubles du XVIIIe siècle, I, par Paul Mantz. — Les Ornements de la femme : La table à ouvrage et les outils de travail (*suite*), par Antony Valabrègue. — Allégories et emblèmes, par John Grand Carteret. — Courrier des ventes et de l'Hôtel Drouot, par Démocède. — Chronique.

Planches hors texte. — Encoignure Louis XV, ornée de bronzes dorés (collection Ch. Stein). — Esquisse d'un panneau décoratif, par P.-V. Galland, professeur à l'école des Beaux-Arts. — Serrurerie : Clefs en fer et fragments de serrures (XVIIe et XVIIIe siècles). — Orfèvrerie : Modèle de vase, par Polidoro de Caravaggio.

Gravures dans le texte. — Meubles à deux vanteaux, de l'école de Boulle (XVIIIe siècle) ; — Petite et grande commodes en vernis Martin (palais de Fontainebleau) ; — Meuble d'appui du temps de la Régence ; — Bureau plat en ébène, style de Cressent ; — Détail de la garniture en bronze d'un bureau de la Régence ; — Coffre de mariage sculpté et doré (XVIIe siècle) ; — Etuis à ciseaux et trousse de travail en argent doré du temps de Henri IV (collection de Mme Jubinal) ; — *La Frileuse*, par Nicolas Maas (Musée d'Amsterdam — Étuis à ciseaux et ciseaux à double articulation, en fer et écaille (époque Louis XIII) ; — Coussin en velours brodé au passé, bourré avec soutache (fin du XVIe siècle) ; — Porte-aiguilles en

affutier en buis (XVIIe siècle) ; — *La jeune Tailleuse*, par Gérard Dow (Musée de la Haye) ; — Les armoiries de la corporation des potiers d'étain de Nuremberg ; Emblèmes de la corporation des batteurs d'or, des ferblantiers, des fendeurs de fer, etc.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VIENT DE PARAITRE :

LES TABLETTES DU MUSICIEN POUR 1884

Calendrier-Ephémérides. — Almanach général de la musique et des musiciens.
PRIX : fr. 2-25.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Don Adolfo. Op. 54, Troisième messe brève et facile à 3 voix égales, 4 fr.
Bremer. Deux romances à une voix, fr. 1-35.
Florence. Jesu Salvator pour baryton avec accomp. de violoncelle, fr. 1-75.
Wouters, Ad. Douze motets à 3 et 4 voix avec ou sans accompagnement. Nos 1 à 12 séparément.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE
28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 20. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 18 MAI 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGÈNE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

DU PORTRAIT. — LÉON CLADEL. *Etude biographique et littéraire* (Suite). — CÉRÉMONIE QUÉLUS. — MILLET ET LA MISÈRE. — PETITE CHRONIQUE.

DU PORTRAIT (*)

Le portrait est le genre de peinture dans lequel toutes les facultés humaines trouvent leur emploi ; il a toujours été et sera toujours la pierre de touche du talent et du génie. Si dans l'œuvre d'un artiste quelque génialement doué qu'il soit, nous ne rencontrons au moins un portrait supérieur, soyez certain qu'il lui a manqué une faculté pour être complet.

Quelles que soient les aptitudes d'un artiste, son idéal est toujours la reproduction plastique de son semblable et quelle que soit la perfection avec laquelle il traite son genre de prédilection, il n'y atteindra jamais la hauteur du peintre de portrait. Notez que je prends ici la dénomination de peintre de portrait comme étant à mon sens l'idée la plus complètement supérieure de la réunion de toutes les aptitudes humaines.

Toutes les splendeurs que peut enfanter l'imagination de l'artiste le plus inventif ne peuvent égaler les beautés d'un bon portrait, aussi les plus fougueux d'entre eux ont-ils senti le besoin de s'essayer dans ce genre. L'artiste éprouve toujours dans sa vie le besoin irrésistible de faire un portrait, c'est un monument qu'il élève à l'une ou l'autre grande sensation de son existence. Nous pensons qu'il n'existe pas de beaux portraits dont les modèles soient nuls ou inconnus. C'est toujours le résultat d'un sentiment qui a profondément ému le peintre ou le sculpteur. C'est, soit une marque de respect, de vénération ; aussi rencontre-t-on, parmi les portraits les plus remarquables des grands peintres, ceux de leur père, de leur mère, d'un intelligent protecteur, d'un ami, ou d'un homme pour les facultés duquel ils avaient une profonde admiration ; la femme qu'ils aiment sera éternellement le motif de leurs plus belles productions ; donc : la raison majeure d'un portrait est d'être « commémoratif. » L'indifférence de l'artiste envers son modèle est la cause première de sa mauvaise exécution, ce qui n'a malheureusement que trop souvent raison d'être.

(*) L'un de nos rédacteurs réunit peu à peu les éléments destinés à une biographie de feu Louis Dubois, ce grand artiste méconnu, persécuté et on peut le dire, *tué*, par la rancune du monde officiel qu'il a combattu sans jamais faiblir. L'étude sur le portrait que nous publions aujourd'hui est de ce grand peintre. Elle parut sous le nom de HOUT dans *l'Art libre*, dont les collections sont aujourd'hui presque introuvables.

Nous serons reconnaissants envers tous ceux qui nous communiqueront des renseignements sur Louis Dubois, anecdotes, détails privés et publics, écrits, événements, etc., etc. Un tel travail a été fait en France pour Millet, Rousseau, Manet. Nous voudrions élever un monument analogue à ce maître qui fut chez nous un initiateur puissant du réalisme et le précurseur le plus fier de l'école libre, dont les *XX* ont dernièrement repris les traditions avec une si audacieuse et si triomphante énergie.

Je ne veux pas faire l'historique de l'art du portrait ; il y aurait lieu cependant de manifester en cette matière une grande science et une profonde érudition ; mais comme ni l'un ni l'autre ne sont mon cas, je ne m'occuperai que de certains signes physionomiques.

Un des signes caractéristiques de la portraiture, comme on disait jadis, c'est d'avoir vulgarisé en bien plus grand nombre les traits des ennemis de l'humanité que ceux de ses amis. La collection des statues et portraits des empereurs, des despotes, des prélats, des criminels célèbres, des courtisanes, etc , etc., est de beaucoup supérieure à celle des grands citoyens, des philosophes, des poètes, des philanthropes, des inventeurs, bref des bienfaiteurs de l'humanité. Cela se comprend de reste : les ennemis de l'humanité ont toujours eu, plus que les autres, les *moyens* de se faire peindre selon leur bon plaisir : c'est, je crois, un motif sérieux pour que la collection des premiers soit plus complète que celle des seconds.

La similitude de nature entre le peintre et son modèle est souvent la cause de la perfection artistique d'un portrait ; ainsi un bon gros sanguin, haut en couleur, franc d'allures, un homme facile à lire, dont la conscience et la loyauté se réflètent dans l'œil, celui-là est d'ordinaire le modèle d'un peintre correspondant à sa nature ; un tel modèle prête au beau morceau de peinture : c'est l'amiral Ruyter peint par Jordaens. Peintre et modèle ne font qu'un ; voyez le beau portrait du Louvre, là cette observation est saisissante. On ne peut être bien peint que par l'artiste qui comprend bien votre tempérament et votre caractère ; c'est pourquoi le peintre de portraits est le seul, le vrai peintre d'histoire. La vie d'Erasme est plus connue par les toiles de Holbein que par ses écrits.

Les portraitistes hollandais ont plus illustré et mieux écrit que les historiens, la grande époque de la république Batave. Amiraux, marins, législateurs, philosophes, docteurs, magistrats, corporations de toutes espèces, administrations, etc., personne ne fut oublié par eux. Ils sont là, tous vivants, dans l'entière réalité de leur personne ; tous les actes, toutes les actions de cette sublime génération sont illustrés par les maîtres du temps ; aussi quels peintres ! et ils n'ont absolument rien fait d'autre, que la reproduction interprétée de ce qu'ils avaient sous les yeux. Toute l'histoire du bourgmestre Six est écrite dans les deux portraits de Rembrandt, l'un de ces portraits est une miniature : c'est le bourgmestre Six, jeune, habillé coquettement à la mode du jour ; physionomie remplie de jeunesse, de santé, d'insouciance ; le deuxième portrait est à micorps, grandeur nature, Six va sortir, il met ses gants ; ses vêtements sont négligemment ajustés, râpés même. Dans la tête se retrouvent encore les traits du Six gandin de tout à l'heure ; mais quels changements ! comme il est devenu sérieux ; comme on lit dans sa physionomie toutes les graves affaires qui l'occupent et toutes les lourdes charges qui pèsent sur sa responsabilité. — J'ai regardé souvent ce portrait pendant des heures entières ; il me fascinait tellement, qu'en pensée je vivais au temps de Six et de Rembrandt ; c'est la plus sublime peinture que j'aie vue de ma vie. Le chapeau, la tête et le rabat sont terminés, le reste est à l'état d'ébauche. Beaucoup de gens regrettent que le tout ne soit pas terminé. Pour moi, j'ai la conviction que cela augmente de beaucoup l'intérêt de ce sublime chef-d'œuvre.

J'ai cité ce portrait parce qu'il est supérieur à tous les autres, et qu'il montre la plus éloquente preuve de cet argument : que l'on ne peut peindre l'histoire que d'après nature. Ce portrait du bourgmestre Six, c'est l'histoire de l'époque, de la ville d'Amsterdam.

Un portrait qu'il est impossible de ne pas signaler, est celui du fameux capitaine Riperda, ce citoyen soldat qui la faisait si dûre aux Espagnols. Il est peint par Frans Hals. — Un immense feutre, une énorme collerette blanche, une jaquette de cuir jaune, un baudrier, voilà de quoi se compose l'uniforme du capitaine. Il tient à la main un verre qu'il vient de vider ; et probablement ce n'est pas le premier, si l'on en juge d'après l'expression réjouie de sa figure, car jamais la gaieté, la bonne humeur, la santé, n'ont été exprimées d'une manière aussi complète. Le teint de la physionomie de ce gai personnage, est brun rouge ; l'œil humide, fendu, est un peu retroussé aux coins, à la japonaise, par la continuelle habitude du rire ; le nez camard, avec de belles narines bien larges ; la bouche fendue rit aux éclats ; la peau est collée sur les os, la chair est dure et ferme, le hale a bronzé le tout. Ajoutez à cela l'expression la plus parfaite du plus franc rire, qui ait jamais déridé face humaine, et vous aurez une idée de ce bizarre portrait, dont l'exécution est aussi vive que le modèle est vivant. C'est peint avec une liberté et une sûreté qui n'ont été égalées par aucun maître. Il est incroyable de se rapprocher autant de Rembrandt, quant au fond, tout en s'en écartant aussi complètement par la facture et le procédé. Comme Jordaens avec Ruyter, Rembrandt avec Six, Frans Hals avec Riperda, a rencontré le modèle de son cœur.

Bref, Riperda est la personnification de la haine contre les Espagnols. Il n'y avait que F. Hals, pour décrire la figure de ce grand patriote Si vous passez à Amsterdam, allez voir ce portrait, il est peu connu, et vous m'aiderez ainsi, à le mettre à la place qu'il doit occuper, c'est-à-dire au premier rang.

Je n'en finirais pas, s'il fallait décrire tous les portraits intéressants laissés par Rembrandt, par Vander Elst, par F. Hals, par J. Steen, par Vanloo (élève de Rembrandt), par Mierselt et tant d'autres ! S'il était possible de réunir, dans un seul monument, tous

ces portraits, on pourrait graver sur ce monument, ces mots : *Histoire de la Hollande.*

Un trait caractéristique des portraits hollandais, c'est la sobriété des détails et des accessoires explicatifs; la tête et les mains en lumière et bien caractérisées; les vêtements sobres un peu sacrifiés, la pose simple, aisée, empreinte de l'attitude exigée par les costumes à la mode du temps, voilà la donnée dominante du portrait hollandais. — Les Flamands ont conservé assez longtemps cette tradition et ils ont bien fait. Après Porébus, elle est un peu abandonnée; du temps de Rubens et de Van Dyck, elle disparaît presque totalement pour faire place au portrait de parade. Mais comment résister à ces deux charmeurs Rubens et Van Dyck ? — Rubens, qui mesurait tout à son aune, fut le portraitiste du luxe, de la mise en scène, de la soie, du satin, du brocart d'or, des portraits à fond d'architecture, des colonnades, des palais, des riches étoffes, des flots de dentelles, des grappes de perles et des broderies. Du milieu de toutes ces splendeurs, jaillissent de superbes figures de femmes, au teint frais, éclatant, aux yeux clairs, mouillés, aux regards francs, aux lèvres finement vermillonnées, aux tempes que l'on voit battre sous une peau fine, transparente, aux belles épaules, aux beaux seins, aux mains longues, potelées, blanches et élégantes ; toute cette beauté de chair et de sang éclipsant les richesses qui les environnent. Le peintre de la Galerie Médicis, ne pouvait être ni celui de Ruyter, ni de Six, ni de Riperda, ni d'Erasme, il fut le peintre des choses somptueuses et la venusté, comme dirait Rabelais, n'eut jamais de plus magnifique interprète.

Van Dyck, lui, est pour ainsi dire, un peintre de cape et d'épée; le caractère chevaleresque domine toujours en lui ; ses personnages, drapés de grands manteaux, ont l'allure aristocratique, les mains élégantes, les moustaches en crocs, et sont coiffés de vastes feutres empanachés. Cols et manchettes en dentelles ou en beau linge de Flandre, pourpoints de satin ou de velours, souliers à grandes rosettes et talons hauts, cuirasses étincelantes. Ils portent au côté de longues épées ou de longues cannes tenues par des mains gantées de peau de chamois. De pareils accoutrements devaient donner à ses modèles d'autres allures que nos gibus, nos habits noirs, nos sticks, etc., etc.; ces allures étaient commandées par le vêtement de cette époque. Des personnages ainsi costumés devaient se dandiner autrement que nous; et la nature fine, élégante de Van Dyck devait indubitablement donner à ces portraits le caractère romanesque de son temps. La fréquentation continuelle des grands seigneurs d'Italie et d'Angleterre, a été d'une influence énorme sur son talent. Il ne voyait plus ses modèles qu'au travers d'un prisme aristocratique ; la tournure simple, pour lui, n'existe plus; tous ses portraits sont d'une crânerie provoquante. Quand il peint la femme il n'a certes pas le caractère voluptueux de Rubens, mais sa femme, à lui, est d'une élégance plus raffinée ; ellé est plus coquette et plus fine, plus civilisée; tout cela prouve que l'œuvre d'un maître est toujours le reflet de la société dans laquelle il vit, et que l'on peindra toujours mieux ce que l'on voit que ce que l'on ne voit pas. Cela est tellement vrai que si nous remontons jusqu'aux peintres gothiques, nous voyons, dans leurs portraits, l'histoire complète de la féodalité : les gens toujours à genoux, en prières, et toujours armés jusqu'aux dents; c'est bien là le stigmate de cette époque : la domination du seigneur par le prêtre et la domination du peuple par le seigneur.

Le peintre doit toujours être la conséquence de sa génération ; à cette condition-là seulement, il a une valeur morale; en dehors de ce principe, il devient un être inutile et même nuisible à la société.

Les écoles flamande et hollandaise sont assez riches en portraitistes pour ne pas devoir emprunter à l'étranger les preuves à l'appui de ce que je viens d'avancer. Les Italiens et les Espagnols, ayant agi d'après les mêmes principes de logique que leurs devanciers, il est inutile d'allonger outre mesure cet aperçu.

Cela ne m'empêche pas d'avoir pour les Italiens et les Espagnols surtout, une profonde admiration. Je tiens en haute estime les Veronèse, les Titien, les Raphaël, les Velasquez : Je n'oublierai jamais de ce dernier maître, si personnel dans son art, son sublime portrait de Philippe IV, exposé au *British Museum*, à Londres. Comme le tyran est admirablement personnifié, avec son crane allongé passé au laminoir, son teint blafard, son regard faux, son nez de travers, sa bouche hautaine et cruellement sensuelle, ses cheveux blonds filassés, son front vide, bossué comme un vieux chaudron de cuivre, son air dédaigneux et méprisant. Velasquez a fait de l'accumulation de ces monstruosités une œuvre de génie et, si l'honnête bourgmestre Six, de Rembrandt, ne m'était pas physiquement et moralement plus sympathique que le roi Philippe IV, je préférerais, ma foi, le portrait de ce féroce personnage.

Si je n'aime pas toujours les modèles des maîtres de la Renaissance, je n'en admire pas moins, sans réserve aucune, le génie des grands artistes qui les ont transformés en d'immortels chefs-d'œuvre.

Léon Cladel

Étude biographique et littéraire.

(*Suite*) (*).

Le temps fuyait. Juillet s'achevait. Le docteur affirmait la cure achevée. La date du départ approchait.

Libéré de la servitude médicale qui jusqu'alors l'avait empri-

(*) Voir l'*Art moderne* des 13, 20, 27 avril, 4 et 11 mai.

sonné à Bruxelles, Cladel songeait à faire visite aux champs, à l'hôtesse invisible, ma compagne, dont nous parlions souvent et qui, de son côté, exprimait avec insistance le souhait de voir celui dont nous lui racontions, dans nos lettres, les originalités et la majesté pastorale.

« Vous aimez bien votre Femme? interrogea-t-il un jour. — Mais, oui, repris-je. — Mais, oui. C'est mal dit ça. Pour moi, vous savez, c'est sacré le mariage. Vertu ouvrière. La pornocratie est une pestilence des classes dirigeantes. C'est votre Henri Conscience, n'est-ce pas, qui se glorifiait de n'avoir pas mis un seul adultère dans ses cent romans Campinois? Chez nous pas de roman sans adultère. Le verbe forniquer conjugué à tous les temps et sur tous les modes. Voyons, c'est vrai, vous aimez votre Femme? — Encore une fois, oui, dis-je, piqué au jeu et m'animant. Je l'ai choisie

Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,

je lui ai fait en l'épouvant, le compliment le plus sincère que puisse faire un homme, elle est ma fidèle amie dans ma maturité, elle est la mère charmante et respectée de nos trois fils, elle est le témoin le plus attentif et le plus dévoué de ma vie, elle sera près de moi, je l'espère, quand finira ma tâche en ce monde. — A la bonne heure, voilà de chaudes paroles. Moi aussi, j'aime bien ma ménagère; elle est *Mienne* dans toute la force du terme. Vous la connaîtrez. Allons connaître la vôtre ».

Le samedi suivant, nous prenions le train du Luxembourg; nous le quittâmes à Namur pour descendre la Meuse jusqu'à Statte et remonter ensuite en Hesbaye par la vallée de la Méhaigne. Après trois heures de chemin de fer, nous arrivions à Huccorgne: la maîtresse de la maison nous attendait au débarcadère avec ses deux derniers. L'ombre était venue. La présentation se fit aux incertaines lumières de la gare pauvre de ce coin perdu, et, par une nuit baignant dans la douceur, notre petit cortège, remonta lentement le sentier en lacet qui, zigzaguant sur la roche calcaire du versant couvert d'un taillis court, conduit à la vieille demeure, ceinturée de bois, où quelques bons amis et moi laissons couler insoucieusement les vacances, toujours trop fugitives.

FAMELETTE est son nom. Ce nom plut à Cladel.

Nous entrâmes dans la salle à manger ouvrant de plein pied sur le parterre: le couvert était dressé. A ce moment il ne regarda rien de cet intérieur: ni les bahuts à brune patine, ni la basse-cour d'oiseaux indigènes empaillés qui en garnissaient l'entablement, ni les râteliers de fusils de chasse. Il mena droit sa dame sous l'abat-jour des lampes qui déversaient sur la table brillante et blanche une lumière abondante, et regarda le visage, puis la toilette. Après quelques instants: « Vous êtes très blonde, dit-il. Les méridionaux aiment cette couleur, rare chez eux. Vous êtes une belle blonde..... Un peu cossue pour moi, toutefois, ajouta-t-il en souriant ».

Le lendemain, dimanche, le temps était radieux. Nous le promenâmes dans les riantes solitudes des environs, si caractéristiques de cette région qui forme la marge pittoresque par laquelle les plateaux monotones de la Hesbaye s'affalent vers la Meuse. Il était maintenant en pleine wallonie, à trois lieues au Sud de cette ligne qui, venant de Cassel, dans la Flandre française, pénètre en Belgique au dessus de Mouscron, et en sort au dessous de Maestricht, avec Waterloo comme étape centrale, cercle de latitude, séparant de l'Ouest à l'Est, les Néerlandais des Celtes, les rejetant de chaque bord comme le soc d'une charrue qui aurait creusé un sillon de quarante lieues. Les désinences flamandes avaient disparu : villages, territoires, hommes et choses s'habillaient de noms gaulois.

Il descendit avec notre bande heureuse par le Pachis à la fontaine du Siha, glaciale sous le feuillage touffu des noisetiers et des épicéas qui surplombent l'onde emprisonnant dans son cristal le sombre velours vert des végétations aquatiques. Il longea le Bois-Brûlé et traversa la bruyère, enfonçant jusqu'aux genoux dans la paille des grandes graminées sèchées par le soleil. Entre les fétus, des fleurs bleues, rouges, violettes, mettaient leur marqueterie. Touché par cette nature pacifique, il semblait rêver des campagnes natales, là-bas, loin, bien loin, sur les rives du Tarn, du côté de Moissac et de Castel-Sarasin, de Sainte Hadelaine-de-Cadijas et de Saint-Barnabé-la-Mort-aux-Anes, et murmurer, comme une invocation, comme une prière, cet hymne émouvant de *l'Homme-de-la-Croix-aux-Bœufs* revenant au pays : « Je vis se lever le soleil d'avril. Les bois, les prés, les maïs et les blés s'épanouirent à ses premiers rayons, et tout un monde d'oiseaux chanta. Divine musique ! Incomparable lumière. A droite, à gauche, en avant, en arrière, et partout autour de moi, dans la campagne embaumée du parfum des fleurs printanières, jaillirent, baignés de clarté, des cabanes, des colombiers, des bordes, des hameaux, des villages avec leurs clochers à la pointe desquels étincelait un coq de cuivre, des moulins à eau tapis dans les vallons, et trônant sur les cimes au milieu d'une miraculeuse verdure, de vieux châteaux crevassés, ruinés, enguirlandés de lierre, vêtus de mousse, et des moulins à vent, avec leurs larges ailes visonnantes, enfin toute la contrée aimée de moi, bénie de Dieu. Salut, terre natale ! O mon pays, salut ! »

Maintenant, par dessus les frondaisons, l'église et le château blanc de Fumal, surgissaient à l'horizon, groupant autour d'eux, comme des poules leurs poussins, les toits rouges du village. Nous gagnâmes les verts bouquets des Croupettes-de-Mozon et marchâmes droit à travers champ vers le tilleul de Famelette qui ornait la plaine solitaire de sa tête arrondie, où, autrefois, était appendue la cloche d'alarme que le voyageur égaré par les nuits de neige faisait tinter pour appeler du secours. Passant entre le Bois-Hoc et la Fosse-au-Sable, notre peloton arriva aux falises qui bordent les nonchalants contours de la gorge du Roua. Nous fîmes halte successivement sur les gradins d'un gris argenté de la Roche-Mademoiselle, de la Roche-Madame et de la Roche-Monsieur qui, aux temps préhistoriques, abritaient dans leurs excavations s'ouvrant à mi-côte nos sauvages ancêtres. Du haut du Diviter, nos regards plongèrent dans la vallée où serpente le remblai de la voie ferrée soutaché bord à bord par le ruban moiré des eaux de la Méhaigne. Et Cladel en tête, tel qu'un patriarche ramenant sa famille, nous rentrâmes au logis au moment où le soleil couchant semblait accrocher un brûlot au clocher de Marneffe sur les coteaux lointains de la Burdinal.

Pendant toute la durée de cette sereine déambulation, calme et émue comme une cérémonie biblique, autour de nous avait couru l'essaim de nos chiens, les petits trottinant sur nos talons, les grands croisant sans cesse, le nez à la brise, tantôt faisant lever une compagnie de perdreaux, tantôt débuchant un lapin qui passait le chemin comme un trait d'arbalète, tantôt réveillant un faisan pelotonné dans son bain de poussière, qui s'élevait entre les ramures battant bruyamment des ailes et hoquetant son cri sonore. Cladel semblait le piqueur de cette meute à laquelle constamment sa causerie revenait. Ce fut sa sensation dominante

en ce jour. Kyrielle de chiens elle était comme celle qu'il était alors en train de décrire, et cette remuante animalité ressuscita le rimeur qu'il avait été quelquefois. Il a depuis raconté ce phénomène passager dans un article de l'*Evénement*, aimable afféterie de l'artiste pour celle qui lui avait donné l'hospitalité :

« Il y a près d'un quart de siècle, en vérité, que je ne versifie « plus, ô fort gentille dame, et je m'étais bien juré, — mais « hélas! sur ce monde sublunaire où nous poussons et d'où nous « disparaissons sans savoir pourquoi, qui donc tient ses ser- « ments aujourd'hui? — de ne jamais éveiller le poète mort si « jeune qui dort en moi. Ce fou, ce toqué, cet hurluberlu ne « s'est-il pas avisé de ressusciter? Oui, ce matin même, alors « que nous revenions ensemble de Famelette où vous m'aviez, « la veille, si gracieusement accueilli, mon inséparable a rouvert « ses yeux à la lumière et voici qu'après avoir savouré les mélan- « colies et les gaîtés de l'aurore, il s'est souvenu de sa lyre ou « plutôt de son rebec délaissé depuis plus de vingt-cinq ans et, « ma foi, nous en avons joué tous les deux en wagon, le long « des rives délicieuses de la Meuse empourprées par les feux du « Levant. Entre Huccorgne et Namur, il me contraignit, ce « revenant-là, d'écrire sous sa dictée une série d'hexamètres, di- « visés en tercets et perpétrés, affirmait-il, sans le secours du « moindre dictionnaire de rimes, et magnifiant tous mes com- « pagnons de misères et de joies, mes chiens d'hier et ceux « d'aujourd'hui. Tout en griffonnant l'impromptu de cet insensé, « je me rappelais les vôtres qui m'avaient reçu si chaudement, « à mon arrivée chez vous : Sam, Miss, Tippo, Lili, Xicain, « Rameau, Ramette, Punch, Silvio, Noire, Diane et Bébé, dont, « après vous avoir lu celle des miens, je vous promis de « raconter l'histoire. En attendant qu'il me soit permis de vous « prouver que, contrairement à ce que prétendent les Normands « de France et de Belgique, un Gascon n'a que sa parole, en « vous dédiant la relation très sommaire et rimée tant bien que « mal, des sincères amis à quatre pattes qui m'escortèrent dans « la vie à partir de mon berceau. Soyez indulgente à l'extrava- « gant qui l'a commise. Il m'a prié de vous l'offrir, et s'est aus- « sitôt endormi. J'espère bien qu'il ne se réveillera plus. Agréez, « s'il vous plaît, les excuses de ce rustre, artiste exquise, « Madame. »

(*La suite prochainement*).

Cérémonie Quélus

La palme offerte par les élèves et amis du regretté professeur de déclamation au Conservatoire a été déposée sur sa tombe, dimanche dernier, au cimetière de Molenbeek-Saint-Jean. M. Vanneck a prononcé, en la découvrant, le discours qui suit :

Messieurs,

Vous devez vous souvenir de cette radieuse matinée de printemps, où, dans la salle ensoleillée du Conservatoire, au milieu des fleurs et de l'enthousiasme d'une foule émue, vous vous êtes pieusement groupés autour d'un maître chéri pour recevoir ses adieux. Ce fut une belle manifestation de joie et de gratitude! A trois ans d'intervalle, vous voici de nouveau rassemblés non plus, hélas! comme autrefois célébrant une fête, mais devant une fosse fraîchement comblée. Et malgré moi, me revient à l'esprit ce que vous disiez, Monsieur Quélus, à vos disciples, dans une allocution dernière après vingt-cinq ans d'un fertile professorat : « Si j'avais continué mes leçons, on aurait appris quelque jour que j'étais parti les donner dans un monde meilleur... au dire de ceux qui n'y sont point allés! L'on serait venu déposer sur ma tombe quelques fleurs, voire prononcer des paroles que je n'aurais pas entendues! » A ce désir fidèle, nous avons voulu rendre à votre mémoire cette marque suprême d'affectueuse sympathie et nous sommes venus attacher au marbre, sous lequel vous sommeillez, une palme de bronze, symbole de reconnaissance et de notre admiration, pures comme l'hermine, plus durables que l'airain! Ecoutez-moi donc et veillez sur nous de ce monde prospère où vous êtes entré. Depuis, le meilleur de vos élèves a disparu, pleuré de tous, dans le rayonnement de sa gloire naissante. En contemplant la solitude qui se fait de tous côtés, on finirait par comprendre pourquoi certains philosophes ont trouvé à la mort, si cruelle et tant redoutable, des attractions mystérieuses. Puissions-nous, Maître, ainsi que vous vivre bons et généreux, mourir aimés et respectés Pour nous conduire au chemin de l'honneur, nous saurons suivre dans votre fils l'exemple de vos vertus.

MILLET ET LA MISÈRE

Si Millet et Rousseau sont restés pauvres,
c'est qu'ils l'ont bien voulu.
(*Un journal doctrinaire*).

Impitoyablement repoussés des expositions nationales pendant de longues années par les Cabanel et les Bouguereau d'alors, Millet et Rousseau, ces deux grands hommes, se sont cantonnés dans leur intransigeance, comptant pour rien la gêne, que disons-nous? la faim pour eux et pour leurs enfants, s'ils arrivaient un jour à imposer leur génie à la foule qui les méconnaissait.

Dans ma toute jeunesse, alors que la maigreur de mes ressources m'obligeait à nourrir pour la peinture, que j'ai toujours aimée, une passion purement platonique, je me rappelle avoir marchandé, rue Laffitte, chez Beugniet, le marchand de tableaux, où il demeura exposé durant plusieurs mois, l'admirable *Vanneur*, de Millet, cette merveille de style et de majesté, où l'on voit le paysan courbé comme un ilote par le poids de son travail pendant que le soleil passe à travers la poussière du blé.

Ce chef-d'œuvre, on m'en demanda trois cents francs. Je mourais d'envie de me l'offrir. Je n'osai me permettre cette débauche. Il en vaut aujourd'hui cent mille, et il ne se passera pas beaucoup d'années avant qu'il en vaille trois fois autant.

Plus tard, vers 1864 ou 1865, je crois, je me rencontrai avec Millet chez un petit marchand de la rue Notre-Dame-de-Lorette, auquel il apportait, enveloppé dans un journal, un petit tableau représentant une mère cousant sous une lampe allumée, près de son enfant endormi dans un berceau. C'était beau et simple, comme Millet seul a su faire simple et beau. Le petit marchand le lui paya trois cents francs, c'est-à-dire le chiffre qu'on m'avait fixé pour le *Vanneur*, et depuis lors quinze ans s'étaient écoulés.

Et, en effet, dans un livre à la fois attendrissant, désespérant et reconfortant, intitulé : l'*Œuvre et la Vie de François Millet*, par Alfred Sensier, je relève cette phrase d'une des lettres du peintre de l'*Angelus* :

« Songez, mon cher Sensier, que nous n'avons pas quarante sous à la maison. Et voilà vingt ans que cela dure. »

Et ce grand homme a plusieurs fois agité la question du suicide, aimant mieux en finir tout d'un coup que de voir ses enfants dépérir lentement sous ses yeux, malgré ses efforts et son obstination dans la lutte.

Un jour, dit Alfred Sensier qui avait été le confident le plus intime de sa vie besoigneuse, Millet échangea six de ses plus importants dessins contre une paire de souliers.

Une autre fois, on annonce à ce « va-nu-pieds sublime » qu'enfin une de ses œuvres a été achetée mille francs par un Américain qui désire garder l'anonyme. Millet pleure de joie. Il

veut connaître à tout prix cet amateur délicat qui apprécie sa peinture jusque-là si dédaignée. Qu'apprend-il? Que l'Américain était tout bonnement son camarade et son admirateur Théodore Rousseau qui, pour ne pas l'humilier par une aumône, s'est fait passer pour un acheteur étranger.

Et si, du moins, les écrivains réputés connaisseurs en peinture l'avaient consolé de sa détresse matérielle par leurs encouragements! Mais voici ce que la toile exposée récemment aux cent chefs-d'œuvre, rue de Sèze, et si connue sous le titre des *Glaneuses*, inspirait au prétentieux Paul de Saint-Victor, qui n'a jamais de sa vie su voir un tableau et se contentait de faire de l'escrime avec les mots de la langue :

« Tandis que M. Courbet nettoie et corrige un peu sa manière, M. Millet est en train de guinder la sienne. Ses trois Glaneuses ont des prétentions gigantesques; elles posent comme les trois Parques du paupérisme. Ce sont des épouvantails de haillons plantés dans un champ, et, comme les épouvantails, elles n'ont pas de visage : une coiffe de bure leur en tient lieu. M. Millet paraît croire que l'indigence de l'exécution convient aux peintures de la pauvreté : sa laideur est sans accent, sa grossièreté sans relief. Une teinte de cendre enveloppe les figures et le paysage; le ciel est du même ton que le jupon des glaneuses; il a l'aspect d'une grande loque tendue. »

Et pendant qu'un ignorant appréciait ainsi une œuvre immortelle, Millet, talonné par l'inquiétude et la détresse, écrivait à son ami :

« Mon cher Sensier, voilà décidément l'heure du gâchis arrivée. Je viens de trouver en rentrant une sommation d'huissier pour payer, dans les vingt-quatre heures pour tout délai, à M. X..., tailleur, la somme de 607 fr. 60. Cet homme agit comme un vampire, puisqu'il avait promis d'accepter un billet pour le mois de mars. D'un autre côté, G... a refusé du pain et a été d'une grossièreté révoltante... *Enfin, ça y est!* Il va passer chez moi une procession d'huissiers et de créanciers, ce qui ne manque pas de gaieté. »

Grâce aux jugements si équitables des Paul de Saint-Victor de l'époque, Millet ne trouvait pas à négocier, moyennant soixante francs, les dessins qu'on paie actuellement douze mille. Lisez et frémissez :

« Mon cher Sensier, j'ai apporté, en venant ici, deux dessins destinés à Beugniet; ils sont assez importants, surtout un, mais, malheureusement je n'étais pas convenu de prix avec lui. Je lui ai demandé 60 francs de chacun, ce qu'il n'a pas voulu me donner; et, de mon côté, je ne pouvais pas rabattre de mon prix. J'ai donc remporté mes dessins, que Léon Legoux a fait voir au caissier, M. Atger, qui les aurait volontiers pris, s'il ne se réservait pour la vente de Compredon; de sorte que mes dessins, sur lesquels je comptais pour un peu d'argent, me restent.

« Cet argent, je l'ai formellement promis pour dimanche prochain à l'épicier T..., qui me persécute chaque fois qu'il vient, et me voilà recevant un renfoncement au lieu d'argent. Je ne sais vraiment comment m'y prendre pour tenir ce que j'ai promis et en même temps vivre, puisque je vais rentrer à Barbizon avec 10 francs dans ma poche. »

Et comme les créanciers n'étaient ni plus tendres ni plus clairvoyants que les critiques, voici ce qu'il écrivait encore :

« C'est affreux d'être mis à nu devant ces gens-là, non pas tant parce que l'amour-propre en souffre, que parce qu'on ne peut se procurer ce dont on a besoin... Nous avons du bois pour deux ou trois jours encore et nous ne savons comment nous en procurer, car on ne nous en donnera pas sans argent. Ma femme va accoucher le mois prochain, et je n'aurai rien » (1).

(1) Extrait de l'*Intransigeant* (article de HENRI ROCHEFORT).

PETITE CHRONIQUE

Un bon tableau de Vander Hecht a été exposé, la semaine dernière, au *Cercle artistique*, un *Moulin à eau*.

Impression sincère des mois humides et sans feuilles, des coins moussus où tombent les chutes d'eau. Le bâtiment, en briques, couvertes de lichens est très bien exprimé et très bien établi. Le ciel découpé par les silhouettes grêles des arbres et des ramures, est harmonieux et juste. Les eaux manquent de fluidité et de transparence.

L'exposition annuelle des Beaux-Arts de Malines, s'ouvrira le 6 juillet prochain, dans la salle des Halles. Elle sera fermée le 27 du même mois.

Le nombre des œuvres (peintures, aquarelles, miniatures, porcelaines et faïences artistiques, émaux, dessins, pastels, gravures, eaux-fortes, lithographies, architecture, sculpture, ciselure et gravure en médailles), de même nature que chaque artiste est admis à exposer est strictement limité à trois.

Les ouvrages doivent être adressés franco à la *Commission directrice de l'Expositon des Beaux-Arts, aux Halles, Grand'Place*, du 10 au 20 juin, terme de rigueur.

A la même date, le 6 juillet, s'ouvrira l'exposition des Beaux-Arts de Spa, dans le pavillon du Parc de Sept-Heures. Clôture : fin septembre. Nombre d'œuvres de même nature admises pour chaque artiste : trois.

Les objets destinés à l'Exposition devront être rendus au local, accompagnés d'une lettre de voiture avant le 25 juin, et ils seront reçus à partir du 25 mai. Ils seront expédiés à la Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts, à Spa. Ils seront annoncés à l'aide d'un bulletin qui sera adressé à la Commission directrice avant le 20 juin. Le placement commencera le 26 juin. Passé le 1er juillet, les envois seront rigoureusement refusés.

La commission directrice de l'Exposition générale des Beaux-Arts a composé son bureau de la manière suivante :

Président : M. A. Balat;

Vice-présidents : MM. C.-A. Fraikin et V. Lagye.

M. Portaels, comme M. Vervoort, avait antérieurement informé M. le ministre de l'intérieur qu'il regrettait, pour des motifs de santé, de ne pouvoir prendre part à l'organisation et à la direction de l'exposition.

Chaque année, aux mois de mai, de juin et de juillet, l'Académie des Beaux-Arts ouvre des concours auxquels sont conviés tous les élèves de peinture et de sculpture habitant Bruxelles ou sa banlieue, quelle que soit leur école, pourvu qu'ils fassent preuve de capacité suffisante.

Pour chacun de ces concours, une prime de 200 francs est allouée au premier et une prime de 100 francs au second, s'il y a dix concurrents au moins.

Des artistes étrangers participent au jugement de ces concours, qui auront lieu, cette année, aux époques ci-dessous indiquées :

DESSIN ET PEINTURE : 1° *Dessin d'après l'antique*, du 5 au 10 mai; 2° *peinture, torse*, du 12 au 18 mai; 3° *peinture, composition*, du 9 au 14 juin; 4° *peinture, figure*, du 7 au 12 juillet.

SCULPTURE : 1° *Figure d'après nature*, du 5 au 10 mai; 2° *composition (bas-relief)*, du 9 au 14 juin; 3° *figure antique*, du 7 au 19 juillet.

Les inscriptions se feront au secrétariat de l'Académie deux jours avant la date fixée pour l'ouverture de chacun de ces concours.

Un concours international de chant d'ensemble est organisé par l'*Orphéon* pour les 17 et 18 août prochain, à l'occasion des fêtes nationales.

Les sociétés chorales du pays et de l'étranger y sont conviées.

Les sociétés de la ville de Bruxelles et des communes limitrophes ne pourront y prendre part.

Le concours comprendra : 1° un concours de lecture à première vue; 2° id. de quatuor solo; 3° id. d'exécution d'ensemble; 4° id. entre directeurs.

Une représentation bien intéressante s'organise pour le 24 courant, au bénéfice de l'œuvre De Jonghe. Il s'agit de l'interprétation, par la section lyrique de la *Société royale de chant* de Verviers, de l'opéra *Mignon*, d'Ambroise Thomas. Mmes Deschamps et Arnaud, du Théâtre de la Monnaie, y prêteront leur concours, ainsi que le cercle choral *Weber*.

Le cercle verviétois est le seul en Belgique qui, avec ses seuls éléments, ait osé aborder les œuvres les plus importantes de la scène lyrique française. Ses représentations à Verviers, à Liège, à Spa et à Anvers ont produit jusqu'ici plus de cent mille francs, consacrés à des œuvres de bienfaisance. Il sollicite aujourd'hui, et la sanction de la présence royale, et la consécration du public bruxellois. De son côté, le *Cercle Weber* a fait ses preuves depuis longtemps.

La représentation aura lieu le 24 courant au théâtre de l'Alhambra, la salle de la Monnaie entrant en réparation avant cette époque.

La loterie nationale organisée par le comité Dinantais pour arriver à pouvoir reproduire en dimensions colossales, selon le vœu de l'artiste, le groupe sculptural d'Antoine Wiertz, le *Triomphe et la Lumière*, acquiert chaque jour une plus grande importance et par le nombre toujours croissant des lots qui lui parviennent et par la haute valeur artistique de la plupart de ces lots.

Le tirage aura lieu le 1er octobre prochain. Les billets se vendent partout 50 centimes.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS. ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 21 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 25 MAI 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE PARIS (premier article). — DU PORTRAIT (Second article). — LÉON CLADEL. *Etude biographique et littéraire* (Suite et fin). — BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE PARIS

(*Premier article*)

Comme si le vent chassait à la fois dans cent ateliers parisiens les bactéries d'une épidémie singulière, tous les ans, quand s'ouvrent les portes du Palais de l'Industrie, la foule qui s'y rue constate avec stupeur que l'un ou l'autre des tableaux à succès de l'année précédente est tiré à nombre considérable d'exemplaires et qu'il a engendré tout un ordre d'œuvres analogues. Une Jeanne d'Arc a-t-elle été favorablement accueillie, on voit les Jeanne d'Arc, au Salon suivant, pulluler dans d'inquiétantes proportions. Jadis, quand le petit soldat était à la mode — ce temps-là reviendra — que de kilomètres de toile n'a-t-on pas employés à aligner des pantalons garance, des képis, des tuniques et des fourreaux de sabre ! Aujourd'hui le goût est aux massacres, aux grandes hécatombes humaines, aux larges plaies saignantes, aux cadavres verdis, aux taches écarlates barbouillant les dalles. M. Rochegrosse peut se vanter d'avoir ouvert le champ aux amateurs de boucheries. Il n'y a guère de salle, cette année, qui n'ait son cadavre. Depuis le *Massacre de Machecoul,* une immense composition de M. François Flameng occupant le centre du panneau de droite dans le salon carré, depuis l'*Eboulement dans une carrière* qui montre des ouvriers écrasés par des pierres, depuis l'*Ambulance près d'une barricade* où un chirurgien — qui n'a avec le docteur Tulp de Rembrandt qu'une parenté extrêmement éloignée — plonge tranquillement le scalpel dans des blessures aux lèvres pourpres, jusqu'à l'épouvantable *Enfer du Dante*, jusqu'à la *Vengeance du pape Urbain VI* le tortionnaire, en passant par tous les degrés intermédiaires présentant, avec plus ou moins de raffinement, des agonies et des souffrances physiques, le sang éclabousse les murs du Salon, s'y étale en nappes horribles, dégoutte en longs filets. Le Maître ayant montré le chemin par les *Enmurés de Carcassonne,* les élèves de Laurens surtout se bousculent à sa suite dans cette voie. C'est un affolement qui infecte tous les tableaux d'histoire et gagne la peinture de genre.

Ce qui est pis que cette obsession macabre, que nous ne faisons que signaler comme un phénomène curieux, étranger d'ailleurs au progrès ou à la décadence de l'école, c'est l'extraordinaire aptitude qu'ont tous les

peintres français à s'emparer des procédés d'un artiste en renom, à se les assimiler effrontément et à exposer sans remords le résultat de cette opération peu honnête. Le talent est devenu chose si banale, la facilité est si grande, l'habileté de main, jadis prisée, est si bien tombée à la portée de tout le monde, que les peintres, — dont le foisonnement s'accentue davantage, — sentent eux-mêmes qu'il faut trouver le succès ailleurs que dans l'adresse de l'exécution.

Au lieu de le chercher dans l'Art véritable, dans l'impression émue et sincère, dégagée des ficelles de métier, les dédaignant et les excluant, ils préfèrent suivre, comme une meute, la piste des gibiers de choix autour desquels on a sonné des hallalis triomphaux. Il y a eu des sous-Manet, des sous-Bastien-Lepage comme il a existé de faux Corot qui s'appelaient Trouillebert et de faux Diaz signés Visconti : il y a aujourd'hui quantité de pseudo-Cazin, de pseudo-Bonnat, de pseudo-Henner, occupant la place des Cazin, des Bonnat et des Henner véritables. L'art de l'imitation est très parfait, et l'on pourrait, de loin, se méprendre. Mais sous cette surface il n'y a rien. C'est la grimace de l'art, ce n'est pas l'expression de l'art. Les pasticheurs ne seront jamais des peintres et tout le talent qu'aura mis un artiste à rappeler un grand maître m'impressionnera moins qu'un bout de toile grand comme la main dans laquelle j'aurai trouvé une impression personnelle.

C'est l'originalité qui manque le plus aux peintures encombrant actuellement le Palais de l'Industrie. Le talent s'y révèle à chaque pas, et il est certes peu d'œuvres qui ne présentent quelque mérite. Mais à part quelques très grands artistes, immuables dans la voie sereine qui les mène lentement et progressivement vers les plus hautes cîmes de l'art, Puvis de Chavannes, par exemple, et Fantin-Latour, à part ceux qui comme Roll, Cormon, Gervex, et un très petit nombre d'autres, atteignent la maîtrise et dépassent l'âge où l'on subit l'influence d'autrui, pour arriver à l'âge où l'on impose la sienne, à part aussi les endurcis dans la routine académique dont ils sont les derniers et fidèles apôtres, Bouguereau, Cabanel, et les grands fantaisistes comme Benjamin Constant qui ont créé une nature entrevue dans leur rêve d'artiste et qu'ils expriment avec un talent prodigieux, tous agissent sous l'empire d'une extraordinaire fascination qui les prend, les captive, les entraîne et tue l'inspiration personnelle. Quelques grands noms même n'échappent pas à cette sorte d'hypnotisation intellectuelle. Et ce qui domine tout, c'est le désir immodéré de se faire remarquer à tout prix. Dans cette foire où tout le monde crie et dispute, c'est à qui parlera le plus haut. D'année en année il semble que le diapason monte. Jamais on n'avait vu autant de couleurs et moins de coloris véritable. Exagération fâcheuse, qui pourrait bien éloigner de ces tapageuses exhibitions les artistes sincères, et amener la fin des Salons annuels.

Chose à noter, tandis que l'épidémie du pastiche sévit avec une virulente intensité en France, la Belgique, ce pays classique de la contrefaçon, — au dire de nos voisins, — est préservée du fléau. Les artistes belges font au Salon de Paris excellente figure. Presque tous ont été fort bien placés : nombre de tableaux s'alignent à la rampe : quelques-uns, ceux de Jacques de Lalaing, par exemple, ont même eu un retentissement considérable : on affirme que le jeune artiste recevra la première médaille, distinction rarement accordée à un étranger. Les peintres belges, rendons-leur cette justice, nous qui les avons souvent jugés avec sévérité, ont généralement une sincérité, une vérité, une modération de coloris que n'ont pas leurs confrères de France. Ils conservent à Paris l'accent du terroir, et ce langage un peu naïf tranche sur les exagérations de parole de leurs voisins. Nous reparlerons d'ailleurs avec quelque détail du nombreux contingent d'exposants belges. Occupons-nous, pour l'instant, des toiles qui appellent tout d'abord l'attention.

Nous plaçons en première ligne la grande composition de Puvis de Chavannes : *Le bois sacré, cher aux arts et aux muses*, qui occupe tout un panneau de la grande salle de droite, à la place où l'an dernier, les divinités printanières de M. Bertrand galopaient leurs chevaux blancs. A cette toile décorative a donc succédé une autre toile décorative. Mais quelle distance sépare l'art en surface, bruyant, échevelé du premier, de la peinture synthétique, émue, profondément expressive, du second ! Ses figures aux gestes lents drapées dans des tuniques dont les plis ont des raideurs mystiques, flottent dans une lumière de rêve. La lune reflète vaguement son croissant dans les eaux où tremble l'or des étoiles sous le feuillage argenté des saules. Des lauriers tachent de scintillements d'améthyste le lapis des horizons de forêts, tandis qu'au premier plan les narcisses soulèvent hiératiquement par dessus les gazons leur corolle blanche. Au centre, un portique ionique s'élève. Vont et viennent les Muses, symbolisant la chasteté, la vertu, le Beau, emplissant l'âme de pensées, sans que l'idée du tableau, de l'image peinte, s'éveille dans l'esprit du spectateur. Il semble que des musiques douces s'échappent des sonorités du bois, berçantes et enivrantes, des plaintes de lyre caressées par la brise. L'impression est saisissante, exquisement subtile; on pénètre dans l'intimité de cette retraite sacrée, on y revient quand on l'a quittée, et telle est l'harmonie singulière de l'œuvre, que tout ce qui l'entoure paraît vulgaire et criard.

L'art austère de Puvis de Chavannes n'est plus contesté. On l'aime ou on le déteste. Il appartient au petit

nombre des manifestations intellectuelles qui dominent la critique, qu'il faut accepter dans leur ensemble, ou rejeter parce qu'on ne les comprend pas. Ce que Catulle Mendès disait de *Tristan et Iseult* peut s'appliquer à cette étrange et admirable personnalité contemporaine qui mêle, dans une stupéfiante expression, les splendeurs de l'antiquité aux beautés modernes.

DU PORTRAIT

(*Second article*) (*)

Il est généralement admis que le costume moderne ne prête pas à la peinture. C'est un préjugé que la jeune école (je dirais bien les réalistes mais je ne veux pas employer un mot qui effraie beaucoup de gens à l'esprit timoré), tend à faire disparaître. Les idées de ce groupe d'artistes pénètrent petit à petit dans les masses, aussi voyons-nous, depuis quelques années déjà, figurer à nos expositions des portraits convenablement peints et logiquement conçus. Le modèle commence à consentir à se laisser interprêter comme il est, d'après les exigences et les modes de notre temps. On ne saurait assez encourager ce retour au bon sens de la part de l'un et de l'autre.

Revenons en cela aux principes des anciens; l'art moderne n'a qu'à y gagner. — La manière de porter le vêtement de n'importe quelle époque, est une chose absolument personnelle; cette personnalité détermine le caractère, si le peintre s'écarte de ce caractère, son interprétation devient fantaisiste. Ce caractère est propre à chaque individu, il est tel que le soir au crépuscule, la nuit même, on reconnaît une personne à sa tournure : c'est cette tournure qui constitue le portrait. Vous voyez donc que le costume n'a rien à faire en ceci; ce n'est pas parce qu'une personne est habillée de tel ou tel habit qu'elle est reconnaissable, c'est parce qu'elle porte ses habits d'une manière qui lui est personnelle. Donc, une simple silhouette peut constituer un bon portrait. C'est d'après les principes bien simples, du reste, que je viens d'indiquer, que marche la jeune école. Grâce à elle, le préjugé de la laideur des modes de notre époque tend à s'effacer. — Il est plus que nécessaire, du reste, de voir disparaître de nos salons *les cocasseries* que le monde et les peintres officiels avaient l'habitude de nous y montrer. Je dis le monde et les peintres officiels, parce que l'intéressée complaisance des uns à illustrer la bêtise des autres a fait école, tout le monde a suivi le mouvement; de là cette rage de se faire peindre comme on n'est pas.

Je ne m'explique pas cette facilité d'entraînement, car cette peinture officielle est d'ordinaire bien laide. Voyez un portrait officiel, comme il est toujours raide, guindé, prétentieux, ennuyeux. Ils sont tous composés d'après la formule. Dans le fond, une colonne et un rideau; le monsieur vêtu de noir, chamarré de décorations, naturellement, la main appuyée sur une table, recouverte du fameux tapis vert traditionnel, chargée de livres, d'une écritoire, d'une belle plume d'oie, le tout d'une propreté irréprochable; il est facile de voir que ni plume, ni écritoire, ni livres surtout n'ont jamais servi. Voilà la formule officielle du portrait de l'homme d'Etat moderne. En avons-nous vu de ces malheureuses peintures taillées sur ce patron!

Du reste, pour vous donner une idée de ces sortes de produits, allez au Musée historique (deuxième étage), de Bruxelles, vous verrez là de quoi vous édifier : il y a des portraits de rois, de ducs, archiducs, généraux, on croirait qu'ils ont tous avalé leur sceptre ou leur épée; il n'y a pas un seul d'entre eux, qui consentirait, même pour un empire, à avoir l'air bonhomme. Puis, voyez les autres, ils sont tous en baudruche, et c'est peint en dépit du bon sens. Sauf quelques anciens, le reste n'a pas l'ombre du sens commun. Si cette triste visite ne vous suffit pas, ayez le courage d'aller au Sénat ou à la Chambre, alors vous partagerez bien certainement mon horreur à l'endroit de la peinture officielle.

Partant de ce principe conventionnel, tout le monde a voulu être quelque chose sur son portrait, personne ne consentait à être quelqu'un. Celui qui jamais ne fourrait le nez dans un livre se faisait peindre au milieu d'une bibliothèque, un livre à la main ou entouré d'emblêmes scientifiques. Il me souvient d'un portrait de pharmacien, il était entouré de fioles sur lesquelles on lisait : « *arsenic, acide prussique* » et d'instruments pouvant servir d'armoiries à M. Purgon. Puis les décorés faisant peindre le portrait de leurs ordres, ou le franc-maçon revêtu modestement des insignes de son grade. Bref, il était d'usage de se faire peindre par un officiel d'abord, ensuite de faire croire aux gens desquels on n'est pas connu, qu'on n'est pas le premier venu. Et toute cette affreuse peinture destinée à combler les greniers de l'avenir, même du présent déjà, était exécutée, en majeure partie (il y a des exceptions, mais bien peu), par des artistes au caractère, du reste, bien digne de perpétuer la sottise de la gent officielle. Un d'entre eux fut chargé un jour de faire le portrait d'un personnage attaché à une cour étrangère. On portait à cette époque des moustaches courtes taillées en brosse. Le souverain de ce pays trouve un beau matin que la moustache longue et bien cirée lui sied à merveille; mon courtisan aussitôt laisse croître la sienne à l'instar de celle du maître. Le peintre qui avait fait ce portrait aux courtes moustaches fut rappelé quelque temps après pour remettre ce portrait à la mode nouvelle; — un artiste devrait se refuser à de pareilles complaisances. Un autre, extrêmement officiel, fortement décoré, peintre d'histoire de première classe, en voyage, rougit de sa qualité d'artiste, signe sur le livre des étrangers : Un tel, « *propriétaire* », Bruxelles. (Extrait du registre des visiteurs du Musée d'Amsterdam, le 2 août 1867).

Ils sont indignes du nom d'artistes ceux qui sont capables de telles platitudes et accessibles à de telles petitesses. Il y a toujours de l'homme dans son œuvre: s'il a le cœur généreux, les idées larges, s'il voit de haut, quel que soit son métier il se ressentira de ces qualités; il en est de même en littérature, en sculpture et en peinture. Cela me conduit à dire que je ne sais pourquoi on sépare trop souvent l'artiste de l'homme. Cependant l'artiste est par état en commerce continuel avec les qualités qui forment l'homme supérieur : la logique, la raison, la conscience, lui sont choses habi-

(*) Par feu Louis Dubois. Voir l'*Art Moderne* du 18 mai dernier.

tuelles. S'il lui arrive de s'exprimer d'une manière passionnée et violente quelquefois, c'est qu'il craint de ne pas être compris, et la forme accentuée, originale qu'il donne à ses discours ou à ses actes n'en ôte ni la logique, ni la raison, ni la conscience. Tel est celui dont on se débarrasse souvent en haussant les épaules, en disant : « c'est un artiste. » Les pédants disent encore : l'artiste ne doit s'occuper que de son art, il est impropre à la science sociale. Outre son art il s'occupe de littérature, de sciences, autant qu'il en a l'aptitude ; tout ce qui est du domaine de l'intelligence l'intéresse, il n'est indifférent à rien et voilà l'homme qui, selon le monde, est incapable d'avoir une opinion politique sociale ou religieuse ainsi que le dernier citoyen venu. Je crois que l'artiste a les facultés nécessaires pour juger au moins aussi bien que n'importe qui les hommes et les choses de son temps et c'est parce que jusqu'ici, il ne s'est pas assez occupé de la vie sociale, que l'art du XIXe siècle est aussi peu caractérisé.

Rien ne doit passer inaperçu aux yeux de celui qui veut peindre son époque et je crois qu'une conviction politique même passionnée ne peut qu'agir salutairement sur le talent de l'artiste. Le sublime Michel-Ange s'occupait de politique en son temps, il n'y fut pas plus manchot qu'en sculpture.

M. David, conventionnel régicide, est d'aussi mauvaise foi et aussi malhonnête en devenant impérialiste que l'est un républicain en se faisant catholique : l'un et l'autre étant avant tout « *citoyen* ». Si j'ai insisté un peu longuement sur ce point c'est pour démontrer que si l'œuvre de l'artiste ne doit être futile sa personne doit l'être encore moins. Le véritable artiste a une trop belle mission à remplir pour s'entacher de futilité. Revenons à notre sujet.

Il n'y a pas de modèles ridicules, l'artiste évite toujours de l'être en s'en tenant strictement au modèle qu'il a sous les yeux, et en le reproduisant dans la situation ordinaire de sa vie ; c'est le moyen de faire un portrait intime authentique. Voilà le but à poursuivre ; l'individu pris dans les circonstances exceptionnelles de la vie, constitue le portrait vulgaire, banal, officiel, voilà de quoi nous devons nous garer, — le portrait naïvement interprété est toujours intéressant, même s'il est médiocrement peint, car il faut toujours une interprétation et non l'exactitude mathématique. S'il en était ainsi, la photographie serait l'idéal de l'art du portrait et je ne connais rien au monde de laid comme le portrait photographié. Ce n'est plus qu'une chose reproduite par une machine. Et puis quelle torture que ce procédé, que de gêne pendant cette opération d'une seconde qui vous semble un siècle, cette barre de fer qui vous tient la tête, l'immobilité absolue, nécessaire du corps, la fixité du regard, tout cela engendre la gêne et la contrainte, c'est l'expression générale de toutes les photographies, puis l'aspect demi-deuil, blanc et noir. La chose n'est vraiment en situation qu'au cimetière, dans un salon elle devient triste et laide. J'aime mieux deux coups de crayon bien enlevés que la plus belle photographie du monde.

Faites-vous peindre d'après nature, jamais d'après photographie. — Je sais que cela est quelquefois difficile, et qu'on ne tient souvent au portrait de certaines gens que quand on a hérité d'eux, de là le portrait après décès. Prévenez ce cas en vous faisant peindre en état de bonne santé et de bonne humeur par un peintre de la conscience duquel vous soyez convaincu.

Ayez de la sympathie l'un pour l'autre, c'est le moyen d'avoir un portrait à l'abri du ridicule pendant la vie et de la poussière des greniers après la mort.

Léon Cladel

Étude biographique et littéraire.

(*Suite et fin*) (*).

Il partit.

Les vacances judiciaires s'ouvrirent. Fuyant Bruxelles comme un moucheron prisonnier auquel on ouvre une fenêtre, je fus en Auvergne, à Royat. Quand, un mois après, je revins, déjà blasé de repos comme tous les laborieux à qui vient si vite la nostalgie du bagne de leur vie obsédante, passant par Paris, j'allai à Sèvres pour revoir Cladel. Avec moi était le comte d'Aspremont-Lynden, ce gentilhomme campagnard, ce bouvier sénateur, comme l'a nommé avec irrévérence un de nos radicaux, que l'amour commun de la terre avait de prime élan rapproché de l'auteur de *Mes Paysans*, et dont celui-ci disait, comme d'Alexandre de Burlet, mon collaborateur au *Journal des tribunaux* : « Parbleu ! voilà un clérical avec lequel je m'entends bien. » Ces natures simples et généreuses sentaient qu'il est misérable de se refuser la sympathie parce qu'on diffère sur une conception philosophique, alors qu'on fraternise et qu'on s'estime sur tout le reste, et que ce n'est point parce qu'il y a un *x* dans l'équation de deux âmes qu'elles doivent se traiter en ennemies. Qu'importe d'habiller d'un autre vêtement son idéal, quand de part et d'autre on s'envole sans effort vers les sphères où cet idéal mystérieux se cache ? L'élévation du caractère tient à l'esprit lui-même, et non aux formes changeantes dans lesquelles ses aspirations se réalisent.

Rue Brongniart ! Après avoir passé le pont, on monte à gauche. C'est l'extrémité de la ville. Une rue récente, en remblai, en rampe. Peu de bâtisses. Sur l'accotement quelques arbres. Au fond, en haut, une rangée de maisons de faubourg, à volets colorés. Parmi elles, une plus sombre, en recul, lépreuse, sourcilleuse, tragique, avec une avant-cour, clôturée à l'alignement par un mur percé d'une porte basse. « La première fois que j'y fus, — me disait depuis Catulle Mendès, — regardant de loin, rien qu'à l'aspect, je dis à mon fils que je tenais par la main : « Tiens, voilà la maison de Cladel. » Je tombais juste. — En effet, il y a entre cette demeure étrange et son étrange habitant une harmonie farouche et saisissante.

On nous attendait. Le maître était sur le seuil : près de lui les deux chiens de chasse dont nous avait parlé Verhaeren, *Famine* et *Paf*. Il m'embrassa simplement, fortement. Puis il dit : « Entrez. Vous excuserez la simplicité que vous trouverez chez moi comme j'ai excusé le luxe que j'ai trouvé chez vous. »

Nous gravîmes un escalier à direction brisée, ombragé, et pénétrâmes dans une maison demi-italienne, demi-turque, à corridors étroits, pièces petites, plafonds bas, fruste et clair-obscure. Cladel marchait devant, en guide. Nous aboutîmes à un salon exigu, encombré de meubles sur lesquels traînaient partout des livres

(*) Voir l'*Art moderne* des 13, 20, 27 avril, 4, 11 et 18 mai.

et des journaux. Le feu brûlait dans un poêle ouvert et répandait une fumée légère : ce n'était pas seulement dans *les pays du nord* que mon illustre ami trouvait qu'il faisait froid en été.

Là nous attendait, entourée de quatre mignonnes effarouchées, la femme charmante, dévouée, virile, dont bientôt je devais apprécier les qualités admirables. Doucement souriante, superbement casquée d'une noire chevelure, épaisse à casser un rateau, tenant demi-clos ses yeux affectueux bridés à la japonaise, simple et bonne dans toute son allure, elle exprimait au suprême degré le type de la compagne d'un tel homme et de la divinité domestique d'une telle demeure, où se trouvait réalisée cette chose, si noble et si rare, le décor de l'existence mis en accord avec les convictions et les prédilections de ses habitants. Le démocrate s'était fait une tanière digne de lui.

C'est à cette épouse, à Julia Mullem, étroitement nouée à lui par les plus intimes liens matériels et moraux, qu'il a dédié la préface amoureusement taquine des *Va-nu-pieds :* « Mienne, il me paraît assez piquant de vous réserver ce livre qui nous a valu de si nombreuses et si douces querelles. Excusez ma malice, elle est cordiale..... « Il faut être bienséant, » me disiez-vous sans cesse, ennemie irréconciliable de toute crudité, pendant que j'élaborais mon œuvre, et moi, fidèle amant de la nature, je vous répondais invariablement : « Il faut être vrai ».....

L'union de ce vaillant et de cette vaillante avait été féconde, et déjà la mort y avait moissonné. On nous montra ce qui restait de la nichée : chacune des petites fées comparut à l'appel de son double nom de juive et de chrétienne, exprimant la double prédilection des femmes, ici dans la famille de la mère, fille d'Israël, là dans la famille de la grand'mère paternelle, fervente catholique, imbue, encore en ce siècle, des dernières ondes du fanatisme que la persécution lointaine de saint Dominque épancha sur le midi de la France. Et à chacune de ces consonnances géminées venait se joindre, comme un ornement enfantin, un de ces diminutifs, un de ces surnoms bizarres, que la tendresse invente et qu'elle prend aux plus profondes naïvetés du cœur. Je vis défiler, par rang d'âge l'aînée, de dix ans, Judith-Jeanne ou Pochi, puis Rachel-Louise ou Chounille, Eve-Rose ou Vovotte, Esther-Pierrine ou Téthère, ravissant quadrige de chevrettes aux grands yeux, à ce moment muettes et inquiètes, mais qui devaient toutes, Pochi surtout, devenir mes calinantes petites amies.

Le père, assis dans une attitude affaissée, souriant, pensif, regardait, vivant modèle d'une admirable eau-forte de Bracquemond attachée derrière lui à la muraille, et à laquelle mes regards retournaient invinciblement : l'artiste, comprenant qu'un tel homme ne saurait, sans amoindrissement, être exprimé que dans l'intégrité de son individualité à la fois farouche et tendre, l'y montrait, assis au bord d'un chemin, un voyageur fatigué, vêtu comme un prolétaire, rêveur comme un poète, mêlant aux broussailles du paysage les broussailles de son masque grave et compatissant contracté par les méditations douloureuses, dans lesquelles retombent brusquement les penseurs, quand ils ne sont plus à l'action.

Et je me disais : « Oui, tu es un piéton, oui tu es un voyageur ; il est naturel que tu portes sur ton visage et sur tes membres les traces, les fatigues des longues étapes accomplies ; c'est ta mission et c'est ta gloire ; c'est ton honneur d'être là, le bâton à la main, ne voulant pas finir encore ton pèlerinage, prêt à te redresser sur tes pieds meurtris, et à continuer, apôtre opiniâtre, tes semailles d'art et de justice le long de cette route que tu sais interminable, mais que tu ne veux pas déserter et sur laquelle un jour tu tomberas comme un soldat sur le champ de bataille. Tu ne saurais t'arrêter. Sur la mer de rêves où ta pensée s'épuise, tu as cette âme des marins, que récemment un écrivain analysait en parlant de Bernal Diaz, le compagnon de Cortez. « Elle a le perpétuel va-et-vient des flots. Lasse et dégoûtée au retour du voyage, elle n'aspire qu'au repos. Sitôt qu'on le lui donne, elle se gonfle à nouveau d'audaces et d'espérances, elle cherche une voile qui la porte à de nouvelles désillusions. Le repos bande son ressort, l'action le détend, et toujours ainsi. C'est l'ivresse de la mer, dure quand elle vous tient en réalité, douce quand elle vous reprend par le souvenir. Ressaisi par les vagues, le marin ne voit que les fatigues, les dangers, l'horreur et l'ennui du stupide élément : laissez-le à terre, qu'il passe dans un port, qu'il aperçoive une frégate balancée sous le vent, et tout son cœur repartira pour l'aventure, pour le rêve de glisser entre l'eau et le ciel, vers l'inconnu, vers les plages et les étoiles nouvelles. Mais pourquoi dire le marin, quand il suffit de dire l'homme ? Elle n'est pas seule, l'ivresse de la mer, elles ne sont pas seules, les frégates, à convaincre le cœur d'inconséquence, à le rouler sans cesse du dégoût au désir ».

La causerie reprit bientôt comme à Bruxelles. Elle se déroula dans le salon où nous passâmes une heure bourdonnante, elle monta avec nous dans les combles où le maître avait son atelier, un grenier jonché de papiers et de livres faisant épaisse litière sous une table et une chaise unique ; elle ne s'interrompit pas un instant quand nous allâmes regarder, du seuil, un réduit, petit comme une guérite, éclairé par une fenêtre en capuchon, s'ouvrant sur la campagne, ne contenant, lui aussi, qu'une table et qu'une chaise ; « Je me cloître ici les jours de production difficile, nous dit-il ; c'est plus concentré », et il s'assit comme un artilleur se met à sa pièce : c'était bien, cette fois, le type de la mansarde *avec rien dedans* qu'il avait réquisitionnée en arrivant à Bruxelles. L'entretien en ses paroles volantes et murmurantes nous suivit dans le jardin inculte où nous descendîmes, à la fois chenil pour les chiens, basse-cour pour quelques poules, lieu de récréation pour les enfants, qui s'élevait en pente derrière le logis ; il fonctionna sans relâche pendant que nous marchions lentement sous les taillis du bois de Sèvres, pendant que, au retour, nous regardions du haut de la terrasse historique le panorama grandiose de Paris, pendant que nous parcourions les rues voisines où Cladel, coiffé d'un feutre mal bordé, portant le veston qu'il avait à Bruxelles, frappant le pavé, à coups réguliers, d'un bâton coupé le long du chemin, inconscient et majestueux, respectueusement salué comme doit l'être dans les villes du Nil un cheik fameux sorti pour un jour du désert, marchait avec ses chiens décrivant autour de lui leurs évolutions symboliques. « On les connaît mieux que moi, disait Madame Cladel ; j'entends dire parfois quand je passe : Voilà Madame *Paf.* »

Tous les sites qu'il a décrits dans *Kerkadec*, furent parcourus par nous en ce cortège, depuis les berges de la Seine jusqu'aux chemins qui longent la voie ferrée de Versailles. En haut, en bas, à droite, à gauche, nous arpentâmes les chaussées, les carrefours, les venelles, au bruit des commentaires dont il ennoblissait toutes choses.

A la nuit tombante, nous rentrions. La nappe était mise. « J'ai, dit-il, à vous présenter mon fils : Marius-Jean-Pierre-Alpinien-Saül ! C'est euphonique, n'est-ce pas, cette grappe de

prénoms? Il dînera avec nous. Mais comme il n'a que cinq mois, il faudra que sa nourrice dîne aussi. Vous permettez? Du reste, c'est une compatriote à vous. » Et comme en ce moment entrait une sorte de géante, portant l'enfantelet gras et souriant : « Dites donc le nom de votre village, ma fille. — Chiny, près de Florenville, fit-elle. — Comment, Chiny, exclamé-je, Chiny, près de Lacuisine aussi. Luxembourgeoise, comme moi? — Vous êtes du Luxembourg, M'sieu? — Oui, de Saint-Léger par mon bisaïeul. — Ah! que ça me fait plaisir. C'est beau, Paris, mais le pays çà ne s'oublie pas. »

Nous nous mîmes à table, pêle-mêle, petits et grands, la nourrice dominant tout et mettant au grand air le superbe ameublement de son corsage. Entre les convives, les chiens poussaient leurs museaux. Un chandelier à dix branches nous éclairait de sa constellation. Je pensais aux repas peints par Jordaens, à ces intérieurs où le fumet d'une soupe alléchante semble imprégner l'atmosphère de cordialité et d'appétit. Il y avait la grande langouste rose, dardant ses antennes, qui, si souvent, fait pièce du milieu dans les gastronomies du maître flamand. C'était, il est vrai, en l'honneur des hôtes que l'on dérogeait ce soir à l'ordinaire frugal de la maison du sage.

. C'est là, dans l'intimité de cette réception familiale qui me sacrait ami pour toujours, que Cladel, qui venait de m'annoncer que Charpentier préparait une nouvelle édition de *N'a-qu'un-œil*, me dit : « Faites-en la préface. — Moi? — Oui, vous. — Mais je ne parlerai pas à vos Parisiens un langage compréhensible pour leurs idées courantes. Nous sommes si loin les uns des autres, quoique si près par les frontières et quoique usant du même idiôme. — Tant mieux. C'est ce qui leur plaira. — Vous croyez? — J'en suis sûr. Soyez Belge en plein. Çà leur fera l'effet d'une traduction. Surtout gardez-vous de vouloir parisiniser quand même. Gardez les tournures de vos pensées belges et n'ayez pas peur de vos tournures de phrases locales. Risquez les flandricismes corrects et les wallonismes épurés. — Eh bien, soit. Je raconterai votre séjour en Belgique. Je dirai sous quel angle on vous y a vu et l'on y voit vos livres. — Parfait. Ce sera savoureux. »

Et voilà pourquoi et comment j'ai fait la fantaisie qui précède. Fantaisie, parce que c'est au hasard des souvenirs qu'elle s'est épanchée, mais réalité par le scrupule de vérité qui en fut le facteur dirigeant. Puisse-t-elle être du maître qui l'a inspirée une peinture en rapport avec sa noblesse et sa grandeur, en rapport aussi avec l'admirative affection que ressent pour lui mon cœur reconnaissant. Car ainsi que l'a dit Helmholz, faisant allusion à ses relations avec Johan Muller : « Quand on s'est trouvé en contact assidu avec un homme de premier ordre, toute l'échelle des conceptions intellectuelles est modifiée pour la vie ; la rencontre d'un tel esprit est peut-être ce que l'existence peut offrir de plus salutaire et de plus pathétique. »

EDMOND PICARD.

Bruxelles, 30 avril 1884.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES

Nous recevons la lettre suivante :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Il y a trois ans, un de mes amis, revenu de Leipzig, me parla longuement des bibliothèques universitaires allemandes, où toutes les revues et journaux arrivaient, étaient classés, rangés par date et mis à la disposition du public. Il en venait de France, d'Angleterre, de Russie, d'Italie, d'Espagne, d'Asie, d'Amérique. On pouvait dans de telles salles de lecture se faire une idée nette sur le travail intellectuel du monde. Sciences, industrie, art, littérature, on s'y initiait à tout : même les plus minces recueils y figuraient.

Quand, il y a deux ans, s'ouvrit le cabinet des périodiques à la Bibliothèque Royale, je crus qu'on inaugurait à Bruxelles la même excellente institution qu'en Allemagne. *Salle des périodiques* me disait : Communication au public des recueils européens.

Erreur. Tout d'abord le cabinet de lecture est loin d'être complet. Mais passons.

Ce qui est plus étrange, c'est qu'on ne communique au public que très tardivement les revues et les journaux. Tel recueil d'art n'apparaît dans les rayons qu'un mois et souvent que deux mois après son édition. Il arrive légèrement chiffonné, il a traîné ailleurs, on en a pris connaissance et lecture pendant que le public dansait à l'attendre. Il a fait quarantaine, il a dormi dans un bureau, où un bureaucrate a dormi dessus. Il a été feuilleté paresseusement près d'un feu de coke ; on en a épelé les articles, bâillant, entre une statistique à faire et un mémoire à déposer. Il a servi, avant d'être utile au public, à tel monsieur, et n'a servi qu'à lui Quelque jour s'il lui prend fantaisie, ce même monsieur viendra, sous prétexte de le consulter, le retirer de la salle de lecture et le gardera et le chauffera et l'empoussièrera encore pendant une huitaine, chez lui, dans sa niche, près de son feu de coke.

En attendant le public danse toujours.

On se plaint. Le conservateur, M. Gossaert, qui est l'homme le plus serviable qui soit, s'excuse et proteste « que cela ne dépend pas de lui ». En effet, toutes les revues et tous les recueils qui lui sont adressés directement se trouvent le lendemain de leur envoi à leur place, dans les rayons C'est *parfait*.

Mais à qui s'adresser alors? A M. Alvin? Je crois que la chose a été faite.

Il est d'ailleurs de coutume que les choses aillent ainsi à Bruxelles. Il y a dans toutes les administrations quelques bons employés dont la mission est, je crois, de susciter des retards en tout et à tout. Leurs doigts accrochent, leurs mains retiennent, leurs regards immobilisent. On dirait qu'ils sont tout en glu et que tout reste collé à eux. Ils font concurrence aux murs à affiches et aux bâtons goudronnés qu'on pend, au plafond, dans les fermes flamandes, pour attraper des mouches.

Recevez, etc. EMILE VERHAEREN.

PETITE CHRONIQUE

Félicien Rops travaille en ce moment a illustrer la Bible pour l'éditeur Lemerre. Ce sera une édition de haut goût et de splendide venue artistique. L'artiste comprend les scènes évangéliques à la moderne. Ce ne seront que personnages en sabots, en sarreau, en robes....

Le *Semeur de paraboles*, dessin publié par l'*Artiste*, en est un spécimen et fait deviner quelle merveilleuse nouveauté Rops fera pénétrer dans sa façon de traduire les scènes bibliques.

Theo Van Rysselberghe, actuellement a Tanger a visité et revisité l'Espagne. Il y a choisi comme sujet de tableau, une *fantasia* qui probablement sera terminée pour le prochain Salon de Bruxelles.

Quant au Salon qui va s'ouvrir à Bruxelles en août prochain.....

Et tout d'abord, on ne distribuera plus que trois médailles aux trois meilleures œuvres de l'Exposition, ces œuvres appartinssent-elles toutes, soit à la sculpture, soit à la peinture.

Quelques membres de la Commission étaient même partisans de la suppression radicale des médailles.

Sept artistes responsables seront seuls chargés du placement des toiles.

Au surplus, chaque artiste pourra envoyer autant de toiles qu'il voudra. La commission les acceptera toutes si elles lui semblent bonnes aux deux tiers des voix, mais l'invariable chiffre de deux tableaux pourra être dépassé.

Chose piquante, il paraît que ce sont les vieux, qui — alors que les jeunes s'y opposaient — ont fait prendre ces excellentes dispositions.

Tout ceci, nous arrive sous le couvert de l'on dit.

La représentation de *Mignon* à donner par la *Société royale de*

chant de Verviers au profit de l'œuvre Gustave De Jonghe, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro, est remise indéfiniment.

Les Concerts populaires de Paris, qui existaient depuis vingt-trois ans, ont vécu. Après cinquante-cinq ans de service dans la carrière musicale, M. Pasdeloup prend sa retraite.

Plus soucieux, pendant tout ce temps, des grands intérêts de l'art et de la musique que des siens, M. Pasdeloup ne s'est jamais préoccupé d'acquérir ou garder la fortune. Aussi, pour lui assurer la situation à laquelle il a droit, l'un de ses élèves, M. Colonne, a pensé qu'il lui appartenait de faire appel aux admirateurs et aux amis de M. Pasdeloup. La pensée de M. Colonne a rencontré un adhérent convaincu chez M. Faure, et tous deux se sont entendus pour organiser dans des conditions exceptionnelles le *Festival de retraite de M Pasdeloup.*

Ce festival aura lieu le 31 mai, dans la salle du Trocadéro.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

Maison Pne MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*
BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d'atelier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 22 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er JUIN 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE PARIS (Deuxième article). — LOUIS BRASSIN. — VOYAGES D'ARTISTES. — CONCERT DE LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE D'ANVERS. — LES MÉDAILLES DU SALON. — L'ŒUVRE FONTAINE. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE PARIS

Deuxième article.

Dans la première salle, qu'on est généralement convenu d'appeler le Salon d'honneur, quatre grandes toiles, marquant dans l'évolution de l'Art des étapes nettement arrêtées, se font vis-à-vis. En face de l'entrée, *la Jeunesse de Bacchus*, par Bouguereau. A gauche, l'immense décoration commandée à Cormon par le musée de Saint-Germain : *Retour d'une chasse à l'ours; — âge de la pierre polie.* A droite, le premier et le plus important des drames du sang qu'affectionnent aujourd'hui les peintres français : *Massacre de Machecoul; — 10 mars 1793*, par François Flameng. Enfin, sur le dernier panneau, une œuvre symbolique de Raphaël Collin, intitulée *l'Été*.

De la première de ces compositions, qui révèlent toutes un labeur sérieux et de longue haleine, il y a peu de choses à dire. L'art marmoréen de Bouguereau, devant l'irréprochable correction duquel s'extasient encore les badauds, agonise dans un crépuscule dont les moins clairvoyants perçoivent distinctement la tombée. Environnée du respect que commande une vieillesse honorable, l'école académique est morte, et pieusement ses héritiers mènent le deuil. En contemplant ce cortège de Nysiades et de bacchantes promenant dans le parfum des bois sacrés l'adolescence du Dieu et l'ivresse de Silène, ce n'est pas une farandole de joie et de rires qu'on a sous les yeux. Involontairement on rêve d'un convoi funèbre escortant l'Académie jusqu'à l'ombre paisible des cyprès et des ifs.

En vain le peintre multiplie les attitudes et les gestes qui servent communément à exprimer la danse, la gaîté; en vain ses nymphes et ses sylvains claquent des castagnettes, froissent l'une contre l'autre des cymbales, agitent dans l'air des tambourins. Rien n'y fait. C'est un enterrement qui passe, dans sa solennité glacée, et les instruments de musique résonnent, dans le vide des cœurs, comme un glas.

Castan, le musée Grévin et le musée Tussaud, à Londres, ont de ces renversements singuliers de points de vue. Tel groupe, destiné à personnifier une scène hilarante, se transforme, sous les luisants de la cire et grâce à la rigidité de ses poupées, en tableaux macabres.

Il en est fréquemment de l'art de Bouguereau comme

des figures de Castan, du musée Grévin et du musée Tussaud, à Londres.

Tout autre est Cormon. Il veut la vie, l'attitude vraie, l'expression émue, l'humanité palpitante, la couleur de la nature. On se rappelle *Caïn*, l'une des plus vigoureuses pousses jaillies sur le terrain de l'art jeune. Le *Retour de la chasse à l'ours* est une bonne et saine toile, sobre, sérieuse, savamment composée, peinte avec ampleur. Certains morceaux, l'ours par exemple, jeté, pattes ficelées, au milieu de la scène, hérissé et terrible quoique la mort l'ait désarmé, sont d'une facture magnifique. Néanmoins l'ensemble déplaît. Le brun domine ; il donne au tableau une coloration sombre et triste. On devine à je ne sais quelle mélancolie qui se dégage de l'œuvre, l'artiste lié par sa commande et s'acharnant à un travail qu'il eût rêvé différent. L'âge de la pierre polie! A quel sentiment, à quelle notion contemporaine cela peut-il bien correspondre et quels documents l'artiste a-t-il consulté sur la structure, la physionomie, les mœurs des êtres qui vivaient à cette époque et qu'il avait à représenter? L'anthropologie a révélé en partie le caractère de leurs crânes et de leurs ossements ; de patientes recherches archéologiques ont fait connaître certaines particularités de leurs habitations, de leurs armes, de leurs sépultures, de leur art, — car l'art existait au temps préhistorique. On sait à peu près que le prognathisme était très développé ; que l'homme des cavernes se rapprochait sensiblement de la brute ; la conformation de son crâne, aux maxillaires énormes, au front bas, est à peu près établie. Mais combien tout cela est entouré d'incertitudes, et que l'idée de faire peindre un semblable sujet excite de sourires!

Cormon s'est tiré d'affaire, sinon en savant, du moins en garçon d'esprit. Il a bâti, va comme je te pousse! de grands gaillards barbus, à la mine hirsute, sauvage et débraillée, aux muscles solides, à l'attitude farouche ; un vieux, à barbe de Fleuve, qui les contemple, comme, dans *Sigurd*, le grand prêtre au pied de son dolmen ; puis des femmes, comme toutes les femmes, aux chairs de lait, avec des petits qui se pendent à leur sein, ainsi que des louveteaux à la mamelle des louves. Si après cela le musée de Saint-Germain n'est pas content, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même ! Ça lui apprendra à mieux choisir ses inspirations. Un peintre n'est pas obligé de cumuler l'anthropologie, et l'archéologie, et l'ethnographie, avec la science du dessin et de la couleur. L'âge de la pierre polie! Ah ! par exemple !...

Un artiste qui s'est signalé par sa façon amusante de croquer de petites scènes, M. Brispot, a fait de Cormon un portrait très ressemblant. Il a représenté l'artiste sur son échelle, occupé à travailler à son *Retour de la chasse à l'ours* dont on perçoit vaguement les grandes masses. Le portrait est vivant, spirituellement fait et a été très remarqué. Mais il n'a pas l'air gai, Cormon, dans l'élaboration de son gigantesque travail. Cela n'a rien d'étonnant.

Revenons au salon carré. Une dame fort artiste et non moins mondaine, que nous avions l'honneur d'accompagner lors d'une de nos visites au Salon, a caractérisé d'un mot incisif comme un coup de stylet la composition de François Flameng. Arrivée devant le *Massacre de Machecoul*, elle poussa un petit cri d'admiration. « Quelle ravissante toilette ! » dit-elle. Le subtil instinct féminin avait touché avec précision le défaut de la cuirasse

C'est, en effet, le costume, et le costume seul qui absorbe l'attention dans cette grande scène aux visées tragiques qui n'est, en somme, avec le talent en plus, qu'une gravure de modes amplifiée. Elle est exquise en sa robe gris-de-perle, coiffée d'un immense Gainsborough, chaussée de soie, la taille serrée dans une large ceinture à boucle d'acier, la jeune compagne de Charette qui contemple sans émotion une demi-douzaine de cadavres que les balles viennent d'abattre. Les plus minimes détails de sa toilette sont amoureusement traités, avec beaucoup d'art, soit, mais avec un art qui est proche parent de celui de Worth, de Raudnitz et de Pingat. L'effroyable scène qui a ensanglanté les fossés de Machecoul, les horreurs de la guerre de Vendée, tout s'efface devant cette radieuse robe de femme et devant les effets de pantalon blanc et de bottes à revers du général. Faites habiller avec le soin que met M Flameng aux études de ses costumes des mannequins achetés chez Lefranc ou chez Berville, placez-les dans l'attitude qu'il vous conviendra de leur donner, brossez derrière eux un décor quelconque, et vous aurez un tableau aussi intéressant, aussi vrai, aussi neuf, aussi artistique que le *Massacre* en question.

Cet art de costumier, mis en honneur par Meissonier pour les infiniments petits et qui, peu à peu, à gangrené la France, est odieux et appelle une énergique réaction. Nous reconnaissons à M. Flameng beaucoup de talent. Tout jeune, il est déjà presque célèbre. Mais, pour Dieu! qu'il nous fasse une œuvre émue, sincère, et non le masque d'une œuvre. Que, lorsqu'il veut peindre une tuerie, qu'il nous remue et nous saisisse, qu'il nous communique l'impression que fait naître la vue de gens qui viennent de rouler dans l'herbe, troués par la fusillade, et qu'il ne provoque pas cette désastreuse réflexion : « Quelle ravissante toilette ! »

Raphaël Collin se tient sur la limite des écoles diverses qui se partagent la France. Elève de Cabanel, il a recueilli des traditions de l'atelier un modelé un peu mou, une délicatesse mièvre de formes. Mais ses aspirations sont jeunes, son œil a de la finesse, sa composition n'a rien de convenu. On a fait à son *Été*, qui montre, dans un parc aux colorations un peu crayeuses, des baigneuses aux chairs de nacre, aux cheveux d'or,

un succès d'artiste. L'œuvre est hésitante de tendances et assez efféminée, mais d'ailleurs gracieuse.

Ne quittons pas le salon d'honneur sans signaler deux toiles qui méritent de s'y arrêter, un *Fort de la Halle* en costume de travail, feutre blanc et blouse bleue, de Blanchon, et *Le Mariage innocent* de Buland, une radieuse composition où le japonisme a profondément imprimé sa griffe.

LOUIS BRASSIN

Brassin est mort. Cette foudroyante nouvelle est venue jeter, la semaine dernière, la consternation dans le groupe nombreux des admirateurs du grand pianiste. On se souvient des dix années qu'il a passées à Bruxelles et de l'influence qu'il exerça sur l'art musical. Si notre ville a eu la fortune d'entendre *Lohengrin* à une époque où les théâtres considéraient comme un épouvantail le seul nom de Wagner, c'est à lui qu'elle le doit. Avec ce dévouement qu'a su inspirer à tous ses adeptes le maître de Bayreuth et qui touche de près à au fanatisme, Brassin, en ces années déjà éloignées, s'était mis en tête de faire comprendre Wagner aux Bruxellois. Il réunissait chez lui, à tour de rôle, et par séries, les personnes avec qui il était en relations, et, durant des soirées entières, exécutait avec son merveilleux toucher qui donnait au piano les sonorités d'un orchestre, les parties les plus importantes de la partition, détaillant ses beautés, s'arrêtant pour les mettre en relief par quelques mots brefs, prononcés avec cet étonnant accent et cette voix gutturale dont nous avons tous conservé la mémoire. Il expliquait le texte, faisait entrer de force le symbolisme de l'art Wagnérien dans l'esprit de ses auditeurs. On sortait émerveillé. Et quand Hans Richter, qu'il était parvenu à faire venir d'Allemagne pour diriger les répétitions, parut au pupitre directorial, le soir de la première, quand les admirables interprètes que, grâce à lui, la direction avait engagés, M. Blum, Mlle Sternberg et Mme Von Edelsberg, entrèrent en scène, la bataille était gagnée. La moitié de la salle connaissait *Lohengrin*, en appréciait la mystique beauté, et le troisième acte s'acheva au milieu des acclamations. Wagner fut si reconnaissant qu'il nomma Brassin *Chevalier du Graal*, un ordre tout platonique dont se montraient très fiers les quelques privilégiés auxquels il le conféra.

Ceci se passait, répétons-le, à une époque où *Lohengrin* était considéré comme le dernier mot de la démence. Quel chemin l'art de Wagner a fait depuis! Aujourd'hui, le moyen certain, pour les directeurs de concerts symphoniques, de faire recette, c'est d'annoncer au programme des œuvres du maître. Et encore ce sont les compositions les plus abstraites, *Tristan et Iseult*, *les Nibelungen*, *Parsifal*, qui sont accueillies avec le plus de faveur.

Brassin a été pour une grande part dans cette diffusion des idées nouvelles. L'autorité qu'avait acquise sa sérieuse érudition de musicien et sa prestigieuse habileté de virtuose, le rendait maître d'imposer ses idées, et facilement il entraînait les hésitants. Après avoir, dans les concerts, fait connaître les grandes compositions de Beethoven, ses concertos, ses sonates, il rendit populaire la musique de Schumann, puis celle de Liszt, dont il était l'ami et que ses élèves interprétèrent, à sa suite, avec un étonnant entrain. Mais ce fut surtout pour Wagner qu'il fit une propagande incessante. N'eut-il pas un jour l'idée de faire étudier d'un bout à l'autre à l'un de ses élèves, comme un morceau de concert, la partition des *Maîtres-Chanteurs ?* C'est lui aussi qui fonda à Bruxelles le *Comité Wagnérien*, destiné à recueillir des souscriptions en faveur du théâtre de Bayreuth et qui compte aujourd'hui un très grand nombre d'adeptes.

Un jour, il appela de Rotterdam, où l'on jouait la *Walküre*, il y a six ou sept ans, la troupe entière, chanteurs et musiciens. Nous allâmes ensemble en Hollande pour conclure l'engagement, et il fit si bien, il usa d'une telle diplomatie, il fut si aimable et si éloquent, qu'il décida tout ce monde à venir à Bruxelles donner un grand concert à la Monnaie, moyennant une simple indemnité de voyage. Le concert eut lieu ; il rapporta, tous frais déduits, une somme assez ronde au fonds de Bayreuth.

On entendit à ce concert, pour la première fois en Belgique, d'importants fragments de l'*Anneau du Nibelung* entre autres le premier acte entier de la *Walküre*.

Sa classe au Conservatoire eut un éclat exceptionnel. Il nous souvient notamment de l'année où Franz Rummel, actuellement établi à Berlin, remporta son premier prix. Batta, que la mort a frappé avant son maître, Tinel, Dujardin, de Riva-Berni constituaient un ensemble qui n'a pas été dépassé depuis. Tous les élèves qu'il a formés avaient pour leur maître, malgré sa brusquerie apparente et ses allures bourrues, qui ont fait pleurer de grands garçons, une véritable adoration. Kéfer, De Greef, dont nous avons souvent eu l'occasion de parler, Gurickx, professeur au Conservatoire de Mons, Isaac Alveniz, aujourd'hui en Espagne, Mlles Nora Bergh, Pollux, ont prouvé à leur tour l'excellence de son enseignement.

C'était une admirable école, dont le souvenir ne s'éteindra pas. Brassin interprétait les œuvres classiques et modernes avec une ampleur de style et un respect de la pensée de l'auteur qui le mettaient à la tête des grands pianistes de notre époque. Nul mieux que lui ne jouait les compositions de Bach et de Beethoven. Chopin, Liszt, Brahms, Grieg, Tausig, trouvèrent en lui un incomparable interprète. Il n'y a guère que Rubinstein qui puisse être mis sur la même ligne que lui.

Brassin laisse quelques compositions intéressantes, mais en petit nombre : nous en donnons ci-après la nomenclature. Citons principalement ses transcriptions sur les *Nibelungen* de Wagner, les meilleures assurément qui aient été faites, et qu'il a dédiées à l'une de ses élèves favorites, Mlle Laure Van Cutsem, morte aussi il y a quelques années. Quand il nous quitta pour aller s'établir à Saint-Pétersbourg, où le Conservatoire impérial lui proposa une situation extrêmement brillante, il travaillait à un concerto pour piano, qu'il dédia à son plus brillant élève, Franz Rummel. Il en écrivit, depuis lors, un second dédié à Hans de Bülow, son ami. Il se proposait de faire entendre ces deux œuvres au festival de Weimar, quand la mort est venue le frapper.

Il meurt à quarante-huit ans. Il s'était marié l'an dernier avec Mlle Clavira von Walrondt, fille du vice-amiral de ce nom, et laisse une petite fille agée d'un mois.

Voici, aussi complète que possible, la liste des compositions de Louis Brassin :

Chez Schott frères :

Bluette. — Grand galop fantastique. — Valse-caprice. — Le chant du soir. — Le ruisseau. — Au bord de la mer. — Prière.

— *Deuxième valse-caprice.* — *Grandes études de concert* (en quatre suites). — *Rêverie pastorale.* — *Mazurka de Salon.* — *Les adieux.* — *Deuxième galop fantastique de concert.* — *Nocturne.* — *Première grande polonaise.* — *Deuxième grande polonaise.* — *Six morceaux de fantaisie* (en trois suites). — *Troisième grande polonaise,* — Chœur des soldats de *Faust* (transcription). — *Troisième valse caprice.* — *Trois morceaux de Scarlatti* (transcription libre). — *L'anneau du Nibelung* (cinq transcriptions) : *a.* Liebeslied; *b.* Walkürenritt; *c.* Feuerzauber; *d.* Walhall; *e.* Waldweben. — *Impressions d'automne* (trois études).

Chez Breitkopf et Härtel :

Concerto en *fa maj.* pour piano et orchestre. — *Scherzo* pour piano.

Chez Bahn : *Concert-étude.*

Chez Forberg : *Feuille d'album.* - *Menuet.*

Chez Kahnt : *Première barcarolle.*

Chez Furstner : *Deuxième barcarolle.*

Chez Rahter : *Troisième barcarolle.* — *Polka de la princesse.*

VOYAGES D'ARTISTES

M. Lenain, le jeune peintre-graveur qui s'est fait connaître par diverses œuvres remarquables, et notamment par le superbe portrait de Camille Lemonnier publié dans le *Mort*, a passé près de deux ans en Italie comme prix de Rome. Un de nos amis vient de recevoir de ses nouvelles, qu'il nous autorise à publier. Nous sommes certains d'être agréables aux nombreux amis de l'artiste en leur communiquant, par la voie du journal, cette lettre, qui les rassurera au sujet de l'accident de voiture dont M. Lenain a été victime et dont il est aujourd'hui rétabli.

Rome, le.....

Je m'étais pourtant bien promis, mon cher ami, de me corriger de mon mutisme et de répondre plus tôt à votre dernière lettre. Mais je m'aperçois que, plus je tarderai, et moins je serai excusable.

Hélas! mon cher, combien vous m'avez manqué, ainsi que tous ceux qui vous entourent, depuis que j'ai passé la frontière et surtout depuis toute l'année dernière!

Privé de vos mâles paroles, je ne tarderais pas à tomber dans un marasme intellectuel complet. Depuis bientôt deux ans que j'ai quitté Paris, il me semble que, malgré tous les travaux que j'ai commis, j'ai perdu mon temps d'une manière déplorable. Deux ans, c'est trop dire, mais certainement depuis mon départ de Vienne et mon entrée en Italie, il y a quinze mois.

Il ne faut vraiment pas être trop pressé pour être heureux en ce pays, où l'on ne connaît pas la valeur du temps et où le mot *promptitude* manque encore dans le dictionnaire.

Tous les moyens matériels font ici absolument défaut pour certaines branches de l'art, comme celle que je professe par exemple. Et Paris est si loin; l'on perd tant de journées si l'on veut y avoir recours! Il n'y a ici rien de ce qu'il faut pour les aquafortistes. Quand on parle de gravure en Italie, on a l'air d'ignorer de quoi il s'agit. J'ai pu, avec beaucoup de bonne volonté et en me contentant de ce que je trouve à Rome, faire six Titien à l'eau forte. Mais, bien que ces planches soient plus travaillées que celles que je vous ai envoyées de Vienne, elles ne valent pas la *Madone.*

Votre collection de gravures a été forcément interrompue parce que je n'oserais vous montrer des épreuves de Rome, et je ne continuerai votre recueil qu'avec des exemplaires tirés à Paris.

J'ai gravé une *Annonciation,* qui est à Trévise; un *Saint-Marc* avec quatre autres personnages, qui se trouve à Venise; un *Portrait du Titien;* un *Portrait de femme* (la Bella) et la *Vénus d'Urbino,* qui se trouvent à Florence, et l'*Amour Sacré et Profane,* qui est à Rome, tous de Titien. Puis quelques portraits encore, comme ceux de Grévy, moins bien, par exemple, mais pas entièrement de ma faute.

J'ai fait beaucoup d'études de dessin d'après nature et trois dessins qui sont actuellement à Anvers comme premier envoi original de Rome.

Je n'ai pu faire que très peu d'aquarelles et seulement pendant mon séjour à Pompéi et dans l'île de Capri.

Il y a six semaines, au moment où j'avais fini mes envois et où je me disposais à regagner le Nord par petites étapes, dans une excursion aux montagnes de la Sabine, je me suis gravement blessé à la jambe gauche en me raclant le tibia de bas en haut, dans une chute de voiture. Depuis lors je suis étendu sur le dos sans pouvoir me relever et occupé à me bassiner la jambe avec de la glace et de l'eau blanche. Je crois cependant que dans une dizaine de jours je serai tout à fait sur pied. Comme j'aurai perdu ainsi pas mal de temps précieux, je compte faire ici mon rapport semestriel avec les croquis obligatoires, et je m'élancerai vers Paris, pour y arriver au commencement du Salon.

Je ne ferai toutefois qu'un très court séjour là-bas, car il se peut que je sois chargé d'aller préparer une eau-forte à Londres immédiatement et la terminer soit là, soit à Paris. J'en ai aussi une à faire à Madrid. Toutefois, rien n'est encore arrêté quant à l'époque de l'exécution de ces planches, et je me promets de les terminer, au moins la dernière, à Paris. Nous serons ainsi voisins pour quelque temps.

Combien l'art moderne est en retard ici, mon cher, et que l'on voit peu de bonnes œuvres! Nous autres, Flamands en somme, ou habitués à nous frotter au Salon de Paris, nous ne tarderions pas à nous perdre sous ce climat où l'on dort et où l'art semble mort sur ses antiques et belles manifestations. On fait à Rome de la peinture qui n'en est pas; de l'aquarelle comme de la tapisserie; la sculpture se borne à une certaine habileté à fouiller le marbre assez curieusement pour surprendre les gogos somnolents : des corbeilles de fleurs, des paniers d'osier, un *bambino* sur une chaise légère. Le jour où l'un de ces habiles Italiens sera parvenu à faire un serin dans une cage, le tout sculpté dans un seul bloc de marbre, l'art aura dit son dernier mot en Italie.

J'aurai passé un an à Rome, trois mois au pays de Naples, trois mois pour voir Florence, Venise, Trévise, Padoue, etc.; le reste du pays et des tant jolies petites villes de la province pourra faire l'objet d'un voyage de quelques mois un peu plus tard; mais je ne m'attarderai pas à manger un muid de sel dans un même lieu.

J'ai appris avec bien de la satisfaction le complet rétablissement de notre ami Cladel. Je l'irai voir à mon retour.

J'ai connu par la *Jeune Belgique* l'admiration provoquée par l'exposition C. Meunier de ses impressions d'Espagne. Je serai fort curieux d'en voir quelques-unes. Sorties d'une telle main, guidées par un tel cerveau, ces impressions doivent être fortes et saines.

Pendant que j'écrivais cette lettre, mon chirurgien est venu. Il a constaté que les commotions et dépressions sur la crête du tibia n'offrent plus aucun danger. L'os est assez bien guéri pour n'avoir à redouter aucune complication à venir, et les chairs sont bien cicatrisées et reprendront rapidement leur état normal.

Ainsi, je vous reverrai bientôt, mon cher ami, et en attendant, je vous serre cordialement les mains.

L. Lenain.

CONCERT DE LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE D'ANVERS

On nous écrit d'Anvers :

La *Société de Musique* a donné mardi dernier une exécution des plus remarquables de *l'Escaut,* poème de Em. Hiel, musique de Peter Benoit. Cette œuvre, qui n'avait plus été jouée en entier

depuis 1869, est peut-être la plus sincère et la plus jeune du maître flamand.

Benoit ne se contente pas de composer de grandes et belles œuvres, il les « joue » admirablement, car son orchestre et ses chœurs, à qui il parvient à communiquer l'âme même de sa musique, ne font qu'un avec lui. Il est la tête qui pense et qui imprime ses impulsions et ses idées à cette puissante masse sonore à laquelle on peut parfois reprocher de légères incorrections, mais qui ne manque jamais d'unité et de sentiment, qui possède dans le rendu des nuances une homogénéité parfaite et qui a surtout cette vie et cette chaleur qui émeuvent et empoignent un auditoire. Aussi la foule qui emplissait la vaste salle de l'Harmonie a-t elle longuement acclamé Benoit après chaque partie.

On a fêté les solistes. Madame De Give-Le Delier, qui avait chanté l'œuvre en 1869, avait retrouvé pour la circonstance sa belle voix et ses notes émues. M. Van Dyck, bien en voix, a été superbe. On lui a fait une ovation. MM. Blauwaert et Fontaine paraissaient fatigués.

Le Concert avait commencé par l'exécution, par Mme A Schnitzler, du concerto en *mi-bemol*, de Beethoven.

Mme Schnitzler ne se contente pas d'être fort jolie femme, elle possède une voix ravissante et un talent de pianiste remarquable. Elle a enfin des bras admirables qui ont causé bien des distractions et dont on aura beaucoup rêvé.

Les médailles du Salon

On connaît déjà, par les journaux quotidiens, le résultat de la distribution des prix... pardon, des récompenses accordées aux exposants. Les peintres belges ont eu leur lot dans cette foire aux vanités : M. Jacques de Lalaing a obtenu la première des médailles de deuxième classe, M. Courtens une médaille de troisième classe, MM. Van Strydonck et Franz Charlet une mention honorable.

Voici, au surplus la liste complète des artistes médaillés et mentionnés.

PEINTURE

Médaille d'honneur. — Pas décernée.

M. Bouguereau avait obtenu pour cette distinction, au premier tour de scrutin, 34 voix sur 128 votants, au deuxième 39 voix sur 132 et au troisième 49 voix sur 136.

M. Cormon avait obtenu successivement 24, 33 et 37 voix.

M. Henner 10, 21 et 26.

M. Lefebvre 12, 14 et 11.

M. Puvis de Chavannes 15, 10 et 5.

M. Benjamin Constant 8, 6 et 4.

Venaient ensuite : MM. Duez, R. Collin, Feyen-Perrin, Cabanel, Fantin Latour, Lhermitte, Detaille.

Première médaille. Pas décernée.

Deuxièmes médailles. — MM. de Lalaing (*Portrait équestre*), Schommer (*Edith retrouvant le corps du roi Harold*), Auguin (*Un jour d'été à la grande côte, golfe de Gascogne*), de Thoren (le *Labour*, le *Refuge*), Kreyder (*Roses et pêches, cerises et fleurs*), Bonnefoy (*Matinée de septembre*, *Juin sous bois*), Delahaye (l'*Usine à gaz de Courcelles*), Damoye (*Un étang en Sologne*, la *Plaine de Gennevillers*), Kroyer (*Pêcheurs de Shagen*, le *Déjeuner des artistes*), Barillot (*La Barrière*, *le Preféré*), Escalier (la *Bonne aventure*), Durst (*La Sieste*).

Troisièmes médailles. — MM. Félix Lucas, Max Leenhardt, Pinchart, Max Faivre, Gagliardini, Friant, Guignart, Delpy, Latouche, Cesbron, Maurin, Thompson, Brouillet, Dinet, Rachou, Jeanniot, Rosset-Granger, Yartz, Bordes, G. Claude, Umbricht, Marie Dietierle, Pierre Dupuis, Petit-Jean, Truphème, Lionel Royer, P. Lazergues, Fourié, Courtens, Boutigny.

Mentions honorables. — MM. Surand, Maris, Lambert, Wallet, Joubert, Gaudefroy, Axitelle, Paul Langlois, de Jans, Alexis Lahaye, Priendlsberger, Franz Charlet, Laupheimer, de Richemont, Robaudi, Meslé, E. Lagier, Mlle F. de Mertens, MM. Mayet, de Pibrac, Van Strydonck, Paul Sebillau, Tauzin, Lepine, G. Pinel, Zier, Vauthier, Capy, Rongier, Grimeland, Gandara, Thurner, Calyès, Chaperon, Grivolas, Pozier, Poujol, Alaux (Guillaume), Bourgeois, Carrière, Decanis, Kuehl, Gelhay, Iwill, Gallian, Luzeau-Brochard, de Bengy, Jance, Melida, Parson, Normann, Pauli.

Nous publierons ultérieurement les résultats pour la sculpture, la gravure, etc

L'Œuvre Fontaine

Une grande fête aura lieu le dimanche, 8 juin, au Parc Léopold, au bénéfice de l'œuvre Fontaine : concert, illumination et feu d'artifice. Le concert promet d'être exceptionnellement brillant. On y entendra l'*Union musicale* d'Ixelles, sous la direction de M. Sennewald ; la musique du régiment des grenadiers, sous la direction de M. Constantin Bender, et l'*Orphéon royal* de Bruxelles, sous la direction de M. Bauwens. Le concert commencera à 7 heures. Le feu d'artifice sera tiré sur le plateau.

Le prix d'entrée est d'un franc. Mais les personnes qui prendront leur carte d'avance recevront en prime un billet de la tombola autorisée par l'administration communale. Cette prime ne sera plus donnée le jour de la fête.

Le comité d'artistes qui s'est formé sous la présidence de M. Léopold Speekaert pour venir en aide à la veuve et aux deux jeunes orphelins de Victor Fontaine, a rencontré dans les sociétés bruxelloises de touchantes sympathies. Elles ont voulu à cette occasion montrer leur reconnaissance aux peintres qui jamais n'ont marchandé leur concours à une œuvre de bienfaisance et qui par l'envoi de leurs toiles ont largement contribué au succès de mainte tombola. C'est ce qu'a fait savoir au comité une lettre de la Société des Marçunvins, sous la présidence de M. Jules Delecourt-Wincqz. Les Marçunvins rappellent dans cette lettre que Victor Fontaine fut toujours des premiers à collaborer à toutes les œuvres de bienfaisance, et ils prennent 1,300 billets de la fête.

Le comité de la presse auquel les peintres ont prêté leur aide généreuse dans l'œuvre charitable d'il y a quatre ans, est heureux aussi, en cette circonstance, de leur donner un témoignage de reconnaissance en engageant tout le monde à se rendre à la fête qui sera superbe, grâce au puissant appui de M le colonel baron Van Rode, commandant le régiment des grenadiers, au concours désintéressé de l'*Union musicale* et de l'*Orphéon royal*.

Des billets de la fête avec la prime sont déposés au Cercle artistique et littéraire, au local des Marçunvins, chez Saladin sœurs, au Passage, Verhoye et Simoens, coin de la rue de l'Ecuyer et de la rue de la Fourche et chez les principaux marchands de musique de la capitale.

Petite chronique

Waux-Hall. — Le concert du 1er juin promet d'être des plus attrayants. Nous relevons au programme :

1° *Marche du roi de Lahore*, Massenet.

2° *Niobé*, fantaisie, Hanssens.

3° *Le Tannhaüser*, ouverture, R. Wagner.

4° *Une fête à Aranguez*, fantaisie (solo de violon par M. Herrmann), Demersmann.

Nous remettons, faute d'espace, à la semaine prochaine, le compte-rendu de notre correspondant à la Haye sur le Salon de cette ville.

M. Reyer, l'auteur de *Sigurd*, vient d'être nommé inspecteur-général de l'enseignement musical en France.

Les funérailles de Louis Brassin seront célébrées le 17 juin à Brühl, près Cologne, où sera transporté le corps. C'est dans cette localité que Brassin avait l'habitude de passer ses vacances en famille. Nous apprenons que sur l'initiative de M. Aug. Dupont les professeurs du Conservatoire de Bruxelles ont ouvert entre eux une souscription dans le but de déposer une couronne sur la tombe de l'éminent artiste.

Les journaux de Paris annoncent la mort de M. Henry Scott, le dessinateur du *Monde illustré* et dont le nom est aujourd'hui attaché à une foule de publications et de livres illustrés. C'était un délicat parmi les illustrateurs ; il excellait surtout dans les dessins d'architecture pittoresque et dans les paysages animés.

On annonce déjà, pour l'hiver prochain, aux Concerts Lamoureux, l'exécution d'une œuvre importante : *Scènes rabelaisiennes*, paroles de M. Armand Silvestre, musique de M. Emmanuel Chabrier, dont une composition symphonique, *Espana*, a obtenu un vif succès la saison dernière.

Nous signalons cette œuvre à la direction des Concerts populaires, qui a fait exécuter, cette année, *Espana*, dont nous avons fait l'éloge.

Les temps sont changés, décidément. On peut lire dans un journal musical français qui s'est toujours montré hostile aux idées wagnériennes, l'articulet que voici. Il s'agit du concert donné par M. Lamoureux le Vendredi-Saint : « Le programme était composé presque en entier de fragments de l'œuvre de Richard Wagner, morceaux *très accessibles* d'ailleurs, choisis surtout parmi les ouvertures et les préludes *que le public connaît et apprécie le plus*. Le prélude de *Parsifal*, la marche funèbre de la *Gœtterdœmmerung*, les ouvertures du *Vaisseau fantôme*, des *Maîtres Chanteurs* et de *Tannhœuser*, c'est là, certes, un choix attrayant »...

N'est-ce pas caractéristique ?

Antoine Dvorak écrit un opéra sur un livret de M. Hugo Wittmann, journaliste viennois.

La *Walkyrie* de Wagner, dit le *Ménestrel*, a fait son entrée triomphale à l'Opéra de Berlin. Le rôle de Brunehilde était tenu par Mme Voggenhuber, celui de Sieglinde par Mme Sachse-Hofmeister et celui de Fricka par Mme Lehmann. Le baryton Betz chantait Wotan, la basse Fricke, Hunding et le rôle de Siegmund était entre les mains du ténor Niemann.

On lit dans le *Ménestrel* :

Épilogue de la querelle entre M. Hans de Bülow et le baron de Hulsen. M. Hans de Bülow est décidément tombé en disgrâce à la suite de la sortie qu'il a faite contre ce dernier. Il paraît qu'en Prusse on ne pardonne pas, même à un grand artiste, d'avoir de l'esprit, et qu'entre lui et un fonctionnaire quelconque le choix est aussitôt fait. Ce qui le prouve, c'est que M. de Bülow, qui avait succédé à Richard Wagner en qualité de directeur de la musique de la Cour, vient d'être relevé de ses fonctions, et que celles-ci ont été justement confiées à M. le baron de Hulsen, directeur musical de l'Opéra, d'ailleurs un fort aimable homme et gentleman accompli, auquel les compositeurs français sont redevables en grande partie de la reconnaissance de leurs droits sur les scènes allemandes.

Prague vient d'avoir la primeur d'un nouvel opéra, *Die Braut von Messina* (*la Fiancée de Messine*), dont le livret est tiré du drame de Schiller. La musique est d'un nouveau compositeur, nommé Hostinsky, un des plus ardents prosélytes de R. Wagner.

Franz Liszt va voir son image coulée en bronze, dans le parc de Schillingsfurst. C'est le cardinal Hohenlohe, grand admirateur du célèbre artiste, qui, dit-on, fait les frais de cette statue.

S'il faut en croire un de nos confrères transalpins, *Il Trovatore*, l'Italie ne posséderait pas moins de *douze cent quarante-neuf* théâtres ! C'est un joli chiffre. Reste à savoir combien d'entre eux sont florissants.

Il est question, paraît-il, de fonder à Vienne un musée Wagner. L'un des promoteurs de ce projet serait M. Henri Kastner, éditeur du journal fondé récemment sous le titre de *Parsifal*.

On écrit de Munich : « Le Grand-Théâtre royal va être fermé au public pendant quinze jours. Le roi va faire donner des représentations pour lui seul. Personne n'y sera admis ; l'intendant des théâtres royaux, le baron Perfall lui-même, n'a pas l'autorisation d'y assister. Le roi se fait donner trois représentations de *Parsifal* ; ensuite l'*Armide*, de Gluck, *Angelo* et *Marie Tudor*, de Victor Hugo, et d'autres drames ».

Une manifestation imposante a eu lieu à Darmstadt, dernièrement, à l'occasion de l'inauguration du monument funèbre élevé dans le cimetière de cette ville à la mémoire de Flotow, par la veuve du célèbre compositeur. La cérémonie avait déjà commencé la veille, par le couronnement du buste de l'auteur de *Martha* sur la scène du Théâtre de la Cour Au cimetière, des délégués des principales scènes de l'Allemagne ont, le baron de Hulsen en tête, déposé des couronnes sur le tombeau que surmonte le buste en bronze de Flotow. Un discours a été prononcé par le directeur du Théâtre ducal, M. Munzer ; il a revendiqué Flotow comme un compositeur allemand, et a terminé en déposant sur la tombe une couronne au nom du grand-duc.

Une nouvelle revue de combat vient d'être fondée à Paris. La *Revue indépendante*, qui paraît tous les mois à partir du 1er mai (72 à 90 pages de texte in-18 jésus), arbore résolument le drapeau de l'art libre. « En philosophie, annoncent ses rédacteurs, nous lutterons pour le triomphe des idées formulées — souvent sous une forme trop abstruse — par les Diderot, les Laplace, les Lamarck, les Bichat, les Darwin, les Haeckel, les Büchner, les Mathias Duval. Sous le couvert de ces noms illustres, nous livrerons le combat du Matérialisme contre la Métaphysique et le dogme religieux.

« La partie politique,— traitée dans un sens franchement libéral, — saura toujours se dégager des polémiques personnelles et des discussions byzantines.

« En littérature, nous aiderons de toutes nos forces l'évolution qui entraîne vers la réalité l'élite des écrivains contemporains. La collaboration des plus illustres d'entre eux nous est acquise. Contentons-nous de citer les noms d'Edmond de Goncourt, d'Emile Zola, d'Alphonse Daudet, de Swinburne, d'Elisée Reclus, de J.-K. Huysmans, de Camille Lemonnier, de Guy de Maupassant. »

Dans le sommaire du deuxième numéro de la *Revue indépendante*, nous relevons une étude de Camille Lemonnier sur la *Tentation de saint Antoine*, de Félicien Rops, qui a figuré à l'exposition des XX. L'article sera accompagné d'une reproduction de l'œuvre.

Sommaire de la *Jeune Belgique* du 15 mai : L'Evolution naturaliste, F. Nautet. — Possession, Albert Giraud. — Le Cœur de Tony

Wandel (suite), Georges Eekhoud. — Le Mauvais jardinier, Iwan Gilkin — Train de plaisir, Paul Wodon. — Subtilité, Georges Khnopff. — Idéal, Saïd — Vieux papiers, Jacques Arnoux. — Chronique artistique, Emile Verhaeren. — Memento musical, H M. — Memento, Nemo.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

Maison P^NE MOMMEN

26B, *RUE DES FRIPIERS* & 29, *RUE GRÉTRY*

BRUXELLES

FABRIQUE DE TOILES
POUR TABLEAUX ET PANORAMAS.

TISSUS GOBELINS, COTONS ET TOILES
DE TOUTES LARGEURS POUR DÉCORS.

ENCADREMENTS EN TOUS GENRES.

RENTOILAGE, PARQUETAGE, VERNISSAGE
emballage et nettoyage de tableaux.

VENTE ET LOCATION DE MANNEQUINS.

BROSSES ET PINCEAUX.

HUILES, ESSENCES, VERNIS ET SICCATIFS.

Tous les articles
POUR LA SCULPTURE, LA GRAVURE A L'EAU-FORTE, L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN.

FABRIQUE DE COULEURS
POUR LA PEINTURE A L'HUILE, A L'AMBRE, A L'AQUARELLE, SUR PORCELAINE, SUR SOIE ET SUR TISSUS GOBELINS.

TABLES ET PLANCHES A DESSINER,
CHEVALETS DE LUXE, D'ATELIER ET DE CAMPAGNE.

BOITES, TENTES, PARASOLS,
CHAISES, TÉS, ÉQUERRES, COURBES

BOITES A COMPAS,
Crayons, Fusains, Meubles d' telier, Vases en terra-cotta et Porcelaines à décorer.

PAPIERS ET MODÈLES
POUR L'AQUARELLE ET LE DESSIN

PHOTO-PEINTURE.

TABLEAUX ET ŒUVRES D'ART.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 23 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 JUIN 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

COMITÉ DE RÉDACTION

VICTOR ARNOULD — OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — EUGENE ROBERT

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE PARIS (Troisième article). — LIVRES NOUVEAUX. *Les Courtisanes de l'ancienne Rome*, par P.-L. Jacob ; PLAQUETTES DE LA JEUNE BELGIQUE : *Les Contes de minuit*, par Emile Verhaeren. — EXPOSITION TRIENNALE DE LA HAYE. — LES MÉDAILLES DU SALON (Suite). — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE PARIS

Troisième article (*)

Il est dans le firmament des Salons parisiens des étoiles fixes scintillant avec un éclat incomparable dans l'isolement de l'espace. Il est d'autres astres qui entraînent dans leur orbe un lumineux cortège de satellites chargés d'accroître leur rayonnement et de porter leur gloire à travers les mondes.

A la première catégorie appartient l'art de Fantin-Latour. Il ne fait pas école, parce qu'il domine toutes les écoles. L'école suppose un procédé ou tout au moins un prisme particulier par lequel maître et élèves considèrent la nature. Fantin-Latour n'a point de procédé à lui. Il ne regarde pas les choses d'une façon particulière. Sa beauté est la Beauté absolue ; sa vérité dans l'art, la Vérité. De son œuvre sereine, radieuse, impersonnelle — car le peintre a franchi la limite où la personnalité est exigée de l'artiste — se dégage l'Idée. C'est une synthèse magnifique, dépouillée de tout ornement vain, de tout détail superflu. Quiconque aura vu l'*Etude* ne l'oubliera jamais. Cette jeune femme pensive, en méditation devant la toile vierge où sa main va ébaucher le modèle invisible qu'on devine devant elle, n'est pas un portrait, ni un tableau de genre. C'est la symbolisation du travail intellectuel, de la pensée prête à prendre corps dans l'œuvre d'art. Après l'avoir contemplée et avoir subi l'émotion qu'elle provoque, on ne saurait dire de quelle couleur est la robe de la jeune femme, ni comment elle est taillée. On ne saurait expliquer davantage de quelle manière le peintre s'est pris pour faire vivre sa figure sur la toile, si c'est à larges coups de brosse ou en promenant minutieusement son pinceau sur les chairs et les étoffes, s'il a procédé par empâtements ou par glacis. Le sujet, l'arrangement, la combinaison des couleurs, la technique, qui préoccupent l'esprit dans tout tableau, n'arrêtent pas un instant l'attention. Art admirable, auquel seuls les très grands parviennent et qui sont l'honneur d'un pays.

Combien une toile de ce genre repose des complications accumulées dans les œuvres des virtuoses où tout est prétexte à faire montre d'habileté, comme ces tables de prestidigitateurs dont les assiettes, les gobelets, les

(*) Voir l'*Art Moderne* du 25 mai et du 1er juin.

bouteilles sont inévitablement détournés de leur destination pour pivoter sur une baguette, s'équilibrer sur un nez ou sur un menton, disparaître dans une poche d'habit ou danser une gigue au bout d'un index !

Flameng, dont nous parlions dans notre précédent article, est, à cet égard, l'antipode de Fantin-Latour. Et naturellement Flameng, comme Commerre et son *Pierrot*, comme Lobrichon et ses *Gazouillements*, comme Bayard et son *Affaire d'honneur*, comme cent autres enlumineurs d'images, transportent d'aise les bourgeois, tandis que l'art pur, simple, superbe de Fantin-Latour reste incompris du vulgaire.

Commerre aura vendu dix pierrots et autant de danseuses avant qu'un amateur ait été frapper à l'atelier de Fantin. Et les prétendus « connaisseurs » qui voudront bien admettre notre admiration profonde pour ce dernier, vanteront tout aussitôt les portraits en baudruche de Cabanel, la *Muse* étique d'Hébert, la flasque et glacée *Aurore* de Lefebvre, le trivial *Urbain VI* de Laurens, les deux tristes chromos servant à Gérôme de rentrée, après une éclipse : *La vente des esclaves* et *La nuit au désert*, comme s'il y avait la moindre analogie entre ces colonnes de marbre du temple académique et le vigoureux tronc de chêne qui élève sa couronne de frondaisons vertes dans l'air libre de la forêt.

Quelques autres artistes poursuivent la réalisation d'un art synthétique, puisant son principe de vie dans l'intensité du sentiment. Mais leurs efforts ne sont guère heureux. Henner est du nombre. Les années, en s'écoulant, accentuent ses défauts et annihilent petit à petit les qualités qui, au début, donnèrent, à défaut de vérité, du charme à ses toiles. *Le Christ au tombeau* et la *Nymphe qui pleure* sont deux silhouettes en papier blanc collées sur une planche noire. L'air ambiant est supprimé. Les profils s'accusent avec dureté. L'harmonie des couleurs est réduite à deux tons, sans transitions. Nous voici bien éloignés des amadryades aux cheveux d'or rouge, aux seins de neige, aux chairs de marbre, qu'Henner peignait jadis, dans la fraîcheur des bois, — toujours les mêmes, soit, mais parfumées d'une grâce exquise, en des idylles d'une intime et pénétrante poésie.

Falguière, dont nous avions salué avec joie les brillants débuts dans la peinture, a subi la désastreuse influence d'Henner. Le rapprochement de ces deux noms s'impose. C'est, chez l'un comme chez l'autre, même abus du blanc sur noir, ou plutôt, pour le second, du blanc sur bleu. Cette fois, il s'est contenté d'indiquer sommairement, dans un barbouillage d'outre-mer, des figures nues à peine ébauchées, vides, aux chairs veules, et de coller sur le cadre les étiquettes : *Hylas* et *Offrande à Diane*. Le *Sphinx* de l'an dernier et le magnifique *Portrait de femme* dont nous fîmes un sérieux éloge, avaient une tout autre valeur que ces deux toiles sans intérêt, qui perpétuent la recette du Père aux nymphes. Nous reparlerons de Falguière à propos de la sculpture. Pour le moment, contentons-nous d'attendre et de faire des vœux.

Un autre sculpteur qui sacrifie à l'engouement général pour la palette, en attendant que, par représailles, les peintres attaquent la terre et la cire, l'ébauchoir à la main, — (Van Beers ouvre le feu : il exposera au prochain Salon de Bruxelles un *Pierrot* de stupéfiante fantaisie), — Mercié, a peint une petite femme nue qu'accompagne un cygne noir. Cette *Léda* d'un nouveau style heurte quelque peu les notions mythologiques des visiteurs. Mais l'œuvre, pas méchante d'ailleurs, plaît au public par la finesse de son modelé.

Pour terminer cette incursion sur le terrain des artistes qui affectionnent les clartés blondes de la chair, signalons une assez jolie étude de femme nue, par un débutant, M. Léon Mayet. Une mention honorable est venue récompenser le jeune artiste, qui aura, pour réussir, à se garder de la coloration bitumée dont est affectée son étude des *Deux amies*.

Aimé Morot expose aussi une *Dryade* dont la nudité mièvre et peut-être le cadre, audacieux tape à l'œil, attirent les badauds. L'envoi le plus important de l'artiste est une scène croquée dans le brouhaha d'une course de taureaux.

Il est très remarqué, son *Bravo toro*, et avec raison. Le *picador* en costume éblouissant, à demi désarçonné, a franchi la barrière. Il n'était que temps, car le taureau, qui a déjà abattu un cheval et le piétine, enfonce avec fureur sa corne dans le flanc de la monture frémissante de son adversaire. Celui-ci le pique de sa lance au défaut de l'épaule tandis que, sur les gradins, le peuple, attentif, suit les péripéties de cette lutte émouvante. La toile, de petites dimensions, raconte avec vivacité un épisode de voyage et n'a pas d'autre visée que d'intéresser un moment le public à ce récit.

Autre petite toile, moins importante encore par ses dimensions, mais profonde et d'un mérite artistique sérieux : *La Forge*, de Bastien-Lepage.

Le *Miracle des roses* de Duez transporte le spectateur en pleine légende. Saint François d'Assises avait disparu. « Ses compagnons le trouvèrent dépouillé de sa tunique et se roulant dans la neige et dans un buisson d'épines et de ronces. Ils le plaignaient et voulaient panser ses blessures. — Laissez, leur dit-il, ce sont des roses. Et ils virent, en effet, des roses qui tombaient de sa poitrine et s'effeuillaient sous ses pas ». Tel est, dans sa naïveté, le sujet qui a inspiré à l'auteur du tryptique de Saint-Cuthbert une toile qu'on peut ranger, avec ses qualités et ses défauts, au même rang que celle qui fixa la réputation de l'artiste.

Dans le *Miracle des roses*, le saint ne se roule ni dans la neige, ni dans un buisson d'épines et de ronces. Il est debout, les yeux au ciel, dans l'attitude qui convient à un stigmatisé. L'œuvre est empreinte de ce caractère mi-réel, mi-symbolique, qu'affectionne le peintre : à la poésie de la légende s'unit une certaine vérité d'attitudes, mais d'attitudes où la convention et le procédé ont malheureusement leur grande part. Les tons sont riches, trop riches, car ils ne donnent en aucune façon l'impression du plein air. Le paysage d'hiver qui sert de décor à la scène a été brossé de chic, ou tout au moins les figures n'ont pas été peintes sous la morsure de l'aigre froid qui est censé le glacer. Le torse nu du modèle principal est sans doute la cause justificative qu'invoquera M. Duez. Il a bon cœur, il n'a pas voulu que ce pauvre diable attrapât une fluxion de poitrine et il l'a fait commodément poser dans son atelier, auprès d'un bon feu, tandis qu'il regardait par la fenêtre la plaine morne ouatée de neige. A la bonne heure! Voilà qui part d'un naturel compatissant!

Tout à côté, une immense toile de Julien Dupré, la *Prairie normande*, clame, sur un mode élevé, un concert de notes un peu criardes, mais poussées par des poumons vigoureux et pleins de souffle.

Autre grande composition devant laquelle stationne avec le plus de complaisance la cohue des visiteurs : *Les Chérifas*, de Benjamin Constant. Nous nous sommes déjà expliqué sur le mérite que nous concédons à cet art fait de paillettes, de clinquant, et non d'or pur On reste abasourdi de l'habileté du peintre à la vue des fantastiques jongleries auxquelles se prête son pinceau. Les étoffes, les armes, les pierres précieuses qui font de chacune de ses toiles une étincelante mosaïque sont enlevées, avec le brio que Fortuny seul posséda, à la pointe des martres. Les émeraudes luisent dans l'ombre, les rubis rayonnent d'un éclat fulgurant, les brillants jettent des éclairs, les tissus des tapis éclatent en bouquets d'artifice. Mais cette stupéfiante virtuosité même éloigne l'impression qui se dégage de toute œuvre simple et forte. C'est le peintre qu'on admire, et non le tableau, comme ces acteurs dont la personnalité absorbante se refuse à entrer dans la peau du personnage qu'ils incarnent, qui transpercent toujours, sous quelque déguisement qu'ils se présentent, et qui font applaudir leurs paroles et leurs gestes au lieu de faire vivre la pensée de l'auteur qu'ils interprètent.

Aimé Perret, qui aime les costumes pittoresques de la Bourgogne et en a tiré déjà nombre de toiles curieuses pour l'histoire du vêtement à l'usage des générations à venir, expose une grande figure de femme assise, intitulée *le Renouveau*, dont il n'y a rien à dire parce qu'elle ne fait que reproduire un sujet déjà vu qui gagnerait à être peint dans un cadre de proportions plus modestes.

Jules Breton poursuit dans *Les communiantes* et *Sur la route, en hiver*, ses paysanneries idéales qui rappellent la scène de l'opéra-comique mais pas du tout les campagnes. Le public aime beaucoup ces petites filles uniformément vêtues de blanc qui s'en vont, cierge en main, par la venelle d'un village sous le sourire des lilas. Il ne s'aperçoit guère que les maisons sont en carton peint, les robes de tarlatane en papier Joseph et les lilas en zinc. Que lui importe qu'il n'y ait pas d'air, que le jour soit faux, que la convention règne en maîtresse dans l'ordonnance de la toile aussi bien que dans le coloris? C'est si joli, des communiantes dans un village! Soyez certains qu'au prochain Salon les premières communions feront prime.

A rapprocher des œuvres de Jules Breton deux paysages de nuit du frère, Emile, peints avec science et avec sentiment. On se demande toutefois si, même dans l'obscurité, la neige n'est pas plus blanche que celle qu'il nous montre.

Pour achever la nomenclature des œuvres devant lesquelles s'arrête plus particulièrement la foule, citons *Les mercenaires de Carthage*, vaste composition, assez maladroitement établie, par Gustave Surand, élève de Laurens; la *Salle Graffard*, — une simple charge caricaturant le tumulte d'un *meeting*; *Le soir de Rezonville; 16 août 1870*, par Edouard Detaille, vaste toile panoramique, habilement exécutée d'ailleurs, mais rappelant les feuilles d'images aux multiples alignements de petits soldats, qui amusèrent notre enfance; un dyptique de Besnard intitulé *La maladie et la convalescence*. Il s'agit ici d'une œuvre à tendances nouvelles, et, par conséquent, d'une œuvre discutée. M. Besnard, qui doit occasionner à M. Cabanel, son maître, la surprise que donne à une poule l'éclosion, parmi les œufs qu'elle a couvés, d'un jeune caneton, procède visiblement de Manet et des impressionnistes. « La belle tache que fait, disions-nous l'an passé, sur le radieux éclat du fond blanc, admirablement choisi, la dame en velours noir de Besnard! Comme on sent bien sous ces plis un corps qui vit, et qui vit de l'existence fiévreuse, nerveusement agitée, de l'époque contemporaine! » Nous constatons à regret que malgré l'intérêt que fait naître une toile qui se pose audacieusement en opposition avec les idées reçues sur la composition et l'ordonnance des tableaux dits d'académie, son mérite est inférieur au portrait qui l'a précédée. En changeant de format, M. Besnard a délayé sa palette dans des tons crayeux et vides qui donnent à ses personnages une apparence vitreuse. Ils semblent éclairés chacun, à l'intérieur, par une veilleuse qui les rend transparents. Les plans ne sont pas solides. C'est l'illusion de la nature, une scène bâtie sur un rêve, et non la nature, dont le peintre poursuit, c'est visible, la réalisation avec acharnement.

Chose singulière, M. Richard Bergh, dont nous accolions le nom au précédent parce que nous trouvions en lui les mêmes qualités de jeunesse, de fierté indépendante, tombe, en quittant le portrait pour aborder le tableau, dans une erreur analogue. La *Fin de la séance* montre, dans un atelier où tombe d'aplomb une filtrée de jour clair, un modèle en chemise qui enfile ses bas, tandis que le peintre, au fond, s'absorbe dans l'extase d'un air de violon qu'il se joue à lui-même, comme le tzigane de Lenau. Même manque de solidité que dans la toile que nous venons d'analyser, même transparence des chairs. C'est néanmoins attirant par les promesses que fait espérer un art dégagé de la routine. Mais c'est insuffisant.

Il n'y a guère, dans cette voie très moderne, que M. Roll qui sache modeler vigoureusement, en pleine pâte, et camper solidement ses figures dans la sincérité de leur existence de plébéïens. Ce sont deux portraits qu'il expose cette année, celui de *Roubey, cimentier*, en blouse blanche, casquette sur la tête, pelle à la main, et celui de *Marianne Offrey, crieuse de vert*, un de ces oiseaux matineux dont le cri mélancolique composé de deux demi-tons traverse, dès l'aube, la solitude des cités et des rues où la vie s'infuse lentement, à mesure que s'éveille Paris : « Pois verts ! Pois verts ! Pois verts !... » Mais ces portraits ont l'ampleur d'une page d'histoire. Ils sont fermes de contours et de couleur, sobres, bien peints, et, dépassant les limites du cadre, révèlent toute une classe sociale. C'est le propre de l'œuvre d'art de généraliser ainsi une situation, souvent à l'insu même de l'artiste, et d'être moins l'expression exacte d'une personnalité déterminée que la synthèse d'une catégorie d'individus.

Roll n'atteint pas, sans doute, à l'abstraction dont nous parlions à propos de Fantin-Latour. Mais déjà son art s'élève au dessus de la représentation matérielle des objets qui l'entourent.

Par sa façon toute moderne de choisir ses sujets et de les interprêter, par son souci du plein air et de la vérité, il se rapproche sensiblement de l'école d'impression, à laquelle Manet, en sanglier indompté qu'il était, a ouvert à coups de boutoir les avenues.

Il y a cette année au Salon quelques représentants de cette intéressante et très vivante école : de Nittis, le très habile et très observateur virtuose du pinceau qui peint, sous l'ombrée, devant une pelouse toute éclaboussée de ruisselantes cascades de lumière, un *Déjeuner* en plein air ; Kroyer, un Danois parisianisé, dont le *Déjeuner des artistes* et les *Pêcheurs de Skagen* ont quelques-unes des qualités très séduisantes de l'auteur d'*Olympia ;* enfin, deux intransigeants, MM. Zandomeneghi et Forain. Le *Buffet* de ce dernier a été fort malmené par le jury de placement et il fallait vraiment beaucoup de bonne volonté pour le découvrir. Au remaniement, il est devenu invisible.

Un très beau pastel de M. J.-E. Blanche représentant *La Seine au pont des Saints-Pères à cinq heures du soir, en automne*, semble se rattacher à la même école. Mais un tableau du même artiste intitulé *Intérieur anglais; thé et musique*, un peu indécis, louvoyant entre deux eaux, nous laisse perplexe et nous oblige à différer notre jugement.

Livres Nouveaux

Les Courtisanes de l'ancienne Rome, par P.-L. Jacob, bibliophile, avec un avant-propos. Bruxelles, Aug. Brancart, libraire-éditeur, 1884 (in-16 elzévirien).

Le titre de ce charmant livre est de nature à lui faire une réputation érotique qu'il n'y a pas lieu de lui infliger. Il contient, à la vérité, des détails parfois fort vifs sur les mœurs romaines, mais si les quelques citations latines qu'il donne sont brutales, la version française dont il les accompagne franchit avec élégance et discrétion la difficulté de communiquer ses hardiesses au lecteur. Ce qu'il importe surtout de dire, c'est que l'œuvre dépeint moins les courtisanes que les amours d'Horace et de Properce, de Tibulle et de Catulle, d'Ovide et de Martial, avec les demi-mondaines du temps, ce qui était obligatoire à moins de ne pas faire l'amour; car en s'adressant aux matrones, c'est-à-dire aux femmes du monde, on s'exposait à des peines terribles : d'autre part on considérait comme indigne d'un citoyen les rapports avec les esclaves et même avec les affranchies.

Le livre prend un à un les poètes que nous venons de nommer, et s'aidant de leurs œuvres ainsi que des travaux d'érudition historique, les fait revivre dans leur existence amoureuse. Ce procédé ingénieux met en un jour nouveau et fort séduisant les vers que si souvent nous trouvâmes ennuyeux. Ce ne sont plus des efforts d'imagination, ce sont des expressions de la vie quotidienne, prises au moment même où l'auteur racontait le sentiment qu'il a dépeint. Toute convention disparaît, toute recherche; ce ne sont plus des tours de force de versification, mais des émotions vraiment humaines, fortement vécues, rendues avec cette simplicité latine qui est une sévère leçon pour les jongleurs de langage contemporain.

Ce qui résulte clairement de cette étude très artistement édifiée, c'est que les anciens pratiquaient sans efforts cette règle maîtresse: qu'il ne faut dire, qu'il ne faut écrire que ce que l'on sent, à propos d'événements qui nous arrivent, en masquant à peine leur réalité sous le voile d'une fantaisie légère. Aucun de ces immortels amoureux ne s'est battu les flancs pour apparaître passionné quand il ne l'était pas, ou plus passionné que ne le comportait son tempérament ou son cœur. Ils racontent leurs maîtresses et leurs amours au jour le jour, avec toutes les variations, toutes les joies, toutes les traverses, tantôt tristes, tantôt gais, se répandant en éloges, puis en sarcasmes, caressants ou impitoyables, suppliants ou dédaigneux, mais toujours hommes, toujours amants avant d'être poètes, et par cela même bien plus touchants.

Quiconque lit, en ces jours de production littéraire surabondante, sait comme il est difficile de découvrir un mets délicat.

Aux amateurs nous recommandons cette publication où sont mélangés, d'une plume adroite, la profondeur de l'histoire et le charme de la poésie.

Ils y trouveront aussi une des plus sobres et des plus intenses traductions qui aient été faites de l'admirable dialogue entre Lydie et Horace, que même Musset n'est parvenu à rendre qu'en l'enveloppant trop de parisine. La voici dans son incomparable simplicité, belle, toujours vraie, séductrice comme aux premiers jours :

Le Poète. — Tant que j'ai su te plaire et que nul amant préféré n'entourait de ses bras ton cou d'ivoire, je vivais plus heureux que le grand roi.

Lydie. — Tant que tu n'as pas brûlé pour une autre et que Lydie ne passait point après Chloé, Lydie vivait plus fière, plus glorieuse que la mère de Romulus.

Le Poète. — Chloé règne aujourd'hui sur moi; j'aime sa voix si douce mariée aux sons de la lyre; pour moi je ne craindrais pas la mort, si les destins voulaient épargner sa vie.

Lydie. — Je partage les feux de Calaïs, fils d'Ornythus de Thurium; pour lui je souffrirais mille morts, si les destins voulaient épargner sa vie.

Le Poète. — Quoi! S'il revenait, le premier amour? S'il ramenait sous le joug nos cœurs désunis? Si je fuyais la blonde Chloé et que ma porte s'ouvrît encore à Lydie ?

Lydie. — Bien qu'il soit beau comme le jour et plus léger que la feuille, plus irritable que les flots, c'est avec toi que j'aimerais vivre, avec toi que j'aimerais mourir.

Plaquettes de la Jeune Belgique. **Les Contes de Minuit,** par Emile Verhaeren.

Tentative charmante, les Plaquettes de la *Jeune Belgique*, que le succès n'accompagne pas suffisamment.

Dans la cohue des discours politiques habillés de lieux communs, des manuels d'histoire boutonnés de détails et cravatés de pédanterie, qu'a-t-on besoin de ces œuvrettes pimpantes et jolietes comme des colombines égarées, faisant ballonner les volants de leurs phrases et cliqueter la joaillerie de leurs mots rares?

Les journaux en ont constaté la naissance ou plutôt l'inévitable décès, à la troisième page, sous cette amusante rubrique : Bibliographie, qui ressemble à l'Etat-civil des Livres.

Elles méritaient cependant qu'on s'en occupât un peu : celle d'Octave Maus d'abord, puis celle de Max Waller, poétique comme un vitrail allemand, enfin la dernière parue, les *Contes de Minuit* d'Emile Verhaeren, dont il n'a pas encore été question ici.

Ailleurs les rares qui en ont parlé ont presque tous trouvé que cela ressemblait à quelque chose, pour ne pas dire que cela ne ressemblait à rien: du Hofmann, de l'Edgard Poë, de l'Armand Silvestre.

Il serait assez difficile pourtant de ressembler à la fois à tous ces pères!

O le comique et bête aplomb avec lequel on nous juge! La vérité, personne n'a songé à la dire: les *Contes de Minuit*, c'est du Verhaeren, du vrai Verhaeren, qui écrit ainsi qu'un peintre peint, ne voyant que le ton, jamais l'âme des choses, plaquant des mots violents, chauds, rouges, comme des taches de couleur.

Le premier de ses contes ne forme-t-il pas l'ébauche des grasses et si originales peintures que le poète devait réaliser dans les *Flamandes?*

Et son second, le *Noël blanc*, n'y devine-t-on pas un commencement d'attraction vers le pittoresque des choses religieuses qui l'a poussé maintenant à écrire les *Moines ?*

Ah! ce conte-ci est vraiment délicieux : toute cette nature blanche, ce petit village emmailloté dans la neige, ces arbres poudrés, ces chaumières ouatées, cette église les protégeant telle qu'un grand oiseau sa couvée, et la mignonne vierge quittant son arbre de la route, s'en venant dans sa robe de satin vers la nef où s'inclinent et l'accompagnent les statues et les saints descendus de leurs niches, — puis toutes ces théories liliales s'évanouissant, fuyant quand paraît à l'aube le bedeau du curé parce que toutes ces choses blanches ont pour ennemi la chose noire, — quel fantastique nouveau, quelle vision d'artiste originale et bizarre!

Tu t'es inspiré là de ton village natal, ami Verhaeren, et c'est pour cela sans doute que ces pages sont si douces, si pénétrantes, si émues, malgré toi, car tu te défends des larmes, mais celles-ci te viennent quand même, et alors rien n'est si délicieux que de voir cette virilité attendrie par un peu de ton enfance.

Exposition triennale de La Haye

(*Correspondance particulière de l'*Art Moderne)

Près de cinq cents numéros, et, dans ce nombre, cinq ou six toiles seulement témoignant de quelque émotion éprouvée et rendue. A côté de celles-ci, les œuvres des jeunes qui cherchent tranquillement leur voie, sans fièvre. Pas un seul ouvrage ayant cette habileté de facture énervante qui caractérise le Salon parisien ; mais en revanche quelques œuvres sincères, originales, hollandaises dans l'acception la plus vraie du terme. Jacques Maris, le maître impeccable : une *Plage*, tout à fait étonnante d'atmosphère. Le ciel bleu, semé de gros nuages blancs, est d'une fluidité extraordinaire. Aucune toile ne résiste à cette échappée dans l'espace, alourdissant tout son entourage.

Israëls : Une *Vieille femme*, vue de dos, se chauffant à son foyer. Un pur Israëls, c'est tout dire.

Willem Maris : Des *Vaches* au bord d'une mare, à contre-jour. Une chaleur lourde, torride, une impression d'été merveilleusement rendue, dans une gamme exquise ; puis l'*Averse*. Au dessus d'un paysage enveloppé d'ombre, d'un ton superbe, plane un nuage blanc, dans un ciel aux bleus verdâtres, de la plus grande beauté.

Mme Mesdag : Un tableau fait pour amuser le public bourgeois. Une symphonie délicate de jaunes et de verts. Une trentaine de citrons éparpillés à côté d'un chaudron de cuivre rouge, avec un fond vert d'eau. Pour les artistes, une nature-morte très distinguée, peinte avec une justesse et une fraîcheur remarquables.

Mauve : Une étude d'après nature, avec son habileté rompue à toutes les difficultés, admirablement juste d'effet, mais à laquelle nous préférons ses tableaux repeints sans cesse dans l'atelier, qui sont encore, chose bizarre, bien plus réels.

Ter Meulen : Des moutons, le soir, et des vaches dans une forêt ensoleillée. De très bons Ter Meulen, largement peints, dans une pâte savoureuse.

Blommers : *Novembre*, le vent et la pluie à Scheveningue. La foule de pêcheurs groupée sur la plage attend la rentrée des bateaux. L'effet de pluie est d'un rendu parfait, les mouvements vrais et animes.

Neuhuys : *Intérieur* d'une coloration très fine, dans une tonalité noirâtre, rappelant par ses qualités les meilleurs petits maîtres de l'école hollandaise.

Artz : Des épisodes de la vie des pêcheurs, correctement peints et dessinés, mais sans grande émotion.

Isaac Israëls : Un *Départ de troupes pour les Indes*, vaste toile, emplie d'une quarantaine de figures, à laquelle le très jeune peintre a travaillé depuis deux ans avec une conscience et une énergie extraordinaires. De très grandes qualités, une sincère recherche du plein air, de la vérité locale. Œuvre très intéressante et méritoire.

Mesdag : Deux marines ayant les qualités habituelles de l'artiste, lumière, vie, mouvement, atmosphère, étendue d'horizon.

Van der Maarel : Un *Portrait* dans une harmonie de tons très distinguée; ce n'est pas la textuelle copie d'une tête, mais une ressemblance très artistement exprimée et peinte. Nous sommes loin ici de ces portraits dont la banalité fait le bonneur des bourgeois et exaspère les artistes.

Les hollando-belges sont bien représentés : les frères Oyens ont plusieurs toiles peintes avec l'éclat, le brio qu'on leur connaît, et font une heureuse diversion au milieu des têtes en plâtre enluminé qui pullulent alentour.

Roelofs expose deux paysages lumineux, clairs, limpides. Gabriël, des moulins. Toujours sa note à lui, très personnelle ; l'un des deux moulins se détache sur un ciel bleu, brûlé de soleil, avec un nuage blanc, immobile. Très belle impression d'été, d'une vérité saisissante. Parmi les étrangers, il faut citer avant tout Vogels, qui expose une vue de ville, mouillée, d'un sentiment très fin, et une petite étude de bateaux dans des tons gris très distingués, personnels. Un peintre qui sait ce qu'il veut, un artiste dans le vrai sens du mot.

Notons encore, au hasard du catalogue, ceux des exposants possédant certaines qualités qui les élèvent au dessus de leur entourage :

Bauffe, Bastert, Bellis, Bisschop, De Bock dont les deux paysages, d'une jolie couleur, sont fort agréablement composés; Breitner dont les *Artilleurs* dans les dunes sont remarqués; Duchattel, Courtens qui a envoyé une marine, très sérieuse, mais ne valant pas l'admirable *Bateau* que le peintre avait exposé à Amsterdam l'année dernière; Van Essen, Henkes, Holswilder, un *Caïn* de Josselin de Jong; Koster, Liebermann, Van der Meer, Georgette Meunier, dont la charmante étude est très malheureusement placée; Tony Offermans, Poggenbeek, Mme Ronner, Thérèse Schwartze, Segantini un Milanais de grand talent qui peint des sujets rustiques avec beaucoup de sentiment et de distinction; De Zwart, qui expose des fleurs d'une tonalité peu ordinaire; Van der Velden, des vaches de Vrolijk, Van der Weele, Weissenbruch, Wijsmuller, Zilcken (ruelle algérienne et paysage hollandais).

Les médailles du Salon

(*Suite*) (*).

SCULPTURE

Comme pour la section de peinture, la médaille d'honneur n'a pas été décernée, aucun artiste n'ayant réuni la majorité des suffrages.

M. Mathurin Moreau, auteur des *Exilés* et de *la Vigneronne*, a eu le plus de voix : au premier tour de scrutin, 16 sur 67 votants, au deuxième 20 sur 74, au troisième 29 sur 76.

M. Caïn, auteur du *Rhinocéros attaqué par des tigres* et des *Chiens bâtards*, est venu après lui avec 5, 5 et 3 suffrages.

Enfin MM. Levillain, Becquet, Chapu, Falguière, Guillaume, Léonard, Guillebert, Lançon, Aizelin, Doublemard et Tabard.

Les autres récompenses ont été décernées de la manière suivante :

Premières médailles. — MM. Levillain (*les Eléments, les Mois et les Saisons*, coupe), Steiner (*Rouget de l'Isle, Berger et Sylvain*), Rolard (*Sauvé, Monnaie de singe*).

Deuxièmes médailles. — MM. Peynot (*Pro patriâ*), Perrault (*Abel*), Marioton (*Chactas*), Labatut (*La Pomme de discorde*), Corbel (*La Colombe et la Fourmi*), Pépin (*Salomé*).

Troisièmes médailles. — MM. Mombur (*Un Sauveteur*), Charpentier (*Jeune faune*), Quinton (*l'Etoile du berger*), Hannaux (*Bûcheron*), C. Lefèvre (*L'épouvantail, le Gué*), Guillon (*Dernier ennemi*), Puech (*Jeune homme au poisson*), Barbaroux (*Graziella l'almée*), Basset (*Les premières fleurs*).

Mentions honorables. — MM. Godebski, Kinsburger, Loiseau, Brunet, Perrin, Fouquet, de Gravillon, Sollier, Soubès, Vernhes, Rambaud, Hercule, Terrier, Courbarieu, Maugendre, Fumadelles, Laroque, Beer, Millet de Marcilly, Lechevrel, Lavée, Picou, Henri Vidal, Ringel, Mesdames de Palmella, Steuër, Mesdemoiselles Fresnaye, Farrail, Roufosse.

(*) Voir *l'Art moderne* du 1er juin.

Correspondance

Un obligeant anonyme nous adresse la communication suivante :

Outre les œuvres mentionnées dans le no du 1er juin de l'*Art moderne*, Brassin a encore composé : *Le Soldat* (chez Schott) et *Der Thronfolger*, burleske Oper in 2 Akten.

Der Thronfolger, ou : *Les Argonautes à la conquête de la Toison d'or*, dont le texte a été imprimé en brochure à Bruxelles, est une opérette inédite, représentée avec beaucoup de succès, en novembre 1865, dans la salle de la Société philharmonique de Bruxelles, par les membres exécutants de la société allemande *Germania*.

Petite chronique

Waux-Hall du Parc. — Tous les soirs à 8 heures, concert par l'orchestre de la Monnaie. — Le jeudi, concert extraordinaire.

Œuvre Fontaine. — Nous recommandons chaleureusement à nos lecteurs la charitable initiative qu'ont prise les amis du peintre Fontaine, mort récemment, en organisant, en faveur de sa veuve et de ses deux enfants, une grande fête et une tombola artistique.

C'est aujourd'hui dimanche, à sept heures, qu'aura lieu la fête, au Parc Léopold. Concert instrumental par l'excellente musique des grenadiers et par l'*Union musicale* que dirige M. Sennewald, concert vocal par l'*Orphéon*, dirigé par M. Bauwens, feu d'artifice, rien n'a été négligé pour donner à cette fête un attrait exceptionnel.

L'entrée est, nous l'avons dit, d'un franc seulement. Tout Bruxelles artiste sera là.

Quant à la tombola, on en dit merveille. On a déjà réuni soixante-dix œuvres d'art, et l'on attend, parmi celles qui compléteront les lots gagnants, des tableaux de Munkacsy, d'Alfred Stevens et un dessin de Félicien Rops.

On rappelait ces jours-ci diverses anecdotes sur Brassin. Parmi celles-ci, il en est une qui peint l'homme, aussi bon et tendre pour les bêtes qu'il était souvent cassant et dédaigneux pour les hommes.

Brassin avait un chien qu'il aimait beaucoup. *Fips* était un animal de race mal définie, moitié caniche, moitié barbet, qu'il avait rencontré un soir, en revenant du Cercle, errant sur les boulevards, et qu'il avait ramené chez lui où sa vieille servante lui ouvrit des trésors de sollicitude.

Chaque année, cet événement était célébré par une fête. Brassin passait au cou du toutou une serviette blanche, l'installait à table à côté de lui et lui servait un bifsteck de choix. Et c'était chose touchante et curieuse de voir l'artiste causer avec l'orphelin qu'il avait adopté, lui découper sa pâture, le choyer comme un enfant, tandis que son ami à quatre pattes répondait à ces attentions par d'affectueux grognements.

Le lendemain, régulièrement, mis en appétit par ces agapes, *Fips* dérobait à la cuisine une pièce de volaille ou une côtelette préparée pour le dîner du maître. Et la vieille bonne de se lamenter, de poursuivre le favori par la maison. Mais Brassin l'arrêtait. « Laissez donc. Il n'y a pas de vraie fête sans lendemain. »

Il mettait son ami sur le piano et lui jouait du Wagner « pour le distraire. »

On va représenter prochainement *Sigurd* à Londres, avec la distribution suivante : Brunehild, Mme Albani ; Sigurd, M. Jourdain; Hilda, Mme Fursch-Madier; Huta, Mme Tremelli.

Le peintre Gustave Jundt, un artiste délicat, est mort la semaine dernière à Paris d'un accès de fièvre chaude.

La vente au profit des orphelins d'Ulysse Butin a produit 145,000 francs, dans lesquels les œuvres personnelles de Butin entrent pour 40,000 francs environ.

L'inventaire de la Bibliothèque nationale de France vient d'être clos.

Il en résulte que le nombre des volumes existant dans ses innombrables rayons s'élève à 2,500,000.

Le cabinet des manuscrits renferme 92,000 volumes reliés, brochés ou contenus dans des cartons, ainsi que 144,000 médailles de toutes les époques, françaises et étrangères.

Les collections d'estampes comprennent plus de deux millions de pièces, conservées dans 14,500 volumes et dans 4,000 portefeuilles. La galerie de la réserve renferme les volumes les plus précieux, lesquels sont au nombre de 80,000.

Parmi ces ouvrages, il en est plus de 30,000 qu'il serait à peu près impossible de remplacer.

Très belle et très intéressante livraison de la Revue du monde littéraire, *le Livre*, pour mai.

La première partie contient : 1° une étude sur *la Bibliothèque de Marie-Antoinette*, par Van der Haeghen ; 2° une remarquable étude de M. Chantelauze sur *Jean-Jacques Rousseau et Thérèse Le Vasseur, d'après des documents peu connus*. Sur le mariage de Rousseau et sur sa mort, M. Chantelauze apporte des faits vraiment curieux ; il conclut au suicide de l'auteur des *Confessions ;* 3° abordant les cabinets de travail et bibliothèques des hommes du jour, M. Forgues nous conduit *chez Alphonse Daudet*, dont il passe en revue les principaux livres en nous montrant l'agencement de son cabinet de travail ; 4° sous ce titre *la Bibliothèque du Sénat*, M. de Saint-Heraye fait l'historique de la célèbre collection de livres que possède l'hôtel des inamovibles et donne les plus curieux renseignements sur la formation des collections particulières de ce corps constitué.

Dans la seconde partie, M. Uzanne raconte les phases de la librairie Dentu, de 1795 à ce jour. M. Drumont étudie le mouvement littéraire actuel et MM. Marston et Pompeyo Gener fournissent à cette Revue de plus en plus vivante des correspondances littéraires sur l'Angleterre et l'Espagne.

On ne saurait analyser ici une livraison du *Livre* dans ses innombrables divisions. On ne peut que constater l'admirable ordonnance d'une telle publication.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 24 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 JUIN 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE PARIS (Quatrième article). — UN PEU D'ART DANS LA POLITIQUE. — LES BIOGRAPHES ET LES BIOGRAPHIES. — LES MÉDAILLES DU SALON (*Fin*). — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE PARIS

Quatrième article (*)

Feu Louis Dubois disait avec beaucoup de vérité que la mauvaise exécution de la plupart des portraits provient de l'indifférence presque générale de l'artiste à l'égard de son modèle. Quel plaisir, quelle émotion, un peintre peut-il bien éprouver en s'ingéniant à reproduire, avec toute l'exactitude désirable, les traits d'un bourgeois qui, après avoir débité pendant quarante ans des pruneaux ou des bonnets de coton, incité quelque jour par un prurit de vanité bouffonne, convoite l'honneur insigne d'être portraituré par le célèbre Carolo Durus ou par le grand Nonnat? Quel est, sinon un monstre, le rejeton qu'enfantera le commerce de l'artiste et de son modèle, enfermés dans le mystère de l'atelier? Ses premiers vagissements seront des bruissements métalliques, et jamais il ne chantera d'autres chansons que le clair carillon des louis d'or. Ainsi que dans ce prodigieux dessin où Félicien Rops montre, simplement vêtue d'un chapeau Gainsborough, de bas noirs et des gants très longs, chers à Rodenbach, une jeune femme qu'entraîne à sa suite, yeux bandés, un monumental porc à la queue dorée, les génies des arts se voileront la face, prostrés dans une infinie douleur.

Nous ne nous occuperons donc pas des innombrables têtes qui étalent, dans des cadres qui gagneraient à être remplacés par une garniture de persil, leur grotesque insignifiance. Il y a heureusement, de ci, de là, quelques portraits intéresssants : portraits d'artistes, portraits d'amis, qu'échauffe la flamme qui, l'un ou l'autre jour, brûle le peintre et le pousse à faire ouvrage d'artiste. Ils nous consoleront de la niaiserie des messieurs à moustache ou des dames décolletées qui se pavanent aux panneaux du Salon, l'œil bovin, la bouche en as de cœur, ayant l'air de dire : « Mais regardez-moi donc ! Je suis madame de Saint-Cucufa, je me fais habiller chez Worth, et j'ai la plus splendide robe du Salon. »

Oh ! les portraits de Cabanel, aux chairs mortes, aux regards vides, aux préciosités agaçantes !... Oh ! les deux toilettes de Chaplin, l'une blanche, l'autre rose, d'où émerge une tête de femme, spirituellement qualifiées par un journal satirique de *Glace à la vanille* et de *Glace aux fraises !*... Oh ! la nuée de choses plates, prétentieuses, burlesques, gandins qui font peindre sur un rideau leurs armoiries ou dans un paysage la vue de leur château, enfants qui ont dans leur attitude l'impertinence de bourgeois vaniteux, gonflés de leur importance ainsi que les ballons de vent, comme tout cela est loin du portrait sobre, simple, peint par une main émue, dans la vérité de l'existence habituelle du modèle, et vivant sur la toile de la vie intérieure qui seule fait l'œuvre d'art !

(*) Voir l'*Art Moderne* des 25 mai, 1er et 8 juin.

Quelques portraits ont au Salon, sinon l'ensemble des qualités que nous cherchons vainement de la cimaise aux frises, — il n'y a vraiment que Fantin-Latour qui résiste à une analyse complète, mais son tableau dépasse les limites d'un portrait, nous avons dit pourquoi — tout au moins des mérites estimables.

Celui de Gervex, par exemple, qui montre, dans un demi-jour, cigarette à la main, chapeau sur la tête, incliné avec crânerie, le peintre Stevens. On sent qu'il ne s'agit pas ici d'un portrait quelconque, commandé à tant sans les mains, à tant avec les mains, comme les portraits que faisait, dans la *Vie de Bohême*, l'excellent Marcel. Gervex a compris le maître, son attitude, son expression un peu dédaigneuse, et l'ensemble du tableau a quelque chose des élégances subtiles du peintre de la femme. Mais pourquoi ce ressouvenir du romantisme, pourquoi ce manteau jeté avec une négligence voulue sur l'épaule pour obtenir un effet de draperie qui a disparu depuis cinquante ans du costume masculin? Cela nous paraît fort inutile, le vêtement moderne, traité comme il doit l'être, avec sa sévérité, pouvant fort bien se passer du déguisement que lui a fait subir l'artiste.

L'amitié a inspiré à Henry Rachou le portrait de M. Eugène Boch, et évidemment l'œuvre s'en ressent. C'est l'un des bons portraits du Salon. La pose est naturelle, aisée; la tête et les mains sont traitées avec une délicatesse extrême. Sans aucun truc, sans faire appel aux petits moyens, le peintre a exprimé avec une saisissante vérité, en des tons que la lumière éclaire sans excès, la physionomie doucement souriante de son camarade d'atelier. L'œuvre plaît par sa franchise d'allure, par la simplicité et la sobriété des moyens employés.

Autre portrait d'artiste, celui du peintre G. Courtois, par Dagnan-Bouveret. Le coloris est faux; le parti-pris du jaune domine. Cela n'empêche nullement le tableau d'être expressif, intéressant, profond. Des accessoires habilement peints complètent un ensemble harmonieux.

Le portrait de M. de Lesseps par Mlle Abbema est beaucoup moins heureux. C'est une simple tache de couleur, d'un grand éclat, convenons-en, mais qui escamote avec trop d'adresse le dessin, le modelé, la charpente, et fait une tête de bossu du chef de celui qu'on nomme, à tort ou à raison, le grand Français.

Deux autres artistes féminins que nous avons fréquemment, cités Mmes Breslau et Roth, la première élève de Tony Robert-Fleury, la seconde de Stevens, méritent une mention. Le portrait de jeune femme, vue de profil, de la première est un peu hésitant de facture. Le modèle esquisse un geste mal défini. Le ton est joli, mais on regrette, somme toute, le *Portrait des amies*, qui valait mieux. L'envoi de la seconde a également de séduisantes qualités de coloris, mais le dessin est lâché. L'artiste expose en outre deux pastels intéressants. A ajouter à l'actif de l'exposition féminine une petite tête de Mlle Krafft. A voir, enfin, un fin profil, admirablement dessiné, par M. Grancé.

Nous plaçons parmi les portraits, quoiqu'il s'agisse d'un tableau renfermant un assez grand nombre de figures, une pénétrante et très bonne toile d'un artiste à peine connu, M. Ernest Laurent. C'est intitulé : *Scène au bord du ruisseau*, non qu'il s'agisse d'une idylle se déroulant dans la fraîcheur d'une prairie, mais parce que les personnages que peint, avec une fidélité scrupuleuse et une acuité de vision peu commune, M. Ernest Laurent, écoutent, dans la pénombre d'une galerie, la symphonie de Beethoven dont la *Scène au bord du ruisseau* forme l'une des parties.

Ces gens, dont on ne voit que la tête, que dore d'un reflet flavescent la flamme d'un bec de gaz brûlant dans son globe en verre dépoli, écoutent avec un recueillement extraordinaire, absorbés dans une muette extase. Œuvre sereine, reposante, remarquable à tous égards.

Traversons rapidement le restant des salles. Il s'y trouve peu de portraits dignes d'attention. Faisons exception pour celui de Mme G***, que les petits journaux appelent : « Celle qu'on est convenu de nommer la belle Mme G*** », et pour les deux superbes toiles de Whistler.

Celle qu'on est convenu de nommer la belle Mme G*** est debout, en robe de velours noir très décolletée, si décolletée que son corsage se compose uniquement de deux pochettes, grandes chacune comme la paume de la main, retenues par une chaînette d'argent. On concevrait mieux, dans ce costume, le portrait de Mme Tallien, ou encore l'image de l'une des muses à qui sont chers les bois de M. Puvis de Chavannes. Intrigué, le public se demande s'il est possible qu'une femme du monde revête, à notre époque, cette toilette, que le moindre mouvement, le plus léger tour de valse, doit faire glisser sur les hanches. Dès lors, le portrait choque par son invraisemblance. Au surplus, peu nous chaud. Reste toujours une fantaisie curieuse d'un artiste de talent, qui est sorti audacieusement des voies battues.

Les chairs ont une carnation factice, où l'on devine l'émail du blanc liquide, du rouge et du cohel. L'expression de la physionomie est mystérieuse. Le sphinx parisien habite ce corps grêle, et de ses yeux de faïence il vous suit, vous pourchasse dans toutes les salles, vous obsède de questions. Il serait assez difficile de rattacher l'œuvre nouvelle de M. Sargent aux principes d'art qui le guidaient dans *El Jaleo*, et dans les *Portraits d'enfants* qu'il exposa l'an dernier. Est-ce une voie nouvelle qui s'ouvre pour lui ? Est-ce un simple incident dans sa carrière de peintre? Le portrait de Mme G***, nous

racontait-on à Paris, était aux trois quarts achevé quand s'ouvrit l'exposition Manet. Celle-ci eut sur M. Sargent une influence telle qu'il repeignit presque entièrement sa toile, dans des données différentes. C'est ce qui expliquerait le revirement subit de l'artiste vers les tons clairs, étendus d'une coulée sur le grain du châssis, par larges plans superposés, lui qui, autrefois, cherchait dans les contrastes du jour et de l'ombre, dans les oppositions de valeur, ses effets.

Quant aux deux toiles de Whistler, nous ne croyons pouvoir mieux les analyser que ne l'a fait, dans la *Revue Indépendante*, M. J.-K. Huysmans.

Nous publierons la semaine prochaine ce qu'en dit M. Huysmans.

Il nous reste à parler du paysage et des accessoires. Forcément, cette partie de notre compte-rendu devra être écourtée, malgré l'intérêt qui s'attache à l'une des branches que l'école française, un peu superficielle mais d'une remarquable virtuosité de pinceau dont s'accommode à merveille le genre, cultive avec le plus de bonheur. Montenard, Moutte, Allègre expriment avec un réel talent l'éclat des sites du Midi, aux aveuglantes réverbérations, aux ciels de cobalt pur. *Le Village de Sixfours, aux environs de Toulouse*, du premier, est particulièrement beau. La montée aride où se vautrent des porcs noirs et que couronnent, comme les murailles démantelées d'une citadelle, quelques maisons rôties par le soleil, a une grandeur tragique qui élève l'œuvre bien au dessus de la représentation banale du paysage que l'artiste avait sous les yeux.

Il est à Paris quelques peintres qui ont ce don d'interprêter la nature de telle sorte que, tout en respectant la vérité, ils donnent à leur vision une ampleur qui dépasse la réalité. Tel est Casile, qui trouve dans les terrains vagues de la banlieue, dans les plaines nues qui avoisinent les faubourgs, dans cette zone qui n'est plus la ville, qui n'est pas encore la campagne, de superbes et captivants motifs de tableaux.

Tel est encore Harpignies, dont les solennels paysages, ouvrant sur des horizons bleus de longues perspectives de soleil, évoquent le souvenir des champs élyséens que l'antiquité peuplait de ses héros et de ses dieux.

Pelouse reste sur la brèche. Sa main ferme et habile multiplie les détails de ses paysages savamment établis, les étoffe de personnages dessinés avec soin. Le vaillant artiste expose cette année *les Bords du Loing*, une toile qui part pour la Nouvelle Galles du Sud et *Grandcamp, marée basse*.

Ségé est le Cabanel du paysage. Il est aussi sec, aussi crayeux, aussi faux de tons, aussi dur de contours que son savant ami. En revanche, quelques bons peintres dans la génération nouvelle : Guillemet, Nozal, Dameron, Damoye, Péraire, Joubert, qui subit encore trop l'influence de son maître Pelouse, Le Marié des Landelles, Petitjean.

Il y a aussi Edmond Yon, dont nous avons souvent cité le nom avec éloge.

Enfin, signalons tout particulièrement le *Ru fleuri* de M. Quost, un tableau d'une fraîcheur extrême, où se confondent, dans un ensemble harmonieux, le genre *paysage* et le genre *fleurs*.

Comme peintres de fleurs, les dames ont, cette année, la supériorité. La superbe jonchée de M^lle^ Louise Desbordes et les *Fleurs de printemps* de M^me^ Camille Prévost-Roqueplan ont de l'éclat et de la légèreté. La *Métempsychose* de M. Cesbron, avec son titre un peu prétentieux, a des qualités qui le mettent également fort en vue. Très remarqués aussi les immenses et éclatants *Pavots* de Jean Benmer et l'éblouissante corbeille de Jeanniot. Les *Volailles* et les *Prunes* d'Eugène Claude, les *Grives* et les *Raisins* de Bergeret, la *Nature morte* de Tholer, élève de ce dernier, les *Gibiers* de M^me^ Annie Ayrton, constituent un garde-manger complet, savoureux et apétissant.

UN PEU D'ART DANS LA POLITIQUE

Nous ne faisons pas de politique dans l'*Art moderne*, mais il est assurément permis de s'y occuper des circonstances politiques qui sont de nature à avoir quelque influence sur l'art.

Telle est l'élection qui a député à la Chambre un artiste peintre, à Bruxelles.

Il ne s'agit pas de savoir si l'homme choisi réalise à cet égard tout ce qu'on pouvait souhaiter. Oublions sa personnalité pour ne penser qu'au principe qui s'est accidentellement incarné en lui.

A ce point de vue l'événement est notable et mérite d'être sincèrement applaudi. Ce n'est pas sans habileté que les promoteurs du mouvement nouveau l'ont suscité. Le monde artistique bruxellois est considérable. Il a à sauvegarder des intérêts importants. Il n'avait guère de défenseurs dans le Corps législatif. Il était entièrement livré à l'arbitraire administratif. Ses aspirations ou ses plaintes n'avaient aucune expression officielle. On n'en parlait qu'accidentellement et sommairement à l'occasion de la discussion du budget de l'intérieur.

A diverses reprises nous avions entendu des artistes formuler le vœu d'avoir un représentant pris parmi eux. C'était considéré comme une boutade et les hommes *pratiques*, ces tardigrades, haussaient les épaules. Au conseil municipal de Paris, on voit des peintres, des sculpteurs, des écrivains, des musiciens. Ils se tirent fort bien de leurs fonctions et contribuent efficacement au vote des beaux travaux décoratifs de la capitale française. Pourquoi n'en serait-il pas de même chez nous?

La civilisation contemporaine amène un enchevêtrement de plus en plus compliqué des forces sociales. C'est une remarque que nous avons faite souvent pour marquer les tendances à conseiller aux jeunes. L'isolement qu'on prêchait autrefois pour l'art, et que quelques-uns rêvent encore, devient de plus en plus difficile. Comme dans les grandes sociétés antiques, il s'empare

chaque jour davantage de la masse du public pour l'instruire, le diriger, le charmer.

Il est donc un des intérêts principaux auxquels il faut donner sa représentation. Ce principe a été affirmé, en passant, dans les réunions électorales et doit attirer sérieusement l'attention. Les politiciens doivent se persuader que leurs théories n'ont pas de valeur par elles-mêmes, mais seulement par les biens matériels et moraux qu'elles sauvegardent ou produisent. Les choses artistiques ne sauraient, à ce point de vue, être oubliées, et l'on doit se féliciter, quel que soit le parti qui lui ait donné sa première réalisation pratique, de voir cette doctrine dès à présent consacrée chez nous.

On a plaisanté au sujet de cette candidature. C'est qu'on ne s'attachait qu'à la surface. La moindre réflexion aurait montré que l'idée était bonne et que le tort de ceux qui l'ont combattue, était de ne pas s'en être avisés les premiers en mettant en avant une personnalité tout à fait sérieuse, représentant le mouvement artistique dans son intensité moderne. Certes le choix n'eût pas été embarrassant.

Désormais on ne l'oubliera plus. A défaut des coryphées électoraux, que les artistes y pensent eux-mêmes. Nous connaissons parmi eux des hommes qui possèdent sur l'ensemble des préoccupations sociales, de très hautes visées, et qui savent les exprimer avec énergie. Ils ont tout ce qu'il faut pour faire de bons représentants et ils rendraient à l'art des services signalés, en mettant un contrepoids aux pratiques surannées des bureaux ministériels, en exerçant un contrôle efficace sur les sottises qui s'y élaborent, et en devenant le porte-voix de leurs confrères.

N'est-il pas singulier que dans un pays libre le domaine artistique soit livré au bon plaisir? Quelques bureaucrates décident souverainement de tout, et l'on sait dans quel esprit routinier. A peine s'élève-t-il de temps à autre une protestation dont ils ne tiennent aucun compte sachant qu'elle manque de sanction. L'artiste député serait là pour censurer de près ce mécanisme, démasquer la camaraderie, nettoyer les officines, scruter les allocations, faire sentir partout la pointe salutaire de sa critique.

Que ce soit donc un fait acquis. Qu'à Bruxelles notamment, sur cette liste très longue où tant d'individualités contestables se juchent grâce aux complaisances électorales, il soit entendu qu'il y aura toujours une place réservée pour les soldats de l'art. S'il est vrai qu'il n'y a pas de mal à mettre un peu d'esprit dans la peinture, il n'y aura pas de mal non plus à mettre un peu d'art dans la politique.

LES BIOGRAPHES ET LES BIOGRAPHIES (*)

Je me suis souvent demandé comment il se fait que les enfants dont le goût et les tendances se manifestent irrésistiblement en faveur d'une carrière artistique quelconque, ne voient pas le libre exercice de leur vocation entravé par plus d'obstacles ?

Il faut, je crois, en attribuer la cause à l'ignorance générale des pères et mères à l'endroit des biographies, généalogies, apologies et autres grimoires d'une analogue fantaisie.

En effet, quels arguments barbares les parents ne puiseraient-ils pas, contre les aspirations artistiques des leurs, dans ces galimatias basés sur la mythologie la plus fantastique, sur les documents les plus inexacts et les plus saturés, sur les suppositions les plus insensées, et enfin sur les traditions populaires pour lesquelles l'intelligence ou le génie signifient débauche ou folie.

S'il fallait relever toutes les absurdités et toutes les calomnies débitées sur le compte de nos grands hommes, une encyclopédie n'y suffirait pas. Je veux seulement mettre à quelques biographes le nez dans leurs biographies, afin de leur prouver qu'il serait temps de contenir leur imagination qui se dérobe et prend trop souvent le *mort* aux dents.

Exemples :

Il n'y a pas bien longtemps que Memling, le grand peintre brugeois, n'est plus un soldat échappé miraculeusement de la bataille de Nancy, allant, couvert de blessures, frapper à la porte de l'hôpital de Saint-Jean, à Bruges (c'est la gloire des simples soldats, paraît-il), puis recueilli, soigné et guéri par les bonnes sœurs, en reconnaissance de quoi il exécute les merveilleuses peintures que nous connaissons à Bruges : *La Châsse de sainte Ursule*, etc.

Si cette histoire avait été véridique, je conseillerais aux peintres gothiques de notre époque de vivre un peu plus de la vie glorieuse des camps.

Cette légende a couru la Belgique pendant cinq siècles; ce n'est que récemment, en se donnant un peu le scrupule de fouiller quelques archives, que l'on a découvert que Memling était non seulement un grand peintre, mais aussi un bon bourgeois ayant pignon sur rue et vivant comme il convient à un homme de sa condition.

A des époques plus rapprochées de nous, les erreurs deviennent plus grossières encore. Presque tous les grands peintres de la glorieuse époque flamande et hollandaise sont des gens de sac et de corde ou des ivrognes de la plus belle bière.

Jacques Jordaens n'a jamais été élève de Rubens; il n'existe sur lui que de rares notes biographiques, desquelles il résulte qu'on ne sait pas quand il est né et presque pas quand il est mort; qu'il était renégat, qu'il aimait un peu le vin et beaucoup les femmes. Cela est possible, après tout; mais ce qu'on eût dû faire ressortir avant tout, c'était la valeur artistique de ce maître, le plus grand de son temps, ainsi que son influence sur l'école flamande, qui fut immense. On eût pu constater aussi que Rubens lui doit plus qu'il ne doit à Rubens; on confondra, en effet, un beau Rubens avec un Jordaens, et jamais un beau Jordaens avec un beau Rubens.

Voilà donc la vie d'un des plus grands maîtres de l'art entièrement inconnue.

Puisque j'ai parlé de Rubens, disons en passant que pour les gens du monde il a été pendant longtemps plus grand diplomate que grand peintre. Je crois cette opinion démodée. Moi je l'ai toujours admiré comme un grand génie et un honnête homme incapable de diplomatie.

Ensuite, Brouwer exploité par l'ivrogne Frans Hals, lequel l'avait découvert à Audenarde (lieu de sa naissance, dont la date est inconnue), et qui l'amène à Haarlem, pour développer son talent d'artiste et l'exploiter au besoin, en l'enfermant dans sa cave ou dans son grenier (les historiens ne sont pas d'accord là dessus, d'aucuns le font monter au grenier, d'aucuns le font descendre à la cave); je ne connais pas la fin d'Ostade, mais il paraît, toujours d'après l'histoire, qu'il s'en vint à Anvers, continuer ses études de peintures avec Ostade, où ils refirent ensemble une nouvelle légende d'*Uylenspiegel*. Quant à Frans Hals, il mourut à 82 ans, dans la misère, après avoir fait les portraits de presque toutes les Guildes de Hollande et d'un grand nombre de notabilités et de toutes les intelligences de son temps.

Jan Steen fut un maître pochard, mauvais meunier, mauvais brasseur; bon buveur, d'après les on dit, paillard à l'occasion. Quant à sa peinture on en parle quelquefois, mais tout au plus pour dire qu'elle était spirituelle.

Rembrandt, avant celui-là, fut le sujet des contes fantastiques de tous styles. (Voir Erckmann-Chatrian.) On fit pour l'enterrer une collecte dont le produit se monta à 15 florins de Hollande. On voit que l'avarice a bien perdu depuis ce temps.

(*) Par feu Louis Dubois (paru dans l'*Art libre*).

Telles sont pourtant la plupart des légendes en circulation au sujet d'hommes qui sont et qui ont toujours été notre plus grande, notre plus incontestable et notre plus immortelle gloire. — Leur vie est peu connue, ou ce qui est pis, mal connue.

Cette façon d'écrire l'histoire a des conséquences déplorables ; quel enseignement l'adepte peut-il tirer de ces travestissements des hommes et, partant, des époques ?

Pour nous bien convaincre de l'insanité de ces procédés épistolaires, avisons-nous de les appliquer aux artistes vivants, en supposant que nos descendants de la cinquième ou sixième génération veulent s'inspirer de la vie des *sains* artistes belges du XIXe siècle.

Je ne parle pas de ceux qui ont approché des grands de la terre, car la vie de ces artistes-là est toujours éclairée par le reflet de ceux qui les ont employés, mais de la vie des artistes dont l'art est devenu absolument humain et indépendant.

Supposons donc que nos descendants tombent, les yeux ouverts sur des notices rédigées d'après le procédé que nous ridiculisons.

Ils liraient, en l'an 2285, par exemple :

« Antoine Wiertz, né à... le... — cette formule est le prélude ordinaire de toute biographie — dans l'aisance ; ses parents le prédestinaient aux arts ; il jouait du haut-bois ; après des études sérieuses il obtint le prix de Rome (la mode de ce temps était d'aller à Rome étudier les grands maîtres flamands) ; il vécut dans le luxe et l'abondance, ce qui développa chez lui le goût des ruines ; il s'en fit construire d'égyptiennes aux environs de Bruxelles, et se consacra à la peinture philosophique et mate. Il fit un tableau, entre autres, représentant *les choses du présent devant les hommes de l'avenir*, flétrissant ainsi ce qu'il dédaignait et mourut laissant une fortune qu'il avait toujours méprisée ainsi que le grade d'officier de l'ordre de Léopold. »

« M. Louis Gallait, né à...., le...., fut tenté par le démon de la peinture, ce qui lui fit connaître de bonne heure la profonde horreur de son bourgmestre pour ce genre de travail. Il fit plusieurs tableaux qui eurent l'avantage d'être remarqués, avantage qui lui fit le caractère jovial. Son ambition était démesurée. On en peut juger d'après ce fait : le roi de ce temps ayant manifesté un jour le désir de voir sa peinture, le pria d'envoyer à son palais une œuvre importante ; l'artiste orgueilleux lui fit répondre : « Sa Majesté passe tous les jours devant chez moi, elle n'a qu'à entrer, — ce qui serait plus commode pour elle et pour moi. » On conçoit que de pareils procédés donnèrent de lui une singulière idée. Plus tard son ambition ne connut plus de bornes, il brigua l'honneur du titre de baron, qui fut modestement refusé par ses contemporains et confrères le baron Leys et le baron Wappers. »

« M. Madou, né à...., le...., peintre et lithographe du XIXe siècle, avait pour prédilection le genre bachique. Ses œuvres sont le reflet exact de sa vie : *Le Trouble fête* (beau tableau que l'on peut encore admirer au Musée de Bruxelles), est inspiré entièrement d'après nature ; des documents puisés à bonne source, nous permettent d'affirmer qu'il figure même parmi les acteurs de cette scène. Ses sujets de prédilection étaient généralement tirés des Kermesses flamandes (les politiques, réunions de gens stupides lisant des feuilles bêtes, des effusions d'ivrognes, etc.). Son intérieur se ressentait des mœurs des individus et des endroits qu'il aimait à peindre, ce qui explique facilement qu'il eut beaucoup d'enfants qu'il laissa, du reste, dans une profonde misère. »

« M. Nicaise de Keyser est né à . . ., le . . ., fut berger en son jeune âge : un jour qu'il ébauchait le portrait d'une des bêtes confiées à sa garde, une grande dame, — une très grande dame — le vit et vint contrarier sa vocation de pâtre. Elle parvint si bien à le contrarier qu'il devint directeur de l'Academie d'Anvers. De grands travaux lui furent confiés. On ne lui rendit jamais la justice qu'il méritait ; alors il consacra le restant de sa vie à la découverte d'un vernis pour les peintures mates. »

« M. Slingeneyer, né à . . ., le . . ., ne commença à peindre que sur le déclin de sa vie qu'il consacra entièrement à la peinture satirique. Son plus heureux essai de ce genre fut celui qu'il fit pour la décoration du Palais Ducal à Bruxelles : *Introduction du christianisme dans les Gaules par une charge de cuirassiers sanguinaires*. Le calme de sa vie lui valut l'honneur d'entrer dans différents ordres... décoratifs de plusieurs princes qui régnaient alors en Europe.

« M. Eugène Verboeckhoven, né à...., le..., était un peintre d'animaux *distingués*. Vers 1831, il fit, d'après nature, le lion héraldique de Belgique, celui dont nous voyons encore l'effigie sur la monnaie du temps. Ses œuvres étaient généralement aimées par les Américains. Le sentiment de la nature, l'amour du pittoresque et de l'imprévu qui distinguent ses peintures font encore aujourd'hui le charme des gens qui n'ont pas le moyen d'aller contempler ces choses d'après nature. »

« M. Wagner, Richard, né à....., le....., vivait sous le règne d'Offenbach ; il fit de la littérature, et accidentellement de la musique. Son biographe spécialiste, M. Fétis père, développe cette opinion en traitant l'auteur du *Tannhaüser*, de *Lohengrin*, du *Vaisseau Fantôme*, de poète-musicien. Sa biographie n'est pas longue du reste ; celle de M. Fétis père, qui figure dans les mêmes annales musicales est beaucoup plus compliquée. »

La collection de ces notices *historiques* pourrait s'enrichir de bien d'autres types, les modèles posant toujours devant les objectifs multipliés de nos biographes.

Mais gardons-nous de faire des gorges chaudes de ces choses, dont nos descendants pourraient rire à leur tour, si un écrivain sincère ne se dévoue pas enfin pour transmettre à l'avenir la glorification de l'école belge.

C'est une place à prendre dans notre littérature nationale.

Les médailles du Salon

(*Fin*) (*).

GRAVURE

Plus heureux que leurs confrères de la peinture et de la sculpture, MM. les graveurs ont pu s'entendre sur le choix d'un artiste méritant la médaille d'honneur. Celle-ci a été décernée par 78 voix à M. Bracquemond, auteur d'un superbe *David* d'après Gustave Moreau et d'une magnifique gravure de la *Leçon de Tricot* de Millet.

Le jury de gravure a décerné ensuite les récompenses suivantes :

Médailles de 1re classe. — MM. Jacquet (gravure au burin), Lecouteux (eau-forte).

Médailles de 2e classe. — MM. Haussoullier (gravure au burin), Vion (eau-forte), Froment (gravure sur bois).

Médailles de 3e classe. — MM. Tiburce de Mare (gravure au burin), Duvivier (eau-forte), Toussaint (eau-forte), Bellanger (gravure sur bois), Jeaugeon (gravure sur bois), Vergnes (lithographie), Letoula (lithographie).

Pour la gravure en médailles, une médaille de 3e classe a été accordée à M. Vernon. Pour la gravure sur pierres fines, M. Henneguy a obtenu la même distinction.

ARCHITECTURE

Pas de médaille d'honneur.

Médailles de 1re classe. — MM. Ballu (*Tour de Solidor à Saint-Servan, Mosquée de Sidi-Abder-Rhaman à Alger*) et M. André Gaspard (*Projet d'Eglise*).

Médailles de 2e classe. — MM. Girette (*Casino d'Hyères*), Nénot (*Restauration du Téménos d'Apollon à Délos*), Chancel (*Etude sur les dispositions d'un théâtre*), Girault (*Tombeau de Saliger à Vérone*), Gagey (*Château de Bourbon-l'Archambault, restauration*).

(*) Voir *l'Art Moderne* des 1er et 8 juin.

MÉDAILLES DE 3e CLASSE. — MM. Yvon, D. Espouy, C. Bernard, Ruprich-Robert, Schoij.

MENTIONS HONORABLES. — MM. Saladin, Poussin, Cuviller, Morice (Gabriel), Lantemier, Teulère, Nodet, Wuilliam et Farge, Sibien Montalto, Maillart-Norbert, Loiseau, Boutier, Rouillard.

Le jury chargé de décerner le Prix du Salon et les bourses de voyage, s'est réuni mercredi.

Voici les noms des lauréats : PRIX DU SALON. Au cinquième tour, M. Paul Leroy a été proclamé lauréat par 16 voix.

BOURSES DE VOYAGE. Peinture : M. Brouillet(A.), (*Exorcisme.— Musiciens arabes chassant le Djinn*). — M. Dinet (*Saint-Julien l'hospitalier*). M. Claude (Les *Volailles*. — Les *Prunes*). — M. Surand. (*Salammbô*).

Sculpture : Steiner, Pepin, Dompt, Corbel.

Architecture : MM. Maillard et Goget.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Vient de paraître chez Henry Kistemaeckers : *Les Coudes sur la Table*, contes savoureux, agrémentés de douze dessins de Max Adam et d'une préface d'Armand Sylvestre, par O'Bennt. — 1 vol. de 300 pages. Prix : fr. 3-50.

***

Pour paraître très-prochainement chez Lemerre, à Paris : *Pierrot lunaire*, 50 rondels, par Albert Giraud.

***

Ont paru chez Charpentier : *Sapho*, par Alphonse Daudet; *A rebours*, par J.-K. Huysmans.

Nous parlerons prochainement de ces deux ouvrages.

***

Chez Dreyfours : les *Blasphèmes*, par Jean Richepin, un vol. in-18.

Nous venons aussi de recevoir : Otto Friederichs. *Un crime politique. Etude historique sur Louis XVII*, avec deux portraits. Bruxelles, Tilmont, 1884. — Un vol. de 626 pages. Prix : fr. 7.50.

L'abbé Henry Calhiat. *Les larmes*. Namur, Godenne, 1884. — Un vol. de 60 pages.

Ed. Gregoir. *Les tribulations d'un artiste musicien à Paris en 1812, Pietro Belloni*. — Brochure de 30 pages. Prix : fr. 1.00.

PETITE CHRONIQUE

WAUX-HALL DU PARC. — Tous les soirs à 8 heures, concert par l'orchestre de la Monnaie. — Le jeudi, concert extraordinaire.

FÊTE FONTAINE. — La grande fête de bienfaisance qui devait avoir lieu dimanche dernier, a été remise, à cause du mauvais temps, à ce soir, dimanche, à sept heures, au Parc Léopold.

Nous apprenons à regret la mort de M. Frédéric Morandi, avocat, qui, sous le pseudonyme de Mi, faisait des chroniques musicales dans l'*Echo musical*. M. Morandi est mort à 37 ans.

La gerbe de feuillage qu'envoie a Brühl le comité wagnérien de Bruxelles et qui sera déposée, le jour des funérailles de Brassin, sur la tombe du grand artiste, a été exposée vendredi dernier chez M. Dassonville. Elle se compose de palmes, de branches de laurier et de chêne reliées par un nœud sur lequel est fixé un bouquet de pensées.

Une couronne sera en outre envoyée par les anciens collègues de Brassin au Conservatoire. Un de ses anciens élèves est désigné pour la porter à Brühl.

Les concours publics du Conservatoire de Bruxelles s'ouvriront cette année, le *lundi 16 juin*, à 2 1/2 heures, par une audition-concert des classes d'ensemble vocal et instrumental des élèves les plus avancés de la classe de violon de M. Hubay et de la classe de piano (demoiselles) de Aug. Dupont.

Ils auront lieu dans l'ordre suivant :
Lundi, 16 juin, à 2 1/2 heures, ouverture des concours.
Mardi, 17 juin, à 9 1/2 heures, instruments de cuivre.
Jeudi, 19 juin, à 2 heures, instruments en bois.
Vendredi, 20 juin, à 10 heures, contrebasse, alto.
Vendredi, 20 juin, à 3 heures, violoncelle.
Lundi, 23 juin, à 2 heures, musique de chambre pour instruments à archet.
Mardi, 24 juin, à 9 1/2 heures, musique de chambre avec piano.
Mercredi, 25 juin, à 2 1/2 heures, orgue.
Vendredi, 27 juin, à 9 1/2 heures, violon.
Vendredi, 27 juin, à 2 1/2 heures, violon.
Lundi, 30 juin, à 2 heures, quatuor.
Mercredi, 2 juillet, à 2 heures, piano, prix Van Cutsem.
Vendredi, 4 juillet, à 1 heure, chant (demoiselles).
Samedi, 5 juillet, à 10 heures, chant (hommes), duos de chambre.
Samedi, 12 juillet, à 2 heures, déclamation.

On nous annonce la mort de M. Van Marcke, professeur de dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Liège depuis 1860.

M. Candeilh vient d'engager pour deux ans une jeune artiste de l'Odéon, Mlle Marie Pinson.

D'autre part, MM. Stoumon et Calabrési ont réengagé pour la prochaine campagne M. Soulacroix, l'excellent baryton dont le départ eût laissé un grand vide à la Monnaie.

Voici le programme du concert Fétis qui aura lieu au Conservatoire de musique de Mons, le 26 juin, sous la direction de M. Jean Vanden Eeden :

PREMIÈRE PARTIE.

1. Symphonie en *mi bémol* (1re partie) 1866, exécutée par l'orchestre, F.-J. Fétis.
2. Air de l'opéra *Marie Stuart* (1823), chanté par M. Huet, F.-J. Fétis.
3. Sextuor pour piano à 4 mains, 2 violons, alto et violoncelle (1818), exécuté par MM. Gurickx, Vastersavendts, Vivien, Dongrie, Thiemann et Cockx, F.-J. Fétis.
4. Air de l'opéra comique *Les Sœurs jumelles* (1823), chanté par M. Heuschling, F.-J. Fétis.
5. Ouverture de concert en *ré* (1868), exécutée par l'orchestre, F.-J. Fétis.
6. Air de l'opéra *Marie Stuart*, chanté par Mme Rose Caron, F.-J. Fétis.
7. Quintette de l'opéra comique *Les Sœurs jumelles* (1823), chanté par Mlles de Geneffe, Neyt, MM. Demesmaecker, Simons et Boon, F.-J. Fétis.

DEUXIÈME PARTIE.

1. Ouverture de l'opéra comique *Le Mannequin de Bergame* (1832), exécutée par l'orchestre, F.-J. Fétis.
2. Couplets de *l'Amant et le Mari* (1820), chantés par M. Heuschling, F.-J. Fétis.
3. Concerto pour flûte (1869), exécuté par M. Jean Dumon, F.-J. Fétis.
4. Air de l'opéra comique *l'Amant et le Mari* (1820), chanté par Mme Rose Caron, F.-J. Fétis.
5. Trio de l'opéra *Marie Stuart* (1823), chanté par Mme Rose Caron, MM. Heuschling et Huet, F.-J. Fétis.
6. Ouverture de concert en *la* (1854), exécutée par l'orchestre, F.-J. Fétis.

La clôture du Salon de Paris est définitivement fixée au 20 juin prochain, à six heures du soir.

Dans sa dernière séance, l'Académie française a décerné :

Le prix Jean Raynaud, d'une somme de 10,000 francs à M. Leconte de Lisle, pour ses *Poèmes tragiques*.

Le prix Vitet, d'une valeur de 6,250 francs, à MM. Mistral et Gustave Droz, chacun par moitié.

Le prix Halphen, à M. Antonin Lefèvre-Pontalis pour son *Histoire de Jean de Witt*, grand pensionnaire de Hollande.

L'Académie a partagé le prix Guizot entre les deux ouvrages suivants :

Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'Emigration, par M. de Lescure.

Le *Maréchal Bugeaud*, par M. d'Ideville.

Le comité des festivals de Birmingham vient d'adopter le programme suivant pour les grandes fêtes musicales qui auront lieu dans cette ville l'année prochaine sous la direction de M. Hans Richter. Le festival commencera un mardi matin par l'exécution de *Elijah;* le soir : la *Sleeping Beauty* de M. F.-H. Cowen, la *Malédiction du chanteur* de Schumann et la symphonie *Jupiter* de Mozart. Le mercredi, dans la matinée, M. Charles Gounod dirigera personnellement la première exécution de son nouvel oratorio : *Mors et Vita*, puis, le soir, on donnera une cantate de M. Anderton, *Yuletide*, un concerto pour orgue de M. Prout, un concerto de Beethoven pour violon, et le premier final du *Parsifal* de Wagner. Le jeudi matin, on exécutera le *Messie* de Haendel ; dans la soirée, une cantate de M. Stanford, *the Three Holy Children*, un concerto pour violon écrit spécialement pour la circonstance par M. A.-C. Mackenzie, et une œuvre de Wagner et de Liszt. Le vendredi matin, on entendra une nouvelle cantate, *Jean Huss*, dirigée par l'auteur, M. Dvorak, et la neuvième symphonie avec chœurs de Beethoven ; et le soir, le grand festival annuel se terminera par une seconde audition de l'œuvre de M. Gounod, *Mors et Vita*.

Le Président de l'*Union internationale des Compositeurs* vient d'annoncer, par circulaires, que les 5e et 6e festivals, qui devaient clôturer la première série des fêtes musicales organisées par l'association nouvelle, sont ajournés. On devait exécuter à l'un de ces festivals *Daphnis et Chloé* de M. Fernand Leborne, à l'autre *Charlotte Corday* de Peter Benoît.

L'absence de ressources suffisantes est la cause de cet ajournement vraiment fâcheux. Au lieu des 2,000 membres honoraires qu'on espérait réunir, payant chacun une cotisation de 30 fr., on n'a pu en avoir que 1,538 ; de plus les recettes éventuelles sur lesquelles on comptait et qui devaient résulter de la location des petites places au Trocadéro n'ont pas répondu à l'attente. De là la nécessité de suspendre provisoirement une série intéressante de concerts qui avaient donné à Paris l'occasion d'entendre des œuvres de Gounod, de Saint-Saëns, de César Franck, de Lalo, de Guiraud, de Th. Dubois, et, pour les artistes étrangers, de Max Bruch, Smetana, Sgambati, Niels Gade et Tchaïkowski.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur
46, Rue du Nord, Bruxelles
CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES
BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL
Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS
A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88
IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.
SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE
Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION
BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER
Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.
R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).
ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE
28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques
VERNIS ET COULEURS POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.
TOILES, PANNEAUX, CHASSIS, MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.
BROSSES ET PINCEAUX, CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.
RENTOILAGE, PARQUETAGE, EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.
COULEURS ET PAPIERS POUR AQUARELLES ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.
BOITES, PARASOLS, CHAISES, Meubles d'atelier anciens et modernes
PLANCHES A DESSINER, TÉS, ÉQUERRES ET COURBES.
COTONS DE TOUTE LARGEUR DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.
Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)
NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 25 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 JUIN 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

TROIS LIVRES RÉCENTS. *De Goncourt, Daudet, Leconte de Lisle.* — LA SCULPTURE AU SALON DE PARIS. — LES PEINTRES BELGES AU SALON. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

TROIS LIVRES RÉCENTS

De Goncourt — Daudet — Leconte de Lisle.

Oh! la grande difficulté qu'il y a de trouver au temps présent un livre nouveau qu'on puisse lire avec sécurité, sans perdre sa peine, sans avoir trop conscience qu'on fait une stérile besogne! Quel interminable défilé d'œuvres médiocres, toutes écrites d'après les mêmes procédés, se copiant l'une l'autre, recommençant les mêmes histoires, prétendant au réalisme et dépourvues de réalité, enfilant en d'interminables chapelets les banalités de l'existence, ne faisant de toute la littérature qu'une immense farandole de feuilletons, égratignant à peine la curiosité, ne pénétrant jamais jusqu'à l'émotion! Quel ennui de mâcher ces plats du jour, accommodés dans des gargotes par des marmitons littéraires, à prétentions démesurées, du reste. Comme on en revient peu à peu aux *vieux auteurs*, classés et garantis, la formidable perte de temps qui résulte de la dégustation de toutes ces nouveautés de pacotille amenant enfin un insurmontable dégoût. Nous rêvons une association de lecteurs où, chacun, dans la limite de ses découvertes personnelles, mettrait ses co-associés à l'abri des productions frélatées et signalerait les livres qui vraiment méritent qu'on en découpe les feuillets. Ne plus lire le roman contemporain, ne plus lire le journal contemporain, quelle paix, quelle fraîcheur! et pourtant, comme pour le tabac, on n'a pas la force de résister à l'universelle manie.

Dans la couche épaisse dont les libraires ont jonché leurs étalages ces semaines dernières, trois œuvres ont plus particulièremet attiré l'attention par les noms de leurs auteurs, avant même qu'on sût ce qu'elles valaient : *Chérie*, par Edmond de Goncourt; *Sapho*, par Alphonse Daudet; *Les Poèmes tragiques*, par Leconte de Lisle. Elles n'ont entre elles de rapports que leur éclosion presque simultanée. Leurs contrastes sont faits pour inspirer l'idée de les soumettre au tribunal d'un même article de critique dont elles soutiendront l'intérêt par leur variété même.

Chérie est présentée par le survivant des Goncourt comme fermant le cycle de ses créations littéraires proprement dites. Il clôt sur elle la porte du roman : il ne veut plus s'occuper que d'histoire. Sent-il l'épuisement que le livre trahit à chaque page? En est-il arrivé au point où le procédé qui au début apparaît à l'artiste comme la source de la force et de la gloire, dévoile ce qu'il y a toujours en lui de conventionnel et d'étroit? Peu importe la cause de cette retraite fièrement annoncée et qui ne saurait diminuer en rien l'éclat d'une carrière féconde et batailleuse, quoique *Chérie* fasse penser qu'il eût mieux valu prendre plus tôt cette résolution suprême.

Elle atteste pourtant un effort extraordinaire. Le

thème était ingénieusement choisi : suivre de la naissance jusqu'au mariage, auquel se substitue une mort prématurée, la jeune fille de ce monde élégant, factice, corrompu qui forme la haute société parisienne. Analyser cet être artificiel et bizarre, plus dans ses sentiments que dans ses actes extérieurs. Le soumettre au microscope psychologique. Noter toutes ses métamorphoses depuis la larve jusqu'au papillon. Ne pas le quitter d'une heure, non comme un ange gardien, mais comme un espion. Raconter cette âme avec les indiscrétions terribles d'un anatomiste. Vouloir être vrai jusqu'au cynisme. Confesser ce jeune cœur et ce jeune corps, puis publier la confession sans remords. Voir dans ce programme une occasion de faire œuvre d'artiste. Et n'aboutir, hélas! qu'à un avortement dont l'informe produit est... l'ennui.

De Goncourt avait pris ses précautions pour éviter toute fantaisie. On se souvient qu'il avait publiquement convié ses jeunes contemporaines à lui communiquer anonymement les renseignements qui pouvaient l'éclairer. Il ajoute dans sa préface, en une phrase mélancolique et touchante, que son grand âge, qui ne le fait plus paraître dangereux à l'adolescence lui a permis d'obtenir des confidences qu'on refuse à l'homme dans l'éclat de la vie. Ces sources ont, en somme, été peu fécondes. La suite de notes qu'il nous donne ne présente rien de bien nouveau, rien de bien intéressant. La jeune fille qu'il effeuille comme s'il arrachait les écailles d'un artichaut n'est qu'un insignifiant personnage, dont les actions, très mal tenues ensemble, ne sont, dirait-on, que le collectionnement arbitraire des faits et gestes de tous les sujets que l'auteur a consultés et qui lui ont fourni des matériaux disparates. Le livre donne l'impression d'un calepin où les observations ont été inscrites au hasard des circonstances et avec le scrupule d'un bon enregistreur faisant office de pique-notes. L'art là-dedans n'existe plus. C'est de la photographie instantanée pratiquée avec un instrument détraqué. L'harmonie, la juste proportion, le rapport des diverses parties, l'émotion, la vie sont absents. En aucun endroit on ne ressent cette secousse qui est le caractéristique des belles choses. On dirait une malle dans laquelle un voyageur peu soigneux a jeté à la volée vêtements, bibelots, objets de tous genres recueillis en route. Il y avait, peut-être, dans cet entassement de détails, ce qu'il fallait pour une grande œuvre. Mais le metteur en scène a manqué.

Alphonse Daudet offre dans *Sapho* un nouvel échantillon de ces productions qui arrivent tous les ans à leur heure comme un nouveau-né dans un ménage où la femme est féconde et le mari peu discret. Elles ont, il importe de le dire en présence d'un engouement trop aveugle et d'une presse trop complaisante, l'inévitable banalité des choses faites vite, non pas sous l'élan de l'inspiration, mais avec la préoccupation de maintenir les revenus de l'écrivain à l'étiage normal. Assurément l'intérêt ne manque pas, il est même en général plus vif qu'ailleurs, mais ce n'est que du bon roman-feuilleton, destiné à un prompt oubli.

Nous ne sommes pas de ceux qui n'admettons comme artistiques que les œuvres durables. Nous croyons, au contraire, que la somme la plus grande des efforts dans ce brillant domaine se consume pour amener une floraison promptement fanée. Travailler pour le plaisir momentané des générations qui passent, leur donner dans les circonstances ordinaires de l'existence, ces satisfactions du goût qui sont un luxe si nécessaire, produire sans relâche les choses éphémères qui forment le tissu de l'activité sociale et y mettre les broderies séduisantes de la forme, c'est pratiquer l'art et faire ouvrage de bon artisan. L'art méritera vraiment le titre de populaire quand, pénétrant partout, il sera l'inévitable et séduisant accompagnement de toutes les productions humaines. La manie de tant d'artistes, poignante et irréalisable, de faire une œuvre qui ne périt point, déplace l'axe du désir admissible et stérilise par le découragement des vocations sans nombre.

Mais si cette vue plus exacte du mouvement artistique conserve leur dignité à ses applications secondaires, ce que nous critiquons, c'est l'attribution à celles-ci d'éloges et d'honneurs qui ne reviennent qu'à des manifestations plus hautes. Il faudrait respecter davantage ce que l'on peut nommer la hiérarchie des œuvres, et distinguer entre celles qui sont faites pour le moment et celles qui, dépassant l'heure présente, resteront dans l'avenir superbement dressées. De même il conviendrait, en rendant à la forme les hommages auxquels elle a droit, d'éviter de la mettre, quand elle est vide ou à peu près, au rang des créations pleines où elle n'est que le vêtement d'un fond solide. Ce qui ne sait que distraire n'est pas à dédaigner, mais ne vaut certes pas ce qui émeut.

Eh bien, à propos d'Alphonse Daudet, il nous semble que ces règles de juste mesure sont constamment méconnues. On le traite comme un romancier de premier ordre, alors que ce n'est qu'un amuseur superficiel. Il plaît beaucoup parce que sa littérature s'applique bien à la plate-forme des sentiments bourgeois du monde pour lequel il écrit et qu'il prend ses lecteurs par les côtés fort petits de leur état psychologique. Ainsi, à propos de *Sapho*, titre savamment trouvé pour chatouiller la fibre érotique universellement gonflée chez les compatriotes de l'auteur, quelle est celle d'entre elles qui ne sera pas sensible à cette dédicace du livre : *Pour mes fils, quand ils auront vingt ans!* Puis suit, dans un style des plus ordinaires, facile toutefois dans sa banalité, le déroulement d'une histoire

principale de *collage*, pour employer la technologie de l'écrivain, autour de laquelle il range en couronne une série de petits collages de moindre importance, absolument comme des écrevisses autour d'une langouste. Il s'agit de prouver que ces sortes de situations sont fort dangereuses et, à cette fin, il imagine l'aventure très exceptionnelle d'un étudiant de vingt ans qui fait la rencontre d'un modèle d'atelier, proche de la quarantaine, qui le tient sous ses ventouses durant quelques années, le vide convenablement, le dégorge, puis le lâche pour un ancien amant.

La démonstration est des moins convaincantes. Tout le côté interne est laissé dans un vague compiet : on ne saisit nullement pourquoi le jeune homme subit les métamorphoses singulières que l'auteur expose. C'est une série d'anecdotes qu'on dirait collectionnées dans les faits divers, de bouts de descriptions extraits d'une de ces tire-lires où les auteurs d'aujourd'hui jettent le soir les feuillets contenant leurs observations de la journée, c'est du babillage, c'est enfantin, c'est souvent bébête. Mais la morale légèrement acidulée de la société parisienne y trouve, paraît-il, son compte, et admire. Quant à nous, nous protestons. C'est de la blanquette de veau sans citron.

Voici, au contraire, une œuvre de grande allure qui, elle, durera. Elle l'atteste déjà par l'indifférence relative que le public lui montre : *Les Poèmes tragiques*, par Leconte de Lisle. C'est beau dans le sens le plus éclatant du mot. Ce qui caractérise cet admirable ensemble de chants héroïques, c'est une qualité peu dégagée par la jeune littérature, et qui est pourtant la marque la plus sûre du génie : l'impersonnalité dans la grandeur, le symbolisme exprimé avec une force sereine.

On recommande constamment d'être soi-même, de se laisser aller à sa nature, de bien accuser ses instincts, ses aptitudes particulières, voire ses défauts s'ils sont empreints d'originalité. Cela est fort juste, mais pour ceux qui demeurent à un niveau inférieur. Ils y trouvent la condition la plus féconde de l'intérêt. La variété de talents qui ainsi s'accusent a un charme pénétrant. Dessin, coloris, composition en prennent une intensité séductrice. Cette manière de faire saillir et de sauvegarder les individualités à l'encontre de l'estampage odieux dont les frappait l'uniforme tradition académique, est une des meilleures expressions du modernisme.

Mais il n'en est pas moins certain que le génie peut, sans amoindrissement, s'affranchir de ces qualités relatives, et en arriver, en ce qui concerne le fond, aux puissantes généralités du symbole, en ce qui concerne la langue, aux belles sérénités du style sobre. Dédaigneux des contingences si efficaces pour peindre la réalité de la vie quotidienne, ne se préoccupant point de l'abondant cliquetis de mots que fait sonner la jeunesse littéraire, il exprime en phrases simples et sonores les généralités de la nature et de l'âme humaine, leur donnant des proportions grandioses, et ne se souciant pas de l'exactitude pourvu qu'il émeuve profondément, pourvu qu'il peigne en images éclatantes.

Leconte de Lisle a toujours été hanté de ces gigantesques fantômes. Toutes ses œuvres ont ces allures d'épopée. Tantôt il en a évoqué les sujets en lui-même, dans ses *Poèmes barbares* d'autrefois, dans ses *Poèmes tragiques* d'aujourd'hui, tantôt il les a cherchés chez ses devanciers, en traduisant Eschyle ou Homère.

Sa poésie a des proportions trop vastes pour plaire aux lecteurs frivoles que caresse aimablement Daudet. Son clairon héroïque doit fatiguer le tympan de ces amateurs de petite flûte. Les pleurnicheries que suscite dans *Sapho* le récit de la mort d'une fille *collée* à un orientaliste du nom de Déchelette, sont bien plus goûtées que les grands sanglots des héroïnes épiques. On veut bien être ému, mais pas si fort que ça. Puis c'est difficile à comprendre. Quand on est si accoutumé aux romans qu'amène sur le marché la ponte régulière des auteurs en vogue, un autre mets est difficile à digérer : les mâchoires sont trop faibles et les estomacs aussi.

Et pourtant quelle moelle de lion pour qui sait s'en nourrir ! Quel réconfortant moral ! Quel coup de vent sur les miasmes quotidiens ! Quel bain de vie ! Quel essor vers les hauteurs !

Leconte de Lisle est un des plus grands écrivains de ce siècle. Par la qualité de son génie, il est l'égal de Victor Hugo, dont il n'a pas la prodigieuse fécondité. Son obscurité relative ne provient pas de ce qu'il devance son temps, mais de ce qu'il est au dessus. A tous les cœurs virils, nous pouvons dire : il est de ceux qu'il faut lire, car il est de ceux qui donnent la noblesse, la résignation, la magnanimité et la force.

LA SCULPTURE AU SALON DE PARIS

Sollicitée par des courants divers, tantôt poussée vers les élégances, exaltées par la Renaissance italienne, tantôt retenue dans les eaux de l'art classique par les lointains ressouvenirs qui hantent encore les ateliers, emportée partiellement par le torrent qui l'entraîne avec la peinture et la littérature au naturalisme, la sculpture française est ballotée furieusement sans qu'on puisse discerner où elle jettera l'ancre après la tempête qu'elle traverse.

L'art est intimement lié aux révolutions sociales dont il subit avec une sensibilité barométrique le contre-coup. Il a ses périodes de transition pendant lesquelles, dans l'attente d'un régime de quelque durée, se heurtent les principes contradictoires, se croisent les théories les plus opposées. Et tandis que monte la rumeur lointaine des armées qui s'approchent, décidées à jeter bas les ruines d'une société vieillie et à y édifier une ville neuve, les premières avant-gardes de l'art qui accompagnera et réjouira les nouveaux venus, comme les musiques militaires accompagnent

et réjouissent les régiments, se montrent à l'horizon, — appelées à disparaître, celles-là, à tomber ignorées, mais dont l'énergie aura ouvert les voies.

Nous les avons montrées sur le terrain de la peinture, avançant bravement, malgré les résistances. En sculpture, elles sont plus rares, elles ne sont pas suffisamment équipées, et les culottes de peau des vieux bataillons en ont facilement raison.

Il n'y a guère, dans l'immense production de l'année, de tentative nouvelle. L'insignifiance de la plupart des compositions, et surtout la parfaite banalité des bustes, affectent douloureusement la rétine des visiteurs. Nous ferons quelques exceptions, au cours de ce rapide examen des œuvres principales, pour les rares personnalités qui affirment quelque indépendance.

Et d'abord, parlons de celles qui occupent le centre de la grande halle aux marbres, aux plâtres et aux bronzes.

La *Nymphe chasseresse* de Falguière est l'une des œuvres les plus franchement jeunes du Salon. Elle est lancée à fond de train, buste en avant, jambe en l'air, frôlant le sol de l'orteil; emportée par ce mouvement endiablé, elle décoche une flèche avec un sourire.

Ce que nous aimons dans cette figure, c'est l'intensité de vie qui l'anime. Tout bouge, tous les muscles sont tendus, donnant à miracle l'illusion du mouvement. Rarement on a osé chose plus audacieuse. L'attitude de la *Nymphe* choque l'Académie et la fait hurler comme un coup de pied violemment appliqué au bas des reins. Faut-il parler de la science anatomique de la rondeur de son modelé? Les qualités techniques s'effacent dans cette œuvre toute d'impression. Ce qu'il y a de certain, c'est que la rigidité des lignes classiques n'a rien à voir dans cette statue animée, charmante, si étonnamment « dans l'air », pour nous servir d'une expression d'atelier. Cette œuvre-là est aussi éloignée des marbres guindés de M. Canova et de sa désastreuse école que les portraits de Fantin, par exemple, sont différents de ceux de Cabanel ou de Lefebvre. Qu'on vienne discuter après cela le sujet, l'allure par trop déhanchée et fort peu divine du modèle, que nous importe? Le sujet n'est rien dans une œuvre d'art qu'anime un cri de passion, que fait palpiter une parcelle d'humanité.

A deux pas, une masse imposante en bronze vert : le *Rhinocéros attaqué par des tigres*, commandé à M. Cain par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, pour orner le jardin des Tuileries. La bête en fureur éventre de sa corne un tigre qu'elle écrase de son pied monstrueux. La tigresse s'est jetée sur le redoutable ennemi, le laboure de sa griffe impuissante, lui enfonce ses crocs dans le flanc. L'œuvre est bien composée; elle a une lourdeur que le sujet comporte. Une bonne étude, les *Chiens de meute*, savamment modelée, complète ce remarquable envoi.

Plus loin, un colossal *Béranger*, de Doublemard, élève vers les hauteurs vitrées son crâne en œuf d'autruche émergeant d'une redingote à la propriétaire et d'un gilet à revers. C'est bien là le Béranger tel qu'on se le représente, l'air bonhomme, souriant d'un sourire placide non exempt de finesse.

L'art simple, sobre, ample de ces trois maîtres contraste avec la manière tourmentée de M. Becquet, dont le *Saint-Sébastien* en marbre, malgré d'évidents mérites techniques, a avec les élucubrations torturées de la décadence italienne une déplaisante affinité. Il tranche surtout avec le *Tombeau du duc de Saxe-Gotha, époux de la duchesse Clémentine d'Orléans*, dans lequel M. Aimé Millet accumule toutes les recettes, toutes les banalités, tous les poncifs en usage dans les compositions que la sollicitude des héritiers destine à peupler la solitude de quelque Campo Santo ignoré.

Le groupe de Boucher qui s'élève devant lui, *Laënnec découvrant l'auscultation*, est un amas de corps mal agencé, un conglomérat de bottes à revers et de redingotes; le patient n'est qu'un simple prétexte pour faire un torse, et le torse n'est pas bien venu. Devant les œuvres de ce genre, si compliquées et si peu inspirées, on reste froid, sans curiosité, sans même avoir le désir bourgeois d'ouvrir son catalogue pour connaître le sujet.

Ces observations s'appliquent à toute une série d'œuvres analogues. Ils sont, au Salon, cent et des qui font de la sculpture comme un tapissier tapisse, comme un cuisinier cuisine, comme un menuisier rabote, honnêtement, consciencieusement, souvent avec habileté, fréquemment aidés par de sérieuses connaissances du métier.

Mais qu'on nous montre un peu d'art vrai dans une poignée de terre ou de cire, et nous nous déclarerons autrement satisfaits que par l'interminable défilé de ces choses déjà vues, dérobées par pièces et morceaux à toutes les écoles et à toutes les époques, ayant subi l'influence de vingt soleils, et dont rien ne secoue l'agaçante immobilité.

C'est particulièrement dans les portraits historiques que cette déplorable uniformité, qui nivelle tant de talents, se fait remarquer.

Voyez le *Diderot* de Truphême; voyez le *Mirabeau* de Granet, le *Beaumarchais* d'Allouard, le *Beaurepaire* de Maximilien Bourgeois, le *Chanzy* d'Aristide Croisy (tous hors concours, naturellement); ils ont indistinctement le geste convenu, l'attitude composée selon la recette, et une insurmontable impression d'ennui se dégage de l'examen de tous ces mannequins qui n'ont de Diderot, de Mirabeau, de Beaumarchais que le vêtement, sans que rien de leur âme, de leur pensée ardente, du feu qu'ils recélaient transparaisse à travers le marbre, le plâtre ou le bronze.

La *Galathée* de M. Marqueste, les *Exilés* de M. Mathurin Moreau, tous deux aquis par l'Etat, ne dépassent point une moyenne ordinaire. C'est sage et raisonnable, proprement fait, comme il convient à des Hors Concours qui se respectent. Nous n'en dirons guère plus du *Monument à La Fontaine* de M. Dumilâtre, fait en collaboration avec M. Jourdain, architecte. Ce dernier est entré dans le travail pour la conception d'un socle, sur lequel le sculpteur a posé le buste du fabuliste. Une Renommée, ailes déployées, apporte les couronnes obligées tandis qu'un génie se débat, on ne sait trop pourquoi, contre une ménagerie d'animaux divers qui encombrent les marches du monument. C'est assurément habile et gracieux, mais c'est de l'illustration en ronde-bosse et rien de plus.

Quand on veut trouver une œuvre vraiment sérieuse et forte, il faut abandonner le milieu du jardin où se pavanent les tape à l'œil prétentieux, et gagner les bas-côtés. Parfois le hasard vous met en présence d'un morceau de choix. Tel est le buste de *Victor Hugo*, par Rodin, exposé dernièrement aux *XX*, et qui gagne encore en puissance dans le cortège de trivialités où le jury l'a relégué. Telle est encore une vigoureuse et superbe tête de vieillard en bronze de Schroeder. Telles sont enfin les deux figures décoratives de Chapu, — un vrai artiste, celui-là, — *Pluton et Proserpine*, destinées au parc de Chantilly.

On a décerné une troisième médaille à M. Mombur pour son *Sauveteur*. L'œuvre n'est pas sans mérites, mais que l'ensemble

est matériel, et quels trous dans le modelé ! M. Rolard a décroché la première médaille avec sa *Monnaie de singe*, une joyeuse composition où l'auteur paie, lui, argent comptant, en monnaie d'esprit et de talent. Enfin, parmi les débuts, il convient de citer encore Steiner, décoré d'une première médaille pour sa statue de *Rouget de l'Isle*, et pour un groupe qui ne manque pas de goût : *Berger et Sylvain*.

On se souvient du grand succès remporté par M. Suchetet il y a peu d'années. L'artiste expose cette année une œuvre fortement imprégnée, comme celle dont nous venons de parler, d'italianisme : *Aux vendanges; faune jouant avec un masque*. Une exécution nerveuse, habile, rend l'œuvre intéressante. M. Suchetet a laissé derrière lui une longue traînée de souvenirs. Les pseudo-*Biblis*, se chiffrent cette année par douzaines.

A rapprocher de l'envoi du jeune artiste, celui de M. Longepied, *Focinière*, un bronze vert d'une rare élégance, qui met dans ce Salon bigarré le sourire des jolis bronzes artistiques de Naples, malgré l'impression désagréable que fait naître la vue d'un bras trop court et trop maigre pour le corps auquel il appartient.

Injalbert n'est, cette fois, pas heureux. Son *Titan* conçu dans un style décoratif, ne porte pas le monde qui repose sur ses épaules. Il semble écrasé par lui. Cela tient surtout au mouvement des bras, mollement courbés au lieu de se raidir de toute la tension de leurs muscles pour soulever l'énorme fardeau.

M. Lanson, enfin, expose un *Sphinx* qui n'a rien d'énigmatique et semble assez pataud.

Dans ce déballage de plâtre, de pierre et de métal, trois jeunes artistes belges font bonne figure. On a surtout vanté le *Nid* de M. De Rudder. Il faut, selon nous, rabattre un peu de ces éloges excessifs. L'œuvre est curieuse, mais vulgaire. C'est, en grand, un sujet qui ferait la fortune d'un marchand de terres-cuites, tiré à cinq cents exemplaires. Nous attendons mieux que cela du jeune sculpteur, que certaines qualités révèlent comme un artiste d'avenir.

Tout autre est le *Saint Georges* de M. De Villez, qui réunit, dans une composition exquise, un peu précieuse, mais d'un très grand charme en sa gracilité enfantine, l'inspiration à la science professionnelle. M. De Villez sera prochainement, à Paris, hissé par l'opinion publique au premier rang avant que son nom soit seulement connu e ses compatriotes.

Le troisième, Guillaume Charlier, est également un nouveau venu. Au rebours du précédent, ce n'est point par l'élégance d'un corps grêle et par l'harmonie de lignes mièvres qu'il cherche à émouvoir. Il est tout entier aux rusticités, mais aux rusticités vraies, aux paysanneries agrestes que n'accompagne pas, en sourdine, un air d'opéra-comique. *Sous la madone* représente, au pied d'une petite chapelle plâtrée au mur, une femme endormie, son fils à côté d'elle, la tête sur le genou matériel. L'œuvre est un peu molle; on souhaiterai plus de nerf. Mais elle n'en renferme pas moins de sérieux mérites. L'impression est parfaite et fait bien augurer d'une carrière qui s'ouvre.

LES PEINTRES BELGES AU SALON

Nos comptes-rendus du Salon de peinture n'ont porté que sur l'Ecole française. Ce n'est pas que nous refusions aux artistes belges la place très honorable qu'ils méritent. Avec leur coloris harmonieux, leur amour de la vérité, leur saine et rustique compréhension des choses, ils chantent, dans le grand concert parisien, leur solo de façon à se faire écouter.

Mais nous avons cru plus intéressant et plus utile de présenter, à propos d'un Salon français, les observations que nous suggéraient la vue des tableaux français. L'exposition triennale de Bruxelles devant s'ouvrir prochainement, nous aurons l'occasion d'examiner à loisir la situation actuelle de l'art belge, et nous serons à cet effet mieux placé pour l'apprécier.

Ajoutons que, sauf quelques-uns, la plupart des tableaux exposés à Paris ont été vus précédemment à Bruxelles. Wauters, par exemple, occupe le centre d'un panneau avec son *Portrait d'enfant à cheval*, peint en 1880. Les *Vingtistes* montrent, généralement à la cimaise, les œuvres qui ont constitué leur première exposition : Khnopff, *le Garde qui attend* et le *Portrait de petite fille;* Van Strydonck, *les Choux* et le *Portrait de M^me^ V***;* Verstraete, sa *Matinée d'été;* Simons, *le Vainqueur de la course aux bœufs;* Wytsman, le paysage West-flamand qu'animent de grandes fleurs jaunes; Vanaise, son *Dimanche soir*, auquel l'artiste a ajouté un *Gamin au pigeon;* Delvin, son *Pêcheur de crevettes ;* Charlet, *L'enterrement qui passe* et *Les apprêts du marché.*

L'*Essor* a délégué MM. Frédéric, Halkett, Hamesse. — MM. Courtens, Coosemans, Asselberghs, de Knyff, M^mes^ Marie Collart, Heger et de Villers représentent notre robuste école de paysagistes. Verwée est au premier rang des animaliers avec ses *Eupatoires*, un vigoureux tableaux imprégné des arômes du sol natal. Bellis dispute à Bergeret, à Claude, à Tholez, la palme des *Natures-mortes*. Clays et Robert Mols ont leurs marines à la rampe. Très bien placées aussi les œuvres de Claus, de Linden, de Félix Cogen, de C. Van Leemputten, de M^me^ Ronner, de De Jans, un anversois, prix de Rome, dont nous aurons à reparler.

Nous avons gardé pour la fin de cette rapide énumération le grand succès du Salon, M. Jacques de Lalaing, un nouveau venu que jeunes et vieux saluent, chapeau bas, très respectueusement. « L'ensemble des qualités de l'artiste est solide, et fait présager un avenir fécond » disions-nous il y a deux ans.

Rien ne pouvait nous plaire davantage que de voir le jeune artiste prendre aussi rapidement sa place. Le *Portrait équestre* et le *Portrait de M. V...* seront sans doute exposés prochainement à Bruxelles. Nos lecteurs pourront apprécier ces deux belles toiles, qui ont été l'événement de la présente exposition.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Jenö Hubay, le virtuose de l'archet, a entrepris la tâche hautement intéressante de noter les étranges et captivantes mélodies dont les tziganes, dans leurs pérégrinations à travers l'Europe, ont popularisé les rythmes. Il réussit avec un bonheur rare à traduire ces chants, dans lesquels passent tour à tour des frissons d'amour et des grondements de colère, des sanglots et des éclats de rire, la sérénité de la paix et le hourvari des batailles.

La dernière série des *Scènes de la Csarda* (pour violon et orchestre), tout récemment parue chez A. Cranz, ne le cède en rien à la première. C'est une transposition libre, mais d'une grande fidélité de coloris, de plusieurs motifs pittoresques, qui acquièrent sous le magistral coup d'archet de l'auteur la verve endiablée des csardas de Racz Pal et de Patikarius.

Plus tard, quand avec les costumes nationaux et les dialectes rares aura disparu la musique originale des peuples, ces transcriptions acquerront une précieuse valeur documentaire. On les consultera avec les rhapsodies de Liszt, avec les danses de Brahms, de même qu'on se plaira à étudier, pour les mélodies russes, Tschaïkowsky, César Cui, Tschernichoff, et pour la musique scandinave Edouard Grieg, Hoffmann et Jensen.

La Pologne a eu Chopin. De nos jours, un compositeur dont le nom commence à se répandre, M. Joseph Wieniawski, poursuit le cours de publications musicales qui dérivent manifestement du génie du maître.

Quelques-unes ont une assez grande importance pour ne pas passer inaperçues. C'est notamment un *Concerto pour piano et orchestre*,

publié il y a peu de temps par la maison Cranz, et dans lequel, sous un tissu mélodique habilement développé par un homme qui n'ignore pas les ressources de son instrument, transparaît la mélancolie rêveuse de l'auteur des *Nocturnes*. L'œuvre se compose de trois parties : la première en *sol mineur*, brillante, emportée; la deuxième, d'une solennité religieuse, en *mi bémol*, le ton le plus sonore du clavier; la troisième enfin, en *sol mineur*, puis en *sol majeur*, ton sur lequel s'achève la composition.

Une *Barcarolle*, parue à peu près en même temps que le *Concerto*, révèle des qualités analogues de distinction et de facture. Enfin, une *Ballade*, dédiée à Saint-Saëns, évoque des souvenirs de panaches, d'armures, de tours crénelées qu'éclairerait un rayon de lune, — ce rayon qui argente de sa lueur lamartinienne toutes les inspirations de M. Wieniawski

Mentionnons pour mémoire, parmi les autres publications récentes de l'éditeur Cranz, un *Scherzo* pour piano, par Louis Pabst, un Schumanien, celui-ci, qui ne manque pas de talent; une *Valse brillante* de C. Von Holten, et enfin une *Marche araucanienne* de M. Graziani, ornée d'une image représentant, la poitrine couverte de décorations, « Sa Majesté la reine araucaine et patagoine » (???).

***

Fernand Leborne, un jeune musicien belge actuellement à Paris où il travaille sous la direction de Massenet, a publié chez Breitkopf et Härtel un petit recueil de cinq *lieder* pour chant et piano : *Plainte d'outre tombe*, *Nuit d'amour*, *Survivance*, *Tes yeux*, *Nouvelle chanson*. Il n'y a rien à dire, ni en bien, ni en mal, de ces essais qui reflètent encore, comme une plaque sensible, des influences diverses, et naturellement celle du maître avant tout. La phrase a une tournure assez poétique, mais l'inspiration semble superficielle. Nous espérons voir bientôt l'artiste aux prises avec une œuvre plus importante.

***

M. Félix Aerts a condensé en cent pages, d'une façon très claire et très complète, les éléments théoriques de la musique. L'ouvrage, paru chez Schott sous le titre : *Grammaire musicale*, est traité par demandes et par réponses. Il embrasse l'ensemble des connaissances qu'il importe d'avoir pour lire ou écrire de la musique. Des tableaux intuitifs accompagnent le texte et l'expliquent. Un dictionnaire des termes employés dans la langue musicale complète ce petit ouvrage, le meilleur, le mieux conçu et le plus intelligemment ordonné de tous les traités similaires que nous ayons consultés.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages parus :

Chez Kistemaeckers : *Les Kermesses*, par Georges Eekhoud, avec des dessins de Duyk, in-18.

Chez Ollendorf : *Urbains et ruraux* (2e série des *Va-nu-Pieds*), avec une notice de M. Talmeyr, in-18, XV, 324. Prix : fr. 3-50.

Chez Vaillant-Carmanne, à Liège : *Aigles et lions*, sonnets et poèmes, par Blanco.

Chez Parent et Ce (Bibliothèque belge illustrée) : *L'art de naviguer*, par Eugène Bolsaie.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Les concours du Conservatoire ont commencé cette semaine. Un agréable concert ouvre d'habitude la série des solos de cor, flûte, trombone, tragédie, saxophone, basson, comédie..... Ainsi, aussi, cette année.

Les élèves de la classe d'ensemble vocal ont chanté le *Stabat Mater* de Palestrina et un chœur d'*Acanthe et Céphise* de Rameau. Les élèves de la classe d'ensemble instrumental ont exécuté l'ouverture d'*Adrien* de Méhul.

Les *Rondes ardennaises*, nullement ardennaises, mais très-brahmsistes, d'Auguste Dupont; du Chopin, mal compris par ses interprètes; et une sonate de Rust, un contemporain de Bach, œuvre d'un superbe caractère, servaient d'intermèdes.

Puis, les concours : instruments à vent; instruments à anche et flûte; instruments à archet : contrebasse, alto, violoncelle.

Bien que les classes de cor, de flûte et de violoncelle aient présenté des candidats relativement intéressants, l'ensemble de ces concours a produit sur nous une mauvaise impression. Nous avons écouté environ trente-cinq concurrents et, pas une seule fois, nous n'avons senti l'attirance d'un tempérament artiste : un défilé d'automates humectant de salive ou râclant aux boyaux des engins de diverses fabrication sur un rythme multiforme..... Et puis, quelles niaiseries leur fait-on jouer ! Des morceaux variés, études de concert, transcriptions ineptes (nous avons noté une transcription de Hændel absolument risible).

Il serait certes préférable que les concurrents exécutassent leur partie dans les fragments d'opéras, symphonies ou œuvres de musique de chambre, en faisant un choix sérieux, bien entendu.

« Le concours n'intéressera plus le public », dira-t-on. Mais, ce ne sont pas des exhibitions, ces concours ! Il s'agit d'apprécier la valeur instrumentale des candidats et nous soutenons qu'il est plus difficile de comprendre une œuvre que de l'exécuter mécaniquement sans intelligence.

Ces morceaux de concours n'ont aucune signification artistique : ils doivente être supprimés.

RÉSULTATS. — I. Instruments de cuivre.

Trombone. — 2e prix, MM. Naveau et Piedfort.

Cornet à pistons. — 2e prix, MM. Gilson et Gigounon ; rappel du 2e prix, M. Marckx.

Trompette. — 2e prix, MM. Leclercq et Preckher; rappel du 2e prix, M. Tasnier.

Cor. — 2e prix avec distinction, M. Vandermeerschen; 2e prix, M. Jeumont; 2e accessit, M. Drouard.

Saxophone. — 1er prix, M. Lament; 1er accessit, MM. De Becker et Mayeur.

II. Instruments a anche.

Basson. — Rappel avec distinction du 2e prix, M. Van Ing.

Hautbois. — 1er prix avec distinction, M. Plasman; 2e prix, M. Devaux.

Clarinette. — 1er prix, M. Gilbert; 2e prix avec distinction, M. Mills; 2e prix, MM. Dubois et Heirwegh; 1er accessit, M. Deweerot.

III. Flute.

1er prix avec distinction, M. Platteel; 1er prix, M. Quinet; 2e prix avec distinction, M. Vandenkerckhove; 2e prix, M. Schreurs ; 1er accessit, M. Sterckx.

IV. Instruments a archet.

Contrebasse — 2e prix, M. Hautstont; 1er accessit, M. Faelen; 2e accessit, M. Sury.

Alto. — 1er prix, M. Dubin; 1er accessit, MM. Hecq et Desmedt.

Violoncelle.. — 1er prix avec distinction, MM. Hertz et Dehlhey ; 2e prix avec distinction, Mlle Vandenhende; 2e prix, M. Quevrion.

PETITE CHRONIQUE

Nous apprenons à regret que M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, vient d'être cruellement frappé par la mort de son père, décédé à Gand mardi dernier. Il y a quelques mois à peine que M. Van den Eeden avait perdu sa mère.

Voici, pour les wagnériens, des renseignements précis au sujet des prochaines représentations théâtrales de Bayreuth et de Munich.

Comme nous l'avons déjà annoncé, il y aura dix représentations de *Parsifal* à Bayreuth. Elles sont fixées aux 21, 23, 25, 27, 29, 31 juillet; 2, 4, 6 et 8 août. Les représentations de l'*Anneau du Nibelung* auront lieu peu après à Munich. Il y aura deux séries de représentations. La première commencera le 19 août On jouera le 19 le *Rheingold*, le 20 la *Walküre*, le 22 *Siegfried* et le 24 la *Götterdämmerung* Les représentations de la seconde série sont fixées aux 26, 27, 29 et 31 août.

Entre les représentations de Bayreuth et celles de Munich, on aura la bonne fortune d'entendre, à Munich, le 15 et le 17 août, *Fidelio* interprété par le célèbre chanteur Niemann.

Dans une circulaire qu'il vient de lancer, le Comité belge de l'*Association wagnérienne* annonce que des avantages notables sont accordés aux membres de l'Association.

Ceux-ci peuvent se procurer, au prix de 57 marks en 1re classe, de 43 marks en 2e classe et de 31 marks en 3e classe, un billet de chemin de fer *aller et retour* de Cologne à Bayreuth, y compris le prix d'une carte d'entrée à l'une des *quatre premières* auditions de *Parsifal*. Des trains spéciaux sont organisés à cet effet.

Le retour pourra s'effectuer dans la quinzaine du jour du départ. Il y aura aussi, à Bayreuth, des réductions accordées, aux membres de l'Association, sur le prix des logements.

Un généreux anonyme vient de souscrire à mille places pour les prochaines représentations de *Parsifal*. Ces billets ont été mis par lui à la disposition de l'*Association wagnérienne* pour être distribués aux jeunes gens auxquels leurs ressources restreintes ne permettraient pas de se procurer une entrée Pour l'obtention de ces billets de faveur, s'adresser au Comité belge de l'Association, rue Joseph II, 39, qui transmettra les demandes au Comité central.

On sait que les héritiers et l'éditeur de Richard Wagner ont intenté un procès à la ville de Leipzig au sujet des droits de représentation de *Rienzi*, du *Vaisseau-Fantôme*, du *Tannhaüser* et de *Lohengrin*. Leur demande reconventionnelle de 25,000 francs vient d'être repoussée en deuxième instance par le tribunal de Leipzig, au bénéfice de la municipalité de cette ville. Les considérants du jugement portent d'abord que les revendications des demandeurs ne sauraient remonter aux années 1853-62-68, époques où furent représentés, à l'ancien théâtre, les quatre ouvrages susmentionnés, mais bien seulement à l'ouverture du nouvel Opéra; ensuite, que les conventions faites entre Richard Wagner et les concessionnaires du théâtre n'avaient pas été passées au seul avantage de ces derniers, mais bien également à celui des propriétaires de l'immeuble. La famille et l'éditeur de Wagner vont interjeter appel de ce jugement devant le tribunal de l'Empire.

Jan Van Beers s'est vu refuser par les jurés de la pudibonde Albion l'admission au Salon de la *Royal Academy* d'un tableau intitulé *Peace with honour* et représentant, sur un banc de Hyde-Park, un life guard madrigalisant avec une bonne d'enfants. L'artiste se propose d'en appeler de cette décision aux membres du jury de la prochaine exposition triennale de Bruxelles. L'œuvre sera envoyée vraisemblablement sous le titre : *Honny soit qui mal y pense.*

Waux-Hall du Parc. — Tous les soirs à 8 heures, concert par l'orchestre de la Monnaie. — Le jeudi, concert extraordinaire.

Parc léopold. — Aujourd'hui dimanche 22 juin, à 7 1/2 heures du soir, aura lieu au parc Léopold l'inauguration des concerts symphoniques sous la direction de M. Neufcour.— Entrée : 50 centimes (Enfants, 25 centimes).

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur
46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS. ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.
SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION
BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER
Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE
28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 26 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 JUIN 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : *On traite à forfait.*

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES KERMESSES, par Georges Eekhoud. — LE CENTENAIRE DE FÉTIS A MONS. — J.-N. WHISTLER. — LITTÉRATURE VAGABONDE. *Autour du monde,* par Georges Kohn; *Dans les Alpes,* par Louis Navez; *Le Brésil,* par Albert Dubois; *L'art de naviguer,* par Eugène Bolsaie — ELECTIONS ARTISTIQUES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Critique littéraire. Droits de la critique.* — PETITE CHRONIQUE.

KERMESSES

par **Georges Eekhoud,** illustrées de dix compositions de FRANS VAN KUYK; à Bruxelles, chez Henry Kistemaeckers, un vol. in-12 de 202 pages.

O le bon et intéressant livre, vraiment national, vraiment littéraire, fait de choses, d'événements et de figures que nous sentons proches de nous depuis la plus lointaine enfance, et que l'écrivain raconte avec l'émotion de celui qui peut dire : ces récits sont une part de ma vie.

L'*Art moderne* s'est occupé de Georges Eekhoud, quand ont paru *Les Pittoresques*, poésies, en 1881 (*), quand a paru *Kees Doorik*, en 1883 (**). Nous avons apprécié ces œuvres avec cette bienveillance un peu sévère, dont nous ne pouvons nous défendre à l'égard de nos amis, et qui n'empêche pas l'aimable cohorte des adversaires de la jeune littérature de trouver que nous nous laissons aller à la camaraderie, qui n'est que trop souvent le fond de leur critique. A côté de remarques destinées à épurer la manière de l'écrivain, à lui donner plus de sincérité et de force, nous signalions avec insistance les belles espérances qu'il donnait à notre art.

Ces espérances sont aujourd'hui réalisées. Nous saluons dans les *Kermesses* une des meilleures œuvres belges contemporaines. Elle vaut non seulement en elle-même, mais aussi par la forte leçon qu'elle donne à ceux qui, chez nous, sont infectés du vice d'imitation des chefs d'école français. Elle marquera comme un point de départ de ces travaux qui seuls peuvent nous donner une gloire qui soit bien à nous : la description sincère de nos mœurs et de notre milieu belges, tels qu'ils sont, rendus avec nos idées belges, avec nos tournures d'esprit belges, en repoussant, avec horreur, tout ce qui fait de nous des Parisiens de contrebande. Cladel, l'an dernier, nous disait, en exagérant peut-être ce mouvement : Parlez même un peu belge, ce sera intéressant, ça plaira, vous verrez.

Charles De Coster, Camille Lemonnier, d'autres encore ont placé dans notre pays les péripéties de leurs œuvres. Mais la puissance de leurs personnalités, en donnant à leurs compositions l'admirable coloris qui les fait si séduisantes, a diminué l'exactitude dans la description. Ne nous plaignons pas de cette transposition brillante. Mais qu'elle nous laisse maîtres de dire, pour que notre littérature se complète, qu'à côté de cet art où l'écrivain domine son sujet au point de le transfigurer, il en est un autre qui a des charmes, non

(*) *L'Art moderne*, 1881, p 59.
(**) *Id.* 1883, p. 103.

pas aussi robustes, mais plus pénétrants peut-être : c'est celui où l'homme qui écrit n'a qu'une préoccupation, montrer ce qu'il voit en s'effaçant soi-même, comme le grand tragédien qui disparaît sous le personnage qu'il exprime.

Comme pour *Kees Doorik*, c'est, presque toujours, dans les polders au nord d'Anvers, que Georges Eekhoud nous transporte, avec quelques incursions dans la grande ville maritime. Voici les titres des huit nouvelles qu'il nomme *Kermesses*, par une application imprévue de ce pittoresque vocable : Querelle des Bœufs et des Taureaux, — Ex-Voto, — La Belette (kermesse grise), — La Pucelle d'Anvers, — Le Pèlerinage de Dieghem, — La Jambette de Kors Davie, — Marcus Tybout (kermesse rouge), — Les quatre métiers de Stann Molderé (conte de Noël).

Nous sommes, comme on le voit, en plein pays flamand. Mais cela ne suffit point pour que nous nous trouvions en compagnie de flamands véritables. On connaît la tradition qui les représente, eux et leur sol, comme le pays de cocagne des grandes ripailles, comme la patrie des colosses ventrus s'empiffrant dans de grandes truandailles, comme la terre promise des Vénus callypiges aux superbes poitrailles, et ainsi de suite pour tout ce qui est énorme, démesuré, monstrueux, avec des ouragans de cris, des débauches de couleurs, d'interminables goinfreries, des buveries pareilles à des inondations, des sabbats de gouges et de paillards, etc., etc.

Tout cela ce n'est pas la Flandre. La Flandre d'aujourd'hui du moins. Reste à savoir si cela a jamais été la Flandre. Rubens, et après lui Jordaens, ne sont-ils pas des exceptions, des imaginations débordantes qui exprimèrent non pas les hommes et les choses de leur temps, mais les conceptions hardies de leur nature bouillante? C'est invraisemblable. Ils ont vécu l'un et l'autre à une époque où nos provinces, définitivement domptées et engourdies, se reposaient des efforts terribles du XVI^e^ siècle. L'atmosphère était calme, les mœurs paisibles, la vie apaisée, partout une paix morte et un silence d'épuisement. Les pratiques religieuses enserrent l'existence entière. Les béguinages se fondent et se développent. L'activité intellectuelle s'endort. Le grand ralentissement qui doit aboutir aux ignominies réactionnaires de la révolution brabançonne commence. La peinture des deux grands maîtres qui symbolisent l'art robuste et fulgurant, est un feu qu'alimentent des souvenirs, mais qui n'éclaire pas la réalité de leur temps Il a donné le change aux générations suivantes, et nous vivons encore dans le singulier quiproquo qu'ils ont fait naître. Ces romantiques de la vie flamande trompent quiconque n'a pas étudié de près nos régions de l'Ouest et du Nord, ou qui ne les voient qu'à travers le mirage de leurs œuvres colossales.

On oublie que les vrais interprètes de nos Flandres furent ces peintres qu'on nomme les petits flamands qui, en dehors de quelques scènes d'ivrognes ou de ripailles, ont exprimé le lent déroulement des existences tranquilles. Leurs héros sont des personnages rêveurs, aux physionomies placides même quand elles sont profondes, aux allures reposées. Aujourd'hui encore, dans les villes et les villages, même au temps de ces kermesses qu'on représente comme des bacchanales, ce qui domine c'est une manière de s'amuser plutôt triste. A peine de temps à autre, un éclat, ou un rire brutal. Dans les cabarets, les buveurs, s'ils tapagent, sont sans entrain. Si dans les foires on entend rouler et gronder un brouhaha, il est fait par les saltimbanques, battant la caisse, sonnant la cloche, soufflant dans les cuivres, pour réveiller de leur demi-sommeil les campagnards qui circulent à pas lourds, regardant avec hébétude, parlant peu.

Ainsi voyez comme ceux qui ont vécu dans ces milieux racontent avec dévotion les habitudes. Leurs types sont mélancoliques et doux. L'aspect qu'ils donnent aux populations n'est pas celui des géants et des géantes, mais d'êtres chétifs, souvent petits de taille, malingreux, grossiers parfois, timides le plus souvent. Henri Conscience dont Georges Eekhoud a fait, en 1881 (*), une consciencieuse étude, ne les a pas compris autrement, et lui-même, adoptant cette vue plus exacte d'un pays si violemment défiguré, incline dans ses kermesses, à la sobriété dans l'action et dans le coloris.

Il a raison. Le préjugé contraire nous apparaît analogue à la manie qui après 1830 représentait le triste et souffreteux moyen-âge comme uniquement peuplé de capitans moustachus et formidables à rapières interminables et à panaches démesurés Tout cela n'est que du poncif, de la description faite de chic, et l'heure est venue de ne plus se payer de ces boursouflures.

Georges Eekhoud semble vouloir s'y appliquer, avec quelques écarts pourtant, que plus de confiance dans le devoir qu'il faut accomplir en nous purgeant des vieilles routines feront disparaître. Il se laisse encore aller à des exagérations et se croit obligé à quelques coups de poing qui font sauter les verres sur la table littéraire. Mais déjà règne dans son œuvre un fond large et solide de réalité coulée sur la toile sans aucun tripotage. Même lorsqu'il décrit les incidents de la lutte villageoise entre les *Bœufs* et les *Taureaux*, ces rivaux de cabaret, il se maintient dans des proportions exactes. S'il met dans la bouche de *Marcus Tybout*, le héros de la kermesse rouge, un paysan cynique fort gênant pour qui souhaiterait recommander aux dames la lecture de son livre, il semble qu'il n'ait obéi qu'au désir un peu enfantin d'affirmer, pour les badauds, qu'il ne recule pas devant les plus brutales audaces.

(*) L'*Art Moderne*, 1881, p. 263.

Mais quel charme dans son *Ex-voto*, dans sa *Belette*, comme alors le pays flamand, souvent parcouru, surgit avec l'harmonie de ses teintes, le calme de ses horizons, ses rumeurs douces, ses misères cruelles, sa poésie populaire. Plus il l'observera dans ses côtés touchants, plus il le rendra aimé, plus la séduction sera grande. Et qu'il le sache bien, point n'est besoin qu'il essaie de relever le style destiné à rendre ces scènes par des mots peu connus qui détonnent et marquent l'œuvre comme des coutures de petite vérole. Qu'il chasse cette préoccupation de produire un effet artificiel. C'est une faiblesse de jeunes plumes, c'est un exercice qui peut être salutaire pour elles, mais que peut, que doit dédaigner un talent si proche de son complet épanouissement.

LE CENTENAIRE DE FÉTIS A MONS

François Fétis, professeur au Conservatoire de Paris et critique musical, fut, par arrêtés ministériels du 15 avril 1833, nommé le même jour maître de chapelle du roi des Belges et directeur du Conservatoire de Bruxelles, chargé en outre de la classe de composition et d'harmonie.

Le 1er octobre suivant s'ouvraient les cours, fréquentés alors par 87 élèves seulement, et dès le 21 décembre le directeur inaugurait solennellement ses fonctions par un coup d'éclat : avec les dix-neuf musiciens dont il disposait et quelques recrues faites au théâtre, il donnait en la salle du Grand-Concert une séance musicale où l'on jouait du Mozart.

Le *Moniteur* du temps en fit un éloge sérieux et constata notamment que « les dames, en très grand nombre, étaient revêtues de toilettes les plus riches et les plus élégantes. »

On sait quel développement prit le Conservatoire sous la direction de Fétis et pour quelle part entrèrent dans cette prospérité rapide l'activité du directeur et sa persévérance à attirer sur l'établissement naissant la sollicitude du gouvernement.

Continués de nos jours par M. Gevaert, ces efforts eurent pour heureux résultat d'élever successivement le chiffre de la dotation de l'Etat, qui n'était en 1833 que de 20,000 francs, dans des proportions telles qu'en 1879 il atteignait 127,010 francs, somme qui est même notablement dépassée aujourd'hui.

Au lieu des trois pianos, de la mauvaise contrebasse, des deux violoncelles (dont l'un détestable, disait en 1864 M. Th. Fallon dans un historique des progrès accomplis), des quelques pupitres, chaises, tabourets et des deux solfèges casés dans l'ancien bâtiment des finances, le Conservatoire possède aujourd'hui l'installation que l'on connaît dans le palais que construisit tout exprès feu l'architecte Cluysenaar.

Aussi, l'idée de célébrer à Mons, la ville natale de Fétis, le premier jubilé de cent ans de l'illustre directeur rencontra-t-elle l'adhésion unanime. Son organisation fut confiée à Jean Vanden Eeden, le directeur du Conservatoire.

On fit un choix parmi les œuvres théâtrales que Fétis fit représenter à Paris lorsqu'il était critique musical. On y ajouta diverses compositions symphoniques et concertantes qu'il écrivit depuis son entrée en fonctions. Car quoiqu'il ne soit pas nécessaire, pour être un bon directeur de Conservatoire, de faire de bonne musique, et que les exemples des artistes qui réussissent à la fois dans la direction et dans la composition soient extrêmement rares, Fétis ne voulut pas se contenter d'être un directeur célèbre. Il composa jusqu'en ses dernières années, témoin le *Concerto de flûte* qu'il écrivit en 1869, à l'âge de 85 ans, pour donner à M. Dumon, l'un des professeurs les plus distingués du Conservatoire, l'occasion de révéler au public les ressources ignorées et multiples de cet instrument.

Ses œuvres lyriques sont, on le sait, divers opéras-comiques qui portent les titres suivants : *la Vieille*, *Marie Stuart*, *l'Amant et le Mari*, *les Sœurs Jumelles*, *le Mannequin de Bergame*.

On trouvera dans la *Biographie universelle des musiciens*, l'ouvrage le plus considérable du jubilaire, des détails complets sur ces compositions.

Afin de donner au public l'occasion de les apprécier, Jean Vanden Eeden a chargé des solistes de premier ordre, Mme Rose Caron et M. Heuschling, d'en interpréter des fragments. Excellemment stylé par son chef, l'orchestre du Conservatoire, augmenté de quelques artistes bruxellois, s'est montré à la hauteur de sa mission dans les accompagnements ainsi que dans les œuvres purement instrumentales : la symphonie en *mi bémol*, l'ouverture en *ré*, l'ouverture en *la* et celle du *Mannequin de Bergame*, nerveusement conduites et jouées avec précision et chaleur.

Complété par des morceaux d'ensemble, au nombre desquels le quintette des *Sœurs Jumelles* qui a été bissé, et par un *Sextuor* pour piano et archets qui appartient à la première jeunesse du compositeur, ce programme a présenté un intérêt qui a soutenu durant trois heures l'attention du nombreux auditoire qui occupait toutes les places du théâtre, du rez-de-chaussée aux frises.

Peut-être Fétis ne rêva-t-il jamais les interprètes qui consacrèrent solennellement jeudi sa réputation. L'art tragique, vibrant de passion contenue, de Mme Caron, a surhaussé ses inspirations à un niveau qu'elles n'ont sans doute pas atteint de son vivant. Déclamées de la voix sonore qui fait de M. Heuschling l'un de nos plus remarquables chanteurs, elles ont acquis une ampleur à laquelle on pouvait ne pas s'attendre.

C'était une vraie fête pour l'oreille. Et l'on n'a ménagé ni les applaudissements, ni les murmures approbateurs, ni même les acclamations à MM. Huet, Gurickx, Cockx, Vivien, Dongrie, Vastersavendts, qui ont, dans une large mesure, contribué au succès.

Le public a compris qu'en célébrant la mémoire de Fétis il faisait acte de civisme. Il a prouvé qu'il savait honorer ses artistes avec la dignité et la solennité qui conviennent. Nous ne croyons pas qu'il y ait eu depuis longtemps à Mons un tel concours dans la salle du théâtre. A la sortie, on se serait cru dans une grande ville, tant il y avait d'animation, de concours de voitures et de bruit.

Plusieurs membres de la famille de Fétis assistaient au concert qui compte parmi les meilleurs de la direction de Vanden Eeden.

J. N. WISTLER

Voici l'article de J.-K. Huysmans dont nous avons parlé dernièrement. Nous croyons d'autant plus intéressant de le reproduire que nos lecteurs de Bruxelles ont vu, à l'exposition

des XX, l'une des deux toiles que l'artiste a exposées à Paris, le *portrait de Miss Alexander*.

Ajoutons que Whistler vient d'ouvrir à Londres une exposition particulière qui soulève naturellement des tempêtes.

Dans une salle du présent Salon est pendu un chef-d'œuvre tel que s'il existait des cervelles plus distinguées, plus artistes, des penchants plus raffinés, des postulations moins utilitaires et moins rustres, on l'élèverait, on le célébrerait comme il le mérite ; je veux parler de la « Miss Alexander » de M. Whistler devant laquelle l'indifférence générale est, bien entendu, sans bornes.

M. Whistler n'est pas cependant un nouveau venu ; il a même longuement lutté contre les préjugés, en France. En 1863, il présente au Salon de Paris « la fille Blanche » ; on la repousse. Dans une brochure devenue rare « le Salon des Refusés », Fernand Desnoyers la raconte par à peu près et traite l'artiste du « plus spirite des peintres ». Puis M. Whistler, fixé en Angleterre, ne fait plus parler de lui, en France du moins.

En 1877 cependant, le bruit d'un procès qu'il intente à M. Ruskin passe la Manche. Dans un article inséré dans la *Revue* « Fors Clavigera », M. Ruskin, le père des préraphaëlites, déclarait à propos de certains tableaux du peintre, entre autres de ses « harmonies » et de ses « nocturnes », « qu'il avait vu ou connu bien des impudences de cockney, mais qu'il ne se serait jamais attendu à ce qu'un farceur vînt demander 200 guinées pour avoir jeté un pot de peinture à la face du public ».

M. Whistler s'indigne et actionne, pour dépréciation de sa marchandise, le critique devant la Chambre de l'Echiquier qui condamne à un liard de dommages-intérêts M. Ruskin.

Puis, au Salon de 1882, à Paris, M. Whistler envoie un portrait qui est cette fois reçu, un portrait noir, fantômatique et bizarre ; mais c'est l'année suivante, que réellement nous sommes mis à même d'admirer l'extraordinaire personnalité de ce peintre.

Au Salon officiel, il expose le portrait de sa mère, une vieille dame se détachant de profil, dans ses vêtements noirs, sur un mur gris. C'est inquiétant, mystérieux, d'une couleur différente de celle que nous avons l'habitude de voir. La toile était avec cela à peine chargée et montrait presque son grain ; l'accord du gris et du véritable noir de Chine était une joie pour les yeux surpris par ces harmonies inhabituelles ; c'était je ne sais quoi, de la peinture anglaise baudelairisée, de la peinture lunaire et réelle.

Puis, presque en même temps, à l'exposition internationale de la rue de Sèze, M. Whistler exhibe ses toiles fameuses à Londres : « L'arrangement en gris, » un superbe portrait d'homme, le sien, paraît-il ; son délicieux « Nocturne en argent et bleu » où dans une atmosphère d'azur monte une ville bâtie sur un rêve ; son « Nocturne en noir et or » où un feu d'artifices crève de baguettes sanglantes et parsème d'étoiles d'or les ténèbres d'une épaisse nuit, et enfin son « Nocturne en bleu et or » représentant une vue de la Tamise au-dessus de laquelle, dans une féerique brume, une lune d'or monte, éclairant de ses pâles rayons la forme vague des vaisseaux endormis, à l'ancre.

Invinciblement, on songeait aux paradis artificiels de de Quincey, à ces vues de rivières, à ces rêves fluides que procure l'opium. Dans leurs cadres d'or blême, vermicelés de bleu-turquoise et piquetés d'argent, ces sites d'air et d'eau fuyaient à l'infini, vous transportaient dans un paysage magique et pourtant naturel, évoquaient des au delà, requéraient des voyages de pensées, suggéraient des dorlotements d'impressions étranges ; c'était loin de tout, plus près peut-être de l'art de Baudelaire et d'Edgard Poë que de l'art de la peinture proprement dit.

Cette année, l'artiste revient avec deux portraits, sa Miss Alexander et le portrait de Carlyle. L'historien qui a eu la bonne foi d'avouer « qu'au fond il n'y avait pas d'histoire véritable » et qui a, quelque part, écrit cette phrase : « L'on devrait bien élever des autels au silence et à la solitude » — quel homme ! — est représenté, assis de profil, la redingote noire, bouffante, le chapeau posé sur les genoux. Cette figure un peu misanthropique et bourrue, avec sa barbe poivre et sel, réfléchit, très calme, seule, loin de cette société anglaise qu'il a, quelque part aussi, je crois, qualifiée de « monde de laquais ».

C'est un portrait qui pénètre sous la peau, met sur la physionomie du personnage un reflet des pensées qu'il médite, un portrait en quelque sorte psychologique ; mais, si étonnant qu'il puisse être, l'autre, celui de « miss Alexander » me semble plus admirable encore.

Imaginez une petite fille, d'un blond cendré, vêtue de blanc, tenant un feutre gris empenné d'un panache à la main et se découpant sur un panneau d'un gris ambré, appuyé par le noir pur d'une plinthe ; une blondine, l'air tout à la fois aristocratique et anémié, cavalier et doux, une petite infante anglaise se mouvant dans une atmosphère d'un gris doré en dessous, d'un or effacé de vieux vermeil. C'est encore, dans son large fini, peint à peine ; la toile est tout juste recouverte, et autant que les Velasquez peints à si belle pâte, dans une gamme d'un gris d'argent, cela vit d'une vie surprenante, intense !

Ainsi que dans les autres œuvres de l'artiste américain, il y a, dans cette toile, un coin supraterrestre, déconcertant. Certes, son personnage est ressemblant, cela est sûr ; certes, il y a en sus de sa chair un peu de son caractère sur la toile, mais il y a aussi un côté surnaturel émané de ce peintre mystérieux un peu spectral, qui justifie, en tenant compte de son exagération, l'epithète de Desnoyers que j'ai citée plus haut. Il y a un fait certain, c'est que M. Whistler est en dehors de tout l'art contemporain, qu'il a créé une peinture morbide, si l'on veut, mais une peinture toute personnelle, qu'il est, en somme, le peintre enchanté des fluides, le thaumaturge qui glisse toujours un peu de l'âme des « Ligeïa » dans ses inquiétants portraits de femmes.

LITTÉRATURE VAGABONDE

Autour du monde, par GEORGES KOHN. — Paris, Calmann-Lévy, 1884.

Sous le nom d'*Hamilton's Excursions*, un impresario faisait récemment défiler au Cirque les sites les plus marquants des cinq parties du globe. Il en est un peu du livre de M. Kohn comme de ces exhibitions. Il crayonne d'une pointe alerte, ni prétentieuse ni triviale, mais très superficielle, le panorama qui s'est, durant deux années, déroulé à ses yeux tandis qu'il flânait par le monde en touriste bon enfant.

M. Kohn doit être un excellent compagnon de voyage. Il a, s'il faut le croire, l'art de garder toujours une humeur égale et de rendre service à tous. Sur les navires, il est le grand organisateur des fêtes, l'accompagnateur au piano des romances chantées par ces dames. A terre, il voyage sans se presser, part pour Pékin avec la même insouciance que s'il prenait un fiacre pour se rendre au pavillon chinois du Bois, et, en homme qui a traîné ses guêtres de Naples au lac Mœlar, il n'éprouve à l'égard de la nature qu'une curiosité modérée.

Voyageur expérimenté, mais débutant dans les lettres. Très modestement, l'auteur avoue d'ailleurs qu'il n'a aucune ambition. « Un livre ! dit-il. Je n'y avais guère songé en courant les Mondes, quand je mettais mon amour-propre à ne tenir aucun journal et à produire à tout venant mes manchettes vierges de toute annotation au crayon. Mais le touriste propose en route, et ses amis disposent au retour... »

La partie la plus intéressante de ce petit livre est celle qui

concerne le Japon. Nous citons un passage du chapitre intitulé : *Nous vivons à la Japonaise*, qui donne la note caractéristique du volume :

« ... Je voudrais bien que l'on pût nous voir à l'heure du dîner, par exemple. Ce brave Hunebelle, assis par terre en costume léger d'Annamite, tout de satin noir ; moi en face, avec un pantalon malais et un veston chinois de soie écrue.

« Nous mangeons sur de jolis petits plateaux en laque, surélevés d'un pied à peine au dessus du sol ; devant moi, le petit brasero et ma petite pipe japonaise, à côté de Jules (car il se nomme Jules, mon ami) les tasses de thé minuscules. Une petite *ne-zan* (servante) nous sert ; une autre, assise entre nous sur les talons, le *Kimono* ouvert sur la poitrine et découvrant deux pommes d'or cueillies au jardin japonais des Hespérides, nous évente et chasse les moustiques. Tout autour de nous, les murs en papier de riz, ornés de peintures légères ; devant nous, le petit jardin obligatoire, grand comme un mouchoir de dentelle, avec son petit pont, son petit lac rempli de poissons rouges, ses arbustes en fleurs, ses camélias, et, enfin, le gazouillement confus des spectateurs accourus de toutes parts . . . . »

N'est-ce pas curieux et ne croirait-on pas entendre la description d'un crépon ou d'un couvercle de boîte à thé ?

Dans les Alpes. — Grindelwald-Chamounix ; Zermatt-Montreux, par Louis Navez. — Bruxelles, *Collection nationale*, 2 vol.

M. Navez appartient à une tout autre école de déambulants. Il a en profonde mésestime les voyageurs qui ne fréquentent que les vallées, s'incrustent dans les bons hôtels, se font traîner en voiture et se servent des chemins de fer. Il n'a pour le touriste escaladant sac au dos les montagnes pas trop à pic qu'une indifférence polie. Il est alpiniste, c'est-à-dire qu'il fait partie de l'ordre le plus élevé, moralement et physiquement, de ces catégories diverses, et ce qu'il raconte dans les petits volumes que, de temps à autre, il publie, c'est le récit de ses excursions sur les cîmes, de ses passages de cols, de ses grimpées dans les champs de neige.

Par les renseignements qu'il donne sur les guides, sur les routes à suivre, sur les précautions à prendre, ses volumes tiennent du Bædecker et sont utiles à consulter. Ils se rapprochent des *Dictionnaires de conversation* et des *Manuels de poche* par les notions scientifiques, clairement résumées, par les anecdotes et les menus faits qu'ils renferment.

Le Brésil, par Albert Dubois. — Mons, Byr et Loret.

« J'ai sous les yeux des documents émanant des meilleures sources qui permettent d'apprécier les moyens d'action d'un bel et grand empire, le Brésil. Ces renseignements ne sont guère entre les mains que d'un public très restreint. Aussi ai-je cru faire œuvre utile, tant pour le Brésil que pour mes compatriotes, en mettant au jour ces données peu connues. »

Telle est la justification que M. Albert Dubois fait, lui-même, de cette brochure. En vue d'une émigration possible vers le Brésil, il renseigne le lecteur sur les institutions administratives du Brésil, sur sa topographie, ses conditions climatériques, sur la productivité du sol, les moyens en usage pour le faire fructifier par l'agriculture et l'arboriculture, sur l'industrie locale, le commerce d'exportation et d'importation, etc.

L'art de naviguer, par Eugène Bolsaie. — Bruxelles, Bibliothèque belge illustrée, Parent et Ce, 1884.

M. Bolsaie est un habitué des collections qui ont pour objectif principal la vulgarisation des notions scientifiques et historiques. *L'art de naviguer*, résumé rapide et sans prétention de l'histoire de la navigation et description des parties principales d'un navire, trouve tout naturellement sa place après les *Voyages souterrains*, les *Premières excursions géologiques*, etc. Comme les autres petits livres qui l'ont précédé dans la *Bibliothèque belge illustrée*, il convient particulièrement aux distributions de prix.

Élections artistiques

Grand remue-ménage dans les ateliers en vue du prochain Salon. On sait que le règlement apporte à l'organisation de l'exposition plusieurs modifications importantes : d'une part, le nombre des envois n'est plus limité à deux, comme jadis ; d'autre part, on a fait un grand pas vers la suppression des récompenses en limitant strictement à trois le nombre des médailles qui seront décernées, quels que soient les pays des lauréats, à quelque branche qu'ils appartiennent, peinture, sculpture, gravure ou architecture.

Une mesure radicale eût sans doute été préférable. Nous l'avons réclamée à diverses reprises. Et, parmi les artistes, cette idée a de très nombreux partisans. Considérons le système actuellement adopté comme un acheminement vers la fin du règne des récompenses, dont a si longtemps souffert la dignité des artistes.

Une autre innovation, celle qui préoccupe le plus les artistes, est la composition de la commission d'admission, de placement et des récompenses. Cette commission se composera de quatre membres, dont deux choisis parmi les artistes bruxellois, un parmi les anversois, un parmi les gantois et liégeois. Tous les artistes ayant exposé au dernier Salon triennal ont droit de vote.

La décision que vont prendre les artistes est importante. Les compétitions ne manquent pas, et malheureusement on a eu fréquemment le triste exemple d'artistes, désignés pour remplir les fonctions délicates de juré pour l'admission ou le placement, qui mettaient au dessus de leur conscience de mesquines questions de clocher ou des intérêts de coterie.

Il est indispensable qu'avant le vote officiel et définitif qui fixera irrévocablement le sort des artistes, ceux-ci se mettent d'accord pour que leur choix tombe sur des hommes en qui tous puissent avoir une confiance absolue et qui ne seront guidés que par l'équité.

C'est dans ce but qu'un groupe très nombreux d'artistes bruxellois, appartenant aux diverses associations de la capitale, a organisé, ces dernières semaines, des réunions préparatoires, — la pratique des meetings fait son chemin, — dans lesquelles on a été d'avis unanime que l'une des deux candidatures pour représenter Bruxelles serait offerte à M. Paul de Vigne.

Celui-ci a accepté.

La seconde candidature a été offerte à M. Isidore Verheyden. L'excellent paysagiste, qui est en ce moment à Middelkerke, n'a pas encore fait connaître sa réponse, mais on a tout lieu de croire qu'il acceptera.

C'est M. Emile Claus qui a été désigné pour représenter Anvers et M. Den Duyts pour Gand et Liège.

Les artistes recevront sous peu une circulaire pour leur faire part de ces résolutions et les inviter à ne point éparpiller leurs suffrages sur d'autres noms que ceux mentionnés ci-dessus, afin de ne point permettre aux coteries de faire passer leurs candidats à la faveur d'une division.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

I. *Musique de chambre pour instruments à archet.*

1er prix avec distinction, Mlle Douglas et M. Hertz. — 2e prix, MM. Dubin et Lefèvre et Mlle Vandenhende. — 1er accessit, M. Lejeune.

II. *Musique de chambre avec piano.*

1er prix avec distinction, Mlle Claes. — 1er prix Mlles Huygens et Vanderkelen. — 2e prix avec distinction, Mlle Pequignot. — 2e prix, Mlle Cantillon. — 1er accessit, Mlles Dumont, Bruynel, Zwoboda.

Ces concours n'ont pas été fort brillants. Le jury a néanmoins jugé qu'il y avait lieu d'accorder des prix, même des distinctions. C'est galant, mais d'un dangereux exemple. Cette indulgence extraordinaire enlève beaucoup de sa valeur au diplôme décerné. Exceptons, cependant, dans la première de ces classes, une jeune artiste anglaise : Mlle Douglas, nature originale.

III. *Orgue.*

La classe d'orgue est une des meilleures du Conservatoire et, cette fois encore, au premier rang, pour l'interprétation et la virtuosité. M. Seutin a obtenu le 1er prix avec distinction ; MM. Neuville et De Boeck le 1er prix ; M. De Kemper le 2e prix. De ces concurrents, le plus musicien est M. De Boeck : son jeu est vibrant, emporté, chaleureux ; les autres sont trop contenus, même un peu froids.

IV. *Violon* : professeurs : MM. Hubay et Colyns.

Tels professeurs, tels élèves : M. Hubay, véritable artiste, produit de véritables musiciens ; M. Colyns, violoniste correct, exhibe des automates bien remontés.

Et malheureusement les musiciens sont obligés — car nous pensons que M. Hubay a dû céder devant l'éminent directeur — de jouer les mêmes inepties que les automates. Quand nous délivrera-t-on du Vieuxtemps, bon Dieu !

La décision du jury a été assez inattendue :

M. Eldering, élève de M. Hubay, obtient le 1er prix avec distinction ; MM. Vranckx, élève de M. Colyns et M. Pettyko, élève de M. Hubay, le 1er prix. Le deuxième prix est accordé à MM. Sauveur, élève de M. Hubay et Lejeune, élève de M. Colyns. A MM. Laoureux et Dannaro, élèves de M. Hubay, le 1er accessit.

Nous plaçons, quant à nous, M. Pettyko bien au dessus de ses condisciples ; sans nous arrêter aux quelques fautes qu'il a commises, nous nous sentons attiré par un tempérament artiste sérieux et profond.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Critique littéraire. — Droits de la critique.

Le tribunal civil de Bruxelles a rendu le 14 mai dernier une intéressante décision en matière de critique littéraire. Il a jugé que le critique qui, sans intention de nuire, signale un plagiat en termes vifs mais non excessifs ne commet ni une diffamation ni une injure ; qu'il ne commet pas d'imprudence pouvant donner lieu à responsabilité si la conviction qu'il a puisée dans les éléments de comparaison qu'il lui était possible de connaître est sincère et loyale.

Les faits sont suffisamment expliqués dans le jugement.

En cause de Evrard, demandeur, contre De Paepe, défendeur.

Attendu que le défendeur De Paepe a consacré divers articles publics dans le journal *Le National belge* à l'examen du livre intitulé la *Santé du peuple*, par L. Evrard ;

Attendu qu'Evrard, demandeur en cause, conclut à ce que les articles dénoncés soient déclarés diffamatoires et injurieux ou tout au moins dommageables, et à ce que De Paepe soit condamné à réparer le préjudice matériel qu'ils lui ont fait éprouver ;

Attendu que l'action est donc basée exclusivement sur les art. 1382 et 1383 du code civil ;

Attendu qu'on chercherait vainement dans les passages incriminés le dol spécial indispensable à la diffamation, c'est-à-dire la *méchanceté* vis à-vis d'Evrard ou le dessein de lui nuire ;

Attendu que De Paepe, en accusant Evrard de plagiat dans les circonstances qu'il dévoile, n'a eu manifestement d'autre but que de remplir son devoir de critique en démasquant publiquement la fraude ;

Que s'il a voulu atteindre quelqu'un, c'est non pas Evrard, mais Boghaert, en rappelant et qualifiant violemment une situation particulière à ce dernier, qui n'est pas en cause ;

Attendu que la demande n'est pas davantage justifiée en tant qu'elle se fonde sur l'injure ;

Qu'en effet les expressions critiquées *ou* ne s'appliquent pas au demandeur, mais au susdit Boghaert, *ou* ne sont que l'appréciation, en termes vifs mais non excessifs, du plagiat signalé par le défendeur ;

Quant au quasi-délit :

Attendu qu'aucune disposition légale ne soustrait le critique à la responsabilité que le code civil attache à tout acte quelconque de l'homme même de négligence ou d'imprudence, occasionnant préjudice à autrui ;

Mais attendu que la question de savoir si ces causes de responsabilité existent est toute de fait ; que partant, on ne peut sainement la résoudre qu'en se plaçant au point de vue spécial de la critique littéraire et en tenant compte des circonstances du procès ;

Attendu que l'auteur qui soumet un livre à la discussion du public, confère à ce dernier le droit absolu de juger la nouveauté et l'originalité de son œuvre ;

Attendu qu'à la vérité la bonne foi n'est pas élaxive de la faute aquilienne et qu'il suffit qu'il y ait imprudence pour qu'il y ait aussi responsabilité ;

Mais attendu qu'on ne peut considérer comme imprudent le critique qui, trouvant un livre dans le domaine du public, débat et conteste sa valeur, et puiser, dans les seuls éléments de comparaison qu'il lui était possible de connaître, la conviction sincère et loyale du plagiat qu'il révèle ; que le critique qui agit de la sorte accomplit un devoir dont l'auteur, par la seule publicité donnée à son travail, lui a tacitement autorisé l'accomplissement ;

Attendu que De Paepe, en analysant la *Santé du peuple*, a dû se croire en présence d'un plagiat ; qu'il lui a suffi de rapprocher ce livre de l'ouvrage flamand *De Gezondheidsleer*, publié à Anvers par Arthur Boghaert en 1880, pour constater immédiatement que les deux publications sont conçues de même, divisées de même et que la *Santé du peuple* n'est, sauf quelques amplifications et passages nouveaux, que la reproduction presqu'entière et généralement servile du livre flamand ;

Attendu qu'Evrard a compris la puissance de l'argument que De Paepe trouve dans cette comparaison, puisqu'il allègue, sans toutefois le prouver, qu'il est également l'auteur, pour une grande part, du « *Gezondheidsleer* » ;

Par ces motifs :

Le tribunal, ouï en son avis conforme M. Nothomb, substitut du procureur du roi, déboute le demandeur de son action et le condamne aux dépens.

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de décerner le prix pour un projet de diplôme à délivrer aux lauréats des concours organisés par la *Section de l'Enseignement industriel de l'Union syndicale* vient de terminer ses travaux. Il a décerné le prix (1,000 francs) à l'unanimité au projet portant la marque « *Dibutades* » et dont l'auteur est M. J. Stallaert, professeur à l'Académie de Bruxelles.

Le jury était formé de MM. Hendrickx et Janlet, architectes Stroobant, directeur de l'école de dessin de Molenbeek, Vanderstappen, statuaire, et Jean Verhas, artiste peintre.

Les travaux envoyés au concours, au nombre de 26, seront exposés à l'Académie royale des Beaux-Arts, rue du Midi, du samedi 28 juin, au mardi, 1er juillet, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée. Le public seras admis gratuitement.

Les concurrents pourront retirer leurs projets, contre remise du reçu de dépôt, chez le concierge de la Bourse, à partir du 4 juillet.

La ville de Termonde organise, pour inaugurer les nouveaux locaux de son académie de dessin et de peinture, une exposition générale des Beaux-Arts qui aura lieu du 24 août au 30 septembre.

Les envois doivent être faits du 1er au 10 août et précédés d'une lettre d'envoi adressée à M. Th. Bogaert, secrétaire de la commission directrice de l'exposition des Beaux-Arts de Termonde, avec l'indication des nom et prénom de l'artiste, de son domicile, de la notice à insérer au catalogue et du prix des œuvres

---

La Société des Beaux-Arts de Courtrai organise une exposition d'œuvres d'art qui s'ouvrira le dimanche 3 août prochain. Les artistes qui désirent participer à cette exposition peuvent demander le règlement à M. Léopold De Geyne, secrétaire de la Société, chaussée de Gand, à Courtrai.

Le festival qui vient d'avoir lieu à Weimar, n'a pas duré moins de six jours. Opéra, oratorio, symphonie, musique religieuse, concerto, musique de chambre, *lieder*, tous les genres de musique ont trouvé leur place tour à tour dans cette grande manifestation artistique. Parmi les œuvres exécutées dans les dernières journées, nous citerons les suivantes : la *Graner Messe*, de Liszt; symphonie en *ut* majeur (op. 78), de M. Ed. Lassen; symphonie de M Alexandre Glasunoff, jeune compositeur russe, élève de M. Rimsky-Korsakoff; concerto de violon de M. Kruk, exécuté par M. Tivadar Nachez; concerto de piano de M. d'Albert, exécuté par l'auteur; *Kaisermarsch* de Richard Wagner; trio de M. Robert Volkmann op. 5), pour piano, violon et violoncelle; sextuor de J. Brahms, pour instruments à cordes (op 36); quatuor de Klughardt, pour instruments à cordes op. 42 ; sonate de Grieg, pour piano et violoncelle op 36); enfin, pour couronner les fêtes, représentation au théâtre de *Sacountala*, opéra de M. Weingärtner.

Le 26e festival de l'Association aura lieu l'année prochaine à Carlsruhe; on y entendra le *Requiem*, de Berlioz, *le Déluge*, de M. Saint-Saëns, et un de ses concertos de piano exécuté par Mme Montigny-Rémaury, enfin la *Hunnenschlacht* de Liszt et sa symphonie du Dante.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 27. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 JUILLET 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

NOS FLAMANDS. — LAMBERT HERMAN. — LIVRES NOUVEAUX. *Un crime,* par Henry Gréville. — EXPOSITION LENAIN. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE (Suite). — AU WAUX-HALL. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Contrefaçon littéraire.* — EXPOSITIONS A VENIR. — PETITE CHRONIQUE.

NOS FLAMANDS

Les réflexions que nous avons présentées dimanche dernier à l'occasion des *Kermesses* de Georges Eekhoud, sur les préjugés, à notre avis étranges, qui enveloppent nos Flamands et leurs mœurs, nous ont valu diverses communications, les unes approbatives, les autres vivement contredisantes. On se souvient que nous contestions la prétendue exubérance pétulante de la population des Flandres à l'époque actuelle, et que nous élevions des doutes sur le point de savoir si, même dans le passé, elle avait eu ces allures désordonnées et bruyantes, cette expansion de vie matérielle, brutale et grasse, dans lesquelles on l'incarne. Nous demandions, car c'est par là que cet intéressant problème touche à l'art, si Rubens et Jordaens, dans leurs œuvres admirables, n'avaient pas exprimé les conceptions de leurs bouillantes natures plutôt que les réalités de leur temps, et si le groupe des peintres dits « les petits Flamands » n'avait pas été le seul à rendre les vrais types du pays dans leurs vraies habitudes.

Ces hésitations nous étaient venues en présence de la vie telle qu'elle se déroule présentement dans nos Flandres, et des hommes tels que nous les y voyons. L'auteur de ces lignes y a beaucoup vécu ; sa famille maternelle est originaire du pays de Waes; tous les étés de son enfance et de son adolescence, il les a passés dans les villages qui avoisinent Termonde, soit à l'intérieur de la contrée, soit sur les rives de l'Escaut ; depuis, une prédilection héréditaire l'a souvent ramené dans cette région des belles cultures et des plaines découpées en bocages par les haies et les arbres qui en font une sorte de Vendée belge ; il y a vu l'existence quotidienne et les kermesses qui en rompent la monotonie ; il se croit très imprégné d'éléments flamands, et c'est en toute sincérité que, consultant sa conscience et ses souvenirs, il croit pouvoir répéter : Non, cette race n'est pas, dans son ensemble, la masse remuante, tapageuse, gourmande, sensuelle, massive que l'on dit. Elle est grave, plutôt silencieuse que bavarde, plutôt réfléchie qu'expansive, ayant parfois des réveils brutaux, mais presque toujours apaisée et somnolente en une hébétude rêveuse.

Dans son ensemble, disons-nous. Inutile, en effet, de s'arrêter aux exceptions. Il est des Flamands qui réalisent le type d'un Hercule gras, et des Flamandes qui pourraient monter sur l'autel d'une Vénus opulente en chair et en embonpoint. Il est peut-être des kermesses, qui réalisent la formidable bacchanale de paillards et de gouges que Pierre-Paul a brossée en huit heures et qui est une des merveilles du Louvre. Il est des Flamands vantards et beaux parleurs qui ont fait dire quelquefois de leurs provinces qu'elles nourissaient les Gascons du

Nord. Ces échantillons divers, grandis aux proportions de symboles nationaux par la fantaisie du génie, pourraient être découverts même ailleurs. Rubens, dans une de ses lettres, n'explique-t-il pas que les plantureuses *Flamandes* qui illuminent de leurs carnations resplendissantes la série des Médicis, les sirènes notamment, sont des Françaises qu'il a dénichées dans Paris?

Parcourez sans parti-pris nos deux Flandres, notre Campine, le Brabant, notre Limbourg, n'importe la saison, visitez les villes et les champs, entrez chez les paysans, attablez-vous dans ces cabarets qui, s'il faut en croire la légende, seraient les temples des buveries et des goinfreries, où perpétuellement retentiraient des hymnes en l'honneur de la bière. Quel assoupissement, quelle tranquillité, même les jours où il y a foule! Pour qu'il y surgisse des rumeurs, il faut l'imprévu. Dans l'épais nuage formé par la fumée des pipes, les consommateurs entassés ne bougent guère sur leurs bancs. Les parties de cartes sont muettes : seul le poing des joueurs ponctue d'un bon coup sur le bois l'abatage d'un atout triomphant. Si l'on danse, c'est avec un entrain lourd qui, à peine, s'animera aux dernières heures de la nuit en quelques avant-deux plus galopants. Non, non : pour voir une kermesse à la Pierre-Paul, il faut retourner au Louvre.

Ces remarques sont très graves. Il ne s'agit pas de développer un intéressant paradoxe, mais de faire justice d'idées routinières. La tendance depuis si longtemps recommandée à nos jeunes écrivains, et qu'ils commencent à suivre, de décrire nos milieux nationaux de préférence aux sujets étrangers, ne saurait avoir d'application sérieuse que s'ils se débarrassent des clichés qui leur font voir nos mœurs autrement qu'elles ne sont. Les lieux communs que nous combattons sont tellement invétérés qu'il faut un énergique effort, et du courage, pour oser les secouer. Il semble qu'on fait preuve d'impuissance en ne boursouflant pas tout ce qui se voit en Flandre, tout ce qui s'y passe, à des proportions démesurées ; il faut qu'un Flamand soit énorme, qu'une Flamande le soit aussi, que le mâle ait des membres de cyclope, et la femelle des mamelles à allaiter des veaux; s'ils mangent, c'est énorme, s'ils boivent, c'est énorme ; leurs voix sont des tonnerres, leurs croupes des escarpements, leurs épaules des montagnes! Bref, depuis un temps immémorial ils personnifient la nature humaine hippopotamisée. Et les jeunes y vont de confiance!

Quelle fausse monnaie! Quel aveuglement! Notez que même pour la taille, ces Flandres, prétendue patrie de géants bien musclés, aux adipures de garçons brasseurs, ne tiennent pas les promesses de leurs chantres. D'après les statistiques, les Wallons du Luxembourg et de la province de Namur les dépassent. Nos Flamands forment un singulier mélange d'hommes à haute et à petite stature. Autant de noirauds écourtés que de blonds élancés, parlant tous pourtant le même idiôme et ayant les mêmes titres à se réclamer de la mère commune.

Nous le répétons, c'est à Rubens et à la prodigieuse expansion de ses œuvres qu'est dû le préjugé sur lequel nous continuons à vivre. Après lui Jordaens l'a repris et lui a donné un nouvel et plus irrésistible élan. Ces deux types du tempérament bouillonnant, de l'imagination débordante, ont vu toutes choses à travers des lentilles gonflant les réalités aux ampoules du formidable. Remarque caractéristique, quand dans leurs portraits ils exprimaient leurs contemporains, on ne retrouve plus ces échantillons d'une humanité gigantesque dont leurs toiles sont peuplées. Leur conscience d'artiste revient aux individualités calmes et pensives qui ont dû être celles de ces temps engourdis.

Qu'on réfléchisse, en effet, qu'ils vivaient l'un et l'autre alors qu'après la répression impitoyable des souverains espagnols, la révolution avait été domptée dans nos provinces méridionales. Celles-ci, demi-mortes, se reposaient des efforts terribles du XVI^e^ siècle. L'atmosphère était silencieuse et lourde, la vie timide et inquiète. Anvers, où résidait le maître illustre, a son Escaut barré. La population du pays entier est tremblante, c'est un troupeau d'esclaves. Comme nous le disions il y a huit jours, les pratiques religieuses enserrent l'existence. Les béguinages se fondent et se développent. L'activité intellectuelle s'endort. Le grand ralentissement qui doit aboutir deux siècles plus tard aux ignominies réactionnaires de la révolution brabançonne commence. La peinture des deux grands hommes qui symbolisent l'art robuste et fulgurant, est un feu qu'alimentent des hallucinations, mais qui n'emprunte rien à la réalité ambiante. Il a donné le change aux générations suivantes, et nous vivons encore dans le singulier quiproquo qu'il a fait naître. Oui, ces romantiques de la vie flamande trompent quiconque n'a pas étudié de près nos régions de l'Ouest et du Nord, ou qui ne les voient qu'à travers le mirage de leurs œuvres colossales. Leur art n'est qu'une magie, une magnifique imposture dans laquelle nous avons été baignés et dont nous avons absorbé l'essence par tous nos pores. Leur Olympe flamand et sa mythologie titanesque, composée d'athlètes et de cariatides, n'est qu'une fantasmagorie brutalement pompeuse, un sortilège aux étranges et splendides nuances, un miracle de l'exception escamotée en règle générale, une débauche de ciels flamboyants représentés comme l'état invariable du firmament de notre pluvieuse et paisible patrie.

Et nous ajoutions: On oublie que les vrais interprètes de nos Flandres furent ces peintres concentrés qui, en dehors de quelques scènes d'ivrogneries ou de ripailles, ont exprimé le lent déroulement des existences tranquilles. Leurs héros sont des personnages rêveurs, aux

physionomies placides même quand elles sont profondes, aux allures reposées. Déjà notre art gothique l'avait compris, et sa grandeur est toute entière dans l'intensité psychique des gauches individus qu'il a peints ou modelés. Nos vieux maîtres s'y sont attachés avec une persistance admirable; c'est le caractère qui les spécialise bien plus que la fougue de la couleur et du mouvement qui ne furent jamais, quoi qu'on en dise par un tenace malentendu, les dominantes artistiques de notre pays. Pour un demi-siècle durant lequel a regné l'exubérance du maître anversois, il en est trois avant et un après, durant lesquels tout ce qui s'occupait d'art dans nos provinces n'avait qu'un but : exprimer minutieusement et avec une pénétration infinie, l'âme humaine par le personnage, et ce personnage n'était pas le géant bruyant, pléthorique, goulu et érotique que l'on dit. Même chez Teniers, c'est le paysan tel que nous le voyons encore s'agitant en contorsions grotesques et pesantes, comme s'il faisait chose contraire à sa nature. Si dans les foires on entend rouler et gronder un brouhaha, il n'est fait que par les saltimbanques, battant la caisse, sonnant la cloche, soufflant dans les cuivres, pour réveiller de leur demi-sommeil les campagnards qui circulent à pas lourds, regardant avec hébétude, parlant peu.

Aussi voyez comme ceux qui ont vécu dans ces milieux racontent avec discrétion leurs habitudes. Leurs types sont mélancoliques et doux. L'aspect qu'ils donnent aux populations est celui d'êtres ne sortant pas de la moyenne, grossiers parfois, timides le plus souvent. Henri Conscience, qui était né parmi eux, ne les a pas compris autrement, et Georges Eekhoud, adoptant cette vue plus exacte d'un pays si violemment défiguré, incline également dans ses *Kermesses*, à la sobriété dans l'action et dans le coloris des caractères. Il a raison. Le préjugé contraire apparaît analogue à la manie qui, aux entours de 1830, représentait le triste et souffreteux moyen-âge comme uniquement peuplé de capitans moustachus et terrifiants, à rapières interminables et à panaches démesurés. Tout cela n'est que du poncif, de la description faite de chic, et l'heure est venue de ne plus gober ces travertissements à ce point acceptés que dans un des chapitres les plus mouvementés de *Notre-Dame de Paris* Victor Hugo met en scène le Gantois Kopenol comme un boute-en-train dépassant de loin la verve française et révolutionnant le peuple de la grande ville par sa gaîté mastodontale.

Curieux détail à l'appui de ce que nous disons, J. K. Huysmans, un batave déguisé, dans son livre récent, *A Rebours,* affirme la thèse que nous indiquions ici même, en décembre dernier, dans un article intitulé *Beauté antique, Beauté moderne* (*). Parlant de son héros, il dit : « Il s'était figuré une Hollande, d'après les gravures de Teniers, de Steen....., s'imaginant de progidieuses kermesses, de continuelles ribottes dans les campagnes, s'attendant... à cette joviale débauche célébrée par les vieux maîtres..... Mais de joies effrénées, d'ivrogneries familiales, point; en résumé, il devait le reconnaître, l'école hollandaise du Louvre l'avait égaré; *elle avait simplement servi de tremplin à ses rêves;* il s'était élancé, avait bondi sur une fausse piste et erré dans des visions inégalables, ne découvrant nulle part sur la terre ce pays magique et réel qu'il espérait, ne voyant point, sur des gazons semés de futailles, des danses de paysans et de paysannes, pleurant de joie, trépignant de bonheur, s'allégeant, à force de rire, dans leurs jupes et dans leurs chausses. *Non, décidément, rien de tout cela n'était visible* (*). »

N'est-ce pas topique? Faudra-t-il récuser aussi J. K. Huysmans? Tel qu'on le connaît, il n'eut certes pas demandé mieux que de découvrir le pays de cocagne *des ripailles et des truandailles !*

Il est loin de notre pensée de vouloir amoindrir cette race à laquelle nous attachent des liens étroits et sacrés. Nous ne pensons qu'à la remettre à son plan, dans sa réelle perspective, afin qu'étant désormais moin confuse, elle soit mieux décrite, et devienne, nous en sommes convaincu, plus touchante et plus sympathique. Pourquoi ce petit coin des Flandres belges ferait-il exception dans la famille germanique et concentrerait-il des éléments en opposition radicale avec tous ceux dont les enfants sont les congénères? Comment expliquerait-on cet étonnant phénomène ? Les peuples du Nord sont portés à la taciturnité, à la rêverie. Nos Flamands n'échappent point à ces inclinations héréditaires. Quand on sera persuadé que leurs campagnes et leurs cités ne sont point peuplées exclusivement des lutteurs qui évoluent dans les toiles magistrales de Rubens et des puissantes beautés féminines qui y apparaissent comme leurs compagnes, quand on se résoudra à ne plus s'imaginer que les Flandres entières sont habitées par des Ajax et des Diomède en train de faire des effets de biceps et de torses, et par des amazones ou des nourrices dépoitraillées exhibant leurs monstrueux insignes, nous serons chez nous, et nos écrivains feront des œuvres qui pénètreront mieux jusqu'à nos cœurs, parce qu'elles nous diront mieux ce que nous voyons.

(*) L'*Art Moderne* 1883, p. 381.

LAMBERT HERMAN

Lambert Herman, le sculpteur qu'une incurable maladie a frappé il y a quelques années dans l'épanouissement du talent, vient de mourir. L'agonie intellectuelle avait lentement préparé

(*) *A Rebours*, p. 181.

la catastrophe définitive, et les regrets que provoque sa fin ne font que raviver la profonde douleur qu'éprouvèrent jadis ses amis à la nouvelle du terrible mal qui arrêta brusquement ses travaux.

Son nom allonge la liste des martyrs de l'Art. Cette fois encore, comme pour confirmer la désolante observation que nous fîmes à la mort de Fontaine, de Pantazis, de Sacré, de Chabry, de Liévin De Winne, de tous les désastres qui marquent de croix noires la route triomphale de l'Art jeune, c'est un vigoureux soldat des idées modernes qui tombe, ayant à peine atteint la maturité de l'âge et avant que son nom n'ait fait sa trouée.

Contemporain et ami de Charles Van der Stappen, de Paul de Vigne, de Thomas Vinçotte, — glorieuse trinité qui fait rayonner à l'étranger le prestige de la sculpture belge — Lambert Herman, avec eux, substitua à la raideur de l'école classique le mouvement et la vie; son art avait pour base l'observation scrupuleuse de la nature, qu'il entrevoyait à travers son idéal d'artiste en la revêtant des grâces et des souplesses que lui avaient révélées l'étude des maîtres italiens.

Après un stage à Paris, chez le sculpteur Dumont que la mort vient aussi de frapper, il passa trois ans à Rome et s'établit ensuite à Bruxelles, dans l'un des ateliers du caravansérail artistique de la rue de la Charité.

Sa figure de *la Nuit*, qui appartient à M. Henri Orban, obtint en 1877, à Paris, puis au Salon triennal de Gand, un succès justifié. Un bas-relief intitulé *Diane*, qu'il exposa l'année suivante à Bruxelles, fixa sa réputation. On peut voir de lui, au Palais des Académies, du côté de la place du Trône, un fort beau bas-relief qui fut, croyons-nous, sa dernière œuvre. Lambert Herman laisse, en outre, un très grand nombre de bustes et de médaillons, empreints de ce souci de la vérité et de l'amour des formes élégantes qui fut la caractéristique de son talent.

Avec son visage ovale, encadré d'une soyeuse barbe noire clairsemée, son nez en bec d'aigle, son teint légèrement bistré, ses yeux vifs, on l'eût pris pour un de ces capitaines de Philippe II dont le pinceau des maîtres a perpétué le souvenir. Il n'avait, toutefois, rien d'espagnol. Lambert Herman était Belge, issu d'une famille belge. Il naquit à Liège, et c'est dans cette ville qu'il fit ses premières études.

C'est à Uccle, dans la maison où échouent tant d'infortunes, qu'est venu s'accomplir le naufrage de cette vie toute consacrée à l'art, subitement dissoute à 47 ans.

Livres nouveaux

Un Crime, par Henry Gréville. — Paris, librairie Plon, 1884.

Heureux les éditeurs qui mettent la main sur le filon qu'ils peuvent monnayer en volumes à la devise : Vingtième mille, vingt-cinquième mille ! MM. Plon, Nourrit et Cie ont découvert quelques-unes de ces précieuses veines qui, si elles ne sont pas d'or pur, n'en sont pas moins riches en métal. Fortuné du Boisgobey, Ernest Daudet, Henry Gréville et d'autres, — Henry Gréville surtout, — sont au nombre de ces terrains aurifères que les éditeurs exploitent amoureusement.

Le rendement est certain, chronométriquement régulier. A telle date, un volume. A telle autre, un second. Il aura ses trois cents pages. Il sera suffisamment passionné pour être dévoré en contrebande, à la lumière de la bougie posée sur la table de nuit, par les pensionnaires à l'affût de sensations âpres; assez intéressant pour être lu, en chemin de fer, par les voyageurs qui l'achètent à la bibliothèque de la gare; assez dramatique et compliqué pour être découpé en feuilletons numérotés et être servi aux abonnés; suffisamment honnête, après tout, pour traîner sur les tables des salons bourgeois et égayer de sa robe jaune les guéridons des villas. Que de qualités, à défaut de mérites! Et petit à petit s'allonge, sur le dos des nouveaux venus, la liste des prédécesseurs. *Folle Avoine* est en tête, avec l'*Ingénue*. *Dosia* a atteint son quarante-sixième mille. *La Niania* en est à son vingtième mille seulement, mais *Marier sa fille* arrive au vingt-deuxième et *Sonia* au vingt-sixième.

Un crime, qui perpétue les recettes connues, — avec ou sans jeu de mots, au choix, — est l'histoire d'une paysanne d'allures passablement sauvages entrée au service d'une paralytique très douce, à Rouen, et qui tue celle-ci d'un coup de chenêt, parce que sa maîtresse lui reproche, avec quelque raison, d'avoir avec son mari des relations qui ne s'arrêtent pas aux devoirs habituels des femmes de ménage. Relâchée, faute de preuves, au cours de l'instruction, Monique retombe dans les bras de son *pays*, à qui elle avoue tout et qui, en l'épousant, passe généreusement l'éponge sur l'histoire du chenêt et... sur l'autre.

Si ce n'est pas très vraisemblable, ce n'est pas non plus très-bien écrit, et cela atteindra certes, comme les aînés d'Henry Gréville, son chiffre respectacle de *mille*.

Exposition Lenain

M. Louis Lenain, qui remporta il y a deux ans le prix de Rome pour la gravure, vient d'adresser à l'Académie de Belgique son envoi réglementaire. Ce sont trois dessins, *Judith*, *Diane* et la *Femme au bain*. Ils ont été exposés pendant quelques jours au Palais des Académies, où le public a été admis à en apprécier les qualités.

A voir ce modelé gras, ces lignes voluptueuses qui font bomber les gorges, saillir les croupes des trois charnelles créatures choisies pour modèles par l'artiste, il est aisé de voir que l'influence italienne n'a guère troublé les yeux flamands du jeune artiste, et que ceux qui l'ont attiré d'un invincible attrait vers les formes redondantes, vers les grasses incarnations, vers les beautés sensuelles et charnues, ce sont les maîtres de notre pays, triomphant là bas, parmi les raffinés et les élégants, et chantant la glorification de la chair, sans se soucier du milieu ascétique où le hasard les a placés.

« A vrai dire, pour ceux qui ont suivi M. Lenain à travers son évolution artistique et qui connaissent les idées exprimées dans les différents rapports envoyés par lui à la classe des Beaux-Arts, a écrit un critique, son envoi était en quelque sorte pressenti. Il y défendait avec une rare conviction la suprématie de l'art de Rubens et de Jordaens sur l'art italien, à l'exception de l'art vénitien qui, pour lui, l'égalait à notre idéal flamand par les rutilances de la couleur. Chose bien faite pour dérouter de rigides censeurs, l'Italie, au lieu de lui ouvrir les yeux à la beauté noble et classique, ne faisant que renforcer en lui le goût instinctif pour la beauté pittoresque et matérielle ».

Les dessins de M. Lenain ont vivement intéressé les artistes et les amateurs qui fondaient sur lui des espérances qu'il réalise.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Suite (*).

I. Classe de quatuors, professeur : M. A. Cornélis.

Pas de premier prix; deuxième prix avec distinction, M. Bailly et Mlle Schmidt; deuxième prix, MM. G. Marchal et C. Marchal.

Cette classe est très médiocre et le jury s'est montré, cette fois encore, d'une excessive indulgence à l'égard des candidats et candidate.

II. Piano (jeunes filles), professeur : M. A Dupont.

Concours peu intéressant. Aucune des concurrentes n'a la moindre compréhension de l'œuvre qu'elle doit exécuter. Ainsi, toutes jouent des préludes et fugues de Bach avec de petites mines très agaçantes; aucune n'est même musicienne; toutes ont plus ou moins d'aplomb et de virtuosité.

Pas de premier prix; deuxième prix avec distinction, Mlles Ulhmann, Van Eycken et H. Schmidt; premier accessit, Mlle Junca.

III. Piano (prix Van Cutsem).

L'une des concurrentes, Mlle Accolay, s'est retirée au moment du concours; restaient présentes : Mlle Dratz et Mlle Gemma, qui, à l'unanimité, a obtenu le premier prix pour l'exécution, relativement satisfaisante, de trois œuvres de Liszt.

Il s'est passé à propos de ce concours un fait assez grave qui montre, une fois de plus, combien tout ce qui se passe au Conservatoire est soumis à l'arbitraire.

En vertu d'une donation faite par feu Mlle Laure Van Cutsem, une somme de 1,000 francs a été spécialement affectée à un prix de piano — nous transcrivons la note insérée au programme — pour les jeunes filles ayant obtenu un premier ou un second prix dans les trois dernières années, les concurrentes ayant à exécuter un ou plusieurs morceaux choisis par elles, de préférence parmi les œuvres de Schumann et de Liszt.

La direction du Conservatoire avisa de cette généreuse disposition les jeunes filles qui se trouvaient dans les conditions requises, en ajoutant, chose bizarre, que la durée des épreuves ne pourrait pas dépasser *douze* minutes pour chacune des concurrentes.

Douze minutes? Ni plus ni moins? Enfin, soit.

Une ancienne élève, premier prix de 1882, fut invitée officiellement, comme les autres, à concourir. Elle avait, ses études finies, pris les conseils d'un professeur étranger au Conservatoire, dont la réputation est bien assise et qui n'est nullement une gloire de clocher. Mais le concours, comme on le suppose, n'est pas restreint aux élèves qui sont restées fidèles aux musiciens de la maison.

Elle étudia consciencieusement le concerto en *mi bémol* de Liszt, se prépara à l'épreuve par des études assidues, mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle donna le titre de cette œuvre pour qu'on l'insérât au programme, en recevant en réponse une lettre du secrétaire du Conservatoire lui disant qu'il était impossible d'accepter ce morceau « parce qu'il était trop long et qu'il exigeait le concours de l'orchestre, ce qui rendait son exécution impossible. »

L'orchestre! Elle n'y avait pas songé. Tout émue, elle se rend chez le secrétaire. « Pourquoi me refuse-t-on le droit de concourir?

— L'épreuve ne peut durer que douze minutes.

— Je ne jouerai que la première partie de mon concerto.

— Nous n'avons pas d'orchestre à vous donner.

— Je me contenterai d'un accompagnement au piano. »

Le secrétaire eut une étonnante inspiration, qui coupa court au dialogue :

« Un second piano! C'est impossible. Le jury ne distinguerait pas lequel des deux concourt pour le prix »

Et voilà comment la pauvrette, qui n'avait plus le temps de mettre à l'étude une composition nouvelle, fut exclue du concours.

L'histoire a fait du bruit. Si nous n'en avons pas parlé plus tôt, c'est que les renseignements qu'on nous avait donnés étaient confidentiels. Mais aujourd'hui que des journaux l'ont contée, nous ne croyons plus être tenu au silence.

Les conséquences sont graves pour la jeune fille. Il s'agit d'un prix de 1,000 francs qu'elle avait chance de remporter et qu'elle avait dans tous les cas le droit de disputer à ses condisciples.

La disposition de Mlle Van Cutsem ne porte point que les concurrentes joueront uniquement des morceaux écrits pour le piano seul. En admettant que la direction ait le droit d'y ajouter cette clause restrictive, — ce qui est douteux, — au moins eût-il été juste de préciser ce point dans la circulaire annonçant le concours On eût évité à la fois un préjudice sérieux pour la jeune fille et l'impression fâcheuse qu'a produit cet ukase sur le public, qui n'est pas toujours disposé à l'indulgence et a parfois l'indiscrétion de rechercher, sous les actes, les mobiles.

IV. Chant, professeurs : Mme Lemmens-Sherrington, MM. Warnots et Cornélis.

1° *Chant italien.* — Trois demoiselles chantent à tue-tête de la musiquette vulgaire, vieillotte, ridicule, et le jury décerne le premier prix à Mlle Nono; le second prix à Mlle Douilly (jolie voix); le premier accessit à Mlle Page. Un répit, et l'on passe au :

2° *Chant français.* — Les concurrentes, ici, sont nombreuses, trop nombreuses. Plusieurs d'entre elles eussent dû ne point se présenter au concours : nous citerons Mlles Vieth, Corroy et Cornez, qui ont encore tout à apprendre.

Les autres, plus ou moins virtuoses, ne sont presque pas musiciennes. Exceptons Mlle Passmore, ingénûment émue; Mlle Grégoir, douée d'une voix un peu grêle, l'exact reflet de son tempérament superficiel; Mlle Vandaele, un beau contralto.

Un défaut commun à toutes les concurrentes, c'est la mauvaise articulation. Et pourtant chaque mot *doit* avoir sa résonnance musicale. C'est aussi une présomption déplaisante : ces demoiselles se croient artistes formées; il n'en est pas une parmi elles (nous faisons de la critique, non point de la galanterie). Toutes, elles *apprennent* à chanter.

Elles remplacent, il est vrai, ce qui leur manque de sens artiste, par des toilettes d'un goût presque toujours douteux : cela ne suffit point.

Voici le résultat de ce concours si éperdûment *suivi* parce qu'il est de bon ton d'aller au concours de chant, et aussi au concours de déclamation, autre exhibition de ridicules.

1er prix avec distinction : Mlles Verheyden et Vandaele, élèves de M. Warnots; 2e prix avec distinction : Mlles Buol, Hiernaux et Grégoir, élèves de M. Warnots; 2e prix : Mlles Baudelet, élève de M. Cornélis, Fierens et Bolle, élèves de M. Warnots; 1er accessit : Mlles Gerard, élèves de Mme Lemmens, Urbain et Passmore, élèves de M. Warnots; 2e accessit : Mlles Brass et Corroy, élèves de M. Warnots.

(*) Voy. l'*Art Moderne* du 29 juin 1884.

AU WAUX-HALL.

Le Waux-Hall a retrouvé les belles soirées à recettes des journées caniculaires qui incitent aux stations paresseuses sous les arbres, dans le bercement rythmé de l'orchestre. Mercredi, il inaugurait les concerts à sensation où la voix se mêle aux accords des instruments. M. Renaud, qui a débuté cette année à la Monnaie dans le rôle du grand prêtre de *Sigurd*, a fait résonner tout le Parc des éclats de sa voix sonore, grave, puissante. Il a été applaudi avec chaleur — c'est le mot — après son interpretation des *Rameaux* de Faure et d'un air du *Trouvère*.

Le lendemain, le programme, un peu monotone en ses derniers

soirs, a été renouvelé, épuré. On a entendu entre autres *Silvia*, de Léo Delibes, le *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns, la farandole provençale de l'*Arlésienne* de Bizet, — voila pour la musique française ; et, en fait de musique indigène, la *Marche jubilaire* de Léon Jehin, nerveusement conduite par l'auteur, et la transcription symphonique de Joseph Dupont sur *Lohengrin*.

Ce soir, l'orchestre jouera entre autres : 1. *Robespierre*, ouverture (Litolf) ; 2. *El Turia*, valse (Granadi) ; 3. *Les Huguenots*, fantaisie (Hanssens) ; 4. *Rapsodie hongroise* (Liszt) ; 5. *Le pré aux Clercs*, fantaisie (Rosar. Solistes : MM. Hermann et Briffaux.

On annonce pour demain lundi un concert extraordinaire avec le concours de M. Bailly, violoniste.

Le jeudi 17 juillet aura lieu une audition de quelques-unes des œuvres de M. Gustave Huberti, dirigées par le compositeur.

On y entendra deux parties (scherzo et largo) de la *Symphonie funèbre*, exécutée en 1883 aux Concerts populaires, le *Triomffeest*, poème symphonique composé pour le festival de Gand, un fragment d'une *Suite d'orchestre* (La Chasse) et la marche funèbre *Wilhelm van Oranje's dood*.

Chronique judiciaire des arts

Contrefaçon littéraire.

La Cour d'appel de Bruxelles (2e ch.), présidée par M. Joly, a tranché le 30 mai dernier une question assez intéressante de propriété littéraire. M. Payen, gérant et co-propriétaire de la *Belgique judiciaire*, avait assigné aux fins de dommages-intérêts l'éditeur du *Répertoire général de jurisprudence*, Bruylant-Christophe et Cie, pour avoir emprunté à son recueil les sommaires et notices des décisions judiciaires qu'il contient.

Débouté par le tribunal de commerce parce qu'il n'avait pas, d'après le jugement, rempli les formalités nécessaires pour conserver son droit exclusif de propriété, M. Payen a interjeté appel de cette décision. Il se fondait notamment sur ce que la *Belgique judiciaire* n'est pas une ouvrage de littérature et qu'on ne peut par conséquent lui appliquer les dispositions de la loi du 25 janvier 1817, qui prescrit le dépôt.

Mais la Cour en a décidé autrement. Selon elle, cette loi ne s'applique pas seulement aux œuvres de littérature proprement dite, mais à toutes les publications, quelles qu'elles soient.

Le dépôt de la *Belgique judiciaire* n'ayant pas été fait à l'époque de sa publication ou avant, ainsi que l'exige la loi, cette revue est tombée dans le domaine public et par suite le *Repertoire de jurisprudence* a pu, sans concurrence déloyale, reproduire les notices et sommaires de ce recueil.

Expositions a venir

Nous avons annoncé déjà qu'une exposition universelle serait ouverte à Anvers en 1885. La *Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts* y adjoindra, au lieu du Salon triennal, une exposition des Beaux-Arts ayant un caractère d'universalité analogue à ce qui a été fait à Londres en 1852, à Vienne 1874, à Paris en 1878, à Amsterdam en 1883, c'est-à-dire qu'elle demandera aux nations étrangères leur intervention officielle et leur laissera le soin de régler elles-mêmes par des commissaires spéciaux, dans des locaux séparés, leur participation à l'exposition.

Celle-ci s'ouvrira en mai 1885 et se fermera en octobre.

L'exposition sera ouverte aux œuvres des belges et étrangers vivants au 1er mai 1878 (ou bien : au 1er août 1880) comprises dans une des cinq classes suivantes :

1° Peinture. 2° Dessin, pastel, aquarelle et miniature. 3° Sculpture. 4° Architecture. 5° Gravure et lithographie.

Le nombre total des ouvrages que les artistes belges sont admis à exposer est limité à 700 pour la 1re classe, 100 pour la 2e, 200 pour la 3e, 50 pour la 4e, 100 pour la 5e.

Le *Bayrisches Gewerbemuseum* de Nuremberg organise pour 1885 une exposition d'ouvrages d'orfèvrerie, joaillerie, bronzes d'art et d'ameublement ainsi que des machines, articles et matières servant à leur confection. Sont invités à y prendre part tous les industriels et fabricants allemands et étrangers.

L'exposition aura lieu à Nuremberg, dans le nouveau local d'exposition du Musée, bâtiment construit en matériaux incombustibles — fer et pierre. Elle sera ouverte solennellement le 15 juin et fermée le 30 septembre.

Chaque exposant recevra une médaille commémorative conférée par la ville de Nuremberg. Des médailles d'or et d'argent seront en outre décernées.

Petite chronique

Les recettes du Salon de 1884 ont atteint à peu près les mêmes chiffres que celles de 1883, soit environ 300,000 francs, produit des entrées auquel il faut joindre celui des vestiaires, du buffet, etc. Les entrées gratuites du dimanche ont presque doublé cette année. Au dernier Salon, elles s'élevaient en moyenne à 18,000 par dimanche ; cette année-ci elles ont atteint une moyenne de 34,000. La dernière journée d'entrée tombait un vendredi, à cinq francs : il y a eu par suite moins de monde que l'année dernière où l'on avait compté 7,254 visiteurs payants, le dernier jour. Le vendredi 20 juin on a relevé 900 entrées payantes et 3,200 entrées de faveur.

Sur ses recettes, la Société des Artistes français prélève environ 20,000 francs qu'elle distribue aux artistes nécessiteux ; 2,000 francs qu'elle paie à l'Assistance publique et 2,000 francs qu'elle alloue à l'Orphelinat des Arts pour l'éducation des filles des artistes pauvres. Depuis le 27 mai, jour de la réouverture du Salon, après le vote des récompenses, trente-neuf sociétés de bienfaisance ont envoyé quotidiennement leurs dames patronesses quêter dans les salles du palais de l'Industrie. Cette quête a produit la somme respectable de 21,600 francs.

Dimanche 22 juin, à 6 1/2 heures, ont eu lieu à Brühl, près de Cologne, les funérailles de Louis Brassin. Toute la population de la petite ville était sur pied. Plusieurs personnes de Bruxelles avaient fait le voyage et notamment deux des anciens élèves de Brassin, MM. Dujardin et A. De Greef, chargés de déposer sur la tombe la couronne du Conservatoire de Bruxelles. Une gerbe de fleurs a été déposée également au nom de la Société Wagner de Bruxelles et du *Guide musical*. Deux magnifiques couronnes avaient été envoyées de Saint-Pétersbourg par des professeurs du Conservatoire et les élèves du regretté professeur. Le *Maennergesang Verein* de Cologne, dont Louis Brassin était membre d'honneur, assistait en corps à la cérémonie funèbre. A la maison mortuaire et au cimetière cette célèbre société chorale a chanté plusieurs chœurs appropriés à la circonstance qui ont vivement impressionné tous les assistants.

L'annonce suivante, publiée dans le dernier numéro d'un journal musical, nous rend rêveur :

On offre un emploi stable dans un établissement industriel de Bruxelles, à un musicien jouant un instrument à vent quelconque et pouvant tenir dans les bureaux l'emploi de correspondant en français et en flamand. Transmettre les demandes aux bureaux du journal par lettre adressée aux initiales C. K.

Pourquoi ce correspondant doit-il savoir jouer d'un instrument à vent ? Et pourquoi d'un instrument à vent quelconque ? Le mystérieux industriel à la recherche de cet employé cumulard prépare-t-il un traité ayant pour objet *De l'influence des instruments à vent sur la rédaction française et flamande ?* Nous serions heureux de voir cette énigme résolue.

Il résulte de la liste officielle de l'administration postale impériale allemande, remontant au 8 juillet dernier, qu'à cette époque il paraissait dans toute l'Allemagne 5,041 journaux et revues, non compris les autres publications périodiques, d'ailleurs peu nombreuses, qui ne sont pas expédiées par la poste. 4,934 de ces journaux étaient rédigés en langue allemande, 96 dans les autres idiomes

usités dans ce pays, savoir : 35 en français (22 en Alsace-Lorraine, y compris les feuilles qui se publient dans les deux langues, en allemand et en français), 29 en polonais, 19 en danois, 7 en lithuanien et 6 dans la langue des Verdes. On compte, en outre, 3 journaux anglais, 2 italiens, 2 espagnols, 2 en langue hébraïque, 1 en russe et un en hollandais. En ne tenant compte que du nombre des journaux, l'Allemagne est incontestablement le pays du monde où il en paraît le plus, après les États-Unis cependant, qui lui sont bien supérieurs sous ce rapport ; car, dans la république américaine, il se publie 11,314 journaux, dont 10,515 en anglais et 641 en allemand. Ceux qui sont rédigés dans d'autres langues sont beaucoup moins nombreux. Après les journaux rédigés en anglais, les feuilles allemandes occupent le premier rang. Dans l'état de New-York il s'en publie 97, dans l'état d'Ohio 89, en Pensylvanie 87, dans l'Illinois 70.

Quant aux autres pays, la statistique donne les chiffres suivants : la France, 3,716 journaux et autres publications périodiques, la Grande-Bretagne et l'Irlande, 3,083 ; l'Autriche-Hongrie, 2,024 ; l'Italie, 1,378 ; la Suisse, 561.

Des 2,024 journaux de l'Autriche-Hongrie, 1,378 (dont 912 allemands) paraissent dans les pays en decà de la Leitha et 646 (dont 106 allemands) au delà de la Leitha.

Mais si, au lieu de prendre le nombre des journaux publiés pour base des appréciations, on prend comme telle le rapport qui existe entre ce nombre et le chiffre de la population, on arrive à ce résultat que l'empire d'Allemagne (avec 1 journal sur 8,973 habitants) occupe le troisième rang après les États-Unis (1 journal sur 4,433 habitants) et la Suisse (1 journal sur 5,073 habitants). La France ne vient qu'au quatrième rang ; mais Paris, avec ses 1,343 journaux, est incontestablement la ville du monde où il s'en publie le plus.

PARC LÉOPOLD. — Concerts symphoniques, dirigés par M. Neufcour, les dimanche, lundi et jeudi de chaque semaine, à 7 1/2 heures du soir. Entrée : 50 centimes, enfants 25 centimes.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÈCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

APPAREILS D'ÉCLAIRAGE

BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 28. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 JUILLET 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

A REBOURS, par J.-K. Huysmans. — VICTOR MASSÉ. — LE POLL DES ARTISTES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE (Suite). — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le Juif de Bagdad.* — PETITE CHRONIQUE.

A REBOURS

par J.-K. HUYSMANS. Paris, Charpentier et Cie, 1884, 294 p. in-12.

Premier article.

Un livre étrange. Enigmatique. D'un démêlement presque impossible. Il faudrait que l'auteur intervint, disant : Vous ne devinez pas? Voici ce que c'est. Un livre ennuyant d'abord, puis âprement intéressant, auquel on en veut tout le long de la lecture, mais qu'on ne lâche pas. Dont on pense : Quel mauvais compagnon, dans quels recoins suspects me mène-t-il? Et qu'on suit. Dont on ne peut se détacher, qui a la séduction du vice, avec son horreur. On s'interroge : est-ce de l'art? On se répond : oui, quand on regarde les détails, étonnants, contorsionnés, diaboliquement humains. On se répond : non, quand on essaie de saisir l'ensemble, difforme, acéphale, acaudale, chimérique, lardé, truffé d'excentricités et de monstruosités : Quelque chose comme cette invraisemblable chute de mauvais anges de Breughel, aveuglant cauchemar qui précipite dans les abîmes une averse d'êtres à la fois grotesques et terribles, mi-légumes, mi-insectes, mi-poissons, mi-oiseaux, comme si tous les organismes, démembrés et brouillés dans un abominable chaos, se sauvaient en rattrapant au hasard les débris et s'en faisant une individualité nouvelle, risiblement épouvantable.

Qu'est-ce que c'est que ça? Oui, qu'est-ce que c'est que ça? La névrose du raffinement. La théorie de l'hallucination. Le rêve organisé du buveur d'opium. L'éloge morbide de la décadence. L'horreur pour le bourgeois devenue démence La manie de l'illuminisme. Le tout obtenu par le développement d'une excentricité de commande, mélangé d'articles critiques évacués bon gré mal gré, comme des cartes forcées littéraires; arrosé de bonnes rasades de louanges pour les camarades et pour les maîtres favoris : les feux de Bengale à Baudelaire, la torche à Flaubert, les cierges aux Goncourt et à Zola, le coup d'encensoir à Balzac, puis les verres de couleur et les lampions à des artistes douteux, délibérément claqués grands hommes, estampillés d'un timbre express pour la postérité..... contemporaine.

C'est une de ces œuvres corrompues qui font trouver fades tout le reste, quoique détestées elles-mêmes. Elles opèrent l'odieux miracle des vices contre nature, des raffinements monstrueux dont l'auteur dit au chapitre où il décrit certaines voluptés essayées par son héros : Il n'y pensait plus sans frémir; jamais il n'avait supporté un plus attirant et plus impérieux fermage; jamais il n'avait connu des périls pareils, jamais il ne s'était senti plus douloureusement satisfait.

Et ailleurs, quand il dépeint la Salomé devant la

figure jaune, parcheminée, annelée de rides, décimée par l'âge du tétrarque Hérode, c'est encore son œuvre qu'il met symboliquement en scène et inconsciemment peut-être : La face recueillie, solennelle, presque auguste, elle commence la lubrique danse qui doit réveiller les sens assoupis du vieux roi : ses seins ondulent; et, au frottement de ses colliers qui tourbillonnent, leurs bouts se dressent; sur la moiteur de sa peau les diamants, attachés, scintillent; ses bracelets, ses ceintures, ses bagues, crachent des étincelles; sur sa robe triomphale, couturée de perles, ramagée d'argent, lamée d'or, la cuirasse des orfèvreries dont chaque maille est une pierre, entre en combustion, croise des serpenteaux de feu, grouille sur la chair mate, sur la peau rose-thé, ainsi que des insectes splendides aux élytres éblouissants, marbrés de carmin, ponctués de jaune aurore, diaprés de bleu d'acier, tigrés de vert paon.

Brrrr!... Essayons de nous reconnaître. Essayons surtout de faire connaître le héros, ce miraculeusement bizarre duc Jean Floressas des Esseintes, né au château de Lourps : grêle jeune homme de trente ans, anémique et nerveux, aux joues caves, aux yeux d'un bleu froid d'acier, au nez éventé et pourtant droit, aux mains sèches et fluettes, ressemblant à l'un de ses aïeux, mignon d'Henri III, dont il avait la barbe en pointe d'un blond extraordinairement pâle, et l'expression ambiguë tout à la fois lasse et habile. C'est sur ce personnage, qu'en un fragile équilibre, roule tout le livre comme un sportsman vicieux sur un vélocipède.

Ce fantôme ou ce fantoche doit être amené peu à peu à la solitude où l'auteur veut le calfeutrer pour qu'il y puisse chevaucher librement ses chimères. Il le met successivement en rapport avec le vieux monde aristocratique, puis avec les jeunes gens de sa caste, puis avec les hommes de lettres, les libres-penseurs, les doctrinaires de la bourgeoisie, les filles, les actrices, les femmes de toutes les robes. Et l'ayant ainsi cuit à point, il reprend : Il comprit enfin que le monde est, en majeure partie, composé de sacripants et d'imbéciles. Décidément, il n'avait aucun espoir de découvrir chez autrui les mêmes aspirations et les mêmes haines, aucun espoir de s'accoupler avec une intelligence qui se complût, ainsi que la sienne, dans une studieuse décrépitude, aucun espoir d'adjoindre un esprit pointu et chantourné tel que le sien, à celui d'un écrivain ou d'un lettré. Enervé, mal à l'aise, indigné par l'insignifiance des idées échangées et reçues, il devenait comme ces gens dont a parlé Nicole, qui sont douloureux partout; il en arrivait à s'écorcher constamment l'épiderme, à souffrir des balivernes patriotiques et sociales débitées, chaque matin, dans les journaux, à s'exagérer la portée des succès qu'un tout-puissant public réserve toujours et quand même aux œuvres écrites sans idées et sans style. Il rêvait à une thébaïde raffinée, à un désert confortable, à une arche immobile et tiède où il se réfugierait loin de l'incessant déluge de la sottise humaine.

Bon. Nous y voilà. Que va-t-il faire dans cette thébaïde? Vous allez voir. Mais pour se préparer aux renversants mystères qui s'y célébreront, point n'est superflu de dire ce qu'il faisait avant de s'y cloîtrer. Ecoutez.

Jadis, alors qu'il recevait chez lui des femmes, il avait composé un boudoir où, au milieu des petits meubles sculptés dans le pâle camphrier du Japon, sous une espèce de tente en satin rose des Indes, les chairs se coloraient doucement aux lumières apprêtées que blutait l'étoffe. Cette pièce où des glaces se faisaient écho et se renvoyaient à perte de vue, dans les murs, des enfilades de boudoirs roses, avait été célèbre parmi les filles qui se complaisaient à tremper leur nudité dans ce bain d'incarnat tiède qu'aromatisait l'odeur de menthe dégagée par le bois des meubles... Par haine, par mépris de son enfance, il avait pendu au plafond de cette pièce une petite cage en fil d'argent où un grillon enfermé chantait comme dans les cendres des cheminées du château de Lourps.

Des Esseintes avait aussi créé des ameublements fastueusement étranges, divisant son salon en une série de niches, diversement tapissées et pouvant se relier par une subtile analogie, par un vague accord de teintes joyeuses ou sombres, délicates ou barbares, au caractère des œuvres latines et françaises qu'il aimait. Il s'installait alors dans celle de ces niches dont le décor lui semblait le mieux correspondre à l'essence même de l'ouvrage que son caprice du moment l'amenait à lire. Enfin, il avait fait préparer une haute salle, destinée à la réception de ses fournisseurs; ils entraient, s'asseyaient les uns à côté des autres, dans des stalles d'église, et alors il montait dans une chaire magistrale et prêchait le sermon sur le dandysme, adjurant ses bottiers et ses tailleurs de se conformer, de la façon la plus absolue, à ses brefs en matière de coupe, les menaçant d'une excommunication pécuniaire s'ils ne suivaient pas, à la lettre, les instructions contenues dans ses monitoires et ses bulles. Il se vêtait de costumes de velours blanc, de gilets d'orfroi, en plantant, en guise de cravate, un bouquet de Parme dans l'échancrure décolletée d'une chemise. Il donnait aux hommes de lettres des dîners retentissants, un entre autres, renouvelé du XVIII^e^ siècle, où, pour celébrer la plus futile des mésaventures, il avait organisé un repas de deuil. Dans la salle à manger tendue de noir, ouverte sur le jardin de sa maison subitement transformé, montrant ses allées poudrées de charbon, son petit bassin maintenant bordé d'une margelle de basalte et rempli d'encre et ses massifs tout disposés de cyprès et de pins, le dîner avait été apporté sur une nappe noire, garnie de corbeilles de

violettes et de scabieuses, éclairée par des candélabres où brûlaient des flammes vertes et par des chandeliers ou flambaient des cierges. Tandis qu'un orchestre dissimulé jouait des marches funèbres, les convives avaient été servis par des négresses nues, avec des mules et des bas en toile d'argent, semée de larmes. On avait mangé dans des assiettes bordées de noir, des soupes à la tortue, des pains de seigle russe, des olives mûres de Turquie, du caviar, des poutargues de mulets, des boudins fumés de Francfort, des gibiers aux sauces couleur de jus de réglisse et de cirage, des coulis de truffes, des crêmes ambrées au chocolat, des poudings, des brugnons, des raisinés, des mûres et des guignes; bu dans des verres sombres, les vins de la Limagne et du Roussillon, des Tenedos, des Val de Penas et des Porto; savouré, après le café et le brou de noix, des kwas, des porter et des stout. Le dîner de faire-part d'une virilité momentanément morte, était-il écrit sur les lettres d'invitations semblables à celles des enterrements.

Il y avait de cela quelques années, il s'était croisé, rue de Rivoli, un soir, avec un galopin d'environ seize ans, un enfant pâlot et fûté, tentant de même qu'une fille. Il suçait péniblement une cigarette dont le papier crevait, percé par les bûches pointues du caporal. Tout en pestant, il frottait sur sa cuisse des allumettes de cuisine qui ne partaient point; il les usa toutes. Apercevant alors des Esseintes qui l'observait, il s'approcha, la main sur la visière de sa casquette et lui demanda poliment du feu. Des Esseintes lui offrit d'aromatiques cigarettes de dubèque, puis il entama la conversation et incita l'enfant à lui conter son histoire. Elle était des plus simples, il s'appelait Auguste Langlois, travaillait chez un cartonnier, avait perdu sa mère et possédait un père qui le battait comme plâtre. Des Esseintes l'écoutait pensif : — Viens boire, dit-il. Et il l'emmena dans un café où il lui fit servir de violents punchs. — L'enfant buvait, sans dire mot. — Voyons, fit tout à coup des Esseintes, veux-tu t'amuser, ce soir? c'est moi qui paie. Et il avait emmené le petit chez M^me^ Laure, une dame qui tenait, rue Mosnier, au troisième, un assortiment de fleuristes, dans une série de pièces rouges, ornées de glaces rondes, meublées de canapés et de cuvettes. Là, très ébahi, Auguste avait regardé, en pétrissant le drap de sa casquette, un bataillon de femmes. — N'aie donc pas peur, bêta, dit-il, s'adressant à l'enfant. Allons, fais ton choix, je régale. Et il poussa doucement le gamin qui tomba sur un divan, entre deux femmes. Elles se serrèrent un peu, sur un signe de madame, enveloppant les genoux d'Auguste, avec leurs peignoirs, lui mettant sous le nez leurs épaules poudrées d'un givre entêtant et tiède. — Alors ce n'est pas pour ton compte que tu viens, ce soir, dit à des Esseintes M^me^ Laure. Des Esseintes haussa les épaules. — Je tâche simplement de préparer un assassin, dit-il. Ce garçon est vierge et a atteint l'âge où le sang bouillonne; il pourrait courir après les fillettes de son quartier, demeurer honnête, tout en s'amusant, avoir, en somme, sa petite part du monotone bonheur réservé aux pauvres. Au contraire, en l'amenant ici, au milieu d'un luxe qu'il ne soupçonnait même pas et qui se gravera forcément dans sa mémoire; en lui offrant, tous les quinze jours, une telle aubaine, il prendra l'habitude de ces jouissances que ses moyens lui interdisent; admettons qu'il faille trois mois pour qu'elles lui soient devenues absolument nécessaires — et, en les espaçant comme je le fais, je ne risque pas de le rassasier; — eh bien, au bout de ces trois mois, je supprime la petite rente que je vais te verser d'avance pour cette bonne action, et alors il volera, afin de séjourner ici; il fera les cent dix-neuf coups, pour se rouler sur ce divan et sous ce gaz! En poussant les choses à l'extrême, il tuera, je l'espère, le monsieur qui apparaîtra mal à propos, tandis qu'il tentera de forcer son secrétaire; — alors, mon but sera atteint, j'aurai contribué, dans la mesure de mes ressources, à créer un gredin, un ennemi de plus pour cette hideuse société qui nous rançonne.

Voilà qui est trouvé, hein?

Tel était le personnage qui fut s'installer, en haut de Fontenay-aux-Roses, dans un endroit écarté, sans voisins, près du fort. Pourquoi faire? Voici.

D'abord il se transforme en noctambule.

A cinq heures, l'hiver, après la chute du jour, il déjeunait légèrement de deux œufs à la coque, de rôties et de thé; puis il dînait vers les onze heures; buvait du café, quelquefois du thé et du vin, pendant la nuit; picorait une petite dînette, sur les cinq heures du matin, avant de se mettre au lit. Il prenait ces repas, dont l'ordonnance et le menu étaient, une fois pour toutes, fixés à chaque commencement de saison, sur une table, au milieu d'une petite pièce, séparée de son cabinet de travail par un corridor capitonné, hermétiquement fermé, ne laissant filtrer, ni odeur, ni bruit, dans chacune des deux pièces qu'il servait à joindre. Cette salle à manger ressemblait à la cabine d'un navire avec son plafond voûté, muni de poutres en demi-cercle, ses cloisons et son plancher, en bois de pitchpin, sa petite croisée ouverte dans la boiserie, de même qu'un hublot dans un sabord. Ainsi que ces boîtes du Japon qui entrent, les unes dans les autres, cette pièce était insérée dans une pièce plus grande, qui était la véritable salle à manger bâtie par l'architecte. Celle-ci était percée de deux fenêtres, l'une, maintenant invisible, cachée par la cloison qu'un ressort rabattait cependant, à volonté, afin de permettre de renouveler l'air qui par cette ouverture

pouvait alors circuler autour de la boîte de pitchpin et pénétrer en elle; l'autre, visible, car elle était placée juste en face du hublot pratiqué dans la boiserie, mais condamnée; en effet, un grand aquarium occupait tout l'espace compris entre ce hublot et cette réelle fenêtre ouverte dans le vrai mur. Le jour traversait donc, pour éclairer la cabine, la croisée, dont les carreaux avaient été remplacés par une glace sans tain, l'eau, et, en dernier lieu, la vitre à demeure du sabord. Au moment où le samowar fumait sur la table, alors que, pendant l'automne, le soleil achevait de disparaître, l'eau de l'aquarium durant la matinée vitreuse et trouble, rougeoyait et tamisait sur les blondes cloisons des lueurs enflammées de braises. Quelquefois, dans l'après-midi, lorsque, par hasard, des Esseintes était réveillé et debout, il faisait manœuvrer le jeu des tuyaux et des conduits qui vidaient l'aquarium et le remplissaient à nouveau d'eau pure, et il y faisait verser des gouttes d'essences colorées, s'offrant, à sa guise ainsi, les tons verts ou saumâtres, opalins ou argentés, qu'ont les véritables rivières, suivant la couleur du ciel, l'ardeur plus ou moins vive du soleil, les menaces plus ou moins accentuées de la pluie, suivant, en un mot, l'état de la saison et de l'atmosphère. Il se figurait alors être dans l'entre-pont d'un brick, et curieusement il contemplait de merveilleux poissons mécaniques, montés comme des pièces d'horlogerie, qui passaient devant la vitre du sabord et s'accrochaient dans de fausses herbes; ou bien, tout en aspirant la senteur du goudron, qu'on insufflait dans la pièce avant qu'il y entrât, il examinait, pendues aux murs, des gravures en couleur représentant, ainsi que dans les agences des paquebots et des Lloyd, des steamers en route pour Valparaiso et la Plata, et des tableaux encadrés sur lesquels étaient inscrits les itinéraires de la ligne du Royal mail steam Packet, des compagnies Lopez et Valéry, les frets et les escales des services postaux de l'Atlantique. Puis, quand il était las de consulter ces indicateurs, il se reposait la vue en regardant les chronomètres et les boussoles, les sextants et les compas, les jumelles et les cartes éparpillées sur une table au dessus de laquelle se dressait un seul livre relié en veau marin, les aventures d'Arthur Gordon Pym, spécialement tiré pour lui, sur papier vergé, pur fil, trié à la feuille, avec une mouette en filigrane. Il pouvait apercevoir enfin des cannes à pêche, des filets brunis au tan, des rouleaux de voiles rousses, une ancre minuscule en liège, peinte en noir, jetés en tas près de la porte qui communiquait avec la cuisine par un couloir garni de capitons et résorbait, de même que le corridor rejoignant la salle à manger au cabinet de travail, toutes les odeurs et tous les bruits. Il se procurait ainsi en ne bougeant point, les sensations rapides, presque instantanées, d'un voyage au long cours.

Dans la salle à manger, pratiquée dans l'une des cloisons, une armoire contenait une série de petites tonnes, rangées côte à côte, sur de minuscules chantiers de bois de santal, percées de robinets d'argent au bas du ventre. Il appelait cette réunion de barils à liqueurs, son orgue à bouche. Une tige pouvait rejoindre tous les robinets, les asservir à un mouvement unique, de sorte qu'une fois l'appareil en place, il suffisait de toucher un bouton dissimulé dans la boiserie, pour que toutes les cannelles, tournées en même temps, remplissent de liqueur les imperceptibles gobelets placés au dessous d'elles. L'orgue se trouvait alors ouvert. Les tiroirs étiquetés « flûte, cor, voix céleste » étaient tirés, prêts à la manœuvre. Des Esseintes buvait une goutte, ici, là, se jouait des symphonies intérieures, arrivait à se procurer, dans le gosier, des sensations analogues à celles que la musique verse à l'oreille. Du reste, chaque liqueur correspondait, selon lui, comme goût, au son d'un instrument. Le curaçao sec, par exemple, à la clarinette dont le chant est aigrelet et velouté; le kummel au hautbois dont le timbre sonore nasille; la menthe et l'anisette, à la flûte, tout à la fois sucrée et poivrée, piaulante et douce; tandis que, pour compléter l'orchestre, le kirsch sonne furieusement de la trompette; le gin et le whisky emportent le palais avec leurs stridents éclats de pistons et de trombones, l'eau-de-vie de marc fulmine avec les assourdissants vacarmes des tubas, pendant que roulent les coups de tonnerre de la cymbale et de la caisse frappés à tour de bras, dans la peau de la bouche, par des rakis de Chio et les mastics! Il pensait aussi que l'assimilation pouvait s'étendre, que des quatuors d'instruments à cordes pouvaient fonctionner sous la voûte palatine, avec le violon représentant la vieille eau-de-vie, fumeuse et fine, aiguë et frêle; avec l'alto simulé par le rhum plus robuste, plus ronflant, plus sourd; avec le vespétro déchirant et prolongé, mélancolique et caressant comme un violoncelle; avec la contre-basse, corsée, solide et noire comme un pur et vieux bitter. On pouvait même, si l'on voulait former un quintette, adjoindre un cinquième instrument, la harpe, qu'imitait par une vraisemblable analogie, la saveur vibrante, la note argentine, détachée et grêle du cumin sec.

Regardant, un jour, un tapis d'Orient, à reflets, et, suivant les lueurs argentées qui couraient sur la trame de la laine, jaune aladin et violet prune, il s'était dit : il serait bon de placer sur ce tapis quelque chose qui remuât et dont le ton foncé aiguisât la vivacité de ces teintes. Possédé par cette idée il avait vagué, au hasard des rues, était arrivé au Palais-Royal, et devant la vitrine de Chevet s'était frappé le front. Une énorme tortue était là, dans un bassin. Il l'avait achetée : puis, une fois abandonnée sur le tapis, il s'était assis devant elle et il l'avait longuement contemplée, en clignant de

l'œil. Décidément la couleur tête-de-nègre, le ton de Sienne crue de cette carapace salissait les reflets du tapis sans les activer; les lueurs dominantes de l'argent étincelaient maintenant à peine, rampant avec les tons froids du zinc écorché, sur les bords de ce test dur et terne. Il se rongea les ongles, cherchant les moyens de concilier ces mésalliances, d'empêcher le divorce résolu de ces tons; il découvrit enfin que sa première idée, consistant à vouloir attiser les feux de l'étoffe par le balancement d'un objet sombre mis dessus était fausse; en somme, ce tapis était encore trop voyant, trop pétulant, trop neuf. Les couleurs ne s'étaient pas suffisamment émoussées et amoindries; il s'agissait de renverser la proposition, d'amortir les tons, de les éteindre par le contraste d'un objet éclatant, écrasant tout autour de lui, jetant de la lumière d'or sur de l'argent pâle. Ainsi posée, la question devenait plus facile à résoudre. Il se détermina, en conséquence, à faire glacer d'or la cuirasse de sa tortue. Une fois rapportée de chez le praticien qui la prit en pension, la bête fulgura comme un soleil, rayonna sur le tapis dont les teintes repoussées fléchirent avec des irradiations de pavois wisigoths aux squames imbriquées par un artiste d'un goût barbare. Des Esseintes fut tout d'abord enchanté de cet effet; puis il pensa que ce gigantesque bijou n'était qu'ébauché, qu'il ne serait vraiment complet qu'après qu'il aurait été incrusté de pierres rares. Il choisit dans une collection japonaise un dessin représentant un essaim de fleurs partant en fusées d'une mince tige, l'emporta chez un joaillier, esquissa une bordure qui enfermait ce bouquet dans un cadre ovale, et il fit savoir au lapidaire stupéfié que les feuilles, que les pétales de chacune de ces fleurs, seraient exécutés en pierreries et montés dans l'écaille même de la bête.

Pour aujourd'hui nous en resterons là. Le lecteur commence à avoir quelqu'idée, sinon du but de l'auteur, au moins de sa manière et de son style. On le voit: pour qui souhaite du neuf, ceci en est.

Victor Massé

Avec Massé, mort la semaine dernière à Paris, s'en est allé le dernier représentant de la musique qu'on est convenu d'appeler *musique française*, quoiqu'elle ne représente qu'une des physionomies de l'art musical français. Sautillante, alerte, poudre aux cheveux et mouche au retroussis des lèvres, c'est bien la grisette bonne enfant, toujours prête à jeter son bonnet par dessus tous les moulins, que dépeignait Wagner quand il fixait les dominantes des trois grandes écoles qui se partageaient la faveur à l'époque où il apparut avec ses théories subversives.

Massé a été le continuateur d'Auber, dans le fauteuil duquel il s'est installé, à l'Institut, en 1877. S'il s'agit de perpétuer dans la docte assemblée les traditions de jadis, on ne pouvait mieux choisir : la muse qui inspira *Galatée* s'était évidemment souvenue, dans ses chuchottements mystérieux à l'oreille du compositeur, des rythmes qu'elle révéla autrefois à l'auteur des *Diamants de la Couronne* et du *Domino Noir*.

Non pas que la mélodie, dans l'une de ces œuvres, répétât celle des deux autres. C'est le moule dans lequel elle est coulée, c'est l'allure générale, c'est l'application de certaines formules en usage à l'Opéra comique, le travestissement de l'idée suivant un patron exigé par la mode, qui rapproche l'art de Massé de celui de son prédécesseur, ou plutôt du groupe de ses prédécesseurs, car qui dit Auber, dit Adam, Boieldieu, Hérold, les créateurs du genre. Aussi certaines qualités similaires : la musique de Massé — nous parlons de ses premières œuvres, ses seules bonnes — tinte gaiement dans les résonances d'un orchestre clair le gai carillon de ses motifs peu compliqués, faciles à retenir, et qui par là même, vrillés du coup dans l'oreille des bourgeois, y sont restés plantés et y demeureront sans doute jusqu'à la génération prochaine.

C'est là ce qui a fait la fortune de Massé. Prix de Rome en 1844, il vagabonde quelques années à travers l'Italie et l'Allemagne, en rapporte deux recueils de mélodies qui plaisent, et alors, régulièrement, avec une facilité que son art permet, presque chaque année il donne un opéra. En 1850, la *Chanteuse voilée* (1 acte); en 1852, *Galatée* (3 actes), qui fut le triomphe de Mme Ugalde; en 1853, *les Noces de Jeannette* (1 acte); en 1854, *la Fiancée du Diable*, qui ne réussit point, pas même dix ans après, en 1864, quand Mme Galli-Marié essaya, avec son bon petit cœur de débutante, de repêcher les débris du naufrage.

En 1855 aussi parut *Miss Fauvette*, qui ne fit que traverser le ciel d'un coup d'aile, et une opérette ou un opéra-comique (ces deux mots étaient alors presque synonymes) qu'accepta un théâtre viennois. Cela s'appelait : *la Favorite et l'Esclave*.

La même année, Massé fit jouer *les Saisons*, dont le poème un peu aride ne s'accordait guère avec son tempérament, puis, en 1856, *la Reine Topaze*. En 1857, *le Cousin de Marivaux* (1 acte), en 1858, *les Chaises à porteur* (1 acte), en 1859, *la Fée Carabosse*, et en 1863, *la Mule de Pedro*.

La mode était alors d'aller prendre les eaux à Bade, et Massé y fit représenter *le Cousin de Marivaux*, devant un public très français. Un petit acte composé en 1861, *le Dernier couplet*, un opéra en quatre actes, *Fior d'Aliza*, joué en 1866, à l'époque où Massé fut nommé professeur du Conservatoire, *le Fils du brigadier*, écrit l'année suivante, et plus récemment une tentative assez malheureuse de grand opéra, *Paul et Virginie*, comp'ètent la nomenclature des œuvres du maître.

De tout cela, *Galatée* est demeuré au répertoire, avec les *Noces de Jeannette*. Encore est-ce surtout à « l'air de la coupe » et à la « chanson de l'aiguille » que ces deux ouvrages doivent de s'être maintenus. De la *Reine Topaze*, une mélodie est restée, celle de *l'Abeille*, qui sert fréquemment dans les conservatoires de morceau de concours, dans les concerts de cheval de bataille aux débutantes. Il s'y trouve une suffisante quantité de trilles, de gammes chromatiques et diatoniques, d'arpèges, de fuselantes vocalises, pour qu'un jury puisse convenablement asseoir son jugement et le public monter au diapason voulu son enthousiasme.

Comme la mousse pétillant dans un clair verre de cristal, la musique de Massé laisse l'impression fugitive d'une chose fraîche, doucement excitante, faisant affluer au cerveau des idées riantes. Ce n'est pas un mince mérite, en notre siècle morose. Si le compositeur ne s'est pas élevé bien haut, il n'a jamais

rampé dans le terre à terre de trivialités. Après lui, la musique française, en fille inconstante, a définitivement rompu avec ses amours premières. Elle s'est rangée, elle a pris des amants sérieux qui ont été à Bayreuth et connaissent l'instrumentation savante. Mais, sournoisement, elle se rattrape en ouvrant à la dérobée son alcôve à Lecoq, à Audran, à Serpette, à Vasseur, — ses amants de cœur.

LE POLL DES ARTISTES

Les artistes bruxelles se sont réunis mercredi en assemblée plénière afin d'arrêter définitivement la liste de leurs candidats aux fonctions de membres de la commission d'admission, de placement et des récompenses du Salon.

Un vrai meeting, s'il vous plaît, avec convocation par circulaires, vote au scrutin secret, dépouillement de l'urne, proclamation des candidats, tout comme dans une association politique.

La liste adoptée est celle que nous avons publiée il y a quinze jours, à cette différence près que M. Emile Claus, qui a décliné la candidature qu'on lui offrait, a été remplacé par M. Michiels, graveur.

Ce dernier représentera les artistes anversois. M. Den Duyts est proposé pour le groupe des gantois et des liégeois, qui, aux termes du règlement, n'auront ensemble qu'un délégué. Bruxelles a désigné MM. Paul de Vigne et Isidore Verheyden, et il est à peu près certain, dès à présent, que ce choix sera ratifié par l'élection générale des artistes.

Deux autres peintres avaient été mis en avant pour la seconde des candidatures bruxelloises, MM. Constantin Meunier et Vogels, et certes ces deux artistes offraient, au même titre que les précédents, toutes les garanties d'impartialité et de talent désirables. On a procédé à un poll, afin que les délégués choisis représentassent exactement la majorité des artistes agissant dans la plénitude de leur libre arbitre, et c'est définitivement M. Verheyden qui a été élu.

Il ne reste aux artistes soucieux de leurs intérêts qu'à appuyer de commun accord les quatre candidats choisis et à voter pour eux avec ensemble. Il est à craindre, en effet, qu'au dernier moment surgissent des candidatures hostiles et qu'on tente, renouvelant des pratiques justement flétries, de composer la commission d'hommes capables de placer des intérêts personnels, l'esprit de parti ou des rancunes mesquines au dessus de la dignité de l'Art et du bien général des artistes.

La liste adoptée est patronnée par des artistes appartenant aux écoles d'art les plus différentes. Presque toutes les associations bruxelloises y sont représentées. Il s'agit donc, non de faire triompher les candidats d'un parti, mais de composer le jury de personnalités compétentes, impartiales et désintéressées.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Suite (*).

L'heure avancée à laquelle s'est terminé hier le concours de déclamation ne nous a pas permis d'en publier les résultats. Nous renvoyons donc à dimanche prochain notre compte-rendu de cette séance, qui clôture la série. Nous y ajouterons un article sur l'ensemble des concours de cette année.

Voici les lauréats des concours de la semaine dernière :

I. Chant (Hommes).

Deux concurrents seulement. M. Simons obtient le premier prix, M. Van Ruyskensvelde un premier accessit.

II. Duos de chambre (Prix de la Reine).

Mlles Grégoir et Bolle, dont nous avons parlé précédemment, remportent le prix, distançant quatre autres groupes de récipiendaires.

(*) Voy. l'*Art moderne* des 29 juin et 6 juillet 1884.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Juif de Bagdad.

La première chambre du tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans le procès intenté par M. Alexandre Dumas fils au peintre Jacquet, à propos de l'aquarelle connue sous le nom du *Juif de Bagdad*.

Conformément aux conclusions de M. le substitut Bard, le tribunal « fait défense à Jacquet et à ses ayants cause de livrer à la publicité le *Marchand juif*, de quelque manière que ce soit, et de le faire figurer dans une vente ou dans une exposition publique à un titre quelconque, réservant à M. Alexandre Dumas ses droits et actions pour le cas où il serait contrevenu à cette défense »; il déclare ensuite le demandeur mal fondé dans le surplus de ses conclusions tendant à obtenir notamment l'insertion du jugement dans vingt journaux :

Attendu qu'il n'est pas dénié et qu'il résulte d'ailleurs des documents de la cause que Jacquet a obéi à un ressentiment personnel, lorsqu'en février 1882, il a envoyé à l'exposition des aquarellistes et fait exposer publiquement dans les galeries de Georges Petit, sous le titre : *Marchand juif*, un tableau qui représentait Alexandre Dumas vêtu d'un cafetan et tenant un bazar oriental ; qu'Alexandre Dumas serait en droit de réclamer alors même que le défendeur aurait emprunté ses traits sans aucune intention malveillante et par cela seul que son autorisation n'aurait pas été obtenue ;

Qu'à plus forte raison sa réclamation est justifiée quand l'artiste a manifestement cédé à une pensée de dénigrement dans le but de porter atteinte à sa considération ;

Attendu que dans ces circonstances il doit être interdit à Jacquet de livrer à la publicité d'une manière quelconque le tableau dont s'agit ;

Que cette interdiction suffit, quant à présent, pour sauvegarder les droits du demandeur, sans qu'il y ait lieu d'ordonner dès maintenant, ainsi qu'Alexandre Dumas le requiert, la destruction du tableau pour le cas où elle serait méconnue, ni d'accueillir les autres fins et conclusions de la demande.

PETITE CHRONIQUE

Le concours Godecharle, qui présente pour les artistes belges de moins de vingt-cinq ans le séduisant attrait d'une bourse de 4,000 francs, conferée pendant trois ans au lauréat, sera cette année l'objet de compétitions nombreuses. Quelques-uns des concurrents ont déjà un nom dans la jeune école et se disputeront vigoureusement le diplôme.

D'abord, une demi-douzaine de peintres au moins. G. Van Strydonck exposera un très curieux tryptique représentant *Tobie;* Franz Charlet envoie de Tanger, sa résidence actuelle, des *Fileuses ;* De Geeter a peint une *Respha ;* Collin, un *Charmeur de pigeons.* La liste se complète des noms de MM. Duray, Hanoteau et Van Dyck, dont les œuvres ne nous sont pas encore connues.

Parmi les sculpteurs, Paul Dubois, élève de Van der Stappen, concourt avec un *Hippomène vainqueur d'Atalante ;* Gadeyne expose un *Saint Jean ;* De Vries, un *David;* Van Hove, un *Enfant au poisson ;* ces trois artistes sont élèves de l'Académie. M. Lagae, élève de Lambeaux, destine au concours un *Abel* et M. Achille Chainaye, de Liège, un groupe intitulé *les Pêcheurs.*

La Justice a commencé cette semaine la publication en feuilleton de l'*Hystérique* de Camille Lemonnier.

Nous apprenons que Mlle Victoire Verheyden vient d'être engagée par la direction du théâtre de la Monnaie en remplacement de Mlle Bégond.

MM. Fallières et A. Proust, dans leur réunion de la seconde commission du budget des Beaux-Arts, donnent d'intéressants détails sur les scènes parisiennes subventionnées.

Sur les quatre théâtres soutenus par l'Etat, trois seulement sont en voie de prospérité : l'Odéon, les Français et l'Opéra-Comique. L'Opéra est en déficit. A l'Odéon, l'exercice de 1883 a donné un excédent de 12,858 fr. de recettes sur les dépenses, et les cinq premiers mois de 1884 donnaient déjà un excédent de 50,000 fr.

Aux Français du premier novembre 1883 au premier juillet 1884, l'excédent est de 300,000 fr. chiffre inférieur néanmoins à celui de l'excédent réalisé pendant la période correspondante de l'an dernier.

A l'Opéra Comique, la période du 30 juin 1882 eu premier juillet

1883, avait donné 260,000 fr. de bénéfice net, au 15 juin 1884 ce même bénéfice était déjà de 100,000 fr.

Quant à l'Opéra il n'en est pas de même, au contraire :

En 1883, les recettes se sont élevées à 3,913,166 francs 46 cent. et les dépenses à 4,017,213 fr. 95 c. Il y a donc un déficit de 104,047 fr. 49 c. Les premiers mois de l'année donnent déjà un déficit de 157,000 francs.

La cause première de cette situation gît, en ce que l'Opéra ne joue que trois fois par semaine et ne donne que rarement des représentations supplémentaires et jamais des représentations à prix réduits. Les prix ordinaires étant inaccessibles aux petites bourses, l'ouvrier et le petit rentier s'en trouvent exclus. En outre la clientèle ordinaire n'étant aujourd'hui plus suffisante pour alimenter ce théâtre, il s'ensuit de tout cela que la situation de la première scène lyrique française est des plus déplorables.

Dans sa séance du 19 mars dernier, le Parlement autrichien a décidé d'installer à Vienne un musée historique qui ne contiendra que des reproductions et moulages en plâtre. La rédaction du règlement et des statuts du nouveau musée a été confiée à M. Lützow, qui pourra consulter à cet effet ceux en vigueur pour les collections déjà existantes, telles que celles du *British Museum* et du *Trocadéro*, dont la dernière créée il y a quelques années sur la proposition de M. Viollet-le-Duc.

Un concours international est ouvert à Montevideo pour la statue du général Artigas. — S'adresser à la légation de l'Uruguay, rue Logelbach 4, à Paris.

Vient de paraître : chez Brancart, *Monsieur Vénus*, par Rachilde.

Paraîtra prochainement : chez Charpentier, *L'âme nue*, par Edmond de Haraucourt.

Idées et sensations d'un vieux civilisé, par Edmond de Goncourt.

Waux-Hall du Parc. — Demain lundi, à 8 heures, Concert-Wagner (100 exécutants) — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, dirigé par MM. Jehin et Hermann. — Le jeudi, concert extraordinaire.

Parc Léopold (ancien Jardin zoologique). — Tous les dimanches, lundis et jeudis grand concert donné par un orchestre symphonique composé de 70 musiciens sous la direction de M. Neufcour. — Entrée 50 centimes. (Les enfants paieront 25 centimes.)

Aujourd'hui, concert extraordinaire, avec le concours du *Cercle instrumental*, qui exécutera les morceaux qui lui ont valu les quatre premiers prix au concours international de Saint-Omer.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur
46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE
88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON
Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.
SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION
BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER
Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE
28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 29 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 JUILLET 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr 10.00; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

A REBOURS, par J.-K. Huysmans (Second article). — L'ART ET LE CONSERVATOIRE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE (Fin). *Concours de déclamation.* — LE PROCHAIN SALON. — AU WAUX-HALL. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

A REBOURS

par J.-K. HUYSMANS. Paris, Charpentier et Cie, 1884, 294 p. in-12.

Second article.

Le commencement de notre étude sur *A Rebours* a scandalisé. Oui, scandalisé! mais aussi âprement excité la curiosité de ceux qui, n'apprenant du mouvement littéraire que ce qui en circule dans les conversations bourgeoises du monde, n'avaient pas le soupçon de pareilles étrangetés. En général, on nous blâme vivement d'avoir dirigé sur cette production *monstrueuse* le foyer de notre lanterne. On s'exclame, comme si nous avions amené du fond des eaux artistiques un être invraisemblable et horrible, un poulpe innomé, pustuleux, corrosif, immonde et redoutable.

En vérité, nous n'avons eu d'autre préoccupation que d'analyser un phénomène qui, comme le premier cas d'une épidémie de choléra-morbus, décèle l'existence secrète des éléments ravageurs qui bientôt, sans doute, se déchaîneront avec la fureur des fléaux. Cela mérite qu'on s'y arrête et les pudibonderies n'ont point à s'en effaroucher. Il s'agit de faire de l'hygiène et de la thérapeutique. Que ceux qu'écœurent les mauvaises odeurs et les plaies purulentes laissent faire les médecins.

Nous le disions dimanche dernier, le démêlement est difficile. Il ne s'agit pas d'une de ces œuvres pornocratiques qui, malgré les coups de force de l'autorité et les lotions édulcorantes d'une littérature fade, ont décidément pris leur espace et leur niveau. Certes, la satyriasis qui tourmente Paris au point que l'outrage aux mœurs par la voie de la presse y est devenu le plaisir quotidien, fait passer dans *A Rebours* quelques courants d'haleine érotique, et on y trouve un écrivain saturé comme tous ses compatriotes d'une humeur fornicatoire qui, démangeant les doigts, coule irrésistiblement de la plume dans le style. Il est de ceux qui ne comprennent plus l'art d'écrire sans la luxure effrontée ou discrète, patente ou latente, mais toujours présente. Mais ce n'est plus la polissonnerie banale, la gaudriole accommodée comme des plats de gargote. Elle monte aux ragoûts de hautes épices, et, dans le vague où elle est maintenue, va, glisse, s'insinue insensiblement vers les ténébreux mystères du sadisme et des excentricités sataniques. N'oublions pas qu'il s'agit de procéder *à rebours, à rebours, à rebours!*

Quand se laissant aller, par faiblesse paternelle, à cliver dans son roman un grand nombre de pages de critique littéraire, rédigées en d'autres moments, mais au placement desquelles l'occasion lui parut bonne, J.-K. Huysmans endosse à son duc Jean Floressas des Esseintes de Lourps, toute une théorie sur les écrivains contemporains; faisant ce que nous nommions dernièrement la carte forcée littéraire, il développe des idées qui semblent fournir quelques données sur l'ori-

gine, le principe directeur et le but de son livre; voici comme il s'exprime, en un admirable morceau, sur Beaudelaire :

« On s'était jusqu'alors borné à explorer les superficies de l'âme ou à pénétrer dans ses souterrains accessibles et éclairés, relevant, çà et là, les gisements des péchés capitaux, étudiant leurs filons, leur croissance, notant, ainsi que Balzac, par exemple, les stratifications de l'âme possédée par la monomanie d'une passion, par l'ambition, par l'avarice, par la bêtise paternelle, par l'amour sénile. C'était, au demeurant, l'excellente santé des vertus et des vices, le tranquille agissement des cervelles communément conformés, la réalité pratique des idées courantes, sans idéal de maladive dépravation, sans au delà ; en somme, les découvertes des analystes s'arrêtaient aux spéculations mauvaises ou bonnes, classifiées par l'Eglise; c'était la simple investigation, l'ordinaire surveillance d'un botaniste qui suit de près le développement prévu de floraisons normales plantées dans de la naturelle terre. Beaudelaire était allé plus loin; il était descendu jusqu'au fond de l'inépuisable mine, s'étant engagé à travers des galeries abandonnées ou inconnues, avait abouti à ces districts de l'âme où se ramifient les végétations monstrueuses de la pensée. Là, près de ces confins où séjournent les aberrations et les maladies, le tétanos mystique, la fièvre chaude de la luxure, les typhoïdes et les vomitos du crime, il avait trouvé, couvant sous la morne cloche de l'Ennui, l'effrayant retour d'âge des sentiments et des idées. Il avait révélé la psychologie morbide de l'esprit qui a atteint l'octobre de ses sensations; raconté les symptômes des âmes requises par la douleur, privilégiées par le spleen; montré la carie grandissante des impressions, alors que les enthousiasmes, les croyances de la jeunesse sont taris, alors qu'il ne reste plus que l'aride souvenir des misères supportées, des intolérances subies, des froissements encourus, par des intelligences qu'opprime un sort absurde. Il avait suivi toutes les phases de ce lamentable automne, regardant la créature humaine, docile à s'aigrir, habile à se frauder, obligeant ses pensées à tricher entre elles, pour mieux souffrir, gâtant d'avance, grâce à l'analyse et à l'observation, toute joie possible. Puis, dans cette sensibilité irritée de l'âme, dans cette férocité de la réflexion qui repousse la gênante ardeur des dévouements, les bienveillants outrages de la charité, il voyait peu à peu, surgir l'horreur de ces passions âgées, de ces amours mûres, où l'un se livre encore quand l'autre se tient déjà en garde, où la lassitude réclame aux couples des caresses filiales dont l'apparente juvénilité paraît neuve, des candeurs maternelles dont la douceur repose et concède, pour ainsi dire, les intéressants remords d'un vague inceste. En de magnifiques pages il avait exposé ses amours hybrides, exaspérées par l'impuissance où elles sont de se combler, ces dangereux mensonges des stupéfiants et des toxiques appelés à l'aide pour endormir la souffrance et mater l'ennui. A une époque où la littérature attribuait presque exclusivement la douleur de vivre aux malechances d'un amour méconnu ou aux jalousies de l'adultère, il avait négligé ces maladies infantiles et sondé ces plaies plus incurables, plus vivaces, plus profondes, qui sont creusées par la satiété, la désillusion, le mépris, dans les âmes en ruine que le présent torture, que le passé répugne, que l'avenir effraie et désespère. »

Jamais, croyons-nous, on n'a plus profondément et plus éloquemment dégagé le charme âpre et séducteur de cet écrivain mystérieux qui fascine irrémédiablement les âmes les plus ardentes de nos jeunes générations. Voilà bien le mot de cette énigme. La descente dans le tréfonds. Le plongeon jusqu'aux abîmes. Le dédain pour l'ordinaire de la santé humaine. La recherche de la réalité jusqu'aux recoins lointains où elle devient étrange au point de se confondre avec l'hallucination. L'ennui de tout ce qu'on voit, l'aspiration lancinante vers le vrai, mais seulement s'il est rare au point de paraître le faux. Sortir non pas de la vie, mais de la vie banale, avoir l'horreur de sa sérénité, sentir un vomissement qui vous monte aux dents quand on parle de paix, de bonheur à la vieille mode, creuser pour arracher aux sous-sols infernaux le diamant noir, le bézoar des sensations que nul n'éprouva jamais.

Qu'est-ce que c'est que cette situation d'esprit? Une maladie? Une démence? Oui, la démence des époques de décadence. Nous sommes, nous voulons être des décadents, crie aujourd'hui toute une école. Et elle est sincère; elle ne s'émoustille à plus rien qui rentre dans les quatre règles de l'existence; il lui faut des problèmes, des théorèmes algébriques et trigonométriques presque insolubles. L'eau claire des sources lui répugne. Elle demande à boire du vitriol. A rebours, à rebours, à rebours !

J.-K. Huysmans a mis en scène un personnage de l'espèce : le duc Jean Floressas des Esseintes de Lourps, prénommé. Il ne le dit pas fou, au contraire, il semble vouloir le produire comme une nature d'élite La série d'excentricités qu'il lui prête suffirait assurément pour le faire ranger parmi les aliénés devant n'importe quel siège de justice, et s'il avait fait un testament, nul doute qu'il ne fût annulé pour cause d'insanité. Les journaux judiciaires racontent des cas de folie appuyés d'un moins réjouissant bagage. Mais ces abracadabrantes fantaisies apparaissent ici comme marques de supériorité, de haute indépendance morale, de dégagement superbe à l'endroit des préjugés.

Et pourtant peu à peu (est-ce volonté de l'auteur, est-ce domination inconsciente du sujet?) le glissement

vers la folie véritable, vers la maladie et l'épuisement se fait. Il y a un endroit où, gravissant les pages, on aborde à une sorte de plateau embrouillardé. Tout ce que le duc Jean a fait jusque là était présenté comme héroïquement excentrique. Voici que l'hésitation s'insinue. Le héros a des doutes. Il est sujet à des éblouissements à la fois intellectuels et physiques. Il chancelle moralement et matériellement. Le système subit des résistances. Un détraquement commence. Et après un balancement sur place, tout l'édifice penche et s'écroule en une dégringolade à la fois sinistre et grotesque.

On arrive, en effet, au chapitre, presque le dernier, où des Esseintes, la figure couleur de terre, les lèvres boursoufflées et sèches, la langue ridée, la peau rugueuse, la face creuse, les yeux agrandis et liquoreux, brûlant d'un éclat fébrile dans une tête de squelette hérissée de poils, en proie à des vomissements incoërcibles qui rejettent tout essai de nourriture, se décide à faire chercher un médecin, qui lui ordonne un lavement à la peptone, à répéter trois fois dans les vingt-quatre heures. Cet incident ouvre à l'halluciné des horizons nouveaux.

« C'est qu'en effet l'opération réussit et des Esseintes ne put s'empêcher de s'adresser de tacites félicitations à propos de cet événement qui couronnait, en quelque sorte, l'existence qu'il s'était créée ; son penchant vers l'artificiel avait maintenant, et sans même qu'il l'eût voulu, atteint l'exaucement suprême ; on n'irait pas plus loin ; la nourriture ainsi absorbée était, à coup sûr, la dernière déviation qu'on pût commettre. Ce serait délicieux, se disait-il, si l'on pouvait, une fois en pleine santé, continuer ce simple régime. Quelle économie de temps, quelle radicale délivrance de l'aversion qu'inspire aux gens sans appétit, la viande ! quel définitif débarras de la lassitude qui découle toujours du choix forcément restreint des mets ! quelle énergique protestation contre le bas péché de la gourmandise ! enfin quelle décisive insulte jetée à la face de cette vieille nature dont les uniformes exigences seraient pour jamais éteintes ! Et il poursuivait, se parlant à mi-voix : il serait facile de s'aiguiser la faim, en s'ingurgitant un sévère apéritif, puis lorsqu'on pourrait logiquement se dire : « Quelle heure se fait-il donc ? il me semble qu'il serait temps de se mettre à table, j'ai l'estomac dans les talons, » on dresserait le couvert, en déposant le magistral instrument sur la nappe et alors, le temps de réciter le bénédicité, et l'on aurait supprimé l'ennuyeuse et vulgaire corvée du repas. — Quelques jours après, le domestique présenta un lavement dont la couleur et dont l'odeur différaient absolument de celles de la peptone. Mais ce n'est plus le même ! s'écria des Esseintes qui regarda très ému le liquide versé dans l'appareil. Il demanda, comme dans un restaurant, la carte, et, dépliant l'ordonnance du médecin, il lut :

Huile de foie de morue	20 grammes
Thé de bœuf.	200 grammes
Vin de Bourgogne.	200 grammes
Jaune d'œuf.	n° 1.

« Il resta rêveur. Lui qui n'avait pu, en raison du délabrement de son estomac, s'intéresser sérieusement à l'art de la cuisine, il se surprit tout à coup à méditer sur des combinaisons de faux gourmet ; puis, une idée biscornue lui traversa la cervelle. Peut-être le médecin avait-il cru que l'étrange palais de son client était déjà fatigué par le goût de la peptone ; peut-être avait-il voulu, pareil à un chef habile, varier la saveur des aliments, empêcher que la monotonie des plats n'amenât une complète inappétence. Une fois lancé dans ces réflexions, des Esseintes rédigea des recettes inédites, préparant des dîners maigres, pour le vendredi, forçant la dose d'huile de foie de morue et de vin et rayant le thé de bœuf ainsi qu'un manger gras, expressément interdit par l'Église. »

Tel est le dénouement risible de l'effort colossal du héros vers l'extraordinaire. Il ingurgite et savoure des clystères. A rebours, à rebours, à rebours. J.-K. Huysmans a-t-il voulu montrer que c'est là qu'on débarque en prodiguant consciencieusement la philosophie de l'*A Rebours*. Pour être empruntée à Swift, l'idée n'en est pas moins amusante dans son navrement. Le livre eût du finir ainsi. Mais l'auteur a cru bien faire en guérissant tout à fait son malade et alors dernière étrangeté, il le toque de thèses sociales. Ecoutez cette homélie démocratique qui clôt l'œuvre, comme si vraiment pour le penseur, quelque styliste qu'il soit, il y avait un réservoir politique fatal où malgré tout il pique finalement sa tête :

« Décidément, il ne lui restait aucune rade, aucune berge. Qu'allait-il devenir dans ce Paris où il n'avait ni famille ni amis? Aucun lien ne l'attachait plus à ce faubourg Saint-Germain qui chevrotait de vieillesse, s'écaillait en une poussière de désuétude, gisait dans une société nouvelle comme une écale décrépite et vide! Et quel point de contact pouvait-il exister entre lui et cette classe bourgeoise qui avait peu à peu monté, profitant de tous les désastres pour s'enrichir, suscitant toutes les catastrophes pour imposer le respect de ses attentats et de ses dols? Après l'aristocratie de la naissance, c'était maintenant l'aristocratie de l'argent; c'était le califat des comptoirs, le despotisme de la rue du Sentier, la tyrannie du commerce aux idées vénales et étroites, aux instincts vaniteux et fourbes. Plus scélérate, plus vile que la noblesse dépouillée et que le clergé déchu, la bourgeoisie leur empruntait leur ostentation frivole, leur jactance caduque, qu'elle dégradait par son manque de savoir-vivre, leur volait leurs défauts qu'elle convertissait en d'hypocrites vices; et, autoritaire et sournoise, basse et couarde, elle

mitraillait sans pitié son éternelle et nécessaire dupe, la populace, qu'elle avait elle-même démuselée et apostée pour sauter à la gorge des vieilles castes! Maintenant, c'était un fait acquis. Une fois sa besogne terminée, la plèbe avait été, par mesure d'hygiène, saignée à blanc; le bourgeois, rassuré, trônait, jovial, de par la force de son argent et la contagion de sa sottise. Le résultat de son avènement avait été l'écrasement de toute intelligence, la négation de toute probité, la mort de tout art, et, en effet, les artistes avilis s'étaient agenouillés, et ils mangeaient, ardemment, de baisers les pieds fétides des hauts maquignons et des bas satrapes dont les aumônes les faisaient vivre! C'était, en peinture, un déluge de niaiseries molles; en littérature, une intempérance de style plat et d'idées lâches, car il lui fallait de l'honnêteté au tripoteur d'affaires, de la vertu au flibustier qui pourchassait une dot pour son fils et refusait de payer celle de sa fille; de l'amour chaste au voltairien qui accusait le clergé de viols, et s'en allait renifler hypocritement, bêtement, sans dépravation réelle d'art, dans des chambres troubles, l'eau grasse des cuvettes et le poivre tiède des jupes sales! C'était le grand bagne de l'Amérique transporté sur notre continent; c'était, enfin, l'immense, la profonde, l'incommensurable goujaterie du financier et du parvenu, rayonnant, tel qu'un abject soleil, sur la ville idolâtre qui éjaculait, à plat ventre, d'impurs cantiques devant le tabernacle impie des banques! »

Nouveau Jérôme Paturot, Jean Floressas des Esseintes a cherché partout le meilleur des *à rebours*, et après avoir épuisé la série de ses tête-à-la-queue, il rentre à la fourrière commune. Il va, pour sûr, lire les journaux de l'opposition radicale. Tout au moins les pressent-il. Beaudelaire se fait Flourens. Le styliste se transforme en clubiste. Quel aboutissement de ce voyage à reculons! J.-K. Huysmans député! En fait d'*à rebours* ce serait le comble.

Mais ne rions pas. Dans ce tangage où le cerveau humain cogne et les rocs et les bas-fonds de la caverne où l'enferme son indéchiffrable existence, il n'y a qu'en goisses et tortures, tentatives folles d'échapper aux misères, et retombées déchirantes sur les mêmes clous de fer. Est-ce là ce que le livre que nous venons de fermer a voulu exprimer dans un symbolique cauchemar? Avoir l'horreur du monde banal et féroce où nous sommes prisonniers comme un promeneur chétif pris dans la cohue d'une émeute, faire des efforts surhumains pour s'échapper, réussir à se jeter dans une voie latérale, croire y trouver le salut, s'apercevoir en tâtonnant que ce n'est qu'une impasse, sentir le froid et la terreur de la solitude, et se rejeter dans le flot boueux qui passe au dehors.

Sera-ce désormais la vie pour nos générations vieillissantes, et *A rebours* est-il la première expression de ce sort qui sera plus tard celui de tous? Décadence, est-ce ton premier cri de désespoir qui traverse notre atmosphère? Avoir l'écœurement des hommes, s'enfouir dans l'isolement, puis devenir fou et hideusement malade de cet isolement, et retourner aux hommes. Syphilis partout, s'écrie des Esseintes dans un de ses rêves les plus poignants. Dégoût partout et quoi qu'on fasse, dégoût mortel, dégoût retournant l'âme dans une épouvantable nausée et dissolvant la vie en une immonde sanie, telles semblent être la formule et la conclusion que l'auteur n'a pas osé exprimer, de ce livre consternant, où la désolation ricane, ou la démence tente inutilement de guérir notre humanité crevée, des répugnantes banalités de la sagesse.

L'ART ET LE CONSERVATOIRE

Une actrice se faisait tous les soirs accompagner au théâtre par sa femme de chambre. Cette fille, un soir, lui avoue en pleurant qu'elle va être mère.

— « Madame, c'est le pompier.

— Quel pompier? demande l'actrice.

— Madame sait bien, celui du théâtre.

— Mais, malheureuse, on en change tous les soirs!

Ils se succèdent, au Conservatoire, impuissants, les pompiers.

Et, furieux de ne rien produire, le Conservatoire déforme. Voit-on arriver, de loin en loin, un artiste au front bossué de génie, sentant bondir en lui le chœur impatient des chefs-d'œuvre futurs, vite des massages poulpeux et continus réduisent les lignes de ce vaste front au type, hélas! éternel, de l'immuable médiocrité. Heureux les papillons qui, après de tourbillonnants efforts, peuvent s'échapper de leur boîte sans porter sur la poussière colorée de leurs ailes l'humiliante trace d'un contact vulgaire!

Le public s'extasie à des exhibitions d'automates, à des transformations bizarres et inquiétantes de larynx éperdus et applaudit quand, semés à la volée, les diplômes font pousser dans les orchestres de province ou de banlieue une triste moisson de râcleurs poussifs, de chanteurs et chanteuses étiques, de comédiens honteux « d'avoir lieu. »

C'est le résultat cherché, voulu... déplorable!

Le concours de déclamation donne la mesure la plus exacte de cet enseignement anti-artistique.

On opère ainsi :

Le professeur à l'élève : « Voyons, écoute! Tu attends ton amant! tu comprends? ce que tu chéris le plus. Il ne vient pas; tu écoutes, inquiète. Un pas en avant : bien! Les seins agités, oui, comme cela; bouche ouverte ainsi qu'un O. Ah! non, trop de dents! il n'en faut que deux, trois, quatre... un rêve de sourire.

Très bien, très bien. Les bras arrondis...

Il arrive. Tressaille-donc, tressaille! poitrine en avant, mouvement saccadé des épaules. Ramène la main sur le sein gauche par un geste brusque; les yeux au ciel. De l'expression, sapristi! Les yeux ne sont pas assez blancs.

A une autre. Tu es reine, toi. Démarche noble, excessivement noble. Avance sur des nuages. Marche... Très bien. Voici la

cour; courtisans d'un côté, les dames de l'autre. Marche. Inclination de tête vers les hommes, révérence très courte du côté des dames... Oui, à peu près! Et maintenant tu dois, je suppose, parler à ton premier ministre. Il s'agit de renvoyer la cour... Renvoie ta cour, que je voie comment tu renverras ta cour... »

L'élève congédie d'un même geste tous les assistants. « Mais non, ce n'est pas ainsi. Pas tous ensemble... Tu renvoies d'abord les dames, d'un geste gracieux... Regarde. Arrondis le bras... bien... déploie lentement. Bravo! Tourne-toi vers les hommes, maintenant ; tu les regardes à demi, tu tends le bras tout droit, tu laisses tomber la main, ne pliant que le poignet, que tu agites d'un mouvement très lent, presque imperceptible. Voilà ce qui s'appelle une cour renvoyée ».

Voilà la méthode d'enseignement. On apprend toutes les contorsions et toutes les grimaces que réclament toutes les circonstances de la vie : une femme demandant la grâce de son mari, ou refusant les propositions d'un séducteur, commandant à sa cuisinière un poulet à la Marengo, se coiffant d'un chapeau bleu, cerise, etc.; un monsieur éperdûment heureux à l'audition d'une tragédie inexistante, applaudissant avec une conviction automatique un concert du Conservatoire, etc., etc.

Le cours pourrait ainsi se prolonger pendant des années, sans que l'on eût passé en revue tous les mouvements possibles.

Ne faut-il pas laisser à l'étude personnelle le soin d'apprendre cela? Quand on sait faire une révérence, on la proportionne tout naturellement aux gens à qui l'on parle, et l'on n'a pas besoin pour cela des leçons d'un maître de maintien. La dignité s'apprend surtout à regarder comment se présentent les gens drapés de dignité.

Qu'il s'agisse de déclamation, de piano, de clarinette, de basson, de chant et de trombone, l'enseignement est immuable. Rien n'est laissé à l'initiative, à l'observation personnelles : la routine et le convenu nivellent l'originalité.

Le Conservatoire tombe lentement dans la décrépitude, c'est certain : il ira rejoindre les prix de Rome et toute la friperie académique.

Et, un jour, passant devant le temple officiel de la rue de la Régence, s'il nous vient à l'idée de prendre — par habitude — des nouvelles du malade, il nous sera répondu par une concierge momifiée :

— Il est mort, Monsieur.

— Comment! mort?

— Oui, Monsieur, mort cette nuit, à deux heures du matin.

— Mais il est bien mort, n'est-ce pas? Vous en êtes sûre?

— Sans doute, répondra la portière au comble de l'étonnement.

— « Allons! Allons! tant mieux! il faut espérer que ce ne sera rien. »

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Fin (*)

Concours de déclamation

Nous avons qualifié ce concours : « Exhibition de ridicules. » Cette épithète n'est pas exagérée.

Quinze concurrentes et concurrents débitent prose et vers avec des intonations à contre sens et des gestes à faux sur un théâtre aussi sommaire que leur éducation artistique, devant un jury d'une compétence douteuse. Est-ce sérieux?

Nous croyions assister, en écoutant ce concours, à une de ces représentations de pensionnats qui font la joie des familles bourgeoises et une excellente réclame pour les directeurs de ces « institutions. »

Et ces prix, accessits, rappels. . décernés *propter barbam* (ou *aetatem* pour les demoiselles) complètaient singulièrement la ressemblance.

Nous espérions pouvoir parler longuement, d'une manière approfondie. de ce concours — qui devrait être le plus sérieux, — mais, tel a été notre désappointement! ..

Il est certain que les jeunes filles ont été tout à fait mediocres : Mlles Brass, Meuris, Grégoir, Staquet, Hiernaux, n'ont aucune vocation pour le théâtre. Elles ont « *frisé le ridicule* » : Qu'elles n'aillent point au delà, car comme le dit très bien Ponsard dans un vers naïvement stupide :

« Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite. »

Parmi les jeunes gens, il en est deux d'assez intéressants, MM. Camis et Crommelynck. M Camis a la voix un peu sourde; mais le geste est souvent exact et conforme à l'intonation. Il a joué avec conviction une scène de *Serero Torelli*, Mlle Mahieux lui donnant très intelligemment la réplique.

M. Crommelynck articule et mime. Malheureusement il fait trop sentir la césure dans le vers, mauvaise habitude de collège, et n'oublie pas assez Coquelin. Remarque curieuse : chez lui, un geste faux accompagne fréquemment une intonation juste.

Les autres concurrents ont été nuls.

Afin de contenter tout le monde, mentionnons parmi les répliquants : M. Van Ruyskenvelde, dont la délicieusement plate diction rappelle Talma. (« Si nous en croyons le témoignage de contemporains ».)

Vous avons oublié de parler de la mise en scène : décors et costumes étaient d'une excessive richesse. Salons de tous les styles, jardins empanachés de jets d'eau bleu d'azur, bancs gazonnés s'étalant parmi des meubles ébaubis; habits noirs de toutes les périodes : Moyen âge, Renaissance, Restauration, temps modernes.

Rideau s'ouvrant par les côtés de même qu'à Bayreuth. Nos félicitations à M. Guilliaume, machiniste en chef.

Voici la décision du jury :

Jeunes filles. — 1er prix, Mlle Gérard ; rappel du 2e prix avec distinction, Mlle Hiernaux; 1er accessit, Mlles Brass et Gregoir.

Jeunes gens. — 1er prix, M. Crommelynck; 2e prix, MM Camis et Deconinck ; 1er accessit, MM. Hendrickx et Engelmann ; 2e accessit, MM Devries et Crahay.

(*) Voy. l'*Art moderne* des 29 juin, 6 et 13 juillet 1884.

LE PROCHAIN SALON

Le *poll* des artistes bruxellois, dont nous avons publié la semaine dernière le résultat a été l'objet d'une opposition assez vive de la part d'une fraction des peintres et sculpteurs appartenant au *Cercle de l'Observatoire*.

Ces Messieurs se sont réunis au *Cercle artistique* lundi et ont proposé le vote immédiat des membres de la commission de placement et des recompenses, avec engagement des artistes d'appuyer les candidats qui seraient désignés par ce scrutin-apens.

Cela a donné lieu, naturellement, à des discussions orageuses. Un des membres de l'*Observatoire*, M. Van den Bussche a même caractérisé assez durement le procédé employé et a déclaré qu'il n'entendait plus faire partie d'une association où l'esprit de coterie et l'intrigue prenaient le pas sur les veritables intérêts artistiques. On nous assure que plusieurs autres membres ont suivi cet exemple, ce qui a occasionné dans le Cercle une vraie deroute.

Pour mettre tout le monde d'accord, M. Joseph Gerard a proposé de remettre à vendredi la fin de cette discussion, qui tournait à l'aigre, et de ne pas voter ce jour là, afin de permettre à tous les membres du *Cercle artistique*, que ces messieurs avaient jugé à propos de ne pas convoquer, de prendre part au scrutin.

Une nouvelle réunion a donc eu lieu avant hier. Il a été décidé que les candidats choisis par les artistes bruxellois et les candidats de l'*Observatoire* seraient soumis à un ballotage, mais que ce vote n'engagerait en rien les artistes, qui resteraient libres de favoriser ceux des candidats qu'il leur conviendrait de choisir.

Le depouillement du scrutin a eu pour résultat l'élection d'un des

candidats des artistes, M. Paul de Vigne, et de l'un de ceux de l'*Observatoire,* M. Hennebicq

Ces deux artistes seront patronnés par le *Cercle artistique* qui recommandera, par circulaires, leur candidature aux artistes d'Anvers, de Gand et de Liège.

L'incident provoqué par les membres de l'*Observatoire* a donc eu pour résultat d'éliminer M. Verheyden, qui avait été d'abord désigné.

Presque tous ceux qui avaient voté pour celui-ci continueront néanmoins à soutenir sa candidature. Le résultat définitif reste donc encore douteux.

Pour les autres membres de la commission, les artistes anversois et gantois-liégeois ont ratifié le choix fait par les artistes de Bruxelles.

Il n'en est pas moins vrai que l'*Observatoire*, habitué à dicter des arrêts irrévocables et à gouverner à son gré les élections, a perdu désormais tout prestige Il a été battu sur son propre terrain. L'un de ses candidats a échoué, quoiqu'on eût tout mis en œuvre pour le faire réussir. La manœuvre de lundi a piteusement avorté.

Désormais l'on peut espérer que les artistes bruxellois seront affranchis de la tutelle que prétendait leur imposer un groupe d'hommes intéressés à entraver la marche de l'Art. La vieille citadelle est à demi démantelée ; il ne faudra plus un grand assaut pour la faire tomber en ruines.

AU WAUX-HALL

On a pu, la semaine dernière, constater une fois de plus le puissant attrait qu'exerce sur la foule le nom de Richard Wagner. L'audition des œuvres du maître qu'a donnée lundi l'orchestre des concerts du Waux-hall avait attiré un si nombreux auditoire, il a excité une telle volée d'applaudissements, que l'administration a jugé à propos de répéter demain soir le même programme.

L'ouverture du *Vaisseau fantôme,* ce furieux déchaînement des colères de la mer traversé par l'idéal chant d'amour qui peu à peu apaise, dans le bercement des ondes calmées, le rauque cri de défi jeté à la tempête, — le prélude de *Lohengrin*, qui peint dans des blancheurs de rêve le mystique cortège des théories déposant pieusement dans le temple du Graal la coupe de cristal emplie de la rouge liqueur sacrée, — la *Chevauchée des Walkyries*, cette symphonie de l'ouragan entraînant dans une galopade échevelée les neuf vierges guerrières, — enfin le prélude des *Maîtres chanteurs*, solennelle consécration de l'art jeune, impitoyable satire des formes surannées, des poncifs, des codes vieillis, hymne triomphal chanté, de la pleine voix des cuivres, des flûtes, des violoncelles, des harpes, aux idées modernes, à l'affranchissement de l'art, — tel est ce programme, complété par une mélodie dont l'orchestre exprime avec délicatesse la naïve inspiration.

Les sonorités du plein air ne sont pas toujours favorables à la compréhension de pareilles œuvres. Les groupes d'archets s'unissent mal aux familles d'instruments à vent. La résonnance de ceux-ci est trop grande, elle éclate trop librement et étouffe les chants plus frêles du quatuor. La pondération manque. Au surplus, l'orchestre ne met pas dans l'exécution le nerf et l'ensemble qu'il a parfois, l'hiver, dans les concerts populaires.

Néanmoins il faut savoir gré au Directeur, M. Jehin, de multiplier ces auditions qui sont les fêtes artistiques de l'été.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la communication suivante :

Bordeaux, 11 juillet 1884.

CHER CONFRÈRE,

Il y a quelques jours, notre pauvre Valade mourait à Paris.

Valade, et vous le savez comme moi, a été l'un des talents les plus purs et les moins connus de l'école actuelle. Il débuta vers 1865, en même temps que Sully-Prudhomme et Coppée, un peu après Catulle Mendès.

Il fit partie du *Parnasse contemporain* de Lemerre. Avec Albert Mirat, son camarade intime, il traduisit en vers français l'*Intermezzo* et les *Nocturnes* de Heine. Avec quel charme, d'autres l'ont déjà dit. Jamais peut-être la langue française ne s'était faite si caressante, si fine, si délicieusement poétique.

Mais la perle, dans l'œuvre de Valade, c'est encore son volume : *A mi-côte.* Oh ! le charmant livre ! Je le relisais, dernièrement encore Il y a là des piécettes exquises, d'une rare subtilité de pensée et de sensation C'est l'œuvre d'un Sully-Prudhomme moins psychologue. En soi-même, Valade était avant tout un délicieux artiste.

Nul mieux que lui n'a su comprendre la nature en ce qu'elle a de poétique et de fuyant. Il avait, et plus profondément que Coppée, le sens des choses simples, l'amour des petits paysages et des doux horizons.

Il est mort en juin, dans ce mois de juin qu'il avait loué en des vers superbes.

Il laisse des *Croquis vénitiens* que Charpentier éditera, en même temps que Lemerre va faire un nouveau tirage de ses premières poésies.

Or, voici qu'on m'écrit, de Paris, qu'une souscription s'ouvre pour lui élever un tombeau. C'est Catulle Mendès, votre ami et le mien, qui a pris l'initiative de la chose.

Je compte, cher confrère, que vous nous prêterez l'appui de votre publicité. Le public littéraire belge tiendra à honneur d'immortaliser un peu ce pauvre Valade, si inconnu pendant sa vie, ce grand enfant qui adorait toutes les choses de l'art et de la nature.

Il va sans dire que toutes les souscriptions, même les plus humbles, seront reçues. Prière de les envoyer à M. Th. Maurer, 70, rue Magenta, Asnières (Seine).

Je viendrai peut-être en Belgique vers le commencement de novembre, et je donnerai à Bruxelles, au profit de cette œuvre, une conférence sur Valade.

Merci à l'avance pour votre aide, cher confrère, et croyez à mon affection cordiale.

CHARLES FUSTER.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE BRUXELLES 1884 — La commission directrice de l'exposition générale des beaux-arts croit utile de rappeler que le délai fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au salon de 1884 expire le 25 juillet.

Aux termes du règlement et contrairement au programme adressé aux artistes, les exposants qui ont eu des œuvres reçues à l'une des expositions triennales de Bruxelles sont admis à prendre part au vote pour la nomination des quatre délégués appelés à faire partie des jurys de placement et des récompenses.

M. Crommelynck, à qui le jury a décerné le premier prix de déclamation, vient d'être engagé au théâtre Molière.

WAUX-HALL DU PARC. — Le concert dans lequel seront exécutées quelques unes des compositions de M. Gustave Huberti est fixé à mercredi prochain 23 Juillet

Voici la nomenclature des œuvres de notre compatriote qu'on y entendra :

1. *Chasse* (tirée d'une suite d'orchestre).
2. *Guillaume d'Orange* (marche funèbre).
3. *a.* Scène fantastique ; *b.* Adagio de la symphonie exécutée par les Concerts populaires.
4. *Triomffeest*, poème symphonique, composé pour le festival de Gand.

Le concert qui sera donné ce soir sera fort intéressant. L'orchestre exécutera entre autres :

1° Scènes de féeries (Massenet) : a. *Cortège*, b. *Ballet*, c. *Apparition* ; solo de cor par M. Merck, d. *Bacchanale.*

2° L'Arlésienne, 1re suite d'orchestre (Bizet) : a. *Prélude*, b. *Menuetto*, c. *Adagietto*, d. *Le Carillon.*

Demain lundi, deuxième audition des œuvres de Richard Wagner.

Samedi 26, concert extraordinaire donné avec le concours de M. Heuschling, qui chantera plusieurs compositions de Massenet.

Sommaire de la *Jeune Belgique* du 20 juillet 1884 :

Georges Eekhoud, Albert Giraud. — *Vers d'amour*, G. Rodenbach. — *Greta Friedmann*, Wax Waller. — *L'océan*, Emile Van Arenbergh. — *Au bal masqué*, Paul Corydon. — *Etudes et por-*

traits, Paul Bourget. — *Chronique littéraire*, Iwan Gilkin. — *Memento*, Nemo. A. Sauve.

La ville de Genève organise une *Exposition des Produits des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie* qui doit s'ouvrir le même jour que l'Exposition municipale des Beaux Arts et avoir la même durée. Si cette exposition réussit, il y en aura une semblable chaque année. Cette exposition comprend l'orfèvrerie, la bijouterie, les bronzes, les meubles, le fer forgé, la céramique, la peinture sur émail, la gravure et la ciselure d'art.

Le comité de l'Association des artistes français a pris le parti de modifier le programme du prochain Salon, en ce qui concerne le vote de la médaille d'honneur. Cette année, sur quatre sections, une seule, la gravure, était parvenue à voter cette haute récompense. Pour le salon de 1885, le comité a d'abord décidé d'élargir le cercle du corps électoral en y admettant, avec les *hors concours*, des artistes ayant obtenu des *mentions* aux précédents Salons. De plus, il a été arrêté que la médaille d'honneur serait décernée à la majorité relative et non à la majorité absolue: cette opération serait précédée d'un vote préparatoire qui décidérait s'il y a lieu ou non de voter la médaille d'honneur.

On annonce de Paris la mort de M. Jules Duvaux, peintre de batailles, élève de Charlet. Il avait remporté son premier succès au Salon de 1848 avec un épisode de la bataille de Waterloo, *le Combat de la Haie-Sainte*, qui lui valut une deuxième médaille et fut acheté par le comte de Chambord Depuis lors, il avait figuré avec honneur à presque toutes les expositions. Plusieurs de ses toiles sont au musée de Versailles.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

COMPAGNIE DES BRONZES

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT
APPAREILS D'ÉCLAIRAGE
BRONZE MONUMENTAL

Direction et Magasins : Rue d'Assaut, 22, Bruxelles.
Ateliers et Fonderie : Rue Ransfort, 27, Molenbeek (Bruxelles).

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 30 LE NUMERO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 JUILLET 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : *On traite à forfait.*

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA BELGIQUE, par Camille Lemonnier. — UN CRIME POLITIQUE. *Étude historique sur Louis XVII*, par Otto Friedrichs. — AUTOUR DES ÉLECTIONS. — MUSIQUE D'ÉTÉ. — NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE. — THÉATRE DE LA MONNAIE. — PETITE CHRONIQUE.

LA BELGIQUE

par CAMILLE LEMONNIER, texte et dessins inédits; 1221me livraison du *Tour du Monde*, nouveau journal des voyages publié sous la direction de M. Edouard Charton. Paris, librairie Hachette et Ce, 1884.

L'œuvre considérable que Camille Lemonnier consacre à la patrie est celle dont se moquait lourdement en 1881, au long des colonnes de *l'Office de publicité*, feu Louis Hymans, ce porte-voix des opinions littéraires vulgaires, cet exécuteur infatigable des antipathies artistiques doctrinaires.

Sous le titre *Une polémique littéraire en Belgique*, *l'Art moderne* a exprimé alors son sentiment sur l'attitude dénigrante et mauvaise de ce journaliste dont la silhouette, déjà presque complètement déteinte, ne sera bientôt plus appréciable, et dont il ne subsistera qu'un certain remous d'activité mise au service des puissances (*). Comme la vanité et l'impuissance des attaques du journalisme au jour le jour apparaissent bien après peu de temps écoulé! Comme il n'en reste rien! C'est le tapage d'une heure, le vacarme de moutards piaulant dans leur *berce*, le coup de griffe de petits animaux méchants qui érafle la peau d'une déchirure cuisante tôt guérie, la piqûre du moustique, le venin d'une haleine douteuse à laquelle on échappe en détournant le visage. Quelle leçon et quelle consolation! *Sunt verba et voces, et præterea nihil.*

Nous disions alors :

Sous prétexte de venger la Belgique d'une description, parfois peu flatteuse, que M. Camille Lemonnier en a faite, il a violemment pris à parti celui-ci, et a excité la meute des sots et des badauds à lui courir sus. C'est une manière étrange d'honorer son pays, et l'on peut se demander en quoi l'amour-propre national de M. Hymans se trouve satisfait quand il rend à Manneken-Pis la gloire sur laquelle M. Lemonnier avait mis une ombre, si du même coup, en s'efforçant, sans grand succès il est vrai, de ridiculiser un de nos meilleurs romanciers, il risque de ternir le lustre qu'un tel écrivain donne à notre littérature.

Cette attitude est assurément regrettable, et si peu explicable que plus d'un esprit impartial en cherchera l'origine dans des circonstances étrangères au patriotisme mis en avant par M. Hymans avec une assez risible ostentation. Non pas qu'il soit dans nos intentions de le blâmer d'avoir fait de la critique sévère : nous la pratiquons trop nous-mêmes, et nous la croyons trop salutaire, pour y trouver à redire chez les autres. Mais nous lui reprochons vivement de l'avoir faite avec une acrimonie, une âpreté et une préoccupation des petites choses qui ne sont dignes ni de lui, ni de l'art.

(*) *L'Art moderne*, 1881, p. 131.

Qu'est-ce en effet que le retour à ce vieux procédé consistant à compter les *qui* et les *que* qu'une phrase choisie entre cent peut contenir? Qu'est-ce que cette recherche des incorrections de langage auxquelles n'échappe aucune plume, et dont certes la prose honnête de M. Hymans ne supporterait guère longtemps l'effort? Qu'est-ce que cette pêche aux néologismes un peu hardis, ou ce soulignement affecté des consonances trop monotones? Ce rôle de professeur de grammaire et de poseur de diphthongues convient-il à un critique sérieux, et celui-ci remplit-il ses devoirs envers le public quand il le convie à former son jugement sur de telles mesquineries? Eh! oui, il y a à redire au sujet de ces vétilles et de plusieurs autres que même l'œil peu charitable de M. Hymans n'a pas aperçues, comme *second* pour *deuxième*, *fortuné* pour *ami de la fortune*, *masculiner* pour *masculiniser*, *vomissure* pour *vomissement*, *parquement* pour *parcage*, etc., etc. N'est-ce pas Francis Wey qui se vantait de démontrer que le style de Voltaire était incorrect, et qui le prouvait page par page? C'est de la critique comme en ferait un chicanoux de province. Les œuvres d'art ne doivent pas être jugées par le détail : c'est leur ensemble qu'il faut voir et l'impression qu'il laisse. C'est déceler une courte vue et un esprit étroit que de ramasser ces bavures et de demander au talent un compte sévère des minuties qu'il a négligées.

On n'est que trop enclin chez nous à ne chercher que le petit côté des actions et des œuvres. Cette manie fait la désolation de quiconque s'occupe des arts. Qui l'encourage commet une action peu louable. De même un ridicule orgueil entraîne chaque jour davantage nos compatriotes à se croire, eux et leur patrie, sous tous les rapports admirables, et à ne supporter qu'impatiemment la révélation de leurs défauts. M. Hymans suppose-t-il servir l'intérêt public en flattant ce pitoyable travers? Le croit-il juste quand s'occupant de juger un écrivain qui, de l'avis de tous les juges compétents en Belgique et à l'étranger, incarne quelques-uns des efforts les plus énergiques qu'ait tentés notre littérature, il ne trouve pas un éloge pour ce vaillant champion, qui est en même temps son confrère et en arrive à ne parler de lui que sur le ton d'une critique bouffonne et parfois méchante? L'exemple est mauvais, et ce n'est pas à un écrivain expérimenté et en pleine maturité comme M. Hymans, qu'il convenait de le donner. Nous le regrettons pour lui. Sa situation, son âge lui permettaient le calme, la raison, l'équité. Il s'est conduit légèrement et, reprenant les allures d'échappé de collège qui le caractérisaient autrefois, il a perdu d'un seul coup le bénéfice de la modération et de la sagesse qu'il montrait depuis quelque temps. Il eût pu aisément s'y maintenir, et ses critiques des défaillances littéraires de M. Lemonnier se fussent alors présentées avec une incontestable autorité. Il eût aussi enseigné aux imbéciles, qu'il n'est parvenu qu'à amuser grossièrement, qu'on ne saurait être assez circonspect lorsqu'il s'agit de juger un artiste éminent. Nous sommes de l'avis de M. Hymans quand il reproche à M. Lemonnier de tomber dans le pastichage de certaines personnalités en vue, quand il s'attaque à sa manie de traduire par des substantifs toutes les qualités, quand il signale l'abus du paysage et la matérialisation systématique de toutes choses. Enoncées avec réserve, ces critiques eussent agi comme une médecine efficace. Mais elles n'amènent que la révolte et l'endurcissement quand elles revêtent des formes acerbes et irritantes.

Etait-ce bien l'occasion de chatouiller, dans ce qu'il a d'aveugle, le patriotisme de nos paisibles bourgeois, et de signaler à leurs susceptibilités une description de nos villes et de nos mœurs où l'auteur, préoccupé à l'excès de leur côté flamand, donne à celui-ci un trop puissant relief? A-t-on jamais vu de relation de voyage absolument exacte, et fallait-il crier au scandale dès que M. Lemonnier franchissait quelque peu la mesure? Dépeint par lui, qui est surtout un coloriste et un homme de chaude imagination, la Belgique ne pouvait apparaître avec la correction froide et bête d'un Baedeker, et le tracasser à cet égard, c'est vraiment se plaindre que la mariée est trop belle. Nous venons de relire son œuvre avec la préoccupation d'en juger surtout les défauts. Nous déclarons en toute sincérité que nous ne connaissons pas d'écrit donnant de notre pays une impression plus intense et plus vraie. Il y a certaines exagérations, tout n'a pas la précision d'un inventaire ou d'une photographie. Mais les traits et les accents essentiels sont trouvés et rendus avec une énergie saisissante. Notre nationalité y apparaît vivante, matérielle peut-être, mais vigoureuse et libéralement douée. Ce phénomène d'une description où l'exactitude dans l'ensemble ne souffre aucunement de la faiblesse ou de l'exagération des détails, avait déjà été signalé à l'occasion des récits de Théophile Gautier, qui demeurent, malgré leur tournure essentiellement littéraire et de fantaisie, l'expression la plus exacte et la plus réelle de l'Espagne et de Constantinople.

Camille Lemonnier vient d'ajouter six livraisons aux treize qui ont déjà paru dans le *Tour du monde*. La description de la Belgique prend ainsi des proportions vraiment imposantes et constituera le tableau le plus complet qui ait été fait de notre pays. Il s'agit cette fois de la Flandre occidentale. Ces six livraisons forment quatre-vingt-seize pages. La quantité ne fait assurément rien à la chose, mais de la part d'un tel artiste elle démontre le soin apporté à cette œuvre nationale, l'amour pour son sujet, la volonté d'être religieusement complet.

Donnons le détail de cet inventaire de la West-Flandre qu'illustrent des dessins d'Emile Claus, de X. Mellery, de G. Vuillier, de Matthis, de H. Toussaint, de J. Delvin, d'A. Heins, de H. Catenacci, de Barclay, de Hubert Clerget, de D. Lancelot, de G. Garen, d'Eug. Van Gelder, de Mlle Marcelle Lancelot, de H. Chapuis, de Thiriat, de Th. Weber, d'Eug. Verdeyn. L'énumération que voici fera comprendre les proportions et l'allure de ce travail gigantesque, écrit dans le style pittoresque et fortement coloré qui caractérise le chef de notre école littéraire. La Flandre occidentale se déroule en un splendide panorama fait pour émouvoir profondément un cœur patriotique. La forte brièveté des formules résume la puissance des aspects et condense la description d'une manière saisissante. Nous ne changeons rien à ces notes éloquentes qu'on dirait extraites du carnet de voyage de Renan : *Un combat de coqs. L'arène. Les préparatifs du combat. Les armeurs. Les coqs sont jetés dans l'arène. Passes héroïques. Scènes de carnage. Les spectateurs. Entrée à Ypres. Les fatalités. Immobilité et lassitude de la vie. Enchantements et sortilèges. Ce qu'était Ypres autrefois. La cité fantôme d'aujourd'hui. Les canaux. Berceuses et pleureuses. Encore les canaux. Échappées sur le Bourg. Le quai du Rosaire. Le quai vert. Le quai Long. La Poterie. Encore les canaux La mer. Ostende, Blankenberghe, Heyst, Nieuport, la Panne.*

UN CRIME POLITIQUE

ÉTUDE HISTORIQUE SUR LOUIS XVII

par Otto Friedrichs. Bruxelles, G.-A. Tilmont, éditeur.

On voit à Delft, dans un coin du vieux cimetière, une tombe modeste sur laquelle on lit cette inscription :

Ici repose
LOUIS XVII
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE
(Charles-Louis, duc de Normandie.)
Né à Versailles, le 27 mars 1785,
décédé à Delft, le 10 août 1845.

Cette tombe enferme un problème historique qui ne sera peut-être jamais résolu, car les hommes d'aujourd'hui se soucient peu des infortunes royales et sont trop occupés du présent pour s'amuser à remuer la poussière du passé.

C'est à peine si le promeneur donne un regard à ce prétendant qui dort là sous les hautes herbes. Il passe en levant les épaules et en murmurant le mot de folie.

M. Otto Friedrichs fait exception à cette indifférence. Il est le chevalier de cette tombe, l'homme lige de ce cadavre, l'apôtre de cette revendication qu'exprime l'inscription que nous venons de reproduire. Pour lui c'est bien un roi de France, que recouvre la grasse terre hollandaise, et sa place n'est pas au cimetière de Delft, mais dans la royale nécropole de Saint-Denis.

Son livre est un plaidoyer, écrit sans prétention littéraire, mais avec cette chaleur de conviction qui parfois tient lieu d'éloquence. Ce qu'il veut prouver, c'est que le fils de Louis XVI n'est pas mort au Temple, selon l'opinion commune ; qu'il en a été mystérieusement enlevé et qu'à l'enfant royal a été substitué un enfant muet et scrofuleux qui n'a pas tardé à succomber au mal héréditaire qui le rongeait. Le Dauphin aurait été écarté du trône, retenu dans l'exil et l'obscurité, menacé même dans sa vie par son oncle, le duc de Provence, qui tenait à régner et qui ne voulait pas que l'échappé du Temple lui disputât ce beau trône de France.

Arrivé à la maturité de la vie, Louis XVII a tenté de faire reconnaître ses droits. Il s'est rendu en France où il a été reconnu par quelques-uns des amis qui avaient entouré son berceau. Il rappelait des circonstances intimes que le Dauphin pouvait seul reconnaître, il offrait de montrer sur sa personne des signes caractéristiques de son identité, attestée d'ailleurs par les traits de son visage qui portait en quelque sorte le sceau de la race Bourbonnienne. Une petite cour de partisans dévoués se groupa autour de lui. Il ne réclamait pas le trône de France, il ne demandait que le droit de porter son nom et d'affirmer sa royale origine. Il avait reçu en Allemagne le nom de Guillaume Naündorff. Ce nom, disait-il, lui avait été imposé par le gouvernement Prussien. Mais son véritable nom était Charles-Louis, il avait reçu en naissant le titre de duc de Normandie ; c'était au château de Versailles qu'il avait reçu le jour, et l'image de la splendeur dans laquelle se déroulèrent ses premières années se mariait, dans ses souvenirs, aux impressions de la captivité. Il n'était pas comme Hervagault ou Richemont un audacieux intrigant ; tous ceux qui le connurent attestent la générosité de son cœur, l'élévation de ses sentiments, sa loyauté et son désintéressement.

Ses réclamations se heurtèrent à un parti-pris implacable. La duchesse d'Angoulême refusa de le voir. Le gouvernement de Louis-Philippe l'accabla de persécutions policières. Des tentatives d'assassinat furent même dirigées contre sa personne. Enfin, rejeté du territoire français, après avoir erré pauvre et méconnu à travers l'Europe, il trouva en Hollande l'hospitalité et le respect de son infortune. Il n'avait pas abandonné ses prétentions et il se préparait à de nouveaux efforts, lorsque la mort vint l'atteindre, au milieu de ses enfants et de quelques amis dont rien n'avait pu décourager la fidélité.

Tel est le récit de M. Friedrichs, appuyé de pièces justificatives, soutenu par une dialectique pressante et ingénieuse.

Nous ne voulons pas cependant nous prononcer sur la vérité de sa thèse. Rien n'est plus indifférent aux destinées du monde que l'existence de quelques Bourbons de plus.

Ce qui paraît certain, toutefois, c'est que Louis XVII n'est pas mort au Temple. La légende royaliste à cet égard est menteuse. L'enfant dont les archives de France contiennent l'acte de décès n'est pas le Dauphin. Des preuves en tout point concluantes ont été données par Louis Blanc dans son histoire de la Révolution française.

Si Louis XVII n'est pas mort au Temple, qu'est-il devenu? Est-il mort dans l'exil, a-t-il été immolé à une ambition sans scrupules? Est-il parvenu à triompher des embûches multipliées autour de sa faiblesse?

Le livre de M. Friedrichs contient, à cet égard, une lacune profonde. Entre le moment de l'enlèvement du prince et celui où nous voyons apparaître Naündorff et ses prétentions, l'étude his-

torique sur Louis XVII ne nous montre rien, absolument rien! Il y a une interruption bien dangereuse pour la cause à laquelle M. Friedrichs s'est voué. Il nous annonce que les héritiers de Guillaume Naündorff n'ont pas perdu tout espoir de faire reconnaître leurs droits et qu'armés de preuves et de témoignages nouveaux, ils se préparent à tenter la carrière judiciaire. Autant ceux-là qu'Henri V. La légitimité a peu de prix à nos yeux. Un aventurier peut être meilleur et plus sage que le roi le plus légitime du monde. Avant de s'élever contre les prétendants, contre les faux dauphins, les faux Edouard, les faux Démétrius, les faux Pierre III, les faux Smerdis, il faudrait prouver qu'il y a eu de vrais dauphins, de vrais Edouard, de vrais Démétrius, de vrais Smerdis, ce dont nous avons toujours, pour notre compte, profondément douté. M. Friedrichs n'abandonnera pas sans doute la cause qu'il a si ardemment embrassée, par pur intérêt d'artiste.

Nous lui signalons les côtés faibles de sa démonstration et nous attendons avec curiosité les étais qu'il ne manquera pas d'essayer de lui donner.

AUTOUR DES ÉLECTIONS

Le *Cercle de l'Observatoire*, vient de lancer, en vue des élections artistiques dont nous avons relaté les incidents, une circulaire où, par un singulier renversement des choses, il cherche à reconquérir les sympathies qui lui échappent en se proclamant le défenseur des intérêts généraux des artistes, le partisan convaincu des théories modernes.

Ce masque de progressisme artistique, appliqué à la hâte sur une face dont les grimaces ont exaspéré les artistes, ne trompera personne. Il fera sourire, tout au plus, ou il indignera ceux que les manœuvres habituelles du clan accapareur n'ont pas encore complètement édifiés.

Sentant qu'il agonise et prévoyant que ses funérailles seront une fête dans la famille artistique, ce Cercle-Pathelin change de tactique.

Mais ses stupéfiantes déclarations de principes, ses contradictions avec un passé de vingt ans seront sans effet. Elles n'auront, même pas pour résultat d'amener les artistes à prononcer sur sa tombe l'éloge funèbre qu'il paraît solliciter.

« *Admettant*, dit cette étonnante circulaire, *sans discussion dans son sein toutes les tendances modernes, soucieux, avant tout, de la dignité et des intérêts généraux de la grande famille artistique belge, ce groupe a donné trop de gages de sincérité et de modération pour que nous ayons besoin d'insister sur son invariable règle de conduite : Respect pour les positions acquises*, SYMPATHIE ET PROTECTION POUR LES TALENTS NOUVEAUX REVENDIQUANT LEUR PLACE AU SOLEIL. *Pour tous*, BIENVEILLANCE, IMPARTIALITÉ ET DÉVOUEMENT CONFRATERNEL.

Bon apôtre, va! Tartufe n'eût pas mieux dit.

Camille Lemonnier, dans son *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, l'un des plus beaux livres qui aient été écrits sur l'Art, consacre un chapitre aux origines de l'*Observatoire* Pour ceux qui n'ont pas suivi, comme nous l'avons fait, les menées obstructionnistes de cette association, qui a été le plus formidable obstacle au développement de l'art belge, nous reproduisons quelques fragments de cet aperçu historique.

« Les aspirations nouvelles qui, petit à petit, avaient modifié la physionomie générale de l'art belge, déterminèrent en 1868 la création d'un cercle d'artistes dont l'influence fut décisive sur l'évolution actuelle. On avait senti la nécessité de se grouper dans une affirmation énergique du principe de la liberté; le règlement de la Société libre des Beaux-Arts disciplina les éléments de la fraction qui combattait l'emploi des règles anciennes. Elle formula par surcroît un programme qui nettement partageait les ateliers en deux camps, les conservateurs et les révolutionnaires.

Les effets s'en firent bientôt sentir. Un autre cercle, qui avait pris la dénomination de *Cercle de l'Observatoire*, à cause du local où il tenait ses séances, recruta toutes les forces vives du parti opposé; celui-là *déclarait se rattacher à la tradition et limiter à l'application des doctrines professées dans les académies le champ des investigations artistiques; il entendait n'accepter* AUCUNE INNOVATION. La plupart de ses membres comptaient de longues années de pratique et de succès; plusieurs se rattachaient, en outre, au monde officiel par des influences et des positions. Au contraire, l'association rivale se composait en majeure partie d'artistes nouveaux, dont les débuts avaient étonné, mais qui n'avaient pénétré encore que dans les sympathies d'une catégorie restreinte d'amateurs. Artan, Baron, Bourré, Coosemans, Crépin, Marie Collart, L. Dubois, Goethals, Huberti, Kathelin, Lambrichs, Constantin Meunier, Raeymaeckers, Fél. Rops, De la Charlerie, Léop. Speekaert, Eug. Smits, Tscharner, Henri Van der Hecht, Van Camp et Alf. Verwée étaient les fondateurs du jeune cénacle. Quelques noms de vétérans s'ajoutaient, il est vrai, à la liste : Clays, J.-B. Meunier, Robie et Guillaume Van der Hecht. Un des premiers, Ch. de Groux avait adhéré. N'étaient-ils pas un peu ses fils, ces fervents de la nature qui se recommandaient de lui comme d'un ancien, bien avant eux familiarisé avec les solutions nouvelles ?

De France et de Hollande étaient venus des encouragements précieux. Corot, Millet, Daumier, Courbet, Daubigny, Gérôme, Ph. Rousseau, Ch. Jacquet, Em. et Jules Breton, Alf. Stevens, Léop. Flameng, L. Guillaume, Ad. Schreyer, Jacquemart, Lalanne, Bonvin, A Legros, Wilhem Maris, Bosboom, Rochussen, Wilhem Burger, Ph. Burty avaient accepté le titre de membre d'honneur.

La jeune société s'affirma, dès le principe, par une exposition qui eut du retentissement : ce n'était pas, comme aux Salons, un choix d'œuvres terminées et faites en vue de la rampe, mais toute une floraison d'études et d'esquisses, se ressentant du labeur intime de l'atelier. Pour la première fois, on voyait des artistes se révéler au public dans la franchise de leurs procedés, avec le dédain de la mise en scène et de l'effet. Il semblait qu'ils voulussent se préparer par l'étude du morceau à l'application qu'exigent les grands ouvrages. En réalité, ils avaient exposé pour se compter et faire publiquement le dénombrement de leurs forces, en vue des expositions officielles.

La lutte fut longtemps inégale. Vainement, la Société libre multipliait ses efforts en vue de la représentation des minorités aux commissions organisatrices des Salons ; *un antagonisme redoutable s'opposait à ses revendications*. Il en résultait pour les zélateurs des tendances novatrices, soit des *exclusions systématiques des Salons*, soit des *placements désavantageux* qui signalaient la vivacité des rancunes et rendaient plus tranchées les démarcations. En 1869, une première tentative pour prendre rang aux expositions se résout par l'écrasement de tous les éléments de la Société. Mais il faut déjà compter avec elle et l'on donne satisfaction aux tendances qu'elle représente en médaillant Hipp. Boulenger. C'est une détente momentanée, suivie aussitôt après de nouveaux combats. »

On le voit, il faut une audace sans pareille pour lancer, après ce passé, la circulaire qu'on sait.

Ce qui est plus grave encore, c'est que le Cercle allègue que les artistes qui ont soutenu la candidature de MM. De Vigne et Verheyden se sont engagés à se rallier au vote du *Cercle artistique*, et qu'en continuant à défendre leurs candidats, malgré le résultat du *poll*, ils ont forfait à leur parole.

Ceci est un mensonge. Jamais aucun engagement n'a été pris, ni dans un sens, ni dans l'autre.

Comme nous l'avons dit, chacun a gardé sa pleine et entière liberté. L'*Observatoire*, battu en partie, conservait le droit de voter

pour son candidat éliminé; la fédération des artistes avait de son côté la faculté de voter pour celui de ses candidats que le camp ennemi avait réussi à faire écarter.

On jugera, d'après ce seul trait, de quel côté est la loyauté.

Musique d'été

Outre l'exhibition de certains virtuoses de l'archet ou de la voix, la direction des concerts symphoniques du Waux-Hall pimente de temps à autre son menu, parfois trop frugal, de l'attrait d'un compositeur venant diriger quelques-unes de ses œuvres.

L'an dernier, c'était Peter Benoit. Cette année, Gustave Huberti.

L'entreprise n'est pas sans dangers pour l'auteur, dont la musique est jouée dans des conditions défavorables : sonorité excessive du plein air, noyant les détails, exécution un peu bâclée à la diable, avec juste ce qu'il faut de répétitions pour rester à peu près ensemble, attention distraite du public qui n'écoute que d'une oreille, la pensée ailleurs et les yeux fixés sur l'incessant va-et-vient des demi-mondaines aux allures provocantes, qui laissent après elle, comme un sillage, de longues traînées de parfums exotiques.

Il serait injuste de juger M. Huberti d'après l'audition qui a été donnée mercredi de ses compositions.

On sait qu'il a du talent, et le public a fait, à diverses reprises, bon accueil à ses œuvres. Mais les conditions dans lesquelles ont été exécutés les fragments qu'il a dirigés ont rendu les défauts plus sensibles. Les idées un peu décousues qu'il rattache par d'invisibles fils ont paru, dans ce terrible plein air plus encore que dans l'intimité d'une salle de concerts, manquer de la cohésion qui seule fait l'œuvre d'art. Appréciant cette même symphonie dont on jouait, mercredi, deux parties, nous disions il y a un an, et cette nouvelle audition n'a pas modifié notre impression première : On ne se résout guère, en Belgique, à exprimer simplement, grandement, ce qu'on sent. La musique, comme l'architecture, est tourmentée; les grandes lignes disparaissent sous un fatras de motifs; le style manque et le sentiment des proportions, qui seul crée les œuvres d'art, est absent.

Il en résulte qu'au lieu d'émouvoir, de produire l'impression forte et durable qui doit naître de l'audition d'une belle œuvre, la *Symphonie funèbre* produit une sorte de malaise; l'écheveau des idées est difficile à débrouiller pour l'auditeur, les motifs se heurtent, s'emmêlent, tournent court, reviennent sur leurs pas, disparaissent, reparaissent, ne se développent jamais complètement; les dissonances ne naissent pas tout naturellement sous la plume de l'auteur; elles sont voulues et opiniâtrement recherchées : au lieu de donner de la saveur à l'œuvre, elles finissent par produire une exaspération

On ne peut nier que tout cela soit bien fait, intelligemment instrumenté. Mais que d'incohérences, quel défaut de mesure, quel inquiétant débordement de pensées!

Ces observations s'appliquent aussi bien à la symphonie qu'aux compositions qui l'accompagnaient, à cette *Mort de Guillaume d'Orange*, écrite dans un style ampoulé, pompeux sans grandeur, recherché sans éclat; à ce *Triomffeest* qui n'a vraiment de triomphal que le nom et dont l idée fondamentale ne se dégage guère d'un cortège de thèmes accessoires embroussaillant sa route. La fanfare placée dans un bosquet et destinée à relever de ses belliqueuses sonorités l'orchestration de ce *Triomffeest* a d'ailleurs fait des entrées si fantaisistes au point de vue de la mesure qu'on ne peut vraiment formuler sur cette composition un avis définitif.

Une *Chasse*, qui ouvrait cette audition, composition un peu banale d'inspiration mais que l'auteur mène avec verve et d'une main exercée, a paru être goûtée du public.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

L'éditeur Lemerre vient de terminer l'impression d'une fort jolie édition de *Pierrot lunaire*, un volume de rondels par Albert Giraud. L'ouvrage sera mis en librairie d'un jour à l'autre.

Edmond Picard prepare une nouvelle édition de grand luxe de *La Forge Roussel*. La Maison Callewaert met tous ses soins à faire de ce volume, qui ne sera tiré qu'à petit nombre, une merveille de typographie.

Le volume est illustré par Fernand Khnopff, Alfred Verwée, Théodore Baron et par Mlle Louise Heger. Charles Van der Stappen en a modelé le frontispice, qui sera reproduit par le procéde Evely.

Sous presse, chez le même éditeur, un volume de nouvelles de Paul Hagemans, intitulé : *Les Nuits du Garde*, orné d'une série d'illustrations de Maurice Hagemans, tirées en bistre par Evely.

Max Waller vient de commencer dans la *Jeune Belgique* la publication de son nouveau roman, *Greta Friedmann*. L'œuvre paraîtra prochainement en volume. Aussitôt après, l'auteur fera éditer une étude bruxelloise, intitulée provisoirement : *Les Ketjes*.

Dans le courant de l'hiver paraîtront trois volumes de poésies de Georges Khnopff, ayant pour titres : I. *Le Rêve*. — II. *La Vie*. — III. *L'impassibilité douloureuse des choses*. En même temps, du même auteur, un volume de nouvelles : *Contes ironiques*.

Emile Verhaeren prépare un nouveau poème qui sera le pendant des *Flamandes*. Titre : *Les Moines*.

On annonce, enfin, la prochaine publication des intéressantes études du lieutenant Becker, *la Vie en Afrique*, dont l'*Indépendance* a donné deux extraits qui révèlent quelques parties ignorées du « continent noir »

Théatre de la Monnaie

Le conseil communal de Bruxelles vient d'examiner et de voter un nouveau cahier des charges pour le théâtre royal de la Monnaie.

Ce cahier des charges contient quelques innovations intéressantes qui sont de nature à modifier sérieusement les conditions d'exploitation de notre opéra.

La première et la plus importante réforme a trait à l'orchestre. Désormais toute place qui y deviendra vacante fera l'objet d'un concours, lequel aura lieu devant un jury composé des deux chefs d'orchestre et d'un délégué du collège échevinal de Bruxelles. La ville fixe le nombre minimum des artistes et le chiffre minimum des appointements qui leur seront alloués.

La seconde disposition nouvelle concerne la concession même de la salle du théâtre. Le collège se réserve, à des conditions à fixer par lui, la faculté de disposer de la salle *quatre* fois par an, le dimanche, de midi à cinq heures, en faveur de la *Société des Concerts populaires* ou de toute entreprise similaire.

Le *Guide musical* fait suivre ces renseignements de réflexions auxquelles nous nous rallions complètement :

En principe, cette disposition est excellente et tous les amis de la musique remercieront la ville d'avoir songé à dégrever le budget des Concerts populaires d'une location aussi onéreuse que celle de la salle de la Monnaie. C'est une façon detournée d'accorder, sans bourse délier, un subside aux Concerts populaires qui méritent à tant d'égards d'être soutenus. Il est un point seulement où nous craignons qu'encore une fois M. l'échevin André ne se soit laissé mal renseigner et mal inspirer; c'est en limitant à *quatre* le nombre des dimanches où la salle sera mise à la disposition des Concerts populaires. Du coup, voilà le nombre des Concerts populaires d'abonnement réduit à ce chiffre minime. L'année dernière, malgré des conditions d'exploitation périlleuses, il y a eu cinq concerts; les années précédentes, il

y en avait eu au moins six, et souvent huit. Ce dernier chiffre devrait être le chiffre normal. Ce n'est pas parce que le Conservatoire — où l'on fait *cent cinquante* répétitions partielles et d'ensemble pour monter la symphonie *Pastorale* — n'arrive pas à donner plus de quatre concerts, que l'on doit réduire à *quatre* le chiffre des *Populaires*. Il eût été prudent et pratique de réserver tout au moins cinq ou six dimanches, puisqu'on faisait tant que de paraître s'intéresser aux concerts de musique moderne. 4 concerts du Conservatoire, 4 concerts populaires, 4 concerts de l'*Association artistique*, cela fait 12 concerts d'orchestre pour une période de près de huit mois, dans une ville de près de 500,000 âmes, dans la capitale d'un pays foncièrement artistique! Quelle pitié!

Comme le cahier des charges dont nous venons de parler ne doit entrer en vigueur que le 1er juin 1885, on peut espérer que le conseil actuel ou celui qui lui succèdera après le renouvellement d'octobre complètera la disposition maladroite qu'il vient d'adopter.

Mentionnons encore une dernière nouveauté : « *Art.* 40. L'inspection de la partie musicale du théâtre sera confiée à M. Gevaert, directeur du Conservatoire et maître de chapelle du Roi, ou à défaut de celui-ci, à toute autre personne désignée par le collège. »

M. Gevaert, avant de devenir directeur du Conservatoire, occupait une place analogue à l'Opéra de Paris, celle de *directeur du chant*.

On en revient toujours à ses premières amours!

Petite chronique

Un incident a marqué le concert Huberti, dont nous donnons plus haut le compte rendu Pendant la première partie, l'un des musiciens de l'orchestre a reconnu dans l'auditoire Antoine Rubinstein, arrivé à l'improviste à Bruxelles. Il en a aussitôt prévenu le directeur, M. Herrmann, qui s'est empressé, pour rendre hommage au maitre, de substituer au morceau qu'il allait faire exécuter les airs de ballet de *Feramors*.

Le public s'est joint à cette manifestation spontanée en applaudissant chaleureusement l'œuvre de Rubinstein, qui a paru très touché de cette démonstration.

On se rappelle les souvenirs qu'ont laissés les sept concerts que donna, il y a cinq ans, l'illustre artiste, à la Grande Harmonie et à la Monnaie.

Il s'est, depuis lors, retiré presque complètement de l'estrade où il avait, durant tant d'années, ébloui le public par son incomparable maîtrise. Une maladie d'yeux qui a longtemps fait craindre qu'il ne perdit la vue et qui s'est bornée à le priver de l'usage d'un œil, puis le désir de se consacrer exclusivement à la composition, l'ont poussé à cette résolution.

Ce qui ne l'empêche pas, lorsqu'il s'agit d'une œuvre de bienfaisance, de faire exception à la règle qu'il s'est imposée et de soulever encore, par la magie de son jeu merveilleux, des élans d'enthousiasme.

C'est ainsi qu'étant à Marienbad, où il suivait une cure, il a consenti à donner, dimanche dernier, une audition au piano en faveur des Inondés de la Galicie et de la Pologne. Le concert a rapporté à ces malheureux une somme considérable.

Le but du voyage à Bruxelles de Rubinstein est de voir M. Coulon, le directeur du théâtre d'Anvers, pour se concerter avec lui au sujet des représentations de *Néron* qui seront données en décembre prochain à Anvers.

Les décors sont déjà exécutés en partie. L'œuvre entrera en répétitions dès le début de la campagne. Cela nous promet donc pour l'hiver des soirées de grande attraction.

Rubinstein a passé trois jours au Grand Hôtel. Il est reparti hier pour la Russie. Il compte revenir pour surveiller les répétitions de *Néron*.

Un nouveau journal hebdomadaire paraîtra à Bruxelles à partir du mois d'octobre. Il sera exclusivement consacré à la musique et défendra les idées modernes sur la composition. Les principaux collaborateurs de *La Musique* sont MM. Iwan Gilkin, Albert Giraud, Georges Khnopff, Catulle Mendès, Octave Maus, Erasme Raway. Le secrétaire de la rédaction est M. Charles Delgouffre et l'administrateur-gérant M. Max Waller.

M. Alexandre Francia vient de mourir, à 71 ans. C'était l'un des fondateurs de la *Société des Aquarellistes* qui se constitua en 1857 sous la présidence de Madou.

Il avait fait son éducation artistique à une époque où l'on se préoccupait fort peu de la justesse du ton, de l'impression émue de la nature et du style. Aussi réussit-il à acquérir en Belgique quelque notoriété en exposant chaque année des choses devant lesquelles on reste aujourd'hui confondu.

Son excellent caractère faisait pardonner sa peinture. Il avait d'ailleurs pour ses aquarelles des complaisances naïves qui désarmaient. On lui demande un jour s'il a envoyé quelque chose au *Cercle*, dont l'exposition vient de s'ouvrir. « Oui, mon cher ami, répond-il avec cet accent mi-anglais, mi-italien qui donnait à ses phrases de si singulières intonations, j'ai exposé deux choses, — deux petites perles sur un fumier. »

Récemment, il dérogea à ses habitudes de bienveillance en se livrant à une amère protestation contre les tableaux de Vogels et d'Ensor, exposés au Cercle.

Il qualifia de *turpitudes* les œuvres de ces messieurs, et le mot fit sourire.

M. Francia était, cela va sans dire, membre du *Cercle de l'Observatoire*.

Le *Cercle musical* de Namur donnera lundi prochain, 28 juillet, à 7 heures du soir, sous la direction de M. Balthazar-Florence, un concert dont le produit est destiné aux diverses institutions charitables de la ville.

On aura la bonne fortune d'y entendre Mme Rose Caron, revenue de Paris pour prêter son concours à cette œuvre de bienfaisance.

Elle chantera l'air de *Freischütz*, l'air d'*Hérodiade* et les *soli* d'*Egmont* de Beethoven, que l'orchestre du Cercle exécutera en entier.

Le programme se complète de l'ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn, de celle de *Léonore*, de Beethoven, de la *Marche funèbre* de Chopin, et de la *Marche Turque des ruines d'Athènes*.

M. Georges Flamache, pianiste, interprètera en outre un *Caprice* de Mendelssohn.

C'est M. Adolphe Honinckx qui récitera le texte explicatif d'*Egmont*.

Le pauvre compositeur Cœdès, qui, on se le rappelle, avait dû être enfermé il y a trois ans dans une maison de santé, vient de mourir sans avoir pu recouvrer la raison. Il avait été souffleur de musique à l'Opéra, et avait commencé par publier un grand nombre de petits morceaux de piano, de chant et de danse, puis il avait essayé du théâtre, où il n'avait que peu réussi, et écrivit successivement *le Bouquet de Lise* (opérette en un acte, Folies-Bergère) ; *la Cocotte aux œufs d'or* (grande féerie, avec MM. Hervé et Rapail, Menus-Plaisirs, 1873) ; *la Belle Bourbonnaise* (Folies-Dramatiques, 1874) ; *Clair de lune* (Folies-Dramatiques, 1875), puis *La Girouette* au théâtre Beaumarchais. Cœdès avait un frère, qui est mort fou lui-même il y a quelques mois.

La Société *Arti et Amicitiæ* vient de créer une villa de retraite à Paris-Auteuil. Son conseil directeur, présidé par M. Carolus-Duran, a décidé qu'elle recevra dès à présent des pensionnaires parmi ceux des associés remplissant les conditions des statuts. Le prix annuel de la pension est fixé à mille francs.

On annonce que M. Reyer, partira sous peu pour le Dauphiné, emportant dans sa valise les trois premiers actes de *Salammbô*, opéra dont M. Camille du Locle à tiré le poème de l'héroïque récit de Gustave Flaubert. C'est pendant une villégiature de trois mois qu'il doit faire dans les montagnes dauphinoises que M Reyer compte travailler à ce nouvel ouvrage.

Mme veuve Cosima Wagner et les autres héritiers de Richard Wagner ont reçu d'Amérique une offre de un million deux cent cinquante mille francs pour le droit exclusif de faire entendre *Parsifal* en Amérique.

L'offre a été déclinée, ainsi que l'avait été précédemment celle de moitié de la même somme, offerte par des spéculateurs allemands.

M. Gross, le banquier de Bayreuth, l'ancien ami de Wagner,

a déclaré que *Parsifal* ne serait joué sur aucun autre théâtre que celui de Bayreuth.

Une curieuse application du principe autocratique aux arts :

A l'Opéra de Saint-Pétersbourg on représente le *Guillaume Tell* de Rossini sous le titre de *Rodolph Dafferanval*. La censure s'étant opposée à laisser représenter cette œuvre sous sa forme originale, on a dû en changer le sujet et écrire sous la musique un autre livret.

La livraison mensuelle du *Livre* offre dans son numéro du 10 juillet des pages d'une lecture attachante et dignes d'alimenter la curiosité du lettré. M. Victor Fournel, sous le titre de *Molière et l'érudition*, traite de façon alerte et piquante plusieurs questions toujours à l'ordre du jour.

En nous introduisant dans les Bibliothèques des prisons de la Seine, M. Gustave Fustier, qui naguère initiait ses lecteurs aux secrets de la *langue verte*, leur dévoile aujourd'hui — avec une grande sûreté d'informations — un nouveau coin de ce monde inconnu.

Dans la seconde partie sont analysés avec autorité tous les ouvrages de récente apparition, aussi bien ceux qui passionnent la vie mondaine que ceux qui intéressent l'homme d'étude.

Quand nous aurons ajouté que cette livraison est illustrée d'un magnifique portrait à l'eau-forte de Diderot, nous aurons pleinement rendu hommage à l'habile directeur du *Livre*, M. Octave Uzanne.

Concerts du Waux-Hall. — Aujourd'hui, dimanche, l'orchestre exécutera entre autres : 1° *Ruy-Blas*, ouverture (Mendelssohn) ; 2° *Hymne à sainte Cécile* (Gounod) ; 3° *Fantaisie caprice* (Vieuxtemps) ; 4° L'*Invitation à la Valse* (Weber).

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur *demande*, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 31. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 3 AOUT 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

THÉORIE DE LA DÉCADENCE. — CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *La seconde nuit*, par Paul Ginistry, préface d'Armand Sylvestre. — LA MORALITÉ DES ÉLECTIONS. — LA MUSIQUE EN PROVINCE. *Concert du Cercle musical de Namur.* — CONCOURS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Un tableau de Nattier. Esquisse ou tableau?* — PETITE CHRONIQUE.

THÉORIE DE LA DÉCADENCE

Si une nuance très spéciale d'amour, si une nouvelle façon d'interpréter le pessimisme font déjà de la tête de Baudelaire un appareil psychologique d'un ordre rare, ce qui lui donne une place à part dans la littérature de notre époque, c'est qu'il a merveilleusement compris et presque héroïquement exagéré cette spécialité et cette nouveauté. Il s'est rendu compte qu'il arrivait tard dans une civilisation vieillissante, et, au lieu de déplorer cette arrivée tardive, comme La Bruyère et comme Musset, il s'en est réjoui, j'allais dire honoré Il était un homme de décadence, et il s'est fait un théoricien de décadence. C'est peut-être là le trait le plus inquiétant de cette inquiétante figure. C'est peut-être celui qui exerce la plus troublante séduction sur une âme contemporaine.

Par le mot de décadence, on désigne volontiers l'état d'une société qui produit un trop grand nombre d'individus impropres aux travaux de la vie commune. Une société doit être assimilée à un organisme. Comme un organisme, en effet, elle se résout en une fédération d'organismes moindres, qui se résolvent eux-mêmes en une fédération de cellules. L'individu est la cellule sociale. Pour que l'organisme total fonctionne avec énergie, il est nécessaire que les organismes composants fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée; et pour que ces organismes moindres fonctionnent eux-mêmes avec énergie, il est nécessaire que leurs cellules composantes fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée. Si l'énergie des cellules devient indépendante, les organismes qui composent l'organisme total cessent pareillement de subordonner leur énergie à l'énergie totale, et l'anarchie qui s'établit constitue la décadence de l'ensemble. L'organisme social n'échappe pas à cette loi, et il entre en décadence aussitôt que la vie individuelle s'est exagérée sous l'influence du bien-être acquis et de l'hérédité. Une même loi gouverne le développement et la décadence de cet autre organisme qui est le langage. Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot. Les exemples foisonnent dans la littérature actuelle qui corroborent cette féconde hypothèse.

Pour juger d'une décadence, le critique peut se mettre à deux points de vue, distincts jusqu'à en être contradictoires. Devant une société qui se décompose, l'empire romain, par exemple, il peut, du premier de ces points de vue, considérer l'effort total et en constater l'insuf-

fisance. Une société ne subsiste qu'à la condition d'être capable de lutter vigoureusement pour l'existence dans la concurrence des races. Il faut qu'elle produise beaucoup de beaux enfants et qu'elle mette sur pied beaucoup de braves soldats. Qui analyserait ces deux formules y trouverait enveloppées toutes les vertus privées et civiles. La société romaine produisait peu d'enfants ; elle en arrivait à ne plus mettre sur pied de soldats nationaux. Les citoyens se souciaient peu des ennuis de la paternité. Ils haïssaient la grossièreté de la vie des camps. Rattachant les effets aux causes, le critique qui examine cette société de ce point de vue général conclut que l'entente savante du plaisir, le scepticisme délicat, l'énervement des sensations, l'inconstance du dilettantisme, ont été les plaies sociales de l'empire romain, et seront en tout autre cas des plaies sociales destinées à miner le corps tout entier. Ainsi raisonnent les politiciens et les moralistes qui se préoccupent de la quantité de force que peut rendre le mécanisme social. Autre sera le point de vue du critique qui considérera ce mécanisme d'une façon désintéressée et non plus dans le jeu de son action d'ensemble. Si les citoyens d'une décadence sont inférieurs comme ouvriers de la grandeur du pays, ne sont-ils pas très supérieurs comme artistes de l'intérieur de leur âme? S'ils sont malhabiles à l'action privée ou publique, n'est-ce point qu'ils sont trop habiles à la pensée solitaire? S'ils sont de mauvais reproducteurs de générations futures, n'est-ce point que l'abondance des sensations fines et l'exquisité des sentiments rares en ont fait des virtuoses, stérilisés mais raffinés, des voluptés et des douleurs? S'ils sont incapables des dévouements de la foi profonde, n'est-ce point que leur intelligence trop cultivée les a débarrassés des préjugés, et qu'ayant fait le tour des idées, ils sont parvenus à cette équité suprême qui légitime toutes les doctrines en excluant tous les fanatismes? Certes, un chef germain du IIe siècle était plus capable d'envahir l'empire qu'un patricien de Rome n'était capable de le défendre; mais le Romain érudit et fin, curieux et désabusé, tel que nous connaissons l'empereur Hadrien, le César amateur de Tibur, représentait un plus riche trésor d'acquisition humaine. Le grand argument contre les décadences, c'est qu'elles n'ont pas de lendemain et que toujours une barbarie les écrase. Mais n'est-ce pas comme le lot fatal de l'exquis et du rare d'avoir tort devant la brutalité? On est en droit d'avouer un tort de cette sorte et de préférer la défaite d'Athènes en décadence au triomphe du Macédonien violent.

Les deux points de vue sont légitimes. Il est rare qu'un artiste ait le courage de se placer résolument au second. Beaudelaire eut ce courage et le poussa jusqu'à la fanfaronnade. Il se proclama décadent et il rechercha, on sait avec quel parti pris de bravade, tout ce qui, dans la vie et dans l'art, paraît morbide et artificiel aux natures plus simples. Ses sensations préférées sont celles que procurent les parfums, parce qu'elles remuent plus que les autres ce je ne sais quoi de sensuellement obscur et triste que nous portons en nous. Sa saison aimée est la fin de l'automne, quand un charme de mélancolie semble ensorceler le ciel qui se brouille et le cœur qui se crispe. Ses heures de délices sont les heures du soir, quand le ciel se colore, comme dans les fonds de tableaux du Vinci, des nuances d'un rose mort et d'un vert quasi agonisant. La beauté de la femme ne lui plaît que précoce et presque macabre de maigreur, avec une élégance de squelette apparue sous la chair adolescente, ou bien tardive et dans le déclin d'une maturité ravagée :

> ... Et ton cœur, meurtri comme une pêche,
> Est mûr, comme ton corps, pour le savant amour.

Les musiques caressantes et languissantes, les ameublements curieux, les peintures singulières sont l'accompagnement obligé de ses pensées mornes ou gaies, « morbides » ou « pétulantes », comme il dit lui-même avec plus de justesse. Ses auteurs de chevet sont ceux dont je citais plus haut le nom, écrivains d'exception qui, pareils à Edgard Poë, ont tendu leur machine nerveuse jusqu'à devenir hallucinés, sortes de rhéteurs de la vie trouble dont la langue est « marbrée déjà des verdeurs de la décomposition ». Partout où chatoie ce qu'il appelle lui-même avec une étrangeté ici nécessaire la « phosphorescence de la pourriture », il se sent attiré par un magnétisme invincible. En même temps, son intense dédain du vulgaire éclate en paradoxes outranciers, en mystifications laborieuses. Ceux qui l'ont connu rapportent de lui, pour ce qui touche à ce dernier point, des anecdotes extraordinaires. La part une fois taillée à la légende, il demeure avéré que cet homme supérieur garda toujours quelque chose d'inquiétant et d'énigmatique, même pour les amis intimes. Son ironie douloureuse enveloppait dans un même mépris la sottise et la naïveté, la niaiserie des innocences et la stupidité des péchés. Un peu de cette ironie teinte encore les plus belles pièces du recueil des *Fleurs du Mal*, et chez beaucoup de lecteurs, même des plus fins, la peur d'être dupes de ce grand dédaigneux empêche la pleine admiration.

Tel quel et malgré les subtilités qui rendent l'accès de son œuvre plus que difficile au grand nombre, Baudelaire demeure un des éducateurs féconds de la génération qui vient. Son influence n'est pas aussi aisément reconnaissable que celle d'un Balzac ou d'un Musset, parce qu'elle s'exerce sur un petit groupe. Mais ce groupe est celui des intelligences distinguées; poètes de demain, romanciers déjà en train de rêver la gloire, essayistes à venir. Indirectement et à travers eux, un peu des singularités psychologiques que j'ai essayé de

fixer ici pénètre jusqu'à un plus vaste public ; et n'est-ce pas de pénétrations pareilles qu'est composé ce je ne sais quoi dont nous disons : l'atmosphère morale d'une époque ?

Les lignes qui précèdent sont extraites des *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget. Elles font partie d'une remarquable étude sur Baudelaire. Il nous a paru intéressant de rapprocher cette théorie de la décadence à propos de l'œuvre violemment décadente que nous avons analysée dernièrement : *A Rebours*. On se rappelle que nous avons cité du livre de M. Huysmans l'admirable page de critique consacrée à Baudelaire : il y a là matière à des comparaisons curieuses. Notons seulement que dans les *Essais* de Bourget le chapitre que nous reproduisons ne constitue qu'une partie de son étude sur le poète des *Fleurs du Mal*, dont il analyse encore, séparément, le pessimisme et les sentiments amoureux.

Chronique littéraire

La seconde nuit, roman bouffe, préface d'Armand Sylvestre et 66 illustrations de Henriot, par Paul Ginistry. Bruxelles, Aug. Brancart, éditeur.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? S'écriait naguère, en un exceptionnel moment d'humeur, le très jovial Berchoux. Il y a beau temps que les mânes de l'auteur de la *Gastronomie* ont pu demeurer en paix. A part de rares récalcitrants, les héros de l'Antiquité s'en sont allés, emportant dans les plis de leurs toges ou de leur peplums, les tirades classiques qu'on les avait, pendant des siècles, condamnés à déclamer sur toutes les scènes de France et de Navarre.

L'opérette a changé tout cela. Seulement, à la place des glorieux enfants de Rome et de la Grèce, la verve fantaisiste de nos auteurs modernes a substitué un vrai monde, une carte entière de royaumes imaginaires, de principautés minuscules où se démènent des personnages grotesques, toujours, toujours les mêmes. Des souverains gâteux, des ministres ramollis, des magistrats idiots. De la satire, comme l'on voit, rien que de la satire. Ajoutez à cela une petite intrigue amoureuse, se dénouant neuf fois sur dix à la confusion des maris, et vous avez la recette voulue pour faire une opérette.

C'est l'Italie qui sert généralement de théâtre, une Italie toute de convention, hâtons-nous de le dire, où l'on crée des souverainetés à autant le cent. Nous nous sommes demandé bien souvent ce que deviendraient nos fabricants de pochades, sans cette pauvre Italie !

Ceci ne veut pas dire que nous accusions M. Paul Ginistry d'être tombé dans ce travers, mais involontairement, en parcourant son livre, nous avons été amenés à ces réflexions. Tous ses personnages, Ortino V, l'archi-chancelier du duché d'Illyrie, l'historiographe officiel, Exupère, l'amoureux Tityre, un page quelque peu ancêtre de Chérubin, et les femmes, ces femmes sans cesse à l'affût d'aventures nouvelles, nous les avons vus défiler, un peu partout, au feu de la rampe, principalement.

Et, malgré nous, nous nous arrêtions, comme pour écouter les couplets croustillants et les flonflons joyeux de quelque Lecocq. C'est bien, en effet, le sujet d'une opérette que l'auteur nous offre là. Rien n'y manque, ni les personnages de convention, ni les jeunes filles chantant des chœurs pour célébrer la victoire du souverain, ni la tourbe des courtisans obligés.

A défaut de partition, nous avons le libretto, un libretto parfait, fort bien troussé, ce qui n'est pas toujours le cas des choses de ce genre. Une plume alerte et vive, un style qui se laisse comprendre, où la recherche du mot drôle semble être l'unique souci de l'écrivain, des idées presque originales, que peut-on exiger de plus ?

« Plein de détails amusants, de descriptions bouffonnes, de dialogues invraisemblables (si toutefois quelque chose est invraisemblable ici-bas, ce dont je ne suis pas convaincu), c'est avant tout un livre écrit et fait pour les délicats, les seuls qui vaillent qu'on s'en préoccupe ».

Ainsi s'exprime Armand Sylvestre, le Gaulois gauloisant conteur qui fait chaque jour se pâmer des milliers de lecteurs, en leur narrant les abracadabrantes histoires que l'on sait.

Et présentant au public le livre de son collaborateur du *Gil-Blas*, qui rêve d'être son disciple sinon son égal, le préfacier ajoute : « Je n'ai point à le recommander au lecteur, celui-ci lui sera fidèle, ni à lui souhaiter bonne chance, car la chance vient tout naturellement aux ouvrages aimables ayant, pour surcroît, de solides qualités ».

Nous ne pouvons nous montrer plus sévère que le chantre de l'*Ami Jacques*.

En ce temps de névrosité à outrance, où la mélancolie envahit tous les cœurs, comme affligés de l'approche de quelque catastrophe redoutée, il est bon de s'arrêter parfois au bord du chemin, et d'écouter un de ces contes aimables que nous content si bien ceux qui se sont ingéniés à galvaniser le cadavre de la vieille gaieté française.

La *Seconde nuit* nous a fait, disions-nous, songer à l'opérette. Ajoutons que l'auteur a eu l'heur de rencontrer un impresario qui n'a rien négligé pour entourer l'œuvre de tous les soins qu'elle réclamait. La mise en scène est digne des plus grands éloges ; les costumes ont été dessinés avec goût et les décors brossés avec beaucoup de maëstria par Henriot.

Nous souhaitons à tous une série de bonnes et fructueuses représentations.

La moralité des élections

Nos lecteurs savent déjà par les journaux quotidiens le résultat du scrutin qui a tant passionné les artistes. La liste patronnée par le *Cercle artistique*, a réuni la majorité des suffrages : MM. Hennebicq et De Vigne sont donc membres de la Commission de placement et des récompenses au Salon. M. De Vigne bat de quarante-deux voix M. Van de Kerckhove-Nelson, malgré l'énorme appoint qu'avait donné à celui-ci la province. A Anvers surtout on avait travaillé cette élection comme dans cette ville on préparait — jadis — les élections politiques. Circulaires, visites, lettres aux électeurs, rien n'avait manqué.

Les artistes qui ont mené la campagne contre l'*Observatoire*, ont donc lieu de se féliciter du résultat. Le nombre important de voix obtenu par M. Verheyden — cent seize — malgré son échec au poll du *Cercle* est également significatif. Il prouve

combien de sympathies s'attachent à l'excellent paysagiste. Si au lieu du règlement absurde qui oblige les artistes bruxellois à accepter les candidats que leur imposent les exposants d'Anvers et de Gand, chaque ville choisissait librement ses candidats, il est certain que la déroute de l'*Observatoire* eût été complète.

Dans le grand nombre de correspondances — toutes, sans exception, sympathiques à la cause que nous défendons, — qui nous ont été adressées au sujet des élections, il en est une qui exprime avec beaucoup de clarté ces idées. Nous la publions sans commentaire.

Monsieur le Rédacteur,

L'élection de la Commission de placement et des récompenses a été notablement plus animée cette année que les années précédentes. Les artistes se trouvaient en présence d'un nouveau règlement qui stipulait que Bruxelles aurait droit à deux délégués de cette Commission, Anvers un, Gand, Liège et le reste du pays, un. Ces quatre artistes devaient former avec ceux nommés par le Gouvernement et choisis au sein de la Commission directrice, le jury de placement et des récompenses. Outre cette innovation il stipulait que le vote de ces quatre noms se ferait en commun par tous les artistes du pays.

Ce mode de votation fut à l'examen bientôt reconnu impraticable. En effet, comment discerner à distance les circonstances spéciales à chaque localité et qui militeraient plutôt en faveur de la nomination de tel ou tel candidat. Les artistes habitant les provinces pouvaient seuls décider en parfaite connaissance de cause, lequel d'entr'eux pouvait le mieux convenir pour la défense de leurs intérêts. Ceci fut compris — comme d'instinct — par tout le monde à Bruxelles; il fut convenu de commun accord qu'on abandonnerait le choix des candidats provinciaux aux suffrages de leurs collègues immédiats et qu'on voterait pour eux dans le poll qui devait précéder l'élection, sans discussion et par acclamation. Ce qui fut dit fut fait Au vote définitif, ce même accord s'est maintenu, comme l'attestent les chiffres des votants, et ceux obtenus par eux. Ce vote, tout de courtoisie et de bonne confraternité, était en même temps l'expression d'un véritable sentiment de justice et d'équité. Il appelait naturellement la réciprocité. Gand et Liège s'unirent à Bruxelles dans ce même sentiment. Anvers point. Avec cette perception lucide qui lui appartient en propre, elle avait vu du premier coup d'œil quel parti elle pouvait tirer pour ses intérêts des dispositions de ce nouveau règlement. Bien avant le poll qui devait avoir lieu au *Cercle artistique* de Bruxelles et qui réunit autour de lui les artistes des différents groupes qui luttent pour leurs principes dans cette ville, ils s'étaient jeté résolument dans la *mêlée des partis*, s'étaient entendu avec un de ces groupes qu'ils supposaient le plus puissant, pour faire élire un candidat qui à tort ou à raison était peu sympathique, il est vrai, à la majorité des artistes de Bruxelles, mais qui, nommé par leur concours, leur assurait par cela même une influence supplémentaire dans la Commission. Le poll du *Cercle* fut défavorable à ce même candidat. Ce fait ne modifia en rien leur attitude.

Si nous rappelons ces faits, ce n'est certes pas pour récriminer contre les agissements des artistes d'Anvers. Ils ont usé de leur droit strict, c'est incontesté et incontestable, mais pour bien faire voir par cet exemple frappant, combien il est facile d'éluder ce règlement dans une de ces dispositions principales La combinaison n'a pas réussi cette fois, c'est vrai, mais elle peut et doit réussir une autre fois, quand la lutte s'établira dans de meilleures conditions pour eux. Tant que ce règlement subsistera dans sa teneur actuelle, Bruxelles restera exposé à toutes les coalitions qu'on voudra former en province. Bruxelles comme tous les grands centres artistiques est divisé en plusieurs groupes différents de principes et de tendances. Rien de plus facile que d'apporter du dehors à un de ces groupes l'appoint d'une centaine de voix et de se rendre ainsi maitre du scrutin. Nous allons voir surgir de cette situation une série de récriminations, de luttes de ville à ville, d'intérêts froissés, de dissensions et d'inimitiés sans nombre. Vraiment, nous n'en avons pas besoin. Nul n'a intérêt à ajouter aux causes naturelles qui divisent et diviseront éternellement les artistes, d'autres causes toutes artificielles celles ci, et qui peuvent être si facilement évitées; il suffirait de dire dans ce règlement ce qui d'ailleurs existait avant son apparition: que chacune des villes votera séparément. Bruxelles nommera *seule* ses deux représentants, Gand, Liège, et le reste du pays nommeraient les leurs dans les mêmes conditions. Ainsi serait tué dans son germe ce microbe de nos futures dissensions. Plus on fera vite, mieux cela vaudra; mieux vaut prévenir que d'avoir à guérir.

Agréez je vous prie, M. le Rédacteur, l'assurance de la plus parfaite considération d'

Un de vos abonnés.

Ajoutons que si on réforme le règlement, ce qui paraît absolument nécessaire pour les motifs que donne fort justement notre correspondant, on fera bien de donner aux artistes liégeois un représentant dans la Commission et de ne pas les réunir aux Gantois, ce qui n'est ni logique, ni équitable. Les seize voix données à M. Nisen et les neuf voix données à M. Delpérée indiquent suffisamment le désir exprimé par les Liégeois.

Une autre observation que suggère l'élection de lundi, c'est que malgré toutes leurs démarches, leurs circulaires, leurs lettres, malgré le coup de main qu'ils ont essayé de faire au *Cercle*, les partisans de la réaction ne sont pas arrivés à se mettre d'accord pour voter en faveur de leurs candidats. Un très grand nombre de leurs voix se sont éparpillées sur ceux de leurs amis qui n'avaient aucune chance de réussir. C'est ainsi que M. Slingeneyer obtient trois voix, M. Van Luppen autant, M. Lamorinière trois voix également, M. De Vriendt une, M. Robert une, M. Stroobant une, M. de Schampheleer une, etc. Pour l'un ou l'autre motif, les artistes qui ont voté de cette façon ont, de parti pris, écarté l'un des deux candidats de l'*Observatoire* et ils ont préféré voir leur suffrage se perdre sur des noms qui ne pouvaient réunir qu'un nombre de voix insuffisant.

Tout cela est très curieux. Ce qui nous réjouit, c'est que l'on peut en inférer la chute prochaine et définitive de cette malencontreuse machine à obstructions qui entravait depuis tant d'années la marche des idées. L'*Observatoire* aura bientôt son 10 juin, tout comme l'*Association libérale* a eu le sien.

La musique en province

Concert du Cercle musical de Namur.

Musique d'amateurs, soit. Comme telle, d'autant plus intéressante. Tandis qu'à grand'peine on groupe à Bruxelles un nombre suffisant de personnes aimant assez l'art pour renoncer en sa faveur à quelques soirées de flânerie, — et Bruxelles compte 400,000 habitants! — Namur nous donne l'exemple.

Une société d'amateurs s'y est formée. Elle s'y développe. Elle ose attaquer de grandes œuvres, — elle donnait lundi *Egmont*, de Beethoven. Et grâce au dévouement et à l'activité de M. Balthazar-Florence — qu'on a décoré le jour du concert et qui n'a pas volé le plaisir que cet incident a dû lui causer — cela marche, cela marche même bien. Ouvertures de *Ruy-Blas* et de *Léonore*, *Marche funèbre* de Chopin et *Marche turque* de Beethoven ont

été exécutées avec presque autant de brio qu'en aurait mis un orchestre aguerri.

Un *récitant*, M. Honinckx, fortement épris des traditions conservatoriennes et qui roule les R avec des bruits de tambour, s'est chargé de révéler aux populations étonnées les merveilles de la poésie de M. Jules Guilliaume, déjà connu par ses *Prunes orgueilleuses* et par *Job*.

Le brave Egmont ne peut avoir qu'une maîtresse :
La Liberté!

Il a glacé tous les cœurs en déclamant, au sujet de l'arrivée à Bruxelles d'Alvarez de Tolède :

Prends garde, Egmont! Ta popularité lui porte ombrage!...

Mais arrivons à l'héroïne de la fête, à Mme Caron, arrivée en droite ligne de Paris pour prendre part à l'œuvre de bienfaisance organisée par le *Cercle* de Namur et qui, — ajoutons-le, — a excellemment réussi.

La grande tragédienne, qu'est notre première chanteuse, s'est révélée tout entière dans l'air de *Freischütz*, qu'elle a chanté avec passion, et dans l'air d'*Hérodiade*, auquel elle a donné de subtiles séductions de voix et un style soutenu. Les deux *soli* de Claire, dans *Egmont*, ont achevé de lui conquérir la salle.

Un détail intéressant : c'est Mlle Balthazar-Florence, la fille du directeur, qui occupe le pupitre du premier violon, et le costume féminin, dans le décor des habits noirs, fait son petit effet d'inattendu. La jeune artiste a prouvé qu'elle était parfaitement digne du poste qu'elle occupe en exécutant avec beaucoup d'expression, à la demande du gouverneur, une fantaisie de Bériot qui a été longuement applaudie.

CONCOURS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

L'Académie royale de Belgique, a arrêté les programmes des concours pour 1886.

Une médaille en or d'une valeur de 800 francs sera donnée au meilleur mémoire en réponse aux questions suivantes.

Première question. — « Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique. »

Deuxième question. — « Apprécier l'influence de Walter Scott sur le roman historique. »

Troisième question. — « Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe ».

Quatrième question. — « Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains. »

Cinquième question. — « Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production formulés dans les temps modernes. »

Une médaille en or d'une valeur de 600 francs sera donnée pour le meilleur mémoire en réponse à la question que voici :

« Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIIIe et XIVe siècles. »

Le prix de Stassart (1,000 francs) sera donné à l'auteur de la meilleure notice écrite en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de David Teniers (né en 1610, mort vers 1690).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1er février 1886.

Le prix de 3,000 francs, prix de Stassart, sera donné dans les mêmes conditions à l'auteur du meilleur mémoire en réponse à la question suivante .

« Tracer, sur la carte de la Belgique et des départements français limitrophes, une ligne de démarcation indiquant la séparation *actuelle* des pays de langue romane et des pays de langue germanique. Consulter les anciens documents contenant des noms de localités, de *lieux dits*, etc., et constater si cette ligne idéale est restée la même depuis des siècles, ou si, par exemple, telle commune wallonne est devenue flamande, et *vice versa*. Dresser des cartes historiques indiquant ces fluctuations pour des périodes dont on laisse aux concurrents le soin de déterminer l'étendue; enfin rechercher les causes de l'instabilité ou de l'immobilité signalées. »

Il y aura, en outre, un prix de 700 frans pour « une étude littéraire, en flamand, sur les œuvres de Coornhert »; un prix de 1,000 francs pour « l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde »; un prix de 1,000 francs pour un mémoire « sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. »

La première période du troisième concours annuel pour les prix Joseph De Keym sera close le 31 décembre 1884.

***

Deux concours sont ouverts, par les soins de l'*Union littéraire*, entre les écrivains belges, l'un pour une œuvre d'imagination inédite en prose d'au moins 200 pages d'impression, l'autre pour une œuvre poétique d'au moins 400 vers.

L'auteur de l'œuvre couronnée dans chacun de ces deux concours recevra un prix de cinq cents francs Les œuvres couronnées pourront être publiées par les soins de l'*Union littéraire*.

Les pièces envoyées au concours seront appréciées par un jury composé de trois membres de l'*Union* que l'assemblée générale choisira parmi ceux qui auront été présentés par les concurrents. Les pièces destinées au concours doivent être envoyées franco à M. P. Weissenbruch, trésorier de l'*Union littéraire belge*, 45, rue du Poinçon, à Bruxelles, avant le 1er novembre 1884.

Les auteurs ne signeront point leurs ouvrages. Ils inscriront sur leur manuscrit une devise qu'ils reproduiront sur un billet cacheté contenant leur nom et leur adresse. Ils y joindront les noms des trois membres de l'*Union* qu'ils désirent voir figurer au jury.

Les œuvres non couronnées seront rendues aux auteurs s'ils le désirent.

La décision du jury sera proclamée dans l'une des premières séances de 1885.

***

La ville d'Amsterdam ouvre un concours international pour l'élaboration des plans d'une nouvelle Bourse à Amsterdam. Les projets — sous une devise — doivent être remis, avant le 1er novembre prochain, à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam. Les frais de bâtisses portent sur une évaluation de 1,500,000 à 2,500,000 florins. Les dessins à l'échelle de 1 à 200 indiqueront d'une manière simple et distincte la valeur constructive et esthétique. On demande, en outre, un plan de situation à l'échelle de 1 à 500 et une note explicative.

Les dix projets qui seront jugés les meilleurs seront primés de 1,000 florins. Le jury en désignera cinq parmi ceux-ci, qui, en prenant part à un nouveau concours limité, recevront des prix de 10,000, 6,000, 5,000, 4,000 et 3,000 florins, selon leur supériorité.

Le jury se compose notamment d'architectes d'Amsterdam, de Vienne, de Paris, de Londres, de Berlin et de Bruxelles.

Pour le programme du concours s'adresser au *Wethouder van Publieke Werken, Raadhuis*, Amsterdam.

Chronique judiciaire des arts

Un tableau de Nattier

Le tribunal de la Seine a rendu son jugement sur la demande en dommages-intérêts intentée par le comte d'Etampes contre les héritiers Febvre pour avoir mis en vente un tableau qu'ils auraient attribué à Nattier et qui représentait, disait le catalogue, la marquise du Chastelet.

Voici la réponse du tribunal au comte d'Etampes :

« Attendu que, d'après les experts, le comte d'Etampes et les héritiers Febvre étaient propriétaires chacun au même titre d'une répétition faite par Nattier du portrait de Mme Geoffrin ;

Qu'en conséquence, les héritiers Febvre n'ont fait qu'user de leur droit en mettant en vente leur tableau sous le nom du peintre qui en est l'auteur ;

Que l'attribution inexacte du nom de la marquise du Chastelet à un portrait incontestable de Mme Geoffrin faite de bonne foi sans intention malveillante par les défenseurs ne saurait constituer à leur charge une faute passible de dommages-intérêts ;

Que cette erreur n'a pu avoir pour effet de déprécier la valeur artistique du tableau du comte d'Etampes ni d'en affaiblir les caractères d'authenticité tels qu'ils sont reconnus par les experts. »

Vient ensuite la demande de M. Reinach en résiliation de la vente. Voici la réponse du tribunal à M. Reinach :

« Attendu que ce n'est que depuis le rapport des experts que Reinach prétend qu'il n'attachait qu'une importance secondaire au nom du peintre ;

Que cette déclaration ne saurait être admise en présence de ses premières conclusions où il déclarait avoir eu pour but d'enrichir sa galerie de l'œuvre d'un des maîtres les plus appréciés de l'école française ;

Qu'au surplus, les déclarations faites lors de la mise en vente contredisaient les énonciations du catalogue ; que dès lors, son consentement n'a pas été surpris ;

« Condamne le comte d'Etampes et Reinach, chacun en ce qui le concerne, aux dépens de leurs demandes principales et à ceux exposés par eux à raison des demandes reconventionnelles formées contre eux par Georges Petit et par Barre ;

« Condamne d'Etampes et Reinach, conjointement et solidairement aux frais de l'expertise et aux droits d'enregistrement auxquels donnera lieu le présent jugement ;

« Condamne les héritiers Febvre aux dépens de leurs demandes récursoires. »

Tout le monde se trouve donc condamné.

Esquisse ou tableau ?

C'est un singulier procès qu'a eu à soutenir M. Munkacsy, l'auteur du *Christ en croix* et du *Christ devant Pilate* qui ont fait défiler tout Paris par les salons de M. Sedelmayer, le marchand de tableaux.

En 1878, un tapissier nommé Seguin fournit au peintre, pour l'ameublement de l'hôtel qu'occupe celui-ci avenue de Villiers diverses fournitures s'élevant à la somme d'environ 15,000 francs.

Au lieu de demander le règlement de sa facture, M. Seguin fait observer qu'étant sur le point de se retirer des affaires, il serait heureux de posséder une œuvre du maître pour décorer son salon. M. Munkacsy accepte cette proposition, mais oublie le tapissier et laisse s'écouler quelques années. En 1882, cependant, il se rappelle sa promesse, termine le tableau destiné à M. Seguin, et celui-ci l'emporte sans observation.

Mais quelque temps après, l'artiste reçoit une lettre qui le surprend. Elle est conçue en ces termes :

20 novembre 1883.

Cher monsieur Munkacsy,

Je crois devoir vous faire savoir, à votre gouverne, que votre ancien tapissier, M. Seguin, m'a apporté il y a quelque temps le petit tableau que vous avez fait pour lui et m'a demandé si je voulais me charger de le vendre pour son compte au prix d'une quinzaine de mille francs, prétendant que ce tableau lui revient à peu près à ce prix-là. Je lui ai répondu que, trouvant ce prix trop élevé, je ne veux pas me charger de cette vente. Il a ensuite emporté son tableau.

Recevez, cher monsieur, mes meilleures salutations.

Signé : Sedelmayer.

C'est alors que M. Seguin trouvant, sans doute, qu'il n'en avait pas pour son argent, comme l'on dit, revint trouver le peintre et lui demanda de retoucher, de compléter et de finir son tableau.

M. Munkacsy fut très blessé de ce procédé, et il offrit de l'argent à M. Seguin en échange du tableau. Mais celui-ci ne l'entendait pas ainsi, et il a assigné l'artiste pour le faire condamner à terminer son œuvre.

Il demande au tribunal de nommer un séquestre chez lequel M. Munkacsy ira tous les jours travailler à son tableau et le mettre au goût de M. Seguin, le tout sous une astreinte de 500 francs pour chaque jour de retard.

En plaidoiries, on soulève une question curieuse. « C'est un tableau qui nous est dû, et non une ébauche, dit le conseil de Seguin — Allez-vous vous ériger en juge de notre talent et nous dicter ce que nous avons à faire, réplique l'avocat de Munkacsy. Est-ce le tapissier ou le peintre qui appréciera si le tableau est fini ! D'ailleurs qu'est-ce qu'une esquisse ? Qu'est-ce qu'un tableau ? Qui oserait prononcer, et vous-même, n'avez-vous pas emporté la toile sans observation, la trouvant ainsi à votre convenance ? »

Le tribunal, conformément aux conclusions du ministère public, a rejeté la demande.

Petite chronique

Voici le programme musical des fêtes qui seront données à Eisenach les 28 et 29 septembre, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Jean-Sébastien Bach. Dimanche 28, exécution en l'église Saint-Georges de la messe en *la* bémol de J.-S. Bach, sous la direction de Joachim. Lundi 29, dans la même église, concert religieux dans lequel on exécutera les œuvres suivantes : la cantate de la *Feste Burg* de Bach ; cinq pièces bibliques pour *soli* et orgue de M. Lassen ; *Psaume* 67, pour *soli*, chœurs, orgue et orchestre, de Müller-Hartung ; *Toccata* en *ut*, pour orgue, de Bach ; deux chœurs religieux, de Thureau ; *Psaume* 13, pour *soli*, chœurs et orchestre, de Liszt. Le soir, concert au théâtre : une *Suite d'orchestre*, de Bach : une *Vieille ariette* de Haendel ; une *Fugue* sur B. A. C. H., pour deux pianos, de Liszt ; une *Chaconne* pour violon de J. Brahms, exécutée par Joachim ; et la *troisième symphonie* pour orchestre, de Bach.

Une curieuse décision judiciaire, trouvée en feuilletant un recueil de jurisprudence : L'état de grossesse qui empêche une danseuse d'exécuter son engagement n'est un empêchement excusable que si la danseuse est mariée. Autrement, elle est passible de dommages-intérêts envers son directeur.

Du 2 janvier 1857. — Tribunal de commerce de la Seine. (*Belg. jud.*, 1857, p. 62.)

Quelle pudeur excessive guidait dans ses sentences, il y a vingt-cinq ans, le tribunal de la Seine !

Une importante modification vient d'être apportée à la machinerie théâtrale en Amérique. Il s'agit d'étages mobiles qui permettent de disposer la scène, et de planter les décors d'un acte pendant que l'acte précédent se joue sous les yeux du public. L'appareil se compose de deux énormes cages superposées, analogues à celles d'un ascenseur ordinaire. La chambre dans laquelle se meut cet appareil a la hauteur de 35 mètres environ, du comble au dessous. L'ensemble

des deux cages forme une construction de 16m,50 de hauteur sur 6m,50 de largeur et 9m,10 de profondeur, et pèse 41 tonnes. L'appareil s'élève ou s'abaisse de 7m,55 à chaque mouvement.

Il suffit de 40 secondes pour amener la cage préparée pour la scène à la place voulue, c'est-à-dire devant les spectateurs, et le treuil n'emploie pas plus de quatre hommes Le mouvement se fait sans aucun bruit ni vibration.

Chacune des scènes mobiles porte sa rampe de gaz alimentée au moyen de tuyaux flexibles, ses trappes avec leurs guidages et les cabestans qui permettent de les mouvoir.

Cet appareil fonctionne au théâtre de Madison-Square, à New-York. Il est en bois. On pense qu'il pourrait être allégé par la substitution du fer au bois. On gagnerait aussi quelque temps sur les 40 secondes que demande son mouvement. Les actes se succéderaient alors sans interruption.

VOYAGES DES GRANDES VACANCES. — Le journal l'*Excursion* publie le programme détaillé des voyages qu'elle organise cette année sous la conduite de M. Ch. Parmentier, son directeur. Voici la nomenclature de ces séduisants voyages dont chaque année voit s'accroître la vogue :

Excursion en Suisse, à bon marché. Départ, 15 août. Durée du voyage, 7, 10 ou 14 jours au gré du voyageur. Prix, 115, 185 ou 300 francs.

Excursion à Londres. Départ, 14 août. Durée, 8 jours. Prix : 1re classe, 250 francs.

Excursion en Ecosse. Départ, 20 août. Durée, 15 jours. Prix : 1re classe, 500 francs.

Excursion aux bords du Rhin Départ, 31 juillet, 26 août. Durée, 8 jours. Prix : 1re classe, 260 francs.

D'autres voyages sont organisés en Allemagne, en Autriche-Hongrie, au Tyrol, en Espagne, en Portugal, etc.

Les personnes qui désirent obtenir gratuitement le programme de ces voyages, peuvent en faire la demande à M. Ch. Parmentier, directeur du journal l'*Excursion*, boulevard Anspach, 109, à Bruxelles.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 32 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 AOUT 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : *On traite à forfait.*

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

A BAYREUTH. — L'EXPOSITION MEISSONIER A LA GALERIE GEORGES PETIT A PARIS. — LES GROUPES DU THÉATRE DE WAGNER. — CHRONIQUE MUSICALE. — L'INFLUENCE DE L'IDIOME SUR LA VOIX. — PETITE CHRONIQUE.

A BAYREUTH

Il y a juste huit ans, — c'était au commencement d'août 1876, — on inaugurait le théâtre de Bayreuth. On y jouait, avec une troupe d'élite, l'*Anneau du Nibelung*. On y livrait la dernière et décisive bataille qui allait assurer le triomphe définitif des idées wagnériennes et graver le nom du Maître dans la mémoire des hommes, plus durable que le marbre quand l'impression est profonde, à côté de celui des grands victorieux de l'Art, de Beethoven, de Schiller, de Shakespeare, de Michel-Ange.

Que cette date paraît éloignée de nous quand on songe au chemin fait depuis lors, au désarmement général, à l'admiration sans cesse grandissante succédant à l'hostilité acharnée des premiers temps !

Il semblait que la tempête des sifflets qui avait déraciné le *Tannhäuser* à Paris ne s'apaiserait jamais, tant elle avait eu de violence. Partout où, timidement, Wagner essayait d'introniser sa musique, elle recommençait, inassouvie. Bayreuth même fut le théâtre de bagarres qui sont restées dans le souvenir de tous ceux qui allèrent, pèlerins de cette nouvelle Mecque, écouter l'œuvre dans le milieu où elle rayonne de son pur éclat.

C'était chez Angermann, la petite brasserie voûtée et sombre, qui se cache, au commencement de la Canzlei Strasse, derrière son rideau de sapins plantés dans les pavés, qu'on se mesurait, — Angermann, la pittoresque cave à bières qui a donné lieu au dicton populaire parmi les Wagnériens :

Triffst Du mich nicht zu Hause an,
Bin ich gewiss bei Angermann (*.

Il y avait là des Allemands et des Français, des Wagnériens et des anti-Wagnériens. Les discussions ardentes emplissaient d'un indescriptible brouhaha les deux salles basses et l'allée, où l'affluence était telle qu'on s'installait sur des tonnes, chacun faisant couler du robinet dans de grandes chopes la bière mousseuse, tandis que de la cuisine s'échappait le fumet des saucisses rissolant dans la poêle à frire. Et l'on discourait, et l'on disputait à perte de vue, et plus d'une fois on en vint aux injures, aux brocs jetés à la tête de l'adversaire récalcitrant.

Puis il se faisait un grand silence ; les cous se tendaient par dessus l'épaule du voisin : c'était la Materna ou Lili Lehmann, l'adorable créature, qui entrait, majestueuse, avec d'altiers mouvements de tête, et tous contemplaient avec surprise l'orgueilleuse Brunehilde ou l'idéale *Fille du Rhin* distribuant des poignées de main aux Absalon en chapeau mou, et s'attablant dans la fumée des pipes de porcelaine.

Le lendemain, les batailles recommençaient, pas-

(*) Si tu ne me trouves pas chez moi, tu me rencontreras sûrement chez Angermann.

sionnées, et se prolongeaient jusqu'à l'entrée du théâtre, là haut, sur la colline; les fanfares sonnant à la porte le lever du rideau, donnaient le signal d'un armistice, rompu aussitôt après la représentation.

Sur la berge du Mein rouge qui arrose Bayreuth s'élevait un petit établissement de bains en planches. Une cloison séparait le bassin de natation des hommes de celui des femmes. Et c'était merveille d'entendre par delà cette cloison, dans le clapotement de l'eau ruisselante, les trois filles du Rhin, Vellgunde, Flosshilde, Vogelinde, jeter à la fraîcheur du matin, comme un joyeux salut, le rythme caressant des chants par lesquels elles essaient de séduire, dans les abîmes du fleuve, le roi Albérich. La fiction poétique se faisait réalité.

Ces souvenirs à demi effacés, on les revit à Bayreuth. La brasserie Angermann élève, comme jadis, son pignon pointu par dessus la verdure de ses sapins, et le Mein rouge coule paisiblement au pied de la maison de bains en planches. Mais un grand apaisement a succédé aux querelles et il n'y a plus, dans *Parsifal*, de nymphes des eaux qui puissent aller répéter leur rôle dans la rivière.

Les Anglais et les Américains ont envahi la brasserie. Ils ont effarouché les déesses de l'Olympe wagnérien qui, ne se retrouvant plus en famille, ont déserté les voûtes basses et les bancs de bois. Seule, la fille aux bocks, une bayreuthoise aux cheveux d'ébène, dont l'activité suffit au service de toutes les tables, met dans ce milieu mâle un peu de grâce féminine. Quelqu'un l'a surnommée Kundry ; cette appellation a eu une fortune si rapide qu'elle n'est plus connue que sous ce nom.

La maison Wagner, jadis si hospitalièrement ouverte, est en deuil. Respectueusement, les étrangers qui pénètrent dans le jardin sous les charmilles duquel se promenait le Maître, s'arrêtent à la seconde grille et contemplent le buste en bronze du roi Louis qui surgit d'un buisson de roses. Derrière la villa, dans l'intimité d'un site ombreux, une grande dalle de marbre gris entourée de lierre, sans aucune inscription, recouvre le caveau où repose Wagner. Chaque jour, des mains pieuses déposent sur cette tombe des fleurs fraîches et des couronnes de laurier.

L'unique sentiment que révèlent les conversations entendues, de ci, de là, parmi les milliers d'étrangers accourus pour assister aux merveilleuses représentations de *Parsifal* qui viennent d'avoir lieu, est une profonde admiration. On ne discute pas plus Wagner qu'on ne discute aujourd'hui Beethoven, et celui qui nierait son génie, au lieu de provoquer les luttes d'autrefois, ferait simplement sourire.

Dans une grande pensée, où le respect de la Mort entre pour une part importante, les artistes réunis à Bayreuth pour interpréter la dernière conception du Maître, ont élevé leur talent à une hauteur qu'il est rarement donné d'atteindre. L'ensemble s'approche de si près de la perfection absolue qu'il paraît impossible d'aller au delà. L'orchestre de cent vingt musiciens, abrité sous la voûte qui fond harmonieusement les sonorités et adoucit les crudités des cuivres, est merveilleux de souplesse, d'énergie, de précision. Il semble qu'une seule âme palpite dans ce gigantesque corps et s'exhale par ces cent voix pour chanter à la gloire de Wagner mort un hymne triomphal. Les chanteurs, mieux aguerris encore qu'en 1882, lors des premières exécutions de *Parsifal*, et en 1883, donnent à l'œuvre une grandeur tragique dont le souvenir vous poursuit, le rideau baissé, comme une évocation des grandes scènes du théâtre antique. Oublieux d'eux-mêmes et de l'impression qu'ils produisent, comme étrangers à cette salle plongée dans l'obscurité qui les contemple sans jamais interrompre de la banalité des applaudissements le développement du drame, ils poursuivent la réalisation du plus noble but qui puisse échauffer le cœur d'un artiste : faire comprendre, faire admirer l'œuvre du génie auquel ils ont donné leur foi et auquel leur art a fait rendre, après des années de combats, la justice qui lui est due.

Kundry, c'est M^me^ Friedrich-Materna, cette statue grecque qu'échauffe une flamme tragique, et dont les attitudes, la démarche, le geste, correspondent si exactement au poème qu'elle chante de sa belle voix sonore et unie, qu'il ne paraît pas possible d'apprécier la cantatrice sans admirer en même temps l'actrice. Elle est secondée par M^lle^ Malten, qui alterne avec elle dans le rôle écrasant de Kundry, et qui du coup, par son respect des traditions léguées par le Maître, par l'intelligence avec laquelle elle s'acquitte de sa tâche, s'est fait un nom dans le théâtre wagnérien.

Les hommes, — MM. Winkelmann et Gudehus dans le personnage de Parsifal, MM. Scaria et Siehr dans celui de Gurnemanz, M. Reichmann qui supporte seul le rôle d'Amfortas, MM. Fuchs et Plank qui se relaient dans celui de Klingsor, l'un d'eux se contentant, les soirs où il n'est pas en scène, de chanter les quelques notes de récitatif de Titurel, — donnent tous à leur héros des allures épiques dont la majesté sereine emplit la salle.

Quant à la mise en scène, elle est celle dont nous avons parlé il y a deux ans. Les décors sont éblouissants de fraîcheur, et quelques-uns, le décor des jardins féeriques de Klingsor, par exemple, avec son étoffage de filles-fleurs, sont absolument merveilleux.

On a ajouté à la machination un panorama mouvant qui n'était pas terminé lors des premières représentations. Il fait dérouler au troisième acte, sous les yeux des spectateurs, les splendeurs d'un décor de forêts et de roches abruptes qui ramènent Parsifal

et Gurnemanz au temple du Graal, et constitue une sorte de pendant au panorama du premier acte que nous avons décrit jadis.

Le décor du Temple, dont l'architecture est inspirée de celle de Sainte-Sophie à Constantinople, avec ses coupoles, ses galeries d'où s'échappent les chants de paix des chœurs d'enfants, ses voûtes de mosaïque, ses marbres qui reflètent les luisants des colonnes, a produit, comme d'habitude, une impression profonde. On n'a, croyons-nous, jamais rien fait de plus beau. Pour les nouveaux-venus comme pour les fidèles habitués que l'on retrouve, chaque année, sur le Rennweg, et à qui l'on serre la main sans plus de surprise que si on les rencontrait rue de la Madeleine, l'admiration est sans bornes. D'année en année, d'ailleurs, à mesure que s'étend le retentissement provoqué par ces incomparables auditions, la foule augmente. Les quinze cents places que contient le théâtre sont toutes occupées, chaque soir. La petite ville de Bayreuth n'ayant que trois auberges, bien vite remplies, on distribue les étrangers chez l'habitant, comme une armée en marche, et l'on est d'ailleurs assuré de rencontrer partout les mêmes prévenances.

Il n'est pas à craindre qu'en présence de ce prodigieux succès, — moral et matériel, les recettes de cette année ont été d'environ 300,000 marks, — l'entreprise hardie de Wagner voie bientôt sa fin. Fondée par l'initiative privée, soutenue par un roi artiste — il en existe encore — l'œuvre se perpétuera par l'admiration qu'elle provoque. Des efforts de quelques artistes dévoués et de la générosité des premiers souscripteurs est née une chose vraiment grande, et telle qu'il ne s'en est peut-être jamais présenté : l'Europe se déplaçant pour aller, dans une obscure ville de Bavière, éloignée de tout, presque séparée du monde, s'incliner devant le génie d'un homme qu'elle a, durant des années, abîmé de sarcasmes et d'injures, et qui n'a dû qu'à la trempe d'acier de son caractère de résister aux efforts combinés en vue de l'abattre, pour donner après sa mort le spectacle réconfortant du Beau victorieux et de l'Art étendant sur les peuples sa puissance.

L'EXPOSITION MEISSONIER

A la galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, à Paris.

Une de ces démonstrations par lesquelles les marchands de tableaux qui ont un stock d'œuvres à placer, et qui méditent une spéculation à la hausse sur le nom d'un artiste, essaient d'allumer et d'emballer le public des nigauds.

Comme dans les panoramas, on passe par des corridors mal éclairés qui vous amènent tout à coup dans un hall éclatant, où, sous une lumière savante, se déchaîne un orage, un ouragan de cramoisi : sur le plancher, sur les murailles, sur les sièges, au plafond, en bas, en haut, à droite, à gauche, devant, derrière, il ruisselle aveuglant, en velours, en drap, en peluche, en damas, en toile, en peinture. Les yeux clignotent comme devant un soleil couchant qui flamboie ; on ne voit plus rien, on s'arrête, on se tait, on cherche un point d'appui; une maladie optique instantanée se déclare.

C'est ce que voulait l'habile mystificateur, pardon l'habile opérateur. Rassurez-vous, dans un instant la guérison sera opérée, et votre rétine passée au rouge, sera à point pour trouver admirable tout ce qu'on vous présente. Laissez-vous choir sur un des sièges rangés là comme dans une salle de concert; subissez avec résignation le tintamarre de cette symphonie sanguine, baissez les paupières devant l'éclair écarlate qui fulgure, puis relevez-les lentement et regardez : voici que miraculeusement tous les tableaux se détachent, marchent vers vous, vous attirent, vous séduisent : l'hypnotisation est obtenue, le marchand triomphe, regardez et tâchez de ne pas admirer!

Ce phénomène charlatanesque est fondé sur cette vieille loi qui veut que les rideaux des théâtres soient rouges : quand durant un entr'acte on en a subi le magnétisme, on est en mirifique condition pour trouver harmonieux les plus piètres décors. L'entreprise Georges Petit a été d'avis que les œuvres de M. Meissonier réclamaient ce truquage.

Il y en a là cent quarante-cinq, plus soixante-sept études. Le tiers à peine de l'œuvre entier, dit le catalogue, tiré en deux séries, l'une sur papier ordinaire, l'autre sur papier de Hollande, avec préface et postface, cette dernière en vers non signés, célébrant la gloire du maître :

> Par ce noble pinceau consacrés à jamais.
> Il a jeté sur vous les palmes, la couronne.
> C'est l'immortalité! qu'en ce jour il vous donne.

Vers de caramels, dignes du local, où les tableaux sont exposés comme les filles plâtrées sur l'estrade des cafés-concerts. Réclame et maquillage, voilà la devise qu'il faut appliquer à ces exhibitions tintamarresques indignes de l'art et insultantes pour le vrai public qu'elles supposent grugeable et dupable à merci.

Venons aux œuvres.

Le catalogue n'attend pas à cet égard le jugement des visiteurs. Par l'organe de M. Ch. Pillet, il dit bravement : « Pendant une longue carrière, au cours de laquelle il m'a été donné de m'occuper surtout d'œuvres d'art, j'ai été appelé à constater les caprices si divers du public, ses dédains si voisins de son enthousiasme pour plus d'un artiste, l'emportement comme les défaillances de sa faveur. Mais quand il s'est agi de M. Meissonier, cette faveur ne s'est jamais démentie. Elle a été grandissant toujours, lentement, sûrement, sans effort et sans soubresauts, jusqu'au moment où elle est arrivée à cette plénitude et à cette unanimité qui est la meilleure et la plus sincère consécration qu'un artiste puisse ambitionner de son talent! »

Voilà les naïfs fixés. Même le boniment à la porte ne manque pas, comme on le voit. Cet éloge, d'un commissaire-priseur, se réduit à ceci : « Voici une marchandise qui se vend couramment à bons prix. Cela dure depuis cinquante ans. Donc vous avez à faire à des chefs-d'œuvre. Achetez, et achetez cher, spécialement les tableaux que l'entreprise Georges Petit peut vous offrir ».

Quant à nous, après mûr examen et visites itératives à ce bazar, nous exprimons l'avis formel que ce prétendu grand art n'est qu'une mystification, avec les proportions gigantesques qu'on lui donne, et consciencieusement parlant, nous nous risquons à

prophétiser que dans moins de vingt-cinq ans tous ces tableaux *qu'on couvre d'or*, seront en pleine baisse.

Meissonier apparaît comme un Verboeckhoven qui se serait appliqué aux figurines humaines au lieu de s'appliquer à être un peintre d'animaux *distingués*, suivant le mot légendaire de Louis Dubois.

Scènes banales, attitudes affectées, absence de naturel, fini agaçant dans la facture, coloris terne, absence de rapports entre les tons, recherche impuissante de l'émotion, perspective souvent faible, voilà ce qui domine avec une énergie démonstrative qui persuaderait tout excepté l'admirative sottise bourgeoise. Une médiocrité éclatante donnant le change grave à des fioritures précieuses, à des polissages, à des blaireautages, à un caressement du détail qui épate les amis des cheveux fendus en quatre et du soupesage des grains de poussière. Absolument rien qui pénètre; du superficiel, de la convention, des bêtises et des lieux communs, de l'enluminure, du vignet'isme, un jeu de patience, un épluchement, en un mot, de la peinture patte de mouche.

Et parfois des monstruosités grotesques, par exemple le n° 112, intitulé : *Le Chant*. Voici comme c'est décrit par M. Georges Pillet : « Dans un intérieur somptueux, orné de riches tentures et de tapisseries, un femme en velours vert, à broderies d'or, corsage coupé à l'italienne, chante les bras appuyés sur l'épaule d'un homme en costume italien de velours rouge, qui l'accompagne sur l'orgue. » On ne se figure pas la prétention stupide de cette scène, ni les hurlements des couleurs, ni la grosse prestance de la cantatrice, ni le romantisme ridicule de son accompagnateur. Pareille machine serait blackboulée sans pitié à toute exposition si on cachait le nom de l'auteur. Notons que c'est une œuvre toute récente : elle est datée de 1883, hélas! C'est une contre marque pour l'hôpital des ramollis de la peinture.

Il en est de même du n° 146 intitulé : *Paris 1870-1871*. Écoutez le catalogue : « L'horizon, à gauche, est rouge des lueurs des incendies dont la fumée couvre le ciel qu'elle assombrit. Paris coiffée d'une peau de lion, sa longue robe d'or enroulée de crêpe, appuie énergiquement son épée sur la couronne murale posée sur un cippe portant ses armes éternelles. Sa main gauche soulève un pan du voile funèbre pour abriter le dernier de ceux qui sont morts pour elle, le peintre Regnault, tué à Buzenval. A ses pieds, des morts, des mourants... Tous les dévouements, tous les courages, toutes les douleurs humaines, sont représentés là par les gardes nationaux, les mobiles, les soldats, les marins, les prêtres, les médecins et les femmes. Le frère Anthelme, le brassard blanc et la croix rouge au bras gauche, frappé lui-même, laisse retomber le blessé qu'il soulevait et offre à Dieu, dans une prière suprême, le sacrifice de sa propre vie. » Signé et daté 1884. Le chant du cygne ! Est-ce assez lyrique? Mais ce qui ne l'est pas c'est l'incroyable salade que forme cette apothéose digne de la scène du Châtelet. On ne trouve rien de mieux dans les panoramas et leurs poupées.

Après ça des liseurs, blancs et roses, des amateurs, gris et roses, des fumeurs, gris et noirs, des musiciens, des écrivains, on ne sait combien de joueurs d'échecs, des polichinelles, des philosophes, des graveurs, des bibliophiles, des hommes à l'épée, des cavaliers, des officiers, des hallebardiers, des mousquetaires, des sentinelles, des vedettes, des hussards, des aides-de-camp, bref, l'interminable et insupportable série des banalités d'imagerie. Quand on quitte ce défilé guignolesque, on est heureux de rencontrer sur le trottoir un porte-faix, un chien, une rosse, un être vraiment vivant, qui vous donne l'impression qu'il y a sous sa peau du sang qui circule et un estomac qui digère.

Et des portraits! Quels portraits! Des silhouettes découpées dans le carton et enluminées de couleurs malades poussant au noir.

Et pourtant, au milieu de ce jeu de cartes, de ces valets, de ces dames et de ces rois, quelques œuvres remarquables. Une aquarelle, *l'Affaire Clémenceau*, une autre, *les Ruines des Tuileries*, la fameuse *Barricade*, joyau de la collection Van Praet, les premiers cuirassiers du grand tableau nommé *1805*, le tableautin *Petit poste de grand'garde*, cet autre *Un peintre montrant des dessins*, qui date de 1850, et enfin les études vraiment géniales du tableau *1807*, qui se trouve en Amérique et dont l'exposition dont nous rendons compte n'a qu'une photographie superbe.

En somme, M. Meissonier doit, définitivement, être classé dans le groupe des peintres vieillis qui trouvent leurs inspirations en chambre. Il occupe dans l'école française un rang parallèle à celui de Mallou chez nous : son coloris est moins gris, ses personnages sont moins spirituels, voilà tout. C'est un saucier et un fignoleur qui a été pris au sérieux par la confrérie des Jocrisses. On sort de cet étalage sans avoir éprouvé la moindre émotion. Si la vraie peinture est celle qui remue l'âme, celle-là n'est que du peinturlurage.

LES GROUPES DU THÉATRE DE WAGNER

On se rappelle les études que publia Jacques Hermann sur les héros du drame wagnérien en 1883 (*). Aux *Hommes de Wagner* et aux *Femmes de Wagner* dont il passait en revue l'éblouissant cortège, l'auteur a ajouté un article dans lequel il expose la raison d'être des *groupes* que Wagner a introduits dans plusieurs de ses œuvres.

Voici cet article, publié récemment en brochure, avec les deux précédents, par l'éditeur Muquardt. Il présente, comme les premiers, un grand intérêt :

« Wagner avait trop étudié le théâtre antique, il en avait trop complètement fait son idéal pour ne pas entourer ses grandes figures de groupes animés, qui en accentuassent encore davantage les traits principaux. Ainsi ont procédé tous les grands artistes, peintres, sculpteurs et poètes. L'art grec faisait plus encore, et celui-là seul, aux yeux de Wagner, était la réalisation de son rêve réformateur. Il réunissait dans une même œuvre trois arts homogènes : la poésie, la musique et la danse. Wagner, aussi ennemi du ballet moderne qu'admirateur de la pantomime expressive des Grecs, a tantôt mêlé à la vie de ses héros des personnages secondaires, mais nécessaires à l'action, tantôt des chœurs animés, dialoguant et mimant, qui activement prennent part au drame et lui donnent le mouvement et la vie.

Dans le *Vaisseau fantôme*, le chœur des fileuses n'est pas là seulement comme une délicieuse broderie musicale, accompagnant le bruit du rouet. La chanson n'est que la couleur du tableau ; les jeunes filles entourent Senta, qui, seule, ne chante pas et regarde au loin, dans son rêve. C'est ce contraste entre la jeune femme mélancolique, silencieuse, et ses compagnes insou-

(*) Voir l'*Art moderne*, 1882, pp. 263 et 293.

ciantes, dont la bouche rieuse bourdonne un joyeux refrain, qui attirera l'attention du spectateur sur l'héroïne.

De même dans le *Tannhäuser*, le musicien, voulant imprimer à la figure de Vénus un trait plus irrésistible encore, une fascination plus langoureuse, a entouré la déesse d'une cour charmante : sirènes, bacchantes et nymphes emplissent la grotte du Venusberg ; elles dansent en des poses plastiques, murmurent des appels langoureux ; elles font partie de la scène de séduction sur Tannhäuser.

Dans *Lohengrin*, rien n'est plus chaste, au contraire, que les compagnes d'Elsa et que le chant dont elles suivent les jeunes époux dans la chambre nuptiale.

La plastique du théâtre comprise ainsi est bien loin de l'étroit objectif renfermé dans une mise en scène et des décors auxquels on ne demande que la richesse et l'éclat. Le soin extrême, minutieux que Wagner apportait à l'exécution de ses volontés, en ce qui concernait la partie extérieure de son œuvre, ne venait que du désir impérieux de voir tous les arts et leurs manifestations concourir à un effet pittoresque, irrésistible et complet.

Pas un chœur dans *Tristan et Iseult*, pas de réunions vivantes, pas de groupes animés autour de ces deux héros, dont les noms sont désormais éternellement enlacés, car Tristan et Iseult, c'est uniquement l'histoire de deux êtres qui, du jour où ils se sont vus, n'ont plus regardé qu'eux-mêmes et ont oublié l'univers entier.

Au contraire, dans l'épopée de la tétralogie, dans une création musicale et dramatique qui n'est rien moins que l'histoire des croyances d'une époque, Wagner groupe, autour de ses dieux et de ses héroïnes, des dieux secondaires, des déesses charmantes : Erda, la déesse de la terre, dispensatrice de ses secrets ; Freïa la noble Vénus germanique, déesse de la beauté et de la jeunesse. Voici Lodge, Mercure adroit et subtil, dieu du feu et du mensonge, qui accourt enveloppé de son rutilant manteau, et Froh, le dieu des fleurs, qui chantent, sur un motif orchestral d'une douceur printanière, un hymne à Freïa, reine de l'amour. Quelquefois encore, tous ces personnages entrent dans le drame et y agissent les premiers. Ne sont-ce pas des jeunes filles, les trois ondines qui, dès le début du *Rheingold*, gardent l'or du fleuve? N'est-ce pas par leur coquetterie, leur indiscrétion, qu'Albérich, roi des nains, va s'emparer du trésor, et que les catastrophes mortelles vont s'abattre sur les dieux? Ainsi, sous la main puissante du maître musicien, toutes ces fictions légères et poétiques, tous ces rêves de l'imagination populaire se condensent, se dessinent, et, selon le procédé véritablement dramatique de l'auteur, les personnages mythiques se transforment, deviennent des êtres humains agissant humainement, et représentent, dans un milieu naturel et primitif, tous les sentiments, toutes les passions qui agiteront éternellement la terre.

N'a-t-il besoin que d'un contraste purement plastique, purement pittoresque? Il brosse un superbe tableau, composé des sœurs de Brunehilde : les huit Walkures, chevauchant dans le vent et l'orage, traînant à l'arçon de leurs selles les cadavres des héros morts en combattant ; puis, elles s'humanisent, se féminisent, pour mieux dire, et, devant la colère terrible de leur père, devant la malheureuse Sieglinde, la pitié les prend, et elles dérobent la coupable Brunehilde aux yeux du père irrité. Enfin, Wagner veut-il faire pressentir à l'auditeur quelque sombre catastrophe et lui donner un frisson avant-coureur des émotions funèbres? Au début du troisième acte du *Götterdämmerung*, les trois Nornes ou Parques germaniques, vêtues de longues draperies de deuil, prononcent des paroles mystérieuses, et dévident le fil des existences... Celui du dieu Wotan se casse, et les Nornes fuient épouvantées...

Mais c'est peut-être dans l'œuvre mystique et idéale de *Parsifal* que Wagner s'est montré le metteur en scène le plus audacieux. Aucune loi de l'art dramatique n'ayant échappé à ce puissant cerveau, il savait que la variété est indispensable à une œuvre de théâtre. Pendant la scène de séduction que le magicien Klingsor essaie sur Parsifal dans ses jardins enchantés, un charme pénétrant s'empare des yeux en même temps que des oreilles du divin héros, grâce à un tableau ingénieux.

Entre les mille caprices de l'orchestre chantant une mélodie profondément voluptueuse, paraissent s'élever du sol des femmes d'une suave beauté, semblables à des fleurs vivantes, se balançant sur des tiges embaumées, dans de lentes ondulations ; elles entourent le héros, ingénu, étonné, ravi, mais invincible. Le parfum qui se dégage de cette scène prestigieuse semble lui-même troublant comme le regard de ces filles-fleurs ; il prépare le jeune homme à l'étrange fascination que lui fera bientôt subir Kundry. Ainsi, dans une vision d'une étonnante clarté et d'une intense profondeur, le poète a concentré toute l'attention de l'auditeur sur ce spectacle charmant, afin de lui faire mieux comprendre la puissance de Kundry et, surtout, la force de pureté de Parsifal toujours triomphante. »

CHRONIQUE MUSICALE

Nous avons eu la bonne fortune d'entendre récemment dans une séance intime, notre excellent organiste M. Mailly qui nous a donné la primeur d'une série de compositions nouvelles qu'un éditeur de Londres va publier prochainement.

Il s'agissait en même temps d'essayer un nouvel instrument, commandé par le *Burgerkring* d'Anvers et exécuté par la maison Scheyven et Cie suivant son invention brevetée de jeux à dédoublement.

Que d'admirables perfectionnements depuis les primitives orgues apportées en France au roi Pepin-le-Bref par les ambassadeurs de l'empereur Copronyme !

Nous nous souvenons entr'autres d'un drôlatique abbé du siècle dernier, l'abbé Poncelet qui avait inventé *l'orgue des saveurs*. Chacune des notes de la gamme était représentée par une saveur dans l'ordre que voici : l'acide répondait à l'*ut*, le fade au *ré*, le doux au *mi*, l'amer au *fa*, l'aigre-doux au *sol*, l'austère au *la* et le piquant au *si*. Lorsqu'on pressait une touche du clavier, on tirait tout à la fois un son d'un tuyau et une goutte de liqueur d'une fiole. Cette liqueur allait s'épandre dans un verre à bouche dont l'exécutant était tenu d'avaler le contenu après le morceau joué, et le mélange produit par les différentes liqueurs lui était agréable ou désagréable selon que sa musique avait été elle-même bonne ou mauvaise.

C'est là sans doute ce qui aura inspiré *l'orgue à bouche* que Huysmans a si bizarrement introduit dans *A Rebours*.

Quant à M. Scheyven, hâtons-nous de dire que son invention est plus pratique. On peut en juger par l'excellent orgue qu'il a placé au Palais des Beaux-Arts et aussi par celui qui a été essayé devant nous. Le nombre des tuyaux est diminué, le volume du meuble aussi, sans aucun préjudice pour la puissance de la sonorité et la varieté de timbres.

Il fallait entendre sous l'énergique doigté de M. Mailly chanter dans les flancs de l'orgue le choral superbe de Mendelssohn, et l'une des fugues de Bach, d'un si large et si religieux style.

Mais tout l'intérêt résidait dans l'audition, pour quelques amis, d'une série d'œuvres inédites de M. Mailly.

Nous avons remarqué une *Méditation* d'un sentiment délicat, quelque chose comme de la musique rêvée, et surtout *Pâques Fleuries* une mélodie frissonnante de bruits d'ailes et de chants printaniers qui sera délicieuse à entendre quand il la jouera dans l'église des Carmes, à l'intention des jolies femmes, lesquelles vont exprès pour l'entendre en cette chapelle mondaine où l'on croit trouver des parfums dans les bénitiers.

DE L'INFLUENCE DE L'IDIOME SUR LA VOIX

Quelle influence peut exercer sur les cordes vocales la langue dans laquelle s'exprime le chanteur? L'italien n'est-il pas plus favorable au développement de la voix que l'allemand ou l'anglais? Ne faut-il pas ramener à cette seule cause physiologique le phénomène de l'abondance de jolies voix qu'on constate dans certains pays, de leur rareté dans d'autres!

Toulouse, par exemple, paraît être la patrie des chanteurs. Un grand nombre des artistes de nos théâtres lyriques sont nés dans la ville de Cujas, sans qu'on se soit demandé ce qui valait à celle-ci pareil honneur.

M. Troutat, directeur du musée d'histoire naturelle de Toulouse, affirme que c'est au patois qu'on y parle qu'est due uniquement cette bienfaisante influence. Dans une lettre publiée par le *Siècle* et résumant une conférence donnée récemment par lui, il donne à l'appui de sa thèse des arguments sinon décisifs, tout au moins fort curieux et d'une application plus étendue infiniment plus grande que celle à laquelle il les restreint. Les chanteurs apprécieront les observations vraiment ingénieuses de cette lettre, que voici :

Les considérations qui me font attribuer à l'usage du patois toulousain les voix remarquables de nos chanteurs sont essentiellement physiologiques. Je crois que les consonances patoises ont pour effet de donner une grande souplesse aux organes vocaux en les habituant à se dilater et surtout en ne provoquant pas les contractions défavorables que demandent certaines voix, *e, u, i,* par exemple. Quelles sont en effet les consonances (ou voix les plus habituelles du patois toulousain? Ce sont par ordre de fréquence A, OU, EU, O, toutes voix qui amènent une dilatation des cavités buccales et pharyngiennes, et qui se produisent sans réflexion du courant d'air sur telle ou telle partie contractée : langue, joues, lèvres, etc., fait qui se produit dans les voix *e, u, i.*

Si en effet nous examinons les *positions* nécessitées par l'émission de la voix *a*, nous voyons que la bouche doit être largement ouverte, la langue repliée en dessous, le bout fixé à la base du frein ; la base de la langue s'affaisse (avaler sa langue). Ces différentes parties étant ainsi placées, le courant d'air sortira directement de la bouche sans *réflexions brusques*, et la résonance principale se fera dans la bouche à l'entrée du pharynx.

La voix *an,* dont les éléments de position sont presque les mêmes, est moins favorable que la voix *a*, car elle nécessite une constriction des narines; celles-ci étant dilatées au contraire dans l'*a*, la résonance devient nasale.

La voix *a* est certainement celle où les organes se trouvent le mieux disposés pour augmenter la capacité des cavités buccales et pharyngiennes ; c'est là ce qui fait que les exercices de vocalises se font toujours sur cette voix ; enfin, c'est lorsque les organes ont la capacité la plus grande que la voix atteint toute son ampleur : témoin Duprez, à la bouche énorme et au larynx assez dilaté pour lui donner un cou de taureau ; enfin à cela joignez des poumons excellents, et vous avez là le type le plus parfait d'une voix complète.

Eh bien, l'*a* est la voix par excellence du patois toulousain : tous les verbes se terminent en *a*, et l'on sait que la *tournure grecque* dans le patois est d'un usage continuel : lou parla ou plus simplement parla, canta, dansa, ana (aller); enfin le verbe se conjugue rarement et l'infinitif précédé de l'article remplace presque tous les temps. De là cette phrase d'un de nos excellents chanteurs, qui ne pouvait se débarrasser de l'accent gascon et redoutait fort l'opéra comique : « Canta raï, mais parla! » Chanter n'est rien, mais parler!

Ou est encore une consonance fréquente ; lou (le) est un article continuellement employé. Ici la langue occupe une position plus naturelle encore que dans l'*a* : sa base est moins affaissée, elle se rapproche un peu du palais dans son milieu, et sa pointe non repliée vient toucher la base des dents ; la résonance se fait sur le palais, en son milieu. *Ou* est cependant moins favorable comme voix phonante que *a*, car la cavité buccale est un peu déterminée par l'élévation, le bombement de la langue.

Eu est peut-être meilleur que *ou*. Ici la bouche est moins ouverte que dans *a*, la langue s'allonge jusqu'aux dents et se creuse légèrement à son extrémité, lèvres allongées en porte-voix ; mais narines légèrement constrictées, ce qui pousse, mais peu, à la résonance nasale ; en somme voix favorable pour le chant.

O est encore bon ; position de la bouche et de langue semblables à *a*, mais lèvres moins ouvertes et narines constrictées, ampleur moindre et résonance palato-nasale.

L'ouverture de la bouche a une importance capitale sur le volume de la voix, et son occlusion presque complète n'est nécessaire que dans les notes surélevées; de là la difficulté de pousser un *si* aigu, par exemple sur la voix *a*, mais facilité au contraire sur la voix *u-i;* nous pourrions représenter le degré relatif de l'ouverture de la bouche dans les trois voix *u, eu, a,* par un triangle : *u, eu, a* s'articulent, en effet, en ouvrant graduellement la bouche.

Nous arrivons donc toujours à cette même conclusion : *a* est la voix par excellence pour le chanteur, et c'est la consonance continuelle du patois.

On peut encore ajouter ceci : le Toulousain, comme l'Italien, parle le *larynx* enfoncé ; aussi les voix basses sont-elles surtout remarquables dans nos faubourgs ; tout à côté, l'Espagnol remonte son larynx le plus haut possible, sa voix habituelle est rauque, nasillarde.

L'étude de cette position des organes de la voix est fort avancée maintenant, grâce aux progrès des méthodes de démutisation des sourds-muets; à Toulouse, par exemple, l'alphabet de l'abbé de l'Epée sera bientôt supprimé complètement et remplacé par la voix artificielle et la lecture sur les livres. Dans ma leçon sur la voix j'ai insisté sur cette méthode et sur les résultats obtenus, et j'ai présenté deux enfants sourds-muets qui ont parlé entre eux et répondu sans se tromper aux questions qui leur étaient faites. En réalité, c'est cette étude de la voix artificielle qui m'a donné l'explication de bien des questions presque inconnues sur le chant; mais c'est là une étude à peine ébauchée que je continuerai quelque jour; elle est et sera longue et difficile, mais pleine de promesses.

J'espère, Monsieur, que ces détails écrits au courant de la plume achèveront de vous convaincre de la réalité de mon affirmation; il manquerait encore à ma démonstration une étude plus complète du patois, mais c'est une langue que je connais peu. Une simple conversation avec un de nos artistes toulousains: Gailhard, Capoul surtout, vous donnerait une entière conviction.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération

E. TROUTAT.

Petite chronique

Nous apprenons que le *Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes*, vient de compléter sa commission directrice pour l'année sociale 1884-1885. Elle se compose de MM. Jean Baes, architecte, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts, président; J.-B. Meunier, graveur, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, vice-président; K. van Mossevelde, artiste peintre, trésorier; G. de Coster, artiste peintre, commissaire; Edm. Mertens, homme de lettres, secrétaire; D. Cox, artiste peintre, secrétaire-adjoint; E. Baes, A. Numans, Louis Titz, Ed. Tourteau, E. Wettrens, artistes peintres, membres.

Après avoir inauguré sa troisième année sociale par une Exposition d'aquarelles qui a obtenu quelque succès, le Cercle annonce une *Exposition de Blanc et Noir*, qui sera ouverte au public, en son local de la Porte Verte (Treurenberg, 20), depuis le lundi 18 jusqu'au dimanche 24 août 1884, de 10 heures du matin à 5 heures du soir. En outre, il s'occupe de l'organisation d'une Exposition rétrospective de gravure, qui aura lieu dans le courant de 1885. Cette entreprise éminemment nationale et d'un puissant intérêt a toutes nos sympathies; nous lui souhaitons le plus brillant succès.

Le 16 août prochain s'ouvrira à Bruxelles la deuxième session du Congrès musical belge organisée par le comité permanent du Congrès et par la société royale l'*Orphéon*. Les séances auront lieu les 16, 17, 18 et 19 août, à la Bourse.

Voici la composition de la troupe du théâtre de la Monnaie pour la saison de 1884-1885 :

Ténors : MM. Jourdain, Rodier, Vernhes, Delaquerrière, Voulet.

Barytons : MM Seguin, Soulacroix, Renaud.

Basses : MM Gresse, Schmidt et Durans.

Mmes Caron, Bosman, Hamman, Deschamps, Legault, Berengier et Verheyden.

La 3e exposition trimestrielle de l'Union artistique des jeunes *Als ik kan* s'ouvre aujourd'hui à la « Salle Verlat » à Anvers.

Jeudi dernier a été célébré à Mons, le mariage du sympathique compositeur Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de musique de Mons, avec Mlle Pauline Bastin.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNEE. — N° 33 LE NUMERO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 AOUT 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : *On traite à forfait.*

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

A REBOURS, par J.-K. Huysmans. — LE COLORIS. — PUBLICATIONS NOUVELLES. — LA FÉERIE LYRIQUE. A propos du *Tour du monde*. — PETITE CHRONIQUE.

A REBOURS

PAR J.-K. HUYSMANS.

Nos lecteurs se rappellent les articles que nous avons consacrés au dernier livre de M. J -K. Huysmans (*). Ils liront avec intérêt la très belle page de critique que M. Barbey d'Aurevilly a publiée sur le même objet dans le *Pays* du 27 juillet. Nous la reproduisons avec un plaisir d'autant plus grand que nous avons retrouvé dans cette prose large et symphonique quelques idées qui sont un peu cousines des nôtres.

Rien n'est plus honorable pour un critique que de telles rencontres avec l'un des esprits littéraires les plus élevés de la France contemporaine.

I

A rebours! Oui ! au rebours du sens commun, du sens moral, de la raison, de la nature, tel est ce livre qui coupe comme un rasoir, — mais un rasoir empoisonné — sur les platitudes ineptes et impies de la littérature contemporaine. Du talent pourtant, hélas ! il y en a, et plus qu'on ne voudrait et qu'on aurait pu croire, venant de l'auteur de ce livre, connu déjà par des ouvrages d'un ton bien inférieur à celui-ci .. Jusqu'alors M. J.-K Huysmans s'était contenté d'emboîter le pas derrière M. Zola, le bouc du troupeau littéraire qui s'en va broutant, dans le roman, le serpolet des réalités les plus basses. C'était ce qu'ils appellent « un naturaliste ». Mot mal choisi, que leur prétention a imposé, même à ceux qui n'admettent pas leur prétention. M. J.-K. Huysmans, l'auteur des *Sœurs Vatard*, semblait devoir rester parmi les photographes sans âmes et sans idées qui font école, à cette heure, mais il paraît qu'il avait de l'âme pour son compte plus qu'on n'en a dans le groupe d'écrivains dont il fait partie, et c'est par là qu'il se sépare d'eux aujourd'hui. Le schisme est menaçant, s'il n'est complet. M. J.-K. Huysmans n'a pas, lui, le gras optimisme de M. Zola ! Il n'a pas, lui, la *joie de vivre!* quoiqu'il la veuille aussi comme pas un ! Et c'est précisément parce qu'il ne l'a pas qu'il veut mettre tout à la renverse !

C'est insensé, — mais c'est désespéré ! C'est donc plus que ne peuvent donner les photographes de la littérature ! Le nouveau livre de M. J -K. Huysmans, pour qui la vie n'est pas le pâturage de M. Zola, est donc, au fond, un livre de désespéré, et son titre n'en dirait pas la portée, si l'auteur ne l'avait pas souligné avec une épigraphe qui étonne et peut-être avertit... Le croirait-on ? l'auteur l'a tirée d'un des plus grands mystiques du XIV^e^ siècle ! Or, les naturalistes de notre âge ne sont pas des mystiques. Ils doivent même, j'imagine, faire aux mystiques le grand honneur de les mépriser.

(*) Voir les numéros de *l'Art moderne* des 13 et 20 juillet dernier.

Ces gens-là ne lisent guère Ludolphe et Tauler, et pour que M. J.-K. Huysmans mette Rusbrock sur la couverture de son roman, il faut que le naturalisme moderne craque furieusement en lui et qu'il commence d'en avoir assez de cette littérature en vogue et dans laquelle il a morfondu des facultés qui seraient plus hautes qu'elle... *A rebours*, est l'histoire d'une âme en peine qui raconte ses impuissances de vivre, même à rebours! C'est l'état d'une âme que M. J.-K. Huysmans a retrouvée et qu'il a peinte dans un livre d'une originalité presque monstrueuse, mais qui, certainement, n'est pas un paradoxe, — une nouvelle manière de battre les cartes, dans le roman, pour en renouveler le jeu, — aujourd'hui si commun et si cruellement ennuyeux.

Evidemment, c'est plus que cela. Le héros de M. Huysmans, — et les héros des romans que nous écrivons sont toujours un peu nous-mêmes — est un malade comme tous les héros de roman de cette époque malade. Il est en proie à la névrose du siècle. Il est de l'hôpital Charcot. Un héros de roman qui se porte bien et qui jouit de toutes ses facultés dans leur parfait équilibre est une chose infiniment rare et presque un phénomène. Autrefois, le phénomène existait. La passion qui fait les romaus troublait cet équilibre et aliénait la liberté de l'homme, mais elle ne la supprimait pas. A présent on l'a supprimée. De toutes les libertés auxquelles on fait mine de croire, c'est la liberté de l'âme à laquelle on croit le moins. Maintenant, avant d'être passionné, on est malade... On a même inventé des maladies d'avant la naissance, ce qui ne me contrarie point, moi qui suis chrétien et qui crois au péché originel, mais ce qui devrait faire au moins réfléchir ceux qui le nient... Cela s'appelle l'atavisme et fait présentement le tour de la littérature. Le héros de M. Huysmans a des ancêtres sous Henri III. et c'est l'explication d'un de ses vices... Pour nous qui parlons une autre langue que tout ce patois scientifique, le névropathe de M. Huysmans est une âme malade d'infini dans une société qui ne croit plus qu'aux choses finies. Arrivé à la dernière limite que les sensations puissent atteindre, et toujours affamé de sensations nouvelles, il s'imagine que de prendre la vie à rebours, c'est le seul parti qui lui reste pour y trouver quelque goût et quelque saveur, et il le prend, ce parti de la vie à rebours, et il décrit tous les vains efforts qu'il fait pour l'y mettre. Seulement, je n'en suis pas bien sûr, mais pourtant, je crois qu'il s'en doute... En écrivant l'autobiographie de son héros, il ne fait pas que la confession particulière d'une personnalité dépravée et solitaire, mais du même coup il nous écrit la nosographie d'une société putréfiée de matérialisme, et cela donne uniquement à son livre une importance que n'ont pas les autres romans physiologiques de ce temps.

II

Car la physiologie, qui envahit tout, envahit le roman comme le reste. Depuis le glorieux Balzac, — qui croyait à Dieu et même à l'Eglise — et qui introduisit dans les siens cette physiologie, mais dans la juste mesure de son existence, elle a grandi immensément comme le matérialisme dont elle est la fille. Nous n'en sommes plus, il est vrai, à l'*homme plante* de La Mettrie ou à la main bête d'Helvétius. Nous ne disons plus avec la grossière brutalité de Cabanis : « La pensée n'est dans l'homme qu'un excrément de son cerveau »; mais nous disons *philosophiquement* et exactement la même chose, avec des mots différents et un autre style. Nous, c'est avec de la moelle épinière et des nerfs que nous expliquons l'homme tout entier. Des Esseintes (le malheureux dont M. Huysmans a écrit l'histoire) est soumis dans toute la durée du roman à cette fatalité terrible des nerfs, plus forts que la volonté et ses maîtres. Des Esseintes n'est plus un être organisé à la manière d'*Obermann*, de *René*, d'*Adolphe*, ces héros de romans humains, passionnés et coupables. C'est une mécanique détraquée. Rien de plus. L'intérêt de ce détraquement serait médiocre, si cette mécanique n'en souffrait pas, si cette singulière horloge qui ne s'est pas faite toute seule et qui essaie de se remonter et de se régler n'avait pas en elle quelque chose de plus fort qu'elle qui l'en empêche et qui la torture... Et même sans cette torture le roman n'existerait pas! Il ne serait plus qu'un livre affreux, puéril et pervers; mais cette torture, cette irrémédiable torture, nous venge de sa perversité!

Sans elle, on n'irait pas jusqu'au bout. Il tomberait des mains. Les bibelotiers de cette époque de décadence, les soi-disant raffinés, ces artificiels, niaisement épris de toutes les chinoiseries des civilisations matérielles, les pervertis de l'ennui à qui la simple beauté des choses ne suffit plus, le liraient seuls. Eux seuls, ces esprits blasés et tombés dans l'enfance des vieilles civilisations, s'intéresseraient aux efforts et aux retorsions de ce misérable Des Esseintes, corrompu par l'ennui, qui engendre toutes les autres corruptions et qui s'imagine qu'on peut prendre à rebours la vie, — cette difficulté de la vie! — comme on change ses bibelots d'étagère! Eux seuls, ces dégoutés, retrouveraient du ragoût peut-être à l'enfantillage destructeur de ce ménage renversé, car le défaut du livre de M. Huysmans, tout horrible que ce livre soit, n'est pas seulement, comme je l'ai dit, d'être affreux dans sa philosophie, mais en art, c'est d'être puéril. En art, il y avait mieux à nous offrir et à nous faire admirer. Des Esseintes est riche. Avec l'argent qu'il a, il pouvait se passer toutes ses fantaisies et elles pouvaient être

grandioses. Eh bien, exceptez du roman deux ou trois places où Des Esseintes se contente d'être tout à fait abominable, — par exemple, quand il paie trois mois de lupanar à un tout jeune homme, pour se donner plus tard le divertissement d'en faire un assassin — le reste du temps, les moyens qu'il emploie pour échapper aux vulgarités de la vie font pitié. Quand il n'est pas un scélérat, il est un chétif... Il a des inventions idiotes et ridicules. Rappelez-vous l'histoire de la tortue dont il fait dorer l'écaille et dans laquelle il incruste des pierres précieuses! Rappelez-vous les livres de sa bibliothèque dont les reliures doivent traduire l'esprit ? Rappelez-vous les fleurs de papier qui doivent tuer les fleurs de la nature! Rappelez-vous l'alchimie de ses parfums, cherchés follement dans des combinaisons d'odeurs connues! et dites si des imaginations aussi pauvres valaient la peine d'être si absurdes! Assurément, je conçois très bien que les vulgarités de la vie répugnent à un esprit élevé et fier, mais, pour les fuir et pour les remplacer, il ne faut pas tomber dans l'infiniment petit des choses nabotes... Or, le Des Esseintes de M. Huysmans, qui fait le Titan contre la vie, ne se montre qu'un imbécile Tom-Pouce, quand il s'agit de la changer!

III

Et voilà la punition d'un tel livre, l'un des plus décadents que nous puissions compter parmi les livres décadents de ce siècle de décadence. Ce n'est point, du reste, par le talent qu'il est décadent, c'est par l'emploi de ce talent. Le talent, en effet, est ici à toute page. L'abondance des notions sur toutes choses y va jusqu'à la profusion. Le style, savant et technique, y déploie une magnifique richesse de vocables qui ressemble aux pierres précieuses incrustées dans l'écaille de la tortue et qui la firent mourir. Ce style superbe ne sauvera pas non plus l'œuvre inouïe sur laquelle il brille. Exceptionnellement dépravé, le héros autobiographique de M. Huysmans aime toutes les décadences en littérature. De choix et de réflexion, il préfère, par exemple, le latin barbare du moyen âge au latin du siècle d'Auguste, et met Lucain au dessus de Virgile qu'il déshonorerait de sa critique, si un génie comme Virgile pouvait être jamais déshonoré! Certes, pour qu'un décadent de cette force pût se produire et qu'un livre comme celui de M. Huysmans pût germer dans une tête humaine, il fallait vraiment que nous fussions devenus ce que nous sommes, — une race à sa dernière heure! Une tête humaine, eût-elle du génie et si faussée qu'elle soit, n'importe guère à l'humanité. Elle ne compte pas dans le tas humain. On peut passer près d'elle et se taire, et même ne pas l'apercevoir. Mais, quand cette tête est l'expression de toute une société et fait équation avec elle, alors elle vaut et mérite le cri du moraliste et de l'historien, et nous le poussons aujourd'hui !

Jamais renseignement plus formidable ne fut donné sur une société raisonnable et rythmée autrefois, mais où, en ces dernières années, tant de bons sens ont fait la culbute. Jamais l'extravagance d'un livre n'a plus énergiquement témoigné de l'extravagance universelle. Il y a eu dans l'histoire d'autres décadences que la nôtre. Les sociétés qui finissent, les nations perdues, les races sur le point de mourir, laissent derrière elles des livres précurseurs de leur agonie. Rome et Byzance ont eu les leurs, mais je ne crois pas qu'on ait ramassé dans leurs ruines un livre pareil à celui-ci. Procope et Pétrone ne sont que des historiens qui racontent, il est vrai, des choses honteuses et lamentables. Mais ils ne touchent pas à la vie — à l'essence de la vie — ils ne s'acharnent pas sur elle. Ils n'affirment pas que le monde fait par Dieu est à refaire. Ils ne sont point des réformateurs contre Dieu ! Ils n'ont pas la spléenatique audace d'un simple romancier du XIX^e^ siècle qui croit pouvoir créer une vie à rebours de la vie. Le livre de M. J.-K. Huysmans n'est plus l'histoire de la décadence d'une société, mais de la décadence de l'humanité intégrale. Il est, dans son roman, plus byzantin que Byzance même. La théologastre Byzance croyait à Dieu, puisqu'elle discutait sa Trinité, et elle n'avait pas l'orgueil perverti de vouloir refaire la création de ce Dieu auquel elle croyait. Cette vieille et inepte amoureuse d'histrions et de cochers s'abaissa et s'avilit aux choses petites dans lesquelles meurent les peuples qui furent grands, et qui, quand ils sont vieux, se voûtent jusqu'à terre, mais elle n'est pas tombée dans des choses aussi petites que les choses inventées par un romancier ennuyé de l'œuvre de Dieu !

IV

Et cela serait réellement insupportable, s'il n'y avait pas au fond de cet ennui et de tous ces impuissants efforts pour le tromper un peu de douleur qui fait plus pour relever le livre que le talent même. Entrepris par le désespoir, il touche, quand il finit, à un désespoir plus grand que celui par lequel il a commencé. Au bout de toutes les incroyables folies qu'il ose, l'auteur a senti le navrement de la déception. Une mortelle angoisse se dégage de son livre. Le misérable château de cartes — cette petite Babel de carton — élevé contre le monde de Dieu s'est écroulé et lui est retombé sur les mains. Le matérialiste qui demandait tout à la matière n'en a tiré que ce qu'elle peut donner, et c'est insuffisant. Le révolté a senti son néant. Chose expiatrice des criminels égarements de ce livre! Les derniers mots en sont une prière. C'est à une prière qu'aboutit tout ce torrent d'imprécations et de malé-

dictions enragées. « Ah ! dit-il, le courage me fait « défaut et le cœur me lève... Seigneur ! prenez pitié « du chrétien qui doute, de l'incrédule *qui voudrait* « *croire*, du forçat de la vie qui s'embarque dans la « nuit sous un firmament que n'éclairent plus les « fanaux consolants de l'espoir ! » Est-ce assez humble et assez soumis ?... C'est plus que la prière de Baudelaire :

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon corps et mon cœur sans dégoût !

Baudelaire, le satanique Baudelaire, qui mourut chrétien, doit être une des admirations de M. Huysmans. On sent sa présence, comme une chaleur, derrière les plus belles pages que M. Huysmans ait écrites. Eh bien ! un jour, je défiai l'originalité de Baudelaire de recommencer les *Fleurs du Mal* et de faire un pas de plus dans le sens épuisé du blasphème. Aujourd'hui, je serais bien capable de porter à l'auteur d'*A rebours* le même défi. « Après les *Fleurs du Mal*, dis-je à Baudelaire, il ne vous reste plus, logiquement, que la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix. » Baudelaire choisit les pieds de la croix.

Mais l'auteur d'*A rebours* les choisira-t-il?

LE COLORIS

Il y a dans les *Essais sur la peinture* de Diderot des remarques si judicieuses, des observations si personnelles, des conseils si salutaires pour les artistes, que nous croyons faire à la fois œuvre agréable et utile en publiant quelques fragments de cet ouvrage bien oublié, auquel les années n'ont rien enlevé de sa saveur.

Voici, entre autres, quelques fragments choisis dans l'étude que le maître critique intitule : *Mes petites idées sur la couleur*.

Mon ami, transportez-vous dans un atelier ; regardez travailler l'artiste. Si vous le voyez arranger bien symétriquement ses teintes et ses demi-teintes tout autour de sa palette, ou si un quart-d'heure de travail n'a pas confondu tout cet ordre, prononcez hardiment que cet artiste est froid et qu'il ne fera rien qui vaille. C'est le pendant d'un lourd et pesant érudit, qui a besoin d'un passage, qui monte à son échelle, prend et ouvre son auteur, vient à son bureau, copie la ligne dont il a besoin, remonte à l'échelle et remet le livre à sa place. Ce n'est pas là l'allure du génie.

Celui qui a le sentiment vif de la couleur, a les yeux attachés sur sa toile ; sa bouche est entr'ouverte, il halète ; sa palette est l'image du chaos. C'est dans ce chaos qu'il trempe son pinceau, et il en tire l'œuvre de la création, et les oiseaux et les nuances dont leur plumage est teint, et les fleurs et leur velouté, et les arbres et leurs différentes verdures, et l'azur du ciel et la vapeur des eaux qui les ternit, et les animaux et les longs poils et les taches variées de leur peau, et le feu dont leurs yeux étincellent. Il se lève, il s'éloigne, il jette un coup d'œil sur son œuvre. Il se rassied ; et vous allez voir naître la chair, le drap, le velours, le damas, le taffetas, la mousseline, la toile, le gros linge, l'étoffe grossière ; vous verrez la poire jaune et mûre tomber de l'arbre, et le raisin vert attaché au cep.

L'artiste qui prend de la couleur sur sa palette, ne sait pas toujours ce qu'elle produira sur son tableau. En effet, à quoi compare-t-il cette couleur, cette teinte sur sa palette ? A d'autres teintes isolées, à des couleurs primitives. Il fait mieux : il la regarde où il l'a préparée, et il la transporte d'idée dans l'endroit où elle doit être appliquée. Mais combien de fois ne lui arrive-t-il pas de se tromper dans cette appréciation ? En passant de la palette sur la scène entière de la composition, la couleur est modifiée, affaiblie, rehaussée, et change totalement d'effet. Alors, l'artiste tâtonne, manie, remanie, tourmente sa couleur. Dans ce travail, sa teinte devient un composé de diverses substances qui réagissent plus ou moins les unes sur les autres, et tôt ou tard se désaccordent.

En général donc, l'harmonie d'une composition sera d'autant plus durable, que le peintre aura été plus sûr de l'effet de son pinceau, aura touché plus fièrement, plus librement, aura moins remanié et tourmenté sa couleur, l'aura employée plus simple et plus franche.

On voit des tableaux modernes perdre leur accord en très peu de temps ; on en voit d'anciens qui se sont conservés frais, harmonieux et vigoureux, malgré le laps du temps. Cet avantage me semble être plutôt la récompense du faire que l'effet de la qualité des couleurs.

Rien, dans un tableau, n'appelle comme la couleur vraie. Elle parle à l'ignorant comme au savant. Un demi-connaisseur passera sans s'arrêter devant un chef d'œuvre de dessin, d'expression, de composition ; l'œil n'a jamais négligé le coloriste.

On a dit que la plus belle couleur qu'il y eût au monde, était cette rougeur aimable dont l'innocence, la jeunesse, la santé, la modestie et la pudeur coloraient les joues d'une fille ; et l'on a dit une chose qui n'était pas seulement fine, touchante et délicate, mais vraie : car, c'est la chair qu'il est difficile de rendre ; c'est ce blanc onctueux, égal sans être pâle ni mat ; c'est ce mélange de rouge et de bleu qui transpire imperceptiblement ; c'est le sang, la vie qui font le désespoir du coloriste. Celui qui a acquis le sentiment de la chair, a fait un grand pas ; le reste n'est rien en comparaison. Mille peintres sont morts sans avoir senti la chair ; mille autres mourront sans l'avoir sentie.

La diversité de nos étoffes et de nos draperies n'a pas peu contribué à perfectionner l'art de colorier. Il y a un prestige dont il est difficile de segarantir, c'est celui d'un grand harmoniste. Je ne sais comment je vous rendrai clairement ma pensée. Voilà sur une toile une femme vêtue de satin blanc. Couvrez le reste du tableau, et ne regardez que le vêtement ; peut-être ce satin vous paraîtra-t-il sale, mat, peu vrai. Mais restituez cette femme au milieu des objets dont elle est environnée, et en même temps le satin et sa couleur reprendront leur effet. C'est que tout le ton est trop faible ; mais chaque objet perdant proportionnellement, le défaut de chacun vous échappe : il est sauvé par l'harmonie. C'est la nature vue à la chute du jour.

Le ton général de la couleur peut être faible sans être faux.

Le ton général de la couleur peut être faible, sans que l'harmonie soit détruite ; au contraire, c'est la vigueur de coloris qu'il est difficile d'allier avec l'harmonie.

Faire blanc et faire lumineux, sont deux choses fort diverses. Tout étant égal d'ailleurs entre deux compositions, la plus lumineuse vous plaira sûrement davantage. C'est la différence du jour et de la nuit.

Quel est donc pour moi le vrai, le grand coloriste ? C'est celui qui a pris le ton de la nature et des objets bien éclairés, et qui a su accorder son tableau.

Il y a des caricatures de couleur comme de dessin, et toute caricature est de mauvais goût.

Publications nouvelles

Bayreuther Fest-Blätter. — Munich, 1884.

Le Comité central de l'Association wagnérienne a publié, à l'occasion des représentations de *Parsifal* à Bayreuth, une sorte d'album wagnérien imprimé avec luxe et qui présente au point de vue artistique un réel intérêt.

L'ouvrage, qui comprend soixante pages in-folio, relate en allemand, en français, en espagnol, en anglais, en italien, le développement du wagnérisme en Europe. Il y a aussi des vers, des récits, des études critiques, etc. On a choisi, pour le texte, les plus fidèles défenseurs de l'idée wagnérienne. Pour la France : Ch. Nuitter, Léon Leroy, Louis de Fourcaud, Ad. Jullien, Mmes Judith Gautier et Agénor de Gasparin. C'est M. Maurice Kufferath qui a écrit ce qui se rapporte, dans l'histoire du wagnérisme, à la Belgique. Il raconte avec humour l'hostilité que rencontra à Bruxelles dans le clan des tardigrades l'auteur du *Tannhäuser*, — cette même réaction qui se manifeste dans tous les domaines quand surgit une idée nouvelle, — puis les efforts que fit un petit groupe de partisans du maître, à la tête duquel se trouvait Brassin, pour faire comprendre et admirer aux plus récalcitrants l'art incomparable qui a désormais reçu sa consécration définitive. Enfin, la dernière lutte que dut affronter Wagner, la lutte contre la direction même de la Monnaie, lutte à coups d'épingles, celle-là, mais plus cruelle peut-être pour l'artiste que la bataille à coups de massue dont il était sorti victorieux. « Richter doit se rappeler encore les luttes qu'il eut à soutenir contre M. Vachot qui présidait alors aux destinées du théâtre de la Monnaie.

Vachot entendait la musique à peu près comme les chiens de berger entendent l'astronomie. Il avait sur le théâtre en général, et sur l'arrangement de *Lohengrin* en particulier, des idées qui allaient jusqu'à la bouffonnerie la plus extravagante. Tous les jours c'était entre Richter et Vachot, — « Mosié Fajotte » comme l'appelait Richter dans son jargon germanique — des discussions à n'en pas finir. Le père Vachot, avec sa manie d'arrangement, voulait sabrer à tort et à travers, sans aucun respect ni des convenances scéniques ni des nécessités musicales; Richter poussait des hurlements, parlementait, prenant à témoin le ciel, les dieux et les hommes, l'orchestre, les chanteurs, les machinistes et les pompiers; il allait gémissant d'une voix lamentable, faisant de grands bras : — Il me coupe tout ! Il me coupe tout !...

Mais l'idée la plus triomphale du père Vachot fut celle d'introduire un ballet au second acte, sous prétexte que *ça manquait de divertissement !*

Ce jour là, Richter, suffoqué par l'indignation, faillit étrangler le père Vachot. Il s'emporta sérieusement. Ce Germain blond, doux comme un agneau, devint féroce : c'est miracle qu'on n'en soit pas venu aux mains.

Vachot eut-il peur, ou bien se dit-il qu'une conviction aussi chaude resterait inébranlable? Toujours est-il qu'il renonça à son idée de ballet; et plus heureux que Wagner lui-même avec *Tannhäuser* à Paris, Richter obtint qu'à Bruxelles *Lohengrin* ne fût pas agrémenté d'exercices chorégraphiques. »

Il nous a paru piquant de rappeler ces souvenirs, au moment où l'on va monter sur ce même théâtre de la Monnaie l'un des ouvrages les plus considérables de Wagner, *les Maîtres chanteurs de Nuremberg*. Mais la direction a changé, et il n'y a plus au théâtre de Vachot — espérons-le tout au moins — dont on puisse se moquer un jour comme on raille aujourd'hui le stupéfiant metteur en scène de *Lohengrin*. La direction actuelle a donné trop souvent des preuves de son goût artistique pour nous faire espérer que pas une note ne sera retranchée de la partition de Wagner.

Revenons à notre volume. Un grand nombre de dessins l'illustrent, portraits de Wagner, de Liszt, du roi de Bavière, compositions inspirées par les œuvres du maître, *Parsifal*, *Tristan*, *l'Anneau du Nibelung*, etc. Il y a, entre autres, un fusain de Fantin-Latour et un croquis à la plume de John Sargent. On sait que Fantin est l'un des plus ardents admirateurs de Wagner et qu'il en a interprété d'un crayon magistral les pages les plus belles.

Enfin, ce qui achève de donner au volume son prix, on a eu la bonne idée de reproduire, en fac-similé, plusieurs pages musicales manuscrites de Wagner. L'ouvrage est ainsi très complet et d'un réel attrait.

La Féerie lyrique

A propos du TOUR DU MONDE.

On l'a joué quatre cent quinze fois à la Porte Saint-Martin et trois cents fois aux Galeries, naguère, ce *Tour du Monde*. Avec son éléphant et ses pawnies, il a réellement fait son tour de globe, enlevant un succès toujours même, et aujourd'hui, malgré la chaleur torride, malgré les révolutions en miniature, malgré le choléra morbus, sporadique et nostras, malgré le vomito-negro, malgré la diphtérie et le typhus dont nous menacent d'infaillibles facultés et d'impeccables académies, un directeur a encore le toupet insigne de rouvrir ses valves par 45 degrés à l'ombre, et la foule s'engouffre dans l'étuve, enthousiaste, battant des mains, criant *bis* à l'éléphant qui dodeline de la tête et à *l'Henrietta* qui saute consciencieusement dans les frises.

La pièce n'a pas changé; elle est demeurée aussi parfaitement absurde qu'autrefois, et pourtant nous parierions gros qu'elle reprendra son succès, que « tout Bruxelles » ira revoir la Nécropole des rajahs resplendissante dans toute sa splendeur de décor neuf, l'attaque du train par des Indiens rougis de frais, l'escalier des Géants, la Cabine, l'Epave, toutes ces vieilles machines *bis*-connues devant lesquelles on hausse les épaules et auxquelles pourtant le public court comme un oiseau de nuit à des vitres allumées.

L'art a-t-il quelque chose à faire dans tout cela ? Evidemment oui. La mise en scène a de nos jours pris une importance capitale.

Ici elle est merveilleuse. L'adresse des auteurs de cette pièce, — qui est une féerie, une comédie et un mélodrame, — a été de faire défiler en quelques heures une variété de tableaux, quelque chose qui rappelle, en mieux, les *Hamilton's Excursions*. C'est à l'Orient surtout, aux pays de soleil, qu'ils empruntent leurs plus éclatants décors. Le *Palais des Charmeuses*, dans lequel évolue toute une troupe de danseuses vêtues de gemmes et de lumières, est une chose artistique. Le ballet, ordonné avec fantaisie, est une joie pour l'œil, et en le voyant, nous songions que de beaux vers dits dans un pareil cadre et accompagnés de vraie musique seraient la réalisation du vrai théâtre tel que doit le concevoir notre époque avide d'absorber une multiplicité de sensations.

On n'a pas compris en France que telle avait été l'ambition de Jean Richepin lorsqu'il fit jouer *Nana-Sahib*. La presse cria à la féerie, alors qu'en réalité la pièce de Richepin était un drame, un vrai drame romantique fait sur le patron hugonien, mais auquel le poète avait ajouté ce que les madrigalants nommaient « le plaisir des yeux ».

Lorsque le rideau se lève sur le palais de Bithoor avec son escalier monumental couvert de cipayes, ses touffes de fleurs chimériques, ses palmiers, et, au fond, ses balcons étagés dominant la ville de Cawnpore, le spectateur aussitôt songe à ce *Tour du Monde* qu'il a vu et revu, mais l'évocation disparaît lorsque le vers lyrique et grondant de Richepin se gonfle dans la bouche ardente de Nana-Sahib, et que le rajah s'écrie :

« O mon peuple! à présent comprends-tu ma colère?
Dans l'esclavage heureux tu pouvais te complaire.
Je ne l'ai pas voulu, je t'ai martyrisé.
J'ai fait le joug si lourd que ton front l'a brisé.
Ah! nous avons subi tous deux un sort atroce,
Moi de te voir rampant, toi de me voir féroce.
Ce palais de ma haine est un noir bâtiment
Dont les fondations ont la mort pour ciment.
Mes crimes et vos deuils en ont sculpté la porte.
Mais puisqu'il est debout, ô mon peuple! qu'importe!
O palais monstrueux, palais resplendissant
Dont les pieds ont germé dans des mares de sang,
O palais de ma haine, enfin je te contemple,
Comme un Dieu réveillé qui marche dans son temple! »

Nous arrivons à une nouvelle conception du théâtre que l'on pourrait appeler la *féerie lyrique*. On a vu là une maladresse de poète inhabile où il y avait une grande idée d'art.

Les succès inouïs du *Tour du Monde* ne s'expliquent évidemment que par sa mise en scène, puisqu'en réalité la pièce n'est qu'un tissu d'absurdités. C'est donc par la mise en scène qu'il faut prendre le public. Dans une époque où, malgré les fameuses lumières et les célèbres progrès, ce public préfère aux splendeurs des *Burgraves* les âneries du petit Parisien Lagardère dit *le Bossu*, le poète a raison de faire ce qu'a tenté Richepin, donner une liqueur suave dans une buire enchâssée de perles et de rubis, et forcer à boire tout en fascinant les yeux.

PETITE CHRONIQUE

Après le *Tour du Monde* qui obtient toujours le même succès aux Galeries St-Hubert, M. Carion donnera *Rip-Rip*, une grande opérette de Philippe Gille et Planquette.

Chose curieuse, cette œuvre de deux Parisiens a été écrite pour Londres, où elle est jouée en anglais depuis plus d'un an avec un succès prodigieux.

C'est en raison de ce succès qu'un directeur parisien a eu l'idée de faire arranger cette pièce par Meilhac pour être montée la saison prochaine.

Rip-Rip, qui sera jouée très probablement à Bruxelles en même temps qu'à Paris, est une pièce à grand spectacle sur laquelle on compte beaucoup.

On a célébré en France, le 30 juillet dernier, le centième anniversaire de Denis Diderot. A cette occasion l'éditeur Ghio vient de faire paraître une édition nouvelle des *Eleuthéromanes*, le curieux poème révolutionnaire de Diderot, précédé d'une très intéressante notice anonyme.

Les journaux de Buda-Pest rapportent que le peintre hongrois Michel Munkacsy, l'auteur du *Christ au Calvaire*, est atteint d'une maladie nerveuse extrêmement grave, qui fait craindre pour sa raison.

Le repos le plus complet peut seul, au dire des médecins, empêcher une catastrophe.

La direction du théâtre Friedrich-Wilhelmstadt, de Berlin, prépare pour l'hiver prochain tout le répertoire théâtral de Jacques Offenbach. Elle se propose de le jouer dans l'ordre chronologique de la création des pièces.

La société artistique de Roubaix-Tourcoing organise une exposition qui sera ouverte le 28 septembre 1884 pour être close le 30 octobre suivant.

Sont admises les œuvres suivantes :

Peinture, dessins, cartons, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, sculpture, architecture, gravure et lithographie.

Les tableaux ne doivent pas avoir plus de 3 mètres sur leur plus grand côté.

Chaque artiste ne peut exposer plus de trois ouvrages.

Les artistes devront adresser à M. le secrétaire de la commission administrative de la société artistique à Roubaix, avant le 1er septembre, une notice des ouvrages qu'ils désirent exposer.

M. Guinchard Fourneret, 11, rue de Lepic, à Paris, est chargé de centraliser les œuvres des artistes de Paris.

Les concours du Conservatoire de Paris viennent de finir. Ont été décernés à la suite de ces concours :

Premiers prix, 36; seconds prix, 36; premières médailles, 37; premiers accessits, 43; deuxièmes médailles, 27; deuxièmes accessits, 36; troisièmes médailles, 33. Total, 248 récompenses.

Le nombre des récompenses accordées l'année dernière avait été de 256.

La Revue libérale. — Sommaire de la livraison du 10 août 1884.

J. Garin, L'Anarchie et les Anarchistes. — Paul Beurdeley, L'Éducation morale et civique pendant la Révolution. — Charles Henry, Le comte de Caylus inédit. — H. Garreau, La loi du recrutement. — Georges Escande, député, De la Réforme administrative. — Alfred de Sauvenière, Le Roman d'un coulissier. — Georges Maurin, A travers l'ancienne France; Esprit parlementaire. — H. Gomot, député, Revue parlementaire. — Raoul de St-Arroman, Chronique musicale. — A. de S., La Vie sportive; A travers l'Angleterre; Mode; Mois Financier; Assurance; Bibliographie.

Le Livre. — Sommaire de la livraison du 10 août.

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE : I. La bibliothèque du bibliophile Jacob, par B.-H.-G. de Saint-Heraye. — II. Les outils de l'écrivain. L'encre et les encriers, par Spire Blondel. — III. Chronique du livre.

Illustrations hors texte : 1° Le cabinet de travail du bibliophile Jacob; 2° Reliure de la bibliothèque Didot.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE : *Correspondances étrangères.* — Angleterre, par Westland-Marston. — Etats-Unis, par Henri Pène du Bois.

Comptes rendus des livres récents publiés dans les sections de : Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.

BELLES-LETTRES : Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et mélanges.

Gazette bibliographique : Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.

Sommaire des publications périodiques françaises : Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts, etc.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS. ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODELES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 34 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 AOUT 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE THÉATRE AU XIXe SIÈCLE. Premier article. — DEUX VIEILLES CITÉS — BIBLIOGRAPHIE. *Fleur d'été*, par Auguste Barrau — LA GARE D'OSTENDE. — NEUVIÈME EXPOSITION DES AQUARELLISTES HOLLANDAIS A LA HAYE. — PETITE CHRONIQUE.

LE THÉATRE AU XIXe SIÈCLE

Premier article

Il est permis de conjecturer que le théâtre du XIXe siècle, presque tout entier, périra. Le XIXe siècle est le siècle du poème et du roman, comme le XVIIIe, celui du théâtre. Autant ces noms de lyriques : Hugo, Baudelaire, Leconte de Lisle, autant ces noms de romanciers : Flaubert, Goncourt et Zola grandiront dans l'éloignement, autant ces noms de dramaturges : Dumas père, Dumas fils, Augier et Sardou diminueront.

Fatalement, le théâtre est l'expression des mœurs, des idées d'une société. La formule sociale engendre la formule dramatique. On dirait deux cercles concentriques. Le cercle social, tracé avant le cercle dramatique, est plus grand que ce dernier, mais ce sont deux cercles semblables. L'historien littéraire qui étudie le théâtre classique, romantique, naturaliste, admet, au même titre, ces trois formules, parce qu'il connaît leur nécessité. Les seules qu'il rejette sont les artificielles, celles qui proviennent d'un désaccord entre la société et le théâtre. Ainsi, il ne condamnera ni Racine, parce qu'il est classique, ni Dumas père, parce qu'il est romantique, ni Zola, parce qu'il est réaliste. Mais il sera sans pitié pour ceux qui, à la façon de Ponsard, se cramponnent à une formule contredite par la Société même qu'elle veut traduire.

Au rebours du théâtre classique, dont les personnages, en de longs couplets chantés, s'analysaient psychologiquement eux-mêmes, le théâtre romantique sacrifia tout à l'action. Les motifs, les mobiles, les causes, cette lente et calme exposition des caractères, que les classiques déroulaient au premier plan de la scène, tout cela rentra dans les coulisses, s'envola vers les frises. Et les actes, les faits les plus insignifiants, que la dignité de l'ancien théâtre considérait comme secondaires, qu'elle se contentait, en quelques vers, de narrer, le romantisme les étala aux feux de la rampe. Tel fut le théâtre de 1830, ce théâtre de l'action, que devait fatalement produire l'action forcénée de la Révolution et de l'Empire.

Voyons maintenant comment la formule a été appliquée par les dramaturges de l'Ecole : Alexandre Dumas père et Victor Hugo.

Dumas père, beaucoup plus que Hugo incarne la formule théâtrale de 1830. Lui, du moins, il l'accepte

dans son intégrité. Il n'y change rien, n'y ajoute rien, ne la tronque point par ambition poétique. Le siècle avait fortement agi : avec force il fit agir au théâtre. Rien que des personnages heurtés contre des faits. Ni développements psychologiques à la Racine, ni développements poétiques à la Hugo. Un drame haletant, fonçant droit devant lui sous le fouet des répliques, comme un dogue sous les cravaches. Marguerite de Bourgogne, les d'Aulnay, Buridan, Yacoub, d'Artagnan, La Mole, Antony, Cagliostro, tous ces terribles personnages, traîne-robe, traîne-glaive, traîne-loques, se poursuivent, s'entrechoquent, se perdent, se retrouvent, et enfin ne connaissent le calme que dans les sanglantes apothéoses du dénouement. Un dialogue épileptique, où, comme les rapières des bretteurs les mots ferraillent, où luisent à la fois l'épée des phrases et la phrase des épées. Le crâne des fous héroïques, qui ne rêvent que rouges tueries, doit ressembler au théâtre de Dumas.

Certes, de tous ces drames, la vérité historique est nulle, la valeur littéraire faible, l'observation absente, mais ce sont des chefs-d'œuvre d'agencement, de charpente, des modèles de ces pièces d'une émotion physique, courant le long des nerfs comme un fluide. Ajoutez un art du dialogue plein de naturel, de comique, d'esprit, de chevaleresque grâce, et vous comprendrez pourquoi *Henri III*, *Richard d'Arlington*, la *Tour de Nesle* ont chance de vivre aussi longtemps que notre théâtre. Deux ou trois pièces au plus d'ailleurs, qui resteront le type français du drame d'aventures et de la comédie d'intrigues.

Hugo, lui, malgré son immense supériorité d'artiste et de poète, laisse un théâtre qui semble moins viable que celui de Dumas père. Avant tout, Hugo est un cerveau lyrique et épique. Dans tout son œuvre, il y a le gonflement superbe des grands chanteurs primitifs. Toute chose pour lui s'auréole. Il est dans la grande débauche des ensoleillements et des rutilances. Aucun sens du réel. Une imagination progidieuse qui croit observer, mais toujours invente. De là, dans les drames de Hugo, une curieuse déformation de la formule romantique. Il cherche, comme Dumas, les complications, l'entassement des péripéties, l'action souveraine, mais, à son insu, cédant au despotisme de son tempérament de lyrique, dans chaque pièce, à chaque scène, il prodigue, non plus les dissertations morales de Corneille, mais les grands sursauts de poésie, les hors-d'œuvre sonorement rimés, les impossibilités des poèmes épiques. Ce fut un envolement dans le ciel, une ruade pour saisir les astres. Et tout ce théâtre noya l'agitation romantique dans un flot de pompeuses tirades arrêtant le drame. Le théâtre de Hugo est fait pour être lu. On lit les *Burgraves* comme un splendide poème épique, auquel, par fantaisie, l'auteur aurait donné une forme dialoguée. Est-ce du théâtre, le récit, l'admirable récit de Don Carlos dans *Hernani?* L'apostrophe de Ruy-Blas aux ministres ? La scène des portraits? Tout le dernier acte du *Roi s'amuse?* De beaux vers distraits de la *Légende des siècles*, les *Châtiments* ou des *Quatre vents de l'Esprit*. Dans la formule romantique de l'action quand même, fidèlement pratiquée par Dumas père, la seule logique en 1830, comme la formule d'abstraite analyse classique en 1840, Hugo s'est rué avec toutes ses frénésies de lyrique, et l'a changée en je ne sais quelle formule hybride qui fera dans cent ans l'étonnement des critiques. Comme théâtre, rien de ce théâtre ne paraît destiné à survivre. On en recueillera, de ci de là, des strophes flamboyantes et rugissantes, les plus beaux vers fauves qui existent.

Quelques drames de Dumas père, voilà toute l'épave du romantisme. Ainsi avorte l'effort des romantiques visant au Shakespeare.

L'un d'eux pourtant, le moins célèbre comme auteur dramatique, a, en se jouant, comme il a atteint Molière, atteint le vieux Will.

C'est Musset, qui, dans *le Chandelier*, rappelle la large cruauté d'analyse, la superbe nudité de *George Dandin*, et qui, dégoûté du théâtre par l'inintelligence du public, écrit alors pour lui-même les adorables comédies féeriques, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'Amour*, aussi capricieusement jolies, aussi absurdement belles que le *Comme il vous plaira* de Shakespeare. Voilà un théâtre spécial en dehors de toute formule, comme Banville en rêve. Voilà des fantaisies de grand poète ivre de couleurs et de parfums, l'insaisissable poème du rêve des horizons qui attirent, des feux blancs de la lune, de la folle fantaisie qui pleure, poème qu'il ne faut point commettre l'hérésie de représenter, — au milieu de grossiers décors que brossent des industriels fougueux, par des cabotins coiffés à la Capoul et des grues avec les cuirs desquelles on pourrait confectionner d'innombrables bottes aussi anormales que la

légendaire botte du maréchal de Bassompierre, — mais poème fantasque, capricieux, giratoire, qu'il faut, comme le disait une charmante et spirituelle femme, en se frappant la tête du doigt, — *représenter sur le théâtre qu'on a là.*

Deux vieilles cités

Au rebours des peuples, dont le bonheur consiste, paraît-il, à n'avoir point d'histoire, les villes n'ont de rayonnement que lorsqu'on peut accrocher des souvenirs à leurs pignons, voir à travers la baie de leurs portes le déroulement des siècles. Pour reposer les yeux des cités américaines tirées au cordeau où l'Art a si peu de chose à voir, il y a quelques vieilles cités que le génie humain a sanctifiées, dont les venelles étroites, les murs en ruines, les clochers effilés évoquent tout un monde : telles sont en Bavière, Nuremberg, en Prusse, Lubeck.

Toutes deux ont cette intimité charmante des petites villes paisibles que trouble à peine le cahotement des voitures sur des pavés inégaux. Les clochers en éteignoirs de l'une, les façades gothiques de l'autre découpent sur le ciel des silhouettes fantasques, reportant la pensée vers les époques disparues, pleines d'art et de poésie. L'une et l'autre sont de vraies villes, vivant de cette mystérieuse vie des choses que sent sourdre autour de lui tout esprit artiste, et qui parle au cœur plus que le tumulte des hommes. Elles ont leurs monuments, leurs maisons célèbres, leurs places illustres. Elles ont pris part au grand mouvement historique de l'humanité, elles ont guerroyé, elles ont souffert : et l'art a, dans l'une comme dans l'autre, planté des jalons qui permettent de suivre à travers les âges sa marche triomphale.

A Nuremberg, c'est le XVI^e^ siècle qui revit, avec sa floraison de corporations ouvrières qui mettait tant de fierté et de noblesse dans sa démocratie. Les grands et modestes sculpteurs Adam Krafft, Peter Visscher, ont solidement gravé leurs noms dans les bas-reliefs et le tombeau de Saint-Sébald, dans le tabernacle de Saint-Laurent. Hans Sachs et ses Maîtres Chanteurs, Albert Dürer, le prodigieux interprète des scènes mystiques, et son maître Wohlgemuth, Veit Stoss, qui sculpta des retables avec une délicatesse qui n'a jamais été surpassée, forment le cortège magnifique des gloires de la vieille ville.

Lubeck a un caractère très différent. Jadis la première ville de la Hanse, grand port de commerce, fier de ses prérogatives, elle a dans toute son architecture une allure belliqueuse qui contraste avec la paix dans laquelle est aujourd'hui endormie la petite ville. Ses hautes tours défient l'ennemi, ses maisons dressent avec des mines superbes leurs pignons aigus, l'hôtel de ville a l'air d'un château-fort. Dans toutes les rues qui descendent vers la Trave, les grandes maisons de commerce s'alignent, serrées les unes contre les autres, avec leurs fenêtres ogivales, leurs écussons, leurs toits pointus, leurs bretèques en encorbellement. La brique domine dans toutes ces constructions, et ses tons roses, que dore le soleil et qui se marient si admirablement avec la verdure des arbres, font ressembler tout le quartier à une ville bâtie dans du corail. Les églises aussi sont en briques, recouvertes du bleu vert de grisé des ardoises, et les vieilles portes et l'hôtel de ville lui-même.

Avec une ingéniosité que feraient bien d'imiter nos architectes, les artistes qui bâtirent au XV^e^ siècle ce magnifique monument — de même que ceux qui élevèrent le *Rathhaus* de Stralsund, et la plupart des monuments gothiques de l'Allemagne du Nord — firent alterner les rangées de briques vernissées avec les briques mates. Il en résulte une sorte de mosaïque qui dessine la courbe des ogives, enveloppe les rosaces, trace des cordons, marque les voûtes, enveloppe tout l'édifice, depuis le sol jusqu'à la pointe des pinacles, d'un réseau d'arabesques qui, sans l'aide d'aucun relief, donne des saillies à l'édifice et allège ses façades.

L'admirable chose que la brique, ainsi utilisée, et qu'on a tort, chez nous, de la sacrifier à la pierre! Il faut avoir vu ces curieux monuments du moyen-âge pour comprendre ce qu'on peut faire de ces matériaux, qui se prêtent si bien au caprice de l'architecte.

A droite, à gauche, s'enfoncent les ruelles, avec des perspectives de pignons, de clochetons, de cheminées évasées. D'anciennes maisons de corporations, celle des pêcheurs, par exemple, se signalent par leur richesse. Mais après la grande animation des jours prospères est venue la tranquillité sereine des petites villes oubliées. Les gros navires ont désappris le chemin de la Trave. La découverte de l'Amérique a détourné le commerce des villes de la Hanse; les grands magasins sont délabrés, les écussons s'effritent, les sculptures sont cassées par les pierres des enfants et l'herbe verdit les rues autrefois si turbulentes de Lubeck.

Mais ce qu'on n'ôtera pas à la vieille cité libre, pas plus qu'on ne l'enlèvera à Nuremberg, c'est la griffe dont l'art l'a frappée et qui subsiste à travers les années. Les générations passent, les mœurs changent, les richesses disparaissent et leurs sources sont taries. Et malgré cela, tant qu'il y aura une pierre à Nuremberg, on se souviendra de cette admirable époque où l'on vit à la fois les architectes les plus habiles, les sculpteurs les plus déliés, les peintres les plus profonds, les chanteurs les plus expérimentés. Et la gloire de Lubeck, ses grandes conquêtes commerciales, le titre de ville libre qu'elle arracha aux Danois l'épée au poing, ses victoires navales et terrestres, son immense prospérité du XV^e^ siècle, seront depuis longtemps engloutis dans la tombe des souvenirs, que les clochers de ses tours et les arcades de son hôtel de ville rappelleront encore aux générations la grandeur déchue de la cité morte. Tant il est vrai que l'Art est le véritable génie de l'histoire et que lui seul guide avec assurance la postérité parmi les ruines dont elle couvre le monde.

BIBLIOGRAPHIE

Fleurs d'enfer, par AUGUSTE BARRAU. 1 volume de luxe Paris, GHIO.

L'influence de Rollinat semble être grande en province. Presque tous les poètes qui du fond de leur département suivent le mouvement littéraire et de loin en loin éditent un volume, sont persuadés que le macabre est le *summum* de la modernité. M. Aug. Barrau, dont le talent n'est pas contestable, est tombé dans ce travers. Ses *Fleurs d'enfer*, quoi qu'il en dise, n'ont rien d'infernal; c'est là de l'enfer de foire, cher poète, avec des diables rouges dont on voit fort bien la ficelle, des chaudières en bois doré et des fourches de bazar; c'est de l'enfantillage.

Mettre au service de ce bric-à-brac démodé une plume facile, une technique solide et une pensée de bon poète, c'est l'éternelle perle aux pourceaux. M. Barrau est un rêveur, un sentimental qui s'est trompé de route; il n'est jamais trop tard pour rebrousser chemin et retrouver la bonne voie.

***

On annonce comme devant paraître très prochainement une nouvelle du comte de Villiers-de l'Isle-Adam, le bizarre et superbe auteur des *Contes cruels*. Titre : *Lysiane d'Aubelleine*.

LA GARE D'OSTENDE

Nous avons trouvé à Ostende, à notre débarquement, une gare méritant l'attention du voyageur artiste, espèce assez rare, nous en convenons.

Cette station réunit une série de qualités qualifiées généralement de disparates : elle est d'un style pur, très belle, d'une commodité parfaite, bien aménagée.

Quand on débouche par la rue de la Chapelle sur les bassins animés, réellement noble et simple, se déploie cette belle gare, grande, originale et si discrète de tons. Au premier plan une tour carrée, haute et puissante, un clocher si l'on veut, porte au sommet, à chaque face, un grand cadran, qui, visible de fort loin, calme le voyageur en lui faisant connaître d'une manière certaine et sans recherche ce qui lui reste de temps pour arriver, prendre ses billets, enregistrer ses bagages, acheter ses journaux et s'installer. On peut donc être heureux d'avoir sauvé d'une disparition qui s'imposait cet incomparable ornement des constructions anciennes. Et dire qu'il a fallu près d'un demi-siècle que nos chemins de fer existent pour que cette si simple vérité pût se faire jour : désormais chaque gare doit avoir son clocher. Un carillon pourrait même y être placé. A l'origine, le départ de chaque train, annoncé à grand fracas de cloches, attirait la foule. Maintenant leur abondance parfois exagérée, a empêché ce système de perister; mais ne serait-il pas possible de le continuer pour les express. Ces sonneries, un peu moins de sifflets et de cris, donneraient immédiatement un calme qui manque presque toujours. Nous le répétons, pratiquement cette innovation du clocher est des plus heureuses. Artistiquement cette application est inappréciable, toute la construction, naturellement un peu lourde d'une gare semble allégée, relevée. Une grâce et une force, accompagnées d'un agrément incomparable pour l'œil sont le résultat de cette adaptation.

Puis on perd trop souvent de vue l'étonnante richesse de coloration que possèdent les matériaux employés naturels. Cette gare, entièrement construite de pierres de taille et de briques jaunâtres, est d'un aspect harmonique, calme et même *distingué* qui tranche sur les abominables banalités de nos grands débarcadères.

L'intérieur, le grand tunnel de la plupart des gares, en briques, pierres bleues et faïences ornementées, jaune sur orange, la ferraille teintée de gris clair décrivant une simple et puissante courbe, largement éclairé et bien aménagé, ne laisse rien à désirer. Un petit détail pratique cependant : Quand, comme en Angleterre, élèvera-t-on le sol à hauteur de la portière des voitures ?

Le respect de la couleur naturelle a été poussé aussi loin qu'il a pu l'être. Les boiseries, les meubles, restent vierges de teinture étrangère. Seuls, les fonds pour éviter une uniformité triste, ont été légèrement teintés, de bleu pâle, par exemple. Le style employé est le vieux style occidental dit gothique, adapté à nos habitudes modernes. Les grandes lignes droites, un peu roides, surmontées de courbes courtes et fermes, appliquées aux fenêtres, aux meubles, à l'ornementation, les plafonds élevés à pendentifs et caissons, de tons chauds et dorés, les vastes cheminées, la tonalité discrète de la décoration, la salle des guichets, au milieu de laquelle une merveille de délicatesse et de ténuité gracieuse, tout dégage cette impression de sérénité grave qui donne un apaisement aux effarements et au brouhaha des départs : le bruit se perd dans la hauteur des salles et la tranquillité jamais n'est troublée.

On ne peut ici faire le reproche adressé à une autre gare gothique, restée inachevée celle-là : c'est une église, un couvent, une caserne. Non, ce n'est qu'une gare et rien autre chose, et personne n'aura cette désagréable surprise que produit un monument exécuté d'après une idée fausse, un avorton architectural.

Une promenade au travers de cette bâtisse si réussie, est un véritable plaisir; à chaque coin l'œil réjoui se repose sur des détails exquis d'ornementation fouillée et curieusement poursuivie dans ses plus menues parties.

Appliquer comme ici, à une gare, l'architecture gothique avec toutes ses richesses, ses harmonies, sa légèreté avec sa puis-

sance, et cependant éviter l'anachronisme; produire une œuvre d'art et la faire pratique, commode et parfaitement appropriée à son but; faire ancien et rester moderne : difficile, problème qui nous semble à peu de chose près résolu.

Donc qu'on ne nous vienne plus dire : « Il est impossible de faire artistique et pratique; l'industrie et l'art s'excluent, leur alliance est une abomination, un adultère; il est de l'essence de l'art de rester un luxe et une inutilité. » Abandonnant certains détails puérils, qui n'ont aucune raison d'être, simple décor, reste d'académie, il est évidemment possible d'élever partout au lieu des hangars ordinaires, des constructions artistiques, simples et commodes.

Qu'on ne se le cache, tout cela a son importance. De jour en jour on le comprend mieux et l'on se met en peine de réaliser un programme vaguement aperçu, mais, non encore formulé. Qui ne se rappelle de l'effet désagréable et déprimant d'une arrivée, n'importe où, par un boyau étroit, obscur et nauséabond, les grandes gares d'un peu tous les pays. Le souvenir en persiste et sa délétère influence persévère longuement. Au contraire une œuvre d'art vous saisissant dès la sortie du wagon, quelle satisfaction, quel allègement et même quel repos évidents.

Qu'on cherche donc a adapter aux mœurs actuelles, les *Modes* du passé, sans blesser nos habitudes, ni nous hébéter par des machines ridicules et incompréhensibles. Le moyen-âge a déjà beaucoup servi. La Renaissance, cette admirable période, attend avec ses innombrables ressources ceux qui la veulent étudier. C'est une voie nouvelle dans laquelle l'architecture devrait résolument s'engager.

Neuvième exposition

des Aquarellistes Hollandais à La Haye

L'année dernière, Jacques Maris brillait d'un grand éclat au milieu de son entourage, avec ses merveilleuses symphonies de couleur. Cette fois il n'a qu'une aquarelle, une vue de ville, grandiose, mystérieuse, rêvée, d'une vérité intense.

Mauve et Mesdag ont cette année le plus grand nombre d'œuvres réunies en groupe; à chaque membre son tour.

Mauve se montre plus que jamais remarquable. Une subtilité de sentiment, une extrême délicatesse de ton, une justesse étonnante de vision, le placent au tout premier rang.

Quand Mauve fait une aquarelle, la poésie, vierge sauvage, aux seins durs, à l'âpre parfum, effleure le papier du bout de l'aile, et l'œuvre, simple comme tout grand art, s'anime, vit, respire.

Ces moutons dans la bruyère humide, bêlent, se poussent, et la brise apporte l'odeur des herbes piétinées, pénétrante et fine. Sa femme cousant devant sa petite maison est comme chez Millet, la vraie et rustique paysanne.

D'autres réalistes (comme on les nomme ici), donnent parfois une impression désagréable, attristante, de la misère, plate, bête, sans grandeur. Mais chez Mauve, c'est la musique agreste, la vie calme, régulière, fortifiante, transposée par l'Art.

Ce peintre, ce poète, rend le tremblement de la feuille sous des gouttes de pluie; le froissement des herbes meurtries par les sabots des animaux; la masse puissante d'un jeune taureau étalé sur sa paille, un pur chef-d'œuvre, modestement intitulé « étude » montrant toute la science de dessin de ce peintre. Mauve a un sentiment d'une exquisité, d'une pénétration extrêmes, et le talent de rendre, largement et avec précision en même temps qu'avec fraîcheur et mouvement, ce qui l'a ému.

Mesdag est peut-être, malgré le nombre de ses œuvres, moins heureux que d'habitude. Ses aquarelles, lavées largement, laissent presque trop voir l'habileté, l'adresse de facture, et il y en a qui manquent justement de ce sentiment délicat qui fait palpiter une œuvre. Ce qui n'empêche ses *Vagues*, son *Crepuscule*, et d'autres encore d'être des aquarelles fort remarquables. Mais chez lui, comme chez Mme Mesdag, dont nous avons si souvent admiré l'unique manière de rendre la substance d'une fleur, et sa fragrance, nous regrettons de ne pas trouver toutes leurs qualités de saveur et d'enveloppe.

D'Israëls il y a trois aquarelles d'un sentiment fin comme toujours, d'une vie poétique voulue et trouvée. Notons son *Portrait d'homme*, large, vivant, et un *Grand père* berçant un tout petit enfant.

Willem Maris est peu saillant; ses trois dessins sont fins de couleur, d'une tenue distinguée et personnelle, comme tout ce qui sort de l'atelier de cet artiste raffiné.

Isaac Israëls, expose un *Ouvrier aiguisant son outil* dans une usine. C'est juste, distingué de ton et original : en naturaliste convaincu le jeune peintre regarde avec sincérité, sent sans parti-pris, et rend très naturellement, avec un tempérament d'artiste, la nature comme il la comprend, avec émotion et vérité.

Termeulen qui cherche ce que Mauve trouve, rend avec un poétique sentiment des *Chevaux tirant des chariots de sable*, dans une atmosphère vaporeuse, et des *Moutons* dans un enclos, le soir.

Bisschop exhibe une *Mariée* en costume frison ancien : un tableau à la peinture à l'eau empâté, sec et dur.

Albert Neuhuys expose une grande aquarelle magistralement traitée, d'une belle couleur sonore, d'une vie puissante, mais manquant un peu de délicatesse, ce charme des raffinés.

Blommers, a des *Enfants jouant dans une mare sur la plage;* un rayonnement de tons roses, blonds, bleus.

Harpignies a envoyé trois paysages, qui atteignent un genre de style, au moyen de grandes lignes, de teintes décolorées et plates, d'une recherche extrême. Ces œuvres démontrent, certes, un grand talent, mais elles sont si éloignées de l'art intime des Corot, des Millet !

Et puis les Italiens, habiles, très habiles; les Joris, Cipriani,

Tarenghi, Martens, mais secs, glacials. Pas une nuance d'émotion. Et malgré toute leur habileté, bien, bien loins de Fortuny, ce maître du genre, si supérieur à son école.

Notons encore les deux dessins au crayon noir de de Bock, d'une belle allure, d'un art distingué. De Bisés, son *Désert;* de Bosboom, un *Intérieur d'église*, largement traité, d'une belle couleur chaude; de Bucchi, deux éventails aux jolies fleurs, bien délicatement posées sur la soie. De Duchattel, Gabriël, van der Meer, Roelofs, des vues de Hollande, du dernier surtout deux paysages au bord de l'eau, remarquablement aquarellés, de même que ceux de Pecquereau, entre autres un *Canal à Dordrecht*, d'une délicieuse sûreté et d'une grande fraîcheur d'exécution.

Parmi les sujets de genre, citons : les *Pêcheurs* de Artz; Henkes, avec ses études de types; Kever, qui se distingue par un réel sentiment de la couleur; de Tony Offermans, un *Barbier de village*, très observé au point de vue physionomique; de Segantini, des essais d'un mélange d'aquarelle et de pastel, empreints d'un sentiment poétique. Et van der Velden, Weissenbruch, et *last not least*, les frères Oyens, dont les œuvres fraîches, largement enlevées, pleines de brio et d'éclat, jettent toujours une note heureuse dans nos expositions.

Petite chronique

Nieuport-Bains a eu la bonne fortune d'entendre récemment un ensemble d'artistes comme on en voit rarement réunis même dans une grande ville. Le hasard des villégiatures y avait amené Mme Rose Caron, Mlles Angèle et Maria Legault et le violoniste Fernandez Arbos. Ils ont donné à eux quatre un concert de gourmet, très intime (la colonie n'est pas nombreuse) mais absolument charmant. Comme dans les repas savamment organisés, les plats n'étaient pas nombreux, mais tous délicats, originaux, savoureux.

On y a entendu comme primeur le grand air de *Norma* que la direction de la Monnaie reprendra cet hiver. Mme Caron l'a dit avec un style admirable.

Les deux charmantes sœurs Legault ont dit ensemble la saynète de Pailleron, *Pendant le Bal;* le contraste de leurs beautés brune et blonde a ajouté un piquant nouveau à cette spirituelle petite pièce. Puis l'une a chanté, l'autre a récité, au milieu des bravos et des bouquets d'un public qui semblait n'avoir d'autre préoccupation que de ne pas voir la fin de la soirée et que ces dames satisfaisaient avec une libéralité gracieuse.

Ceux qui ont connu Arbos lors du brillant concours qui a terminé ses études au Conservatoire de Bruxelles, ceux qui lui ont vu décerner alors le prix d'excellence au milieu des acclamations enthousiastes, ceux qui ont vu Gevaert lui donner l'accolade, l'ont retrouvé plus ardent, plus ferme, plus entraînant que jamais. Dirigé actuellement à Berlin par Joachim, il deviendra assurément un des grands violonistes de notre temps, le successeur probable de son compatriote Sarasate.

Les répétitions ont commencé depuis lundi à la Monnaie; on compte ouvrir avec les *Huguenots*, qui seront chantés par MM. Verhees, Seguin, Gresse, Mmes Caron, Haman et Legault.

Rien n'est encore définitivement arrêté pour le spectacle du lendemain. La direction vient d'engager une chanteuse d'opéra-comique, Mlle Julia Potel, qui s'est acquis dans les grandes villes de province une réputation d'artiste de premier ordre.

Mlle Potel arrive de Marseille, où, pendant trois années consécutives, elle a obtenu de très grands succès dans les différentes œuvres du répertoire.

La Société pour l'encouragement des beaux-arts de Termonde nous fait connaître que l'ouverture de son exposition aura lieu aujourd'hui à midi et demi.

Les journaux ont annoncé le décès, à Gand, de M. Louis-Joseph Cabel, né à Namur le 19 mars 1819, professeur de déclamation lyrique au Conservatoire royal de Gand, premier prix du Conservatoire de Bruxelles; il fut successivement baryton à Strasbourg, Paris, Anvers, Lyon.

Ses frères Georges Cabel, Edmond Cabel et sa belle-sœur Marie Cabel, la célèbre cantatrice, sont tous bien connus dans le monde musical.

A l'occasion du XIXe Congrès néerlandais qui siégera cette année à Bruges, une grande fête musicale sera donnée au théâtre de cette ville, demain lundi, à 7 heures du soir. Des œuvres de compositeurs néerlandais et belges y seront exécutées.

M. Franz Rummel, l'un des élèves les plus distingués de Brassin, actuellement établi à Berlin, vient d'être nommé premier professeur du Conservatoire Stern de cette ville. C'est une place qui le met fort en vue. Elle a été occupée par Hans de Bulow, puis par Brassin, qui ne l'a quittée que pour celle de professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Mardi ont commencé à Munich les représentations de la tétralogie de Wagner. La seconde série aura lieu la semaine prochaine, à partir de mardi. Il y a, nous écrit-on, grande affluence pour ces auditions exceptionnelles.

A Berlin, l'opérette à la mode est *Nanon*, musique de Richard Génée, l'auteur du *Cadet de marine*, paroles de Zell et Génée.

Nanon en est déjà à sa 280e représentation. On a fait la réouverture de l'Opéra par *Freischütz*. Le Schauspielhaus, le théâtre le plus important de Berlin après l'Opéra, vient également d'ouvrir ses portes. C'est le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, avec la musique de Mendelssohn, qui a servi de pièce de début.

L'*Etudiant pauvre*, de Millöcker, est joué dans les plus petits trous de l'Allemagne. A Stralsund, par exemple, au nord de la Poméranie, où nous venons de le voir représenter. Il est si populaire en Allemagne qu'on en donne déjà des parodies. Avis à M. Carion, qui devait le faire jouer en février dernier au théâtre des Galeries.

La municipalité de Vienne vient de décider le transfert des restes de Beethoven et de Schubert de l'ancien cimetière de Wæhring, village situé aux environs de la capitale, au cimetière central, nécropole de création récente située aux portes de Vienne.

La tombe de Beethoven est entourée d'un grillage en fer, protégeant une pierre tombale en forme de pyramide, sur laquelle on lit le nom du grand musicien.

L'endroit où reposent les restes de Schubert est marqué par un buste en bronze, dont le piédestal porte cette inscription : « L'art musical a enseveli ici un riche trésor, mais des espérances plus riches encore ».

Cette pyramide et ce buste seront d'ailleurs remplacés, au cimetière central, par deux monuments que feront élever la Société du Conservatoire et la Société chorale de Vienne, et dont l'inauguration donnera lieu à un grand festival.

Voici le sommaire du prochain numéro de la *Jeune Belgique* qui, vu les nombreuses villégiatures que s'accordent ses fantaisistes rédacteurs, ne paraîtra que dans les premiers jours de septembre :

Les Marolles, Octave Maus. — La bouche, Iwan Gilkin. — Greta Friedmann, Max Waller. — XVIIIe siècle, Georges Khnopff. — Le cœur de Tony Wandel, Georges Eekhoud. — Etudes et portraits, Paul Bourget. — Memento, Nemo.

Sommaire de la *Revue indépendante*, nº du mois d'aout.

I. Dr Charles Letourneau, A propos de l'adjectif. — II. Damis, Pensées scientifiques. — III. Sur Diderot. — IV. Edouard Rod, Le vérisme et les conteurs italiens. — V. Jean Moréas, Sensualité. — VI. Jules Desclozeaux, Praline. — VII. Adrien Remacle, Le mouvement wagnérien en France. — VIII. Harry Alis, Le bien des Saccard. — IX. Henry Céard, Chronique du mois. — X. Les livres. — XI. Revue de juillet. Vie parisienne.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

Nº 1. Mazurka, 1 fr. 75. — Nº 2. Galop, 2 fr. — Nº 3. Polka, 2 fr. — Nº 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Édition de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

VERLEYSEN-NYSSENS

A LA PORTE CHINOISE

88, RUE ROYALE, BRUXELLES, 88

IMPORTATION DIRECTE DE LA CHINE ET DU JAPON

Objets d'art, porcelaines, bronzes, laques, soieries, papiers, etc. — Grand choix de meubles en laque et bois de fer, paravents, écrans.

SPÉCIALITÉ DE THÉ DE CHINE

Exposition permanente — Entrée libre.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE.

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 35 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 31 AOUT 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE THÉATRE AU XIXe SIÈCLE. Deuxième article. — OUTRAGE AUX MŒURS. — URBAINS ET RURAUX, par Léon Cladel. — L'ARCHITECTURE. — TROIS SEMAINES A L'ACADÉMIE. — ARTISTES EN VACANCES. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

LE THÉATRE AU XIXe SIÈCLE

Deuxième article.

La formule romantique, vers 1850, meurt avec la société qui l'a décrétée. Les hommes de la seconde moitié du siècle n'agissent plus héroïquement, lyriquement, comme leurs pères de 1793 et de 1812. Les vaillances guerrières, les épopées, l'effort aux grandes choses, tout cela se démode, peu à peu. Certes, on agit encore, mais c'est une action réfléchie, toute de calcul, scientifique, l'action des siècles positivistes. Une action égoïste, sans éclat, avec, au bout, l'assouvissement des besoins immédiats de la brute. Le second empire contribua à matérialiser la société contemporaine. En même temps que cette action sans grandeur, on remarque un retour aux analyses d'humanité. Mais l'enquête n'est plus psychologique : elle porte sur l'étroit dualisme humain : esprit et matière ; elle devient physiologique. Et ce mouvement est une conséquence nécessaire de la nouvelle théorie de l'action. Pour agir prudemment, cauteleusement, au milieu des individus, il faut les scruter et les connaître, afin de savoir s'il faut les écraser en leur faiblesse ou les ménager à cause de leur force. Action et analyse physiologique, telle est la formule de la seconde moitié du XIXe siècle.

Interrogeons les œuvres de quelques individualités typiques, telles que Dumas fils, Augier, Sardou et Labiche.

Dumas fils, mieux que tous les autres, incarne cet art de transition. Par son père, — fougueuse et intempérante nature de créole, — il est romantique. Quelques gouttes de lait tombées du biberon de 1830 perlent encore aux pointes de sa moustache blonde. Certaines transfigurations ne l'effraient pas. Ainsi dans l'*Etrangère*, il ne recule point devant cette incroyable création d'une Miss Clarkson, qui se venge d'un malheur de famille sur tous les hommes, les grugeant, les bernant, les ensorcelant, et restant — vierge! A écouter le troisième acte de l'*Étrangère*, on se demande si l'on rêve, et si le baroque récit de la Vierge du Mal n'est pas une tirade de ce fantaisiste dramaturge : le sommeil. Ainsi dans *Monsieur Alphonse*, le roman de Montaiglin, dialoguant, les nuits de mer apaisée, avec les étoiles, et philosophant, au tomber du rideau, sur le cœur humain, d'une exquise façon de loup de mer idéaliste. Ainsi, dans *La femme de Claude*, cette nichée de juifs, traversant mosaïquement l'action, et qu'on distingue, au second plan, avec leurs longues barbes et leurs nez crochus, pareils à des larves d'Israël.

Mais si, par ces côtés romantiques, Dumas fils rappelle l'école de 1830, il est cependant fortement tra-

vaillé par l'esprit moderne. Autour de lui quelque chose grouille, de neuf, d'inattendu, quelque chose qu'il veut traduire dans ses pièces. Mais il n'a pas la vision juste. Il ne saisit pas la nouvelle formule sociale dans son ensemble, n'en dégage point l'unité. Tantôt il devance la politique de son temps, en réclamant la recherche de la paternité, tantôt il reste en arrière, et perd l'équilibre dans des dissertations de puérile philosophie sentimentale et de fantaisie mystico-amoureuse.

Telle il a compris son époque, tel il a compris le théâtre. Dumas a eu des hardiesses, mais des hardiesses à mi-chemin. Il a, le premier, porté à la scène, la fille, le souteneur, et le soutenu. Mais au lieu de poser le personnage en son intégrité, il a manqué de franchise, il a usé de moyens vulgaires pour amadouer le public, pour dissimuler la hideur de certaines peintures, embrouillant les ficelles, emboîtant les trucs, flanquant un personnage vrai de vingt marionnettes ridicules où il incarne prudemment les idées courantes et les lieux communs du sentiment.

Son analyse, gâtée par de longues concessions à la sottise des spectateurs, est faussée aussi par des chimères de réforme au moyen de l'art. Ce qui manque à Dumas, c'est le *sens artiste*. Son observation est indéniable, mais de portée basse; son esprit sans délicatesse, sans raison suprême, évoque fatalement l'image d'une espèce de commis-voyageur en idées, gasconnant autour de l'article de Paris, et séduisant le vulgaire par la faconde banale d'un esprit de table d'hôte.

Augier, lui, à l'origine, fut un continuateur de Ponsard. Certes, il vaut mieux que son maître. Mais ce n'est pas en lui qu'il faudrait chercher le dramaturge de génie qui réalise l'idéal contemporain. Il ne suffit pas qu'Augier soit supérieur à Ponsard. Si l'élève d'Augier était supérieur à son maître, et que cet élève fût éclipsé à son tour par un élève, après un grand nombre de siècles peut-être le dernier disciple serait-il un génie. Augier, en effet, semble avoir été inventé pour démontrer la force de l'honnêteté et de la bonne volonté. Voici un homme sur la tête duquel n'était point descendue la langue de feu, — il n'y a plus de Pentecôte pour les auteurs dramatiques ! — sans personnalité, sans accent. Cet homme veut avoir du talent. Et il en a. Peut-être cela provient-il de la profonde humanité, de la puissante bonhomie d'Augier. Il observe avec une haute conscience, avec une obstination qui ne se lasse pas, des sentiments moyens et des personnages bourgeois. Quelques-uns de ses types vivent, animés par le souffle de sincérité de l'écrivain. Pommeau des *Lionnes Pauvres*, Guérin de *Maître Guérin*, sont des personnages largement conçus. Deux dénouements d'Émile Augier arrêtent par leur nudité superbe et leur rideau simplement tiré sur les choses ennuyeuses de la vie, celui des *Lionnes Pauvres* et celui de *Maître Guérin*. Là, le talent d'Augier a failli s'exalter jusqu'au génie.

Ce dernier mot nous éloigne de Victorien Sardou. Il faudrait en parler pourtant. Celui-ci n'est qu'un exploiteur théâtral, une manière de menuisier qui a repris le fonds de Monsieur Scribe, ayant le flair de l'acteur, et ce qu'il est convenu d'appeler, parce que tout le monde la porte, la haute nouveauté. Une agitation qui est à l'action ce que la volubilité des gens diserts est à l'éloquence et une serre d'esprit boulevardier rapetissant, telles sont les seules caractéristiques de Sardou, le maître qui triomphe aujourd'hui sur la dégradation des planches.

Eugène Labiche, le moins connu des quatre, et surtout le moins pris au sérieux, est le seul qui semble avoir donné parfois à son théâtre la vigueur qui éternise. Celui-là s'est jeté dans la bourgeoisie, résolument. Il l'a traduite dans des comédies d'une verve pantalonnante, au large rire sain; il y a telle farce de Labiche qui atteint les farces de Molière. *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, *Moi*, etc., sont des études d'un bel élan grotesque, d'une hilarité qui sonne vrai, et qui, d'un coup d'épaule joyeux, ont juché leur auteur plus haut que les Dumas et les Sardou. Quelques-unes de ses farces ont chance de rester comme les sincères efforts d'un dramaturge auquel il n'a manqué, pour égaler Poquelin, qu'une fantaisie plus folle, et qu'une divination de la tristesse qui est au fond de tout rire.

OUTRAGE AUX MŒURS

Guy de Maupassant, le romancier aimé, l'auteur de *la Maison Tellier*, de *Mlle Fifi*, *d'Une vie*, vient de publier chez Victor Havard, un recueil intitulé *Des Vers*.

Le titre est simple et nous soulage des étiquettes banales, rutilantes ou prétentieuses dont on nous a accablés. *Des Vers*, cela sonne bien. *Des Vers*, cela dit tout, sans trop ni trop peu.

Vingt pièces, deux cents pages. La dose est discrète. Beaucoup de blanc, beaucoup d'espace pour les titres. En deux heures, tout est lu. Tant mieux. C'est le livre *express* qui peut se glisser dans les interstices de notre vie affreusement occupée; l'œuvre courte, qu'on boit d'une haleine, comme un raffraîchissement sur le zinc, sans s'asseoir; oui, l'œuvre courte qui de plus en plus prend faveur et avant dix ans sera la seule tolérée.

Les vers de Guy de Maupassant ne valent pas sa prose. Ils ne dépassent point la bonne moyenne. Très ordinaires de pensée, souvent enfantins, utilisant abondamment les banalités; de temps en temps un bon alexandrin scintillant comme un grain de mica; puis le train-train d'une voiture de louage sur la grand'

route. C'est facilement tourné, clair, aimable, correctement mis; mais ne cherchez pas l'émotion, la vraie substance poétique, l'originalité. Du Coppée moins femelle, moins blond, moins pommadé, avec quelques poils et du dérangement dans le nœud de cravate.

Mais l'outrage aux mœurs? Ah! oui. C'est le grand intérêt du volume. Une pièce intitulée : *Au bord de l'eau*, parut en 1880 dans un journal d'Etampes. Elle racontait une de ces aventures fornicatoires en lesquelles se complaît l'érotisme qui affecte si singulièrement les populations de l'Europe occidentale, depuis que les voyages par chemin de fer soumettent, par milliers, leurs individus des deux sexes à un régime de secousses continues qui, d'après une illustration médicale, suffisent à expliquer l'étonnante manie pornocratique qui se déchaîne en ce siècle de la vapeur La dite aventure est toutefois exposée d'une manière décente en comparaison des polissonneries qui défilent quotidiennement dans les grands journaux parisiens. Le Parquet s'avisa de poursuivre et Flaubert l'ayant appris, écrivit à Maupassant. Voici cet homérique éclat de rire du créateur de *Salammbo*. Jamais on n'a mieux donné la fessée aux pudibonderies judiciaires.

Croisset, le 19 février 1880.

MON CHER BONHOMME,

C'est donc vrai ? J'avais cru d'abord à *une farce!* Mais non, je m'incline.

Eh bien, ils sont délicieux à Étampes ! Allons-nous relever de tous les tribunaux du territoire français, les colonies y comprises ? Et comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris, dans un journal qui n'existe plus, soit criminelle du moment qu'elle est reproduite par un journal de province ? A quoi sommes-nous obligés maintenant ? Que faut-il écrire ? Dans quelle Béotie vivons-nous !

« Prévenu pour outrage aux mœurs *et* à la morale publique », deux synonymes, formant deux chefs d'accusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième chef, un troisième outrage « *et* à la morale relígieuse, » quand j'ai comparu devant la 8e chambre avec ma *Bovary :* procès qui m'a fait une réclame gigantesque, à laquelle j'attribue les deux tiers de mon succès.

Bref, je n'y comprends goutte ! Es-tu la victime détournée de quelque vengeance ? Il y a du louche là-dessous. Veulent-ils démonétiser la République ? Oui, peut-être !

Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit; bien que je défie tous les tribunaux de me prouver à quoi jamais cela ait servi ! Mais pour de la littérature, pour des vers, non ! C'est trop fort !

Ils vont te répondre que ta poésie a des « tendances » obscènes. Avec la théorie des tendances on va loin, et il faudrait s'entendre sur cette question : « La moralité dans l'art. » Ce qui est beau est moral; voilà tout, selon moi. La poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas.

Tu as traité un lieu commun parfaitement ; donc tu mérites des éloges, loin de mériter l'amende ou la prison. « Tout l'esprit d'un auteur, » dit La Bruyère, « consiste à bien définir et à bien peindre. » Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus?

Mais « le sujet », objectera Prudhomme, le sujet, Monsieur? Deux amants, une lessivière, le bord de l'eau ! Il fallait traiter cela plus délicatement, plus finement, stigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et faire intervenir à la fin un *vénérable ecclésiastique* ou un *bon docteur*, débitant une conférence sur les dangers de l'amour. En un mot, votre histoire pousse à « *la conjonction des sexes.* »

« D'abord ça n'y pousse pas ! Et quand cela serait, où donc est le crime de prêcher le culte de la femme ? Mais je ne prêche rien. Mes pauvres amants ne commettent même pas un adultère ! Ils sont libres l'un et l'autre, sans engagement envers personne. « — Ah ! tu auras beau te débattre, *le grand parti de l'ordre* trouvera des arguments. Résigne-toi.

Dénonce-lui (afin qu'il les supprime) *tous* les classiques grecs et romains sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile ; ensuite parmi les étrangers : Shakespeare, Gœthe, Byron, Cervantès ; chez nous, Rabelais « d'où découlent les lettres françaises, » suivant Chateaubriand dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste, et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui), et le grand Corneille, son *Théodore* a pour motif la prostitution, et le père La Fontaine, et Voltaire et Jean-Jacques ! Et les contes de Fées de Perrault ! De quoi s'agit-il dans *Peau-d'Ane?* Où se passe le quatrième acte du *Roi s'amuse*, etc. ? Après quoi il faudra supprimer les livres d'histoire qui *souillent l'imagination.*

Ah ! triples . . . . . .

. . . . . .

J'en suffoque !

Et cet excellent *Voltaire* (pas le grand homme, le journal), qui l'autre jour me plaisantait sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la Littérature ! C'est le *Voltaire* qui se trompe, et plus que jamais je crois à l'exécration inconsciente du *style.* Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail ; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en vous une force, et que le Pouvoir n'aime pas un autre Pouvoir.

Les gouvernements ont beau changer, Monarchie, Empire, République, peu importe ! *L'esthétique officielle* ne change pas ! De par la vertu de leur place, les administrateurs et les magistrats ont le monopole du goût (exemple : les considérants de mon acquittement). Ils savent comment on *doit* écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous en convaincre.

On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel déjà ; une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égoût ! Vous conversiez avec la muse; on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles. Embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxe les pissotières.

Et tu t'assoiras, mon petit, sur le banc des voleurs; et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans faute de prosodie), et les relire, en appuyant sur certains mots auxquels il donnera un sens perfide ; il en répétera quelques-uns plusieurs fois, tel que le citoyen Pinard, « le jarret, Messieurs, le jarret. »

Et, pendant que ton avocat te fera signe de te contenir (un mot pouvant te perdre), tu sentiras derrière toi, vaguement, toute la gendarmerie, toute l'armée, toute la force publique, pesant

sur ton cerveau d'un poids incalculable. Alors, il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

Mais, encore une fois, ce n'est pas possible ! tu ne seras pas poursuivi ! tu ne seras pas condamné ! il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi ? Le garde des sceaux va intervenir. On n'est plus aux beaux jours de la Restauration !

Cependant, qui sait ? La terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie !

Je t'embrasse.

Ton vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

URBAINS ET RURAUX

par LÉON CLADEL. — Paris, OLLENDORFF, 1884.

Il y a quelques mois, dans une étude intime, pleine des souvenirs que le séjour du grand écrivain avait laissés à l'un de nous, nous avons essayé de décrire Léon Cladel et de dresser devant le public sa personnalité étrange. Récemment Emile Verhaeren, en quelques lignes vigoureusement colorées, a repris cette peinture et exprimé de nouveau le type de celui qui, par quelques-unes de ses œuvres, restera une des plus nobles figures de l'art littéraire de ce siècle :

« A Sèvres, dans une maison fruste, près de la Seine, qu'on regarde passer tout en soleil à travers le paysage de banlieue, habite Léon-Alpinien Cladel, Quercinois entêté, hirsute, sui erbe, que Paris a conquis mais non encore dompté. Il y habite paysannement, rustiquement, avec sa famille et ses chiens et ses chats, il y vit d'une vie à part, traversée de grand air, toute flottante, à ses goûts champêtres, assez près de la ville pour ressentir l'électricité spirituelle qu'elle dégage, assez loin pour n'en point respirer les fétidités morales. Aussi Cladel est-il autant un caractère qu'un talent. Révolutionnaire de la grande époque, aussi fier de ses ancêtres de Quatre-vingt-treize que le plus hidalgo des Espagnols de la généalogie castillane, célébrant, proclamant, magnifiant à plume que veux-tu, les gestes héroïques des républicains, il apparaît comme un preux littéraire, se servant de phrases démesurées comme une épée à deux mains. Il est le juste, le fier, l'intransigeant, l'épique soldat de l'idée humanitaire; il aime la Marianne comme le rustre aime sa terre, son clos et sa vigne. Avec sa belle figure ravagée ardente et sauvage, on dirait un illuminé, une manière d'apôtre tragique. Et tel se montre-t-il mieux encore, dès que lancé dans les idées qui lui sont à cœur, il se démène dans sa magnifique éloquence de méridional, avec des gestes grandis comme ceux des moulins le soir. Il est alors familier et grandiose; ses mots sont des rafales qui passent, ils vous enveloppent, vous entraînent, vous empoignent et vous jettent sur des sommets de pensée comme un oiseau dont le vent s'est rendu maître. ».

On a raconté que peu de jours après l'apparition du nouveau livre du Proudhon-romancier qui vit ainsi en ermite, à Sèvres, loin de Paris, de ses boulevardiers, de sa littérature pornocratique et de sa politique opportuniste, l'écrivain Ollendorf, qui avait lancé le volume, fut tout à coup averti qu'il contenait, pareilles à des bombes de dynamite, diverses nouvelles révolutionnaires, communardes, infectant le pétrole. Il eut la brusque soulevée de l'homme qui se sent prêt à sauter, saisit un exemplaire comme le fantassin qui, voyant à ses pieds un obus qui ronfle en fumant avant d'éclater, témérairement en veut arracher la mèche, et s'étant assuré avec effroi qu'en effet trois, quatre, cinq pièces étaient de ce beau métal dit anarchique dans lequel le génie coule le sombre récit des misères et de l'écrasement populaire, il renfonça dans les bas-fonds de sa librairie tout ce qui restait de l'édition.

L'anecdote est vraie, sauf que peu de jours après, Ollendorff eut la vision du ridicule de cette exécution doctrinaire, et rendit la volée aux jeunes aiglons qu'il avait fourrés en cage. *Urbains et Ruraux* se vendent de nouveau librement, et quiconque réchauffe des espérances démocratiques les achète et les dévore, le cœur poigné, la gorge sèche, les yeux brûlants de ces larmes, lentes à sortir, mais corrosives comme la lave que distillent âprement la colère et la pitié.

Urbains et Ruraux forment le second chant de cette épopée des iniquités bourgeoises dont les *Va-Nu-Pieds* ont été le premier, amer, indigné, vengeur. Jamais la littérature n'a exprimé en plaintes plus profondes et plus déchirantes les souffrances de ces dessous dans lesquels se débat sans trêve l'immense majorité des hommes modernes, tandis que par dessus, l'écrasant du chahut de son bal, la féodalité bourgeoise, financière et industrielle, pèse de tout son poids sur la dalle contre laquelle les opprimés s'exténuent.

Cladel a tenté une fois de plus ce problème proclamé insoluble par de jeunes écrivains, trop peu maîtres encore de leur génie, nous voulons dire de leur plume, pour comprendre à quels combats on peut marcher quand on a au poing une plume de héros, quelles nobles causes sociales elle peut défendre et quels tyrans politiques elle peut décapiter, sans manquer à l'art : bien plus, en donnant à ce qu'elle burine une grandeur épique, étonnante et imprévue. L'art pour l'art les séduit, mais il n'est qu'une préparation à la guerre, une sorte d'exercice de gymnase. L'art pour servir l'humanité les attend; leurs cœurs sont destinés à le comprendre et leur courage à le servir. Qu'ils attendent que la maturité leur ait donné la moëlle qui fortifie l'ossature de l'écrivain et en fait un guerrier véritable; qu'ils ne s'engagent pas trop avant, par des déclarations juvéniles, dans les voies stériles où l'artiste reste un amuseur sans être un justicier : l'heure viendra où ils verront avec la clarté du soleil méridien, que le Beau s'applique même aux grandes œuvres humanitaires, qu'il s'applique surtout à elles, et que s'ils ne le comprennent pas encore, c'est à l'impuissance relative des débuts qu'est due cette ignorance.

L'ARCHITECTURE

Comme suite à l'étude de Diderot que nous avons publiée dans notre numéro du 17 août, nous reproduisons l'intéressant chapitre que le philosophe consacre à l'architecture et dans lequel il résume avec une grande clarté l'origine de cet art, — qui, sur l'échelle hiérarchique des diverses manifestations artistiques, occupe le premier échelon.

Il ne s'agit point ici, mon ami, d'examiner le caractère des différents ordres d'architecture; encore moins de balancer les avantages de l'architecture grecque et romaine avec les prérogа-

tives de l'architecture gothique; de vous montrer celle-ci, étendant l'espace au dedans par la hauteur de ses voûtes et la légèreté de ses colonnes, détruisant au dehors l'imposant de la masse par la multitude et le mauvais goût des ornements; de faire valoir l'analogie de l'obscurité des vitraux colorés, avec la nature incompréhensible de l'être adoré et les idées sombres de l'adorateur; mais de vous convaincre que, sans architecture, il n'y a ni peinture ni sculpture, et que c'est à l'art qui n'a point de modèle subsistant sous le ciel, que les deux arts imitateurs de la nature doivent leur origine et leurs progrès.

Transportez-vous dans la Grèce, au temps où une énorme poutre de bois, soutenue sur deux troncs d'arbres équarris, formait la magnifique et superbe entrée de la tente d'Agamemnon; ou, sans remonter si loin dans les âges, établissez-vous entre les sept collines, lorsqu'elles n'étaient couvertes que de chaumières, et ces chaumières habitées par les brigands, aïeux des fastueux maîtres du monde.

Croyez-vous que dans toutes ces chaumières il y eût un seul morceau de peinture, bonne ou mauvaise ? Certainement vous ne le croyez pas.

Et les dieux, mieux révérés peut-être que quand ils sortirent de dessous le ciseau des plus grand maîtres, comment les y voyez-vous ? Fort inférieurs, beaucoup plus mal taillés, sans doute, que ces bûches de bois informes, auxquelles le charpentier a fait à peu près un nez, des yeux, une bouche, des pieds et des mains, et devant lesquelles l'habitant de nos hameaux fait sa prière.

Eh bien ! mon ami, comptez que les temples, les chaumières et les dieux resteront dans cet état misérable jusqu'à ce qu'il arrive quelque grande calamité publique, une guerre, une famine, une peste, un vœu public, en conséquence duquel vous voyez un arc de triomphe élevé au vainqueur, une grande fabrique de pierre consacrée au dieu.

D'abord, l'arc de triomphe et le temple ne se feront remarquer que par la masse, et je ne crois pas que la statue qu'on y placera, ait d'autre avantage sur l'ancienne que d'être plus grande. Pour plus grande, elle le sera certainement; car il faudra proportionner l'hôte à son nouveau domicile.

De tout temps les souverains ont été les émules des dieux. Lorsque le dieu aura une vaste demeure, le souverain exhaussera la sienne; les grands, émules des souverains, exhausseront les leurs : les premiers citoyens, émules des grands, en feront autant; et, dans l'intervalle de moins d'un siècle, il faudra sortir de l'enceinte des sept collines pour retrouver une chaumière.

Mais les murs des temples, du palais du maître, des hôtels des premiers hommes de l'état, des maisons des citoyens opulents, offriront de toutes parts de grandes surfaces nues qu'il faudra couvrir.

Les chétifs dieux domestiques ne répondront plus à l'espace qu'on leur aura accordé; il en faudra tailler d'autres.

On les taillera du mieux qu'on pourra; on revêtira les murs de toiles plus ou moins mal barbouillées.

Mais le goût s'accroissant avec la richesse et le luxe, bientôt l'architecture des temples, des palais, des hôtels, des maisons, deviendra meilleure, et la sculpture et la peinture suivront ses progrès.

J'en appelle à présent de ces idées à l'expérience.

Citez-moi un peuple qui ait des statues et des tableaux, des peintres et des sculpteurs, sans palais ni temples, ou avec des temples d'où la nature du culte ait banni la toile coloriée et la pierre sculptée.

Mais, si c'est l'architecture qui a donné naissance à la peinture et à la sculpture, c'est en revanche à ces deux arts que l'architecture doit sa grande perfection; et je vous conseille de vous méfier du talent d'un architecte qui n'est pas un grand dessinateur ? Où cet homme se serait-il formé l'œil ? Où aurait-il pris le sentiment exquis des proportions ? Où aurait-il puisé les idées du grand, du simple, du noble, du lourd, du léger, du svelte, du grave, de l'élégant, du sérieux ? Michel Ange était grand dessinateur, lorsqu'il conçut le plan de la façade et du dôme de Saint-Pierre de Rome, et notre Perrault dessinait supérieurement lorsqu'il imagina la colonnade du Louvre.

Je terminerai ici mon chapitre sur l'architecture. Tout l'art est compris sous ces trois mots : solidité ou sécurité, convenance et symétrie.

D'où l'on doit conclure que ce système de mesures d'ordres vitruviennes et rigoureuses, semble n'avoir été inventé que pour conduire à la monotonie et étouffer le génie.

Trois semaines a l'Académie

Monologue à tiroirs

La scène est dans la classe de peinture. — Personnages : Trois Professeurs, le Directeur de l'Académie, un Surveillant; Personnage muet : un futur membre des XX.

Nota : La vérité des menus propos qui suivent est garantie.

1re *Semaine* : M. le profeseur Pielsticker.

Vous êtes coloriste Monsieur, mais sur 100 peintres il y a 90 coloristes.

Le flamand perce toujours chez vous, malgré tout. Je trouve les artistes français très forts; dans une exposition on les distingue de suite de leurs voisins : ils sont très forts en composition.

Il ne faut pas croire que le professeur abîme l'étude en la corrigeant; quand j'avais votre âge je le croyais aussi, maintenant je vois bien que le professeur avait raison.

Vous n'avancez pas ! ça n'est pas modelé ! (montrant l'étude d'un autre élève) : En voici un qui va bien ! malheureusement, il est trop paresseux.

Vous cherchez déjà l'air ambiant au lieu d'attendre que vous soyiez assez fort en dessin; songez que vous avez encore deux classes d'antiques à faire ! après cela vous aurez bien le temps de vous occuper d'air ambiant, de couleur et de tout le reste.

Vous ne voulez pas apprendre; peindre comme cela, c'est de la folie ou de la méchanceté.

Je suis *forcé* de vous complimenter sur votre dessin; mais pourquoi faites vous des dessins contre l'Académie ?

2e *Semaine* : M. le professeur Slimmevogel.

Vous avez fait votre fond au lieu de faire la figure; ça n'est pas difficile de faire un fond.

Vous faites le contraire de ce qu'on vous dit. Au lieu de commencer par *vos vigueurs*, vous commencez par les clairs.

Comment pouvez-vous juger votre ensemble. Il faut faire vos vigueurs avec du noir de vigne et de la terre de Sienne brûlée.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air ici; jamais je n'ai vu la classe de peinture comme cette année. Je serais honteux si un étranger entrait ici

Je ne vois rien là-dedans. Il y a de la couleur, mais ça ne suffit pas. Ça manque de vigueur. Vous empâtez trop. Vous avez l'air de bien chercher cependant. Vous avez assez cherché maintenant.

Est-ce M. Pielsticker qui a corrigé votre étude? Ce n'est pas sa semaine pourtant. C'est embêtant ça!

3e *Semaine :* M. le professeur M. VAN MOLLEKOT.

Qu'est-ce que c'est que ça! C'est beaucoup trop brun, vous savez! Est-ce Slimmevogel qui vous a corrigé?

C'était si bien commencé. Vous dessinez si bien; mais vous abîmez tout ce que vous faites.

Croyez-moi, c'est dans votre intérêt que je vous le dis. Mettez votre étude à côté du modèle. Vous avez peur de peindre.

Il faut peindre avec des brosses plates, en pleine pâte, mais il faut faire attention de ne pas blaireauter. Vous n'empâtez pas assez. Je sais bien que vous savez le faire, mais il faudrait le montrer aux autres.

Vous faites du paysage? C'est de la farce le paysage!

Monsieur LE DIRECTEUR.

Vous dessinez en peignant, mauvais! mauvais! vous allez vous noyer.

C'est le sentiment qui vous perd, vous n'êtes pas le seul.

La semaine passée vous avez fait un bon dessin, maintenant c'est encore une fois la même chose; vous avez mal à l'œil peut-être? Un sculpteur serait bien embarrassé s'il devait faire quelque chose d'après votre dessin.

Est-ce M. Slimmevogel qui a retouché ça?

LE SURVEILLANT.

M. le Directeur et M. Pielsticker sont très fâchés contre vous à cause de votre concours d'esquisse peinte. Si vous voulez me promettre de changer de manière, j'en parlerai à M. le Directeur et vous pourrez entrer à la classe de nature.

Moralité. — L'élève quitte l'Académie et se fait Vingtiste.

Moralité ultérieure. — On refuse toutes ses toiles au Salon.

ARTISTES EN VACANCES

Sous ce titre, le *Gaulois* publie une série de lettres des personnalités lyriques et dramatiques les plus en vue à Paris. Voici celle de deux artistes chères au public bruxellois. Le *Gaulois* la fait précéder de cette très aimable remarque :

« Tout le monde connaît Mlle Maria Legault, et personne n'a « oublié sa charmante sœur, Angèle Legault. Celle-ci chante avec « succès les dugazon au théâtre de la Monnaie de Bruxelles Celle-là, « nous l'applaudirons encore cet hiver au Vaudeville, où nous l'ap- « plaudissons depuis plusieurs années déjà. Voici la gentille missive « de la délicieuse créatrice de *Tête de Linotte* :

Nieuport-Bains, 19 août.

Cher monsieur Nicolet,

Je suis en Belgique, en « West-Flandre », comme disent ici les Flamingants qui aiment à zébrer leur français de mots détachés de « la langue des Artevelde ». C'est comme cela qu'on nomme, en style noble, le flamand.

On m'a expliqué que la côte belge est, sur une soixantaine de kilomètres, formée, sans interruption d'un gros ourlet de dunes au sable argenté, sur lequel le vent fait frissonner une herbe rare, séparant la mer du Nord, grise, bleue, verte, jaune, violette (car je n'ai jamais vu de mer caméléoner autant) des campagnes flamandes, plates, indéfinies, paisibles, dont on vient de raser les moissons. Sur cette côte, dont la grande mélancolie est impressionnante, des stations balnéaires se succèdent comme les grains d'un rosaire, ayant chacune leur spécialité, que leurs colonies, où les Allemands versent de redoutables contingents, ont résumée en ces formules : Ostende pour se marier, Blankenberghe pour se baigner, Heyst pour se reposer, La Panne pour rêver et Nieuport-Bains pour potiner.

Pour Nieuport, c'est injuste; car j'y cumule les agréments de ses voisines : je m'y baigne, je m'y repose, j'y rêve, je... Non, je ne fais pas... la spécialité d'Ostende.

Très accueillant, très aimable, le monde qu'on voit ici, peu préoccupé d'élégance, restant beaucoup chez lui sous les vérandas qui ornent le rez-de-chaussée des villas et des hôtels. Comme démonstration extérieure, on se contente d'arborer le pavillon de sa patrie ou de sa ville. Cela vous sert de *girouette* pour savoir le temps qu'il fera; car si le vent passe au sud-ouest, c'est signe certain de pluie. Il n'y a pas encore passé, depuis que je suis ici : beau soleil, atmosphère d'une transparence merveilleuse, matins délicieusement frais, midis resplendissants, nuits d'Italie, avec des boisseaux d'étoiles dans un firmament de satin noir et des ruissellements de phosphorescences dans une mer d'un vert sombre.

Tel est le programme des représentations que donne royalement cette année, même en cette brumeuse région, le mois d'août. Nous payerons cela. C'est du gaspillage, tant de soleil, tant de beaux jours. Il doit se former quelque part un gros abcès qui crèvera, c'est sûr.

Je me repose, disais-je, comme si j'étais à Heyst, là-bas, vers le Nord; je me repose en pensionnaire du Vaudeville qui ne sera pas de la pièce de la réouverture. Me voilà libre jusqu'au 15 septembre. On lira alors aux artistes une pièce de MM. d'Ennery et Davyl. J'y ai « un rôle charmant, avec une note émue, attendrie, pas trop dramatique », m'écrit mon excellent directeur, M. R. Deslandes, qui ajoute avec sa galanterie inaltérable : « Un rôle tout à fait dans la nature de votre talent. » Public, public, seras-tu aussi galant que mon directeur? Après viendra la *Doctoresse*, de votre collaborateur Paul Ferrier. Ce sera moi la Doctoresse!

Vous m'avez demandé quelques nouvelles, cher monsieur Nicolet. Les voilà. Je vous les jette, ainsi que j'ai la mauvaise habitude de faire mes malles, au hasard de ce qui me tombe sous la main.

Une bonne poignée de main.

MARIE LEGAULT.

P. S. Et moi, cher monsieur, je suis aussi à Nieuport-Potins, et je me fâche quand ma sœur fait mal sa malle... Les spectateurs de l'Opéra de Bruxelles, où je fais ma rentrée fin de ce mois, vous reverront-ils lors de la première des *Maîtres Chanteurs*, comme ils vous ont vu à celle de *Sigurd*? — Oui, n'est-ce pas? De tout cœur le souhaite votre dévouée

ANGÈLE LEGAULT.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Nous parlions récemment de l'*Egmont* de Beethoven dont Mme Caron a chanté les *soli* au concert donné par le *Cercle musical* de Namur. Le texte explicatif (traduction de M. Jules Guilliaume) vient de paraître en brochure chez Breitkopf et Härtel. Les deux chansons de Claire, ainsi que les parties mélodramatiques, sont gravées et intercalées dans le texte.

Parmi les plus récentes publications musicales des mêmes éditeurs, signalons deux fragments de sonate (*Allegro risoluto* et *Allegretto scherzando*) composés par M. C.-H. Döring, professeur au Conservatoire de Dresde. Ces deux petits morceaux sont coupés sur le patron classique. Ils sont écrits sans prétention et conviennent parfaitement à la destination que leur assigne l'auteur : servir de morceaux d'étude. A cet égard, on peut les recommander avec confiance aux professeurs.

Une *Fantaisie pour piano* de M. Ingelborg von Bronsart, parue en même temps chez MM. Breitkopf et Härtel, a, au contraire, un caractère romantique. C'est une sorte d'improvisation, un peu filandreuse, d'une inspiration assez banale et qui touche de plus près à la famille innombrable des *morceaux de salon* dénommés *Pluies de perles*, *Cascades de roses* ou *Brises printanières* qu'à la saine littérature musicale. L'œuvre est néanmoins bien écrite, et d'une élégance

de nature à plaire à ceux qui aiment la musique « distinguée » et « mélodieuse. »

Nous venons de recevoir aussi un petit volume de M. Johannès Weber intitulé : *La situation musicale et l'instruction populaire en France.* Nous en ferons l'analyse dans un de nos prochains numéros.

Petite chronique

L'ouverture du Salon de Bruxelles aura lieu demain à deux heures. Les artistes exposants et les porteurs de cartes permanentes y seront admis dès une heure et demie.

Aujourd'hui, dimanche, jour de vernissage. Seuls les exposants et les membres de la presse porteurs de leur carte d'entrée personnelle auront accès au Palais des Beaux-Arts.

Le public sera admis au Salon dès le lendemain, mardi. Le prix d'entrée est d'un franc dans la semaine, de cinquante centimes le dimanche.

Les exposants sont invités à retirer leur carte d'entrée au Secrétariat de l'Exposition, tous les jours de 10 à 4 heures.

Après le Salon, qui se fermera le 1er novembre, s'ouvrira à Bruxelles, en décembre, la neuvième exposition de l'*Essor*, qui restera ouverte jusque fin janvier. Immédiatement après, le 1er février, l'Association des *XX* ouvrira sa deuxième exposition annuelle. On annonce aussi pour le mois de mai la troisième exposition de Blanc et Noir de l'*Essor*.

Le Salon des Refusés. — Un comité vient de se constituer pour la création d'un salon des Beaux-Arts dont l'ouverture coïncidera avec celle de l'Exposition triennale de Bruxelles.

Les artistes peintres, sculpteurs, graveurs qui désirent participer à cette exposition sont priés d'envoyer leur adhésion par écrit à *Monsieur le secrétaire du Comité du Salon des Beaux-Arts*, à la Porte Verte, au Treurenberg, 20, à Bruxelles.

Le *National belge* a commencé hier la publication en feuilleton de l'*Hystérique*, le nouveau roman de Camille Lemonnier.

C'est mercredi prochain, 3 septembre, qu'aura lieu la réouverture du théâtre de la Monnaie. Les *Huguenots* serviront de debut à quatre artistes nouvellement engagés : le ténor, M. Verhees, le baryton, M. Seguin, la basse chantante, M. Durans, et la chanteuse légère de grand opéra, Mlle Hamann.

On parle, pour la représentation du lendemain, du *Barbier de Séville*, dans lequel débuterait Mlle Julia Potel. Mais ce spectacle n'est pas encore définitivement arrêté. Les rhumes sévissent, paraît-il, dans la troupe d'opéra-comique, et, à toute éventualité, on tient prêts *Si j'étais roi !...* et *les Diamants de la Couronne*.

La grande *première* à sensation de l'année, celle des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, faisant l'objet des préoccupations générales, voici quelques renseignements à ce sujet. La traduction confiée à M. Victor Wilder est presque entièrement terminée. Elle sera prête pour le jour fixé, c'est-à-dire le 15 septembre. La partition est à la gravure. Aussitôt qu'arriveront les parties d'orchestre, on commencera les répétitions. Les rôles sont à peu près tous distribués. Le personnage d'Eva est tout naturellement dévolu à Mme Caron, celui de Magdalene à Mlle Deschamps. M. Jourdain fera un excellent Walter. M. Seguin sera chargé du rôle de Hans Sachs, à moins que ce ne soit M. Gresse. M. Delaquerrière chantera David, et le rôle de Beckmesser sera très probablement confié à M. Chappuis.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Édition de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 METRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT pere, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 36. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 SEPTEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Premier article. *Les peintres belges.* — J. DE NITTIS. — RÉOUVERTURE DU THÉATRE DE LA MONNAIE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. *La situation musicale et l'instruction populaire en France*, par Johannès Weber. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Premier article

LES PEINTRES BELGES

Imaginons le Salon vidé des tableaux étrangers. Là où on les voit, des trous. Il ne reste que les Belges, qui pour nous demeurent le grand intérêt. Il s'agit de juger cet ensemble destiné à révéler le caractère de notre école nationale et le résultat de son mouvement le plus récent. Quelle impression cela fait-il maintenant que les Fantin-Latour, les Cormon, les Gervex, les Béraud, les Bonnat, les Breslau, les Breton, les Israëls, les Mesdag, les Munkacsy, les Stott, les Von Uhde et autres sont sortis des rangs ?

Une impression peu réjouissante.

La consigne semble avoir été de rester sage, modéré, réservé, officiel. De se garder soigneusement de tout ce qui pourrait être considéré comme une incartade. De donner une bonne tenue à ses œuvres. De faire parler à demi-voix son pinceau. De ne se risquer à rien tenter qui pourrait mécontenter sa seigneurie la bourgeoisie bedonnante et gouvernementale. De prendre son diapason au pays de la finance et de l'industrie. De nous la faire à l'artiste distingué, mondain, correct en ses manières, bien en cour. De corriger ce qu'une ébauche aurait de trop libre et de trop ardent, *en la pignoufant*, pour employer l'expression d'un de ces prudents chercheurs de réussites banales.

Oui, le Salon est là pour étaler les résultats de cet abominable mot d'ordre tacite. On peut le qualifier : le bazar de médiocrité. L'art doctrinaire y triomphe dans son épidémie d'amoindrissement. Depuis longtemps, malgré les prétendues sévérités du jury, la mesquinerie n'y a manifesté en un plus nombreux cortège. Des panneaux entiers mériteraient d'être expulsés à coups de balai. C'est un étalage de plats du jour fades, suspects, nauséabonds. Les bonnes choses y sont rares commes les truffes dans la cuisine des gargotes. L'art vieillot d'il y à trente ans ose de nouveau s'y produire en quelques grandes mécaniques ridicules. Les artistes qui mènent chez nous le mouvement artistique moderne semblent avoir subi une intimidation, un découragement, une fatigue; leurs œuvres fléchissent. Nulle part de ressort, d'élan. Pas une ruade, pas un hennissement; la monotonie d'un silence décent et d'une tranquillité réglementaire. L'assoupissement, l'anémie... Peut-être la décrépitude.

Aussi dans le quartier des eunuques, les félicitations remplissent l'atmosphère de leur murmure. Jamais on n'y a été plus satisfait de l'émasculation commune. On y procède solennellement à la classification et à l'exaltation des châtrés ; on leur décerne des brevets de toutes classes et des mentions honorables. Plusieurs

sont proclamés grands chapons, dans cette exposition de volailles, *poultry show*, comme disent les journaux d'acclimatation. Des messieurs bien mis se congratulent réciproquement sur leurs œuvres sans sexe et chantent leur gloire de la voix grêle qui seule est dans leurs moyens.

Nous ne saurions nous résoudre à faire notre partie au milieu de cette basse-cour. Il est déplorable que dans un pays QUI A JOUI DE CINQUANTE ANS DE LIBERTÉ! on aboutisse à un pareil amincissement, comme si CETTE LIBERTÉ CHÉRIE n'avait été qu'une écumoire dégraissant incessamment le bouillon national au point de n'y plus laisser que de l'eau claire. A bas la prospérité et le calme s'ils doivent avorter en cette sérénité bête! Vivent les calamités qui rendent aux cœurs quelque héroïsme! Nos peintres en sont à faire de l'art comme nos soldats font la guerre : en neutralité. Une descente générale vers la constitution d'une immense garde-civique artistique, honnêtement inutile, ressemblant à une armée comme une image d'Épinal à un tableau.

Et quel soin d'étouffer les tentatives des indisciplinés essayant d'échapper aux chiens de berger qui montent la garde autour du troupeau broutant le pré du convenu. On se souvient de la chasse donnée l'an dernier à ce groupe de réfractaires qui, pris de l'indignation que nous exprimons ici, sautèrent hors du parc et affirmèrent, comme le seul moyen de salut, la vie artistique indépendante, âprement appliquée à la recherche de l'originalité, loin du régime de l'étable modèle. Leurs jeunes jambes lassèrent alors la poursuite des limiers ; ils s'amusèrent à les essouffler et à les exaspérer ; tout coup de dent fut rendu avec libéralité. Cette fois les représailles n'ont pas été possibles : on a refusé les uns en bloc, taillé dans les envois des autres, presque toujours mal placé ceux qu'on a admis. Les incorrigibles pédagogues qui restent en chaire malgré leur ramollissement, ont trouvé bonne l'occasion de distribuer les coups de férule et de manifester leur vénération pour leur prototype MONSIEUR PET-DE-LOUP, homme sévère mais injuste.

Ennuyeux et navrant comme une route à travers des marécages est donc ce parcours des salles où l'on a appliqué aux murs ce désolant déballage. De loin en loin quelques points d'arrêt où le regard déconfit peut se réjouir. Puis de nouveau le cheminement le long du chagrinant chapelet des banalités, déroulant interminablement leur écœurant remplissage.

Si vous doutez, voyageur, suivez-moi.

Prenons à gauche. Montons.

Voici les salles d'entrée; une grande entre deux petites, à la file : numéros quatre, cinq, six; douze panneaux, cent trente tableaux. Passons de l'un à l'autre, à la rampe d'abord, au second rang ensuite. Cela fait environ cent cinquante mètres courants de toile! Ne parlez pas. Regardez lentement, attentivement. Recherchez si c'est intéressant, charmeur pour l'œil. Demandez-vous surtout si c'est vrai et si cela vous émeut. Ces coloris, les avez-vous vus quelque part? Ces scènes, les concevez-vous ainsi? Ces personnages sont-ils ceux de la vie humaine? Ces animaux, ces arbres, ces horizons vous font-ils l'effet d'une réalité? Je ne vous demande pas d'être peintre, ne me répondez pas que vous ne vous y connaissez guère. Je ne vous demande que d'être homme, de vous laisser aller à vos sentiments et aux souvenirs de vos yeux. Tous les jours l'existence se déroule autour de vous, tous les jours vous traversez des rues, des champs, des intérieurs. Dites, ceux que vous fréquentez depuis votre enfance, sont-ils là, plaqués contre la muraille et encadrés?

Jugez simplement, ne vous imaginez pas qu'il s'agit d'un art fait pour des initiés et qui vous échappe. Si, parce que vous êtes souvent resté insensible devant des tableaux, vous avez cru, en votre modestie, que vous n'y entendiez rien, c'est que ces tableaux étaient de la mauvaise peinture, et c'est à tort que vous vous êtes accoutumé à la défiance envers vous-même. Chassez ce souci, et maintenant, avec naïveté, examinez, sans vous hâter, car on l'a dit, les belles œuvres sont comme les personnes royales; quand on est devant elles il faut attendre qu'elles vous parlent.....

Notre tour est fini. Nous avons passé et repassé. Et bien, qu'y a-t-il dans tout cela?

Vous êtes resté muet, comme je vous le recommandais. Mais j'ai vu sur votre visage tantôt l'étonnement, tantôt le sourire, tantôt l'indifférence, puis, vers la fin, l'impatience, l'irritation. Une seule fois vous êtes devenu grave, et une légère chaleur vous est montée au visage. C'est qu'à ce moment une œuvre vous semblait humaine : c'était devant la *Noël à l'hospice*, de Léon Frédéric. Votre instinct ne vous trompait pas. Devant *Le retour de l'office* de Courtens, *Les roches à Fresnes à la Meuse* de Baron, *Le coin dans les dunes* d'Isidore Verheyden, *Les deux bouquets* de Speeckaert, *La mer du Nord* de Lemaieur, *Les sources de Schavaes* de Marie Collard, *Les animaux en prairie* de Verwée, vous avez hésité. Votre impression était encore juste : les qualités de ces peintres, presque dégagées, étaient cette fois masquées sous quelques imperfections, la massivité des verdures pour Courtens, le mouillé du dessin pour Baron, le fumeux des tons pour Verheyden, l'indécision du sujet pour Speekaert, la lourdeur du ciel et des flots pour Lemaieur, la réverbération olivâtre et jaunâtre pour Marie Collard, la banalité dans la fraîcheur pour Verwée. Je vous ai poussé quand vous avez voulu vous arrêter au *Portrait d'Alfred Stevens* par Gervex, à *L'enfourneuse* de Liebermann : nous ne nous occu-

pons pas pour le moment des étrangers. Encore une fois, confessez-vous : en dehors de ces rares impressions qui se sont révélées sur votre physionomie pendant notre promenade, qu'y a-t-il qui vous ait remué? moins que cela, qui vous ait laissé le sentiment d'une chose sincère, vécue ou vue?

Rien, n'est-ce pas? Non, rien. Et pourtant il ne s'agissait pas des moins bons tronçons. En doutez-vous? Passons à l'autre extrémité, aux salles deux, une, huit. Recommençons-y notre pèlerinage. Voici *Le Creuset brisé*, de Meunier : l'œuvre est molle pour le maître; deux tableautins, *En permission*, par Lampe, *Le Quai aux barques à Bruxelles*, de Crépin (nous devenons indulgents, vous le voyez); *Un marais à Genck*, par Asselbergs, *Les Lutteurs*, par de Lalaing, *En ville flamande*, par Delsaux. Tout cela est déjà bien contestable. Enfin voici *Le Joueur de cor*, par Henri de Braekeleer, seul véritable joyau de ce nouveau triage. Avez-vous aperçu autre chose qui vous ait accroché l'œil ou excité la pensée?

Et d'autre part revenez avec moi devant le panneau D de la salle numéro un. Voyez les huit ignominies qui sont là appendues : ce portrait de femme en pied, cet assassinat du Taciturne, ces deux paysages, cette marine, ce garde civique en buste, cette petite dame avec éventail. Et tout près, cette chose intitulée : *Premier billet d'amour*. Pensez-vous que le jury ait pu loyalement croire au mérite de ces productions idiotes? A quelles influences, à quelles misérables suggestions s'est-il laissé aller en les accueillant? Ne les croira-t-on pas un éclatant témoignage de sa lâcheté artistique, une révélation de la basse comédie qu'il joue quand il parle de sa sévérité? Et c'est lui, notez-le, qui a repoussé toutes les toiles d'Ensor et de Finch, qui a expulsé trois marines de Terlinden, fourré dans des coins *La place Sainte-Gudule* de Gaillard, et les *Coquelicots* d'Anna Boch, refusé le milieu d'un panneau à *L'Etude* de Fantin-Latour, mis au second rang la *Vue de Tréport* de Ten-Cate, refoulé dans les limbes de la dernière des petites salles oubliées *La Sphinge* de Khnopff!

Asseyez-vous maintenant, tournant le dos aux cadres, baissez les paupières et réfléchissez. Vous avez vu le quart des tableaux exposés, deux cent cinquante sur un millier. Quel panorama! Que d'occasions pour l'ouvrier de vous planter en plein cœur la flèche de son art? En ressentez-vous la divine blessure? Vous êtes venu ici pour trouver cette excitation du beau qui trouble, élève, ravit, bouleverse, afflige ou réjouit, fait vibrer le clavier de nos émotions assoupi dans les banalités de la vie quotidienne. Êtes-vous un autre homme que tantôt? Y a-t-il dans votre âme des résonances nouvelles, une envolée passagère vers les sphères plus nobles, plus tendres, ou plus douloureuses. Consultez-vous. Vous secouez la tête. Ah! je le sens : seul, sans doute, le petit joueur de cor de de Braekeleer, soufflant solitaire dans son instrument, au fond de son *buen-retiro* tendu de chaudes tapisseries aux tons dorés, vous apparaît, comme en un lointain, et vous écoutez mélancoliquement sa douce et sentimentale fanfare.

Pauvreté, donc. Impuissance. Oui, c'est bien la dominante. On dirait que toute la cohorte artistique arrive au bout de l'étape, épuisée et ayant perdu confiance. Les survivants du groupe décimé qui engagea il y a vingt ans la bataille contre l'art académique semblent essoufflés; quelques-uns n'ont même pas exposé : Van Camp, Hermans, Artan. Ceux qui exposent atteignent à peine à leur hauteur habituelle. Pour plusieurs il y a affaissement visible. D'autre part, nombreux comme des cancrelats, immuables dans leurs manies routinières, soutenus par la séquelle officielle, en quête des bonnes grâces bourgeoises, tranquilles dans leur platitude, audacieusement vulgaires, les ratés, plus rassurés que jamais, emplissent de leurs bataillons la chaussée artistique et défilent avec leurs cartels : *Le respect pour les gens en place assure les commandes. — Lâchez les jeunes et vous serez considéré. — Être indépendant suscite bien des embarras. — Si tu veux être médaillé, tiens-toi tranquille. — Honneur aux perruques! Ce sont elles qui dispensent les faveurs. — Médite l'exemple de Louis Dubois et ne l'imite pas. — Vivre en courtisan pour ne pas mourir en mendiant. — Etre original est une révolte coupable!*

Il y a un art qui est comme la rue, disait un jour Camille Lemonnier : l'accès en est au premier venu. *Quelqu'un* n'est pas destiné à l'habiter sans partage. Les peintres qui le prodiguent habitent presque tous à l'enseigne du *vieux neuf*. Grattez la surface : vous verrez apparaître des souvenirs, tableaux anciens, vignettes de livres, gravures de journaux illustrés. Et il ajoutait : si la force en art consiste à ressasser le fonds des autres plutôt qu'à tout tirer de soi-même, je demande à m'exiler chez les Caraïbes.

Malgré tout, il y aura toujours des entêtés qui préféreront faire comme Louis Dubois. Et ils auront raison. Car, lorsqu'on est artiste, le but de la vie n'est pas de devenir un monsieur bien renté, reçu dans le monde, bien vu par les autorités, dînant en ville, ayant une femme élégante qui s'occupe de l'avenir de son mari, mais de réaliser la forme artistique qu'on sent en soi, même aux dépens de son existence. Ces entêtés seuls, au milieu de leurs misères, ont le bonheur des grandes âmes : souffrir pour ses convictions. Les autres subissent inévitablement le châtiment de leur servilité : Lentement ils s'amoindrissent et leur art descend avec eux. Ceux-ci finissent en domestiques. Ceux-là tombent en soldats.

Et maintenant, cher compagnon, poursuivez votre visite. Allez vous assurer si dans les deux longues galeries latérales, dans le salon carré, ou ailleurs, la proportion du médiocre au bon, du détestable au médiocre est moindre. Quant à moi, je vais réaliser mon métier de critique en sa double expression : louer et blâmer. Je pensais d'abord à me taire sur tout ce qui ne vaut rien. Mais cette sécurité laissée à l'incapacité triomphante est périlleuse pour l'art : mieux vaut lui livrer bataille.

J. DE NITTIS

La dernière toile exposée par ce pauvre de Nittis, que la mort vient de frapper à 38 ans, est encore sous nos yeux, avec la netteté de vision qu'impriment seules dans la mémoire les œuvres qui, par quelque côté, sortent de la banalité. C'est le *Déjeuner :* une jeune femme attablée dans l'ombre d'un jardin, devant le service à thé, tandis qu'un bambin muse aux environs et que, par delà, la grande pelouse ruisselle de soleil. Sujet bien ordinaire, cent fois traité, mais dans lequel l'artiste, l'un des peintres les plus déliés et les plus charmants de notre époque, a mis tant d'observation, de délicatesse, de vérité, qu'il se grave dans l'esprit et demeure inoubliable.

De Nittis avait le secret de transformer ainsi en choses exquises tout ce qu'il touchait du bout de son crayon, de la pointe de ses pastels ou des soies de sa brosse. Il avait trouvé la pierre philosophale de l'Art, celle qui change en œuvres captivantes la représentation des épisodes les plus insignifiants de la vie. Les passants de la Place du Carrousel, les cavaliers de l'Avenue du Bois de Boulogne, les hôtes momentanés des tribunes d'Auteuil ou de Chantilly, tout ce qui traversait le champ de sa lorgnette était attrapé au vol, croqué, silhouetté, avec une étonnante justesse d'attitudes, de coloration, de proportions. Il ne chercha pas à faire ce qu'on nomme « le grand art », à composer des scènes compliquées, à asseoir sa renommée sur quelque grande machine bien tape-à-l'œil qui fasse tourner la tête aux bourgeois. Et il arrive ce qui doit arriver aux artistes de cette trempe : la célébrité, qui n'oublie jamais le talent véritable, est allée droit à lui, qui ne paraissait guère la poursuivre, et de Nittis mort, elle le couronne d'une glorieuse auréole.

Car il a sa place dans le mouvement moderne de l'art, sa place bien à lui, quoique son talent reflète les personnalités plus robustes que la sienne qui ont exercé sur lui leur influence. Manet surtout l'attira. Il en apprit le secret de camper ses figures dans l'atmosphère. Degas lui enseigna le mouvement. Comme l'a très justement fait observer l'un de ceux qui ont rendu hommage à sa mémoire, lorsque la triste nouvelle est venue affliger tous les amis de l'artiste, « avec la finesse inhérente à la race italienne et un certain esprit d'à-propos, il a su tirer profit des exemples donnés par des maîtres comme Manet et Degas. Disciple de la peinture en plein air, il a écarté avec une habileté rare les hardiesses de ceux-ci pour acclimater plus facilement leurs formules en les rendant plus gracieuses, plus à la portée de tous. Il a pomponné Manet et les autres. Le succès qui n'allait pas à ceux qui lui ont servi de guide est venu à lui, franc, loyal, sans restriction. Il a vulgarisé une école dont la vigueur des procédés éloignait le public bourgeois et ignorant ».

Ce qui ne l'empêchait pas de mettre dans ses jolis et élégants portraits féminins, dans ses figures dessinées au détour d'un boulevard, un sentiment très fin, qu'il n'avait pris à personne. Non le sentiment profond et tragique qui ne se révèle qu'à quelques peintres de génie. Nittis s'arrêtait à la surface de la vie, papillonnait, effleurait les physionomies sans s'attacher à chercher ce qu'il y avait dessous. Dans le milieu mondain et superficiel où il choisissait ses modèles, il n'aurait d'ailleurs peut-être rien trouvé. Et puis, à quoi bon? Il voyait le monde tout en joie, tout en soleil, et il le peignait comme il le voyait. Il y a dans chacune de ses œuvres un peu de l'existence heureuse que lui procura l'affection de sa jeune femme, le succès grandissant et quelques amitiés fidèles. S'il est vrai que presque toujours un écrivain mêle sa personnalité aux héros qu'il décrit, il est bien rare qu'on ne puisse démêler, dans l'œuvre d'un peintre, quelque chose de l'état de son âme.

De Nittis était lié avec Edmond de Goncourt, et l'on conçoit l'intimité de ces deux hommes. Il fut le peintre des élégances raffinées, comme Goncourt en est le poète. A eux deux, ils représentaient bien cet art délicat de la modernité mondaine, mélange de parisine et de japonisme, toute séduction et toute grâce, d'où la trivialité est bannie avec horreur, comme une plante parasite ; vocables rares, chez l'un, enchâssés dans des phrases magiques ainsi que des pierreries serties dans l'or, accords de tons exquis, subtilités de couleur et de forme chez l'autre : de part et d'autre, même amour des choses belles, harmonieuses, mais d'une beauté luxueuse et d'une harmonie neuve.

On reverra sans doute, quand, selon l'usage introduit récemment, on réunira l'œuvre complet du peintre, la *Visite chez l'antiquaire*, la *Femme au perroquet*, le *Train qui passe*, la *Femme en blanc*, l'adorable série d'impressions des boulevards de Paris et des vues de Londres qui décrivent si bien la physionomie de notre vie contemporaine. Ce sera un régal pour les yeux, et peut-être pour quelques-uns une suprise.

RÉOUVERTURE DU THÉATRE DE LA MONNAIE

Voici nos notes sur la première représentation de notre Opéra, en attendant que des observations plus nombreuses nous permettent une appréciation plus sûre.

On jouait *les Huguenots*, ce qui permettait quatre débuts : Mlle Hamann (la reine Marguerite), remplaçant Mlle Hamackers; M. Verhees (Raoul de Nangis), remplaçant M. Massart ; M. Seguin (le comte de Nevers), remplaçant M. Devries ; M. Durat (Saint-Bris).

Salle archi-comble ; location complète depuis plusieurs jours ; pas de toilettes comme à l'ordinaire pendant tout le mois de septembre ; nombreux étrangers de passage ; le groupe entier des amateurs, journalistes et étrangers qui forment l'opinion.

Ovation prolongée à Joseph Dupont à son arrivée au fauteuil du chef d'orchestre. Ovation méritée. On compte, dans *le grand monde musical*, dans le *high-life* artistique qu'il saura donner à la prochaine représentation des *Maîtres-Chanteurs*, une perfection et une solennité dignes de Wagner. On en parle dans les couloirs. Ce sera l'événement lyrique de l'hiver.

Très longs applaudissements pour M. Gresse, l'excellent chanteur et l'excellent acteur, quand il apparaît au fond, sous le costume de Marcel ; il est forcé de s'avancer jusqu'à la rampe pour

saluer, et retourne ensuite au fond pour faire son entrée. Il a chanté son rôle de la belle voix qu'on connaît; bravos fréquents. Un peu trop d'intentions dans la mimique.

Applaudissements à Mlle Angèle Legault, quand elle arrive sous le travesti du page Urbain, gracieuse et charmante. Elle chante son grand air avec une crânerie remarquable; la voix est plus ferme, plus sûre, plus timbrée encore que l'an dernier; grande aisance de mouvements. On l'applaudit comme rarement dugazon le fût.

Quand Mme Rose Caron entre au deuxième acte, applaudissements et bravos qui cessent avec peine. La grande artiste a plus d'embonpoint, mais est restée majestueuse, imposante, justifiant la qualification que lui donnent certains abonnés : *Sa Majesté Caron*. Absolument maîtresse de son jeu et de sa voix, plus sobre, plus tragédienne encore, pathétique au suprême degré, *la Rachel du chant* comme on l'a nommée aussi, soulève la salle à chaque air. Après le quatrième acte, rappel. Après le cinquième acte, rappel.

Voilà pour les anciens. Ratification chaleureuse de leur réengagement.

Quant aux nouveaux.

Mlle Hamann a la physionomie très agréable. Elle est grande, presqu'autant que Mme Caron, mais un peu trop forte surtout dans son costume rouge. La voix est facile, mais d'un petit volume, un peu aigrelette et nasillarde. Le jeu est le jeu banal des conservatoires. Applaudie parfois, mais faiblement.

Le ténor Verhees est distingué d'allures. Sa voix a du charme. Faible au premier acte, il s'est relevé au quatrième dans les scènes dramatiques avec Mme Caron et a participé à ses rappels. Il paraissait, du reste, ému et incomplètement maître de ses moyens, notamment dans l'air : *La blanche hermine*. Impossible de le juger définitivement. On assure que dans des auditions particulières et aux répétitions il a été fort bon.

Le baryton M. Seguin a la voix belle. Sa diction est très nette et il exprime bien le sentiment. Démarche un peu lourde. Fréquemment applaudi. L'acquisition paraît heureuse.

La basse d'opéra-comique, Durat, a un timbre superbe et beaucoup de puissance. Le public en a paru très frappé et l'a montré par ses bravos.

Chœurs médiocres. Ballet insignifiant. Orchestre se ressentant des concerts du Waux-Hall.

Dans l'ensemble, beaucoup de satisfaction chez les auditeurs. Brillante représentation.

Bibliographie musicale.

La situation musicale et l'instruction populaire en France, par Johannès Weber. — Leipzig et Bruxelles, Breitkopf et Härtel, 1884.

Un ministre de Louis-Philippe, sollicité d'accorder un subside pour la bibliothèque du Conservatoire, décocha cette réponse : « Monsieur, je ne connais que deux espèces d'arts, les arts utiles et les arts inutiles; je range la musique dans les inutiles ! »

En France, paraît-il, bon nombre de personnes partagent l'avis de ce ministre, qui eût pu inventer la définition fameuse : La musique est le plus cher de tous les bruits.

Et ce qui est fâcheux, c'est que ce sont précisément ceux à qui est confié l'avenir musical de la France.

En Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Suisse, en Danemark, en Suède, en Norwège, aux États-Unis et, pour les écoles urbaines, en Russie, l'éducation musicale est exigée de tous les instituteurs : elle fait obligatoirement partie de leur éducation normale. Le résultat, d'après un rapport adressé en 1881 à M. Jules Ferry, ministre de l'intérieur, est que « la population entière devient musicienne et que l'exécution chorale vraiment artistique y est une chose ordinaire, non seulement dans les villes mais dans les campagnes... »

Il n'en est pas de même en France, où la musique, dans les écoles primaires, est reléguée à l'arrière-plan des études Dans la crainte de former des organistes pour les églises en obligeant les instituteurs à connaître la musique, le gouvernement a spécifié comme suit, en 1881, le sens des concessions qu'il s'est péniblement laissé arracher : « L'enseignement de la musique doit avoir pour but exclusif de mettre l'instituteur à même d'exécuter un accompagnement facile sur le piano ou l'harmonium. »

Aussi a-t-on soin de réduire à deux heures par semaine. dans les écoles normales, l'enseignement de l'art musical, et de faire prendre sur les récréations le temps consacré aux exercices et aux répétitions !

Dans un petit volume où l'on trouvera sur l'enseignement de la musique, sur les sociétés populaires chorales et instrumentales, sur le Conservatoire de Paris et ses cinq succursales : Lyon, Dijon, Toulouse, Nantes et Lille, sur les écoles municipales de France, sur les concerts, le théâtre et la musique militaire, des renseignements très intéressants, M. Johannès Weber appelle sur la situation musicale en France l'attention du public. Sans digressions et sans phrases, il indique avec précision, une poignée de faits et de rapports à la main, pourquoi la France n'est pas musicienne comme l'Allemagne; et donne les moyens de changer cet état de choses.

Eh ! mais, la Belgique fera bien de tirer profit de l'etude de M. Weber et regarder un peu en elle-même si ce qu'il dit de nos voisins ne pourrait pas par hasard s'appliquer à nous. Qu'elle n'oublie pas que la commission envoyée par le gouvernement français à Philadelphie, en 1876, à constaté que « partout où l'enseignement musical est développé et florissant, les autres enseignements sont eux-mêmes remarquablement élevés. » Qu'elle songe que le moyen de donner à la musique son rôle vraiment utile et social, c'est d'en répandre le goût, non pas en favorisant et en subventionnant quelques théâtres où vont surtout les desœuvrés, mais en faisant connaître, apprécier et aimer la musique dans le peuple, c'est-à-dire dans les écoles primaires. L'influence s'en fera rapidement sentir. C'est ce qu'ont compris les Américains, qu'on n'accusera pas d'avoir pour les arts des complaisances immodérées. « Le chant y est enseigné dès l'âge de six ans, bien avant qu'il soit question de solfège. Les enfants apprennent par cœur de petits morceaux coupés par strophes très courtes, dont les paroles se gravent facilement dans la mémoire. Les plus pauvres écoles, celles des plus misérables quartiers de New-York, par exemple, où grouillent pieds nus les petits Irlandais, valent, à cet égard, celles des quartiers riches... L'impression produite sur les enfants est profonde et salutaire... »

Qu'on nous pardonne cette incursion sur le terrain de la pédagogie. La brochure de M. Weber nous en a fourni l'occasion, et peut-être cet appel aura-t-il un résultat heureux.

Petite chronique

Le comité du Salon des Beaux-Arts. indépendant de tout Cercle artistique (20, rue Treurenberg), ne recevra plus de nouvelles inscriptions après lundi 8 septembre, à cause du grand nombre d'adhésions qui lui sont déjà parvenues.

Le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics

a récemment constitué le comité provincial du Brabant pour l'encouragement de la littérature dramatique. Ont été nommés : président, M. Van Driessche; secrétaire, M. Georges Eekhoud. Membres, MM. Edmond Picard, Georges Nieter, Jules Guilliaume, Frédéric Faber, Dodd, Koopman, etc. Le comité vient d'être installé par le gouverneur du Brabant, M. Hubert Dolez.

Les premières acquisitions faites pour la tombola à l'exposition des Beaux-Arts de Termonde sont :

Emile Wauters, *Enfant maure*. — Heymans, *Paysage*. — Crabbeels, *Confectionneuses*.

Parmi les tableaux acquis pour la tombola par la commission des Beaux-Arts de Hambourg à la dernière exposition et exposés en ce moment au musée de cette ville, on remarque trois œuvres de peintres belges : la *Rêverie* de Franz Simons, exposée au Salon des XX, la *Mélancolie* de Van Leemputten, et un *Pepin-le-Bref* de Lybaert.

La réouverture du théâtre du Parc aura lieu mercredi prochain avec *Le fils naturel*. Le *Député de Bombignac* y succèdera dans les premiers jours du mois prochain.

La composition de la troupe sera la suivante :

Artistes réengagés : MM. P. Alhaiza, M. Luguet, Huguenet et Numa. Mlles Sigall, Bessier et Masson.

Artistes nouveaux : Mmes Marie Augé, Clarence, Marie Pinson, Dangerville et Marthold ; MM. Lortheur, P. Achard, Walter, Camis et Desclos.

Le *Figaro* annonce, en outre, que Mlle Clotilde Andral vient de signer un engagement avec M. Candeilh, et qu'elle tiendra l'emploi des jeunes premières.

Le séjour de Mlle Andral en Russie avait été si préjudiciable à sa santé, que la jeune héroïne du drame de Nice a dû rester éloignée du théâtre pendant un an.

L'Alcazar annonce sa représentation d'ouverture également pour mercredi prochain. On jouera *Le Cœur et la Main*, le succès de l'année dernière.

Mme Laure Albert, qui a laissé d'excellents souvenirs au théâtre de la rue d'Arenberg, a été engagée pour y faire une création dans *Le Moustique*, un opéra bouffe en trois actes que Mme Olga Léaut montera dans le cours de la saison théâtrale.

Voici la composition de la troupe des théâtres royaux d'Anvers et de Gand pour la saison 1884-1885 :

MM E. Coulon, directeur.
A. Demant, directeur-délégué (Gand).
Gravier, régisseur-général (Anvers).
Vernet, 2e régisseur (Anvers).
Perrot, régisseur-général (Gand).
Desmet, 2e régisseur (Gand).
Champenois, 1er chef d'orchestre (Anvers).
Waelput, 1er chef d'orchestre (Gand).
56 musiciens (Anvers).
50 musiciens (Gand).
Grands opéras, traductions, opéras-comiques, opérettes.

Ténors : MM. Warot, Cossira, Maire, Delersy, Demantes, Varennes et Raoul.

Barytons : MM. Claverie, Fontaine et David.

Basses : MM. Guillabert, Mazuni, Saudau, Athès, Marquis, Minne et Darenne.

Chanteuses : Mmes Briard, Jacquemont, Monnier, Berretta, Duquesne, Douare, Cottin, Dena-Bel, Barbier, Noailles et Melvil.

Les opéras nouveaux qui seront montés pendant la saison sont : *Néron*, de Rubinstein ; *Bianca Capello*, de Salomon ; la *Jolie Fille de Perth*, de Bizet ; *Joli Gille*, de Poise.

Reprises principales : *Françoise de Rimini* et le *Tribut de Zamora*.

Mme Fursch-Madier, de l'Opéra de Covent Garden, après avoir accepté des propositions pour une trentaine de représentations à Vienne, Prague, Pesth, Bucharest et une tournée de concerts en Angleterre et en Hollande, a jugé à propos de partir subitement pour l'Amérique, où elle chantera dans les grands festivals de l'automne, sans en informer préalablement son directeur.

M. Gye a l'intention de lui intenter un procès.

La société chorale d'Albert Hall, à Londres, prépare pour le mois de novembre une audition de *Parsifal*. C'est par l'exécution de cet ouvrage que la société ouvrira sa saison d'hiver. Elle compte faire appel pour cette solennité au concours d'artistes allemands. Des pourparlers sont engagés avec plusieurs des chanteurs de Bayreuth.

Le nouvel opéra de Pesth sera inauguré au printemps prochain. Un ouvrage d'Erkel, auquel le compositeur met la dernière main et dont le sujet est tiré de l'histoire de Hongrie, servira de pièce d'ouverture. Cette œuvre nouvelle du musicien populaire s'appellera *Saint-Etienne*.

On va commencer prochainement, au musée du Louvre, un travail artistique d'une grande importance. Il s'agit de décorer, dans toute son étendue, l'immense cage du grand escalier par lequel on accède actuellement dans les salles du premier étage. En même temps qu'on exécutera des peintures-murailles, on remplacera les marches en ciment de cet escalier monumental par des marches en marbre. L'ensemble de ces travaux occasionnera une dépense d'environ 4 millions et demi. L'échafaudage seul, qu'on est en train de construire, coûtera plus de trente mille francs.

Voici la notice biographique que donne le *Journal des Artistes* de Léonce Petit, le caricaturiste qui vient de mourir à Paris :

Léonce Petit n'avait que 45 ans. Il était né à Dinan. Avant de venir à Paris, — en 1865 ou 1866, — il avait déjà une réputation de province. Ses premiers croquis furent des croquis militaires — dans le goût de Raffet et de Charlet. Il y mêlait des scènes et des danses bretonnes. Il se tâtait. Topffer fut pour lui une révélation. Ces dessins au trait allaient à sa nature simple et claire. Point d'ombre ni de fioritures ; rien que la silhouette des objets. Il avait trouvé son instrument, sa manière et laissa bientôt Topffer loin derrière lui.

On peut suivre ses progrès dans le *Journal amusant* qui publia ses premiers dessins. Il avait abandonné le troupier qu'il ne connaissait guère pour le paysan — le villageois — qu'il possédait à fond. Les *Aventures de M. Tringle* furent un succès, mais Léonce Petit est tout entier dans les *Bonnes gens de province*. Ses légendes sont naïves et naturellement humoristiques comme le croquis qu'elles soulignent. Léonce Petit n'était pas seulement un dessinateur, c'était un lettré et un érudit. Il lisait Virgile et Tacite à livre ouvert et savait François Villon par cœur. Il s'était aussi essayé à la peinture dans l'atelier d'Harpignies.

Nul doute qu'il n'y eût pleinement réussi si les longs accès de goutte dont sa vie d'artiste fut continuellement coupée — jusqu'à le coucher chaque année quatre et cinq mois sur son lit de douleur — ne lui avaient rendu tout travail de longue haleine matériellement impossible. Léonce Petit était un travailleur acharné. Avec cela fin causeur, grand buveur et joyeux compagnon. Le voilà parti avant

d'avoir atteint la cinquantaine, mais son œuvre restera : il a la marque de l'observation et de l'originalité.

On annonce la prochaine publication à Londres d'un ouvrage assurément bien anglais qui aura pour titre : *the Methods of Authors* ou *la Manière des Auteurs.*

Cet ouvrage, dû à la plume d'un compilateur doué d'une robuste persévérance, traitera du mode et des procédés employés par les écrivains et compositeurs dans la confection de leurs chefs-d'œuvre artistiques et littéraires.

Voici le questionnaire qui a été envoyé indistinctement aux grands hommes des deux hémisphères, sans en excepter les naturalistes :

1° Préférez-vous le jour ou la nuit pour travailler ? — 2° Concevez-vous d'un seul jet ou faites-vous d'abord une esquisse de votre œuvre ? — 3° Usez-vous de stimulants en travaillant, tels que : vin, café ou tabac ? — 4° Avez-vous des habitudes particulières pour travailler ? — 5° La pondération est-elle facile ou laborieuse ? — 6° Vous mettez-vous parfois à l'œuvre en vous forçant et contre votre inclination du moment ? — 7° Combien travaillez-vous d'heures par jour ?

Ce sera le génie dévoilé aux yeux de tous.

Revue indépendante. — Sommaire du numéro de septembre :

I. André Lefèvre : L'Homme avant l'Histoire. — II. Joris-Karel Huysmans : Un Dilemme. — III. Hombre : Patrie. — IV. Jules Christophe : Notes physiologiques sur Balzac. — V. Charles Vignier : Ignorance. — VI. Gustave Geffroy : La Liberté du Livre. — VII. Paul Alexis : Chronique du mois. — VIII. Les Livres. — IX. Vie parisienne.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

EN VENTE

à la Maison Félix CALLEWAERT, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

DE LA JUSTICE ET DE LA DISCIPLINE

dans les armées à Rome et au moyen-âge,

PAR

Jules BOUQUIÉ,

Auditeur militaire du Brabant.

Un beau volume in 8° de 600 pages, sur grand papier de luxe.

PRIX : **10** FRANCS.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Édition de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 METRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT pere, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 37. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES, DIMANCHE 14 SEPTEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Deuxième article. *Les peintres belges.* — LA MUSIQUE ET LA NATIONALITÉ. — DE NITTIS. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Deuxième article.

LES PEINTRES BELGES

Plusieurs comptes-rendus du Salon ont commencé par Alfred Stevens. C'était à propos quand on considère la réputation du maître. C'est moins naturel si l'on se place au point de vue des peintres nationaux.

Alfred Stevens, en effet, est un peintre hybride mi-parisien, mi-belge ; plus parisien que belge assurément, mais qui n'a jamais commis la sottise de tenter la francisation au point de dégoûter de lui ses compatriotes tout en ne réussissant pas à se faire accepter complètement par nos voisins, puisqu'en cela on ne réussit jamais. Très habilement conseillé, très adroitement mené, il conserve là-bas un parfum d'exotisme flamand qui le rattache à notre grande école historique et entretient cette tradition utile par de petites incursions périodiques dans nos expositions. Cela ne l'empêche de faire de Paris le centre de ses productions, de ses recherches, de ses modèles, de ses relations, en un mot de son art et de ses affaires. Il n'est plus guère flamand que dans la mesure de l'utilité pratique.

Au point de vue de sa peinture, le dégraissage national est complet. Il fût né entre la Madeleine et la Bastille qu'il n'eût pu faire des tableaux plus imprégnés de parisine que ceux de ces dernières années. La couleur! la couleur! crie-t-on. La couleur reste flamande ! Pas tant que ça, à notre avis. Elle tourne aux mièvreries, aux alanguissements, aux élégances, au ragoût chers à nos voisins. Elle est désormais plus élégante que grasse, plus efféminée que robuste.

Soit, puisqu'elle charme. Aussi parlons-nous ainsi non pas dans une intention de critique, mais pour rectifier les idées. On dit partout : c'est un Flamand. Nous répondons : non, c'est un Français, sans vouloir dire qu'il en vaut moins.

Mais c'est surtout dans l'expression qu'il se sépare de nos traditions et qu'il manifeste aussi, quoi qu'on s'ef force de faire, une certaine inferiorité qui empêche de le classer parmi les maîtres souverains. On peut désormais l'affirmer, car il ne dépassera plus son art actuel, et il convient d'en faire la remarque pour arrêter dans sa marche ascendante un préjugé dont trop de complaisances aident l'éclosion.

Précisons. Notre école flamande révèle une de ses plus incontestables supériorités dans la profondeur émue qu'elle donne à ses personnages. En dehors de Rubens et de Jordaens, brillants phénomènes qui constituent un merveilleux écart dans le mouvement historique de notre art, tous nos peintres, depuis les gothiques jusqu'aux petits flamands, ont réussi à exprimer avec une intensité étonnante l'intimité de l'âme

humaine. Ils ont même transporté cette faculté d'une irrésistible séduction dans la reproduction des choses, donnant la même profondeur touchante et expressive à leurs intérieurs, à leurs paysages, à leurs natures mortes. Le secret de cette aptitude n'est pas dans des procédés ou des recettes d'école, mais, semble-t-il, dans la nature nationale, concentrée, méditative, sentimentale sans minauderie. C'est dans le portrait qu'elle s'est surtout révélée, le portrait qui ne vaut rien tant qu'il n'exprime pas les dessous du personnage, tant qu'il ne fait pas pointer le mystère de sa vie. Avoir ce don, en le joignant à l'éclat et à la chaleur du coloris, c'est être flamand dans la vraie signification du nom.

Alfred Stevens l'a compris. Il a cherché à donner ce sens profond et pénétrant à quelques-unes de ses toiles, mais sans y réussir. *Fédora*, une des huit œuvres exposées au Salon actuel, a cette prétention, si le nom donné à la femme qui y est peinte a pour but de rappeler la tragique et énigmatique héroïne de Sardou. Dans *le Départ* l'intention est plus visible, car elle résulte du sujet même : une jeune mère, un enfant, un grand lévrier, regardant mélancoliquement sur la rive un steamer qui s'éloigne. Précédemment la même préoccupation s'affirmait dans *le Sphinx parisien*, dans *la Veuve*, etc.

Or, il faut le reconnaître, la réussite à cet égard est faible. *Fédora* ne dit rien en dehors de l'élégance vaporeuse de son teint, de ses cheveux, des tissus qui l'encadrent. Très agréable, très harmonieuse toile de boudoir. Mais de *Fédora*, point. Un modèle cherché, dirait-on, dans la catégorie des gouvernantes anglaises, attifé pour la circonstance selon les caprices de bon goût de l'artiste. De même, les personnages du *Départ*, y compris le grand lévrier blanc, sont d'une sentimentalité banale, superficiels et poseurs. Rien de la sincérité vraiment *nature* qui va au fond des cœurs. Les modistes seront émues, mais rien que les modistes. La vie est autrement poignante que ça; même les femmes élégantes et leurs mioches travestis suivant la mode, s'ils s'affligent d'un départ, redeviennent les premiers venus pour la douleur et ont sur le visage autre chose que des sourires tristes de parfumeurs.

Les *Papillons* ont été très loués. Nous avouons ne pas comprendre le sens de cette peinture conventionnelle qui semble un succédané de Diaz. Est-ce pour le cuisinage des tons qu'on aime cela! Soit. C'est, en effet, savoureusement fricoté. Mais, en dehors de ce mérite secondaire, l'œuvre n'est guère justifiable. Imagination, dit-on; l'artiste peut faire des œuvres d'imagination, non seulement comme sujet mais comme coloris. Oui, mais c'est très dangereux, et il faut étonnamment réussir pour le faire admettre. Le vrai sera toujours préférable.

La symphonie en bleu du *Phare de la Hive* est très séduisante dans ses harmonieux accords. Le *Petit garçon*, réduction modifiée de la *Veuve* du musée de Bruxelles, est, à notre avis, le meilleur, le plus solide, le plus tenu des huit envois. La *Vue du Havre*, regardée avec une reculée suffisante, a beaucoup de grandeur. *Miss* ne sort pas des données trop connues de la jeune fille regardant la mer : *seule avec l'Océan sous le regard de Dieu*. Nous en a-t-on fait suffisamment de toutes les couleurs de robe! Très bonne à acquérir par un jeune ménage riche qui désire se meubler suivant la formule *chic*. Enfin le *Soleil couchant sur la mer* est un joli morceau de peintre virtuose, brossant, pour se distraire, ces ébauches qu'en style d'atelier on nomme un déjeûner.

Un vrai Flamand, un sincère, non seulement de race, mais de langage, d'habitudes, de vie, de tendances, un Flamand par tous les pores, des pieds à la tête, Flamand avec transport, tâchant de l'être encore plus qu'il ne l'est, si la chose était possible, c'est Alfred Verwée qui nous arrive triomphant avec une œuvre considérable qu'il intitule joyeusement : *Au beau pays de Flandre!* Des prés, dans l'infinité desquels les tours de Bruges, le Beffroi, Notre-Dame, Saint-Sauveur, apparaissent grandes comme des dés à coudre; sous la grande diaprure, bleu, gris, blanc, du ciel de notre littoral, une atmosphère d'une transparence miraculeuse; au premier plan, tournés vers le spectateur, au bord d'une crevasse marneuse zébrant de son échancrure mastic le vert éclatant des herbages, des bestiaux en demi-cercle, debout dans cette nature grandiose et calme, comme ses hôtes naturels.

Aucun musée, croyons-nous, aucune collection célèbre, ne contient une toile d'animalier supérieure à celle-ci. Elle semble réaliser l'absolu dans ce genre difficile où la bête et le pâturage doivent être traités avec la même supériorité, où l'émotion doit être obtenue par le caractère sublime de ces deux éléments à première vue si loin du sublime. C'est, d'après nous, indiscutablement la maîtresse-œuvre du Salon, c'est peut-être la plus belle produite en Belgique depuis 1830. Certes, c'est difficile à juger définitivement pour les contemporains, mais les curieux qui passent et admirent sont, croyons-nous, en présence d'un tableau qui, à l'égal, nous dirions volontiers au dessus, du *Taureau* de Paul Potter, fixe l'apogée d'un genre à une époque.

Nous avons entendu citer Troyon à l'occasion de ce chef-d'œuvre. La comparaison est peu exacte. Il y a chez le peintre français un élément tragique, tourmenté et sombre, qui, chez Verwée est remplacé par l'abondance, la paix sereine, la plénitude d'une vie tranquille et bien assise. *Au beau pays de Flandre!* cette devise marque le tempérament du peintre et le côté où il penche. Point de mélancolie, point de lignes tristes ou de coloris lugubre. Une allégresse soutenue,

une résonance lointaine et profonde de bien-être, *la fredonnance* assourdie qui s'élève de la campagne flamande comme le chant d'une grasse sirène, couchée dans les herbes, regardant l'horizon derrière lequel murmure invisible la mer du Nord. Verwée est toujours lui, heureusement. Il ne ressemble à personne, ni à Troyon, ni à nul autre. C'est une gloire nationale qu'il est temps de proclamer dans toute son ampleur.

Sa robustesse est, du reste, superbe. Nous signalions dimanche dernier l'affaissement que subit toute notre école sous l'influence de la mesquine politique qui, en Belgique, amoindrit toute chose, car la filtration de ce virus descend invinciblement partout, jusqu'aux organes à première vue les plus indépendants. Alfred Verwée échappe à l'influence du phénomène. Il va toujours, alerte, dispos, goguenard, sans essoufflement, soutenu dans ses productions, inconscient, gonflé de verve, même quand il est imparfait, s'élevant lentement mais sûrement, s'arrêtant à peine aux paliers. Nous savons que ses *Eupatoires* (voilà des fleurs devenues, grâce à lui, populaires) prêtent à des critiques que le premier venu ne manque pas de faire. Vole-t-il ce taureau qui arrive derrière la barrière, si mal calé dans son allure qu'on cherche des ailes à ses flancs ou qu'on pense à un coup de vent formidable l'enlevant comme s'il était en baudruche? Et l'avant-plan dégringole-t-il! De son troisième envoi, *Animaux en prairie*, nous disions ici même que la fraîcheur en est banale, le tableau paraissant, en effet, brossé pour la vente, constitué qu'il est d'un tronçon de prairie et d'un coupon de ciel, trop connus et trop employés par l'artiste pour ne pas faire penser à une recette. Mais si la ligne que suit ainsi sa production est zigzaguante, elle monte, elle monte dans l'ensemble, malgré l'âge qui vient, malgré les dangers de la satiété de l'imagination, du blasement de l'œil, et de la lassitude de la main. C'est un maître, c'est un de nos grands maîtres : on peut le saluer tel comme si la postérité l'avait consacré.

Le monde officiel s'extasie de préférence devant les œuvres d'un jeune homme qu'il est en train d'enlacer dans ses filaments glutineux et délétères. Gare à vous, jeune homme! Nous voulons parler de Lalaing (Jacques de) comme dit le catalogue. Deux reviennent du Salon de Paris, le *Portrait équestre* (place d'honneur dans la salle n° 3) et le *Portrait*, d'un fonctionnaire de l'enseignement, si nous ne nous trompons (à la rampe dans le grand salon carré). La troisième, les *Lutteurs* (le spectateur se cogne dessus en entrant par l'escalier qui débouche de la sculpture) est cette singulière fantaisie qui a couché sur toile, grandi à des proportions éminemment pondéreuses, un sujet de pendule en bronze, et maintenu en bronze par le peintre, envers et contre tous.

Entendons-nous. S'agit-il de faire à un débutant les honneurs que méritent ses premiers efforts très riches d'espérances? Dans ce cas nous répéterons ce que nous disions lors du Salon de Paris : Ce sont de très belles toiles. S'agit-il, au contraire, de bombarder grand homme un artiste que l'état-major des vieux, aidés des jeunes déjà réduits à la condition d'hongres, veut enrégimenter quand même en le couvrant des couronnes somnifères dont il y a des mannes pleines dans les académies et les bureaux ministériels? Dans ce cas, nous crions : halte-là! Nous connaissons suffisamment cette histoire et nous savons aussi les résultats qu'elle amène au préjudice des vrais talents. Autant par justice pour d'autres moins dociles et moins aptes à se laisser prendre à la niaiserie de ces acclamations bêtes que par désir de sauver ce néophyte du pétrin dans lequel on l'empâte, nous ferons l'analyse de ses tableaux et nous les jugerons non plus comme si c'était des œuvres d'avenir, mais comme si c'était des œuvres arrivées, puisque c'est à cette dignité qu'on les hausse.

Et à cet égard nous disons. Oui, le *Portrait équestre* a de l'allure et de l'originalité. Les cavaliers passent bien, le mouvement est nettement exprimé. La physionomie principale est impressionnante. Les trois lanciers de gauche sont justes d'attitude et les croupes de leurs chevaux sont bien dessinées. L'ensemble est remarquable venant de celui qui hier encore était presque un inconnu; l'artiste affirme fortement son progrès; c'est un effort vigoureux; tant de volonté et une exécution si ferme sont d'un heureux présage. Mais la peinture est sèche, terne. Le terrain, le talus vert du fond (est-ce un talus?), le ciel, sont tout à fait ordinaires. Le sujet est mal défini; portrait, dit-on; on est heureux de l'apprendre; on se demandait si c'était un prisonnier, un colonel, un moine menant une croisade, un monsieur quelconque affublé d'un manteau d'ordonnance par dessus son costume civil, ayant enfourché un cheval du régiment pour marcher avec la troupe en prenant un air de théâtre. La plupart des tons, celui du manteau, les robes des chevaux manquent de finesse. Le modelé en général est faible : ni les gens, ni les bêtes *ne tournent*, comme disent les peintres; ils semblent découpés à plat à l'emporte-pièce, on ne saurait circuler derrière. Cela manque complètement de maîtrise, de cette qualité qui dénonce l'artiste sûr de lui, se mouvant avec aisance dans les difficultés de son art.

Le *Portrait* (de fonctionnaire), comme couleur, est lamentable. La pose est belle, trop belle : on croirait voir M. de Chateaubriand, de poseuse et solennelle mémoire. Le fond fait chercher une explication. Où est-ce que le personnage est assis?

Quant aux *Lutteurs*, le bronze de ving-cinq mille kilogrammes, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas? Ou bien est-ce un moyen d'éviter l'énorme tour de force de peindre nus les deux athlètes qui se bêchent à qui

mieux mieux? Résultat imprévu; ne voilà-t-il pas que tout le monde se met à dire : ce de Lalaing n'est pas un peintre, c'est un sculpteur. Et, détail amusant, on vous ramène alors devant le portrait équestre pour vous faire remarquer, à titre d'argument confirmatif, que le coloris y est faible, mais que la ligne! la ligne! le dessin, Monsieur! y est d'un homme prédestiné à l'ébauchoir.

Peintre ou sculpteur, qu'importe. Mais si vous vous décidez pour la sculpture, jeune homme, gardez-vous de peindre vos statues, comme aujourd'hui vous sculptez vos tableaux. En somme, personnalité en germe, encore mal définie, sur le compte de laquelle même les amis hésitent et divaguent. Nous attendrons de nouvelles preuves. Mieux eût valu moins d'enthousiasme complaisant. Tant de fanfare fait reculer le public. Pourvu que cela ne fasse pas reculer l'artiste.

D'où vient que Marie Collart a adopté depuis quelques années une coloration générale qui donne à ses vergers l'apparence de paysages passés à la décoration de feuilles de noyer? On croirait les voir à travers un transparent huileux. Qui donc a pu lui persuader que cette teinture, à l'aspect archaïque, était recommandable, et pourquoi la préfère-t-elle au sain et frais coloris de ses premières œuvres? Mystère et spéculation. Il doit y avoir quelque part un débouché où l'on tient à ce bizarre grimace dans lequel l'artiste semble définitivement encroûtée, car les observations ne lui ont pas manqué. Ou bien est-ce maladie de l'œil? Tant pis; c'est d'un art faux et choquant. S'il y a des jours où, sous l'effet d'une influence météorologique passagère, tout devient rosé ou jaunâtre, la peinture n'est guère faite pour reproduire ces aurores boréales, ni surtout pour s'en faire une spécialité. S'il y a une catégorie d'acheteurs qui se complaisent dans cette harmonie factice, ce n'est pas à l'artiste à encourager pareille manie, à moins qu'il ne place les intérêts de son pot-au-feu au dessus de ceux de son art. S'il se décide à ces concessions, qu'il supporte les flagellations de la critique. Rien n'est navrant et irritant comme les partis pris qui transforment la peinture en un débit de choses toujours analogues à elles-mêmes, telles que des morceaux successivement détachés, à des endroits marqués d'avance pour la cassure, d'une bande de pains d'épice. Cela annihile les plus belles qualités, parce qu'il en résulte l'impression d'une production mécanique. N'y a-t-il vraiment aucun espoir que cette intéressante et très sérieuse artiste revienne à un coloris moins conventionnel?

Ce n'est pas à Constantin Meunier qu'on pourra faire pareil reproche. Quelle conscience! Quelle honnête volonté de peindre la réalité comme elle est! Quelle antipathie pour le retapage du même sujet, transformant le peintre en une sorte d'estampeur, tirant indéfiniment des exemplaires sur une matrice unique élévée dans sa mémoire. Toujours du nouveau, abordé avec une énergie calme et patiente. Nous trouvons faible le *Portrait de jeune fille*, mal exposé du reste dans le coin où on l'a fourré. L'*Enlèvement d'un creuset brisé*, à la verrerie du Val-St-Lambert, est mou, nous l'avons dit; la difficulté de rendre ce sujet était, du reste, énorme. Qui a jamais bien rendu l'éclairage fantastique de l'usine luttant contre le plein jour avec ses feux infernaux? Mais où le maître se montre en sa plénitude c'est dans la *Fabrique de tabacs à Séville*, reprise et fortifiée depuis son exposition au Cercle artistique, et vraiment remarquable d'unité et d'harmonie. Il n'y a plus de critique possible. L'œuvre est entière, solide, enveloppée. Les voûtes de l'immense local s'éloignent en une perspective parfaite. Le grouillement des travailleuses, entassées par centaines, les jeunes avec leurs enfants, les vieilles avec leurs chiens, toutes roulant la cigarette avec un bruit de chenilles rongeant des feuilles, est rendu au point qu'on croit les entendre. Ce n'est plus le bataillon bleu des mineurs, tristes et résignés, du superbe tableau qu'on a vu à Anvers. C'est une foule bariolée, d'Espagnoles rieuses, se répétant dans leurs traits où s'affirme leur ascendance moresque, noires de cheveux et de prunelles, brunes de peau comme leur tabac, souples et énigmatiques. C'est une classe ouvrière insouciante, prête à la danse et aux chansons, piquant des fleurs écarlates dans sa coiffure, travestie, dirait-on, comme en temps de carnaval, contrastant avec la nôtre, sombre, rêveuse, terne, humiliée. Ces deux impressions contraires ont été rendues magnifiquement par Meunier, dans ces deux toiles jumelles, aussi belles l'une que l'autre et qu'on pourrait nommer : le prolétaire au pays du nord, le prolétaire au pays du midi.

LA MUSIQUE ET LA NATIONALITÉ

La musique est, dit-on, la langue universelle des peuples.

Cette proposition est contestable. Il est permis de douter que les sujets de Sa Majesté Makoko Ier, roi des Batékés, par exemple, discernent le sens du prélude de *Parsifal* ou éprouvent quelques arguments à l'audition de la *Symphonie pastorale*.

Nous avons entendu récemment à Dresde, au jardin zoologique, un orchestre singalais ouvrant la marche d'un superbe cortège d'éléphants caparaçonnés de rouge et coiffés de leurs cornacs couleur de bronze. Il nous a été impossible de pénétrer le mystère de la cacophonie produite par les instruments que frappaient, à tour de bras, les musiciens, pas plus que nous n'avons pu déchiffrer les hiéroglyphes que traçaient sur des feuilles de papyrus, les enfants de la tribu, et qu'ils distribuaient aux assistants.

On se souvient du *Gamelang*, qui constituait l'un des attraits de l'Exposition d'Amsterdam. A quelle échelle tonique rattacher

les successions bizarres de sons qui s'échappaient de cette inquiétante batterie de cuisine dorée, rythmant le pas cadencé de deux jeunes bayadères javanaises ?

Et cependant, sans nul doute, les Singalais, du haut de leurs éléphants, suivaient avec intérêt, peut-être avec une pointe d'orgueil, la mélodie qui leur parlait de guerre, de chasse ou d'amour dans le retentissement des cymbales. De même, les accords du *gamelang*, portés par la brise à travers les plantations de Bornéo et de Sumatra pénètrent les cœurs de joie ou de douleur, raniment les souvenirs patriotiques, échauffent les héroïsmes, disposent à la danse ou évoquent des pensées de deuil.

La musique n'est pas la langue universelle. Elle est l'idiôme particulier qu'entendent certains groupes de peuples régis par une civilisation identique. Elle n'est même pas comprise par tous de la même façon. Selon les circonstances pour lesquelles la musique a été composée, selon le souvenir qu'on peut y rattacher, elle exerce sur chaque nation des impressions très différentes.

Ainsi la *Marche de Racocsy* est pour nous une composition de belle et noble allure ; nous la jugeons entraînante et belliqueuse. Rien de plus. Un Hongrois ne l'entendra jamais sans qu'elle fasse résonner en lui le clavier des plus fières émotions de l'âme, du sentiment patriotique, de la bravoure, de l'honneur guerrier. C'est qu'aux sons de cette marche héroïque, lancés aux vents par les violons, les clarinettes et les tzimbaloms, les Magyars allèrent jadis se faire massacrer par les Turcs. C'est que ses harmonies étranges recèlent, comme les plis d'un drapeau promené dans les batailles, les aspirations généreuses et la gloire de la Hongrie.

Ce sont là des éléments extrinsèques qui ne modifient point la nature de la musique mais en précisent la portée en circonscrivant à un champ d'action limité le but social qu'elle peut atteindre.

La diversité des races, même de celles qui parlent la même langue musicale, crée d'autres distinctions, plus importantes puisqu'elles touchent à l'essence de la musique. On pourrait les comparer aux dialectes d'un idiôme, ou plutôt aux langages distincts qui ont une origine commune, comme le français, l'italien, l'espagnol, qui dérivent tous trois du latin.

La nationalité des peuples s'accuse nettement dans la musique. Cela est logique, puisque l'inspiration naît de l'imagination, et que l'imagination des hommes subit nécessairement l'influence du milieu, du climat, de la nature du sol, des conditions de paix ou de guerre, d'asservissement ou d'indépendance, de prospérité ou de décadence qui les régissent.

Il existe actuellement une tendance, de plus en plus marquée, à supprimer les frontières qui séparent, au point de vue de l'art musical, les contrées de l'Europe. Les compositeurs ne tiennent point compte de ces démarcations, s'imaginant qu'il y a plus de mérite à imiter les nations voisines qu'à être de leur pays. Ainsi disparaissent, petit à petit, les originalités du terroir, comme les costumes pittoresques s'effacent pour faire place à la livrée banale de l'habit noir et du chapeau de soie.

La supériorité de la musique allemande étant généralement reconnue, c'est celle-ci dans laquelle s'absorbent généralement toutes les écoles. Allons plus loin. Certaines personnalités germaniques s'élevant de toute la hauteur de leur génie dans l'admiration des peuples, ce sont elles que l'on s'essouffle à pasticher, et nous assistons fréquemment au spectacle plaisant d'un monde de pygmées grimpant sur des échasses pour se hausser à la taille de certain colosse.

Il est question dans les fables de La Fontaine d'une grenouille s'efforçant d'atteindre le volume d'un animal cent fois gros comme elle. Que le sort de la grenouille fasse réfléchir les compositeurs.

Les barrières qui divisent les Etats du royaume musical subsistent, quelque effort qu'on fasse pour les renverser. Une loi inéluctable les a établies. Ceux qui les méconnaissent ont la destinée des expatriés, qui n'acquièrent jamais d'une façon complète, malgré la naturalisation qu'ils réclament, la nationalité du pays où ils résident.

Mais qu'on ne se trompe pas sur les caractères fondamentaux des écoles de musique qui se partagent l'Europe. On confond trop souvent la forme et le fond. Pour garder leur nationalité, les Italiens, par exemple, ne sont pas condamnés à perpétuer la formule des mélodies à ritournelles, des airs de bravoure et des *strettes* dans lesquels certains compositeurs ont enfermé leur inspiration, pas plus que les Français ne sont tenus à se contenter des rythmes démodés, de l'art facile et banal de leurs petits maîtres. Ce n'est là que le vêtement de l'idée. Les anciens Italiens, Palestrina, Cimarosa, qui écrivaient dans un tout autre style, sans sortir du génie de leur race l'ont établi clairement.

Les qualités particulières de chaque peuple doivent se refléter dans sa musique. Le compositeur qui s'écarte de ce principe ne fait point œuvre sincère et durable. M. Boïto, en greffant sur le sauvageon italien un rameau germanique, a obtenu un plant abâtardi et stérile.

Carmen, au contraire, vivra d'une santé robuste, parce qu'en elle éclatent toutes les qualités de prime-saut, de clarté et d'élégance de l'esprit français.

Que dire de la musique belge? Quels seront ses caractères essentiels ? Nos observations s'adressant principalement à des lecteurs belges, il est juste que nous touchions ce point.

Le problème est difficile à résoudre. Partagée entre deux races très différentes de tempérament, d'instincts et d'habitudes, placée entre deux nations rivales où se concentre actuellement le mouvement des arts, ballottée de l'une à l'autre, subissant presque exclusivement au point de vue littéraire l'influence française, tandis qu'au point de vue musical la pression allemande paraît l'emporter, la Belgique a quelque peine de dégager sa personnalité. Sa peinture est nettement définie. Sa musique l'est moins. Peut-être trouvera-t-elle la marque distinctive de sa nationalité musicale dans la coupe de ses anciens chants populaires, où se reflète la nature réfléchie, un peu contemplative, de nos compatriotes.

L'harmonie des couleurs vives, parlant haut à l'œil, les séduit. C'est ce qu'a compris Peter Benoît, qui, dans sa musique décorative, à larges descriptions, a saisi l'une des faces de notre nationalité.

Mais ils découvrent le côté intime des choses, à la différence des Français qui généralement s'arrêtent à la surface. On peut leur parler un langage plus abstrait. Ils suivront avec attention, et comprendront. Si leurs facultés sont plus lentes que celles de leurs voisins du Midi, elles ont plus de pénétration. Elles se rapprochent, en cela, de celles de leurs voisins du Nord.

Quel est le compositeur qui dégagera l'x de cette équation et en énoncera la formule definitive?

De Nittis (*)

Encore quelques mots sur ce peintre charmant. Camille Lemonnier a esquissé admirablement sa personnalité en 1878, dans les notes sur l'Exposition universelle de Paris qu'il a publiées sous le titre *Mes médailles* et le sous-titre *Les médailles d'en face*, œuvre pleine de verve et de profondeur, aujourd'hui épuisée, qui pour plusieurs de nos jeunes est restée un bréviaire artistique.

Voici ce passage :

J'estime de Nittis pour sa perspicacité et son raffinement. Il fait un art de train express, suffisant pour les esprits superficiels qui voient passer les hommes et les choses par la vitre d'une première classe. Ses tableaux sont les notes d'un passant affairé et qui écrit la vie moderne, au courant de sa vie, sans avoir le temps de se retourner. Il n'est pas ému ; il voit l'humanité en gros, en artiste désintéressé ; il ne la questionne pas ; il ne se réjouit pas et ne souffre pas avec elle. Il est trop pressé. Sa vérité est intéressante toutefois ; elle compte déjà dans l'art de ce temps ; mais elle ne fait qu'effleurer les surfaces ; elle s'arrête à la silhouette. Il en a huit ou dix qu'il manie subtilement, avec un peu trop d'habitude. Des sveltesses de Parisienne reviennent trop également dans ses études de la grâce aux prises avec les coups de vent. La Parisienne n'est pas ce fourreau sans lame : il y a une personne agitée et fine sous cette armature de jupons brodés, qui claquent aux talons. Puis, je connais trop bien sa petite apprentie, fûtée, hardie, sans hanches. Tout cela a un aspect mordant, une allure lestement croquée, mais n'est pas dans la solidité du grand art. Une femme de Stevens est une formule ; elle correspond à une série ; le type est écrit à jamais. Ici, au contraire, une hâte a empêché la forme d'être fixée. Sans l'intensité du geste, qui est toujours d'aplomb et en situation, il y aurait des mécomptes à étudier d'un peu près ce joli et artificiel fourmillement de *quilles*. Mais, tout court qu'il soit, cet art laissera après lui une idée de notre activité et de nos pas perdus à courir les affaires et les aventures.

Ce qui émerveille, c'est qu'allant si vite, le peintre trouve le moyen de faire juste ; le *Cannon Bridge*, la *Place des pyramides*, *Trafalgar Square* ont d'émouvantes galopées de foule dans la pluie. Il y a des *intentions* superbement rendues, le ciel, le jour aigre, le reflet des flaques, le pataugement affolé, la tache noire des voitures pareilles à des corbillards, une mélancolie vague qui sue du pavé huileux, des nuées couleur d'encre, des attitudes gelées de la cohue. Et pourtant, en général, le procédé n'existe qu'à l'état d'indication superficielle, de tons rapidement posés, à peine reliés, avec des surprises d'harmonie. Ni fermeté ni consistance, mais une émotion de l'œil. De Nittis a fait école ; c'est le sort des peintres faciles. Mais ni Béraud, le plus nerveux de ceux qui se sont inspirés de lui, ni les autres n'ont eu la spontanéité de ses impressions. *Il a fait le passant moderne.* Il a inventé surtout un certain *noir* de spleen. Cela suffit à le classer.

(*) Voir notre numéro du 7 septembre, p. 292.

Correspondance

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 31 août dernier, *l'Art moderne* a inséré un communiqué relatif à une Exposition de tableaux en opposition avec le Salon, ouvert actuellement au Palais des Beaux-Arts. Les adhésions devaient être adressées au secrétaire de la Commission organisatrice, au café de la *Porte Verte*, Treurenberg, 20.

La similitude de local pouvant donner lieu à des méprises regrettables, nous vous prions, Monsieur le Directeur, de vouloir bien annoncer dans votre estimable journal que le *Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes* n'a rien de commun avec les organisateurs de cette manifestation.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec nos remercîments anticipés, l'assurance de notre considération distinguée.

Le Secrétaire, Édm. Mertens. — *Le Président*, Jean Baes.

Petite chronique

L'éditeur Henry Kistemaeckers vient de faire paraître un ouvrage qui aura du succès dans la saison qui s'ouvre : *Où faut-il passer ses hivers ?* ouvrage destiné aux gens du monde, par le docteur Warlomont. Le nom seul de l'éditeur nous autorise à parler de ce livre dont le sujet sort un peu de notre cadre, mais qui, par sa forme élégante et pittoresque, est plus du domaine de la littérature que de celui de l'hygiène. L'auteur y décrit d'une plume artiste les principales stations hivernales de la rivière occidentale de Gênes, celle où le fléau n'a pas pénétré : Monaco, Menton, Bordighera, et enfin San Remo où il arrête ses préférences et dont il vante les beautés avec une chaleur de plaidoirie. C'est là un très bon ouvrage appelé à rendre de grands services.

Le comité du Salon des refusés vient, à la demande de plusieurs artistes, de décider que les inscriptions seraient encore reçues jusqu'au 20 de ce mois à la *Porte Verte*, rue Treurenberg, 20, à Bruxelles.

Le *Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes*, présidé par M. Jean Baes, prépare une exposition historique de gravure dont l'ouverture coïncidera avec l'Exposition universelle d'Anvers. Le Cercle se propose de réunir les chefs-d'œuvre des graveurs belges, depuis les débuts de l'école jusqu'à nos jours. Un grand nombre de graveurs et d'aquafortistes ont promis de prêter leur concours à cette exposition, qui paraît devoir présenter un véritable intérêt. On cite en première ligne MM. Biot, Danse, de Mannez, de Meersman, Desvachez, Guiette, Meunier, Michiels, Numans, Félicien Rops.

Cette exposition de gravure inaugurera une série d'expositions historiques : l'aquarelle et les arts mécaniques de reproduction auront leur exposition spéciale prochainement, organisée par les soins de la même société artistique.

La *Société royale des Aquarellistes* de La Haye vient d'ouvrir son exposition.

Au milieu d'une centaine de turpitudes, vieilleries navrantes, si elles n'étaient profondément bêtes, on remarque, avec étonnement, Toorop, qui s'est fourvoyé dans ce milieu, avec deux aquarelles très distinguées, d'une couleur fine, d'un délicat sentiment d'artiste.

MM. Hoetierickx, de Josselin, de Jong, Wijsmuller, qui observe la nature avec une grande sincérité, Jan Vrolijk, Apol, Van der Waay, Klinkenberg et Jansen exposent seuls des œuvres montrant quelque talent.

M. Mari ten Kate, ayant passé une saison à Java, expose une quarantaine d'études à l'huile, qui font comprendre combien les Indes doivent être un merveilleux pays, à la façon dont une orgue de barbarie peut faire comprendre le *Tannhäuser !* Et voici le dessus du panier de cette exposition, qui viendrait se poser en rivale de la *Société hollandaise d'Aquarellistes.*

Excursions en Ecosse, à Londres, en Suisse. — En présence du succès que ses voyages viennent d'obtenir, *l'Excursion* organise pour le mois de septembre une nouvelle série d'excursions qui auront lieu sous la conduite de son directeur, M. Ch. Parmentier Nous les recommandons vivement à nos lecteurs, qui pourront obtenir gratuitement les prospectus à *l'Excursion,* 109, boulevard Anspach, à Bruxelles.

Une cocasserie du catalogue de l'Exposition des Beaux-Arts. — A la page 80, on lit :

NONO (Louis); Palazzo Brusa, à Venise.

656. *La Mort du Poussin.*

La Mort du Poussin! Un tableau historique! Allons voir ça. Qui est-ce qui dit donc que la peinture d'histoire se meurt? La Mort du Poussin d'une part, les funérailles du Titien de l'autre....

On va aux recherches, et l'on découvre, sous le n° 656...., un petit poussin crevé entouré de poulets qui le contemplent avec sollicitude! Est-ce le peintre qui est le fumiste, ou le rédacteur du catalogue?

Le Livre. — Sommaire de la livraison du 10 septembre.

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE : I. Le livre en Chine, — les bouquinistes chinois, par Jametel. — II. Nouvelles recherches sur la Guirlande de Julie, par Paul d'Estrée. — III. Chronique du livre.

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE : Portrait de Julie d'Angennes de Rambouillet, eau-forte de A. Lalauze.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE : Vieux airs — Jeunes paroles, par Octave Uzanne. — Le Mouvement littéraire, par Edouard Drumont. — Comptes rendus des livres récents, publiés dans les sections de : Théologie, jurisprudence — Philosophie, morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales. — Belles-Lettres : Linguistique, philologie, romans, théâtre, poésie. — Beaux Arts. — Archéologie, musique. — Histoire et mémoires. — Géographie et voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et mélanges. — Gazette bibliographique : Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux. — Sommaire des publications périodiques françaises : Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts, etc.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

CÉLÈBRES BIBLIOTHÈQUES

MOONS-VANDER STRAELEN et VAN LERIUS-MOONS

A ANVERS

Paraîtra dans quelques jours, le premier volume du Catalogue de ces Bibliothèques, dont la vente se fera à Anvers, le 4 novembre prochain et jours suivants, par le ministère des notaires Van Dael et Leclef, à Anvers.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La Maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 38. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES, DIMANCHE 21 SEPTEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Troisième article. *Les peintresses belges*. — LA MUSIQUE VIENNOISE. — LES LIVRES. *Les Ophidiennes*, par A. De Bernard. — GEORGES KHNOPFF. — LA SITUATION DE L'ART EN BELGIQUE — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Troisième article (*)

LES PEINTRESSES BELGES

Nous avons parlé dimanche dernier de Marie Collart. La semaine précédente nous citions Anna Boch. Les femmes belges sont nombreuses parmi les exposantes. On disait que le jury d'admission s'était montré sévère à leur égard. Oui, comme pour les hommes. Très bon camarade en ce qui concerne ceux-ci, il a été très galant (comme à l'ordinaire) en ce qui concerne celles-là. C'est à croire qu'elles sont toutes très jolies, très séduisantes. Cette raison-là est de celles que nous apprécions et certes nous ne répondrions pas de nous même en pareille occurrence, sauf à penser qu'alors que l'on est charmante et gracieuse, le maniement de la brosse est un inutile surcroît de coquetterie. En présence d'un bas bleu de la littérature ou de la peinture, il nous est souvent venu aux lèvres de dire : Combien j'aimerais mieux voir vos bas que vos œuvres.

Voici le bataillon de ces dames : Mlles d'Anethan, — Art, — Beernaert, — Boch, — Capésius, — Mme Collart, — Mlles De Bièvre, — Demanet, — De Vigne, — De Villers, — Dors, — Dumont (Marguerite), — Dumont (Valentine), — Gevers, — Mme Godart-Meyer, — Mlles Fisher, — Heger, — Jamar, — Kindt, — Laumans, — Mme Leigh, — Mlles Meunier, — Mingers, — Rolin, — Ronner (Alice), — Ronner (Emma), — Mme Ronner (Henriette), — Mlles Soubre, — Stroobant, — Trullemans, — Mme la duchesse d'Ursel, — Mlles Van Blokland, — Van den Broeck, — Mme Van der Linden-De Vigne, — Mlles Van Ham, — Van Butsele, — Mlle la comtesse de Villermont.

En tout trente-huit, sauf erreur ou omission. Ajoutons-y les étrangères, et, ma foi, nous arriverons au contingent habituel. C'est comme dans la statistique des naissances, des morts, des mariages, des divorces, toujours, quelles que soient les circonstances, à peu près les mêmes chiffres.

Les femmes-artistes ! Pour qui les connaît, pour qui les fréquente, pour qui les aime, et pourtant les juge, que de réflexions faites, reprises, refaites, et finalement que de doutes et d'obscurités ! Le sujet en vaut la peine par ce temps où, suivant un mot récent, femmes et filles songent plus à devenir *bâchelières*, qu'à rester *bâchelettes* comme aux belles époques de vraie supériorité féminine, celles où elles se contentaient de charmer l'autre sexe, sans penser à raisonner avec lui et à l'épater par leur érudition ; car leur puissance vient de l'admiration qu'on a pour elles, et l'admiration masculine s'alimente beaucoup plus de beauté que de science.

(*) Voir les numéros des 7 et 14 septembre 1884.

Le fort en thème femelle est encore plus déplaisant que le fort en thème mâle. Grâce aux lycées de jeunes filles, nos contemporaines sont en train de remanier le mythe de l'Amour et de Psyché. Les Psychés d'aujourd'hui savent tout et ont leurs diplômes. La charmante ignorance de leur candide ancêtre leur est odieuse ; loin de recevoir des leçons de qui les adore, elles sont prêtes à lui en donner; gare à l'amoureux qui n'est pas ferré sur toutes les matières inscrites aux programmes des cours supérieurs pour dames.

Dans l'art aussi elles se poussent tant qu'elles peuvent, avec des réussites diverses. Un méchant, ce terrible Jeune-Belgique d'Emile Verhaeren (gare aux représailles, imprudent ami ; ne sauriez-vous pas tout ce que vous risquez de perdre?), vient d'écrire à leur sujet. Elles font de la peinture pour être dispensées de faire de la tapisserie. Ne nous plaignons pas trop alors qu'il en est qui s'insinuent déjà dans la politique, et que toutes suivront tôt ou tard, n'en doutez pas. Jouissons de notre reste, et subissons cette première invasion d'amazones en attendant les autres.

Entre nous toutefois, mes frères, il est bien permis de dire que ces prétentions de nos divinités sont sujettes à caution et de rechercher dans quelle mesure elles sont aptes à cet ensemble de fonctions nouvelles dont notre fragilité, chaque fois qu'il s'agit de leur résister, les laisse s'emparer. Sans songer à leur crier, comme font certains brutaux, avec injustice et fausse hardiesse : « Laissez tout cela tranquille, ce n'est pas votre affaire », risquons quelques très timides observations de nature, peut-être, à assainir la situation et à montrer à ces gracieuses et envahissantes personnes jusqu'où peuvent aller légitimement leurs conquêtes et leur gloire.

Qu'une femme ne soit pas un homme est une vérité que trop d'adorables manifestations de l'ordre matériel sont chargées d'établir pour qu'on la puisse contester. Remercions-en le destin. Mais qu'intellectuellement la femme soit capable de faire ce que fait l'homme, voilà le champ de la controverse. Que n'avons-nous ici des témoignages extérieurs aussi évidents, aussi palpables que dans le premier cas. Hélas ! nous en sommes réduits à des constatations d'un ordre purement moral et de là vient la confusion.

Quelle différence y avait-il entre la cervelle d'Adam et la cervelle d'Ève? Quelles modifications le cours des âges a-t-il apporté à ces deux encéphales originaires? Mes savantes lectrices, toutes brevetées autant qu'on peut l'être, j'en suis certain, puisque c'est la mode, savent ce que c'est que l'encéphale.

Des modifications, il y en a eu, à n'en pas douter. Une très curieuse observation le prouve. Quand on a déplacé à Paris le cimetière des Innocents où le moyen-âge avait entassé des morts par centaines, un ethnologiste (encore un mot très à la portée de mon public en jupons) eut l'idée de mesurer, en grand nombre, les boîtes craniennes (la vilaine expression, mais très scientifique) d'hommes et de femmes. Les premières étaient toutes d'une capacité plus grande que les secondes, ce qui n'avait rien d'extraordinaire étant donné que ces dames sont forcées de reconnaître que même actuellement, même en prenant leurs plus éminents sujets, nous avons l'avantage de posséder *les plus vastes fronts*. Mais le savant et indiscret quidam ayant établi l'étendue moyenne de cet écart, s'avisa de la comparer à l'écart entre les mêmes boîtes au temps actuel, et constata, non sans stupéfaction, car c'était un partisan déclaré de l'équation des aptitudes, artistiques et autres, entre les deux sexes, QU'IL AVAIT AUGMENTÉ ! ! ! La conséquence qui semblait s'imposer était donc, s'il est vrai qu'entre êtres de la même espèce, l'intelligence est en général en rapport avec les dimensions du crâne, que loin de marcher, depuis le moyen-âge, au parallélisme de l'égalité, les spécimens barbus et les spécimens non barbus, de notre pauvre humanité suivaient des lignes divergentes.

Pour ma part, et puisque j'en suis à emprunter mes images à cette géométrie que l'on pioche gaillardement dans les lycées, côté des dames aussi bien que côté des hommes, mon sentiment sur ce délicat théorème me paraît pouvoir être bien rendu par la figure suivante : Supposez deux cercles concentriques C et C′, ayant un centre commun O. Le rayon du plus petit est OP, le rayon du plus grand OP′ (Ça va-t-il ! Ça va-t-il ! Quelle chance d'avoir affaire à des savantes !) Au centre, nous plaçons un couple, pris dans l'honnête moyenne; ses deux éléments sont indiqués respectivement par H et F. L'aire du petit cercle (je me crois vraiment au cours, devant le tableau noir, la craie en main et démontrant) représente dans l'ensemble d'une branche quelconque du savoir humain, les notions les moins profondes, mais aussi les plus délicates, les rapports les moins généraux, mais les plus subtils. La partie enveloppante de l'aire du grand cercle dont la largeur correspond à la section du rayon PP′, exprime au contraire les notions, les rapports les plus élevés, les vues les plus généralisées. Si maintenant nous revenons au centre, on peut poser en principe que F (la femme) a, comme aptitude et don spécial, de comprendre avec supériorité tout ce qui est dans le cercle intérieur, à l'exclusion de ce qui est dans le cercle extérieur, et que réciproquement H (l'homme) a pour aptitude de saisir ce qui est dans le cercle enveloppant à l'exclusion de ce qui est dans le cercle enveloppé. Ouf !

Avant de faire l'application de cette formule aux choses artistiques, notre principale préoccupation en ce journal, remarquons que les faits abondent pour la confirmer. On connaît le fameux argument, considéré comme irréductible, invoqué par nos aimables adver-

saires à l'appui de leurs revendications, et qui dépassant le but, du reste, tend à démontrer non seulement qu'elles nous valent, mais qu'elles nous DAMENT (bien placé, ce mot là), à savoir : Les petites bourgeoises, épouses des commerçants en détail à Paris, font tout, mènent tout, portent les culottes, du matin au soir (car la nuit il y a trève, heureusement pour elles et pour mesdames leurs maris . Evidente supériorité de la femme, s'écrie-t-on. Certes oui, mais pourquoi? pour les petits faits dont se compose cette vente au comptoir, pour les menues nécessités de ce négoce fait de subtilités, de politesses, d'ingéniosités, de ménagements, de tout ce délicat manège qui a sa place toute trouvée dans mon cercle OP. A quoi sert pour tout cela le coup d'œil masculin qui, par delà cette première zone, trop rapprochée pour qu'il y voie autrement que trouble, ne distingue les objets que dans le cercle PP′? Sa trajectoire passe au dessus de l'autre.

La femme est une myope qui voit tout ce qui est près. L'homme est un presbyte qui ne voit que ce qui est à distance.

Un autre très clair symbole de cette différence essentielle, c'est un nœud à défaire. Œuvre toute de minutie, de patience, de tact agile. A qui s'adresser de préférence? A une femme, parbleu! Combien lourd, gauche, lent, impuissant, maladroit est toujours en pareil cas un homme.

Mari, amant, ami, qui donc, vivant avec une compagne intime, n'a pas, en nombre d'occasions, été frappé de l'à-propos de ses conseils, de sa perspicacité, de l'instinct pénétrant de ses remarques, et ne s'est dit : « Voilà à quoi je n'aurais jamais pensé, » concluant *illico* à son infériorité personnelle. C'est qu'il s'agissait de ce domaine des particularités prochaines où vraiment la femme est reine et se meut avec une suprême aisance. Que les mâles qui me lisent, observent à l'avenir, je leur prédis qu'ils seront frappés de la justesse de la remarque.

Conclusion, moralité : Pour les petites choses, suivons l'avis de nos épouses, de nos maîtresses, de nos amies. Pour les grandes, gardons-nous de les écouter.

Mais venons aux matières artistiques. Il est un art dans lequel la femme excelle : c'est celui des choses qui n'exigent ni pensée profonde, ni grand sentiment, ni large virtuosité. Des fleurs, des natures mortes, des objets élégants, des scènes de genre paisibles, des paysages doux, des portraits d'enfants, des animaux gentils, et ainsi de suite. Celles qui s'appliqueront sérieusement et opiniâtrement à ces catégories, y réussiront pleinement, nous n'en doutons pas. Le tort de la plupart, c'est de vouloir en sortir, de prétendre traiter les sujets réservés aux mâles, avec les procédés, les allures des mâles. Alors apparaissent les œuvres que ces dames nous exhibent trop souvent et qui nous rendraient sévères pour elles si leur sourire, que nous voyons ou que nous supposons, ne nous désarmait pas toujours. Elles sont en peinture se qu'elles voudraient être en politique. Elles rêvent la même gloire comme elles réclament les mêmes droits. Erreurs, belles concurrentes. Nos pensées sont de qualité et de projection différentes. Réfléchissez, de grâce, à l'emblème des deux cercles concentriques. Il est en peinture comme en politique des régions où vous serez malhabiles quoi que vous fassiez. Contentez-vous de votre parc réservé. Exigez-le pour vous seules. Chassez-nous en. Montrez que vous y êtes plus fortes que nous. En Angleterre on vous admet à voter... pour l'élection des comités chargés de surveiller les nourrices et les jardins d'enfants. C'est parfait. On vous refuse d'être électrices pour les Chambres. Parfait encore. Voilà une sage distribution de rôles. Eh bien, pour les productions artistiques, c'est analogue. Prenez votre lot, et ne vous laissez pas entraîner à l'aveugle et vaniteuse sottise de vouloir prendre le nôtre.

Mais, objecterez-vous avec la vivacité de répartie qui est une de vos forces, il en est parmi nous qui aussi bien que vous ont accompli des œuvres viriles.

C'est vrai. Mais tantôt j'ai voulu parler des femmes qui sont nettement et sincèrement de leur sexe. Je crois, au contraire, que vous faites allusion à ces êtres qui, inscrits à l'état civil comme filles, et en possédant les insignes, au fond ne le sont pas autant qu'on le pense, et le démontrent à l'occasion. Voyons, je vais préciser. Le sujet est parfois scabreux, mais je n'oublie pas que vous êtes de la génération nouvelle qui peut tout entendre parce qu'on lui a tout appris, qui au surplus prétend qu'elle a le droit de tout lire, et en use. De plus, si vraiment votre éducation, selon les méthodes les plus récentes, a été complète, la physiologie, cette très peu pudique et très risquée science vous est familière. J'accomplis donc mon devoir sans remords, et même avec plaisir, comme disait une jeune épousée.

Oui, il est des individualités du sexe intéressant (on n'ose plus dire faible) qui ont rivalisé avec nous sous de nombreux rapports, les plus hardis disent même sous tous les rapports. Chaque siècle a eu les siennes. Je cite les plus connues : Sémiramis, Sapho, Jeanne d'Arc, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, Madame de Staël, Georges Sand,... ne parlons pas des vivantes. L'histoire, très frappée de leurs allures insolites, nous a laissés des renseignements précis sur leurs personnes. Signes caractéristiques : la lèvre supérieure légèrement ombrée et la manie de s'habiller en homme. En outre, une propension au juron, etc...., parfois, ... souvent même, une tendresse mal définie pour les sujets de leur sexe, dégénérant, l'occasion aidant, en... irrégularités graves. *Proh pudor !*

Je conviens que lorsque ces.... dames (il faut bien

leur donner ce titre puisqu'elles étaient en mesure d'en justifier) se sont mêlées de politique ou d'art, elles sont parvenues, les unes plus, les autres moins, à égaler, sous certains rapports, les plus chevelus d'entre nous. Les culottes qu'elles portaient étaient de solides culottes et je dois leur concéder le droit d'avoir une jambe dans chacun des deux cercles de ma figure schématique (encore un mot qui n'a pas de mystères pour vous).

Mais n'était-ce point par une sorte d'abus de confiance, ou par un tort de la nature envers elle, qu'elles étaient filles pour le monde? N'apparaissent-elles pas comme des mots à double sens, comme des formules amphibologiques, bref (je me risque), comme des exemplaires d'un hermaphroditisme spécial, où l'esprit est l'organe mâle et le corps l'organe femelle? Hommasses, dit la langue, par un mot bien français; viragos, dit-elle encore par un mot emprunté à l'étranger. Eh! oui, absolument comme en sens opposé, on dit femmelette.

Vos exemples historiques ne prouvent donc rien. Ils sont plutôt l'exception qui confirme la règle. Ils portent sur des contrefaçons. Au surplus je les concède : si on m'amène une de ces belles et énigmatiques créatures, je suis prêt à lui dire sans restriction : « Salut, confrère ! faites comme nous, en tout et pour tout. Vous en êtes capable. »

Mais me voici au bout de l'espace qui m'est accordé. Je n'ai pas fini et le sujet m'intéresse extrêmement. A huitaine la suite de ma conférence, belles peintresses, et sérieuses camarades, avec qui l'on peut causer librement,... comme entre garçons.

La musique viennoise

Il y a peu d'années, un refrain de Fahrbach a fait le tour du monde. Gazouillé d'abord par les tziganes, ces oiseaux migrateurs, qui en ont popularisé le rythme sautillant, il a été repris par les orchestres d'été, dans la fraîcheur nocturne des jardins publics éclairés au gaz, et d'aventure en aventure il en est arrivé à scander le déhanchement des bals parisiens. Son *Ah !.... Ah !... Ah !...*, hurlé en chœur par mille voix éraillées et glapissantes, dans la grande suée des fins de chahut, a fait trembler le plafond de l'Elysée-Montmartre et de la Boule Noire.

Ç'a été la fin de son odyssée.

Rarement entend-on encore, dans la solitude des rues de faubourg verdies par le gazon et les pariétaires, la mélodie fanée, pleurée par un orgue dolent, comme un ressouvenir et un regret.

La chanson s'est ternie au contact des haleines empestées par l'absinthe. Ses ailes se sont repliées, elle est tombée lourdement.

Ainsi en est-il de toute cette musique viennoise, insouciante, spirituelle, bonne enfant, mais si frêle qu'il lui faut, pour vivre, l'atmosphère de la ville impériale, son décor d'élégances, ses horizons bleuâtres où se noie la silhouette du Kahlenberg, ce Righi autrichien, et son incessant défilé, par les allées du Prater, de fines silhouettes féminines et d'officier serrés dans leurs vestons d'azur soutachés d'or.

Tout à la joie!... Mais la joie viennoise n'est pas la bacchanale que commandait Offenbach sur la fin du second Empire, elle n'est pas le trémoussement qu'imprime le maëstro Lecocq aux jarrets républicains. Elle a sa couleur, son caractère, et toute une école en est née, comme la floraison que fait jaillir un terrain spécial et qui perd, en se transplantant, sa vigueur et son éclat.

La dynastie des Strauss, Franz von Suppé, Gung'l, Carl Faust, Richard Genée, Millöcker, Fahrbach — ils sont une pléïade — ont tissé cette gaîté en trames mélodiques, ils l'ont notée en refrains alertes et pimpants.

Leur art, franchement national, a la saveur des œuvres écloses spontanément, bâties en pleine fantaisie, sans qu'une influence étrangère quelconque les alourdisse. En vain les Olivier Métra et les Jules Klein se sont-ils efforcés de faire tinter les grelots dont le clair carillon retentit à Vienne. Le caractère français, malgré sa légèreté, n'a pas la sereine allégrese qui anime les rives du Danube. Presque toujours, la musique légère française se colore d'un sentimentalisme un peu bébête, dont raffole la foule qui y retrouve le souvenir des chansons déclamées le dimanche, dans les cours, par des éclopés, ou tombe dans des fredons de café-concert. Comparez l'opérette actuelle, *les Cloches de Corneville*, *la Mascotte*, *le Jour et la Nuit*, *le Cœur et la Main*, pour n'en citer que quelques spécimens, dont le succès est consacré, aux scintillantes fantaisies des Viennois : *Fatinitza*, *Boccace*, *la Reine Indigo*, *la Guerre joyeuse*. Il est clair que le principe sur lequel reposent les deux écoles rivales est essentiellement différent. La première dérive de l'ancien opéra-comique, déformé par l'influence d'Offenbach qui, le premier, eut l'idée d'affubler la musique de vêtements de carnaval appropriés à l'époque où lui vint ce caprice mais qui paraissent aujourd'hui démodés. La seconde ne porte point de travestissement. Elle est naturellement, instinctivement joyeuse. Elle correspond exactement au tempérament de la nation où elle est éclose.

Et tandis que l'opérette française cherche sa formule, la bouffonnerie échevelée d'Offenbach n'ayant eu d'écho dans la foule que pendant une époque restreinte et comme par accident, l'opérette viennoise a, du coup, trouvé la sienne, et elle la gardera jusqu'à ce qu'un cataclysme ou la fuite des années ait modifié la nature du public auquel elle s'adresse.

L'affinité est évidente entre les divers compositeurs qui se partagent, en Autriche, le terrain de l'opérette, tandis qu'en France il y a, dans ce domaine de la fantaisie, autant d'individualités distinctes que de musiciens. Il est même permis de se demander, lorsqu'on remarque que l'opérette tend de plus en plus à retourner aux formes de l'opéra-comique d'autrefois, si le genre n'est pas appelé à disparaître complètement dans un avenir rapproché.

L'opérette viennoise, qui n'est qu'un développement de la musique dansante, est si bien ancrée, elle conserve tant d'unité dans l'ensemble de ses productions, elle plonge si profondément ses racines dans le caractère de la nation où elle fleurit, que son existence paraît devoir être plus longue.

Elle a les qualités que nous réclamions des œuvres musicales dans un article intitulé : *La musique et la nationalité* (*), et c'est ce qui la rend séduisante. Le caractère bâtard de l'opérette française ressort d'autant plus vivement de cette comparaison. Il semble qu'il y ait un malentendu entre les compositeurs et le public. On se sent en présence d'un art faux, d'une défiguration

(*) Voy. l'*Art moderne* du 14 septembre 1884.

de l'idéal d'un artiste, d'un glissement de sa pensée vers les bas-fonds des succès faciles. Et cette constatation mécontente et attriste, tandis qu'à Vienne l'accord qui existe entre la nature du peuple et sa musique réjouit et satisfait.

Musique légère, oh! très légère, nous en convenons, mais néanmoins intéressante à étudier dans son développement, comme l'est toute forme de la pensée humaine réalisée. Que les prudhommes s'indignent. Qu'ils nous accusent de donner de l'importance à des futilités. N'est pas futile l'art qui exprime la nature d'un peuple et qui, par réflexion, exerce à son tour sur lui son influence. Tout à la joie!... C'est la norme de la musique viennoise en même temps que la synthèse de l'état d'âme des habitants, chez qui les impressions ne dépassent que rarement l'épiderme. Un peuple qui met en musique — et quelle musique! la plus follement gaie — la catastrophe qui ruine ses finances, dont les orchestres entonnent, au lendemain du désastre, la *Polka du Krach*, n'est-ce point là l'indice caractéristique d'une très particulière tournure d'esprit?

Aussi le compositeur viennois n'est-il guère à l'aise quand il a à traiter un sujet où le sentiment domine. En écrivant, par exemple, un duo d'amour, même dans le style léger que permet l'opérette, il tombe assez facilement dans la banalité. Persuadé que nul mieux que les Italiens n'a connu l'amour, il emprunte à ses voisins du sud leurs formules, qui détonnent dans la bordure de rythmes guillerets et de berçants mouvements de valse qui les encadre.

Examinez, par exemple, la plus récente production du genre, *Gasparone*, de Millöcker, dont la maison A. Cranz a tout dernièrement édité la partition. Les mérites et les imperfections de l'école viennoise s'y montrent en suffisante quantité pour appuyer nos observations. C'est, d'un bout à l'autre, pétillant, primesautier, plein de gambades gamines. On y chante des choses quasi sérieuses sur des rythmes de polka, et ceci est encore une des particularités de l'opérette viennoise, qui, habituée à rire de tout, commence par se moquer d'elle-même. La phrase, toujours piquante, s'interrompt brusquement, se désarticule, se précipite dans un éclat de rire, ou tourne en mouvement de valse. Il est rare qu'on rencontre la romance, la romance à couplets et à ritournelles telle qu'on la trouve dans l'opérette française. Lorsqu'elle s'y intercale, elle n'est généralement pas bonne. Le triomphe de *Gasparone*, comme du *Bettelstudent* et de toute l'envolée de papillons qui s'échappent chaque année du Carl-Theater, c'est son humeur enjouée sans trivialité et sans paillardise, sa coquetterie exempte de pédanterie, et la joie qui déborde de toutes ses pages.

« Musique de pas redoublés », disent les journaux graves qui croiraient s'abaisser en tendant la main à la petite rieuse qui nous arrive de Vienne, sa mandoline sur le dos. Nos orchestres, hélas! travestissent souvent en marches banales ces accouplements de notes folles que les musiciens de là-bas frôlent du bout de leur archet, et qui s'élancent, retombent, rebondissent avec une désinvolture si gracieuse. Nos chanteurs enflent la voix, cherchent des effets de larynx dans les petits airs drôles que leurs collègues autrichiens susurrent du bout des lèvres. Et voilà comment, en passant la frontière, l'opérette viennoise laisse dans son pays d'origine ce qui constitue sa principale séduction. Il est des fruits dont le duvet est si délicat qu'on ne peut les déplacer sans le leur faire perdre.

Les Livres

Les Ophidiennes, par A. De Bernard. — Bruxelles, Henri Kistemaeckers.

Un joli titre; un livre banal; une littérature agaçante. Dix nouvelles, d'un style quelconque, et consacrées toutes à la description du spasme érotique, considéré au point de vue spécial des nationalités. Il y a un spasme russe, un spasme polonais, un spasme anglais, un spasme allemand, un spasme espagnol, plus quelques spasmes cosmopolites. Cette application nouvelle du principe des nationalités à l'amour ne laisse pas de présenter une déplorable monotonie et ne dispose guère à l'éclectisme.

Les Ophidiennes se rattachent à un genre de littérature, — est-ce de la littérature? — qui nous submerge aujourd'hui d'une manière inquiétante. Depuis les crudités superbes de Flaubert, de Zola, de Goncourt, depuis *Madame Bovary*, *L'Assommoir* et *Germinie Lacerteux*, il semble que l'art ne doive plus vivre que d'une chose : l'étude des rapprochements sexuels. Tous les jeunes écrivains français se sont rués vers les documents du ventre, et sans mettre dans leurs romans la conscience et le talent des initiateurs, ne voient plus dans ces productions pornographiques qu'une formalité nécessaire pour se faire entendre du public. Cela ressemble à l'envoi de Rome pour les peintres et les sculpteurs. Ils ne sont pas libres de ne pas le faire. Seulement, l'envoi des littérateurs ne vient pas de Rome, mais bien de Chypre ou de Lesbos.

Une sorte d'épilepsie fornicatoire s'est emparée des romanciers. On s'imagine entendre, phonographiés en des volumes innombrables, des propos de collégiens en recréation. Ni invention, ni originalité; ni profondeur de pensée, ni souci de la forme; rien que des aventures d'alcôve ou de cabinet particulier. Il semble que la France passe sa vie au lit. Si l'on devait croire sur parole le roman contemporain, depuis six ans, on devrait conclure que les Français se conduisent comme les singes du Jardin des Plantes et qu'une immense attaque de satyriasis s'est abattue sur nous. On imprime ouvertement des livres qu'autrefois on eût hésité à publier, non pas sous le manteau, mais sous la chemise. Et l'émulation aidant, le dernier venu, forcé de remuer des choses plus secrètes encore que l'avant-dernier, nous glissons à une littérature priapique tellement démesurée, qu'elle nous vaudra, — et c'est là le danger! — une réaction d'un demi-siècle de puritanisme et d'hypocrisie.

Il viendra un jour où *Charlot s'amuse* semblera un roman à l'eau de rose, et M. Bonnetain un descendant de Gessner. *Monsieur Vénus*, un roman publié il y a quelques mois par Brancart, l'éclipse déjà en partie. Et l'auteur, s'il faut ajouter foi à certaines indiscrétions, serait une jeune fille de vingt-trois ans. Si les femmes s'en mêlent, le moment *physiologique* est proche, et le malheureux Pégase, bouchonné par elles avec du gingembre, va prendre le mors aux dents et piétiner tout sous ses sabots.

La littérature est comme Vénus : elle est devenue callypige.

Georges Khnopff

C'est le frère du peintre.

Il y a un an, quelques vers de lui paraissaient dans la *Revue Moderne*. Nous en disions : Quel éclat dans les mots, quelle

obscurité dans la pensée; si jamais celle-ci se précise, ce sera un vrai poète.

Depuis, d'autres vers ont successivement été publiés et le talent s'est dégagé avec une rapidité surprenante.

Mercredi dernier nous recevions la livraison nouvelle de la *Jeune Belgique*. Sous le titre : *XVIII^e siècle*, elle contient, avec la signature de Georges Khnopff, une suite de tableaux, véritables Boucher et Watteau littéraires.

Cette fois l'éclosion est complète, et c'est sous l'impression enthousiaste que cette œuvre ravissante nous a laissée que nous écrivons ces lignes. Ces vers sont d'un poète exquis. Rarement, croyons-nous, en Belgique a surgi une œuvre pouvant donner davantage au pays, qu'on chicane tant sur l'avenir de ses jeunes écrivains, l'espérance de tenir un grand poète.

Nous saluons donc cette aube avec le sentiment de joie, d'admiration et de reconnaissance qui pénètre l'âme quand elle voit monter sur l'horizon une gloire nationale nouvelle.

Nous ne raisonnons pas. Nous nous laissons aller à l'élan qui nous entraîne, après cette lecture imprévue et la jouissance qu'elle nous a donnée. Nous voulons surtout que cette explosion sincère et chaleureuse aille comme un encouragement au jeune homme qui l'a provoquée.

LA SITUATION DE L'ART EN BELGIQUE

Camille Lemonnier a publié dans *la Réforme* une étude sur le Salon de Bruxelles dans laquelle se trouvent quelques-unes des vérités artistiques les plus hautes, les plus salutaires et les mieux dites qui aient paru chez nous. Les voici dans leur ampleur, leur force et leur beauté :

« Le Salon de 1884 sera appelé le Salon des mécomptes et des désillusions. Il n'en pouvait être autrement dans un monde d'art désorganisé comme le nôtre, où de plus en plus la pratique de l'art vrai fait place à de basses questions de métier, où presque toujours l'artiste attrape au petit bonheur une quasi-réussite qui le satisfait et dont se satisfait le public, où enfin les plus illustres, entraînés par la lâcheté universelle, condescendent à des exhibitions qui flattent le goût général pour l'œuvre facile, le morceau d'exécution, les prestiges superficiels d'un simple ragoût de tons.

« Les peintres sont devenus des marchands, uniquement préoccupés de l'acheteur; et celui-ci, par un juste retour, n'est le plus habituellement qu'un spéculateur pour qui le tableau représente une valeur mercantile, sujette aux hausses et aux baisses des marchés. L'Héroïsme, qui donnait aux devanciers la force de souffrir et la mort et la vie pour l'idée, ne met plus sa flamme au cœur des derniers venus; la religion de l'art a fini par succomber sous l'effroyable besoin de jouir qui ravage notre trouble fin de siècle.

« Au lieu de vivre absorbé dans sa passion et son rêve, l'artiste a pris des habitudes nomades et mondaines, s'est résorbé dans un étalage de vie extérieure, et, comme un fabricant de bretelles quelconque, bâcle à la douzaine pour subvenir à ses goûts de dissipation. Il en est résulté ceci : c'est que l'œuvre d'art qui, chez les primitifs, les croyants, les sublimes entêtés, avait la sérénité hautaine des besognes accomplies dans le calme de la pensée, se ressent aujourd'hui des hâtes tourmentées de l'élaboration. La durable et sévère beauté des maîtres qui, en peignant, cherchaient à éveiller une émotion grave où se répercutait celle qu'ils avaient eux-mêmes éprouvée, s'est transmuée en une sorte de beauté du diable, fugitive et purement sensorielle, qui chatouille notre rétine et ne va pas remuer notre âme dans cette tour que les sens murent au dessus d'elle. Ce que nous demandons au tableau, à la statue, aux différentes formes de l'art, c'est le chiffonné, la sensation capiteuse et pétillante, le joli amusement de la vie à fleur de peau, sans racines ni projections aux tréfonds secrets de l'être, cet océan plus profond que tous les autres; c'est la fantaisie de la gaieté du bibelot de l'article de Paris, bien plutôt que la pénétration du sentiment, la profondeur de l'observation, les magies tranquilles d'une exécution posée et réfléchie.

« A peine avons-nous gardé *le sens du tableau*, c'est-à-dire de l'œuvre équilibrée en toutes ses parties, complète en soi avec ses combinaisons et son éloquence particulières; les morceaux de virtuosité nous suffisent ; et dans notre dédain de toutes les qualités qui, anciennement, concouraient à l'expression de l'idéal artiste, nous en sommes venus même à préférer des ébauches souvent grossières et la bête cuisine d'un maître-queue sans cervelle aux fruits de la méditation et de l'étude.

« L'œuvre d'art, petit à petit détournée de sa destination véritable, ne préside plus aux intimités de la maison, comme une personne vivante de laquelle on prenait conseil et qui soutenait dans les moments difficiles de la vie : elle a pris la banalité d'un objet de luxe, mêlé à tous les autres, parmi les exhibitions de parvenus qui encombrent nos hôtels. Naturellement, les artistes s'en prennent au public de cet abaissement et de ce discrédit de l'art : ils ne veulent pas convenir qu'ils sont seuls coupables, puisque le public ne subit jamais que les impulsions qu'on lui communique. En fût-il autrement, d'ailleurs, ils n'en auraient pas moins commis la faute de l'avoir encouragé dans sa méconnaissance des tendances élevées par leur servilité à lui complaire jusqu'en ses perversions de goût. »

PETITE CHRONIQUE

Edmond Picard vient de terminer une œuvre littéraire qui continue la série de ses SCÈNES DE LA VIE JUDICIAIRE. Elle a pour titre *Mon oncle le Jurisconsulte* et fait suite au *Paradoxe sur l'Avocat*, à *la Forge Roussel* et à *l'Amiral* Elle paraîtra chez Larcier, éditeur, rue des Minimes, à Bruxelles, immédiatement après le 15 octobre, date de la rentrée des Cours et Tribunaux.

La maison Callewaert, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles, a actuellement sous presse une édition définitive de grand luxe de *la Forge Roussel*, par Edmond Picard, qui sera une des plus belles publications de bibliophile parues en Belgique. Tirée à 280 exemplaires seulement, sur papier de premier choix (grand japon, chine genuine, hollande Van Gelder, imprimée en grands caractères elzéviriens anglais neufs, en-tête de pages et culs-de-lampes originaux, illustrée par Fernand Khnopff, Charles Vander Stappen, Alfred Verwée, Théodore Baron, Louise Heger, Auguste Danse, elle paraîtra en novembre prochain.

On peut s'inscrire dès à présent chez l'éditeur.

CONGRÈS LITTÉRAIRE. — Nous recevons le programme du congrès littéraire qui se tiendra à Bruxelles le 27 septembre et jours suivants.

Les réunions antérieures ont été tenues à Paris, Londres, Lisbonne, Vienne, Rome, Amsterdam.

Le droit de congrès est fixé à 10 francs, en échange desquels chaque adhérent recevra une carte lui assurant l'entrée à toutes les fêtes, ainsi qu'une réduction de 50 p. c. sur les chemins de fer français et belges, du 24 septembre au 5 octobre.

Les adhésions peuvent être envoyées, jusqu'au 20 septembre, à M. Louis Cattreux, secrétaire du comité d'organisation, rue des Riches-Claires, 1, à Bruxelles.

Les séances se tiendront dans les salles du Palais des Académies (ancien palais ducal).

Le programme des séances et des réceptions est ainsi fixé :

Samedi 27, à dix heures du matin, séance préparatoire; à deux heures de relevée, séance solennelle d'inauguration, sous la présidence de M. Beernaert, ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics ; discours des présidents; rapport sur les travaux de la session 1883-1884.

Le soir, réception des membres du congrès à l'hôtel de ville de Bruxelles par M. Buls, bourgmestre et les autorités communales.

Dimanche 28, excursion à Anvers, réception par les autorités communales; visite aux musées de peinture et au musée Plantin; excursion sur l'Escaut.

Lundi 29, à dix heures du matin, séance publique : De l'Union générale de la propriété littéraire et artistique; rapport sur la conférence diplomatique tenue à Berne le 8 septembre 1884; de la propriété artistique; du droit de reproduction des œuvres d'art et de son attribution légale à l'auteur.

Le soir, réception des membres du congrès au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

Mardi 30, excursion à Bruges, réception par les autorités communales; visite aux monuments et aux musées.

Le soir, représentation théâtrale à la Monnaie.

Mercredi 1er *octobre*, à dix heures du matin, séance publique : Suite de la discussion sur la propriété artistique; du droit de l'État acquéreur d'œuvres d'art; étude de la législation relative à la propriété littéraire et artistique dans tous les pays; modifications aux statuts de l'Association; adjonction du mot *artistique* dans son titre; constitution d'une agence générale pour la défense des droits de la propriété littéraire et *artistique* dans tous les pays.

Jeudi 2, excursion à Namur, Seraing et Liège; réceptions, etc.

Vendredi 3, à dix heures du matin, séance publique; Questions diverses; mouvement littéraire dans les divers pays; du droit de propriété sur les correspondances privées; nomination des membres du Comité d'honneur; nomination du Comité exécutif.

A deux heures, séance solennelle de clôture; résumé des travaux; discours des présidents.

Sur décision du congrès, il pourra être tenu des séances supplémentaires.

Pendant toute la durée du congrès, MM. les congressistes seront admis au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles à titre de membres provisoires.

On annonce la mort de M. Ducommun du Locle, dit Daniel, artiste sculpteur, qui est décédé subitement dans les Ardennes, à Rethel. Il était le père de M. Camille Du Locle, ancien directeur de l'Opéra-Comique, qui est actuellement en Italie, d'où il envoie des correspondances au *XIXe Siècle* sous le nom de Camillo.

Né à Nantes en 1804, M. Ducommun du Locle étudia sous Bosio et Cortot. Il exposa principalement *Raimbaud III, comte d'Orange*, statue colossale destinée à Orange; la *Musique*, au nouveau Louvre (1836). Citons encore une fontaine monumentale ornée des sept statues pour sa ville natale; une *Cléopâtre*, au jardin des Tuileries.

Il a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1842, une 1re en 1847. Chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il a été promu officier le 11 août 1865.

Vers cette époque, il abandonna la sculpture pour s'occuper de finance : en 1870, il était trésorier général dans les Vosges,

---

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La Maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 39. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES, DIMANCHE 28 SEPTEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Quatrième article. *Les peintresses belges.* — PIERROT LUNAIRE *Rondels Bergamasques*, par Albert Giraud. — L'ART ET LA POLITIQUE. — LES *XX* ET LE MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. *Ecole de piano du Conservatoire de Bruxelles.* — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Quatrième article.

LES PEINTRESSES BELGES

Nous voici, à propos du Salon, lancé sur la mer sans rivages des aptitudes artistiques de la femme. Trente-sept lettres ! Quelle volée de mitraille ! La plupart très aimables, nous nous plaisons à le dire. Ces dames ont senti qu'elles ont affaire à qui, au fond, les aime beaucoup. Peut-on mieux le prouver qu'en les étudiant, puisqu'on ne saurait les étudier sans vivre avec elles le plus possible et du plus près ? Et dès lors comment ne pas subir leur séduction ? Le métier d'explorateur a ses nécessités, ses devoirs et ses périls. Nous avons su les accepter sans réserve, et, comme le ministre des finances de la princesse de Grenade dans *les Brigands*, nous chantons avec conviction :

Si c'était à refaire,
Nous le referions.

Quelques échantillons de la correspondance qui nous est arrivée méritent citation. Par discrétion, modestie et raffinement nous garderons pour le tiroir secret où s'entassent les bonnes choses, les bouquets délicats, ne livrant à la curiosité que les plus drôles. Un large emploi de l'anonyme, comme vous allez voir, arme féminine très usitée et ici, du reste, parfaitement légitime.

D'abord un témoignage hardi de reconnaissance :

Combien je vous sais gré, Monsieur, de ne pas avoir fondé notre prétendue incapacité sur l'éternel argument des devoirs et des empêchements de la maternité : la grossesse et l'allaitement, — raisons si sottes quand il s'agit de femmes qui, comme nous artistes, n'ont pas d'enfants ou n'en ont que lorsqu'elles veulent bien en avoir.

UNE ARTISTE STÉRILE.

Voici un vœu qui nous touche beaucoup :

Comment se fait-il que vous soyez si bien renseigné sur nous ? Vous seriez-vous déguisé pour surprendre nos mystères ? J'espère pour vous que vous ne vous êtes pas déguisé trop.

SAPHO.

Rassurez-vous, illustre amie. Pour tout apprendre, se déguiser au point que vous supposez eût été maladroit.

Pour les gens fort en anatomie, *il n'y a qu'un sexe*, Monsieur. Un homme et une femme sont si bien la même chose, qu'on les a de tous temps considérés comme les deux moitiés d'un même tout. Un homme est une femme exagérée. Une femme est un homme mal réussi. Ce qu'il manque d'un côté, ce qu'il y a de trop de l'autre, pèse si peu que vraiment ce n'est pas la peine de bâtir des théories sur pareille aiguille.

UNE ÉLÈVE EN MÉDECINE.

C'est pourtant sur cette aiguille que va le monde, chère doctoresse future. Vous savez la chanson :

Il n'y a qu'ça! Il n'y a qu'ça!
Tant que la terre tournera,
Tant que le monde durera.

Madame Prudhomme s'en est mêlée. Ci son poulet :

Vos deux cercles concentriques, votre grand et votre petit rayon, votre centre, et surtout votre trajectoire me font l'effet d'autant de sous-entendus obscènes. Je n'ai su que dire à ma fille qui m'a interrogée là-dessus. Veuillez cesser de m'envoyer votre journal.

VOTRE DÉSABONNÉE POUR LA VIE.

Est-ce que ce n'est pas votre époux, Madame, qui nous a adressé le solennel avertissement suivant :

L'auteur anonyme de votre étude sur les peintresses est un petit-frère. Cela ne se prouve pas, cela se sent. Il a sans doute éprouvé le besoin de se venger des coups qu'il a reçus lors de la grandiose manifestation par laquelle Bruxelles a vengé le libéralisme outragé. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de surveiller votre personnel. Il est sur une mauvaise pente.

UN MEMBRE DE L'ASSOCIATION LIBÉRALE.

Ce n'est pas le seul qui ait vu une question politique dans notre consciencieuse étude. Le daltonisme clérico-doctrinaire sévit, on le sait, avec une rage qui laisse bien loin le choléra. Jugez. Voici un cas d'intoxication féminine :

Votre attitude est infâme. Vous choisissez, pour attaquer l'enseignement supérieur pour dames, le moment où la loi scolaire est votée. Vous êtes vendu aux cléricaux. Les femmes libérales vous crachent au visage. A bas la calotte!

UNE BACHELIÈRE.

Si tel est l'aboi de la femelle, voici l'aboi du mâle :

C'est probablement pour trois francs et un dîner que vous avez obtenu d'un sale rural à tête de pipe la saloperie que vous avez publiée dimanche dernier dans votre journal innommable. Comme vous auriez senti bon si l'on vous avait vidé sur la tête, place de la Bourse, votre dépotoir hebdomadaire. Mais patience. Il en reste. Attends je viens.

LE BOURREAU DES GROSSES CAISSES.

C'est bien le style politique, hein! *Paulo minora canamus*. Hâtons-nous de revenir à de moindres clameurs :

Psyché vit encore, Monsieur. Elle attend l'amour. Elle désire apprendre. Mais où, avec qui? Vous n'en dites rien. Prière de me renseigner poste restante.

PSYCHÉ.

Allez à la poste restante, belle enfant. La réponse y est.

Votre article sur les femmes-artistes n'est pas de vous. Il est polisson et spirituel. Donc c'est d'Armand Sylvestre ou de Catulle Mendès. Pourquoi ne pas le dire. Cela vous procurerait des abonnées dans notre monde.

UNE LISEUSE DU *Gil-Blas*.

L'article est bien de nous. Polisson et spirituel! Nous n'acceptons que la moitié du compliment, charmante inconnue.

Rassurez-vous, Monsieur, nous n'apprenons rien aux cours supérieurs pour dames. Les professeurs sont laids et ils parlent mal. Ah! si c'était Bellac!

UNE DÉSILLUSIONNÉE.

Nous l'avions bien prédit. Jamais Bellac ne fut frère d'Antinoüs. Cherchez ailleurs, sensuelle sentimentale que vous êtes.

Enfin la lettre d'un revenant :

Pourquoi ne pas m'avoir citée dans la série de vos viragos illustres? J'avais pourtant les signes caractéristiques que vous indiquez : barbe, habitude du costume masculin et du juron : mes caméniers secrets en pourraient témoigner.

LA PAPESSE JEANNE.

Vos caméniers sont morts comme vous, grande impie à qui l'on doit l'invention d'un banc d'épreuve célèbre, destiné à empêcher le retour de vos pareilles sur le siège de saint Pierre.

Qu'en dites-vous, lectrices? Vous surtout, les coupables qui ne supposiez pas sans doute que tant de flèches seraient venues se planter dans la cible à côté de la vôtre. C'est avec plaisir que nous jouons ce rôle de saint Sébastien. Continuez de grâce.

Mais après cet intermède, il faut revenir au sérieux de notre propos. Le Salon a beau être insipide, il en faut parler.

Que les artistes-femmes soient de l'une ou l'autre des deux catégories que nous indiquions dans notre précédent article, c'est-à-dire de vraies femmes ou des contrefaçons, des Psychés ou des Saphos, des bachelettes ou des bachelières, il est une recommandation d'hygiène que nous considérons comme essentielle pour elles et que beaucoup négligent par des considérations de réserve mondaine : c'est la fréquentation assidue des artistes et du milieu artistique. Sans la pratique de cette règle de vie, toujours elles avortent..., pardon, jamais elles n'éclosent.

Le bourgeois, de haute ou petite volée (on a vu par la nomenclature que nous avons donnée que le *high-life* ne dédaigne nullement la brosse), le bourgeois qui permet la peinture à sa fille est vraiment plaisant dans les contradictions où le lance cette témérité. Il est ravi d'avoir sous son toit quelque chose qui ressemble à une artiste; cela lui donne un air d'homme à larges vues, d'homme *en avance sur son siècle*, qui émoustille sa vanité; mais, à l'exception de quelques perruques officiellement et académiquement brévetées, représentant dans toute leur stérile platitude les préjugés des écoles séniles, il écartera avec horreur tout ce qui tient au monde artistique. Jamais (ce serait à son avis une sorte d'atteinte à la virginité), la jeune personne n'entrera dans un de ces ateliers où l'art vit véritablement, où il grandit avec ses originalités et ses audaces. Les hommes d'initiative et d'énergie qui mènent le mouvement seront soigneusement évités comme de dangereux, de très dangereux personnages. Toutes les idées

neuves seront représentées comme contraires à la réserve et au decorum qui sont la caractéristique des gens dits (par eux-mêmes, il est vrai) distingués. Et c'est dans le bouillon, ainsi dégraissé, que mijotera la débutante.

Ce système est absolument délétère. Le progrès de l'art, dans son ensemble comme pour les individus, est la résultante d'une combinaison d'efforts, d'un échange constant de hardiesses, d'une action et d'une réaction réciproques de toutes les intelligences, de tous les tempéraments. Il faut de toute nécessité se jeter dans cette effervescence pour participer de l'avancée générale. Les hommes n'hésitent pas, les femmes au contraire ne s'y risquent pour ainsi dire jamais. Elles font de l'art *dans le sein de leur famille*. Elles en demeurent impuissantes ou médiocres toute leur vie. Celles-là seulement qui brisent les harnais et cassent les brancards dans lesquels on les a bridées comme des mules dociles, ont chance de ne pas subir cet amoindrissement.

Et ajoutons qu'il ne suffit pas, comme c'est actuellement la mode, de fréquenter un de ces ateliers, mi-poulailliers, mi-salons, dans lesquels un malin sur le retour réunit un agréable troupeau de jouvencelles auxquelles il enseigne ce qu'il nomme sa manière. Ces succursales des classes de certains Conservatoires où nos apprenties musiciennes *ne conservent rien du tout*, comme disait en larmoyant la mère de l'une d'elles, sont un piètre moyen d'obtenir l'aimantation nécessaire qui vous manque à presque toutes, peintresses auxquelles je m'adresse. Il faut davantage ou plutôt tout autre chose. Il faut vous jeter résolument dans cette active cohue où s'agitent, clament, bataillent tous les intransigeants de la peinture, de la sculpture, de la musique, de la littérature, tous ces diables dont on vous à fait peur et qui seuls peuvent vous donner l'élan, l'entrain, la verve, le développement personnel sans lequel vous ne serez jamais que d'insignifiantes boulangères de petits pains. On vous les représente comme de terribles et débraillés soldats d'aventure. Rien n'est moins vrai. La plupart sont rangés, beaucoup sont timides, presque tous manquent de l'audace par laquelle les vieux renards officiels parviennent à croquer les ouailles sans effaroucher ni elles-mêmes, ni leurs papas, ni leurs mamans. Et ils ont ce qui manque aux arrivés sous la direction et la protection desquels on vous met : la flamme, l'indépendance, la recherche de l'inconnu, la volonté âpre et tenace de sortir des plates-bandes où les légumes bien sarclés poussent méthodiquement.

Et si maintenant quelqu'un me dit : « Assez de généralités. Parlez-nous des tableaux de ces dames tels qu'on les voit présentement au Salon, » je dirai : « Allez au Salon, regardez les tableaux de ces dames, et vérifiez vous-même si mes principes ne sont pas vrais. »

Dans leur ensemble, ces œuvres ne sont-elles pas d'une infériorité indiscutable. Croyez-m'en, le motif principal en est dans l'isolement idiot où on maintient leurs auteurs, à prétexte d'une décence qui n'a rien à voir en ces questions. Les œuvres qui sortent de l'ordinaire ont pour auteurs des femmes qui notoirement se sont affranchies de cette servitude et vivent librement et honnêtement la vie artistique, admettant autour d'elles cette *mauvaise société* redoutée de M. Prudhomme. N'est-il pas navrant d'autre part de voir telle artiste qu'on sait magnifiquement douée, ne pouvoir se dépêtrer des fanges où la tient plongée la niaise prudence de son entourage qui croit encore, comme il y a quarante ans, qu'une vertu est à jamais compromise quand on l'a vue avec un peintre ou un écrivain qui n'est pas absolument un roquantin ou un Géronte? Et quant aux lycées d'art, exploités par un monsieur, considéré comme très sûr, oh! mais très sûr, qui n'a pas souri en voyant toutes les élèves peindre suivant l'unique recette recommandée par le maître et produire ces œuvres fongibles dont chacune trouve son équivalent dans sa voisine?

Voulez-vous d'autre part apprécier s'il est exact que ces dames sont faites pour les sujets paisibles que j'énumérais dernièrement. Procédez au relevé de leurs toiles. Il y en a soixante-cinq belges : d'abord vingt-six tableaux de fleurs ou accessoires; la proportion est forte; ces dames rendent ainsi elles-mêmes justice à leurs aptitudes féminines particulières. C'est dans cette catégorie qu'on trouve les meilleures choses, les beaux, très beaux *Coquelicots* et la *Nature morte* d'Anna Boch, les trois tableaux de Georgette Meunier qui décidément prend possession d'elle-même avec beaucoup de virtuosité, les *Pivoines*, les *Genets et Giroflées* d'Emma De Vigne.

Ensuite dix-neuf paysages, notamment l'*Escaut à Bornhem* de Louise Heger, dont la puissante nature artistique semble emprisonnée dans la gêne de ces conventions dont nous parlions tantôt; le *Village dans les Dunes* d'Anna Boch, manquant quelque peu d'accent, mais qui, ajouté à ses autres toiles, place décidément la vaillante artiste au premier rang de nos peintresses : c'est le résultat et la légitime récompense de son indépendance et de sa ténacité; *En juin, à Chin* de Gabrielle de Villers, gauche encore, mais dénotant de l'éclat, de l'ardeur, un désir d'épanouissement qui fait dire involontairement : Mais allez donc! allez donc! risquez-vous, en avant, moquez-vous des prudents qui vous retiennent. Puis dix portraits, huit tableaux de genre, un tableau d'animaux, une marine. Dans ce genre, c'est Alix d'Anethan que réussit le mieux; *Les premières communiantes* et *Au parc*

Monceau sont deux sujets qui rentrent dans ceux que nous considérons comme propres au génie féminin ; ils sont traités avec grâce, charme et naïveté.

Et, reprenant l'appréciation dans leur ensemble de ces cinq douzaines et demie de peintures, s'il y a quelque toile qui semble plus virile, tâchez de connaître celle dont elle émane, et vérifiez si ce n'est pas un demi-garçon. Et quant aux autres, dites franchement si au fur et à mesure que le sujet devient plus grave, plus masculin, le mérite ne diminue pas. Oui, oui, allez voir. Je ne crains pas l'expérience. Elle est d'une efficacité si frappante, si convaincante, si inquiétante pour qui croit à l'égalité artistique des deux sexes qu'elle suffit à convertir. Et elle devient alors consolante parce qu'elle sert à remettre les choses dans le bon chemin et à montrer à ces chères et charmantes femmes quel est le vrai domaine d'où leur peinture ne doit pas essayer de sortir et où elles ont toutes les chances de conquérir à bon droit cette admiration que leur donnent si volontiers ceux qui les regardent comme la source de ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

Pierrot lunaire

Rondels Bergamasques, par Albert Giraud. — Paris, Alphonse Lemerre, 1884.

Ce volume souvent annoncé, longtemps attendu, dont des fragments ont paru dans *la Jeune Belgique*, vient d'être mis en vente.

La dédicace à Iwan Gilkin en explique avec crânerie la tendance :

« Je te dédie mes rondels — poète que tu es ! Tu as assisté à « leur éclosion, et plus d'un devrait être signé de ton nom, puis- « que tu les as « parlés » en nos heures exquises de dilettan- « tisme, alors que les cheveux ne se coupaient pas en quatre — « ce qui est élémentaire — mais en mille, et nous semblaient « encore aussi gros que des câbles. Tels quels, les voici, ces « poèmes de luxe. Je n'y ai point, comme disent les auteurs « modestes, « analysé mon siècle », ni moralisé à la protestante, « me contentant d'affirmer, au milieu de la plaie moderne des « photographes littéraires, un droit que tous les deux nous reven- « diquons avec insolence — le droit du poète à la fantaise lyri- « que ».

Avez-vous, lecteur, entendu contester le droit du poète à la fantaisie lyrique ? Non, n'est-ce pas, ni moi non plus. Vous avez seulement, si je ne me trompe, entendu une école soutenir que dans le roman-prose il était temps de s'essayer à reproduire la vérité des mœurs et de la vie contemporaine, ce qu'Albert Giraud nomme, avec un exclusivisme juvénile, *la plaie moderne des photographes littéraires*. Vous avez aussi probablement ouï prétendre que la fantaisie pure, toute charmante qu'elle est et digne d'être louée, n'a droit qu'à une place secondaire dans la hiérarchie des œuvres d'art ? Et voilà tout.

Point n'est donc besoin *d'insolence* aux poètes pour user du droit de faire de la fantaisie lyrique. Dès qu'elle est réussie et qu'elle se tient à son rang, tous nous l'accueillerons avec empressement, avec joie, avec les honneurs qui lui sont dus. Il ne nous déplaît pas, du reste, de voir un jeune prendre en ses débuts ces airs de provocation, qui, s'ils sont agaçants pour les uns, dénotent pour les autres l'audace et l'entêtement qui sont les marques les plus sûres de l'originalité.

Les cinquante rondels bergamasques de *Pierrot Lunaire* sont-ils réussis ?

A notre avis, oui. Quelques-uns sont même excellents. Presque tous très originaux de conception et habilement tournés. Ils dénotent avec intensité une remarquable aptitude à sortir du convenu, à trouver l'image nouvelle et ingénieuse, parfois profonde. Albert Giraud peut hardiment continuer à se qualifier poète et à porter la couronne qu'il se décerne à soi-même dans la dédicace en même temps qu'à son ami Gilkin. Il exhibe des titres incontestables à l'appui.

Son recueil sera très goûté par quiconque aime les cheveux coupés en quatre (il dit les avoir coupés en mille, mais ceci semble une gasconnade destinée à mieux affirmer la fantaisie lyrique), puis patiemment tressés, enroulés, combinés de manière à construire ces légers ouvrages dans lesquels on admire l'adresse, la finesse, la virtuosité délicate de l'ouvrier. A ce point de vue, le résultat obtenu est vraiment singulier, et les surprises agréables pour l'esprit abondent.

Même pour ceux qui, moins bien doués apparemment, trouvent ces divertissements un peu puérils, et, lisant le volume, avec agrément, sont néanmoins d'avis qu'il ne laisse pas assez dans le souvenir, il y a là l'évident témoignage d'un tempérament littéraire exceptionnel, d'un esprit d'une acuité admirable, d'un écrivain de race. A ce titre nous saluons de tout cœur l'œuvre nouvelle du jeune maître qui nous avait déjà donné dans *le Scribe*, une occasion d'apprécier ce qu'il promet à la prose.

Voici deux échantillons de cette poésie étroitement enfermée dans la jolie petite bouteille du rondel. Il faut déboucher à des heures différentes ces cinquante flacons de senteurs. Quand on renifle leurs cinq dixains sans intervalles, on est entraîné à trouver que c'est quelque peu monotone.... sauf pour les archi-raffinés, s'entend, parmi lesquels nous ne nous flattons pas d'être comptés.

Départ de Pierrot.

Un rayon de Lune est la rame,
Un blanc nénuphar la chaloupe ;
Il regagne, la brise en poupe,
Sur un fleuve pâle, Bergame.

Le flot chante une humide gamme
Sous la nacelle qui le coupe.

Un rayon de Lune est la rame,
Un blanc nénuphar la chaloupe.

Le seigneur-roi du mimodrame
Redresse fièrement sa houppe :
Comme du punch dans une coupe,
Le vague horizon vert s'enflamme.
— Un rayon de Lune est la rame.

Brosseur de lune.

Un très pâle rayon de Lune
Sur le dos de son habit noir,
Pierrot-Millette sort le soir
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune :
Il s'inspecte, et finit par voir
Un très pâle rayon de Lune
Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une
Tache de plâtre, et sans espoir,
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de Lune!

C'est très bien cela, n'est-ce pas? très artiste. L'auteur de ces joyaux si finement ciselés a en lui de grandes ressources et nous l'acceptons comme une grande espérance. Pas un grain, pas une poussière de banalité.

Et maintenant que vous avez brillamment affirmé les droits *éternels* de la fantaisie lyrique, vaillant jeune homme, êtes-vous capable d'autre chose? Nous n'en doutons pas. Voici que vous avez jeté aux échos des vocalises littéraires, des trilles, des notes pointées, des cocottes. On vous a applaudi. Mais si vous êtes d'avis qu'en musique cette virtuosité est d'un art inférieur, pourquoi penseriez-vous autrement en poésie.

L'ART ET LA POLITIQUE

Jeune Belgique! Jeune Belgique! Vous politiquez.

Votre dernier numéro, bourré de bonnes choses, du reste, contient aussi la reproduction d'une polémique, sentant fortement le roussi clérico-doctrinaire, entre *le Patriote* et *la Réforme*.

Qu'est-ce que cela vient faire chez vous?

La réponse au *Patriote* est certes très réussie comme attrapade entre pierrot et débardeur, une nuit de carnaval. Très bien envoyés les trognons de pommes.

Mais pourquoi tenir les attaques contre l'*Hystérique* de Camille Lemonnier comme spéciales au cléricalisme? Ne voyez-vous pas que c'est l'expression de la vieille haine bourgeoise et doctrinaire contre tout ce qui est hardi, agressif, original. *Le Patriote* a pris la parole; à son défaut n'importe quel journal de l'autre clan l'eût fait.

Et vous en prenez occasion pour tomber *sur le Ministère!* comme si au lieu d'être *la Jeune Belgique* vous étiez la première *Jeune Garde* venue.

Seriez-vous aussi atteinte de la démonomanie qui donne à la Belgique entière l'horrible danse macabre à laquelle nous assistons.

Prenez des précautions. Etablissez un cordon sanitaire. Prescrivez des quarantaines. Faites des fumigations.

Vous représentez la jeunesse, l'avenir, la témérité, la crânerie contre la décrépitude sénile, le passé, la peur laxative, la courtisanerie piteuse.

Ces misères sont de tous les partis et vos qualités aussi. Libéraux et catholiques ont des jeunes hommes comme vous, ils ont aussi des podagres comme ceux que vous houspillez.

N'oubliez donc pas ça.

Quand on voit les noms qui signent chez vous, de toutes les nuances, mais s'unissant pour l'assaut aux officiels et aux académiques, on se demande comment la porte a pu s'ouvrir pour donner entrée au compère et à la commère qui s'étaient crêpé la barbe et le chignon ailleurs, et leur faire recommencer cette bataille de chien hargneux.

Vous avez adopté pour devise: *Ne crains*. Le farouche Emile Verhaeren vient de la compléter par cette autre : *Et maintenant tapons!* Très bien. Mais ça va-t-il devenir des cris de guerre prêtrophobes?

Non, n'est-ce pas? Ce serait trop bête. *La Jeune Belgique* succursale de la presse politique. Quel comble!

LES XX ET LE MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS

Le secrétaire des *XX* avait demandé à M. Beernaert la disposition de deux salles du Palais des Beaux-Arts pour la prochaine exposition du cercle intransigeant.

Le Ministre vient de répondre :

Bruxelles, le 20 septembre 1884.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que divers projets étant à l'étude concernant l'appropriation des locaux du Palais des Beaux-Arts, il m'est actuellement impossible de donner suite à votre lettre du 20 écoulé demandant de disposer des salles nos 11 et 12 de ce Palais, pour y organiser, en février prochain, l'Exposition du Cercle « *Les XX* ».

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre,
A. BEERNAERT.

M. Beernaert, très ami des arts, très large d'ordinaire dans ses vues à leur sujet, sait-il que l'an dernier un des Zoïles qui affichaient leur antipathie pour les *XX*, prédisait, avec des airs de personnage bien informé, que ceux-ci n'obtiendraient plus place au Palais des Beaux-Arts? Sait-il que s'il persistait dans son refus, il serait inconsciemment un polichinelle dont on tire la ficelle pour réaliser cette prophétie.

Si l'excuse est sincère, il faut s'incliner. Mais gare si ce n'est qu'un prétexte imaginé par les bureaux des Beaux-Arts pour faire sa partie dans la petite persécution dont on poursuit, sans résultat du reste, le groupe qui a pris pour devise : *Pas de concession au public, pas de courtisanerie au pouvoir.*

Il est entendu que M. Beernaert, s'IL PERSISTE, ne concédera à nul autre la faveur qu'il vient de refuser aux *XX*.

Ce serait drôle pourtant d'avoir un Palais des Beaux-Arts et de ne pouvoir s'en servir pendant tout l'hiver prochain.

Les blessés de Septembre, avec une impartialité stupéfiante par le temps qui court, ont osé dire cette semaine, par l'organe de leur président, sur les tombes de la Place des Martyrs : « Enfin! Les légitimes réclamations si longtemps écartées par le « pouvoir, viennent d'être accueillies avec tant de bienveillance, « que nous pouvons espérer que l'année ne s'écoulera pas sans « qu'entière justice nous soit rendue ». La *Chronique* qui reproduit le discours où se trouve cette phrase si gracieuse pour le nouveau ministère, ajoute (est-ce assez drôle?) : « Les combat- « tants font le tour de la galerie... La foule les acclame... et leur « fait une nombreuse escorte ».

Et bien, Monsieur le Ministre, allez-vous faire que les *XX* seront moins contents que les blessés de Septembre? Voyez, le public a acclamé ceux-ci après qu'ils avaient rendu justice à l'équité du nouveau ministère. Voilà qui est encourageant! Ne vous laissez donc pas manipuler par vos sous-ordres. Pour ceux qui connaissent le dessous des cartes, c'est si humiliant que de devenir, à votre insu, l'instrument des mesquines rancunes d'un conciliabule de mamamouchis. Vous savez bien qu'on n'arrête pas dans les arts les mouvements en avant; ils passent en culbutant ceux qui veulent leur barrer la route et les culbutes qu'ils leur font faire sont souvent fort drôles. Admettez donc toutes les tentatives : les artistes, qui haïssent la politique parce qu'elle est le réservoir du mauvais goût, sauront vous rendre justice; ils ne sont d'aucun parti quand il s'agit de leur art.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Ecole de piano du Conservatoire royal de Bruxelles.
Livraisons I, II, III.

Nous recevons les premières livraisons d'un ouvrage entrepris par M. Auguste Dupont, professeur supérieur au Conservatoire de Bruxelles, avec la collaboration de M. Gustave Sandré, professeur d'harmonie pratique au même établissement.

Cette publication, magnifiquement imprimée et gravée par les éditeurs Breitkopf et Härtel, est une réédition d'œuvres classiques des maîtres anciens et modernes, choisies parmi les meilleures et les plus favorables à l'étude du piano.

Comme le dit l'auteur dans un avant-propos, l'œuvre a un but pédagogique; elle constituera dans son ensemble une sorte de résumé des principes appliqués par lui pendant sa carrière dans l'enseignement.

M. Auguste Dupont accompagne chaque morceau d'indications sur les mouvements, de nuances et de signes d'accentuation, d'observations sur le moyen de vaincre certaines difficultés, etc. Il a soigneusement doigté les divers morceaux qu'il a réunis et a noté les agréments, mordants, etc., au sujet de l'exécution desquels, on le sait, les musiciens sont rarement d'accord : il a consulté, pour résoudre les difficultés que fait naître l'interprétation des signes d'ornements, à des ouvrages techniques.

On peut donc espérer, étant donné la conscience que M. Auguste Dupont apporte à chacun de ses travaux, que l'édition qu'il publie présentera toute garantie au point de vue de l'exactitude des textes. Quant aux nuances, aux accentuations, aux liaisons, etc., il est grave et périlleux de les ajouter à des compositions qui n'en portent pas. Czerny et Bülow, les annotateurs les plus autorisés de Bach, pour n'en citer qu'un exemple, ne se sont aventurés à inscrire des nuances qu'en les plaçant entre parenthèses.

M. Dupont adopte un autre procédé : il place, au dessus du texte interprété, le texte ancien, en petites notes, dans sa forme fruste. C'est là une excellente disposition. Il est regrettable que l'auteur ne l'applique qu'à quelques-unes des œuvres qu'il publie. On se demande pourquoi cette restriction.

Ce système présente, en effet, un double avantage. Il facilite le contrôle pour les sceptiques, — il y en a toujours ! — et donne aux élèves l'occasion d'apprendre comment il faut interpréter la musique ancienne selon les leçons du professeur érudit et expérimenté de la classe de piano.

Un choix de pièces pour la virginale et le clavecin, de clavecinistes anglais, italiens et français a été mis en vente. Scarlatti, Bach, Hændel, Philippe-Emmanuel Bach, viendront ensuite, puis Haydn, Mozart, Clementi, etc., jusqu'à Chopin, dont quelques œuvres, nocturnes, mazurkas et valses, composeront la quarantième livraison de l'*Ecole de piano du Conservatoire de Bruxelles*.

PETITE CHRONIQUE

On s'occupe beaucoup dans le monde artistique, dit *La Réforme*, de l'incident Georges Van der Straeten. On sait que la commission du Salon de Bruxelles a fait enlever une statuette de notre concitoyen, intitulée *Fantasia*, d'abord acceptée par la commission de placement. Jusqu'ici M. Van der Straeten ignore quelle raison a dicté l'arrêt passablement arbitraire qui l'atteint dans ses intérêts et, de plus, dans sa réputation, car le public, au courant seulement de la décision, est enclin à supposer que l'œuvre interdite choquait les mœurs, ce qui n'est pas du tout le cas. C'est la modernité de la statuette de M. Van der Straeten qui a choqué le classicisme de certains Aristarques. Au lieu de modeler une Vénus, le jeune sculpteur a rendu les allures et le costume d'une beauté à la mode; le pouf et le chapeau en cabriolet, très acceptables en peinture, ne peuvent être, paraît-il, tolérés en terre cuite ni en bronze.

M. Van der Straeten, après s'être adressé au président de la commission sans avoir obtenu de réponse, s'est tourné vers M. Beernaert, ministre de l'industrie, de l'agriculture et des beaux-arts ; jusqu'ici, de ce côté non plus, le plaignant n'a obtenu aucun éclaircissement. L'incident est curieux, surtout si, comme la *Fédération* l'affirme, il y a lieu de croire que la décision qui lèse M. Van der Straeten émane d'un seul membre de la commission.

Nous lisons dans le *Ménestrel :* Après avoir été représenté successivement à Venise, Rome, Florence et Turin, voici que le *Rienzi* de Richard Wagner vient de faire son apparition à Milan, au théâtre Dal Verme. L'œuvre, on le sait, n'est pas caractéristique au point de vue des doctrines et des théories du » réformateur » allemand, car elle est une de ses premières compositions, et elle date de sa plus grande jeunesse. Le public milanais semble lui avoir fait un accueil favorable, tout au moins le premier soir, ce qui n'empêche pas la critique de faire à son sujet les plus expresses réserves. Q'arriverait-il dons si l'on jouait *Parsifal* à Milan? Gabrielle Krauss, de passage à Milan, assistait dans une loge à cette première représentation de *Rienzi* au Dal Verme.

On annonce de Lucerne le suicide du pianiste et compositeur russe Joseph Rubinstein, parent éloigné d'Antoine Rubinstein.

Joseph Rubinstein n'était âgé que de trente-cinq ans. Il s'est tué par découragement, ne pouvant pas, malgré tous ses efforts, parvenir à la renommée. Il était excellent pianiste, mais compositeur médiocre. C'est lui qui a transcrit pour le piano la partition de *Parsifal,* de Richard Wagner, dont il a été le commensal à Bayreuth.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

EN VENTE
à la Maison Félix CALLEWAERT, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

DE LA JUSTICE ET DE LA DISCIPLINE
dans les armées à Rome et au moyen-âge,
PAR
Jules BOUQUIÉ,
Auditeur militaire du Brabant.
Un beau volume in 8° de 600 pages, sur grand papier de luxe.
PRIX : **10** FRANCS.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE
BREITKOPF & HÄRTEL
BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR
SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719
Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.
Spécialité : Musique classique et sérieuse
GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE
Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur
46, Rue du Nord, Bruxelles
CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.
SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION
BRUXELLES
rue Thérésienne, 6
GUNTHER
Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix
EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.
R. BERTRAM
10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES
(**Ancienne maison Meynne**).
ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE Deswarte
28, RUE DE LA VIOLETTE
BRUXELLES.
Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.
TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.
BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, PUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.
RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.
COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.
BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes
PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.
COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 METRES.
Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La Maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 40. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES DIMANCHE 5 OCTOBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Cinquième article. *La jeune école.* — LIVRES NOUVEAUX. *Jours de solitude*, par Octave Pirmez, édition posthume. — CORRESPONDANCE. *Les femmes artistes.* — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Cinquième article.

LA JEUNE ÉCOLE

« Les Jeunes! Qu'est-ce que c'est que ça? » demandait un grison académique. — « Parmi ces jeunes il y en a d'aussi vieux que vous, » lui répondit-on. Sur quoi il reprit : « Est-ce assez ridicule! » Et il s'en alla, racontant que ces jeunes étaient des vieux! Et le clan officiel de faire là-dessus des plaisanteries lourdes dont il a la spécialité. Et le groupe des disciples qu'on y domestique de se mettre à goguenarder à son tour : « Tu sais, la jeune école? il y a là dedans Vogels, un barbon. »

Bêtise ou mauvaise foi, il faut reconnaître que le groupe des arriérés, chefs et pupilles, est *dur à la comprenure* comme disait Martine. Il continue la tradition du naïf célèbre qui prenait le Pirée pour un homme. O simples d'esprit! quand on dit LA JEUNE ECOLE cela s'applique à l'art qu'elle professe et non aux individualités qui la composent. De même quand on vous appelle LES VIEUX cela comprend même les plus imberbes parmi ceux qui traînent leurs brosses à travers les poncifs représentant en peinture ce qui serait dans la politique d'aujourd'hui les doctrines de 1835. Vogels est un jeune évidemment. Si Dubois vivait, il serait un jeune. De même parmi les disparus, Boulenger, De Groux, Chabry, Sacré. Et parmi les vivants, Baron, Heymans, Terlinden, Asselbergs, Verwée, Hermans, Van Camp, Rosseels, Stobbaerts sont des jeunes. Et, d'autre part, il faut tenir pour vieux, archi-vieux..... je ne nomme pas; regardez parmi vous; voyez les coqs qu'on élève dans votre basse-cour, dont le chant devient grêle, dont la crête perd sa rubescence, dont les éperons mollissent.

Combien de fois encore faudra-t-il vous répéter que l'art jeune c'est celui qui se dégage des liens dans lesquels veut le maintenir cette étonnante manie, spéciale au dix-neuvième siècle, qui considère la routine académique comme le formulaire définitif du Beau, qui ne prétend pas qu'on en sorte, qui a sacré définitivement grands hommes quelques ganaches, incarnations de ses préjugés, à qui elle fait imperturbablement des triomphes pour des œuvres piteuses; qui, maîtresse du pouvoir, du budget, des places, grâce au fonctionnement du gouvernement bourgeois censitaire, donne ce spectacle inconnu aux époques antérieures, d'un monde officiel ne comprenant et ne protégeant en fait d'art, à de rares exceptions près, que les banalités et les médiocrités; qui, sans cesse, s'efforce d'attirer dans sa pétaudière débilitante les nouveaux venus par la séduction ou par la crainte; qui proclame effrontément que sans son appui, l'artiste végète toujours et qui le

prouve en mettant en quarantaine quiconque lui résiste, l'excluant des expositions. ou, s'il l'y admet, plaçant ses œuvres de manière à les compromettre; en lançant contre lui une presse mercenaire; en le contraignant à végéter toute sa vie, en le réduisant à la misère, en le faisant, s'il le peut, mourir de faim.

Oui, on nomme la JEUNE ECOLE celle à qui est venue la périlleuse volonté de résister à cette conspiration; celle qui affirme l'indépendance de l'artiste non seulement vis-à-vis des pachas qui s'irritent dès qu'on manque de servilité envers eux, mais surtout vis-à-vis de l'art démodé qu'ils affectionnent; celle qui veut être de son temps, qui regarde non pas derrière elle pour essayer de copier et de renouveler un passé fini, mais autour d'elle pour exprimer ses contemporains; l'école enfin qui se compose d'individualités libres, originales jusqu'à la sauvagerie, et non pas d'animaux apprivoisés, répétant les cabrioles et les gestes qu'on leur apprend en leur présentant, comme morceaux de sucre, les petits bénéfices variés, les protections, les cajoleries que le gros bataillon des repus dispense à ceux qui consentent à le prendre au sérieux et à l'encenser.

Quoi d'étonnant donc à ce qu'on rencontre parmi ces *jeunes*, au premier rang des intransigeants, ces vétérans qui, depuis trente ans et plus, ont mené chez nous la bataille, la déclarant avec audace à l'époque où Millet, Rousseau, Courbet la commençaient en France. Oui, ils y sont, on les y rencontre comme chefs. C'est d'une question de caractère et de doctrine qu'il s'agit et non pas d'une question d'âge. Voyez-vous ces malins qui viennent poser leurs objections contre ces observations si simples en exhibant des actes de l'état-civil. Etes-vous libres ou asservis? Voilà ce que nous vous demandons. Avez-vous un art propre ou remâchez-vous les lieux communs sur lesquels vos prédécesseurs se sont déjà usé les dents? Faites-vous œuvre de spontanéité, d'initiative ou n'êtes-vous que des pasticheurs? Quand vous aurez peint et repeint toute votre existence, y aura-t-il quelque chose de neuf, ou n'aura-t-on qu'une dixième, une vingtième, une trentième édition d'une histoire dès longtemps épuisée, moins bonne, moins vivante, laissant perfluer, comme une humeur fade et nauséabonde, l'ennui des répétitions interminables?

Ce n'est même pas absolument une question de talent. Les jeunes n'ont pas, comme vous le clamez à tout propos, la prétention de faire tous bien, très bien, seuls bien. Leurs aptitudes ont des degrés divers et parmi eux il y a des maladroits, voire des incapables. Nous avons toujours su le leur dire. Chez vous, d'autre part, il y a, surtout il y a eu, des hommes de mérite. Tout au plus peut-on dire que chez les premiers la proportion du mieux augmente incessamment tandis que chez vous elle décroît. Mais ce qu'il convient de considérer, ce sont ces allures de fierté et d'horreur pour la soumission, le convenu, l'artificiel. Même pour celui qui ne réussit pas dans ses efforts, l'exemple qu'il donne a une influence salutaire indéniable; il aide à l'évolution générale, il active le progrès. Qu'importe qu'il reste en arrière dans l'avancée commune? Qu'importe que ses œuvres doivent être sacrifiées? Le mouvement, dans les choses humaines, ne se constitue-t-il pas d'un écroulement perpétuel dans lequel ne subsistent que quelques productions d'élite? Cela n'empêche que le travail de l'ouvrier le plus humble, le moins bien doué contribue à l'élan de l'ensemble, quand celui qui s'y adonne est imbu des principes qui animent la masse, quand son cœur bat à l'unisson de ses frères plus heureux dans leurs succès.

Qu'il soit donc admis une fois pour toutes qu'il y a parmi les jeunes des vieux et qu'il y a parmi eux des incomplets. Et que ceux qui s'attaquent à cette vaillante phalange, laissant de côté leurs arguties, discutent, s'il le peuvent, la vraie question, celle de savoir si les principes de cette école sont funestes ou salutaires, quand ils les résument en cette triple formule: *Pas de concession au public, pas de courtisanerie au pouvoir, pas d'emprunt au passé.* Et qu'ils ajoutent : Nous voulons un art nouveau, et nous ne pouvons l'atteindre qu'en restant nous-mêmes. Il faut ne regarder que la nature et la rendre ensuite d'après nos sensations personnelles. Entre elle et nous, pas d'interposition de postiches pris à l'antiquité ou à nos prédécesseurs, pas de voile tissé de préjugés sur le canevas de la routine par des rabacheurs officiels.

Etre soi ! Arriver ainsi à l'originalité d'une expression artistique nouvelle! Quel noble programme! C'est pourtant celui qui fait hurler la séquelle des académiques. Et ici encore entendons-nous sur les mots. Ce terme *académique* lancé comme expression de mépris ne s'adresse pas à l'antiquité, mais au radotage de l'enseignement breveté. Il est utile de dissiper l'équivoque que l'on s'efforce de maintenir à cet égard pour triompher aisément de ce qu'on nomme une aveugle intransigeance.

Les académiques, disons-nous, s'indignent et entrent en rage dès qu'un artiste cherche à n'apparaître comme le reflet, comme la détrempe, comme le succédané de personne. On le taxe d'orgueilleuse présomption, d'audace insolente. En ne faisant pas comme les autres, il critique implicitement et blâme tout le monde. Donc tout le monde s'irrite et on le traite en conséquence. Voyez l'exclusion infligée à Ensor. Voyez les répugnances manifestées à Khnopff. Vous êtes beaucoup trop vous-mêmes, jeunes gens. Cela frise le scandale. On vous le fait bien voir.

Quoi pourtant de plus intéressant et de plus louable?

Quoi de plus séducteur s'il s'agit d'artistes qui, tels que les deux que nous venons de nommer, poussent déjà si loin la réussite. C'est difficile à discerner parce que cette nouveauté dérange les points de vue, bouleverse les habitudes de l'œil, culbute les conventions qui sont le banal aliment de la plupart des critiques. Mais de telles tentatives, même lorsqu'elles font hésiter, devraient être accueillies favorablement Il faudrait tout réunir pour favoriser leur épanouissement. Il sera toujours assez temps de les condamner si finalement elles avortent. Mais il est ridicule, il est attentatoire aux intérêts de l'art d'essayer de les étouffer à leurs débuts, alors que ce sont, en réalité, celles qui méritent le plus d'attirer l'attention et d'obtenir des ménagements.

L'artiste qui, entrant dans l'arène, refuse de monter les chevaux de manège qu'on lui présente et amène sa propre bête, hérissée, sauvage, étrange, doit inspirer dix fois plus de confiance que celui qui enfourche méthodiquement un roussin de l'écurie connue. Récemment Louise Breslau conversant de cette matière avec l'un de nous, disait : « Il faut tout oublier, ou plutôt il faudrait ne rien connaître ; nous devrions être comme de petits enfants, de tout petits enfants ». C'est, autrement exprimé, le mot de Courbet : « Je propose de fermer tous les musées pendant cinquante ans ». Il eût pu ajouter : Et les académies !

Un écrivain disait récemment avec pleine raison : L'art tout entier du moyen-âge, à travers toutes ses incorrections, toutes ses inexpériences, offre à certains égards une supériorité incontestable, sur l'art d'autres périodes plus savantes. Il vit franchement de sa propre vie, s'abandonne à ses impressions avec une franchise, une audace incomparables. Les peintres, par exemple, ignorent, pour la plupart, l'anatomie, la perspective, les lois des ombres, des lumières, des reflets ; ce sont là questions techniques dont le temps devait peu à peu amener la solution. Mais ils ont, sur leurs plus illustres successeurs, ce précieux avantage, qu'aucune forme, aucune formule de convention, aucune réminiscence de l'antiquité, ne vient s'interposer entre la nature et leurs propres impressions. De là ces physionomies si expressives, si parlantes, si *vues*, de leurs saints et de leurs madones, ces attitudes, cette onction si vraies dont nul souvenir de telle statue antique, de telle règle d'Aristote ne vient altérer la sincérité. En somme, les artistes du moyen-âge procédaient comme les artistes de l'antiquité elle-même ; ils avaient l'heureuse fortune de n'avoir ni guides, ni modèles ; ils étaient des « ancêtres ». Comme c'est vrai et bien dit ! Pourquoi en serait-il désormais autrement ?

Un autre malentendu que les adversaires de la poussée hardie qui seule maintient l'art national à son rang entretiennent avec une persistance agaçante, c'est que la Jeune école serait limitée à l'association qui a été fondée l'an dernier sous le titre les *XX*. Ils ont représenté ce groupe comme prétendant au monopole de l'art nouveau, et ils ont, dans une certaine mesure, réussi à susciter contre lui des mécontentements non seulement de la part de quelques-uns des intransigeants anciens, mais aussi de quelques-uns des intransigeants derniers venus qui n'en font point partie. C'est une absurdité ou une tactique de plus. Les *XX* sont assurément les plus intraitables, les plus audacieusement résolus à ne tenir aucun compte des admonestations officielles et des traditions vieillottes. Ils se sont réunis pour être mieux en mesure de résister à la persécution qu'on attire sur soi quand on affiche une telle prétention, et de proclamer avec éclat leur programme. On sait avec quel retentissement ils y sont parvenus. Cette poignée d'artistes au cœur vaillant est désormais le centre de la liberté artistique ; quelques timides en sont sortis quand ils ont compris qu'on risquait sa peau dans la compagnie de ces Franchimontois de la peinture et de la sculpture. Tant pis pour ces pusillanimes. On les a remplacés par des hommes qui sauront vaincre ou mourir. S'il en était quelques autres pris des mêmes venettes, ils s'en iront aussi, car il n'y faut que des éprouvés. Mais cela ne veut pas dire qu'ailleurs la Jeune Ecole, telle que nous l'avons définie, n'étend pas ses ramifications et n'a pas des représentants du meilleur aloi et d'une grande allure. Nous nommions tantôt les vétérans, fondateurs il y a vingt ans de l'*Art libre* : c'étaient les *XX* d'alors. Nous nous souvenons de leurs expositions, de leurs conciliabules au *Jardin de Flore*, de leur journal, de leurs téméritès, de leurs victoires. Nous nous souvenons aussi des haines qui se déchaînèrent contre eux, mais n'empêchèrent pas le triomphe de leurs idées. Nous pourrions, d'autre part, citer plusieurs membres de l'*Essor*, qui y sont mêlés, il est vrai, à une gangue de brosseurs vieux jeu : s'ils ne se sont pas affiliés aux *XX*, c'est apparemment parce qu'il n'est pas de leur tempérament de se lancer dans les situations extrêmes, dans ces combats d'avant-garde où les mauvais coups ne manquent jamais. Cela n'empêche pas qu'ils ne peignent fort bien et toujours nous avons su les en louer.

Telle est dans son ensemble cette JEUNE ÉCOLE au sujet de laquelle tant de préjugés ont cours. Fidèles au procédé que nous avons adopté dans ces comptes-rendus du Salon, nous avons insisté sur les généralités qui se rapportent à elle, croyant qu'il est plus utile cette fois de synthétiser que de s'arrêter aux détails pour donner, suivant la mode, l'aperçu descriptif des tableaux en l'accompagnant des phrases, bien usées, hélas ! composées en jargon d'atelier et reproduisant des formules qu'on tire toutes faites des cases du journalisme. L'heure est venue, semble-t-il, où les divers groupes

artistiques ont besoin de voir avec netteté les principes qui relient ceux qui les composent. Il règne beaucoup d'indécision. Des hommes qui au fond s'entendent, se croient parfois ennemis. On tire trop sur son voisin. Les véritables motifs de distinction sont mal aperçus. Les malins en profitent pour donner une sorte de renouveau au passé, car les vieilles gardes, elles, ne disputent jamais entre elles. Leur belle ordonnance, quelque surannée qu'elle soit, impose encore aux badauds et aux recrues : le succès de défilé qu'elles obtiennent sur la foule décourage ceux qui s'imaginent être isolés et leur fait venir on ne sait quels regrets de n'avoir pas marché avec elles dans leur cortège d'antiquailles, on ne sait quel désir d'emboîter le pas.

Car c'est là un des dangers les plus visibles de l'anarchie parmi les croyants de l'art nouveau et la justification éclatante de la formation des *XX*. Le Salon actuel, on l'a dit de toutes parts tant c'était évident, dénonce un fléchissement chez ceux qui, parmi les générations antérieures, étaient les plus fermes éléments de l'indépendance artistique. Tandis que leurs adversaires poursuivent avec une constance qui serait de l'effronterie si elle n'était pas de la bêtise, leurs piteuses traditions, eux semblent en proie aux doutes. Il nous serait pénible de citer par le menu les toiles où nous retrouvons d'admirables peintres au dessous d'eux-mêmes, faisant des concessions, redescendant inconsciemment, il faut le supposer, aux misères anciennes. Mais le fait est patent et il ne contribue pas peu à donner au Salon cet air marmiteux qui frappe tout le monde. La pensée de leur apparent isolement contribue fortement, croyons-nous, au relâchement, au découragement de cette milice jusqu'ici si énergique. Eh bien, qu'ils le sachent, cet isolement n'existe pas. Il y a tout au plus malentendu. L'art pour lequel ils ont toujours lutté est plus vivant que jamais. Ces jeunes gens aux allures brouillonnes qu'ils croient animés de l'envie de leur passer sur le corps, sont leurs admirateurs et leurs élèves, non pas, il est vrai, dans le sens d'imitateurs de leur manière, mais d'imitateurs fervents de leur fierté et de leur grand caractère. Ils ont trop noblement, eux, les anciens, montré comment on fait fi de l'art imposé pour qu'on ne leur en soit pas toujours reconnaissants. Ils demeurent les maîtres et les chefs. On ne discute pas leurs règles de vie artistique, on les adopte. On veut être comme eux insoumis et indomptables. Le sort que les officiels ont fait à Louis Dubois n'est pas un épouvantail, il en est qui rêvent de le subir à leur tour. Qu'ils reviennent donc à leur magistrale attitude, qu'ils marchent comme autrefois en tête de l'armée qui veut les suivre, qu'ils se préoccupent des disciples fraîchement arrivés, qu'une masse compacte se reforme, animée de la même foi, ayant les mêmes aversions et les mêmes amours. Cela suffira pour donner le coup de grâce à la nuée de perruquiers qui viennent de tenter une nouvelle invasion avec leurs essaims d'apprentis.

Dans notre prochain article nous examinerons de plus près les tentatives des plus originaux parmi les derniers venus.

Livres nouveaux

Jours de solitude, par Octave Pirmez. — Paris, Plon, 1884.

Une nouvelle édition posthume — des *Jours de solitude*, vient de paraître et nous rappelle la mémoire de celui qui est parti, enveloppé dans la sérénité de sa chrétienne philosophie. Un des nôtres l'a dit un jour :

« Octave Pirmez était un pâtre, un contemplateur d'étoiles, un chanteur d'élégies. Il passe devant nous, pâle et les yeux levés au ciel ; lorsqu'il parle, il baisse la voix craignant d'effaroucher les oiseaux ; il marche sur la pointe des pieds de peur de troubler les choses endormies, de remuer les brouillards qui traînent sur les herbes ainsi que des rêves ; il s'arrête, il écoute parler la nature, il note les murmures étouffés qu'elle lui souffle à l'oreille ; il participe à la vie des sèves, au chant des oiseaux, aux bruits des sources ; il va, lentement, émerveillé par les végétations envahissantes et par les nues qui s'allongent en banderoles comme les robes blanches des anges gothiques, par les feuilles qui tombent comme les larmes des saisons mortes ; et, comme des larmes aussi, tombent une à une ses grandes maximes de paix, de sérénité, de douceur.

« Il mettait sur la nature un grand geste d'appel, comme s'il eût voulu qu'elle entrât en lui, ainsi qu'il entrait en elle. Il ouvrait les bras vers elle et lui disait : « Viens ! viens ! » d'une voix mystérieuse.

« Octave Pirmez semble avoir choisi l'heure de sa mort. Toujours il avait souhaité de s'anéantir dans le calme de la nature ; celle-ci a exaucé son vœu. Au moment où tout recommence l'évolution vitale, où les choses se dégourdissent du long sommeil d'hiver, où l'herbe pousse et l'arbre bourgeonne, tourmenté par la caresse des brises, où reprennent les chants d'amour dans les branches, où la nue s'irradie des tièdes clartés du printemps comme le sourire plus clair d'une convalescente, où tout monte et grandit, où tout s'anime et murmure, où les cœurs s'ouvrent avec le besoin d'aimer, où s'épanchent les voluptés terriennes et humaines, le poète s'est endormi au milieu du réveil universel, il est mort devant la vie de Tout, emportant dans la tombe avec la dernière pensée de son hautain génie, l'ultime baiser de la nature, son immortelle amante ; « il avait assez de rayons en lui pour faire resplendir les tombes. »

Ces rayons ne sont pas près de s'obscurcir. En feuilletant la nouvelle édition des *Jours de solitude*, nous y retrouvons nos premières impressions. Qu'on relise quelques-unes de ces notes de voyage :

« C'est dans la poussière des morts, au bord de la voie Appienne, près du mausolée de Cecilia Metella, que j'ai relu les chants d'amour des jeunes Romains qui s'immortalisèrent en célébrant les voluptés et les tourments de la passion. Que j'étais bien, parmi les tertres tumulaires, où l'herbe se dessèche aux premières ardeurs de l'été, pour écouter les soupirs du doux chantre de

Délie : *Hei mihi! difficile est imitari gaudia falsa!* La joie frivole, le tendre poète ne pouvait la feindre, tant palpitait douloureusement en son cœur le sentiment de la beauté; son amour s'exhalait de son âme exquise en élégies embrasées, car la réalité oppressait d'une indicible étreinte son immense désir de perpétuer la passion heureuse. D'autres poètes, ses compagnons, furent percés des flèches du même dieu et surent faire resplendir les blessures de leur sein; mais nul mieux que lui n'enveloppa ses aspirations d'un voile de tristesse plus légèrement tissé. Il évoque, par son élégance native, tous les charmants fantômes des fugitives amours; ils voltigent dans l'air muet, pâlis par les pressentiments et enveloppés d'une lueur vespérale qui semble une caresse de l'ombre. Que de fois, aux confins de la verte campagne où se répandait la foule joyeuse aux tièdes heures de la soirée, Tibulle, Ovide, Horace, Properce et tant de poètes qui excellèrent dans l'art d'exprimer l'amour, durent porter leurs pas, cherchant à fixer sur leurs tablettes, en caractères impérissables, les belles créatures qui les troublaient! Il s'est à jamais évanoui, le cortège des formes heureuses qui parurent ici aux jours de la splendeur romaine, alors que la liberté expirante modulait son chant de funérailles en plaintes voluptueuses! Vous ne vous lèverez plus de vos couches d'argile, ô beautés jalouses qui agitiez de divins tourments la jeunesse instruite aux écoles d'Athènes! Couronnées de verveine et vêtues de tuniques légères, vous ne traînerez plus vos pas nonchalants sous les portiques somptueux de la Rome d'Auguste; vous n'irez plus, orgueilleuses de vos charmes et captivant la foule oisive, du palais d'Octavie à la porte Capène; vous ne serez plus portées en vos litières par des esclaves orientaux; vous n'entendrez plus les paroles ioniennes des jeunes chantres qui vous dressaient des autels! Vos jours de joie ont passé, Lydie, Délie, Corinne, Pyrrha, Cynthie, blonde Lycoris, Chloé, esclave Néère, et vous toutes dont les charmes semèrent des ferments de gloire; mais vous vivrez toujours dans les accents que votre beauté fit naître : la beauté célébrée par le génie ne peut périr. L'atmosphère muette semble encore retentir aux accords des lyres qui bercèrent vos rêves, pendant que le glas des cloches chrétiennes jette ses ombres sur le souvenir des félicités que le temps vous a ravies. »

Plus loin, au moment de quitter l'Italie, le front de ce poète triste se penche davantage, l'irrémissible mélancolie de sa pensée s'épanche, et c'est avec des larmes lentes dans la voix qu'il dit :

« Je voudrais garder un long souvenir de cette belle contrée, et voir revivre un jour mes rêves et mes joies dans les lignes que je trace aujourd'hui. D'autres peut-être, amis inconnus, les partageraient; mais que font aux autres un ciel bleu et de vertes collines que reproduit une encre obscure? que leur font mes joies et mes larmes? Je ne suis pas venu ici pour raconter et décrire, mais pour rêver hautement au milieu du plus enivrant pays de l'Italie. Tout entier à la beauté du climat, je laisse voguer mon âme aux vapeurs de l'horizon. Que d'heures passées à écouter le gazouillement des becfigues et le long murmure des vagues! Les orangers qui mêlent leurs fleurs et leurs fruits, les mouches murmurantes qui se posent aux feuilles des vignes, les troupeaux qui bêlent derrière la montagne et les tièdes feuillages qui frémissent aux moindres brises, sont autant d'expressions d'une nature aimante. Une réalité aussi sereine me semble un rêve; j'oublie les autres mondes, et mes espérances infinies viennent pour un instant s'endormir sur cette terre fragile. O prairies, sera-ce dans vos fleurs que je revivrai? O ruisseaux, sera-ce dans vos flots brillants? O pauvres herbes cachées au monde, et qui vous balancez éperdûment au vent du soir, sera-ce parmi vous? »

Ce livre, qui n'est qu'une longue méditation de penseur chrétien, se ferme sur cette merveilleuse page :

« Le vrai cloître, c'est la conscience illuminée de la clarté de Dieu. Elle aussi a ses dalles sonores où résonnent les faits accomplis, et sa cour carrée où germe la mauve salutaire et où des croix rendent témoignage des illusions disparues; et c'est le plus sûr enclos quand il est fermé par une haute volonté. *Etiam in turba solitudinem*, — solitude de l'âme dans le renouvellement des vies innombrables. Il nous arrive d'errer dans les landes désertes en songeant au bonheur des créatures qui s'éblouissent en Dieu. Que fait alors qu'il y ait des palais, des étoiles, une terre, — fragments épars? On est joyeux de sa fugitive étincelle. La vie s'écoulerait en un seul flot, qu'on serait insensible à sa perte. On a concouru à la grande œuvre : on a vécu. Pierre du pavement ou fresque du plafond, on a rempli son obscure destinée, et l'on se laisse glisser à l'abîme. Hélas! que cela dure peu! Au moindre nuage qui se forme en notre âme, les pensées sereines s'en évadent. Alors tous les jours malheureux de la vie apparaissent et nous reprochent notre oubli : les marches folles dans une solitude désespérée, les longues heures de sacrifices muets, ce qui est mort et devrait seulement fleurir, ce qu'on a tu et qu'il fallait dire. Tout le passé est là, refluant au cœur, tel qu'un torrent qui remonterait son cours, — et un nuage de larmes vient obscurcir la vue. Indignation tardive des irrésolutions juvéniles, pleurs répandus devant une réalité malencontreuse ou hostile, amer souvenir de la surabondance d'une vie autrefois inexprimable, aujourd'hui en fuite rapide; flottantes nuées appesanties, parfums évaporés, voiles tombés, fleurs pâlies à la morsure des abeilles, mépris des gloires à venir, meurtrissures aux heures présentes : voilà ce qu'il reste de nos rêves aventureux! Nous avons vu les chimères fuir à tire-d'aile, suivies de la bande agile des illusions, et toutes les joies passagères nous ont paru vaines. Mais cette fleur de vie qui voulait s'épanouir au soleil meurtrier et endurer le sort commun, nous l'avons renversée pour la tourner vers la lumière de l'idéal et la garder en nous éternellement florissante. »

CORRESPONDANCE

LES FEMMES ARTISTES

Une soirée libre, une grande envie de causer, le souvenir de votre bonne affection, la préoccupation obstinée de vos deux articles sur les femmes artistes (dont je suis), et voici que je me risque à vous écrire à leur sujet. Cela va vous étonner, vous qui m'avez dit souvent (trop souvent, je trouve) que je ne m'entendais qu'à mon art. Il me vient la coquetterie d'essayer de vous prouver le contraire.

C'est très drôle, votre théorie sur les aptitudes différentes de notre sexe et du vôtre. Très drôle, et très vrai je crois. Je n'en avais jamais entendu parler en ce sens, si ce n'est par vous, puisque nous en avons souvent causé. Mais je n'avais pas compris aussi clairement.

Nous sommes donc faites pour les petites choses et vous pour les grandes. Au moins la plupart du temps, car vous exceptez les femmes-garçons, dont je suis bien un peu, n'est-ce pas? Nous voyons vite et bien tout ce qui est près de nous, et vous mal.

Nous avons peu d'idées générales : elles sont de préférence pour vous, les hommes. Nous sommes ingénieuses, adroites, subtiles parce que tout cela suppose l'intelligence de ce qui est délicat, gracieux, sans sortir de ce qui nous environne de près.

Vraiment, vous avez raison. C'est ainsi que je vois toutes les femmes que je connais, notamment les artistes, dans leur art comme dans le reste, et je comprends très bien maintenant où elles feront bien de rester. Pour ma part, je m'y prépare et je m'y résigne, sauf les petites indulgences qui me seront permises, puisque ma personne tire un peu du côté masculin, si j'en dois croire ceux qui me font un compliment ou une critique : je n'ai pas pu démêler lequel des deux.

C'est très curieux comme votre système explique bien un tas de choses. Quand j'étais petite, j'étais dans un milieu populaire, où filles et garçons jouaient beaucoup ensemble. Les petites filles étaient très supérieures aux petits garçons. Je m'en souviens très bien. Du reste c'est ainsi partout autant que j'en puis juger. Plus tard pourtant cela se renverse. Les femmes restent intelligentes mais ne vont jamais jusqu'à toutes sortes d'idées plus grandes, plus importantes, que les hommes atteignent. C'est tout simplement parce que dans la petite enfance tout roule sur des rapports très simples; ce sont ceux de *votre cercle intérieur*. Quand on grandit, ces rapports s'étendent; il arrive un jour où ils entrent dans *votre cercle extérieur*. Alors les filles restent en arrière et les garçons continuent.

C'est vous n'est-ce pas qui m'avez raconté qu'aux Etats-Unis, dans les écoles où les enfants blancs et les enfants nègres sont mêlés, les noirs ont toujours l'avance jusqu'à un certain âge; puis les blancs les dépassent. C'est à cause de la nature spéciale de leur cervelle, dit-on. Ne vous semble-t-il pas que notre cas entre hommes et femmes est analogue. Nous tenons la corde jusqu'à un certain âge, puis il faut vous la céder parce qu'on arrive aux choses pour lesquelles nous sommes moins faites que vous. Est-ce un bon exemple à l'appui de votre système? Ai-je pas mérité un bon point?

Vous soutenez non pas que nous valons moins que vous, mais que nous valons moins pour certaines conceptions et qu'il faut nous en abstenir. Ce n'est pas dire que nous ne pouvons pas être artistes, mais que nous ne convenons pas pour toutes les applications de l'art. Au théâtre, par exemple, il est évident que nous savons chanter, que nous savons jouer, que nous savons danser et qu'il y a eu des célébrités féminines dans tous ces genres. Mais elles excellaient dans les côtés féminins de ces genres. Ces exemples ne sont embarrassants que lorsqu'on prétend, comme font ceux qui ne nous ont pas comprises aussi bien que vous, que les femmes sont impropres à l'art. Et je remarque que lorsqu'il s'agit de chanter ou d'interpréter un de ces rôles où le personnage a des allures viriles, comme lady Macbeth que Sarah joue présentement, ce sont précisément les actrices qui sont un peu hommasses comme vous l'avez écrit en employant un mot assez déplaisant, qui seules réussissent bien. Rachel, dit-on, était ainsi.

Nous devons vivre beaucoup avec les artistes, les littérateurs, les musiciens, dites-vous. C'est exact, et nous y apprenons quantité de faits utiles pour notre perfectionnement. Il y a cependant un inconvénient pour les femmes qui ne sont pas assez détachées du côté du cœur. Elles imitent trop. Vous faisiez remarquer dernièrement à un déjeuner où j'étais que Georges Sand passait pour avoir pastiché successivement tous ceux qu'elle a trop aimés, et qu'on avait dit que c'était surtout pour elle qu'il avait été vrai que le style c'était l'homme. Je doute qu'elle ait eu autant d'amitiés intimes qu'on le raconte, mais le danger était réel et il faut mettre les jeunes artistes en garde, et peut-être aussi les moins jeunes.

Notre éducation doit se faire dans le monde artistique surtout, je le crois comme vous. La pension c'est trop bête. Les cours supérieurs pour dames, connais pas. Mais il faut conserver notre originalité féminine et ici encore vous rendez un fameux service en disant ce qui est de notre ressort, car cela empêchera que nous n'imitions les hommes dans ce qui leur revient. Nous essayons fréquemment d'y réussir, par cette idée que ce qu'ils font nous sommes capables de le faire. Je comprends maintenant combien c'est faux. Je suis frappée du très petit nombre de femmes célèbres dans tous les genres en comparaison des hommes. Il est très difficile d'en faire une liste. Si nous étions par nature semblables à eux pour les mêmes buts artistiques, cela ne serait pas arrivé. Rien, en effet, ne me paraît plus difficile à étouffer qu'une vocation artistique forte. Mais toujours, sans doute, les femmes ont cru que le seul art c'était celui que font les hommes. Elles s'y sont essayées, et n'ont fait que des misères. Elles n'ont pas essayé celui qui est fait pour elles, en quoi elles auraient réussi et alors il y en aurait eu une liste très présentable.

Une artiste doit beaucoup s'instruire dans ce qui est de son art, pas seulement le métier, mais ce que je nomme le sentiment. Ainsi, s'il faut jouer un personnage historique ou qui est dans une légende, nous devons, nous femmes, étudier cette légende ou cette histoire. J'ai entendu assurer à Paris que Rachel était à ses débuts tellement ignorante qu'elle ne savait ni ce que c'était que Phèdre, ni la Grèce et les Grecs, ni l'antiquité. Son éducation de tragédienne a dû porter sur tout cela au point de vue de ses rôles. Voilà un exemple de ce que nous devons apprendre, et pour chacune ainsi selon sa situation; mais pas la géométrie, la chimie, et tout le trimberlin des lycées de jeunes filles. Ça c'est embêtant, moins pour nous que pour les autres.

En définitive, je crois que pour toutes ces questions, y compris la politique, l'idée de l'égalité des deux sexes est une erreur; celle, au contraire, de leurs aptitudes différentes, une vérité. C'est ce que vous avez fait bien voir. Il ne faut donc pas s'obstiner à dire qu'elles sont les mêmes. Et dans l'art, ma grande affaire, il ne faut pas non plus que les hommes et les femmes cherchent à se faire concurrence. Restez chez vous, restons chez nous. Il n'y a plus, quand on sait cela, qu'à fixer bien exactement les deux camps et là dessus je pense que vous ne vous êtes pas trompé. Je répète que vos deux cercles sont une très bonne explication. Plus je m'examine moi-même dans ce que j'ai été, dans ce que je suis, dans ce que je fais, ce que je dis, ce que j'aime ou je n'aime pas, et plus tout se confirme. J'en suis stupéfaite. J'engage toutes les femmes à observer de la même façon. Cela devrait les convaincre.

Je crois vous avoir dit tout ce qui se remuait dans ma pauvre tête. Je viens de me relire et il me semble que c'est un peu décousu. Prenez que je suis une débutante dans l'art du raisonnement philosophique (c'est le mot, n'est-ce pas?). Du reste, j'espère vous avoir fait plaisir, puisque l'amitié est indulgente et complaisante.

Au revoir. Portez-vous bien. Pour moi, ça va pas mal.

PETITE CHRONIQUE

Enrique-Fernandez Arbos, le jeune violoniste espagnol qui, après avoir remporté le prix d'excellence au Conservatoire de Bruxelles, est allé se perfectionner sous la direction de Joachim, à Berlin, vient de passer deux mois en Belgique. Il s'est fait entendre à diverses reprises dans des réunions intimes et il a émerveillé son auditoire par la sûreté de son mécanisme, l'ampleur de sa sonorité et l'excellence de sa méthode.

C'était, il y a trois ans, un élève bien doué. C'est aujourd'hui un jeune maître, devant qui s'ouvre l'une des plus brillantes carrières qu'on puisse espérer pour un artiste.

Nous l'avons entendu interpréter la *Fantaisie écossaise*, de Max Bruch que Sarasate joua l'hiver dernier aux Concerts populaires, le *Concerto* du même auteur, le *Concerto* de Mendelssohn, le 2me *Concerto* de Wieniawski, les *Danses hongroises*, de Brahms, transcrites par Joachim, les *Danses espagnoles*, de Sarasate. Il exécute toutes ces œuvres avec une largeur de style et une virtuosité magnifiques.

Fernandez Arbos retourne dans quelques jours à Berlin. Il est à souhaiter que le public bruxellois ait l'occasion de l'apprécier cet hiver.

L'incident Vander Straeten, que nous avons relaté la semaine dernière, aura une solution judiciaire.

On se rappelle qu'un membre de la Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles a cru pouvoir, de son autorité privée, faire disparaître, le jour de l'ouverture du Salon, une œuvre de Georges Vander Straeten, intitulée : *Fantasia*, qui avait été admise et placée. Après avoir en vain adressé des réclamations à la Commission, le jeune sculpteur lui a, par ministère d'huissier, adressé une sommation à l'effet de rétablir son œuvre à la place qu'elle occupait.

Les conseils de M. Vander Straeten sont MMes Rodenbach et Eugène Robert.

C'est Mme Sophie Menter qui a été appelée à succéder à Louis Brassin, comme professeur de la classe de piano du Conservatoire de Saint-Pétersbourg.

M. Buckens, sculpteur, ancien professeur de l'Académie de Liège, vient de mourir dans cette ville à l'âge de 78 ans.

Le célèbre violoniste Aug. Wilhemj ouvrira prochainement une école de violon dans sa propriété de Biebrich, sur le Rhin. Il a fait construire, à cet effet, un bâtiment où ses élèves pourront être logés et nourris. La construction de l'école est aujourd'hui terminée. L'établissement ouvrira le 1er mai.

Une Exposition artistique internationale doit avoir lieu à Saint-Pétersbourg en 1885.

Depuis le 1er septembre, la Hollande possède un nouveau Conservatoire de musique, qui s'est ouvert à Amsterdam sous le titre de : *Maatschappij tot bevordering der Toonkunst*. La direction de cet institut a été confiée à M. Franz Coenen, qui tiendra en même temps la classe d'harmonie et celle d'ensemble.

Petites nouvelles des théatres d'Allemagne. — *Le Trompette de Säckingen*, de M. Victor Nessler, la première nouveauté de la saison, vient d'être représenté au Stadtthéâtre, de Brême, avec un grand succès. Il en est de même d'une nouvelle opérette en trois actes de M. Richard Genée, *Rosina*, que le public du Walhalla-Théâtre, de Berlin, a accueillie avec beaucoup de faveur. Le sujet en a été emprunté à une ancienne pièce de Labiche. A Brême encore, on prépare la première représentation d'*Ingeborg*, drame lyrique dont M. Paul Geisler a écrit la musique sur un poème de M. Peter Lohmann, et le théâtre de Darmstadt se propose de donner prochainement celle de *la Fille de l'Empereur*, grand opéra dont la musique est due à M. de Haan. Quant au Carl-Théâtre, de Vienne, jusqu'ici consacré à l'opérette, et qui a fait sa réouverture le 1er octobre, il semble, d'après la composition de son nouveau répertoire, qu'il abandonne complètement ce genre pour s'adonner désormais au vaudeville et à la comédie. (*Ménestrel.*)

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

LES PEINTRESSES BELGES

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La Maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 41. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES DIMANCHE 12 OCTOBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Sixième article. *La jeune école.* — HANS MAKART. — LA CARICATURE. — L'ART DE TRADUIRE — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Sixième article.

LA JEUNE ÉCOLE

Un des chefs de file de la Jeune école, un des plus fermes, un des plus dignes, c'est Félix Terlinden. Nature profondément sensible, ennemie du bruit, lentement mais amoureusement productive, caressant ses œuvres pour les rendre plus expressives, ne se mêlant guère aux querelles, jugeant de loin, distingué en toutes ses allures artistiques ou privées. On se demanderait comment il a pu attirer sur lui l'animadversion de la coterie qui tient la queue de la poële officielle, si on ignorait, ce que nous disions dimanche dernier, que cette coterie pardonne tout plutôt que l'indépendance de caractère qui ne peut se résigner à prendre au sérieux ses doctrines et sa hiérarchie, décide un cœur fier à se tenir à l'écart d'elle et amène parfois aux lèvres un jugement sévère sur sa routine, ses prétentions grotesques, sa néfaste influence.

Vainement Terlinden vit dans la retraite, montrant peu même ses toiles; vainement il se concentre dans un art calme tant il est profond, ne faisant jamais explosion en une œuvre bruyante; vainement il conserve dans ses productions un relent des procédés anciens; cela importe peu au mandarinisme académique; il peindrait comme celui-ci souhaite de voir peindre tout le monde, que cela ne suffirait pas; l'homme resterait un protestant, un hérétique par ses discours; Terlinden parle trop en ses conversations, discrètes pourtant; il dit trop sincèrement et trop ingénieusement ce qu'il pense de cette cour non d'amour, mais de peinture, où des rois Dagobert paradent avec une mascarade de courtisans revenus de l'autre monde; il déblatère contre le gouvernement des académies; il trouve, avec une pénétration qu'on trouve dangereuse, les travers et les ridicules des grands dignitaires qui se croient les archi-chanceliers et les grands juges du royaume des peintres. Cela est très coupable et mérite répression. Aussi quand il s'est présenté au Salon avec cinq toiles, lui en a-t-on refusé trois, comme entrée de jeu, et les deux autres ont été placées, savoir : *Après 1793* dans un coin, quelque chose comme un strapontin à une première très courue, *les Braconniers* au second rang, quelque chose comme les troisièmes loges de côté.

C'est scandaleux! Ces deux toiles, *les Braconniers* surtout, sont d'un maître. Il en est peu, parmi les œuvres belges exposées, qui puissent être mises sur le même rang, La conscience artistique, l'effort persévérant pour arriver à mettre dans les lignes, les couleurs, éléments matériels, l'âme de l'exécutant, ce qu'il sent, ce qui l'émeut, transpirent avec puissance. Cette magie des belles choses, la séduction lente du spectateur, pris petit à petit par le sortilège des caresses

d'abord à peine senties, attiré comme par une main qui n'a d'abord touché que faiblement, mais qui bientôt s'empare de la personne tout entière, on les subit. On descend alors par une pénétration irrésistible dans la conception de l'artiste; dans l'obscurité qui s'éclaire on discerne les sensations douloureuses ou fortes qu'il a eues lui-même et qui ont cheminé le long de ses pinceaux. La grande tradition, celle qui résiste à tout, celle sans laquelle un art n'est jamais que secondaire, L'ÉMOTION, s'affirme. Eh bien, tout cela, le bizarre jury qui a présidé aux admissions, ce jury *impartial et sévère!* (on a essayé d'en établir la légende) n'en a rien vu, aveuglé qu'il était par ses antipathies.

Même système, plus rigoureux encore, à l'égard de James Ensor. On a refusé toutes ses toiles. En ceci le jury trouve plus d'appui dans le bataillon des badauds qui ne sont pas encore revenus de l'épatement que leur a causé l'exposition du jeune artiste au *Cercle Artistique*. Peut-être peut-on dire que cet intransigeant type se plaît à exagérer les difficultés en choisissant parmi ses productions celles qui lui paraissent les plus propres à provoquer la fureur du rouge chez les bœufs investis du droit de les apprécier. Ils foncent sur lui meuglants et cornes baissées. C'est drôle mais explicable. Que ce soit opportun et juste, c'est une autre question.

La mauvaise humeur officielle et la partialité qui s'en suit se manifestent donc ici avec autant d'évidence. Ainsi on a laissé entrer *Après l'enterrement* de Jan Toorop. Indiscutablement c'est un reflet d'Ensor. Pourquoi admettre le reflet et tenir l'astre à la porte? Pour les mêmes motifs que tantôt. Ensor est un chef de clan. Ensor est en vue. Ensor résume et concentre certains principes considérés comme anarchiques. Bref, Ensor est un dangereux personnage, qui a de grandes chances, s'il persiste et si on ne réussit pas à l'écraser, pour faire brèche dans le vieux mur crénelé que défendent les derniers chevaliers du mil-huit-cent-trentisme. Il est donc désigné aux coups. C'est lui que visent toutes les arquebuses. C'est sur sa tête que sont vidés les récipients les plus parfumés de la critique dite *sérieuse*. Mais le sacripant tient bon. Ça ou des compliments, c'est pour lui la même chose. Il a cet entêtement désespérant ou sublime qui fait qu'on triomphe finalement de tout, même quand on est un imbécile, même quand on est un fou, à plus forte raison quand on est un artiste d'une indéniable originalité.

L'originalité, la volonté expresse de n'être que soi, la répudiation froidement impitoyable de tout ce qu'il ne sent, ni ne voit, ni ne comprend, la résolution de ne faire servir sa brosse qu'à rendre les choses telles qu'elles lui apparaissent, sans un milligramme d'alliage académique, malgré les clameurs, les railleries, les injures, les mises à la porte, les avanies, le cri public, voilà ce qui caractérise cet étrange nouveau venu. On le gourme sur le choix des sujets : masques grotesques, malades répugnants, mendiants sordides; il répond, quand il veut bien répondre : ça me dit quelque chose, à moi. On déblatère furieusement au sujet de ses contours indécis, de son coloris en déteintes mouillées; il réplique : je vois comme ça, moi. Et quand on lui tourne le dos, exaspéré, il vous regarde partir avec l'étonnement calme de Pierrot en pantomime.

Il faut, disions-nous, l'an dernier, être très respectueux pour un livre qui ne se vend pas, avoir de grands égards pour une pièce sifflée, regarder avec attention les tableaux conspués. C'est qu'en effet, dans notre siècle, les méprises du goût public ont été si nombreuses et si retentissantes que la circonspection s'impose. La généralité, par cela même qu'elle est impersonnelle, ne se gêne pas pour reconnaître ses erreurs. Seules les individualités, pourries qu'elles sont d'amour-propre, finissent dans leurs faux jugements. Bouguereau ne disait-il récemment : « Si Millet se présentait même aujourd'hui au Salon avec ses tableaux, je le refuserais comme il y a trente ans? » C'est donc par prudence que nous avons étudié de très près cet art singulier d'Ensor partout où nous avons pu le dénicher, et nous n'hésitons pas à dire qu'il y a là les plus grandes espérances. Le sens du coloris est extrême. Le dessin qu'on lui dénie, et qui, dans ses peintures, apparaît mal à cause de sa théorie sur l'allure fuyante des contours, s'affirme, dans ses dessins, avec de superbes qualités. De plus et surtout il a ce don de l'originalité sur lequel nous ne saurions trop insister, qui, presque toujours, après des tâtonnements et des maladresses, mène l'artiste aux hauts sommets. C'est là ce qui est essentiel au milieu du déluge de conventions où nous pataugeons. Comme le disait Amiel, chacun remue des liasses de papier-monnaie; peu ont palpé l'or. On vit sur les signes, et même sur les signes des signes, et l'on n'a jamais tenu, vérifié les choses. On juge de tout et l'on ne sait rien. Qu'il y a peu d'êtres originaux, individuels, sincères! Le vrai moi chez la plupart est englouti dans une atmosphère d'emprunt. L'immense majorité de notre espèce représente la candidature à l'humanité, pas davantage. Le nombre des êtres qui veulent voir vrai est extraordinairement petit. Ce qui domine chez les hommes, c'est la peur de la vérité. Au milieu de ces vulgarités qui s'étalent, de ces illusions complaisantes et de ces complicités d'erreur, que fera le sincère? Il souffrira, il s'isolera, il faudra qu'il se résigne à être cruellement méconnu. On ne s'exile pas impunément de la banalité commune. Ou bien, quand on est un Ensor, on s'opiniâtre plus rageusement, et c'est tant mieux.

Le jury eût dû l'admettre, malgré ses répugnances

envers l'artiste, car ce qui sauve l'art, dans son évolution, ce sont les tentatives audacieuses ; il faut toujours les encourager quand il apparaît nettement, comme c'est ici le cas, qu'il s'agit d'une véritable nature artistique. Qu'importe l'apparent dérèglement de l'allure. Laissez faire. De ce déhanchement, de cette passion, sort le renouveau.

Un autre entêté, ayant aussi sa manière, ses procédés, ses idées contre lesquelles rien ne prévaut, une de ces individualités impassibles sur lesquelles le vent des critiques et des louanges, des compliments et des outrages, des réussites et des insuccès, passent comme sur un clocher, c'est Fernand Khnopff. Pourquoi écouterait-il s'il veut rester Fernand Khnopff, puisque la peinture de Fernand Khnopff est en dehors des autres? Prêter l'oreille c'est abdiquer, c'est sauter sur le perchoir.

Dès ses débuts à l'*Essor* nous avons signalé ce qu'il y avait de race dans cet artiste qui de son pas, qu'on dirait être un glissement, avance irrésistiblement, et, sans qu'on voie l'effort, écrase les obstacles. Que le bon sens nous garde de la manie de nous poser en prophète, comme Marrat qui régulièrement faisait deux prédictions par semaine, plus les grands jours où il décuplait la dose. Mais ce n'est pas sans satisfaction que nous enregistrons l'avancée rapide de celui qu'on niait si bien à ses débuts et que nous avons soutenu.

Encore une fois il s'agit d'un art qui tranche sur les tartines bien beurrées dont la confection irréprochable semble le but de l'enseignement académique. Khnopff ne peint pas comme les douze douzaines de bons élèves primés qui sont l'orgueil de leurs professeurs et dont les plus appliqués fournissent au recrutement du prix de Rome. Il peint à sa manière, et cette manière lui est venue toute seule, sans parti-pris, sans ressouvenir. Son originalité n'a pas la brutalité de celle d'Ensor; elle n'en a pas le puissant débraillé qui scandalise les bourgeois. Elle n'en est pas moins caractéristique. Son air sérieux empêche qu'on la traite avec les mêmes violences sommaires. On ne le refuse pas, lui, quoi qu'on ne l'aime point. Il n'est pas de ceux qu'on renvoie sans autre forme de procès à la future exposition des *XX*, en disant, comme a osé le faire un de ces ineffables jurés : « Puisque c'est un Vingtiste, qu'il expose chez lui ». Seulement on a enterré *la Sphinge* dans le dernier caveau du rez-de-chaussée, sous prétexte qu'elle est nue, cette femme ! et on a spirituellement exposé au milieu des aquarelles le portrait du petit Henry de Woelmont (Monsieur Henry, dit le catalogue; il s'agit d'un mioche de trois ans ! C'est plus poli, prétend le rédacteur, car l'artiste avait omis la qualification). Au milieu des aquarelles ! Quel tour ingénieux pour laisser entendre que cette peinture est sans essence bien définie.

Ces misères de chicaneurs n'aboutissent qu'à un résultat qui suffit à en consoler. Le public parle davantage de celui qu'on a cru sacrifier, ou tout au moins vexer. Il devient un des points lumineux du Salon. On va en pèlerinage au caveau de *la Sphinge*, les uns par curiosité, les autres par protestation. Comme le manche de ce balai ensorcelé qui s'était mis à fonctionner tout seul et que son propriétaire effrayé avait fendu d'un coup de hache, tout marche comme s'il y avait maintenant deux manches. Et plus on fendra les morceaux et plus il y en aura.

Guillaume van Strydonck a été bien accueilli, semble-t-il, par le jury, et à coup sûr bien placé par la commission. *Tobie*, son tryptique, est parfaitement en vue. D'autre part, la critique qui a juré « par le fer, par la mort » d'être désagréable à la jeune association *dans le sein de laquelle* a été donnée l'an dernier cette conférence d'Albert Giraud où la petite presse a reçu une fessée, a apprécié son œuvre avec une sévérité qui serait fort louable si elle était impartiale.

Voici un très jeune artiste, un débutant, qui arrive avec une œuvre très importante, solidement établie, vigoureusement peinte, dénotant un vigoureux coup de collier. Elle n'a qu'un tort, c'est d'avoir mis dans un paysage moderne, fort beau, du reste, une scène biblique, renouvelant un anachronisme explicable au moyen-âge, quand la question scolaire ne sévissait pas et que l'ignorance de la nature de la Judée et du costume du juif aux temps des patriarches, était naturelle; tort aggravé par cette circonstance qu'il est une sous-imitation de l'école française qui est entrée dans cette voie depuis quelques années, mais avec cette supériorité d'avoir compris qu'il faut, en pareil cas, donner aux personnages et à la scène, par un artifice profond, l'aspect des choses éteintes, finies, archaïques.

Nul ne relève ce défaut, mais voici qu'on éreinte l'auteur précisément à propos de ses qualités. Ah ! s'il s'agissait d'un de ces bons jeunes gens que le beau monde prend sous sa protection, qu'il cajole, qu'il prône, qu'il lance dans l'espoir de l'endoctriner sauf à le rendre après quelque temps de ce régime, exsangu et chaponné, quel succès on ferait au *Tobie !* Comme on parlerait de son éclat dans les tons, de la vérité de ses figures ! Comme le fait d'avoir pris ses sites dans les environs de Haeren et de Machelen, et ses modèles parmi les naturels de ces localités, serait élevé aux proportions de la plus intense originalité ! Mais il ne faut pas de ça, il n'en faut pas. Les amis avant tout, ou plutôt rien que les amis, et tombons sur les autres.

Soit ! Rions-en. Plus ces braves gens tirent en arrière et plus on marche avant. Il semble qu'on ait besoin de leur résistance pour trouver la plus ferme assiette et réaliser le plus énergique effort.

Hans Makart

Traversant récemment l'Allemagne, nous retrouvions, à Berlin et à Hambourg, les deux toiles qui firent date dans la carrière de l'artiste. Nous nous arrêtâmes longuement à les contempler, avec l'intérêt que présente pour la critique les œuvres-types d'un maître. L'une est *Venise rendant hommage à Catherine Cornaro*, l'autre : *L'Entrée de Charles-Quint à Anvers*. La première fut le premier grand succès de Makart. La seconde marque l'épanouissement d'un talent fécond, plein d'imagination et d'ingéniosité, mais qui ne sortit point de la sphère des combinaisons décoratives et qu'entachent des erreurs lourdes.

Elles sont l'*alpha* et l'*oméga* de son art. *Catherine Cornaro* a des qualités sérieuses, malgré la gaucherie du début. Après *Charles-Quint*, Makart n'a guère fait que se répéter. Il avait trouvé une formule, il s'en est servi. Le génie seul se sert du succès comme d'un tremplin pour rebondir plus haut.

Aujourd'hui le peintre est entré dans la Mort. A quarante-quatre ans, il termine brusquement sa carrière, et il laisse une œuvre si considérable qu'il donne l'illusion d'une longévité extraordinaire.

Un journal publiait ces jours-ci la liste des travaux qu'il exécuta pendant les *sept derniers mois* de son existence. Elle est réellement prodigieuse, et mérite d'être reproduite :

1° Une série de peintures décoratives pour le Musée historique de Vienne;

2° *Le Printemps*, tableau de dimensions colossales;

3° Une *Judith;*

4° Quatre peintures décoratives pour le plafond de l'habitation du peintre;

5° Une série de cartons représentant l'*Anneau des Nibelungen;*

6° Des esquisses pour la décoration d'un plafond du Musée historique des Arts à Vienne;

7° Une suite d'esquisses pour *le Songe d'une nuit d'été.*

Makart travaillait, en outre, à l'élaboration des plans d'un palais fantastique, sans arrêter son incessante production de portraits des beautés viennoises et des personnages officiels dont il était le peintre favori.

Il fallait le voir dans son immense atelier de la Favoritengasse, entouré de chevalets sur lesquels les ébauches attendaient le coup de pinceau final, courant de l'un à l'autre, exhibant des séries d'esquisses, fouillant dans les cartons pour en retirer des dessins pleins de fougue, sautant, dans la discussion, d'une idée à l'autre, comme il passait d'un portefeuille à un autre. Cet Autrichien avait la volubilité d'un méridional. Il en avait l'aspect, avec sa petite taille, sa barbe noire soyeuse, ses yeux en vrille.

Quand nous fîmes sa connaissance, c'était à Bayreuth, en 1876, lors de l'inauguration du théâtre. Wagnérien convaincu, il n'eût pas manqué pareille solennité. Et il resta fidèle à son culte, à en juger par l'une des dernières œuvres de sa vie, cette illustration de l'*Anneau des Nibelungen*, signée par la mort.

Sa production échevelée influa naturellement sur son art. Au lieu des études patientes du début, il se servait, de plus en plus, de procédés expéditifs, les fonds de bitume, les sauces brunâtres dans lesquelles les coups de brosse ont un éclat factice qui donne l'illusion d'une peinture achevée. Recette désastreuse; les années le démontrent, en poussant les fonds au noir, en faisant craqueler comme du vieux chine les clairs qui y sont superposés.

Il ne restera de cette brillante individualité que le souvenir d'un des artistes les plus habiles à manier la brosse, les plus experts à agencer un décor, à grouper un cortège, — que ce cortège fût peint sur toile ou qu'il dût défiler en cavalcade par les rues. Il eût excellé à édifier des arcs de triomphe, à bâtir des châteaux féériques, à dresser le plan de pyrotechnies gigantesques.

Mais dans toute la série de ses portraits, de ses compositions, de ses dessins, qu'il y a peu d'émotion, d'humanité!

Le miroitement de l'art de Makart s'éteindra vite dans la nuit de l'oubli. Ce n'est point la grandeur des cadres qui donne la durée aux œuvres d'art. La sincérité, le sentiment vrai de la nature, enfermés en un panneau grand comme la main, auront raison, par la persistance de leur mélodie douce, du bruyant orchestre déchaîné par les virtuoses qui connaissent les ressources de l'instrumentation, mais dont l'inspiration ne part point du cœur.

LA CARICATURE

Elle est de tous les temps, la caricature, et de tous les pays. Politique, sociale ou philosophique, tantôt redoutable et tantôt simplement narquoise, mêlant les coups qui tuent aux traits d'esprit et aux drôleries, elle a traversé les âges en gamine intraitable qui polissonne, rit au nez des gens, leur joue de mauvais tours, qu'on fourre au cachot et qui tire la langue à ceux qui l'en font sortir.

Enfant terrible, que les siècles qui s'écoulent n'ont point amenée à l'âge de raison; qui déjà à Herculanum et à Pompéï bafouait ses contemporains en gravant leurs traits dans le ciment des murs; qui, au moyen-âge, jusque sous le porche des cathédrales, a fait pirouetter dans l'irrévérence d'une danse macabre les empereurs, les papes, les magistrats, les rois, les cardinaux; qui s'est moquée de la Mort comme elle avait ri des dieux; qui, de notre temps, et malgré les coups de règle qu'on lui applique parfois sur les doigts, a toutes les insolences, toutes les audaces, toutes les licences, et qui arrive toujours à se faire pardonner ses incartades à force de gaîté dépensée, d'esprit et de bonne humeur.

Autrefois, les cours avaient des personnages armés d'une marotte carillonnante qui débitaient des vérités mordantes et disaient carrément leur fait aux puissantes individualités qui les nourrissaient. Tout s'en va, hélas! et nos souverains n'ont plus même la sagesse de se faire dire de temps à autre la vérité.

Les fous de cour, c'étaient les caricaturistes de l'époque. Ils avaient inventé la caricature verbale.

Depuis qu'ils ont disparu, on se rabat sur la caricature crayonnée. Triboulet s'est fait journal. Il a imaginé d'exprimer ses idées en croquis, d'enfermer ses saillies en un contour.

Art complexe, qui tient à la fois de la philosophie, de la littérature et du dessin. Art profond, puisque toujours, sous une apparence frivole, il renferme une pensée sérieuse. Art puissant, capable de renverser une monarchie. On l'a vu sous Louis-Philippe : l'idée de transformer, par des modifications successives et insensibles, le chef piriforme du roi en poire de Bon-Chrétien et de répandre à profusion les exemplaires de ce por-

trait ironique n'a pas contribué dans une petite mesure à soulever le formidable éclat de rire qui, gagnant de proche en proche, amena peu à peu les journées de Février, la fuite au château d'Eu et la traversée sur l'*Express*.

Arme terrible, dont la blessure est souvent mortelle, mais qui dissimule son pouvoir meurtrier sous les élégances de la forme : telles ces dagues effilées dont Cellini ciselait la poignée et dont la lame s'enfermait en un fourreau de velours serti de pierres précieuses.

De nos jours, la caricature politique se perd. Cela s'explique par le désintéressement, de plus en plus marqué, de la foule pour les affaires de l'Etat. Elle est moins goûtée en France qu'elle ne l'était jadis, et l'on manque de crayons habiles pour la faire vivre. En Belgique, depuis que l'*Uylenspiegel*, de joyeuse mémoire, dans lequel Félicien Rops dépensa tant de verve satirique, est allé dormir au Campo Santo des publications éphémères, il n'y a eu que des tentatives. Nous n'avons pas, en général, l'esprit aiguisé, délié et tranchant qu'exige cet art spécial. L'humour britannique s'en accommode mieux, et c'est encore dans le *Punch* que s'épanouit de nos jours avec le plus d'éclat la floraison du pamphlet dessiné. La caricature allemande risque rarement son coup de patte dans le domaine des choses publiques. La guerre de 1870 lui a inspiré des variations sur le thème unique du Français mis en pièces par l'Allemand, en représailles des modulations chantées jadis par ses adversaires sur le motif du Prussien dévoré par le Turco. Mais rien ne reste de ces productions momentanées d'un chauvinisme outré. L'arbre a, depuis longtemps, secoué ses branches, et ses feuilles jaunies se sont dispersées. Le crâne chauve de Bismarck et les trois cheveux qui se dressent sur son front, comme des épingles piquées sur une pelotte, alimentent presque seuls les journaux satiriques de l'Empire.

La caricature de mœurs a, petit à petit, pris le dessus, non la satire âpre et sanglante des vices de l'humanité, mais la comédie des petits travers, des petites ambitions, des petites misères de notre époque; moins que cela, de notre entourage. C'est le fait-divers qui tue la caricature, comme il épuise le roman. Ainsi qu'en un cirque où l'écuyer fait voltiger à coups de chambrière ses chevaux dans la piste, la caricature fait pivoter les imperfections, les faiblesses, les côtés comiques de l'existence, et les fustige, et les houspille, et les harcèle, mais sans leur faire grand mal, et uniquement pour égayer les assistants qui ont payé leur place. Nous voici bien loin des fantaisies farouches de Goya, des *Caprices*, de la *Tauromachie*, et des scènes dans lesquelles Hogarth stigmatisait les mœurs sociales, non de son époque, mais de tous les âges : *Le mariage à la mode*, *La carrière de la prostituée*, *La carrière du libertin*, qui demeureront des chefs-d'œuvre parce qu'en eux vit l'humanité.

Le glissement du pamphlet vers l'ironie pittoresque ne visant que l'actualité a éteint la puissance de la caricature. Elle avait son utilité sociale quand, sur le terrain politique ou humanitaire, elle s'attaquait aux potentats pour les rappeler à l'observation de leurs devoirs, qu'elle démasquait l'hypocrisie, qu'elle flagellait les vices, qu'elle était justicière et vengeresse. Comme l'a dit Pierre Véron, parfois la pointe d'un crayon a tenu plus sûrement un coupable en joue que le canon d'un fusil. Quelle influence ont aujourd'hui les bouffonneries que débitent chaque jour dans les petits journaux illustrés les pitres qui ont succédé aux grands humoristes d'autrefois?

Mais par cela même qu'elle se localise davantage, elle s'imprègne avec plus de force du tempérament, des tendances, des goûts, des habitudes du pays où elle éclôt.

A cet égard, la comparaison des journaux à caricatures peut constituer une étude intéressante et instructive. C'est le livre où plus tard se lira le plus clairement l'état moral des nations. Au rebours de l'histoire, que chacun écrit selon les nécessités de la cause qu'il défend et qu'il est si difficile de déchiffrer, la vérité apparaîtra ici sans fard.

La pornocratie qui a gangrené la France dans son Théâtre, dans son Livre, dans son Journal, transsude dans sa Caricature. La *Vie parisienne* et le *Journal amusant*, depuis des années, rééditent et perpétuent les plaisanteries risquées et les allusions frisant l'obscénité. Ils n'ont guère d'autre thème.

Quand la première de ces deux publications arrive à côtoyer de si près l'outrage aux mœurs que le parquet se croit obligé de saisir l'édition, son succès est retentissant. Et notez qu'il ne s'agit plus de la gauloiserie de jadis, de la bonne grosse plaisanterie rabelaisienne, mais d'un raffinement d'immoralité quintescenciée.

Avec plus de gaucherie dans l'exécution, avec moins de *chic*, pour nous servir de l'expression usitée, les Allemands apportent à leurs charges plus de bonhomie et de rondeur. Voyez les *Fliegende Blätter*, la publication à juste titre la plus estimée de l'Allemagne. Les petites scènes de la vie quotidienne, — presque toujours de l'existence familiale ; elle existe encore en Germanie! — les épisodes de la rue, du théâtre, du concert, de la caserne, qui joue là-bas un si grand rôle, sont esquissées avec jovialité, souvent avec finesse. Toute l'Allemagne s'agite dans ce monde lilliputien, avec son affection du petit soldat, de la musique et de la patrie, le sentimentalisme de ses amours, son indifférence à l'égard de l'élégance du vêtement, ses appétits, qu'elle raille elle-même, pour les charcuteries et les bières lourdes. Rarement elle glisse dans ses dessins des allusions voilées à l'érotisme qui semble faire l'unique préoccupation des dessinateurs comiques de la France.

La caricature allemande est et reste grisette. Parfois, en dansant, elle relève la jupe, mais ne laisse guère voir de sa jambe plus que la cheville. La caricature française est une fille de joie qui ne trouve jamais qu'elle en ait montré assez.

La vie sportive des Anglais, le *yachting*, le gymnase, le polo, le cricket, le *foot ball*, le *bycicle*, tout ce qui détourne la nation des exercices intellectuels, et les grandes luttes publiques, le *Derby*, les *pedestrian races*, les courses de chevaux, les régates, fournissent ample matière aux improvisations des dessinateurs satiriques. Moins encore qu'en Allemagne, l'érotisme n'apparaît. L'amour même est relégué au dernier plan. Le flirtage le remplace.

Ainsi s'affirment, dans l'une des formes les moins prisées et pourtant les plus curieuses de l'art, les caractères dominants des nations.

C'est le miroir grossissant qui reflète les objets en décuplant leurs proportions. Que chaque peuple s'y regarde. Et qu'il profite de la leçon qu'il en recevra. Ses défauts lui apparaîtront avec netteté, et heureusement il n'en est pas de ceux-ci comme des défectuosités physiques : on peut s'en corriger.

L'ART DE TRADUIRE

Tous ceux qui ont tenté de traduire fidèlement une œuvre de quelque importance connaissent les difficultés presque insurmontables de ce travail ingrat. Les mots ne valent pas seulement par eux-mêmes; ils empruntent au milieu, à la race, aux habitudes, au tempérament de l'auteur mille nuances délicates qui disparaissent presque forcément dans le passage d'un esprit, d'une langue à l'autre. Ce n'est pas tout; quelle que soit l'abnégation voulue du traducteur, il ne peut faire complètement le sacrifice de sa propre pensée à celle qu'il interprète. Il *sent* telle phrase trop longue ou trop courte, telle épithète vague ou inexacte, telle idée incomplète ou insuffisante; il lui est presque impossible de résister à la tentation d'intervenir, de mettre un peu de soi dans son travail.

S'il s'agit de traduire une œuvre de poésie, c'est bien autre chose encore. Comme tous les beaux-arts, la poésie parle à l'imagination, à l'âme par l'intermédiaire obligé de la sensation. C'est une sorte de musique dont le charme réside, pour la plus grande part, dans la combinaison des timbres et des rythmes. Un mot changé de place dans un vers, une ponctuation défectueuse suffit à changer « en un plomb vil » l'or le plus pur, comme le contact le plus délicat suffit à flétrir les ailes diaprées des papillons. On devine les ravages que porteront dans l'harmonie primitive le timbre et la cadence d'une langue différente.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu,

dit Arvers dans un sonnet justement célèbre. Longfellow traduit mot pour mot :

My soul its secret hath, my life too hath its mystery,
A love eternal in a moment's space conceived.

C'est absolument le même sens, et ce n'est plus cela du tout. A la sonorité voilée, discrète comme un son grave de flûte, au balancement régulier des brèves et des longues, a succédé une harmonie d'un caractère saccadé, sifflant, qui cesse d'être en rapport exact avec le sentiment général du morceau.

De même, quand Rossi, jouant *Hamlet* aux Italiens, disait, dans la plénitude caressante de sa voix méridionale :

Essere o non essere, ecco il problema,

Malgré tout le talent de l'artiste, l'impression était toute différente de celle du fameux

To be or not to be, that is the question,

si rapide, si concentré, si *en dedans*, de Shakespeare.

Mais où la tâche devient tout à fait ardue, c'est quand on entreprend de traduire une œuvre d'un art dans un autre. La poésie, la musique, la peinture, la sculpture, ont chacune leur vocabulaire, et, suivant une très juste expression de Sully-Prudhomme, leur *verbe* particulier, correspondant à un mode distinct, à une allure différente de la pensée humaine, régi par une grammaire et une syntaxe spéciales.

Quoi qu'en ait dit Horace, rien ne ressemble moins à la poésie que la peinture. Dans la première, en effet, l'auteur se borne à indiquer, pour chaque objet décrit, un trait saillant qu'il exagère presque toujours, et d'après lequel l'imagination surexcitée du lecteur doit, tant bien que mal, se figurer l'ensemble. La peinture, au contraire, est tenue de donner avec précision le tout de chaque chose, de respecter, au moins dans leurs règles fondamentales, les principes qui régissent la combinaison des formes et des couleurs. Il n'en coûte rien au poète de chanter Briarée aux cent bras, la Renommée aux cent bouches. Ces bras et ces bouches s'arrangeront comme ils le pourront avec les données générales du squelette et des muscles. L'auteur ne s'en occupe pas; au fond, il veut dire simplement qui Briarée est très fort et la Renommée très bavarde. Pour le peintre ou le dessinateur, la traduction littérale de cette hyperbole poétique est une impossibilité absolue; il ne peut figurer cent bras que s'il a cent épaules pour les attacher; il ne peut mettre cent bouches que sur cent têtes distinctes sous peine d'aboutir à des monstruosités incompréhensibles. A serrer de près la question, on voit même que *cent* veut dire ici *beaucoup*.

Bref, dans les vers, les descriptions ne valent que pour fournir une direction générale, des points de repère et comme une sorte de base d'opérations aux idées musicales qu'éveillent, dans l'imagination de l'auditeur, les combinaisons de timbres et de rythmes qui depeignent les mouvements de l'âme de l'auteur. Dans une certaine mesure, c'est comme le livret d'un bel opéra italien, comme le titre qui figure en tête d'une sonate, d'un quatuor, d'une symphonie.

De ces difficultés sans nombre dont nous n'avons pas cherché à dissimuler l'importance, quelques critiques contemporains ont cru pouvoir conclure que la traduction pittoresque d'un grand poème était une œuvre non seulement ingrate, mais irréalisable, contre la nature même en quelque sorte des arts du dessin. Le peintre, disent-ils, doit peindre seulement ce qu'il a vu; il doit se contenter d'apporter toutes chaudes, toutes vives, en quelque sorte, au spectateur les impressions qu'il a effectivement reçues des choses, sans y mêler des souvenirs littéraires, des visées philosophiques ou sentimentales. Cette conclusion contient sans doute une part de vérité, en ce sens qu'elle implique la nécessité absolue de ne parler aux yeux que le langage des formes et des couleurs, mais elle est beaucoup trop étroite et rigoureuse. A la prendre à la lettre, elle aboutirait à bannir de l'art du peintre non seulement l'interprétation d'un texte, mais la composition, l'imagination, l'invention elles-mêmes; à sacrifier l'art des Léonard, des Raphaël, des Titien, des Prudhon à l'art visiblement inférieur de nos *impressionnistes*. Pour avoir le pinceau ou le crayon à la main, un artiste ne peut s'interdire d'éprouver les émotions sublimes que font naître en lui le récit d'un événement historique, la lecture de ces monuments littéraires qui s'appellent l'*Iliade* ou *la Divine Comédie*. Sous l'influence de ces émotions mêmes, son imagination s'échauffe et s'allume; il ressent à son tour le besoin de produire au dehors ce qui se passe dans son âme. S'il est véritablement peintre, ses impressions se traduisent par des formes aussi exactes, d'un contour, d'une couleur et d'un sentiment aussi justes que s'il avait assisté lui-même aux scènes qu'il retrace.

Seulement, pour aborder une dernière question qui a son intérêt, lorsqu'il s'agit de mettre sous une forme plastique les idées et les descriptions d'un poète ancien, l'artiste doit-il s'attacher à donner soigneusement à ses personnages le caractère, la physionomie, les costumes du temps, ou, librement, soit les placer dans un milieu idéal, abstrait, soit les animer dans une certaine mesure, tout au moins, des sentiments de sa propre époque? Les raisons ne manquent pas en faveur de l'une ou de l'autre solution. On pourrait dire, par exemple, que le peintre du XIX^e^ siècle qui voudra traduire le poète du XIII^e^, ne réussira jamais complètement à passer dans un monde aussi profondément différent du sien; qu'à cet effort constant et pénible il perdra quelque chose de la libre disposition de ses propres facultés; que, d'ailleurs, il sera moins aisément compris de ses contemporains, ses juges naturels, en définitive. A ce point de vue, l'on a pu soutenir sur un autre terrain, que les perruques et les ajustements galants des acteurs du temps de Louis XIV étaient plus conformes à la vérité poétique, sinon à la vérité historique, que les costumes authentiquement grecs dont nos artistes s'affublent aujourd'hui pour représenter les personnages raffinés des tragédies de Racine (*).

PETITE CHRONIQUE

Le *Salon des refusés* est ouvert depuis hier à l'*Hôtel des Ventes*, boulevard Anspach. Nous en parlerons.

(*) Ces excellentes idées sont émises par Georges GUÉROULT dans une étude sur la *Divine comédie*, publiée dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*.

Louis Lacombe vient de mourir à Saint-Vaast-la-Hongue, à l'âge de soixante-six ans. Pianiste et compositeur, il remporta en France et en Allemagne des succès sérieux. Il se fit entendre à Bruxelles, il y a quelque dix ans. Il laisse un grand nombre de compositions, quintettes, trios, plusieurs ouvertures pour orchestre, deux symphonies dramatiques, *Manfred* et *Arva ou les Hongrois*, sans compter une série d'œuvres pour le piano, études, sonates, valses de concert, morceaux de salon, etc. Il essaya à deux reprises du théâtre. Il fit représenter en 1861, *la Madone*, en 1878, *Sapho*, qui le mit en évidence.

Lacombe avait encore en portefeuille plusieurs opéras achevés, *Winkelried*, entre autres, qui devait être représenté cet hiver à Genève, et *le Tonnelier de Nuremberg*, des oratorios, des lieder, etc.

On entendra au festival de Norwich une scène lyrique pour ténor et orchestre intitulée : *Apollon aux Muses*, que Massenet vient d'écrire sur une poésie de Paul Collin.

Exposition des Beaux-Arts de Termonde. — Liste des tableaux acquis pour la Tombola :

E. Wauters, *Enfant maure*. — A.-J. Heymans, *Site des Bruelbergen (Campine)*. — H. Crabeels, *Confectionneuses*. — A. Baro, *Vue prise aux environs de Termonde*. — C. Beeckman, *Marine (temps gris)*. — C. Geerinck, *Les soins du ménage*. — G. Heyndricx, *Marine*. — A. Loret, *Ferme en Flandre*. — R. Wytsman, *Un ruisseau en Flandre*.

Liste des œuvres vendues :

Peintures. — C. Beeckman, *Marine*. — Théo. Bogaert, *Dans la matinée*. — Id., *La récolte*. — Fr. Courtens, *Couchant*. — E. Farasyn, *La sieste*. — A. Marcette, *Orage sur l'Escaut à Anvers*. — Mlle Rolin, *Un marais en Campine*. — H. Timmermans, *Intérieur de forge*.

Aquarelles. — A. Clarys, *Vaches à l'abreuvoir*. — Id., *Paysage*.

Sculptures. — Th. Brunin, *Pigeons de Saint-Marc (souvenir de Venise)* (vendu deux fois). — G. Ducaju, *Tête d'enfant*. — R. Fabri, *Buste d'enfant*. — F. Willems, *Triboulet*.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

CÉLÈBRES BIBLIOTHÈQUES

VAN DER STRAELEN-MOONS-VAN LERIUS

A ANVERS

La vente publique de la première partie de ces bibliothèques se fera par les notaires Van Dael et Leclef, à Anvers, en la mortuaire, Longue rue Neuve, 44, les **4, 5, 6, 7, 11, 12, 13** et **14 Novembre 1884**, de 10 heures à midi et de 5 à 8 heures du soir.

Les amateurs peuvent se procurer le catalogue chez M. Schoepen, libraire, rue du Gage, 16, à Anvers.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

LES PEINTRESSES BELGES

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La Maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. - ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 42. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES DIMANCHE 19 OCTOBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Septième article. *Les Vieux* — CORRESPONDANCE DE GEORGES SAND. *Quelques extraits sur l'art.* — LE SALON DES REFUSÉS. — LIVRES NOUVEAUX. *Meyerbeer aux eaux de Spa*, par Aibin Body. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Septième article.

LES VIEUX

Dans ces études sur le Salon de Bruxelles, constamment les généralités nous attirent. Nous remontons plus haut que les détails comme si nous jetions le lest des préoccupations individuelles. Nous en avons dit les motifs, dont le principal est le besoin, pour chacun, de discerner quelle place il occupe, quelle cause il défend, dans la mêlée artistique désordonnée qui, de sa rumeur, emplit notre époque. Les signes de ralliement sont presque effacés, les uniformes se confondent, les cris de guerre sont équivoques. Qu'importent les exploits particuliers de tel ou tel paladin? Jusqu'ici c'étaient des aventures particulières qu'on racontait, quel que fut le camp du héros, et cela amusait comme les combats singuliers de la *Jérusalem délivrée*. On veut maintement savoir où tend cette bataille depuis si longtemps tonnante, et pour qui les champions déchargent tant de coups.

Nous passons donc à côté des personnes, ne nous arrêtant à l'une d'elles que lorsqu'elle sert à mettre en lumière quelque vérité élevée. Nous ne le faisons pas sans regret. Nous convenons qu'en des circonstances ordinaires, il eût été agréable et utile de regretter l'absence de Mellery, l'artiste tenace, ce refusé volontaire, ramenant ses tableaux à l'ombre pour des raisons diversement expliquées; de signaler le début remarquable de Meunier fils, les consciencieux efforts de Vanden Eeden; de revenir sur l'excellent tableau de Frédéric; de montrer le développement d'Abry; de dire combien est impressionnante la sincérité de Verheyden, de s'arrêter à la chaude peinture des Oyens, de se demander pourquoi Finch a été brutalement repoussé. Mais de plus grands intérêts dominent cette fois les impressions du public, et c'est à eux qu'il se faut rendre. Dans nos temps d'exhibitions intarissables, les occasions de parler de ces artistes et de les traiter selon leurs mérites ne manqueront pas.

Les étapes que nous avons parcourues jusqu'ici sont multiples et bien définies. Nous avons donné une appréciation générale du Salon; — nommé et apprécié les œuvres qui à tort ou à raison ont surtout attiré l'attention; — examiné la question des femmes peintres; — précisé les limites et les tendances de la jeune école.

Aujourd'hui nous arrivons aux VIEUX.

Ici également il y a des malentendus à dissiper, des contours à rectifier, des traits à préciser.

Inutile de revenir sur cet axiôme que nous avons déjà formulé dans un précédent article: que parmi les Vieux il y a des Jeunes au point de vue de l'état-civil, comme parmi les Jeunes il y a des Vieux. C'est à l'art

que ces qualifications de vieille école et de jeune-école s'appliquent, et non aux individus, et c'est d'après cette base, si évidente dès qu'on la dégage, si méconnue par les habiles ou les bornés, que nous allons examiner la situation.

Cet art, dit vieux, dit aussi académique, ou bourgeois, ou officiel, et plus récemment doctrinaire, est spécial à notre siècle. On peut le caractériser sous des aspects divers.

Comme enseignement il semble incurablement empêtré dans cette conviction saugrenue qu'il ne faut admettre l'élève à regarder et à exprimer la nature, qu'après un stage prolongé dans le musée des antiques. Sous prétexte que *la beauté suprême* s'est réalisée dans les marbres grecs, et qu'on ne saurait trop habituer l'œil et l'esprit à la beauté suprême, on campe le débutant devant les spécimens en plâtre des dieux et des héros de la théodicée mythologique, et pendant plusieurs années on lui impose le dessin obstiné de ces êtres symboliques qui n'ont plus aucun rapport avec notre temps. On les débite même en détail, sous forme de nez, d'yeux, d'oreilles, de bras, de torses, de pieds, représentant chacun en particulier *la beauté suprême* d'un organe humain. Car, encore une fois, la beauté suprême, voilà le dada, ou plus noblement l'hippogryphe que chevauche pompeusement cet ineffable cénacle. Sous de tels cavaliers l'étonnement de l'animal sacré doit être énorme.

Le résultat d'un tel hypnotisme académique s'affirme avec une constance lamentable. Les malheureux qui l'ont subi semblent avoir une cataracte sur la vue. Le jour où, non sans regret, on les sort du local pieux où se dressaient les Apollon, les Minerve, les Jupiter et les Junon, pour les mettre enfin en présence de la réalité contemporaine (et laquelle encore? pas la vraie : un modèle faisant profession de pose, prenant des attitudes clichées et ridicules), entre elle et leur rétine flotte irrémissiblement le souvenir des fantômes laiteux sur lesquels leurs pauvres yeux sont demeurés fixés durant plusieurs années. C'est ce que nous nommons L'INTERPOSITION DES POSTICHES. Ils croient voir, ils ne voient plus, ils ont désappris de voir. L'organe est dévoyé, gâté par les détestables habitudes qu'on lui a données. Il louche horriblement. Et l'esprit, que l'enseignement fondé sur ces pratiques idiotes a lavé journellement dans sa décoction de préjugés, a, lui aussi, perdu l'aptitude de discerner la réalité ambiante, visible pourtant, prochaine, vivante, tangible, prête à se laisser pénétrer et comprendre.

Quand a commencé ce stupéfiant système? Avec le siècle présent. Certes, on n'a jamais dédaigné les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ils ont, aux belles époques, toujours servi d'aliment à l'admiration des grands artistes, et, à certaines heures, de leçons. Mais quand, où, chez quels sauvages ou quels fous, a-t-on jamais pensé à organiser réglementairement l'éducation artistique en fermant les volets sur la vie contemporaine, et en laissant l'élève seul avec ces symboles d'une religion disparue depuis quinze cents ans? Il a fallu une monstrueuse aberration venue à la suite de la Révolution française comme une fleur malsaine, et l'exagération stupide, par des pédagogues saturés de cuistrerie, de certaines idées de David. Une fois la méthode officiellement établie dans l'organisme poussif de la bourgeoisie parlementaire, cette terre promise des médiocrités en tous genres, elle s'est niaisement continuée et en est arrivée à l'état de chancre induré. Depuis bientôt cent années notre enseignement artistique est orné de cette dartre : c'est une institution, une gloire ; quiconque parle de la guérir est considéré comme sacrilège.

De ce régime sont sorties dans leur puissance les cohortes qui composent la vieille école. Quelle confiance au début et quels triomphes! Quelles facilités aussi pour faire le grand art! Tout était réduit en recettes. On ne regardait plus au dehors. On marchait comme un extatique dans la complication bruyante du monde intérieur. Les yeux noblement levés vers les cieux, l'artiste tirait tout de lui, ou plutôt des formules codifiées par les pontifes. On savait ce qui constituait l'irréprochable composition d'une œuvre, comment on établissait le centre de l'attention, comment on balançait les groupes. Les expressions des visages étaient cataloguées avec les procédés en regard : amour, haine, colère, consternation, pitié, joie, douleur. Les gestes étaient aussi bien classés que ceux qu'on enseigne aux chanteurs dans les conservatoires. Le coloris avait ses lois : inutile, dangereux même de regarder autour de soi comment se comportent les tons, la lumière et les ombres; il leur arrive souvent de violer les règles; or, il suffit de connaître celles-ci; on est sûr alors de faire bien, car faire bien c'est mériter l'approbation des professeurs d'académie, et ceux-ci connaissent les règles, je vous en réponds.

Au Salon, la plus haute, la plus mirifique réalisation de cette doctrine, c'est *la Peste de Tournai*. Elle résume vraiment l'époque. Autour d'elle, comme la garniture en légumes variés d'un filet de bœuf jardinière, un tohu-bohu de toiles insipides et maladives. Et telle est l'étendue du fléau, que par centaines les badauds admirent, sans qu'il vienne jamais à la pensée d'aucun d'eux de se demander où l'on pourrait trouver, dans la réalité, quelque être qui soit n'importe lequel de ces personnages, n'importe lequel des objets entassés là dans le savant et bête arrangement d'une scène de grand opéra.

Les conséquences sont terribles. Le peintre lui-même, nous en sommes convaincu, ne s'en doute pas. Il a eu, lui aussi, les yeux brûlés par l'enseignement biscornu

que nous racontions tout à l'heure. Il a subi la fatale *interposition des postiches* et circule comme un somnambule ne voyant autour de lui rien de ce qui existe, ou ne le voyant jamais dans sa vérité. Tout contour vivant, toute couleur se déforment, gauchissent irrésistiblement pour lui sans qu'il s'en rende compte. Il y mêle sans cesse l'alliage de ses souvenirs d'école, et tout de suite, sous l'effet du mélange, le goût, la teinte, la forme changent, comme le papier tourne sol en contact avec un acide. Il est la déplorable victime d'une hallucination incessante. Il ignore l'erreur personnelle de sa vue et ne songe par conséquent jamais à rectifier ses calculs, comme ne manquent pas de le faire, dans les observatoires, les astronomes chargés d'enregistrer les aspects et les mouvements célestes.

Terribles, disons-nous, car ces infirmes sont en même temps les maîtres et rien n'égale leur despotisme et leur intolérance. Ils ont, du reste, poussé la théorie jusqu'au bout. Ce sont eux qui s'emparant des lieux communs sur les rapports de l'anatomie et de la peinture, consacrés à une époque où l'on peignait le nu avec une prédilection amoureuse, ont imaginé d'ajouter aux postiches des marbres les postiches des muscles et des squelettes. Ils n'admettent pas qu'on puisse peindre un personnage habillé, sans construire au dessous, ne fût-ce que mentalement, et quelquefois effectivement, soit la charpente osseuse, soit tout au moins le corps. Ils font regarder les dessous, et non pas le dessus tels qu'ils se présentent, avec les dissimulations, les tromperies, les artifices du vêtement moderne, si rusé, si cachottier, dans ses plis, son flottant, ses rembourrures. De rechef, le disciple dressé à ce déshabillement plus ou moins libertin, perd par un côté nouveau l'aptitude à voir naïvement, simplement, sincèrement le personnage vêtu tel qu'il apparaît. Parce que Benvenuto Cellini, dans une lettre célèbre, s'est amusé à parler avec enthousiasme de quelques os, recommandant de les dessiner, ils en ont conclu que c'était indispensable, ne comprenant pas que l'illustre ciseleur n'y voyait qu'une occasion de s'exercer à la ligne et au contour, mais non pas la condition nécessaire d'une éducation artistique. Certes il eût répondu, interrogé là dessus : « Eh! ma foi! ça ou autre chose; dessinez ce que vous voyez ».

Rien de plus rare que de bien voir ce que l'on voit, c'est-à-dire avec ses yeux et non pas à travers les visions des autres. Tout l'enseignement des arts plastiques ne devrait avoir qu'une devise : *Apprendre à voir*. Combien savent que tel mur blanc, qu'ils croient d'un blanc uniforme et qu'ils peindraient d'un seul blanc s'ils avaient la palette et la brosse à la main, est composé de deux ou trois douzaines de blancs se dégradant en reflets et en teintes. Dire cela à un élève, le lui faire saisir, vaut la fréquentation de toutes les classes de l'antique. De même pour la ligne, lui démontrer que les visages de ses voisins n'ont rien de commun avec les canons des cours académiques, est une vérité cent fois plus salutaire que le contour de la face impeccable de l'Antinoüs.

Foin de toutes ces vieilleries! Occupons-nous de ce qui nous entoure et nous touche! L'école qui prêche le contraire est une radoteuse et une empoisonneuse.

Il faut le dire et le répéter. Il faut dire et répéter aussi que ses doctrines ne sont pas seulement médiocres, mais qu'elles sont encore et surtout dangereuses. Depuis le commencement du siècle, elles barrent la route aux vrais artistes, et leur occasionnent des misères sans nombre. La place est occupée par ceux qui les professent, et la curiosité publique, cette curiosité si nécessaire au progrès, ne se laisse ramener que difficilement à la vérité. Elle est mystifiée par ces déballeurs de poncifs et ne sort pas de sa mystification. Elle la prend au sérieux et gobe leurs cérémonies et leurs rites. Une sorte de superstition s'attache à eux et c'est une quasi-impiété que de venir donner des coups de sabot dans leurs momeries.

Le Salon est plein de productions sorties de cette officine. L'étalage de cette pacotille est prodigieux et navrant.

Mais pourquoi ces vulgarités et ces banalités peuvent-elles ainsi se perpétuer et noyer dans leur débordement l'art sain, réel, vivant? C'est qu'il existe entre elles et la féodalité bourgeoise, financière, industrielle, jouisseuse, une équation parfaite. Le régime parlementaire, répétons-le, est le gouvernement des médiocrités. A celles-ci il faut un art médiocre qui se réalise admirablement dans la vieille école. Une sentimentalité niaise, un coloris malade, des attitudes convenues faciles à comprendre par des cerveaux étroits, le clinquant du style dit de tapissier, des lieux communs en abondance, voilà ce qu'elles recherchent et savourent. Et le pouvoir qui se recrute parmi elles et en exalte à tour de rôle les plus complètes incarnations, ne soutient pas autre chose. De là ce phénomène spécial à notre époque, que la protection, les faveurs, les encouragements vont imperturbablement aux individualités les plus docilement bêtes, si ce n'est lorsque le cri public des indomptés et des intransigeants impose à la coterie dominante une concession que d'elle-même elle n'eût jamais faite. Autrefois, les grands artistes trouvaient de grands protecteurs, parce que la puissance allait à la force et au génie. Désormais le génie est soumis à l'élection et les masses aiment mieux celui qui leur ressemble que celui qui est au dessus d'elles.

Les Vieux vont donc leur train. Les Jeunes peinent et végètent. Les Vieux sont du côté du manche, et de jeunes Vieux se rangent volontiers dans cette armée qui occupe le pays de Cocagne. Nous ne sommes pas

encore près d'en être débarrassés. Ce sont eux qui tiennent garnison dans les académies et en écartent jalousement les adeptes de l'indépendance artistique. De temps à autre un de ceux-ci y pénètre comme par effraction, mais gare à lui! Il risque de subir un triste et inconscient enveloppement, qui le rendra semblable aux autres hôtes de la triste baraque. Il faudrait qu'il n'y eût pas un artiste digne de ce titre qui mît les pieds dans ces laboratoires de crétinisme, d'où l'on sort bancal, tortu, rachitique à moins de s'en sauver dès les premiers mois.

Que les incrédules aillent au Salon, et regardent. C'est là que nous ramenons invariablement le lecteur. C'est le dossier des preuves. Qu'on y groupe en deux catégories les œuvres des Vieux et celles des Jeunes, et que la comparaison se fasse. D'une part, un art s'assouplissant pour rendre tout ce qui remue, tout ce qui s'agite, variant avec chaque peintre, cherchant l'originalité, dédaignant la discipline qui uniformise. D'autre part, une exposition de choses inertes, toutes semblables, sortant, dirait-on, de la même imprimerie, estampées dans le même moule, ayant l'aspect triste, l'attitude fausse des choses empaillées, momifiées, défuntes. Ici la mort, là la vie!

LA CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

Quelques extraits sur l'art.

Je ne suis pas de ceux qui prétendent que faire servir l'art à soutenir une thèse, *c'est le rabaisser*. Je suis de l'avis tout contraire. Le but élevé élève l'art, et, quand on pense autrement, c'est peut-être qu'on brouille une question mal posée. On dit que l'art ne doit *prouver* qu'en *manifestant*. Eh bien, le Parthénon manifeste le beau, et certes il a voulu le prouver.

Je n'ai de respect que pour ce qui me présente un aspect nouveau. Trois lignes d'un homme sans nom qui pousse ma pensée en avant (cela arrive quelquefois) me frappent et me saisissent beaucoup plus que de gros livres où je parcours un pays exploré et où l'on ne me signale pas ce qui a dû m'échapper.

—

Il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts. A mon vieux âge, je me précipite encore dans des torrents de *far niente;* les amusements les plus enfantins, les plus bêtes, me suffisent, à moi, et je reviens plus lucide de mes accès d'imbécilité.

—

Il y a deux écoles dans l'art. La première dédaigne la médiocrité, le nombre, le public. Elle dit, avec raison, que peu de personnes peuvent comprendre les choses élevées et qu'il faut travailler pour le peu d'esprits délicats sans s'occuper des autres; elle appelle *vulgarité* tout ce qui est une concession à la lente et lourde intelligence des masses. L'autre école dit qu'il faut être compris de tous, parce que, dès que l'on se met en rapport avec la foule, il faut se mettre en communication avec les cœurs et les consciences; ne veut-on être compris que de soi, qu'on chante tout seul au fond du bois! Mais si un auditoire accourt, fût-il composé de faunes, et que l'on continue à chanter, il faut se résigner à parler à ces génies inculte de façon à les éclairer et à les élever au dessus d'eux-mêmes par des paraboles claires ou tout au moins préalables.

—

La publication d'un livre n'apporte que de très minimes résultats matériels à l'auteur. Il lui faut faire beaucoup de livres, en faire toute sa vie et qu'ils plaisent presque tous, pour qu'il en vive. Le retentissement d'un ouvrage nouveau si excellent ou si frappant qu'il soit n'est pas grand dans une époque de préoccupations et de réalités comme la nôtre, les critiques ne s'occupent que de leurs amis et connaissances.

—

Du moment que la littérature est une marchandise, le vendeur qui l'exploite n'apprécie que le client qui achète, et si le client déprécie l'objet, le vendeur déclare à l'auteur que sa marchandise ne plaît pas. La république des lettres n'est qu'une foire où on vend des livres. Ne pas faire de concession à l'éditeur est notre seule vertu; gardons-la et vivons en paix, même avec lui quand il rechigne, et reconnaissons aussi que ce n'est pas lui le coupable. Il aurait du goût si le public en avait.

—

Les articles ne servent à rien, à présent, pas plus que les amis au théâtre. C'est la lutte d'un contre tous, et le mystère, s'il y en a un, c'est de provoquer un courant électrique. Le sujet importe donc beaucoup au théâtre. Dans un roman, on n'a pas le temps d'amener à soi le lecteur. Quelle différence! C'est très mystérieux par un côté : c'est qu'on ne peut pas juger son effet d'avance, et que les plus malins se trompent dix fois sur quinze. Je travaille en ce moment à une pièce, il m'est impossible de savoir si je ne me trompe pas. Et quand le saurai-je? Le lendemain de la première représensentation. Il n'y a d'amusant que le travail qui n'a encore été lu à personne. Tout le reste est corvée et *métier*, chose horrible!

—

On devrait *ignorer* la critique quand elle n'est pas sérieuse, et même quand elle l'est. Je n'ai jamais bien vu à quoi elle sert à l'auteur critiqué. La critique part d'un point de vue personnel dont l'artiste ne reconnaît pas l'autorité. C'est à cause de cette usurpation de pouvoirs dans l'ordre intellectuel que l'on arrive à discuter le Soleil et la Lune; ce qui ne les empêche nullement de nous montrer leur bonne face tranquille. Il y a en toi-même une force naturelle qui défie les *si* et les *mais* du bavardage humain. Nous sommes de la nature, dans la nature, par la nature, et pour la nature. Le talent, la volonté, le génie, sont des phénomènes naturels comme ce lac, le volcan, la montagne, le vent, l'astre, le nuage. Ce que l'homme tripote est gentil ou laid, ingénieux ou bête; ce qu'il reçoit de la nature est bon ou mauvais ; mais cela *est*, cela existe et subsiste. Ce n'est pas au tripotage d'appréciation appelé la *critique*, qu'il doit demander ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire. La critique n'en sait rien; son affaire est de jaser.

—

Que le monde est sot et mal mené, puisque le travail d'imagination et de logique qu'on appelle la littérature est si mal accueilli partout. Tout le monde ne peut pourtant faire des souliers ou des saucisses? Il faudrait bien un peu plus d'idéal. En vieillissant, on reconnaît qu'il est inutile de regimber, que le matérialisme des intérêts flattera toujours les gros instincts et

que le talent sera toujours condamné à des luttes sans trêve. On se résigne, mais ce n'est pas sans tristesse, et ce que l'on accepte pour soi, on en prend moins bien son parti quand on voit ses amis en souffrir.

—

Trouver un éditeur est une grande question à résoudre. Ils sont tous encombrés de manuscrits et ne donnent pas toujours a préférence aux meilleurs. Ils ne tiennent compte d'aucune recommandation; ils lisent eux-mêmes ou font lire par des employés qui sont dans la partie et qui ne voient qu'une question de commerce dans la dépense à faire pour payer l'auteur ou seulement pour l'imprimerie. Ils ne se targuent pas d'être des juges littéraires. Ils savent ou ils prévoient si le livre couvrira leurs frais. Il faudrait, avant d'avoir affaire à eux, pouvoir publier en feuilletons dans un journal. Là, l'encombrement est encore plus effrayant et on donne la préférence aux noms déjà connus. Enfin, en supposant qu'on réussisse à vaincre tous ces obstacles, le prix est minime, et il faut avoir beaucoup produit et eu de nombreux succès pour trouver une ressource sérieuse au fond de son encrier.

—

A. Dumas fils : Vous me disiez de mettre *Clémenceau* en *bon français*, et qu'au bout de dix lignes, je vous ai dit qu'en devenant grammatical, vous perdriez tout ce qui fait votre mouvement et votre vérité d'allure. — Oui, la langue est pédante, lourde : c'est comme un habit d'un autre temps qui ne nous va plus. Hugo croit l'avoir renouvelée, il n'a trouvé que l'expression de son génie personnel; mais il a plus compliqué qu'allégé le langage; moi, je ne me sens pas le droit d'innover; mais j'espère bien que cela se fera tout seul par la force des choses.

—

Que je vous plains d'être en répétition! je connais ce supplice, et je connais aussi la personne qui vous agace : c'est une enfant gâtée qui ne se console pas de vieillir et qui s'en prend à tout le monde, surtout à ses rôles. Je me suis promis de ne plus lui en donner : non pas qu'elle n'ait bien tenu celui que je lui avais confié; mais elle l'a lâché vite, et l'ennui qu'elle m'a donné aux répétitions ne vaut pas le service qu'elle m'a rendu. Sarah n'est guère pas *consolante*, à moins qu'elle n'ait beaucoup changé. C'est une excellente fille, mais qui ne travaille pas et ne songe qu'à s'amuser ; quand elle joue son rôle, elle l'improvise; ça fait son effet, mais ce n'est pas toujours juste.

Le Salon des refusés

Le *Salon des refusés !* Un titre qui sonne bien. Quelque chose comme un défi jeté dédaigneusement à la sottise des jurys. Une fanfare claironnée pour réunir et armer les amis de l'Art jeune écrasé par les pédants de la routine, par les maîtres d'école palmés, par les poltrons qu'épouvante l'audace des formes nouvelles. Un appel interjeté devant le grand tribunal de la foule, qui juge en dernier ressort et fixe la jurisprudence.

Il faudrait, à côté de toute exposition officielle, un Salon de refusés. Il le faudrait complet, bien organisé, dans un local où les œuvres fussent placées dans un jour convenable. Que d'exclusions systématiques, que de refus faits à la légère on éviterait par la seule menace, toujours suspendue sur la tête des commissions officielles, de prouver, par l'exposition de l'œuvre blackboulée, l'ignorance ou le parti-pris avec lesquels agissent trop souvent les jurys?

En France, cela se faisait habituellement. Les jurys ont même reçu de si rudes fessées dans ces Salons d'à-côté, qu'on se demande comment ils s'y prennent pour « fonctionner » encore. N'a-t-on pas vu, en 1863, au Salon des refusés, Fantin-Latour, et Vollon, et Puvis de Chavannes, et Chintreuil, et même, chose singulière, Jean-Paul Laurens !!! Ne parlons pas de Whistler et de Manet : il va sans dire qu'il n'y eut pas, pour les exclure, assez de boules noires dans les urnes sacrées que gardent, en Grands-Prêtres consciencieux des rites, MM. Bouguereau, Cabanel et leurs lévites.

Vraiment, à cette époque, ce n'était point sous la coupole de verre du Palais de l'Industrie qu'il était glorieux d'exposer!

Les blessures reçues dans ces batailles contre le préjugé et l'imbécilité, devraient être rappelées éternellement sur les cadres, comme les campagnes se marquent par des chevrons sur la manche des troupiers, comme les alpinistes brûlent sur leur bâton ferré le nom des cimes qu'ils franchissent.

Le public discerne rapidement ce qui, parmi les œuvres refusées, l'a été à juste titre ou en haine de principes nouveaux. Que les artistes ne craignent donc pas de se commettre, ou de se compromettre, en exposant audacieusement avec les parias, les mis au ban, les hors la loi.

On eût pu faire à Bruxelles une superbe exposition des peintres refusés. Ensor, Finch, Terlinden, Vogels, Chainaye ont eu les honneurs du refus, pour la totalité ou pour partie de leurs œuvres. On connaît assez les motifs de ces exclusions pour qu'il nous soit inutile d'y revenir. Avec eux, le Salon des refusés prenait des allures de champ de bataille. On aurait entendu, dans la presse, les échos du canon et de la mousquetterie.

Mais cela n'est pas encore dans les mœurs des artistes. Quand on casse les carreaux, on songe à la note du vitrier, et cela fait cesser le jeu. Puis, ce groupe dont nous parlons, organisé pour la lutte, a son exposition à lui où il a toute liberté d'exhiber ce qu'il veut. On ne pouvait donc guère compter sur lui pour le *Salon des refusés*, que viennent d'ouvrir quelques artistes énergiques et dévoués à l'art.

Ce Salon n'a guère réussi. Il n'a réuni que trente œuvres d'art, la plupart médiocres, sans tendances bien définies, et d'un intérêt contestable. Il y en a qui ne sont ni moins bien, ni mieux que beaucoup d'œuvres admises. Recevant les hottées de monstruosités qui affligent les yeux aux murs du Palais des Beaux-Arts, on aurait pu, semble-t-il, admettre les trente tableaux que l'on a exilés à l'Hôtel des Ventes. Cela n'eût fait de mal à personne, et cela eût évité à quelques braves garçons des frais nombreux.

Enfin, on a tenu à refuser ces messieurs. Ils ont protesté. Ils ont voulu avoir un Salon des refusés. Ils l'ont. Et il faut leur savoir gré de l'activité qu'ils ont déployée en cette circonstance.

Ils ont fièrement donné à leur entreprise le nom qu'il fallait, alors que leurs collègues, les refusés du dernier Salon de Paris, avaient cru devoir masquer leur défaite sous un nom d'emprunt : les *Indépendants*, qualification qui sert d'ailleurs fréquemment de travestissement.

Tout cela est bien. Ce sont les premières notes du carillon qui assourdira le jury s'il persiste à se montrer incapable et partial. Ce n'est pas la réussite qu'il faut envisager, c'est la marche des idées. Le *Salon des refusés* est un événement, malgré son insignifiance. On a osé le faire, renouvelant la superbe et méprisante

audace de Courbet. L'influence s'en fera sentir. Si pas immédiatement, dans trois ans, dans dix ans, peu importe.

Quand ceux que vous avez repoussés seront de grands artistes, connus et appréciés, gare à vous! Le public fera justice de votre incompétence, et d'un coup de pied dédaigneux jetera par terre, où elles se briseront, les fausses célébrités que vous avez hissées sur des socles.

Ce jour viendra. Il est venu pour tous les Grands humiliés par les jurys. Il luira pour les nôtres. Qu'ils persévèrent et aient confiance.

Livres nouveaux

Meyerbeer aux eaux de Spa, par Albin Body. — Bruxelles, Ve J. Rozez, 1884.

En tête de ce petit volume, une eau-forte gravée par G. Gernay, d'après une charge d'Edouard Devaux, représente l'auteur des *Huguenots* assis en cacolet sur un âne minuscule, sous le bras l'inévitable parapluie qui ne le quittait jamais dans ses promenades solitaires par les avenues ombreuses de Spa.

L'eau-forte résume le livre. C'est Meyerbeer bobelin et non Meyerbeer compositeur que crayonne l'auteur, en reconstituant ingénieusement la journée du musicien aux Eaux à l'aide de renseignements éparpillés dans les journaux, les notices, les registres d'hôtels, les listes d'étrangers, qu'il réunit, comme les pièces d'un jeu de patience.

C'est Meyerbeer en pantoufles, les cheveux emprisonnés dans des papillottes (détail comique, mais, parait-il, absolument authentique), Meyerbeer levé à six heures pour se rendre aux sources, absorbant consciencieusement le verre d'eau de six onces accompagné des trois feuilles de sauge réglementaires, arpentant du pas mesuré d'un *Kurgast* l'allée de Sept-Heures, chevauchant dans l'après-midi son âne, glissant, pensif, et sans s'y mêler, à travers les groupes, venant parfois écouter les morceaux symphoniques exécutés par l'orchestre, et trouvant toujours quelques paroles courtoises pour féliciter le directeur et les musiciens.

Pendant 30 ans, de 1829 à 1860, Meyerbeer alla régulièrement à Spa. C'était l'époque où hommes de lettres et artistes avaient choisi la petite ville pour leur résidence d'été. Jules Janin, Ponsard, Stahl, Thoré, Proudhon, Beulé, Tamberlick, Aurélien Scholl, Deschanel s'y rencontrèrent. Jules Janin reçut même à Spa les honneurs du droit de cité. Aussi M. Albin Body consacre-t-il au critique des *Lundis* un chapitre spécial, annonçant, sur le séjour des autres hôtes de sa ville natale, de nouvelles publications.

Le public aime à pénétrer dans les coulisses, à voir l'envers du décor. Il lira avec intérêt les études consciencieuses de M. Body. Elles fixent les physionomies, d'un contour nettement arrêté.

Petite chronique

On nous annonce le retour en Belgique des deux jeunes artistes qui résidaient, depuis bientôt deux ans, au Maroc, MM. Van Ryselberghe et Franz Charlet. Ces messieurs quitteront Tanger le 28 octobre. Ils rapportent d'importants travaux qu'ils destinent à la prochaine exposition des XX.

La Sphinge de Fernand Khnopff a été, on le sait, l'objet constant de la curiosité des visiteurs au Salon de Bruxelles. En sa qualité de Sphinge qui connaît ses devoirs, elle est restée énigmatique, et le gardien commis à la garde de la salle qu'elle orne de son mystère a subi des questions sans nombre qui l'ont finalement rendu inquiet et morose à la fleur de l'âge. Dernièrement, croisant un spectateur à physionomie vive, à allures nerveuses, la canne à la main, qui s'approchait de très près de la glace à travers laquelle transparait l'œuvre, il s'en approche en lui recommandant la prudence. « Mais je suis le père du peintre, répond l'admirateur. — Ah! Monsieur vous savez alors ce que signifie cette femme? Dites-le moi, s'il vous plaît, que je puisse satisfaire les gens qui ne cessent de m'interroger là dessus. — Ce qu'elle signifie? Je n'en sais, ma foi rien, Dites-leur que c'est un sujet incompris et incompréhensible! »

Charles Vander Stappen travaille actuellement à une œuvre considérable dont le sujet est emprunté à l'*Ompdrailles* de Léon Cladel. Il s'agit d'Arribial descendant les degrés des Arènes en apportant aux spectateurs le corps d'Ompdrailles qui vient de se tuer pour la *Scorpionne*. Les proportions sont plus grandes que nature.

Edmond Picard fera samedi prochain à 2 1/4 heures, dans le local de la 1re chambre de la Cour d'appel de Bruxelles, la lecture de son nouveau livre : *Mon oncle le jurisconsulte*. Cette séance, organisée par la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, est publique. Pareille lecture y a été faite autrefois pour *La Forge Roussel* et le *Paradoxe sur l'avocat*.

Les Concerts populaires reprendront au commencement de décembre la série de leurs auditions. La première sera probablement consacrée à la 3e symphonie de Brahms, qui n'a pas encore été exécutée en Belgique, et à une œuvre nouvelle d'Emile Mathieu, *Freyir*, symphonie descriptive dans le genre du *Hoyoux*, qui remporta, on s'en souvient, un très vif succès.

Un concert Wagner succèdera à cette première audition. Il est question d'en composer le programme d'une façon originale : on n'y ferait figurer que des morceaux écrits par le maître pour voix de femmes : la scène des *Blumenmädchen* de *Parsifal*, la ballade du *Vaisseau Fantôme*, des fragments du 2e acte de *Tristan et Iseult*, la *Chevauchée des Walkyries*.

Au troisième concert, on entendrait un virtuose, probablement un violoniste, qui serait Sarasate ou Fernandez Arbos.

Quant au quatrième concert, on est en pourparlers avec Camille Saint-Saëns pour l'exécution de quelques-unes de ses œuvres, parmi lesquelles une scène d'*Henri VIII*, pour laquelle on demanderait le concours de M. Lassalle.

Voilà le plan général de la campagne. Il comprendrait, on le voit, dans un éclectisme raisonné, des compositions appartenant aux écoles allemande, belge et française.

Et maintenant, que les colères provoquées par ces indiscrétions se déchaînent.

Nous recevons la première livraison de la *Revue des Livres et des Estampes, critique mensuelle de tout ce qui s'imprime en France*, dirigée par Joséphin Peladan.

L'ouvrage parait en livraisons de seize pages, à deux colonnes, avec couverture. Le prix est de 7 francs pour Paris, de 9 francs pour l'union postale. Si la revue tient les promesses de son Avis aux souscripteurs, ce sera parfait. « Nous voulons, dit la direction, inaugurer en France la critique des grands recueils anglais. Pour s'imposer au pays de toutes les camaraderies, une semblable revue doit être *Complète, Compétente, Violente*. » Et développant chacun de ces points, elle ajoute : « Violente! comme il convient en une décadence où crier c'est à peine parler haut pour les longues et paresseuses oreilles contemporaines. »

La revue porte comme devise : *Vives unguibus et morsu*. Rops nous paraît avoir quelque peu collaboré à la couverture.

Un traité vient d'être signé entre M. Emile Simon, directeur des tournées artistiques, et M. Bouffard, directeur du Molière, pour cinq représentations à donner sur ce théâtre par Mlle Jeanne Granier, les 21, 22, 23, 24 et 25 octobre courant.

Le spectacle se composera des *Premières armes de Richelieu*, d'*Indiana et Charlemagne* et d'*Un mari qui pleure*.

Mlle Jeanne Granier touchera, pour sa seule part, un cachet de 2,000 francs par représentation.

On prépare à Namur une exécution, en novembre, du drame lyrique de Félix Godefroid, le célèbre harpiste : *la Fille de Saül*.

Les pourparlers que nous avons annoncés entre la Société philharmonique de Londres et les chanteurs wagnériens ont abouti. Mlle Malten, MM. Gudehus et Reichmann chanteront *Parsifal* à l'Albert-Hall le mois prochain.

Le *Ménestrel* publie l'étonnante information que voici :

« Un critique musical viennois, M. Stier, rédacteur du *Parsifal*,

vient de s'entendre condamner par le tribunal correctionnel de Brunswick à 300 francs d'amende *ou* à six semaines de prison, pour avoir simplement constaté dans un article les défauts artistiques d'une chanteuse actuellement engagée au théâtre de cette ville. »

Si c'est exact, c'est réjouissant.

On vient de donner à Hambourg, non sans succès, un opéra nouveau, *Esmeralda*, dont la musique a été écrite par M. Thomas, compositeur anglais, et à Berlin, au théâtre Friedrich-Wilhelmstadt, *Gasparone*, opérette de Millœcker, qui commence à devenir vraiment populaire en Allemagne, et dont nous avons déjà parlé. On annonce comme prochaine l'apparition des ouvrages suivants : à Dusseldorf, *Sylvestre*, opéra-comique de M. Willemsen ; à Kœnigsberg, *l'Éloge des femmes*, opéra de M. R. Schwalm ; à Wiesbaden, *Marion Faliero*, opéra de M. W. Freudenberg. Enfin, M. Franz Raumann, de Berlin, vient de terminer, sur un poème de M. Richard von Hartwig, la partition d'un opéra intitulé *Irmela*.

Galerie de la rue de Sèze, à Paris, ouverture d'une exposition d'un genre nouveau, qui s'appellera probablement l'*Exposition du Sport* et qui réunira un curieux ensemble de peintures, sculptures et gravures concernant les choses du sport hippique et nautique. Il y aura des toiles signées Géricault, Horace Vernet, Eug. Lami, Alfred de Dreux, etc., et une collection importante de ces gravures anglaises du commencement du siècle, que les amateurs se disputent si fort aujourd'hui.

Cette exposition est organisée par M. le marquis de Ganay. Elle fermera vers la fin de décembre.

On nous écrit de Berlin que le pianiste Franz Rummel a remporté dimanche un grand succès au premier concert symphonique donné par l'orchestre royal à l'Opera, sous la direction de M. Radecke.

Il a interprété le concerto de Schumann avec un mécanisme excellent, avec toute la fantaisie et le sentiment poétique que comporte la composition.

M. Rummel se fera entendre encore à la Société philharmonique de Berlin. Il a signé des engagements pour Londres, Glasgow, Edimbourg, Hambourg, Stuttgart, Aix-la-Chapelle, Wiesbaden, etc.

La Revue indépendante. — Sommaire du numéro d'octobre 1884.

I. Le Pessimisme des Écrivains, par Emile Hennequin. — II. Les Amies, par Paul Verlaine. — III. Félice Orsini, par Léon Cladel. — IV. La rue du Loup, par Léo d'Orfer. — V. Un Dilemme, par J.-K. Huysmans. — VI. Notes Physiologiques sur Balzac, par Jules Christophe. — VII. Chronique du Mois, par Paul Alexis. — VIII. Les Livres. — IX. Revue de Septembre. — Vie Parisienne.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

56 Rue Duquesnoy, 56. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les [illegible].

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 43. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 OCTOBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Huitième article. *Les artistes étrangers.* — EN FORÊT, PEINTRES !... — LIVRES NOUVEAUX. *Songes*, par Francis Poictevin. — THÉATRES. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. *Six pièces romantiques. Mazourka de concert,* par Joseph Wieniawski ; *Trois morceaux pour piano*, par Gustave Huberti. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

Huitième article.

LES ARTISTES ÉTRANGERS

Notre étude d'aujourd'hui sur les artistes étrangers, puis un article sur la sculpture belge, et nous en aurons fini avec le Salon, ou plutôt avec les réflexions sur l'art national qui surgissent à l'occasion du Salon, par lui-même l'un des moins intéressants et des moins remarqués qui se soient vus.

Les œuvres étrangères sont chez nous les bienvenues. Il est même devenu d'usage de les solliciter. On compte beaucoup sur elles pour rendre nos expositions attractives. On se défie de l'aspect que celles-ci auraient si nous restions livrés à nos forces propres.

En général, les commissions organisatrices réussissent dans ces démarches. La France surtout, puis la Hollande se sont accoutumées à nous expédier de sérieux contingents.

Est-ce avantageux?

Assurément oui au point de vue des satisfactions à donner à la curiosité publique. Nous faisions remarquer au début de ces études que les vides sont énormes et le résidu vraiment pauvre, quand on élimine en pensée des galeries tout ce qui nous est venu du dehors. Les comptes-rendus de la critique, dans leur terne déroulement, se raccrochent à chaque instant à quelque tableau étranger. Si l'on ne maintenait que l'élément indigène, la misère et l'ennui apparaîtraient.

Mais au point de vue de la notoriété et de l'avancement de notre art, le résultat n'est guère salutaire à raison de la fausse manière d'apprécier ces envois exotiques, et nous croyons opportun d'y insister.

Depuis longtemps les succès dominants de nos Salons n'ont pas été pour nos artistes. Au début, c'était peut-être justifié. Notre école, dirigée par la mirobolante organisation académique dont nous avons récemment signalé les prouesses, s'attardait dans une infériorité indiscutable qui influençait les spectateurs même les plus inconscients. Quand au milieu des médiocrités qui nous submergeaient apparaissait une toile des maîtres français qui ont inauguré en ce siècle le principe sauveur de l'interprétation de la réalité sous l'impression du sentiment personnel, la lutte n'était pas possible. Et à ce premier élément qui déjà nous distançait, les réclames d'une presse bien stylée et les habiletés de marchands très retors, ajoutaient un appoint qui définitivement nous écrasait.

C'est de cette époque que date le discrédit qui, partout ailleurs que chez quelques amateurs tenaces et clairvoyants, a atteint les tableaux belges. Aujourd'hui

le mal diminue, on a réagi avec énergie, presque avec colère. L'indignité des brocanteurs, dépréciant sans cesse nos compatriotes, parcourant les expositions avec des chroniqueurs dociles à qui ils soufflent leurs articles, a été percée à jour. Si ce triste métier continue, l'influence qu'il peut exercer a notablement diminuée, On commence à trouver que la jeune peinture belge, avec ses qualités spéciales, vaut les autres et les dépasse souvent On ne confond plus aussi invariablement les différences qui la séparent de la peinture française avec des défauts. Les côtés plus matériels de son coloris et de son dessin, le sens plus profond et plus calme des scènes qu'elle exprime ne peuvent plus qu'avec peine servir de points de départ à des déclamations sur son inélégance et sa lourdeur. Le monde artistique se rend compte de mieux en mieux qu'il est fort heureux, pour le plaisir des yeux et les sensations de l'âme, que chez tous les peuples on ne peigne pas à la parisienne. Les traditions de l'école flamande (pas celle de Rubens, l'artiste d'exception, mais les petits Flamands d'avant et d'après), ces traditions longtemps conspuées dans leurs tentatives de renouveau au siècle présent, se dégagent et reprennent le dessus, avec leur concentration profonde et calme, leur prédilection pour les scènes pénétrantes de la réalité, leur simplicité intime, leur sens merveilleux de l'harmonie dans les tons, leur antipathie pour le tapage, l'ostentation, le mouvement.

Mais la généralité des esprits est loin encore de l'exacte compréhension de ce programme si bien en accord avec notre évolution historique et le caractère réfléchi et paisible de nos populations germaines, les seules chez lesquelles se produisent jusqu'ici en Belgique un mouvement artistique sérieux. Les habitudes prises durant plus de cinquante années de routine académique, de boniments et de manigances mercantiles, de journalisme se mettant sans vergogne au service des intérêts ou de la camaraderie, sont difficiles à réformer. Les préjugés, vivaces araignées, ont tissé leurs toiles dans tous les coins de notre édifice artistique et le nettoyage est laborieux. La plupart jugent encore d'après les formules établies au temps où l'on proclamait que la manière de tel peintre célèbre de Paris résumait les règles du Beau et devait servir de programme universel.

Les souvenirs sont pleins des recettes qui alors avaient cours et c'est d'après elles que quantité de comparaisons se font. Il faudra des années pour que le pivotement de l'opinion se complète et que son axe prenne une direction qui la ramène vers la claire conscience que notre art ne vaut quelque chose que lorsqu'il est franchement et brutalement conforme à notre nature, sans emprunt au voisin, sans imitation pusillanime. La guérison ne sera radicale que lorsque tout Belge, en présence de l'œuvre d'un compatriote, hardiment d'accord avec nos mœurs, nos types, nos coutumes, nos paysages, se sentira plus ému que devant les peintures étrangères.

Lorsque, dans nos expositions, celles-ci apparaissent, gardons-nous donc d'y voir des modèles à imiter. Elles doivent être plutôt, à nos yeux, des contrastes destinés à mieux nous faire comprendre nos aptitudes et les conditions de notre originalité. A ce point de vue elles peuvent constituer des leçons excellentes, de même qu'elles peuvent l'être également en ce qui concerne la technique, les procédés, les facilités d'un bon métier. Mais en tant que direction elles sont pour nous un danger. Mieux vaudrait ne jamais les voir que de songer à les imiter. C'est pourquoi nous les avons si soigneusement écartées en commençant cette série d'articles, conseillant au lecteur de tirer un voile devant chacune d'elles et de s'efforcer de visiter le Salon comme si elles n'y étaient pas, sauf à y revenir exclusivement plus tard.

C'est difficile, nous en convenons. C'est difficile surtout pour nos artistes à qui le goût erroné du public demande plutôt des importations que des produits sincères du terroir. Des modes s'établissent même dans le commerce des tableaux et dans les bavardages de la critique. Tantôt c'est tel pays dont on se met tout à coup à vanter la peinture, puis tel autre. Hier c'était la France. Voici que c'est la Hollande. Et tout de suite, comme une volée de mouches chassée d'un gâteau et qui s'abat sur un autre, l'essaim complet des médiocrités se précipite sur la nouvelle proie.

Ces engouements sont déplorables. Toute belle chose appelle l'admiration, mais non pas l'imitation. Que les amateurs voltigent dans leurs goûts, souvent éclectiques, d'une école à une autre, on le comprend. Mais que l'artiste, qui n'a de puissance que s'il a de l'originalité, suive ces fluctuations, c'est une calamité. Il faut qu'il reste fidèle à soi-même, avec une opiniâtreté farouche. Le spectateur et lui sont des êtres différents. Il ne faut pas qu'il mendie l'admiration pour son art personnel, mais qu'il l'impose. Suivre les évolutions capricieuses du goût, c'est déchoir, c'est être servile. Quand l'opinion fait une démonstration bruyante autour d'une œuvre, il ne faut pas que ce soit un signal annonçant à tous qu'ils ont à laisser là ce qu'ils ont fait pour tâcher de singer le grand homme qu'on proclame. Non, il faut que chacun s'entête davantage à n'être que soi et n'aille voir que pour mieux se garder du pastiche.

Donner en exemple une œuvre d'art étrangère est donc une sottise. Elle l'est surtout au début d'une carrière artistique, quand toutes les impressions portent coup et que les traces de ces coups sont le plus souvent ineffaçables. Un artiste fait y est d'ordinaire réfractaire. Une longue accoutumance à des vues spéciales, à des procédés préférés, le met à l'abri des influences

nouvelles. Il peut voir, regarder, admirer sans changer. Mais le néophyte n'échappe pas au péril. Il est en quête, lui, de ce qui pourra remplir son escarcelle pour le voyage qu'il commence. Il sait peu encore et se laisse facilement séduire. Sa nature, si on ne la tourmentait pas, produirait d'elle-même une végétation. Mais ses rameaux semblent encore stériles et pour activer le bourgeonnement il est enclin à y enter des greffes. Il coupe donc partout où il trouve; il apparaît bientôt comme un arbre produisant vingt fruits différents. Si plus tard, reconnaissant son erreur, il arrache le baroque ensemble de toutes ces boutures, la sève personnelle, circulant dans ce tronc mutilé, ne donne jamais qu'une mauvaise verdure et de mauvais fruits.

Aussi, combien les voyages nous paraissent délétères pour les jeunes peintres. Il nous semble, quand ils se mettent en route, qu'une blessure s'ouvre en eux et qu'à chaque pas il tombe une goutte du plus pur de leur sang. Leur œil, cet organe délicat dont il est déjà si malaisé de se servir pour voir les réalités les plus proches, va, sous l'influence d'impressions incessamment renouvelées, perdre davantage l'aptitude à pénétrer la nature et la vie. Mille impressions vont s'y superposer et se nuire, chacune laissant sa trace inconsciente qui fera dévier celle qui la suivra. Sous ce rapport les absences imposées et payées à ceux qui triomphent dans le grotesque concours dit *Prix de Rome*, sont une insanité. Alors que les milieux immédiats sont déjà si difficiles à peindre, on leur commande de les quitter pour aller au loin dans des pays et des civilisations dont ils effleurent à peine les surfaces, et avec lesquelles leur race, leur éducation sont en criant discord. C'est là qu'ils vont apprendre à regarder la nature, comme si l'essentiel n'était pas de saisir celle au milieu de laquelle on est né et on a grandi.

Quand comprendra-t-on que l'organisation véritable de l'enseignement de la peinture consiste à mettre les élèves en contact unique avec cette réalité prochaine et que s'il faut des voyages et des séjours hors des salles des académies, ce n'est pas en Italie qu'il faut les envoyer avec une pension, mais chez nous, à Tervueren, à Genck, à Knocke, à Anseremme, dans nos forêts, dans nos montagnes, sur nos côtes, comme d'eux-mêmes ils l'ont déjà compris. Quelle admirable classe de paysage aurait le professeur qui chaque année, déambulerait ainsi, emmenant avec lui ses disciples, ne les sortant pas de nos frontières, leur révélant la Belgique, ce pays si admirable par ses sîtes quoique si mal habité. Et quel gouvernement intelligent que celui qui, discernant ce qu'il y a de ridicule à enseigner la peinture dans les locaux fermés, paierait les frais de séjour de ces promenades à travers le sol natal et n'admettrait comme envois que des tableaux peints en cours de route, sur les rives de l'Escaut ou de la Meuse, en Campine ou en Condroz, sur un plateau désert en Ardenne ou dans une vallée du Brabant, représentant ou la nature ou nos paysans.

Qu'on ne se méprenne donc pas sur la valeur qu'il faut attribuer à la présence d'artistes étrangers au Salon. Autant que nul autre nous nous sommes arrêté ému devant *l'Étude* de Fantin-Latour, nous avons compris la grande sincérité du *Départ pour les Indes*, d'Israëls fils, nous avons été charmé par la *Sortie de l'Opéra*, de Béraud, nous avons admiré les excellentes toiles de Louise Breslau, nous avons apprécié le remarquable *Portrait d'Eugène Boch*, par Henri Rachou. Mais nous nous garderons de dire aux nôtres : Voilà vos modèles. Nous leur crierons au contraire : Gardez-vous de la séduction de ces œuvres. Elles vous attirent, détournez-vous. Rentrez en vous mêmes, concentrez-vous. Ne pensez qu'à votre pays, cherchez-y toutes vos émotions, toutes vos inspirations. A cette seule condition, vous serez sincères. Tout en vous est équilibré pour le comprendre et l'exprimer. C'est l'effet de l'hérédité dans les générations sans nombre dont vous descendez et qui ont charrié jusqu'à vous les équations de plus en plus exactes entre leurs individualités et leur milieu natal. Or, l'art veut cette pénétration profonde ; il a l'horreur du superficiel. N'essayez pas d'apprendre une autre langue artistique que la langue maternelle. Il n'est qu'elle qui, sous votre pinceau, saura rendre les nuances dont dépend la vérité et sans laquelle elle n'est jamais touchante. Vous êtes né Belge, peignez en Belge. Avec les qualités prenez-en même les défauts. Mieux vaut cela que d'essayer de jouer des rôles pour lesquels vous n'êtes pas conformés. L'accord entre l'œuvre d'un homme et les tendances de sa race est la plus haute et la plus noble condition de sa valeur.

EN FORÊT, PEINTRES !...

C'est l'automne. Les arbres ont mis leur manteau de pourpre. Par les claires matinées, le soleil tire des feux d'artifices dans le recueillement des bois. Du jaune, depuis l'or vierge jusqu'au cadmium des topazes, flambant et pétardant comme si la forêt était en feu; du rouge, depuis les lueurs assoupies du corail jusqu'aux flammes sombres des rubis, jusqu'aux laques sanglantes des grenats. Une débauche de couleurs rutilantes. Une mosaïque éclatante, toute en gemmes de prix, sous la voûte de turquoise pâlie du ciel.

Les fourrés éclaircis ont des profondeurs pleines de mystère. Dans le velours émeraude des mousses, parmi l'emmêlement des fougères, des cryptogames monstrueux, aux coiffes écarlates mouchetées d'ivoire, peuplent la solitude d'évocations fantasques, rappelant l'image fabuleuse des actinies et des zoophytes qu'on retire des gouffres de la mer.

Les vieux troncs se garantissent du froid qui arrive en revê-

tant leurs chausses de lichen. Bientôt le vent aura soufflé sur le décor et l'aura mis en pièces. Les dernières fusées tirées, il ne restera que des carcasses, de longs squelettes d'arbres dépouillés, tordant leurs branches sous la morsure du gel.

C'est l'automne. Les grandes nefs de hêtres ont des sonorités de cathédrale, dans lesquelles roulent, comme la voix de l'orgue, les harmonies de la forêt. Les chevreuils s'enfuient effarés, inquiets des feuilles sèches qui tombent, une à une, sur la jonchée de feuilles sèches. Les oiseaux se taisent. Parfois un geai bavard traverse en garulant le sentier, et s'abat dans les grappes rubescentes d'un sorbier.

Peintres amoureux des splendeurs sylvestres, la saison est venue. La paix, nécessaire au travail, vous la trouverez dans les clairières. L'émotion, qui fait l'œuvre d'art, le panorama merveilleux des bois, lentement déroulé, la fera vibrer dans votre âme.

Il est, sans dépasser nos frontières, sur le massif schisteux qui forme l'Ardenne, une forêt, l'une des plus belles, propre à provoquer dans un cœur d'artiste d'infinies jouissances.

C'est la forêt de Saint-Hubert qui couronne le plateau le plus élevé de la Belgique. Qu'on y pénètre par Grupont, l'une des extrémités, et que, faisant halte aux forges Saint-Michel on la traverse par la Fange du Taureau et son merveilleux horizon de bouleaux et de chênes, par La Neuville-au-Bois et la Converserie, où, selon la légende, apparut au saint le cerf miraculeux, et qu'on débouche par les taillis qui mènent au hameau de La Vacherie; ou que, s'engageant sous les épaisses frondaisons par la petite ville de Saint-Hubert, on marche droit au cœur de cet océan de feuillages dans la direction de Champlon, on subira le charme de cette magnifique et sauvage nature.

Plus que les sites étrangers, plus que la forêt de Fontainebleau, elle nous remue et nous captive, parce qu'à l'attrait des gloires du paysage s'unit l'amour du sol natal, toujours latent au fond de nos cœurs et qu'une étincelle ravive.

Il faudrait qu'on fît de l'un ou de l'autre des villages perdus dans la forêt, si solitaires et si paisibles qu'on pourrait s'y croire à mille lieues des villes, des chemins de fer et du bruit, une station artistique pour l'automne, un Barbizon où les peintres trouvassent le loisir de résider et de travailler. Les premiers qui tenteront l'aventure seront bientôt suivis, et la forêt est assez grande pour donner asile à tous ceux qui voudront imiter leur exemple.

Ils apprécieront ce que sont les Ardennes, non les Ardennes des villégiatures bourgeoises, des auberges où l'on mange trop, des villages empestés de citadins qui y perpétuent le carnaval de leurs prétentions et de leur vanité bouffonne, mais les Ardennes austères, dans leur grandeur farouche, celles dont un des nôtres a dit :

« Jamais cœur viril ne les a contemplées pour la première fois sans se sentir ému.

« Oui, je les aime et depuis vingt ans j'y vais chaque automne! Flots, plaines, bruyères, collines, rochers, de tout ce qui offre aux yeux le sol natal, ce sont elles que je préfère, ce sont elles qui éveillent le plus profondément en moi ces sensations rêveuses et passionnées qui sont la haute vie de notre humanité. »

LIVRES NOUVEAUX

Songes, par FRANCIS POICTEVIN. Bruxelles, HENRY KISTEMAEKERS, 1884.

L'auteur de *Ludine* nous présente un nouveau volume, manière de réponse indirecte aux nombreuses critiques qui ont assailli sa première œuvre. On a eu beau reprocher à M. Poictevin sa manie néologisante, sa dislocation de la phrase, le brouillard où il noie volontairement les contours de l'observation physiologique ou psychologique, M. Poictevin ne s'est pas décontenancé un instant, et sa dernière œuvre : *Songes* n'a rien perdu de l'intransigeance de *Ludine*. Cet entêtement, qui jettera le gros des critiques dans une ire facile à comprendre, certains esprits pourtant l'approuveront. Poussé jusqu'à ce degré, l'obstination n'est pas loin de devenir du talent, et c'est elle qui rend M. Poictevin et son œuvre infiniment plus intéressants pour nous que si l'écrivain s'était amendé.

Que M. Poictevin fasse souvent sourire, que son style rappelle celui du Limousin de Rabelais, nous ne songeons pas à le nier. Mais nous prenons plus de plaisir à cette œuvre tourmentée et malade qu'à cette génération spontanée de romans timides et corrects, écrits avec l'encre de la Petite Vertu, et dont le principal mérite est de se faire oublier, déjà pendant la lecture du livre.

Et comme c'est à ces productions là que la critique réserve toutes ses indulgences, et aux œuvres pareilles à *Ludine* toutes ses railleries et toutes ses sévérités, il ne nous déplaît pas de renverser cette tradition. Rire du charabia de M. Poictevin est d'une critique un peu trop universelle, dans le mauvais sens du mot. C'est besogne facile et qu'il faut laisser aux goujats de l'armée littéraire. Ce qu'il faut mettre en lumière, c'est que M. Poictevin est un chercheur, un dédaigneux des routes banales, un respectueux de son art, et on ne passe point devant ces choses sans les saluer.

Songes est une analyse psychologique d'enfant dont le sujet ne pouvait manquer de plaire aux qualités et même aux défauts de M. Poictevin. Une sorte de brume péniblement amassée par le style, laisse vaguement entrevoir l'étude consciencieuse du personnage. Parfois un coup de lumière déchire la vapeur grise de la phrase, et colore les lointains de l'idée ou de la sensation.

M. Poictevin, s'il cherche, n'a pas encore trouvé. S'il avait trouvé, il n'écrirait pas des périodes comme celle-ci :

« Persuadé, après Shakespeare, que nous sommes faits de la même étoffe que nos songes, je me décide à publier ceux-ci. En face, la superbe ignorance et les continuelles lâchetés et les faux attendrissements et les vaines consolations et l'insipide vie de presque tous, — car, combien rares ceux que tourmente le désir, le besoin d'être autre chose que correctement ternes sans plus même le risible d'un provincial endimanché, d'entendre enfin rêveusement l'abîme de l'Etre! Voici un document, sincère jusqu'à être disloqué, de deux capricieux. »

Ou bien encore ce médaillon *laconique* :

« Et Jacques à l'ogival sourcil regrettait peut-être un infini absent de cet œil vert-de-grisé à aréoles, sur lequel on croyait voir se peindre les formes en un froid art. »

Mais aussi, si M. Poictevin n'avait pas cherché, il n'aurait pas écrit des phrases comme celles-ci :

« Cette même semaine de février, Jacques ne s'était pas guéri, que son père, malade d'un mal lent depuis plusieurs mois, s'étei-

gnit insensiblement, une nuit. De grand matin il entra auprès du mort. A la vue de cette tête hors des draps changée en ivoire, en présence de cet au delà sculptural, il a, par un coup immédiat, passé dans un autre âge. »

Puis encore :

« Le grand-père, sourcilleux lecteur d'Horace, de La Fontaine, l'oncle, le Voltairien républicain, tous deux maternels, le père, le tourangeau ami des champs, il arrive à Jacques de les revoir de nuit, comme en une spiritualité. Tels qu'ainsi il les perçoit, la tendance intime de chacun a prévalu, les oppositions de leurs natures se sont accentuées, ils semblent ne plus se connaître, habiter trois sphères incommunicables. Pourtant, ils se touchent presque dans la contemplation du veilleur. »

Si M. Poictevin se décide à nous écrire des études psychologiques dans ce style là, nous compterons bientôt un romancier de plus dans le petit groupe des analystes contemporains qui ne se soucient pas d'aller voir si Vénus est un monsieur, ou bien si Charlot s'amuse.

***

Ouvrages parus dont nous publierons dans nos plus prochains numéros le compte-rendu :

En 18..., par Edm. et Jules de Goncourt. Bruxelles, Kistemaekers.

La légende du Parnasse contemporain, par Catulle Mendès. Bruxelles, Brancart.

Mes croyances, par Célestin Demblon. Bruxelles, F. Larcier,

Recueil de lectures choisies, par Eugène Monrose. Bruxelles, Rozez, et Paris, Lemerre.

Théatres

Théatre de la Monnaie. — **Mlle Verheyden.**

On a repris, à seule fin, pensons-nous, de donner à une débutante, Mlle Victoire Verheyden, l'occasion de se produire, un acte de Gaveau intitulé *le Bouffe et le Tailleur*.

Mlle Verheyden met dans le personnage de Célestine beaucoup de gentillesse, de grâce, d'intelligence, et tire bon parti d'une voix un peu faible pour une aussi grande salle que celle de la Monnaie. MM. Guérin et Chappuis apportent à leur rôle l'irrésistible verve comique qu'on leur sait, et M. Soulacroix, dans ses romances, surtout dans la *Sérénade* de Braga, qu'on est un peu surpris d'entendre dite par un bouffe, l'appoint de sa voix harmonieuse.

Très bien jouée, la pièce a plu, malgré les gaîtés un peu lourdes du livret et le léger relent de moisissure qu'exhale la musique.

On répète en ce moment un petit acte de M. Lefebre, l'auteur de *Judith*, intitulé *Le Trésor*, qui passera prochainement.

En voici la distribution :

Véronique, Mlle Angèle Legault.

Jean, M. Soulacroix.

L'abbé, M. Delaquerrière.

Obéron est su. Aussitôt que les décors nouveaux que la direction fait peindre pour cet ouvrage seront achevé, la pièce passera.

Quant aux *Maitres-Chanteurs*, les partitions ont été remises aux artistes cette semaine. C'est M. Seguin qui est chargé du personnage de Hans Sachs.

Théatre Molière. — **Mlle Jeanne Granier.**

Au début du spectacle, un artiste de la troupe, faisant fonctions de régisseur, est venu faire l'étonnante annonce que voici : « Mesdames et Messieurs, Mlle Jeanne Granier a éprouvé une si forte contrariété d'avoir dû ajourner sa première représentation, par suite du retard apporté à l'envoi de ses costumes, qu'elle en est légèrement enrouée. Elle réclame toute votre indulgence ».

Cette cause nouvelle d'indisposition, inconnue de la Faculté, a soulevé dans la salle une hilarité prolongée qui a dû faire passer un frisson dans le manteau d'Arlequin. Le public allait-il trouver la charge un peu forte et se fâcher? Non, le public bon enfant a pris la chose en plaisanterie. Il a eu mille fois raisón, d'autant plus raison que dès sa première scène, Mlle Jeanne Granier, par son rire frais, sa diction nette et sa façon de chanter les petits airs qu'elle est chargée de débiter, a prouvé que les rhumes provoqués par les bagages en retard sont beaucoup moins graves que ceux que font naître les courants d'air, les vents coulis, le refroidissement de la température. N'était le mignon mouchoir dont l'artiste croyait, par moments, devoir se servir pour donner quelque vraisemblance à l'annonce de son régisseur, personne ne se fût douté que le jeune duc de Richelieu n'eût pas tous ses moyens.

C'est dans *les Premières armes de Richelieu*, qu'a illustré Déjazet, que Mlle Jeanne Granier s'est présentée au public. Elle y est charmante et fait oublier le chiffre respectable de campagnes qui recule dans l'éloignement des souvenirs d'antan la pièce de MM. Bayard et Dumanoir, un de ces vaudevilles coupés de musique, forme surannée d'un théâtre jadis prisé et que nous contemplons aujourd'hui avec l'intérêt et la curiosité qu'excitent les choses du passé, les gravures de modes du commencement du siècle, les salons de peinture rétrospectifs, les airs de clavecin.

Mlle Marie Kolb est très amusante dans le rôle de la veuve Patin, la riche boutiquière bombardée baronne de Bellechasse, qui traîne par la cour du roi Soleil son accent bourguignon et ses façons cavalières. Elle a partagé avec l'étoile en représentation le succès de la soirée.

Indiana et Charlemagne, un petit acte des mêmes auteurs, complète ce spectacle par l'évocation d'une pièce de même style et de même envergure. Le public a paru satisfait de cette excursion dans le domaine des souvenirs et a fait à la gracieuse artiste un accueil très flatteur.

Mlle Jeanne Granier et sa troupe donneront ce soir et demain leurs dernières représentations.

Théatre du Parc. — Mme Agar, de la Comédie française, donnera, mardi 28, une seule représentation au théâtre du Parc. Mme Agar rentre définitivement à Paris pour ne plus quitter la Comédie française, où l'appellent d'importantes créations, comme celle de la Reine, dans *Hamlet*, et de Guanhumara, dans *Les Burgraves*.

Profitant de ses derniers jours de liberté, la tragédienne viendra donner au Parc, avec sa troupe, *Les Fourchambault*. Elle jouera le rôle de Mme Bernard, qu'elle a créé à la Comédie française, c'est la première fois que Mme Agar joue ce rôle à Bruxelles, — et dans *Le Passant*, le rôle de Sylvia, qu'elle a créé à l'Odéon.

Vendredi 31 courant, irrévocablement première représentation de *Serge Panine*.

Théatre de l'Alcazar. — Reprise de *La Fille de Mme Angot*. On donnera au premier jour une opérette nouvelle (inédite) en 3 actes : *Le Moustique*, qu'on répète activement.

Bibliographie musicale

Joseph Wieniawski. **Six pièces romantiques** (op. 39). — **Mazourka de concert** (op. 41). Bruxelles, Schott frères, 1884. — Gustave Huberti. **Trois morceaux pour piano.** Bruxelles, Schott frères, 1884.

Compositeur fécond, dans la plénitude du talent, maître de sa pensée, habile à l'exprimer, M. Joseph Wieniawski a enrichi le répertoire des pianistes d'une série d'œuvres élégantes et attrayantes.

A plusieurs reprises nous avons parlé de ce brillant improvisateur. Nous avons loué la noblesse de son style, qu'éclaire parfois un reflet du génie de Chopin.

Ceci est un des mérites du musicien et aussi l'un de ses côtés faibles. Quand il se borne à donner à sa pensée l'allure romanesque et chevaleresque qui est la marque distinctive de l'auteur des *Nocturnes*, on applaudit des deux mains. Mais parfois, dans sa *Ballade*, par exemple, qui forme la quatrième de ses *Pièces romantiques*, il côtoie de si près l'imitation directe qu'on est tenté de lui crier casse-cou.

Plusieurs de ses dernières œuvres sont d'un caractère vraiment personnel. Nous citerons, parmi les mieux venues, l'*Idylle*, les *Jeux de fées*, l'*Elégie*, malgré sa fin un peu banale.

Une excellente composition est sa *Mazourka de concert*, la dernière parue, une œuvre d'un seul jet, vigoureuse et hardie, d'un dessin arrêté et charmant. On croirait entendre à travers le cliquetis de ses harmonies neuves sonner des molettes d'éperons; on imagine, dans le bercement de son rythme, le tournoiement de couples enlacés, têtes blondes pâmées sur des poitrines rayées de brandebourgs.

M. Huberti, délaissant des travaux plus considérables, publie trois morceaux de piano, qu'il dédie à M. Ch. de Bériot. Le premier est une *Etude rythmique* de style mendelssohnien dans laquelle certaines duretés harmoniques affectent l'oreille désagréablement. La seconde pièce, intitulée: *Historiette*, est naïve et d'un joli sentiment. Malheureusement Schumann a eu avant M. Huberti une inspiration identique. C'est fâcheux, surtout pour M. Huberti.

Rien à dire de la troisième, une *Valse lente*, honnêtement écrite, ni bien ni mal, qui ne provoquera point de révolutions.

Citons enfin, parmi les publications les plus récentes des mêmes éditeurs, une *Romance pour violon*, avec accompagnement de piano, par Léon Jehin et *Quatre chœurs pour voix de femmes*, avec accompagnement de piano à quatre mains, par François Riga, avec paroles françaises et allemandes. Ce recueil est divisé en quatre parties: *Fête villageoise* (chœur à 2 voix et solo), *Les Vendangeuses* (chœur à 3 voix), *Sous les bois* (chœur à 3 voix et soli) et *La Paix* (chœur à 3 voix, solo et trio).

Mémento des expositions

A la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous publierons désormais sous ce titre la liste de toutes les prochaines expositions de Beaux-Arts où sont admis les artistes belges, avec la date d'ouverture et les renseignements nécessaires.

Les points importants des règlements seront, au besoin, signalés.

Anvers. — Exposition universelle. Mai à octobre 1885.

Bruxelles. — Neuvième exposition de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Décembre 1884.

Bruxelles. — Deuxième exposition des *XX*. (Limitée aux membres du Cercle et aux artistes spécialement invités). Février 1885.

Bruxelles. — Troisième exposition de *Blanc et Noir* de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Mai 1885.

Bruxelles. — Exposition historique de gravure, par le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*. Mai 1885.

Londres. — Exposition internationale des arts et de l'industrie, du 23 avril au 3 octobre 1884 au Palace-Théâtre.

Nuremberg. — Exposition internationale d'orfèvrerie, de joaillerie, de bronzes, etc. Du 15 juin au 30 septembre 1885.

Concours

Amsterdam. — Concours international pour la construction d'une nouvelle Bourse. Envoi des projets avant le 1er novembre 1884.

La Haye. — Concours pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius.

Montévidéo. — Concours pour la statue du général Artigas (international). S'adresser à la légation de l'Uruguay, 4, rue Logelbach, à Paris.

Richemont. — Concours pour un monument à Robert Lee, jusqu'au 1er mai 1885.

Vienne. — Concours pour l'érection d'un monument à Mozart.

Petite chronique

Dimanche dernier, à Paris, l'Exposition des arts incohérents a ouvert ses portes au public. On sait que les jeunes artistes qui, depuis trois ans déjà, ont organisé cette exposition annuelle, se proposent simplement de se divertir un peu, tout en accomplissant une bonne œuvre, car les recettes de l'exposition, déduction faite des dépenses, sont réparties en parts égales à cinq sociétés d'instruction gratuite: l'Association philotechnique, l'Association polytechnique, l'Union française de la jeunesse, la Société pour l'instruction élémentaire et la Société de lecture et de récitation.

Cette année-ci, au milieu d'une quantité d'excentricités, l'on peut remarquer quelques pochades d'une réelle valeur artistique : le pastiche de Meissonnier, par Caran d'Ache, Napoléon Ier haranguant ses soldats par un temps de neige. M. Falero a envoyé un Hamlet fuyant dans un paysage fantastique devant le cadavre horriblement ballonné d'un noyé: *To be or not to be*. Un des exposants, qui a eu la fantaisie sinistre, a représenté, clouée sur une toile de grande dimension, une tête de nègre coupée d'une facture très réussie, avec deux bouquets de persil dans les narines et un immense coutelas sanglant pendu à côté; au dessous cette légende : « On dirait du veau. »

A côté de cette note excentrique, l'œil se repose agréablement sur une jolie suite de dessins à la pointe sèche de M. Henri Boutet, représentant des scènes parisiennes.

Les visiteurs en grand nombre. se sont pressés toutes la journée dans les salles de l'Exposition (galerie Vivienne), où Mme Marie Laurent a fait, au profit des pauvres, une quête fructueuse.

Gustave Huberti vient de terminer son *Hymne à l'Université* pour les fêtes du cinquantenaire Il forme le final d'une sorte d'oratorio dramatique en trois parties : *Hymne à la Science*, pour chœurs mixtes et orchestre. Outre cela, sera exécuté un *Fiat lux* pour chœurs, solo et orchestre. Les deux poèmes sont de Hiel.

L'exécution solennelle aura lieu le 23 novembre, à l'Alhambra, par trois cents chanteurs et instrumentistes, sous la direction de l'auteur.

On annonce pour le 25 décembre la publication de : *L'Année politique, artistique et littéraire belge*, par MM. Georges Lorand et Max Waller. Cet ouvrage, dont un volume nouveau paraîtra désormais à la fin de chaque année, est destiné à donner un résumé complet de tous les événements qui se seront passés en Belgique pendant le cours de l'année.

Nous enregistrons toujours avec plaisir les succès de nos artistes à l'étranger. Parmi ceux-ci, la charmante diva, Dyna Beumer, contribue, en tête de ligne, a étendre la reputation artistique de la Belgique L'an passé, c'était en Danemarck, en Suède, en Hollande. où elle obtenait le titre de chanteuse de Leurs Majestés Néerlandaises; cette année, c'est en Allemagne, où elle vient récemment d'obtenir à Bade un immense succès en se faisant entendre, à côté du violoniste Hugo Heermann, devant l'empereur et l'impératrice d'Allemagne, le Grand duc et la Grande duchesse de Bade.

Toute une série de grandes cantatrices se donnent rendez-vous à Monaco pour les grands concerts qui auront lieu pendant les mois de février et mars 1885. On n'en cite pas moins de six, engagées chacune pour deux concerts : Mme Christine Nilsson; Mme Fidès

Devriès ; Mlle Donadio ; Mme Krauss; Mlle Caroline Salla; Mlle Emma Nevada. Quant à Faure, il est engagé pour les douze concerts, à raison de 5,000 francs l'un, soit 60,000 francs !

Mariages d'artistes : on annonce de Paris le mariage de Mlle Marie Battu, qu'on a fréquemment applaudie à Bruxelles dans les rôles du théâtre de Gluck, avec M. Dominique Lablache, ancien capitaine de chasseurs, parent du célèbre chanteur.

Le jeune pianiste Eugène d'Albert vient d'épouser Mlle Salingré, fille de l'auteur comique de ce nom. Mlle Salingré jouait la comédie au théâtre de Cobourg. Le mariage a été célébré à Helsingfors.

Hans Richter, le fameux chef d'orchestre, l'élève et l'apôtre de Richard Wagner, a pris la direction des concerts de la Société philharmonique de Vienne, où il annonce diverses œuvres nouvelles de Rubinstein, Frédéric Kiel, Brahms et Davidoff. Il a repris aussi pour cette année la direction des concerts de l'Opéra impérial.

Le 28 septembre a eu lieu, à Pesth, l'inauguration solennelle de la salle de l'Opéra hongrois. Le nouveau théâtre est un des plus beaux monuments de la capitale hongroise ; il est construit dans le style de la renaissance et rappelle l'Opéra de Vienne, mais la façade est un peu surchargée d'ornements. La salle est richement décorée. Dès l'après-midi les rues qui conduisent au théâtre étaient remplies d'une foule énorme. Vers sept heures arriva l'empereur avec l'archiduc Albert; sa voiture ne pouvait avancer qu'au pas au milieu de la foule qui l'acclamait. Dans la salle, toute l'aristocratie hongroise s'était donné rendez-vous et a fait un accueil enthousiaste à l'empereur. Le spectacle devait commencer par l'exécution d'un hymne au roi, écrit pour la solennité par Franz Liszt; mais cette exécution n'a pas eu lieu parce que l'auteur s'était servi, dit-on, dans sa composition, de certains motifs de la révolution hongroise. L'hymne a donc été remplacé par l'ouverture de *Hunyady Laszlo*, opera de Franz Erkel. On a joué ensuite le premier acte de l'Opéra national *Bank-Ban*, puis le premier acte de *Lohengrin*, le tout sous la direction de Franz Erkel. Le nouveau théâtre, construit par l'architecte Ybl, a coûté six millions de francs. (*Ménestrel*).

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

CÉLÈBRES BIBLIOTHÈQUES

VAN DER STRAELEN-MOONS-VAN LERIUS

A ANVERS

La vente publique de la première partie de ces bibliothèques se fera par les notaires Van Dael et Leclef, à Anvers, en la mortuaire, Longue rue Neuve, 44, les **4, 5, 6, 7, 11, 12, 13** et **14 Novembre 1884**, de 10 heures à midi et de 5 à 8 heures du soir.

Les amateurs peuvent se procurer le catalogue chez M. Schoepen, libraire, rue du Gage, 16, à Anvers.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.

Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.

Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.

Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.

Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.

Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.

Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :

N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix.

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art, de Meubles, de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES, DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 44. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 NOVEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE BRUXELLES. Neuvième et dernier article. *Les sculpteurs belges.* — LA LÉGENDE DU PARNASSE CONTEMPORAIN. *Léon Cladel jugé par Catulle Mendès.* — LA SANTÉ DE SARAH BERNHARDT. *La proie du Tout-Paris.* — THÉATRES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE BRUXELLES

(Neuvième article)

LES SCULPTEURS BELGES

Depuis quelques années il est de mode de dire que la sculpture belge progresse mieux que la peinture, que son avenir est plus sûr, que ses nouvelles recrues sont en général meilleures, que ses productions sont plus remarquables. Il s'atache à elle un certain engouement qui lui donne une vitalité très grande et encourage beaucoup ceux qui s'y consacrent.

On ne peut que se réjouir de cette faveur accordée à un art pour lequel le public reste d'ordinaire très froid et qui, dans un petit pays comme le nôtre, risque fort d'être délaissé. Des artistes très sérieux sont éclos : DeVigne, Lambeaux, Vander Stappen, Vinçotte, d'autres sont en passe de devenir des maîtres.

Remarque intéressante, la lutte entre les vieux et les jeunes n'a pas, dans le domaine de la statuaire, la même âpreté que dans celui de la peinture. Les dissidences y sont moins accentuées. On peut plus aisément y avoir le caractère indépendant et afficher ses prédilections pour l'art nouveau ; cela n'équivaut pas nécessairement à une déclaration de guerre à l'élément officiel et aux coteries bourgeoises.

Le motif de ce phénomène, à première vue étrange, touche à des considérations qui peuvent servir à déterminer l'état d'avancement de la sculpture en Belgique et les faiblesses de sa situation en apparence prospère. Elle est encore en plein, même chez les jeunes, dans les traditions antiques. Les tentatives faites pour s'en dégager sont timides et jusqu'ici peu efficaces. Même les plus hardis n'en sortent guère. Si dans le choix des sujets se révèle parfois quelque audace, dans l'exécution c'est toujours la routine grecque qui domine, avec la prédilection pour l'inévitable nu. Les académiques ont donc la joie de se reconnaître dans les générations nouvelles. Il ne s'y établit pas contre eux cet antagonisme qui a déchaîné entre les peintres des deux camps une guerre qui va jusqu'aux cruautés réciproques. Tout au plus peut-on dire qu'il y a un certain glissement, mais pas de déchirement amenant la fureur et la haine. La masse se diversifie mais elle ne se rompt pas.

Ce fait mérite grande réflexion. Il montre d'abord combien il est inexact de croire que la sculpture est arrivée, ou est en train d'arriver, à un développement qui dépasse celui de la peinture. Elle est, en réalité, en arrière d'un intervalle considérable. Elle s'attarde encore dans le passé, dans les vieux procédés, les appliquant sans doute avec plus de liberté et de goût, plus de naturel, plus de vie, mais n'ayant pas encore su

trouver une expression moderne énergique et sincère. Elle n'ose pas, elle craint de s'attaquer à des sujets pour lesquels ses adeptes contemporains ne la croient pas faite. Elle reprend invariablement les traditions, dévoilant peut-être de plus en plus l'épuisement de celles-ci, mais ne sachant pas encore se résoudre à les délaisser pour aborder résolument un art nouveau.

Voyez le Salon. Presque toutes les œuvres importantes sont des morceaux de nu, traités avec une préoccupation visible de l'antique.

Est-ce que cela durera toujours? Est-ce que vraiment la statuaire ne se comprend pas dans d'autres conditions?

Préoccupé de cette stérilité, nous avons été très frappés du fronton de Dillens où pour une fois, une scène moderne est représentée, tentative heureuse, non pas tant dans l'exécution, que dans la tendance qu'elle manifeste. A ce titre elle nous a paru l'œuvre la plus digne d'être observée (nous ne disons pas admirée) dans l'exposition et nous félicitons chaudement l'artiste de s'y être essayé.

C'est à son occasion qu'on peut poser la grande question de savoir si les personnages de notre vie contemporaine, pris tels qu'ils sont, avec leur type très spécial, et leurs costumes très particuliers, ne se prêtent pas à cet art, comme le préjugé en est bien établi. S'il n'est pas temps, en d'autres termes, de ne maintenir l'antique que pour les maniaques retardataires dont il y a toujours des échantillons, et le nu que pour un petit compartiment, délicat et raffiné, formant exception, comme il est déjà admis dans la peinture. S'il ne faut pas appliquer à la statuaire les mêmes principes que partout ailleurs, savoir qu'aucun art ne vit de souvenir, mais doit exploiter la réalité ambiante et s'efforcer de l'interprêter telle qu'elle est, telle qu'on la voit, en y ajoutant ce que l'âme de l'ouvrier peut lui donner d'émotion, d'originalité, de grâce personnelle.

Pour nous, la réponse ne saurait être douteuse. Oui, les sculpteurs sont, eux aussi, soumis à cette loi. En vain l'on proclame que c'est impossible, nous répondons que ces résistances n'attestent que l'impuissance. Difficile, certes. Impossible, non.

Voyez comme on s'y adonne déjà dans les bustes devenus une des grandes applications de la sculpture. Les coiffures de notre temps, des bouts de robe ou de costume moderne y sont exprimés. N'existe-t-il pas déjà quelques statues célèbres qui ont triomphé du même embarras? D'autres, hélas! nous le savons, plus nombreuses chez nous qu'ailleurs, grotesques, abominables, semblent protester contre la théorie. Elles ne protestent, en vérité, que contre leurs auteurs.

A-t-on donc oublié que pendant tout le moyen-âge le nu a été presque toujours banni de la sculpture, et que pourtant elle fut alors admirable dans la décoration des monuments gothiques, qu'elle s'attaquât à la pierre ou au bois. Pendant la Renaissance, le nu n'apparaît qu'au second rang. Il a fallu la manie mythologique, et, dans notre siècle, la manie académique pour lui donner l'étonnante prépondérance qu'on lui accorde. Dans tous les temps, chez tous les peuples, il n'a jamais été qu'une application, très belle, certes, mais non dominante, de la sculpture. Celle-ci n'a dédaigné aucuns sujets et les a invariablement pris dans les mœurs du temps. Seul le dix-neuvième siècle a prétendu ériger un principe contraire. Dès qu'on y réfléchit, cela apparaît baroque et inexplicable.

Il y a deux ans, nous voyions à Inspruck les vingt-huit colosses de bronze qui montent leur garde muette et tragique autour du tombeau de Maximilien. Nous avons été frappé alors de l'éloquente leçon qu'ils donnent à ceux qui prétendent que la sculpture exige on ne sait quelle solennité grecque ou romaine, quel convenu de poses et de lignes qui ne s'accommodent pas de la vie quotidienne.

Qu'on se figure vingt-huit statues, de dimensions surhumaines, représentant une lignée de personnages historiques auxquels l'empereur recueilli, agenouillé au centre, aimait à se rattacher, tous dans les costumes du temps, debout, rigides, solennels, pensifs, assistant muets et graves à la prière que Maximilien adresse avec ferveur au ciel du haut de son piédestal quadrangulaire.

Cette rangée de revenants athlétiques, il a fallu soixante-dix ans pour l'achever. Les premières statues sont les moins bonnes. Elles sont encore imprégnées d'un certain parti-pris, d'une vague recherche de l'effet théâtral. Au fur et à mesure que l'œuvre se poursuivit, elle devint de plus en plus pure par un retour marqué vers la réalité qu'elle atteignit finalement en plein. Les figures sont alors d'une simplicité absolue, donnant le personnage tel quel, avec ses imperfections et ses grandeurs, vaille que vaille, sans corrections courtisanesques, dans son humanité et en faisant saillir par cela même une séduction irrésistible.

Il y a notamment sept femmes, reines et princesses, qui, sous la main des artistes inspirés qui ont modelé leur physionomie et leur stature, sont restées moins princesses et reines que femmes. Leurs longs et pesants vêtements qui s'étalent autour de leurs pieds forment l'assiette qui les tient debout. Elles sont là, calmes, regardant droit devant elles, sans beauté de convention, avec une majesté naïve, telles que la foule a dû les voir dans le chœur des cathédrales assistant aux cérémonies funèbres, patientes et placides. Et c'est précisément parce que, sous le lourd et pompeux costume qui les orne, la bourgeoise ou l'ouvrière d'aujourd'hui retrouve, sans en avoir la conscience distincte, la femme qu'elle est, elle-même, que ces admirables

représentations de mortes illustres sont vraiment populaires et que ces bronzes, pathétiques sous leur insensibilité, remuent les cœurs de tous ceux qui les contemplent. Elles n'ont pas ces allures romantiques, ces gestes de mélodrames, ces expressions forcées et bruyantes par lesquelles nos académiques s'imaginent qu'on arrive à l'effet. Elles sont simplement les enveloppes féminines d'âmes féminines, accomplissant d'une manière féminine un acte de la vie. Et c'est cette simplicité et cette sincérité qui leur donnent une dignité incomparable. Pour attester qu'elles sont filles, épouses ou sœurs des grands de la terre, c'est assez des insignes qu'elles portent, sans qu'il ait fallu leur faire jouer un rôle et élargir leurs poses, jusqu'à la fausse grandeur des gesticulations de théâtre.

Leur costume a naturellement le caractère archaïque des siècles où elles ont vécu. Mais il est curieux de voir combien il se rapproche, dans le port et dans les plis, de ceux que nos générations ont connus, et comme les artistes auteurs de ces chefs-d'œuvre ont admis ce qui paraîtrait aux nôtres des arrangements contraires à la formule et nécessitant correction. Eléonore de Portugal, notamment, n'a pas même de couronne ; elle est en cheveux, avec une longue tresse à la Gretchen, lui tombant sur le dos. Avec une robe montante, serrant aux hanches, les manches larges et pendantes, elle est vêtue, en somme, comme l'étaient nos femmes il y a vingt-cinq ans. C'est ainsi que le sculpteur l'a prise et l'a fait mouler, mais en mettant sous ce costume un corps que l'on sent, en mettant sous ce visage une âme avec laquelle on communique et qui, malgré elle, malgré son silence, malgré sont haut rang, vous entretient vaguement de ce qui l'a intéressée et émue dans ce monde.

Les statues d'hommes participent aux mêmes caractères. Ils se présentent sans faire songer un instant qu'on a voulu faire leur statue, sérieux ou doux, impénétrables ou sympathiques, redoutables ou débonnaires mais hommes avant tout autant que leurs compagnes tantôt étaient femmes. Il n'est pas une de ces physionomies qui soit flattée, pas une qui n'ait été prise sur un portrait du temps ou sur une conception naïve d'un âge antérieur, pas une où l'on découvre la préoccupation de composer la tête de l'empereur ou du prince selon les vulgaires clichés d'une école conventionnelle.

Puisque en sculpture l'art antique et le nu ne sont plus guère que difficilement possibles et que, pour les monuments publics, les nécessités de notre existence sociale veulent des représentations plus immédiatement en rapport avec nos mœurs, notre climat et nos habitudes, on ne saurait conseiller à nos sculpteurs de pèlerinage plus salutaire que celui qui les mettra en présence des vingt-huit colosses d'Inspruck. Il suffit de les voir pour sentir s'évanouir en soi toutes sortes d'appréhensions suscitées par l'enseignement arriéré de nos écoles. D'une part, ils montrent combien il est faux de rattacher exclusivement leur art aux œuvres de la Grèce, d'autre part, ils fixent la limite difficile entre la réalité et la vulgarité. Il est curieux, notamment, de voir comment l'artiste du seizième siècle a compris la figure de Godefroid de Bouillon et de la comparer à l'œuvre de Simonis. Il y a toute la différence qui sépare le personnage vrai du personnage d'opéra. Dans son immobilité impassible le premier arrive à une impression saisissante dont on ne ressent rien devant le second, malgré les mouvements de parade du cheval et du cavalier. Pour tâcher de rendre plus clair cet exposé abstrait d'œuvres empreintes d'un si puissant réalisme, nous dirons, citant une œuvre que nos lecteurs connaissent, que ces grandes qualités de sobriété et de force artistique contenue, ce dédain pour l'agitation inutile, cette rupture avec les types admis, se retrouvent dans l'adorable statue de Jeanne d'Arc, sur la place des Pyramides, à Paris, qui fut l'objet de tant de sarcasmes et à laquelle le vulgaire, habitué aux machines compliquées de l'école, ne comprend absolument rien.

Il serait à souhaiter que cette œuvre se popularisât parmi nos jeunes sculpteurs, encore fort imbus, non pas dans les idées, mais dans l'exécution, des préjugés académiques. Le monde artistique officiel ne contribue pas médiocrement à les y maintenir. Une visite à Inspruck, et même peut-être la connaissance par la photographie des merveilles dont nous avons tenté de donner une idée, les purgerait de ce provincialisme, et leur inspirerait la résolution d'aborder plus hardiment un art dont on les écarte systématiquement et dont eux-mêmes ont trop fréquemment peur. Elle leur démontrerait combien, dans son ensemble, le dernier Salon est pauvre, bourgeois et arriéré, et comme il est inexact de croire que la sculpture tient actuellement la corde dans notre art national.

LA LÉGENDE DU PARNASSE CONTEMPORAIN (*)

Léon Cladel jugé par Catulle Mendès

Un des premiers hommes qui se révélèrent à la *Revue fantaisiste*, ce fut, Léon Cladel. Connu de tous aujourd'hui, il était alors ignoré de tout le monde, et il subissait les amères solitudes de la misère parisienne. Ce n'était plus le temps des bohèmes souriantes que Murger a racontées, des pièces de cent sous empruntées avec une désinvolture fâcheuse, des éclats de rire les jours des termes non payés. La jeunesse nouvelle avait

(*) Bruxelles, Auguste BRANCART, éditeur, rue de Loxum, 4, et rue d'Aremberg, 30, 1884, un vol. in-8° de 303 pages, par Catulle Mendès. Nous nous occuperons de ce livre charmant dans notre prochain numéro, sous le titre : *Jeune France d'autrefois, Jeune Belgique d'aujourd'hui.*

le noble orgueil de croire que la misère doit rester digne, dût-elle être plus misérable encore, et que, lorsqu'on souffre il faut pleurer seul et ne jamais rire en public. Donc la pauvreté qui se cache, qui mord ses poings à l'écart, c'était elle que connaissait Léon Cladel; il devait en souffrir plus qu'aucun autre à cause de son tempérament violent et farouche, soupçonneux d'intentions cruelles. Paysan presque barbare, transporté en plein Paris avec des ambitions rudes et naïves, avec des besoins instinctifs de gloire, de justice et de grandeur, avec la boulimie encore inconsciente de l'art, il fut longtemps, au milieu de toute la vie à laquelle il ne se mêlait pas, comme le Robinson, mais un Robinson sauvage, d'une île où la multitude augmentait la solitude. Quand nous nous rencontrâmes, c'était un jeune homme superbe et terrible à voir, avec ses yeux fauves qui se sont adoucis depuis à cause de la rêverie et du travail, avec ses cheveux longs, châtains, noirs et roux par endroits, avec sa face à la fois tendre et tourmentée qui lui donnait l'air d'on ne sait quel Christ damné!

Dès que nous nous connûmes, nous nous mîmes à collaborer. Pas de temps perdu en de sympathiques confidences, — bien que la sympathie fût déjà au fond de nos âmes. — ou en de frivoles causeries! Une plume, de l'encre, du papier, tout de suite! et faisons une pièce. Ce qui sortit de notre première entrevue prolongée jusqu'au matin, ce fut un scénario de drame. Ah! quel drame. Je ne sais si Léon Cladel l'a oublié, mais je m'en souviens, — vaguement, à vrai dire. Il y avait, dès le premier acte, un incendie, deux duels, trois ou quatre enlèvements, et nous comptions énormément sur le vingtième tableau de l'ouvrage où le père de l'une des jeunes filles enlevées, messire Escabala, c'était un nom, j'espère! devait s'arracher tous les poils de la barbe devant le public épouvanté et continuer sa tirade avec le menton sanglant. Quel effet! vous voyez que nous étions des dramaturges passablement féroces. Edgar Poë, qui rêvait d'écrire un drame tel que, dès le premier acte, les spectateurs se fussent enfuis en tumulte en poussant des cris de terreur, Edgar Poë aurait été content de nous. Quant à moi-même, je n'étais pas sans inquiétude, et une fois, j'osai risquer quelques timides observations sur certains côtés peut-être un peu excessifs de notre conception. Je n'oublierai jamais l'air de souverain dédain avec lequel me toisa Léon Cladel. « Alors, j'étais un peureux, un hésitant, comme les autres! je manquais d'audace! je reculais devant l'arrachement d'une barbe! » Remarquez que j'étais d'autant plus désintéressé dans la question que moi-même, dans ce temps-là, je n'avais pas de barbe du tout. Mais Léon Cladel ne fut pas attendri par mon extrême juvénilité; il me signifia que la collaboration était rompue, que nous ferions le drame chacun de notre côté, et il me donna rendez-vous pour un mois plus tard, à jour précis, chez le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il va sans dire que nous manquâmes à ce rendez-vous, — tous les deux! Il était écrit que messire Escabala garderait sa barbe. Mais bientôt Cladel et moi nous nous revîmes, et la camaraderie ébauchée devint une amitié solide qui ne s'est pas démentie et ne se démentira jamais.

A la *Revue fantaisiste*, Léon Cladel publia des nouvelles véritablement étonnantes; cela était extraordinaire et turbulent, pas en place, va-comme-je-te-pousse; une improvisation désordonnée débordait sans fin de cette âme furibonde! Mais, entendez-le bien, et tous ceux qui ont lu et qui relisent ces œuvres de jadis le savent aussi bien que moi, il y avait dans ces contes formidablement échevelés un admirable élan vers l'Idéal, vers l'Amour, vers la Justice, une puissance incontestable, une conception encore confuse, mais très réelle de la beauté. Il ne restait qu'à dégager l'artiste de l'improvisateur.

Léon Cladel rencontra Charles Baudelaire à la *Revue fantaisiste*, et depuis il n'a jamais cessé de croire et de dire que ce fut là le plus grand bonheur de sa vie littéraire.

Jamais deux hommes ne se ressemblèrent moins que Baudelaire et Cladel. L'un mesuré, réservé, toujours maître de lui, dans le travail comme dans l'existence; l'autre, emporté, exubérant, attendant tout des hasards de la passion ou de l'inspiration. Il eût été naturel que dès la première entrevue, ils éprouvassent l'un pour l'autre un éloignement sans retour. C'est précisément le contraire qui se produisit! Avec son admirable sens critique, Baudelaire avait démêlé tout ce qu'il y avait de valeur réelle, de littérature latente, dans ce jeune homme qui cherchait sa voie, et Cladel comprit instinctivement que les leçons et l'exemple de l'auteur des *Fleurs du mal* pourraient lui donner ce qui lui manquait encore. Le maître et le disciple travaillaient ensemble avec acharnement. Chaque fois que Cladel allait publier un conte ou un article, chaque fois qu'il recevait des épreuves de son premier volume, *les Martyrs ridicules*, Baudelaire survenait, sévère et implacable, relisait l'œuvre phrase à phrase, se montrait sans pitié pour tout ce qui n'était pas *voulu*, exigeait la propriété des termes, l'impeccable correction du style. Cladel regimbait quelquefois comme un fauve mal soumis. Il mordait la règle et déchirait la discipline; mais le froid dompteur ne se décourageait pas, et enfin toute résistance était vaine.

Ecoutez ce que raconte Léon Cladel lui-même dans ses *Années d'apprentissage :*

« Nous nous mîmes à l'œuvre incontinent. Tout beau! Dès la première ligne, que dis-je, à la première ligne, au premier mot, il fallut en découdre! Etait-il bien exact ce mot! et rendait-il rigoureusement la *nuance* voulue? Attention! Ne pas confondre agréable avec aimable, accort avec charmant, avenant avec gentil, séduisant avec provocant, gracieux avec amène, holà! ces divers termes ne sont pas synonymes; ils ont, chacun d'eux, une acception toute particulière; ils disent plus ou moins dans le même ordre d'idées, et non pas identiquement la même chose? Il ne faut jamais, au grand jamais, employer l'un pour l'autre. En pratiquant ainsi, on en arriverait infailliblement au pur charabia. Les griffonneurs politiques, et surtout les tribuns de même nature, ont seuls le droit, enseignait Pierre-Charles, d'employer admonition pour conseil, objurgation pour reproche, époque pour siècle, contemporain pour moderne, etc., etc. Tout est permis aux orateurs profanes ou sacrés qui sont, sinon tous, du moins la plupart, de très piètres virtuoses : mais nous, ouvriers littéraires, purement littéraires, nous devons être précis, nous devons *toujours* trouver l'expression absolue, ou bien renoncer à tenir la plume et finir gâcheurs. Et tandis qu'il dissertait à voix haute et lente, le sévère correcteur soulignait au crayon rouge, au crayon bleu, les phrases qui, selon lui, manquaient de force ou bien d'exactitude, et ne *s'adaptaient point à l'idée que les gants de peau.*

« Selon lui, notre langue était la reine des langues, et les lettres le premier des arts. Elle les avait tous engendrés et conçus, la littérature; aussi les dominait-elle tous. Ils devaient donc s'incliner devant elle et lui rendre grâces avec humilité. N'était-elle pas pleine de rythmes, et de rythmes plus merveilleux

et plus nombreux que ceux afférents à la musique; et, comme cette dernière, n'avait-elle pas, elle aussi, ses rondes, ses blanches, ses noires, ses croches, ses doubles et ses triples croches, ses andante, ses allegro, ses rugissements et ses soupirs! On avait beau dire et beau faire, un vers cornélien serait toujours plus sculptural qu'une statue, et la ciselure des mots l'emporterait éternellement sur la ciselure des métaux ou des marbres, et les peintres ne tireraient jamais de leurs palettes que des couleurs bien ternes à côté de celles que le poète, lui, peut extraire de son écritoire. Examinez : ce mot n'est-il pas d'un ardent vermillon, et l'azur est-il aussi bleu que celui-là! Regardez : celui-ci n'a-t-il pas le doux éclat des étoiles aurorales, et celui-là la pâleur livide de la lune! Et ces autres où s'allument des scintillations égales à celles des crinières inextricables des comètes?... Et ces autres encore, en qui l'on découvre les arborescences splendides et prodigieuses du soleil! Les aveugles, seuls, sont dans l'impossibilité de distinguer cela. L'écrivain, vous dis-je, est l'homme par excellence, le grand ouvrier : En écrivant, il dessine, il peint, il grave, il burine, il nielle, il émaille, il sculpte, il pense, il chante, il rêve, il spécule, il aime, il hait, il fait toutes ces choses en n'en faisant qu'une seule, il accomplit ces diverses fonctions en exerçant la sienne, qui les contient toutes! Il est l'universel et le Trismégiste. Il est Pan, il est tout! il est, enfin, parmi les artistes, le Roi; de même que, parmi les hommes et les mots, le Verbe est Dieu!... »

Cette intimité intellectuelle s'augmentait d'une familiarité de tous les jours. Baudelaire et Cladel ne se quittaient guère, et ce n'était pas une petite surprise que de voir ensemble ces deux hommes si divers, celui-ci avec sa précieuse correction de costume et de gestes, celui-là avec l'audace de ses débraillements; celui-ci avec l'air d'un dédaigneux aristocrate, celui-là avec l'air d'un insurgé terrible; mais l'insurgé obéissait à l'aristocrate, le querellant, le troublant, le tourmentant, le détestant — et l'adorant!

Aujourd'hui Léon Cladel est un des maîtres de notre littérature. Ayant gardé tout l'emportement premier de sa jeunesse, mais ayant appris à le soumettre aux justes lois du travail, il a écrit des livres qui ne mourront point : le *Bouscassié*, les *Va-nu-pieds*, la *Fête de Saint-Bartholomé-Porte-Glaive*, *Ompdrailles* et tout dernièrement *Kerkadec*, *garde-barrière*. Le disciple de jadis a des disciples à son tour. Son influence s'étend, incontestable et très considérable sur un grand nombre de jeunes hommes, et sa renommée, qui grandira encore, est déjà de la gloire. Mais, même à cette heure du triomphe, il n'a pas oublié les heures de l'apprentissage, et je sais qu'il me saura gré d'avoir rappelé quelle reconnaissance il doit à Charles Baudelaire, au parfait poète qui lui enseigna le respect et l'obstiné amour de la règle et de l'art.

La santé de Sarah Bernhardt

La proie du Tout-Paris (*).

Il y a plusieurs jours que les « Echos de théâtre », les « Chroniques », les « Courriers » et même les « Premiers-Paris » des journaux ont pris une tournure particulière. Ce ne sont que dissertations fiévreuses sur l'hystérie, sur la névrosite, évocations de tragiques adultères; les phrases sont hachées, toutes parsemées de points suspensifs et d'exclamations; par moments, l'émotion gagne les vieux dur-à-cuire du Tout-Paris; tout fait pressentir une irréparable catastrophe, un deuil public.

Si on essaie de dégager le fait simple qui est la cause de toutes ces agitations et de toutes ces larmes, on trouve une maladie nerveuse de Mme Sarah Bernhardt causée par un subit abandon.

Il nous suffit d'indiquer le sujet qui remplit un monde spécial d'un tumultueux caquetage, et nous n'entreprendrons pas de dissertation sur la situation physique et morale de l'actrice à la mode. Quelque mince qu'ait été le souci de l'opinion montré par Mme Sarah Bernhardt, à quelque affichage de ses intimités qu'elle se soit complue, nous ne nous reconnaissons pas le droit de profiter de ces facilités, et les fantaisies de moraliste ou de plaisantin brodées sur l'excentricité nouvelle, -- ou sur l'agonie, — de celle qui fut Phèdre et lady Macbeth, nous apparaissent ridicules, — ou odieuses.

C'est là le spectacle. Il n'est pas dans la chambre de la malade. Est-ce que l'actrice n'est pas libre d'aimer, de rire, de pleurer, de jouer ou de ne pas jouer *Théodora*, d'être malade, d'être folle, et même de mourir? Et qu'est-ce que cette curiosité d'énervés que nous avons pour un mot, un pas, un geste d'une femme qui nous occupe et nous passionne parce que nous l'avons vue sur les planches, vêtue de vêtements bariolés et récitant des vers? Oui, le spectacle, c'est Paris qui le donne, ce Paris artiste, ce Paris de toutes les subtilités sceptiques; ce sont ses journaux, ce sont ses hommes d'esprit, ce sont les habitués de ses fêtes intellectuelles, qui ont créé et entretenu la question Sarah Bernhardt, ce sont eux qui ont imposé cette admiration et cette curiosité de Sarah Bernhardt qui ont marqué tous les inoccupés de ce temps. Paris s'est montré, en cette affaire, ému, gobeur et empressé comme un chef-lieu de canton dans lequel vient d'arriver le dompteur et la géante des fêtes foraines; entendre et voir la tragédienne en scène ne suffisait pas; il fallait encore savoir quelles phrases elle avait prononcées dans la coulisse, qui elle recevait chez elle, à quoi elle passait ses matinées, ses après-midi et ses nuits. Elle était, d'ailleurs, prête pour le métier de forçat qu'on voulait lui imposer; les vulgaires expériences qu'elle tenta lui réussirent; elle modela, écrivit, discourut d'une façon plus qu'ordinaire; elle monta en ballon, elle passa la mer; il se trouva des gens pour déclarer tout cela étonnant. Sarah finit par le croire, elle aussi, et après avoir reçu et exécuté les commandes du public, elle s'ingénia à trouver du nouveau. En trouvait-elle tous les jours? C'est à ceux que cela amusait à le dire. Mais une fois qu'ils l'auront dit, ils feront bien de réfléchir et de se demander : d'abord, si ce ne sont pas eux qui ont faussé les ressorts de leur jouet, et ensuite s'il ne serait pas temps de laisser la malheureuse femme tranquille.

S'il n'y a qu'un coup de tête, qu'un effet de mise en scène, que la préface d'un voyage dans la crise qui vient de se déclarer chez Mme Sarah Bernhardt à Sainte-Adresse, il est d'une naïveté sans exemple de mener tout ce tapage autour d'une mystification, et ceux qui tenaient jusqu'à présent bureau d'esprit sont mûrs pour la retraite. Si, au contraire, l'actrice n'est plus, s'il ne reste qu'une femme mourante, au corps endolori par la vie, à la pensée oscillante, les conversations qui se tiennent sous ses fenêtres et dans son antichambre ne sont qu'un chœur d'égoïstes monstrueux qui voient leur proie échapper et qui veulent encore faire des lignes de copie avec la fièvre et les divagations de la

(*) Ce curieux et justement cruel article est extrait de *la Justice* sous la signature de Gustave Geffroy.

malade, trouver matière à un mot de la fin dans son dernier soupir.

Le silence eût été prudent, — ou de bon goût.

Quelle que soit l'issue de l'aventure, il est à souhaiter que quelqu'un, un journaliste observateur ou un romancier psychologue vienne expliquer pourquoi la fantaisie ou la peine de cœur d'une actrice est un sujet de Premier-Paris, quand l'amoureuse mélancolie et les débordements de la boutiquière tiennent dans un maigre Fait-Divers de dix lignes.

La cause profonde de cette inégale répartition de notre curiosité, de notre intérêt, de notre passion, ne serait-ce pas notre ignorance physiologique?

Théatres

Théatre de la Monnaie. — **La Juive.**

La Juive! Evocation d'un théâtre qui s'en va, petit à petit, par lambeaux que les années détachent. Défilé de cuirasses de carton, de panaches et de chamarrures sur de la musique qui, elle aussi, sonne creux malgré les châtoiements qui l'ont rendue célèbre. Œuvre portant son âge sans le dissimuler, respectable par le souffle épique qui la traverse, mais n'ayant pas su échapper aux influences de l'époque.

Le génie domine son temps, s'abstrait des circonstances; l'art d'Halévy ne s'est pas élevé au dessus du talent.

Il fallait l'interprétation délicate, à la fois passionnée et contenue, de Mme Caron, pour soutenir jusqu'au bout l'intérêt. A peine remise d'une indisposition qui l'avait éloignée de la scène pendant une quinzaine, la *Walkyrie* a donné au personnage de Rachel l'émotion, le charme, l'accent tragique qui convenaient. Si la voix n'est pas épanouie dans toute son ampleur, le style, la diction, le geste ont été irréprochables. Halévy n'a pu rêver d'héroïne plus accomplie.

M. Gresse, parmi les hommes, a été le seul à la hauteur de sa tâche. Il a fait un magnifique Cardinal, à la voix puissante, à l'attitude noble, aux mouvements sobres et justes.

Théatre du Parc. — *Serge Panine* passera irrévocablement vendredi prochain.

Théatre Molière. — Tous les soirs, *Séraphine*, la délicate comédie.

Théatre de l'Alcazar. — On repète *le Moustique*, qui passera au premier jour.

Memento des expositions

A la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous publierons désormais sous ce titre la liste de toutes les prochaines expositions de Beaux-Arts où sont admis les artistes belges, avec la date d'ouverture et les renseignements nécessaires.

Les points importants des règlements seront, au besoin, signalés.

Anvers. — Exposition universelle. Mai à octobre 1885.

Bruxelles. — Neuvième exposition de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Décembre 1884.

Bruxelles. — Deuxième exposition des *XX*. (Limitée aux membres du Cercle et aux artistes spécialement invités). Février 1885.

Bruxelles. — Troisième exposition de *Blanc et Noir* de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Mai 1885.

Bruxelles. — Exposition historique de gravure, par le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*. Mai 1885.

Nuremberg. — Exposition internationale d'orfèvrerie, de joaillerie, de bronzes, etc. Du 15 juin au 30 septembre 1885.

Concours

La Haye. — Concours pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius.

Montévidéo. — Concours pour la statue du général Artigas (international). S'adresser à la légation de l'Uruguay, 4, rue Logelbach, à Paris.

Richemont. — Concours pour un monument à Robert Lee, jusqu'au 1er mai 1885.

Vienne. — Concours pour l'érection d'un monument à Mozart.

La *Société philharmonique* de Londres ouvre un concours international pour la composition d'une Ouverture de concert à grand orchestre. Le prix est de 20 guinées (500 francs). Pour connaître les conditions du concours, écrire à l'adresse suivante : *Francesco Berger, Esq., Honorary Secretary of the Philharmonic Society*, 6, *York Street, Portman Square, London.*

Petite chronique

Le Salon de Bruxelles sera *irrévocablement* fermé le 2 novembre, à 5 heures de relevée. L'entrée est fixée à 50 centimes pour toute la journée d'aujourd'hui, dimanche, à partir de 10 heures du matin.

Une exposition de tableaux de M. Jan Van Beers est ouverte au *Cercle artistique* depuis hier au profit de la Caisse centrale des artistes. Elle est visible tous les jours, de 10 à 4 heures, jusqu'au 21 novembre, moyennant un droit d'entrée de 50 centimes pour les personnes étrangères au Cercle. A dimanche le compte-rendu.

Le tirage de la tombola organisée au profit de la veuve et des enfants du regretté peintre Fontaine est fixé au 10 novembre. Il aura lieu publiquement au *Cercle artistique*. Nous en publierons le résultat.

MM. Dumon, Guidé, Merck, Neumans, Poncelet et De Greef, professeurs au Conservatoire, ont formé une association ayant pour but l'interprétation d'œuvres classiques et modernes, composées spécialement pour instruments à vent et piano.

A cet effet, quatre séances seront données annuellement en la grande salle du Conservatoire.

La première est fixée au dimanche 16 novembre à 1 1/2 heure de relevée

Pour les abonnements s'adresser à M. Devleeschouwer, au Conservatoire.

Le *Cercle symphonique et dramatique* célèbrera, le 6 novembre, le 20e anniversaire de sa fondation par une représentation que donneront ses membres au théâtre du Parc, au bénéfice de la Crèche-Ecole gardienne du bas de la ville. Le spectacle se composera du *Mariage d'Olympe* d'Emile Augier et de deux pièces belges, *C'est ma femme!* de M. Coveliers et *La chasse au poulet*, par M. Georges Dubosch.

M. Massenet termine en ce moment sa partition du *Cid*, qui, par traité, doit passer à l'Opéra en décembre 1885.

Le directeur de l'Académie nationale de musique et l'auteur vont prochainement s'entendre au sujet de la distribution des rôles.

Henriette Maréchal, des frères de Goncourt, sera jouée à l'Odéon immédiatement après *Macbeth*, c'est-à-dire vers la fin de janvier. Ce sera l'un des événements littéraires de la saison.

La faillite de M. Garnier, directeur du Théâtre lyrique populaire, a jeté le trouble dans les représentations d'*Etienne Marcel*. Il est question de M. Aimé Gros, ancien directeur du Grand-Théâtre de Lyon, qui a monté le premier l'ouvrage de Saint-Saëns, pour reprendre la succession de M. Garnier.

Le grand festival triennal de Norwich s'est tenu dans cette ville du 14 au 17 courant. Le programme comportait les principales œuvres

suivantes : *Élie*, oratorio de Mendelssohn; *la Rédemption*, de M. Gounod; scènes de *la Perle du Brésil*, de Félicien David; *Ode à la Mort*, élégie de M. Villiers Standford; *la Rose de Pharon*, de M. Mackensie; *Scandinavia*, symphonie de M. F.-H. Cowen; *le Messie*, de Hændel; et *la Nuit de Walpurgis*, de Mendelssohn. La partie vocale était confiée à Mlle Nevada, Mmes Patey, Anna Williams, Damian, et MM. Maas, Thorndike, Santley. Le succès a été très grand, surtout pour Mlle Nevada, qui a remporté un véritable triomphe avec l'air du Mysoli de *la Perle du Brésil*.

Une « Exposition des industries féminines » doit s'ouvrir à Bristol dans les premiers jours du mois de janvier 1885.

Nous apprenons aujourd'hui l'existence d'une très curieuse collection de dessins, gravures et eaux-fortes composés ou exécutés par des femmes, et qu'un riche amateur a eu la patience de réunir pendant ces trente dernières années. On peut la voir, en ce moment, dans son cabinet à Amsterdam.

Il y a là environ un millier de pièces : portraits, études, paysages, tableaux de genre, fleurs, natures mortes; sujets historiques, allégoriques, dues au talent de femmes artistes, dont quelques-unes sont plus connues pour avoir joué sur la scène du monde un rôle tout différent : la reine Christine de Suède, Marie de Médicis, la reine Christine de Prusse, épouse du grand Frédéric; la marquise de Pompadour, la reine Marie-Amélie et sa fille Marie d'Orléans; Charlotte, veuve de Maximilien, empereur du Mexique, la reine Victoria, etc.

Un grand nombre encore de ces dessins sont dus à des filles, sœurs et femmes de maîtres devenus célèbres et qui vivaient aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.

Une centaine de portraits de femmes peintres, sculpteurs, graveurs, aquafortistes, dessinateurs, musiciennes et poètes complètent ce résumé de « l'œuvre de femmes. »

Avis aux organisateurs de l'exposition féminine de Bristol.

Encore une revue littéraire et artistique de jeunes, dont nous annonçons la naissance avec la joie que nous inspire toute tentation en vue de briser l'indifférence du public à l'égard des choses de l'Art. C'est en Suisse que paraîtra le nouvel organe d'avant-garde. Il prend pour titre *La Suisse romande* et publiera, le 1er et le 15 de chaque mois, en livraisons grand in-8o d'au moins 48 pages, imprimées avec luxe sur papier teinté, des romans, nouvelles, articles de critique littéraire, artistique et philosophique, poésies, chroniques, etc., le tout inédit. La collection des numéros formera chaque année un magnifique volume de près de 1,200 pages, ou tous les six mois, un volume de 600 pages. Le premier numéro, daté du 1er janvier 1885, sera publié le 15 novembre prochain. Le rédacteur en chef est M. Adolphe Ribaux.

On s'abonne à raison de 10 francs pour la Suisse et de 12 francs pour l'étranger à Bevaix (canton de Neuchâtel), Suisse. Le prospectus et le 1er numéro sont envoyés en communication à toute personne qui en fait la demande.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
No 1. Mazurka, 1 fr. 75. — No 2. Galop, 2 fr. — No 3. Polka, 2 fr. — No 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

5, Rue Duquesnoy, 5. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

SOCIÉTÉ  ANONYME

DE

L'HOTEL DES VENTES

DE BRUXELLES

RUE DU BORGVAL, 15 — BOULEVARD ANSPACH, 71 — RUE JULES VAN PRAET, 16

VENTES MOBILIÈRES A L'ENCAN

EXPOSITION PERMANENTE D'OBJETS D'ART, DE MEUBLES, DE MARCHANDISES

A VENDRE A L'AMIABLE

AVANCES SUR VENTES

Salles numéros 3, 4 et 5 (1er étage) réservées **gratuitement** à l'exposition d'*Objets d'Art*, *de Meubles*, *de Marchandises*, etc., à vendre à l'amiable. L'Administration est intermédiaire entre Vendeurs et Acheteurs.

Salles 2 (rez-de-chaussée) et 6 (1er étage), réservées aux ventes publiques à l'encan.

Les Ventes et Expositions sont annoncées par affiches, journaux et bulletin spécial (envoyé **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande).

Les vendeurs sont avertis du jour de vente de leurs objets, les Amateurs, qui le désirent, du jour de vente de ce qui les intéresse.

Récépissé est donné, à leur demande, aux déposants d'objets pour vente publique, à l'amiable ou à l'encan.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS LA COUR VITRÉE DE L'HOTEL

CAVES SPACIEUSES DE DÉPOT. — ÉCURIES.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 45 LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 9 NOVEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Le 1er décembre prochain, on célèbrera le dixième anniversaire de la mort d'André Van Hasselt.

Il est d'usage que l'Académie fasse ériger le buste des plus illustres de ses membres après que dix années se sont écoulées depuis leur décès.

Nous rappelons et cette coutume et cette date.

L'Académie n'aura jamais eu l'occasion d'honorer plus légitimement une de nos gloires littéraires.

SOMMAIRE

JEUNE FRANCE D'AUTREFOIS, JEUNE BELGIQUE D'AUJOURD'HUI. Premier article. — EXPOSITION VAN BEERS AU *Cercle artistique*. — LOUIS ROTY. *La gravure en médaille*. — FLEMM-OSO. — GODEFROID CAMAUER. — PUBLICATIONS ARTISTIQUES. *La Galerie royale de Dresde*. — THÉATRES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

JEUNE FRANCE D'AUTREFOIS, JEUNE BELGIQUE D'AUJOURD'HUI

Premier article.

La Légende du Parnasse Contemporain, dont nous avons donné un extrait dans notre dernier numéro, est non seulement d'une lecture très attachante, superficielle peut-être, écrite dans ce style d'une simplicité élégante et raffinée, avec cet esprit de finesse propres à Catulle Mendès, nourrie d'anecdotes adroitement mises en scène, ornée de poésies bien choisies et bien posées comme des bijoux relevant une toilette d'un goût parfait, mais elle est surtout extrêmement curieuse parce qu'elle donne, avec une puissance qui va jusqu'à l'hallucination, l'impression qu'on assiste au récit, sous des noms d'emprunt, à une époque supposée et dans le milieu parisien choisi pour dérouter le lecteur, de l'agitation littéraire où l'on arbore présentement chez nous la cocarde vermillonnante des *Jeune Belgique*.

Tout de suite surgissent alors ces questions à la fois drôles et assez attristantes. Sommes-nous en présence d'un groupe de pasticheurs ? Ne s'agit-il que d'une parade exhibant, vingt ans après, hélas ! (oui, tel serait au minimum le retard) les costumes, les allures, les attitudes, les déclamations, les manies, démodés, oubliés, qui eurent quelque retentissement en France... jadis ? Et d'autre part, les colères, les criailleries, les sottises qui enveloppent le groupe vaillant, résolu, alerte, et pas mal insolent, des jeunes d'ici, ne seraient-elles que la contrefaçon, d'autant plus idiote qu'elle serait inconsciente, de l'opposition saugrenue qui accueillit les jeunes de là-bas, il y a quatre lustres, pour les plus récents, ceux de Catulle Mendès, il y en a dix pour la première couche, celle de Théophile Gautier, quand ils s'avisèrent de se nommer *Jeune France ?*

Ecoutez ce que raconte *la Légende du Parnasse* sur ces origines. Ecoutez et comparez avec les professions de foi bruyantes que nous entendons chaque jour, avec les incidents auxquels nous assistons. N'est-ce pas vraiment la même pièce ? Ne s'est-on pas borné à changer les héros ? Ce qui nous arrive n'est-il pas seulement le reflet du feu qui fut allumé *in illo tempore*, et

ne nous éclaire-t-il pas comme l'éclat de ces astres lointains qui brillent encore pour notre firmament lorsque depuis longtemps déjà ils sont éteints dans les profondeurs incommensurablement lointaines où ils gravitaient?

Nous ne parlerons qu'avec les phrases du *Parnasse* racontant des événements survenus aux entours de 1860. Nous abrégerons pourtant, supprimant les ornements, ne gardant que le substantiel, faisant les interversions utiles. En nous suivant, lecteur, faites l'adaptation au Bruxelles de 1884. Procédez *mutatis mutandis*, comme on dit en jargon judiciaire. Avons-nous la berlue, ou dirait-on pas des allusions constantes? Encore une fois, écoutez :

Tout jeunes alors, quelques-uns des Parnassiens n'étaient pas sans défauts. Ils avaient toute l'audace des adolescences, avec quelque impertinence aussi. Ils ressemblaient quelque peu aux Jeune-France d'antan par le défi de la parole et de l'attitude. Même, ils étaient ces Jeune-France, ressuscités. Dans leurs illusions juvéniles, ils pensaient qu'ils étaient revenus, les temps de belle folie, où quiconque s'appelait Louis se faisait appeler Aloysius; temps de fantaisie exaspérée, mais aussi d'admirable enthousiasme, contempteur fantasque à la fois et fanatique, du vieux, du laid, du vulgaire, de l'étroit, de tout ce qui dans les mœurs et dans l'art était classique et convenu, temps extraordinaire qui ressemblait à la fois à un mardi gras et à une croisade!

Leur allure un peu capitane n'était pas le seul motif de l'injustice dont ils étaient l'objet. C'étaient des impertinents, ces nouveaux venus, absolument ignorés hier, qui prétendaient conquérir le public au respect de l'idéal et du travail persévérant, à l'amour des belles formes, des beaux vers et des belles rimes, à l'enthousiasme pour l'art sacré. L'art ne suffit pas sans doute à faire vivre une œuvre, car il y faut l'inspiration ou le génie; mais sans l'art qui, dans son essence, se modifie beaucoup moins qu'on ne suppose, sans lui, qui est général et éternel, aucune œuvre ne subsiste éternellement. En ce temps d'opérettes et de romans bâclés à la diable, on se souciait peu de la beauté et de la perfection rêvées. Il était injurieux pour les improvisateurs du théâtre et du feuilleton, que des gamins à peine évadés du collège eussent l'air de leur faire la leçon. Rien de plus naturel que la haine des gens de métier contre les hommes d'art. Quant au public, il se laissait aller à croire ce qu'on lui disait. Il y a, entre le public et les écrivains, le journal, comme il y a, entre le public et les auteurs dramatiques, le directeur de théâtre. Il faut qu'ils soient présentés l'un à l'autre. En ce temps-là, ceux qui avaient la charge de ces présentations n'avaient aucune raison de faire connaître sous un jour favorable des téméraires qui, mieux appréciés, auraient pu faire ouvrir les yeux sur la bassesse et la médiocrité des choses littéraires d'alors. Qu'il y ait eu, qu'il y ait encore parmi eux des rimeurs sans haute valeur intellectuelle, on peut le reconnaître. Mais plusieurs étaient dignes d'enthousiasme et d'admiration, et ceux-là même qui furent inférieurs à leurs heureux émules méritaient quelque respect par la sincérité, sinon par la hauteur de leur vocation; et, les connaissant mieux, le public ne les eût pas bafoués.

Il était avéré qu'ils étaient parfaitement grotesques. A aucune époque d'aucun mouvement littéraire, il n'y a eu, contre un groupe de nouveaux venus, un pareil emportement de gausseries et d'injures. Raillés, bafoués, vilipendés, tournés en ridicule dans les nouvelles à la main, mis en scène dans les revues de fin d'année, tout ce que les encriers peuvent contenir de bouffonneries insultantes, on le leur jeta; toutes les opinions stupides, tous les mots bêtes, on les leur a prêtés.

Nous prenions notre mal en patience, dit Mendès, ayant de belles consolations. L'amour de notre art, d'abord, un amour désintéressé, effréné, jamais ralenti; la persuasion que nous faisions, sinon œuvre belle, du moins œuvre honnête; et avec cela l'estime encourageante des vrais grands artistes et des vrais grands poètes.

Beaucoup de personnes, dans une intention de dénigrement ou d'éloge, ont dit et imprimé que les Parnassiens avaient prétendu fonder une école. L'erreur est grande. Ils ont été un groupe, oui; une école, non. Attirés les uns vers les autres par leur commun amour de l'art, unis dans le respect des maîtres et dans une égale foi en l'avenir, ils ne prétendaient en aucune façon s'engager à suivre une voie unique. Divers les uns des autres, ils étaient bien décidés à développer leur originalité native d'une façon absolument indépendante. Aucun mot d'ordre, aucun chef, toutes les personnalités absolument libres. Tous n'avaient à rendre compte à aucun du choix de leurs sujets et n'avaient à soumettre leur inspiration à aucune loi acceptée. Fais ce que tu pourras, pourvu que tu le fasses avec un religieux respect de la langue et du rythme : telle fut leur devise.

Ainsi parle le narrateur, esquissant cette guérilla littéraire, faisant d'une plume légère le récit de ses expéditions. Et, de même qu'aujourd'hui chez nous, ces recrues avaient pour centre et point d'appui quelque personnalité ancienne, bienveillante pour eux, farouche pour les autres. Mendès en parle avec émotion: « Aucun de ceux qui ont été admis dans le salon de Leconte de Lisle ne perdra le souvenir de ces nobles et doux soirs qui, pendant tant d'années, furent nos plus belles heures. Avec quelle impatience, nous attendions le samedi, le précieux samedi où il nous était donné de nous retrouver, unis d'esprit et de cœur, autour de celui qui avait

toute notre admiration et toute notre tendresse ! C'est dans son petit salon, au cinquième étage que nous venions dire nos projets, que nous apportions nos vers nouveaux, sollicitant le jugement de nos camarades et de notre grand ami. Ceux qui ont accusé notre groupe de trop de complaisance pour soi-même, ceux-là certes ont été mal informés. Jamais aucun de nous n'a osé, dans la maison de Leconte de Lisle formuler un éloge ou une critique sans avoir en soi la conviction de dire vrai. Pas plus d'exagération dans la louange que d'acerbité dans la désapprobation. Des esprits sincères, voilà ce que nous étions ; et Leconte de Lisle nous donnait l'exemple de cette franchise. Il lui arrivait souvent de blâmer vertement nos œuvres nouvelles, de nous reprocher nos paresses, de réprimander nos concessions. Parce qu'il nous aimait, il n'était pas indulgent. Mais aussi quel prix donnait aux éloges cette sévérité coutumière ! Je ne sais pas de plus grande joie que celle d'être approuvé par un esprit juste et ferme. Surtout ne concluez pas de mes paroles que Leconte de Lisle ait jamais été un de ces génies exclusifs, désireux de créer des poètes à leur image et n'aimant en leurs fils littéraires que leur propre ressemblance ! Tout au contraire. Il est peut-être, de tous les inventeurs de ce temps, celui dont l'âme s'ouvre le plus largement à l'intelligence des vocations et des œuvres les plus opposées à sa propre nature, Ce qu'il est magnifiquement, il ne prétend pas qu'on le soit. La seule discipline qu'il imposât, consistait dans la vénération de l'art, dans ledédain des succès faciles.

En France, ce curieux mouvement s'est achevé, il est presque oublié. En Belgique il commence. Quelle humiliation ! Et pour ceux qui le mènent, quelle cause de modestie ! Et pourtant combien leur effort est légitime, combien, dans notre Béotie, il était nécessaire. Qu'importe que, le sachant ou non, ils imitent. Il faut bien subir ceux qui nous ont précédés. Inventeurs ou importateurs ils font bonne besogne et nous les applaudissons alors même qu'il ne faudrait voir en eux que des continuateurs plus tapageurs peut-être et moins bien inspirés.

Car, tout ce qui, à la maturité de l'Empire, justifia l'évolution parnassienne existait chez nous. Non pas, il est vrai, qu'il faille dire que la rénovation date exactement de Max Waller et du jour où il lui plut se donner pour épingle de cravate un cartouche décoré de la crâne devise : *Ne crains*. Il y avait beau temps que De Coster, Pirmez, Lemonnier, les prosateurs, Van Hasselt, le poète, menaient la bataille, dans leur isolement tragique, absolument comme en France, Flaubert, Dumas fils, Taine, Baudelaire portaient leurs coups de bélier aux vieilles choses avant Catulle Mendès, Albert Glatigny, François Coppée. Mais les principes des maîtres avaient besoin des deux parts d'être vulgarisés. Leur sauvagerie artistique s'accommodait mal des pratiques nécessaires à cette diffusion. Une quadrilla, une estudiantina s'est présentée pour s'en charger, et elle l'a fait avec un entrain, un éclat, un succès qui sont ses titres sérieux à notre reconnaissance. Avant eux, le trésor était découvert. Ils en ont distribué et éparpillé les écus. C'est bien.

Qu'était le nouvel évangile !

D'abord, et, de l'avis des jeunes, avant tout, la Forme !... la forme littéraire. Il fallait en faire accepter le caractère sacré. Les Parnassiens français l'avaient défendue, pronée, exaltée pour la poésie, avec un exclusivisme admiratif allant, Mendès l'avoue, jusqu'au dénigrement d'Alfred de Musset, qui, suivant la tradition, *dérimait* ses vers s'ils étaient trop bien rimés. Brunetière, dans une étude récente, a justifié avec netteté les prétentions rythmiques des Jeune-France. C'est vraiment, en poésie, dit-il, que la forme est inséparable du fond, ou pour mieux dire que l'insuffisance ou la banalité de la forme suffisent à précipiter l'œuvre entière dans l'oubli. Quoi de plus naturel ? Si l'on écrit en vers n'est-ce pas pour ajouter à la vérité du fond ce que la magie de l'art peut donner de prestige, de séduction, de splendeur ? Et quelle raison aurait-on de mesurer, de cadencer, de moduler la pensée, s'il n'y avait dans la modulation, dans la cadence, dans la mesure une vertu propre et toute puissante à peu près analogue à celle de la ligne en sculpture et de la couleur en peinture. Les vers n'expriment rien au fond qui ne se puisse dire en prose, la supériorité des vers consiste donc à peu près uniquement en la forme. C'est ce qui explique pourquoi d'une langue à l'autre les poètes sont intraduisibles, comment il n'est pas envers eux de pire trahison que de les mettre en prose, et qu'aucun éloge ne leur agrée plus que de s'entendre dire qu'ils connaissent tous les secrets de leur art. C'est aussi l'explication du succès qui n'a jamais manqué même à des formes vides, pourvu qu'elles fussent neuves, originales ou savantes. En aucun temps un mauvais rimeur n'a pu passer pour un grand poète. Ce n'est pas la même rhétorique qui gouverne l'art pédestre d'écrire en prose et l'art ailé de chanter en vers.

Ces observations sont d'une admirable justesse et nos Jeune-Belgique ont fait pour leur triomphe une campagne décisive. Elles s'appliquent plus particulièrement à la poésie, mais il faut les étendre à la prose. L'inspiration, ajoute Brunetière, n'a jamais suffi à soutenir les œuvres, et le talent naturel sans une certaine discipline, de plus en plus rigoureuse, n'y suffira plus désormais. Un cri du cœur, comme on dit quelquefois, fait honneur à la sensibilité de celui qui le laisse échapper, mais nous avons tous poussé des cris du cœur et nous n'en sommes pas plus écrivains pour cela. L'expression de ce cri, c'est-à-dire l'ensemble des

moyens et la succession des artifices, qui, des profondeurs obscures de la sensibilité, l'amènent à la pleine conscience de lui-même et le fixent dans une forme durable, voilà l'art; voilà aussi le métier. Qu'est-ce que l'impropriété des termes ajouterait d'éloquence à ce cri? On voit, au contraire, très bien le surcroît de valeur qu'il reçoit de la précision du langage et de la contrainte du rythme. Il y a un devoir rigoureux qui incombe à l'artiste de s'approprier tout ce qu'une science certaine met au service de son sujet : il s'agit d'une nouvelle probité. Bien loin donc que la préoccupation du métier puisse jamais gêner la liberté de l'artiste, c'est le seul moyen qu'il ait d'arriver à l'expression entière de sa pensée. Par cela seul que l'on s'impose l'obligation d'éprouver de plus près la qualité des syllabes et d'être peu difficile sur le choix des mots, on se rend plus exigeant sur l'exactitude et la vérité des choses.

On ne peut mieux dire et ces règles rendues populaires chez nous par nos Jeune-Belgique, quelque retard qu'elles aient subies, quelque copiées qu'elles soient de nos voisins, honorent ceux qui ont entrepris de les implanter dans notre sol littéraire et de les y faire fructifier en abondantes moissons. Singerie parisienne, disent les grincheux. Imitation salutaire, répondons-nous.

Seulement, entraîné par sa maîtresse préoccupation, la Forme! ils glissent lentement vers une insuffisance, une insignifiance d'idées qui inquiètent ceux qui les aiment. S'imaginant avoir trouvé une panacée, ils s'opiniâtrent dans un exclusivisme qui vraisemblablement conduira plus d'un d'entre eux à l'impuissance. Il ne faut pas que l'amour de la Forme dégénère en manie. Les Parnassiens n'ont pas échappé à cette maladie et c'est peut-être la raison principale des demi-succès qui ont borné la gloire de la plupart d'entre eux, car certes ni la prose érotique de Mendès, ni la poésie fade de Coppée ne sont en rapport avec les visées qu'affichaient au début ces réformateurs. Ils n'ont qu'insuffisamment compris que Baudelaire a non seulement raffermi la rime et le rythme, mais qu'il a surtout donné pour motif et pour thème au désespoir poétique des souffrances moins banales, plus particulières et plus rares, plus subtiles et plus aiguës que la vieille souffrance d'amour. De même Flaubert s'est surtout préoccupé d'établir entre la littérature et la vie une équation parfaite, il a voulu, avec vigueur et brutalité serrer la réalité de plus près. Taine, ensuite, a proclamé que la littérature est l'expression des sociétés et que, partant, les œuvres expressives et significatives de l'état social, même avec des défauts, deviennent forcément, pour la critique, les plus intéressantes, pour ne pas dire les seules qu'il y ait lieu d'étudier. C'est encore Brunetière qui rappelle ces vérités. Les oublier, c'est se condamner à un prompt avortement, et il faut bien le dire, plusieurs de nos jeunes dénoncent déjà les faiblesses qui menacent de les arrêter aux bagatelles des débuts, bien accueillies chez les commençants, mais odieuses quand elles demeurent l'unique production dans la maturité. L'heure est proche où un public plus difficile et moins bienveillant que nous, leur criera : Assez de ces amusettes. Voyons, Messieurs les tapageurs, avez-vous autre chose à nous faire entendre que ces cris et ces chansons de collégiens?

Où faudrait-il que nos jeunes archers dardassent les flèches dont leurs carquois sont pleins? C'est ce que nous examinerons dans un prochain article.

Exposition Van Beers

au Cercle artistique.

Depuis quelque temps se prélasse à la vitrine des marchands de cigares, dans l'éclat de ses tons clairs, *Les Embarqués* de M. Jan Van Beers, cette idylle moderniste balancée dans un gig en acajou. Sur le dos du canotier, il est écrit : *Smoke mild and sweet;* suit l'adresse d'un fabricant de tabac à New-York. Sur les genoux de la demoiselle qui l'accompagne — et qui n'est point, toutefois, une *demoiselle de compagnie*, — est posée une boîte de cigarettes.

Chose singulière, l'annonce plantée dans le dos du monsieur ne choque pas, non plus que la boîte. On dirait que le tableau a été fait exprès, comme ces images dans lesquelles on réserve un blanc destiné à recevoir le nom d'un convive.

Les Embarqués figure à l'Exposition parmi les toiles les plus importantes. C'est même la meilleure. Le profil perdu du canotier a de l'élégance. Les attitudes sont justes. Mais involontairement, en regardant ce dos blanc, on cherche l'inscription : *Smoke mild and sweet*, on s'étonne de ne pas la trouver, et l'on se demande pourquoi la dame en gants gris-de-perle a jeté ses cigarettes dans la Seine.

M. Van Beers eût pu empêcher la confusion qui naît involontairement dans l'esprit entre les chromos exposés chez les marchands de cigares et le tableau pendu au Cercle. L'a-t-il voulu? Les procès ne se gagnent pas toujours. Il le sait. A-t-il pensé que le tirage à cent mille augmenterait la popularité de l'œuvre? Car il aime la popularité. Bien raisonné d'ailleurs. Le tableau est connu. Et quand on l'aperçoit, les lèvres murmurent : *Smoke mild and sweet...* Mais il paraît incomplet, et le vrai tableau, c'est le chromo. L'autre a l'air d'une copie.

Et, phénomène singulier, telle est l'obsession de l'inscription qu'on la cherche successivement sur les quarante toiles qui constituent l'exposition Van Beers.

L'œil s'amuse, dans le fouillis des couleurs éclatantes, dans la débandade habilement combinée des accessoires, dans la sarabande des peaux de tigre, des têtes de singe, des masques japonais, des marottes de folie, à découvrir la place où l'on pourrait lire comme au théâtre sur les rideaux-annonces :

Les encres Von Gimborn sont les meilleures,

ou encore :.

Santé rendue à tous par le fer Bravais.

C'est un jeu cruel pour l'amour-propre de l'artiste. Mais il est fatal. On n'a, pour chasser cette préoccupation qui vous poursuit comme un refrain, que la contemplation d'une virtuosité singulièrement experte en l'art d'exprimer les infimes détails de la toilette féminine, le pli d'un bas de soie à la cheville, la boucle d'une jarretière, la couture d'un gant de suède; et cette virtuosité, qui ne séduit que les badauds, n'est pas de nature à faire oublier aux curieux le jeu de la réclame.

Les Italiens aussi, qu'ils peignent à l'eau ou à l'huile, ont de ces habiletés extrêmes à enlever à la pointe d'une martre effilée les infiniment petits des choses. Leur art, comme celui de M. Van Beers, ne provoque aucune émotion, ne donne pas la plus mince jouissance artistique. C'est l'âme qui manque, cet indéfinissable et vague sentiment de la poésie de la nature qui vous remue, comme une musique lointaine, et vous berce, et pénétrant par les yeux, s'insinue jusqu'au cœur.

N'emporter d'une visite à une exposition artistique que le souvenir des retroussis de jupes, des mouchetures de bas de soie, de la cambrure de souliers vernis affilés en pointes de caïks, sur lesquels s'use un homme qui avait donné l'espoir d'un artiste et que nous avons soutenu aussi longtemps que nous avons espéré qu'il saurait enfin, à la virtuosité ajouter l'émotion, n'est-ce pas exaspérant?

Aujourd'hui, l'impuissance paraît irrémédiable!

De toutes ces têtes d'émail, au sourire figé, aux yeux de verre, aux lèvres passées à la pommade Rosa; de tout cet affolement d'excentricités dans les poses, dans les attitudes, dans les colorations; de cette recherche, nettement caractérisée dans quelques-unes des œuvres, du détail grivois, il ne reste rien dans la mémoire qu'une colère de voir l'art rouler dans le cabotinage.

On n'a pas même la sensation grisante de parfums capiteux, d'essences subtiles distillées par l'impudeur des boudoirs. Le crayon de Rops, la plume de Catulle Mendès la font naître. Le pinceau de Van Beers n'entame point l'épiderme. Il ne provoque que la curiosité.

Louis Roty

La gravure en médaille.

Il y avait au Salon de Bruxelles, dans le local caverneux où l'on avait remisé l'architecture et la peinture sur porcelaine, sous la garde des bustes de Thomas Vinçotte, deux séries d'œuvres portées au catalogue en ces termes :

Roty (Louis-Oscar), rue des Pyrénées, 252, à Paris.

1362. Cadre de médailles.

1363. Portraits, médailles.

La critique ne s'en est guère occupée. Des médailles! Et des portraits en médaillon! Aux extrémités d'une exposition! Quelque chose comme les contrées septentrionales de l'Europe, au delà du cercle polaire! C'est trop loin!

Et pourtant ces deux cadres contenaient des œuvres exquises, sans exception. Quiconque, ayant le sentiment du beau en ses formes les plus délicates et les plus pures, les plus raffinées sans mièvrerie, les plus noblement simples, jetait un coup d'œil sur elles, était immédiatement saisi, invinciblement attiré, séduit et demeurait là longtemps, admirant, détaillant, passant d'un objet à l'autre, partant enfin avec la conviction qu'elles méritaient d'être mises au tout premier rang des plus belles choses exposées.

La fermeté, la grâce, la sobriété, l'expression, le délié, la finesse, les qualités les plus rares de main et de sentiment s'affirmaient avec une netteté sereine et témoignaient de l'exceptionnelle valeur de l'artiste.

Le caractère général des études que nous avons publiées sur le Salon ne nous a point permis de rendre, au cours de leur développement, à Louis Roty cet hommage. Le silence qu'on a gardé à son égard et la profonde émotion que nous avons ressentie devant ses œuvres charmantes, nous ont décidé à réparer aujourd'hui l'injustice que l'indifférence inconsciente de notre public a commise.

FLEMM-OSO

Voici un curieux et attachant petit volume, un peu mystérieux, éclos à l'ombre d'un faubourg, sans nom d'auteur.

Nous aurons à l'apprécier quand il paraîtra en librairie. Sans attendre qu'il ait vu le jour, nous en détachons, au hasard de la lecture, un chapitre qui permettra de juger le style et la finesse d'observations de l'écrivain modeste qui en est le père.

Vous êtes planté au beau milieu d'un salon de peintures : les cadres brillent et enchevêtrent leurs rectangles inégaux, l'air est lourd, la foule remue, le piétinement étourdit, le vernis monte, les paquets de couleurs, les tons vifs invitent l'œil tous à la fois, et votre volonté pivote...

Par quel bout commencer à dévider l'enfilement des petits arbres dentelés sur ciel de soie bleue des tableaux de modes à falbalas et des portraitures complaisantes? Tout le monde éprouve ce vertige de l'hésitation. Or, certains tableaux, très déterminés, ont, beaucoup plus que leurs camarades, le don d'appeler la masse, de la prendre et de réunir en tas des gens qui s'exclament tendrement. Comme c'est sympathique! — Ces œuvres-là sont odieuses.

Travail sans fierté qui saute au cou de votre admiration, et sans préambule, tout de suite, se fait familier, s'invite et prend place dans la mémoire; c'est un art complaisant, sans caractère, sans rudesse, sans grandeur. Ces œuvres ont trop d'amis...

Je préfère ces tableaux austères, honnêtes, froids, qui laissent même peu d'impression à première visite et attendant plus ample connaissance, comme s'ils se disaient que les niais ne reviendront pas. Mais un second examen laisse percevoir une telle révélation que plus tard on est ramené uniquement pour contempler ces figures réservées; il faut être patient, s'arrêter longtemps, attendre, réfléchir, chercher et revenir encore — et le beau éclate superbe; seulement cette beauté ne parle pas à tous, elle choisit son homme et laisse le vulgaire ambiant se bousculer devant des enluminures fadasses, molles et blaireautées. Près de ces œuvres altières et abandonnées, on se trouve deux ou trois, silencieux et contemplatifs; étudiant, fouillant, on cherche toujours et on découvre toujours, et on se répète : c'est ça, c'est très ça. Et avoir dans la foule, en plein trimbalement du public, une satisfaction bien à soi, dédaignée des autres, c'est une large et reposante jouissance que ne doivent jamais entrevoir les bons garçons qui rient tous ensemble, en corps dans un théâtre.

Pour les hommes, le cas est identique. Dans cette longue variété carnavalesque de têtes et de caractères que la vie remue autour de nous, il se trouve certaines natures vers lesquelles la masse affectueuse est conduite. Ceux qui m'attirent le moins ce sont ces complaisants bonasses dont tout le monde va répétant : c'est un garçon si sympathique, il charme vraiment à première vue.

Un nombre considérable de braves gens s'enorgueillissent d'être les amis de ceux-là... Pour avoir été votre voisin en chemin de fer ou vous avoir demandé du feu, ils vous secouent énergiquement les deux mains et vous appellent : mon vieux. Vous demeurez bien un peu interloqué devant ce vieil ami si peu connu, mais ils sont faits à ces légères résistances qu'ils brisent vite par un bavardage tout à trac de mots enfilés, une verbosité amadouante, menue monnaie de la conversation de tout le monde. Ils s'en vont en vous écrasant les doigts et n'ont pas vergogne de demander, au premier passant, s'il connaît « le nom de cet animal? » De semblables pantins on vante le caractère serviable et le naturel ouvert — ouverts, je crois bien : ils aiment le public, leur cœur donne dans la rue : entrez donc, messieurs! Cette affection anonyme a des amis qu'elle ne connaît pas, des inconnus intimes. Gauthier assure que le père Dumas avait quarante mille amis intimes, sans compter les femmes et les petits enfants... Ce sont des places publiques.

Or, la grande loi, pour les arts comme pour les hommes, c'est que les sympathiques sont les faibles. L'art solide, celui pour lequel le temps aura des respects, ne groupe qu'une minorité, car le petit nombre est instruit et son goût plus exercé demande autre chose que la pâture jetée à la masse traînante qui se régale des compositions bénignes d'un art doux, apprivoisé. Dans la vie des peuples, c'est encore l'écrasement des éléments sympathiques : les élégances de l'antiquité étranglées par des invasions barbares, toutes les races civilisées culbutées par les violences des hordes brutes; actuellement la race latine, chevaleresque, spirituelle, amusante, sympathique enfin, se fait manger par le Teuton rogue et le Germain ruminant : c'est le fait de tous les temps, le Septentrional taciturne et brutal descend sur le Méridional aimable et élégant, comme si le froid, glaçant notre vieille terre, voulait peu à peu refouler le grouillement humain vers la zône de l'Equateur dont les terres vacantes, bourrées de richesses neuves, se rafraîchissent peu à peu pour se préparer à recevoir l'homme. C'est une loi saillante, les faibles ont certaines qualités extérieures qui les rendent avenants, et qui éveillent en nous la sympathie, cette pitié. Mais ces qualités, témoignages de faiblesses, sont donc des défauts? Nous subissons cette confusion. C'est le triomphe de ceux qui vont les mains tendues. Les faibles, les incomplets, incapables d'un travail obstiné, se hissent au moyen de ces relations faciles, et ils tressent leurs amitiés pour en faire une ceinture de sauvetage autour de leur petite position. Voilà comment les affections éclatent soudaines, voilà comment les effusions sont instantanées dans ces amitiés vieilles de plusieurs minutes. Ces messieurs, dans l'immensité de leur tendresse, se composent des connaissances de luxe, des relations de salon, d'affaires, sentiments d'occasion qui se décollent comme des articles de bazar. Ils se traitent d'amis, comme les rois et les clowns s'appellent cousins; sans déparler, ils accablent un n'importe qui de leurs cérémômeries d'affection; ils griffonnent à la file cinquante lettres, banales comme un million de baisers, toutes commençant par : mon cher Machin; ils jettent leur dévouement à toutes les têtes, comme des prospectus de tailleur, et se précipitent mal à propos dans des excès de zèle très superflus : ils se lanceraient à l'eau pour sauver un terreneuve... s'il fallait sauver le propriétaire du chien, ce serait une autre affaire. En somme, ces colporteurs d'embrassades ne connaissent qu'une amitié aussi fausse qu'un escalier fait de sable, ainsi qu'il est dit dans le *Marchand de Venise;* leur rire — grimace aimable — n'est qu'une façon polie de montrer les dents, et tous leurs sentiments sont flasques comme la colère des eunuques, ces Auvergnats de Turquie. Tandis que bien souvent pour des hommes d'une nature doucement tendre mais digne, on dit avec effarement : c'est un loup! et c'est un gros mouton : un mouton noir, voilà tout, corbleu!

Le mauvais signe c'est que les haines diminuent; pour ces haines sincères, profondes, lourdes à porter, il faut de vrais caractères. « On a tout à craindre d'un homme qui n'est ni bon ni méchant », *dixit* Georges Sand. Pour m'apprendre la règle du participe présent ma grammaire me disait, comme exemple, que les personnes aimant tout le monde n'aiment ordinairement personne. Ainsi ces caracoleurs suent l'affection par l'abus qu'ils en font; s'ils ont réellement un ou deux vieux copains, très anciens et bons camarades, ont-ils le temps seulement de songer à eux dans cet amoncellement de relations quelconques? Nous ne pensons plus à nos amis qu'en les rencontrant : tiens! tu vis encore! Au lieu de ces sourires toujours prêts et fadement mielleux, la sincérité doit mettre dans les mains comme dans le parler une franchise nette, une rudesse un peu butorde, comme pense naïvement Pierrot quand il demande à Charlotte qu'elle li baille queuque taloche en passant; jarni! v'là où l'on voit les gens qui aimont. Les amis qui ne servent que dans les jours de joie ne valent pas cher; et ces connaissances au rabais constituent l'amitié moderne. L'amitié, en théorie, c'est une excellente mécanique à mettre en vers, un sujet parfait pour les concours de rhétorique; en pratique, c'est un bon escabeau sur lequel grimpent les imbéciles qui ne sont pas bêtes, c'est une habitude gênante qu'on prend en pension et qui permet à quantité de drôles d'emprunter des pièces de cent sous et de se faire payer à déjeuner. Un ami, c'est celui qui se permet à votre égard ce qu'un étranger n'oserait pas faire et se montre vis-à-vis de vous d'une susceptibilité aiguë, celui qui vous fait sortir quand vous avez envie de rester chez vous, celui qui vous emprunte votre parapluie quand il pleut, c'est-à-dire quand vous en avez besoin, celui qui blague le livre que vous lisez et rit de la qualité de vos cigares. L'amitié est une générosité à laquelle croient les collégiens qui jouent aux billes et le mari d'une jolie femme lequel a beaucoup d'amis dévoués qui soignent ses rhumes et lui apportent ses pantoufles; c'est enfin une illusionnante tradition, et s'il s'en rencontre encore un peu — on prétend bien qu'il existe encore deux bouteilles de vin de Madère — c'est une douceur plus rare qu'un mot aimable dans la bouche d'un directeur. On aura beau inventer des machines qui confectionnent des cartes de visite à la minute et qui fabriquent des rails avec des vieux journaux, on ne fera jamais de l'amitié avec des passants sympathiques... Et à présent j'ai fait suffisamment mon Alceste en disant comment, au milieu des maigreurs à la mode de la duchesse peinte en pommade, au milieu des prairies chevelues et peignées sous un ciel ouaté comme un corsage et des marines qui montrent de petits bateaux à vingt-cinq sous plantés dans un baquet de sirop, j'aime grandement ces toiles sombres, refrognées, ces œuvres profondes d'un modelé vigoureux. Ces tableaux graves me font penser à des éloignés que j'aimerais s'ils ne m'avaient pas oublié — parce que je ne suis secrétaire d'aucune association.

Godefroid Camauer

On a enterré à Huy, la semaine dernière, un artiste qui, dans la sphère modeste où il s'est renfermé, a beaucoup contribué à répandre et à développer le goût de la musique, Godefroid Camauër. Né à Tilbourg en 1821, il fit ses études à Liège sous la direction de Daussoigne-Méhul et fut nommé en 1840, — à dix-neuf ans! — maître de chapelle à la collégiale de Huy.

L'étroit esprit d'intolérance qui règne encore dans les petites villes, — et parfois, hélas! dans les grandes, l'obligea à quitter ce poste important parce que le jeune artiste avait manifesté, paraît-il, des opinions libérales.

Il se voua dès lors au professorat, et mourut en laissant, dans toutes les familles où il avait enseigné, le souvenir d'un homme de cœur et d'un maître dévoué.

Camauër était chevalier de l'Ordre de Léopold. Il a écrit un assez grand nombre de compositions : une messe, qui fut couronnée à un concours ouvert à Louvain, des *Te Deum*, des *Stabat*, des chœurs, des cantates, des motets, des chants d'école, et un opéra, *Grétry à Fontainebleau*, représenté au théâtre de Liège et à Huy par la *Société d'amateurs* qu'il avait formée en 1853 et qu'il dirigea, jusqu'à sa mort, avec un zèle, une abnégation et un talent qui lui conquirent d'universelles sympathies.

Publications artistiques

La Galerie royale de Dresde, texte explicatif de M. le Dr Woermann, directeur de la Galerie; planches photographiées au charbon (procédé inaltérable), par MM. Ad. Braun et Cie, photographes-éditeurs. — Dornach (Alsace) et Paris, 1884.

On sait la célébrité que s'est acquise la maison Ad. Braun et Ce par la publication des plus belles reproductions des tableaux de maîtres.

Aucune photographie n'a exprimé plus fidèlement que les magnifiques épreuves tirées par ces photographes artistes le caractère des œuvres. La valeur des tons, le procédé du peintre, et jusqu'au grain de la toile sont rendus à miracle.

MM. Ad. Braun et Ce ont popularisé le Prado de Madrid, l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, dont on a admiré, l'an dernier, au *Cercle artistique*, les superbes reproductions. Voici que, poursuivant la triomphante série de leurs publications d'art et de grand luxe, ils entreprennent de vulgariser la Galerie nationale de Dresde, l'une des collections les plus riches et les plus complètes de l'Europe.

L'ouvrage dont ils viennent de commencer la publication comprendra environ 600 planches reproduisant, par un procédé inaltérable, les chefs-d'œuvre des écoles anciennes de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la France, de la Flandre, de la Hollande.

Il est divisé en livraisons de quarante planches chacune, enfermées en un album de toile rouge à fermoirs. Le docteur Woermann, directeur de la Galerie nationale, le mieux à même de donner sur chaque tableau les renseignements nécessaires, a tout naturellement été désigné pour écrire le texte de cette publication. On possède ainsi, avec la reproduction des tableaux, l'histoire complète du musée.

La première livraison est mise en vente au prix de 475 francs pour les souscripteurs de l'œuvre complète. On peut se procurer chacune des planches séparément au prix de 15 francs (grand format) et de fr. 7-50 (format moyen). Pour les exemplaires sur Hollande, les prix sont doublés.

Cette première série contient des reproductions de Raffaël, du Titien, du Corrège, de Murillo, de Ribera, de Velasquez, de Watteau, de Claude Lorrain, du Poussin, de Rubens, de Van Dyck, de Frans Hals, de Rembrandt, etc.

Théatres

Théatre de la Monnaie. — Mlle Béringier, qui avait eu tant de succès dans le *Barbier* et qui, malgré quelques défaillances, avait bien soutenu le rôle de *Manon*, a résilié son engagement. Depuis quelque temps, l'artiste souffrait de la gorge et se trouve aujourd'hui sérieusement malade. Nous remplacerons difficilement Mlle Béringier, qui avait beaucoup de qualités.

Théatre Molière. — Tous les soirs : *Montjoye*, comédie en 5 actes et 6 tableaux, par Oct. Feuillet.

Samedi 15 courant, reprise de *La Joie de la maison* et de *Les Droits de l'homme*,

A l'étude : *Andrea*, comédie en 4 actes et 6 tableaux, par Sardou.

C'est le 1er décembre que Mme Jane Hading et M. Damala viennent donner quelques représentations au théâtre Molière. Ils y joueront les rôles de Claire et de Derblay, du *Maître de Forges*, qu'ils ont créés au Gymnase, à Paris, et aussi la jolie comédie de Meilhac et Halévy : *Froufrou*.

Théatre de l'Alcazar. — Tous les soirs : *Moustique*, opéra-comique inédit.

Memento des expositions et concours

Anvers. — Exposition universelle. Mai à octobre 1885.

Bristol. — Exposition des produits des industries féminines en janvier 1885. Seront particulièrement représentés la peinture en tous genres, la sculpture, la gravure sur bois, sur métaux, sur pierres précieuses, les dessins, etc.

Bruges. — Exposition des beaux-arts organisée par le *Cercle artistique brugeois*, dans la grande salle des Halles, du 7 novembre à janvier 1885.

Bruxelles. — Neuvième exposition de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Décembre 1884.

Bruxelles. — Deuxième exposition des *XX*. (Limitée aux membres du Cercle et aux artistes spécialement invités). Février 1885.

Bruxelles. — Troisième exposition de *Blanc et Noir* de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Mai 1885.

Bruxelles. — Exposition historique de gravure, par le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*. Mai 1885.

Nouvelle-Orléans. — 1er décembre 1884 au 31 mai 1885 (siège du comité, 32, rue Lepeletier).

Nuremberg. — Exposition internationale d'orfèvrerie, de joaillerie, de bronzes, etc. Du 15 juin au 30 septembre 1885.

Pau. — *Société des Amis des arts*. Du 15 janvier au 15 mars 1885 chaque artiste ne peut exposer que *deux* œuvres. Dernier délai d'envoi : 20 décembre 1884.

La Haye. — Concours pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius.

Montévidéo. — Concours pour la statue du général Artigas (international). S'adresser à la légation de l'Uruguay, 4, rue Logelbach, à Paris.

Richemont. — Concours pour un monument à Robert Lee, jusqu'au 1er mai 1885.

Vienne. — Concours pour l'érection d'un monument à Mozart.

La *Société philharmonique* de Londres ouvre un concours international pour la composition d'une Ouverture de concert à grand orchestre. Le prix est de 20 guinées (500 francs). Pour connaître les conditions du concours, écrire à l'adresse suivante : *Francesco Berger, Esq., Honorary Secretary of the Philharmonic Society*, 6, *York Street, Portman Square, London.*

Petite chronique

Max Waller a réuni en un coquet volume paru avant-hier chez Fink, les comptes-rendus du Salon de Bruxelles, qu'il a publiés dans la *Réforme*. « Critiques tâtonnantes mais sincères » les qualifie-t-il lui-même, avec modestie, dans la dédicace de l'exemplaire qu'il adresse à l'un de nous. Dans tous les cas, critiques d'un écrivain qui connaît sa langue et qui aime l'Art.

Ce petit volume est précédé d'une préface de Camille Lemonnier, appréciant de haut l'ensemble du Salon.

Le *Quatuor florentin*, la très artistique association musicale applaudie à Bruxelles il y a peu d'années, vient de se dissoudre par la mort de son chef, le violoniste Jean Becker, mort à Mannheim, le 3 octobre, des suites d'une hydropisie dont il souffrait depuis une année. Il était né le 11 mai 1833, et, après s'être produit à Londres, à Paris et à Florence, il fonda dans cette dernière ville, en 1866, une société de quatuors à laquelle il donna le nom de *Quatuor florentin* et qui se rendit fameuse dans les voyages artistiques qu'il lui fit faire à travers l'Europe. Cette société se composait de Becker comme premier violon, et de MM. Masi (2e violon), Chiostro (alto) et Hilpert (violoncelle). Plus tard elle se sépara, et Becker alors entreprit de nouveaux voyages avec ses trois enfants : Jeanne (piano), Hans (alto) et Hugo (violoncelle). En dernier lieu, Becker avait ouvert des cours de violon à Mannheim, sa ville natale.

M. Joseph Dupont vient d'envoyer une circulaire par laquelle il

annonce que les Concerts Populaires, au nombre de quatre, auront lieu cet hiver, comme la saison dernière, au Théâtre royal de la Monnaie.

Prix de l'abonnement pour quatre concerts.

Loges de 1er rang et baignoires, par place . . . . fr.	25 00
Stalles d'orchestre et de parquet	20 00
Loges de face de 2e rang, stalles de balcon	16 00
Loges de côté de 2e rang	12 00

N. B. La plupart des loges sont de 4 ou de 6 places.

S'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

Les principaux membres de la colonie américaine de Paris ont ouvert, comme on sait, une souscription dans le but d'offrir à la ville de Paris une réduction de la statue de M. Bartholdi, la *Liberté éclairant le monde*.

Entravée pendant les vacances, cette souscription vient de reprendre et les sommes déjà recueillies permettent d'espérer que le comité possèdera bientôt les ressources nécessaires pour faire face aux frais d'acquisition de l'œuvre.

Nous croyons savoir que la statue doit être placée dans l'un des grands salons de réception du nouvel hôtel de ville.

Le nombre d'entrées délivrées par le contrôle de l'Exposition des Beaux-Arts qui vient de se fermer, s'est élevé à 54,731. Ce chiffre se subdivise de la manière suivante : entrées à 1 franc, 24,297 ; id. à 50 centimes, 18,628 ; id. à 10 centimes, 11,806.

On a vendu 7,225 catalogues français et 200 catalogues flamands. Les entrées permanentes étaient au nombre de 176.

On a beaucoup exagéré la situation financière de l'entreprise, qui n'est pas tout a fait aussi précaire qu'on a voulu l'insinuer.

Le Roi a souscrit à la tombola pour une somme de 10,000 francs ; des listes de souscription circulent encore et lorsqu'elles seront rentrées on espère pouvoir faire quelques nouvelles acquisitions. Les œuvres achetées jusqu'ici pour la loterie sont les suivantes :

Baron, *Le soir après la pluie, plateaux de la Meuse ;* Delsaux, *Une rude montée à Furfooz ;* Mlle De Vigne, *Genêts et giroflées ;* De Beul, *Moutons ;* Impens, *Retour des champs ;* Mertens, *Le retoucheur ;* Meunier, *La cylindreuse ;* Meyers, *Temps pluvieux ;* Van Hove, *L'après-midi du dimanche ; jeunes filles des environs de Dordrecht ;* Braekevelt, *Le joueur de guimbarde* (marbre) ; Dillens, *Un terme* (bronze) ; Namur, *Cendrillon* (statue).

Les cinq médailles attribuées par la Commission des récompenses ont été décernées à MM. De Jans, Seeldrayers, Isaac Israëls, peintres, Julien Dillens et Massoulle, sculpteurs.

A Cologne, une rue nouvellement ouverte vient de recevoir de la municipalité le nom de rue Richard Wagner.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 46. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 NOVEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Tout abonné d'un an, à dater du 1er janvier 1885, recevra GRATIS *l'Art moderne*, jusqu'à la fin de l'année 1884.

SOMMAIRE

JEUNE FRANCE D'AUTREFOIS, JEUNE BELGIQUE D'AUJOURD'HUI. Second article. — CASSE-COU ! — LES PRIX DE ROME. — L'AMATEUR BOURGEOIS. — THÉATRES. *Théâtre de la Monnaie.* — CORRESPONDANCE D'ARTISTES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE. — NÉCROLOGIE.

JEUNE FRANCE D'AUTREFOIS, JEUNE BELGIQUE D'AUJOURD'HUI

Second article.

On nous assure que notre précédent article a mis les Jeune-Belgique en rumeur. Ils se plaignent de ce qu'on leur impute d'avoir importé chez nous un mouvement littéraire que Catulle Mendès lui-même pourtant répétait en France trente ans après Gautier. Ils se plaignent surtout de ce qu'à ce sujet nous avons rappelé, qu'on les a parfois qualifiés pasticheurs. Ils se plaignent enfin de ce que notre étude surgisse à un moment où, disent-ils, on les attaque un peu partout.

Très irritables, comme on le voit, ces jeunes lutteurs. C'est le défaut de leur grande qualité : l'intrépidité.

Cette querelle aura au moins ceci de bon qu'elle démontre que nous n'en sommes pas avec eux, quoiqu'on en dise, dans les termes d'une camaraderie complaisante.

Il serait à souhaiter toutefois que l'on put avec un peu plus de liberté excercer à leur égard le droit de critique. Nous rappelions dernièrement avec quelle sévérité paternelle, de l'aveu de Mendès, Leconte de Lisle traitait ses jeunes amis, et comme ceux-ci s'en enorgueillissait. Nous ne savons si Camille Lemonnier qui occupe ici à leur égard la place de l'illustre poète, montre la même rigueur. A voir comme ils sont prompts à s'effaroucher, nous sommes porté à supposer que notre excellent écrivain est plus débonnaire. Quiconque le connaît sait combien il lui est difficile de ne pas être le meilleur des hommes en même temps que le chef de notre école littéraire.

Non pas, nous ne saurions trop le répéter, que nous nous avisions de donner des conseils à ces poulains indomptés. Qu'ils en aient besoin, ou qu'ils soient assez forts pour aller tout seuls au but vers lequel les pousse leur destin, c'est un point au sujet duquel il nous semble inopportun de nous casser la tête. Il nous suffit de les voir toujours sur la brèche, toujours débordant de verve, prêts à tout, hargneux peut-être, mais vaillants toujours. Celà supplée à tout. L'un d'eux récemment, prenant notre droit de critique pour un sermon, ne s'est-il pas avisé d'écrire dans le style amusant qui sert de raquette dans les attrapades de pierrot à débardeur : « Ce dont nous sommes personnellement juges, c'est de l'attitude insupportable de l'*Art moderne* à notre égard... L'*Art moderne*... n'est pas notre censeur, ni, d'un cheveu, notre grand frère : il est notre simple compagnon d'armes... Le ton de mère grand qu'il affecte trop souvent est souverainement déplaisant, et si mes

compagnons de lutte jugent à propos de l'accepter — je ne les ai pas consultés là-dessus — je déclare net que le procédé ne me va pas, qu'il me fait sortir de ma peau et que je me moque de tout mon cœur des avis de ceux qui n'ont peut-être pas à en recevoir, mais qui n'ont certes pas davantage à en donner ».

Drôle n'est-ce pas ? Mère grand ! Cela nous eût autorisé à répondre : Gavroche ! Mais non, mieux vaut constater que nous n'avons jamais eu l'idée d'écrire pour persuader cette irascible jeunesse. Notre principe a toujours été qu'il faut faire de la critique pour sa distraction personnelle, et peut-être pour l'éducation du public, mais non pour l'amélioration des artistes, qui ne l'écoutent guère et qui peut-être n'ont pas tort. Ils l'aiment bien pourtant quand elle fait leur éloge, et ailleurs qu'à l'*Art moderne* il n'est pas toujours adroit de l'irriter. A moins d'être certain de ne faire que des chefs-d'œuvre, ce qui est le cas sans doute, souhaitons-le, pour nos contradicteurs.

Ceci dit, reprenons notre propos et tâchons de nous tirer le moins mal possible de cette épineuse question d'histoire littéraire nationale, dans laquelle nous apportons toute notre conscience et aussi une très chaude sympathie pour ces nouveaux venus, orgueil et espoir de quiconque s'intéresse à l'art d'écrire.

Répétition sur le sol belge, vingt ans après, comme dans *les Mousquetaires*, d'un remous littéraire actuellement bien apaisé en France. Importation, accompagnée de fanfares et de cymbales, de gambades et d'entrechats, du dogme de la Forme. Grande et triomphante bousculade des vulgarités ignobles qui caractérisaient chez nous un art dans lequel pullulaient les écriveurs et luttaient quelques rares écrivains. Réconfortant et joyeux épanouissement d'une littérature adroite, légère, fantaisiste, insolente, mirifiquement attifée, mais assez vide du côté de la cervelle. Furies, pétarades, allégresse pour les jeunes, consternation pour les vieux. En somme vigoureuse avancée artistique. Ainsi se résume la reprise en Belgique de la Légende Parnassienne.

Bravo ! crions-nous. Bravo ! ô vaillants et audacieux que vous êtes ! Mais après ? Car nous n'allons pas, n'est-il pas vrai, en rester là et nous contenter de ces premières victoires, lestement et galamment remportées par ceux que nous avons comparés, aux premiers jours de leurs exploits, aux généraux imberbes de la République, battant et chassant les culottes de peau des routinières armées monarchiques.

Oui, après ? Que faire ?

Et, ma foi ! ils le trouveront bien tout seuls, par un acte de claire volonté, ou par instinct, inconsciemment.

Les évolutions littéraires, comme toutes les transformations naturelles, se déroulent invinciblement. Vieille géante, muette et aveugle, assise imperturbable au carrefour des temps, la fatalité tourne la manivelle. C'est sur la toile qu'elle fait lentement mouvoir que dansent nos jeunes héros, et elle les achemine, sans qu'ils s'en doutent, comme toutes les marionnettes humaines, vers leurs destinées. Ce ne sont pas nos homélies, s'il nous prenait envie de faire les docteurs, qui aideraient beaucoup au voyage qu'ils font bon gré mal gré. Mais il n'est pas sans intérêt pour nos lecteurs, et non sans amusement pour nous, de rechercher sinon ce qu'ils devraient faire, au moins ce qu'ils feront (car les deux termes se confondent dans l'inévitable des développements historiques).

Présentement la plupart de nos Jeune-Belgique chantent pour chanter, et fort agréablement. Jolies voix, timbres variés, méthodes parfaites. Vocalises, trilles, notes pointées, tout carillonne à merveille. Quelles paroles vont-ils mettre là-dedans ? C'est la question qu'on commence à se poser un peu partout. Car, à la longue, tant de virtuosité lasse. Et si ces troubadours, se campant en des poses de défi, proclament avec insolence (ils adorent ce mot-là) leur droit à la fantaisie, il se pourrait que le public qui, sans aller jusqu'à l'insolence devient à certains jours cruellement dédaigneux, s'avisât de ne plus s'occuper d'eux. Il en est du style comme du violon. Nous ne sommes plus au temps où l'habileté primait tout. Nos Paganini littéraires risquent de voir le public déserter leurs concerts.

Quelques-uns déjà l'ont compris, et, malgré les objurgations des fanatiques de la bande, lâchent le programme sacro-saint et commencent à nourrir leurs œuvres d'autre chose que des sucreries de la fantaisie pure. Ils y viendront tous, espérons-le. Devant les sacrifices qu'exige, pour se livrer, la gloire dont ils sont très friands, leurs mépris de jeunes dieux ne tiendront pas. Il n'y aura bientôt plus qu'à trouver une explication décente pour justifier la conversion et sauver l'amour-propre si fortement engagé par les déclarations pompeusement et sacerdotalement débitées en maintes circonstances.

Le public littéraire assistera avec curiosité au phénomène dont on peut, dès à présent, prévoir les phases. Indiquons-les.

Garnis qu'ils sont d'aliments intellectuels français, il était dans l'ordre que les premières productions de certains Jeune-Belgique fussent saturées de parisianisme. Non pas qu'ils décrivissent ce milieu exotique. Tant que cela on ne retarde plus. Mais ils pensent en français, ils tournent leurs idées en français. Leur matière intellectuelle fonctionne d'après les procédés français. C'est ce qui donne souvent à leurs écrits cette enrageante senteur de pastiche qui discrédite irrésistiblement, dont ils ne veulent pas, qu'ils croient sincèrement ne pas avoir, contre laquelle ils s'insurgent, mais qui pour nous, spectateurs, n'en est pas moins réelle. Combien de sous-

Flaubert, de Baudelaire demi-sang, de Banville mâtinés ! Et en ce disant, nous n'envisageons pas seulement les Jeune-Belgique sur-extraits, genuines, ceux de Max Waller, mais tous, tous, même ceux sur qui Max Waller tape, ceux qui fonctionnent ailleurs que sous l'enseigne *Ne crains*. Les premiers auraient tort de prendre pour eux seuls soit nos éloges, soit nos critiques.

Donc, ils n'ont pas su jusqu'ici être franchement nationaux. La plupart se sont arrêtés à mi-route. Ils en sont à l'état impersonnel, ayant supprimé de leurs écrits la mise en scène et le décor étrangers (il n'est plus que quelques novices qui répètent cette vieille leçon), mais n'ayant pas encore passé sur l'autre bord. Ils sont là, suspendus et oscillant dans le vide, comme des Blondin sur la corde. Allons, courage, laissez-vous aller et, d'une bonne glissée, prenez pied chez nous.

Voir le milieu belge, penser en Belge, voilà ce qu'il faut à ces Belges. Oui penser en Belge! ce qui ne veut pas dire être incorrect, évacuer des flandricismes, mais laisser aller son esprit à voir et à exprimer ses conceptions selon la pente naturelle à nos mœurs et à notre race. Cela paraît difficile tant nous sommes gâtés par notre éducation littéraire exotique. Mais pour une âme attentive, opiniâtre, c'est possible. Il suffit de s'y appliquer.

Tout récemment nous traitions cette question pour nos peintres. Comme à ceux-ci nous pouvons crier à nos littérateurs : « Rentrez en vous-mêmes, concentrez-vous. Ne pensez qu'à votre pays, cherchez-y toutes vos émotions, toutes vos inspirations. A cette seule condition, vous serez sincères. Tout en vous est équilibré pour le comprendre et l'exprimer. C'est l'effet de l'hérédité dans les générations sans nombre dont vous descendez et qui ont charrié jusqu'à vous les équations de plus en plus exactes entre leurs individualités et leur milieu natal. Or, l'art veut cette pénétration profonde; il a l'horreur du superficiel. N'essayez pas d'apprendre une autre langue artistique que la langue maternelle. Il n'est qu'elle qui, sous votre plume, saura rendre les nuances dont dépend la vérité et sans laquelle elle n'est jamais touchante. Vous êtes né Belge, écrivez en Belge. Avec les qualités prenez-en même les défauts. Mieux vaut cela que d'essayer de jouer des rôles pour lesquels vous n'êtes pas conformés. L'accord entre l'œuvre d'un homme et les tendances de sa race est la plus haute et la plus noble condition de sa valeur. »

Il en est qui déjà s'abandonnent à cette salutaire séduction. Georges Eekhoud en est un cordial exemple. D'œuvre en œuvre, ce contemplatif de la nature poldérienne et de ses habitants, décrit de plus près ce coin de terre, non pas seulement dans la reproduction photographique de ses paysages, ce qui serait peu de chose, mais dans l'émotion qui y fermente; Emile Verhaeren tente le même labeur, superbe dans l'expression de ce qu'il croit voir, mais, d'après nous, voyant mal la nature flamande, à travers les tableaux de Rubens et de Jordaens; Henri Nizet, avec moins de pénétration, mais avec une grande âpreté, a fait le même effort pour Bruxelles. En voilà qui sont, croyons-nous, arrivés à la vraie latitude, à celle où soufflent les vents alisés d'un art vraiment national, où ce qu'ils ont en puissance de forces littéraires recevra sa pleine éjaculation.

Et si vraiment la préoccupation, assez mesquine, du succès consacré à Paris, devait être considérée, combien les chances de l'obtenir sont plus sûres pour les livres qui n'apparaîtront plus comme des imitations ou de la concurrence. Qu'est-ce donc qui fait pour nous le charme d'un roman de Tourgueneff, de Dickens, de Zacher-Mazok ? Leur violente saveur indigène, le sentiment énergique de la vie russe, anglaise, roumaine. Quand un livre belge sera belge dans toute l'intensité de nos mœurs et de notre nature, il obtiendra la même faveur.

Ne sortons donc plus de chez nous. C'est une première condition pour continuer le développement de notre art nouveau.

Une autre, c'est que nos jeunes s'instruisent davantage, d'autre chose que de l'érudition littéraire. Car leur ignorance sur tous les autres sujets est imposante. Certes, nous sommes de ceux qui croient qu'une éducation qui a pour base les belles-lettres est en somme la meilleure et donne une supériorité qui toute la vie nous accompagne comme la sérénité d'une robuste constitution physique. Mais cela ne suffit pas. Il y a vingt-cinq ans, l'ardeur de la jeunesse a étudier l'histoire, la philosophie, les sciences sociologiques était merveilleuse. Actuellement cela est dissipé : il semble qu'il n'en reste plus le moindre élément dans l'atmosphère. Nos Jeune-Belgique se nourrissent exclusivement de littérature.

Non pas que nous songions à renouveler ici la grande controverse entre l'art dit *social* et l'art fantaisiste. Nos idées à ce sujet et celles de nos jeunes adversaires ont été assez ressassées pour que de part et d'autre on ait le sentiment qu'il serait difficile d'y insister davantage sans mériter de recevoir en guise de pomme cuite le substantif *rengaine*. Il suffit qu'il soit connu qu'une fraction de la jeune école reprend avec un opiniâtre exclusivisme la théorie de l'art pour l'art, qu'elle proclame hardiment que la forme suffit à tout, qu'elle se refuse à admettre, comme nous, que dans la hiérarchie artistique, si les œuvres de pure virtuosité et de pur charme ont une place que nul homme de goût ne leur dénie, le premier rang revient à celles qui, aux séductions d'une forme correcte, ingénieuse, sans

cesse renouvelée, joignent l'élévation du sujet et la puissance de son humanité.

Mais cela rappelé, disons que lorsque nous parlons d'études complémentaires, il s'agit de toutes celles où la pensée, cette vraie force littéraire, s'alimente. L'imagination ne donne pas tout. La lecture des journaux et des nouveaux livres de style ne donne pas tout. Or, à cela semblent être bornées les sources où vont s'alimenter la majorité de nos artistes de plume. C'est contre cet exclusivisme, cette paresse, ou ce dédain que nous protestons. Ils créent des chances redoutables de stérilité précoce et d'œuvres artificielles.

Quand, en résumé, on essaie de démêler dans le présent l'avenir prochain de notre littérature, on se sent enclin à croire que jamais la situation n'a été plus gonflée de promesses. L'élan des jeunes est magnifique. Dans la masse de cette troupe valeureuse de remarquables personnalités se détachent. Qui donc ne croirait pas en Albert Giraud, ce fanatique de la forme, cet artiste raffiné à qui il ne manque, à notre avis, que d'être plus de son milieu et de croire un peu que la fantaisie n'est pas tout? En Georges Khnopff, ce poète délicat qui s'annonce? En Georges Rodenbach, plus mûr déjà, riche d'œuvres charmantes, qui transformera ce qu'on lui a trouvé de trop efféminé? En Max Waller, le jeune capitan si leste dans les attaques et les ripostes? En Ivan Gilkin, moins productif, mais toujours ingénieux? Et dix autres, et vingt autres, et des imprévus surgissant sans interruption, et puis encore des nouveaux, comme récemment Van Drunen, l'auteur de *Flemm-Oso?* Ah! l'on peut, toutes réflexions faites, se reposer et avoir confiance. On peut trouver à redire d'ici, de là, morigéner et faire la mère-grand, Mais, au fond, la mère-grand est contente.

Casse-Cou !

Georges Vander Straeten est un garçon de talent. Une vocation irrésistible le poussant, il a déposé la robe d'avocat pour revêtir la blouse blanche du statuaire, et, du premier coup, ses œuvres ont été remarquées. Nous l'avons loué, lors de son envoi au Salon de Gand notamment. Nous avons dit qu'il y avait en lui un maître en figurines destinées à devenir populaires. Avec une précision qui n'est pas de la minutie, il modèle habilement ses petits sujets, invariablement empruntés aux incidents de la vie moderne. Il les interprète avec esprit, souvent avec beaucoup de finesse et d'humour, y mêle parfois une pointe de sentiment. C'est de l'art en raccourci, regardé en retournant la lorgnette, soit, mais c'est de l'art, vivant et pétillant.

Voici le jeune sculpteur dans un voisinage si dangereux que nous ne pouvons nous empêcher de le lui dire. Nous avons annoncé son départ pour Paris. Le milieu gantois dans lequel il vivait ne pouvait évidemment épanouir la fleur de serre-chaude, frileuse et délicate, qu'un phénomène d'ailleurs extraordinaire avait fait éclore. Mais au lieu de Paris, notre Gantois rencontre Anvers, oui, Anvers travesti, chaussé de souliers en pointes de limes à ongles, plastronné de la cuirasse blanche percée de l'œil-de-chat de rigueur, étranglé dans un carcan de sept centimètres, mais Anvers quand même.

Il était inutile, dès lors, d'aller s'établir là-bas.

La complicité du peintre des poupées déshabillées et du sculpteur des figurines court-vêtues éclate au *Cercle*, où ils s'exhibent ensemble. Le sculpteur élève un autel au peintre — l'autel est extrêmement décolleté — sur lequel il plante le buste du peintre. Et le peintre riposte en exposant la tête de son ami. Jusqu'ici rien de mieux. Mais voici que l'influence de celui qu'on a appelé le « peintre de joie » s'exerce sur le statuaire avec tant de force, que sa sculpture a l'air de n'être qu'une interprétation — en relief — des images de l'autre. Sa *Fantasia* marque, à cet égard, une tendance périlleuse contre laquelle nous mettons en garde le jeune artiste.

On se brûle vite les ailes à la bougie, ne fût-elle, comme c'est le cas, qu'une chandelle. Georges Vander Straeten n'est pas encore de force à voler haut. Un funeste éclat l'attire. Qu'il prenne garde.

Les prix de Rome

Le *Gaulois* a publié dernièrement, à propos des prix de Rome, des réflexions si bien en harmonie avec ce qu'en a dit, à plusieurs reprises, l'*Art moderne*, que nous croyons utile de reproduire une partie de l'article.

Ils ont rêvé bien souvent à ce prix de Rome fameux, dans quelque triste chambre du quartier Latin, décorée de flambeaux en zinc, et le matin, dans la clarté d'hiver de l'atelier, alors qu'ils pétrissaient la terre du « baquet », ou qu'ils allaient, « nouveaux » timides, chercher pour un « ancien » un paquet de tabac.

C'est soutenus par cet espoir d'entrer un jour à « la villa » — comme dit le jargon de l'Ecole, — qu'ils ont travaillé sans relâche, depuis six, sept ou huit années, qu'ils ont exercé leur œil et leur main, apprenant à faire une esquisse en un nombre d'heures donné, comme un virtuose se met dans les doigts une sonate de violon. Car l'art du prix de Rome est un art spécial qui ne ressemble à aucun autre, tout d'adresse et de trompe-l'œil, et qu'il faut désapprendre, une fois lauréat.

Comme la Kasba pour le musulman, Rome a été la ville sainte sur laquelle ces jeunes gens ont tenu leurs yeux attachés pendant des mois et des années. Et les voici enfin au terme de tant de constance et d'efforts. Le rêve s'est réalisé ; le paradis romain est tout près de s'ouvrir. Vers la fin de janvier, les élèves anciens iront les recevoir à Monte-Rotondo, et tous feront à Rome une entrée triomphale.

Alors viennnent les désillusions.

A coup sûr, la villa Médicis a grand air, lorsque l'on en voit les dehors et le panorama célèbre.

Le décor, le portique est beau ; mais cette gloire de façade n'empêche point les cellules d'élèves d'être fort maussades, garnies avec de vieux fauteuils Voltaire, à l'instar des maisons meublées de la rive gauche.

Et, si la chambre du « campanile », la « chambre aux corbeaux » est pittoresque, en revanche l'on doit gravir deux cents marches pour y atteindre.

Les ateliers, dans les jardins, sont petits, sales et poudreux. Et les jardins, si magnifiques, n'allez pas y rêver, — du moins au crépuscule. On ne traverse qu'en courant le bois humide, plein des frissons glacés de la *mal'aria*.

L'heure des repas réunit les élèves dans la grand'salle, peu

propre à donner appétit. Aux murs sont collés, près à près, — vraie collection de timbres-poste, — les portraits de tous les pensionnaires, depuis les âges reculés. On y voit David peint « de chic », la joue enflée; sur un panneau de porte, Berlioz, renfrogné, engoncé dans le collet haut de l'habit. Le portrait peint par Courbet vaut mieux.

On fait, là, assez maigre chère, et j'en préviens les gastronomes de la présente promotion : « Aimez-vous le mouton. On en a mis partout ». Et le mouton de Rome semble, à la dureté et au goût, de ces gros moutons rouges harnachés, qui traînent les carrosses en Eldorado, selon la relation de M. de Voltaire.

Le soir, rien. La ville de Rome est une ville tôt couchée. Il y a fort peu de théâtres, et point de boulevards, de foule, aucun spectacle. Et pourtant l'artiste, après son travail, a besoin quelquefois — comme l'ont remarqué les Goncourt — de dire des gueulées, de rire, de se délasser dans des plaisirs « peuple ».

Les lauréats travaillent donc tout le jour et, le soir, se couchent. Quelques-uns, durant certains mois, chassent dans la campagne romaine. Le permis ne coûte pas cher. Quelquefois, après le souper, un musicien se met au piano, « fait des charges ». Les parodies de toute sorte sont en grande honneur à l'Académie. Il faut bien que ces Parisiens ricanent et « blaguent » un peu, — car la ville est si solennelle!

C'est une ville de province. Deux camps : Quirinal, Vatican. Et tous les jours, à la même heure, la voiture de la reine paraît au Corso, pompeusement, avec son cocher et ses laquais rouges.

Mais Raphaël, les Loges, les Antiques... Et la Tradition, l'urne sainte, où sont déposées les cendres du Beau!

Sans nul doute, Rome contient quelques statues et des fresques sublimes. Mais qu'on veuille se rappeler que son école fut fondée à une époque où ces chefs-d'œuvre ne se pouvaient vulgariser, que Braun et Brogi aujourd'hui vendent chaque jour des milliers de photographies de tableaux, et que quatre ans sont un temps un peu long pour étudier l'*Ecole d'Athènes*.

Quant aux facilités pratiques, il n'est rien de si malaisé que d'être peintre ou sculpteur, à Rome. On sait à quel point le « modèle », le choix qu'on fait de celui-ci, importent dans les arts plastiques. Or, il n'y a pas de modèles à Rome. Quelques-uns tout au plus, fanés, vieillis, ridés, comme tout usés par tant d'yeux qui se sont promenés sur eux, et que peintres et sculpteurs se disputent.

Que voulez-vous donc que devienne un pauvre artiste parisien, transplanté tout à coup sur ce sol étranger? Un air de langueur, de paresse, ne tarde pas à l'envelopper. Il souffle sur le grand Paris un souffle vif, toujours renouvelé. Mais, là-bas, la vie est stagnante. Les yeux s'émoussent à voir toujours les mêmes choses. Ces jeunes gens vivent entre eux, se font visite chaque jour. Au bout d'une semaine, les amis sont incapables d'un conseil, blasés qu'ils sont sur l'œuvre commencée. L'Académie de France à Rome est vraiment la maremme de l'Art.

Et les directeurs s'évertuent à perpétuer cet état de choses. Il faut que l'Ecole de Rome reste ce qu'elle était jadis. Du haut des toits de la Villa, deux siècles de tradition contemplent les jeunes élèves.

On m'a conté une anecdote qui peint au mieux l'Académie. L'histoire est si invraisemblable, qu'elle doit, à coup sûr, être vraie. Un des élèves de l'Ecole, un sculpteur, M. Lombard, je crois, avait commencé, pour « l'envoi » que l'on exige chaque année, un bas-relief de saint Hubert, avec un cheval et un cerf.

— Qu'est cela? s'écria le bon M. Cabat. Un cheval, dans l'Académie! Ah! monsieur, je vous en supplie, ne déshonorez pas l'Ecole.

Et sur les instances de son directeur, le malheureux élève dut choisir un sujet plus traditionnel, un *Apollon et Marsyas*.

C'est tout à fait de même sorte que l'Institut a refusé les envois de cette année, un tableau de M. Doucet, une *Bérénice*, inspirée par le conte étrange de Poë, et rejeté avec horreur un bas-relief de M. Fagel représentant *Don Juan aux Enfers*, d'après Charles Baudelaire.

J'ajouterai que « la Villa » que nous entretenons là-bas ne laisse pas de coûter gros. Etrange maison de plaisance, déplaisante à ceux qui l'habitent, tout à fait inutile au reste de la France!

L'AMATEUR BOURGEOIS

Qu'on suive le promeneur qui va voir de l'art au Louvre, au Luxembourg, à Cluny, au Salon, rue de Sèze ou dans le hall d'un tripot autorisé; qu'on fasse route avec lui; qu'on s'arrête avec lui; qu'on cherche à deviner sa pensée, à ce promeneur. Il fait le tour des statues, il s'arrête devant les toiles; il consulte un catalogue ou un journal; en sortant, il achète une photographie ou une photo-gravure. Le voilà dans la rue. C'est fini. C'est fini des préoccupations de lignes, de couleurs, de modèles, de formes. C'est fini de l'art. Le passant est convaincu qu'il vient de traverser un monde spécial, bien défini, bien limité, et qu'il rentre maintenant dans la vie ordinaire. Il accepte, sans que l'ombre d'une critique se lève en lui, la monotonie des rues droites et des hautes maisons, la banalité des devantures, la forme ignoble donnée à tous les accessoires qui sont l'ornementation de la ville; il n'est choqué ni par le candélabre, ni par le banc, ni par la chaise de louage, ni par la voiture qui passe; rentré chez lui, aucune rébellion ne l'agite contre la boule de l'escalier, contre la rampe vernissée, contre le dallage des corridors; il tire sans dégoût la patte de lapin et la tringle de fer de la sonnette; il dépose sa hideuse canne dans le porte-parapluie qui déshonore son antichambre et il va, tranquillement, s'asseoir sur une chaise cannée, devant une table à rallonges et un buffet bossué de fruits, de perdrix et de têtes de cerfs, exécutés d'après les modèles en faveur rue de Cléry et faubourg Saint-Antoine. Les sujets choisis pour égayer le papier peint qui occupe les murs de la salle à manger sont faits pour inspirer le dégoût des aliments; les couteaux, les cuillers, les fourchettes, les verres, révèlent une longue et attentive recherche des formes disgracieuses et incommodes; sur les assiettes, sont coloriés des rébus inventés pour favoriser le développement des maladies nerveuses, des fleurs et des fruits dus à des jeunes filles qui ont appris la peinture sur porcelaine comme un art d'agrément, entre le cours d'aquarelle et la leçon de piano. Au salon, dans la chambre à coucher, partout, les pendules et les chandeliers de styles vagues, les lits aux allures de gondoles, les canapés et les fauteuils qui mêlent l'Egypte, le Directoire et Louis-Philippe, les cadres en or chimique et les rosaces en carton-pâte, sont contemplés avec sérénité par le locataire avant qu'il ne s'endorme au sein de ces merveilles.

THÉATRES

Théâtre de la Monnaie

Trois reprises au théâtre de la Monnaie depuis dix jours : *Rigoletto*, — *l'Eclair*, — *Mireille*. L'administration s'efforce de distraire le public des ennuis causés par des indispositions répétées et les résiliations, après insuccès, de Mmes Potel et Béringier. La mauvaise humeur gagne, en effet, l'abonné devient peu maniable; il en est au point où l'on récrimine sur tout. Les applaudissements deviennent rares, les couloirs sont pleins de gens critiquants.

Dans *Rigoletto*, Mme Hamman, a chanté de façon à donner un prétexte à louange aux amis dévoués et très bienveillants qu'elle a à Bruxelles. Rien toutefois de sérieusement pathétique. Une interprétation de conservatoire, convenable et bourgeoisement correcte. Beaucoup de bonne volonté, mais la voix reste aigrelette. Mlle Deschamps, atteinte de la rougeole, a été remplacée au dernier moment par Mlle Angèle Legault dans le rôle de Madeleine : c'est un acte de grande complaisance de notre première dugazon auquel la salle a fait bon accueil ; elle a eu sa part dans le rappel inévitable après le quatuor de la fin. Un peu embarassée à la première représentation, elle a eu à la deuxième l'entrain et la désinvolture que réclame le personnage de la Bohémienne.

Très ridicule la mise en scène relative aux deux mannequins qu'on manipule dans la pièce, d'abord lors de l'enlèvement de la fille de Rigoletto, ensuite quand, après l'assassinat, son père invective le sac qui renferme le cadavre qu'il croit être celui du duc séducteur. Quand ces sortes de choses ne sont pas très réussies, elles font rire : cela n'a pas manqué. A Paris, lorsqu'on joue *Le Roi s'amuse*, c'est l'actrice même qu'on emporte et qu'on met sous toile. C'est son visage qu'on aperçoit quand le père entr'ouvre l'enveloppe. C'est brutal, mais d'un effet saisissant.

Seguin a joué Rigoletto avec conscience, mais sans puissance dramatique réelle. Verhees a été ordinaire dans le rôle du duc. L'ensemble de la représentation a été médiocre.

L'Eclair, malgré l'émotion assez visible de Rodier (l'officier de marine) qu'on disait atteint légèrement ce soir-là du mal que Mlle Van Zandt a popularisé, a déroulé paisiblement les péripéties de son idylle sentimentale. Mlle Bosman, toujours froide avec une belle voix, Mlle Legault, fort gracieuse, chantant fort bien son duo du premier acte, son grand air du deuxième, Delaquerrière, amusant et plus dégourdi que de coutume. La musique de ce vieil opéra-comique, mettant en scène des personnages du XIXe siècle, contient beaucoup de jolies choses. Mais pour que tout le charme en sorte, il faudrait plus d'entrain dans l'interprétation et plus de sympathie entre les artistes et les auditeurs. Ce défaut de confiance réciproque actuellement à l'état endémique et chronique à notre opéra, nuit considérablement au jeu des chanteurs et est une des causes principales de l'affaissement général.

Mireille (très remarquables décors) s'est produit dans les mêmes conditions de marasme et d'indifférence. Mlle Bosman a bien soutenu sa partie de chant, mais n'a pas eu le talent de faire saillir le type passionné, fin et touchant de l'héroïne. Mlle Legault, la petite vieille Taven, a très vaillamment, avec beaucoup de mesure et un grand oubli des prétentions qui lui sont permises en sa qualité de jeune femme, promené sur les planches une taille cassée et des pas chancelants ; pourquoi n'a-t-elle pas noirci ses dents? un tel sacrifice eût dû complé.er les autres. Rodier a été un Vincent suffisant. Le public a eu l'air assez satisfait et a eu parfois des velléités d'applaudir.

On répète *Norma*. Les rôles sont distribués à Mmes Caron et Hamman et à Jourdain. En attendant, la *Juive* est le seul ouvrage qui actuellement fasse salle comble. On sait de quelle admirable façon notre première chanteuse s'y est produite.

On répète aussi le *Trésor*, un petit acte de Coppée, musique de Lefebvre, qui sera joué par Mlle Legault, MM. Delaquerrière et Soulacroix, et *Obéron*, dont la reprise ne pourra se confondre avec la banalité des reprises ordinaires. M. Gevaert s'est chargé d'indiquer à chacun des interprètes les mouvements et les nuances. De son côté, la Direction donne des soins particuliers à la mise en scène et à la décoration. Voici la distribution complète des rôles :

Rézia, Mme Bosman. — *Puck*, Mlle Deschamps. — *Fatime*, Mlle Legault. — *Huon*, M. Rodier. — *Obéron*, M. Delaquerrière. — *Scherasmin*, M. Soulacroix. — *Aboulifard*, M. Guérin.

Il est question, enfin, de *la Revanche de Sganarelle*, de Léon Dubois, qui serait joué par Mlles Legault et Verheyden et par MM. Soulacroix et Schmidt.

Mme Vaillant-Couturier fera cette semaine sa rentrée, vraisemblablement dans *Roméo et Juliette*. Elle jouera ensuite *le Pré-aux-Clercs*, les *Mousquetaires de la Reine* et *Manon*.

Comme on le voit la Direction se donne beaucoup de mal et vraiment le public nous paraît avoir tort d'oublier le passé lyrique très substantiel que lui doit notre théâtre et de lui imputer des circonstances que nul ne pouvait prévoir. Du reste, l'hiver n'est pas fini.

Théâtre Molière.

Tous les soirs : *La joie de la maison* (3 actes), par Anicet Bourgeois et Ad. Decourcelle, et *Les droits de l'homme* (2 actes), par J. de Prémaray.

Jeudi 20, relâche.

Samedi 22, *La Comtesse de Somerive*, comédie en 4 actes, de Th. Barrière et Mme de Prébois.

Lundi 1er décembre, le *Maître de forges*, avec M. Damala et Mme Jane Hading.

Théâtre de l'Alcazar.

Tous les soirs : *Moustique*.

CORRESPONDANCE D'ARTISTES

Un de nous a reçu de Dario de Regoyos une letire dont voici quelques extraits :

Cabo de Higuer, novembre 1884.

Je suis dans un phare de la côte Cantabrique où je termine un tableau commencé l'année dernière, des douaniers très espagnols faisant des cigarettes au soleil, la mer et des rochers. C'est très difficile, mais je crois que ce sera fini bientôt.

Je fais aussi une gare de chemin de fer avec des soldats, des curés et des carlistes, etc... et une messe avec un tas de filles en mantilles. Surtout beaucoup d'impressions, car je suis convaincu que c'est çà le seul art ; tout fait d'après nature, en une fois et rien d'autre.

Dans ce phare je mène une vie sauvage et je pense beaucoup à vous tous et en général à mes chers Bruxellois, y compris le beau sexe. Je regrette les beefsteacks et le beurre. La cuisine, ici, est ignoble, infecte, à l'huile comme la peinture, mais un peu plus liquide.

Le pays est superbe. De ma fenêtre je vois la côte basque avec des rochers partout et du côté de la France une affaire de vingt lieues de Landes jusque près de Bordeaux.

J'attends un de ces jours Van Rysselberghe qui revient du Maroc avec Charlet (*).

DARIO.

MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS

ANVERS. — Exposition universelle. Mai à octobre 1885.

BRISTOL. — Exposition des produits des industries féminines en janvier 1885. Seront particulièrement représentés la peinture en tous genres, la sculpture, la gravure sur bois, sur métaux, sur pierres précieuses, les dessins, etc.

(*) Van Rysselberghe et Charlet sont rentrés à Bruxelles, jeudi dernier.

BRUGES. — Exposition des beaux-arts organisée par le *Cercle artistique brugeois*, dans la grande salle des Halles, du 7 novembre à janvier 1885.

BRUXELLES. — Neuvième exposition de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Décembre 1884.

BRUXELLES. — Deuxième exposition des *XX*. (Limitée aux membres du Cercle et aux artistes spécialement invités). Février 1885.

BRUXELLES. — Troisième exposition de *Blanc et Noir* de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Mai 1885.

BRUXELLES. — Exposition historique de gravure, par le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*. Mai 1885.

NOUVELLE-ORLÉANS. — 1er décembre 1884 au 31 mai 1885 (siège du comité, 32, rue Lepeletier).

NUREMBERG. — Exposition internationale d'orfèvrerie, de joaillerie, de bronzes, etc. Du 15 juin au 30 septembre 1885.

PAU. — *Société des Amis des arts*. Du 15 janvier au 15 mars 1885 chaque artiste ne peut exposer que *deux* œuvres. Dernier délai d'envoi : 20 décembre 1884.

LA HAYE. — Concours pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius.

MONTÉVIDÉO. — Concours pour la statue du général Artigas (international). S'adresser à la légation de l'Uruguay, 4, rue Logelbach, à Paris.

RICHEMONT. — Concours pour un monument à Robert Lee, jusqu'au 1er mai 1885.

VIENNE. — Concours pour l'érection d'un monument à Mozart.

La *Société philharmonique* de Londres ouvre un concours international pour la composition d'une Ouverture de concert à grand orchestre. Le prix est de 20 guinées (500 francs). Pour connaître les conditions du concours, écrire à l'adresse suivante : *Francesco Berger, Esq., Honorary Secretary of the Philharmonic Society, 6, York Street, Portman Square, London.*

PETITE CHRONIQUE

Décidément le mouvement littéraire belge s'accentue. De toutes parts on sonne le réveil. Voici deux revues nouvelles, dont la première livraison paraîtra cette semaine. L'une est exclusivement artistique et littéraire. Elle est rédigée par des jeunes auxquels nous souhaitons le succès de leurs prédécesseurs, les Jeune-Belgique. Elle prend pour titre *la Bazoche*. Catulle Mendès, Edmond Picard, Camille Lemonnier, etc., ont promis à ce nouveau journal de combat leur patronage et leur collaboration. *La Bazoche* paraîtra, comme *la Jeune Belgique*, en livraisons mensuelles.

L'autre s'occupera de philosophie, de sciences sociales, de beaux-arts, de lettres. A en juger par les adhésions nombreuses qui lui parviennent de l'étranger, elle sera l'une des plus importantes et des plus intéressantes revues internationales du continent. Elle paraîtra tous les mois, à dater du 20 novembre, en livraisons de 64 et 72 pages, dans le format de la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre : *La Société nouvelle*. Le prix d'abonnement est de 8 francs par an. S'adresser au siège de l'administration de *La Société nouvelle*, rue des Minimes, 10, à Bruxelles.

Voici le sommaire de la première livraison :

La Famille	ELYSÉE RECLUS.
Les partis. Lettres de Léopold Ier .	LOUIS DE POTTER.
Hygiène sociale	CÉSAR DE PAEPE.
Les principes du socialisme	HECTOR DENIS.
L'Université	X***.
Hippolyte Boulenger	CAMILLE LEMONNIER.
André Van Hasselt	GEORGES RODENBACH.
La musique des Tziganes.	OCTAVE MAUS.
Chronique littéraire	A. J.
Chronique philosophique	F. B.

Isidore Verheyden se propose d'ouvrir à Bruxelles un atelier de peinture, organisé dans le genre des ateliers de Paris. Nul doute que la tentative de l'excellent artiste ne rencontre de nombreuses sympathies. La haute situation qu'il a acquise dans l'Ecole belge est de nature à donner toute confiance dans son enseignement. Les adhésions sont reçues rue de la Charité, 25.

Aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, première séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par la nouvelle association instrumentale dont nous avons publié la composition. Le programme se compose du *quintette op.* 16 de Beethoven, d'une romance pour hautbois de Schumann, d'un *duo concertant* pour clarinette et piano de Weber et d'un *otetto* de Gouvy.

Le *Cercle artistique et littéraire* annonce pour le 18 une conférence de Mme Thénard, de la Comédie française, sur *le Théâtre gai* et pour le 24, une soirée musicale dans laquelle se feront entendre le célèbre violoniste Sarasate et deux artistes dont le public bruxellois a déjà eu occasion d'apprécier le talent : Mme Berthe Marx, pianiste, et Mlle de Saint-Moulin, cantatrice

---

M. Emile Mathieu, directeur de l'Ecole de musique de Louvain, fera exécuter ce soir, au théâtre de cette ville, son dernier poème lyrique et symphonique, *Freyhir*. Les solistes sont : Mme Cornélis-Servais, Mlle de Saint-Moulin, MM. Van Leeuw et Byrom. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de l'auteur, comprennent 200 exécutants.

L'audition commençant à 7 heures précises, il sera loisible aux Bruxellois de rentrer le soir même.

Erasme Raway, le maëstro liégeois, met la dernière main à une nouvelle œuvre symphonique qu'il intitule : *Symphonie-ballet*. Elle comprend quatre parties : 1° un Allegro ; 2° un Scherzo risoluto; 3° un Adagio (valse lente) et 4° un Allegro final. Cette œuvre sera exécutée cet hiver à Angers.

Une association d'artistes vient de se créer à Paris, sous le nom de « Compagnie du Nouveau Salon français ». Cette association a pour but d'affranchir l'art français de « l'opposition des jurys ». Ont seuls droit d'en faire partie les artistes de nationalité française.

Alexandre Dumas a lu lundi au comité de lecture du Tréâtre-Français sa nouvelle comédie, *Denise Brissot*, qui passera vers la mi-janvier.

Denise Brissot a des points de ressemblances avec les *Idées de Mme Aubray*. Il s'agit aussi d'une jeune fille qui a cédé à un moment de pitié pour un misérable qui disait l'aimer. Depuis, Denise est recherchée en mariage par un galant homme de grande naissance et de grande fortune, qui l'adore et qu'elle adore.

Elle finit par lui tout avouer, pour lui expliquer qu'elle puisse refuser de l'épouser.

Le dénouement aura l'audace et la générosité de celui des *Idées de Mme Aubray*,

La pièce a surtout des rôles de femmes : Mlle Bartet jouera Denise, Mlle Pierson, Mlle Reichemberg, Mme Granger, ont des rôles importants. Du côté des hommes : MM. Got, Coquelin, Worms.

Les théâtres de Paris n'annoncent pas moins d'une quinzaine de pièces nouvelles d'ici au 1er janvier.

Il est probable qu'en dépit des efforts faits par les directions pour donner leurs spectacles nouveaux avant Noël, quelques-unes des œuvres annoncées ne pourront passer qu'après le jour de l'an. Voici la liste de celles dont la représentation paraît la plus prochaine :

Antoinette Rigaud, au Théâtre-Français ;

Ben Hamet, aux Italiens. — *Les Imbéciles*, à l'Odéon.— *La Doctoresse*, au Vaudeville. — *La ronde du commissaire*, au Gymnase. — *Cupidon*, au Palais-Royal. — *Théodora*, à la Porte-Saint-Martin. — *La Fille du Diable*, à l'Ambigu. — *Le Voyage au Caucose*, à la Renaissance. — *Le Diable au corps*, aux Bouffes. — *Ma Femme manque de chic*, aux Menus-Plaisirs. — *Les Trois petits mousquetaires*, à la Gaîté. — *Mon Oncle*, à Cluny. — *La Revision*, aux Variétés. — *Au clair de lune*, aux Menus-Plaisirs.

On organise au Cercle de l'imprimerie et de la librairie, boulevard Saint-Germain à Paris, une exposition des dessins de Gustave Doré.

L'artiste, on le sait, dessinait presque toutes ses compositions directement sur bois. Le burin du graveur venait ensuite enlever sur le bois la trace du travail de Doré. C'est ce qui fait que le nombre des dessins laissés par l'auteur de tant de compositions est relativement assez restreint.

L'exposition du Cercle de la librairie sera donc intéressante. Elle comprendra notamment les dessins exécutés pour les grandes publications illustrées de la maison Hachette.

Nécrologie

Voici quelques détails biographiques sur M. Vaucorbeil, qui vient de mourir à Paris et qui était surtout connu à Bruxelles par le refus qu'il opposa à certains compositeurs français de monter les ouvrages qu'ils lui présentaient, ce qui valut à Bruxelles l'honneur de recevoir, en primeur, *Hérodiade*, de Massenet, et *Sigurd*, de Reyer.

Elève de Cherubini et pendant quelque temps professeur suppléant au Conservatoire de Paris, il débuta dans la composition par des mélodies, des œuvres symphoniques et des morceaux de musique de chambre d'un style élégant et élevé. En 1863, il donnait à l'Opéra-Comique un ouvrage en trois actes apprécié des connaisseurs, *Bataille d'amour*, livret de MM Victorien Sardou et K. Daclin ; en 1870, une grande scène lyrique, *la Mort de Diane*, interprétée par Mlle Krauss, est restée au répertoire de la Société des concerts. Il a fait exécuter aussi des fragments importants d'un grand opéra, *Mahomet*, poème de M. Henri de Lacretelle, mais l'ouvrage n'a pas été représenté.

Commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés à dater de 1872, puis inspecteur général des beaux-arts, M. Vaucorbeil fut nommé directeur de l'opéra pour sept ans en mai 1879. Il entra en fonctions en novembre. La mort le surprend à la fin de sa cinquième année directoriale.

***

Henri Philippoteaux, le peintre d'histoire bien connu, vient de mourir.

Elève de M. Léon Cogniet, il exposa pour la première fois au Salon de 1883; ses œuvres les plus importantes se trouvent à Versailles, à Rouen, à Marseille, etc. : la *Retraite de Moscou*, la *Mort de Turenne*, la *Bataille de Rivoli*, le *Dernier Banquet des Girondins*, le *Siège de Puebla*, *Rencontre de Henri IV et de Sully*, etc.

M. Philippoteaux est le principal auteur du vaste panorama peint en 1872, représentant le *Bombardement de Paris par les armées allemandes*.

***

Un flûtiste de talent, M. J.-N. Odufré, est mort la semaine dernière à Anvers. Peter Benoit, directeur de l'école de musique, à laquelle M. Odufré était attaché en qualité de professeur depuis 1859, a, le 11 novembre, jour des funérailles, retracé la carrière du défunt.

« Comme instrumentiste, a-t-il dit entre autres, Odufré faisait preuve d'une technique supérieure dans l'exécution rapide des gammes et des arpèges. Le son était pur. Son interprétation simple et châtiée se distinguait par l'expression et la couleur. Comme professeur, il sut s'acquitter de sa tâche d'une manière remarquable. On juge l'arbre d'après les fruits. Aussi le talent de ses élèves distingués témoigne de la valeur de l'enseignement du maître. »

M. Odufré était premier flûtiste-solo de l'orchestre de l'école de musique, du théâtre royal, de la *Toonkunstenaars-Vereeniging*, et, pendant quelque temps, de la *Société royale d'harmonie*. Il laisse diverses compositions, entre autres un *Te Deum* pour soli, chœurs et orchestre et une intéressante fantaisie pour flûte avec variations.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

5, Rue Duquesnoy, 5. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 47. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 NOVEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Tout abonné d'un an, à dater du 1er janvier 1885, recevra GRATIS *l'ART MODERNE*, jusqu'à la fin de l'année 1884.

SOMMAIRE

EMILE MATHIEU. — LIVRES NOUVEAUX. *En 18...*, par E. et J. De Goncourt ; *Lettres à José*, par Octave Pirmez ; *Mes Croyances*, par Célestin Demblon ; Collection nationale : *Ecole buissonnière à travers la chimie*, par le Dr Airelle ; *Bruxelles en 1815*, par Théodore Juste ; *Julien Sibret, La vie militaire en Belgique*, par Eugène Orelio ; *Petite histoire des grands peintres*, par Lucien Solvay. — CONCERTS. *Concert Lalo ; Concert dirigé par Ernest Huysmans ; Concert au Conservatoire.* — THÉATRES. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

EMILE MATHIEU

Un opiniâtre et un patient, de la race de ceux qui réussissent. Un fervent de la forme, quand la forme n'est pas uniquement de la voltige destinée à éblouir la galerie. Un esprit curieux des timbres neufs, friand des résolutions harmoniques non prévues. Beaucoup de scepticisme à l'égard de lui-même. Par un dédoublement assez rare chez les artistes, fréquent chez les orateurs, Emile Mathieu se regarde agir. Presque jamais il ne s'abandonne complètement. Sa musique est pleine de brusques réveils, interrompant la fantaisie qui ouvre ses ailes. C'est Mathieu-critique qui entre chez Mathieu-musicien, rêvassant musique, les pieds sur les chenêts, la pensée flottante, et qui lui tape sur l'épaule : « Voyons, ne t'emballe pas ! » Et le compositeur sursaute. « C'est vrai, j'étais dans les nuages. » Il pirouette sur ses talons, envoie la rêverie au diable et rallume son cigare.

C'est l'originalité de son art. En ce temps de puffisme universel, où chacun crie à tue-tête, sur les tréteaux de la vanité, qu'il est le saltimbanque le plus remarquable de la foire, cette discrétion ne déplaît pas. On ne dira jamais de Mathieu, selon l'expression populaire, qu'il se *gobe*. Ah ! pour cela, non. Il n'y a pas dans toute sa musique une mesure qui sente la boursouflure, l'enflure, le désir d'étonner. L'artiste garde la réserve modeste qui a conquis à l'homme tant de sympathies.

Mais le danger est que, n'enfourchant jamais résolument l'hypogriffe, sa pensée reste enfermée dans le cercle des compositions élégantes et mélodiques et n'aille pas au delà, dans les plaines sans limites où l'on éprouve les grisantes sensations qui font vibrer l'âme. L'art est une religion qui exige la foi, comme toute autre. Seuls les croyants atteignent aux jouissances passionnées, aux ardeurs extatiques qui font les héros et les martyrs.

Ce n'est point qu'Emile Mathieu n'ait foi en son art. Il l'aime avec passion, et il le fait aimer. Le merveilleux résultat qu'il a obtenu en quelques années d'efforts le démontre.

Louvain transfiguré au point de vue musical. Une école de musique sombrée qu'il arracha au naufrage et remit sur l'eau. Un groupe de professeurs sérieux donnant, sous sa direction, un enseignement rationnel.

Toute une armée d'exécutants, chanteurs, instrumentistes, levée par lui et si bien aguerrie qu'elle peut dès à présent lutter contre les grandes masses qui ont vu le feu. Une cité qui avait perdu jusqu'au souci de l'art, retrouvant le goût de la musique, allant aux concerts, s'enrôlant dans les chœurs de l'Ecole. Tel est le changement du décor que, d'un coup de son bâton de chef d'orchestre, Emile Mathieu a produit dans la ville qui eut l'heureuse pensée de l'appeler.

Aussi, répétons-le, il ne s'agit pas de mettre en doute la fidélité de l'artiste à la maîtresse aimée à laquelle il a donné son cœur. En parlant de scepticisme, nous pensons à la défiance excessive qu'il paraît avoir de lui-même, et nous sommes tentés de lui dire : « N'ayez crainte. Lancez-vous. Fermez votre porte à l'importun qui arrête, d'un geste ironique, votre élan. Croyez que *c'est arrivé*, et laissez vous empoigner. Les émotions profondes font seules les grandes œuvres. Vous avez l'air de l'homme qui a honte de ses larmes ou de sa gaîté, et qui se compose un visage. Pleurez, riez. Il y a des larmes et des rires dans votre musique. Ne les cachez pas. Laissez couler les unes, faites retentir les éclats de l'autre. »

Le jour où Emile Mathieu se livrera entièrement au démon de l'inspiration, sans arrière-pensée, sans inquiétude, sans préoccupation, il s'élèvera très haut. *Freyhir*, son dernier ouvrage, joué dimanche à Louvain et qu'on entendra le 7 décembre à Bruxelles, marque une étape sur la route où il marche, voyageur infatigable. Mais ce n'est pas le but. C'est même, disons-le franchement, assez loin de l'endroit vers lequel il s'achemine et qu'on peut légitimement espérer lui voir atteindre.

Freyhir ! Nom euphonique, tout retentissant des harmonies caressantes de la forêt. Le poète — il y a autre chose en Mathieu qu'un aligneur de notes — imagine la splendeur des bois d'Ardenne au temps fabuleux où des cieux entr'ouverts descendaient les divinités qui mêlaient aux batailles humaines un peu de leur déité. Il raconte l'épopée des peuplades disputant aux légions romaines le sol sacré, les grandes luttes corps à corps, et Freya intervenant pour élever sur la tombe du héros mort un temple de verdure. Puis, vingt siècles après, quand le temps a tout dispersé, dieux, guerriers, souvenirs héroïques, il décrit le bûcheron cognant de sa hache au tronc des chênes, qui, lentement, gémissant et souffrant, tombent comme jadis les combattants. Il s'apitoie, et demande qu'on respecte la forêt.

Œuvre descriptive, donc, comme le *Hoyoux*, et formant la deuxième partie d'un vaste cycle destiné à célébrer la gloire de la patrie. Ajoutons : œuvre attachante, comme celle qui l'a précédée, pleine de détails heureux, écrite dans une langue riche et châtiée. Mais aussi, œuvre de transition, éphémère, destinée à préparer la formule définitive qui mettra Emile Mathieu au premier rang.

On dirait que l'artiste oppose les beautés de la partie wallonne du pays aux splendeurs des Flandres, dont il laisse à Peter Benoit le soin de célébrer la gloire. Musique wallonne, pourrait-on ajouter, procédant quelque peu de l'Ecole française, peut-être destinée, dans la pensée de l'auteur, à former la contre-partie ou le pendant de cette musique flamande, largement décorative, au coloris rutilant comme une toile de Jordaens, dont l'*Escaut* est la synthèse.

La tentative est certes curieuse. Elle est digne de l'esprit original et fouilleur d'Emile Mathieu. Avec l'obstination qu'on lui connaît et le labeur qu'il s'impose, nul doute qu'il n'arrive à ses fins.

Quand un homme veut une chose avec ténacité, il est bien rare qu'il ne l'obtienne pas, la progression qu'il est facile de constater dans les œuvres de Mathieu est, à cet égard, de bon augure.

En attendant, applaudissons au succès qui a accueilli tout naturellement à Louvain l'œuvre de ce compositeur délicat. Cette victoire lui était due. Les aides-de-camp de ce général, ont fait ce qui était en leur pouvoir pour contribuer au triomphe : M^mes^ Cornélis et de Saint-Moulin, MM. Byrom et Van Leeuw ont rivalisé de talent, et les chœurs, malgré quelques défaillances, ont donné une interprétation convenable de la partition.

Livres nouveaux

En 18..., par Edmond et Jules De Goncourt. — Bruxelles, Henry Kistemaeckers, éditeur.

Les frères De Goncourt ont pris dans le dix-neuvième siècle littéraire une place trop importante pour qu'un vif intérêt ne s'attache pas à la résurrection d'un livre qui fut leur début, leur premier cri littéraire, leur premier coup d'aile. Il y a un charme très grand à pouvoir considérer en même temps les résultats et le point de départ, à mesurer l'effort dans son développement, à comparer le bouton à la fleur épanouie, la larve à l'insecte parfait, l'artiste enfant s'élançant, ivre d'enthousiasme, à la poursuite des feux-follets de son imagination, s'accrochant aux ronces et trébuchant dans les trous, avec l'écrivain arrivé, en complète possession de lui-même, en pleine maturité de talent et d'idées.

En 18... parut à Paris, le 2 décembre 1851, le jour même du coup d'état. Le roman, fort imparfait, aurait plu peut-être par ses audaces, mais les préoccupations du public n'étaient pas alors tournées vers la littérature. L'espérance de MM. De Goncourt s'abima dans cette grande nuit qui se fit alors sur la France. Ce fut un complet avortement.

MM. De Goncourt peuvent sans amertume accepter ce premier insuccès; la renommée les a depuis largement dédommagés. Leur carrière fut longue et glorieuse. L'un d'eux ayant succombé au fardeau, le survivant continua l'œuvre commencé avec un éclat, une vaillance et une droiture que tous reconnaissent.

Les derniers ouvrages de De Goncourt sentent la fatigue. La préoccupation documentaire y supplante la préoccupation littéraire, l'amour du détail y dégénère en puérilité, le style même se lâche et s'émousse. Nous sommes arrivés au point *terminus* de cette nature artistique si vigoureuse et si intéressante. Le moment est donc bien choisi pour remonter au point de départ. L'éditeur Kistemaeckers l'a fort judicieusement compris, c'est lui qui a extrait du portefeuille de M. E. De Goncourt une œuvre que celui-ci avait presque oubliée et dont il fait lui-même avec un complet détachement et une impartialité sérieuse, la critique dans la préface qu'il a mise en tête de cette réimpression.

Ce que dit M. Edm. De Goncourt de son livre, avec la même conscience qu'il mettrait à critiquer l'œuvre d'un autre, est très vrai. Il y a dans *En 18...* toutes les choses qu'il énumère, mais à l'état de virtualités, à l'état chaotique, aucune sagesse, aucune méditation n'ont discipliné cette explosion de jeunesse. C'est la belle exubérance du romantisme de 1828 avec le même étalage de science et d'archéologie. De l'imagination plaquée d'érudition. Mais pas d'analyse, pas de recherche du document, pas de naturalisme, en un mot. Quel chemin accompli entre *En 18...* et *Germinie Lacerteux!* c'est d'ailleurs ce que proclame M. De Goncourt dans cet aveu à la fois très franc et très orgueilleux :

« Au fond, la grande faiblesse du livre, veut-on la savoir? « la voici : Quand nous l'avons écrit, nous n'avions pas encore « la vision directe de l'humanité, la vision sans souvenirs et sans « réminiscences aucunes d'une humanité apprise dans les livres. « Et cette vision directe, c'est ce qui fait pour moi le romancier « original. »

« C'est mal fait, ce n'est pas fait, dit-il, si vous le voulez, « ce livre! Mais les fières révoltes, les endiablés soulèvements, « les forts blasphèmes à l'endroit des religions de toutes sortes, « la crâne affiche d'indépendance littéraire et artistique, le « hautain *révolutionnarisme* prêché en ces pages; puis, quelle « recherche de l'érudition, quelle curiosité de la science, « et dans quelle littérature légère de débutant trouverez-vous ce « ferraillement des hautes conversations, cette prestidigitation « des paradoxes, cette verve qui, plus tard tout à fait maîtresse « d'elle-même, enlèvera les morceaux de bravoure de Charles « De Mailly et de Nanette Salomon et encore ce remuement, ces « problèmes qu'agitent les banquiers les plus sérieux et, tout le « long du volume, cet effort et cette aspiration des auteurs vers « le sommet de la pensée? Oui, encore une fois, c'est, bien « entendu, un avorton de roman, mais déjà fabriqué à la façon « sérieuse des romans d'à présent. »

Nous sommes de l'avis de M. De Goncourt lorsqu'il établit qu'on ne peut être romancier original que lorsqu'on possède la vision directe de l'humanité. Cette vision, M. De Goncourt a montré parfois qu'il la possédait, tout au moins, qu'il s'en rapprochait, mais il faut bien que le critique ajoute que cette vision est parfois chez lui quelque peu obscurcie, par exemple dans la *Faustin* et *Chérie*, œuvres sur lesquelles l'*Art moderne* a naguères exprimé son sentiment.

La trame du roman est bien peu de chose. Charles rencontre une jeune juive fort belle au bord de l'eau; il rencontre dans le monde une duchesse non moins belle, il devient amoureux de l'une et de l'autre et son cœur flotte pendant quelque temps entre ces deux amours; un jour il découvre que la duchesse est une espionne prussienne; le lendemain il voit la belle juive posant en Vénus Callypige chez un sculpteur de ses amis. Découragé de l'amour, il se précipite dans une foule de sciences en *logie* et n'a plus d'ardeur ni de fièvres que pour la stéatite verdâtre.

Sur ce sujet les imaginations ramées des frères De Goncourt ont brodé d'étincelants arabesques. Esprit, audace, profonde science du verbe, tout cela est dans ce roman. Ce qui y manque, c'est le roman.

Lettres à José, par Octave Pirmez. — Paris, chez Emile Périn, 1884, un vol. in-12 de 480 pages.

Cette œuvre posthume d'un de nos grands écrivains a été publiée par les soins pieux de son ami José de Coppin, qui a rendu ainsi un service signalé aux lettres nationales. Elle nous paraît une des meilleures du poète en prose que nous avons perdu, supérieure à *Remo*, égale aux *Jours de solitude*.

Assurément on peut contester le genre auquel Octave Pirmez s'est adonné, mais quand on admet son sentimentalisme un peu affecté, il est difficile de ne pas être émerveillé par ce style d'une pureté absolue, d'une noblesse constante, grandiose dans son élégante simplicité, berçant, consolant malgré sa tristesse voulue.

Nous avons à différentes reprises caractérisé la personnalité littéraire d'Octave Pirmez, nous n'avons donc pas à y revenir (1). Il suffira pour présenter la nouvelle œuvre d'en donner un extrait. Le voici :

« Pour la première fois depuis huit jours je reparcours le petit bois de Monplaisir. Quelle n'est pas ma surprise en voyant le dépouillement produit par les derniers ouragans! Et le croirez-vous, comme cette surprise m'enchante! Tous les voiles sont tombés. Je ne me sens plus, comme aux jours de l'été, étouffé dans l'épaisseur des lourds feuillages. Un sentiment de liberté s'empare de moi en remarquant l'élargissement des horizons, et j'aspire avec volupté l'air humide qui m'arrive de par de là les mers. Je regarde au loin l'assemblée des vieux arbres qui se hérissent au milieu des jeunes taillis; les gros rameaux tordus entremêlés se découpent nettement sur le ciel, pendant que les branches légères forment un fouillis expressif qu'agite le souffle invisible des vents. Ces ifs, ces genêts épineux, ces genévriers que la verdure des buissons m'avait cachés depuis le dernier hiver, ont reparu çà et là sur les escarpements rocheux. Toutes les feuilles ne jonchent pas le sol, car les arbres abrités ont gardé leur parure, et la variété des teintes ajoute à leur beauté. Les ronces jettent leurs arches encore vertes au dessus des gazons diaprés où des plantes de fraisier sauvage brillent comme des étoiles de sang. Les merles voltigent en claquant du bec sous les églantiers chargés de fruits, et, à mon approche, gagnent, en sifflant le buisson voisin. Sur la pente de la colline des noyers énormes à l'écorce crevassée, demeurent immobiles pendant que les peupliers d'Italie se balancent d'un mouvement uniforme. Au milieu des clairières, les tilleuls élargissent leurs têtes arrondies en coupoles d'or, et les troncs polis des grands hêtres élèvent autour d'eux leurs cimes élégantes semblables à des flammes rouges. Je vois reluire les tons satinés des bouleaux, sous les branches éplorées des pins. Les ormes aux troncs moisis et les

(1) Voir l'*Art moderne* de 1881 : p. 132; 1882 : pp. 4 et 12; 1883 : pp. 141, 160, 229, 271, 280 et 409.

frênes ont déjà répandu à leurs pieds leurs feuilles noircies, tandis que les charmilles moins sensibles à la froidure, conservent encore leur feuillage moucheté par les pluies. Le long des humides sentiers, sous les touffes brunes des chênes, les morilles et les bolets écarlates forment leurs bizarres assemblées. Une grande animation règne en ce moment au bois.

« Hier soir, je recevais une députation de trois petites villageoises, me venant demander, au nom des mères de famille du village, de pouvoir aller aux feuilles tombées et au bois mort. Les fourrés sont envahis depuis le matin ; au bruit des rateaux ratissants se mêlent les garrulements des geais curieux, et les croassements des corneilles effrayées. Par intervalles, des voix fraîches éclatent au milieu de ce gaspillage. Les petits enfants munis de paniers récoltent le lichen argenté. Ils en feront un thé amer pour ranimer leurs grands parents qui geindront pendant tout l'hiver au coin de l'âtre. Je suis revenu à travers les broussailles, passant près d'une petite chaumière de planches dont les volets verts sont fermés. La mousse qui s'étend sur le toit la couvrira bientôt comme d'un manteau. Devant la porte fermée, le plumage d'un pauvre petit rouge-gorge s'éparpille au vent près de ses restes sanglants. Pauvre oiseau qui aura peut-être fui vers cet asile inhabité croyant y trouver protection ! C'était lui peut-être qui, l'an dernier, pendant le mois de septembre, venait chaque jour picorer sous les églantiers, et parfois montrait son grand œil noir, en se posant sur le rebord de ma fenêtre. Que les plus douces brises se disputent son plumage !

« Rentré à la soirée dans ma chambre, je me rapproche du foyer où flambent des pommes de pins, que j'ai recueillies moi-même muni d'une grande corbeille dans les allées. J'écoute le concert des vents assaillir les vieux murs et les arbres dont les rameaux s'agitent à ma vitre par dessus les eaux des fossés. Que de voix mystérieuses entremêlées ! Où sont les êtres invisibles d'où s'échappent ces plaintes, ces rugissements, ces lamentations ! Ils semblent en discorde et aux prises, car la clameur ne suit pas le même courant, et je ne puis dire de quel point cardinal elle m'arrive. Il y a confusion et tumulte, comme aux nuits de tempête sur l'Océan. A un grondement continu s'ajoutent cent voix aux timbres variés qui se précipitent comme pour forcer un mystérieux passage. Au milieu des soupirs, des murmures, des gémissements interrompus, j'entends ondoyer des voix rauques et mugissantes, mêlées à de courts ricanements. L'haleine de la multitude des morts que la vie ranimerait ne ferait pas un bruit plus triste. Sans doute, elle serait moins discordante la plainte de ceux qu'a fauchés un même trépas ! Que je préfère entendre le long sifflement de la bise hivernale dans les nuits claires de janvier, quand elle vient discrètement gémir à ma croisée. A chaque instant, elle s'interrompt, pour me laisser songer, comme si elle avait le sentiment de ma présence ; puis, tout à coup elle reprend sa monodie. Ce bruissement mystérieux qui parfois s'unit au chant du grillon et au bruit régulier de l'horloge, emplit de pensées graves les dernières heures du soir. Mais, en ce moment, c'est le déchaînement de tous les souffles mêlés, courroucés, sous le fouet des Euménides et des Harpies. L'anarchie règne dans les régions aériennes, et j'entends comme les hurlements d'une démagogie errante. Les tours soutiennent un siège, les vents ameutés se pressent à mes vitres, déjà les châssis plient, des souffles hardis et bourrus les ébranlent subitement, puis s'évanouissent pour aller porter leur rage ailleurs.

« Je les écoute qui chuchottent au loin, pour accourir et se ruer avec frénésie à l'assaut de mes croisées. Quel esprit de ténèbres et de révolte mène à travers l'espace, ces bataillons tumultueux, en des fuites, des retours et des rondes infernales ? Un génie malfaisant préside-t-il à ces fougueuses sarabandes qui semblent hostiles à tout ce qui vit sur la terre. Qui serait en ce moment transporté seul à l'orée du bois ne pourrait se défendre de quelque frayeur. Il se demanderait où se cachent ces esprits qui poussent à travers les champs et les forêts ces huées discordantes ? C'est le bruit des grandes eaux, et c'est aussi le bruit des multitudes humaines, quand une émotion violente les fait vibrer.

« Je me souviens de mon père défunt. C'est par de tels soirs d'hiver que tout enfant je lui entendais dire d'un air sombre et pénétré : « Il fait effrayant en mer, il y aura des naufrages ». Puis il tombait dans le silence. Je me perdais à mon tour en rêveries. Je croyais percevoir des cris de détresse à travers les rafales, et la nuit me semblait pleine de catastrophes. — Et ce n'est pas une imagination vaine ! A l'heure où je vous trace ces lignes, des navires sont en perdition, et d'autres heurtant à des écueils, s'effondrent avec tous leurs passagers terrifiés dans les abîmes glauques de la mer.

« Les grands souffles errants qui se lamentent à ma fenêtre, ont fait sombrer ces navires et englouti ces créatures. Ayons-en pitié, puisqu'ils ont recueilli les cris d'angoisse et les dernières prières des naufragés. »

Mes Croyances, par Célestin Demblon. — Bruxelles, Ferd. Larcier. 1884.

Le livre de M. Demblon est un curieux et touchant symptôme du réveil de ces deux belles choses que leur longue léthargie faisait croire mortes chez nous : la jeunesse et l'enthousiasme. On y suit, de livre en livre, d'idée en idée l'éclosion des sensations et des pensées dans une âme vierge, et, certes, le spectacle est intéressant.

L'auteur a beau redécouvrir des Amériques depuis longtemps explorées, la découverte n'en a pas moins sa joie originale parce qu'elle est naïve et sincère. Le voyageur le plus endurci, eût-il abordé plus de rivages que Cook et Dumont d'Urville, n'éprouverait-il pas un plaisir neuf et profond, comme s'il revivait en quelques jours toute l'essence de sa vie, en suivant dans ses pérégrinations le capitaine de quinze ans, dont Jules Verne nous a conté l'histoire ?

Le petit livre de M. Demblon se divise en trois parties ; il contient des discours politiques, des critiques littéraires, des études de pédagogie. Nous n'avons à nous occuper ici que de la partie littéraire.

On y trouve des articles presque lyriques sur Joseph Demoulin, Camille Lemonnier, Zola, Cladel et Flaubert. Chacune d'elles est écrite avec une sympathie ardente qui supplée parfois à la pénétration réfléchie, et qui souvent arrive, dans l'expression, à une réelle éloquence. Si le proverbe ancien a raison, s'il est vrai que *pectus est quod disertos facit*, M. Demblon peut attendre l'avenir avec confiance. Il a incontestablement ce *pectus*, ce bouillonnement du sang, ce battement du cœur, cette chaude ivresse intellectuelle qui fait les artistes, à la condition d'être jointe à une forme pure, à une forte éducation du goût, à une science personnelle du métier, sans lesquelles il n'y a point d'art.

Collection nationale. — *Ecole buissonnière à travers la chimie*, par le Dr Airelle. — *Bruxelles en 1815*, par Théodore Juste. — *Julien Sibret ; la vie militaire en Belgique*, par Eugène Orelio. — *Petite histoire des grands peintres* (antiquité, école italienne), par Lucien Solvay. — Bruxelles, A.-N. Lebègue et Cie.

Coup sur coup paraissent les petits volumes de la *Collection nationale*. En voici quatre éclos en une semaine. Ils forment les tomes 60, 61, 62 et 63 de la série populaire et instructive qu'édite la maison Lebègue. Sans autre souci que de vulgariser des notions qu'il importe de répandre, les auteurs racontent clairement et simplement ce qu'ils ont à dire.

Le Dr Airelle met à la portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adresse un exposé des principes fondamentaux de la chimie : il promène les enfants, sans les fatiguer ni les ennuyer, à travers le labyrinthe des réactifs, des bases et des acides, choisissant dans les menus faits de la vie quotidienne des exemples propres à éclairer sa théorie.

M. Théodore Juste estime qu'il n'est point, dans les annales de la Belgique, d'époque plus intéressante à étudier que l'année 1815, marquée par les Cent-jours, par la campagne où vint sombrer à Waterloo le glorieux premier empire, par la fondation du royaume des Pays-Bas. Son dernier ouvrage est le récit, appuyé des documents nécessaires, des événements divers qui se succédèrent à Bruxelles en cette année mémorable.

M. Eugène Orelio initie le lecteur à la vie de caserne : l'engagement, l'entrée au dépôt, le séjour à l'école régimentaire, le camp, les grandes manœuvres, toutes les phases de la vie du troupier sont photographiquement dépeintes, jusqu'au jour où paraît au *Moniteur* l'arrêté royal qui donne à l'adjudant sous-officier le droit de faire broder sur le collet de sa tunique l'étoile de sous-lieutenant. Une série de croquis non signés, mais dans lesquels transparaît le coup de crayon du capitaine Hubert, accompagne ce petit livre, vrai manuel de la profession.

Enfin, M. Lucien Solvay, dans un petit volume où les souvenirs personnels de ses visites aux musées de Florence et de Rome tiennent la plus grande place, a écrit une histoire résumée de la peinture en Italie, en la rattachant à l'art dans l'antiquité, sur lequel il a collectionné la série obligée des anecdotes qui ont cours.

Examinant successivement les origines de la peinture, le moyen-âge, la Renaissance, puis les diverses écoles italiennes : l'école romaine-napolitaine, l'école vénitienne, l'école lombarde-bolonaise, il donne sur chacun des grands maîtres qui les constituèrent des renseignements très brefs mais qui en expriment bien la physionomie générale.

Condenser en cent et quelques pages un sujet qui nécessiterait une série incontestable de volumes n'était pas chose aisée. Le petit ouvrage de M. Solvay est suffisamment précis pour servir de guide aux visiteurs à travers les galeries des Uffizi, du Palais Pitti et du Vatican. Sa lecture suppléera, pour les gens pressés, à l'étude du volumineux ouvrage de Vasari.

CONCERTS

Concert Lalo.

(*Association des Artistes-Musiciens*).

Si l'on admet l'existence d'une jeune école musicale en France (car, qui dit *école* suppose communion d'esprits dans un temple lumineux, et nous ne voyons qu'une petite chapelle mondaine vaguement éclairée où, çà et là, dans la nef, les côtés, auprès des confessionnaux, rêvent quelques prieurs égrenant à mi-voix leurs oraisons musicales), si l'on admet, disons-nous, l'existence d'une jeune école musicale en France, il faut compter M Lalo parmi ses représentants les plus en vue.

Mis un peu à l'écart dans son pays, il était peu connu en Belgique. Aussi est-il nécessaire d'éclairer cette personnalité de quelques détails biographiques, les accompagnant d'une appréciation générale de ses œuvres.

Edouard Lalo n'est plus un jeune, au point de vue des années. Il naquit à Lille, on ne sait au juste à quelle époque, car il n'a jamais voulu livrer son acte de naissance aux biographes indiscrets. Des circonstances défavorables rendirent M. Lalo de moins en moins fécond : le musicien attacha trop d'importance à des insuccès, très fréquents sans doute, mais sans valeur critique sérieuse.

Vers 1852, il quitta sa province pour venir à Paris et s'associa avec quelques artistes pour faire de la musique de chambre. Entretemps, il écrivait des compositions qui faisaient bonne figure dans les cercles intelligents, mais qui n'ont jamais mis le pied dans la rue. L'idéal élevé de M. Lalo lui faisait une situation difficile ; il dépassait le niveau du public et ne pouvait s'accorder avec la musique à la mode.

Aussi, sentant que ses efforts n'étaient pas appréciés, le compositeur se lassa-t-il de produire. Cette défaillance dura dix années. En voyant ou croyant voir le grand public s'épurer et se transformer, il reprit courage et rentra dans la lice. En 1867, il prit part au concours du Théâtre lyrique et présenta la partition de *Fiesque*, grand opéra en 3 actes.

A cette œuvre, conçue dans le style usuel de l'opéra, mais remarquable par une impression de réelle grandeur, le jury préféra une platitude : le *Magnifique*, de M. Philipot. Toujours le même !

Une autre partition dramatique de M. Lalo, c'est le *Roi d'Ys*, dont l'ouverture seule a été jouée à Paris dans les concerts. L'auteur a présenté à ses auditeurs belges deux fragments de cette œuvre : une Marine et un Monologue nocturne Ils sont, à en juger par une exécution au piano naturellement imparfaite, d'une coloration et d'un sentiment exacts, et, rapprochés de l'ouverture, éclatant magnifiquement, ils insinuent un vif désir de connaître la partition entière. Elle doit être l'œuvre-type de M. Lalo.

En revanche, plusieurs des œuvres symphoniques du musicien français, notamment *Léonore*, la *Rapsodie norwégienne* (un peu lourde), deux *Concertos de violon* écrits pour Sarasate, ont reçu bon accueil dans les grands concerts. Le *Concerto espagnol* pour violoncelle, plus récent, est habilement écrit pour l'instrument, élégant et correct.

Mais il fallait à M. Lalo la consécration de l'Opéra ! Mis à l'index comme tous les jeunes compositeurs, il lui était impossible de franchir le seuil sacré de M. Vaucorbeil. Un jour vint, pourtant, après mille angoisses et espoirs effleurés, où ses amis lui annoncèrent que s'il pouvait présenter au réactionnaire directeur une partition *à telle date rigoureusement fixée* (!!), elle serait admise. (C'est le beau système des commandes de partitions si en honneur à Paris !) Lalo se mit au travail aussitôt et, au risque de tuer à jamais en lui toute inspiration, il fut prêt et, la veille du jour dernier, il porta à l'Opéra la partition de *Namouna*, ballet.

Mise à l'étude, la pièce fut représentée en hâte et... sifflée. La musique de *Namouna* n'est pas, il faut en convenir, de la musique de ballet dans le sens qu'on attache d'ordinaire à cette expression. Elle n'a pas cette vivacité d'allure, cet entrain, cette légèreté mélodique qui s'accordent si bien avec la danse. Mais elle a d'autres qualités et méritait tout au moins d'être écoutée avec une attention respectueuse. L'auteur a dû se résigner à détacher de l'œuvre quelques fragments sous forme de suites d'orchestre et les présenter aux sociétés de concerts symphoniques. C'est ainsi qu'il a excellemment dirigé

l'exécution d'une *fête foraine* et d'une suite composée d'un *prélude*, d'une *sérénade variée* se terminant en vif et juste *scherzo*.

La musique de ce compositeur peu fécond n'a pas pu planer aussi haut que son idéal rêvé ; musique superficielle en somme, comme la jeune peinture en France, musique toute en surface, sans profondeur, musique adroite surtout, produisant à l'oreille l'impression d'un chatouillement souvent agréable mais momentané toujours. Le musicien au courant de tous les trucs musicaux, malgré sa science évidente, manie mal sa forme, c'est-à-dire, ne donne pas à chaque œuvre la forme qui lui convient à l'exclusion de toute autre: le thème le plus beau n'est rien sans la richesse de l'instrumentation, et richesse veut dire identité de caractère dans le thème et dans l'instrumentation.

Concert dirigé par Ernest Huysmans.

Concert moins aristocratique et moins artistique que le précédent. Avec des exécutants peu musiciens, chantant par cœur des morceaux appris note par note sans faire attention aucune au caractère de la musique, M. Huysmans est parvenu à rendre assez complètement la physionomie extérieure d'œuvres difficiles, telles que le *Chœur des Pèlerins* du *Tannhaüser*, entre autres.

Il manie en habile directeur des masses chorales considérables. A côté des sociétés les *Artisans Réunis* et les *Mélomanes*, des solistes connus : Mme Flon-Botman, M. Bouserez, M. De Greef, M. Vanden Eynde, ont été bien accueillis pour leur interprétation d'œuvres de qualités diverses.

Car — c'est notre seule critique à l'égard de ce concert très réussi dans son genre — il faudrait se décider enfin à une réforme complète des programmes habituels : peut-être arriverait-on à faire l'éducation relative d'un public enclin à admirer de bruyantes banalités.

Concert au Conservatoire.

Un groupe de musiciens, MM. Dumon, Guidé, Merck, Neumans, Poncelet et De Greef, a repris l'idée ébauchée par l'*Union instrumentale* (existe-t-elle encore ?) : faire connaître au public le répertoire très vaste des œuvres classiques et modernes écrites pour instruments à vent avec accompagnement de quatuor ou de piano, repertoire inconnu, effleuré parfois et écouté, quelle que soit la valeur des exécutants, avec une décourageante indifférence. Même au Conservatoire, où il est de mode de se montrer tout au moins, les musiciens sont restés pour ainsi dire seuls; ils ont joué pour eux seuls et conséquemment très bien joué L'exécution a été pourtant un peu indécise dans l'*Ottetto*, de Th. Gouvy ; les autres œuvres ont été rendues avec une précision et une compréhension presque parfaites.

Nous applaudissons vigoureusement ces Messieurs. Qu'ils persévèrent malgré l'indifférence des soi-disant amateurs. Les musiciens sont avec eux.

Théatres

Théatre de la Monnaie. — Après avoir, durant cinq années, couru les sentiers de l'opérette, Mme Vaillant-Couturier a repris la grand'route. La voici revenue sur la scène de la Monnaie, qu'elle avait, — l'ingrate ! — délaissée, malgré les sympathies qu'elle y avait excitées et le succès naissant qui avait accueilli ses débuts.

Le souvenir de Mireille, sa meilleure création, était resté. C'est dans *Mireille* qu'elle a tenu, par une coquetterie légitime, à reparaître, et elle a montré tant de bonne volonté à se faire pardonner sa fugue qu'on n'a pas eu la cruauté de lui tenir rancune.

Ce n'est pas que tout soit parfait dans l'interprétation que donne Mme Vaillant de l'héroïne du cigalier Mistral. Loin de là, L'opéra-bouffe est une bien singulière école de chant pour une artiste qui a la prétention d'atteindre au rang de première chanteuse légère, et le jeu de paupières obligatoire dans les emplois des Théo et des Judic donne aux ingénues des habitudes qui ne paraissent pas toujours en situation. Telles sont les réflexions que faisaient, mardi, les vieux abonnés scrupuleux des traditions. Ils se sont consolés en écoutant au travers de leurs lorgnettes, et cette façon d'entendre de la musique a paru ne pas leur être trop désagréable.

Pour nous, nous entendions tinter des refrains oubliés dans nos souvenirs et que la vue des cheveux dénoués de Mireille a fait revivre.

Nous percevions vaguement :

Je suis Josepha
Ou Micaëla ;
Donnez-moi le nom (*bis*)
Qui vous conviendra !

Et Josepha, Mireille, Micaëla, dansaient dans notre esprit, confondues, égayant d'un carillonnement de musique follette les inspirations de Gounod.

Mlle Béringier a résilié son engagement ; Mlle Potel n'a joué qu'une fois; acceptons Mme Vaillant avec ses mérites et ses défauts, de crainte qu'une quatrième, une cinquième, une sixième chanteuse ne perpétue jusqu'au printemps prochain la saison des débuts.

Théatre Molière. — Tous les soirs, *Jean Baudry*, comédie en 4 actes de M. Auguste Vacquerie.

Mercredi 25 novembre, pour les représentations de Mme Pasca, *Séraphine*, comédie en 5 actes.

Mme Pasca remplira le rôle de *Séraphine* qu'elle a crée à Paris.

Prochainement : *Un roman Parisien.*

Correspondance

Monsieur le Rédacteur,

Vous obligeriez beaucoup un de vos abonnés qui s'intéresse aux tentatives des jeunes, quelles qu'elles soient, en donnant dans *l'Art moderne* l'adresse de la *Revue des Livres et des Estampes*, de M. Joséphin Péladan, dont vous avez annoncé l'apparition.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes respectueuses civilités. E. A.

Réponse : Rue d'Argenteuil, 16, à Paris. (*Librairie des Auteurs modernes.*)

Petite chronique

Nous avons rappelé que le 1er décembre prochain était le dixième anniversaire de la mort d'André Van Hasselt. Les Jeune-Belgique saisissent cette occasion d'affirmer leur admiration pour le poète délicat qui a soutenu avant eux le bon combat que tous nous avons repris et accentué. Une souscription, rapidement couverte, a permis aux organisateurs de substituer à la banale couronne de fleurs qu'ils se proposaient de déposer sur la tombe du poète une palme en fer forgé, véritable objet d'art, travaillée à Anvers par un ouvrier qui a, dit-on, hérité de l'art de Quentin Metsys, M. Wuyts. Un seul discours sera prononcé. C'est au cimetière de Laeken qu'est inhumé André Van Hasselt.

Dans leur dernière assemblée mensuelle, les *XX* ont choisi M. Isidore Verheyden pour remplacer dans l'association le regretté Pantazis.

Ils ont arrêté aussi la liste des artistes qui seront invités à prendre part à leur deuxième exposition annuelle, laquelle s'ouvrira, comme la première, au mois de février.

Les peintres belges invités cette année sont MM. Alfred Stevens, Charles Hermans, Constantin Meunier, Xavier Mellery, Félix Ter Linden.

On annonce, d'autre part, que M. Speeckaert a accepté la présidence des *Hydrophiles*, en remplacement de M. Charles Goethals, que des motifs de santé ont déterminé à donner sa démission.

La tombola Fontaine a été tirée dimanche dernier. La liste des numéros gagnants est affichée au *Cercle artistique*.

Les lots peuvent être retirés avenue de la Toison d'Or, 104, tous les jours, de 2 à 4 heures, jusqu'à la fin du mois de novembre.

Les lots non réclamés à cette date seront considérés comme abandonnés.

On nous écrit d'Anvers :

Peter Benoit nous conviait dernièrement à une audition de la cinquième symphonie de Beethoven. Il serait à souhaiter que les eunuques de l'art qui battent la mesure aux concerts de certains de nos conservatoires allassent à Anvers. Ils constateraient que là du moins on a le courage, rare encore malheureusement, de rompre carrément en visière avec quelques traditions surannées qui ne permettent pas aux exécutants de développer une œuvre avec toute sa vie et toute sa chaleur.

Pour n'en citer qu'un exemple, les deux premières mesures de cette symphonie, dans lesquelles Beethoven expose son motif, sont habituellement jouées dans le mouvement de l'*allegro ;* Benoit les fait sonner avec une grande largeur, affirmant ainsi le thème initial.

Jan Blockx nous a fait entendre ensuite quelques danses flamandes qu'il vient de terminer et qui sont charmantes de couleur et d'accent. Nous avons surtout remarqué un *intermezzo* d'un sentiment exquis.

Mlle de Saint-Moulin n'a pas été aussi heureuse que de coutume dans l'interprétation des morceaux de Gluck et de Wagner qu'elle a chantés. C'est à son professeur et non à elle qu'il faut en faire un grief, car elle a tout ce qu'il faut, avec une direction intelligente, pour faire une excellente chanteuse.

Voici le programme du premier concert du Conservatoire de Bruxelles :

Manfred de Schumann ;

Concerto de Mozart pour la flûte, exécuté par M. Taffanel ;

Symphonie en *ut mineur* de Beethoven.

Le premier *Concert populaire* est fixé au 7 décembre. Le programme se compose, comme nous l'avons annoncé déjà, de la 3e symphonie de Brahms et de *Freyhir*, poème lyrique et symphonique d'Emile Mathieu, deux premières exécutions qui ne peuvent manquer d'exciter beaucoup d'intérêt.

Pour achever la restauration d'une des façades latérales du magnifique hôtel de ville de Bruxelles, il a été décidé, sur la proposition de M. l'archiviste Wauters, que dans les niches ménagées le long de cette façade, on placerait les statues des premiers bourgmestres qui se sont succédé à Bruxelles de 1421 à 1585. Ces statues seront au nombre d'une centaine.

M. Guillaume Koller, peintre d'histoire, qui avait eu son heure de notoriété, vient de mourir.

Voici le résultat du concours d'architecture ouvert à Amsterdam pour l'érection d'une nouvelle Bourse, auquel bon nombre d'artistes belges ont pris part.

199 projets avaient été envoyés.

Le jury international vient de terminer ses opérations. Il a désigné pour l'obtention de la prime de 1,000 florins dix projets, savoir : 1° le projet marqué *A. G. R.*; 2° *La Bourse ou la vie*; 3° *Nederland*; 4° *Je maintiendrai*, avec les armes d'Amsterdam; 5° *Mercaturœ*; 6° *Persévérance*; 7° *Ammerack*; 8° *Lieven de Key*; 9° *In hoc signo floresco*, avec les armes d'Amsterdam, et 10° *Y*.

Parmi ceux-ci, cinq sont désignés pour prendre part à un nouveau concours, qui sera jugé au mois de juin prochain ; ce sont les projets : *La Bourse ou la vie, Mercaturœ, Ammerack, In hoc signo floresco*, avec les armes d'Amsterdam, et *Y*. Les auteurs des projets admis à ce nouveau concours recevront, d'après leur mérite, 10,000, 6,000, 5,000, 4,000 et 3,000 florins.

Après avoir célébré le 27 octobre à Weimar le 73e anniversaire de sa naissance, Franz Liszt est parti pour Pesth, où il passera une partie de l'hiver. Il y travaille en ce moment à son nouvel oratorio *Stanislas*, qui est près d'être achevé et qui sera probablement exécuté cet hiver dans la capitale de la Hongrie.

A l'Opéra de Berlin, reprise du *Tristan* de Richard Wagner, avec le ténor Niemann et Mme de Voggenhüber Cette reprise paraît avoir produit une profonde impression et le public s'est montré particulièrement enthousiaste à l'égard des interprètes des rôles principaux. Ils ont été rappelés jusqu'à six fois après le 2e acte, ce qui ne se voit pas souvent dans les théâtres allemands.

A Hanovre on a représenté récemment un opéra de Félix Draeseke, *Gudrun*. — Une autre *Gudrun*, celle d'Auguste Klughardt, a été donnée à Leipzig ; elle avait vu le jour l'an passé à Berlin. — A Vienne, Carl Millœcker, l'auteur de *l'Étudiant pauvre*, vient de donner un nouvel ouvrage de ce genre, *der Felprediger* (*l'Aumônier du régiment*). — Enfin, M. Hagen, chef d'orchestre, a été nommé directeur du Conservatoire de Dresde en remplacement de M. Vullner, qui a lui-même succédé à M. Ferdinand Hiller dans la direction du Conservatoire de Cologne.

On annonce que le célèbre pianiste Hans de Bülow ira à Paris en avril prochain et se produira aux concerts du Châtelet, dans les deux séances des 12 et 19 de ce mois.

Grand événement musical à Londres. On a représenté pour la première fois le *Parsifal* de Wagner. Non pas l'œuvre intégrale, mais une réduction en oratorio, c'est-à-dire un *Parsifal* dépouillé de toute illusion scénique et de toute action dramatique. *Parsifal*, sous cette forme incomplète, a été très bien accueilli par le public de l'Albert Hall où a eu lieu la représentation. On a parfois trouvé le dialogue musical un peu laborieux, la mélodie moins coulante que dans d'autres œuvres du maître. Mais un grand nombre de passages, notamment le finale du 1er acte, le chœur des filles fleurs du second, le finale du troisième, ont excité un vif enthousiasme qui s'est manifesté par des applaudissements répétés. La troupe allemande qui a interprété l'œuvre s'en est très bien tirée. Une seconde représentation aura lieu samedi. (*Indépendance*).

La vente des collections provenant de la succession du baron d'Ivry, a produit au total, près de onze cent mille francs.

La première vacation comprenait des tableaux des écoles française, flamande et hollundaise.

Deux tableaux de Boucher, la *Fête du berger* et les *Lavandières*, ont monté chacun à 40,000 francs

Les plus forts prix atteints ensuite ont été : 16,700 francs pour le *Garde manger*, de Snyders, et 26,500 francs pour le *Chien blanc*, de Weenin.

La deuxième vacation a été consacrée aux objets de vitrines et aux porcelaines.

Une montre en or, enrichie de pierres précieuses, a été adjugée 3,200 francs. Deux flacons ont été payés 10,000 francs.

Deux candélabres Louis XVI ont été poussés à 65,000 francs.

On a ensuite adjugé une paire de vases de Chine à 37,000 francs ; une pendule Louis XVI à 9,000 francs ; deux meubles à hauteur d'appui à 46,000 francs ; un baromètre du temps de Louis XIV à

15,000 francs ; deux consoles Louis XVI à 38,000 francs ; un secrétaire Louis XV à 38,000 francs; un paravant à six feuilles en tapisserie à 14,000 francs; quatre banquettes Louis XVI pour 22,600 francs, et enfin un meuble de salon composé de deux canapés, quatre bergères, huit fauteuils et quatre chaises pour 81,000 francs.

(*Moniteur des Arts*).

Le 11 de ce mois a été installé à Anvers, au local du Cercle artistique, littéraire et scientifique, par M. Ed. Pécher, président de cette société, la commission organisatrice du congrès musical international de 1885.

Cette commission est instituée sous la présidence d'honneur du gouverneur de la province, du bourgmestre de la ville et du président du Cercle artistique, littéraire et scientifique.

Elle compte parmi ses membres MM. les échevins des Beaux-Arts et de l'Instruction publique, les représentants des principales institutions et sociétés de la ville, quelques notabilités musicales et littéraires et quatre représentants de la presse locale, dont deux désignés par le comité de la presse anversoise.

Les présidents effectifs sont : M. Peter Benoît, directeur de la *Antwerpsche muziekschool*, M. Franz Lutens, président de la section de musique du *Cercle artistique* et M. le chevalier Léon de Burbure, membre de l'académie royale des Beaux-Arts de Belgique.

Les secrétaires sont : M. J. Ed. Croegaert, directeur musical du *Cercle artistique* et M. Edmond Grandgaignage, secrétaire général de la même société.

La séance a été ouverte par un discours de M. Pécher dans lequel celui-ci a retracé l'historique du congrès de 1885 et passé en revue les actes posés par le bureau administratifs depuis son installation.

M. Peter Benoît, prenant la parole après lui, s'est attaché à faire ressortir les avantages que la ville d'Anvers pourra retirer de l'œuvre du Cercle artistique, au point de vue du mouvement musical flamand.

Le secrétaire, M. Grandgaignage a donné lecture ensuite d'une circulaire et d'un réglement élaboré par le bureau administratif; ces documents ont été approuvés.

Pour clôturer la séance, M. le président du Cercle artistique a voulu surtout rappeler l'idee sur laquelle est basée l'initiative de l'œuvre entreprise par la Société : *fournir, au moyen du Congrès, à toutes les forces musicales vives d'Anvers un terrain sur lequel elles puissent travailler de commun accord à la glorification de la cité et dans l'intérêt général et universel de l'art et de la science musicale.*

Le jury chargé d'examiner les projets de monuments à Gambetta, s'est réuni à l'École des Beaux-Arts, pour faire un choix définitif

C'est le monument proposé par MM. Aubé et Boileau qui a été choisi ; il sera érigé sur la place du Carrousel. La prime de 6,000 francs a été accordée à MM. Dalou et Faure-Dujarric, celle de 4,000 francs à MM. Falguière et Pujol, les trois primes de 2,000 francs à MM. Allar et Duter, Coutan et Lambert, Injalbert et Lalou.

Le choix est singulier. Le monument de MM. Aubé et Boileau consiste en un obélisque sur le sommet duquel un lion ailé portant une République vient de monter; Gambetta est au milieu d'un groupe, adossé au socle ; une figure trop semblable à la *Marseillaise* de Rude domine ce groupe ; deux autres figures, la Vérité et la Force, sont assises au pied de la pyramide.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne,

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 48. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 NOVEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

NOS ARTISTES MÉCONNUS. ANDRÉ VAN HASSELT. Premier article. — LIVRES NOUVEAUX. *Les vieilles actrices. Le musée des antiques*, par J. Barbey d'Aurevilly ; *Recueil de lectures choisies*, par Eugéne Monrose. — DISTRIBUTION DE PRIX. — MUSIQUE. *Concert de l'Alhambra à l'occasion du 50e anniversaire de l'Université ; Concert Sarasate.* — THÉATRES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

NOS ARTISTES MÉCONNUS

ANDRÉ VAN HASSELT

Sa vie et ses travaux, étude par L. ALVIN. — Bruxelles, C. Muquardt, 1877, 1 vol. petit in-8° de 392 pages.

Premier article.

Il y a aujourd'hui dix ans qu'André Van Hasselt est mort. Sa patrie ne lui a pas encore fait la place qu'il mérite. Comme pour Octave Pirmez, la nouvelle école littéraire qui honore le pays s'efforce de la lui donner. La *Jeune Belgique* ira cet après-midi au cimetière de Laeken déposer une palme en fer forgé sur la tombe du poète. Nous entreprenons pour notre part sa biographie. Nous en empruntons les détails les plus saillants au livre de L. Alvin, son ami fidèle pendant quarante ans. Nous avons la confiance que cet exposé sobre et sincère contribuera à la réhabilitation de ce cher méconnu.

André-Henri-Constant Van Hasselt est né à Maestricht le 5 janvier 1806.

Le hollandais est la langue que l'on parle à Maestricht; il n'en entendait point d'autre dans sa famille; il avait douze ans lorsqu'on lui apprit à lire dans un livre français.

Après avoir obtenu le grade de docteur en droit, il fut quelque temps sans se décider sur la carrière qu'il embrasserait. Il se trouvait la constitution trop faible pour s'exposer aux fatigues du Barreau ou de l'enseignement. Il se livra, en attendant des occupations plus positives, à des études et à des travaux historiques et littéraires, lisant beaucoup et jetant dans le moule des vers les impressions de sa mélancolique adolescence. La Grèce fournissait alors le thème de presque toute la poésie des débutants. Lord Byron avait donné le branle et l'Europe entière prêtait une attention émue au mouvement patriotique de cette petite nation luttant avec une indomptable énergie contre ses oppresseurs. En 1827 Van Hasselt, comme maint autre, chantait Canaris, les Souliotes, les Parganiotes.

A partir de 1829, le style du poète se modifie sous l'influence des nouveaux principes préconisés par Victor Hugo. Le développement de son talent présente, en effet, trois phases. Dans les travaux de sa première jeunesse, il suit la pente de l'époque dans le choix des sujets, et le style, ainsi que les pensées, restent dans la voie tracée par les maîtres classiques. Dès qu'il a pu lire les *Odes* et *Ballades* et les *Orientales*, un nouvel horizon s'ouvre devant lui et un voyage qu'il fait à Paris, en mai 1830, achève de le convertir. Plus tard l'âge, l'étude, la réflexion calment cet enthousiasme, il

se dépouille de ce que son faire avait d'exagéré et ne conserve de la réforme que ce qui est véritablement un progrès; maître enfin de l'instrument, qu'il manie avec aisance et énergie, il atteint la plénitude du talent.

Après la Révolution, Maestricht était demeuré aux mains des Hollandais; le poète s'y trouvait enfermé. « Je suis confiné, écrivait-il, dans une cité, où l'on peut, à la vérité, se donner tous ces frivoles plaisirs qu'offrent les petites villes, mais où manque à celui qui s'occupe de littérature, d'abord l'émulation et les conseils, puis le secours des bibliothèques propres à faciliter les mille recherches qu'on est obligé de faire et qui sont déjà si ennuyeuses par elles-mêmes. J'y vis dans l'isolement, allant, pour toute distraction, m'ébattre huit à quinze jours à la campagne, visitant quelques rares connaissances, m'étourdissant par intervalle dans le bruit d'une grande ville, pour retomber ensuite plus profondément dans la solitude, et là, me redire à moi-même, en quelques méchants vers, ce que j'ai vu, entendu, senti. Voilà ma vie ; vie de lecture et de rêverie, vie pleine de bonheur souvent, mais souvent aussi pleine d'ennuis et de dégoûts. Plusieurs de mes amis aimeraient me voir assis dans un fauteuil de juge. Mais ce serait toujours à Maestricht. Et puis, un juge qui a de la petite poésie à imprimer et qui a voulu faire des romans, des drames, que sais-je? ce serait une chose vraiment drôle. Depuis longtemps je serais venu visiter Bruxelles, si j'avais pu obtenir la permission de sortir d'ici pour quelques jours. Mais une fois hors de la ville sans la permission expresse du commandant en chef, je ne pourrais plus y rentrer. Quoique ma vie soit horriblement monotone, je la passe avec une exemplaire résignation. Je me lève tard, je fume toute la journée des cigares espagnols, je passe plusieurs heures au café, je lis ou j'écris si je m'y sens disposé, je vais voir un ami si la fantaisie m'en vient et, le reste du temps, s'il m'en reste, je m'occupe de musique. Ce qui me manque, c'est une occupation fixe. Aussi il est fort possible que je me décide à prendre la direction d'une fabrique de savons durs et mous que mon frère va établir ici et dans laquelle il me propose de me donner la moitié. Cela vaudra peut-être mieux que d'écrire des vers. »

Navrants débuts, pareils à ceux de tant d'artistes!

Van Hasselt serait donc devenu probablement un savonnier, s'il n'avait reçu peu après, en 1833, une lettre où Alvin, son ami, occupé sans cesse de son avenir, lui disait : « Le ministre me charge de vous écrire que vous pouvez arriver au plus tôt à Bruxelles; que vous y trouverez un emploi qui ne vous donnera presque pas de besogne, plutôt un simulacre d'emploi, qui vous procurera d'abord douze à quinze cents francs jusqu'à ce que, avec l'aide du gouvernement, vous ayez publié votre recueil. Alors, une pension d'encouragement vous sera allouée. M. Rogier a tellement à cœur de terminer promptement cette affaire, que voici ses propres paroles : « Qu'il vienne tout de suite, je lui assure une place, dussé-je le rétribuer sur mes appointements en l'attachant à mon cabinet, c'est-à-dire en lui laissant le temps d'écrire à son aise. » Il m'a du reste donné mission d'aviser au moyen de vous attacher à l'administration de l'instruction publique. Arrivez, il n'y a pas de temps à perdre. »

Van Hasselt arriva. Avec Louis Jéhotte et Alvin, il prit un appartement rue des Douze-Apôtres; ils avaient chacun leur chambre à coucher, le salon était commun. Ils y vécurent en frères jusqu'au moment où le mariage d'André d'abord, puis celui de Jéhotte rompirent l'association sans rompre les liens d'amitié qui ne devaient être dissous que par la mort.

Ce petit salon devint un centre où se rencontraient artistes et gens de lettres. Lesbroussart, leur aîné à tous, appartenant par son âge et par ses travaux à la génération précédente mais se mêlant volontiers à la jeunesse dont il savait encourager les talents. Albert Grisar qui venait de se révéler par sa romance *La Folle*, dont le succès avait été universel. Eugène Verboeckhoven. Gustave Wappers, qui avait opéré dans la peinture une révolution aussi profonde que celle qui venait de s'accomplir dans la politique. Henri Leys qui cherchait encore la voie qu'il devait parcourir triomphalement.

Le pays n'était pas encore sorti de la crise politique; la vie littéraire, qui n'a jamais été bien active à Bruxelles, commençait à se réveiller. Le petit cénacle de la rue des Douze-Apôtres peut revendiquer sa part dans cette renaissance. Il fut l'embryon d'où sortit plus tard le *Cercle artistique et littéraire*. C'est dans ce milieu qu'André préparait la publication du recueil de poésies auquel il donna le titre de *Primevères*. Il avait alors vingt-sept ans; il y en avait dix qu'il écrivait en vers français. Pour la formation de ce recueil, il fit un choix où se manifestent les opinions un peu exclusives qu'il professait alors en matière littéraire. Laissant de côté tout ce qui avait précédé sa conversion au romantisme, il forma néanmoins un volume de 360 pages

La publication des *Primevères* produisit une certaine sensation. La critique ne l'accueillit point avec beaucoup de bienveillance. Quelques-uns n'y virent qu'un reflet de Victor Hugo. Ceux que la nouvelle école avait séduits affectaient de ne trouver aucune originalité chez celui en qui ils ne voyaient qu'un imitateur. Les autres, et c'était le plus grand nombre, fidèles aux traditions classiques, daignaient à peine s'en occuper. On ne saurait dire si la maison Hauman, qui les édita, en retira quelque profit; la chose serait assez surprenante : car, suivant l'exemple de tous

ses confrères en poésie, l'auteur qui avait obtenu du gouvernement un subside pour couvrir les frais d'impression, donna plus d'exemplaires de son livre qu'il n'en fût vendu.

Les intentions bienveillantes que M. Ch. Rogier avait témoignées en faveur du poète ne purent se réaliser immédiatement. C'est seulement par un arrêté du 27 août 1833 que le Ministre lui donna une position quasi-officielle, bien qu'encore absolument gratuite. Il le chargea, conjointement avec le chevalier Marchal, conservateur de la bibliothèque de Bourgogne, de former le catalogue provisoire de cette célèbre collection. Le 12 mai 1834, une indemnité, qui pouvait se monter annuellement à 1,500 francs lui fut allouée, à charge de rechercher, dans les archives du royaume, les documents intéressant les lettres, les sciences et les arts.

Van Hasselt, ne reçut ni nouvelle mission, ni allocation de traitement fixe avant novembre 1842, époque où le ministre J.-B. Nothomb, procéda à l'organisation de l'inspection des écoles primaires en vertu de la loi du 23 septembre.

En juillet de cette même année, l'inauguration de la statue de Grétry, à Liége, fut, pour Van Hasselt, l'occasion d'un grand succès: Il lut, à la Société d'émulation, sa belle ode, *la Belgique*. Des écrivains français qui assistaient à la fête en qualité de représentants de leur pays, lui firent une chaleureuse ovation et le proclamèrent grand poète. Ses concitoyens, pour cette fois, entraînés par l'exemple de l'étranger, tout puissant chez nous, s'associèrent à cette ovation et lui prodiguèrent l'éloge et les marques de sympathie; ils l'acclamèrent au banquet officiel; un splendide bouquet fut placé sur son assiette.

Depuis, son pays ne fut point prodigue envers lui de ses manifestations enthousiastes. Il en obtint encore une plus tard, mais elle fut, une surprise. Bruxelles a conservé le meilleur souvenir d'un aimable et très sympathique conférencier qui, pendant de longues années, a charmé le *Cercle artistique et littéraire* par sa parole claire, simple, pénétrante, avec un grain de malice, bien apprécié de ceux et particulièrement de celles qui l'écoutaient. Ce conférencier eut un jour l'idée de mystifier l'auditoire dont il s'était assuré la bienveillance. Il annonça une conférence sur un poète inconnu et, durant près de deux heures, il tint l'assemblée sous le charme de sa parole, en lisant des poésies qui furent vivement applaudies. Il y avait bien trois personnes dans la salle qui en reconnurent l'auteur; mais les autres éprouvèrent un sentiment de stupéfaction mêlé d'un peu de honte, lorsque M. Emile Deschanel, s'adressant au public, comme un régisseur à la fin d'une première représentation, prononça ces paroles sacramentelles : « Mesdames et Messieurs, l'auteur des pièces que j'ai eu l'honneur de vous lire est M. André Van Hasselt, votre compatriote. »

Van Hasselt s'était marié en 1837, avec la fille de M. Héris, le savant expert du Musée de peinture. De cette union naquirent trois enfants, deux fils et une fille. Charles, le plus jeune, fut enlevé, à l'âge de 5 ans. Ce fut sa première grande douleur. Le souvenir de cette mort prématurée ne l'a jamais quitté; qu'on lise les pièces qui datent de ce triste événement, on y reconnaîtra la trace d'un chagrin qui ne veut pas être consolé. *L'Etoile couchée*, la *Tache de feu*, *Première neige*, la *Fleur de l'oubli*, le *Livre fermé*, en sont l'expression.

A partir de ce jour, presque toutes les productions du poète revêtent un caractère de profonde mélancolie. Dans les *Primevères* le sentiment vient surtout de l'imagination; c'est un jeune homme qui n'a encore eu rien de précieux à regretter, qui, s'étant forgé un bonheur chimérique, pleure ses illusions déçues : désormais, c'est un père qui exhale sa plainte.

Livres nouveaux

Les Vieilles actrices. Le Musée des antiques, par J. Barbey d'Aurevilly. — Paris, librairie des auteurs modernes, 1884.

En 1869, dans la *Veilleuse*, un petit journal aujourd'hui oublié, J. Barbey d'Aurevilly tira ses premiers coups de pistolet, pour le plaisir de les tirer, visant juste, et mettant dans le mille de chaque carton.

Ces cartons portaient l'effigie de personnalités alors connues, aujourd'hui presque toutes disparues : La Ferrière, Déjazet, qu'il qualifie « la vertu la plus vaudeville, le coup de bec le plus spirituel et le plus aiguisé, l'effronterie la plus *page* et la plus retroussée de nez, de langage et de jupe... » Puis Duverger, « celle qui ne fera pas tourner les têtes, mais les talons, s'ils sont intelligents, les talons ! » et encore : « cette femme qui se sert d'un théâtre comme d'une devanture de boutique pour étaler non pas les marchandises qu'elle vend mais les marchandises qu'elle a gagnées »... Et Adèle Page, et Berryer « cette vieille actrice de la légitimité », et tout le musée des antiques : Rossini et Auber accouplés dans un médaillon sculpté à coups d'ongles, et M. de Saint-Georges, et le duc de Brunswick, « ce prince-cocotte », et M. Feuillet de Conches, et le vicomte de la Guéronnière, sans oublier M. Taylor, et M. Prévost-Paradol, ce « Locuste d'orgeat », emporté au galop dans l'escadron des Cent-gardes de l'impératrice un jour qu'il se promenait au Bois sur une rosse de manège... Le livre se termine par les *Antiques et bleues*, une série de figurines modelées dans de la chair vive : Mmes Niboyet, Bosquet, Olympe Audouard, Louise Collet, George Sand, etc. Dans la série, pêle-mêle, figurent Auguste Barbier et Philarète Chasles, Cydalise Chasles comme il le nomme, « une catin d'esprit qu'on aime et qui a su mettre une gueuse du XIXe siècle dans l'érudition d'un bénédictin de tous les temps. L'escamotage des granits ! »

En ce temps où il est de mode de plonger dans son passé lit-

téraire pour en retirer, au hasard de la fourchette de l'éditeur, ses premiers écrits, il était tout naturel que Barbey d'Aurevilly fît comme les autres. Et le morceau qu'il offre, tout fumant, au lecteur est d'une saveur épicée et forte, faisant présager l'artiste qui cuisinerait plus tard *Ce qui ne meurt pas*.

Blancs mathématiquement atteints, après un visé de sangfroid, attrapades à poings fermés, coups de fleuret, boutonnant, cinglant, fouaillant l'adversaire, il y a de tout cela dans le volume de Barbey, du pistolet, de la boxe, de l'escrime.

C'est acerbe comme un Jeune-Belgique éreintant M. Polvin. Et c'est plus méchant. La plume est barbelée et empoisonnée.

Recueil de lectures choisies, par Eugène Monrose. — Paris, Lemerre et Bruxelles, veuve J. Rozez.

M. Eugène Monrose vient de compléter, par la publication d'un volume de lectures choisies, l'ensemble du travail qu'il avait entrepris sur l'art de la diction et qui résume son enseignement (*).

Le volume, de 350 pages, renferme des morceaux divers, extraits principalement des écrivains français contemporains : il y a de la prose et des vers de Coppée et de Legouvé, du Michelet, du Daudet, des vers de Jacques Normand, de Paul Deroulède, d'Andrieux, etc., etc. Chaque pièce est accompagnée d'une courte notice littéraire et de conseils sur la manière de lire le morceau.

L'auteur précise lui-même la portée de son ouvrage en ces termes :

« Composer un recueil de lectures intéressantes et variées, propres à former dans l'art de bien lire et de bien dire, rendre cet art agréable par la lecture elle-même; faire un recueil qui plaise par la pensée et le style autant que par l'intérêt que présente chaque morceau; un livre, enfin, qui puisse trouver sa place dans les établissements d'instruction, aussi bien que dans le salon de la famille, tel a été le but de mon travail. »

M. Monrose annonce un nouveau volume qui promet d'avoir de l'intérêt. Il est intitulé : *Quarante ans de carrière dramatique. Souvenirs d'artiste, de directeur, de professeur.*

Distribution de prix

A propos de la distribution des prix Montyon, la *Justice* publiait ces jours-ci, sous la signature Gustave Geffroy, l'amusant article que voici :

La bourgeoisie a tenu hier ses grandes assises charitables. La vertu a été récompensée et le vice puni à l'Institut; les traits habituels, ceux qui servent depuis la fondation et qui sont conservés dans le vestiaire académique, avec les habits brodés et les parapluies des immortels, ont été lancés contre l'athéisme, le scepticisme, la politique, le naturalisme, et aussi contre l'impressionisme, M. Pailleron ayant cru devoir rendre un solennel hommage à la mémoire d'Edouard Manet; cette exécution faite, le penseur qui a écrit le *Monde où l'on s'ennuie* nous a donné le même odieux et agaçant spectacle, subi chaque année, d'un monsieur s'ingéniant à faire de l'esprit, deux heures durant, à propos, nous allions dire aux dépens, de la lamentable foule des pauvres diables qui font le bien, sans préoccupation des palmarès et des bourses académiques.

Tous, on les exhibe, les humbles, les sacrifiés volontaires. Voici les vieilles filles qui s'en vont trottinant dans les rues désertes d'une ville de province, ramassant des croûtes pour nourrir des plus vieux qu'elles ou des tout petits sans famille ; voici celles qui accomplissent un long apostolat à travers la vie, celles qui ne s'arrêtent pas aux pauvres, mais qui vont au secours des vicieux, qui cherchent à décrasser les intelligences, à prévenir le crime, à créer des hommes; voici des admirables simples d'esprit qui pansent les plaies, qui soignent les maladies contagieuses, plus beaux, plus héroïques dans les chambres sans air, auprès des lits puants, que l'homme qui brave la mort dans l'affreuse gloire du champ de bataille; voici les domestiques qui nourrissent leurs maîtres, voici les marins, voici les sauveteurs, ceux qui se jettent à la tête des chevaux emportés, ceux qui passent à travers l'eau, à travers le feu.

Les héroïsmes défilent, les actions d'éclat s'accumulent, les grandeurs ignorées surgissent, et toujours l'académicien va son train ; il dit les hauts faits de la vertu, il célèbre la morale mise en action avec la voix d'un acteur qui récite un monologue; c'est plein de nuances, de mots soulignés; la voix de tête qui rit succède à la voix de poitrine qui s'indigne ; la physionomie exprime à une seconde d'intervalle la malice de l'homme bien disant qui parle à un auditoire de mondaines et la gravité d'un professeur qui déclame pour la France chrétienne, « la vraie, messieurs !... » Tout ce qui peut être dit de galant à une dame patronesse cohabite, dans une même phrase, avec les considérations les plus élevées et les plus ennuyeuses sur le malheur des temps et la décadence de l'esprit français! La vie discrète du pauvre hère amené en pleine lumière est racontée comme un scénario, agencée comme une pièce en quatre actes ; dans la série des jours monotones passés à élever des enfants et à soigner des malades, la « scène à faire » est mise en lumière; bien mieux, elle est faite comme si elle était attendue par M. Perrin ou par M. Koning; l'inépuisable charité devient productrice d'allusions, de finesses, d'épigrammes, de solennités et de mots de la fin. L'orateur tire des feux d'artifice dans les taudis et fait de la haute voltige autour des fenêtres à tabatières des mansardes.

Dans la salle, on se pâme, on s'extasie. Les ducs approuvent, et les dames ont des jolis rires. Il y avait longtemps qu'on ne s'était autant amusé.

Ce n'était pas là pourtant le plus intéressant. Et si les auditeurs avaient eu la liberté d'esprit nécessaire pour faire un rapprochement entre les prix de vertu célébrés par M. Pailleron et les prix de littérature distribués dans la même séance, ils auraient pu véritablement passer une assez bonne après-midi. Car entre autres prix longs à énumérer, il y a des prix Montyon pour la littérature. La séance annuelle de l'Académie est aussi bien consacrée aux lettres qu'on protège qu'à la vertu qu'on récompense. Mlle Clémentine Ryder, qui mendiait pour pouvoir venir en aide aux mendiants; la veuve Chicot, qui est devenue aveugle au chevet d'un malade atteint d'ophthalmie purulente, ont bien reçu, la première, 3,000 francs, et la seconde 1,500 francs. Mais il y a quatre prix Montyon, de 2,000 francs chacun, destinés aux ouvrages « les plus utiles aux mœurs » donnés à des messieurs qui ont étudié la situation des classes ouvrières et qui ont écrit des essais sur l'Education morale et civique! Et les *Lettres d'un dragon*, pour lesquelles il est remis 1,000 francs! et une dame auteur des *Lettres d'Isabelle* qui reçoit également 1,000 francs! et M. Antonin Lefèvre-Pontalis qui est lauréat, avec une histoire

(*) Voy. l'*Art moderne* 1882, p. 321; 1884, p. 101.

de Jean de Witt, et qui reçoit 1,500 francs! et M. l'abbé Théodore, avec une traduction de Cornélius Népos, qui reçoit 1,000 francs! et M. Vitu, avec un ouvrage sur le *Jargon du XV^e Siècle*, qui reçoit aussi 1,000 francs! et M. Mistral et M. Gustave Droz, qui se partagent le prix Vitet, de 6,250 francs! et M. Leconte de Lisle, qui reçoit le prix Jean Reynaud, de 10,000 francs!

Loin de nous la pensée de trouver à redire à ces distributions faites à des écrivains de grand talent et à des sous-académiciens. On exécute la pensée des donateurs; on fait bien. Mais, vraiment, que les discoureurs sur la vertu se bornent donc à lire une liste qui serait plus émouvante que leurs effets d'auteurs dramatiques. Ou bien, il nous sera impossible, après avoir écouté l'énumération faite par M. Pailleron des abcès, des plaies, des ulcères, soignés par cette extraordinaire dame Pecqueur, à laquelle il est alloué 1,500 francs, de songer sérieusement au prix de même valeur décerné à M. Antonin Lefèvre-Pontalis!

MUSIQUE

CONCERT DE L'ALHAMBRA

à l'occasion du 50^me anniversaire de l'Université.

M. Huberti a déjà exécuté quelques unes de ses compositions en public. Il reste, dit-on, méconnu ou inconnu. Nous le déplorons, mais la faute en est-elle exclusivement à ses auditeurs?

Il a eu dimanche l'occasion de se mettre en lumière. « Fiat Lux! » s'est il écrié, appliquant peut-être à sa propre personnalité le titre de sa cantate. La lumière n'a pas paru. Son poème symphonique a raté comme une simple allumette de la régie. A peine dans le brouillard des idées obscures ou gauchement présentées, quelques lueurs éclairant une partition lourde, ampoulée, diffuse, incohérente.

A quoi bon déguiser notre pensée? On a usé de circonlocutions et de subtilités pour élever autour des deux œuvres entendues dimanche un frêle échafaudage d'éloges qui ne résiste pas au vent d'une critique sincère. C'est un mauvais service à rendre à un artiste que de l'engager à persévérer dans une erreur. Et le genre emphatique adopté par le compositeur est une erreur, de même que le mal qu'il se donne pour dire en des mots barbares et prétentieux les choses les plus simples. Un « bonjour, Monsieur! » dans sa langue musicale, se traduirait par un accord dissonant accompagné d'un coup de cymbales.

Soyons vrais dans la critique, et sachons, s'il le faut, au risque d'ouvrir une plaie, siffler une maladresse, comme nous savons battre des mains à une réussite. Aux avis panachés, mi-vinaigre et mi-miel, nous préférons la franchise, dût-elle être brutale comme celle du baron Gros, qui, interrogé sur le mérite d'un jeune artiste dont on lui soumettait les essais, lui disait à brûle pourpoint : « Votre père, que fait-il? — Il est cordonnier. — Eh! bien, faites des souliers, mon garçon! »

Il paraît qu'en flamand le poème de *Fiat lux* est fort beau. Nous le croyons sans peine. Il est de Hiel. En français, les vers sont grotesques. Ce ne sont même pas des vers, c'est du charabia. En outre, ce poème est une cantate, c'est-à-dire qu'il appartient à un genre faux, bâtard, qui tient le milieu entre l'art dramatique et l'art littéraire, qui n'est ni l'un ni l'autre. Rien d'étonnant que le musicien s'époumonne vainement à en tirer quelque effet.

Nous tenons M. Huberti pour un musicien laborieux et convaincu. Son *Fiat lux* révèle un effort, un travail de longue haleine. Mais que le résultat récompense mal sa peine! A part le début, d'une couleur sombre, bien écrit, il n'y a vraiment rien à louer. Interminablement se déroulent des chœurs, coupés de récitatifs, séparés par de longs tremolos d'où émergent, par instants, de fanfarantes sonneries de cuivre. Les dissonances sont multipliées à plaisir, sans que le texte les justifie. Sur des pédales harmoniques prolongées, dirait-on, uniquement pour étonner l'auditeur (et le malheur est que cela l'agace visiblement sans le surprendre) l'auteur imagine des successions qui paraissent être greffées au hasard de la plume sur le sauvageon de sa modulation. C'est dur sans cause et ressemble plus à de l'inexpérience qu'à de la recherche de style. A travers le labyrinthe des chœurs à la cantonnade, des appels de trompettes, des sons d'orgue lointains (effet puéril quand on a le groupe des instruments à vent sous la main), on attend, jusqu'à la fin, un thème caractéristique, développé et s'épanouissant logiquement. On l'attend en vain.

Dans l'*Hymne à la science*, ce thème existe, c'est la phrase sur laquelle se termine l'œuvre, chantée presque entièrement à l'unisson par un chœur à quatre parties dont le compositeur ne veut ou ne sait tirer parti. Mais ce thème est banal. Il s'est vissé, du coup, dans le répertoire des étudiants qui assistaient à la solennité. On a trouvé dans ce fait un éloge à l'adresse du compositeur. Nous croyons que c'est une faiblesse de l'œuvre.

Puis, quel parti il y avait à tirer du *Gaudeamus igitur*, l'air patronymique de la jeunesse des universités, que M. Huberti présente au début de son hymne, avec timidité, et qui ne reparaît que vers la fin, maigrement, au lieu d'éclater de toute la splendeur de son rythme carré, original et incisif!

Brahms a introduit des chansons d'étudiants dans son *Ouverture académique*. Elles sonnent haut et clair les ripailles joyeuses, les grandes lampées, les assemblées solennelles de la corporation, toute la vie des cités universitaires. M. Huberti n'a jamais été étudiant. Du moins sa musique le fait croire.

Il ne nous reste qu'à parler des solistes, et heureusement nous n'avons à leur adresser que des éloges. Tant dans les soli de la cantate de M. Huberti que dans les œuvres qu'ils chantèrent ensuite, M^lle Antonia Kufferath et M. Blauwaert se sont montrés artistes de grand style.

M^lle Kufferath a interprété *Loreley*, de Liszt, d'une voix caressante et chaude, donnant à la légendaire héroïne du Rhin la poésie pénétrante que Heine a si bien exprimée dans ses vers. Art senti, tout de cœur, qui a valu à l'artiste une chaleureuse ovation. M. Blauwaert n'a pas eu moins de succès dans un air du *Défi de Pan et de Phébus*, de Bach, toujours bissé à Paris quand il le chante. Quant à M. Jenö Hubay, il a, une fois de plus, émerveillé l'auditoire par la souplesse d'un jeu où le mécanisme, la pureté de son et le sentiment s'unissent pour former un ensemble irréprochable. Une *Scène de la Czarda*, fantaisie de sa composition, combien difficile! sur des motifs tziganes, jouée pour la première fois, a surtout soulevé l'enthousiasme, éclatant, à chaque instant, en *bans, bibans* et *tribans au galop*, mode d'applaudissements universitaire qui a eu, lui aussi, son petit succès.

En réponse au point d'interrogation relatif à l'existence de l'*Union instrumentale* que contenait notre dernière Chronique musicale, le président de cette excellente association artistique. M. Gustave Kefer, nous écrit que l'*Union* existe toujours, qu'elle travaille ferme et n'attend que l'occasion de se produire.

Dont acte.

CONCERT SARASATE

La soirée musicale donnée au *Cercle artistique* par Sarasate — par Monsieur de Sarasate, respectons le programme — avait attiré tout le groupe des admirateurs de ce merveilleux maître de l'archet, qui, mérite rare, réunit à une virtuosité accomplie les plus sérieuses qualités de style. Un *Rondo*, de Schubert, le *Concertstück*, de Saint-Saëns, du Swendsen, du Brahms, ont été tour à tour pour

lui l'occasion de triomphes nouveaux à ajouter à la liste de ses succès.

La partie de piano du rondo était jouée par Mme Berthe Marx, qui a interprété ensuite un caprice de Saint-Saëns sur le ballet d'*Alceste*, ce qui a fait tressaillir d'aise les fidèles de la religion conservatoriste, puis diverses pièces de Rameau, de Chopin, de Mendelssohn et de Liszt. Mme Marx a réalisé des progrès. Elle joue bien les œuvres qui exigent de la délicatesse et de l'agilité, tels que ce *Scherzo* de Mendelssohn qu'elle substitua, à la valse de Chopin annoncée. Mais dans les passages qui réclament de la force et de l'ampleur, elle ne produit qu'une sonorité sèche et sans charme.

Mlle de Saint-Moulin ajoutait à ce programme attrayant les séductions de son magnifique contralto, l'une des voix les plus belles, les plus riches en promesses que puisse souhaiter une artiste. Quoiqu'elle éclate principalement dans les registres graves, elle se prête aux vocalises, ce qui n'est pas fréquent. Mais si l'organe est hors de pair, la méthode que suit la jeune cantatrice laisse absolument à désirer. Notre correspondant d'Anvers l'avait fait observer lors du concert où Mlle de Saint-Moulin chanta des œuvres de Gluck et de Wagner. Nous avons été frappé, à l'audition du *Cercle artistique*, de la justesse de cette remarque. Ni l'air de *Sémiramide* (triste choix d'ailleurs), ni l'air de *Mitiane*, ni surtout les deux *lieder* de Schubert n'ont reçu l'interprétation qu'il fallait leur donner. Par des exagérations constantes, des ralentissements de mouvements, l'introduction d'accents que ne motivaient ni la prononciation, ni le sens musical de la phrase, l'artiste a dénaturé le caractère des morceaux qu'elle a fait entendre. Nous avons trop de confiance dans l'avenir artistique de la jeune fille pour lui ménager la vérité. Il importe que, dès à présent, elle réforme un style incorrect et une interprétation défectueuse. A Louvain, dans le *Freyhir* de Mathieu, livrée à sa nature, elle avait intelligemment tenu sa partie. Dans les morceaux d'étude chantés au *Cercle*, presque tout est critiquable. C'est donc que l'influence sous laquelle est placée la débutante lui est défavorable. Nous le lui disons en toute franchise, certains qu'elle comprendra que son intérêt seul nous dicte cette appréciation.

THÉATRES

THÉATRE DE LA MONNAIE. — Voici la distribution des *Maîtres chanteurs*, qui sont à l'étude : *Walter*, M. Jourdain; *David*, M. Delaquerrière; *Hans Sachs*, M. Seguin; *Bekmesser*, M. Soulacroix; *Eva*, Mme Caron; *Magdelena*, Mlle Deschamps.

Voici celle des principaux rôles de *Norma*, dont la reprise, qu'on prépare avec les plus grands soins, aura lieu très prochainement : *Pollion*, M. Jourdain; *Orovèse*, M. Gresse; *Norma*, Mme Caron; *Adalgise*, Mlle Hamann.

THÉATRE MOLIÈRE. — Mme Pasca est l'une des grandes comédiennes de l'époque. Elle garde le respect des traditions, joue avec un art soutenu, tour à tour tragique et simple. Elle a le geste sobre, la voix mordante. Son succès dans *Séraphine* a été très grand et c'est pour le théâtre Molière une bonne fortune que d'avoir engagé cette artiste de race qui donne à l'émouvante pièce de Sardou un relief extraordinaire.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — On prépare l'*Etudiant pauvre*, de Millöcker, l'un des plus grands succès des théâtres d'opérettes allemands. En attendant on fait relâche, *pour fugue de M. Briant*, annonce, sur les affiches, l'originale directrice.

MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS

ANVERS. — Exposition universelle. Mai à octobre 1885. Le nombre total des ouvrages que les artistes *belges* sont admis à exposer est limité à 700 pour la peinture; 100 pour le dessin, le pastel, l'aquarelle et la miniature; 100 pour la sculpture; 50 pour l'architecture et 50 pour la gravure et la lithographie.

L'admission des œuvres des artistes belges sera prononcée par un jury de trente-trois membres, dont seize seront désignés par la commission administrative de la Société. Ce jury, nommé par arrêté royal, sera présidé par le commissaire spécial du gouvernement près l'exposition universelle des beaux-arts.

BRISTOL. — Exposition des produits des industries féminines en janvier 1885. Seront particulièrement représentés la peinture en tous genres, la sculpture, la gravure sur bois, sur métaux, sur pierres précieuses, les dessins, etc.

BRUXELLES. — Neuvième exposition de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Ouverture le 24 décembre 1884.

BRUXELLES. — Deuxième exposition des *XX*. (Limitée aux membres du Cercle et aux artistes spécialement invités). Février 1885.

BRUXELLES. — Troisième exposition de *Blanc et Noir* de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Mai 1885.

BRUXELLES. — Exposition historique de gravure, par le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*. Mai 1885.

GLASCOW. — Institut des Beaux-Arts (24e exposition). Ouverture 3 février 1885. — Fermeture fin d'avril. S'adresser à M. Robert Walker, secrétaire de l'Institut, à Glascow.

LONDRES. — Exposition internationale d'instruments de musique (2me division de l'exposition d'invention et d'instruments de musique). Ouverture en mai 1885, à South-Kensington. Cette deuxième division comporte trois groupes : 1° *Instruments de musique construits ou en usage depuis* 1800; 2° *gravure et impression de la musique*; 3° *collections historiques*.

Les récompenses consisteront en médailles d'or, d'argent et de bronze, ainsi qu'en diplômes d'honneur.

L'emplacement est mis gratuitement à la disposition des exposants Toutes les autres dépenses sont à leur charge.

Adresser les demandes d'urgence à M. le secrétaire de l'Exposition internationale d'inventions, South Kensington, London, S. W.

NOUVELLE-ORLÉANS — 1er décembre 1884 au 31 mai 1885 (siège du comité, 32, rue Lepeletier).

NUREMBERG. — Exposition internationale d'orfèvrerie, de joaillerie, de bronzes, etc. Du 15 juin au 30 septembre 1885.

PAU. — *Société des Amis des arts*. Du 15 janvier au 15 mars 1885. Chaque artiste ne peut exposer que *deux* œuvres. Dernier délai d'envoi : 20 décembre 1884.

LA HAYE. — Concours pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius.

MONTÉVIDÉO. — Concours pour la statue du général Artigas (international). S'adresser à la légation de l'Uruguay, 4, rue Logelbach, à Paris.

RICHEMONT. — Concours pour un monument à Robert Lee, jusqu'au 1er mai 1885.

VIENNE. — Concours pour l'érection d'un monument à Mozart.

La *Société philharmonique* de Londres ouvre un concours international pour la composition d'une Ouverture de concert à grand orchestre. Le prix est de 20 guinées (500 francs). Pour connaître les conditions du concours, écrire à l'adresse suivante : *Francesco Berger, Esq., Honorary Secretary of the Philharmonic Society*, 6, *York Street, Portman Square, London*.

Petite chronique

Manifestation Van Hasselt. -- La circulaire suivante a été adressée cette semaine à un groupe d'artistes et de gens de lettres :

« Les Jeune-Belgique et leurs amis ont pris l'initiative d'un hommage à rendre à la mémoire du poète André Van Hasselt.

C'est dimanche prochain, 30 novembre, qu'on célèbre le dixième anniversaire de sa mort.

A cette occasion, nous vous prions de vous joindre à nous pour déposer sur sa tombe une palme de souvenir.

Réunion au cimetière de Laeken, à 3 heures. »

Georges Eekhoud, Albert Giraud, Octave Maus, Georges Rodenbach, Max Waller.

Les *XX* viennent de remporter une brillante victoire. Deux des membres de ce groupe batailleur se sont présentés au concours Godecharle, l'un. Paul Dubois, dans la section de sculpture, l'autre, Guillaume Van Strydonck, dans la section de peinture.

Ils ont l'un et l'autre remporté le prix.

Le jury était composé pour la sculpture de MM. De Groot, Drion et Fraikin; pour la peinture, de MM. Cluysenaar, Mellery et Tytgadt.

Paul Dubois avait présenté au concours *Hippomène vainqueur d'Atalante;* Guillaume Van Strydonck, un tryptique intitulé *Tobie.*

On sait l'importance de ce prix, chaudement disputé par la jeunesse artistique. Chaque lauréat reçoit, pendant trois années consécutives, une bourse de quatre mille francs pour se perfectionner dans son art à l'étranger.

Le résultat du concours Godecharle a été, dans les ateliers, l'événement de la semaine. On a fait fête aux lauréats, dont la personnalité est sympathique à tous.

On représentera demain, 1er décembre, au théâtre de Verviers, *le Saxe,* comédie en un acte de M. Francis Nautet, l'un des écrivains de la Jeune Belgique, qui dirigea naguère à Verviers un journal artistique de combat, le *Do Mi Sol.* Il est question de représenter *le Saxe* sur l'une des scènes bruxelloises.

Le *Moniteur* a publié cette semaine une série d'arrêtés royaux, datés du 22 novembre courant, contenant des promotions et nominations d'artistes dans l'ordre de Léopold.

Sont nommés commandeurs : les peintres F. Bossuet et P.-J.Claeys. Officier : M. A. Markelbach, peintre. Chevaliers : MM. Ch. Brunin, sculpteur, Ev. Carpentier, Fr. Courtens, F. Cogen, J. de Lalaing, peintres, et Edm. C. Serrure, architecte provincial.

Nous ne chicanerons pas sur le choix qui a été fait. Mais l'une de ces nominations est trop plaisante pour que nous ne la relevions pas. C'est celle de M. Serrure, architecte de St-Nicolas. Les choses exposées par ce Monsieur sont innommables. Au Salon précédent, ce même architecte avait envoyé tout aussi mauvais. — Malgré cela, et sur la proposition de M. Balat, assure-t-on, le jury a voté pour M. Serrure une médaille d'or spéciale et supplémentaire. Il est entendu que croix et médailles manquent très souvent le but, mais ici la farce dépasse toute mesure. L'influence de M. Balat est néfaste; n'est-ce pas lui encore qui, lors du concours de l'Académie pour un projet de tunnel dans les Alpes, fit décerner la palme au concurrent qui avait trouvé cette folle idée d'approprier *une façade de temple grec* comme entrée de tunnel?

Les deux revues nouvelles dont nous avons annoncé l'apparition ont fait leur entrée dans le monde. La *Société Nouvelle,* éditée par Ferdinand Larcier, est, au point de vue typographique, très soignée. Elle paraît en livraisons de 72 pages, sur beau papier, dans une pimpante couverture verte, — la couleur de l'espérance. Nous en avons déjà donné le sommaire. On trouvera dans notre supplément les détails relatifs à l'abonnement, etc.

La Bazoche a 60 pages. Elle est éditée par Moens, et si certains détails d'impression laissent à désirer, l'ensemble n'est pas mal. La couverture est ornée d'un clerc de bazoche moyen-âgeux, lanterne en main et épée au côté. Elle se présente au lecteur en disant : *Mon école? La vie. Mon programme? N'en point avoir. Ce que je suis? Rien encore. Ce que je veux être? Quelque chose. Y parviendrai-je?* Pourquoi pas?

Voici le sommaire du premier numéro : *Sonnets lointains,* Edmond Picard. — *Joseph Stevens,* Camille Lemonnier. — *La mère,* Catulle Mendès. — *Remords légers,* Emile Michelet. — *Louise Célin,* Jules Destrée. — *La coupe,* Rodolphe Darzens. — *La Nyctalope,* conte, Stuart Merrill. — *Mystère,* Stanislas de Gaita. — *Les balayeurs,* Jean Ajalbert. — *Fou!...* Maurice Erison. -- *Eden de poètes,* André Fontainas. — *La grâce de Dieu,* H. de Tombeur. — *Rimes minuscules : Consolatrice,* P. Berlier. — *Contes de l'atelier : le vitriol,* Luc Malper. — *Novembre bruxellois,* Théo Hannon. — *Jan Van Beers,* J. Champal. — Musique, Peter Dyl, etc.

Abonnement : Belgique, 4 francs. — Union postale, 5 francs. Administration : Galerie Bortier, 7, Bruxelles.

Sommaire de la *Jeune Belgique,* 1er décembre 1884. — *La Jeune Belgique.* — *Les Moines,* Emile Verhaeren. — *Greta Friedmann* (fin), Max Waller. — Vers, Georges Khnopff. — Chronique artistique, G. de Graef. — Chronique littéraire, Albert Giraud. — Memento, Nemo.

Le 3e concert de l'Association des Artistes musiciens aura lieu, sous la direction et avec le concours de M. Saint-Saëns,, le samedi 13 décembre prochain.

L'orchestre exécutera la Symphonie en *la* mineur de Saint-Saëns et sa *Danse macabre;* M. Jacobs, professeur au Conservatoire, exécutera son Concerto pour violoncelle et M. Saint-Saëns jouera sa *Rhapsodie d'Auvergne* pour piano. Un air d'*Etienne Marcel* et un air d'*Henri VIII* figureront au programme. On n'entendra dans cette fête musicale que des œuvres de M. Saint-Saëns.

On parle aussi, dit le *Guide musical,* mais ce n'est encore qu'un projet, d'un concert (le 4e) qui serait entièrement consacré à J. Brahms, le chef de l'école allemande. M. Brahms viendrait diriger ce concert et il donnerait ensuite une soirée au *Cercle artistique et littéraire* Mais, répétons-le, ce n'est encore qu'un projet.

On lit dans le *Courrier de l'Art :*

Un important don anonyme vient d'être fait au musée communal de Bruxelles, comme témoignage d'admiration pour le courage civique déployé par le bourgmestre, M. Charles Buls, le vaillant champion des libertés municipales, l'infatigable propagateur et défenseur de l'instruction publique. Il s'agit du magistral et terrible fusain d'Emile Bayard : *Sedan,* inspiré à l'artiste par cette strophe vengeresse de Victor Hugo :

> Réveille-toi, Moscou, Waterloo, Sainte Hélène,
> L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine
> Sur son lit accoudée à ton dernier moment,
> Sire, cela n'est rien. Voici le châtiment!

Le musée communal est actuellement divisé en deux parties ; les

tableaux et dessins se trouvent à l'Académie des Beaux-arts, près de la gare du Midi, tandis que les sculptures et les antiquités intéressantes trouvées dans les démolitions de vieilles maisons ont été réunies à l'ancien Marché du Parc.

Les candidats au fauteuil laissé vacant, dans la section de musique de l'Académie des Beaux-arts de France, par la mort de Victor Massé, sont au nombre de cinq : MM. Félix Clément, Léo Delibes, Ernest Guiraud, Victorin Joncières et Edmond Lalo. C'est le 6 décembre qu'on procédera à l'élection du nouvel académicien.

Mme Duvivier est engagée au théâtre Apollo, le grand théâtre lyrique de Rome. Elle doit y faire ses débuts dans *Lohengrin*.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE

à la librairie FERD. LARCIER, 10, rue des Minimes, à Bruxelles

MON ONCLE

LE JURISCONSULTE

PAR

EDMOND PICARD

AVOCAT A LA COUR DE CASSATION

Un volume in-octavo, impression de luxe sur papier de Hollande, avec un portrait gravé par Aubry et une illustration par Mellery.

Prix : 3 fr. 50

Cet ouvrage forme la suite des *Scènes de la vie judiciaire*.
Les volumes antérieurement parus sont :
Le Paradoxe sur l'avocat. — La Force Roussel. — L'amiral.

Il a été tiré vingt-cinq exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés qui sont mis en vente au prix de **10 francs.**

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique

3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 49. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 7 DÉCEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

NOS ARTISTES MÉCONNUS. ANDRÉ VAN HASSELT. Deuxième article. — HOMMAGE A ANDRÉ VAN HASSELT. — LA LITTÉRATURE ET LA VERTU. — A L'ESSOR. — LIVRES NOUVEAUX. *Au siècle dernier*, par Henry Fouquier. — THÉATRES. Théâtre de la Monnaie. *Norma*. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *La pièce aux cent florins*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

NOS ARTISTES MÉCONNUS

ANDRÉ VAN HASSELT

Sa vie et ses travaux, étude par L. ALVIN. — Bruxelles, C. Muquardt, 1877, 1 vol. petit in-8° de 392 pages.

Deuxième article.

Durant le séjour qu'il avait fait à Paris, aux mois de mai et juin 1830, André était entré en relations avec les principaux maîtres de l'école romantique qui étaient alors dans toute la faveur du prosélytisme. La fréquentation de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, d'Emile Deschamps l'avait confirmé dans les doctrines auxquelles la lecture des *Odes et ballades* et des *Orientales* l'avait récemment converti. Ses relations avec ces poètes français s'étaient poursuivies par correspondance, et lorsque le coup d'état amena Victor Hugo à Bruxelles, elles prirent avec ce dernier un caractère plus intime.

Le poète belge avait même, à l'arrivée du proscrit, aidé son confrère à meubler l'espèce de halle où le tribun recevait ses coreligionnaires politiques, dans une maison de la Grand'place « Vous me comblez, monsieur et cher confrère, lui écrivait à ce sujet le proscrit, je devrais même dire, vous me meublez. Vous m'envoyez un canapé à Bruxelles, à moi qui ne pourrais même pas vous donner un fauteuil à Paris. » Cette affection mutuelle dura quelque temps encore; elle s'épanchait dans des lettres dont la dernière est du mois de mai 1853.

Un autre écrivain français, célèbre aussi, mais suivant une voie toute différente de celle où s'était engagé l'auteur des *Châtiments*, Alexandre Dumas père, fit, vers la même époque, un assez long séjour chez nous. Il se lia aussi d'amitié avec Van Hasselt. L'érudition d'André venait souvent en aide au romancier français. Celui-ci a raconté, d'une manière charmante, dans la *Revue de Paris*, l'anecdote de ce traducteur en cinq langues qu'il avait employé sans le savoir, sur la recommandation de Charles Hen, qu'il croyait être cinq personnes différentes que Hen avait promis de lui amener ensemble, et qui étaient toutes l'unique Van Hasselt. « Il me pria, dit-il, de ne pas garder rancune à son ami le Flamand, à son ami le Germain, à son ami le Grec, à son ami l'Espagnol et à son ami le Scandinave, de n'être pas venus la veille, les cinq traducteurs et l'auteur des poèmes, que je venais de lire, ne formant à eux six qu'une seule et même personne, qui se résumait dans André Van Hasselt. Je me contentai de dire : Comment un homme si savant fait-il de si beaux vers? »

Les relations de Van Hasselt avec Alexandre Dumas

se sont toujours maintenues dans les termes les plus affectueux. Il n'en fut pas de même avec Victor Hugo. Et voici à quelle occasion les deux poètes se trouvèrent brouillés.

Le dédain que le pouvoir avait montré jusque là à l'égard de ses mêmes mérites avait vivement choqué Dumas qui, croyant faire plaisir à son ami, se permit d'user de certaines influences pour lui faire rendre, en France, une justice qu'on lui refusait en Belgique. Ne se piquant d'aucun rigorisme, particulièrement en politique, l'auteur des *Trois Mousquetaires*, s'accommodait assez bien des puissances du jour et avait ses grandes entrées auprès de personnages haut placés. Il crut pouvoir user de ces avantages en faveur de son nouvel ami, fit tenir à une altesse impériale un exemplaire des poésies de Van Hasselt et lui parla avec une grande chaleur des mérites de l'auteur de ce recueil.

L'*Emancipation* publia un beau matin la nouvelle suivante : Nous apprenons que S. M. l'Empereur des Français vient de décerner la décoration de la Légion d'honneur à un des écrivains belges les plus féconds et les plus distingués, M. A. Van Hasselt. » Aussitôt *La Nation* répondit : « S'il était vrai que M. Van Hasselt acceptât un grade dans l'ordre étranger où brillent les Méry, les Cassagnac et les Véron, ce serait à la fois comme réparation par M. Bonaparte, et comme vengeance de la part du poète exclu de l'ordre belge où brillent les Juste, etc. Nous ne croirons point, sans que lui-même l'atteste publiquement, que, parce que le gouvernement de son pays n'a pas rempli envers son talent ce qui est un devoir là où le talent, paraît-il, n'existe qu'avec une marque ponceau à la boutonnière, l'écrivain méconnu reconnaisse au gouvernement qui a proscrit les écrivains et les poètes, le droit de lui mettre sur le cœur la croix qui décore M. Méry. »

Lorsque l'on sut que Van Hasselt n'avait point refusé une distinction qu'il n'avait point sollicitée et qu'il devait au zèle et à la reconnaissance de Dumas, ce fut, dans la presse démocratique, un concert où perçait la jalousie de confrères saisissant avec empressement l'occasion de se venger de la supériorité d'un rival. Connaissant les rapports d'amitié qui existaient entre André et Victor Hugo, on s'étudia à susciter la zizanie entre eux. On n'y réussit que trop. A partir de ce moment, leurs relations furent rompues.

On essaya à Bruxelles de tous les moyens pour empêcher Van Hasselt d'accepter. Une députation d'écrivains, particulièrement hostiles au régime que subissait alors la France, se rendit à son domicile pour le déterminer à un refus.

Van Hasselt persista. Ne pouvant rien sur lui, on agit sur le pouvoir. Il existait un arrêté, tombé en désuétude, en vertu duquel un accord préalable entre les gouvernements devait avoir lieu avant de décorer un sujet étranger. On rappela au cabinet belge que cette formalité n'avait pas été remplie. Le Ministre des affaires étrangères, cédant à cette pression, lança une circulaire pour le rappeler. On conçoit les ennuis que tout cet acharnement dut causer à Van Hasselt. Aussi ne se décida-t-il qu'au mois de février de l'année suivante à solliciter l'autorisation requise.

Arrivons à un autre incident.

En rendant compte des obsèques d'André Van Hasselt, plusieurs journaux ont avancé que cet écrivain avait obtenu un des prix quinquennaux de littérature française. S'il est exact de dire qu'il a mérité ce prix, il est tout aussi vrai d'ajouter qu'il lui a été refusé. Lorsque, plus tard, quand tous nos contemporains ayant disparu de la scène, on s'occupera de cette page de notre histoire littéraire, on aura de la peine à comprendre comment le régime de ces prix a pu fournir une carrière de six lustres, du vivant de Van Hasselt, sans qu'il se rencontrât, dans les jurys, une majorité pour décerner cette récompense à un tel écrivain.

Van Hasselt fut pendant cinq périodes consécutives mis en parallèle avec les autres poètes belges. Il fut constamment vaincu.

On sait que les prix quinquennaux ont été institués lors de la réorganisation de l'académie. La première période devait prendre fin avec l'année 1852. Elle commençait, par conséquent, treize ans après la publication des *Primevères*. Pour que Van Hasselt pût être admis au concours, il fallait qu'il eût publié un ouvrage nouveau dans le cours de la période quinquennale commençant après 1847. Il se mit donc en devoir de rassembler les poésies qu'il avait produites depuis l'emission de son premier recueil. Le volume nouveau parut en 1852, sous le titre de *Poésies d'André Van Hasselt*, in-18 de 360 pages. On y trouve soixante-deux odes dont dix-huit seulement sont empruntées au même recueil, vingt sonnets, trois épîtres à Antoine Wiertz et enfin deux fragments du 1er et du 2e chant des *Quatre incarnations du Christ*.

Le jury jugea devoir partager le prix entre deux prosateurs, MM. A. Baron et Moke, et un poète récemment décédé, Th. Weustenraad, écrivain plus énergique qu'élégant, l'auteur de deux morceaux qui ont eu un grand succès, le *Remorqueur* et *le Haut-fourneau*.

On ne sera pas surpris qu'André ne souscrivit point à cette condamnation et que dans la préface du volume qu'il publia à la fin de la période quinquennale suivante, il s'exprime avec peu de ménagement à l'égard de ses juges. Il entra de nouveau en lice, bien armé. Le volume des *Nouvelles poésies*, qui parut en 1857, ne le cédait point à ses devanciers. Quarante odes nouvelles, sept ballades, trois paraboles, un nouveau fragment du poème des *Quatres incarnations*, plus le

2e acte d'un drame en vers, *les Barons des Orcades,* et enfin vingt trois études rythmiques, première série d'une œuvre tout à fait originale dont il poursuivit le développement jusqu'à son dernier jour. Le jury était ainsi composé; Le baron de Gerlache, président; Alvin, vice-président; Eugène Van Bemmel, professeur à l'université de Bruxelles, secrétaire, Grandgagnage, membre de l'Académie, Fuerisson, professeur à l'université de Gand, Hallard, professeur à l'université de Louvain, F. Van Hulst, agrégé à l'universitc de Liège, membres.

Le prix quinquennal de littérature française n'ayant point été décerné en 1858, le jury du concours suivant eut à examiner tous les ouvrages publiés dans une période décennale de 1852 à 1862.

Van Hasselt avait publié, à la fin de 1862, un volume intitulé *Poèmes, paraboles, odes et études.* Ce volume contient, dans la section des *poèmes,* le beau morceau sur l'établissement des chemins de fer en Belgique; les deux discours en vers lus à la séance publique annuelle de l'Académie (classe des beaux-arts) en 1861 et 1862, la *Mission de l'artiste* et *le But de l'art;* le charmant *Poème des roses;* une épître aux éditeurs des œuvres d'un poète mort tout jeune, Julien Chamard, et enfin quatre grands fragments du poème épique qui ne devait voir le jour, dans son entier, qu'en 1867, pour la quatrième période quinquennale.

Ce volume contient encore onze paraboles, genre qu'André a transporté avec bonheur dans notre littérature nationale, sept odes seulement et quarante-cinq nouvelles études rythmiques. L'auteur ne fut pas plus heureux cette fois qu'aux deux concours précédents. Le jury crut cependant ne pas pouvoir lui refuser une mention honorable.

Ce nouvel échec, quoiqu'il lui fût très sensible, ne découragea pas le poète; et, lorsque arriva le terme de la quatrième période, en décembre 1867, il se présentait de nouveau dans la lice, et cette fois sa *Lusiade* en main. *Les quatre incarnations du Christ,* ce poème qu'il n'avait encore fait connaître que par fragments, se présente achevé devant le public. Le volume était complété par soixante-sept nouvelles études rythmiques.

Van Hasselt ne faisait rien pour se rendre ses juges favorables; il se livrait à des provocations qui, pour être des représailles, n'en sont pas moins imprudentes. On ne doit guère espérer se concilier la bienveillance des jurés, en leur décochant des traits tels que ceux que l'on trouve dans la préface des *Nouvelles poésies.*

Il a fallu que le poète bût le calice jusqu'à la lie avant de mourir.

La cinquième période s'achevait en décembre 1872. Dans cet intervalle, Van Hasselt avait donné une nouvelle édition des *Quatre incarnations,* et y avait joint cinq poèmes : *les Masques noirs,* le *Dernier chant de Bobèche, les Corbeaux de Chèvremont, la Caverne de Frédéric Barberousse* et le *Carreau de vitre.* Deux autres volumes avaient encore paru à la librairie pendant l'année 1872, *le Livre des Ballades* et *le Livre des paraboles.*

Le jury s'est à peine occupé de ces publications. Dès le début de ses travaux, il décida que la poésie ayant obtenu le prix dans les deux périodes précédentes, c'était le tour de la prose. André Van Hasselt se trouva de la sorte évincé sans qu'il eût le droit de se plaindre.

HOMMAGE A ANDRÉ VAN HASSELT

Les journaux quotidiens ont relaté la cérémonie, touchante et digne, qu'ont organisée au cimetière de Laeken, dimanche dernier, les Jeune-Belgique, en commémoration du dixième anniversaire de la mort du poète Van Hasselt. Tous ont loué la réserve avec laquelle a été célébré cet anniversaire : la famille seule et quelques amis fidèles avaient été conviés à se joindre au groupe de la *Jeune Belgique* et des représentants des revues qui, avec elle, admirent et défendent l'artiste mort : l'*Art moderne,* la *Société nouvelle,* la *Basoche,* etc.

Un seul chroniqueur a trouvé bon de faire quelques cabrioles devant la tombe dont tous avaient respecté la religion. — Quand passe un convoi funèbre, et qu'on se découvre, il y a parfois un « esprit fort » qui garde son chapeau sur la tête et refuse de s'associer à l'hommage rendu. C'est une simple grossièreté, qui, d'ailleurs, ne fait de tort à personne, si ce n'est à celui qui l'a commise.

Le chroniqueur en question a tenu à garder son chapeau. Qu'il le conserve. Il n'est pas assez haut pour que l'ombre en soit projetée bien loin.

Voici les paroles prononcées, au nom des assistants, par Georges Rodenbach et écoutées dans un solennel silence :

Messieurs, il y a aujourd'hui dix ans qu'on a couché ici dans la terre le plus grand de nos anciens poètes.

Nous avons pensé que c'était chose touchante et glorieuse de venir en ce jour attacher sur son monument funèbre une palme de souvenir.

Quoi qu'on en ait dit, nous avons eu toujours pour première tâche de glorifier nos initiateurs et nos aînés.

Car si nous tenons un drapeau de guerre, nous savons aussi le voiler d'un crêpe et l'incliner sur les tombes.

C'est ainsi qu'après avoir bataillé pour la gloire vivante de Lemonnier, nous venons maintenant fleurir la gloire morte de Van Hasselt.

Vous qui l'avez lu, aimé ou connu, vous savez combien c'était un vrai artiste.

Quelle flamme dans ses *Odes,* dans ses *Quatre incarnations du Christ!* quelle harmonie, quelles fortes images allumant de leurs fanaux rouges les lignes parallèles de ses belles strophes lyriques!

Tous les meilleurs écrivains du romantisme : Sainte-Beuve, Dechamps, Dumas, le grand Hugo lui-même l'appréciaient et correspondaient familièrement avec lui.

Ici, au contraire, André Van Hasselt, qui travaillait seul, fut toute sa vie attaqué, critiqué, nié, méconnu, presque obscur. Notre pays

n'a pas l'enthousiasme de ses artistes. Mais lui s'en consolait sans doute, car il dit quelque part :

Tous les vaillants soldats savent que les drapeaux
Déchirés par le fer — sont aussi les plus beaux!

Et puis il avait foi dans l'avenir — et voici qu'après dix ans la *Jeune Belgique*, qui ne l'a pas connu, arrive tout debout, toute spontanée, le saluer comme un de ses maîtres, et cette fois c'est pour lui la justice, la revanche, l'apothéose, la gloire, ce soleil des morts, comme a dit Balzac

Oh! quelle joie pour cette grande âme disparue si, dans l'au delà de la tombe, elle peut encore frissonner et sourire à l'hommage des vivants!

Quels regrets cependant de ne pouvoir lui décerner que des glorifications posthumes et des honneurs expiatoires. Mais cela c'est l'histoire éternelle des poètes.

On ne les croit quelque chose que quand ils ne sont plus rien.

Et le symbole en transparaît dans la fable d'Orphée, mis en pièces par les Bacchantes, mais dont la lyre émerge, sur la fuite des eaux, toujours fleurie et toujours chantante!

Elle subsiste, elle aussi, la lyre de Van Hasselt; regardez-la — elle est là qui survit, qui surnage sur des fleuves d'oubli. — Elle vibre encore et vous l'allez entendre, car nous avons pensé qu'au lieu de disperser ici de longues paroles vaines dans le vent, il était plus digne du grand poète de lire ici, devant vous, sur sa tombe, quelques-uns de ses durables vers.

Et Georges Rodenbach a lu l'une des plus belles pièces de Van Hasselt, l'*Ode à la cathédrale de Cologne*. Puis Georges Eekhoud a déposé au pied du monument où repose l'artiste, au milieu des fleurs, la palme en fer forgé, — délicat travail d'un artiste anversois, M. Wuyts, — qui perpétuera le souvenir de cette émouvante cérémonie.

LA LITTÉRATURE ET LA VERTU

Les bien pensants de la littérature ont tous été émus aux larmes par le discours sur la vertu lu l'autre jour à l'Académie, par M. Pailleron. Il a suffi au rapporteur de débuter par une de ces épigrammes contre le naturalisme comme sait en faire M. Boissier pour avoir immédiatement avec lui toute l'école, — puisque écoles il y a, — dont M. Georges Ohnet est le chef incontesté.

Après cela, tout a passé, jusqu'à cette affirmation que la vertu n'était compatible qu'avec la croyance en Dieu. A la bonne heure, s'est-on écrié, le voilà, le vrai réalisme, le vrai naturalisme. Enfin, voici quelqu'un qui ne calomnie pas son pays et son siècle, voici un écrivain qui ose dire que tous les hommes ne sont pas des Coupeau et des Saccard, que toutes les femmes ne sont pas des Germinie Lacerteux et des Sapho. C'est la revanche de la vertu, qui est proclamée aussi intéressante que le vice; c'est l'honnêteté reprenant le haut du pavé, c'est la réhabilitation de la nature humaine. Quelle bonne action! quelle intervention courageuse! Ah! le beau discours! il mériterait d'avoir cent représentations!

C'est ainsi qu'avec des indignations qui sentent l'huile et des affectations de dédain dans les allusions, le rapporteur académicien et les journalistes qui défendent la vertu comme une propriété s'appliquent à confondre des écrivains qui observent et qui pensent avec les milieux décrits, avec les êtres analysés. Un peu de la déconsidération attachée aux mauvaises passions et aux vices rejaillit sur les artistes et les philosophes qui mettent ces passions et ces vices en lumière. Soyez un maître de la plume, soyez un consciencieux, soyez un travailleur, aimez la vérité, épuisez-vous à écrire une page... n'importe, si vous vous attachez à montrer la vie triste, la vie humble, la vie abjecte, on vous dira que vous ne montrez que des âmes de boutiquiers ou de voyous, et vous ne ferez plus partie de la bonne compagnie. Et quand cela se sera passé une fois ainsi, rien n'y fera plus. Vous aurez beau objecter, vous, Goncourt, que si vous avez dans votre œuvre Germinie Lacerteux et la fille Elisa, vous avez aussi Rénée Mauperin, sœur Philomène, Charles Demailly, Coriolis, Mme Crescent, les Zemganno, Chérie; vous, Daudet, que vous n'avez pas seulement raconté Sapho, mais Jack, mais le docteur Rivals, mais Risler, et tant d'autres; vous, Zola, que Rougon, Lantier, Coupeau, Nana, ne sont pas les seuls personnages de vos romans, mais qu'on y trouve aussi Miette et Silvère, Florent et Gouget, et ces deux exquises filles de vos derniers livres, Denise et Pauline, vous aurez beau dire, tous, vous resterez, pour les pédants de l'Académie et les critiques de mauvaise foi, les complaisants de la prostitution et de l'ivrognerie, de toutes les pourritures et de toutes les névroses; on vous appellera vidangeurs, zingueurs et cocodès.

Le vrai, c'est qu'il y a encore lutte entre l'illusion et la vérité. Il y a encore des tenants de la phrase qui ment et de l'art qui trompe; on ferme les yeux pour ne pas voir, on fait le silence sur les plaies sociales et sur les fatalités naturelles, et on s'imagine que tout est bien, qu'on n'a qu'à se promener sur les boulevards, qu'à aller aux premières représentations, et qu'à dormir tranquille. Et pendant ce temps, ce qui ne doit pas être dit dans les livres est crié dans les journaux, dans les tribunaux, dans les assemblées politiques; les problèmes autour desquels il fallait chuchotter se posent partout, surgissent dans la famille, dans la rue, se dressent contre l'homme, envahissent la vie.

Que les écrivains qui ont l'ambition d'être des historiens exacts des idées, des passions, des mœurs de leur temps, laissent donc dire et continuent à mettre dans leurs livres les vertus et les vices qu'ils rencontreront à travers le monde; qu'ils ne cachent rien des tristesses physiologiques et des maladies de la misère; qu'ils se disent bien que la vérité est au dessus de tous les genres et de toutes les préférences, qu'elle seule vivra en dehors de toutes les étiquettes d'écoles.

GUSTAVE GEFFROY.

A L'ESSOR

L'*Essor* conviait avant-hier soir la Presse et quelques privilégiés à examiner une « longue série » — ainsi s'exprimait l'invitation — de dessins d'Am. Lynen, destinés à illustrer la légende des *Frères de la bonne trogne*, par Charles Decoster.

M. Lynen a déployé dans ces illustrations une verve, une imagination, une finesse des plus remarquables. Et c'est plaisir de retrouver, encadrés dans la fantaisie d'une ornementation capricieuse, Jan Blaeskaek, et Pieter Gans, et Wantje la Pucelle, et Josse Cartuyvels le Coquassier, et N. Claessens, le saint doyen d'Uccle, et tous les héros qui traversent si joyeusement les contes gras de l'écrivain qui a droit à un autel dans le Panthéon de nos *Artistes méconnus*. Un jour se lèvera pour lui le soleil

de la gloire. Dès à présent, l'œuvre de M. Lynen, qui sera, dit-on, exposée prochainement au *Cercle artistique*, remettra dans les mémoires le nom de Charles Decoster.

Ce sera pour le peintre un honneur d'avoir contribué à populariser ce pur artiste de la plume.

Son interprétation est fort belle et d'une grande originalité. Quelques-uns de ses dessins révèlent un artiste de premier ordre, profondément pénétré de la pensée du romancier qu'il traduit et l'exprimant avec une fidélité et un tact parfaits.

Livres nouveaux

Au siècle dernier, par Henry Fouquier. A Bruxelles, chez Kistemaeckers.

Un titre qui promet plus que le livre ne donne. Le cas n'est pas rare, il s'en faut.

L'auteur a réuni dans ce volume une série d'études littéraires écrites agréablement et d'un style alerte, mais au hasard des publications parues, sous la pression de la besogne courante. C'est le *Journal officiel* de France qui a eu la primeur de ces études ou, pour être plus exact, de ces articles.

Un journal officiel où l'on fait de la littérature! Cela dérange un peu toutes les idées reçues. Ce n'est pas néanmoins de la légende. Dans un avant-propos intéressant et qui sert de fil d'attache à la trame un peu mince du restant du volume, M. Fouquier nous explique le phénomène et comme quoi, dans un pays de république, il advint qu'un jour on tint compte de la république des lettres. Au lendemain du 16 mai, M. de Marcère, alors ministre, appela quelques littérateurs à la rédaction du journal du gouvernement. Ce ministre pensait que le *Journal officiel* pouvait, sans rien perdre de sa dignité, faire une part à la littérature et que l'Etat, qui subventionne les ténors et les peintres, devait donner à des lettrés une occasion de s'exercer à des travaux un peu différents de ceux que comporte le journalisme quotidien.

Il y a toutefois un mais. « Au bout de deux ans, une commission parlementaire, en veine de réformes, découvrit que l'immixtion de la littérature dans le *Journal officiel* avait un je ne sais quoi de sacrilège, et que les lettres, par leur simple voisinage, compromettaient la politique. Il était indécent de montrer le sein gracieux des muses aux hommes graves et importants qui vivaient « dans le sein » des commissions! Parler de Voltaire gênait M. X, et rappeler Chamfort inquiétait M. Z. On chassa du temple, brutalement, les vendeurs d'idées, d'études, de critiques, de souvenirs, de phrases. Nos petits napoléons de clochers eurent vite raison de cette poignée d'idéologues. La rédaction littéraire du *Journal officiel* fut dispersée ».

Mais M. Fouquier y trouve l'occasion d'étudier de plus près le XVIIIe siècle et, comme il dit, de pénétrer plus avant dans son histoire « charmante et triste ». Il a même remonté plus haut, car son volume débute par une étude sur le *Roman bourgeois* de Furetière. Ce dernier appartient sans conteste et pour le tout au XVIIIe siècle.

Quoi qu'il en soit, le livre, tel qu'il est, renferme plus d'une page agréable et que le lecteur prendra plaisir à lire. L'auteur nous apprend qu'il n'a publié ce livre que pressé par les sollicitations de ses amis. Peut être aurait-il pu ajouter : de son éditeur. Nos amis ont souvent trop d'amitié pour nous et trop d'indulgence; les éditeurs, eux, ne sont pas toujours retenus par les scrupules de l'écrivain. Mais, franchement, on ne peut pas souhaiter à qui se mêle d'écrire de n'avoir ni amis ni éditeurs. Cependant.....

Théatres

Théatre de la Monnaie. — **Norma.**

Dans l'argot pittoresque des ateliers, on appelle style *pompier* celui des œuvres faites à une époque où il était d'usage de faire monter sur la table à modèles des bonshommes coiffés d'un casque, armés d'une lance, avec, pour tout vêtement, un baudrier portant un glaive (on disait : un glaive). Les Grecs et les Romains avaient seuls le droit de paraître sur de la toile neuve, dans des cadres d'or. Seuls, ils pouvaient exprimer de la haine, de l'amour, de la pitié, de la colère en des pantomimes académiquement réglées, en des discours qui avaient un exorde et une péroraison.

Norma est en style *pompier*. C'est même un beau spécimen du genre. On ne peut qu'approuver le théâtre de la Monnaie de l'avoir remise en scène, afin de permettre au public d'apprécier les progrès que l'art a faits depuis.

Les assistants ont écouté avec curiosité. Ils ont ensuite applaudi les artistes qui ont bien voulu se prêter à cet ingénieux éloge des œuvres musicales modernes. Mme Caron, en particulier, a été l'objet des ovations les plus flatteuses. Elle qui naguère trouva des accents déchirants dans la mort d'Yseult, elle qui donna à la Walkyrie de M. Reyer un si admirable caractère tragique, elle qui incarne avec une suprême autorité la Salomé de M. Massenet, elle a chanté avec le plus grand sérieux les fioritures de Bellini. Il faut lui en savoir gré. Une autre artiste en eût fait une charge.

Il y avait peut-être un peu de coquetterie de la part de notre première chanteuse à en agir ainsi. Portant presque seule le fardeau de l'opéra, elle a tenu à montrer qu'elle avait les épaules robustes. Elle a regardé face à face les roulades, les arpèges et les trilles; elle les a vaincus. Maintenant que tout le monde sait qu'elle ne les redoute plus, nous pensons qu'elle ne désirera plus faire de démonstration nouvelle.

Mlle Hamann, dont la voix semble faite exprès pour ce genre de musique, a tenu sa partie avec talent. M. Jourdain a été quelconque dans le personnage de Pollion, et M. Gresse a chanté avec beaucoup d'ampleur le rôle d'Orovèse.

On a mis à l'étude un opéra-comique en deux actes qui vient d'obtenir à Paris beaucoup de succès, *Joli-Gilles*, paroles de Ch. Monselet, musique de Ferdinand Poise.

Voici la distribution des rôles :

Violette, Mlle Angèle Legault; *Sylvia*, Mlle Verheyden; *Mme Pantalon*, Mme Ismael; *Léandre*, M. Delaquerrière; *Gilles*, M. Soulacroix; *Pasquello*, M. Guérin; *M. Pantalon*, M. Chapuis; *Trivelin*, M. Dezy.

Théatre Molière. — Mme Pasca poursuit dans le *Roman parisien* le cours de ses succès. Les représentations de Mlle Jeanne Hading et de M. Damala sont reculées au 12 décembre.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — Mme Bernardi a repris le rôle de Mlle Lange dans la *Fille de Mme Angot*, que donne l'Alcazar en attendant l'*Etudiant pauvre*.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La pièce aux cent florins.

L'*Art moderne* a rendu compte (*) du curieux procès auquel a donné lieu l'achat de la célèbre gravure de Rembrandt dite *La pièce aux cent florins*, dont le sujet est : *Jésus guérissant les malades*.

Un graveur de mérite, M. Waltner, avait acquis cette eau-forte avec trois autres gravures du même maître, de MM. Bourdois et Cie.

La vente avait été consentie et acceptée verbalement, moyennant un prix stipulé de 3,000 francs, mais M. Waltner s'était refusé à payer cette somme, soutenant que les gravures qui lui avaient été vendues étaient d'une valeur bien inférieure au prix et qu'il y avait eu erreur, de sa part, sur la qualité substantielle de la chose vendue, parce que la gravure, *la Pièce aux cent florins*, n'était qu'un exemplaire du second état, contrairement à une mention mise en dehors de la gravure, et annonçant que cette gravure était du premier état.

MM. Bourdois et Cie soutenaient, au contraire, qu'il y avait eu marché ferme et débattu, et prix stipulé pour l'achat d'un corps certain, c'est-à-dire des gravures, eaux-fortes de Rembrandt, par eux offertes, et achetées par M. Waltner telles qu'elles lui avaient été présentées; que le prix même ne pouvait être aussi modique pour l'œuvre principale, « *la Pièce aux cent florins* », qu'à raison précisément de ce que l'exemplaire était du second et non du premier état, et, en conséquence, ils demandaient au Tribunal condamnation contre M. Waltner en paiement de la somme de 3,000 francs.

Le jugement avait accueilli favorablement la demande de MM. Bourdois et Cie.

La Cour d'appel de Paris, a, dans son audience du 15 novembre, confirmé cette décision dans les termes suivants :

« La Cour,

« Donne acte à Obers de ce qu'en sa qualité de syndic de la faillite du sieur Bourdois et de la société Bourdois et Cie intimés, il a déclaré reprendre l'instance pendante sur l'appel ;

« Et, au fond :

« Adoptant les motifs des premiers juges ;

« Et, considérant, en outre, que, dans les circonstances de la cause, la mention, mise au bas de la feuille blanche sur laquelle était appliquée l'estampe vendue à Waltner, n'a pu déterminer le consentement de ce dernier en lui donnant à croire faussement qu'il s'agissait d'une épreuve de premier état ;

« Considérant que la gravure dite : *la Pièce aux cent florins* est une œuvre classique dont l'histoire et les transformations sont très familières aux artistes ;

« Que Waltner n'ignorait point qu'il n'en existe en premier état que trois exemplaires connus, conservés dans les collections particulières, et que, si l'on venait en découvrir un autre, sa valeur, fût-il dépourvu de marge, serait très supérieure à 3,000 francs ;

« Considérant que les yeux de Waltner étaient trop exercés pour ne pas discerner tout d'abord les retouches qui caractérisent le deuxième état de cette gravure ;

« Que dans sa lettre du 10 février 1883, dont enregistrement a été ordonné par le jugement dont est appel, il exprime le « regret d'avoir acheté trop cher, » sans alléguer qu'il ait été trompé sur la substance de la chose vendue ;

« Met l'appellation à néant ;

« Ordonne que ce dont est appel sortira son plein et entier effet ;

« Condamne l'appelant à l'amende et aux dépens d'appel. »

(*) Voy. l'*Art moderne* 1884, p. 29.

MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS

ANVERS. — Exposition universelle. Mai à octobre 1885. Le nombre total des ouvrages que les artistes *belges* sont admis à exposer est limité à 700 pour la peinture; 100 pour le dessin, le pastel, l'aquarelle et la miniature; 100 pour la sculpture; 50 pour l'architecture et 50 pour la gravure et la lithographie.

L'admission des œuvres des artistes belges sera prononcée par un jury de trente-trois membres, dont seize seront désignés par la commission administrative de la Société. Ce jury, nommé par arrêté royal, sera présidé par le commissaire spécial du gouvernement près l'exposition universelle des beaux-arts.

BRISTOL. — Exposition des produits des industries féminines en janvier 1885. Seront particulièrement représentés la peinture en tous genres, la sculpture, la gravure sur bois, sur métaux, sur pierres précieuses, les dessins, etc.

BRUXELLES. — Neuvième exposition de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Ouverture le 24 décembre 1884.

BRUXELLES. — Deuxième exposition des *XX*. (Limitée aux membres du Cercle et aux artistes spécialement invités). Février 1885.

BRUXELLES. — Troisième exposition de *Blanc et Noir* de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Mai 1885.

BRUXELLES. — Exposition historique de gravure, par le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*. Mai 1885.

GLASCOW. — Institut des Beaux-Arts (24e exposition). Ouverture 3 février 1885. — Fermeture fin d'avril. S'adresser à M. Robert Walker, secrétaire de l'Institut, à Glascow.

LONDRES. — Exposition internationale d'instruments de musique (2me division de l'exposition d'invention et d'instruments de musique). Ouverture en mai 1885, à South Kensington. Cette deuxième division comporte trois groupes : 1° *Instruments de musique construits ou en usage depuis* 1800; 2° *gravure et impression de la musique ;* 3° *collections historiques*.

Les récompenses consisteront en médailles d'or, d'argent et de bronze, ainsi qu'en diplômes d'honneur.

L'emplacement est mis gratuitement à la disposition des exposants. Toutes les autres dépenses sont à leur charge.

Adresser les demandes d'urgence à M. le secrétaire de l'Exposition internationale d'inventions, South Kensington, London, S. W.

NOUVELLE-ORLÉANS. — 1er décembre 1884 au 31 mai 1885 (siège du comité, 32, rue Lepeletier).

NUREMBERG. — Exposition internationale d'orfèvrerie, de joaillerie, de bronzes, etc. Du 15 juin au 30 septembre 1885.

PAU. — *Société des Amis des arts*. Du 15 janvier au 15 mars 1885. Chaque artiste ne peut exposer que *deux* œuvres. Dernier délai d'envoi : 20 décembre 1884.

LA HAYE. — Concours pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius.

MONTÉVIDÉO. — Concours pour la statue du général Artigas (international). S'adresser à la légation de l'Uruguay, 4, rue Logelbach, à Paris.

RICHEMONT. — Concours pour un monument à Robert Lee, jusqu'au 1er mai 1885.

VIENNE. — Concours pour l'érection d'un monument à Mozart.

La *Société philharmonique* de Londres ouvre un concours international pour la composition d'une Ouverture de concert à grand orchestre. Le prix est de 20 guinées (500 francs). Pour connaître les conditions du concours, écrire à l'adresse suivante : *Francesco Berger, Esq., Honorary Secretary of the Philharmonic Society, 6, York Street, Portman Square, London*.

PETITE CHRONIQUE

On nous écrit de La Haye :

Nous venons de parcourir chez le représentant de la maison Goupil un cahier d'eaux-fortes que publie en ce moment notre compatriote Ch. Storm van s' Gravesande.

Une douzaine de vues de Hollande, pointes-sèches des plus originales que nous ayons vues, d'un art distingué, parfois d'un impressionnisme japonais tout à fait artistique, en font une collection charmante.

Du reste, Storm van s' Gravesande n'en est plus à ses débuts. Mais il faut une rare force de caractère pour se maintenir indépendant, comme il le fait, au dessus des partis et des partis-pris, et pour ne rien sacrifier au goût du public, avec une bravoure qui serait téméraire si elle n'était justifiée par le talent souple et fin que révèlent ces croquis, un régal pour les raffinés.

Nous avons spécialement admiré dans le dernier cahier la délicatesse des tons, obtenus au moyen d'un travail très personnel, et le rendu étonnant des eaux labourées par des remorqueurs. Un effet de lune à Dordrecht est tout à fait amusant. P. Z.

Le pianiste Franz Rummel vient de remporter à Berlin un grand succès. Au concert donné dimanche dernier par l'*Institut Kotzolt*, que dirige Léo Zellner, il a interprété d'une manière remarquable la sonate en *sol mineur* de Schumann, et diverses œuvres de Schubert et de Chopin, entre autres la grande polonaise en *la bémol* de ce dernier.

Les journaux locaux sont pleins d'éloges pour le virtuose. « Son jeu, dit le *Deutsches Tageblatt*, a autant de clarté que celui de Bülow, avec plus de douceur ».

A Aix-la-Chapelle, où Franz Rummel s'est fait entendre mardi, on lui a fait fête. Rappelé après l'exécution des deux morceaux portés au programme, — le *Concerto* de Schumann et la *Fantaisie hongroise* de Liszt, — il a ajouté le *Nocturne* de Brassin, qu'il avait également joué, comme *bis*, à Berlin.

Des pourparlers sont engagés avec M. Rummel par la Société des *Concerts populaires* pour qu'il se fasse entendre au troisième concert, fixé au 25 janvier. On sait que c'est Sarasate qui aura les honneurs de la deuxième matinée, où il exécutera le concerto de Mendelssohn, qu'il n'a jamais joué à Bruxelles.

Si, comme il y a lieu de l'espérer, les pourparlers aboutissent, Franz Rummel jouera, avec orchestre, le *Concerto*, de Tschaïkowski, — une œuvre nouvelle, inconnue en Belgique, et le *Wanderer* de Schubert.

Fernandez Arbos, le jeune violoniste espagnol qui est allé se perfectionner en Allemagne à l'école du maître Joachim, se fera entendre mardi 5 décembre, au *Cercle artistique*, avec le concours de Mme Anna Gosser, pianiste, et de Mme Cornélis-Servais, cantatrice.

Les musiciens et amateurs qui ont entendu Fernandez à ses debuts prendront sans doute à cœur les progrès surprenants accomplis par le jeune artiste depuis son départ de Bruxelles. Ce n'est plus un élève, c'est presque un maître.

Mlle Singelée vient d'être engagée par la direction du théâtre de la Monnaie.

La *Société de musique* de Bruxelles prépare, en vue d'un concert dont la date n'est pas encore fixée mais qui aura lieu du 15 au 20 janvier, le premier acte d'un drame pastoral de M Fernand Leborne, intitulé *Daphnis et Chloé*, livret de M. Paul Berlier d'après le poème de Longus. L'œuvre devait être exécutée l'an dernier par la *Société des jeunes compositeurs*.

Malheureusement, la Société dut suspendre la série de ses auditions faute de ressources suffisantes. Mais cette interruption n'est que momentanée. Les concerts reprendront prochainement, nous assure-t-on. L'œuvre de M. Leborne y sera exécutée en entier.

La Mer, de Victorin Joncières, et un chœur de Schumann compléteront le prochain concert de la *Société de musique*.

On annonce que M. Somzé vient de donner sa démission de président de cette Société. Il n'est pas encore remplacé.

Le théâtre du Parc donnera, le mois prochain, une comédie en cinq actes de M. Louis Tiercelin, qui ne comporte pas moins de vingt-deux personnages. Titre : *La comtesse Gendelettres*.

La pièce de M. Tiercelin devait être jouée à Paris. Mais comme dans le rôle bas-bleu de la comtesse il est aisé de reconnaître une personnalité littéraire en vue, dont la susceptibilité n'est pas suffisamment ménagée, on n'a pas osé la représenter. Et voilà pourquoi M. Tiercelin est venu porter *La comtesse Gendelettres* à M. Candeilh.

Angers a fait fête à Augusta Holmès.

Voici ce que dit *Gil-Blas* de l'exécution de *Lutèce* qui a eu lieu dimanche dernier à l'Association artistique.

Lutèce est la glorification des vaincus morts au combat :

Le sang des héros réjouit le glaive,
Le sang des héros sacre les cités ;
C'est le flot propre au germe qui se lève,
Fertilisateur des champs dévastés !

La partition, qui a précédé de plusieurs années celle des *Argonautes*, exécutée chez Pasdeloup, est une œuvre forte, profondément sincère, vibrante et raisonnée.

Citons le finale de la première partie (le Départ), la Mort des Guerriers gaulois, et les Lamentations de la dernière partie.

L'orchestre est superbement traité ; il a des emportements, des tendresses, des fureurs et des caresses inouïs.

Mlle Duvivier personnifiait la Gauloise ; sa voix forte et puissante était bien ce qui convenait. Auguez n'a pas été moins excellent ; il a chanté avec un goût parfait un rôle aux nuances si diverses. Une partie de récitation a été confiée à une débutante de l'Odéon, Mlle Barthélemy, jeune fille d'un tempérament absolument tragique. L'orchestre d'Angers, dirigé par M. Lelonga, marche très bien, les chœurs aussi. Le public nombreux a été littéralement empoigné, et a fait à Mlle Holmès, comme aux interprètes, une ovation enthousiaste.

L'*Union artistique des Jeunes*, a ouvert le 4 courant à Anvers, à la Salle Verlat, sa quatrième exposition trimestrielle. La clôture aura lieu le 11 décembre.

Le *Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes* (*Als ik kan*) nous prie d'annoncer qu'il reprendra son cours d'aquaforte sous la direction de M. Numans, tous les dimanches, à 10 heures du matin, au local de la Porte-Verte, rue Treurenberg, nº 20, à partir du 7 décembre courant.

M. Van Alphen nous informe qu'à la demande de plusieurs de ses anciens élèves, outre son cours du jour, il ouvre un cours de dessin le soir de 7 1/2 à 10 heures, et un second cours préparatoire pour jeunes gens, le samedi de 4 1/2 à 6 heures.

CONCERTS POPULAIRES, sous la direction de M. Joseph Dupont.

Premier concert, dimanche 7 décembre 1884, à 1 1/2 heure précise.

PROGRAMME :

I. 3e *Symphonie*, op. 90 (1re exécution) *a*. Allegro con brio ; *b*. Andante ; *c*. Poco allegro ; *d*. Allegro, J. BRAHMS.

II. *Freyhir*, poème lyrique et symphonique en 3 parties, pour soli, chœurs et orchestre, EMILE MATHIEU. — Avec le concours des chœurs de l'Ecole de musique de Louvain.

SOLISTES : Mme Cornélis Servais, soprano ; Mlle de Saint-Moulin, contralto ; MM. L. Van Leeuw, ténor, S. Byrom, basse.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

A LOUER A BAIL

HER MAJESTY'S THEATRE

A LONDRES

Cette magnifique salle d'opéra, située dans un des plus beaux quartiers de Londres, est à louer. — S'adresser : à M. Marsh, 4, Pall Mall East, Londres (Angleterre).

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

SCHETSEN IN HOLLAND

TWAALF ETSEN MET TITELPLAAT

DOOR

STORM VAN 'S GRAVESANDE

Épreuves d'artiste signées par l'auteur. — Tirage restreint sur Japon et montées sur bristol, en portefeuille,

Prix 125 francs

pour les amateurs qui nous feront parvenir leurs souscriptions avant le 1er janvier 1885.

DIETRICH ET Cie
Bruxelles, 23a, rue Royale.

N. B. Des épreuves d'essai sont exposées dans notre magasin.

VIENT DE PARAITRE

à la librairie FERD. LARCIER, 10, rue des Minimes, à Bruxelles

MON ONCLE

LE JURISCONSULTE

PAR

EDMOND PICARD

AVOCAT A LA COUR DE CASSATION

Un volume in-octavo, impression de luxe sur papier de Hollande, avec un portrait gravé par Aubry et une illustration par Mellery.

Prix : 3 fr. 50

Cet ouvrage forme la suite des *Scènes de la vie judiciaire.*
Les volumes antérieurement parus sont :
Le Paradoxe sur l'avocat. — La Forge Roussel. — L'amiral.

Il a été tiré vingt-cinq exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés qui sont mis en vente au prix de **10 francs.**

MUSIQUE

Vient de paraître :

Aerts, F. Grammaire musicale, 2 fr. 50.
Bremer, G. Deux romances à une voix, 1 fr. 35.
Id. Sonne, mon Tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr.
Dupont, Aug. Op. 18, Chanson de jeune fille. Transcription pour violon et piano, par l'auteur, 2 fr. — Id. pour violoncelle, id., 2 fr.
Wilhelmj-Wagner. Siegfried, paraphrase, 3 fr.
Id. Parsifal, paraphrase, pour violon et piano, 3 fr.
Wouters, Ad. Airs de ballet à quatre mains :
N° 1. Mazurka, 1 fr. 75. — N° 2. Galop, 2 fr. — N° 3. Polka, 2 fr. — N° 4. Valse, 2 fr. 50.

SCHOTT Frères, éditeurs de musique
3, Rue Duquesnoy, 3. — 82, Montagne de la Cour, 82.

MAGASIN DE MUSIQUE

BREITKOPF & HÄRTEL

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

SUCCURSALE DE LA MAISON DE LEIPZIG, FONDÉE EN 1719

Musique allemande, belge, française, etc. — Éditions de luxe et économiques.

Spécialité : Musique classique et sérieuse

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Envoi en province. — Prière de demander des catalogues

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(Ancienne maison Meynne).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes.
Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 50. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 DÉCEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

SOMMAIRE

NOS ARTISTES MÉCONNUS ANDRÉ VAN HASSELT. Troisième article. — JEAN-BAPTISTE VAN MOER. — MUSIQUE. Premier Concert populaire. *Troisième symphonie* de Brahms. *Freyhir*, par Emile Mathieu ; *Deuxième concert du Cercle artistique*. — THÉATRES. Théâtre de la Monnaie. *Le Pré-aux-Clercs ;* Théâtre Molière. *Jane Hading et M. Damala ;* Théâtre de Verviers. *Le Saxe*. — A. M. AZED, DE L'*Indépendance*. — BIBLIOGRAPHIE. *Les artistes français contemporains*, par V. Fournel ; *Johannes Brahms*, par Hermann Deiters ; *Freyhir*, par Emile Mathieu. — MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

NOS ARTISTES MÉCONNUS

ANDRÉ VAN HASSELT

Sa vie et ses travaux, étude par L. ALVIN. — Bruxelles, C. Muquardt, 1877, 1 vol. petit in-8° de 392 pages.

Troisième article.

Plusieurs s'imaginent avoir fait l'éloge d'un homme lorsqu'ils ont prononcé sur sa tombe ces mots : « Il n'avait point d'ennemis ». Adressé à un artiste, un tel éloge équivaut à un brevet de médiocrité. Van Hasselt avait donné trop de preuves de talent pour n'avoir point de jaloux ; il était trop serviable pour n'avoir point fait d'ingrats. Or, c'est parmi les ingrats et les jaloux que se recrutent les ennemis des hommes éminents. Comme toutes les natures d'élite, André avait le sentiment de sa valeur et cette susceptibilité nerveuse, compagne inséparable de l'excitation cérébrale nécessaire à toute création du génie. Le poète apporte toujours de l'exagération dans l'expression de ses ennuis. C'est à cette sensibilité qu'il est redevable de sa principale qualité, la faculté d'émouvoir. C'était une sensitive ; sous une apparence calme et froide, son cœur était enclin à l'emportement. Se sentait-il blessé, il se redressait ; gare à l'imprudent ou au méchant qui l'avait froissé. Sa pensée toujours prompte à servir l'impression du moment, se répandait en sarcasmes amers, en imprécations cruelles.

L'ode *A un critique* donne la mesure de ce que sa colère pouvait trouver d'accents emportés... Voici ce beau sonnet adressé à un artiste en 1842 :

Ami, laisse crier tous ces hommes de prose
Qui ne pensent jamais que ce qu'on a pensé.
La jalousie hélas ! leur fait l'âme morose
Et le cœur plein de haine et l'esprit insensé.

De ses perles jamais, jamais l'aube n'arrose
Les stériles chemins où leurs pieds ont passé,
Comme un jour sans soleil, comme un printemps sans rose,
Leur vie est défleurie et leur ciel est glacé.

Oh ! laisse les crier à l'envi, que t'importe ?
A leurs folles clameurs ainsi ferme la porte,
Leur souffle n'atteint pas le laurier de ton front,

Va, toujours plus tenace et plus ardent à l'œuvre,
Sans les fouler au pied ; car leurs dents de couleuvre
Sur ton nom glorieux un jour s'émousseront.

Voici, d'autre part, en quels termes il s'adresse aux artistes en général :

Par moments si l'envie ameute autour de nous
Les essaims bourdonnants de ses frelons jaloux,

Ou dresse sous vos pas, dans l'ombre quelque embûche,
Ronce où l'on se déchire ou pierre où l'on trébuche,
Chausse-trape jetée en votre âpre chemin,
Songez à l'avenir, à votre lendemain;
Et le mépris étant plus digne que la haine.
Jetez aux vils buissons le fier dédain du chêne.

L'hostilité que Van Hasselt a rencontrée dans son pays provenait de plusieurs causes. Il avait contre lui, indépendamment de ceux que son talent offusquait, toute une catégorie de littérateurs d'occasion imbus de principes littéraires arriérés; ces hommes parmi lesquels on ne choisit que trop souvent les juges des concours, ne comprennent point la poésie, parce qu'ils n'ont jamais été poètes; tout ce qui s'écarte de leur routine est par eux condamné d'avance.

Van Hasselt appartenait par sa naissance à la race germanique, par son éducation aux races latines. Maître de la plupart des idiômes découlant des deux branches principales des langues européennes, possédant à fond leur littérature, il a su rendre avec la clarté qu'affectionnent les peuples romains, les pensées et les sentiments si profondément poétiques qui naissent dans l'esprit rêveur des populations germaniques.

Ce caractère de son talent a été la cause des brillants succès qu'il a obtenus à l'étranger auprès des écrivains les plus autorisés. Quant à ses compatriotes, les uns de bonne foi, ne comprenaient point cette poétique, nouvelle pour eux; les autres plus éclairés et plus fins, mais aussi plus passionnés, exploitaient la bonne foi de leurs collègues pour former des majorités en faveur de leurs protégés, contre celui dont ils déclaraient ne vouloir *à aucun prix*.

Van Hasselt ne tarda point à prendre sa revanche. Dans sa séance du 10 janvier 1859, la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, sur la proposition d'un anonyme, ouvrit un concours de poésie à l'occasion du 25e anniversaire de la promulgation de la loi du 1er mai 1834 décrétant l'exécution des chemins de fer belges. Deux médailles de mille francs chacune devaient être décernées aux auteurs des meilleurs poèmes, l'un en langue française, l'autre en langue flamande. Vingt poèmes français adressés à l'Académie, furent soumis à l'appréciation d'un jury composé de MM. Jules de Saint-Genois et Kervyn de Lettenhove, membres de la classe des lettres, et Aug. Baron, de la classe des beaux-arts. Il ne s'agissait plus de se prononcer sur le mérite relatif de pièces dont les auteurs sont connus de leurs juges, jugements dans lesquels il est difficile de se dépouiller complètement de ses préférences et de ses antipathies; leurs noms ne devaient être mis au jour qu'après le prononcé du verdict. Le jury fut unanime pour décerner le prix au poème portant le n° 17 et ayant pour devise : *Novus nocitur ordo.*

L'un des membres du jury, celui qui avait accueilli par le sarcasme les débuts de l'auteur des *Primevères*, ne fut pas le moins surpris lorsque l'ouverture du billet cacheté, joint à la pièce désignée comme méritant le prix, fit connaître le nom d'André Van Hasselt.

La littérature belge, grâce à Van Hasselt, possède aujourd'hui son épopée, *les Quatre incarnations du Christ*. Ne nous étonnons point si ce poème a fait moins de bruit que n'importe quelle opérette éclose dans la serre chaude parisienne. Ces hautes conceptions ne s'adressent point à la foule, elles sont écrites pour les intelligences les plus cultivées; elles n'arrivent à la renommée qu'à l'aide du temps. On avait longtemps adressé au poète un reproche qui pouvait s'appliquer, pour le moins aussi équitablement, à tous ses confrères de Belgique, l'imitation des écrivains français. Il a répondu en donnant à son pays une œuvre originale qui, quant à la forme surtout, s'écarte des allures habituelles de nos voisins du Midi, et qui, pour le fond, ne ressemble à aucun de leurs écrits.

Indiquons sommairement l'intention générale de l'ouvrage telle que Van Hasselt l'explique dans sa préface : « Cette œuvre, qui n'est que le développement de quelques versets d'Isaïe est un exposé des phases successives de la genèse sociale, déterminées par la manifestation de l'esprit chrétien, dans les grands événements de l'histoire jusqu'à la complète réalisation de la parole du Sauveur. Le premier chant appartient à la vie terrestre du Christ et à l'exposé de sa doctrine; le deuxième à la chute de l'empire romain, c'est-à-dire à l'extinction du foyer du paganisme antique en Europe et au mouvement des peuples barbares sur notre continent; le troisième conduit aux croisades, première manifestation d'une idée commune à tous les peuples de cette partie du monde; le quatrième nous introduit dans l'avenir, dans cette ère de plénitude sociale que rêvent tous les poètes et qu'entrevoient tous les penseurs. »

Le poème constitue donc une suite de quatre grands tableaux historiques, ornés de toute la splendeur de la poésie, et variés de dessin, de couleur et de ton, selon le sujet de chacun d'eux, selon l'ordre des idées que le poète exprime et selon la civilisation au milieu de laquelle il nous transporte.

Francis Wey, dès le mois d'avril 1863, lui avait écrit à ce sujet : « Le poème des *Quatre incarnations*, largement esquissé, est aussi vivant qu'ingénieux; » et il avait ajouté : « C'est au nom de mes confrères aussi bien que pour moi que je vous félicite. Continuez avec confiance cette carrière de poète où, servi par de solides études, vous pouvez, sans crainte ni timidité, demander à la nature ainsi qu'à votre propre fonds ce que la vocation et l'observation peuvent seules donner ».

Emile Deschamps lui avait aussi adressé ses félicitations en ces termes :

16 janvier 1858.

« CHER EXCELLENT POÈTE,

« Je viens de dévorer avidement votre beau volume et j'en savourerai souvent, à loisir, bien des pages qui sont le régal des esprits ouverts aux grandes émotions poétiques. Vos *Quatre incarnations du Christ* suffiraient pour une renommée brillante et durable de poète. C'est la haute philosophie religieuse revêtue des charmes de la prosodie savante et ciselée — c'est une œuvre capitale et qui va grandir encore votre nom. »

On trouve à chaque page des vers comme ceux-ci :

Ils sont passés, les jours de haine et de colère!
Devant l'humanité s'ouvre une nouvelle ère.
Napoléon, Cyrus, Alexandre, César,
Le monde, qui tremblait quand passait votre char,
Ne connaît plus vos noms ni votre gloire éteinte.
Votre pourpre, — ce sang des peuples, — est éteinte.
Le temps a balayé la trace de vos pas,
Et dispersé l'écho du bruit de vos combats.
L'histoire, qui vous garde en ses mornes royaumes,
Seule encore dans sa nuit voit errer vos fantômes.
Ses mains ont pour toujours, fléaux des nations,
Rompu l'échelle d'or de vos ambitions.
Conquérants dont la mort déboucla les cuirasses,
Le souffle du sépulcre a passé sur vos races.
De vos trônes, maudits des hommes et de Dieu,
Le dernier mendiant a fait son dernier feu.

Lorsque Van Hasselt donna la première édition de son épopée lyrique, il y avait près de vingt ans qu'il en avait fait paraître le premier fragment dans le journal belge *la Renaissance illustrée*.

« Mais pour réussir en Belgique, a dit Lemonnier, il faut deux choses : avoir peu de talent et beaucoup d'audace, et se mêler à des coteries. »

Van Hasselt n'avait ni ce travers, ni cette qualité. Il était encore méconnu et devait le rester jusqu'au delà de la mort.

JEAN-BAPTISTE VAN MOER

Presque en même temps que la mort abattait l'une des plus brillantes personnalités de la jeune école française, elle renversait un artiste belge laborieux et méritant, Jean-Baptiste Van Moer, frappé la semaine dernière dans son atelier de la rue Wiertz, et l'on peut dire frappé glorieusement puisqu'il est tombé les armes à la main, au pied de son chevalet, devant la toile ébauchée.

Van Moer avait 65 ans. Il appartint au groupe déterminé qui, le premier, osa substituer au genre épique et lyrique qu'avait fait naître la Révolution de 1830 l'art familier, épris de vérité et d'humanité, qui marque la tendance de la génération artistique actuelle.

Il a été un initiateur. Sans doute, aujourd'hui le chemin parcouru est singulièrement allongé, et le trajet qu'a fait Van Moer paraît peu considérable en comparaison des étapes qui ont été franchies depuis. Mais il ne faut pas oublier que c'est lui qui, un des premiers en Belgique, osa s'aventurer sur cette route neuve dans laquelle tant d'artistes devaient plus tard creuser leurs ornières.

Ce fut de sa part une audace que d'exposer, en 1851, un groupe de vieilles constructions croulantes, l'*Ancienne Steenporte*, alors que les architectures solennelles avait seules la faveur.

Toute sa vie, il demeura fidèle à son amour des pignons lézardés, des façades ruinées montrant, sous le crépi effrité, la brique nue, comme les loqueteux exhibent des coins de peau sous les haillons troués. Les cavalcades pittoresques de toits en manteaux de tuiles rouges, coiffés de lucarnes avec des cheminées pour aigrettes, il les peignit avec une sorte de religion, n'omettant aucun détail, fouillant l'ombre des gouttières, des auvents et des balcons.

A part de rares infidélités qu'il fit à ses modèles de prédilection pour aller allumer sa palette aux chaudes colorations des marbres de la basilique de Saint-Marc et s'emplir l'œil des fuyantes perspectives des cathédrales du Portugal, c'est surtout Bruxelles qu'il peignit. Il affirmait ainsi en précurseur l'un des principes qui allaient être bientôt formulés par l'école nouvelle alors en formation, le principe qu'il faut peindre ce qu'on a sous les yeux et non aller au loin à la recherche de sujets qui nous sont étrangers et, comme tels, parlent mal à notre œil et à notre cœur.

Les vues du vieux Bruxelles que laisse Van Moer sont d'un intérêt puissant, tant au point de vue documentaire qu'à l'égard de l'époque bien déterminée qu'elles marquent dans l'histoire de l'art belge.

Le cabinet du bourgmestre, à l'hôtel de ville, en possède une précieuse collection. Il y en a au Musée de l'Etat.

Ainsi sera perpétué le souvenir d'un artiste qui occupa parmi ses contemporains une place éminente et qui fut, dans toute l'acception du terme, un homme de bien.

MUSIQUE

PREMIER CONCERT POPULAIRE

3e Symphonie de Brahms. — FREYHIR, par EMILE MATHIEU.

Il est une chose vraiment désolante : c'est de constater le temps qu'il faut aux plus grands artistes pour imprimer leur nom dans la mémoire des foules. On jouait du Brahms, dimanche, à la première matinée des Concerts populaires. « Qui ça, Brahms? Un Hongrois? Un Autrichien? De quel instrument joue-t-il? » Bon nombre d'assistants, gens pour la plupart instruits des événements musicaux, ne le connaissaient point.

— « Mais vous savez bien, répliquait une dame, c'est l'auteur des *Danses hongroises*. »

L'auteur des *Danses hongroises!* Comme certaines personnes appellent Sully-Prudhomme : l'auteur du *Vase brisé*, ignorant que le *Vase brisé*, cet espèce de sonnet d'Arvers, a dit Catulle Mendès, n'est qu'une romance sentimentale, jolie, qui dit le contraire? mais une romance! Ils ne se doutent pas qu'ils se trouvent en présence de l'homme qui mieux qu'aucun autre, oui, mieux qu'aucun autre! a mystérieusement chanté dans une langue douce et claire comme un crépuscule toutes les amères angoisses de l'âme qui cherche l'amour, de l'esprit qui cherche le beau.

Ainsi en est-il de Brahms. Ses *Danses hongroises*, il leur accorde lui-même si peu d'importance qu'il les qualifie *transcriptions* et qu'elles figurent sans aucun numéro d'ordre au catalogue de ses œuvres.

Et c'est la seule de ses compositions qui, traversant la zone des lettrés de la musique, soit descendue dans le public, et encore dans un public spécial d'amateurs.

Il y a des gens qui confondraient candidement Brahms, « l'auteur des *Danses hongroises*, » avec Czibulka, l'auteur de la *Gavotte Stéphanie!*

Ils ne se doutent pas que Brahms est le plus grand des compositeurs actuels, oui, le plus grand! Que depuis *trente* ans il travaille sans relâche, ajoutant chaque année à la glorieuse série de ses œuvres des compositions nouvelles dont la valeur classera leur auteur entre Beethoven et Schubert, au dessus même de Schumann, qui fut son maître et qu'il a déjà dépassé.

Ils ne connaissent pas ses *Sérénades* pour orchestre par lesquelles il préluda lentement au merveilleux épanouissement de son art symphonique aujourd'hui dans sa fleur. Ils ignorent ses deux *Sextuors* pour instruments à cordes, ses trois *Quatuors* pour piano et archets, ses deux *Trios pour piano, violon et violoncelle*, son *Trio pour piano, violon et cor*, ses deux *Quintettes pour piano et instruments à cordes*, ses trois *Quatuors pour instruments à cordes*, sa *Sonate pour piano et violon*, son *Concerto de violon*, sa *Sonate* pour piano et violoncelle, admirable cycle de compositions intimes d'une richesse d'inspirations et d'une science exempte de pédanterie qui en font des œuvres de premier ordre. Et ses deux ouvertures à grand orchestre, l'*Ouverture tragique* et l'*Ouverture académique*, composée sur des motifs d'étudiants. Et ses trois *Symphonies*, dont la plus récente, sa 90e œuvre, a été jouée dimanche. Et ses grandes compositions, le *Requiem allemand*, le *Chant triomphal*, le *Chant du destin!* Et *Nänie*, et le *Parzenlied* pour chœurs et orchestre, et ses compositions de musique d'église, les *Motets*, les *Psaumes*, les *Chœurs religieux*, qui ont la sobriété du style de Bach! Et ses œuvres pour piano, les *Sonates*, les *Rhapsodies*, les *Ballades*, le *Concerto*, les *Variations*, et les *Quatuors vocaux*, et, ce qui contribuera peut-être le plus à sa gloire, la série magnifique de ses *lieder*, parmi lesquels le recueil de *Magelone* s'élève de toute sa splendeur au dessus des autres, toute vibrante de passion contenue, émouvante et tragique.

C'est un maître. Nul mieux que lui n'a chanté l'amour en ses aspirations ardentes, en ses extases, en ses cris de triomphe. Dans une forme d'une correction absolue, il sait exprimer et développer ses pensées avec un art souverain, les enveloppant d'harmonies caressantes ou âpres, retardant sans excès les solutions, se jouant des combinaisons polyphoniques, certain de retrouver à point nommé, dans l'enchevêtrement du travail orchestral ou des parties vocales, l'accord sur lequel le thème fera sa rentrée.....

Dans la troisième symphonie, le premier thème a une allure décidée, nette, presque cassante, qui s'impose du coup. Et c'est avec un art raffiné qu'il le fait mourir, à la fin de la quatrième partie, dans des douceurs de soir d'été. La seconde partie est simple comme un chant populaire; on songe en l'écoutant à des groupes de jeunes gens enlacés longeant le Rhin, dans la fraîcheur des matinées de mai, et envoyant aux échos du Drachenfels les refrains du pays. La troisième partie, sur un rythme de valse, a la grâce et l'intimité de la musique de chambre. C'est le quatuor qui, presque seul, a mission d'exprimer la pensée limpide qui sert de base au morceau.

La dernière partie est la plus fouillée. Avec son motif hongrois, dessiné en tierce par les bois, avec l'emportement de son allure, les heurts de son rythme, les hauteurs vers lesquels s'élève, à larges coups d'aile, la mélodie, elle forme la meilleure et la plus importante des quatre parties et complète une œuvre de tous points remarquable, digne d'entrer dès à présent dans le Panthéon des classiques.

La seconde partie du concert était consacrée au récent poème lyrique et symphonique d'Emile Mathieu, *Freyhir*, dont nous avons parlé il y a un mois, lors de sa première exécution au théâtre de Louvain (*).

Une interprétation plus exacte par l'orchestre, qui joue dans les œuvres de Mathieu un rôle important, a mis en lumière bien des passages qui, à Louvain, étaient restés dans l'ombre.

Telle est, par exemple, l'*Introduction*, qui commence par une sorte de récitatif dit par le cor, repris plus tard par la basse solo et, tout à la fin, par le chœur, qui se poursuit, après un bourdonnement des contrebasses en sourdine, par un thème chanté par les instruments à anche pour mourir dans un lent *decrescendo*.

Les chanteurs ont été à la hauteur de leur tâche. Mme Cornélis-Servais est en sérieux progrès. Elle a chanté sa partie avec sentiment et avec justesse. Mlle de Saint-Moulin a fait applaudir chaleureusement sa voix sonore. Elle a particulièrement bien dit son dernier récit. M. Van Leeuw a été suffisant. M. Byrom, qui avait la chance d'interpréter la meilleure page de la partition, l'air de l'homme au *han*, a été l'objet d'une longue ovation, bien justifiée.

Cet air de basse est décidément ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'œuvre de Mathieu. Il est ferme, bien arrêté dans ses contours, soutenu par un accompagnement de bassons original.

On se souvient de l'air du forgeron dans le *Hoyoux*. Celui-ci en est en quelque sorte le pendant. N'y eût-il que cela dans la partition, il faudrait louer l'auteur.

Mais il y a autre chose. Il y a, comme nous l'avons dit, un réel talent, une recherche du neuf, de l'inédit, parfois récompensée, une habileté de musicien consommé à se servir des moyens *honnêtes* mis à sa portée. Cet art de metteur en scène se manifeste surtout dans la manière d'introduire les chœurs, qui toujours sont amenés sans effort et font leur entrée au moment opportun.

Ce qui manque, c'est l'envolement de la pensée dans les hauteurs, c'est le détachement de soi-même, c'est l'*emballement*, pour nous servir d'un vilain mot qui exprime bien ce qu'il veut dire.

L'œuvre est intéressante. Elle n'est qu'intéressante, et pour un homme de la valeur d'Emile Mathieu, cela n'est pas suffisant. Il est de ceux, d'ailleurs, à qui l'on peut dire toute sa pensée.

Deuxième concert du Cercle artistique.

Nous avons entendu, à la deuxième soirée du *Cercle artistique*, Fernandez Arbos, le jeune violoniste Espagnol dont nous avons souvent parlé depuis quelque temps, annonçant aux musiciens une gloire prochaine.

Fernandez Arbos est un artiste d'une puissante structure. De

(*) Voy. l'*Art moderne* du 23 novembre 1884.

son archet cinglant il envoie rouler dans l'enfer musical tous les râcleurs-dieux devant lesquels le public tombe trop souvent la face contre terre. Déjà remarquable lorsqu'il sortit du Conservatoire de Bruxelles avec le diplôme d'excellence, il eut la conscience de ne pas se contenter d'une mince gloriole et comprit qu'alors seulement commençait le vrai travail. Il travailla à l'école d'un « maître », « du maître », pourrait-on dire Joachim. Et il nous est revenu, formé, domptant son art, avec une étonnante fermeté dans le maniement de l'archet, une main superbe, un style admirable.

Nous ne savons pourquoi — car le public bruxellois n'est pas bien terrible, lorsqu'on a comparu devant un public allemand — Fernandez Arbos était fort troublé quand il se présenta sur l'estrade du *Cercle;* et les auditeurs qui sentent devant eux un vrai artiste, tout nerfs et tout émotion, comme lui s'inquiète de la justesse de son exécution, ils s'inquiètent de la justesse de leur appréciation.

Il nous a semblé, à cause de cette émotion de l'exécutant répercutée en nous, voir défaillir parfois Fernandez Arbos dans certains passages de la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch; peut-être aussi a-t-il été dérouté par le manque de correction dans le jeu de son accompagnateur?...

L'interprétation de trois pièces de Bach pour le violon a été prodigieuse: nous ne nous souvenons pas d'avoir vu le géant allemand si bien compris et, pour lutter avec cette musique de fer, il faut un sens artiste profond. D'habitude on n'extrait de cette musique, comme de la littérature classique, que les formules, ou bien on la joue avec des minauderies et d'agaçantes gentillesses : voyez-vous une petite dame souriant au Sphinx d'Egypte?

Il n'y a pas que les formules dans les chefs-d'œuvre de Bach, l'aïeul de Beethoven et de Wagner : sa musique a la gravité des cathédrales.

Nous nous permettrons de critiquer Fernandez Arbos sur un seul point : excessivement emporté, il oublie parfois la mesure. La *Polonaise*, de Wieniawski, a été jouée beaucoup trop vite.

Le violon était en lutte avec le piano et le chant : sa victoire était facile.

Une pianiste inconnue en Belgique mais très réputée, dit-on, dans le monde musical à Berlin, Mme Grosser a interprété bien médiocrement quelques pièces de Chopin et de Wagner, — nous ne voulons point parler des « morceaux de concert » dont elle a régalé les pensionnaires extasiées. Le public lui a fait fête, pour se donner le plaisir de la voir très jolie, autrement que dans son escrime furieuse contre un piano que l'on eût souhaité inoffensif.

Mme Cornélis-Servais s'est fait applaudir presque autant que le violoniste après avoir chanté le *Poème d'amour*, de A. Dupont : suite de chants en vers un peu mirlitonesques auxquels est adaptée plutôt mal que bien une musique peu originale. La cantatrice, trop rarement émue, l'était cette fois et nous joignons volontiers nos applaudissements aux trop bruyants bravos des auditeurs du Cercle.

Le premier grand concert d'hiver donné le 8 décembre par la *Phalange artistique*, présidée par M. Duhem, avec le concours de Mlle Heuse, de MM. Hertz, Quinet, Danlée et Massagé a été, nous dit-on, fort intéressant. Ce concert ayant eu lieu en même temps que la séance du *Cercle artistique*, nous avons été empêchés de nous y rendre.

THÉATRES

THÉATRE DE LA MONNAIE. — Le Pré aux-Clercs.

La direction du théâtre de la Monnaie semble décidée à convertir la scène en musée de curiosités anciennes. L'idée n'est point sotte. La Porte de Hal pour les vieilles armures, la Monnaie pour les opéras antiques. La *Norma* alternant avec le *Pré-aux-Clercs*, c'est déjà bien, mais ce n'est pas assez. Nous nous permettons de signaler aux conservateurs... pardon, aux directeurs, certaines pièces rares qu'ils feraient peut-être bien de faire figurer au catalogue, nous voulons dire au répertoire.

C'est d'abord *la Femme innocente, malheureuse et persécutée*, ballet-pantomime en 4 actes de Rougemont, joué le 12 février 1831, auquel on pourrait joindre, comme lever de rideau, le *Mari de circonstance*, opéra-comique en un acte de Planard, musique de Torramorel, représenté le 31 octobre 1836.

La *Violette*, de Carafa, qui date du 16 juillet 1833, ferait un charmant spectacle avec *Fleurette ou les premières amours de Henri IV*, ballet de Hanssens, dansé en 1836.

Puis encore *l'Abîme de la Maladetta*, de Duprez, ou *Mosquita la Sorcière*, de Boisselot. Mais peut-être ces ouvrages sont-ils trop modernes pour entrer dans la collection. Ils datent de 1851. On pourrait y joindre, pour compléter le spectacle, *Ninko et Kaoulican* ou *Ezel et Gemmy*, du maëstro Appiani.

Ne pas oublier *la Marquise de Brinvilliers*, qui a vu le jour en 1832, et *le Diable à Séville*, de Gomès, né la même année, et qu'on pourrait jouer avec *le Diable à l'école*, de Boulanger, et *le Diable amoureux*, de Benoist et Reber, pour finir par *le Paradis du diable*, de Desplaces, ou le *Violon du diable*, de Saint-Léon, ce qui serait piquant.

Une reprise de *Jaguarita l'Indienne* aurait certainement beaucoup de succès. On sait que c'est dans cet ouvrage que se trouve l'une des scènes les plus pathétiques du théâtre romantique. Les Indiens, rangés en cercle, interrogent Brahma sur le point de savoir s'ils peuvent manger le blanc qui est tombé entre leurs mains. Le dieu fait un signe de tête, et, ivres de joie, les convives entament une polka échevelée en chantant : « Il a dit oui! Il a dit oui! »

C'est l'une des histoires favorites d'Alfred Verwée, ce maître conteur, qui peint des anecdotes avec autant de brio et de puissance de coloris qu'il raconte les splendeurs des prés, où paissent les bestiaux graves dans la solitude des bords de l'Escaut

Dans le *Pré-aux-clercs*, ainsi qu'on le sait, les troupeaux n'ont rien à voir. On n'y rencontre que des bandes de figurants, survenant à propos pour interrompre de sanglants ferraillements.

On s'est, jeudi, convenablement escrimé, de l'épée et de la voix, dans cette prairie fraîche et jolie. Mlle Hamann s'y est promenée en reine de Navarre. Mme Vaillant-Couturier a eu de jolies intentions, quelquefois réalisées. Mlle Legault s'y est gentiment mariée avec M. Chapuis, tout de jaune habillé et ganté de vert pomme. M. Soulacroix s'est fait convenablement tuer dans la coulisse par M. Delaquerrière, qui a chanté son premier ténor avec la même aisance que s'il se fût agi d'un rôle de son emploi. Enfin, M. Guérin a macaronisé avec conviction de l'italien, ce qui est, paraît-il, d'un effet comique irrésistible.

Il y a aussi un ballet dans le *Pré-aux-clercs*, un long ballet qui débute par un air qui ressemble au fameux : « Tiens, tiens, tiens, il a des bottes, Bastin! »

On y voit une danseuse en robe rose, d'un rose qui ressemble à du lilas, et deux autres danseuses vêtues de lilas, d'un lilas qui ressemble à du rose. De plus, des danseuses travesties en polichinelles, en arlequins, en pierrots, et des figurants costumés en magiciens.

Si tout cela est assez laid de couleurs, il est juste de reconnaître que cela ne doit pas coûter cher.

On a lu hier aux artistes les *Maîtres-Chanteurs*, qui vont entrer en répétitions.

Demain, lundi, première représentation du *Trésor*, de F. Coppée, musique de Lefebvre.

THÉATRE MOLIÈRE. — **Jane Hading et M. Damala.**

Jane Hading est aux antipodes de Mme Pasca, qu'on applaudissait la semaine dernière sur la scène de M. Bouffard. Après la comédienne classique, respectueuse des traditions (des grrrandes traditions), un peu solennelle en ses périodes ampoulées, mais disant bien, avec ampleur, soulignant de gestes sobres ses effets oratoires, voici une artiste toute en nerfs, qui a l'air de n'avoir passé par aucun Conservatoire, l'heureuse femme! qui joue pour elle, non pour le public, qui ne s'écoute pas parler, qui s'abandonne de toute son âme ardente, et crie de vrais cris, et pleure de vraies larmes, et trépigne s'il le faut, et se renverse en des crises nerveuses qui eussent fait le désespoir de son maître de déclamation, mais qui apportent sur la scène un peu de vie palpitante.

Le public l'a acclamée. Ç'a été une surprise et un enchantement de voir l'aimable chanteuse d'opérettes ainsi transformée en grande comédienne, en ce temps où c'est si souvent le contraire qu'on doit malheureusement constater.

Avec Jane Hading et M. Damala, — un bon comédien, ni extraordinaire, ni médiocre, doué d'une belle voix, — le *Maître de forges*, cette sérénade sentimentale de M. Ohnet, a rebondi dans les hauteurs des recettes maximum, des mouchoirs trempés, des enthousiasmes lyriques.

On annonce pour demain *Froufrou*. Nul doute que l'artiste ne fasse de son rôle une émouvante création.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — *L'Etudiant pauvre* qu'on prépare à l'Alcazar est étudié avec des soins tout particuliers. L'orchestre marche bien, les chœurs sont excellents. Le premier rôle sera tenu par Mme Marie Jullien, qui joua avec beaucoup de succès, il y a deux ans, au théâtre des Nouveautés, sous la direction de Mario Widmer, *Mme le Diable* et *le Lycée de jeunes filles* On sait que la traduction du livret a été confiée à l'un de nos confrères, très expert en ce genre de travaux, qui a pris pour collaborateur un auteur dramatique bien connu.

Avec de pareils éléments, nul doute que l'Alcazar ne sorte enfin de sa léthargie.

THÉATRE DE VERVIERS. — **Le Saxe.**

Une première à Verviers. — Titre : *le Saxe*, pièce en un acte. Auteur : Francis Nautet, connu déjà par de solides et excellents articles de critique publiés surtout dans la *Jeune Belgique*.

La pièce est amusante, habilement dialoguée et piquée de mots charmants. Très supérieure aux essais auxquels nous avons assisté en Belgique, elle est surtout intéressante en ce qu'elle décèle chez l'auteur un tempérament dramatique. Nautet s'est du premier coup campé solidement en scène. Ses personnages entrent, sortent, évoluent avec grande aisance. Il a cette qualité maîtresse et indispensable au théâtre : le mouvement.

On nous promet *le Saxe* au théâtre Molière. Bien jouée — à Verviers il y a eu des défaillances — la pièce ne peut manquer de réussir.

A M. AZED, DE L'INDÉPENDANCE

Le chroniqueur que nous avons, à propos de la cérémonie Van Hasselt, comparé au monsieur mal élevé qui n'ôte pas son chapeau quand passe un convoi funèbre, s'est, nous dit-on, reconnu tout de suite.

« Touché, » comme on dit à la salle d'armes.

Il se défend en alléguant qu'il a trouvé le talent du poète trop distingué pour servir de réclame à ceux qui ont jugé à propos de l'honorer.

Il paraît que ce Monsieur ne comprend les hommages rendus à un artiste de la génération précédente par ceux de la génération actuelle que lorsqu'ils sont dictés par un intérêt personnel.

Qu'il n'y voie pas autre chose, cela se conçoit. Qu'il le dise, cela surprend. Il n'a pas habitué le public à autant de franchise.

On avait souri, jusqu'à présent, de la dextérité avec laquelle il ramasse les miettes tombées des tables où dînent les écrivains d'esprit pour les servir en boulettes à ses lecteurs complaisants. A défaut de mérite, ses chroniques avaient une qualité : elles étaient inoffensives.

Mais voici qu'en voulant devenir méchantes, elles perdent ce qu'elles avaient de bon et, de plus, elles mettent à nu les convictions artistiques de leur auteur. C'est beaucoup.

Il est vrai que ces deux conséquences sont sans gravité.

BIBLIOGRAPHIE

Les artistes français contemporains, par VICTOR FOURNEL. (Illustré de 10 gravures à l'eau-forte et de 176 gravures sur bois). — Tours, Alfred Mame et fils, 1884.

C'est l'histoire des peintres et sculpteurs français depuis 1850 jusqu'à nos jours, racontée par un homme très épris d'art, érudit, et ayant sur toutes choses des opinions nettement arrêtées qu'il ne cherche pas à dissimuler. Ces opinions, nous ne les partageons pas. M. Fournel a un idéal esthétique différent du nôtre. A tous moments il part en guerre, lance au poing, contre le naturalisme et l'impressionnisme, « dont le principe fondamental n'est rien moins qu'un dissolvant du vieil art classique. »

On croirait entendre M. Pailleron lisant son discours à la distribution des prix de Vertu.

M. Victor Fournel fait depuis vingt-cinq ans de la critique d'art au *Correspondant*, à la *Gazette de France*, au *Français*, au *Moniteur universel*. Les artistes dont il analyse les œuvres principales ont donc presque tous traversé le champ de sa lorgnette. Il donne sur chacun d'eux, avec ses appréciations, des détails biographiques et anecdotiques qui rendent son livre intéressant, même pour ceux que font sourire ses théories.

A ce point de vue il faut lire les pages qu'il consacre à Courbet; qu'il appelle un « peintre de chaudrons et de cuisinières qui a prétendu borner aux cuisinières et aux chaudrons le domaine de la peinture, et qui a voulu faire de la représentation du réel la négation de l'idéal ».

Pour donner la dynastie complète des Vernet — Joseph, Carle, Horace — l'auteur renvoie un peu au delà de 1850. Il n'est point fait d'autre exception. Une trentaine d'artistes, peintres d'histoire et de genre, paysagistes, orientalistes, etc., etc., ont leur monographie, accompagnée de nombreuses planches, empruntées principalement à la *Gazette des Beaux-Arts*, qui remettent sous les yeux les œuvres les plus célèbres de ceux dont M. Fournel apprécie le talent.

Johannes Brahms, par HERMANN DEITERS. Traduit de l'allemand par Mme H. Fr. — Leipzig et Bruxelles, Breitkopf et Härtel, 1884.

Ce petit livre auquel la récente exécution de la 3e symphonie de Brahms donne de l'actualité, contient sur les œuvres du maî-

tre et sur sa vie des détails complets. L'auteur analyse avec compétence ses diverses compositions, donne la date de leur publication et les circonstances dans lesquelles elles furent conçues, depuis le jour où, en 1856, il rencontra à Bonn le jeune musicien dans lequel Schumann ne tarda pas à démêler une prodigieuse vocation d'artiste jusqu'au jour où il écrivit la troisième de ses symphonies.

Ce qui compléterait utilement l'ouvrage, et peut-être MM. Breitkopf et Härtel pourront-ils, dans une deuxième édition, tenir compte de cette observation, ce serait d'y ajouter un catalogue thématique des compositions du maître, avec renvoi à la page où il en est fait mention.

Freyhir, poème lyrique et symphonique, paroles et musique d'Emile Mathieu. — Bruxelles, A. Cranz.

La maison Cranz vient d'éditer, avec beaucoup de soin et dans des conditions parfaites de typographie et de gravure, la partition de la dernière œuvre d'Emile Mathieu dont il est question dans notre compte-rendu musical.

MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS

Anvers. — Exposition universelle. Mai à octobre 1885.

Bristol. — Exposition des produits des industries féminines en janvier 1885.

Bruxelles. — Neuvième exposition de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Ouverture le 24 décembre 1884. — Deuxième exposition des *XX*. (Limitée aux membres du Cercle et aux artistes spécialement invités). Février 1885. — Troisième exposition de *Blanc et Noir* de l'*Essor*. (Limitée aux membres du Cercle). Mai 1885. — Exposition historique de gravure, par le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*. Mai 1885.

Glascow. — Institut des Beaux-Arts (24e exposition). Ouverture 3 février 1885. Fermeture fin d'avril. — S'adresser à M. Robert Walker, secrétaire de l'Institut, à Glascow.

Londres. — Exposition internationale d'instruments de musique (2me division de l'exposition d'invention et d'instruments de musique). Ouverture en mai 1885, à South-Kensington. Cette deuxième division comporte trois groupes : 1° *Instruments de musique construits ou en usage depuis* 1800 ; 2° *gravure et impression de la musique ;* 3° *collections historiques.*

Nuremberg. — Exposition internationale d'orfèvrerie, de joaillerie, de bronzes, etc. Du 15 juin au 30 septembre 1885.

Paris. — *Salon de* 1885. — 1er mai au 30 juin 1885. — *Peinture, dessins, etc.* Dépôt des ouvrages au Palais des Champs-Elysées, du 5 au 14 mars. Vote, le mercredi 18 mars, de 9 h. à 4 h. — *Sculpture, Gravure en méd. et sur p. f.* Dépôt du 21 mars au 2 avril. Vote, le mardi 7 avril, de 10 à 4 h. — *Architecture.* Dépôt du 2 au 5 avril. Vote, le mardi 7 avril, de 10 à 4 h. — *Gravure et Lithographie.* Dépôt, du 2 au 5 avril. Vote, le lundi 6 avril, de 10 à 4 h.

Pau. — *Société des Amis des arts.* Du 15 janvier au 15 mars 1885. Chaque artiste ne peut exposer que *deux* œuvres. Dernier délai d'envoi : 20 décembre 1884.

La Haye. — Concours pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius.

Montévidéo. — Concours pour la statue du général Artigas (international). S'adresser à la légation de l'Uruguay, 4, rue Logelbach, à Paris.

Richmond. — Concours pour un monument à Robert Lee, jusqu'au 1er mai 1885.

Vienne. — Concours pour l'érection d'un monument à Mozart.

La *Société philharmonique* de Londres ouvre un concours international pour la composition d'une Ouverture de concert à grand orchestre. Le prix est de 20 guinées (500 francs). Pour connaître les conditions du concours, écrire à l'adresse suivante : *Francesco Berger, Esq., Honorary Secretary of the Philharmonic Society*, 6, *York Street, Portman Square, London.*

PETITE CHRONIQUE

Une douloureuse nouvelle est venue, cette semaine, jeter le deuil dans les ateliers. Bastien-Lepage est mort mercredi dernier, à trente six ans, d'un cancer à l'estomac qui, depuis plusieurs mois, ne laissait aucun espoir de guérison.

Notre prochain article de fond sera consacré au brillant artiste, l'un de ceux qui exercèrent sur l'école moderne de peinture la plus grande influence.

On nous annonce que M. Joseph Wieniawski se propose de donner un concert à la *Grande-Harmonie* dans le courant de janvier.

Rubinstein assistait dimanche au *Concert populaire.* Il est parti le soir pour Anvers où il surveille les répétitions de *Néron* qui sera représenté au Grand-Théâtre à la fin de ce mois.

L'Académie des Beaux-Arts, toutes sections réunies, a procédé samedi dernier au vote pour le remplacement de Victor Massé. En voici le résultat :

Nombre de votants : 37. Majorité : 19.

Au premier tour de scrutin, M. Léo Delibes a obtenu 26 voix et M. Guiraud 11 voix.

M. Léo Delibes est élu membre de l'Académie des Beaux-Arts.

M. Franz de Suppé, l'heureux *opérettiste* chéri du public viennois, vient de terminer un petit ouvrage en un acte, *les Matelots*, qu'il destine à l'Opéra de Vienne.

Il y a quatre morceaux de musique dans le drame de M. Sardou, *Théodora*, qui doit être représenté prochainement à la Porte-Saint-Martin et dans lequel Mme Sarah Bernhardt remplira le principal rôle. C'est M. Massenet qui a écrit cette courte partition, laquelle comprend : 1° une sorte d'offertoire, sur l'orgue, — accompagnant l'entrée en scène de l'impératrice, qui sort de la chapelle du palais ; 2° une chanson sur Théodora, pamphlet populaire, chantée, la nuit, par la populace de Byzance, qui prélude à l'émeute ; 3° le chant des Morts ; 4° enfin, l'hymne qui salue l'empereur et l'impératrice, à leur entrée dans la loge impériale, à l'Hippodrome, — chœur pour voix d'hommes et voix de femmes, avec accompagnement d'orgue et de harpes.

Un comité vient de se former à Vienne pour mener à bien le projet d'élever une statue à Haydn sur l'une des places publiques de cette ville.

Après la reprise de *la Damnation de Faust*, que M. Lamoureux a l'intention de faire entendre deux fois cet hiver, il conviera le public parisien à l'audition du premier acte de la *Walkure.*

Il s'est fondé un comité à Eutin, près de Lubeck, qui a formé le projet de célébrer le centième anniversaire de la naissance de Carl Maria de Weber, né le 18 décembre 1786 dans cette petite ville de l'Oldenbourg. Il lui serait érigé une statue. L'empereur d'Allemagne a autorisé les quatre scènes de la cour : Berlin, Hanovre, Cassel, Wiesbaden à donner des représentations au bénéfice de l'œuvre à laquelle on s'intéresse également à l'étranger. Dans les Pays-Bas s'est formé un comité spécial qui a pour président M. Gernsheim, directeur du Conservatoire de Rotterdam. MM. Gevaert, Samuel et Radoux font partie du comité belge. M. l'avocat Boehmoker reçoit les dons à Eutin.

La vente des collections et objets d'art du château de Hunegg, sur le lac de Thoune, attire une foule d'amateurs.

Une coupe vénitienne a été vendue 10,000 marks ; deux bouteilles persanes, 4,000 marks ; un grand plat de 1555, 7,000 marks ; un plat avec Leda et le cygne, 12,700 marks, etc. Des majoliques ont été vendues pour 140,000 marks.

La vente continue ; elle a déjà rapporté 400,000 marks, soit un demi-million de francs.

Les annonces sont reçues au bureau du journal, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

VILLE DE BRUXELLES

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE

La ville de Bruxelles met en adjudication l'exploitation du Théâtre Royal de la Monnaie à partir du 1er juin 1885, aux termes et conditions du cahier des charges voté par le Conseil communal en sa séance du 4 août 1884. Le cahier des charges de l'entreprise est déposé à l'hôtel de ville (6e division) où un exemplaire en sera remis aux intéressés. L'exploitation comprend la représentation d'opéras, d'opéras-comiques et de ballets.

Les soumissions devront être remises avant le 1er janvier 1885; elles devront être souscrites sur timbre et adressées au Collège des Bourgmestre et Echevins, sous enveloppe cachetée, pourtant pour suscription : *Sousmission pour l'exploitation du ThéâtreRoyal de la Monnaie.*

Si le soumissionnaire n'est pas domicilié dans l'agglomération Bruxelloise, il y fera élection de domicile dans sa soumission.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

POUR PIANO

Huberti, G. Trois morceaux : N° 1. Etude rhythmique, 2 fr. — N° 2. Historiette, 2 fr. N° 3. Valse lente, fr. 1.75.

Kowalski. Op. 44. Autour de mon Clocher, 2 fr. — Op. 45. Illusions et Chimères, 2 fr. — Op. 48. Tambour battant, 2 fr.

Smith S. Op. 185. Notre-Dame, Chant religieux, 2 fr. — Op. 191 La mer calme, Deuxième barcarolle, 2 fr. — Op. 192 Styrienne, 2 fr. — Op. 193. Marguerite, 2 fr. — Op. 194. La fée de Ondes, 2 fr.

Wieniawski. Jos Op. 39. Six pièces romantiques : Cah. I. Idylle, Evocation, Jeux de fées, 3 fr. — Cah. II. Ballade, Elégie, Scène rustique, 3 fr. — Op. 41 Mazourka de concert, fr. 2.50.

MUSIQUE POUR CHANT

Bach. Six chorals pour chœurs mixtes par *Mertens.* La partition, 1 franc.

Bremer. A. Sonne mon tambourin, pour chant, violon ou violoncelle et piano, 3 fr. — Hymne à Cérès, pour baryton ou mezzo-soprano et chœur pour 3 voix de femmes, 2 fr.

Riga, Fr. Quatre Chœurs pour voix de femmes avec accompagnement de piano à 4 mains : N° 1. Fête villageoise, la partition, fr 2.50. — N° 2. Les Vendangeuse, la partition. fr. 2.50. — N° 3. Sous les Bois, la partition. fr. 2 50. — N° 4. La Paix, la partition, fr. 3.50.

SCHOTT Frères, Editeurs de Musique

BRUXELLES, RUE DUQUESNOY, 3a.

Maison principale MONTAGNE DE LA COUR, 82

VIENT DE PARAITRE

à la librairie FERD. LARCIER, 10, rue des Minimes, à Bruxelles

MON ONCLE

LE JURISCONSULTE

PAR

EDMOND PICARD

AVOCAT A LA COUR DE CASSATION

Un volume in-octavo, impression de luxe sur papier de Hollande, avec un portrait gravé par Aubry et une illustration par Mellery.

Prix : 3 fr. 50

Cet ouvrage forme la suite des *Scènes de la vie judiciaire.*
Les volumes antérieurement parus sont :
Le Paradoxe sur l'avocat. — La Forge Roussel. — L'amiral.

Il a été tiré vingt-cinq exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés qui sont mis en vente au prix de **10 francs.**

VIENT DE PARAITRE CHEZ

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

JOHANNES BRAHMS

par Hermann DEITERS

(*Esquisse bibliographique. Analyse succincte de ses compositions*)

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR Mme H. FR.

Prix 2 fr. 50

Toutes les œuvres de Brahms, ainsi qu'un choix de bons portraits du compositeur, se trouvent au magasin des éditeurs, **41, Montagne de la Cour.**

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes, Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie, 26.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 51. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 DÉCEMBRE 1884.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser les demandes d'abonnement et toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**

Nos abonnés recevront la semaine prochaine, avec le titre de la quatrième année de l'*ART MODERNE* (1884), deux TABLES méthodiques comprenant l'une la nomenclature des matières traitées, l'autre la liste complète, rédigée par ordre alphabétique, de TOUS LES ARTISTES APPRÉCIÉS OU CITÉS PENDANT L'EXERCICE EN COURS.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ces deux énumérations qui, mieux que tout commentaire, indiquent le nombre et la variété des études publiées par l'*ART MODERNE*, la diversité des personnalités qu'elle analyse et la valeur des documents qu'il réunit pour l'histoire artistique du pays.

Les deux Tables seront mises en vente au prix d'un numéro ordinaire.

Afin de ne pas scinder notre étude biographique du poète André Van Hasselt, l'article sur Bastien-Lepage, que nous avons annoncé la semaine dernière, ne paraîtra que dans notre prochain numéro.

SOMMAIRE

NOS ARTISTES MÉCONNUS. ANDRÉ VAN HASSELT. Quatrième article. — ERRATUM. — A L'ESSOR. — FOLIE. — MUSIQUE. Deuxième concert de l'*Association des artistes musiciens*. Camille Saint-Saëns. — MAMMAMOUCHISME. — LES LIVRES D'ÉTRENNES. *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, par MM. Perrot et Chipiez ; *Chronique de l'histoire de France*, par Mme De Witt-Guizot ; *Voyage au Soudan français* par le commandant Gallieni ; *Les anciennes villes du Nouveau-Monde*, par M. D. Charnay. — THÉATRES. Théâtre de la Monnaie. *Le Trésor ;* Théâtre Molière ; Théâtre de l'Alcazar. — PETITE CHRONIQUE.

NOS ARTISTES MÉCONNUS

ANDRÉ VAN HASSELT

Sa vie et ses travaux, étude par L. ALVIN. — Bruxelles, C. Muquardt, 1877, 1 vol. petit in-8° de 392 pages.

Quatrième article.

Lorsqu'on faisait encore des chansons sur des airs connus, le chansonnier, en composant, était obligé de scander ses vers et de leur donner l'exacte mesure en s'efforçant de conserver l'accentuation du type qu'il avait choisi pour modèle. Il faisait, sans s'en apercevoir, des vers rythmés ; car le rythme n'est pas autre chose que l'accentuation musicale à laquelle le poète est tenu de se soumettre, au risque de ne pouvoir être chanté.

Il n'en est plus de même si le poète écrit en vue d'un air à faire, c'est-à-dire s'il est libre dans le choix du mouvement rythmique que ses vers assigneront au musicien. Avant Van Hasselt, la plupart des faiseurs de romances s'inquiétaient fort peu des difficultés que l'irrégularité de leurs rythmes allait imposer au compositeur. Ils laissaient à ce dernier le soin de se tirer d'affaire, et si le rythme de la musique n'était pas d'accord avec celui des paroles, c'était tant pis pour le chanteur, qui esquivait la difficulté comme il pouvait.

Van Hasselt, dès sa première jeunesse, a écrit des romances, et l'on s'accorde à dire qu'elles étaient mélodiques et se prêtaient facilement aux mouvements de la musique. Le sentiment de la mélodie était, chez lui,

un don naturel; il suivait d'instinct un principe sur lequel toutefois son attention ne tarda point à s'arrêter. La nécessité du rythme dans la poésie française le préoccupait dès 1832. Ce n'est cependant que beaucoup plus tard, et lorsqu'il se fut mis en rapport avec d'habiles compositeurs, qu'il arrêta ses idées sur ce point et les précisa dans ses *Etudes rythmiques*. Il se proposait de les réunir un jour et de les accompagner d'un traité théorique; mais il voulait auparavant avoir épuisé toutes les formules musicales que son collaborateur et ami, l'habile compositeur J.-B. Rongé, s'était chargé de lui fournir. La tâche était immense; pour l'accomplir, il fallait du temps, de la patience et du talent; si elle n'a point été entièrement achevée, c'est que les jours du poète étaient comptés. Quant à la patience et au talent, ils ne lui ont jamais fait défaut. Van Hasselt a pu achever deux cent dix-neuf études embrassant toutes les espèces de vers admis par la prosodie française. S'il n'est point possible de donner ici la théorie telle qu'il l'eût écrite lui-même, on trouve du moins, dans ses préfaces, quelques précieuses indications.

C'est dans le volume intitulé : *Nouvelles poésies* (1857) qu'ont paru les vingt-trois premières *Etudes rythmiques*.

En 1862, la préface de son volume intitulé : *Poèmes, paraboles, odes et études rythmiques*, a donné un peu plus de développement à la pensée de l'auteur, qui s'exprime ainsi : « Plus que jamais convaincu de l'impérieuse nécessité d'une réforme radicale dans le vers lyrique, c'est-à-dire dans le vers destiné à être chanté, l'auteur a continué ses études sur cette partie de l'art, si négligée encore, mais depuis si longtemps recommandée à l'attention des poètes par les hommes qui ne comprennent pas l'accentuation musicale du chant sans l'accentuation correspondante de la parole. »

Dans les œuvres complètes d'André Van Hasselt, un volume entier est consacré aux études rythmiques. L'éditeur s'y est efforcé, au moyen d'une classification méthodique, de suppléer à l'absence d'une théorie écrite. Le rythme est marqué en tête de chaque pièce par des signes conventionnels. Van Hasselt, pour indiquer les différentes coupes de vers, ayant constamment fait usage des signes employés dans les traités de prosodie latine, on a cru devoir conserver ce mode de notation, bien que l'accentuation des idiomes modernes diffère essentiellement de la quantité des langues anciennes.

« Notre langue, a fort bien dit Boscaven (*) dans son excellent traité de versificatiou, ne possède pas de syllabes longues et brèves, ou du moins la durée relative des sons n'est pas assez appréciable pour qu'on puisse en faire un élément de nos vers; mais on peut profiter d'une circonstance insignifiante en apparance, à savoir: qu'en français, tous les mots ont une tendance à renforcer le son vers la dernière syllabe (abstraction faite des syllabes à *e* muet) : les mots accessoires eux-mêmes, dont le rôle est de faire ressortir l'accentuation du mot principal qu'ils précèdent, attirent, s'ils le suivent, l'intensité de son. *Notre*, faiblement marqué dans *notre ami*, devient tellement renforcé dans *c'est le nôtre*, qu'il revêt même l'accent circonflexe; *me*, qui s'élide dans *il m'a dit*, devient inéluctable dans *dites-moi*. »

C'est sur cette observation que Van Hasselt a établi son système de poésie rythmée.

L'indifférence, on peut dire le dédain, qui a accueilli son innovation dans son pays et particulièrement parmi les juges officiels de la littérature nationale, rend nécessaire une démonstration qui fasse ressortir toute l'importance des études rythmiques.

Dans son numéro du 15 mars 1863, la *Gazette musicale de Paris*, publiait un article dû à la plume de Fr. Fétis, dans lequel l'éminent musicologue, après avoir exposé scientifiquement les principes du rythme musical, ainsi que ceux qui devraient être appliqués dans la composition de toute poésie destinée à être chantée, démontre combien les écrivains français les plus illustres ont souvent négligé ces principes dans leurs poèmes d'opéras. Il apprécie ensuite, en ces termes, les études rythmiques de Van Hasselt :

« Tous les auteurs de livrets français d'opéras savent que, dans la versification comme dans la musique, les éléments du rythme sont binaires et ternaires; mais leur attention ne s'est pas fixée sur les diverses combinaisons régulières et symétriques qu'on peut faire de ces éléments, pour en tirer de riches variétés de rythmes. André Van Hasselt, inspecteur général de l'enseignement en Belgique, et mon honorable confrère de l'Académie royale, a fait, depuis plus de vingt ans, de l'art de ces combinaisons rythmiques l'objet de constantes études et de travaux remplis d'intérêt. Dans nos conversations, il soumettait ses innovations poétiques à mes analyses musicales, et le résultat de nos entretiens était toujours, de ma part et comme musicien, une approbation absolue de ses formes nouvelles, parce que je trouve des rythmes propres à la musique partout où il y a symétrie de nombre et d'accents dans les retours périodiques.

« Les nombres 2 et 3 sont disposés par Van Hasselt dans une multitude de combinaisons dont l'effet rythmique résulte de la symétrie des répétitions. Jamais on ne voit, dans ses vers destinés à la musique, la moindre altération dans cet ordre symétrique, qui est la règle suprême du rythme. Je prends pour exemple de la disposition la plus élémentaire celle où

(1) Pseudonyme de M. Schuermans, actuellement premier président à la Cour de Liège.

les nombres 2 et 3 se suivent alternativement, et je la trouve dans cette chanson du printemps :

Les fleurs | sont écloses,
Les fleurs | du printemps.
Hélas | mais ces roses
Ne du | rent qu'un temps.

O ter | re des hommes
Où rien | n'est certain,
Comme el | les, nous sommes
Des fleurs | d'un matin.

« S'il ne fait usage que d'un seul élément, par exemple, de l'ïambe, la forme symétrique de son vers pourra n'être pas admise dans la poésie récitée, mais elle est très bonne pour le chant, comme on peut le voir dans ce couplet :

Hélas | comptez | combien | d'étoiles
La nuit | allu | me au fond | des airs;
Comptez | les flots | où vont | les voiles
Qu'on voit | courir | les vas | tes mers.

« Sa manière de combiner l'ïambe et l'anapeste est variée; mais sous chacune de ses formes, son rythme est toujours parfaitement régulier. En voici des exemples :

Qui vous don | ne, ô dou | ces fleurs,
Aux baisers | de l'au | be écloses,
Qui vous don | ne vos | couleurs,
Margueri | tes, lis | et roses?

« Autre combinaison :

Mes amis, | la vi | e est un livre
Que chacun | écrit | de sa main;
Dont on voit | les feuil | les se suivre,
Et qui joint | hier | à demain.

« Autre :

A l'heu | re où la nuit | sur Veni | se descend,
Aux dou | ces clartés | de la lune,
La bar | que fantô | me s'avan | ce en glissant
Sur l'eau | de la mor | ne lagune.

« Autre :

Écoutez | là bas | tout au fond | des bois,
Dans son nid | de mousse,
Écoutez | gémir | cette dou | ce voix,
Cette voix | si douce.
Sous la feuil | le ombreu | se, au soleil | levant.
Dans la nuit | dormante;
Comme un luth | des cieux, | elle jet | te au vent
Sa chanson | charmante.

« Van Hasselt, persuadé avec raison que toute forme régulière et symétrique peut offrir au compositeur des rythmes favorables pour ses chants ne craint pas d'associer le vers de douze syllabes aux petits vers, parce que la rapidité de ceux-ci compense la lenteur du premier.

« Je pourrais offrir encore cinquante autres formes, toutes originales, toutes inconnues, résultats de ces études rythmiques; mais je suis obligé de renfermer dans d'étroites limites les citations qui concernent ce sujet intéressant. Ce que je me suis proposé, c'est de fixer l'attention des littérateurs qui écrivent pour les scènes lyriques sur la nécessité de perfectionner la versification des livrets d'opéras et de la rendre régulière au point de vue des rythmes de la musique. Que s'ils s'astreignent à mettre, comme Van Hasselt, de la symétrie dans les dispositions du nombre de syllabes et des accents de leurs vers, nul doute que la trop grande uniformité des rythmes mélodiques ne disparaisse du travail des compositeurs, et qu'il n'en résulte une variété dont la musique a été privée jusqu'à ce jour.

« J'ai souvent pressé Van Hasselt de publier sa théorie de la versification rythmique, avec des modèles de toutes les combinaisons, accompagnés d'analyses. Rien de plus facile, dit-il, et la théorie sera renfermée dans un petit nombre de pages : mais il ne croit pas que les avantages d'une semblable versification puissent être démontrés par la poésie seule : c'est au musicien, selon lui, qu'il appartient de prouver par ses compositions le mérite du système nouveau de versification, et les ressources qu'il y a rencontrées pour la régularité des rythmes de ses mélodies, ainsi que par la diversité de leur caractère. A son tour, il m'a demandé d'être son collaborateur pour ce travail : j'ignore si la collaboration qu'il désire est par lui bien choisie; mais je la lui ai promise. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu. »

On ferait un volume si l'on voulait réunir les suffrages que les hommes les plus compétents ont donnés aux études rythmiques de notre compatriote dans les journaux de France, d'Allemagne et d'Italie. A l'exception de la presse liégeoise, il en a été tout autrement en Belgique. Les juges officiels des concours quinquennaux n'ont pas trouvé d'autre encouragement à donner au poète novateur que de dire : *Il est permis de ne pas suivre aveuglément M. Van Hasselt dans ses théories sur le rythme.* Sans doute cela est permis, mais à une condition, c'est que d'abord on aura étudié la question et que, par des objections sérieuses, on aura prouvé qu'on a compris la doctrine,

Van Hasselt n'a pas reculé devant le labeur ardu et considérable de traduire les opéras les plus en vogue, en suivant le texte primitif sur lequel le musicien a travaillé, non seulement mot à mot, mais syllabe par syllabe. En moins de huit ans, toujours aidé de la collaboration de son ami, le compositeur J.-B. Rongé, il a achevé la traduction de dix opéras allemands, anglais, italiens, à savoir : le *Freischütz,* un de ceux qui avaient été le plus maltraités par les traducteurs précédents, *Euryante*, le *Barbier de Séville, Préciosa, Obéron*, les *Noces de Figaro*, la *Flûte enchantée, Don-Juan, Fidelio* et *Norma.* Trente mélodies de Schubert ont, vers la même époque, été traduites par lui en vers rythmés.

Ajoutons que dans ce domaine spécial, il a compris que même les vers délaissés par la versification classique, ceux de neuf, de onze, de treize syllabes, pouvaient être heureusement utilisés. Et penser qu'à l'origine on s'est emparé de ce fait pour prétendre qu'il ne connaissait même pas les premiers éléments de son art.

En avant, piquez des deux vos blanches haquenées.

Un journaliste a cité ce vers de treize syllabes en s'en moquant longuement, et pour beaucoup de contemporains il est resté comme une preuve de l'insignifiance du poète, alors qu'il n'était qu'une application de l'œuvre vraiment originale qui le classe dans une catégorie à part et en fait un véritable novateur.

ERRATUM

Dans le dernier article sur Van Hasselt, partie d'une phrase a sauté. On lit à la 2me col., 1re page du numéro de dimanche dernier :

« L'ode *A un critique* donne la mesure de ce que « sa colère pouvait trouver d'accents emportés... Voici « ce beau sonnet adressé à un artiste en 1842. »

Il faut lire :

L'ode *A un critique* donne la mesure de ce que sa colère pouvait trouver d'accents emportés. *Il en est de même de la pièce intitulée :* A UNE ESPÈCE DE CRITIQUE INDIGÈNE. Voici ce beau sonnet adressé à un artiste en 1842.

A L'ESSOR

On montrait ces jours-ci la lanterne magique à l'*Essor*, et tous les Essoriens et leurs invités paraissaient y prendre « un plaisir extrême », tout comme si on leur eût conté *Peau d'âne*.

Mais la lanterne magique dont il s'agit ne faisait pas précisément apparaître sur la blancheur de l'écran Croquemitaine, Gribouille, le Sire de Framboisy, Barbe-Bleue et autres héros plus ou moins historiques qui ont terrifié ou réjoui nos jeunes années. M. Alexandre, l'habile et très artiste photographe, faisait, au moyen d'un appareil excellent, des projections de clichés instantanés reproduisant des paysages, des vues de villes, des figures, des animaux, des marines, etc.

On ne peut que louer le goût avec lequel ce maître photographe choisit ses sujets et la supériorité de ses procédés. Tels coins de prairie, avec leur étoffage de bestiaux, tels chemins de campagne fuyant entre les blés, animés par des allées et venues de villageois, telles rues de Bruxelles peuplées de l'encombrement d'une procession, ont soulevé des salves d'applaudissements.

M. Alexandre a montré des chevaux dans l'effort des tensions musculaires, des défilés de cavalcades, des baigneurs photographiés au moment où ils « piquent une tête ». La perfection des instruments employés actuellement permet de reproduire avec la plus absolue netteté de détails les mouvements les plus rapides. C'est ainsi qu'on va jusqu'à photographier un boulet de canon décrivant sa trajectoire !

Une curieuse et amusante application de la photographie instantanée consiste à placer dans un zootrope une série d'épreuves faites successivement du même objet en mouvement, par exemple d'un cheval lancé au galop. L'image reconstituée dans l'instrument reproduit naturellement, avec la plus scrupuleuse fidélité, les foules du cheval.

Les résultats obtenus par M. Alexandre sont fort beaux. La séance qu'il avait organisée, égayée des lazzis des Essoriens, a été des plus intéressantes.

FOLIE

Voilà qu'on reparle de Richepin et de Mme Sarah Bernhardt. Non pas qu'il soit question d'un livre de l'écrivain ou d'un rôle de l'actrice. C'est de l'homme et de la femme qu'il s'agit, de leurs personnes, de leurs sentiments intimes, des choses secrètes qui d'ordinaire ne se crient pas sur les toits et ne s'impriment pas dans les journaux. Il paraît qu'il se passe des événements très importants, qui seront demain de l'Histoire, et qu'il faut être très attentifs. Quoi donc ?

Des dépêches venant d'Alger, rédigées par on ne sait qui, tombent dans les journaux ; ces dépêches annoncent que M. Jean Richepin est atteint d'une fièvre diphtérique compliquée d'accès tétaniques ; l'apparition de l'aliénation mentale est signalée ; le poète a demandé asile aux trappistes de Staouëli et, sur leur refus de le recevoir, est parti pour le désert, — destination vague. Le lendemain, autre chanson. Rien de vrai dans la dépêche. Jamais M. Richepin n'a été plus raisonnable ; il est en promenade avec sa femme et son fils ; il n'est pas en Algérie, ou plutôt, il n'est nulle part, puisqu'il cache soigneusement son adresse ; un seul de ses amis, qui n'habite pas le Boulevard, mais l'Auvergne, sait où il est et communique avec lui. Une dépêche rassurante pour la santé du corps et de l'esprit de l'auteur de la *Chanson des gueux* est venue démentir la fausse dépêche qui avait mis, non pas tout Paris, mais le Tout-Paris, en émoi. Et l'on commence à parler d'obsessions, de persécutions, de vengeance de femme, d'expédients employés pour découvrir la retraite du poète fugitif. La toile se relève sur le drame intime qui a déjà fourni tant de copie aux journaux. Vous allez voir qu'il y en a bien encore pour cent représentations, et qu'on ne va pas s'occuper d'autre chose d'ici à l'année prochaine.

C'est le goût du jour, contre lequel rien ne prévaudra. Tous les gens que cela ennuie, qui n'en peuvent plus d'être forcés d'entendre ces inutiles ragots et ces plats commérages, qui sont las de la cuisine fabriquée et vendue dans les boutiques d'esprit, qui voudraient s'enfuir bien loin, aller habiter les trous où on sonne encore le couvre-feu et où on ne joue jamais de revues de fin d'année, tous ceux-là auront beau dire et beau faire, ils n'empêcheront pas que c'est comme cela et que cela ne sera plus autrement. Chaque fois qu'un monsieur, vrai ou faux écrivain, vrai ou faux artiste, sera attristé de voir qu'on ne fait pas assez attention à lui et se mettra à faire des cabrioles aux portes des cafés littéraires et dans les boudoirs de verre des actrices, chaque fois, le même fait se produira. La presse, enchantée de trouver une besogne facile à faire, laissera dans son coin l'écrivain qui ne crie pas sa littérature par les rues, l'actrice qui ne se donne en représentation que sur la scène, et ne s'occupera plus que de ceux qui opèrent en place publique. Et le public suit. Et ces habi-

tudes sont de mise dans tous les milieux, dans tous les ordres d'idées, en politique comme en littérature, en philosophie comme en art. C'est le farceur habile à faire le boniment, c'est l'écrivain, c'est l'artiste avides de relations avec les reporters, c'est le creux philosophe pour dames, qui tiennent toute la place, qui sont décrits, choyés, célébrés par tous les porte-plumes parisiens. Il est facile, en effet, de raconter aux populations comment le grand homme passe ses journées et ses nuits, de dire ce qu'il mange, ce qu'il boit, s'il trompe sa femme, s'il lâche sa maîtresse ; c'est même beaucoup plus facile, incontestablement, que de dire ce qu'il y a dans un livre, que d'expliquer un tableau, que d'analyser une pensée. Ce sont les hypocondriaques, ce sont les « raseurs » qui s'attardent encore à ces besognes dédaignées. Etre journaliste et ne donner au racontar, au détail de vie privée que la stricte importance qu'il doit avoir dans l'explication d'un homme et d'une œuvre ! Etre journaliste et vouloir être encore un artiste et un psychologue, et s'essayer aux travaux qui prennent toute la pensée, qui emplissent toute la vie ! Mais c'est le vieux jeu, mais c'est fini, mais ça ne rapporte pas d'argent, mais c'est un genre qui n'est pas admis à la première page d'un journal qui se respecte !

Et c'est vrai : les naïfs qui croient encore à la littérature, à l'art, au bien penser et au bien dire, sont forcés de se réfugier dans les journaux démodés et dans de vagues revues. Le roi de Paris, c'est celui qui a des entrevues avec Sarah Bernhardt, — c'est celui qui découvrira demain la retraite de Richepin.

GUSTAVE GEFFROY.

MUSIQUE

*Deuxième concert de l'*ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS.

Camille Saint-Saëns.

L'*Association* reste fidèle au plan qu'elle a récemment adopté pour ses concerts. Aux programmes arlequins de jadis, elle substitue, dans chacune de ses auditions, un choix d'œuvres du même compositeur, procédé très recommandable, qui permet au public de se faire une idée exacte de la valeur d'un auteur.

Cette simple modification a suffi pour donner un réel intérêt artistique à ses séances, tombées dans les lieux communs des cantatrices à la mode, des violonistes-acrobates, des pianistes-prodiges, de tout ce qui, pour le monde dilettantiste, remplace comme attractions les veaux à deux têtes, les femmes géantes et le général Tom-Pouce.

C'est Saint-Saëns qui a pris place, samedi, au pupitre qu'occupait, au dernier concert, Edouard Lalo. On l'a fêté et acclamé, plus peut-être pour ce qu'on connaît de lui que pour ce qu'il a fait entendre de neuf. La *Symphonie*, qu'on jouait pour la première fois, est, quoique son apparition aux concerts de Benjamin Godard ne remonte qu'à deux mois, une œuvre assez ancienne, l'une des premières de l'auteur de la *Danse macabre*. Elle se ressent de l'influence scolastique qui étreignait alors Saint-Saëns. Un peu guindée dans la forme, sèche d'inspiration, quoiqu'écrite avec beaucoup d'art, elle laisse l'auditeur froid, elle intéresse sans charmer. Avec l'*Adagio*, d'un joli sentiment, le *Scherzo* est le meilleur morceau de l'œuvre. Mais le second thème rappelle, par son rythme et par son dessin, le *Scherzo* de la Neuvième symphonie.

Dans le *Concerto de violoncelle*, interprêté par M. Ed. Jacobs avec son autorité habituelle, même apparence un peu revêche, malgré un passage charmant, très personnel, vers la fin, celui qui précède la rentrée du motif initial.

Diverses compositions de piano ont montré la souplesse et la variété du talent de Saint-Saëns. C'est un pianiste de premier ordre, on le sait. Il joue à la fois en musicien et en virtuose, ce qui est rare. Sa *Mazurka*, son *Allegro appassionata*, sa paraphrase du quatuor d'*Henri VIII*, — d'une extrême difficulté d'exécution, — enfin, sa *Rhapsodie d'Auvergne*, construite sur des airs populaires, ont été tour à tour l'objet de brillantes ovations.

M. Paul Claeys et Mlle Lemaire, prêtaient leur concours au concert. Ils ont chanté des fragments d'opéras de Saint-Saëns, et, l'on ne s'explique pas pourquoi dans un concert de ce genre, du Meyerbeer, du Schumann et du Chopin.

Le premier a une bonne et forte voix de baryton. Il aura à se perfectionner dans l'art de la diction et à éviter les balancements de tête, les retraits du pied, les allures matamorantes qui sentent leur province.

La seconde, passablement émue, a fait ce qu'elle a pu : c'était bien, sans excès.

Mentionnons pour mémoire la pittoresque *Danse macabre*, exécutée par l'orchestre avec beaucoup de feu, et n'oublions pas la traditionnelle *Marche* qui figure à la fin de tous les programmes de l'*Association*, dont l'auteur est tantôt Mendelssohn, tantôt Schubert, tantôt simplement : ***, et qui n'est jamais exécutée.

On se demandait, non sans curiosité, si c'était uniquement pour la forme que figurait toujours cette *Marche* dans la nomenclature des morceaux. Nous avons été aux renseignements.

Il paraît que c'est un *truc* innocent pour retenir paisiblement sur leurs banquettes les habitués de ces concerts qui, sans cette précaution, se lèveraient pendant le dernier morceau pour aller réclamer leur pardessus au vestiaire !

Mais qu'avons nous fait ? Maintenant que la mèche est éventée, la direction va être obligée, au lieu d'un de ces titres fallacieux, d'en inscrire deux. Encore est-il à craindre qu'on se retire pendant l'anté-pénultième numéro, pour être certain de ne plus être attrapé.... Il faudra en annoncer trois, quatre, tout un programme.

Hélas ! qu'avons-nous fait !

MAMMAMOUCHISME

M. Francia n'est pas mort. Il est de la race de ceux qui ne meurent jamais. On a beau les enterrer, et prononcer sur leur tombe de belles oraisons funèbres en style de cantates, ils renaissent quand s'offre l'occasion de commettre une méchante action ou une sottise.

M. Francia a essayé d'exiler du *Cercle artistique* les œuvres de deux peintres jeunes, James Ensor et Guillaume Vogels, en disant : « Tolérera-t-on plus longtemps de pareilles turpitudes? » Le mot a été dit. C'était une sottise.

Voici qu'il ressuscite, sous les traits, assure-t on, de M. Steveniers, pour empêcher un groupe de musiciens jeunes de se faire entendre. Ceci est une action méchante.

Il s'agit de l'*Union instrumentale*, présidée par M. Gustave Kéfer, composée de musiciens sérieux, laborieux, et dignes d'intérêt.

Bien mieux : la jeune société a déjà gagné ses chevrons. A diverses reprises elle a été accueillie avec beaucoup de faveur. Au *Cercle* même elle a fait, l'hiver dernier, une entrée superbe, applaudie par tous les assistants et saluée par la presse.

Et parce qu'il plaît à un mammamouchi de leur fermer la porte au nez en leur disant : « Allez vous-en avec vos turpitudes ! » les musiciens de l'*Union instrumentale* vont remettre dans leur étui clarinettes et flûtes, rouler leur musique, emballer leurs violons, et attendre, pour repasser rue de la Loi, que le personnage en question soit mort?

Ah ! mais non, par exemple. Ces gens là, nous l'avons dit, ne

meurent pas. Ou plutôt, ils sont déjà morts de leur vivant et leur trépas ne change rien à leur situation. Ils continuent d'être récalcitrants. C'est leur droit.

Mais notre droit, à nous, est de demander à quel titre un mammamouchi s'installe dans la loge du *Cercle* pour ne tirer le cordon qu'à ceux qu'il lui plaît de laisser entrer.

Une commission, élue par les membres, est chargée d'administrer la Société. A-t-elle renoncé à son droit de contrôle? Et ce qu'elle a trouvé bon, l'an dernier, permet-elle qu'on le trouve mauvais cette année? C'est donc un soufflet qu'elle se laisse donner?

Nous verrons bien.

Les livres d'étrennes

Histoire de l'Art dans l'antiquité (IIIe partie), par MM. Perrot et Chipiez. — **Chroniques de l'histoire de France** (IIIe série), par Mme De Witt-Guizot. — **Voyage au Soudan français,** par le commandant Gallieni. — **Les anciennes villes du Nouveau-Monde,** par M. D. Charnay. Paris, Hachette, 1884.

Chaque année, au temps des étrennes, la librairie Hachette nous réserve le plaisir et la surprise de quelques-unes de ces grandes publications dont elle a le privilège. Au premier rang se classe, cette fois, une suite au magnifique travail de MM. Perrot et Chipiez sur l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité*. Après avoir consacré deux volumes à l'Egypte et à l'Assyrie, les savants auteurs de cette étude considérable se sont attachés, dans le tome troisième, à nous initier aux activités artistes de Phénicie et de Cypre. Parmi les historiens de la période d'art qu'embrasse ce nouveau travail, il n'en est point qui aient fouillé plus profondément les obscurités séculaires sous lesquelles l'architecture et la sculpture cypriotes et phéniciennes se dérobent encore aux modernes investigations. S'aidant des découvertes de la science, ils ont restitué dans son intégralité la physionomie d'une civilisation d'art relativement haute et d'où devaient sortir plus tard ces autres civilisations affinées, Rome et Athènes. Depuis les balbutiements de la formation jusqu'à l'épanouissement de l'apogée, il est à présent permis de suivre dans un vaste tableau d'ensemble, dont la grandeur est bien faite pour nous éblouir, le développement successif d'une conception de l'art d'abord timide, incertaine, confuse, et petit à petit menée au point où la reprendront les artisans de l'ère ultérieure.

Le troisième volume de l'*Histoire de l'Art* s'ouvre par la peinture des conditions du milieu social chez les Phéniciens; le terrain où doit germer la graine est étudié, selon les procédés de l'école critique actuelle, avant la graine elle-même; et nous voyons défiler successivement, dans un large résumé historique, les mœurs, les coutumes, les cérémonies religieuses avec lesquels l'art du temps a de si intimes analogies et où il semble puiser ses sèves les plus vivifiantes. Mais l'art phénicien ne se concentre pas uniquement dans les limites de la Phénicie proprement dite ; son rayonnement, répandu à travers les autres nations, exerce sur celle-ci une influence si grande que quelquefois leur concept artiste se confond avec les manifestations de l'art dans la Phénicie même. Tout au moins en Cypre et en Judée, l'art ne s'est-il développé qu'au contact des Phéniciens, ce grand petit peuple qui, malgré les lacunes de son génie et de son œuvre, n'en a pas moins eu l'honneur de servir d'agent de transmission et de lien entre le vieux monde, celui de l'Egypte et de la Chaldée, et le monde ancien, celui de la Grèce et de l'Italie. C'est une des particularités attachantes du livre que l'application avec laquelle MM. Chipiez et Perrot ont recherché et mis en lumière les affinités d'art entre ces différentes races tour à tour se passant le flambeau que chacune alimente de souffle pour en tirer de plus vives étincelles, jusqu'au moment où il acquerra sa plus haute et définitive clarté.

L'architecture et la sculpture résumant en ces lointains de l'art l'évolution spirituelle qui s'appuie sur le goût et la recherche du Beau plastique, les auteurs établissent d'abord le principe et les caractères généraux de l'architecture phénicienne et cyprienne, analysent les matériaux et les formes des monuments funéraires et religieux, détaillent les procédés et dégagent l'esprit, le style, les significations de cette statuaire primitive où, par moments, se rencontre déjà comme le pressentiment d'un art arrivé à terme. Pour ne parler que des terres-cuites du Louvre représentant des figures de femmes se pressant les seins, il est au moins curieux de remarquer les rapports qui existent entre leur attitude et celle de Vénus de Gnide. Ces analogies ont même déterminé l'accréditement d'une version qui, dans ces œuvres encore grossières d'un génie insuffisamment inspiré par la nature, s'est ingéniée à découvrir la pensée première et l'embryon du chef-d'œuvre de Praxitèle.

Une étude de l'histoire de l'art n'est complète qu'à la condition d'embrasser les multiples applications comprises sous la dénomination toute moderne d'arts industriels. Dans l'avant-dernier chapitre, MM. Perrot et Chipiez passent successivement en revue la céramique, le verre, la métallurgie et l'orfèvrerie, la bijouterie, les objets de toilette, les étoffes et les meubles: ce sont comme autant de lumières nouvelles qui suppléent aux conjectures de notre esprit sur des sociétés abolies. Par là nous pénétrons dans la connaissance et l'intimité de leur mode de vivre et de penser; et quand, dans le chapitre qui clôt ce grand travail de résurrection, les auteurs, mettant à profit l'immense somme de matériaux accumulés dans le reste de l'œuvre, s'efforcent d'en tirer les éléments d'un jugement sur le rôle général de la Phénicie dans l'histoire, il semble que le jugement soit déjà formulé dans notre esprit, tant le clair miroir de l'érudition nous a rendu perceptibles les successives évolutions du génie d'un peuple industrieux entre tous.

L'*Histoire de l'art dans l'antiquité* comptera parmi les grandes investigations de ce temps dans les broussailleuses jachères du passé. Bien qu'elle ne soit encore qu'aux premières assises de l'édifice définitif, on peut dès à présent se rendre compte de ce que sera le monument dans son ensemble, alors que les descriptions des arts de la Perse, de l'Asie-Mineure, de la Grèce, de l'Etrurie et de Rome viendront compléter cette remarquable et laborieuse enquête commencée avec l'Egypte et l'Assyrie. Rien n'a été négligé d'ailleurs pour dégager du livre la plus grande somme de clarté possible : le texte ne contient pas moins de 644 gravures, et une série de huit superbes pages chromolithographiées fait passer sous les yeux un reflet de la matérielle splendeur des plus rares spécimens de l'art phénicien.

En même temps que cette publication considérable, la librairie Hachette nous donne cette année la troisième série des *Chroniques de l'histoire de France*, si heureusement inaugurées il y a deux ans par Mme De Witt née Guizot. Comme l'indique le sous-titre, l'ouvrage comprend toute la période de temps qui s'étend des origines au XVIe siècle, de manière à former un large tableau historique, et un tableau plus vrai qu'aucun autre puisqu'ici c'est l'histoire racontée par des contemporains, avec le fourmillant détail d'une sorte de Gazette écrite sous l'imprévu et la signification immédiate de l'évènement. La part de l'auteur, dans cette réunion de textes annotés, colligés, coordonnés, est suffisamment grande toutefois pour que son travail ne passe pas inaperçu au rayonnement de l'art souvent inimitable des historiens qui lui ont fourni leurs textes. Dans cette troisième série, c'est Froissard qui presque constamment tient la plume et l'on sait de quels modèles de narrations animées et pittoresques ce peintre de batailles et d'intrigues diplomatiques, qui sut mettre dans ses chroniques quelque chose de la couleur et de la vivacité d'allures de nos romans contemporains, a doté la littérature historique Avec lui, d'ailleurs, c'est notre histoire à nous autres Flamands qui nous passe sous les yeux: la turbulence et l'héroïsme des grands communiers s'agitent fiévreusement à travers ces pages qui sont notre épopée et où se recompose la glorieuse physionomie des grandes cités du temps, Bruges, Gand, Courtrai, alors qu'elles faisaient l'admiration du monde et témoignaient d'un état de civilisation inégalée.

Comme les deux précédentes, cette troisième série est accompagnée de très heureuses compositions des meilleurs illustrateurs français, de quelques belles chromolithographies et de 344 gravures d'après les manuscrits et les monuments de l'époque. Le sévère scrupule typographique qui signale les publications de la maison Hachette s'ajoute ici à l'appoint d'un large élément d'art pour faire des *Chroniques de l'histoire de France* une des belles éditions au millésime de cette année, digne en tout point des bibliothèques où le médiocre n'a point accès.

Les éditeurs d'ailleurs sont restés fidèles à l'une de leurs spécialités favorites en accordant cette année, comme les précédentes, une part importante aux relations de voyage. Créateurs de ce recueil sans rival, le *Tour du Monde*, dont le renom a fini par s'étendre partout et qui laissera derrière lui un amoncellement de matériaux auprès duquel pâlissent les plus vastes encyclopédies, il leur appartenait de fournir aux explorateurs des contrées lointaines le moyen de faire connaître leurs découvertes et leurs investigations. Que d'étonnantes révélations nous ont été apportées par ces écrivains qui, presque tous, sont des héros et dont quelques-uns ont payé de la vie

leur gloire de pionniers, avant même d'avoir pu jouir du rayonnement de l'œuvre où ils ont noté leurs merveilleuses et presque toujours cruelles aventures! Aujourd'hui c'est le commandant Gallieni qui, dans un *Voyage au Soudan français*, nous initie aux travaux d'exploration du haut Niger (1879-1881), documents de la plus haute importance dans cette obscure question de l'Afrique centrale qui passionne à si juste titre l'Europe. Le livre n'a rien, du reste, des lourdes allures d'un travail de science pure; il est enlevé à la pointe de la plume, nous allions dire de la baïonnette, en nous souvenant que c'est un militaire qui l'écrivit.

Puis encore, c'est une très curieuse et attachante étude des *Anciennes villes du Nouveau-Monde*, dans laquelle un voyageur, M. Désiré Charnay, a résumé ses explorations au Mexique et dans l'Amérique centrale. Conçu sur le plan d'une narration, et d'une narration singulièrement touffue qu'une infinité de détails, d'anecdotes et d'observations alimente sans cesse, le grand travail de l'explorateur français constitue en outre une reconstruction des civilisations disparues, basée sur la théorie de l'unité, de la modernité relative de l'Amérique et de son origine toltèque, théorie antérieurement soutenue déjà par Stéphen et Humboldt. L'art proprement dit tient une forte part dans les prédilections et les recherches de l'auteur : palais, temples, autels, sépultures, se succèdent à nos yeux dans leurs complications et leur étrangeté qui, par moments, révèle de si singulières affinités avec les monuments du Japon. Comme dans l'ouvrage du commandant Gallieni, un nombre considérable de gravures accompagne le texte, nous initiant à la beauté des races et faisant défiler devant nous les trésors d'une terre riche en spécimens d'un art autochtone dont, jusqu'à ce jour, les explorateurs se sont complus à nous faire connaître les particularités ethnographiques plutôt que les monuments.

Théâtres

Théâtre de la Monnaie. — **Le Trésor.**

Il est de bon ton, paraît-il, au théâtre de la Monnaie, de quitter bruyamment sa place, à grand claquement de stalles, quand un ouvrage ne plaît pas. C'est une façon comme une autre de montrer l'éducation qu'on a reçue. A la première représentation du *Trésor*, un acte inoffensif de Coppée, musique de Lefebvre, on a agi de la sorte. Le compositeur, qui assistait à l'exécution de son ouvrage, aura emporté des mœurs bruxelloises un bien bonne opinion!

Le Trésor n'a pas réussi. La toile est tombée dans un silence triste, après une heure de musique coupée de dialogues en vers. Est-ce le sujet qui a ennuyé le public? Est-ce l'adaptation musicale? Il serait difficile de préciser la part de chacun des collaborateurs. Ce qui est certain, c'est que la musique s'applique honnêtement, couramment, sans trucs, au poème, mais qu'elle ne parvient pas à l'animer. Elle est vraiment trop usée, cette histoire de trésor caché dans la cheminée et qui n'est, après tout, qu'une cassette pleine de cailloux du Rhin. Elle manque l'intérêt, de vraisemblance, de tout. Et ce qui achève d'en détacher l'attention, c'est qu'elle est écrite en mauvais vers.

Mlle Legault a eu beau se prodiguer, multiplier les gentillesses, être jolie plus que nature dans son costume breton, M. Soulacroix lancer ses notes les plus vibrantes, M. Delaquerrière faire de son mieux sous la calotte d'un petit vieux abbé, le public n'a pas mordu.

C'est que la banalité du poème ne pouvait guère inspirer le compositeur, un musicien de mérite pourtant, qui connaît son métier et a eu quelques succès déjà.

La difficulté de mettre en musique les alexandrins de Coppée était grande. Le mètre des vers de douze pieds s'accomode mal de la traduction musicale. La monotonie était presque inévitable, et l'auteur n'y a point échappé.

Ce qu'il faut reconnaître, c'est que sa musique est bien écrite, d'une tournure toujours distinguée, et qu'elle exprime fort exactement l'art de Coppée, — ce verre d'eau que parfume la fleur d'oranger.

Théatre Molière. — M. Bouffard ne s'est pas décidé à lâcher cette semaine le *Maître de Forges*, qui a fait salle comble tous les soirs. On n'a joué qu'hier *Froufrou*, retardée de huit jours par suite du succès tenace et encombrant de M. Ohnet, interprété par Damala et Jane Hading.

On annonce pour le 25 une représentation extraordinaire de la *Dame aux Camélias* au bénéfice de M. Moreau, régisseur général.

Théatre de l'Alcazar. Ce sont MM. Hennequin, Valabrègue et Kufferath qui ont adapté à la scène française, l'*Étudiant pauvre* de Millöcker dont nous avons annoncé la prochaine apparition sur la scène de l'Alcazar. L'ouvrage passera au premier jour. On fait relâche pour les répétitions.

Petite chronique

M. Jean Van den Eeden, le sympathique directeur du Conservatoire de Mons, dirigera, le 28 décembre prochain, à 11 1/2 heures, au théâtre de Mons, une matinée musicale, à l'occasion de la distribution des prix aux élèves.

On y exécutera :

L'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven; le concerto pour clarinette (adagio et finale), de F. Rietz, joué par F. Urbain; l'air de *Zampa* (Hérold), chanté par M. H. Duquesne; la *Danse des esclaves*, de J. Vanden Eeden et sa *Marche triomphale*.

Emile Mathieu, l'auteur du *Hoyoux* et de *Freyhir*, travaille à une partion qui aura pour sujet : *Richilde*.

Conservatoire royal. — Une bourse de 1,200 francs, instituée en vue d'encourager l'étude du chant, sera conférée à la suite d'un concours auquel seront admis tous les Belges domiciliés dans le Brabant et n'ayant pas atteint l'âge de 26 ans pour les hommes et 22 ans pour les femmes.

Le concours aura lieu le 24 décembre courant. Les inscriptions sont reçues au secrétariat du Conservatoire jusqu'au 20 décembre du même mois.

On a annoncé que quatre compétiteurs étaient en présence pour reprendre la direction du théâtre de la Monnaie : M. Bernard, qui dirigeait naguère le Grand-Théâtre de Marseille; M. Campocasso, qui a dirigé la Monnaie; M. Verdhurt, professeur de chant à Bruxelles, et M. Warot, ténor au théâtre d'Anvers.

Nous apprenons que M. Warot ne songe guère au projet qu'on lui prête. Le compétiteur qui a le plus de chances serait, dit-on, M. Verdhurt.

Nous avons le regret d'apprendre la mort d'un écrivain laborieux et intelligent, M. Frédéric Faber, qui s'était fait connaître par un ouvrage important publié il y a quelques années : *Histoire du théâtre français en Belgique, depuis son origine jusqu'à nos jours, d'après des documents inédits reposant aux archives générales du royaume* (Bruxelles, chez Callewaert père, 1878-80, 5 vol in-8o). M. Fr. Faber, qui était âgé seulement de 47 ans, laisse inachevés plusieurs écrits pleins d'intérêt pour lesquels il avait réuni, dans sa riche bibliothèque, les documents les plus précieux.

Une conférence sur l'*Art contemporain* sera faite demain soir, au *Cercle artistique*, par M. Emile Sigogne.

En même temps s'ouvrira l'exposition des illustrations d'Am. Lynen pour les *Frères de la bonne Trogne* de Charles De Coster, qu'accompagneront des tableaux de M. Arden et des aquarelles de M. Hagemans. Cette exposition sera close le 28.

Le 22 aura lieu le 3e concert de la saison, avec le concours de M. et Mme Duvernoy-Viardot et de M Ed. Jacobs.

Une société nouvelle est en voie de formation à Bruxelles, annonce le *Guide musical*, — une société qui était depuis longtemps désirée et qui mérite tous les encouragements. C'est l'*Union des jeunes compositeurs*.

Elle a pour but — comme la Société similaire de Paris — l'exécution publique des œuvres nouvelles de compositeurs n'ayant pas dépassé l'âge de 35 ans. Combien de ces œuvres-là restent dans les cartons parce que leurs auteurs ne sont pas assez riches pour les faire entendre!

L'*Union des jeunes compositeurs* comprend des membres effectifs, protecteurs et adhérents. Bientôt, le règlement sera arrêté, et la Société, dès qu'elle aura un local, se mettra à l'œuvre.

Les personnes qui voudraient en faire partie, à quelque titre que ce soit, sont priées de s'adresser au secrétaire, M. Dubois, rue d'Anderlecht, 127a.

Ernesto Rossi a commencé une série de représentations au Residenz-Theater de Berlin. Il a débuté par le *Kean* d'Alexandre Dumas.

L'ART MODERNE

ENTRERA LE 1er JANVIER PROCHAIN DANS SA CINQUIÈME ANNÉE

L'**ART MODERNE** s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque livraison de l'**ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'**ART MODERNE** relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'**ART MODERNE** forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec deux tables des matières, *dont l'une, par ordre alphabétique, de tous les artistes appréciés ou cités*. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE A CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** »

Quelques exemplaires des quatre premières années sont en vente aux bureaux de l'**ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 26, au prix de **30 francs** chacun.

VIENT DE PARAITRE CHEZ

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES, 41, MONTAGNE DE LA COUR

JOHANNES BRAHMS

par Hermann DEITERS

(*Esquisse bibliographique. Analyse succincte de ses compositions*)

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR Mme H. FR.

Prix 2 fr. 50

Toutes les œuvres de Brahms, ainsi qu'un choix de bons portraits du compositeur, se trouvent au magasin des éditeurs, **41, Montagne de la Cour.**

J. SCHAVYE, Relieur

46, Rue du Nord, Bruxelles

CARTONNAGES, RELIURES ORDINAIRES, RELIURES DE LUXE, ALBUMS, ETC.

SPECIALITÉ D'ARMOIRIES BELGES ET ÉTRANGÈRES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seul 1er et 2e prix

EXPOSITION AMSTERDAM 1883, SEUL DIPLOME D'HONNEUR.

MUSIQUE.

R. BERTRAM

10, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

(**Ancienne maison Meynne**).

ABONNEMENT A LA LECTURE DES PARTITIONS

ADÈLE DESWARTE

28, RUE DE LA VIOLETTE

BRUXELLES.

Atelier de menuiserie et de reliure artistiques

VERNIS ET COULEURS
POUR TOUS GENRES DE PEINTURES.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS,
MANNEQUINS, CHEVALETS, ETC.

BROSSES ET PINCEAUX,
CRAYONS, BOITES A COMPAS, FUSAINS, MODÈLES DE DESSIN.

RENTOILAGE, PARQUETAGE,
EMBALLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX.

COULEURS
ET PAPIERS POUR AQUARELLES
ARTICLES POUR EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE.

BOITES, PARASOLS, CHAISES,
Meubles d'atelier anciens et modernes

PLANCHES A DESSINER, TÉS,
ÉQUERRES ET COURBES.

COTONS DE TOUTE LARGEUR
DEPUIS 1 MÈTRE JUSQUE 8 MÈTRES.

Représentation de la Maison BINANT de Paris pour les toiles Gobelins (imitation)

NOTA. — La maison dispose de vingt ateliers pour artistes. Impasse de la Violette, 4.

Bruxelles. — Imp. FELIX CALLEWAERT pere, rue de l'Industrie, 26.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 52. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 28 DÉCEMBRE 1884.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA QUATRIÈME ANNÉE (1884)

DE

L'ART MODERNE

ETUDES ET PORTRAITS

PAGES.

L'Art jeune 41, 49, 73
L'Art officiel 86
L'enseignement académique 105
La déclamation lyrique 57
Jeune-France d'autrefois, Jeune-Belgique d'aujourd'hui . 361, 389
Nos Flamands 217
A Bayreuth. 257
La musique en province 121
La musique et la nationalité 300
La musique viennoise 308
La caricature 332
La féerie lyrique 269
Le théâtre au XIXe siècle 273, 281
Bruges (Hans Memling. Jean Van Eyck) 150*bis*
L'art et le Conservatoire. 236
Nos artistes méconnus : ANDRÉ VAN HASSELT . 385, 393, 401, 409
LÉON CLADEL, Étude biographique et littéraire 121, 130
139, 147, 154, 163, 172
CATULLE MENDÈS 65, 88
OCTAVE PIRMEZ 1
J. DE NITTIS. 292, 302
HANS MAKART 332
J.-N. WHISTLER 211
VICTOR FONTAINE 129
PÉRICLÈS PANTAZIS 37
LAMBERT HERMAN. 219
JEAN-BAPTISTE VAN MOER 403
LOUIS BRASSIN 179
GODEFROID CAMAUER 366
VICTOR MASSÉ 229
EMILE MATHIEU 378
EMILE ZOLA : A propos de *la Joie de vivre* 105, 113

PEINTURE, SCULPTURE

La sculpture en bronze. (Premier article) 27
Id. (Deuxième article). 52
Id. (Troisième article). 59
Du portrait. 161, 171
Le coloris 268
La situation de l'art 310
Le Salon de Paris. (Premier article) 169
Id. (Deuxième article) 177
Id. (Troisième article) 185
Id. (Quatrième article) 193
La sculpture au Salon de Paris 203

PAGES.

Les peintres belges au Salon de Paris 205
Les médailles du Salon 181, 190, 197
Exposition des œuvres d'Edouard Manet à l'Ecole des Beaux-Arts 19
L'exposition Meissonier à la galerie Georges Petit. . . 259
Exposition triennale de La Haye 189
Deuxième exposition des aquarellistes hollandais à La Haye 277
LE SALON DE BRUXELLES. (Premier article). *Les peintres belges* 289
Id. (Deuxième article). *Les peintres belges* . . . 297
Id. (Troisième article). *Les peintresses belges* . . 305
Id. (Quatrième article). *Les peintresses belges* . . 313
Id. (Cinquième article). *La jeune école* 321
Id. (Sixième article). *La jeune école* 329
Id. (Septième article). *Les vieux* 337
Id. (Huitième article). *Les artistes étrangers* . . 345
Id. (Neuvième et dernier article) *Les sculpteurs belges* 353
Le Salon des refusés 341
L'exposition des aquarellistes. (Premier article) 137
Id. (Second article) 145
Exposition des *XX*. (Premier article) 41
Id. (Deuxième article) 49
La guerre des *XX* 61
Le vingtisme en province 62
Les *XX* et le ministère des Beaux-Arts. 317
L'*Essor*. VIIIe exposition annuelle 12
A l'*Essor*. M. Am. Lynen 396
Id. M. Alexandre 412
Les Hydrophiles 133
Cercle des aquarellistes et des Aquafortistes. (Deuxième exposition annuelle) 107
AU CERCLE ARTISTIQUE : *Exposition Heymans-Gabriel* . . 76
Id. Id. *Vogels-Ensor-Storm de Gravesande* . . . 86
Id. Id. *Van den Bussche-Ringel* 87
Id. Id. *Impens-Weber*. . . 116
Id. Id. *Anna Boch, Roffiaen Van Landuyt, Verheyden* 149
Id. Id. *Van Beers* 364
Exposition *Lenain* 220
Louis Roty : La gravure en médailles 365
La démission de Jean Portaels 5, 11
Elections artistiques 213

PAGES.

Le poll des artistes 230
Le prochain Salon. 237
Autour des élections 244
La moralité des élections 251
Tombola Pantazis. 113
L'œuvre Fontaine. 181
Memento des expositions . 30, 222, 358, 367, 374, 390, 398, 407
Memento des concours . . 253, 350, 358, 367, 374, 390, 398, 407

ARCHITECTURE

L'âme d'un monument 2
Deux vieilles cités. 275
L'architecture 284
La gare d'Ostende. 276

LITTÉRATURE.

Correspondance de George Sand 340
Une curiosité littéraire : *Les Félibres* 4
Georges Khnopff 309
Flemm-Oso. 365
Dr Airelle : *Ecole buissonnière à travers la Chimie*. . 381
J. Barbey d'Aurevilly : *Les Vieilles actrices ; le Musée des antiques* 387
Georges Barral : *Missel de l'amour sentimental*. . . 60
Auguste Barrau : *Fleur d'été* 276
Albin Body : *Meyerbeer aux eaux de Spa*. 342
Eugène Bolsaie : *L'art de naviguer* 212
Léon Cladel : *Kerkadec Garde-barrière*, préface de Clovis Hugues 4, 13, 51
Id. *Urbains et ruraux*. 284
D. Charnay : *Les anciennes villes du Nouveau Monde* . . 414
G. Cumont : *Bibliographie générale et raisonnée de numismatique belge* 45
A. de Bernard : *Les Ophidiennes*. 309
Alph. Daudet : *Sapho* 202
Edmond de Goncourt : *Chérie* 202
E. et J. de Goncourt : *En 18*... 378
Célestin Demblon : *Mes croyances* 378
Hermann Deiters : *Johannes Brahms* 406
Ernest d'Orlanges : *Poésies naturalistes*. — *Les Nuits parisiennes* 164
Mme De Witt-Guizot : *Chroniques de l'Histoire de France* 414
G. Eekhoud : *Les Kermesses* 209
Jules Fadeux : *Les Chants de la lyre* 75
Ch. Flor O'Squarr : *Chrétienne* 124
Henry Fouquier : *Au siècle dernier* 397
V. Fournel : *Les artistes contemporains* 406
Otto Friedrichs : *Un crime politique*, étude historique sur Louis XVII 243
Gallieni : *Voyage au Soudan français* 414
Paul Ginisty : *La seconde nuit*, préface d'Armand Sylvestre 251
Albert Giraud : *Pierrot lunaire*. — *Rondels Bergamasques*. 316
Emile Goudeau : *Poèmes ironiques* 35
Henry Gréville : *Un crime* 220
Id. *Folle avoine* 89
Théodore Hannon : *Rimes de joie* (*édition définitive*) . . 132
J. K. Huysmans : *A. Rebours* 225, 233, 266
P. L. Jacob : *Les Courtisanes de l'ancienne Rome* . . . 188
Théodore Juste : Bruxelles en 1815 381
Georges Kohn : *Autour du monde*. 212
Leconte de Lisle : *Poèmes tragiques* 202

PAGES.

Camille Lemonnier : *La Belgique* 241
Catulle Mendès : *La Légende du Parnasse contemporain*. 355
Eugéne Monrose : *L'art de la diction* 101
Id. *Recueil de lectures choisies*. 387
Louis Navez : *Dans les Alpes*. 212
H. Nizet : *Bruxelles rigole*. 12
Eugène Orelio : *Julien Sibret, la vie militaire en Belgique*. 381
Perrot et Chipiez : *Histoire de l'art dans l'antiquité* . . 414
Octave Pirmez : *Jours de solitude*, édition posthume . . 324
Id. *Lettres à José* 378
Françis Poictevin : *Songes* 348
Georges Rodenbach : *L'hiver mondain*. 115
Lucien Solvay : *Belle-maman*, drame de famille. . . . 156
Id. Petite histoire des grands peintres . . . 381
Emile Verhaeren : *Les contes de minuit*. Plaquettes de la *Jeune Belgique*. 188
Marguerite Van de Wiele : *Maison Flamande* 37
Emile Zola : *Naïs Micoulin*. 36
Id. *La Joie de vivre* 105, 113
La galerie royale de Dresde 367
Bayreuther Fest-Blätter 269
Charles Lomon : *La Regina* 109
Conférences littéraires. — Conférence Rodenbach au *Cercle* 21
Conférence Monrose au Conservatoire 69
Conférences des *XX* : I. Edmond Picard. 41
II. Georges Rodenbach 52
III. Albert Giraud 61
IV. Catulle Mendès 65
Concours littéraires et artistiques. 253
Notes bibliographiques . . . . . 109, 198, 206, 245, et *passim*

MUSIQUE

Bruxelles. Concerts populaires. XIXe année, premier concert (Ondricek. — Erasme Raway). 19
Id., deuxième et troisième concerts 99
Id., quatrième concert (Wagner) 142
Id., cinquième concert (Sarasate) 117
XXe année, premier concert (Brahms, Mathieu) 403
Conservatoire. Concerts 44, 133
Séances du quatuor Hubay. 44, 156
Séances du quatuor Cornélis 62, 109, 157
Anniversaire Fétis 108
Concours. 206, 214, 221, 230, 237
Concert d'instruments à vent 381
Concerts de l'*Association des artistes musiciens* . 77, 149, 381, 413
Concert annuel des *Artisans Réunis* 117
Concerts du *Cercle artistique* 28, 89, 389, 403
Concerts de la *Société de musique* 14, 142
Concert de l'*Union instrumentale* 28
Concert de l'Alhambra (50e anniversaire de l'Université) . 387
Séances musicales des *XX* 53, 77
Séances musicales de l'*Essor* 14, 22
Séance musicale de l'*Union des Arts*. 109
Concert Bouré 125
Concert Depature. 77
Concert Heuschling 38
Concert Huysmans 381
Concert Mailly 261
Concert Samuel et Soubre 101
Freyhir, de M. Mathieu 378, 403
Job, de M. Chiaromonte. 157
Musique d'été 245
Au Waux-Hall. 221, 238

PAGES.

ANVERS. Concert populaire 61
Id., concerts de l'*Ecole de musique* 38, 109
Id., concert de la *Société de musique* 180
LIÈGE Concerts du Conservatoire 45, 133
LOUVAIN. Concerts de l'*Ecole de musique* 133, 378
MONS. Le centenaire de Fétis 211
Id., concert du Conservatoire 121
NAMUR. Concert de l'Académie de musique. 133
Concert du *Cercle musical* 252
Bibliographie musicale . . 118, 205, 286, 293, 318, 349 et *passim*.
Informations musicales . 14, 22, 38, 45, 53, 62, 70, 77, 89, 101, 109, 117, 125, 134, 142, 150, 157 et *passim*.

THÉATRES

Les groupes du théâtre Wagner 260
Le costume au théâtre 60
THÉATRE DE BAYREUTH : *Parsifal* 257
THÉATRE DE LA MONNAIE : Réouverture 292
Sigurd 9, 17, 25
Manon 86, 97
A propos de *Manon* 98
Le Panache blanc. 70
Mme Albani. *Rigoletto* 53
La Traviata (reprise) 29
Joconde (reprise) 141, 148
Soirées d'adieux 157
Le nouveau cahier des charges 245
Le bouffe et le tailleur (reprise) 349
Rigoletto (id.) 373
Mireille (id.) 373
L'éclair (id.) 373
Norma (id.) 397
Le Pré-aux-Clercs (id.) 405
Le Trésor 415
Rentrée de Mme Vaillant-Couturier 382
THÉATRE MOLIÈRE : *Le Maître de Forges* 43
Mme Sarah Bernhardt 158
Mlle Jeanne Granier 349
Jane Hading et Damala 405
Mme Pasca 358
THÉATRE DU PARC : *Le Ménage d'Ernest* 125
THÉATRE DES GALERIES : *François les Bas-bleus* 44
THÈATRE DE L'ALCAZAR : *Frétillon* 53
Les Cent Vierges (reprise) 29
THÉATRE D'ANVERS : *Pedro de Zalamea* 33
THÉATRE DE VERVIERS : *Le Saxe* 405
Représentation à la Grande-Harmonie 142
Quentin Metsys et *le Trésor de l'Emir*, par Mlle Dell'Aqua. 101
Informations théâtrales, 29, 44, 62, 70, 110, 117, 126, 157, 349, 258, 367, 373, 382, 390 et *passim*.

ARTICLES DIVERS

L'amateur bourgeois 373
L'art de traduire 334
Les biographes et les biographies. 196
En forêt, peintres!... 347
L'influence de l'idiome sur la voix. 262
Millet et la misère. 165

PAGES.

Théorie de la décadence 249
Nos ennemis 100
Un peu d'art dans la politique. 195
La santé de Sarah Bernhardt. — La proie du Tout-Paris . 357
Folie 412
Trois semaines à l'Académie 285
Les prix de Rome 372
Outrage aux mœurs 282
Distribution des prix. 388
La littérature et la vertu 396
L'art et la politique 317
Bibliothèque royale de Bruxelles 174
Un cas de longévité extraordinaire 6
Espionnage grincheux 21
La guerre des XX. Lettre à M. Lagye 67
La réponse de M. Gustave Lagye, donnant la biographie de l'auteur, son programme artistique et de curieux détails sur ses habitudes intimes 78bis
Ci-gît La-Gye 90
Les Romains de la Renaissance 70
Id. *Deuxième tableau* . . . 76
Urbanité. 150
Hommage à André Van Hasselt 395
A M. Azed, de l'*Indépendance*. 406
Mammamouchisme 413
Documents à conserver 66, 88
Cérémonie Quélus. 165
Casse-cou! 372
Correspondance 190, 238, 302, 382
Correspondance. *Les femmes artistes* 325
Correspondance d'artistes 180, 286, 374
Voyages d'artistes. 180
Artistes en vacances 286
Petite chronique . . 6, 14, 22, 30, 38, 46, 54, 62, 70, 78, 90, 102, 110, 118, 126, 134, 150, 158, 166, 174, 190, 198, 206, 214, 222, 230, 238, 246, 254, 263, 270, 278, 287, 293, 302, 310, 318, 326, 334, 342, 350, 358, 367, 375, 382, 391, 399, 407, 415.
Nécrologie 375

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Contrefaçon. — Photographies d'œuvres d'art achetées en noir. — Mise en noir. — Adaptation à des panneaux et autres objets (Goupil contre Daiseaux) 6
Gravures. — *La pièce aux cent florins* (Bourdois et Ce contre Waltner). 29, 398
Cession de tableaux. — Droit de reproduction photographique. — La photographie et la photogravure (Barboza contre Dreyfus) 90
Contrefaçon de publications musicales. — Attends, je viens! (Le Ministère public et Cranz contre X...) 158
Critique littéraire. — Droits de la critique (Evrard contre De Paepe) 214
Contrefaçon littéraire. — *La Belgique judiciaire* (Payen contre Bruylant-Christophe et Ce) 222
Un tableau de Nattier (Comte d'Etampes contre héritiers Febvre) 254
Esquisse ou tableau? (Seguin contre Munkacsy) 254
Le Juif de Bagdad (Alexandre Dumas contre Jacquet) . . 230

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

PEINTRES, SCULPTEURS, LITTÉRATEURS, ORATEURS, MUSICIENS, ARTISTES DRAMATIQUES, ETC.

APPRÉCIÉS OU CITÉS DANS LA QUATRIÈME ANNÉE DE

L'ART MODERNE

A

PAGES.

Mlle Abbema 194
MM. Abry 337
Adam (Max) 198
Mme Agar 349
MM. Agniez (Emile) 14, 29, 62, 77, 109, 157
Agniez (Alphonse) 77, 109, 225
Airelle (le Dr) 381
Ajalbert (Jean) 391
Alaux 181
Mme Albani 53, 77
MM. Albert (Eugène d') 99
Alexandre 412
Alexis (Paul) 343
Allègre 195
Allouard 204
Alveniz (Isaac) 179
Andrighetti 107
Mlle Anethan (d') 305, 315
M. Apol 302
Mlles Arnaud 29, 158
Art 303
MM. Artan 244, 291
Asselberghs 205, 291, 321
Astruc (Geluy) 5
Aubanel 5
Augier 272, 281
Auguin 181
Axitelle 181
Mme Ayrton (Annie) 195

B

MM. Baes (Jean) 303
Ballu 197
Barbaroux 190
Barbey d'Aurevilly 265, 387
Barclay 243
Barillot 181
Baron 244, 290, 310, 321, 394
Barral 60
Barrau (Auguste) 276
Mlle Barthélemy 399
MM. Basset 190
Bastien-Lepage 186, 407
Bastert 138, 190
Batta 179
Mme Battu 108
MM. Baudot (Eugène) 7
Bauffe 190
Bayart 107, 186
Becker (Jean) 367
Becquet 204
Beer 190
Mlle Beernaert 305
MM. Bellenger 197
Bellis 12, 190, 205
Benner (Jean) 195
Benoit (Peter) 61, 109, 122, 180, 245, 301, 378, 383
Béraud 289, 347
Mlle Bergh (Nora) 149, 179
M. Bergh (Richard) 188
Mlle Béringier 367, 373, 382
MM. Berlier (Paul) 391, 399
Berlizo 44
Bernard 198, 309
Mmes Bernardi 44, 397
Bernhardt (Sarah) 357, 412
MM. Bernicat 44
Besnard (de) 187
Beugy (de) 181
Mlle Beumer (Dyna) 54, 133, 157, 350
M. Bigot 5
Mme Bilders 138
MM. Binjé 147
Biot 302
Bisschop 190, 277
Blanche 188
Blanchon 179
Blauwaert 54, 102, 118, 181, 389
Blockx (Jan) 89, 99, 383
Blommers 189, 277
Blum 179
Mlle Boch (Anna) 149, 291, 305, 315
M. Body (Albin) 342
Mme Boidin-Puisais 102
MM. Boissier 396
Boïto 301
Boland 62
Mlle Bolle 221, 230
MM. Bolsaie (Eug.) 213
Bonnat 289
Bonnefoy 181
Bonnetain 309
Bonvin 244
Bordes 181
Bosboom 244, 278
Mlle Bosman 158, 374
MM. Bossuet 391
Boucher 204

PAGES.

MM. Bouguereau 177, 181, 341
Boulenger (H.) 244, 321
Bourgault-Ducoudray 45
Bourgeois (G.) 181
Bourgeois (Max.) 204
Bourget (Paul) 251
Mlle Bouré 125
MM. Bourré 244
Bouserez 282
Boutet (Henri) 350
Boutier 198
Boutigny 181
Bourrelly 5
Bracquemond 197
Braekeleer(Henri de) 291
Mlle Brass 221, 237
MM. Brassin (Louis) 179, 182, 190, 198, 222, 278
Breitner 190
Mlle Breslau (Louise) 194, 289, 323, 347
MM. Breton (Emile) 187, 244, 289
Breton (Jules) 187
Brispot 178
Brouillet 181
Brunet 190
Brunin 62, 391
Bucchi (de) 278
Buland 179
Bulow (Hans de) 110, 179, 278, 383
Mlle Buol 221
M. Burani 44
Mlle Bruyneel 214
M. Byrom 378, 399

C

MM. Cabanel 186, 193, 341
Cabel 278
Cain 204
Calvès 181
Camauër (Godefroid) 366
Mlles Cantillon 214
Capésius 305
M. Capy 181
Mme Caron 21, 58, 149, 157, 253, 278, 286, 293, 358, 374, 390, 397
MM. Carpentier 391
Carrière 181
Casile 195
Cassiers 77, 1541
Castelain 29
Catenacci 243
Cautaers 107
Cesbron 181, 195
Chabry 321
Chainaye (Achille) 154, 341
Champal 391
Chaperon 181
Chaplin 193
Chappel 62
Chapu 204
Chapuis 243, 379, 405
Charlet (Franz) 181, 205, 342
Charlier (G.) 204
Charnay (D.) 414
Charpentier 190

PAGES.

MM. Charton (Edouard) 241
Chassary 5
Chastanet (de) 5
Chenavard 22
Chiaromonte 45, 157
Chipiez 414
Christophe (Jules) 343
Cipriani 277
Cladel (Léon) . 4, 13, 51, 122, 130, 139, 147, 154, 163, 172, 209, 284, 343, 355
Mlle Claes 214
Claeys 391
MM. Clays 205, 244
Claude 181, 195
Claus (Émile) 142, 205, 213, 243
Clerget 243
Cluysenaar 142, 211, 391
Cogen 205, 391
Mme Collart (Marie) 205, 244, 290, 300, 305
MM. Collin (Paul) 335
Collin (Raphaël) 177
Colyns 45, 156, 214
Combaz 154
Comis 142, 237
Commerre 186
Conscience (Henri) 210, 219
Constant (Benjamin) 187
Coomans 107
Coosemans 205, 244
Coppée 238. 363, 415
Corbel 190
Cormon 170, 177, 289
Mme Cornélis-Servais 378, 399, 405
M. Cornélis (Alex.) 38, 62, 101, 109, 149, 157
Mlle Corroy 221
M. Courbarieu 190
Mlle Coune 133
MM. Courtens 181, 190, 205, 290, 391
Crépin 244, 291
Croisy 204
Crommelynck 142, 237
Cumont (G.) 45
Cuviller 198

D

MM. Dagnan Bouveret 194
Damala 367, 397, 406, 415
Dameron 195
Damoye 181, 195
Dannaro 214
Danneels 14
Danse 302, 310
Darzens (Rodolphe) 391
Daudet (Alphonse) 201
Daumier 244
Mme Davreux 133
MM. De Bisès 278
De Bock 190, 278
Mlle De Bièvre 305
MM. De Boeck 214
Decanis 181
De Coninck (Laurent) 125
De Coster (Ch.) 209, 363, 396

PAGES.

M. De Cuvillon . . . 139
Mlle De Geneffe . . . 108
Mme De Give-Ledelier . . . 181
MM. De Graef (G.) . . . 391
De Greef . . . 12, 77, 109, 149, 157, 179, 358, 382
Dieters (Hermann) . . . 406
De Jans . . . 181, 205
De Jonghe (Gustave) . . . 46
De Kemper . . . 214
De la Charlerie . . . 244
Delahaye . . . 181
Delaquerrière . . . 149, 157, 374, 390, 415
Mlle Dell'Acqua (Eva) . . . 101
MM. Delpérée . . . 116, 252
Delpy . . . 182
Delsaux . . . 291
Delvin . . . 205, 243
Mlle Demanet . . . 305
MM. Demblon (Célestin) . . . 349, 380
Demesmaecker . . . 108
Den Duyts . . . 213
Dentu . . . 134
De Nittis . . . 202, 392
Mlles Depature . . . 77
Desbordes . . . 195
Deschamps . . . 374, 390
MM. Destrée (Jules) . . . 391
Desvachez . . . 302
Detaille (Edouard) . . . 187
Devaux (Edouard) . . . 342
Mlle De Vigne . . . 305, 315
MM. De Vigne (Paul) . . . 213, 238, 241, 251, 353
De Villez . . . 205
Dvoràk . . . 99, 182
De Vriendt . . . 146, 252
Mme Devries (Fidès) . . . 142, 350
MM. Devries . . . 158
De Wit . . . 62
Mme De Witt-Guizot . . . 414
MM. De Wylie . . . 139
De Zwart . . . 190
Dezy . . . 397
Dickens . . . 371
Dierickx . . . 12
Mlle Dietierle (Marie) . . . 181
MM. Dillens . . . 12
Dinet . . . 181
Dodd . . . 294
Mlles Donadio . . . 351
Dors . . . 305
MM. Doucet . . . 373
Doublemard . . . 204
Mlle Douglas . . . 214
Douilly . . . 221
Mlles Douste (Louise et Jeanne) . . . 101
MM. Draeseke (Félix) . . . 383
Dreux (Alfred de) . . . 343
Droz (Gustave) . . . 389
Dubin . . . 214
Dubois (Albert) . . . 213
Dubois (Louis) . . . 161, 244, 291, 321, 324
Dubois (Paul) . . . 391
Du Breuil . . . 44
Duchattel . . . 190, 278

PAGES.

MM. Dulcken . . . 30
Du Camp (Maxime) . . . 67
Du Communf du Locle . . . 311
Duez . . . 186
Dujardin . . . 179
Dumas (père) . . . 273, 375, 394
Dumas (Alex. fils) . . . 230, 273, 281, 363
Dumilâtre . . . 204
Dumont (Auguste) . . . 46
Dumon . . . 211, 358, 382
Mlle Dumont . . . 214, 305
MM. Dupont (Joseph) . . . 292, 399
Dupont (Auguste) . . . 318, 405
Dupré (Julien) . . . 187
Dupuis (Pierre) . . . 181
Dupuy . . . 150
Durat . . . 292
Mlle Duvivier . . . 157, 197, 392, 399

E

MM. Eekhoud (Georges) . . . 209, 217, 219, 294, 371, 391
Eldering . . . 214
Ensor . . . 86, 291, 330, 341
Elias . . . 108
Erison (Maurice) . . . 391
Erkel . . . 294
Espouy . . . 198
Etienne . . . 149
Evrard . . . 12

F

MM Faber (Frédéric) . . . 294, 415
Fadeux (Jules) . . . 75
Fagel . . . 373
Fahey (James) . . . 138
Faléro . . . 350
Falguière . . . 186, 204
Fantin-Latour . . . 170, 185, 188, 289, 291, 341, 347
Farge . . . 198
Faure (Maurice) . . . 5
Faure (Max) . . . 181
Faust (Carl) . . . 308
Fernandez-Arbos (Enrique) . . . 278, 326, 342, 399, 404
Mlle Ferrail . . . 190
Mme Féry . . . 177
M. Fétis . . . 77, 108, 197, 211
Mme Fick-Véry . . . 133
Mlle Fierens . . . 221
M. Finch . . . 291, 337, 341
Mlles Fisher . . . 305
MM. Flameng (François) . . . 169, 177, 186, 244
Flaubert . . . 67, 273, 284, 363
Flégier . . . 61
Flon . . . 70
Mme Flon-Botman . . . 382
MM Florence (Balthasar) . . . 252
Flor-O'Squarr (Ch.) . . . 124
Foli . . . 142
Fontainas (André) . . . 391
Fontaine . . . 61, 129, 133, 181, 358, 383
Forain . . . 188

PAGES.

MM. Fortuny 187, 278
Fouquet 190
Fouquier (Henry) 397
Fourcaud (Louis de) 269
Fourès (Elie) 5
Fourès (Auguste) 5
Fourié 181
Fournel (Victor) 406
Fraikin 391
Franchomme 30
Francia (Alexandre) 87, 107, 413
Frédéric (Léon). 12, 205, 337
Freudenberg 343
Mlle Fresnaye. 190
MM. Friant 181
Friedrichs (Otto) 243
Froment 197
Fuchs. 258
Fumadelles 190
Mme Fursch-Madier. 29

G

MM. Gabriel 76, 278
Gagey. 197
Gagliardini 181
Gaillard 291
Gaïta (Stanislas de) 391
Galesloot. 100
Gallait (Louis) 197
Gallian 181
Gallieni 414
Mmes Galli Marié. 229
Gallmeyer (Joséphine) 54
MM. Garen. 243
Gastel-Ebert 62
Ganay (marquis de) 343
Gandara 181
Gangler 62
Gaudefroy 181
Gaussen (Paul). 5
Gaut (J.-B.). 5
Mme Gautier (Judith) 269
MM. Garnier 358
Gaspard (André) 197
Gasparin (Agénor de). 269
Geffroy (Gustave) 388, 396
Gelhay 181
Mlle Gemma 221
MM. Génée (Richard) 278, 308
Gentzich. 117
Mlle Gérard. 221
MM. Gérard (Joseph) 237
Gernay (G.) 342
Gérôme 186, 244
Gervex 178, 194, 289
Gevaert 211, 374
Mlle Gevers 305
MM. Gilkin (Iwan) 316, 372
Ginisty (Paul) 251
Gilleman. 154
Ginette 302
Giraud (Albert). 61, 150, 197, 316, 331, 372, 391
Girette 197

PAGES.

MM. Giron (Aimé) 5
Glatigny (Albert) 363
Godard (Benjamin) 33
Mme Godard-Meyer 305
MM. Godebski. 190
Godecharle 239
Godefroid (Félix) 342
Goethals (Charles). 383
MM. Goffoel 100, 108
Goldschmidt (Adalbert de) 134
Goncourt (De) 201, 273, 292, 349, 358
Goudeau (Emile) 35
Gounod 61, 149
Gossaert 174
MM. Grancé 194
Granet 204
Granier (Jeanne) 342, 349
Gras (Félix). 5
Gravillon (de) 190
Gravesande (Storm de) 87
Mlle Grégoir 230, 237
MM. Gresini 29
Gresse 159, 292, 358, 399, 397
Mme Gréville (Henry) 89, 220
MM. Grimeland 181
Grivolas 181
Mme Grosser (Anna). 399, 405
MM. Gudehus. 258, 342
Guérin 158, 374, 397
Guillaume (L.) 244
Guilliaume (Jules). 157, 253, 294
Guillemet 195
Guillon 190
Guidé. 358, 382
Guignart. 181
Gung'l 308
Gurickx 179

H

Mlle Hading (Jane) 367, 397, 406. 415
MM. Hageman. 61
Hagemans (Maurice) 154
Hagen 383
Halkett 12, 205
Hals (Frans). 196
Mlle Hamaeckers. 158
MM. Hamann 390, 374. 405
Hamesse. 12, 205
Hannaux. 190
Hanno 62
Hannon (Théodore) 132, 154, 391
Harpignies 195, 277
Haussoulier 197
Hébert 186
Mlle Héger L.) 205, 305, 310, 315
MM. Heins 154, 243
Hen (Charles) 394
Henkes 190, 278
Hennebicq 238, 251
Henner 186
Henneguy 197
Hennion (Constant) 5
Hennequin (Emile) 343

PAGES.

MM. Herbo . . . 12
Hercule . . . 190
Herman (Lambert) . . . 219
Hermanus . . . 154, 291, 321, 383
Hertz . . . 214
Heuschling . . . 38, 100, 108, 142, 157, 211
Heymans . . . 76, 321
Hiel (Emmanuel) . . . 180
Mlle Hiernaux . . . 221, 237
MM. Hiller (Ferdinand) . . . 383
Hoetericкx . . . 12, 302
Mlle Holmès (Augusta) . . . 399
MM. Holswilder . . . 190
Honinckx . . . 253
Hostinsky . . . 182
Hubay (Jenö) . . . 45, 77, 89, 156, 205, 214, 389
Hubert (Alf.) . . . 147
Huberti (G.) . . . 238, 244, 350, 389
Hugo (Victor) . . . 203, 219, 273
Hugues (Clovis) . . . 5
Humbert . . . 44
Husson (Léon) . . . 61
Mlle Huygens . . . 214
MM. Huysmans (J.-K.) . . . 118, 195, 211, 219, 225, 233, 265, 343, 382
Hymans (Louis) . . . 241

I

MM. Injalbert . . . 205
Impens (Josse) . . . 115
Mme Ismaël . . . 397
MM. Israëls (Joseph) . . . 189, 289
Israëls (Isaac) . . . 189, 347
Iwill . . . 181

J

MM. Jacob . . . 14, 109, 188
Jacobi . . . 53
Jacobs (Ed.) . . . 62, 101, 109, 149, 157
Jacquemart . . . 244
Jacquet . . . 197, 230, 244
Mlle Jamar . . . 305
MM. Jance . . . 181
Jansen . . . 302
Jeanniot . . . 181, 195
Jeaugeon . . . 197
Jehin-Prume . . . 38
Joncières (Victorin) . . . 399
Jong (de) . . . 190, 302
Jordaens (Jacques) . . . 196
Joris . . . 277
Josselin . . . 190, 302
Joubert . . . 181, 195
Jourdain . . . 158, 204, 374, 390, 397
Jullien (Ad.) . . . 269
Mlle Junca . . . 221
MM. Jundt (Gustave) . . . 190
Juste (Théodore) . . . 381

K

MM. Kathelin . . . 244
M. Kefer (Gustave) . . . 14, 29, 53, 179, 389
Mlle Kesteloot (Emma) . . . 38
MM. Kever . . . 138, 278
Keyser (Nicaise de) . . . 197
Khnopff (Georges) . . . 309, 372, 391
Khnopff (Fernand) . . . 156, 205, 291, 310, 331, 342
Mlle Kindt . . . 305
MM. Kinsburger . . . 190
Klinkenberg . . . 302
Klughardt (Auguste) . . . 383
Knyff (de) . . . 205
Kohn (Georges) . . . 212
Mlle Kolb (Marie) . . . 349
MM. Koller (Guillaume) . . . 383
Koopman . . . 294
Koster . . . 190
Mlle Krafft . . . 194
Mme Krauss . . . 351
MM. Kreyden . . . 181
Kroyer . . . 181, 188
Kuehl . . . 181
Mlle Kufferath . . . 38, 62, 89, 389
M. Kufferath (Maurice) . . . 269

L

MM. Lacombe (Louis) . . . 335
Lagae . . . 12
Lagier . . . 181
Lagye (Gustave) . . . 67
Lahaye (Alexis) . . . 181
Lalaing (Jacques de) . . . 181, 205, 291, 299, 391
Lalanne . . . 244
Lalo (Edouard) . . . 381
Lambeaux . . . 353
Lambert . . . 181
Lambrichs . . . 244
Lami (Eug.) . . . 343
Lamorinière . . . 252
Lampe . . . 291
Lang (L.) . . . 133
Langlois (Paul) . . . 181
Lanton . . . 205
Lantenier . . . 198
Laoureux . . . 214
Lapointe (Armand) . . . 78
Laroque . . . 190
Lassalle . . . 342
Latouche . . . 181
Mlle Laumans . . . 305
MM. Laupheimer . . . 181
Laurens (J.-P.) . . . 186, 341
Laurent . . . 108
Laurent (Ernest) . . . 194
Lauvierge . . . 125
Lavée . . . 190
Lazergues . . . 181
Leborne (Fernand) . . . 399
Mlle Lecerf . . . 100
MM. Lechevrel . . . 190
Leconte de Lisle . . . 202, 273, 363, 396, 389
Leenhardt (Max) . . . 181
Lefebvre . . . 186, 349
Lefèvre . . . 190, 214

PAGES.

M. Lefèvre-Portalis (Antonin) 388
Mlles Legault (Angèle) 158, 287, 286, 374, 397, 405, 415
Legault (Maria) 278, 286
M. Legros (A.) 244
Mme Leigh 305
MM. Lejeune 214
Leloir (Louis) 38
Lelonga 399
Lemaieur 290
Mlle Lemaire 149, 413
MM. Le Marié des Landelles 195
Lemonnier (Camille) 150bis, 209, 241, 291, 310, 317, 363, 367, 391
Lenain 180, 220
Lenau 188
Lépine 181
Lerminiaux 14
Leroy (Léon) 269
Leroy (Paul) 198
Letoula 197
Levillain 190
Leys (baron) 197
Liebermann 190
Liégeois 125
Linden 205
Lionel 181
Liszt (Franz) 182
Llovera 139
Lobrichon 186
Loiseau 190, 198
Lomon (Charles) 109
Longepied 205
Lorand (Georges) 350
Lucas (F.) 181
Lünd (Eugène) 108
Luyten 62
Luzeau-Brochard 181
Lynen (Am.) 396

M

Mlle Mahieu 142, 237
MM. Maillart-Norbert 198
Mailly 261
Makart (Hans) 332
Malper (Luc) 391
Maltby 107
Mlle Malten 258, 342
MM. Manet 19, 46, 187, 195, 341, 388
Mannez 302
Marcelin (Remy) 5
Marcette 12
Marchal (G. et C.) 221
Mare (Tiburce de) 197
Marioton 190
Maris 44, 138, 181, 189, 277
Maris (Willem) 189, 277
Markelbach 391
Marqueste 204
Marsick 150
Martens 278
Marx (Bertha) 77, 375, 390
Massé (Victor) 229
Massenet 77, 97, 335, 358, 397
Mme Materna (Friedrich) 258

PAGES.

MM. Mathieu (Anselme) 5
Mathieu (Emile) . 38, 122, 133, 342, 375, 383, 399, 407, 415
Matthis (de) 243
Maugendre 190
Maupassant (Guy de) 282
Mauquière 102
Maurin 181
Maus (Octave) 189
Mauve 138, 189, 277
Mayet 181
Mayet (Léon) 186
Mayné 12
Meersman 302
Meissonnier 259
Melida 181
Mellery 145, 243, 337, 383, 391
Memling (Hans) 150bis, 196
Mendès (Catulle) . . . 65, 88, 238, 349, 355, 361, 369, 391
Mercié 186
Merck 358, 382
Mlle Mertens (F. de) 181
M. Mertens 62
Mme Mesdag 189, 277
MM. Mesdag 138, 190, 277, 289
Meslé 181
Messager 44, 126
Mètra (Olivier) 308
Mlle Meunier (Georgette) 12, 190, 305, 315
MM. Meunier (J.-B.) 244
Meunier (C.) 146, 244, 291, 300, 383
Meunier (fils) 337
Mlle Meuris 237
MM. Meyerbeer 342
Michelet (Emile) 391
Michiels 302
Mlle Miette 142
MM. Millet 165, 204, 244, 277
Millet de Marcelly 190
Millöcker 278, 308, 343, 383, 390
Mlle Mingers 305
MM. Mir (Achille) 5
Mirat 238
Mistral 4
Moke 394
Mols (Robert) 205
Mombur 190
Monrose 69, 101, 349, 388
Monselet (Ch.) 397
Mme Montalba 102, 138
MM. Montalto (Sibien) 198
Montenard 195
Morice (G.) 198
Morot (Aimé) 186
Moreau (Mathurin) 204
Morphy (Michel) 13
Moutte 195
Moyaerts 157
Munckasy 254, 270, 289
Mundeleer 155
Musset 189, 249, 363

N

Mlle Nancy 117

PAGES

MM. Nautet (Francis) 391, 406
Navez (Louis) 213
Nénot 197
Neuhuys 189, 277
Neumans 358, 382
Neuville 214
Mlle Nevada 351
M. Nieter (Georges) 294
Mme Nilsson 350
MM. Nisen 252
Nittis (de) 188
Nizet (Henri) 13
Nodet 198
Mlle Nono 221
MM. Normann 181
Nozal 195
Nuitter 9, 26
Numans 302, 383

O

MM. Orelio (Eug.) 381
Offenbach 308
Offermans 190, 278
Ohnet (Georges) 43, 396, 415
Ondricek 19
Orfer (Léo d') 343
Orlanges (Ernest d') 124
Oyens (frères) 146, 190, 278, 337

P

Mlle Page 221
M. Pailleron 388. 396
Mme Palmella (de) 190
MM. Pantazis 37, 110, 382
Parson 181
Mme Pasca 382, 390, 397
Mlle Passmore 221
MM. Pauli 181
Pecquereau 147
Pelouse 195
Pépin 190
Mlle Pequignot 214
MM. Péraire 195
Perrault 190
Perret (Aimé) 187
Perrignon de Frenoy 107
Perrin 190
Perrot 414
Petit (Léonce) 294
Petitjean 181, 195
Petitot 107
Pettyko 214
Peynot 190
Pibrac (de) 181
Picou 190
Pillet (Ch.) 259
Pinchart 181
Pinel 181
Pirmez (Octave) 2, 224, 363, 379
Poelaert 4
Poggenbeek 138, 190
Poictevin (Francis) 347
Poise (Ferdinand) 397
Mlle Pollux 179

PAGES.

MM. Poncelet 29, 125, 358, 382
Ponsard 273
Popper 89
Portaels (Jean) 5, 11
Mlle Potel 373, 382
MM. Pottier 44
Poujol 181
Poussin 198
Pozier 181
Puech 190
Puvis de Chavannes 170, 194, 341
Philipot 381
Philippe 53
Philippoteaux (Henri) 375
Plank 258
Mme Prévost-Roqueplan 195
M. Priendlsberger 181

Q

MM. Quélus 165
Quinton 190
Quost 195

R

MM. Rachou 181, 194, 347
Radoux 133
Raeymaeckers 244
Raff 44
Raimann 343
Rambaud 190
Ratisbonne (Louis) 5
Raway (Erasme) 19, 375
Regoyos (Dario de) 374
Reichmann 258, 342
Renaud 221
Reyer 10, 17, 25, 182, 397
Ribaux (Adolphe) 359
Richepin 270, 412
Richmont (de) 181
Richter (Gustave) 134, 179, 269, 351
Riga (François) 350
Ringel 87, 190
Riva 117
Riva-Berni (de) 179
Robaudi 181
Robert 252
Robie 244
Rochegrosse 169
Rochussen 138, 244
Rodenbach (Georges) 21, 52, 115, 372, 391, 395
Rodier 158, 374
Rodin 204
Roelofs 77, 190, 278
Roffiaen 149
Rolard 190, 205
Mlle Rolin 305
MM. Roll 170, 188
Rongier 181
Mlles Ronner (Emma) 305
Ronner (Alice) 305
Mme Ronner 190, 205, 305
MM. Rops 126, 193, 244, 302
Rosier 62
Rosseels 321

PAGES.

MM. Rosset Granger 181
Rossi (Ernesto) 415
Roth 194
Mme Rothschild (N. de) 139
M. Roty (Louis) 365
Mlle Roufosse 190
MM. Rouillard 198
Roumanille 5
Roumieux 5
Rousseau 165, 244
Roux (Joseph) 5
Royer 181
Rubinstein (Antoine) 179
Rubinstein (Joseph) 316
Rudder (de) 205
Rufer 109
Rul 62
Rummel (Franz) 45, 179, 278, 343, 399
Ruprich (Robert) 198
Ruyskenvelde (Van) 230
Mlle Ryder (Clémentine) 388

S

M Sacré 321
Mlle Saint-Moulin (de) 100, 375, 378, 383, 390, 399
MM. Saint-Saëns (Camille) 99, 342, 391, 413
Saladin 198
Mlle Salla 351
MM. Samuel (Edouard) 101
Sand (George) 340
Sandré (Gustave) 318
Sarasate (Pablo de) 109, 117, 342, 389
Sardou 273, 281
Sargent 194
Sauveur 214
Scaria 258
Scott (Henry) 182
Schampheleer (de) 252
Scheyven 261
Schlobach 154
Schmidt 158
Mlle Schmidt (H.) 221
Mme Schnitzler (A.) 181
MM. Schommer 181
Schoij 198
Schreyer (Ad.) 244
Schroeder 204
Mlle Schwartze (Thérèse) 190
MM. Sebillau 181
Seel 139
Segantini 190, 278
Ségé 195
Séguin 292, 390
Serrure 391
Servais 45, 156
Siehr 258
Siloti 89
Simon (Emile) 342
Simons 108, 205, 230
Mlle Singelée 399
MM. Siret (Adolphe) 6, 21
Skarbina 139
Slingeneyer 197, 252

PAGES.

MM. Sollier 190
Solvay (Lucien) 76, 156, 381, 405
Soubès 190
Mlle Soubre (Anna) 100, 305
MM. Soulacroix 158, 374, 390, 397, 415
Speekaert (L.) 244, 290, 383
Mlle Staquet 237
MM. Staquet (Henri) 77, 146, 244
Starck (Gaspard) 134
Steiner 190, 205
Stier 342
Stobbaerts 321
Stott 289
Streit (Wilhelm) 118
Mlle Sternberg 179
M. Stroobant 252, 305
Mme Steuer 190
MM. Steveniers 413
Stevens (Alf.) 244, 297, 383
Suchetet 205
Sully-Prudhomme 238
Suppe (Frantz von) 308
Surand 181, 187
Sylvestre (Armand) 251

T

MM Taffanel 383
Taine 363
Tarenghi 278
Tauzin 181
Tavan (Alphonse) 5
Ten-Kate 291, 302
Ter Linden 291, 321, 329, 341, 383
Ter Meulen 189, 277
Terrier 190
Teulère 198
Themon 108
Mme Thénard 375
M. Théodore (l'abbé) 389
Mlle Thèves 44
MM. Thiriat (de) 243
Tholer 195
Thomas 343
Thompson 181
Thomson 54
Thoren (de) 181
Thurner 181
Tiercelin (Louis) 399
Timmermans 62
Tinel 179
Titz 108
Tombeur (H. de) 391
Toorop 12, 154, 330
Toovey 138
Tourgueneff 371
Toussaint 197, 243
Mme Tremelli 142
Mlle Trullemans 305
MM. Truphème 181, 204
Trutat 262
Tscharner 244
Tyckaert 100
Tytgadt 391

U

PAGES.

M. Uhde (von) 289
Mlle Ulhmann. 221
M. Umbricht 181
Mlle Urbain 221
Mme Ursel (la duchesse d') 305
MM. Uytterschaut 147
Uzanne (Octave) 54

V

Mme Vaillant-Couturier. 374, 382, 405
MM. Valade 238
Van Alphen 399
Vanaise 205
Van Acker 154
Mlle Van Blokland 305
MM. Van Beers 186, 358, 364
Van Bosse 138
Mlle Van Butsele. 305
M. Van Camp (Camille) 146, 244, 291, 321
Mlle Van Cutsem (Laure) 179
M. Van Cromphout 118
Mlle Vandaele. 221
MM. Van de Kerckhove. 12
Van de Kerckhove-Nelson 251
Van de Kerckhove (Godefroid). 108
Mlle Van den Broeck 305
MM. Van den Bussche 87, 237
Vanden Eeden (Jean) 122, 211, 282, 415
Vanden Eeden (N.) 337
Mlle Vandenhende 214
MM. Van der Goten 14
Van der Hecht 166, 244
Mlle Vander Kelen 214
Mme Vanderlinden-De Vigne 305
MM. Van der Maarel 190
Van der Meer 190, 278
Van der Stappen (Ch.) 310, 342, 353
Vanderstraeten (Georges) 14, 319, 372
Van der Velden. 190, 278
MM. Van der Waay 302
Van der Weele 190
Vandevelde 62
Mlle Van de Wiele (Marguerite) 37
MM. Van Driessche 294
Van Dyck 54, 102, 142, 181
Van Essen 190
Mlle Van Eycken. 221
M. Van Gelder (Eug.). 243
Mlles Van Ham 305
MM. Van Hammée 108
Van Hasselt (André) . 363, 382, 385, 391, 394, 402, 406, 409
Van Kuyk (Frans) 209
Van Leemputten 205
Van Leeuw 133, 378, 399
Van Luppen. 252
Van Moer 403
Van Mossevelde 107, 243
Van Ruyskensvelde 157
Van Rysselberghe (Théo). 342
Mme Van Ryswyck-Biemans 142
MM. Van Snick 62
Van Strydonck (Guill.) 181, 205, 331, 391
Van Styvoort 45, 156
Mlle Van Zandt 374
MM. Vaucorbeil 376, 381
Vauthier. 181
Verboeckhoven (Eug.) 197
MM. Verdeyn 243
Verhaeren (Emile). 174, 189, 284, 391
Verhees 190, 292
Mlle Verheyden 38, 108, 221, 349, 374, 397
MM. Verheyden (Isidore) . . . 213, 238, 244, 251, 290, 337, 382

PAGES.

MM. Verlaine (Paul). 343
Vernon 197
Vergnet 142
Verstraete 205
Verwée (Alfred) 205, 244, 290, 298, 321
Vidal (Henri) 190
Mlle Villermont (la comtesse de) 305
Villers (de) 205, 305, 315
MM. Villiers-de l'Isle-Adam (comte). 276
Vion 197
Vinçotte 353
Vitu 389
Vivien 133
Vogels 86, 154, 321, 341
Mme Voggenhüber (de) 383
MM Von Hartwig (Franz) 343
Vollon 341
Mme Von Edelsberg 179
MM. Vos 107
Vranckx 214
Vrolyk 190
Vullner 383

W

MM. Wagner 44, 66, 78, 90, 118, 142, 179, 182, 197, 238, 257, 260, 278, 342, 383
Waller (Max) 189, 350, 367, 371, 391
Wallet 181
Waltner 398
Wappers (baron) 197
Mlle Warnots (Elly). 14
MM. Wauters 204
Weber 115, 243, 287, 293
Weissembruch 138, 190, 278
Weustenraad 394
Widmer Mario) 29
Wilder (Victor). 287
Willemsen 343
Wieniawski (Joseph) 30, 62, 349
Wiertz (Ant.) 102, 197
Wilkinson 117
Winkelmann 258
Wittmann (Hugo) 182
Whatley 138
Whistler 194, 211, 341
Wolkenburg. 138
Wouters (Adolphe) 89
Wuilliam 198
Wuyts 382, 396
Wyse 5
Wysmuller 138, 190, 302
Wytsman 205

Y

MM. Yartz 141
Yon (Edmond) 195
Ysaye. 109
Yvon 198

Z

MM. Zacher-Mazoch. 371
Zandomeneghi 188
Zell 278
Zellner (Léo) 399
Zier 181
Zilcken 138
Zola (Emile) 36, 105, 110, 265, 273
Mlle Zwoboda 214

Bruxelles. — Imp. FÉLIX CALLEWAERT père, rue de l'Industrie,

Règles d'utilisation des copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.